



Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littérature

Frédéric Barbe

► **To cite this version:**

Frédéric Barbe. Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littérature. Géographie. Université Rennes 2, 2012. Français. <NNT : 2012REN20044>. <tel-00812837v2>

HAL Id: tel-00812837

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00812837v2>

Submitted on 20 Jun 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



THÈSE / Université Rennes 2
sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE RENNES 2
Mention : Géographie et aménagement

École doctorale SHS

présentée par

Frédéric Barbe

Préparée à l'UMR 6590 ESO
« Espaces et Sociétés »
Laboratoire ESO-Rennes

cliché André Ermolayev

Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littératie

Thèse soutenue le 29 novembre 2012
devant le jury composé de

Béatrice CHAUDET
Maître de conférences en géographie
Université de Nantes

Dominique COFFIN
Chargée de mission Lecture et CST
Ville de Nantes

Béatrice COLLIGNON
Maître de conférences en géographie
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Christian GRATALOUP
Professeur de géographie
Université Paris VII-Denis-Diderot, *rapporteur*

Denis RETAILLÉ
Professeur de géographie
Université de Bordeaux III, *rapporteur*

Guy BAUELLE
Professeur d'aménagement-urbanisme
Université Rennes 2, *directeur de thèse*

**SOUS LE SCEAU
DE L'UNIVERSITÉ EUROPÉENNE
DE BRETAGNE**

UNIVERSITÉ RENNES 2
École Doctorale - Sciences Humaines et Sociales
UMR 6590 ESO « Espaces et Sociétés »

**Géographie
de la bibliothèque
mondiale,
les échelles de la
littérature**

Thèse de Doctorat
Discipline : Géographie et aménagement
Présentée par Frédéric BARBE
Directeur de thèse : Guy BAUELLE
Soutenue le 29 novembre 2012

Jury

Mme Béatrice CHAUDET, Maître de conférence en géographie,
Université de Nantes

Mme Dominique COFFIN, Chargée de mission Lecture et CST
Ville de Nantes

Mme Béatrice COLLIGNON, Maître de conférences en géographie,
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

M. Christian GRATALOUP, Professeur de géographie,
Université Paris VII-Denis-Diderot, *rapporteur*

M. Denis RETAILLÉ, Professeur de géographie,
Université de Bordeaux III, *rapporteur*

M. Guy BAUELLE, Professeur d'aménagement-urbanisme,
Université Rennes 2, *directeur de thèse*



Image de couverture : paysage islandais vu du ciel

Andre Ermolaev, autorisation septembre 2012.

Né en 1956, Andre Ermolaev vit et travaille aujourd'hui près de Moscou. Amoureux de la photographie depuis 1970, à l'époque des appareils pelliculaires et des images en noir et blanc, il a été pendant vingt-cinq ans guide de montagne sur son temps libre en emmenant toujours son appareil avec lui. Aujourd'hui, il cherche des lieux singuliers et attachants à photographier. Il a visité l'Islande pour la première fois en 2010 et y retourne chaque année. En 2012, il réussit à planifier soigneusement des vols pour une série de clichés aériens visibles sur le net : <http://andreabe.fishup.ru/>

Il nous dit s'être aidé pour la préparation du site du photographe Hans Strand
www.hansstrand.com/Hans_Strand/Aerials_11.html

Localisation du site sur une image Google Maps de l'Islande.

(notice biographique d'après échange de mails, F. Barbe, 2012)

Mother of God that's Lady of
the Heaven, take myself, the poor
sinner, the way I'll be along with
them that's chosen.
Let you say to your own Son that
he'd have a right to forgive my
share of sins, when it's like He's
done, many's the day, with big
and famous sinners. I'm a poor
aged woman, was never at school,
and is no scholar with letters, but
I've seen pictures in the chapel
with paradise on one side, and
harps and pipes in it, and the
place on the other side where
sinners do be boiled in torment;
the one gave me great joy, the
other a great fright and scaring;
let me have the good place,
Mother of God, and it's in your
faith I'll live always.
It's yourself that bore Jesus, that
has no end or death, and He the
almighty, that took our weakness
and gave Himself to sorrows, a
young and gentle man. It's
Himself is our Lord surely, and
it's in that faith
I'll live always.

*Prayer of the old woman,
Villon's mother*
François Villon,
traduction John W. Synge
in *Poems and translations*,
Dublin, 1909

Je n'ai pas coupé ce câble.
Physiquement je n'ai pas pu
le faire, je n'ai aucune idée de ce
qu'est Internet

The spade hacker (la hackeuse à la bêche),
75 ans, glaneuse de cuivre et de vieux métaux
journal en ligne 20 minutes
Internet coupé en Arménie : la retraitée géorgienne clame son innocence,
9 avril 2011.

Remerciements

Ce travail de recherche a pu exister parce que Guy Baudelle l'a reçu et accompagné au département de géographie de Rennes 2 et à ESO – Espaces et sociétés – unité mixte de recherche 6590, dans l'ouverture intellectuelle et la confiance professionnelle qui étaient nécessaires à sa juste réalisation, à son invention même. Cet équilibre entre l'humain et le scientifique m'a été particulièrement précieux. L'université de Nantes m'a accueilli comme Ater le temps de la recherche et beaucoup de mes contributions pédagogiques (Cm d'épistémologie, option développement, option tourisme, Td de terrain, Td de méthodologie, café de géographie) ont également nourri la recherche et la passion. Bien d'autres personnes sont à remercier ici, des géographes revendiqués aux géographes ordinaires de leur propre vie, proches ou moins proches, à tous et toutes, je tiens à faire savoir que si le travail doctoral présente un haut degré d'individualité, je me le représente en réalité comme une construction sociale et spatiale, singulière et artisanale, où tous et toutes ont apporté leur part, le plus souvent sans le savoir. Merci aussi à ceux et celles, ici et là-bas, qui m'ont aidé dans la ré-écriture finale. La dette est donc sociale et relationnelle. J'ai à ce moment du travail une pensée particulière pour tous les acteurs maliens et sud-coréens qui m'ont permis, au delà de la réalisation « technique » des enquêtes, de partager un peu plus d'humanité et m'ont fait un peu plus « géographe ». Dans ces ultimes remerciements, enfin, je souhaite valoriser ce qui a été mon moteur dans mes différentes expériences professionnelles, qui a nourri ce travail et qui appartient à tout le monde, la recherche-action. C'est de cette dialectique inextinguible entre réflexion « savante » et création de situations « ordinaires » que j'ai tiré le plus de plaisir et de profit.

sommaire

Introduction

De l'ordinaire à l'inédit, géographie-s de la lecture et de l'écriture par temps de mondialisation | 7

1/ État de l'art et position de recherche | 23

Introduction | 25

11/ La bibliothèque mondiale : objet ordinaire et remarquable de la mondialisation | 31

12/ La littéracie : de la géographie vécue aux politiques publiques | 49

13/ Épistémologie : à propos de la dimension scalaire et des mobilités | 75

14/ Méthodologies : normes, bricolages et recherche-action | 97

Synthèse | 112

2/ Échelles et mobilités : le tissage des littératies | 115

Introduction | 117

21/ Dedans/dehors : les bibliothèques personnelles d'étudiants | 120

22/ Hauts-lieux : Aran, une résidence d'écriture transcalaire, une glocalisation | 145

23/ Distance : petits éditeurs périphériques et don du livre, des provincialismes ? | 175

24/ Échelle mondiale : l'utopie auto-réalisatrice du prix Nobel de littérature | 197

Synthèse | 227

3/ L'ajustement structurel de la littératie malienne | 231

Introduction | 233

31/ La construction d'une culture nationale malienne | 241

32/ Les normalités à l'épreuve du réel | 283

33/ 2012, Mali, année zéro | 341

Synthèse | 371

4/ La normalisation de la littératie sud-coréenne | 373

Introduction | 375

41/ Paysages de la littératie | 381

42/ Ré-agencement capitaliste et numérique contre pratiques civiles | 393

43/ Littératie et *soft power* | 431

44/ Digitalisation de la littératie : une prophétie retardée par les acteurs | 453

Synthèse | 467

Conclusion

Littératie-monde et justice spatiale : un jeu d'acteurs, un jeu d'échelles | 471

Kouma magni kouma baliya magni | 471

Ego-littératie | 473

Un système complexe spatialisé à forte richesse scalaire | 474

Marchés, politiques publiques et résistance des acteurs, le jeu d'échelles | 476

Le genre dans la bibliothèque ou la littératie comme élément de l'échelle féminine | 478

Internet ou l'échelle 2.0 | 481

Grandeur et mise de l'échelle nationale ou le jeu multi-niveaux | 483

Darwinisme et justice spatiale | 488

Littératie-monde et réflexivité | 489

Annexes | 491

Change | 491

Bibliographie | 491

Table des documents | 501

Table de l'annexe numérique | 504

Table des matières | 505

Annexe numérique | troisième de couverture

Introduction

De l'ordinaire à l'inédit, géographie-s de la lecture et de l'écriture par temps de mondialisation

Cette recherche en géographie questionne la lecture et l'écriture dans ses rapports à l'espace – à la distance, à la mobilité, au jeu d'échelles. La lecture et l'écriture (ou lecture-écriture) sont aujourd'hui deux pratiques sociales à la fois ordinaires et remarquables. Ordinaires, parce que ces deux compétences, lorsqu'elles sont fonctionnelles, « disparaissent » dans le paysage et le quotidien, elles se naturalisent. Elles deviennent d'invisibles évidences et il n'est plus besoin d'en parler¹. Remarquables pourtant, car l'outillage ainsi procuré aux acteurs est incroyablement puissant, tant individuellement que collectivement. Il y a là, sinon une magie, du moins une puissance extraordinaire de l'écrit qui demeure et dont les sociétés à fort analphabétisme reconnaissent bien plus que nous les effets.

Une géographie de l'école

Le statut universel de ces deux pratiques paraît paradoxalement attesté par la perte d'espérance socio-spatiale et le statut particulièrement déficitaire dont sont affectés ceux et plus encore celles qui n'ont pas la maîtrise de ces deux codes sociaux, soit près de 20 % de la population mondiale aujourd'hui. La capacité des systèmes éducatifs du monde a plus que doublé – passant de 647 millions d'élèves ou étudiants en 1970 à 1,397 milliard en 2009² et, toujours selon l'Unesco, seuls quatre pays (Éthiopie, Cambodge, Tokelau et Bhoutan) n'ont pas inscrit la scolarité obligatoire dans leur législation. Le taux moyen d'alphabétisme dans le monde est passé de 75,7 % en 1990 à 83,7 % en 2009. Sur les 793 millions de personnes classées (autodéclarées) comme analphabètes, 508 millions, soit près des 2/3 sont des femmes (une inégalité de genre qui se réduit régulièrement). Si la géographie de l'alphabétisme montre des progrès dans tous les pays renseignés par la statistique, il s'agit d'un phénomène spatialement très différencié : deux régions du monde apparaissent nettement en retard dans la maîtrise universelle de la lecture-écriture, l'Afrique sub-saharienne et l'Asie du Sud et de l'Ouest, avec les plus forts écarts de genre, des taux vraiment faibles (moins de 50 % dans la bande sahélienne) ou de très gros effectifs (52 % des analphabètes du monde vivent en Asie du Sud et de l'Ouest, Inde inclus). *Pour l'ensemble du monde, la population d'âge scolaire devrait s'accroître de 2,8 % entre 2010 et 2020, passant de 2,989 milliards à 3,074 milliards d'enfants.* On voit que l'éducation, par son caractère universel et différencié, par les effectifs actuellement concernés et le potentiel de croissance du secteur (évolution positive du rapport enfants scolarisés/enfants

1 « La science sociale, qui est condamnée à la rupture critique avec les évidences premières, n'a pas de meilleure amie pour l'opérer que l'historicisation qui permet de neutraliser, au moins dans l'ordre de la théorie, les effets de la naturalisation, et en particulier l'amnésie de la genèse individuelle et collective d'un donné qui se donne toutes les apparences de la nature et demande à être pris pour argent comptant [...]. Mais – et c'est ce qui fait la difficulté extrême de l'enquête anthropologique – l'effet de naturalisation s'exerce aussi, il ne faut pas l'oublier, sur la pensée pensante elle-même. » Pierre Bourdieu, 1997, *Méditations pascaliennes*, Le Seuil, page 217.

2 Unesco, 2012, *Atlas mondial de l'égalité des genres dans l'éducation*, Éditions Unesco, pages 9 et suivantes pour toutes les données de ce paragraphe.

d'âge scolaire) représente l'une des politiques publiques les plus massives, coûteuses, socialement agissantes et disposant d'une institution internationale dédiée, l'Unesco. Ramené à l'échelle de la famille et de l'individu, l'apprentissage de la lecture et de l'écriture est un moment merveilleux et tendu à la fois. Les querelles récurrentes sur les méthodes d'apprentissage de la lecture-écriture (Chartier et Hébrard, 2006) ou plus globalement sur le « niveau » (Baudelot et Establet, 1989) ne sont pas l'apanage des pays dits développés, comme l'enquête malienne le montrera. Au Nord comme au Sud, différents mouvements sociaux (ateliers d'écriture ou néo-alphabétisation, par exemple) s'inscrivent dans une critique du moment et du lieu scolaires de la lecture-écriture. Nous nous appuyons donc certainement sur cette « géographie de l'école » que l'Unesco pilote au niveau mondial et dont le Ministère français de l'Éducation a fait un outil de recherche, de gestion et de vulgarisation³ (revues, annuaires, atlas) depuis les années quatre-vingt, quand la politique de décentralisation a mis en lumière les importants écarts régionaux et intra-urbains dans toutes les formes de réussite scolaire en France. Dans la pratique, cette géographie française de l'école s'est avérée être conduite principalement par des sociologues (Barbe, 1995), qui se sont emparés des enjeux spatiaux (parcours, carte scolaire, évitement, labellisation, effet de lieu ou plus-value d'établissement, etc) avec beaucoup de vigueur⁴. Cette géographie de l'école participe de notre projet, elle n'en est pas le cœur.

La géographie et la littérature

La lecture et l'écriture, sous l'effet de la naturalisation des écritures dites « ordinaires » (Fabre, 1993), apparaissent plus souvent sous les aspects de la littérature. La littérature, *c'est l'ensemble des œuvres écrites ou orales auxquelles on reconnaît une finalité esthétique*⁵. Définition brève, mais complexe, qui lie fortement l'oral et l'écrit d'une part (le sens commun oublie souvent ce lien méta-ombilical fondé sur la réciprocité des échanges entre les deux genres) et utilise d'autre part un registre de classement, la « finalité esthétique », dont on peut supposer la grande diversité d'interprétation. Il existe une « géographie de la littérature » interne et externe. Jean-Louis Tissier en rédige l'article dans l'*Encyclopédie de géographie* de 1992⁶. Il cite Vialatte et sa géographie qui ne peut être que « totale », Dardel et Reclus, sont convoqués dans l'introduction. Les écrivains font de la géographie et les géographes écrivent. Ils font littérature. Mais l'évolution la plus contemporaine de l'écriture des sciences sociales sous l'influence du modèle d'écriture des sciences dures les autoriserait-elle à préférer toujours de la sorte s'ils revenaient parmi nous, se demande encore Tissier. Nous sommes en 1992 – que dirait-il aujourd'hui ? Il voit surtout le géographe comme lecteur, lecteur utilitariste (pédagogie et recherche) amateur des valeurs sûres de la culture générale. Toutefois, en contrepoint du modèle quantitatif, la géographie humaniste des années soixante semble faire à nouveau de la littérature le grand

3 Voir la dernière édition de *Géographie de l'école*, 2011, ministère de l'Éducation, direction de l'Évaluation, de la prospective et de la performance.

www.education.gouv.fr/cid56332/geographie-ecole.html

4 Le numéro 1990/9 de la revue *Géographie sociale*, L'école en Europe, publié par l'université de Caen sous la direction de Robert Héryn et regroupant des contributions des chercheurs de l'URA CNRS 915 à un programme de la DATAR intitulé Régions et formations Europe 1992, ne doit pas faire illusion. Les géographes sociaux ont peu investi la question scolaire au regard de leurs collègues sociologues.

5 Selon l'édition 2002 du Petit Larousse.

6 Bailly, Ferras et Pumain (dir), 1992, *Encyclopédie de géographie*, Économica, pages 235 à 255.

récit des lieux comme « sites de l'expérience humaine⁷ ». La « géographicités » de Dardel est elle-même intimement liée à la phénoménologie et à la littérature. Tissier invite alors à « l'autobio-géographie » et pointe tant l'éclipse progressive du récit de voyage en géographie que la difficulté des géographes d'aujourd'hui à en saisir le renouveau éditorial – peut-être parce qu'ils étaient historiquement issus de milieux socio-culturels faiblement dotés en capital culturel dans une discipline au prestige intellectuel réduit⁸ au sein de l'Université (Bourdieu, 1984). Formellement, Jean-Louis Tissier voit dans le géographe classique un « écrivain » (Barthes, 1960) au « projet de communication naïf » : « décrire et expliquer ». *Celui-ci considère généralement que sa parole met fin à une ambiguïté du monde, institue une explication irréversible⁹. [...] Les géographes seraient les plus « transitifs » dans l'exercice d'une écriture finalisée¹⁰*. Face à ce qu'il dénonce comme une circularité et une clôture du discours géographique sur lui-même, Tissier fait l'apologie de l'écriture créative qui « dépayse et déterritorialise ». *Le texte devient alors une expérience du monde pour celui qui le lit. [...] À l'horizon de toutes les lectures, le monde se profile comme un tissu de textes¹¹*. Tissier choisit ici de mettre en scène l'autoréférence : la géographie de la littérature devient, au fond, la question de la relation des géographes à l'écriture littéraire, c'est-à-dire à l'écriture créative. La part minimale que Tissier accorde à une géographie des représentations contraste fortement à un projet d'investigation de la littérature dans l'article « Littérature (Géographie et) » du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (Lévy et Lussault, 2003), dix ans plus tard.

Une géographie de la littérature ?

Cet article d'Yveline Lévy-Piarroux connaît d'autres accents que ceux de Jean-Louis Tissier. Peut-être faut-il y voir, davantage qu'un texte ultérieur, un texte différent et une autre position¹². Alors que l'auteure s'engage rapidement dans une géohistoire de la littérature, le corpus littéraire de la première partie des quatre pages de l'article – document 1, page suivante – étonne par sa concentration spatiale : sur quinze œuvres de fiction citées, douze sont françaises, une anglaise, une autre italienne et la dernière est issue de l'Antiquité grecque. Les travaux scientifiques mentionnés dans la seconde partie de l'article révèlent une diversité géographique à peine plus grande. En dépit du projet initial, l'eurocentrisme du propos est remarquable et seul Kenzaburō Ōe, humblement, nous fait quitter un instant le monde occidental. Outre sa concentration géographique, cette liste d'œuvres est typique du canon littéraire, cette fraction légitime mais infime des œuvres, exclusive de 99,99 % de la littérature imprimée.

⁷ *Ibid.*, page 237.

⁸ « Si les géographes et les sociologues ont en commun de montrer plus d'indifférence envers les qualités littéraires, les premiers manifestent l'humilité des dispositions qui conviennent à leur position en prenant le parti du style neutre qui est l'équivalent dans l'ordre de l'expression de l'abdication empiriste à laquelle ils se résignent la plupart du temps. Quant aux sociologues, ils trahissent souvent leurs prétentions à l'hégémonie (inscrite dès l'origine dans la classification des sciences) en empruntant alternativement ou simultanément aux rhétoriques les plus puissantes dans les deux champs par rapport auxquels ils sont obligés de se situer, celle de la mathématique, souvent utilisée comme signe extérieur de la scientificité, ou celle de la philosophie, souvent réduite à des effets de lexique. » Pierre Bourdieu, 1984, *Homo academicus*, Le Seuil, pages 45-46.

⁹ *Ibid.*, Barthes cité par Tissier, page 251-252.

¹⁰ *Ibid.*, Tissier, page 251-252.

¹¹ *Ibid.*, Sallenave citée par Tissier, page 253.

¹² Yveline Lévy-Piarroux est professeur de lettres.

Les espaces de la fiction littéraire (45 % du texte de l'article)			
Modalités d'usage	Œuvres primaires citées (matière)	Œuvres secondaires citées (discours)	Concepts et lexique mis en avant (appareil)
<i>La littérature comme témoin ou gisement de savoir</i>	<i>Gargantua</i> (Rabelais, 1534) <i>Voyage au bout de la nuit</i> (Céline, 1932) <i>La Nouvelle Héloïse</i> (Rousseau, 1761)	<i>Le territoire du vide</i> (Corbin, 1990)	Roman - individualisation - réalisme - mise en scène hommes et sociétés dans espaces et lieux - gisement de savoir - naissance de l'intime - découverte des grands espaces naturels – itinéraires et adresses – lien destin et capacités à gérer l'espace social
<i>La littérature comme média, ou description raisonnée</i>	<i>La comédie humaine</i> (Balzac, 1829/1850) <i>Les Misérables</i> (Hugo, 1862) <i>Germinal</i> (Zola, 1885) <i>La faute de l'abbé Mouret</i> (Zola, 1875) <i>Le rouge et le noir</i> (Stendhal, 1830)	<i>Temps et récit</i> (Ricoeur, 1983 à 1985)	Essor XVII ^{ème} - lieux comme « quasi-personnages » - émergence et intérêt en relation avec les changements politiques et sociaux - naturalisme - symbolique, mythologique – relations spatiales symboliques - haut/bas - clôture/ouverture - ligne/cercle - centre/périphérie - lieu élevé - espace comme contrainte et comme jeu
<i>Le romancier géographe, ou les lieux fictifs</i>	<i>Les Beaux Quartiers</i> (Aragon, 1936) <i>L'emploi du temps</i> (Butor, 1956) <i>Le désert des Tartares</i> (Buzzati, 1940) <i>Le rivage des Syrtes</i> (Gracq, 1951) <i>La République</i> (Platon, vers 380 avant JC) <i>Utopia</i> (More, 1516) <i>Candide</i> (Voltaire, 1759) <i>W ou le souvenir d'enfance</i> (Perec, 1975)	<i>Le dictionnaire des lieux imaginaires</i> (Manguell, 2001) réédition de <i>Guide de nulle part et d'ailleurs</i> , 1981	Invention de ses propres configurations spatiales - science-fiction - lieux reconfigurés - paysage, désert, titre - socle narratif dans l'utopie - cités idéales – lieux clos, enclavés – critique littéraire occupée à travailler la temporalité - roman, narration, temps
Géographie de la littérature (45 % du texte de l'article + 5 % pour la bibliographie)			
Auteurs et travaux cités		Faits, concepts et discours scientifique	
<p>Dans le texte</p> <p>Milan Kundera, Jacques Lévy (<i>Le tournant géographique</i>), Franco Moretti (<i>Atlas du roman européen</i>), Kenzaburō Ōe (cité comme prix Nobel)</p> <p>Dans la bibliographie finale</p> <p>Gaston Bachelard (<i>Poétique de l'espace</i>, 1957) Alain Corbin (<i>Le territoire du vide</i>, 1988) Jean Weisgerber (<i>L'espace romanesque</i>, 1978) Henri Lafon (<i>Espaces romanesques du XVIII^{ème}</i>, 1997) Michel Roux (<i>L'imaginaire marin des Français</i>, 1998) Georg Lukačs (<i>Le roman historique</i>, 1956) Milan Kundera (<i>Les testaments trahis</i>, 1993) Alberto Manguell (<i>Dictionnaire des lieux imaginaires</i>, 1998)</p> <p>Franco Moretti (<i>Atlas du roman européen</i>, 2000) « Cahiers de narratologie » (1997/8 <i>Création de l'espace et narration littéraire</i>)</p>		<p>Pas de création littéraire comme reflet, mais conditions socio-historiques de production - naissance de l'objet roman - transfert dans l'espace mondial – universel artistique ? - comparaison avec la musique - centres et périphéries - nœuds d'innovation - réseaux et flux de diffusion - Angleterre du XVIII^{ème} - Richardston, Sterne – anglophilie - diffusion France (Diderot, Abbé Prévost, Laclous, Rousseau), Allemagne - lectorat féminin – France, XIX^{ème}, centre avec projet réaliste (Balzac, Flaubert, Hugo, naturalistes) – diffusion Angleterre (Dickens), Russie (Tolstoï), Espagne, Italie, Etats-Unis (James) – XX^{ème}, innovation américaine (Hemingway), diffusion en Angleterre et Europe (groupe de Bloomsbury, Nouveau Roman) - géographie des aires de création (reste à faire) – sociétés productrices et types d'œuvres – centres d'invention, périphéries, relais, distorsion (histoire par les écoles nationales fait fausse route - piste (fructueuse) lancée par Franco Moretti</p>	

Document 1 : analyse de l'article « Littérature (Géographie et) » du Dictionnaire de la géographie.

Tableau d'analyse de l'article concerné, Lévy et Lussault, 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, pages 568 à 571 (F. Barbe, 2012)

Cette « petite bibliothèque » conseillée aux géographes curieux, de fait, ne ressemble guère à notre « bibliothèque mondiale », celle dont nous tenterons de parler plus loin et qui possède d'autres dimensions, une autre diversité et depuis longtemps. Levy-Piarroux propose d'organiser le saisissement de cette fiction (occidentale) par la géographie (occidentale) au travers de trois « genres géographiques » : le témoignage, le récit et l'invention. On y retrouve respectivement les capacités ou compétences géographiques des acteurs, les formes réelles d'organisation spatiale et enfin l'invention spatiale (les formes fictionnelles d'organisation spatiale autour de la figure de l'utopie). Nous trouvons dans la revue *Mappemonde* des exemples de cette géographie des représentations qui travaille l'espace interne des œuvres : Damien Bruneau explore Les lieux d'Agatha Christie (2009/94) et Jacky Fontanabona La géographie de Jules Verne et [de] ses cartes dans l'Île mystérieuse (2010/97). Ailleurs, dans *Géographie et cultures*, Benoît Montabone questionne la spatialité discontinue d'*Harry Potter* (2008/68). Christophe Meunier, doctorant, travaille la géographie des espaces domestiques dans les albums jeunesse, alimentant un blog¹³ sur la plate-forme numérique Hypothèses¹⁴. En novembre 2012, la MSH de Clermont-Ferrand organise une journée d'études sur de *La cartographie des récits documentaires et fictionnels*¹⁵.

Mais l'article du *Dictionnaire de géographie* évoque également dans sa conclusion une mutation à venir. *L'atlas du roman européen* de Franco Moretti (2000) propose en effet de passer d'une série juxtaposée d'histoires littéraires nationales à une véritable « géographie de la littérature », qui serait forcément inscrite dans un jeu scalaire au delà du seul échelon national, tant dans l'espace physique que dans l'espace des œuvres. Depuis 2003, d'autres textes sont venus nourrir cette *nouvelle géographie* de la littérature, en faisant souvent l'effort de dépasser le canon pour embrasser une partie beaucoup plus grande du corpus disponible. Nous nous sentons proches de cette double géographie de la littérature, mais comme pour la géographie de l'école, elle n'est pas toute notre recherche pour des raisons de corpus, de méthodologie et d'objectifs scientifiques.

Le projet de recherche, un bousculement, un passage de frontières

L'article qui précède¹⁶ « Littérature (Géographie et) » dans le *Dictionnaire de géographie* est intitulé « Linguistique (Géographie et) »¹⁷ et paraît finalement plus proche de la géographie totale, celle qui ne s'interdit aucun objet, telles *les paroles dans la ville, les vernaculaires, les formes hybrides, mixtes et multilingues caractéristiques des identités urbaines plurielles, les modes d'expression propres à un groupe, à un réseau ou à une catégorie sociale, ainsi que leur distribution socio-spatiale* et expérimente des formes d'hybridation méthodologique telles que *l'analyse de discours et de l'interaction venant complexifier et souvent dépasser*

13 *Les territoires de l'album, espaces et spatialités dans les albums pour enfants -*

<http://lta.hypotheses.org/>

14 Hypothèses est une plateforme de publication de carnets de recherche en sciences humaines et sociales. Les carnets de recherche offrent une solution rapide et légère pour rendre compte régulièrement de recherches.

15 Annonce de la journée <http://calenda.revues.org/nouvelle24460.html>

16 Il est trop tôt pour y trouver « littératie ».

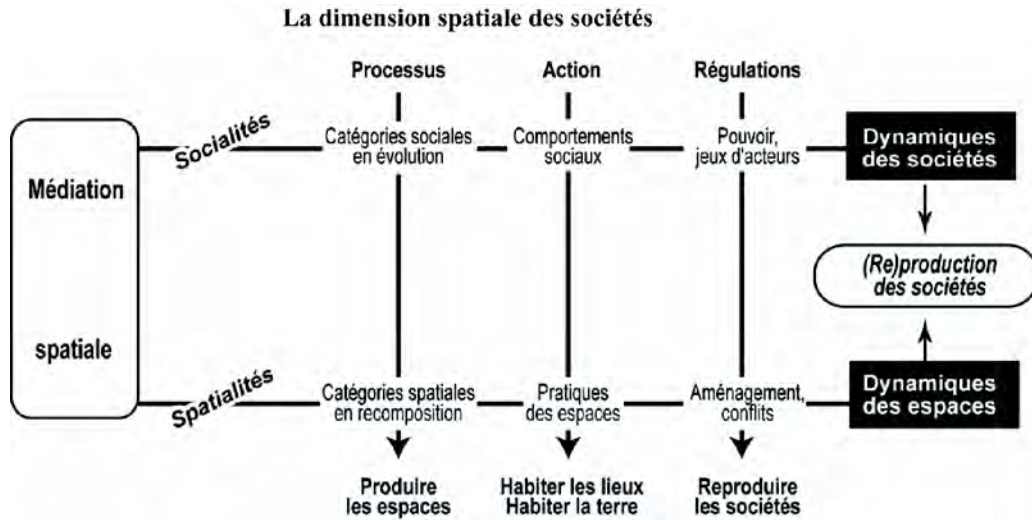
17 Lorenza Mondana, in Lévy et Lussault, 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, page 567, comme pour les citations qui suivent également. Lorenza Mondana est professeure des Sciences du Langage à Lyon 2 et travaille sur l'interaction texte-ville.

des analyses de contenu plus traditionnelles, la modélisation des phénomènes spatiaux inspirés des caractéristiques formelles du langage, l'étude de la spatialité inspirée de la sémiotique. Il y a, dans ce bousculement de la géographie classique, une ouverture qui nous rapproche de notre projet de recherche. En effet, celui-ci propose de définir un objet scientifique et de s'en approprier un autre. Cela n'a pas été sans peine car l'intitulé même de la recherche, *Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littératie*, n'a pas été sans surprendre et il nous a fallu parfois en justifier la géographicit  pied à pied. Justifier d'abord cette « bibliothèque mondiale », structure physique et intellectuelle du texte archivé, née et porteuse de la mondialisation, aujourd'hui saisie par la révolution numérique, et pourtant construite à partir d'une figure ordinaire, la bibliothèque de livres (la sienne ou celle de la collectivité). Notre projet invite donc le lecteur à un premier déplacement : prendre au sérieux les qualités géographiques de la bibliothèque aux différentes échelles et notamment à l'échelle mondiale. Puis à s'approprier, en géographe, un courant de recherche fort actif dans le monde anglo-saxon et depuis une dizaine d'années en France dans des disciplines voisines (anthropologie et sociologie principalement). Il s'agit de la « littératie ». Terme anglo-saxon peu connu, francisé en 2002 au Québec, et qui désigne selon *le Grand dictionnaire terminologique québécois*, « l'ensemble des connaissances en lecture et en écriture permettant à une personne d'être fonctionnelle en société ». Dans un usage redéfini pour notre discipline (par transfert et élargissement), nous suggérons de comprendre et d'explorer la littératie comme l'ensemble des pratiques et des politiques publiques de lecture-écriture. Comme dans la bibliothèque, la question des échelles en littératie apparaît fructueuse. Deux objets ordinairement enfermés dans des dimensions monoscalaires (locale, nationale) se révèlent tout autres lorsque la géographie prend au sérieux leur richesse scalaire. On comprend que la tentative de certains de nos interlocuteurs de rabattre notre projet de recherche vers le registre littéraire a du être fréquemment d jou e : il s'agit d'un projet de géographie sociale et culturelle. L'intérêt pour les questions sociales (inégalités, division du travail et des espaces, question de genre et de génération, etc.) et l'engagement (conscience, plaidoyer, accès, autonomie, politiques publiques, etc.) se mêlent à une réflexion sur les formes culturelles contemporaines où la question de la valeur prend de nouvelles formes dans une mondialisation facilitant la transformation de la culture en marchandise. Très clairement, bibliothèque et littératie nous renvoient à *La géographie de la domination* (Harvey, 2001/2008¹⁸) autant qu'aux théories et pratiques de l'émancipation. Tant et si bien que cet élargissement de notre recherche doctorale à de nouveaux objets, loin d'être dérogatoire à nos pratiques « ordinaires » de géographe, à notre diversité et notre richesse disciplinaires, les y emmène, au sein même d'ESO¹⁹ – Espaces et

18 *Géographie de la domination*, 2008, Les prairies ordinaires, rassemble plusieurs extraits de *Spaces of Capital : Towards a Critical Geography* paru en 2001, et constitue la première traduction française de David Harvey. Il y discute notamment des rentes de monopole attachées au capital culturel et aux marques de distinction locales.

19 ESO a été cr e e au début des années 1980 à l'initiative de chercheurs ayant une solide expérience de collaboration acquise notamment dans l'ATP CNRS Changement social. Elle regroupe cinq laboratoires localisés à Angers, Nantes, Caen, Le Mans, et Rennes. Actuellement dirigée par Vincent Gou set, professeur de géographie à l'Université Rennes 2, l'unité compte sept chercheurs CNRS, plus de 80 enseignants-chercheurs, 19 ITA et environ 90 doctorants. D'unité de géographie de la France de l'Ouest, elle est devenue une unité pluridisciplinaire implantée dans la France de l'Ouest mais ouverte à des terrains variés. L'unité regroupe bien sûr surtout des géographes et des aménageurs mais compte aussi dans ses rangs des chercheurs d'autres disciplines (sociologie, psychologie environnementale, architecture et urbanisme). L'objectif scientifique est de contribuer à l'appréhension et la compréhension

sociétés –, l'unité mixte de recherche 6590 qui a fortement participé depuis trente ans à l'émergence et à la reconnaissance d'une géographie sociale française, et plus récemment culturelle – document 2.



Document 2 : matrice du projet scientifique d'ESO
(Extrait de la présentation de l'UMR)

La matrice du projet scientifique d'ESO croise deux entrées horizontales (les dynamiques des espaces et des sociétés) et trois entrées verticales (les processus et l'analyse des catégories spatiales et sociales, les actions et les régulations) pour dégager quatre axes de recherche : *dimension spatiale des sociétés : penser et faire ; dynamique des sociétés et des espaces : quels espaces pour quels projets de sociétés ? ; représentations des espaces, pratiques des lieux, territorialités ; espaces et territoires de la gouvernance*. Nous retrouvons notre projet dans ces quatre axes, mais nous insistons aussi sur notre inscription simultanée dans la géographie de la mondialisation (Dollfus, 1984, 1987, 1990 ; Grataloup, 1996 et 2007) et du post-développement²⁰ (Illich, 1971 et 1973 ; Rist, 1996). Si les deux premiers temps de la mondialisation ont été tous deux à l'évidence « culturels », porteurs d'acculturations violentes, croisées et dissymétriques, la phase actuelle fait à la fois véritablement « marché » de la culture et dispose simultanément de politiques publiques de la culture dans des proportions inconnues jusqu'alors. Au delà de la question de l'efficacité dans un système compétitif, c'est la question du sens et même l'intuition nécessaire de l'impasse (Jonas, 1979 ; Mathias, 2009) qui sont intégrées dans les paramètres de notre recherche. La question de l'accès universel à la lecture-écriture est typique de ces objets de paradoxe. Lieu commun fondateur de la modernité, l'accès universel à la lecture-écriture est pourtant toujours « inaccédé ».

de la dimension spatiale des sociétés.
<http://eso.cnrs.fr/spip.php?rubrique27>

²⁰ C'est-à-dire la critique radicale du modèle techno-scientifique, capitaliste et productiviste, dit « occidental » (adjectif alors coupé de sa base géographique), mais qu'il faudrait dire simplement dominant dans la mondialisation.

Une évacuation nécessaire, la croyance littéraire

Il s'agit ici d'exposer d'où l'on parle et de quoi l'on parle. La première partie du travail sera un état de l'art et une position de recherche. Nommer les choses et développer leur potentiel spatial et scalaire. Dans cette partie à forte coloration épistémologique, nous voudrions montrer que nous « tenons fermement la boutique ». Nous sommes en géographie. Nous prenons où nous voulons la matière et le tamis de notre enquête, la méthodologie, les terrains, la bibliographie, certains transferts en témoignent, mais nous refusons toute « assignation à résidence » littéraire (ou sociologique, anthropologique, etc.). Ce n'est pas parce que l'on parle de livres, et, en vérité, nous parlons plus exactement du texte et même de la « matière textuelle » et des actes humains qui la portent, de cette sorte de denrée-là et de cette sorte d'usage-là, qu'il faut accepter d'être refoulé dans les départements de littérature ou dans ceux des voisins qui en ont parlé avant nous. Il ne s'agit pas tant de dénigrer la « concurrence » que d'user de sa qualité propre de géographe. Dans cette perspective, la « croyance littéraire » (la littérature comme monde en soi, comme monde à part), élément décisif de la grande culture française (*Actes de la recherche en sciences sociales*, 1998/123), doit dès maintenant être interrogée et déconstruite en tant qu'elle est un obstacle puissant à la recherche, dehors ou au sein même de la géographie. Dans ce numéro intitulé *Genèse de la croyance littéraire*, plusieurs articles explorent le changement de régime de lecture que produit la scolarisation. C'est la première « vérité » de la croyance littéraire. En effet, *pour les collégiens, le livre d'abord n'a rien d'un objet sacré qui serait à part. Totalement immergé dans la vie quotidienne, il est une chose comme une autre que l'on évalue par sa taille ou son poids (« gros », « fin », « petit », « long », « lourd »...), que l'on uniformise par des comptages [...] et qu'on stocke là où on peut. [...] Il est perçu comme « une chose comme une autre », substituable à d'autres supports culturels, image, film, magazine. L'acte de lecture est intéressé. Référé directement à un contexte pratique [...] le livre vaut d'abord et avant tout par son contenu. Le lecteur apprécie sa qualité à partir de catégories de perception éthiques et pratiques. [...] Ce qui compte, c'est de lire pour en faire quelque chose sur le moment mais pas nécessairement dans l'avenir. De là que le souvenir en est souvent évanescent. [...] Le souci d'une accumulation culturelle est radicalement étranger à ce mode de lecture. [...] La seule compétence nécessaire a été inculquée à l'école primaire*²¹.

La croyance littéraire prend alors la forme scolaire (principalement au lycée) du passage obligatoire de cette lecture « ordinaire » vers la lecture « lettrée » avec les dégâts collatéraux que mettent en évidence Christian Baudelot et Marie Cartier dans leur article : *le lycée ne produit pas la croyance littéraire, tout au plus parvient-il à former quelques croyants. En prenant des distances aussi grandes avec cette forme universelle d'appropriation des livres que constitue la lecture ordinaire, l'enseignement de la littérature au lycée contribue paradoxalement à éloigner du livre tout court des fractions croissantes de la jeunesse d'aujourd'hui qui n'ont plus rien à voir avec les héritiers d'hier*²². Lors d'un entretien donné à un magazine²³, Pierre Bourdieu explicite la deuxième « vérité » de la croyance littéraire. *Flaubert [...] est un de ceux qui ont porté le plus loin la réflexion (en*

21 Christian Baudelot et Marie Cartier, 1998, Lire au collège et au lycée, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 123, page 28 pour la première citation, page 35 pour la seconde.

22 *Ibid.*, page 43.

23 *L'Événement du jeudi*, 10/16 septembre 1992, pages 114 à 116, entretien avec Philippe Petit.

pratique) sur l'illusion littéraire, la croyance dans la littérature : Emma Bovary, mais aussi Frédéric sont des gens qui se réfugient dans la croyance dans le monde de l'art (c'est le bovarysme) parce qu'ils ont beaucoup de peine à adhérer à la croyance dans le monde ordinaire, à entrer dans le jeu de l'argent, des affaires, du pouvoir. Flaubert lui-même était comme ça et il a sans doute écrit des romans pour surmonter cette « impuissance » (comme disent les gens normaux) et surtout savoir ce qu'elle signifiait. Flaubert nous offre une philosophie de la croyance littéraire qui va bien au delà de toutes les réflexions philosophiques sur la question. Les effets intellectuels et pratiques de la croyance littéraire sont extrêmement puissants sur les acteurs ainsi que notre propre expérience d'enseignant, d'auteur, d'éditeur et d'animateur d'atelier d'écriture nous l'a montré en de nombreuses occasions, suggérant aussi que le monde de l'édition a construit son économie et son espace sur cette croyance. Nous verrons que cette croyance littéraire peut tout à fait concerner un pays du Sud peu alphabétisé. Nous serons attentifs à l'illusion.

Deux problématiques de recherche, nouveaux objets et jeu scalaire

Les problématiques développées dans cette recherche sont doubles.

Le premier espace de problématisation concerne les objets soumis à l'étude. Avec la bibliothèque mondiale et la littérature, il s'agit de faire entrer et émerger deux objets (imbriqués) dans le champ de la géographie française.

L'expérience même du doctorat (du dépôt du sujet à la soumission d'articles, en passant par les échanges libres ou formels) a montré que le sujet surprend et parfois agace : clairement, pour certains, l'objet de l'étude ne paraît pas appartenir à notre champ disciplinaire. Il paraît baroque, sinon suspect. Il s'agit donc d'une opération scientifique pour valider la recherche elle-même. Est-il pertinent de s'occuper de ces deux objets en géographie ? En effet, si la doxa (menacée certes par les apports récents) et le sens commun (lui aussi travaillé par des courants critiques), dans une simplification différenciée du réel, semblent tenir qu'il n'y a guère d'écrit susceptible d'intérêt scientifique en dehors de la « littérature » et que celle-ci appartient aux « littéraires », la messe est dite. C'est donc un acte important de construction de cette recherche que de se stabiliser elle-même. Cette nécessité exploratoire a quelque chose du diagnostic médical : anamnèse (entretien, écoute) et examen physique (auscultation, inspection, palpation, réflexes, examens complémentaires, imagerie, etc.) offrent une diversité de prises, angles de vue, modes d'agir du chercheur, tous susceptibles de nourrir et de valider des définitions en extension (par la liste des éléments qui composent l'ensemble) ou en compréhension (par une propriété ou des propriétés définissant l'ensemble). Les terrains de la deuxième partie, par leur variété, mais aussi ceux des troisième et quatrième parties, de même échelle, mais très différents, sont sollicités au fil du travail pour nourrir le processus de nomination scientifique qui sera mené à son terme dans la synthèse finale.

Le deuxième espace de problématisation est organisé autour de la dimension scalaire et de celle des mobilités. Nous avons volontairement choisi des terrains d'échelle géographique variable, mais aussi d'ordre de grandeur variable.

Notre hypothèse principale de recherche est la suivante : l'échelle nationale structurante de la lecture-écriture depuis l'époque moderne, tant dans la bibliothèque mondiale que dans la littérature, est-elle en crise ? Si oui, quelles échelles alternatives sont à l'œuvre, du local au mondial ? Le terme de « glocalisation » est-il opératoire sur nos objets ? Ou s'agit-il d'autre chose ?

Cette approche de la question scalaire en littérature (du côté des acteurs) comme dans le « magasin » lui-même, la bibliothèque mondiale (du côté des objets), ne doit pas être vue de manière statique ou mécanique. Comme l'affirme l'inventeur occidental du concept de « glocalisation » Erik Swyngedouw, *la vie sociale est un processus basé sur un état de changement permanent, de transformation et de reconfiguration. Commencer une analyse par un niveau scalaire donné, comme le local, le régional, le national ou le global, me semble par conséquent être profondément antagoniste avec une appréhension du monde dynamique, fondée sur les processus. Ceci a de profondes implications pour la signification de l'échelle spatiale. Je conçois les configurations scalaires comme le résultat de processus socio-spatiaux qui organisent et régulent les relations de pouvoir dans la société. En tant que construction géographique, les échelles deviennent les arènes dans lesquelles les chorégraphies du pouvoir socio-spatial sont promulguées et réalisées*²⁴. Les terrains de cette recherche s'entendent bien dans ce jeu multiscalair. D'autre part, le travail scalaire sera mené en parallèle sur la matière textuelle elle-même, par l'œuvre (l'unité élémentaire, en elle-même) et par les œuvres (la série statistique), à partir du fructueux apport de Franco Moretti, « littéraire » devenu géographe, qui propose de jouer avec les catégories du *distant* et du *close reading* (2005). Dans le document 3, page suivante, les terrains et matériaux de recherche sont croisés selon leur perspective thématique et leur perspective scalaire afin de se prémunir de toute « vente à la découpe » scalaire. *La chorégraphie du pouvoir socio-spatial se développe dans le jeu d'échelles propre à chaque société. La globalisation comme intégration des marchés locaux dans le grand marché capitaliste d'échelle mondiale n'est pas univoque.*

Document 3 : croisement des terrains de recherche et des perspectives scalaires

Un tableau pour exposer le contournement nécessaire des assignations scalaires univoques. Les terrains sont choisis pour des thématiques et des échelles apparentes. Le jeu scalaire réellement observé est autre et la relation entre la thématique et l'échelle permet d'explorer de nombreux phénomènes géographiques.
(F. Barbe, 2012)

²⁴ Erik Swyngedouw, 2003, Globalisation or « glocalisation » ? Networks, territories and re-scaling, 47^{ème} Congrès de l'International Federation for Housing and Planning, Vienne, 47 pages – traduction par nos soins.
<http://www.europaforum.or.at/site/Homepageifhp2003/e/frame.htm>

Terrains de recherche, localisation	Thématiques	Échelle(s) apparente(s)	Jeu scalaire réellement observé	Relations thématiques/échelles
L'internet (réseau mondial numérique non centralisé et non universel)	Nouveau régime de littérature (électronique) dans un réseau technique lui-même neuf et mouvant	Échelle mondiale, échelle de l'utilisateur individuel (le connecté) face à la plus grande échelle possible, le monde	Toutes échelles, ubiquité comme co-présence potentielle à toutes les échelles et dans tous les lieux, un bouillonnement	Consistance et critique de l'ubiquité comme mort de l'échelle (après celle de Dieu), réalité physique du réseau de de l'instance locale de l'utilisateur <i>Close/distant reading</i>
Les bibliothèques personnelles d'étudiants en géographie (Université de Nantes)	La bibliothèque individuelle, spatialisation, construction, gestion, psychogéographie	Échelle individuelle, « la coquille de l'homme », - la mobilité physique et mentale	Influences scalaires multiples, transferts, prescriptions, diffusion, rayonnement	Cet exercice de type carte mentale ouvre en réalité la réflexion scalaire de celui qui s'y prête <i>Close/distant reading</i>
L'archipel des îles Aran (République d'Irlande, comté de Galway)	Entrée d'Aran dans la bibliothèque mondiale et « résidence d'écriture » spontanée improbable	Échelles locale (archipel), nationale (irlandaise) et mondiale	Multiplicité scalaire, proche du maximum scalaire, « glocalisation »	Un cas d'espèce pour mettre en scène les interactions et la spéciation darwinienne <i>Close/distant reading</i>
Le provincialisme (la montée des petits éditeurs de la région des Pays de la Loire au Salon du Livre de Paris ; le don international du livre depuis la France)	Attractivité du Salon du Livre de Paris pour les petits éditeurs régionaux ; la mutation du don international du livre, dans la relation bilatérale, et dans chacun des espaces concernés	Échelles nationale et régionale, niveaux d'organisation du Salon et du stand ; relations bilatérales, transferts de représentations et modes de transformation des pratiques	Échelles locale et micro-locale, interactions à toutes les échelles avant et au sein du Salon ; jeux scalaires parallèles dans le cadre d'une relation bilatérale, statut scalaire du pôle parisien	C'est ici remettre l'échelle dans un jeu des pratiques ordinaires entre les acteurs publics et les autres acteurs. Le provincialisme est ici une hypothèse de relation scalaire, envisagé comme espace de vie. Concurrence des stratégies scalaires. <i>Close/distant reading</i>
La série des Prix Nobel de littérature (Stockholm, Suède)	Mode de légitimation par la méritocratie littéraire transnationale, mobilité des auteurs	Échelle mondiale, échelle thématique (le monde de la littérature)	Nombreuses autres échelles, nationale, régionale (Occident, etc.) ou sub-régionale (Sud, Nord)	L'interaction entre les auteurs et l'Académie met en valeur le jeu subtil de régulation des échelles par les mobilités <i>Close/distant reading</i>
Le Mali (République du Mali)	Littérature et bibliothèque nationales d'un pays pauvre et néo-souverain (cinquantenaire)	Échelle nationale (pratiques et politiques publiques) et mondiale (mode d'être au monde)	Échelles multiples, combinaison, jeu, distorsion, la singularité comme expression scalaire	La crise malienne après notre dernier passage à Bamako avive la question de l'action publique et des biens de haute-nécessité pour tous <i>Close/distant reading</i>
La Corée du Sud (République de Corée)	Littérature et bibliothèque nationale d'un demi-pays émergé à vieille tradition écrite	Échelle nationale (pratiques et politiques publiques) et mondiale (mode d'être au monde)	Échelles multiples, combinaison, jeu, distorsion, la singularité comme expression de la forme scalaire	La demi-échelle, qu'est-ce que c'est ? Nouveau régime de littérature sud-coréen, adaptations et résistances des acteurs <i>Close/distant reading</i>

De même, la révolution numérique qui accélère et engage le système-monde d'une manière spectaculaire dans de nouvelles formes d'ubiquité (dont le courrier, l'archive, la conversation et la sociabilité électroniques sont les repères majeurs des acteurs connectés) est à la fois opérante en tant que vecteur de mondialisation et inopérante dans la disparition de l'échelle locale : *plus que jamais, il en ressort que le local est et reste l'essentiel de la condition humaine. Il faut être dans le local pour s'assurer les ressources nécessaires à l'économie de subsistance, pour naviguer dans le cyberspace, pour rencontrer de vraies personnes, pour sentir l'odeur d'une vraie femme. Mais le cyberspace ne peut être considéré non plus que comme un espace de rêves éveillés dans des réalités construites, parce qu'il est opérant. Il agit sur les circuits économiques, il agit sur les consciences, il agit sur l'organisation urbaine.*²⁵ La révolution numérique interroge les échelles, elle interroge aussi les mobilités.

Mobilités des acteurs, mobilité des objets : l'archive du monde

L'ubiquité électronique n'éluide pas la question des mobilités physiques des acteurs. Il en est de même pour les objets. La très forte différenciation spatiale de la connectivité des sociétés est une limite au messianisme électronique. À l'échelle du monde et dans l'espace social de chaque État, on constate une redondance spatiale aux échelles les moins fines entre « fracture alphabétique » et « fracture numérique », même si cela doit toujours être analysée dans le détail, comme l'usage du téléphone portable le montre dans les pays concernés. En parlant du mythe de la « fracture numérique », le chercheur en sciences de l'information, Éric Guichard (2009) affirme que la croyance littéraire peut aisément se doubler d'une « croyance électronique » à laquelle il faut également résister. *La fracture numérique est donc une idéologie. Par son intermédiaire, l'internet – technique récente – se hisse au niveau des grands régimes de narration de la réalité, où le rêve et la séduction l'emportent sur la raison. Il y a pourtant moyen d'évaluer les formes de domination et d'exploitation permises ou renouvelées par les transformations récentes de l'écriture. Et en corollaire, nous serions conduits à nous pencher scientifiquement sur nos besoins de mythes, si bien assouvis par la technique – un chantier toujours d'actualité. La fracture numérique est aussi opératoire que l'horoscope. À nous de préférer à l'une et à l'autre, une réflexion qui se nourrisse de l'histoire, des sciences empirico-analytiques comme sociales, et de l'épistémologie*²⁶. Mais, en réalité, il n'y a pas que les deux régimes de littératie décrits par Éric Guichard (écriture imprimée et écriture électronique). Il en existe un troisième. Le passage de la bibliothèque mondiale du régime analogique (le papier) au régime numérique (les octets) n'est pas une transformation neutre. Des pans entiers de données sans auteurs apparaissent, c'est « l'internet des objets » dans lequel une marchandise se voit attribuer une identité unique, temporelle et spatiale ; c'est la géolocalisation (un positionnement

25 Blaise Galland, 1995, De l'urbanisation à la « glocalisation » L'impact des technologies de l'information et de la communication sur la vie et la forme urbaine, Colloque : The Impacts of Information Technologies On Urban Form And Life, Monte Verità, Ascona, page 19.

26 Éric Guichard, 2009, Le mythe de la fracture numérique, site de l'équipe Réseaux, Savoirs & Territoires, ENS.

http://barthes.ens.fr/articles/Guichard-mythe-fracture-num.html#tth_sEc1

permanent des coordonnées d'un individu associé à des systèmes d'information géographiques plus ou moins complexes) ; c'est la production automatisée de données par les utilisateurs en vue de collecte, vente et traitement destiné à modifier les comportements des mêmes utilisateurs précédemment sollicités. Il y a un effet de seuil manifeste et qui intéresse la géographie : tous ces procédés vont bien plus loin que la fiche de police de l'hôtel de la société franquiste, que le ticket de caisse de la supérette, que la signature d'un livre d'or dans un mariage ou d'un contrôle technique de véhicule ancien, que le visa et le coup de tampon sur le passeport du géographe en voyage. Non, ces procédés ne vont pas plus loin, ils vont ailleurs. Un nouveau monde, peut-être, que nous intégrons dans notre bibliothèque mondiale, sans jeter aux oubliettes la fiche de police, le ticket de caisse, le livre d'or, le contrôle technique, le visa et le coup de tampon. Nous disons qu'au delà des formes dites littéraires et non-littéraires, un immense matériau doit être maintenant intégré dans le corpus, en provenance de tous les corps intermédiaires et se présentant de plus en plus sous la forme d'écritures numériques automatisées. Dans cette perspective, nous ne pouvons que constater un renforcement de l'interaction entre le « texte » et les « acteurs » dans des formes d'organisation spatiale en mutation permanente : réseaux scolaires, internet, espaces de chalandise, réseaux de surveillance, pôles de légitimation, marché de la traduction, réseaux et parcours des « nouveaux argonautes » (un marché d'auteurs), mutation des aires linguistiques, évolution du double marché mondial et des autres échelles de marché, etc. La bibliothèque mondiale est pleine de vie, de circulations, de positions absolues et relatives, de cartographies mentales ou explicites. La bibliothèque mondiale, c'est l'archive du monde. La littératie, c'est la mobilité des acteurs par la compétence lecture-écriture. Le document 4, page suivante, figure, à travers le placement de nos matériaux de recherche, le développement de cette archive et de cette mobilité en fonction de l'interaction des échelles et des présences : le graphe composé de deux axes, local/global (axe des échelles) et ubiquité/uniquité²⁷ (axe des présences) est travaillé et mis en jeu par une spirale, où nous plaçons quelques-uns des phénomènes géographiques qui nous intéressent dans cette recherche.

Cette évocation dynamique du projet de recherche met clairement en évidence à la fois les difficultés à représenter spatialement des phénomènes apparemment contradictoires comme la glocalisation ou l'amplitude d'une bibliothèque personnelle, et la richesse heuristique de telles difficultés. Nos matériaux sont résistants. L'individu lui-même (le chercheur ou n'importe qui) rencontrera de semblables difficultés à se représenter en un point unique sur la figure. La recherche tentera de proposer des réponses à ces apparentes apories.

Le plan de la recherche

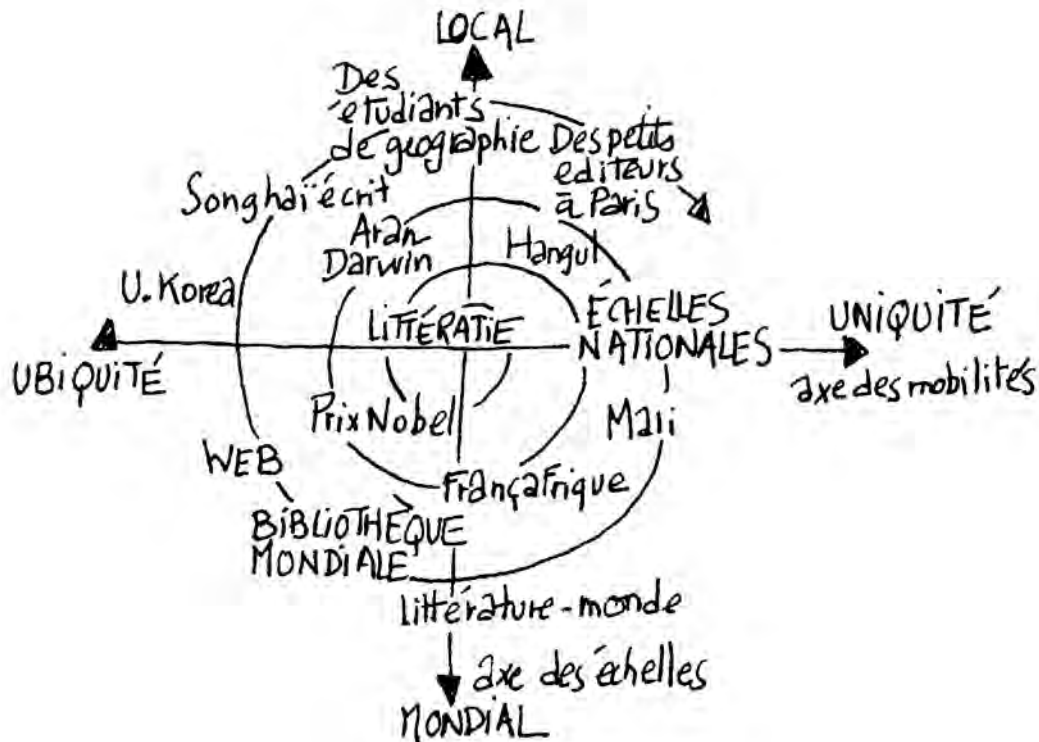
La première partie (« État de l'art et position de recherche ») est le lieu d'un état de l'art et d'une position de recherche. Ces deux aspects successifs sont développés dans une perspective épistémologique et éthique

- a) qui décrit et soumet à la question les deux objets, « bibliothèque mondiale » et « littératie », du point de vue de la géographie
- b) qui procède de même en croisant la question scalaire et celle des mobilités, deux questions centrales dans une recherche orientée « mondialisation »

27 Si l'ubiquité est la présence en plusieurs lieux simultanément, l'uniquité est la présence en un seul lieu.

c) qui décrit la méthodologie, trace et documente le travail de terrain, pose les points de départ, les atouts et les limites du chercheur, signale ses travaux connexes.

L'ensemble de cet apport se sédimentant dans un questionnement et une posture éthiques. La sous-section des « géographismes » sera créée et dotée d'un registre d'alarme spécifique.



Document 4 : graphe échelles/présences, spirale de la littérature et objets de recherche

La plupart des figures seront ainsi présentées sous le régime de l'esquisse et du manuscrit. Cela renvoie à une esthétique et à un geste, mais signale aussi l'inconfort que produit le recours systématique aux logiciels de dessin et à une esthétique numérique, dont l'apport scientifique est à discuter au cas par cas.

(F. Barbe, 2012)

La deuxième partie (« Échelles et mobilités, le tissage des littératies »), au croisement de la diversité thématique et de la diversité scalaire à travers la notion de jeu et de combinaison, neutralise l'exceptionnalité classique de l'échelon national, dans une série d'études. Il s'agit d'enquêter par une autre entrée que le national pour mesurer la consistance absolue et relative des autres niveaux scalaires.

- 4 terrains singuliers : localisation, échelle apparente et thématique variées
- 4 explorations : démarche adaptée à chaque couple singularité/régularités
- 4 états de combinaison thématiques et scalaires (singularité et régularités)

L'ensemble de ces propositions met en évidence un foisonnement et un

envahissement scalaires qui semblent « se » faire souvent « aux dépens » du « national », cette dernière formule étant un exemple ou pré-exemple (« juste avant ») de géographisme (à connotation scalaire ici) dont il faut se prémunir.

Un cinquième élément, l'internet, a été retiré de cette deuxième partie, car il apparaissait régulièrement dans la recherche et à toutes les échelles : c'est en conclusion que nous revenons sur la nouvelle dimension numérique de la bibliothèque et une approche de ses qualités géographiques spécifiques à partir de l'ensemble des matériaux utilisés.

Les troisième et quatrième parties (« L'ajustement structurel de la littérature malienne » et « La normalisation de la littérature sud-coréenne ») **étudient deux terrains nationaux (Mali et Corée du Sud) contrastés, inégalement dotés des capitaux propres à la littérature. Dans une perspective volontairement contraire à celle de la partie précédente, il s'agit ici de vérifier**

– la pertinence de l'échelle nationale dans les pratiques sociales et les politiques publiques : l'échelle nationale est-elle le principal niveau scalaire d'organisation de ces deux formes socio-spatiales ?

– la consistance et l'adaptativité des formes nationales dans les différents registres de la bibliothèque et de la littérature, qui prennent, évidemment des directions très diverses en fonction des dynamiques de nos deux terrains

Ce travail n'est pas une « défense et illustration » d'un échelon scalaire puissamment organisateur de la vie des sociétés, mais s'inscrit dans un temps où l'échelle nationale a été attaquée, dénigrée et parfois fortement dégradée.

La conclusion développe en une synthèse écrite et dessinée les apports de cette recherche et conclut sur notre hypothèse.

Quelques ultimes variations permettront de suggérer une poursuite de ces recherches au delà du cadre limité de ce doctorat. La géographie du chercheur en sera davantage sollicitée comme l'utilité sociale espérée.

Une égo-biblio-géographie

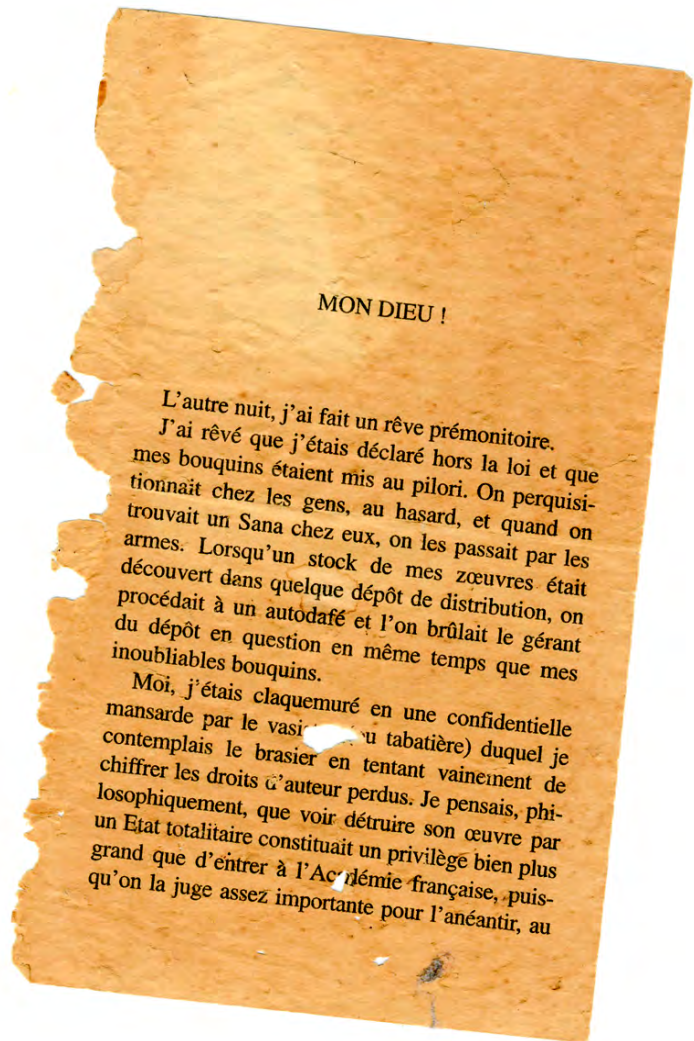
Cette thèse a été produite en trois ans, durée aujourd'hui préconisée, par un fonctionnaire d'État *middle-aged*, agrégé d'histoire-géographie, détaché dans le supérieur sous le statut d'attaché temporaire d'enseignement et de recherche. Il n'en demeure pas moins que ce travail universitaire s'est placé aussi sous un double registre d'influences non académiques, celles d'une expérience et d'un point de vue. L'expérience d'une pratique ancienne et variée du champ de la littérature (formateur, auteur, éditeur, performeur, critique) m'a mené depuis vingt ans au delà des pratiques ordinaires de la littérature. Quant au point de vue, le souci de l'éducation populaire, mélange d'héritages socio-familiaux et de pragmatisme professionnel issu de la rencontre avec des adolescents et des adultes de différents milieux, m'amène à apprécier tout autant les catégories de l'épistémologie dynamique que de la géographie critique. Dans ces deux optiques et compte-tenu de l'âge du chercheur, la durée légale de la recherche a donc été compensée par une attention qui dépasse le strict cadre spatial et temporel de la thèse de doctorat. Au rebours des doutes initiaux sur la géographicit  d'un tel projet de recherche, le chercheur espère ici faire apport véritable à la connaissance et œuvre d'utilité sociale depuis la géographie. En faisant de la culture un produit de haute nécessité, voire une denrée, de nombreux intellectuels ont montré qu'il ne pouvait être

question d'exclure tout ou partie de la culture du champ de la connaissance et de l'action et de dissocier/désarticuler les sociétés en séparant ce qui ne peut l'être. C'est en donnant un statut de recherche ordinaire à mes objets que je peux ainsi arriver à en déployer la singularité et, au bout du compte, l'extraordinaire apport dans les constructions socio-spatiales dont nous nous occupons en géographie.

Le messianisme de la bibliothèque et de la littérature

Le rôle libérateur de la lecture-écriture est un débat. S'il est une donnée, c'est avec beaucoup de précautions. La bibliothèque mondiale est pleine de « saloperies ». De nombreux types de censure, mises à l'index, autodafés, procès et enfermements témoignent de cette inquiétude. Mais, souvent, ce sont des « salauds » qui organisent le nettoyage des lieux. Le livre, c'est Kafka (mort en 1924) ou bien *Mein Kampf* (écrit en 1924 et 1925). La mort violente et programmée du premier figurant dans le second. Heureusement, Kafka s'est éclipsé avant la mise en train du programme *Mein Kampf*. La culture lettrée, on l'a évoqué, peut être socialement exclusive, sinon ségrégative, certainement instrumentalisée : dans les années 1960, on empêche les Noirs de l'Alabama d'exercer leur droit de vote en les soumettant à d'inquisiteurs examens sur leurs compétences en littérature ; en France, en 2012, on demande à des travailleurs précaires, parfois aux frontières ou en deçà de l'illettrisme, un CV et une lettre de motivation, un accès internet et un mot de passe pour déposer une candidature de cueilleur de pommes de deux semaines. On ne trouvera ici aucun messianisme de la bibliothèque, d'abord parce qu'elle est là, déjà là et n'a pas besoin du chercheur pour être, ensuite parce qu'elle contient tant de choses que l'enthousiasme s'y éteint. Il n'y aura pas plus de messianisme de la littérature, de la lecture-écriture, pour des raisons semblables. Et, dans les deux cas, la posture de la recherche s'y oppose. Toutefois, dans la perspective de l'aménagement culturel, de la « géographie appliquée » de la littérature, l'indifférence au messianisme ne veut pas dire renoncement à suggérer, par l'analyse, la proposition et le retour vers les acteurs, des actions publiques ou civiles qui semblent pertinentes, réactives ou proactives. Ceci ne serait pas fait au nom de la littérature ou de la bibliothèque, mais sur les critères de justice et d'égalité dans l'accès au droit commun, en particulier dans notre registre, la justice spatiale (Bret et *al.*, 2010), celle qui s'incarne dans le territoire comme celle qui s'incorpore dans chaque acteur, dans les combinaisons scalaires des vies ordinaires par temps de mondialisation.

État de l'art et position de recherche



Sommaire

Introduction | 25

11/ La bibliothèque mondiale : objet ordinaire et remarquable de la mondialisation | 31

12/ La littératie : de la géographie vécue aux politiques publiques | 49

13/ Épistémologie : à propos de la dimension scalaire et des mobilités | 75

14/ Méthodologies : normes, bricolages et recherche-action | 97

Synthèse | 112

Document 5 : page déchirée d'un San-Antonio ramassée dans la rue

L'archive s'efface et la mémoire aussi.

(archives personnelles, sans date, ni lieu)

Introduction

Ce projet de recherche prend acte qu'aujourd'hui, au sein des sciences humaines et sociales, elles-mêmes affectées par la mondialisation, nulle discipline ou tradition disciplinaire nationale ne peut prétendre accaparer ou exclure un objet. L'avancement de la connaissance vient du croisement des modes de recherche sur des objets partagés, croisements entre les disciplines (Morin, 1994), entre les différentes cultures scientifiques nationales (Bourdieu, 1990) fondant un véritable « internationalisme scientifique »²⁸, qui doit être explicitement porté par la communauté ou la cité scientifique elle-même. L'avancement contemporain de la recherche est dépendant de processus d'échanges dont la dimension géographique n'échappe à personne. En faisant référence dès le titre de la thèse à la dimension scalaire, un des marqueurs disciplinaires de la géographie, nous avons voulu interroger la complexité des processus spatiaux dans la construction des sociétés du point de vue de l'écriture et de la lecture. Notre hypothèse principale concerne la réalité de l'affaiblissement de l'échelle nationale dans l'explication des faits socio-spatiaux dans et depuis le champ de la lecture-écriture. Il est entendu que l'échelle est sollicitée, mais que la mobilité l'est tout autant. La mondialisation qui s'est révélée présente à tous les instants de la recherche interroge l'ensemble des échelles et des mobilités.

« Bricolages » et « arrangements », recherche et écriture, scientificité

Ce n'est pas un aveu de dire que la construction d'un projet de recherche de ce type (un doctorat en trois ans), sa gestion et sa finalisation ne répondent pas tout à fait à la beauté des modèles théoriques de recherche. Les dispositifs heuristiques proposés aux jeunes chercheurs ne sont pas si nombreux, mais ils décrivent souvent un processus linéaire, clair, sérié et homogène du type méthode hypothético-déductive et distanciation sévère avec les acteurs et le terrain. Le *Manuel de recherche en sciences sociales* (Van Campenhout et Quivy, 1988) est un best-seller de ce genre universitaire qui a connu une forte croissance (manuels de recherche, guides méthodologiques, art du mémoire, de la thèse, de l'article). Le document 6 décrit les limites de ces ouvrages, en ce qu'ils mettent en scène la quête de « situation pure », de « faits purs », écartant le « bruit » et excluant ce que les auteurs du document appellent la « situation communicationnelle de la recherche ». Or ces situations de communication dans l'espace géographique de la recherche sont transformatrices, voire fondatrices de la pensée du chercheur, qui n'est pas le seul à penser dans cet espace géographique partagé avec d'autres. La pratique de l'entretien, centrale dans cette recherche, le montrera.

28 « Tout cela me fait penser que l'instauration d'un véritable internationalisme scientifique qui, à mes yeux, est le début d'un internationalisme tout court, ne peut pas se faire toute seule. En matière de culture comme ailleurs, je ne crois pas au laisser-faire et l'intention de mon propos est de montrer comment, dans les échanges internationaux, la logique du laisser-faire conduit souvent à faire circuler le pire et à empêcher le meilleur de circuler. Je m'inspire, en ces matières comme ailleurs, d'une conviction scientifique qui n'est pas de mode aujourd'hui, parce qu'on est postmoderne... Cette conviction scientifique me porte à penser que si l'on connaît les mécanismes sociaux, on n'en est pas maître pour autant, mais on augmente, tant soit peu, les chances de les maîtriser, surtout si les mécanismes sociaux reposent sur la méconnaissance. Il y a une force autonome de la connaissance qui peut détruire, dans une certaine mesure, la méconnaissance. »

Pierre Bourdieu, 1990, Les conditions sociales de la circulation des idées, conférence prononcée le 30 octobre 1989 pour l'inauguration du Frankreich-Zentrum de l'université de Fribourg, *Cahiers d'histoire des littératures romanes*, n° 1-2, pages 1 et 2.

<http://pierrebourdieuunhommage.blogspot.fr/2010/01/pierre-bourdieu-les-conditions-sociales.html>

Qu'il s'agisse de rendre compte de l'élaboration d'un questionnement intellectuel ou des modalités pratiques de mise en œuvre de la recherche, les manuels tendent à segmenter le travail en une succession de séquences, paradoxalement hermétiques les unes aux autres. *Le Manuel de recherches en sciences sociales* structure par exemple la recherche en sept « étapes » bien circonscrites. De manière comparable, le *Guide du mémoire* distingue des « phases essentielles dans le travail du mémoire ». Ce découpage est soutenu par une rhétorique programmatique allant de la numérotation à la mise en scène d'un calendrier de travail, en passant très souvent par des représentations schématiques. Certaines descriptions atteignent parfois une dimension véritablement dramaturgique comme dans *L'entretien compréhensif* qui file la métaphore théâtrale jusqu'à la présentation de la dernière étape qualifiée « d'acte final ». Des phases, non traitées spécifiquement dans le manuel, peuvent, par le biais de ce séquençage généralisé, être rejetées dans un ailleurs textuel. C'est entre autres le cas dans *L'enquête et ses méthodes* : l'entretien qui renvoie le lecteur soucieux d'élaborer sa problématique au *Manuel de recherches en sciences sociales*, un classique qu'on appelle généralement, du nom de ses auteurs, « le Quivy et Campenhoudt ». Le processus de cloisonnement est d'ailleurs à son comble dans ce manuel : « une fois les hypothèses formulées, le choix de l'enquête arrêté, son objectif et sa fonction dans le dispositif de recherche définis, se pose la question de savoir qui interroger et dans quelle population ». Cette forme de scénarisation, commune à presque tous les manuels de notre corpus, tend à lisser le processus de recherche et à réduire toutes perturbations, hésitations ou mouvements de va et vient d'une « étape » à l'autre. Cette logique ne relève-t-elle pas d'abord des contraintes de linéarité textuelle à laquelle sont évidemment soumis les manuels ? [...]

Document 6 : cloisonnement des actes de recherche dans les manuels

Extrait de Anne Jarrigeon et *al.*, 2004, L'incontournable absente, sur la communication dans les manuels de méthode, *Études de communication*, n° 24, page 5

De plus rares auteurs abordent la question méthodologique dans une mise en scène autobiographique célébrant une véritable « posture auctoriale dans la recherche ». L'intérêt français pour ces questions a certes été plus tardif que dans le monde anglo-saxon. Le livre du sociologue américain Howard S. Becker, *Écrire les sciences sociales, commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre* est écrit en 1986 au temps des machines à écrire et des bandelettes de papier que l'on découpe et recolle sur les versions successives des produits de la recherche (laquelle se développe ainsi sous les traits de la « momification »), il n'est traduit en français que dix-huit ans plus tard au temps des traitements de texte et de la révolution numérique. À travers la production répétée de récits et de paradoxes de recherche, Becker explicite la relation de co-construction entre la recherche et l'écriture qu'il nomme réécriture. Bien plus que l'écriture, dont Marguerite Duras (1993) a énoncé l'horizon d'attente, .../...

Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine.

Écrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait – on ne le sait qu'après – avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante aussi.

.../... c'est la réécriture qui trace le cheminement du chercheur. « Quel chemin parcouru entre l'ébauche et l'ultime version publique » témoigne ici le doctorant. Flaubert a légué son « gueuloir » à la postérité. L'ouvrage de l'éditeur

se tient là. La croyance littéraire au don y trouve sa juste réfutation par le travail, la collaboration, la mise en jeu, voire en danger de la création. Selon notre expérience de cette recherche, l'écriture scientifique, avec et en dépit de ses propres dispositifs de contrôle individuels et collectifs, se comporte d'une manière analogique à l'écriture littéraire. Si la conformité aux normes académiques aboutit à une forme finale, régulière, standardisée et évaluable, le travail indescriptible d'accouchement et d'épuration ne présente pas, dans notre cas, de différences notables. C'est-à-dire qu'il y a, dans les sciences sociales aussi, des temps dans l'écriture, des versions successives, des apories, des arrangements, des solutions, des bricolages, des transformations, et que la réécriture est au centre de ce processus qui est aussi la recherche (Becker, 1986, 2004). Notamment parce que chaque recherche constitue sa propre bibliothèque de textes externes (les différentes bibliographies) et internes (les carnets de notes, d'entretien, les collectages divers de données, statistiques ou non, etc., dont on sait combien ils sont, en géographie, peu présents dans le texte final). L'intérêt porté aujourd'hui à la double écriture des ethnologues, une écriture savante et une écriture littéraire (Dabeane, 2010) et aux carnets de terrain (soumis à des enquêtes parfois « policières » dans le cas des grandes figures de l'anthropologie), comme à la question des manuscrits et des brouillons littéraires du passé (exposition BNF, en ligne, sans date²⁹) ou encore celle de l'archivage inquiet du brouillon électronique, en témoignent. Nous allons dans cette première partie rendre compte de la richesse de ce processus complexe, où recherche et écriture sont mal dissociées et où il est nécessaire d'exposer sa méthode et son cheminement. Il s'agit de montrer que les principes scientifiques observés par le chercheur le sont dans une dynamique réelle qui relève d'opérations que les manuels ne décrivent pas ou mettent en second plan. Il s'agit aussi « d'une épistémologie montante, celle que je pouvais élaborer peu à peu à partir d'une certaine mise en discours de mes pratiques » (Feldman, 2001), un plaidoyer pour une autonomie de la recherche humble et curieuse – document 7.

Pour qui cherche à connaître la société, il y a plusieurs manières de le faire. Le seul fait d'y appartenir en procure une connaissance qui n'est pas toujours, comme semble le dire la méthodologie orthodoxe, fausse. C'est ce que j'avais appelé le savoir « senti », qui se situe avant la verbalisation.

Pour qui vise à une certaine prise de conscience, ce qui est un minimum pour tout acte de connaissance, on peut choisir plusieurs postures pour la connaissance sociale, le terme de posture impliquant un choix, une intentionnalité.

L'engagement dans la cité, l'action, procure certainement de la connaissance, et, par ailleurs, utilise la connaissance.

Mais les sciences sociales tiennent à se caractériser par une distanciation (qui tiendra lieu, pour beaucoup, de « scientificité »). Cette distanciation peut prendre la forme de la réflexion, ou encore du travail sur documents. Une autre forme est celle de la construction d'observations chiffrées [...]. On peut également aller « sur le terrain », selon des modalités diverses : observation plus ou moins participante, accompagnement psychothérapeutique, intervention psychosociologique, recherche-action.

[...]

Il en résulte une hétérogénéité des connaissances et de leurs modes. Les modes d'accès à l'objet complexe sont en effet divers.

Les éclairages, points de vue, sont multiples.

[...] Dans le cas de la connaissance de l'humain, il y va de la relation à l'autre et

29 <http://expositions.bnf.fr/brouillons/expo/index.htm>

d'abord, de l'éthique, qui veille à ce que le travail de la connaissance et ses effets ne soient pas de l'ordre de la manipulation, ou de l'instrumentalisation de l'être humain, conduisant à introduire éventuellement des réserves dans la connaissance. La reconnaissance de la nécessité de la suspension de jugement, de la « non-connaissance », est importante, et irait dans le sens de la philosophie orientale, une philosophie qui justement n'a pas développé de science exacte.

Document 7 : relation à l'autre dans la recherche

Jacqueline Feldman, 2001, Pour continuer le débat sur la scientificité des sciences sociales, *Revue européenne des sciences sociales*, pages 200, 202 et 205.

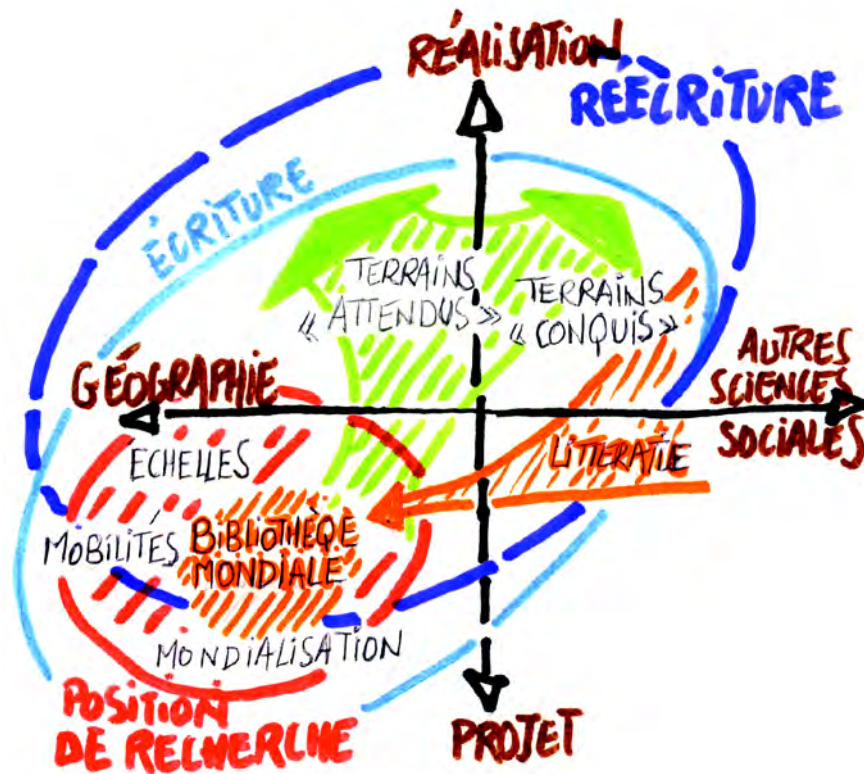
<http://ress.revues.org/662?lang=en>

Nous proposons d'abord, dans cette première partie et dans cet ordre, un état de l'art et une position de recherche pour chacun de nos deux objets scientifiques (« La bibliothèque mondiale : un objet ordinaire et remarquable de la mondialisation » ; « La littératie : de la géographie vécue aux politiques publiques »). Nous ferons de même pour la problématique scalaire dans la géographie contemporaine et notre hypothèse de recherche : l'affaïssement de l'échelle nationale dans la mondialisation, envisagée du point de vue de la lecture-écriture (« Épistémologie : à propos de la dimension scalaire et des mobilités »). Dans la dernière partie (« Méthodologies : éthique, normes, bricolages et recherche-action »), le chercheur interroge, par une description et une réflexion, méthodologique et éthique, les conditions concrètes de réalisation de sa recherche.

Le document 8 figure un état d'ensemble du projet tel que nous nous l'imaginons a priori et tel que nous pouvons tenter de l'interpréter a posteriori. Les deux objets de recherche sont épistémologiquement différents. La *bibliothèque mondiale* est un saisissement du chercheur en géographie, à partir de ses catégories disciplinaires, ici une réunion de deux objets qui ne posent aucun problème pris séparément : la bibliothèque, lieu physique de conservation des livres, d'une part, et le monde, pour système-monde, la société humaine prise dans sa totalité, à cette échelle globale d'autre part. Nous verrons que d'autres expressions s'en approchent (« bibliothèque universelle », « république mondiale des lettres », « littérature-monde », etc.). Notre deuxième objet, la *littératie* est un transfert direct depuis la recherche anglo-saxonne et d'autres sciences sociales (sociologie, anthropologie, linguistiques, littérature comparée, histoire, ethnologie) elles-mêmes fortement influencées par la littératie anglo-saxonne. Si la position de recherche se tient fermement dans l'espace de la géographie, la réalisation du projet entraîne un double choix de terrains (au sens de lieux thématiques de la recherche), des terrains qu'on dirait « attendus », habituels et, d'autres « conquis », inhabituels, pour la géographie française. L'écriture de la recherche est ce premier espace de travail et désigne autant les actes de recherche pure que l'écriture textuelle elle-même.

La bulle de la réécriture (temporellement et spatialement décalée de la bulle d'écriture) désigne le processus de maturation, digestion, ré-élaboration, épuration, finalisation de la recherche. Peut-être le gain scientifique se trouve-t-il expressément dans cette partie sommitale de la bulle de réécriture (la seule à être disjointe de la bulle d'écriture). Il s'agirait là de ce petit espace où l'on croit, en toute bonne foi, parce que l'on a respecté à la fois la règle de la science et l'énergie singulière de sa recherche, que l'on a trouvé « quelque chose » à partager. La

communauté (ou cité) scientifique, et, en premier lieu, le jury en sont les destinataires vigilants, en tant qu'ils garantissent la société contre toute mystification qui prendrait les habits de l'utilité sociale garantie par la science



Document 8 : recherche et visualisation à priori pour une lecture à postériori

Placer nos objets et nos concepts, notre écriture et notre réécriture, pour identifier le gain de la recherche.

(F. Barbe, 2012)

11/ La bibliothèque mondiale : objet ordinaire et remarquable de la mondialisation

L'objet ordinaire, c'est la bibliothèque que nous connaissons tous, déclinée dans de multiples variantes géographiques – un lieu familier à beaucoup de personnes éduquées des pays riches, moins aux autres catégories d'habitants. Parfois, nos parents nous ont immergés dedans très tôt, pour d'autres, seule l'école a fait ce travail. Certains mourront sans y avoir mis les pieds.

La bibliothèque « tout court », un objet foisonnant

Le Petit Larousse donne une définition en trois sens. « Bibliothèque, nom féminin (gr *biblion*, livre, et *théké*, armoire), **1.a** lieu, pièce ou établissement, public ou privé, où une collection de livres, d'imprimés, de manuscrits, etc. est conservée, consultée ou prêtée. **b.** meuble à tablettes pour ranger les livres. **2** collection de livres, d'imprimés, de logiciels, de programmes informatique, etc. » Rien dans l'usage courant de la langue ne vient faire obstacle à une « prise » de la bibliothèque par la géographie ; au contraire, la définition première et principale renvoie explicitement au lieu (et nous pourrions dès maintenant en inférer la composante scalaire dans le rapport latent entre les caractéristiques du lieu et de la collection d'une bibliothèque donnée). Des agents spécialisés sont apparus et travaillent dans ces lieux à travers un « métier ». Aujourd'hui, quelle que soit la richesse des sociétés, la profession de bibliothécaire est soumise à la question du sens et la place de la bibliothèque tant dans l'espace quotidien des acteurs que dans la dynamique des politiques publiques est interrogée. Mais cet ordinaire de la bibliothèque n'est pas tout. On brûle les bibliothèques, on les bombarde, on les désherbe, on les pille. L'objet remarquable, c'est ce phénix, mille fois abattu, incendié, ici ou là, toujours reconstruit, renaissant, inquiétant ou libérateur. La bibliothèque en tant que concept et objet ne se laisse pas enfermer facilement. Tout à la fois objet physique à la forte matérialité et représentation intellectuelle complexe, la bibliothèque, celle dont nous voudrions parler ici ou n'importe qu'elle autre, nous semble un espace géographique de plein exercice. Alors ici, la bibliothèque collective historiquement inscrite dans le long processus d'accroissement des productions écrites des sociétés humaines ne se différencie en rien de la bibliothèque individuelle de tel ou telle d'entre nous – et qui ne nous survivra pas longtemps³⁰. La bibliothèque imaginaire du vieil Antonio José Bolívar Proaño, libre-penseur amazonien, veuf et localiste, lecteur imaginaire créé par Luis Sepúlveda pour incarner *Un viejo que leía novelas de amor*³¹ a tout autant d'importance. Je peux aussi consulter depuis mon domicile le catalogue numérique de la bibliothèque de mon université et m'assurer à distance que l'ouvrage que je veux « passer » dans

30 Georges Perec n'est plus là pour en parler.

« Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. [...] »

Écrire : essayer méticuleusement de retenir quelque chose, de faire survivre quelque chose : arracher quelques bribes précises au vide qui se creuse, laisser, quelque part un sillon, une trace, une marque ou quelques signes. »

1974, *Espèces d'espaces*, éditions Galilée, pages 122 et 123.

31 Luis Sepúlveda, 1992, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, [1989, prix Tigre Juan - Oviedo, 1992, Ediciones Júcar] éditions Métailié.

ma bibliothèque personnelle – mon cerveau pour le moins, mais aussi le disque dur de mon ordinateur, des étagères, un sac de toile, une page de carnet, le cerveau de mes amis ou de mes étudiants, etc. – est bien dans les magasins de ce service primaire de l'université, disponible au prêt, pour moi-lecteur. Je peux aussi consulter, dans les mêmes conditions, le service de prêt entre bibliothèques, véritable caverne d'Ali Baba du chercheur en sciences sociales. Je peux aussi télécharger des articles scientifiques en libre accès, les lire à l'écran ou imprimés par mes soins, ou encore les stocker sans les lire. Certains sont payants. Je n'oublierai pas la masse des littératures grises, archives publiques ou privées, pièces comptables, *database*, du flux commercial ininterrompu dont je suis la cible-destinataire. Travailler la question de la bibliothèque, c'est donc s'inscrire soi et inscrire la bibliothèque elle-même dans une profonde hétérogénéité. Celle du grand nombre de ses individus, de ses propriétés et de ses innombrables combinaisons de formes et d'échelles, à travers le vaste monde, des centres lettrés des vieilles cultures écrites jusqu'au plus périphérique des villages de brousse, jusqu'au plus précaire des quartiers d'habitat sous-intégré des grandes mégapoles émergentes. Dans ces étranges bouts du monde de la pauvreté matérielle, la faiblesse insigne de la bibliothèque ne saurait trop dire que dans ces lieux même où ne semble pas être la bibliothèque, pourtant elle est déjà ou toujours là. Il n'est plus temps d'opposer sociétés écrites et non-écrites, mais d'examiner les subtilités d'engagement et de présence des uns et des autres dans la même bibliothèque mondiale, véritable maison commune. Aujourd'hui, au-delà de la possession et des usages réels et quantifiables des livres, chacun possède une « bibliothèque embarquée » dans son cerveau, avec un processus de (re)production spécifique, maintenant bien théorisé (Bayard, 2007) ; c'est celle que nous investirons en premier avec la complicité de quelques cohortes d'étudiants-géographes (Barbe, 2011). Cela ne devrait nullement surprendre les géographes, car l'approche de ces « bibliothèques embarquées » peut très bien, comme les travaux des étudiants le suggèrent, être retravaillée depuis les cartes mentales et la psychogéographie. La bibliothèque se décline donc en lieux (les magasins physiques), en représentations collectives (les séries de classements) et représentations individuelles (les bibliothèques embarquées).

Une crise du sens, une crise de l'action publique, une crise technologique ?

Si la crise de la lecture est un lamento pouvant à l'occasion alimenter la révolte récurrente des « anciens » contre les « modernes », il est vrai que la lecture n'est pas une constante sociale. Nous le verrons avec l'exemple des étudiants (entre « petits » et « grands » lecteurs, « légitimes » et « illégitimes ») et celui des réseaux de bibliothèques en Corée du Sud et au Mali. Mais il n'y a pas que de l'espace, il y a aussi du temps. L'association des Bibliothécaires de France intitule son congrès de juin 2012 : *La bibliothèque comme service public, la bibliothèque dans les politiques publiques ; de la définition des objectifs à leur mise en œuvre opérationnelle sur le terrain, puis à leur évaluation, pour toutes les catégories de personnels, exerçant dans tous les types d'établissements*. L'analyse du programme du congrès – [document 9](#) – nous fait entrer dans une logique de gestion spatiale à différentes échelles.

Conférences inaugurale et sessions plénière du 58ème congrès de l'Association des bibliothécaires de France, colloque international, salon professionnel, conférences et ateliers, Montreuil, juin 2012

Intitulés	Types d'invités	Composante géographique
<p>Qu'est-ce qu'une politique publique ? Les bibliothèques dans les politiques publiques Politiques publiques et rigueur budgétaire dans le contexte de crise économique Faut-il encore des bibliothèques ? (1) Faut-il encore des bibliothèques ? (2) Exemples d'ailleurs Comment associer les publics à la définition des services, à la mise en place des politiques Politiques publiques nationales L'interassociation Archives-Bibliothèques- Documentation et la défense de l'intérêt public, bilan et perspectives</p>	<p>Élus locaux, cadres Ministère de la Culture, cadres Métropoles, bibliothécaires variés, cadre administration de la Culture brésilien, économiste, bibliothécaires étrangers (Liban, Belgique, GB), journaliste (Livre-Hebdo)</p>	<p>Multiscalarité française (État et différents niveaux territoriaux), comparaisons internationales, interprétation économique, politiques publiques, stratégies participatives (médiation et relation avec les publics), la mort des bibliothèques (comme équipement)</p>
Ateliers et rencontres		
Intitulés	Types d'invités	Composante géographique
<p>Les services en direction des populations non francophones Quelle politique pour la présence du cinéma dans les bibliothèques à l'heure de la dématérialisation des supports ? Rencontre commune avec le MOTif, Observatoire du livre et de l'écrit en Ile-de-France et le bureau du livre du Conseil général de Seine-Saint-Denis Expériences en Seine-Saint-Denis : le prêt des liseuses et la BD numérique Inclusion et bibliothèques : une vision positive de l'accueil des publics dits minoritaires Travail en réseau et médiation pour valoriser les ressources numériques Évaluer les services des bibliothèques Les bibliothèques publiques Les bibliothèques de l'enseignement supérieur et de recherche Découvrez l'association Réseau CAREL (Consortium pour l'acquisition des ressources électroniques en ligne) et son site collaboratif Les jeux vidéo sur Smartphones et tablettes Rencontre avec le Comité d'éthique de l'ABF Valorisation du fonds patrimonial numérisé dans le portail AFI-OPAC 2.0, mise en relation des collections physiques et des ressources numériques. Bibliothèques dans la cité : un site collaboratif sur les actions en faveur de l'inclusion sociale en bibliothèques Rencontre avec Tzvetan Todorov Image trouvée * Projection du film de Sabine Massenet Le prêt du livre numérique : pratiques et attentes Intercommunalité, un atout pour la lecture publique ? Les bibliothèques : Lieux d'accès à la citoyenneté pour les personnes handicapées Les bibliothèques et les ressources numériques. Résultat de l'étude réalisée auprès de 100 bibliothèques en 2011 Les associations de coopération entre bibliothèques pourquoi faire ? Le cas de l'Ile-de-France</p>	<p>Bibliothécaires dont bibliothécaires de banlieue, chargés de mission publics en difficulté, conservateurs, responsables associatifs handicap, élus et cadres territoriaux de la Culture</p>	<p>Approche par les minorités et les espaces sensibles, inclusion sociale en bibliothèque, récits par expérience locale, la dématérialisation des supports, les bibliothèques thématiques (les BU, les ressources numériques, le patrimoine), intercommunalité, comment évaluer ?, coopération horizontale, réseau, échange, bibliothèques hybrides, expérimentation</p>

Document 9 : analyse du programme du dernier Congrès de l'Association des Bibliothécaires de France

(F. Barbe, 2012, programme complet sur www.abf.asso.fr)

Il apparaît dans ce tableau d'analyse que la profession de bibliothécaire (ici, perçue à travers le congrès d'une association professionnelle historique, ancienne, et active, l'ABF³²) s'oblige à tenir compte de l'évolution de son environnement et à entretenir son épistémologie. C'est le moyen de prévenir le risque de sa propre obsolescence, voire de sa disparition, faute d'un projet qui l'inscrive vivante dans le territoire et la société. Autrement dit, la « profession » donne quelques billes au chercheur. Aujourd'hui, la bibliothèque publique est-elle toujours nécessaire ? Le passage au numérique est-il le signal d'un abandon par la puissance publique ? À quelles échelles travaillent les bibliothécaires ? Voilà des questions qui interrogent le géographe qui croit que les politiques publiques peuvent avoir un sens. La lecture attentive des intitulés montre la diversité scalaire du questionnement de l'ABF. La question de la bibliothèque numérique revient à de nombreuses reprises, posant la question de l'ubiquité, sans gommer les échelles ordinaires. Où emprunter la liseuse ? Qu'est ce que c'est que la médiation en bibliothèque ? Comment mettre en relation bibliothèques physiques et numériques ? Comment échanger pratiques et savoirs ? *Le Manifeste du 2 mars 2012* de l'ABF publié pour contribuer au débat électoral français du moment, mais dans le contexte d'une crise des ressources publiques d'ampleur mondiale est intitulé *La bibliothèque est une affaire publique*.³³ Parmi les arguments mobilisés, ceux à caractère géographique, comme le maillage territorial, sont particulièrement mis en avant.

Cette attention portée à l'avenir d'une institution et d'un équipement qui pourraient sembler intemporels, parce qu'ils ont été naturalisés par nos usages quotidiens, s'appuie sur des transformations sensibles des conditions d'exercice du service « bibliothèque publique » dans certaines parties du monde. Si le cas français (documenté depuis 1988 par les études et recherches de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou) ou celui des deux terrains sud-coréen et malien montrent une progression et une diversification des bibliothèques et globalement de l'utilisation des services qu'elles abritent, la situation en Grande-Bretagne et aux États-Unis semble différente. En Grande-Bretagne, dès le milieu des années 2000, des collectivités locales appauvries commencent à fermer certaines de leurs bibliothèques publiques (une soixantaine jusqu'en 2008). Cette première vague de fermetures entraîne un premier débat national, des actions citoyennes (blogs, pétitions, manifestations, associations de soutien) et juridiques (recours en annulation pour non-respect de la loi de 1964 dite *Public Libraries and Museum Act* obligeant chaque collectivité à avoir une bibliothèque). Dans cette période de « laisser-faire » et de *branding*, la ministre New Labour, Margaret Hodge organise début 2010 une consultation publique sur la politique nationale des bibliothèques. Cette consultation traversée par une polémique sur le souhait prêté à la Ministre d'abandonner l'obligation légale d'avoir une bibliothèque par collectivité se conclut, en mars 2010 par la remise du rapport *Pour une nouvelle politique publique de la bibliothèque*³⁴. Le gouvernement conservateur qui succède

32 L'ABF est la plus ancienne association de bibliothécaires en France (1906). Reconnue d'utilité publique en 1969, elle regroupe des professionnels de tous types d'établissements quels que soient leur grade ou leur fonction : 3 000 adhérents sur l'ensemble des 22 régions françaises, un conseil national, une revue *Bibliothèques(s)*, cinq salariés, une inscription internationale, notamment Ifla (International Federation of Library Associations and Institutions), Eblida (European Bureau of Library, Information and Documentation) et Liber (Ligue des bibliothèques européennes de recherche).

33 Ces documents sont accessibles sur le site de l'ABF - www.abf.asso.fr

34 The modernisation review of public libraries : A policy statement, presented to Parliament by the Secretary of State for Culture, Media and Sport by Command of Her Majesty March 2010 <http://webarchive.nationalarchives.gov.uk/>

à celui de Gordon Brown reprend à son compte cette politique qui semble faire son affaire de la fermeture programmée d'environ 450 bibliothèques publiques sur 4612 (10 % de l'effectif) jugées « trop peu fréquentées ou mal situées » ou « avec un coût par usager trop élevé »³⁵. Alors que le contenu daté et peu renouvelé des petites bibliothèques est pointé du doigt, la fréquentation totale (de l'ensemble des bibliothèques) baisse depuis plusieurs années : 48,2 % des adultes en fréquentent une en 2005/06 contre 39,4 % en 2009/10³⁶. La statistique des 11-15 ans montre cependant une croissance récente, tandis que les taux régionaux varient sensiblement. Si la croyance nationale en l'efficacité sociale de la bibliothèque publique est réaffirmée très fortement par la ministre, elle ajoute, *les bibliothèques publiques doivent évoluer avec leur temps ou bien prendre le risque de devenir une curiosité historique, comme les télex ou les machines à écrire*.³⁷ Les opposants (habitants usagers, artistes, professionnels ou intellectuels) dénoncent de leur côté la baisse de l'investissement public dont certains éléments de langage mettent en évidence le caractère idéologique – *proposition 18 : toutes les bibliothèques devraient explorer les nouvelles perspectives de recherche de financements et les moyens de fournir le service à travers des partenariats commerciaux ; proposition 19 : le conseil stratégique des bibliothèques explorera les opportunités de développer les dons pour le fonctionnement des bibliothèques publiques ; proposition 26 : toutes les bibliothèques devraient réfléchir au recrutement et au travail de bénévoles pour compléter leur personnel*³⁸. Les opposants à cette réduction de l'action publique (réduction du nombre des bibliothèques, des budgets, des postes et des stocks de livres disponibles) organisent à partir de 2008 *Campaign for the Book*³⁹, une série d'actions nationales décentralisées (manifestations, rallyes, rencontre avec les députés locaux). Lancé le 5 février 2011, le premier *Save our Libraries Day* est transformé en février 2012 en un *National Libraries Day*⁴⁰ par la *Chartered Institute of Library and Information Professionals*, l'équivalent britannique de l'ABF. La crise de la bibliothèque dérive de la crise budgétaire des collectivités locales et de l'idéologie du dégraissage.

Nous exposons les trois représentations concurrentielles de la bibliothèque que nous avons identifiées – document 10 –, celle des professionnels (en général des agents publics), celle du pouvoir politique et de sa bureaucratie culturelle (élus et hauts-fonctionnaires, bureaux d'étude) et, enfin, celle des usagers-habitants. Chaque représentation fonde une approche particulière, plutôt interne chez les agents (c'est le métier, la profession), plutôt externe chez les politiques (ce sont les effets sociaux attendus, l'utilitarisme) et plutôt intime chez les usagers-habitants (c'est la croyance en la bibliothèque comme élément de vie et du lieu, la sociabilité, l'objet naturalisé). Chaque situation nationale connaît ses accommodements, mais le triangle nous paraît partagé par toutes les expériences dont nous avons pris connaissance dans la bibliographie (Europe, Amérique du Nord) ou sur le terrain (France, Mali, Corée du sud).

www.culture.gov.uk/images/consultation_responses/modernisation_review_public_libraries.pdf

35 Catherine Simon, SOS Bibliothèques, *Le Monde* du 9 septembre 2011, page 9.

36 National Statistics : Taking Part – Statistical Release Taking Part: The National Survey of Culture, Leisure and Sport , Adult and Child Report 2009/10 , August 2010 – page 27.

www.culture.gov.uk/images/research/TakingPart_AdultChild2009-10_StatisticalRelease.pdf

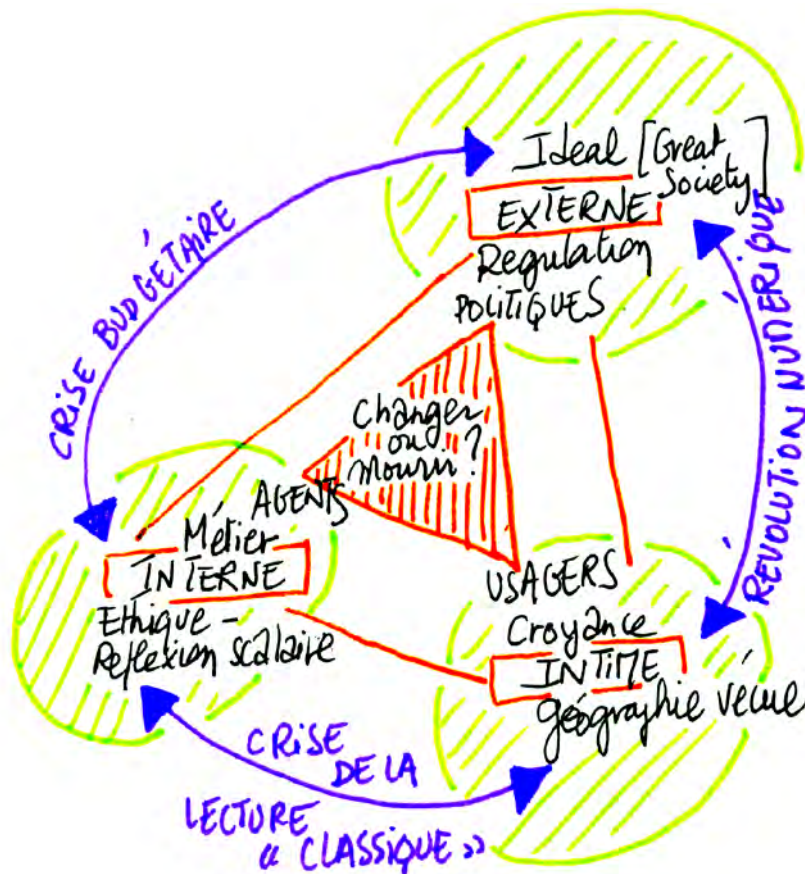
37 *The Telegraph*, 1^{er} décembre 2009 - traduit par nos soins.

www.telegraph.co.uk/news/uknews/6699391/Public-libraries-risk-becoming-curiosity-of-history-warns-Margaret-Hodge.html

38 *The modernisation review of public libraries*, op. cité.

39 <http://alangibbons.net/campaign-against-the-book-latest/>

40 www.nationallibrariesday.org.uk/



Document 10 : trois visions de la bibliothèque autour d'une crise multiforme

Les divergences des acteurs sont en partie des divergences sur l'espace de référence, lui-même porteur de valeurs et d'usages pour chaque groupe d'acteurs.

(F. Barbe, 2012)

De cette dissonance du triangle de la bibliothèque, un aménageur serait peut-être embarrassé, parce que la question n'est plus exactement celle de l'équipement, mais d'abord des usages. En ce sens, la crise contemporaine de la bibliothèque relève davantage d'un ménagement culturel.

La bibliothèque mondiale, une approche ordinaire par le numérique

Comment passer de la bibliothèque « tout court » à la *bibliothèque mondiale* ? Ce passage est tracé dans l'internet, à travers deux équipements-signes. Le premier est public, dispose d'un magasin modeste et porte ce nom, c'est la Bibliothèque numérique mondiale de l'Unesco⁴¹ (2009), c'est celle qu'on trouve massivement lorsque l'on tape « bibliothèque mondiale » dans un moteur de recherche. Le second est privé, c'est Google Books (2004), possède un magasin bien plus grand, qui croît bien plus rapidement et offre de fonctionnalités nouvelles, en tous cas par leur rapport à la distance, au lieu et aux autres acteurs – *Connectez-vous à l'aide de votre compte Google pour créer et gérer vos*

41 www.wdl.org

*bibliothèques personnelles, partager des livres avec vos amis et découvrir ce qu'ils lisent.*⁴² Une recherche simple « bibliothèque mondiale » dans le moteur de recherche Google donne certes 6 620 000 résultats, mais l'étude des 100 premières références bégaye 90 fois la référence « Bibliothèque numérique mondiale ». Seules 10 références montrent des usages différents⁴³ :

- l'*Index Translationum* des traductions dans le monde (Unesco)
- un site de mathématiques qui calcule le nombre de livres en France et dans le monde
- un jeu vidéo (combat), dont la « bibliothèque mondiale » est un chapitre
- une « copy-party » à la bibliothèque universitaire de la Roche-sur-Yon (blog affordance)
- un article de la revue *Vacarme* [Google et la bibliothèque mondiale]
- la « bibliothèque mondiale des chauves-souris » (*World bat library*), ville de Genève
- la bibliothèque mondiale de la santé (OMS)
- la bibliothèque mondiale, une collection de classiques par abonnement du 18^{ème} et 19^{èmes} siècles, éditée en France dans les années 1950 (2 mentions)

En page cinq des recherches, l'activité très récente du chercheur est mentionnée par un article en ligne dans le quotidien gouvernemental malien, *L'Essor*. Un article lu 134 fois au 12 mai 2012.

[La « littéracie » malienne dans la bibliothèque mondiale | L'ESSOR ...](#)

www.essor.ml/culture/article/la-litteracie-malienne-dans-la

6 févr. 2012 – Dans le cadre d'un doctorat de géographie sur l'émergence de ce que j'appelle la « *bibliothèque mondiale* », une matière multimédia ...

On voit de cette première approche que la bibliothèque mondiale prend un nouveau sens avec le numérique, qu'elle se décline parfois en « sous-bibliothèques mondiales » (spécialisées), que le terme est ancien, qu'elle est aussi réactive. La Bibliothèque numérique de l'Unesco compte un peu plus de 6000 « objets », en général des documents rares et à haute valeur patrimoniale, elle forme un canon. À l'inverse, Google Books développe depuis 2004 une approche quantitative et industrielle de la bibliothèque mondiale : à l'ouverture du service, l'entreprise annonce qu'elle va scanner 15 millions de livres d'ici 2010, en lecture plein texte. En 2012, 20 millions de titres ont été scannés pour un nouvel objectif annoncé de 129 millions en 2020⁴⁴. Mais Google Books n'est pas que cela, c'est aussi un centre de profit qui s'affranchit du droit d'auteur habituel, dont l'Unesco fait pourtant la promotion dans tous les pays du monde (généralisation des Bureaux du droit d'auteur et transcription de la protection des droits dans les législations nationales). Google Books entend couvrir ses investissements par un jeu entre le monopole qu'il acquiert par son statut de premier arrivé, ses autres services associés (Maps, View, G-mail, Chrome, etc.), sa taille et les données qu'il sera susceptibles de détenir et de vendre, sans présumer de l'intégration de celles-ci et d'autres formes de développement de l'entreprise inconnus à ce jour. La critique adressée à l'utopie Google Books, c'est le risque imminent et élevé de dystopie : devenir un monopole mondial captant la rente littéraire numérique à son profit sans contre-pouvoirs. Le projet Google Books heurte de plein fouet, et le droit

42 page d'accueil de Google Books France.

43À la relecture du manuscrit en août 2012, les résultats ont évolué et sont plus divers : état du champ et/ou algorithmes ont changé.

44 page Wikipédia dédiée.

d'auteur né au 19^{ème} siècle, et le mouvement contemporain (et partiellement issu de l'internet) en faveur des biens communs culturels, qui, parce qu'il porte l'autre utopie de la gratuité, vit sans publicité, mais de contributions volontaires. Cette gratuité de type communautaire ne peut être que radicalement opposée à un projet centralisé et monopolistique comme celui de Google. En ce domaine, la naïveté ne peut tenir lieu de politique et l'IFLA (International Federation of Library Associations and Institutions) dans sa *Déclaration à propos de l'accord Google Livres* du 28 août 2009 situait les enjeux de manière très précises : universalité du service, contrôle du monopole mondial, préservation à long terme (interdiction du désherbage électronique sauvage), politique de prix bas, absence de censure, respect de la vie privée, droit de recherche libre. L'enjeu politique est totalement contemporain – [document 11](#).

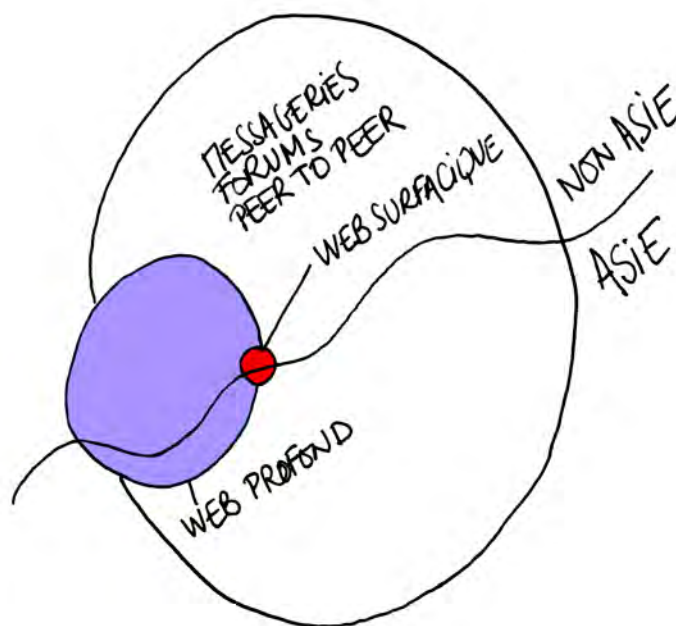
Avec le développement d'internet, les connaissances, la culture, le réseau numérique lui-même peuvent être pensés comme des Communs, partagés par les usagers. On y retrouve l'idée centrale d'un accord entre le libre accès aux ressources communes et des règles de gestion communautaires pour assurer la permanence d'un travail coopératif. Mais c'est encore plus sensible car les Communs de la connaissance ne sont pas soustractibles et les outils nouveaux mis en œuvre permettent à chacun de devenir média, de créer un journal, une radio ou une télévision à partir de son ordinateur et de quelques logiciels. Dès lors qu'un film, un livre ou un article a été numérisé, il acquiert en effet les caractéristiques d'un bien public : son coût de reproduction étant tombé à zéro, il devient dans le vocabulaire de la science économique à la fois non-rival et non-exclusif, et son usage est potentiellement sans limite. Mais les Communs de la connaissance sont aussi vulnérables que les forêts médiévales : en 2003, James Boyle, un professeur de droit américain spécialiste de la propriété intellectuelle, dénonce les « nouvelles enclosures » qui les menacent. Ces barrières prennent des formes multiples : renforcement de la propriété intellectuelle (DMCA aux États-Unis, DADVSI en France), verrous numériques (DRM) et protection juridique de ces verrous (les faire sauter devient un délit), brevets sur les logiciels ou brevets sur les inventions. La vulnérabilité des Communs de la connaissance tient également au risque dit du « passager clandestin » : il suffit que quelqu'un vienne et s'approprie ce bien commun engendré par le travail coopératif de milliers de personnes pour qu'elles en soient dépossédées au profit d'un monopole. Ce qui met en jeu la capacité des communautés à garantir l'accès aux biens communs qu'elles ont produits. C'est pour contrer la menace d'une privatisation du logiciel libre que Richard Stallman a inventé la General Public Licence (GPL) en 1989. Cette licence autorise tout usage (utilisation, étude du code source, partage et modification), mais elle contraint celui qui s'appuie sur du code libre à rendre à la communauté les ajouts et corrections qu'il aura éventuellement apportés : tout logiciel qui utilise du logiciel libre doit lui aussi rester un logiciel libre.

Document 11 : biens communs contre nouvelles enclosures

Extrait de Hervé Le Crosnier, 2010, *Défendre la gratuité : les biens communs contre les nouvelles enclosures*, entretien réalisé par Stany Grelet *et al.*, *Vacarme*, n° 50.

La véritable bibliothèque numérique mondiale, selon notre position de recherche, ce n'est pas celle de l'Unesco, c'est l'internet : le web + les autres utilités électroniques comme le courrier, la téléphonie, les forums, le peer-to-peer. Il est difficile de cartographier cet ensemble, car les ordres de grandeur disponibles, souvent datés, sont très approximatifs et évolutifs, les unités de

compte multiples et faiblement cohérentes, certaines catégories parfois peu saisissables au non-spécialiste. Les ordres de grandeur les plus communs révèlent la place exceptionnelle qu'occupent le courrier électronique, les messageries électroniques instantanées et les forums (80 % de l'internet en 2003⁴⁵). Ce qu'on appelle le « web surfacique » (les pages indexées par les moteurs de recherche) n'aurait représenté qu'une infime partie des données, tandis que le « web profond », c'est-à-dire les pages inaccessibles aux moteurs de recherche (les bases de données spécialisées, bibliothèques en ligne, pages dépourvues de liens extérieurs, à accès contrôlé, interdites aux robots d'indexation) présenté partout comme le véritable lieu de la connaissance numérique et d'une veille nécessaire⁴⁶ aurait été 400 à 500 fois plus grand. Malgré notre récent intérêt pour une telle question, il nous apparaît que personne ne connaît la taille de l'internet et que la question est vaine. Le document 12 propose une approche fondée sur ces ordres de grandeurs incertains croisés avec un aspect moins connu du web, sa désanglicisation progressive largement due à l'émergence asiatique. Outre la diversité linguistique et alphabétique, le risque de fragmentation progressive sous l'action des États policiers ou des firmes-univers (Facebook, Google) est constant. Enfin, comme dans la bibliothèque physique, beaucoup de documents sont des doublons.



Document 12 : ordres de grandeurs et fragmentation de l'internet

Des ordres de grandeur surprenants, une matière énorme et bouffonnante, une *terra incognita* des sciences sociales, une émergence asiatique rapide et soutenue – attention : échelle relative et données indicatives, hypothèse.

(F. Barbe, 2012)

45 www2.sims.berkeley.edu/research/projects/how-much-info-2003/execsum.htm#summary

46 Digimind, 2008, Découvrir et exploiter le web invisible pour la veille stratégique pmb.biblio.free.fr/opac_css/doc_num.php?explnum_id=423

Bien qu'elle forme une entité écrite (dans de nombreux langages, ordinaires ou algorithmiques), la matière numérique nous éloigne de la définition habituelle d'une bibliothèque : bien peu de livres dans cet ensemble, perdus au milieu de toutes sortes d'autres écrits, des plus connus, la lettre électronique, au plus abscons, la base de données. En revenant à la bibliothèque mondiale « tout court », sans toutefois perdre de vue les qualités numériques de celle-ci, nous poursuivons la définition de notre objet.

La construction de la bibliothèque mondiale : cadastre, topographie et érosion

En 1897, Carl Theodor Victor Kurd Laßwitz publie *Auf zwei Planeten*⁴⁷ et crée un nouveau genre populaire en Allemagne, la science-fiction. Le succès est comparable à celui de ses homologues étrangers, Verne ou Wells, dans leurs pays respectifs. En 1904, paraît un bref récit, *Die Universalbibliothek*⁴⁸, dans lequel les personnages de Laßwitz effectuent de savants calculs sur les dimensions de la bibliothèque. Le texte inédit en français de cette forme brève est un détour proposé au lecteur (la nouvelle est traduite de l'allemand par nos soins en annexe électronique). Auteur de gauche interdit par le pouvoir nazi, feu Kurd Laßwitz réapparaît en 1980 en servant la création d'un prix multimédia⁴⁹ de science-fiction *Kurd Laßwitz* en Allemagne de l'Ouest, destiné principalement à soutenir la production nationale de science-fiction face aux productions américaines. Mais *Die Universalbibliothek* est aussi une collection de livres de poche à bas prix, souvent de textes libres de droits, la *Reclam-Universal-Bibliothek* de l'éditeur Philipp Reclam, créée en novembre 1867 à Leipzig, par l'édition d'un premier titre de Goethe, *Faust*. Cette collection, toujours active après sa migration à l'Ouest en 1947, a accueilli depuis 1867 plus de 20 000 titres et écoulé 35 millions d'exemplaires dans l'après-guerre. À partir de 1912, ses titres sont présents dans les *Automatenbücher*, les machines automatiques à vendre les livres dans les gares, montrant ainsi que la littérature de gare constitue aussi une parcelle de l'UB – *l'Universal-Bibliothek*. Nous avançons sur un terrain en vérité déjà parcouru et célébré dès la seconde mondialisation. Jorge Luis Borges, l'auteur de *La bibliothèque de Babel*, avoue dans un autre texte⁵⁰ qu'il a lu Laßwitz et que sa propre bibliothèque s'inscrit dans une généalogie littéraire.

Après lecture, l'usage que l'on peut faire de cette mathématique un peu folle du texte, surréaliste et angoissant chez Borges, humaniste, voire scientifique chez Laßwitz, reste très ouvert. En actualisant Laßwitz, nous en tirons l'idée d'un renforcement de notre dispositif de description. La prolifération y est autant quantitative que qualitative, une coalescence multimédia. La bibliothèque

47 Non traduit en français - Kurd Laßwitz y décrit la visite d'extraterrestres paisibles et de haute tenue morale venus de Mars, qui veulent créer sur terre une société de non-violence et de progrès éthique. Ces visiteurs seront malheureusement corrompus par l'influence néfaste des humains.
www.noosphere.org/pdf/25901505.pdf

48 *Die Universalbibliothek*, récit de Kurd Laßwitz (1848-1910), paru en revue en 1904 et en recueil en 1907, réédité en Allemagne en 1998, à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de l'auteur, est disponible en ligne, notamment sur le projet Gutenberg, à l'adresse <http://gutenberg.spiegel.de/buch/3130/1> - traduction inédite en français, automne 2010, Jean-Paul Barbe et Frédéric Barbe en annexe électronique de la présente thèse.

49 Roman, roman étranger, récit et nouvelle, traduction, illustration, jeu vidéo, film.

50 Dans le prologue de *Fictions* 1957, (1956, Buenos Aires) Gallimard. Il cite Leucippe, Laßwitz, Lewis Carroll et Aristote.

mondiale s'étend dans cette recherche des écritures pré-textuelles (glyphes, peintures, dénombrements, comptabilités, oralités traditionnelle ou ré-inventée, écritures corporelles ou paysagères) aux écritures post-textuelles (bases de données, programmes et algorithmes, écritures audiovisuelles, internet des objets et autres formes de géolocalisation ou de textes autogénérés), avec pour matériau central du dispositif le « vrai » texte : écritures scolaires et enfantines, écritures ordinaires, écritures administratives, juridiques et commerciales, écrits ordinaires, liste de commandes, de courses, lettres d'amour, faire-parts, écritures politiques, écritures littéraires, poésie, roman, théâtre, récit, etc. Nous inscrivons la recherche dans les fronts ouverts par Jack Goody⁵¹, lorsqu'il décrit l'écriture comme un « dispositif spatial de triage des informations » ou qu'il réfute le grand partage entre sociétés de l'oral et de l'écrit montrant au contraire l'articulation des deux formes dans le changement des sociétés. Affirmer dans une posture abrupte « qu'un livre sera toujours un livre comme on a toujours fait des livres »⁵², c'est déshistoriciser le livre, la lecture et l'écriture, c'est faire croire qu'on a inventé « un jour, autrefois » le livre tel que nous le tenons dans la main et la lecture telle que nous la pratiquons aujourd'hui. Ce discours est une représentation mythologique sollicitée pour défendre un état du métier. La croyance littéraire connaît ainsi son versant éditorial. On oblitère le temps comme on oublie l'espace. Écritures détruites des mondes précolombiens, écritures perdues, oubliées, effacées de la surface terrestre comme si elles n'avaient jamais existé (Mann, 2005), invention de l'impression en caractères métalliques mobiles en Corée et non en Europe de l'Ouest. Le *Jikji*, livre de théologie bouddhiste imprimé en 1377 est le plus ancien livre imprimé par ce procédé révolutionnaire qui soit conservé à ce jour dans le monde. Il précède de 78 ans la célèbre et emblématique *Bible à 42 lignes* de Gutenberg. Dans cette histoire et cette ambiance multimédia, dans cette mise en danger apparente du livre aujourd'hui, il faut voir le maintien de lignes de force comme la promesse de nouveaux territoires. Le choix des terrains et des méthodologies rendra compte de cette extension du corpus et de son imaginaire dans une perspective de géographie vécue et de politique publique, même si le principe de réalité nous ramène souvent aux objets les plus attendus, les livres justement. Nous ne pouvons pas nous contenter d'un jeu mathématique à la Kurd Laßwitz, sans nous perdre, nous aussi, dans le non-sens borgésien.

Auteur fortement mondialisé comme le sont la plupart de ses « collègues » précédemment cités ici, Jorge Luis Borges (1899-1986) publie *La Biblioteca de Babel*⁵³ en 1941. Il traduit, critique et écrit depuis maintenant près de trente ans et, en 1938, il travaille à la bibliothèque municipale de Buenos Aires. La charge fantastique et angoissante de *La Biblioteca de Babel* – [document 13](#) – réduit le positivisme de Laßwitz à néant : l'infini et le chaos font du projet alexandrin des Ptolémées ou de l'Encyclopédie des Lumières les phares anti-brouillard d'un humanisme naïf.

51 Notamment Jack Goody, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, 1979 (1977, Cambridge University Press), éditions de Minuit.

52 Une posture rencontrée auprès de certains éditeurs français.

53 *La bibliothèque de Babel*, publiée en 1941 dans un premier recueil *El jardín de senderos que se bifurcan* [Le Jardin aux sentiers qui bifurquent], est republiée dans le recueil de nouvelles *Ficciones* [Fictions] édité par Sur en 1944 à Buenos-Aires et traduit en France par Gallimard en 1956.

L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades basses. De chacun de ces hexagones on aperçoit les étages inférieurs et supérieurs, interminablement. La distribution des galeries est invariable. Vingt longues étagères, à raison de cinq par côté, couvrent tous les murs moins deux ; leur hauteur, qui est celle des étages eux-mêmes, ne dépasse guère la taille d'un bibliothécaire normalement constitué. Chacun des pans libres donne sur un couloir étroit, lequel débouche sur une autre galerie, identique à la première et à toutes. A droite et à gauche du couloir il y a deux cabinets minuscules. L'un permet de dormir debout ; l'autre de satisfaire les besoins fécaux. A proximité passe l'escalier en colimaçon, qui s'abîme et s'élève à perte de vue. Dans le couloir il y a une glace, qui double fidèlement les apparences. Les hommes en tirent conclusion que la Bibliothèque n'est pas infinie; si elle l'était réellement, à quoi bon cette duplication illusoire ? [...]

L'écriture méthodique me distrait heureusement de la présente condition des hommes. La certitude que tout est écrit nous annule ou fait de nous des fantômes... Je connais des districts où les jeunes gens se prosternent devant les livres et posent sur leurs pages de barbares baisers, sans être capables d'en déchiffrer une seule lettre. Les épidémies, les discordes hérétiques, les pèlerinages qui dégénèrent inévitablement en brigandage, ont décimé la population. Je crois avoir mentionné les suicides, chaque année plus fréquents. [...]

Document 13 : *La bibliothèque de Babel, une dystopie borgésienne*

Extraits de Jorge Luis Borges, 1941, *La Bibliothèque de Babel*, Mar del Plata.

Traduction de Ibarra

http://zombre.free.fr/pages_indispensables/bibliotheque_babel.htm

via <http://dicelog.com/babel>

Ce chaos et cette confusion angoissante de la bibliothèque de Babel sont bien réels. Les barrières linguistiques ne sont pas le moindre obstacle à notre recherche, notamment lorsque l'on s'éloigne des langues européennes. L'effet de taille, produit du temps, de l'espace et de la révolution démographique, donc de la géodiversité contemporaine, entraîne des difficultés logistiques – de réalisation de la recherche tout simplement. Géopolitique des langues et conditions de l'échange linguistique dans la mondialisation, nouvelle géopolitique du grand nombre, de l'abondance (comment saisir, trier, ranger). L'absurde circule et périodiquement se condense ici et là. La mort de l'écrit ne sera pas non plus ignorée, non cette mort extraordinaire annoncée par les pleureuses de la croyance littéraire, mais la mort ordinaire des textes, l'érosion inéluctable de l'archive du monde. Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore⁵⁴, cette recherche ne constitue aucunement une apologie, hagiographie, idolâtrie ou fétichisme, pas plus oraison funèbre ou discours de réception à l'Académie de la bibliothèque mondiale. La bibliothèque porte en elle les dynamiques contradictoires de la domination et de l'émancipation, de l'inédit et de l'oubli. L'ambivalence est une de ses propriétés élémentaires. La bibliothèque appelle une géographie totale. En ce sens, le sujet de cette recherche n'est pas périphérique. Le penser, ce serait tomber dans un autre piège, en partie lié à celui de la croyance littéraire, le piège de la croyance dualiste de la séparation du monde en deux sphères matérielle et idéale, étanches et très inégalement

54 Notamment ce qui relève de notre éducation – le développement d'un certain rapport au livre et à la société – et de notre travail personnel d'écriture et de lecture, d'animation d'ateliers d'écriture et d'édition.

dotées d'efficacité dans l'espace mondial. Ce serait faire l'impasse sur les théories géographiques de la valeur, discutées notamment par David Harvey dans sa *Géographie de la domination* (2008). Si le capitalisme dans ses modalités néolibérales actuelles fonctionne bien comme un processus de désintégration des valeurs et des systèmes locaux, l'augmentation massive de la part culturelle dans la valeur des produits (marque, label, origine) mais aussi la permanence toujours recréée des sociétés locales requalifient l'ensemble des processus de (ré)invention des identités aux échelles locales et nationales. Quel acteur doué de raison oserait affirmer que les productions écrites ne font pas à la fois marché d'elles-mêmes et en même temps marché des valeurs identitaires, des valeurs des territoires et des sociétés ?

L'érosion de la matière écrite est le plus souvent ignorée. Certaine, elle a justifié la création progressive d'un geste, puis d'un métier et d'une institution, l'archive. Avec ses trois sens (la pièce d'archive, son gestionnaire, son bâtiment), le mot archive renvoie immédiatement à la « bibliothèque » et mobilise des outils très proches (répertoires, inventaires). L'archive, c'est la bibliothèque qui se sait menacée et s'organise contre cette fin. L'archive, avec ses trois niveaux (courant, intermédiaire ou définitif) c'est de la « RTM » (restauration des terrains de montagne) appliquée à la bibliothèque, une forme de génie littéraire, pas simplement patrimonial et a posteriori, mais proactif et structurant. Cette érosion dans la bibliothèque vient de la vie même : les écritures les plus ordinaires n'ont ni statut d'archive, ni statut d'œuvres, elles deviennent rapidement des déchets, leur durée de vie est courte. Une part de la matière à statut non ordinaire disparaît dans des conditions assez semblables : de la masse des exemplaires produits et vendus, nous ne trouvons plus au bout d'un certain temps qu'un petit nombre, le solde a disparu. Parfois, des destructions forcées et concentrées (autodafés) épurent la matière disponible lors des périodes historiques de grande violence (conquêtes coloniales, totalitarismes, guerres de religion, etc.). Parfois, comme le [document 14](#) le montre, c'est le calcul économique qui se charge d'anticiper de tels faits.

Un passage sur la « bordure », zone de pesée où l'on va inscrire le poids de la matière entrante. Tout est consigné. Car il s'agit de traquer la fraude à tous les niveaux de l'opération. Ensuite, tout va très vite : le camion manœuvre pour entrer à reculons dans le grand hangar où la 108, une énorme broyeuse, attend le premier chargement du jour. Elle tourne déjà. Enchâssée dans une énorme boîte métallique, on ne voit rien d'elle mais on l'entend, vacarme assourdissant. L'arrière du camion s'ouvre, quelques livres tombent avant que la benne ne bascule et déverse lentement son contenu sur le tapis. [...]. Pêle-mêle, on repère quelques exemplaires du rapport Attali, les biographies de Tom Cruise et Michel Drucker, des livres de poche de John Grisham, quelques-uns des ouvrages sur Sarkozy, Carla Bruni ou Rachida Dati, un Kama-sutra qui s'empile sur des ouvrages autour de l'Opus Dei ; des livres de Danielle Steel avec des BD des Schtroumpfs... « Un vrai roman » de Philippe Sollers dialogue avec « La Bible racontée aux enfants » d'Alain Decaux, et s'accommode aussi bien du « Parce que je t'aime » de Guillaume Musso. [...] À raison de 1 500 tonnes broyées toutes les cinq minutes, un ballot cubique ne tarde pas à apparaître de l'autre côté de la broyeuse, par un petit tunnel qui crache son paquet, bien serré et bien ficelé, haut et large d'un peu plus de 1,30 mètre. [...]

Le pilon, c'est l'échec, et pas seulement dans l'édition, mais dans tous les métiers, comme le disque ou l'agroalimentaire, explique Jean-Paul Naddeo, un routier de l'édition qui a travaillé pour Belfond, Robert Laffont ou Larousse. Le pilon, c'est la patate chaude du milieu littéraire : les chiffres sont flous, les intervenants ne veulent pas être cités et chacun se renvoie la balle. *Le pilon n'est pas tabou*, proteste Serge Eyrolles, président du

syndicat national de l'édition. *Que met-on au pilon ? Les livres renvoyés par les diffuseurs libraires, parce que impropres à la vente, qu'il existe une nouvelle édition, qu'il y a du surstock, qu'ils ne se vendent plus, parce qu'ils ne correspondent plus à des programmes pour les livres scolaires, etc. [...]*

En réalité, il y a deux sortes de pilonnage, le pilon sur retour et le pilon sur stock. Le pilonnage des retours consiste en un grand pêle-mêle de livres, écrits par des auteurs différents. Ces ouvrages proviennent de la masse des livres renvoyés par les libraires. Le pilon sur stock, effectué à huis clos mais en présence de l'éditeur, est nettement plus traumatisant pour les écrivains, qui sont obligatoirement informés de l'opération. Il consiste en effet à détruire les livres d'un auteur pour alléger le stock.

Document 14 : pilon et édition, l'envers du décor

Karine Papillaud, 27 juillet 2008, Le grand cimetière des livres, *Le Point*.
www.lepoint.fr/actualites-litterature/2008-07-24/le-grand-cimetiere-des-livres/1038/0/262709

Les cent millions d'exemplaires pilonnés par an représenteraient 20 % de la production annuelle de l'édition française⁵⁵. C'est donc énorme. Nous trouvons une problématique non spécifique au livre : on a « pilonné » et on continue de « pilonner » des tas de produits ou denrées à travers le monde. La spécificité viendrait peut-être que la croyance littéraire cache ce phénomène, le justifie au besoin par un fatalisme qui se voudrait frappé au coin du bon sens et échoue à le prendre en charge. Par un calcul des plus grossiers, si l'on considère que l'impression ne doit pas représenter plus de 10 % du prix public d'un livre, nous voyons qu'en moyenne 2 % du prix de chaque livre⁵⁶ est consacré au pilon. Celui-ci n'est donc pas seulement une aberration du point de vue de la gestion raisonnée des ressources et d'un management innovant, c'est un coût répercuté sur les consommateurs et les politiques publiques. Une autre forme d'érosion est ce que la profession des bibliothécaires appellent le « désherbage ». Robert Darnton, l'historien américain spécialiste de la littérature des Lumières, mais également acteur de la bibliothèque et de la révolution numérique au sein de l'Université américaine⁵⁷, a écrit une magnifique *Apologie du Livre, demain, hier et aujourd'hui* (2009, 2011). Dans son chapitre intitulé « Mort du livre ou mort du papier ? », il fait le récit objectif et émouvant de la « crise du désherbage » dans les bibliothèques américaines entre 1950 et 1990. Dans une forme de pilotage par l'économie (la perception exagérée du manque d'espace, la croyance en une crise spatiale de la bibliothèque) et par l'innovation technologique (le microfilm né de la recherche militaire pendant la guerre) associée à un mythe scientifique de destruction (l'autodestruction chimique des livres produits industriellement après 1850), les grandes bibliothèques américaines ont éliminé dans des conditions qui paraissent scandaleuses aujourd'hui des ouvrages et une très grande quantité des séries de journaux imprimés à partir de 1870. Mal réalisé (rarement complet, brutal) sur un support qui s'est avéré rapidement à la fois difficile à utiliser et très fragile (bien plus que le papier), le micro-filmage de ces séries a été une gabegie technique et

⁵⁵ *Libération* du 18 janvier 2005, cité par www.festivaldulivre.info.

Dans le même ordre d'idées, 20 à 25 % des livres acheminés dans les librairies françaises sont retournés aux éditeurs (les « retours »).

⁵⁶ Hors frais d'édition, de commercialisation et de transport de ces 20 % de la production.

⁵⁷ Il a fondé le *Gutenberg-e program.*, un prix destiné à des travaux académiques exceptionnels qui seront publiés en édition électronique, grâce à une collaboration entre *Columbia University Press* et l'*American Historical Association*. - www.gutenberg-e.org/aboutframe.html

financière, une perte patrimoniale sévère. Dans l'hypothèse de maintenir un espace de rayonnement constant, « conserver a signifié détruire⁵⁸ ». Les conservateurs américains semblent revenus à des pratiques plus adaptées à leur mission.

La bibliothèque mondiale comme lieu de la littérature

C'est cette incroyable et surprenante ubiquité de la bibliothèque qui nous a poussé à explorer en géographe une bibliothèque remarquable, la bibliothèque mondiale, parmi toutes les bibliothèques remarquables disponibles – une intuition en tout cas qu'il se passe quelque chose à cet endroit de la mondialisation et que cela intéresse la géographie. La bibliothèque serait au point d'articulation (front, ligne de faille, confluence, nœud) entre l'universel entendu comme l'échelle mondiale de la culture et le particulier entendu comme le lieu ininterrompu de la diversité culturelle. Un gigantesque conglomérat de productions culturelles d'obédience écrite, tout à la fois empreinte et matrice de la mondialisation. Plus précisément, la bibliothèque mondiale est ce gigantesque *magasin* – au sens du parler des bibliothécaires – aux dimensions du système-monde. Un magasin morcelé certes, mais communiquant par des liens (l'intertextualité et aujourd'hui l'hypertextualité) et dans lequel nous circulons tantôt instantanément, d'une page à une autre, d'une référence à une autre, d'un genre à un autre genre, tantôt par des moyens et des temporalités différentes, celles du monde classique de la géographie des transports. Aussi, la vie quotidienne dans la bibliothèque interroge-t-elle la psychogéographie, celle d'Abraham Moles et ses déformations de la métrique. Elle participe de la médiance, qui, dans la pensée d'Augustin Berque lie de manière inextricable le monde et sa représentation, le physique et l'idéal. La bibliothèque mondiale est le double écrit et la porte d'entrée des mondes parallèles à l'expérience immédiate.

Mais notre hypothèse de recherche prend aussi le risque de la métaphore. À voir des bibliothèques partout comme à imaginer une grande bibliothèque unitaire là où d'autres ne verraient que confusion ou carrément rien du tout⁵⁹, le chercheur s'expose. L'exploration intensive et extensive du terrain mondial ne peut se faire qu'en multipliant les positions et échelles d'analyse : espace global, territoires, hauts-lieux, routes, places de village, centres commerciaux, réseaux migratoires, impasses, plaines de *Nulliber* et bûchers dans la nuit obscure, salles de classe, tribunaux et maisonnées, chambres à coucher, fragiles continents, ensembles linguistiques mouvants, mixtes, sécants et faiblement saisissables, États-nations, empires et Empire. Oui, la liste des opérations possibles est bien trop longue et nous serons fragmentaire par nécessité et de seconde main pour certains aspects. Le lecteur verra, au-delà des enquêtes imaginées, que le livre et l'édition ont pris une place majeure aux dépens de catégories plus rares et moins étudiées. La mise en jeu de notre travail pourrait alors se dire ainsi : *la bibliothèque mondiale est-elle plus qu'une vague métaphore du système-monde ?* Peut-être un vrai système spatialisé complexe, dont la connaissance par la science géographique permettrait de mieux insérer la question de la lecture-écriture dans celles du développement, des politiques publiques et du droit au bonheur. L'aménagement du territoire ou peut-être son ménagement contemporain, en plus des politiques de la compétitivité

58 Robert Darnton, *Apologie du livre ; demain, aujourd'hui et hier*, 2011 (2009), Gallimard, page 148.

59 En 1876, Lewis Carrol propose une désormais célèbre carte [totalement vide] de l'océan dans *La chasse au snark*, nouvelle utilement sous-titrée *Délire en huit épisodes ou crises*. Pascale Casanova l'utilise en couverture de l'édition de poche de *La république mondiale des lettres*, [Le Seuil, 1999], 2008.

et de l'excellence, du marketing territorial, des mesures agro-environnementales, de la fiscalité et des kilomètres de voirie⁶⁰, a également pour origine, moyen et fin, la bibliothèque. Nous le dirons un peu plus loin, la bibliothèque avec la littératie, car la bibliothèque n'est rien sans ses acteurs.

Dans notre travail, la question des échelles rejoint celle de la distance au sujet, à la manière des photographes. Dans cette bibliothèque aux dimensions du globe, avouons-le à ce stade de la recherche, il y a des livres et même beaucoup de livres – le mot est enfin écrit.

Basiquement, UN LIVRE + UN LIVRE + UN LIVRE + N LIVRES = LA BIBLIOTHÈQUE MONDIALE.

En réalité, notre position de recherche s'écrit plutôt sous la forme UN DOCUMENT+ UN DOCUMENT + UN DOCUMENT + N DOCUMENTS = LA BIBLIOTHÈQUE MONDIALE.

Une fois cela acquis, la question est de s'en bien saisir. Quoi regarder, bref, comment lire tous ces documents ? Franco Moretti, lettré italien passé dans le Nouveau Monde [docteur en littérature moderne de l'université de Rome, Italie, devenu enseignant-chercheur à l'université de Stanford, Californie] et à la géographie a défini le fructueux croisement entre le *close reading* (la lecture attentive de l'œuvre singulière) et le *distant reading* (la lecture globale des séries et des catalogues). Au delà même du dépassement du canon littéraire, cette fraction légitime mais infime de la production écrite, la *lecture de loin* est ce type d'approche « où la distance n'est pas un obstacle, mais *une forme spécifique de connaissance* : un nombre plus réduit d'éléments, d'où un sens plus aigu de leur interconnexion globale. Organisations, relations, structures. Formes. Modèles.⁶¹ » Avec les précautions éclairées d'un Pierre Bayard⁶², lucide et discret provocateur de la bibliothèque mondiale et au risque de la subjectivité de notre propre bibliothèque, nous essaierons d'*accommoder* – du proche au lointain et inversement, dans l'expérience de la recherche et de mille manières. Chacun saura se défaire d'un piège invisible tendu à tous ceux que l'écrit « agit », et même à ceux qu'il semble ignorer, la « croyance littéraire ». Nous avons pu constater, à l'occasion d'une évaluation d'une de nos propositions d'article que certains chercheurs semblent penser, parce que les sciences sociales ont grand ouvert les portes et enquêté bien au-delà de la littérature canonique, que cette croyance littéraire a aujourd'hui largement disparu comme fait social. De notre point de vue d'acteur concret de la littératie, engagé dans des actes socialisés de type performances, ateliers d'écriture, accompagnement de projets éditoriaux, montages de projets dits participatifs, rencontres avec des enseignants et des élèves, avec des lecteurs dans des bibliothèques ou même dans des événements plus ordinaires ou intimes, nous tenons que cette position prend la recherche universitaire pour un espace analogique à la société globale. Cela ne nous paraît pas du tout correspondre à la réalité observée, des pratiques scolaires aux pratiques les plus intimes.

60 Etc. Comme dirait Georges Perec qui aimait bien le deuxième livre constitué par les notes infrapaginales.

61 Franco Moretti, 2008, *Graphes, cartes et arbres, modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, [2005] Les Prairies Ordinaires, page 33.

62 *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, 2007, Le Seuil.

Montrez-moi le Tolstoï zoulou ! Cette répartie, *reductio ad absurdum* d'un intellectuel nord-américain, est rapportée par Edward W. Saïd dans *Culture et impérialisme*. L'universitaire américano-palestinien de l'université Columbia y reconnaissait *les propos de ceux qui, aujourd'hui, parlent de l'Occident et de ce qu'il a fait et sur ce que le reste du monde a été, est et peut être*⁶³. Nous pourrions dire également que l'injonction paradoxale de son contradicteur montre comment on peut tenter de transférer la croyance littéraire dans l'espace mondial. Replacée dans son cadre anthropologique d'origine, la croyance littéraire est un ensemble de propriétés de la littérature, de la littérature « littéraire » pour être tout à fait précis, c'est-à-dire le canon augmenté d'une périphérie de textes légitimes moins connus. Dans cet univers ultra-normatif, le texte légitime ne se discute qu'entre initiés : il est une œuvre unique et autonome, décontextualisée et même désocialisée, pourrait-on dire. L'écriture y est un don, la lecture comme l'ensemble des gestes de la culture lettrée sont des actes gratuits et désintéressés. Les diversités et inégalités socio-spatiales sont ignorées ou niées, et les autres pratiques de la langue « non littéraire » ne sont envisagées qu'en tant que formes déficitaires et le plus souvent regrettables. Notre projet d'une géographie de la bibliothèque mondiale ne peut exister sans se libérer d'une telle croyance. Il n'est pas possible de délocaliser une partie de la production écrite en dehors de l'espace géographique dans un champ littéraire « pur » hors d'atteinte de la méchante réalité socio-spatiale et de la critique de la science. Nous nous appuyons sur des approches ethno-géographiques, quantitatives et actorielles. Cette approche multiple par les terrains, les statistiques et les acteurs ne peut davantage se faire contre les textes. Réfuter la croyance littéraire, ce n'est nullement condamner la *close reading*, ni s'empêcher funestement l'accès aux œuvres elles-mêmes, tout au contraire. Ainsi, inviter à la lecture d'une œuvre brève, mais fondatrice et inédite en français, *l'Universal Bibliotek* de Laßwitz, c'est bien lire *de près* - c'est aussi exposer le projet de construire cette thèse de doctorat en tant qu'objet matériel et intellectuel, à la manière d'une bibliothèque, permettant des lectures diverses. Cette ambition architecturale nécessite de concevoir les éléments du texte à différentes échelles de perception (lecture pour eux-mêmes, dans un chapitre, dans l'ensemble du travail), d'agir de même avec l'image, de développer les liens vers l'extérieur. C'est écrire de la science en laissant au lecteur la liberté de poursuivre ou non, avec sa propre bibliothèque, la proposition née de la recherche.

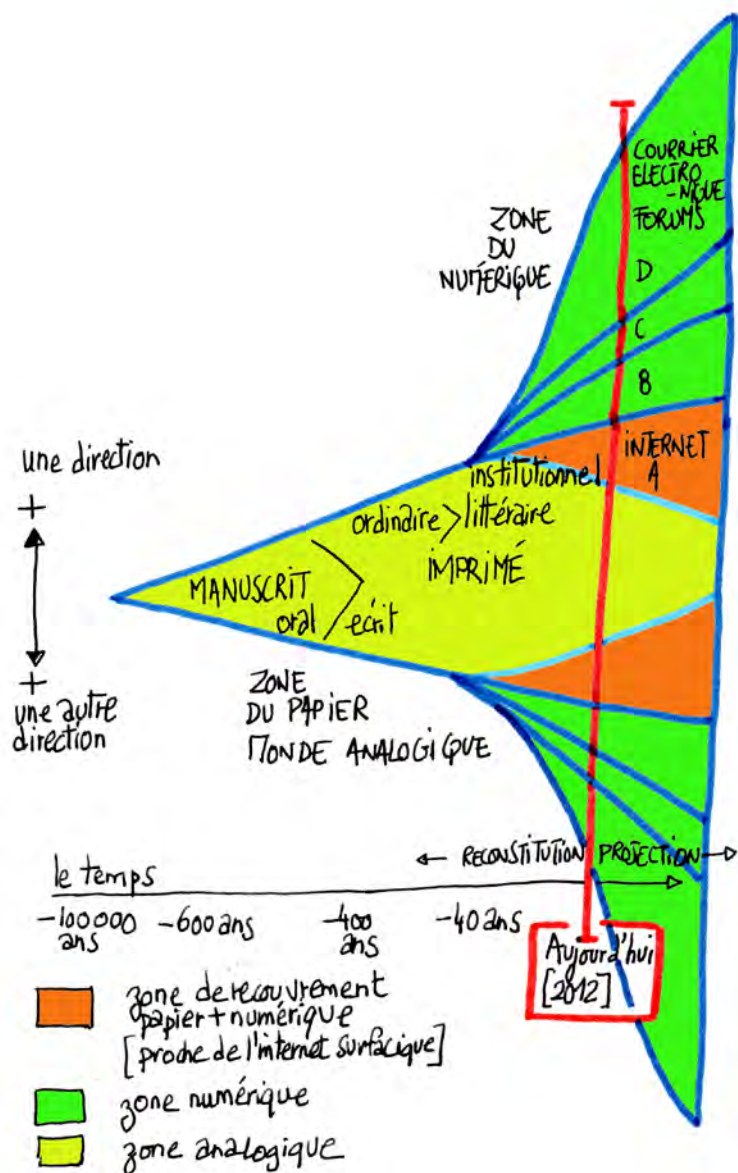
Une position de recherche sur l'objet « bibliothèque mondiale »

Il s'agit de figurer et de nommer de manière stable notre premier objet, la bibliothèque mondiale. Le [document 15](#) propose une représentation de la matière écrite dans une dimension grossièrement chronologique. La matière écrite traverse depuis trente ans un moment géohistorique particulier, la naissance d'une nouvel espace dans ladite bibliothèque à un rythme et dans des proportions sans aucun rapport avec celles du moment historique de l'imprimerie.

Cette figuration est une définition graphique de notre objet « bibliothèque mondiale ». La bibliothèque mondiale est l'ensemble physique et idéal de la matière humaine écrite depuis les origines. En dépit d'un processus d'érosion continu, cette matière, par l'effet du grand nombre, du développement des pratiques culturelles et de l'innovation technique dans la production, la reproduction et la diffusion, est devenue une matière proliférante. Dotée d'une

63 *Ibid.*, page 64.

double structure analogique et électronique, cette matière proliférante peut être décrite en tant que magasin ou ensemble de magasins, en tant que série statistiques ou ensembles de séries statistiques, en tant que représentation mentale ou ensemble de représentations mentales. La littératie désigne l'ensemble des pratiques qui y ont cours.



Document 15 : bibliothèque mondiale 2012 selon notre position de recherche

Attention, l'échelle de temps n'est pas régulière (accélération), les ordres de grandeur sont indicatifs, les seuils techniques ignorés, la spéciation géographique des matières comme l'érosion des contenus ne sont pas prises en charge. L'idée de bulle est suggérée par une expansion dans différents axes, indifférenciés à ce stade du travail. La projection est placée sous la responsabilité du lecteur.

(F. Barbe, 2012)

12/ La littératie : de la géographie vécue aux politiques publiques

Nous venons de décrire la richesse de l'objet « bibliothèque mondiale ». Malgré sa difficulté au saisissement et à l'objectivation, sous le double effet limitant de la taille et de la diversité, nous ne renonçons pas néanmoins à imaginer les moyens d'une recherche mêlant actes de première main et appui solide sur des matériaux existants. Mais nous ne saurions enquêter le seul objet matériel, c'est-à-dire « le magasin et ses livres ». Les acteurs ne peuvent être définis ou approchés par ou à travers la seule structure matérielle. Nous proposons un deuxième coup de force pour nommer la dynamique humaine porteuse de la bibliothèque mondiale, mais également nourrie de celle-ci : transférer le concept de « littératie » depuis les différents registres de la didactique et de la formation professionnelle, des sciences sociales anglo-saxonnes et de plusieurs sciences sociales françaises vers ceux de la géographie française. Nous voulons en effet nommer les pratiques (ordinaires, savantes, marginales, massives, tout nous importe) et les politiques publiques de lecture-écriture. Nous voulons décrire et interpréter cette réalité géographique en scientifique, nous entendons aussi nous emparer de la géographie appliquée de la lecture-écriture, « l'aménagement culturel » récemment exacerbé par la décentralisation et la compétition territoriale. Dans notre optique, nous préférons un « ménagement culturel », plus apte à reconnaître et à valoriser l'humain plutôt que le chiffre, le quotidien sous le *benchmarking*, la géographie vécue au-delà de des discours.

Un projet de transférer/détourner la littératie vers la géographie

Le terme de littératie qui demeure bien mieux renseigné au Québec qu'en France vient des cultures anglo-américaines (*literacy/illiteracy*). La littératie y désigne au sens étroit les capacités de lecture et écriture d'une personne lui permettant d'être fonctionnelle en société. On voit immédiatement qu'une approche psycho-géographique, travaillant les échelles et les coquilles de l'individu amène intuitivement l'extension proposée : s'il y a des individus fonctionnels en société, la société peut elle-même être décrite comme fonctionnelle du point de vue de la lecture-écriture (ou pas). Voici ce qu'en dit précisément la norme québécoise – [document 16](#).

Création de la notice : 2002

Domaine(s) : éducation (didactique et formation professionnelle)

français

littératie n. f.

Équivalent(s)

English literacy

Définition :

Ensemble des connaissances en lecture et en écriture permettant à une personne d'être fonctionnelle en société.

Sous-entrée(s) :

variante(s) graphique(s)

littéracie n. f.

Note(s) :

Le seuil de connaissances nécessaires pour être fonctionnel change au fil du temps et est variable d'une société à l'autre.

L'ensemble des connaissances acquises doit permettre à une personne de lire et de comprendre des textes de trois types : des textes suivis (articles de journaux), des textes schématiques (cartes routières) et des textes à contenu quantitatif (calcul de l'intérêt sur un emprunt).

La mesure du niveau de littératie fournit un indicateur économique; plus le niveau de littératie d'une personne est élevé, meilleures sont ses chances d'occuper un emploi rémunérateur.

En français, la finale -tie, prononcée « si », est plus fréquente que la finale -cie.

Document 16 : définition de « littératie » selon le Grand dictionnaire terminologique de l'Office québécois de la langue française

www.granddictionnaire.com/BTML/FRA/r_Motclef/index800_1.asp

Le *Grand dictionnaire terminologique québécois* propose également d'utiliser le terme « d'alphabétisme », plus répandu au Québec, insistant dans la définition de ce doublon sur « un continuum de capacités » permettant « de répondre aux exigences minimales de fonctionnement en société dans sa langue maternelle, et ce, tant sur le plan personnel que sur les plans social, professionnel et culturel. » Nous retrouvons dans cette idée de continuum l'empreinte scalaire, qui fonctionne sur la gradation, le glissement, le transfert, le saut modeste, la liaison, la combinaison davantage que sur le critère ouvert/fermé. « On préférera ainsi personne faiblement alphabétisée à analphabète ». En insistant positivement sur les habiletés, les compétences, les goûts, les pratiques et les politiques qui structurent la lecture et l'écriture, notre usage de la littératie comme l'usage didactique plus restreint, évitent de ne regarder que les produits finis et de ne s'occuper que du « dur » de la culture écrite : les livres et les textes dans le magasin. Le recours à un concept de littératie élargi permet d'intégrer l'ensemble des sociétés humaines quelle que soit l'intensité de leurs pratiques écrites et de leur rapport au livre. Nous avons d'ailleurs initialement et spontanément choisi d'utiliser la variante graphique « littéracie », et peut-être ce choix avait-il à nos yeux une valeur politique, moins littéraire, moins agressive – un « c » à la place d'un « t », plus vernaculaire et ouvrant en même temps à une plus grande universalité. Les usages en revue nous ont poussé à faire le deuil de cette variante. Régine Pierre raconte⁶⁴ sa propre mésaventure au Québec alors « ... que nous écrivions d'abord litéracie puis littéracie. [...] l'Office de la langue française [...] nous reprochait d'utiliser un calque de l'anglais, nous avons recherché l'étymologie du mot pour trouver que son origine était *litteratius* superlatif de *litteratus* dont dérivent tous les termes reliés à la littérature (Gaffiot, 1934). » Fonder l'orthographe dominante sur l'étymologie latine plutôt que sur le transfert de l'anglais interroge le géographe. Nous regardons un site de la sphère Google intitulé *The Literacy Project*⁶⁵ lors d'une session de recherche internet. Dans ce module Google, l'élément philanthropique fait écho à la politique du New Labour

64 Entre alphabétisation et littératie, les enjeux didactiques, *Revue Française de Linguistique Appliquée* 2003/1, page 123

65 Session de recherche internet du chercheur, mai 2012 - www.google.com/intl/en/literacy/

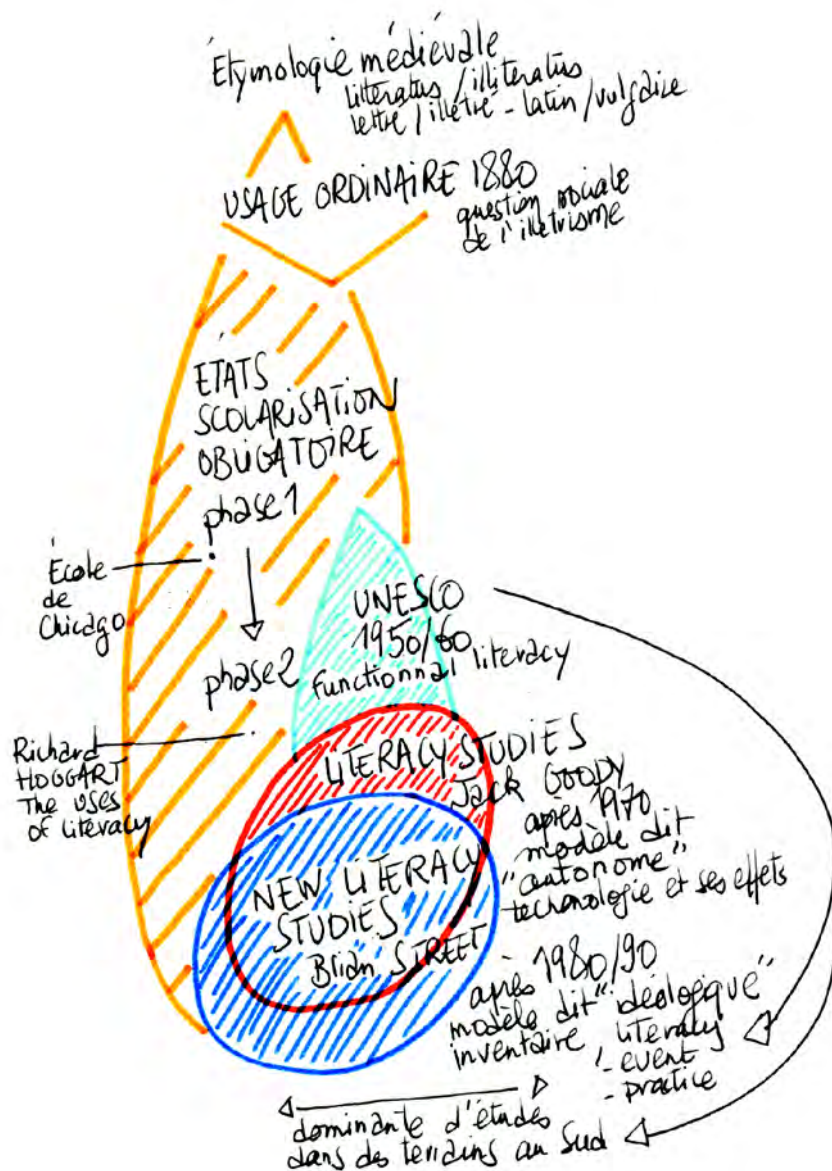
évoquée dans la partie 11. Dans la version française de la page⁶⁶ (réalisée par Google), *The Literacy Project* devient curieusement *L'Initiative contre l'illettrisme*. La définition du wikipédia en langue anglaise donne pourtant un tout autre sens au mot : *la littératie a été décrite comme la capacité à lire pour s'informer, écrire de manière cohérente et penser de manière autonome dans un monde écrit. La littératie peut aussi inclure la capacité à comprendre toutes les formes de communication, que ce soit le langage corporel, la photographie, la vidéo ou le son (lire, parler, écouter et voir)*. La distorsion de traduction et le passage à la forme négative, parce qu'ils révèlent une approche étroite et déficitaire de la problématique, suggère que le mot littératie pourrait bien enrichir le débat français.

Difficultés anciennes du transfert de la littératie anglo-saxonne en France

En effet, le transfert de la didactique à la géographie n'est pas le seul transfert qui nous concerne. L'émergence du terme *literacy* dans le monde anglo-saxon remonte à la seconde moitié du 19^{ème} siècle, dans le cadre d'une importante mobilisation sociale contre l'analphabétisme. Mais, dès cette époque, on s'empare de la chose souvent sans la nommer et pour des tas de raisons : politiques publiques des nouveaux États-nations (langue nationale, langues régionales, normes et idéologies, récit national et construction scolaire), variantes des politiques coloniales extra-européennes (identifier la diversité et l'altérité, douloureusement le plus souvent, jusqu'à la créer dramatiquement parfois ou l'éliminer). La recherche investit les espaces nationaux affectés par la révolution industrielle et urbaine, les espaces urbains et migratoires des grandes régions développées. Thomas et Znaniecki utilisent des lettres et des récits de vie, achètent des correspondances pour créer le matériau de leur *Polish Peasant in Europe and America* (1918-1920). Récemment, des ouvrages ou des numéros de revues françaises (*Pratiques*, « Autour de Jack Goody », 2006 ou *Langage et sociétés*, « New Literacy Studies, un courant majeur sur l'écrit », 2010) ont documenté le foisonnement des recherches anglo-saxonnes sur plus d'un siècle et leur transfert lent et décalé dans l'espace français. Dans la figure suivante – document 17 – notre figuration des *literacy studies* met en évidence les continuités plus que les ruptures. Du point de vue du chercheur non-dédié, la diversité des terrains, des expériences et des positions, et même la césure entre des approches techniciennes (Jack Goody et son modèle dit « autonome ») et des approches sociétales (Brian Street et son modèle dit « idéologique ») semblent plus complémentaires que contradictoires. Ce n'est pas une position de retrait négligente, mais il semble au chercheur géographe que suivant l'échelle d'analyse, la pertinence de l'un ou l'autre modèle varie fortement. C'est pourquoi, nous avons choisi de superposer partiellement les deux bulles des *literacy studies* (« tout court » et « new »), plutôt que de les opposer spatialement.

Dans le document, nous observons d'abord qu'une part significative de l'activité de recherche-développement de la littératie s'est effectuée sous d'autres dénominations. Ce n'est qu'à partir de l'approche Unesco de la fin des colonies qu'un changement de nature et de priorité a lieu, en relation avec la demande des nouveaux États souverains en terme de littératie fonctionnelle.

66 www.google.com/intl/fr/literacy [le /en/ devient un /fr/ dans l'adresse]



Document 17 : les « literacy studies » (« tout court » et « new »), une cartographie anglo-saxonne

D'après la bibliographie dédiée et particulièrement les synthèses Fraenkel/Mbodj (2010) et Kara/Privat (2006).

(F. Barbe, 2012)

L'opposition entre la mouvance de Jack Goody et celle qui la critique à travers Brian Street et l'adjectif « new » est réelle : d'un côté, une approche par la technologie de l'écrit qui produit des effets sociaux et cognitifs propres, qui l'emmènerait vers une boîte à outils de la littératie et également le projet d'une grande histoire mondiale de celle-ci, de l'autre côté, un ensemble d'inventaires et de descriptions d'une pluralité de formes sociales, avec des outils communs

(*literacy event, literay practice*), une diversification des situations et projets de recherche (*multilingual, vernacular, micro-, melting-literacy, literacy and developement, literacy mediators*) et une présence dans les politiques contemporaines de l'Unesco. Cependant les terrains ne sont-ils pas au fond les mêmes ? C'est peut-être cette abondance, cette forte diversité qui ont amplifié les réserves à la traduction et retardé l'introduction du terme littératie dans la culture française. Plusieurs exemples permettent de documenter le refus de ce transfert. Régine Pierre (Québec, 2003) en signalant la première occurrence en français (1985), puis le premier article en revue de langue française (1991) stigmatise ainsi « l'attitude qui a poussé les francophones à rejeter, pendant plus de vingt ans, le concept de *littératie* sous prétexte que le terme d'*alphabétisation* était une traduction de *literacy*. Plus spectaculaire est le sort réservé au livre-référence de Richard Hoggart sur les pratiques culturelles des classes populaires anglaises. Il révèle les mêmes blocages. Publié en 1957, *The uses of literacy*, malgré une forte empreinte ethnologique, autobiographique et sa charge critique contre la culture dominante des élites (et donc un certain dévoilement de classe), qui auraient pu inciter à davantage d'invention lexicale, est traduit en 1970 aux Éditions de Minuit sous le titre *La culture du pauvre*. Le choix est alors fermement justifié par Jean-Claude Passeron : titre intraduisible nécessitant une paraphrase. Béatrice Fraenkel et Aïssata Mbodj, toutes deux anthropologues « de l'écriture », lui rendent raison quarante ans après dans leur introduction aux *New Literacy Studies* (2010). Pourtant, il y a certainement plus qu'une série de hasards et de contraintes traductologiques dans cette difficulté à accepter tant le concept que le mot lui-même. Nous ne pouvons faire ici que l'hypothèse de la résistance de la grande culture française à ces innovations.

Une production française diverse et foisonnante

Si le terme a longtemps été bloqué à la frontière et le concept un peu bridé, le travail n'en a pas moins été entrepris par d'autres voies. Et parce que la bibliothèque mondiale est un objet extravagant et une matière fabuleuse, il y a dans la littératie bien plus qu'un simple champ professionnel aux acteurs légitimes dotés de capitaux spécifiques et de positions fixes. Nous y voyons, à la manière d'Howard Becker, un véritable « monde de l'art », plus ample, plus mouvant, qui chevauche temps et espace pour produire ses objets et son marché. En quelque sorte, *tous les arts reposent ainsi sur une large division du travail. [...] Mais [...] la division du travail n'implique pas que toutes les personnes associées à la production de l'œuvre travaillent sous le même toit, [...] ni même qu'elles vivent à la même époque. Elle implique seulement que la réalisation de l'objet ou du spectacle repose sur l'exercice de certaines activités par certaines personnes au moment voulu.*⁶⁷ De nombreux « inventeurs » français ont exploré ce monde de l'art, principalement depuis les années soixante et soixante-dix, depuis leur propre lieu disciplinaire : Roger Chartier (histoire de la lecture, du livre et de l'édition ; *Le Livre en révolutions*, 1997), Robert Escarpit (*Sociologie de la littérature*, 1958 ; et autres contributions), Pierre Bourdieu (sociologie de la domination, épistémologie, engagement ; *La distinction : critique sociale du jugement*, 1979) et plus globalement la *Revue des Actes de la recherche en sciences sociales* (Édition, éditeurs, numéros thématiques 126-127 et 130, 1998-199), Georges Perec (épuisement de l'expérience littéraire et de l'être au monde par le texte ; *Espèces*

67 Howard S. Becker, 1988, *Les mondes de l'art*, Flammarion, page 37.

d'espaces, 1974), Pierre Bayard (provocations et décalages dans la culture du livre ; *Le Plagiat par anticipation*, 2009), Roland Barthes (sémiologie et écriture ; *Mythologies*, 1957), Pascale Casanova (modèles, échelles et déplacements dans littérature mondiale ; *La République mondiale des Lettres*, 1999), Bernard Lahire (sociologie des auteurs, contre-discours sur l'illettrisme ; *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, 2006), Jacques Rancière (pédagogie, émancipation, philosophie de l'écriture ; *Le Maître ignorant : Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, 1987), Daniel Fabre (anthropologie de la culture, de l'écriture, patrimonialisation ; *Écritures ordinaires*, 1993), Anne-Marie Chartier (histoire de la lecture, littérature jeunesse ; *L'École et la lecture obligatoire. Histoire et paradoxes des pratiques d'enseignement de la lecture*, 2007), Gisèle Sapiro (sociologie de la traduction, marchés ; *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, 2009), Daniele Morante (sociolinguistique aux différentes échelles ; *Le champ gravitationnel linguistique, avec un essai d'application étatique – Mali*, 2009), Béatrice Frankael et Aïssatou Mbodj-Pouye (précédemment citées, anthropologie de l'écriture), Anne-Marie Bertrand (géographie des bibliothèques ; *Les Bibliothèques municipales et leurs publics : pratiques ordinaires de la culture*, 2001), Jérôme Meizoz (le « roman parlant », l'oralité dans l'écrit ; *Le Droit de mal écrire. Quand les écrivains francophones déjouent le « français de Paris »*, 1998), etc. Cette liste non chronologique (grâce à la bibliothèque, et en dépit de leurs âges très différents, ces auteurs coexistent bel et bien) regroupe des auteurs sollicités ou non dans la suite du texte, mais n'est nullement restrictive ou exhaustive. Elle indique une tendance dans les disciplines autres que la géographie (française).

En ce qui concerne la géographie, un important travail a été mené sur les représentations géographiques dans les œuvres littéraires, le plus souvent à propos d'une œuvre singulière : hommage appuyé d'Yves Lacoste à Julien Gracq, « écrivain géographe » et à son *Rivage des Syrtes*, roman géopolitique, dans la revue *Hérodote* (1987/44), travaux multiples consacrés à Élisée Reclus, contributeur hors-normes à l'écriture de la géographie française (revues, livres, ré-éditions), relecture critique de l'œuvre universitaire et scolaire de Paul Vidal de la Blache (Lacoste, 1994 ; Robic, 2001), recherches sur les œuvres picturales (*Les géographies de Gauguin*, Staszak, 2003), très nombreuses recherches sur les espaces romanesques dans la revue *Mappemonde*, travaux autour de l'espace vécu intégrant cette dimension de l'écrit. Nous avons nous-mêmes contribué à ce phénomène en proposant, par exemple, en 1992-1993 à nos élèves de collège de travailler les représentations géographiques du *Journal de l'an I*, une nouvelle de J-MG Le Clézio⁶⁸ parue dans le journal *Libération* en mai 1989 et en en donnant un compte-rendu⁶⁹ dans un numéro didactique de la revue *Géographes associés* (1993/12). L'auteur peut sourire rétrospectivement d'une certaine naïveté dans l'exploitation croisée de la géographie littéraire et de la modélisation, à un moment où le messianisme européen (que les enseignants du secondaire devaient, d'une certaine manière, porter dans leurs classes) commençait à être travaillé par le doute. C'est certainement cet intérêt critique pour la représentation géographique dans la littérature qui nous amène dans une livraison ultérieure de la même revue (1995/17) à publier un ensemble de propositions délirantes (textes et cartes) intitulées *Defrag Europe* sous un pseudonyme se revendiquant de Jonathan Swift et de l'humour swiftien. Mais l'étude du discours littéraire peut devenir celle du

68 devenu en 2008 prix Nobel de littérature et très apprécié en Corée du Sud.

69 *Journal de l'An I : enseigner l'Europe*

discours politique. Les géographes investissent l'entretien compréhensif et la lexicométrie, une dynamique méthodologique qu'illustre, par exemple, *La mise en mots de la ville contemporaine, représentations et images de Nantes* (2001) de Virginie Frappard, docteure en géographie devenue aujourd'hui comédienne et metteuse en scène spécialiste de l'espace public. On voit aussi la critique des discours du marketing territorial (textes et cartes) qui prendra chez Lacoste la forme d'une violente attaque contre le travail de son collègue Brunet dans un numéro célèbre de la revue « Hérodote » (1995/26) *Les géographes, la science et l'illusion*, portant en couverture son fameux triangle en lettres rouges sur fond blanc « Chorématique stop ! ».

Au delà de ces productions géographiques limitées dans leur saisissement de la littératie, le caractère interdisciplinaire de notre bibliographie ne paraît pas de nature à ôter son caractère géographique à ce travail. Dans tous ces textes venus d'autres disciplines, nous voyons que nous parlons de la même chose, du même objet, en nous enrichissant des apports voisins et en tentant à la fois l'incorporation des apports d'autres disciplines et d'autres contextes nationaux et le retour d'un inédit depuis notre discipline vers ceux qui nous ont précédemment alimenté. Du point de vue de l'interdisciplinarité, discutée ci-après entre jeunes géographes et sociologues⁷⁰, *il convient donc de distinguer les objets disciplinaires, objets distingués de façon formelle par des points de vue disciplinaires, et les objets réels, identifiés par des distinctions réelles. Interroger un objet défini par une distinction réelle, et non par une distinction formelle, autorise et nécessite d'emprunter à d'autres disciplines ou d'adopter une démarche pluridisciplinaire pour espérer en faire le tour, le voir sous tous les angles, même de façon lointaine. Cette démarche n'est possible que si l'on a conscience que la distinction formelle ne crée pas un nouvel objet, mais identifie un point de vue particulier d'une même chose.* Notre contribution au séminaire *Livre : Création, Culture et Société* de l'Université Paris-Ouest Nanterre La Défense (2010 et 2011), les deux colloques auxquels nous avons participé (*Journées d'études irlandaises* et *Géopoint* en 2011), les articles que nous avons soumis (2012), mais aussi un certain nombre d'entretiens avec des représentants d'autres disciplines lors de nos terrains, nous ont placé dans cette logique d'interdisciplinarité entendue comme « l'interaction et l'enrichissement entre spécialistes d'origine différente⁷¹ ». Toutefois, dans la réalité de notre travail au long cours, c'est d'abord notre bibliographie qui représente l'interdisciplinarité quotidienne. Ce qu'a dit Edgar Morin de la métadisciplinarité paraît plus conforme à la réalité de notre travail : *nous devons « écologiser » les disciplines, c'est-à-dire tenir compte de tout ce qui est contextuel y compris des conditions culturelle et sociales, c'est-à-dire voir dans quel milieu elles naissent, posent des problèmes, se sclérosent, se métamorphosent. Il faut aussi du métadisciplinaire, le terme « meta » signifiant dépasser et conserver. On ne peut pas briser ce qui a été créé par les disciplines ; on ne peut pas briser toute clôture, il en est du problème de la discipline, du problème de la science comme du problème de la vie : il faut qu'une discipline soit à la fois ouverte et fermée⁷².*

70 Jean Gardin, Richard Raymond et Anne-Paule Mettoux, *Quelle sociologie pour les géographes, quelle géographie pour les sociologues ?*, 2004, *Strates, matériaux pour la recherche en sciences sociales*, n° 11.

71 Claudine Blanchard-Laville, 2000, *De la co-disciplinarité en sciences de l'éducation*, *Revue française de pédagogie*, n° 132, page 55.

72 Edgar Morin, 1994, *Sur l'interdisciplinarité*, *Bulletin Interactif du Centre international de recherches et études transdisciplinaires*, n° 2.

Valider le concept de bibliothèque mondiale par la littératie

Au delà des frontières disciplinaires, nous voyons dans la question du grand nombre qu'une géographie purement compilatoire demeure tentatrice, malgré ses apories. Faire la géographie de la bibliothèque mondiale serait en fait en dresser le catalogue, comme le suggèrent les personnages de Laßwitz ou le bibliothécaire de Robert Musil⁷³, ou à défaut le catalogue des catalogues (et après tout, le projet Google Books n'en serait-il pas l'utopie et la future dystopie monopolistique ?). Une possibilité de tout connaître par le numérique. Mais les quelques coups de sonde lancés au travers de cette recherche montrent, malgré la création d'outils internationaux de référencement et la multiplication des outils de mesure (ISBN, ISSN, bases Unesco, Google), combien la production écrite, et même simplement livresque, échappe à tout recensement digne de foi dans les pays pauvres à faible littératie comme dans les pays les plus riches et les plus abondants. La bibliothèque mondiale au fond ne connaît que le régime variable des imprécisions – mais pas des approximations –, l'ambiance dominante des « sciences de l'imprécis » (Moles, 1990). Nous parlons alors ici d'ordres de grandeur et d'une mathématisation qui connaît ses limites. Tout cela appelle fréquentes mises en garde, triangulations et non-paroles. L'approche de la bibliothèque mondiale par la littératie, c'est-à-dire par le geste, l'usage, la situation, la norme, permet de dépasser cette limitation dans la connaissance du « magasin », tout en en validant l'existence. Un ouvrage collectif comme *Africa's hidden histories : everyday literacy and making the self*, dirigé par Karin Barber (2006) représente une démarche de recherche qualitative au delà du chiffre peu ou pas disponible. Ce livre collectif explore les nouvelles pratiques d'écriture dans l'Afrique coloniale/post-coloniale à travers une série de focus sur des individus ou des petits groupes qui expérimentent des formes localement inédites en Afrique anglophone. Ici, nulle statistique, ni bibliothèque nationale, pas même maison d'édition ne sont sollicitées. Il s'agit de *tin-trunk literacy*, un ensemble d'écrits disparates (petits essais, correspondances privées, journaux intimes, notices nécrologiques, « cahiers » divers, courriers des lecteurs, critiques, brochures et auto-éditions, etc.) identifiés par son mode de conservation, des boîtes métalliques (*tin-trunk* désigne la malle en fer blanc), des sacs, des valises, des cartons que chaque « expérimentateur » conserve sous son lit, au plus proche de lui-même et de son individualité. Ces expérimentateurs, promus socialement par l'accès nouveau à la scolarisation, sans toutefois pouvoir intégrer l'élite, sont dans un entre-deux. Leurs productions textuelles rendent compte à la fois de leur position socialement dominée, mais déjà fortement décalée des couches populaires. Il se tient là simultanément un espace de souffrance et de réalisation qui se révèle

73 Pierre Bayard rapporte, parmi d'autres possibles comme l'évitement total du livre, la solution du bibliothécaire de Musil – une figure dans lequel le lecteur reconnaîtra peut-être tel ou tel professionnel du livre de sa connaissance et qui répond à l'aporie angoissante du général Stumm.

« Comme je le tenais toujours par son veston, le voilà qui tout à coup se redresse, comme s'il devenait trop grand pour son pantalon flottant, et me dit d'une voix qui s'attardait significativement sur chaque mot, comme s'il allait maintenant me révéler le secret de ces murs : « Mon général ! Vous voulez savoir comment je puis connaître chacun de ces livres ? Rien n'empêche de vous le dire : c'est parce que je n'en lis aucun !

[...]

Le souffle coupé, je lui demande : « Ainsi, vous ne lisez jamais un seul de ces livres ?

- Jamais, à l'exception des catalogues. »

Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, 2007, Éditions de Minuit, page 24.

véritablement un espace de création et d'invention sociale.

L'étude des « cahiers villageois » que mène l'anthropologue Aïssatou Mbodj-Pouye⁷⁴ (*Des cahiers au village*, 2007) dans le sud du Mali montre la complexité contemporaine des filières d'alphabétisation (initiale, adulte, en français, en bamanankan, en arabe, sur place, en migration). Les villageois lettrés enquêtés développent des pratiques d'écriture qui se concentrent dans des cahiers personnels, souvent bilingues (bamanankan et français), très variés dans leurs contenus et formes, mais qui s'inscrivent dans une redéfinition des sphères privé/public, profane/sacré, politiquement correct/non politiquement correct. Ces approches concernent tous les types d'espace. De nombreux travaux français ont exploré ces « écritures ordinaires » qui n'ont pas volonté de faire œuvre et que l'on peut donc qualifier de non-littéraires : écritures domestiques, journaux de voyage, cahiers de compte, cartes de vœux, écrits intimes adolescents, mais aussi livres d'or, ex-voto, chaînes, etc. *Écritures ordinaires* (1993), le livre éponyme dirigé par Daniel Fabre, co-édité par P.O.L et la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou, haut-lieu de recherche sur la littérature française, a été un moment fort du passage de ce champ de recherche dans la culture française⁷⁵. Dans leur introduction aux *New Literacy Studies* (2010), Fraenkel et Mbodj expliquent que ces NLS *se sont rassemblées autour d'une exigence d'inventaire des pratiques quelles qu'elles soient afin de les rendre visibles, et de les décrire comme pratiques situées au sein de contextes socialement définis*. Nous verrons plus loin le vocabulaire qui a été produit dont des extensions ou des apports semblent prometteurs en géographie. Nous dirons enfin que l'intérêt porté aux nouvelles formes de lecture numérique (« délinéarisation », lecture hypertexte, nouvelles temporalités de l'archivage, ubiquité et partage d'accès, etc.) comme aux « écritures ordinaires numériques » (courriels, blogs, texto, forums, commentaires, tweet, etc.) se double maintenant d'une attention portée à la marque même de l'internet, son caractère métatextuel, sa fonction de base de données auto-générées – quelque chose comme un « magasin » qui produirait en temps réel l'intégralité de son récit d'activité (d'exploitation). Il y a là une nouvelle géographie de la lecture-écriture, il y a là de l'inédit. Chaque lecteur ou scripteur numérique laisse une trace dans l'internet. L'ensemble de ces traces collectées de manière automatisée, traitée par des algorithmes spécifiques associés à des partenariats commerciaux, permet d'agir en temps réel ou en différé sur les conditions même de la lecture et de l'écriture des acteurs – document 18, page suivante. C'est là un changement considérable dans l'ordre de la lecture-écriture, dans l'ordre social et spatial.

Nous disons que l'intérêt pour la bibliothèque mondiale et celui pour la littérature, adossés l'un à l'autre, se valident mutuellement. Ils n'existent pas l'un sans l'autre. Ce sont deux objets jumeaux et différents. Tous deux possèdent une épaisseur particulièrement intéressante pour les géographes. L'enquête spatiale, l'enquête scalaire peuvent s'y déployer. Le magasin, mais aussi le groupe et l'individu, les acteurs, sont inscrits dans le processus de recherche.

74 Elle réalise la fiche de lecture du livre de Karin Barber pour la Revue française d'anthropologie de l'EHESS.

<http://lhomme.revues.org/index20892.html>

signalant que l'articulation entre écriture et colonialisme en Afrique est une question émergente.

75 Séduit par les dimensions du propos, nous l'avons nous-même utilisé comme matériau pour construire des séquences d'atelier d'écriture.



Document 18 : Google books , utopie versus dystopie

Dessin Hector de la Vallée, droits réservés.

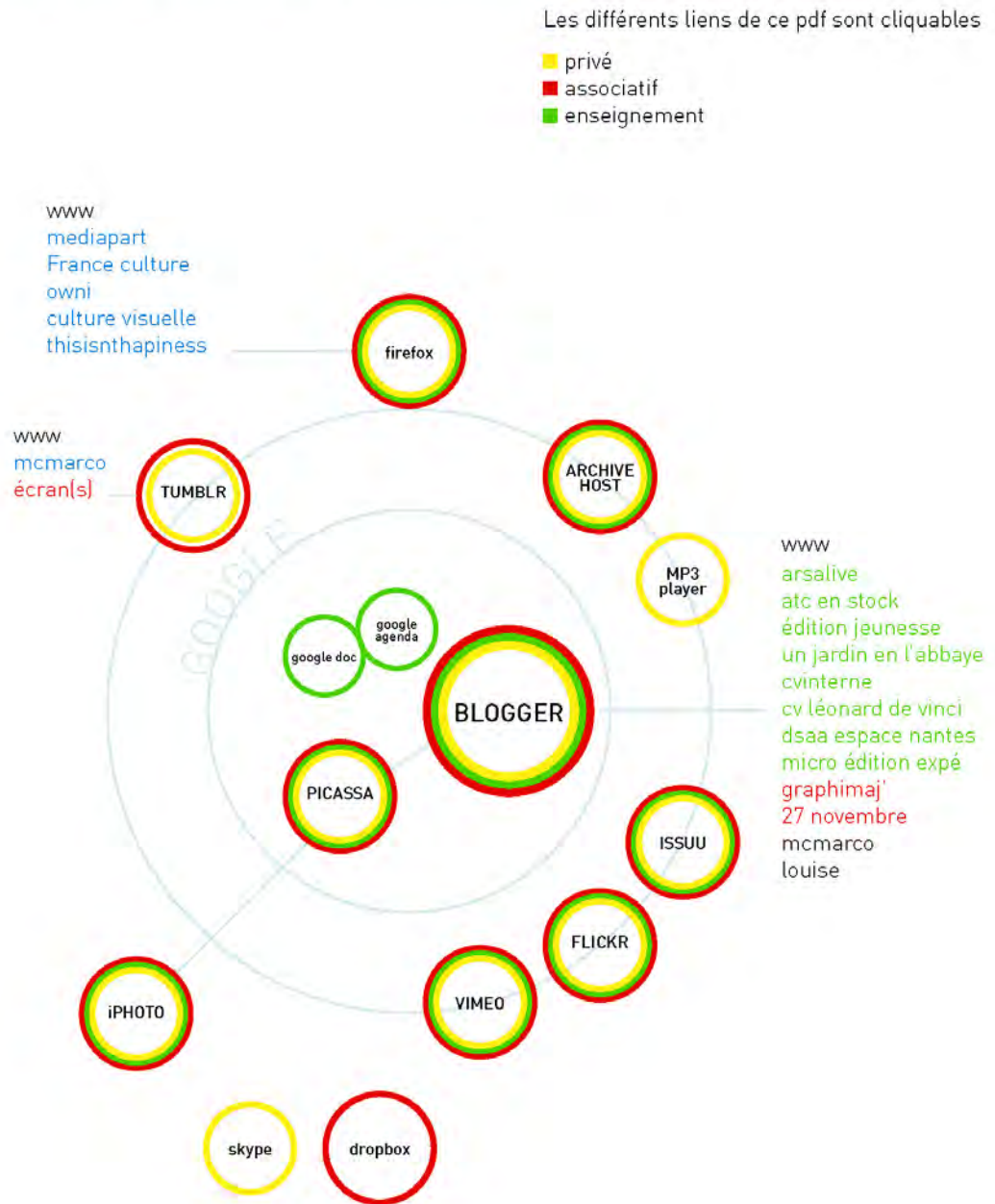
(Lecteurs sous surveillance, Anne-Claire Norot, *Les Inrockuptibles*, numéro 717, 25 août 2009.)

Comment les acteurs mènent aux politiques publiques

Une politique de lecture-écriture peut se construire à l'échelle individuelle. Il s'agit de stratégie individuelle. Dans le cas de Marc Vayer, alias « MC Marco », nous avons affaire à un grand lecteur, graphiste et illustrateur, cinéphile, curieux des nouvelles technologies qui, par ailleurs, enseigne les arts appliqués dans un lycée public et est investi dans plusieurs formes associatives. Nous voyons là un acteur non ordinaire en ce sens qu'il apparaît surinvesti dans la littérature, dans les deux ordres de la diversité et de la masse, et qu'il a le statut de formateur. Ayant reçu de lui, sans l'avoir demandée, sa « constellation des moyens » – document 19 – qu'il met à jour ultérieurement, nous l'examinons et observons comment cet acteur non ordinaire construit dans cette figure un référentiel numérique (qu'il nomme lui-même la constellation des moyens) de ses activités sur trois axes de vie (privé, associatif et professionnel). Il s'agit, selon nous, d'une représentation publique et partielle de sa bibliothèque numérique personnelle, et plus exactement la partie publique de sa bibliothèque numérique personnelle en ligne. Elle possède une spatialisation spécifique et produit des effets de type géographique. Elle n'annule nullement la dimension locale, la dimension-habitant, celle de la maison, celle de l'atelier, qui s'est dotée des outils numériques nécessaires, et celle de l'établissement professionnel avec ses cohortes d'étudiants eux-mêmes très « numériques », mais elle est mobile. Les ressources sont consultables de tout lieu relié à l'internet par des tiers informés ou de hasard. Tous les actes posés dans cette constellation ont une échelle locale et correspondent bien à une action

locale), mais leur mise en œuvre montre des liens effectivement mobilisables qui la dépassent – ubiquité.

web MCMarco / constellation des moyens / novembre 2011



Document 19 : « constellation des moyens », une figuration de la bibliothèque numérique en ligne
(Marc Vayer, 2011)

Nous observons qu'une des caractéristiques de la constellation est le

déplacement de la bibliothèque physique (le numérique a sa physique) chez les hébergeurs dits gratuits (car fondé sur l'économie de la métatextualité, celle des données de consultation, évoquée précédemment). Certes, l'unité centrale locale continue de stocker l'essentiel des documents, il s'agit pour l'instant de doublons réorganisés dans un but de publicité (au sens de porter à la connaissance de) au cours d'une ré-écriture. Quelquefois, le sens du travail est inversé ou plus complexe, stockage brut sur le web, ré-écriture sur l'unité centrale locale, ré-envoi vers le web. Nous observons également que les dimensions privée, associative et professionnelle semblent se chevaucher sur certains points de la constellation, ou, en tous cas, ne sont pas séparés de manière étanche. Il ne s'agit plus tout à fait de publication en ligne, mais déjà d'une archive en ligne (et donc proactive par définition), avant d'être complètement un ensemble de ressources stockées en ligne et pourquoi pas, nul ne peut prédire l'avenir, un *cloud computing* généralisé, *l'infonuagique*⁷⁶ du Grand dictionnaire terminologique du Québec.

Comment synthétiser un espace sans point central et saturé de liens ? Si cette constellation des moyens est remarquable par la quantité et la diversité de documents qu'elle met à disposition dans une ré-écriture singulière, elle ne présente pour nous que des différences de degré et non de nature avec des constellations débutantes, creuses ou chaotiques. En effet, le point commun, c'est une distanciation et une institutionnalisation des documents ainsi traités, qui sont échangés pour la plupart de manière « anonyme » ou plutôt « automatique ». Nous pouvons avoir le sentiment a) que MC Marco se démultiplie par le déportement d'une partie significative et régulièrement actualisée de sa bibliothèque sur l'internet b) que sa présence acquiert un sens nouveau par cette forme d'auto-édition et contribue à développer une identité virtuelle qui peut-être s'incarne dans le pseudo « MC Marco » et une certaine *extimité*⁷⁷ de Marc vayer c) que l'échange physique direct (le face à face) n'est plus nécessaire, en théorie, à un échange dense d'informations. Cette analyse doit être répétée pour chaque acteur présent sur l'internet et possédant lui aussi une constellation des moyens. Nous en inférons que l'outil n'annule pas la dimension locale, mais qu'il crée une nouvelle dimension dans la circulation et le statut de l'information. Il est un multiplicateur et un accélérateur (y compris de son propre émetteur) à composante scalaire. Nous pouvons faire l'hypothèse que cette nouvelle dimension est corrélée à des propriétés géographiques de mobilité importantes. C'est le cas pour notre acteur dans le cadre de sa stratégie individuelle et de sa politique-habitant à forte mobilité. Il y a là un champ d'investigation important : en quoi la virtualité modifie-t-elle les référentiels géographiques ordinaires ?

Des acteurs collectifs ont aussi des stratégies de littératie. Ce qu'on appelle en France, le mouvement des ateliers d'écriture prend place dans une histoire certes mondiale (les *creative writing workshops* des universités anglo-saxonnes), mais aussi nationale et plus longue : le vingtième siècle français tout entier est concerné. À défaut d'être des politiques publiques au plein sens du terme, ce que

76 Dans le monde informatique, le nuage (*cloud* en anglais) est l'image généralement utilisée pour symboliser graphiquement Internet. L'infonuagique, c'est en fait l'informatique vue comme un service et externalisée par l'intermédiaire d'Internet. [...] Les ressources informatiques mises en commun et rendues ainsi disponibles à distance peuvent être, entre autres, des logiciels, de l'espace de stockage et des serveurs. (création, 2009)

77 Selon la définition du psychiatre Serge Tisseron, « le désir de rendre visibles certains aspects de soi jusque là considérés comme relevant de l'intimité ». Ici, la frontière entre l'artiste, le travailler et l'habitant est poreuse, illustrant au moins les deux vérités du travail.

le sociologue Bernard Pudal (1998) appelle des « offres d'écriture » constitue une politique mixte où des individus, des associations et des collectivités ou des institutions publiques collaborent pour développer des pratiques d'écriture inédites. Ainsi la pédagogie Freinet fondée sur une stratégie de littératie particulièrement innovante à l'époque de sa création, l'imprimerie et le journal de classe, s'inscrit dans une dimension collective et institutionnelle. Mais avant cela, *lors des Expositions Universelles de 1889 et de 1900, le Ministère demande aux instituteurs d'écrire des monographies de leur village. Plusieurs centaines répondront à ces offres d'écriture pour lesquelles, afin de les aider, on leur fournira des plans-type.*⁷⁸ Les Écoles normales, les séminaires et les écoles du Parti communiste présentent selon Pudal des similitudes dans l'organisation d'une offre d'écriture structurée (dans le cas du PCF, les biographies que les militants en formation doivent rédiger pour la commission des cadres) fondée sur l'exploitation « d'un rapport dominé à la culture » : éloge d'une culture commune normative et dénonciation de ceux qui se prennent pour des « savants ». Cette offre d'écriture de la période 1880-1940 se transforme pendant l'après-guerre parce que la massification scolaire généralise la disposition scolastique largement fondée sur l'accès direct à la littérature. 68 est le moment où naît en France, avec le travail précurseur d'Elizabeth Bing, le mouvement des ateliers d'écriture. Alors que les institutions de la période précédente posaient l'acte d'écrire comme une partie du « nous », l'atelier d'écriture institue le « je », un déplacement qui interroge Bernard Pudal, car *l'opposition "nous-je" demande à être expliquée alors qu'elle est le plus souvent vécue comme évidemment explicative.*

Pour fonder une politique publique consistante, un État doit se doter à la fois d'objectifs et d'outils de connaissance et d'évaluation. La création au début des années 1960 du Service d'étude et de recherche du Ministère français de la Culture permet aujourd'hui de faire retour sur quarante années d'histoire culturelle à travers cinq enquêtes dédiées aux pratiques culturelles (1973, 1981, 1989, 1997 et 2008). La création de statistiques fait partie de la recherche en littératie et le sociologue Olivier Donnat propose une synthèse de ce travail dans *Pratiques culturelles, 1973-2008, dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales* (2011). Le chercheur le fait avec beaucoup de précautions. Lorsqu'il note que la proportions de lecteurs en contexte privé (hors école et travail) n'a pas augmenté en France sur la période alors qu'il y a eu une forte élévation du niveau de diplôme, il fait observer « qu'il serait bien imprudent de conclure, sur la base de ce seul constat, que les Français lisent moins⁷⁹ ». Il pointe des mutations symboliques, facteurs de sous-estimation et sous-déclaration, et l'absence de données sur les lectures en milieu professionnel et celles non livresques sur le web. Néanmoins, il se dégage des évolutions marquées sur certains points : un effet de ciseaux remarquable (baisse des lecteurs, hausse des lectrices) montre une nette féminisation de la lecture à partir de 1988 (les femmes ouvrières sont même la seule catégorie constamment à la hausse de 1973 à 2009). *Les femmes ont aujourd'hui un engagement plus fort dans le monde du livre que les hommes dans tous les milieux sociaux, à la fois parce qu'elles sont plus nombreuses à lire quand elles sont jeunes et qu'elles résistent mieux à la diminution du rythme de lecture qui accompagne l'avancée en âge.*⁸⁰ La connaissance professionnelle que nous

78 Bernard Pudal, Quelques remarques sur l'histoire des offres d'écriture, *Actes de lecture* 1998/61, association française pour la Lecture, page 69 et suivantes pour les autres citations du paragraphe.

79 Olivier Donnat, *Pratiques culturelles, 1973-2008, dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales*, in Culture études, 2011/7, DEPS Ministère de la Culture, page 4.

80 Ibidem, page 13.

avons du milieu des ateliers d'écriture sur une période de plus de dix ans montre également une très grande féminisation de cette pratique tant chez les participantes que chez les animatrices, qui n'est pas sans effet sur les directions de travail et l'exclusion relative de certaines thématiques (comme l'espace et surtout le politique qui seraient davantage masculinisés). Ces statistiques n'ont de sens que celui qu'on leur prête par rapport à une politique donnée : Augustin Girard (1926-2009), « fonctionnaire-militant » est l'inventeur de la prospective culturelle en France. La ré-édition, à l'occasion de sa mort, d'un certain nombre de ses écrits par le ministère de la Culture montre comment une institution peut développer une et des politiques publiques. Très didactique, parce que fondateur, le document 20 montre d'une part l'inscription de la Culture dans le Plan, tout en proposant une méthodologie, les deux décrivant assurément l'aménagement culturel.

La réponse doit être cherchée, non dans l'appréciation subjective, mais dans l'observation scientifique et objective : l'enquête par sondage auprès du public. Toutefois, l'évaluation ainsi faite ne constitue pas, à proprement parler, une prévision, ni une demande réelle ; elle n'a pas de valeur objective et ne saurait être prise à la lettre. Elle permet simplement de prendre conscience de l'ampleur des phénomènes à attendre ainsi que des conditions les plus apparentes de la demande future. De plus, simple extrapolation, elle doit être complétée [...] par cinq autres [modalités] d'évaluation des besoins. La première est l'*enquête auprès des experts*, des fonctionnaires spécialisés (inspecteurs régionaux de la jeunesse, du tourisme, etc.) et des élus locaux. Ceux-ci en savent souvent plus long que le plus habile sociologue après une vaste enquête. Leur concours est indispensable. Plus tournée vers l'avenir est la deuxième sorte d'enquête, qui doit être menée auprès des « *leaders d'opinion* », dirigeants et militants des associations qui œuvrent dans le domaine. Plus profonde est l'*enquête qualitative*, qui est menée par interviews non directives auprès de quelques échantillons typiques de la population : on en obtiendra les tendances qui cherchent à se satisfaire à long terme. Très efficaces, les *comparaisons internationales*, qui permettent de discerner les niveaux de loisirs auxquels correspondent divers seuils atteints dans les niveaux de vie, fournissent également des hypothèses d'évolution des besoins. Enfin, la *démarche prospective*, qui consiste à imaginer quelles sont les principales données de la vie économique et sociale du pays à un « horizon » donné, conduit à diverses propositions pour une politique des loisirs.

Le but de la démarche prospective n'est pas de dresser un tableau cohérent de la société « vingt ans après », ce qui est impossible, mais de retenir ce qui paraît commun à toutes les hypothèses possibles. [...] Les six méthodes se compensent pour atténuer le caractère mécanique de l'extrapolation. Elles permettent de prendre en considération les tendances nouvelles qui commencent à se faire jour et qui sont perçues par les « relais » locaux. Elles introduisent enfin dans la prévision des préoccupations normatives qui sont inévitables et indispensables.

Il reste évident en effet qu'on ne saurait passer directement de l'information à la décision et que ce sont les systèmes de valeurs qui doivent commander la définition des objectifs et présider à la préparation des décisions.

Document 20 : évaluation des besoins culturels dans la France gaulliste

Augustin Girard, extrait de la revue *Janus : l'homme, son histoire et son avenir*, 1965, cité dans *L'invention de la prospective culturelle, textes choisis d'Augustin Girard, Culture Prospective, Transmission et légitimation*, 2010/1.
www2.culture.gouv.fr/culture/deps/2008/pdf/cp-girard-2010-1.pdf

Augustin Girard a rejoint le ministère des Affaires culturelles d'André

Malraux et s'exprime ici comme ancien rapporteur (1961) du groupe de travail « Action culturelle » à la Commission du patrimoine artistique et de l'équipement culturel du IV^{ème} Plan et comme animateur d'un groupe d'étude des loisirs à l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la région parisienne. Plus loin, dans la conclusion de son texte, il oppose au tout-marché, au « chaos des loisirs » une nécessaire offre culturelle de qualité, qui ne tomberait pas dans un projet de maîtrise de la société qu'il dénonce dans d'autres textes : « la culture saura toujours tracer la ligne que la science et l'organisation ne peuvent franchir.⁸¹ »

Dans nos différents exemples, nous voyons bien la dimension scalaire plus complexe que le sens commun ne le laisserait penser. L'école du Parti et l'École Normale sont deux institutions, deux corps intermédiaires à leur façon, mais leurs échelles ne sont pas de même nature. La première s'inscrit largement, en plus des autres échelles (municipale, nationale, de métier) dans une dimension supra-nationale, tandis que la seconde est organisée dans une double fin, nationale et locale, « natiocale », si nous voulions contribuer à la production de néologismes. Le travail du ministère de la Culture montre qu'il y a bien des effets de génération et des transformations historiques, mais que celles-ci s'inscrivent d'abord dans des permanences socio-spatiales (certes plastiques) de la géographie des territoires. La planification nationale des années soixante s'appuie sur des données collectées à différentes échelles de vie et de perception. Si une lecture sociologisante y est visible (des groupes sociaux ou des générations sont visées sans réflexion spatiale), voire dominante, dans le fil des textes, des positions géographiques sont présentes, autour d'une conception d'une Europe en train de se décentraliser (multicentralités, faible hiérarchisation, polyvalence⁸²), dans l'utilisation de lieux non parisiens (Avignon, Arc-et-Senans) pour les rencontres décisives, dans l'invention du concept « d'industries culturelles » (1978) et le travail de comparaison entre l'efficacité du marché et de la subvention pour la diffusion culturelle dans le territoire.

Comment le lexique mène aux politiques publiques et à la politique

Analphabétisme et, plus encore, illettrisme sont deux termes bien connus dans la vie politique et intellectuelle française. Ce sont même, par bien des égards, des « marronniers » vieux d'une trentaine d'années. Bernard Lahire revient en 2007 sur *L'invention de l'illettrisme*, son texte polémique de 1990. *C'est une notion qui est devenue très très large et qui ne veut plus rien dire actuellement, qui est un équivalent d'échec scolaire, encore une fois, je crois, dans un certain nombre de discours, et puis je crois aussi que c'est une notion qui est devenue une manière de désigner les classes populaires.*⁸³ En traçant l'invention de cette notion par une association ATD-Quart Monde à la fin des années soixante-dix et sa réussite publique ultérieure, le sociologue croit pouvoir montrer *que l'opposition ignorants/savants, ou en tous cas, illettrés/autres qu'illettrés, parce qu'on voit très bien que l'opposé d'illettrés, ce n'est pas lettrés, parce que lettrés c'est tout de suite des savants, donc il y a ceux qui savent lire et ceux qui ne savent pas, que cette opposition-là a souvent remplacé dans les discours l'opposition riches/pauvres ou peuple/élite, etc. Et on le voit dans un certain nombre de*

81 Augustin Girard, 1968, cité dans *L'invention de la prospective culturelle*, textes choisis d'Augustin Girard, 2010, *Culture Prospective, Transmission et légitimation*, n° 1, page 7.

82 *Ibid.*, texte de 1973, page 13.

83 Entretien pour *L'Autre campagne*, printemps 2007.

www.dailymotion.com/video/x1hmy9_lahire-illettrisme_news

discours publics, sur les raisons d'un certain nombre d'actes de délinquance ramenés à des questions d'illettrisme, il y a beaucoup de débats autour de ça, sur la violence qui serait provoquée par le fait que des gens n'ont pas les mots pour parler, qu'ils ne savent pas s'exprimer, donc qu'ils en arrivent à l'acte, au geste violent. [...] Bien évidemment, des gens peuvent être analphabètes ou illettrés et être parfaitement pacifiques, savoir voter, et ainsi de suite, or, on est toujours à lancer l'idée qu'il pourrait y avoir des problèmes avec les populations qui ne savent pas lire et ne savent pas écrire. C'est des populations à risques, il y a ce terme qui revient dans des discours d'experts.⁸⁴ Ce bref exposé de la position de Bernard Lahire montre l'étendue des questions qui vont concerner le géographe appliqué avec ses politiques publiques. Universalité de l'accès à la lecture-écriture, traitement sociaux et spatiaux de l'accès inégal et de l'appropriation différenciée, questions linguistiques, gestion des représentations sociales, et notamment des plus déficitaires, souvent performatives. Garantir donc que l'oralité n'est pas discriminée (et en partie parce qu'elle devient effectivement un marqueur du populaire). La littératie, comme n'importe quel outil, est devenu un outil et un enjeu de pouvoir. Il existe un ethnocentrisme lettré, lequel contient un potentiel de violence très grand. Gardons cette idée en tête, elle surgira à nouveau sur nos terrains de recherche.

Posons alors quelques autres termes que nous partageons ou dérivons. *Bibliodiversité* est d'usage récent et surprend encore. Les inventeurs en seraient, selon différentes sources, l'association des *Editores independientes de Chile*, en castillan : *bibliodiversidad*. Le terme apparaît dans leur *Manifiesto fundamental* écrit lors de la création de l'association en 2001. *Nous cherchons à combiner nos efforts pour sensibiliser les lecteurs et les écrivains, les critiques et les journalistes, au moment que vit l'édition au niveau mondial et national, au danger que constitue pour le projet culturel la marchandisation du livre par rapport à la mémoire, la créativité, l'imagination des peuples et la bibliodiversité*⁸⁵. Il pourrait avoir été inventé en même temps dans un réseau madrilène toujours actif⁸⁶. En tout cas, le mot naît clairement dans le monde hispanique et est repris en 2002, lors de la création de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants⁸⁷ à Paris. Cette tentative de créer un réseau mondial permet une diffusion du concept dans de nombreuses langues (arabe, persan, anglais, portugais, allemand, italien, bulgare, chinois, grec, turc, etc.) grâce à une consistante action de plaidoyer (rencontres internationales de Dakar 2003, Guadalajara 2005, Paris 2007 et déclarations afférentes). En Corée, le mot semble peu utilisé, et c'est une de nos interlocutrices coréennes, la journaliste Kim Se-jeong, qui propose un néologisme :

출판의 다양성 (chulpan-ui dayangseong)

Antoine Galland, l'un des fondateurs de l'Alliance a créé une revue papier *Bibliodiversity, publishing and globalization* (trilingue anglais, français et espagnol) avec un groupe de contributeurs multinationaux. Tout cela « fait mondialisation » : les acteurs des mouvements concernés dans les différentes aires

84 *Ibid.*

85 Sur le site internet de l'Association des éditeurs indépendants du Chili www.editoresdechile.cl/politicas.aspx

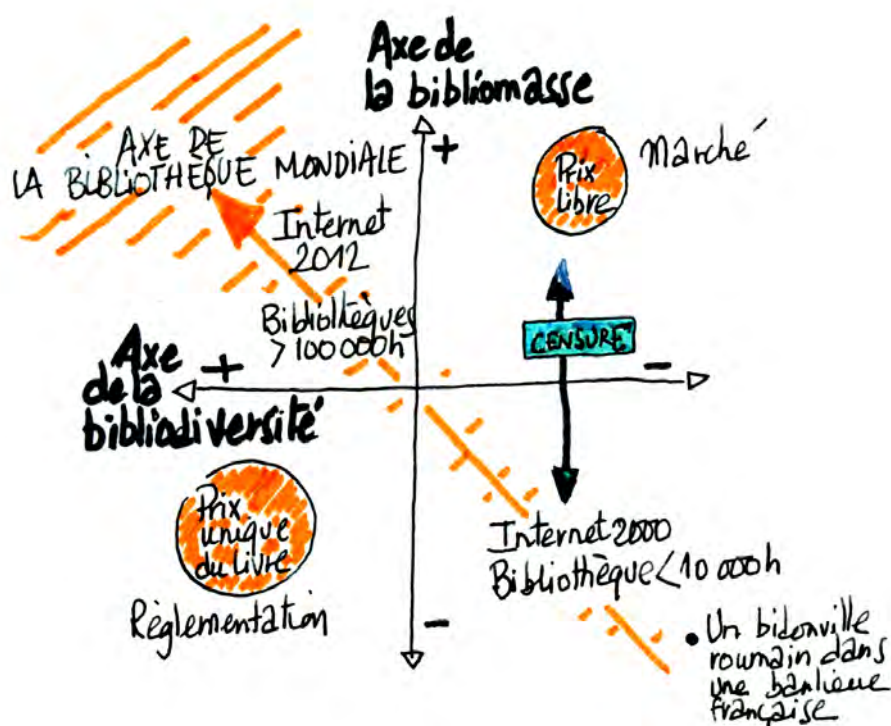
86 Avec une visibilité importante.

www.riepa.org/notes

<http://bibliodiversidad.com>

87 Le site de l'Alliance - www.alliance-editeurs.org

linguistiques font émerger une dimension alternative d'échelle mondiale dans l'édition. La création d'une « Journée de la bibliodiversité » en 2010 depuis les réseaux latino-américains, mais portée également par l'Alliance internationale des éditeurs renforce la diffusion à la fois équilibrée (le concept part d'un Sud, l'Amérique latine, et non du Nord) et mondialisée (c'est à dire dans toutes les aires linguistiques, certes, à des vitesses très variables). Dans ce nouveau registre de la bibliodiversité, *bibliomasse* sera tout naturellement créé par nos soins en un décalque assez intéressant de biomasse. Nous disons que la bibliomasse est le terme qui en littérature désigne la masse totale de matière textuelle dans un *bibliotope* déterminé à un moment donné. Elle peut être estimée par unité de surface ou par unité humaine. Le bibliotope sera l'unité spatiale élémentaire relative à une sous-bibliothèque (une bibliothèque locale). Le *bibliome* d'échelle régionale regroupe un ensemble de bibliotopes. Par *bibliocénose*, nous entendons qu'il s'agit de nous, tout simplement, êtres humains d'un monde globalisé et lettré dans notre propre bibliotope. Enfin, il est difficile de résister à la *bibliogéographie*. Ce jeu du lexique n'est peut-être pas fondamental, ni pertinent, sa systématisation paraît un peu ridicule. Néanmoins, nous suggérons que l'ensemble de ces néologismes construits à partir d'un mot nouveau en cours de mondialisation (bibliodiversité) peuvent rendre service à la pensée géographique. Nous proposons de tester le vocabulaire avec quelques exemples – document 21.



Document 21 : utilisation des néologismes construits sur la racine « biblio » en géographie
(F. Barbe, 2012)

Dans le graphe, nous observons différents cas de figure. Des temporalités : l'internet contemporain est bien plus divers et massif que l'internet de 1990, il en va de même de la bibliothèque mondiale. Leurs croissances respectives se sont

réalisées grâce aux développements techniques et culturels. On interroge aussi l'action publique : qu'obtient-on en contrôlant le prix du livre ? En interdisant certains livres. On voit comment l'échelle structure la bibliothèque : les bibliothèques publiques des grandes villes présentent un plus grand catalogue et une plus grande diversité que les bibliothèques des petites villes. La diversité interne est corrélée à la taille de chaque bibliothèque. C'est ce que montre Franco Moretti, document 22, dans son étude de la « romancisation » du 19^{ème} siècle anglais.

Dans les maisons où il n'y a qu'un seul livre, disais-je plus haut, nous trouvons la religion ; dans les bibliothèques avec un seul rayonnage, le canon ; et dans les villes avec une seule bibliothèque, le roman. C'est une carte de la romancisation de la province : le contexte où va vivre Mme Bovary (qui emprunte elle aussi ses livres à un cabinet de lecture – et ce sont tous des romans). À la fin du 19^{ème} siècle, les statistiques des prêts dans toutes les régions du Royaume-Uni concordent sur ce point : en province, le roman est devenu la forme de lecture la plus répandue – et en réalité presque la *seule* forme. [...]

Le pouvoir quasi absolu qu'exerce le roman en province nous ramène à la question qui était posé au début de ce chapitre : littérature nationale – ou archipel de circuits locaux ? Un système ou une pluralité de systèmes ? Je ne sais pas ce qu'il en est dans d'autres situations, mais pour le roman anglais, la réponse peut uniquement être : un seul. [...]

Un mécanisme unique, donc. Unique, mais pas *égal*. Nous avons vu au contraire à quel point il est déséquilibré, avec les petites bibliothèques qui finissent par avoir moins de livres, mais aussi moins de choix que les grandes. Le problème, c'est qu'un marché avec moins de *choix* ne constitue pas une alternative à un marché plus riche : il est encore plus insulaire, plus canonique, plus monotone.

Document 22 : exemple de rapport rang/diversité dans les bibliothèques

Franco Moretti, 2000, *Atlas du roman européen, 1800-1900*, Le Seuil, pages 180-182.

Si ces hypothèses taille/diversité sont exactes, nous serions dans un cas de figure connu (insularité, espace urbain). Dans le cas de la librairie française, une distortion est observée : le choix d'un marché régulé par un prix unique du livre détermine un plus grand nombre de points de vente globalement plus divers que des grands points de vente moins nombreux aux prix libres. Selon les données réunies en 2007 par le Centre national du livre⁸⁸, les grandes surfaces culturelles en France (environ 400 points de vente), si elles offrent bien pour les grandes Fnac autour de 100 000 références, n'ont qu'un assortiment réduit pour la majorité d'entre elles (de 15 à 50 000 références pour les Fnac de province, de 20 à 30 000 pour les centres culturels Leclerc). Les librairies, selon leur niveau hiérarchique, présentent pour les plus importantes un assortiment de 100 000 références, de 20 à 60 000 pour les librairies moyennes, 2 000 à 20 000 pour les spécialisés, 5 à 10 000 pour les petites librairies généralistes. On voit donc que les conditions d'exercice de la librairie produisent à certains endroits une plus grande diversité que celles des grandes surfaces culturelles.

Nous trouvons peu de livres dans les caravanes et auto-constructions d'un groupe de Roumains ruraux, migrants de culture rom squattant des terrains en friche dans une commune de la banlieue de Nantes et voisins du chercheur : de

88 www.centrenationaldulivre.fr/IMG/pdf/table_ronde_6_etat_des_lieux.pdf

rare bibles laissées par des Témoins de Jéhovah, quelques livres jeunesse, des manuels scolaires dans des cartables. Dans ce bibliotope caractérisé par l'instabilité (expulsions répétitives), la précarité (peu ou pas d'accès au travail), une faible qualification (peu d'études longues, peu de scolarités achevées), nous trouvons surtout des archives personnelles intimes (albums photos, cahiers) ou administratives et médicales (souvent rangées dans une mallette ou un attaché-case récupérés), également des DVD de films récents, la télévision par satellite (accès à la télévision roumaine). Certains adolescents utilisent la salle multimédia de la médiathèque (la détournent, selon l'une des bibliothécaires). Les fonctionnalités des téléphones portables (SMS, transfert de musique, de sketches, de photos) sont bien maîtrisées. Lors d'échanges ou de rencontre formelle (une médiation judiciaire sur une procédure d'expulsion), l'homme le plus âgé de ce groupe de familles apparentées et référent principal pour l'extérieur, écrit directement des courriers en roumain ou prend des notes. Un adolescent met en scène au milieu du terrain, de manière parodique, en français fluide et presque sans accent, un cours d'histoire de quatrième. Les compétences en lecture-écriture sont très variables et semblent corrélées aux conditions de vie de chaque personne au moment théorique de son apprentissage. Les habitants portent des surnoms comme Shakespeare, Elvis ou Becali qui sont des références culturelles mondiales ou roumaines. Rubin, un habitant plus âgé, a peint une citation du film *Un shérif à New York* (Don Siegel, 1968, avec Clint Eastwood) sur l'une des caravanes – document 23.



Document 23 : un shérif à New York , une citation cinématographique peinte sur une caravane

Bidonville roumain à Rezé, printemps 2012.
(F. Barbe, 2012)

Ainsi la bibliodiversité n'est pas nulle dans le bibliotope de ces immigrants

précaires, mais elle est limitée en partie par la faible bibliomasse, contrôlée elle-même par une série de contraintes matérielles, sociales et culturelles. Les personnes déscolarisées lors des périodes les plus précaires de la migration apparaissent fragilisées. Leur capacité à obtenir le permis de conduire en Roumanie peut ainsi être entravée par leur faible littératie. Au même moment, la numéro 43 de la revue *Études Tziganes* intitulé *Une ou des littératures romani/tsiganes ?* sort en librairie au prix de 23 €. On peut l'acheter en ligne sur le site du *Courrier des Balkans*.

En travaillant depuis les *New Literacy Studies*, nous pouvons également importer le concept de *literacy event*⁸⁹. Traduit littéralement par « événement de littératie », le concept a une fonction méthodologique. Pour que la littératie existe, il faut qu'elle existe concrètement, c'est l'évènement de littératie, il peut être repéré, observé, documenté, analysé, interprété. C'est une matière du réel saisie et nommée par le chercheur. Défini simplement (toute séquence, impliquant une ou plusieurs personnes dans laquelle la production ou la compréhension de l'écrit joue un rôle⁹⁰), l'évènement de littératie est très commun dans nos sociétés riches. L'exemple canonique en est la lecture aux enfants au moment du coucher. Si cet exemple est fondateur dans la vie de beaucoup d'entre nous, on voit bien que bien d'autres s'avèrent plus ordinaires, voire triviaux : la liste des commissions, l'appréciation sur une copie d'examen, la lecture de la signalétique routière, le déchiffrement inquiet et douloureux d'une notice technique mal traduite, etc. Dans le cas du bidonville roumain, la « lecture » de l'album de photos du dernier mariage dans la famille (et du DVD attendant) constitue un événement de littératie particulièrement spectaculaire, tant il est riche de faits qui intéresse le géographe. Pour intégrer l'évènement de littératie dans la méthodologie du géographe, nous pouvons, quand c'est possible, croiser l'enquête en situation et l'approche par la statistique. C'est appliquer à l'évènement de littératie le même jeu d'échelle que prône Franco Moretti pour la littérature : lecture de près et lecture de loin. Cela vaut aussi pour les politiques publiques. Les politiques publiques à objet socio-spatial trouvent ici une extension de plein droit, loin du modèle de l'ingénieur centré sur la production de biens et d'équipements. Il s'agit de produire des pratiques et des événements de littératie. La littératie, c'est de la politique et ça participe de la vie quotidienne comme des processus identitaires. C'est ce que le sociologue Hervé Serry appelle, dans le [document 24](#), « les instances capables de porter les intérêts spécifiques du groupe ».

La rhétorique identitaire, manifestation des transformations de l'espace social objectivé dans le discours revendicatif d'un groupe dominé ou en déclin, ou encore confronté à la contestation de son pouvoir, est un « discours performatif » dont le but est de redéfinir les frontières du monde social.

C'est à partir de l'étude de l'idée de « région » que Pierre Bourdieu étudie « la force de la représentation », c'est-à-dire cet « acte de magie sociale » qui « institue une réalité en usant du pouvoir de *révélation* et de *construction* exercé par l'*objectivation dans le discours* ». Il montre ainsi combien il s'agit d'une question de déplacement de frontières, autrement dit d'imposition de la « définition légitime des divisions du monde social ». Par ailleurs, la revendication identitaire, revendication d'une *place*, comme dans les cas régionalistes ou nationalistes, passe par l'expression publique. Cette « dialectique de la

89 Fraenkel et Bodj en précisent le choix de traduction, « Langage et Sociétés », 2010/133, page 16.

90 Heath, cité par Fraenkel et Mbodj, 2010, page 16, (traduit par mes soins)

manifestation », pour suivre le raisonnement de Bourdieu, qui s'exprime notamment dans les manifestes d'artistes, vise par une opération « quasi magique » à faire exister publiquement et à « arracher la particularité qui est au principe du particularisme à l'impensé, voire à l'impensable » [...] L'effet de cette réalisation sociale est bien entendu la reconnaissance par l'« autre » mais aussi la constitution comme groupe capable de générer son unité et les instances capables de porter les intérêts spécifiques du groupe. [...]

La littérature est un élément central dans la constitution, et le maintien, de la sociodécée des groupes. Si l'élaboration de cette mise en forme symbolique du pouvoir est plus visible pour les groupes revendicatifs, elle fonctionne de manière similaire pour les dominants qui se défendent contre les contestations de leur pouvoir. La forme artistique littéraire est non seulement dotée d'une légitimité sociale et d'exemples nombreux et largement diffusés de l'efficacité de son pouvoir prophétique, mais elle partage avec la langue, son support, cette capacité de délimiter, voire d'imposer une existence sociale. Accéder au marché symbolique des biens littéraires en imposant une spécificité esthétique propre à un groupe dominé et donc le représentant, c'est dépasser – même par la subversion de l'usage académique, qui, nous y reviendrons, s'impose souvent en dernier ressort –, le statut de ceux qui ne se parlent pas mais sont parlés. Parvenir, au moyen de l'expression littéraire, à une réappropriation de ce qui fait la singularité ontologique d'un groupe, c'est, en contestant le rapport de force symbolique de cette parole qui ne se parle pas au regard des normes dominantes, donner une forme légitime à ce qui était considéré jusqu'alors comme un stigmaté. La langue, et sa forme sublimée, la littérature, sont des instruments essentiels de la domination politique et symbolique.

Document 24 : la littérature pour faire et défaire les groupes

Hervé Serry, La littérature pour faire et défaire les groupes, *Sociétés contemporaines*, 2001/44, Presses de Sciences Po, pages 6 et 7.

Voilà maintenant le chercheur pris au piège d'une matière immense. Inquiet. Débordé, noyé, enseveli sous les deux états de la bibliothèque et de la littératie. Il lui reste le chemin à parcourir. Le chemin de l'acteur géographique dans sa plus simple expression, celui qui se lève le matin et se met au travail. Le transfert de cette notion d'acteur de la sociologie vers notre discipline pose la question de la spécificité de l'acteur géographique. ESO avait questionné ce « tournant actoriel » dans un atelier en 2006⁹¹. Nous nous inscrivons dans ce questionnement : pratique de l'entretien compréhensif et recherche d'une grande diversité d'interlocuteurs. L'acteur ni totalement libre ni totalement soumis trace un itinéraire et déploie son capital spatial dans l'espace concret et dans celui des représentations. Nous proposons d'observer Frédéric Dard en tant qu'acteur géographique à fort capital littératique. Comment le capital spatial et le capital littératique de l'acteur Dard interagissent pour produire cette figure à la fois industrielle et décalée de la culture française ? Schizophrène dépressif et millionnaire, humaniste fragile aujourd'hui décédé, Frédéric Dard montre comment le déplacement dans l'espace ordinaire interagit avec le déplacement dans d'autres espaces.

La littératie de Frédéric Dard ou le double régime de la littérature

Frédéric Dard, « bête d'écriture » modeste, a été un fournisseur remarquable de la bibliothèque mondiale. Les 174 *San-Antonio* parus entre 1949 – *Réglez-lui son compte* – et 2001 – *Céréales Killer* – constituent certainement une parodie des

91 Peut-on parler d'un tournant actoriel ? synthèse collective, 2008, *revue ESO* n° 27. http://eso.cnrs.fr/TELECHARGEMENTS/revue/ESO_27/3atelier_acteurs.pdf

monstres réalistes du siècle précédent, mais aussi un atlas délirant d'un monde de plus en plus cosmopolite, dont rend compte, enquête délocalisée après enquête délocalisée, un fonctionnaire de police. Les caractéristiques répétitives de l'œuvre lui donnent l'allure d'un système spatialisé en tant qu'œuvre et en tant que produit de masse (*close* et *distant reading*). Les *San-Antonio* existent aussi à l'écran, en *comics* parus dans France-Soir, en bandes dessinées. Ils persistent à la mort de leur créateur. Patrice Dard, le fils prolifique, lui-même auteur d'une œuvre culinaire abondante a fait paraître 19 *San-Antonio* depuis la mort du père en juin 2000. L'ampleur de l'œuvre, dont les *San-Antonio* ne constituent que la colonne vertébrale, a imposé des catalogages, celui de son éditeur mais aussi *Le catalogue San-Antonio*, bible éditée par *l'Association des Amis de San-Antonio*. Pour mettre en scène cette hypothèse d'un « système spatialisé Dard », il faut bien sûr évoquer ses compagnonnages, celui des romans noirs américains qu'il lit et détourne, celui de ses confrères du milieu du polar français des années cinquante, ceux qui ont sombré dans l'oubli et ceux que la culture française a reconnus et portés aux nues, Michel Audiard ou encore la figure tutélaire de Georges Simenon, l'autre producteur industriel du genre. On trouvera de manière plus inattendue une longue collaboration théâtrale avec Robert Hossein, des écritures de scénarios et d'adaptations pour le cinéma, des novelisations de films pour le livre, une présence appréciée à la télévision⁹², une amitié transgénérationnelle avec le chanteur Renaud ou encore la trace d'une trentaine de pseudonymes couvrant d'autres sections de l'œuvre, sans oublier un travail de « nègre » littéraire au profit d'auteurs alors plus renommés ou argentés qui témoigne des années de vaches maigres de l'immédiat après-guerre. Le succès populaire et commercial est la clef du « système Dard ». Caractérisé par des données quantitatives – tirages cumulés de dizaines de millions d'exemplaires, longue durée, régularité et exclusivité de la mise en circulation, produits associés, économie très bénéficiaire –, il l'est bien plus encore par l'existence d'une « empreinte Dard » ou « San-Antonio », comme on voudra, dans la culture française, d'une trace de l'œuvre.

Né en 1921, enfant de la crise élevé par sa grand-mère Anna, veuve et lectrice éclectique – *tout ce que je sais, c'est elle qui me l'a enseigné, c'est elle qui m'a donné le goût de la lecture*⁹³ –, Frédéric Dard est un enfant de faillis dauphinois qui migrent à Lyon pour se refaire. C'est à Lyon devenu après la défaite de mai-juin 40, un refuge d'écrivains repliés en zone libre autour de l'auteur-éditeur Marcel E. Granger, que Frédéric Dard, jeune adulte, commence à faire le secrétaire de rédaction, le commercial, le journaliste, à corriger, rédiger, vendre, écrire tout simplement et à fréquenter ce qu'on appelle le milieu littéraire lyonnais. Reconnu localement par une série de parutions et un prix littéraire – il reçoit en 1941 le premier prix *Lugdunum* pour son premier roman, *Monsieur Joss* –, il migre huit ans plus tard de manière assez prévisible vers le centre de légitimation littéraire français, disons plus simplement qu'en 1949, *il monte à Paris*. Sur le site internet officiel⁹⁴ de la famille Dard, on lit les fac-similés de quelques compositions française du jeune Dard – classe de seconde F, option comptabilité, école de la Martinière, Lyon, mai 1938, sujet : *Quel personnage fictif ou réel des temps passés ou présents désireriez-vous ressembler et pourquoi ?* À 17 ans, Frédéric Dard s'imagine en Zola, dans un court texte, balancé entre

92 François Rivière, 8 août 2000, Dard est raide, journal *Libération* et Rivière, 2010.

93 site officiel www.dard.ch [utilisé fin 2010 pour l'écriture de ce texte, il est devenu inaccessible en 2012, à l'écriture finale de la thèse.]

94 *Ibid.*

complexe d'infériorité, auto-ironie et ambition – *Ce que j'admire dans Zola, c'est son œuvre, ou plus exactement sa plume, cette plume puissante et intarissable qui a enfanté : les masses grouillantes de « Germinal » ; les splendides descriptions du « Ventre de Paris » ; les angoissantes études de mœurs de la « Bête humaine » ; la douce sérénité du « Rêve ». [...] Oui. Je le crois. C'est à cet homme qui s'élève en justicier dans son livre « J'accuse », à notre grand Zola que j'aimerais ressembler.*⁹⁵

La copie, belle écriture de très bonne tenue orthographique, est notée 8 sur 20, sans annotation véritable, hors le mot « sujet » qui s'étale dans la marge. Frédéric Dard est-il déjà hors-sujet ? Littérature de masse, populaire, jetable, répétitive, de seconde zone (Dard lui-même n'ose jamais se qualifier de littéraire), il ne figure pas dans les listes d'œuvres du curriculum de lettres des collèges et lycées français ; il n'a reçu aucun prix prestigieux et la critique littéraire s'est longtemps peu intéressée à cette production stakhanoviste. C'est la sociologie qui lui a apporté sa première reconnaissance savante lors d'un colloque organisé en 1965 à l'Université de Bordeaux 3, par le Centre de sociologie des faits littéraires de Robert Escarpit, universitaire, écrivain et résistant, auteur du « Que sais-je ? » numéro 777 intitulé *Sociologie de la littérature*⁹⁶. Frédéric Dard rapporte son trouble à participer à cet éloge savant : *j'avais débarqué, complètement ébahi, dans un amphithéâtre de faculté. J'étais dans mes petits souliers. Je ne comprenais rien à ce que ces messieurs très intelligents et très élogieux disaient de moi. Le pire, c'est qu'ils me posaient un tas de questions et que je n'étais pas du tout à la hauteur. Je me souviens avoir fini par leur répondre que j'avais fabriqué une montre, qu'ils venaient de la démonter, après quoi ils me demandaient de leur donner l'heure. D'une certaine manière, je ne me suis jamais remis de cette séance.*⁹⁷

San-Antonio naît en 1949, en même temps que son éditeur, *Fleuve Noir*. La gémellité parfaite d'un éditeur industrialisé [10 000 titres parus et un milliard d'exemplaires à bas prix écoulés depuis la création - chiffres 2004] et du grand œuvre de Frédéric Dard vient rappeler que le manuscrit n'est rien sans l'économie du livre. *Fleuve Noir* et *San-Antonio*, c'est la même chose. Il raconte volontiers comment *San-Antonio* est le fruit douloureux d'une littérature de dépannage, alimentaire [...] *J'ai eu faim quoi ... Je me suis mis à faire du San-Antonio, à pisser du San-Antonio. C'est l'histoire de l'apprenti sorcier*⁹⁸. Dans cet après-guerre nationaliste et moraliste, où l'anti-américanisme porté par la quasi-totalité des familles politiques françaises suscite le vote le 6 juillet 1949 de la loi sur les publications pour la jeunesse, aboutissant à la censure partielle des adaptations françaises des *comics* américains réputées nuire à la jeunesse française⁹⁹, *Réglez-lui son compte*, premier titre de la série des révélations de *San-Antonio*, est présenté au lecteur de 1949 comme la traduction française de *Kill Him*, adapté et post-synchronisé par Frédéric Dard. Frédéric Dard participe ainsi du « passage ».

95 www.dard.ch/mediawiki/images/8/83/F_dard_zola.pdf

96 Les caractéristiques de notre édition : PUF, 1973, cinquième édition mise à jour, quarantième mille. Dans la liste des 29 œuvres du même auteur, on trouve ses travaux sur la littérature anglaise, le monde hispano-mexicain et ce qui apparaît, sous des formes variées, comme des éléments de réflexion sur la bibliothèque mondiale - *De quoi vivait Byron ?* [1951], *l'Atlas de la lecture à Bordeaux* [1963], *Le Littératron* [1964], *La révolution du Livre* [1965], etc.

97 Frédéric Dard, *Le Nouvel Observateur*, numéro 1858, semaine du 15 juin 2000, entretien avec Jérôme Garcin.

98 *Radioscopie*, Jacques Chancel, France-Inter, émission du 9 novembre 1976.

99 1949, *Donald go home*, « La fabrique de l'Histoire », Emmanuel Laurentin [dir.], France-Culture, 1^{er} août 2009.

Lecteur insatiable et phénoménal des débuts, écrivain forain, il se tient à la frontière entre grande littérature et littérature de masse, entre classicisme et modernité, entre le mythe américain et le délire franchouillard, entre l'écrit et l'oralité. Il se tient aussi des deux côtés de la douane suisse, près de Fribourg, quand il n'est pas à Paris. Il en est sans y être tout à fait. Le refuge fiscal suisse est-il aussi un élément de sa créativité, de son inflation verbale, quantitative et qualitative, le refuge ne serait pas alors que fiscal. *J'ai fait ma carrière avec trois cents mots, tous les autres, je les ai inventés*. Revendiquant fièrement ses vingt mille néologismes, Dard ne part pas de zéro. Rabelais, Hébert, Céline¹⁰⁰, Ramuz, le surréalisme ne peuvent être tenus à l'écart de l'œuvre. Le polygraphe a tant créé de matériaux qu'on comprend mieux ce qu'il entend par « la littérature comme denrée » et combien ce sentiment a pu le toucher.

Ma vie professionnelle – je n'ose pas dire littéraire – a été chamboulée par la création de San-Antonio. En connaissant un énorme succès auquel, je vous le jure, je ne m'attendais pas, je me suis du même coup banni du monde littéraire. Dès ce moment, j'ai préféré rédiger des « San-Antonio » alimentaires qui marchaient bien, me libéraient de mes angoisses, de mes colères et m'offraient en plus de bien vivre, que de m'appliquer à faire des livres qu'on dit « bien écrits ». C'était beaucoup plus jubilatoire, mais le prix à payer était une coupure radicale avec un milieu dont je n'ai jamais fait partie. Si j'avais opté, comme vous le soulignez, pour une destinée NRF, j'aurais sans doute gagné en notabilité, mais énormément perdu en jouissance d'écrire.

Je vais vous raconter une histoire que je n'oublierai jamais: il y a vingt-cinq ans, je suis allé, avec ma femme Françoise, en Afrique. Je me trouvais, pour une escale, à l'aéroport de Niamey. Dans le hall, il y avait un type qui vendait, sur une natte posée à même le sol, des morceaux de canne à sucre et des « San-Antonio » jaunis. C'est l'image qui, tout au long de ma carrière, m'a le plus frappé, le plus ému. J'ai compris ce jour-là que mes bouquins, ça n'était pas de la littérature, c'était une denrée. Une denrée comestible, bon marché, et universelle. De cette expérience je n'ai tiré aucune vanité. Au contraire, elle m'a rendu encore plus modeste. Je n'ai jamais écrit pour entrer à l'Académie française mais pour être vendu, dans la poussière, au fond de l'Afrique, à des gens pauvres qui ont besoin d'un peu de bonheur, de plaisir et de rire¹⁰¹.

Il y a dans cette phrase de Frédéric Dard au sommet de sa carrière et qui se dit toujours de gauche, l'affirmation sereine d'une sensibilité populaire, mais aussi une véritable vision géographique de son art. Libérons l'écrivain Dard de sa modestie, de sa non-appartenance au « milieu », de sa posture de « dominé » au sein de l'espace littéraire français. Ses livres sont bien de la littérature « comestible, bon marché, et universelle », stockée dans la grande bibliothèque mondiale et sa vie a été dédiée à la littérature. En rapprochant cette parole incorporée au papier, de l'aliment et du corporel, le polygraphe Dard et son double clownesque San-Antonio donnent à notre recherche, en quête d'un saint patron, des valeurs d'égalité et d'universalité, presque de justice spatiale.

100 Il explicite très clairement son rapport à l'œuvre de Céline dans le documentaire de Francis Gillery *Cette mort dont je parlais, San-Antonio*, Son et Lumière, La Cinquième/CNC, 1999, en ligne www.dailymotion.com/video/xjif7_freydeyric-dard_shortfilms

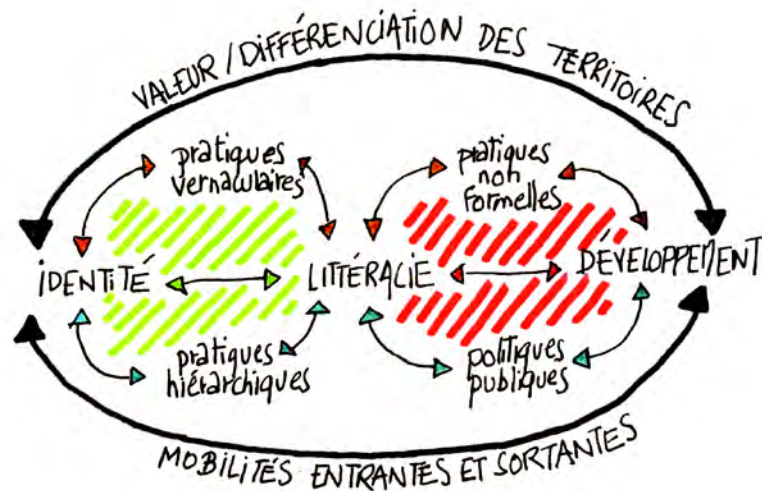
101 Frédéric Dard, juin 2000, *Le Nouvel Observateur*, numéro 1858, entretien avec Jérôme Garcin.

Une position de recherche pour l'objet « littératie »

Ainsi exposée, la littératie nous paraît un registre de la vie sociale digne d'attention pour la corporation.

Les géographes peuvent le saisir comme un ensemble d'actes et d'objets visibles dans l'espace géographique, à différentes échelles et sous différents états faisant système.

Dans le document 25, nous proposons une première ébauche de système qui met en tension les interactions entre le populaire (vernaculaires et non formelles) et l'institutionnel (hiérarchiques et politiques) et celles de l'identité et du développement.



Document 25 : une hypothèse systémique pour explorer la littératie en géographie (F. Barbe, 2012)

Nous croyons d'abord voir deux sous-systèmes, interaction identité/littératie d'une part, interaction développement/littératie d'autre part. La littératie malienne et sud-coréenne pourront être décrites à travers ces deux types d'interactions.

Entre la reproduction de l'identité et le cycle de développement, la littératie porte complémentarité et contradiction. À ce stade du travail, nous ne disons pas qu'elle est neutre, mais faisons plutôt l'hypothèse qu'en dépit de régularités observables, chaque littératie reste singulière et non prévisible.

Les deux sous-systèmes sont doublement affectés par l'extérieur. La dimension de la valeur et la différenciation des territoires s'incarnent dans la compétition contemporaine. Celle des mobilités assure une mise en réseau de la littératie et sa régulation par le jeu scalaire.

C'est celui-ci que nous allons maintenant explorer.

13/ Épistémologie : à propos de la dimension scalaire et des mobilités

Mis à part l'opportunisme pragmatique du doctorant non financé, le choix de nos terrains de recherche est celui d'espaces dans lesquels déployer nos hypothèses. C'est un choix par les échelles, une tentative de couvrir l'étendue du jeu scalaire et une prise en compte sérieuse des mobilités. Du travail exploratoire comme des premières enquêtes est venue l'hypothèse centrale de notre recherche : l'échelle nationale de la littératie, dominante depuis l'époque moderne et plus encore depuis le début de la révolution industrielle, est désormais sérieusement concurrencée par de nombreuses autres échelles, *infra* et *supra*, multiples et dissemblables.

Pistes

Parmi ces échelles, deux ont connu un certain succès sur le terrain et dans les représentations, l'échelle mondiale et l'échelle locale. Quelque chose de la *diversalité* (l'universalité prise dans sa géodiversité) forgée par Raphaël Confiant¹⁰², l'écrivain antillais qui aime substituer « créolisation » (du latin *creare*, créer/se créer) à « mondialisation ». Nous avons tourné la proposition autrement dans l'introduction de cette première partie en parlant de glocalisation. En parallèle de l'investigation scalaire, la question des mobilités concerne la matière textuelle : pourquoi et comment voyage-t-elle, que devient-elle quand elle voyage ? Mais aussi les lecteurs et les auteurs (ou simples « scripteurs » si l'on exclut expressément la dimension littéraire). Peut-on écrire de la littérature mondiale, si oui, qu'est-ce que ça veut dire ? Quelle différence entre lire de la littérature nationale et de la littérature mondiale ? Qu'est-ce qu'un auteur mondial(isé) ? Un scripteur (ou écrivain) glocal(isé) ?

En exposant notre hypothèse scalaire, nous annonçons la présentation à venir des résultats de recherche. Dans la seconde partie du doctorat, nous présentons en effet un ensemble de terrains apparemment disparates. Dans une perspective qui n'est pas sans lien avec les *New Literacy Studies*, il y a là un inventaire thématique et scalaire : il s'agit de repérer des dynamiques qui ne seraient pas spécifiquement d'échelle nationale. La métaphore du tissage scalaire, du patchwork (si répandu à travers le monde), du *bojagi* coréen si l'on veut se rapprocher de nos terrains, pourrait décrire le projet de cette deuxième partie. Les troisième et quatrième temps de la recherche explorent deux expériences nationales, la République du Mali (Mali) et la République de Corée (Corée du Sud). L'hypothèse est alors traitée plus frontalement : qu'observe-t-on vraiment aujourd'hui à cette échelle ? Réalité ou mystification du déclin de l'échelle nationale ? Est-ce un même affaiblissement dans ces deux pays aux devenir si contrastés ? L'effondrement de l'État malien, en mars 2012, quelques jours après notre dernier séjour à Bamako et l'induration de la crise obligent à relire et ré-écrire une partie de ce travail sous cette lumière blafarde. L'échelle de temps et d'espace de la crise malienne prend un peu à la littératie (la question ethnique, linguistique et scolaire, au sein de la question transcoloniale) mais beaucoup à d'autres champs : militaire (récurrence d'un conflit local et interférence post-

102 Raphaël Confiant, Créolité et francophonie: un éloge de la diversité, *Potomitan*, site de promotion des cultures et des langues créoles - www.potomitan.info/articles/diversalite.htm#top - repris de *Diversité culturelle et mondialisation*, 2004, revue *Autrement*, n° 233.

libyenne), mafieux (dégradation de l'autorité publique et de la méritocratie par les trafics), géopolitique (consistance du Mali aux différentes échelles), économique (contrôle des ressources énergétiques et minières). L'assombrissement des perspectives renforce certains aspects de l'analyse malienne parmi les moins optimistes. Quand de jeunes Maliens virulents parlent de « *Dadis*¹⁰³ » *Sanogo*, *président autoproclamé du district de Bamako*¹⁰⁴ sur des listes de discussion francophones en mars 2012, ils pointent qu'à un certain moment, sous un certain angle, à une certaine échelle, l'État malien est devenu latent. Enfin, la dernière partie de la recherche est une tentative de représenter sous forme de système socio-spatial complexe l'ensemble des acquis des différents terrains, en les remettant dans une perspective scalaire. De cette manière, nous tenterons de répondre à la question que nous avons posée. Il est utile de préciser que notre expérience française du domaine (héritée et acquise) transparaît même quand on tente de la mettre à distance. De plus, la « schizophrénie scalaire » française qui, sous l'apparence du « un » national, dissimule et recouvre souvent une très grande diversité des parties scalairement hétérogènes, nous semble nourrir un mythe national¹⁰⁵ qui n'est pas sans influence sur les individus (français ou étrangers), sur la littérature et la bibliothèque elle-même. Dans le [document 26](#), Raphaël Confiant dénonce violemment cet état de fait à propos de la norme linguistique.

Qui dit français nativisé, indigénisé, dit norme endogène. Or, la France est l'un des rares pays dans le monde où il y a une véritable fétichisation de la norme. Impossible de devenir présentateur-vedette du journal télévisé sur une grande chaîne nationale, agrégé de Lettres, ministre ou même grand acteur de cinéma si l'on conserve l'accent de sa province.

[...]

À l'heure de la mondialisation, cette fétichisation de la norme confine au ridicule le plus absolu. D'autant que l'adversaire principal, l'anglo-américain se fiche royalement d'une telle contrainte. Personne ne fait attention à votre accent, ou en tout cas ne vous en tient rigueur [...]

Il est donc temps pour l'Hexagone de reconnaître qu'il n'est plus le seul centre de production du français et donc de la norme et qu'il existe depuis bientôt un siècle des lieux où le français est aussi vivace, aussi dynamique que sur les bords de la Seine. Que dans ces lieux de nouveaux types de français s'élaborent et donc de nouvelles normes, des normes endogènes qui ne sont en rien inférieures à celle de Paris. Qu'elles ont droit au respect parce qu'elles témoignent non pas de l'appauvrissement de la langue mais de son enrichissement par l'apport d'imaginaires différents.

Document 26 : norme et langue

Raphaël Confiant, extrait de *Créolité et francophonie: un éloge de la diversité, Potomitan*, site de promotion des cultures et des langues créoles, repris de *Diversité culturelle et mondialisations*, 2004, revue *Autrement* n° 233
www.potomitan.info/articles/diversalite.htm#top

103 En référence au dictateur guinéen, le capitaine Moussa Dadis Camara, décembre 2008/décembre 2009.

104 Mail du vendredi 30 mars 2012, 01.20

Objet: Fw : LETTRE AU CAPITAINE AMADOU HAYA SANOGO retransmis par la liste marga le 7 avril 2012 à 12:23

105 Que l'historienne Suzanne Citron avait documenté en 1989, au travers du concept de récit national : *Le Mythe national. L'Histoire de France en question* (Les Éditions Ouvrières). En géographie, la construction d'un espace national mythique fondée sur l'alchimie de la diversité par la géographie vidalienne est constitutif de la culture nationale commune.

Il n'y a pas de « modèle français » à priori, et certainement pas en tant que modèle à imiter – c'est cela que nous pouvons dire pour éviter de nous enfermer dans un comparatisme permanent entre les terrains extérieurs et le terrain national français, matrice du chercheur, ce « malgré-lui » de « l'universalisme français ». Le terrain national français n'est pas non plus un contre-modèle, nous tentons simplement d'en neutraliser les affects et les influences cachées dans une recherche académique. L'échelle nationale est aussi un outil de l'action politique qui ne lui pré-existe pas totalement, elle en naît également.

Le travail sur l'échelle semble complexe et affaire de spécialistes. Cela n'est pas tout à fait vrai. Le cas de *Babelio* montre l'usage naturalisé de l'échelle par des non-géographes et suggère l'idée d'une compétence scalaire ordinaire qui rendrait, toutes choses égales par ailleurs, notre travail de recherche lisible par tous.

Babelio, un exemple de réflexion géographique par l'échelle

Babelio s'autodéfinit comme « un réseau social¹⁰⁶ dédié aux livres et aux lecteurs [qui] permet de créer et d'organiser sa bibliothèque en ligne, d'obtenir des informations sur des œuvres, de partager et d'échanger ses goûts et impressions littéraires avec d'autres lecteurs¹⁰⁷ ». Cette bibliothèque communautaire fait partie de cette infinité possible d'applications de catalogage social. Créée en 2007, le réseau social Babelio¹⁰⁸ compte aujourd'hui 50 000 inscrits en langue française. Dans un des premiers posts de leur blog (mai 2007), les créateurs « bénévoles » de ce réseau développent une analyse scalaire pour expliquer qu'ils choisissent la langue française et donc l'espace francophone comme échelle d'action pour leur bibliothèque communautaire en ligne. *Notre intuition peut alors se résumer ainsi : pour un nombre de membres fixe, il existe une valeur de dispersion optimale pour laquelle l'utilité du réseau est à son maximum. La dispersion n'est pas le seul facteur influant sur l'utilité du réseau. La taille du réseau, le nombre de membres qui le composent, en est un autre.*¹⁰⁹ Il y a une « alchimie complexe » entre la thématique, la taille du réseau et sa dispersion afin de créer le réseau social qui maximiserait sa propre « utilité sociale » (elle-même assez difficile à objectiver). Le [document 27](#), page suivante, montre l'approche scalaire des trois créateurs¹¹⁰ de Babelio. Le cheminement prudent et hypothétique de leur réflexion scalaire menée hors de la corporation entraîne vers un choix peut-être évident. Mais l'examen du développement de leur réseau depuis 2007, leur localisation initiale (Paris), leurs partenariats avec un certain nombre d'éditeurs (sur 47 éditeurs partenaires, 39 sont parisiens, 1 est en banlieue, 4 en régions, 1 au Canada et 2 en Suisse), leurs formations et leurs goûts (c'est-à-dire leur rapport¹¹¹ aux livres et à la littérature qu'il faudrait connaître au delà de leurs brèves notices biographiques) mais aussi ceux des inscrits (en rapport avec ceux des créateurs, hypothèse de base), les effets de la géographie physique sur le projet théorique (coûts postaux physiques¹¹²), le

106 Un réseau social « vertical », c'est-à-dire à identité spécifique à l'inverse des réseaux généralistes et intégrateurs du type Facebook.

107 Le site Babelio - www.babelio.com/connection.php

108 www.babelio.com/images/plaquette_babelio_0104.pdf - un descriptif détaillé du projet.

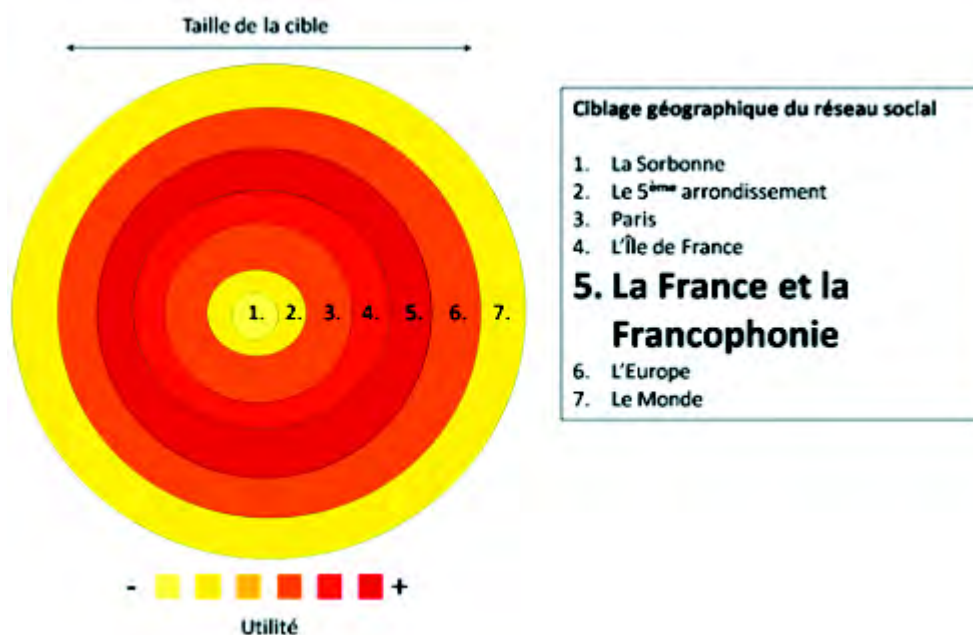
109 <http://babelio.wordpress.com/2007/05/> et autres citations à suivre.

110 En réalité, c'est surtout Pierre Frémaux qui apparaît maintenant comme le porte-parole de *Babelio* à travers de très nombreuses interviews ou entretiens disponibles en ligne.

111 En particulier sur le post-modernisme du web 2.0 qui permet d'avoir dans *Babelio* une très grande hétérogénéité de postures de lecteurs sans que cela semble paradoxalement contradictoire.

112 *Pour de bêtes raisons postales, nous limitons pour l'instant l'opération aux lecteurs français, suisses*

caractère bénévole du projet (plusieurs indices l'infirmant en 2012, Babelio s'est professionnalisée) sont autant d'éléments qu'il faudrait prendre en compte pour affiner les qualités scalaires du projet.



Document 27 : Babelio, le choix de l'échelle par des non-géographes
 extrait du blog en mai 2007 – <http://babelio.wordpress.com/2007/05/>

Le capital littéraire incorporé ou mobilisé dans Babelio, le capital numérique et le capital entrepreneurial nécessaires à cette création d'activité ont des composantes scalaires visibles dans chaque élément décomposé du projet et dans l'objet global.

Nationalisme et mondialisme, le jeu scalaire en littérature

S'il faut montrer le dynamisme, la plasticité et les convergences des échelles et des formes infra- et supra-nationales, les échelles et les formes nationales constituent bien une matrice essentielle des littératies à travers le monde. On ne trouvera ici nulle trace d'idéologie anti-nationale, ni anti-stato-nationale. C'est donc la négociation des niveaux scalaires et non l'effacement simple et improbable de l'échelon national qu'il faut envisager de questionner. Dans cette perspective, la suite collective que donne Pascale Casanova à sa *République mondiale des lettres* (Le Seuil, 1999) s'intitule *Des littératures combattives, l'internationale des nationalismes littéraires* (Raisons d'agir, 2011). Comme l'explique Laurent Jeanpierre, professeur de science politique à l'université Paris VIII et co-auteur du livre, il s'agit d'un retour sur *ce fait qui est le plus mondialisé dans ce champ mondial, c'est-à-dire le nationalisme littéraire, l'affirmation d'une identité nationale littéraire, dont on a l'impression peut-être depuis l'Occident qu'elle est peu importante, mais qui, en réalité, est très importante quand on change de point de vue*. Nous espérons pouvoir changer ça à l'avenir. Nous sommes loin de l'échelle francophone.

de vue ou qu'on change d'échelle d'analyse [...] Les nations ne sont ni des données naturelles ou historiques, ni des essences mais elles sont effectivement des constructions, des constructions culturelles qui sont bricolées à partir de traditions inventées dans lesquelles les littératures ont une place centrale [...] L'affirmation d'une identité nationale, le nationalisme, est souvent un processus relationnel, c'est-à-dire un processus d'affirmation face à d'autres nations [...] À partir de ces deux acquis, d'abord fait national comme fait construit, ensuite fait national comme fait relationnel, on peut s'intéresser en propre aux nationalismes littéraires et en propre aussi à la contribution des nationalismes littéraires au nationalisme en général [...] Si on regarde depuis 1945, il y a une croissance du nombre de nations et du nombre d'états-nations qui est constante, donc le fait national, loin d'être disons déclinant sous l'effet de la mondialisation, est au contraire un phénomène rémanent à l'intérieur de la mondialisation [...] on va parfois un peu vite quand précisément, on revendique d'emblée un cosmopolitisme littéraire, l'appartenance à une littérature mondiale, l'ouverture à des littératures mineures qui sont des opérations qui existent sur le plan éditorial, sur le plan de la créativité littéraire ou sous la forme de manifeste parfois d'auteurs, mais, en réalité, ces démarches tendent parfois [...] à entretenir des formes d'impérialisme culturel des pays occidentaux, aujourd'hui l'impérialisme du cosmopolitisme¹¹³. La mondialisation n'est pas la réduction uniforme de la géodiversité, elle génère au contraire la création de nouvelles identités et ses conditions concrètes sont extrêmement différenciées selon les territoires – l'intérêt d'un concept comme la créolisation est d'entrer dans la réalité autrement que par la destruction de valeur locale qu'effectue la globalisation capitaliste et l'État-nation autoritaire. La créolisation permet d'entrer par des identités multiples et en création. [Le créole] désigne, dans son étymologie même, la nouveauté, l'artificialité, l'inouï de ces sociétés qui sont nées de ce fameux bouillon de cultures que nous avons évoqué plus haut. Il désigne un monde neuf. Maëlstrom humain, culturel, linguistique et religieux [...] qui n'a pas abouti à un mélange harmonieux [...]. Aux Antilles, le mélange s'est fait sous le mode de la diffraction, de l'hétéroclite, du « bricolage culturel » [...] les apports culturels des quatre continents se sont ici agrégés là juxtaposés sans presque jamais perdre disparaître en tant que tels.¹¹⁴

L'échelle mondiale existe, nous le montrerons, par des instances de légitimation spécifiques (Nobel, Unesco, etc.), par un double marché mondial, par les mobilités qui le produisent et en résultent, par l'appétence interculturelle de l'espèce humaine maximisée par le progrès technique et l'accroissement du nombre. Existe-t-il une « littérature mondiale » ? Cette *world literature*, jumelle¹¹⁵ littéraire de la *world music*, s'inscrit dans le dépassement du canon littéraire occidental, en ouvrant l'espace aux nouveaux auteurs issus des anciens espaces coloniaux, à travers notamment la figure du métis culturel. Portée par Goethe au fil de son œuvre et de sa correspondance à partir de 1827, sans définition théorique constituée, la *Weltliteratur* apparaît, dès sa création, comme un concept plastique à forte résonance et à forte postérité. Catégorie évidente de l'universel selon Goethe, le texte littéraire et ses annexes doivent faire forum entre les nations du monde, sans panthéon figé et au risque même d'une expansion des littératures triviales. Leo Kreutzer¹¹⁶, universitaire allemand qui a notamment travaillé la réception de

113 Laurent Jeanpierre, entretien avec Sylvain Bourmeau, *La suite dans les idées*, samedi 18 juin 2011, France-Culture. Transcription par nos soins sur podcast.

114 Raphaël Confiant, op. cité.

115 Jumelle différente, hétérozygote.

116 Le concept de *Weltliteratur* chez Goethe et le discours d'une autre modernité, *Littératures et sociétés*

Goethe en Afrique, voit dans ce concept de *Weltliteratur* le produit de l'expérience d'intense interculturalité des guerres napoléoniennes faisant raccord entre l'ombre universaliste des Lumières et les mouvements nationaux du siècle suivant.

L'expression de « littérature-monde » naît, elle, en France à travers son manifeste éponyme de 2007, imaginé au festival Étonnants voyageurs. Inscrit dans un rapport centre-périphérie exacerbé, il proclame *l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie. Personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. La francophonie est de la lumière d'étoile morte*. Selon les auteurs du *Manifeste pour une littérature-monde*, les littératures éparses observées avec dédain depuis le centre parisien et quasi-impérial de légitimation du texte littéraire de langue française s'adressent au monde en français sans passer par l'instance parisienne. Il fait aussi explicitement référence aux littératures postcoloniales anglo-saxonnes, aux *travel writers* et à la *world literature*. *Weltliteratur*, *World literature*, littérature-monde. De cette duplication variable et contextuelle d'une même expression dans trois langues européennes, nous pourrions dire qu'elle n'épuise pas la question des inégalités dans l'accès au texte littéraire à travers le monde. La littératie, entendue ici comme un coefficient à inventer mêlant des indicateurs inattendus comme l'alphabétisation, la production de textes, la capacité d'impression du pays, le nombre de prix littéraires, l'équipement en librairies et lieux de lecture publique, la typologie des auteurs, l'absence de censure ou de politique publique, montrerait certainement que *littérature-monde*, *world literature* ou *Weltliteratur* sont peut-être des concepts d'échelle mondiale, mais qu'ils se vivent au travers des échelles diverses, liés aux inégalités dans le monde et aux discontinuités qui segmentent l'espace mondial. De ce point de vue, le *Manifeste pour les produits de haute nécessité*, écrit notamment par Patrick Chamoiseau et Édouard Glissant pendant le mouvement antillais contre la *pwofitasion* au début de l'année 2009 profère la réappropriation du poétique contre l'exclusif colonial. En référence à André Gorz, le travail est ici envisagé en *tout ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue*, et notamment *ce qui oriente en randonnée dans le pays des livres, des arts, du chant, de la philosophie, de l'étude ou de la consommation de haute nécessité qui ouvre à création*.

Mais traduire les littératures nationales vers d'autres espaces nationaux, un processus de diffusion polycentrique propre à la hiérarchie des États-nations au sein des aires culturelles, n'est pas la seule voie de cette littérature mondiale. Le projet de produire des livres directement pour l'échelle mondiale n'appartient pas qu'aux auteurs de la littérature-monde, il appartient tout autant aux firmes. La constitution d'un appareil de production intégré et multiculturel permettant de décliner une même œuvre à son origine même et dans différents supports multimédia (renforcement des gains et réduction des risques) et dans différents pays du monde (traductions et adaptations inscrites dans un calendrier global et une grille tarifaire) est aujourd'hui avérée. Il n'y a pas concurrence simplement entre les lieux, mais aussi entre deux marchés mondiaux, le « pôle commercial » et le « pôle autonome » (Sapiro, 2009). *L'édition sans éditeurs* (1999) décrit par André Schiffrin, éditeur historique nord-américain, désigne la transformation

africaines (dir) Riesz et al., Günter Narr Verlag, 2001, pages 30 à 38.
www.leokreutzer.de/html/Biographisches.html

radicale de l'édition américaine et sa mise en conformité néo-libérale par des nouveaux actionnaires exigeant des rendements de 12 à 15 % au lieu des 2 à 3 % de l'édition classique (avec éditeurs et codes professionnels afférents). La construction d'un marché mondial « commercial » peut permettre cette très forte profitabilité sur un nombre réduit de productions standardisées. Le développement du double marché littéraire est perceptible : d'un côté, une production montante menée par des holdings transnationales de l'industrie culturelle à base de produits lourds démultipliés et participant d'une culture mondiale de masse, de l'autre côté, des formes plus diverses se reproduisant grâce à des structures de production plus artisanales fortement ancrées localement dans des espaces ou des réseaux nationaux, régionaux ou mondiaux à fort marquage identitaire, esthétique ou idéologique. La fabrique mondiale des bestsellers n'est pas toute la mondialisation du livre. Il y a cohabitation des processus et des échelles. Des auteurs, des œuvres, des situations peuvent à tout moment provoquer une interaction entre échelles et entre marchés concurrents.

Mais de quoi parle-t-on quand on parle d'échelle mondiale ?

En nous appuyant sur le travail de Didier Coste, collaborateur régulier à *Fabula*, le portail français des études littéraires, polygraphe et chercheur au riche parcours¹¹⁷, nous savons qu'il parle d'abord de littérature depuis le champ de la littérature comparée. Mais ses apports, par leur fine connaissance de l'espace mondial de la littérature et des débats qui s'y déroulent contribuent à nourrir la géographie de la littérature. *Nous avons brièvement résisté à la tentation d'intituler « Mondial de littérature » le présent essai autour d'une recension multiple, car, si la notion de « littérature mondiale » est professionnellement et spectaculairement concurrentielle dans toutes ses acceptions variées, elle ne mène pas nécessairement à un projet de compétition réglée des littératures entre elles, départagées à intervalles réguliers. Il peut être rassurant que notre modèle ne soit pas exclusivement footballistique (bien que les équipes comportent, fort heureusement, de plus en plus d'étrangers), mais il serait lamentable de ne pas constater dans quelle mesure il l'est devenu, d'une part, et, d'autre part, de ne pas tirer d'enseignements de la rivalité, voire du conflit des différentes approches de la mondialité littéraire entre elles.*¹¹⁸ Dans le cadre de cette recension serrée d'un certain nombre de travaux récents, Coste (2006) pointe et critique les définitions concurrentes de la littérature mondiale. Celle-ci peut s'entendre **a**) comme une réduction non proportionnelle des littératures nationales (« une réfraction elliptique », pour reprendre l'un des auteurs recensés) ; **b**) comme une écriture qui accède directement ou se développe au monde en étant traduite, peut-être autour des « classiques » ou des « chefs d'œuvre », mais également de fabrications pour le marché mondial ; **c**) comme une manière de lire spécifique « avec des mondes au-delà de notre temps et de notre lieu » et qu'on pourrait saisir de manière tant intensive qu'extensive ; **d**) comme « une solidarité d'actions et de droits », résultant « d'une pensée plurielle, dynamique et polycentrique ». Le comparatiste nous convie ici à une mondialité polysémique.

117 Une biographie qui illustre la recherche-action

<http://ecla.aquitaine.fr/Annuaire-des-professionnels/Ecrit-et-livre/Auteurs/Didier-Coste>

118 Didier Coste, 2006, Le Mondial de littérature, *Acta Fabula*, n° 3

www.fabula.org/revue/document1096.php

page 1.

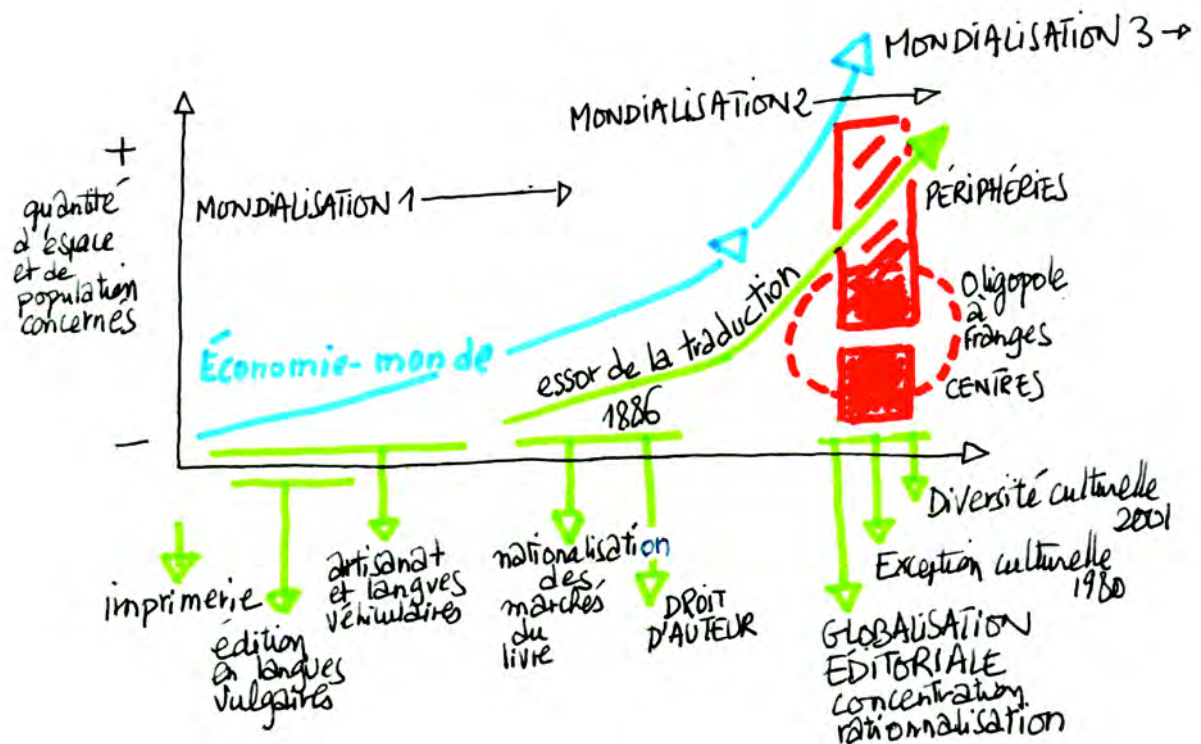
Des mobilités des textes

Dans la défense de notre projet de recherche face à l'incrédulité ou à la défiance, c'est la dimension scalaire qui a pris de plus en plus de place. Marqueur disciplinaire, mais également sentiment ordinaire, l'échelle a fait sens pour progressivement structurer notre travail, mais d'autres possibilités existaient pour « tenir la boutique », en particulier l'entrée par les mobilités et les ancrages. La traduction est l'une des mobilités principales du texte, une modalité particulièrement puissante que les autres productions échangées à travers le monde connaissent de manière plus modérée. On ne traduit pas la vaisselle, on traduit une très faible part d'une voiture. Dans les produits informatiques, la traduction, pourtant nécessaire, n'est pas toujours disponible ou seulement via un traducteur automatique aux façons encore limitées, sinon comiques. Mais, nous dit encore Didier Coste, *ce modèle ne tient pas compte du fait que les œuvres changent de langue, dans le temps, sans que les textes en changent : une œuvre en langue morte ne saurait être lue de la même façon qu'une œuvre en langue vivante, et toutes les œuvres qui se transmettent dans le temps finissent, tôt ou tard, par être écrites dans des langues mortes. Ensuite la mondialisation culturelle, avec sa langue mondiale incontestable, l'anglais, les recompositions ou décompositions nationales, l'accélération des migrations de tous ordres et du cosmopolitisme intellectuel devraient nous faire concevoir l'asymétrie et la variabilité des situations de traduction, de réception et de lecture comme facteurs constitutifs de la traduction elle-même. Il ne faut pas oublier non plus que toute traduction, surtout quand elle est "mauvaise", fait gagner à l'original la dimension capitale procurée par une lecture contrastive.*¹¹⁹ La mobilité du texte est organisée par des marchés, des filières rassemblées aujourd'hui autour du droit d'auteur que l'Unesco impose comme norme juridique internationale. La mobilité, c'est une cession de droits plus qu'une marchandise pondéreuse même si les périphéries postcoloniales achètent encore souvent des exemplaires.

Dans l'ouvrage collectif qu'elle dirige en 2009, *Les contradictions de la globalisation littéraire*, Gisèle Sapiro, la sociologue de la traduction¹²⁰ qui a cartographié la traduction de l'œuvre de Bourdieu (347 traductions recensées dans 34 langues et 42 pays) comme mesure de sa réception mondiale, interroge *le changement de configuration des relations spatiales qui structure l'espace de la production éditoriale [...] Le commerce du livre est avant tout une affaire de territoires qui déterminent les modes de circulation : aires linguistiques, territoires géographiques de distribution, frontières nationales qui circonscrivent des espaces juridiques et des politiques publiques, territoires imaginaires qui associent de identités à des lieux et dessinent un horizon d'attente*. Gisèle Sapiro, qui cite volontiers David Harvey et sa *Géographie de la domination*, travaille une matière qui semble devoir intéresser fortement les géographes au regard des partages disciplinaires. Au croisement de la sociologie, de la littérature et de l'économie, elle manipule, avec ses co-auteurs, de nombreux outils et concepts de la géographie. Le [document 28](#) propose de restituer graphiquement cette approche.

119 *Ibid*, pages 12 et 13.

120 Gisèle Sapiro (dir), 2008, *Translatio, le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, CNRS-éditions.



Document 28 : traduction et mondialisation du marché du livre, essai de synthèse

D'après synthèse bibliographique et particulièrement Gisèle Sapiro (dir) *Les contradictions de la globalisation littéraire*, Nouveau monde édition, 2009, (F.Barbe, 2012)

On observe que les deux mouvements de **traduction (en vert)** et de **mondialisation (en bleu)** du système-monde prennent un tour particulier dans le registre spécifique de la littérature et de l'édition et produisent **(en rouge), un oligopole à franges de tendance fractale**. La montée des littératies nationales, puis des littératures nationales, la fin de la lecture lettrée dominante en langue véhiculaire et la protection internationale des œuvres par le droit d'auteur amènent une montée en puissance de la traduction, qui devient progressivement le moteur principal des échanges littéraires et un segment puissant de ce monde de l'art. Mal représenté dans le document, entre centres et périphéries, un certain nombre de lectures en langues originales (postcoloniales et véhiculaires) (anglais, français, espagnol, arabe) perturbent le modèle de la traduction dans les zones soumises à empreinte coloniale ou influence culturelle extérieure majeure. Comme on le verra, les sociétés sud-coréenne (l'anglo-américain) et malienne (le français) en sont deux exemples de nature différente : l'État sud-coréen de l'après-guerre a extirpé le japonais colonial (pourtant fortement induré) de sa littératie et l'a partiellement remplacé par l'anglais, tandis que le Mali peine à trouver sa souveraineté linguistique dans un espace francophone très conservateur (Pinhas, 2009). La mobilité du texte, c'est aussi, par exemple, la diffusion des modèles juridiques occidentaux et leur difficile cohabitation avec les droits locaux (les exemples au Mali et en Corée pourraient être développés), c'est bien sûr la

question linguistique (« la lutte des langues ») autour des processus d'invention, de diffusion et de conservation des pratiques linguistiques et des systèmes d'écriture, mais, c'est d'abord la mobilité des acteurs de la littérature, dont les auteurs (écrivains) sont les figures médiatiques par excellence. Le flux de textes entre Est et Ouest au vingtième siècle s'est accompagné d'un flux significatif d'auteurs : intellectuels et artistes occidentaux (« le voyage à Moscou ») et dissidents soviétiques porteurs de textes critiques (de Kravchenko à Soljenitsyne). Malgré l'éloignement du champ littéraire, la figure du « nouvel argonaute » étudiée par AnnaLee Saxenian, universitaire spécialiste de la société de l'information, à partir des circulations vers et depuis la Silicon Valley (2006) est nourrie de textes : ces travailleurs aux nouveaux métiers excellent dans une littérature émergente faite d'anglais véhiculaire + une autre langue et de langages informatiques et comptables, d'interfaces et d'algorithmes. La littérature, même là où ne l'attend pas spécialement, est profondément animée par les mobilités.

Des mobilités des acteurs

Malgré l'intérêt ancien pour l'intertextualité¹²¹, les phénomènes de génération ou de localité (« groupe de ce lieu », « école de cette période »), les modèles d'émergence des littératures nationales, les croisements complexes à travers l'espace littéraire mondial, la socialisation littéraire et littéraire paraissent encore sous-évalués. Il y a le genre biographique. Mais l'étude un peu systématique du rapport à l'espace des écrivains contemporains semble réduite et même les hauts-lieux de création à l'exception des plus grands (ceux qui ont une centralité extrême : les grandes capitales littéraires possédant l'ensemble des attributs de la chaîne du livre et fonctionnant comme lieux de socialisation et de légitimation des auteurs) ne font pas l'objet d'une attention soutenue lorsque leur centralité littéraire est temporaire et paradoxale. C'est, par exemple, le cas de la littérature des îles Aran en république d'Irlande (deuxième partie) réduite à un canon littéraire, alors que c'est un système spatialisé complexe dont nous proposons une interprétation complète. Nous faisons l'hypothèse qu'une part significative des auteurs contemporains, alors même que les conditions de circulation des textes sont devenues bien plus faciles, voyagent et se déplacent sur des distances inédites et que ces déplacements entretiennent et forment l'écriture elle-même. Ici, la lecture externe de la matière littéraire incluant jusqu'à l'auteur, homme de chair, aimant, marchant, passant des frontières, rejoint la lecture interne comme imaginaire projeté dans la page du texte et participant à la réactualisation permanente des représentations du monde. Le travail sur les prix Nobel de littérature (deuxième partie) nous permet de mettre en évidence, dans ce registre de la légitimation littéraire d'échelle mondialisée (en réalité, une démarche scalaire auto-réalisatrice) une forte croissance de la mobilité des « individus Nobel », peut-être même une tendance à la créolisation du prix Nobel. Cette approche plutôt statistique a été confrontée avec des éléments de première main obtenus lors de rencontres avec des écrivains du Sud plus jeunes et moins connus : Mohomodou Houssouba et Ousmane Diarra (Mali), Johary Ravaloson, Michèle Rakotoson et Jean-Luc Raharimanana (Madagascar), Kossi Efoui (Togo). La moitié des ces auteurs vivent (en 2012) dans un autre pays que le leur. Un seul n'a

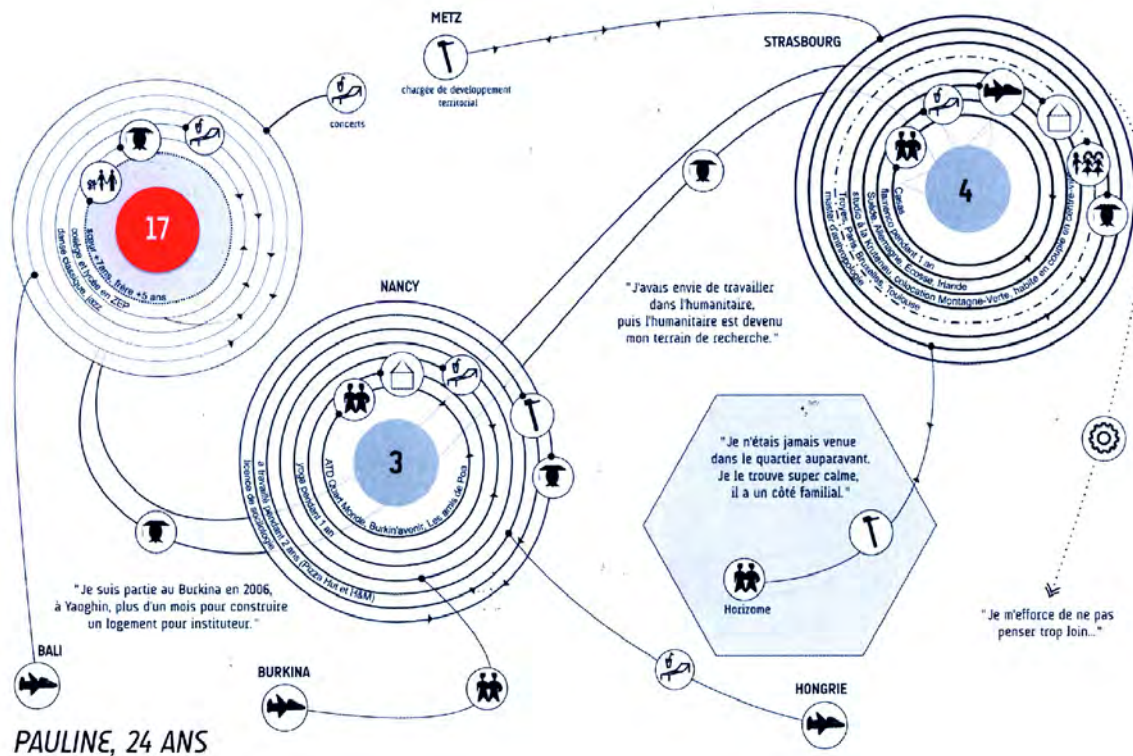
121 C'est-à-dire l'organisation systémique de la matière textuelle en systèmes de références croisées à dimension géographique massive.

jamais résidé hors de son pays. Les dispositifs facilitant le déplacement des auteurs sont nombreux. Héritage de la rareté de l'écrit, le statut de l'écrivain en fait une personne à forte valeur symbolique, sinon ajoutée, dans les pays démocratiques.

Le prix Nobel dans ses attributions les plus géopolitiques (Soljenitsyne, 1970) n'a pas fonctionné autrement. *Le Parlement international des écrivains* créé en 1993 (Adonis, Breytenbach, Derrida, Glissant, Rushdie, Salmon et Bourdieu) et *le réseau des villes-refuge*¹²² qui le remplace depuis 2003 sont une illustration des dispositifs d'aide mutuelle et d'aide publique aux écrivains menacés. Les festivals littéraires et leur duplication (*Étonnants voyageurs* au Québec, au Mali et en Haïti) sont aujourd'hui nombreux et d'autres canaux de repérage et de sélection d'auteurs (prix nationaux, régionaux, locaux, bourses publiques et privées, résidences d'écriture) permettent de faire entrer dans le réseau littéraire mondial les nouveaux venus. La pluri-activité enfin, souvent universitaire ou bibliothécale, permet à de nombreux auteurs de combiner une vie professionnelle et la poursuite de l'œuvre littéraire par le nomadisme. Il n'est pas anodin de constater qu'une part significative des écrivains, grands ou petits, sont des acteurs physiques de la mondialisation. Ce ne sont pas seulement leurs livres qui voyagent et les auteurs font partie de cette catégorie réduite de la population mondiale qui négocie un droit à voyager. La combinaison de la matière littéraire mondiale et de la corporation des écrivains mondialisés se présente d'une certaine manière comme une variable d'ajustement qui aide les lecteurs locaux à élaborer par la littérature de nouvelles représentations du monde, permettant certainement (peut-être) d'y vivre mieux.

La cartographie des trajectoires de vie d'un nombre significatif d'auteurs contemporains, tout comme l'exploration de leurs bibliothèques et de leurs réseaux littéraires personnels, permettraient de valider cette hypothèse. Il semble possible d'adapter au registre de la littératie le travail sur les mobilités des habitants et travailleurs d'un grand quartier populaire strasbourgeois réalisée par Barbara Morovich (2011) pour essayer de représenter graphiquement des parcours de mobilité d'écrivains, mais aussi de lecteurs. Le document 29 représente le parcours d'une jeune chercheuse au moment où elle rencontre un nouveau terrain, un quartier populaire strasbourgeois, utopie urbanistique stigmatisée à quelques kilomètres de la frontière allemande. Le transfert vers la littératie advient d'abord de la méthodologie même, celle d'un entretien long et d'une fabrication concertée de la figure avec l'interviewée. La « matière texte » et la « matière langue » sont massives dans ce protocole à tel point que la graphiste du projet utilise la citation dans la totalité des figures de l'ouvrage, ce qui constitue un procédé assez rare. Ce travail n'est pas non plus sans évoquer les propositions graphiques d'Abraham Moles, grand nomade scientifique et néanmoins strasbourgeois éminent (1966-1987). Ce transfert pourrait se faire autant vers des personnes à faible littératie (un immigré roumain de culture rom dans un bidonville d'une ville de banlieue française) que vers des personnes disposant d'une littératie abondante et même d'un capital littéraire, ou encore vers les positions moyennes de la majorité des gens lettrés mais non littéraires.

122 www.icorn.org/index.php



Document 29 : le parcours de mobilité

Pauline, 24 ans, anthropologue.

Fac-similé de la page 20 de Barbara Morovich (dir), 2011, *Mobilités, les mouvements de la ville de demain*, éditions Association Horizome.

Dans cette circulation, la dimension linguistique pourrait être mise en valeur et montrerait certainement des situations linguistiques réelles éloignées du monolinguisme normatif à la française.

La lutte des langues

L'ensemble Canada-Québec a été un temps envisagé comme un terrain possible pour cette recherche : grande richesse des problématiques linguistiques et multiculturelles, confrontation de la politique publique au modèle du marché nord-américain, conditions d'accueil de la recherche sur le Canada très favorables au jeune chercheur. Gardons de cette piste finalement abandonnée au regard de la durée effective de la thèse, quelques éléments pour cadrer cette « lutte des langues », dont le Mali est aussi un théâtre singulier (et la Corée dans un registre bien différent). Si le mono- ou l'unilinguisme français dominant dans les élites républicaines (effacement des langues et des accents régionaux, non-reconnaissance des langues exogènes parlées sur le territoire national) s'est atténué depuis une vingtaine d'années sous une double pression interne (celles des mouvements régionalistes et des communautés immigrées) et externe (celles du droit européen et de la mode du multiculturalisme), il a constitué et reste un modèle fort : un État, une nation, une langue. La situation des Canadiens francophones des années 1960, telle que la décrit le poète canadien Fernand Ouellette, est un bilinguisme dissymétrique qui entraîne la dégénérescence et la

mort annoncée du français au Canada. *La lutte des langues et la dualité du langage*¹²³ est publié en 1964 dans la revue québécoise *Liberté*¹²⁴. Fernand Ouellette déconstruit (le mot est faible, il l'anéantit plutôt) ce qu'il nomme le mythe du bilinguisme. De manière originale et provocante (nous sommes en 1964), l'intellectuel québécois ouvre le corps de son texte par un proverbe bambara (« Que suis-je, disent-ils, et que puis-je faire sans les autres ? En arrivant, j'étais dans leurs mains, en m'en allant je serai dans leurs mains. ») et la référence à *Théorie de l'information et perception esthétique* d'Abraham Moles (1958).

Dans sa très belle, prophétique et performative conclusion, Ouellette politise la langue en offrant cette dissociation ultime entre mémoire et histoire. *Le peuple canadien-français est devant le dilemme suivant : ou bien il se relève et restructure toute sa société globale en la fondant sur l'unilinguisme français, en la pensant comme un Français d'Amérique du Nord ; ou bien il démissionne et se laisse assimiler. Qu'il choisisse de vivre dans une véritable fédération ou qu'il choisisse l'indépendance, il doit repenser entièrement sa société, à tous les échelons. [...] Pour nous ébranler davantage, certains parleront du destin anglo-saxon de l'Amérique du Nord, de leur vocation continentale. [...] Nous savons, nous, que l'Amérique du Nord peut être pensée en français, puisque nous avons commencé à le faire. Nous savons qu'il n'y a pas de vocation continentale. Le Cambodge a-t-il le droit de coexister avec la Chine ? Le Danemark avec l'Allemagne et la France ? Nous sommes bien chez nous en Amérique du Nord et nous nous sentons solidaires de son destin. Un petit peuple, s'il a moins de puissance, n'a pas moins de qualité. Son unicité est déjà une grande richesse pour ceux qui croient à autre chose qu'au dollar. Il est donc urgent de refaire notre société ; de la repenser en Français d'Amérique du Nord, en Québécois. Le français ne deviendra la langue de la vie quotidienne qu'à ce prix. Le problème de la langue, au Québec, doit être immédiatement politisé. [...] Notre conception du monde est la manifestation des cultures française et nord-américaine. Nous sentons bien l'Amérique, nous l'avons dans la chair. Et elle n'est pas allergique à notre langue. Nous, poètes du Québec, le prouvons. Le Québec deviendra l'image qu'il se fait de lui-même. [...] Car ce n'est plus par le recours au passé que nous trouverons le courage de vivre le présent. Trop longtemps notre volonté de vivre fut supplantée par notre mémoire d'avoir été. Ce retour incessant aux événements morts n'a déterminé chez nous qu'un désir de survivre. Or, quand il ne s'agit plus de survivre, mais de vivre, le présent et le futur seuls sont des forces vives. Il faut dissocier histoire et mémoire ; notre histoire doit être faite avec nos mains. Que la nation qui a vécu dans la mémoire, retourne à la mémoire. Nous sommes d'autres hommes et nous avons d'autres espoirs.*¹²⁵

En évoquant son parcours biographique, la perte de la langue maternelle, le « français », où le « truc » et le « machin » prennent la place du vocabulaire perdu, Ouellette montre comment la langue est analogique à la condition économique dans le Québec des années 1960. Face à une ascension sociale individuelle qui oblige au bilinguisme, face à l'absence incriminée de penseurs québécois, face au racisme linguistique contre les « nègres blancs » québécois (« speak white ! »), face à cette langue déjà morte (« les langues qu'on utilise après 5 h. p.m. sont déjà mortes »), face à la prolétarianisation et à l'insécurisation de

123 Fernand Ouellette, *Liberté*, vol. 6, n° 2, () 1964/31-32, pages 87 à 113

<http://id.erudit.org/iderudit/59902ac>

124 Concurrente souverainiste et interventionniste de la revue *Cité libre*, fédéraliste et libérale, les deux revues formant au départ l'un des socles de l'opposition au conservatisme clérical québécois.

125 *Ibid.*, pages 110 à 113.

la nation linguistique québécoise, face à l'assimilation (qu'il décrit en fonction de son éloignement géographique au centre de gravité québécois), l'auteur de *La lutte des langues* appelle à la recreation et à une ascension collective. Cet appel au politique et à la politique publique prend une double forme. D'abord, l'affirmation d'un ancrage, d'un lien, d'un territoire, d'une identité locale collective, consistante et irréfragable – un indigénisme, un nationalisme. *Nous du Canada français, étions Nord-Américains bien avant 1760. Notre structure familiale et même notre société rurale étaient nord-américaines. Elles avaient été largement déterminées par le milieu canadien. [...] notre mobilité ressemblait beaucoup à celle des Américains ; elle montrait une similitude culturelle entre les deux pays. Ce n'était pas la stabilité qui caractérisait notre société, mais des "cycles alternant de migration et de colonisation". Aujourd'hui nous nous rappelons que nous avons commencé à penser, à structurer notre société en Français nord-américains. Même aux yeux du Conquérant nous étions les Canadiens. Oui nous avons été et nous sommes bien de ce continent.*¹²⁶ Dans le second volet de son propos, Fernand Ouellette procède à une violente charge contre le bilinguisme qu'il dénonce comme asservissement, comme colonialisme, comme dégénérescence, créant presque un « anti-multiculturalisme » par anticipation – un éloge de la dimension nationale classique, un bouclier monoscalaire.

*S'il fut un temps, dit-on, où nulle part on ne parla mieux le français, on peut voir aujourd'hui à quel point le bilinguisme avilit notre langue. Nous pouvons témoigner que le bilinguisme est la fosse des peuples. Nous le subissons profondément dans notre être collectif et individuel. Notre souffrance est aussi aiguë que la conscience de notre dégénération.*¹²⁷ La loi 101, nom usuel de la Charte de la langue française définissant les droits linguistiques des citoyens québécois et des autres habitants et faisant du français la langue officielle de la province, a été proclamée le 26 août 1977. La loi 101, conflictuelle en raison même de son objectif (contrôler la langue publique dans un territoire où plusieurs langues co-existent), prévoit la protection des minorités (anglophone et amérindienne) dans des registres juridiques essentiels et a subi des modifications significatives lors de lois modificatives (lois 104 et 115 notamment, sur l'accès à l'enseignement anglophone) au travers du contentieux juridique avec la Cour constitutionnelle canadienne.

Cette position radicale de l'action publique se développe dans un contexte de paix civile au sein d'un État de droit (Le Canada contemporain), d'autres situations ont montré que la guerre des langues se déroule dans des ambiances souvent moins policées et plus meurtrières et que, quelquefois même, l'enjeu de ré-inventer des frontières linguistiques accompagne les projets de spéciation nationale. Le cas du serbo-croate, langue maternelle de 16 millions de Yougoslaves (Serbes, Croates et Musulmans bosniaques et Monténégrins) sur 22 millions en 1981 est remarquable. Les frontières ethniques ne recoupent pas originellement les variantes dialectales de la langue courante, ni celles du lexique de la modernité, mais la création du « serbo-croate » (une langue de l'élite) au milieu du 19^{ème} siècle se réalise en réalité sur deux normes linguistiques différentes, quoique totalement intercompréhensibles, le serbe, dominant dans l'État yougoslave et le croate, perçu par ses locuteurs comme discriminé. Le linguiste Paul Garde montre (2004) comment les différences linguistiques pré-existantes qui étaient pourtant

126 *Ibid.*, page 108.

127 *Ibid.*, page 108.

fonctionnelles et même convergentes dans l'État fédéral, ont été choyées, inscrites dans les cursus scolaires, parfois suscitées jusqu'au délire pour aboutir à un véritable effet de spéciation : les nouvelles générations des nouveaux États sont de moins en moins intercompréhensibles. Un des résultats de cette crispation ou divergence linguistique est le *rôle croissant, comme langue auxiliaire, de l'anglais, porté par les administrations internationales civiles et militaires en Bosnie, au Kosovo, en Macédoine, par la présence des humanitaires, par l'espoir presque universel d'une émigration au Canada, en Australie ou ailleurs...*¹²⁸ À l'opposé de la résistance québécoise, les stratégies maliennes de la langue apparaissent comme très complexes. La sollicitation du travail de Daniele Morante, critique du babélisme¹²⁹ et porteur d'une *realpolitik* linguistique fondée sur une démarche géographique, nous sera précieuse. Un objet qui semble fantaisiste comme le *portuñol*, cette créolisation hispano-portugaise aux frontières brésiliennes (Chareille, 2004) est-il anecdotique ou simplement débutant et que nous dit-il des dynamiques de la mondialisation ?

La fin des cultures nationales, la mort d'une échelle ou un simplisme ?

Dans *La fin des cultures nationales ? Les politiques culturelles à l'épreuve de la diversité*,¹³⁰ Lluís Bonet et Emmanuel Négrier mettent en doute le déclin univoque et général des politiques publiques nationales qui serait constaté depuis une vingtaine d'années depuis l'entrée dans un nouveau cours historique à base de libre-échange généralisé et de réduction des fonctions de l'État. Ils font ce constat à travers l'observation de la réalité des nouveaux pôles d'action publique. Ces nouveaux pôles de puissance, s'ils ne sont pas nationaux, agissent de concert avec les niveaux nationaux (réduction proactive des contradictions), lesquels conservent (pays développés) ou construisent (pays du Sud) des capacités d'agir consistantes, et, dans le cas du gouvernement à distance (Epstein, 2005, 2009), continuent d'exercer une influence déterminante sous l'apparence du retrait au travers de la mise en concurrence des territoires (en lieu et place des normes nationales et des négociations locales et singulières). Pour Bonet et Négrier, il n'est pas question de fin des cultures nationales. *Nous avons opposé deux acceptions de la fin des cultures nationales. La première désignait l'hypothèse de l'aboutissement d'un cycle historique, celui des États-nations en bout de course, dont les politiques culturelles seraient aujourd'hui débordées d'en haut (européanisation, globalisation) et d'en bas (fédéralisation, décentralisation, localisation) par l'émergence de nouveaux pôles d'intervention. Cette hypothèse de la substitution entre niveaux est simpliste. Elle ne rend pas compte de la réalité des relations entre eux qui font que, plutôt que de transferts de l'un à l'autre, la véritable question est celle des nouvelles articulations entre elles. La globalisation et la décentralisation ne remettent pas frontalement en cause la vocation de l'État. En revanche, elles en transforment en profondeur les modalités d'intervention.*¹³¹ D'autre part, ce qu'on appelle l'exception culturelle signifie, dans un registre simplifié, limiter l'extension des accords de libre-échange à tout ou partie des activités culturelles. *Cette expression est née lors du précédent cycle [de*

128 Paul Garde, 2004, *Les langues dans l'espace ex-yougoslave*, in Méditerranée, n° 3-4, page 28.

129 qu'il définit comme une vision superlative, baroque et erronée de la diversité linguistique dans le monde.

130 Lluís Bonet et Emmanuel Négrier (dir.), 2008, *La fin des cultures nationales ? Les politiques culturelles à l'épreuve de la diversité*, Éditions La Découverte.

131 *Ibid.*, page 189.

*négoce de l'OMC] qui s'est achevé à Marrakech en 1994. Elle signifie que la Communauté européenne et la plupart des États membres de l'OMC (113) ont refusé de prendre des engagements de libéralisation dans le secteur audiovisuel, estimant qu'il était essentiel de préserver la capacité d'intervention des États contre d'éventuelles remises en cause par l'OMC.¹³² Catherine Trautmann, alors ministre de la Culture du gouvernement Jospin, en 1999, pose le débat dans un texte préparatoire aux négociations OMC de Seattle : l'exception culturelle entendue comme la conservation de marchés nationaux où s'exerce la souveraineté nationale et non les règles du libre-échange, se combine-t-elle ou permet-elle d'atteindre l'objectif de la diversité culturelle. La notion de diversité culturelle ne se substitue pas à celle d'exception. Il n'y a ni glissement sémantique dissimulant une réalité occulte, ni a fortiori abandon. Tout simplement, ces deux notions ne se placent pas sur le même plan. Par « diversité culturelle », il s'agit d'explicitier la finalité poursuivie dans la négociation. « L'exception culturelle » est le moyen, à mes yeux non négociable, d'atteindre l'objectif de diversité culturelle. Cette nouvelle notion est positive, elle exprime la volonté de préserver toutes les cultures du monde, et non seulement notre propre culture, contre les risques d'uniformisation. Mais je reste très attachée à l'expression « exception culturelle », même si elle n'a jamais figuré en tant que telle dans aucun traité.¹³³ Bonet et Négrier montrent la difficulté à combiner les deux pratiques de l'exception et de la diversité culturelles, qui ne sont ni superposables, ni convergentes par nature. Les pouvoirs publics sont donc placés devant plusieurs dilemmes. Justifier des politiques de soutien en s'écartant des impasses du protectionnisme ; réaffirmer une exception culturelle en adaptant les instruments d'intervention au gré des secteurs ; stimuler les industries culturelles tout en promouvant la diversité interne des contenus et des échanges ; maîtriser les effets de la concurrence tout en encourageant les initiatives flexibles, spécialisées et imaginatives¹³⁴. À la fin de leur conclusion, ils exposent leur vision d'une gouvernance multi-niveaux de la diversité. Un programme pragmatique que nous discuterons lorsque nous serons au Mali. Jérôme Lombard et al. proposent de renverser le point de vue en observant *La mondialisation côté Sud, par les acteurs et les territoires* (2006). *Penser la mondialisation à partir [des] acteurs, c'est déconstruire le processus pour interroger les rapports de pouvoir qui le constituent. [...] Des interactions de toutes natures modifient les positions respectives et particularisent les évolutions selon les lieux¹³⁵*. D'autre part, de la même manière que nous avons fait l'hypothèse que la pertinence des approches de Jack Goody et de Brian Street pouvait varier avec l'échelle des observations, de même la variabilité des maillages interroge les politiques culturelles de l'exception et de la diversité. Dans la fabrication des pratiques et des politiques de la littératie, comment douter qu'un phénomène de type *Modifiable Areal Unit Problem*¹³⁶ n'affecte la géographie*

132 Catherine Trautmann, in *Dossier de la Lettre d'information du Ministère de la culture et de la communication*, 10 novembre 1999

www.culture.gouv.fr/culture/actualites/lettre/dossiers/Dossier-n56.pdf

133 *Ibid.*

134 Bonet et Négrier, *ibid.*, page 209.

135 Jérôme Lombard et al. (dir), 2006, *La mondialisation côté Sud, acteurs et territoires*, IRD éditions, page 16.

136 « Les maillages ont une fonction essentielle pour le contrôle des territoires, ils sont périodiquement révisés [...]. La science politique s'intéresse de très près au maillage des circonscriptions électorales, dont le dessin fait toujours l'objet d'après négociations et parfois de manipulations. [...] Claude Grasland [...] assimile le maillage à une opération de caractérisation de l'espace, tout aussi contingente à la culture et à

culturelle selon la taille des entités d'échelle supposée comparable qu'elle scrute en rendant suspecte toute mesure de la diversité ? Enfin, il nous faut questionner la nouvelle dimension numérique des individus et des sociétés pour comprendre ce qu'elle modifie dans le jeu scalaire.

L'ubiquité virtuelle, une révolution dans la géographie ?

*Théoricien de la vitesse, du virtuel, de l'instantané, de l'immatérialité et de la délocalisation, Paul Virilio annonce une disparition de l'espace dont on ne sait si elle est un cauchemar ou une prémonition, si elle relève d'une poétique de visionnaire ou de la simple et lucide observation des tendances.*¹³⁷ Si la formidable accélération des vitesses a tué l'espace, l'internet promoteur d'une ubiquité ou plutôt d'une forme d'ubiquité très limitée en annule-t-il la possibilité même ? Notre ubiquité virtuelle pourrait être ici la capacité à émettre ou à recevoir n'importe quel document/information depuis notre point d'entrée dans le réseau. Des deux types de maillages physiques les plus fréquents (hiérarchique et vertical ; égalitaire et horizontal), l'internet a la réputation d'emprunter plus au second qu'au premier : c'est un réseau non centralisé, non privatisé, sans droit d'accès autre que logistique. Dans la réalité, il importe également de distinguer organisation physique du réseau en tant que système de tuyaux et organisation algorithmique des systèmes de flux d'informations qui s'y développent. Couper un pays de l'internet comme la « hackeuse à la bêche » de notre exergue ou plus discrètement filtrer et surveiller des contenus (Tunisie sous Ben Ali, Chine, Iran, Australie), cela est possible. Les pays technologiquement les plus avancés disposent également d'armes capables d'anéantir soit le réseau électronique de communication d'un pays ennemi (bombes à impulsion électro-magnétique¹³⁸), soit son système d'échanges d'informations (les virus et proprement la cyber-guerre), soit les deux, dans des temporalités et des intensités différentes. La conservation des données de l'internet, notamment celles nées sous une forme informatique (par opposition aux documents numérisés) est un problème sous-estimé (Darnton, 2009, 2011) : difficultés d'inventaire par les moteurs de recherche, incompatibilité des systèmes d'exploitation (simultanément ou en différé, usure physique), incommensurabilité des matières (cas extrême du courrier électronique), mode de création de l'archive numérique à inventer. Si la perte des résultats du recensement de 1960 aux États-Unis par obsolescence du matériel informatique est un mythe (le Bureau du recensement a réussi en 1976 à retrouver

l'histoire d'une population donnée que la caractérisation en groupes sociaux. Le dessin irrégulier et les limites des maillages administratifs, souvent arbitraires par rapport aux distributions spatiales que le géographe étudie, posent la question du filtre que le maillage introduit en tant que niveau d'agrégation des informations individuelles. La variabilité des maillages devient alors un obstacle à la comparabilité des territoires inégalement subdivisés (problème bien formalisé par Stan Openshaw sous l'appellation générique de MAUP : Modifiable Areal Unit Problem). Une solution pour résoudre cette difficulté consiste à redistribuer les informations dans un carroyage régulier avant de les analyser ou de les visualiser. Souvent, on passe ainsi de représentations discontinues à des représentations continues de l'information. »

Denise Pumain – notice « maillage » du site hypergeo - www.hypergeo.eu/spip.php?article436

137 Extrait de la bibliographie de son éditeur principal, Galilée.

www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=livAut&auteur_id=2051

138 L'impulsion électromagnétique désigne une émission d'ondes électromagnétiques brève et de très forte amplitude. L'impulsion électromagnétique de haute altitude est l'effet secondaire ou souhaité d'explosions nucléaires en vue de la destruction de matériels radios et électronique et du brouillage des télécommunications. Cet effet peut se propager à grande distance si ce qui l'a créé a été prévu à cet effet. - Wikipédia.

l'essentiel des données, à un coût élevé), l'ubiquité possède de remarquables fragilités dans le temps. De tout cela, nous tenons que l'ubiquité virtuelle est certes réalisée dans de nombreuses parties du monde, mais qu'elle reste coûteuse en énergie et en moyens, fragile et menacée par de nombreux risques de nature très diverse : ses coûts de production et de reproduction sont élevés.

Le caractère désordonné, car égalitaire et horizontal, du réseau internet, est une garantie non absolue, mais probable contre les risques de perte. En soi, cette qualité n'est pas propre à l'internet, car notre bibliothèque actuelle est délimitée autant par les accidents de la transmission matérielle des textes que par les choix des « éditeurs » du passé qui, en sélectionnant le corpus des auteurs classiques, vouaient par là même à l'oubli des pans entiers de la littérature.¹³⁹ La comparaison de l'internet contemporain avec les bibliothèques antiques particulièrement élémentaires dans leurs techniques matérielles permet de réduire l'aspect magique que l'internet prend parfois dans le débat¹⁴⁰. En s'intéressant à la fois aux lecteurs ordinaires de l'époque (« les philoponoutes philosophein, les amis de la lecture, en somme un public diversifié et non spécialisé¹⁴¹ ») et aux exemplaires arrivés jusqu'à nous (qui sont le plus souvent des exemplaires tenus de ces lecteurs ordinaires, et notamment des textes documentaires dont le verso a été utilisé pour recopier des textes littéraires), Luciano Canfora (1989) montre que la connaissance que nous avons du patrimoine littéraire antique ne provient pas majoritairement des grandes bibliothèques concentrées (hiérarchiques, verticales) qui ont souvent été détruites, pillées, brûlées, mais du « réseau » dispersé et non formel des lecteurs ordinaires de l'époque. Ce qui subsiste ne provient pas des grands centres frappés par les destructions violentes, dont le fanatisme chrétien, mais plutôt de la périphérie¹⁴². Dans cette catégories de textes, la qualité académique est faible : il y a probablement un abîme entre ces livres d'usage privé et les exemplaires très soignés, surveillés par les grand critiques du Musée¹⁴³. Entre l'internet d'aujourd'hui et la bibliothèque antique horizontale, au delà de l'incommensurable différence de moyens, de nombre et de représentations, nous voyons une commune fragilité et l'abondance des matières inachevées, imparfaites, voire décevantes.

139 Christian Jacob, Les bibliothèques d'Alexandrie, mars-avril 1989, revue *Préfaces, les idées et les sciences dans la bibliographie de la France*, n° 12, page 68.

140 Comme en témoigne, parmi tant d'autres ce dialogue de décembre 2008 entre Ali Baddou et Bruno Racine, le président de la BNF (depuis 2007).

Bruno Racine

- Et puis Internet permet d'être son auto-éditeur ... il y a toujours eu des écrivains amateurs, mais dont les manuscrits étaient repoussés par les éditeurs professionnels, aujourd'hui, en effet, mais aussi c'est vrai pour les vidéos et les films, etc., donc la notion

Ali Baddou

- Bon, c'est plutôt quelque chose de positif ...

Bruno Racine

- C'est positif euh, oui, ça a de bons côtés, oui, parce que ça permet ... mais c'est une masse euh indistincte, comme l'a dit Alain-Gérard Slama.

Ali Baddou

- *Bon, on y revient, Messieurs juste après...*

Bruno Racine

- On peut s'y noyer...

Ali Baddou

- On y revient alors juste après les informations, on va essayer de garder la tête hors de l'eau...

Les Matins de France-Culture, 3 décembre 2008, 7 h 58, transcription par nos soins sur podcast.

141 Luciano Canfora, La bibliothèque d'Alexandrie, mars-avril 1989, revue *Préfaces, les idées et les sciences dans la bibliographie de la France*, n° 12, page 79.

142 *Ibid.*, page 81.

143 *Ibid.*, page 79.

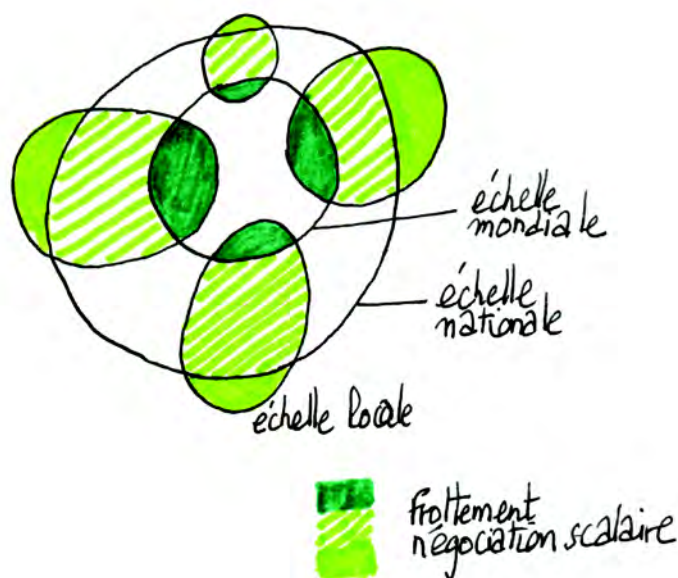
Malgré cette ré-affirmation de l'ordinaire, la naissance d'une bibliothèque numérique mondiale, composée d'un grand nombre de bibliothèques numériques particulières reliées entre elles par un réseau non hiérarchisé et éventuellement concentrée dans certains segments par une (ou des) bibliothèque hégémonique et verticalisée, constitue bien un phénomène totalement inédit de gestion de la ressource. Nous évoluons en somme entre la gestion de cet inédit et la permanence observable de régularités ordinaires. L'échelle mondiale semble évidente en ce qu'elle définit une possibilité d'accès généralisé à distance à la ressource et sous certaines conditions néanmoins : respect de la confidentialité (régime des archives, régime des actes publics, l'avant *open data*), respect du droit d'auteur, donc de la discontinuité introduite par le passage dans le domaine public ou accommodement par un détournement (piratage) ou une mise à disposition payante (abonnement) ou gracieuse du texte (licence libre). Lors de chaque nouvel acte littéraire, l'acteur « cède » ses données personnelles aux opérateurs sans savoir de quelle manière elles seront exploitées¹⁴⁴. D'autre part, l'outil internet est perfectible constamment, tant du point de vue des conditions de consultation que de l'indexation et de la richesse des contenus. C'est donc un phénomène débutant, caractérisé par des confrontations stratégiques de grande ampleur menés notamment par un acteur privé, devenu en très peu d'années un poids lourd de l'internet, Google. Nous trouvons là un exemple de l'avantage initial en économie à l'échelle mondiale. Sa force et sa performance à un stade pourtant limité de son développement montrent, par comparaison, le retard pris, intellectuellement et matériellement, par les acteurs publics ou privés du livre en Europe. L'enjeu scalaire n'est donc pas simplement celui de la consultation ubiquiste, mais aussi bien évidemment celui de la production et du contrôle de l'infrastructure physique et algorithmique de cette bibliothèque mondiale. Une part significative des acteurs de la grande culture française ont particulièrement peur de la « désintermédiation » que permet l'accès direct au produit numérique : éviction des prescripteurs tels que éditeur, libraire, bibliothécaire, critique, professeur, élu, clerc, etc. Cette désintermédiation totale est pourtant un mythe, la bibliothèque numérique mondiale s'organise plutôt sous le régime de la concurrence entre des acteurs sortants (le grand prescripteur) ou entrants (comme Babelio), agissant dans des perspectives scalaires et idéologiques différentes. L'indexation communautaire ou sociale des contenus (folksonomie, mot-valise de l'anglo-américain *folk* et *taxonomy*) est une alternative à l'indexation des algorithmes marchands (par exemple, « les personnes qui ont acheté ce livre ont aussi acheté ... ») comme aux prescripteurs classiques ou attendus.

Une position de recherche sur « l'enjeu scalaire »

Il faut essayer de représenter les échelles autrement que comme une pile d'assiettes. Outre l'appel du bris (de la vaisselle), elle tend à figurer les échelles comme des concepts statiques, voire des objets réels. Notre position de recherche est d'explorer le jeu scalaire à partir de la crise de l'échelle nationale et de la puissante dynamique de l'échelle mondiale, en ayant comme échelle de référence, le local, l'échelle quotidienne de vie de la plupart des acteurs. L'enjeu scalaire est ici l'enjeu politique de construction de l'espace réel rapporté à nos deux sujets, bibliothèque et littérature. Les pratiques habitantes et les politiques publiques s'inscrivent dans des territoires où les échelles sont une combinatoire nécessaire à l'agir des acteurs. Dans les deux figures suivantes, documents 30 et 31, nous

144 Le maintien de son anonymat requiert des moyens inaccessibles au lecteur ordinaire.

tentons de mettre en évidence l'échelle locale en ce qu'elle est à la fois elle-même et la combinatoire de toutes les autres. C'est-à-dire que l'interprétation du local ne peut être réduite aux causes locales.



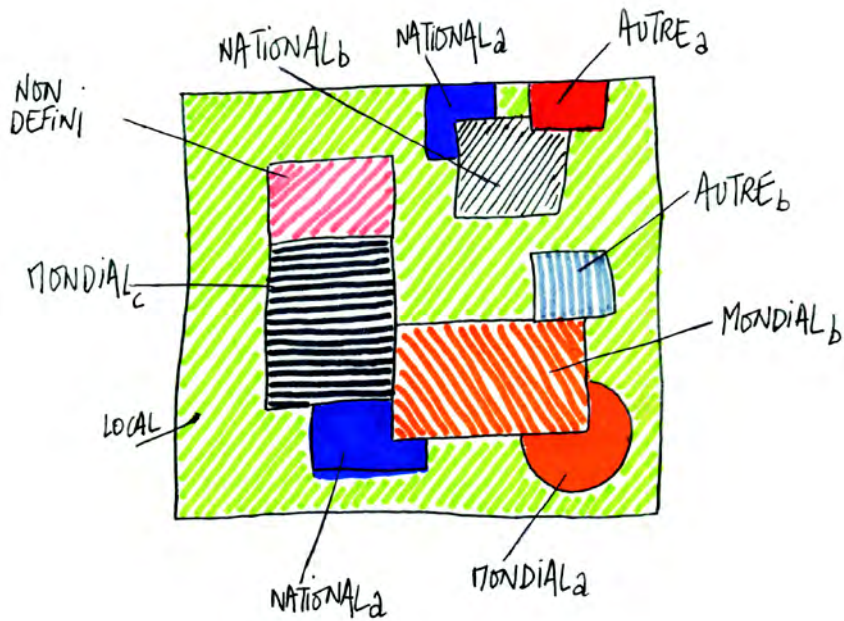
Document 30 : l'échelle locale frottée aux échelles nationale et mondiale

(F. Barbe, 2012)

Nous parlons ici de frottement, de bricolage et de négociation scalaire. Il faut aussi imaginer une archéologie et une science-fiction de l'interaction scalaire.

Le *bojagi* est un art textile coréen traditionnel. Comparable au patchwork, c'est un assemblage de tissus de forme carrée destiné à transporter quelque chose (avec pliage et nœuds). Lee O-young en fait un éloge appuyé dans son *Korea style* (2009). Le *bojagi* est l'opposé de la valise. Contenant populaire, auto-produit, plastique qui s'adapte à ce qu'il doit transporter et permet d'inventer d'autres usages (« Flexibility and multi-purpose qualities¹⁴⁵ »). Transposer la philosophie *bojagi* dans le registre scalaire, ce serait dire que le réel est ce que nous transportons dans le *bojagi*, à moins que nous ne soyons dans le *bojagi*. Ou le *bojagi* lui-même. C'est une métaphore que nous aimons pour sa richesse heuristique.

145 Lee O-young, 2009, *Korea style, 64 objects of seeing Korea*, Design House Publishers, page 38.



Document 31 : le *bojagi* scalaire, le pliage, le nœud et la couture

Difficile de restituer l'effet-matière : les textiles variés, les fils, la qualité de chaque couture, le chatoiement des couleurs, l'odeur du tissu, patiné ou fraîchement lavé, le froissé, le plié, le drapé. Le nœud quand on a fermé le *bojagi* et qu'on est prêt à partir. (F. Barbe, 2012)

Ce jeu scalaire et ces métaphores, nous les avons, consciemment ou inconsciemment, utilisés lors de notre recherche, en particulier lors des enquêtes de terrain.

Parce qu'à ce moment de la géographie savante, nous sommes repris par ce que nous sommes censés neutraliser et objectiver.

Nous sommes en vie.

14/ Méthodologies : normes, bricolages et recherche-action

Cette dernière contribution retrace les conditions intellectuelles et matérielles de notre recherche menée sur trois ans : dépôt du sujet à l'automne 2009, remise de la thèse aux membres du jury et soutenance à l'automne 2012. Des références antérieures seront fournies quand nécessaire, à commencer par le choix de mener cette recherche. L'interaction chercheur/société sera autant que faire se peut explorée et exposée.

Du choix par l'expérience

Avant de déposer ce sujet, nous avons envisagé un temps de travailler sur une approche géographique de la question publicitaire. Dans ce temps de discussion d'une possible recherche avec des géographes (directeurs de thèse potentiels ou non), nous avons pu mesurer les difficultés d'accès à la donnée publicitaire (propriété et confidentialité des données privées ou publiques, tant sur les coûts, les partenariats, les modes d'évaluation) et le risque qui en découlait de se rabattre sur une géographie des représentations appliquée à la publicité, ce qui n'était pas du tout notre projet. De ce qui est apparu comme une enquête impossible compte-tenu de l'état du champ, de notre disponibilité réelle (thèse non financée) et de notre profil engagé (peu propice à une thèse CIFRE), nous en avons conclu à l'impossibilité de mener un tel projet malgré son intérêt. Nous avons eu une longue discussion téléphonique avec Jean-François Staszak, notamment sur la spécificité de l'approche géographique d'un tel sujet, et plus généralement la géographicit  d'un sujet de recherche en géographie et les normes relatives aux objets étudiés, aujourd'hui en France. Il y a longtemps, en 1987, nous avons soutenu un mémoire de maîtrise sur *Les décharges d'ordures ménagères en Loire-Atlantique*, sous la direction de Jean Gouhier (Université du Mans, inventeur de la « rudologie » à la française) et de Jean-Max Pali rne, biogéographe. Plus tard, après plusieurs années dans l'enseignement secondaire public, nous avons passé un DEA de géographie (1994). Notre mémoire, soutenu devant un jury composé d'Alain Chauvet, Bernard Bousquet (Igarun, Nantes) et de Jean-Clément Martin (UFR d'histoire, Nantes)  tait intitulé *L' cole et la ville, un modèle d'intégration socio-spatiale, essai de géographie*. Ce travail montrait comment la sociologie française s'était emparée, de manière très efficace, de la *géographie de l' cole*. Cet objet de recherche nous apparaissait pourtant dès les premiers temps de l'enseignant travaillant dans des lieux précis (un lycée populaire et deux collèges mixtes à Nantes, un lycée d'une petite ville balnéaire, deux collèges en première couronne, l'un en zone pavillonnaire aisée, et l'autre à côté d'un grand ensemble monumental, etc.) comme profondément géographique. La variété locale de l'expérience scolaire et urbaine bousculait le projet personnel et invitait à une action en propre. Comment pouvions-nous récupérer cet objet et y faire de la géographie ? En 1995, nous endossions une agrégation d'histoire-géographie, opération économique et symbolique complexe qui modifiait certaines perspectives et nous permettait notamment de travailler comme Prag à l'Université de Nantes en 2008-2009. Dans ce cheminement d'enseignant et de géographe, nous lisons une continuité en dépit de l'apparente diversité des thématiques (les déchets, l' cole, la publicité, la littératie), nous voyons des objets ordinaires de

l'expérience commune soumis à l'investigation géographique : rapport au lieu et à soi (identité, nomination et labellisation, frontière, mobilité), organisation de l'espace à travers la combinaison et la porosité d'espaces spécifiques, construction et évaluation des politiques publiques.

À partir de 1998, nous développons une pratique d'auteur (récit et fiction) qui aboutit à des publications de livres, des créations radiophoniques sur France-Culture et des performances. En parallèle, après des contacts avec des éditeurs installés à Nantes et un stage chez l'un d'entre eux, après la visite de plusieurs salons littéraires (Paris, Saint-Malo, des petits festivals de poésie), nous trouvons un accord avec l'éditeur nantais l'Atalante pour créer une collection de sciences humaines grand public. Elle s'appellera *Comme un accordéon*¹⁴⁶ en référence à un texte de Blaise Cendrars. Nous avons alors comme projet de solliciter le « second livre » des géographes, celui que l'on ne voit jamais. Il s'agit de la matière écrite qui n'apparaît pas dans les thèses, les articles, les livres écrits selon la norme académique. Nous voulons aussi établir à cet endroit un lieu multidisciplinaire, un lieu de croisement. Entre 2000 et 2004, nous éditons une quinzaine de titres à l'Atalante :

- > *Marchands et citoyens, la guerre de l'Internet*, Mona Chollet, illustré par Gébé (2001)
- > *La jungle, la nation et le marché, chronique indonésienne*, Frédéric Durand (2001)
- > *La dette, roman de la paysannerie brésilienne*, Maurice Lemoine (2001)
- > *Comment on enseigne l'histoire à nos enfants*, Dominique Comelli (2001)
- > *Amérique centrale, les naufragés d'Esquipulas*, Maurice Lemoine (2002)
- > *La paix dans le monde*, Willem (2002)
- > *Des tyrannosaures dans le paradis, la ruée des transnationales sur la Patagonie chilienne*, Philippe Grenier (2003)
- > *Bagoundié blues, petites lumières sur la boucle du Niger*, Mohomodou Houssouba (2003)
- > *Numéro d'écrou 20671 U, lettres au détenu José Bové*, Patrick Herman et José Bové (2003)
- > *L'histoire trouée, négation et témoignage en histoire*, direction Catherine Coquio (2004)
- > *Rien sans elles, de la parité en politique*, direction Nicole Roux (2004)
- > *Gauche et gauchisme, de la première internationale à Porto Alegre*, Octavio Rodriguez-Araujo (2004)
- > *Les boîtes, les grandes surfaces dans la ville*, René Péron (2004)

Dans cet ensemble, nous glissons notre propre *Made in Korea, nouveaux récits de Corée du Sud* (2001). Avant ce temps d'écriture-édition, notre pratique d'enseignant durant les années 90 avait inspiré une série de contributions en didactique de la géographie dans des revues (*Géographes Associés*, *Mappemonde*, *La Revue de l'IREHG*) des lieux de formation (Universités d'été de l'Éducation Nationale organisées par l'Association Française pour le Développement de la Géographie, colloque IUFM) À la même époque, nous participons également à la mutualisation de la profession sur l'internet, principalement dans deux listes de discussion, celle des Clionauts (compte-rendus de lecture en sciences sociales) et la liste ECJS (éducation civique, juridique et sociale), dont nous sommes alors l'un des co-moderateurs au niveau national. Au milieu des années 2000, pendant trois ans, nous sommes à l'état de « fonctionnaire en position de disponibilité » et

146 La collection existe toujours et a été reprise en 2006 par Hacène Belmessous.

<http://www.l-atalante.com/index.php?>

[option=com_catalogue&Itemid=48&page=1&recherche_avancee=&trier=&auteur=&collection=4](http://www.l-atalante.com/index.php?option=com_catalogue&Itemid=48&page=1&recherche_avancee=&trier=&auteur=&collection=4)

gagnons notre vie par la littérature : ateliers d'écriture, lectures, accompagnements éditoriaux, pour et avec des institutions (établissement scolaire, bibliothèque, Jeunesse et Sports, ville, formation continue adultes, insertion des jeunes), premières vacances à la « faculté de géographie ». De cet ensemble d'actes dans et autour de la géographie, dans et autour la littérature, nous voyons alors finalement l'opportunité d'engager le travail sur cet objet, cette matière. La rencontre avec le directeur de thèse et quelques allers-retours en géographicités scellent le sujet et débute la recherche dont on voit qu'elle s'appuie autant sur la bibliographie préalable que sur ce que l'on pourrait qualifier de « pré-terrains », en tous cas une expérience qui dépasse les trois ans du doctorat et renvoie à l'identité et à la biographie du chercheur.

À l'expérience du choix, la recherche-action et la méthodologie

Après avoir identifié notre projet intellectuel, nous avons élaboré un plan de travail : des acteurs, des matériaux, des lieux, des espaces, géographiquement sensibles à différentes échelles, une méthodologie composite, des précautions à prendre. Dans un premier temps, nous essayons d'incorporer positivement l'expérience préalable à la recherche et le statut privé du chercheur dans cet espace nommé littérature. Auteur, le chercheur est aussi éditeur, dans une petite maison d'édition associative, À la criée, projet singulier, mais investi et persistant qui annonce une ligne autour des géographies. Nous avons choisi d'assumer cette position dans le champ sous la forme de la recherche-action. Pour la majorité de nos interlocuteurs, si ce n'est la quasi-totalité (en fonction des conditions spécifiques de chaque rencontre), je suis un chercheur français, doctorant, mais qui écrit et édite aussi des livres en dehors de l'Université. Plusieurs raisons à cela, d'abord, le fait que nous préférons annoncer nous-mêmes cette « couleur » (y compris parfois par la remise d'un catalogue ou d'un texte) plutôt que des interlocuteurs ne la découvrent eux-mêmes en « googlisant » le chercheur (par exemple). Ce rôle nous place vis-à-vis d'un certain nombre d'interlocuteurs comme un pair, un égal, différent, mais quelqu'un qui fait bien le même métier dans un autre ailleurs.

Cela nous a amené, par exemple, à éditer *Les Fleurs du Mali de Charles Baudelaire*¹⁴⁷, un « deuxième livre de géographe » à Bamako en 2011 à l'imprimerie Jamana, l'opérateur historique du livre indépendant au Mali. En Corée du Sud, la pratique formalisée de l'échange des cartes de visite lors des entretiens nous ayant pris au dépourvu, c'est avec une carte de visite « artistique » que nous pallions l'absence de la « première » carte. Cela a souvent permis de détendre l'entretien dès les premières minutes et d'ouvrir vers une approche compréhensive et non institutionnelle, en nous éloignant ainsi du formalisme parfois sévère du rendez-vous institutionnel coréen avec un interlocuteur étranger mal identifié. Dans des circonstances qui s'y prêtent, nous présentons aussi notre projet de développement de collection jeunesse « français + une autre langue » dans ce qui pourrait être une posture interculturelle. Plastique, garantie d'une certaine transparence et d'une réelle proximité aux acteurs locaux, ce profil de recherche-action n'est ni un sésame, ni une panacée. Il s'est trouvé adapté à une thèse non financée autrement que sous le régime de l'Ater, à des temps de terrain comprimés et à une variété de situations et d'acteurs. Nous en assumons les

147 Texte non académique, récit de voyage en poésie urbaine. *Les Fleurs du Mali de Charles Baudelaire*, part 1 *Komaba blues*, part 2 *Takamba tour*, avril 2011, éditions à la criée – à lire dans l'annexe numérique.

défauts qui ont pu survenir d'un manque de temps et de moyens ou d'une trop grande proximité.

La méthodologie se décompose en trois série d'actes, théoriquement séparés, mais constamment mêlés : entretiens, création de données par l'observation directe et collecte de données existantes. Nous avons réalisé une centaine d'entretiens, au Mali, en Corée du Sud et en France (Nantes et Paris). Les premiers entretiens (Paris, printemps 2010) ont été enregistrés sur un zoom H2 numérique, en doublon d'une prise de notes sur un cahier à spirale. Nous n'avons pas vu, compte-tenu de notre projet, hors l'extrême consommation de temps que génère la réécoute, de gains substantiels entre une exploitation rapide des notes, via la mémoire récente, et le travail sur les enregistrements. Lors du terrain malien, après plusieurs discussions préalables avec des Maliens de l'extérieur et de l'intérieur, nous avons décidé ne pas utiliser l'enregistreur. À posteriori, nous pensons que cela a grandement favorisé la libération de la parole sur différents sujets de discussion conflictuels. C'est donc sur un autre cahier à spirale (2011), puis un gros carnet de dessin (2012) que nous avons réalisé nos prises de note. En Corée du Sud, pour des raisons liées à la présence le plus souvent nécessaire d'une interprète coréenne et du temps décalé de la traduction, nous nous sommes également abstenus d'enregistrer et avons procédé de même qu'au Mali, avec une fréquente relecture avec l'interprète pour régler quelques difficultés de translittération des noms de personnes et de firmes. Pendant ces entretiens et dans d'autres situations spécifiques, nous avons réalisé des observations, comportant parfois une trace photographique : description de lieux (école, bibliothèque, lieu de vente, espace publicitaire, etc.), d'acteurs et de comportements dédiés.

La collecte de données existantes a été menée en parallèle, elle nous est apparue parfois un peu extravagante. Au Mali, le chercheur français a eu, au moins une fois, facilement accès à des ressources du ministère de l'Éducation qu'un universitaire, géographe malien, nous disait ne pouvoir se procurer ; nous avons alors transféré ces données à notre collègue. En Corée, nous avons pu observer comment, sous les apparences du même, la production de statistiques s'organise bien dans un cadre de pensée national. À Paris, l'entretien au Syndicat national de l'édition, organisateur du salon du Livre, tourne court. Hormis le tout-venant de récents catalogues, le partenariat avec le prestataire (Reed Expositions France) et le SNE n'autorise aucun transfert de données¹⁴⁸. Nous sommes naïvement éconduits. Notre collecte de données est disparate et supporte des réserves variables sur la qualité des éléments collectés. Il n'y a pas d'unité statistique possible entre nos terrains par le moyen de la simple collecte. Enfin, tant au Mali qu'en Corée du Sud, nous avons pu être hébergé chez des habitants. Cet apport à la recherche est tout sauf négligeable. L'approfondissement de l'échange sur la durée (plusieurs semaines ou mois), la remontée de réseaux, la reformulation (récits, hypothèses), l'écart au sujet, mais qui y ramène par surprise, sont autant de situations dont nous sommes infiniment gré à nos hôtes. Cette relative « disparition » dans le territoire vernaculaire a été rendue possible par le mélange des opportunités de rencontre préalablement organisées : réseau amical préalable, réseau universitaire, réseau du champ littéraire, réseau des expatriés français, réseau social d'échange mutualisé d'hébergement, réseau militant, rencontres de hasard. De ces croisements est sorti le réel de nos terrains.

148 Non directement subventionné, le Salon du Livre bénéficie néanmoins d'un apport d'argent public d'un montant considérable (stands des régions, des institutions publiques, etc.)

Les terrains

Dans notre perspective scalaire, le choix des terrains devait assurer un balayage correct de la gamme en relation avec la thématique et la faisabilité. Il ne s'agit pas alors ici d'accumuler des terrains, mais de préciser que cette monstration de formes géographiques aurait pu être autre. Tel terrain aurait pu remplacer tel autre, telle expérience telle autre. Il n'y a pour nous aucun problème à l'affirmer, au regard de notre hypothèse, et, au fond, cet apparent aléa participe à la légèreté du monde social¹⁴⁹ et à la distance au sujet. Néanmoins, l'expérience accumulée par le chercheur dans ses activités antérieures ou parallèles, une expérience incorporée dans sa propre bibliothèque personnelle et dans la recherche-action, permet des transferts fructueux entre l'incorporé et l'incorporable. Nous nous souvenons que nous n'entendons pas l'échelle comme une pile d'assiettes. Nous choisissons de réaliser des études par des entrées scalaires différentes, nationale, infra-nationale et supra-nationale. Mais à l'intérieur de chaque entrée se rejoue l'ensemble des niveaux d'analyse et d'action.

Les deux terrains nationaux sont **a)** la République du Mali (Mali) **b)** la République de Corée (Corée du Sud). Le choix des deux pays d'enquête, avec le référent français en arrière-plan, répond ici aux types de considérations évoqués plus haut : facilités d'accès par une connaissance antérieure (voyages, réseaux personnels, bibliographie, construction de cours), facilités linguistiques, modalités financières et logistiques de la recherche. Quand le Mali semble se représenter comme un État-nation postcolonial multiculturel, aujourd'hui traversé par une crise sans précédent, la Corée du Sud figure un État-nation à longue maturation et forte homogénéité culturelle malgré la partition violente de la nation coréenne réalisée entre 1945 et 1953. Ces deux expériences nationales et étatiques sont très différentes tant dans le domaine linguistique (du monolinguisme apparent au babélisme revendiqué) qu'économique (deux processus historiques et deux développements originaux et bien tranchés). Avec 14,5 millions de Maliens et 49,2 millions de Sud-Coréens au tournant de la décennie, ces deux pays forment des « marchés » de lecteurs et de scripteurs de petite taille pour le premier, de taille moyenne pour le second, inférieurs au nôtre et bien plus encore au marché étatsunien (308,7 millions), indien (1,185 milliard) ou chinois (1,338 milliard). La taille du marché évoquée ici est théorique, car celle-ci est réglée justement par les politiques de littératie et la singularité des trajectoires nationales. Au regard abusif de celui qui fait de l'Occident la matrice unique de la littératie mondiale, l'exemple coréen (sino-coréen pour être historiquement juste) rappelle que de nombreuses littératies ont balisé le monde depuis les temps historiques et, qu'aujourd'hui, les catégories du pauvre et du riche, du lettré et du non-lettré n'opposent pas l'Occident au reste du monde.

Les terrains d'échelle infra-nationale sont :

a) les îles Aran, un haut-lieu de la littérature mondiale et de la littératie irlandaise, une résidence d'écriture et pourtant un espace ultra-périphérique ; la connaissance des lieux amène ici le chercheur à maîtriser la bibliographie complète de l'archipel (avec ses catégories, bibliomasse, bibliodiversité, bibliome) pour explorer les conditions de production du haut-lieu et celles de sa reproduction contemporaine, la possibilité de voir là un processus de glocalisation observable dans d'autres lieux.

b) le provincialisme et la montée annuelle des petits éditeurs ligériens au

149 Quelque chose comme « provincialiser » le chercheur par trop égocentrique ?

Salon du Livre de Paris ; chaque année, la région des Pays de la Loire finance et coordonne la présence d'une quinzaine de petits éditeurs régionaux dans ce grand événement de la profession ; quelle est le sens géographique de cette forte dépense pour l'acteur public et pour les éditeurs ? Nous souhaitons questionner ce geste avec le concept de provincialisme. Le don du livre vient en contrepoint, car nous faisons l'hypothèse que c'est un autre provincialisme d'échelle mondiale. Nous étudierons comment les conditions de sa réorganisation par les ONG dédiées remettent en cause cette idéologie.

c) la bibliothèque embarquée d'étudiants en géographie représentée sous forme cartographique ; un travail de spatialisation mené avec plusieurs centaines d'étudiants de L1 et L3 de l'université de Nantes, depuis 2009, qui révèle la richesse d'invention et de transfert des étudiants confrontés à cette commande très inhabituelle, qu'ils soient « grands » ou « petits « lecteurs », tous géographes. Nous voyons dans ces étudiants des acteurs ordinaires de la bibliothèque capables de nous aider à nous représenter la littératie comme une ethno-méthode¹⁵⁰ et une incarnation.

Les trois terrains d'échelle supra-nationale sont :

a) le prix Nobel en tant qu'il est un espace de légitimation littéraire d'échelle mondiale. Il montre à la fois une très forte polarisation spatiale et un intérêt récent pour les mobilités ; il s'agit d'une enquête géographique sur les profils et les parcours de la série statistique des écrivains nobélisés et qui soumet le prix Nobel soumis au *distant reading*.

b) la géographie inédite de l'internet, espace universel dans son projet, localisé et polarisé dans sa réalité concrète, ubiquitaire dans sa géographie interne ; ce terrain sera traité au fil des autres terrains. C'est sa présence ordinaire que nous voulons d'abord restituer : rapport entre le monde analogique et le monde virtuel, usages et représentations de ces outils. C'est dans la conclusion que nous essaierons d'en rendre compte.

c) le don international de livres, un flux culturel humanitaire en crise de légitimité ; l'enquête est restreinte au cas français, mais sur la base d'éléments significatifs de pratiques similaires dans l'ensemble des pays développés, en cours ou résiduelles. L'enjeu du don international de livres peut sembler mince, replacé dans une approche systémique, il ne l'est pas du tout. Cette entrée sera travaillée avec celle des petits éditeurs montés au Salon du livre de Paris. Dans ces deux situations, nous voulons interroger le provincialisme, qui peut s'entendre aussi à l'échelle mondiale.

Nous pouvons aussi nommer des terrains envisagés puis abandonnés : le Canada, la revue *Livres Hebdo* du SNE (sous forme d'un dépouillement statistique et orienté vers la cartographie pour produire une vision nationale de l'édition française), les grandes bibliothèques historiques, la réunification de la littératie allemande, la littératie des migrants roms dans une métropole attractive, etc..

Le choix et la conduite des entretiens

Les entretiens ont été conduits principalement au Mali et en Corée, ainsi qu'en France. Le choix des personnes montre une grande diversité, et d'autant plus que le temps d'enquête était long. Le [document 32](#) analyse la série des entretiens et propose une réponse à la question « qui parle ? » « qu'est-ce qui est parlé ?

150 « les pratiques spécifiques des groupes étudiés au sujet de toute une série de questions particulières.

Données	Mali	Corée du Sud	France
Lieux	Bamako, Kalaban-Coro, Kita, Ségou (Gao, 2003)	Mégapole séoulitaine, Cheongju (Province, 2000)	Paris et banlieue, Région des Pays de la Loire
Entretiens individuels	77	36	11
Dont diplômés bac et +	Majoritaires	Quasi-totalité	Quasi-totalité
Dont femmes	12 soit 15,5 %	11 soit 30,5 %	8 soit 72 %
Dont restitutions	3 (hommes)	7 (3 hommes, 4 femmes)	3 (2 hommes)
Entretiens collectifs	8 (dont trois <i>grins</i> masculins - le <i>grin</i> regroupe des habitants par affinités pour discuter et boire le thé)	6 (dont Dumulmeori, groupe environnemental protestataire, mixte)	Non Nombreuses réunions (observation participante)
Dont restitutions	1	0	0
Étrangers résidents ou de passage	3 (femmes)	3 (hommes)	3 (1 femme, 2 hommes)
Modalité principale	Seul	Avec interprète	Seul (enregistrement)
Langues	Français du Mali	Coréen, anglais, français	Français
Durée moyenne	1 heure	1 heure	1 heure
Détails	Échange fréquent de cartes de visite Nombreuses deuxièmes rencontres	Échanges formalisés de carte Quelques deuxièmes rencontres	Peu de cartes, peu de deuxième rencontre, entretiens téléphoniques (4) et proximité
Biais principaux	Usage exclusif du français, pas d'entretiens ruraux, peu d'entretiens populaires Limitation sécuritaire	Effet dilatant et atrophiante de la traduction Pas d'entretiens provinciaux ou populaires	Longue durée, mais investissement discontinu Recherche-action Engagement

Document 32 : analyse des entretiens réalisés au Mali, en Corée du Sud et en France

Lieux, temporalités, langues, genre, variété des biais rencontrés, dont les plus forts nous paraissent être le biais non-francophone au Mali, et en général, l'éviction du populaire. Avec plus de 110 entretiens, il s'agit des conditions réelles d'accès au terrain et des négociations à mener avec les enquêtés pour créer une situation d'échange convenant aux deux parties (négociations qui intéressent la recherche elle-même). Le document ne rend pas compte des va-et-vient (objectivation et subjectivation, engagement et distanciation, excitation et lassitude) du chercheur, de ses « bougés », de sa réflexivité. Un tableau détaillé reprend les entretiens maliens et sud-coréens dans leurs parties respectives. (F. Barbe, 2012)

Hormis les premiers entretiens parisiens dont la réécoute montre le caractère très exploratoire, flottant et attentiste, nous sommes toujours venus avec un discours d'exposition de notre recherche (universitaire, géographique), de notre personne (un auteur, un éditeur) et un cadre de questionnement général adapté à chaque interlocuteur. Nous tentons de les faire parler au-delà de ce qu'ils avaient prévu de nous dire. L'enrichissement se fait d'abord par le caractère cumulatif des entretiens. C'est en montrant qui nous avons déjà rencontrés que nous obtenons l'accélération de l'échange. L'interlocuteur attend du vécu, lui aussi. Une part significative des entretiens fonctionne en système de références croisées, se valide et s'infirmes par les tiers informateurs. Des informateurs informels permettent également de reformuler certaines hypothèses dans un cadre privé, très librement. L'entretien dure exceptionnellement une demi-heure (c'est raté), le plus souvent une heure ou plus, une trentaine de personnes ont été vues plusieurs fois. La « disparition dans le paysage », c'est aussi cette capacité à revenir voir l'interlocuteur sans provoquer de gêne. Au fond, il nous paraît que l'entretien, c'est d'abord tenter l'oubli du protocole et la création d'une relation authentique à l'instant de sa réalisation. Cet idéal ne se réalise pas toujours : fatigue, pression, malentendu, méfiance, contrôle, lassitude, etc. Les raisons sont multiples. Il existe également un problème de confidentialité important dans notre recherche, en France, au Mali et en Corée, pour des raisons finalement assez semblables, la sécurité des nos interlocuteurs. Sa perception s'en est trouvée accentuée à l'écriture et à la relecture, puisque plusieurs personnes s'en sont inquiétées dans les trois pays. Notre travail de recherche est bien de nature à perturber la vie privée et professionnelle de certains de nos informateurs. Raisons proxémiques et sécuritaires au Mali, raisons plutôt professionnelles et socio-politiques en Corée et en France. Cela nous amène à ne fournir la liste détaillée des entretiens qu'aux membres du jury et à la retirer des exemplaires papier ou numérique en consultation publique.

Au Mali, tous les entretiens de 2011 ont été conduits en français et seules des discussions informelles ont pu avoir lieu avec des Maliens non francophones, en présence et avec l'aide de Maliens francophones. En Corée du Sud, nous avons recruté et rémunéré deux étudiantes coréennes pour l'interprétariat en observation et en entretien : Lee Narae, une étudiante de 26 ans (langues, droit international, un séjour de 6 mois en France), avec un niveau intermédiaire de français nous a accompagné sur la plupart des observations (bibliothèques, lieux commerciaux, lieux culturels, espace public), Lee Subin, une étudiante plus âgée, en reprise d'études (littérature française, un an en France, niveau expert, master en cours sur le dramaturge Bernard-Marie Koltès) nous a accompagné lors des entretiens. Plusieurs entretiens sans interprète ont eu lieu en français et d'autres en anglais. La conduite directe des entretiens, sans imiter des protocoles de manuels¹⁵¹, a aussi valorisé une pratique antérieure (une longue interview de Han Kza pour la revue des Cahiers de Corée¹⁵² en 2002, des modérations de débat culturel à Nantes, avec des auteurs comme Willem, Michèle Rakotoson, Johary Ravaloson, la modération d'une douzaine de cafés de géographie, du travail social auprès de précaires

151 Jean-Claude Kaufmann, 1996, *L'entretien compréhensif*, Nathan.

152 « Géographe, auteur de contes pour adultes, fictions radiophoniques et autres textes, il anime également des ateliers d'écriture. *Made in Korea* (L'Atalante, 2001) est son récit de voyage en Corée du Sud, accompagné d'un atlas géo-historique. Cet ouvrage procède de sa découverte enfantine d'une Corée transplantée, celle de Kza Han, revisitée par le regard du géographe. » présentation de l'entretien avec Han Kza, Les Cahiers de Corée, 2002-2003/5.

roumains et français, la conduite d'ateliers d'écriture, etc.). Pour dire rapidement les choses, il s'agit de conserver à l'entretien compréhensif et plus généralement à la méthodologie qualitative sa plus grande liberté, afin de profiter de ses possibilités de découverte et de jouer pleinement cette « combinaison intime entre travail de terrain et fabrication concrète de la théorie¹⁵³ ».

Enfin, un certain nombre d'entretiens ont pris une forme collective. Il s'agit, pour le Mali, en 2011, d'une rencontre-débat avec une vingtaine d'étudiants de la filière archive-documentation de l'Université de Bamako, et, en 2012, d'un atelier de restitution, d'un atelier d'écriture pour les candidats du concours de manuscrit de la Rentrée littéraire malienne – [document 33](#) – et d'un atelier d'écriture avec les étudiants de la filière archive-documentation présents sur le Festival, ainsi que plusieurs rencontres amicales avec des informateurs locaux mis en contact par notre intermédiaire.



Document 33 : atelier collectif au Festival de la Rentrée littéraire malienne

Avec des auteurs ayant envoyé un texte au concours de manuscrits de la Rentrée littéraire malienne, Bamako, mars 2012, co-animé avec Abdoulaye Ascofaré, poète (*Domestiquer le rêve*, 1976, Edim), cinéaste (*Faraw, une mère des sables*, 1996), jeune retraité de l'École Nationale des Arts de Bamako.

(photographie Kaourou Magassa, *Les Échos*)

Il s'agit, pour la Corée, d'une rencontre avec un groupe d'enseignants de l'Association des professeurs de coréen – [document 34](#) – et d'un entretien avec des syndicalistes enseignants du *Korean Teachers and Education Workers Union*, le principal syndicat (né contre la dictature) du monde éducatif coréen. Ces entretiens de groupe nous ont paru particulièrement intéressants et nourriciers, parce qu'ils expriment directement la diversité des opinions, et, par des questions adressées en retour à l'intervieweur, interrogent la réception même des questions qu'il pose.

Au Mali et en Corée, le retour dans le pays pour un deuxième terrain a été profitable pour approfondir les liens avec quelques personnes du premier terrain. Au Mali, une restitution formelle du premier terrain dans le cadre de la Rentrée littéraire malienne de février 2012 nous a été précieuse : envoi préalable d'une synthèse de quatre pages en français aux correspondants maliens connectés, coups de téléphone et visites de courtoisie une fois sur place en vue de la tenue d'un atelier de restitution au Musée national (une douzaine de personnes, dont 6

153 Jean-Claude Kaufmann, *ibid.*, page 24.

personnes entretenues en 2011), deux articles dans la presse malienne, des discussions informelles. En Corée, nous n'avons pu réitérer ce protocole, mais avons organisé une série de restitutions critiques individuelles avec sept interlocuteurs repérés lors du premier terrain : un chercheur en lecture-écriture, un des responsables de la Foire du livre de Séoul (Korean Publishers Association), une journaliste de la presse coréenne anglophone, une chargée de mission « école innovatrice » de la province du Gyeonggi, notre interprète (niveau expert), un *planning editor* belge travaillant en coréen pour une maison d'édition coréenne à forte traduction entrante, ainsi qu'un militant coréen d'une quarantaine d'années contre le « projet des quatre rivières » et la nouvelle base navale de l'île de Jeju. La restitution aux acteurs maliens et coréens a été intensive et nous est apparue extrêmement enrichissante et appréciée des interlocuteurs sollicités. Cette dialectique a nourri la recherche tant dans l'enrichissement que le retrait d'éléments de la discussion, ainsi que par le pétrissage, la répétition et l'affinage successif de notre expression. C'est finalement en France, que le retour critique est le plus difficile à pratiquer, car, nous sentons qu'à cet endroit, le chercheur et l'acteur géographique habitent la même place.

Dans tous les cas, ces retours sont fructueux.



Document 34 : la photo souvenir, Association nationale de professeurs de coréen

Photographie prise à la fin de l'entretien avec des responsables de l'association dans leurs locaux au centre de Séoul, mars 2012 ; à la droite du chercheur, l'interprète Lee Subin. (photographie Association nationale de professeurs de coréen)

Ce fonctionnement avec retour critique n'est pas sans évoquer, dans une version très *light*, la méthodologie de « l'intervention sociologique » dont François Dubet et Michel Wieviorka sont deux acteurs bien connus. *L'intervention sociologique est une procédure analytique dans laquelle se croisent les discours des acteurs et les analyses des chercheurs. Elle n'est pas une photographie des*

*opinions mais un espace artificiel dont l'objectif est de renforcer chez les acteurs les capacités d'analyse et de réflexion. Les acteurs racontent leur vie, leurs problèmes et leurs rêves et, peu à peu, sont tirés en dehors de ces témoignages et invités à les analyser. Mais au lieu de tirer vers ce qui est le plus intime et le plus personnel, le chercheur introduit le « point de vue » des problèmes d'une société. L'expérience intime n'est pas interprétée sur une scène plus intime encore, celle de la « personnalité profonde », mais elle est replacée dans les problèmes généraux qui sont les cadres de cette intimité. Les problèmes privés des relations des parents et de leurs enfants sont interprétés comme des problèmes généraux. Au contraire, les propos idéologiques généraux sont lus dans leurs effets directs sur la vie quotidienne.*¹⁵⁴ Nous nous souvenons très bien avoir été marqués par la lecture de *La galère, jeunes en survie* de Dubet (1987) et de *La France raciste* de Wieviorka (1992), au moment où ceux-ci passent dans une collection de poche au milieu et à la fin des années quatre-vingt-dix. Le protocole de recherche est alors particulièrement séduisant pour un géographe qui rêve d'intervention géographique¹⁵⁵. Dans cette procédure lourde impliquant des groupes d'acteurs volontaires que les chercheurs rencontrent à intervalles réguliers, il s'agit sans s'écarter des critères internes de scientificité de se tenir au plus près des représentations des acteurs, dans une forme de co-validation du vraisemblable. C'est une forme de recherche-action au cours de laquelle le chercheur se rapproche fortement de son « objet » d'étude et où celui-ci incorpore une partie de la démarche du chercheur (au risque assumé de la faute), car pour Dubet, la coupure ne peut être absolue entre le chercheur et son objet : recouvrements, nœuds, tissages tracent une voie vers une vérité partagée entre le sens des acteurs et celui du chercheur. Si nous n'avons pas pratiqué formellement l'intervention sociologique ou géographique, nous avons senti la puissance de cette méthodologie au cours des ces formes d'entretien collectif et des restitutions de contrôle. Il s'y passe souvent « quelque chose » – [document 35](#).

Pour le Mali, à distance (été 2011) et lors du deuxième séjour (février 2012) trois lecteurs fréquemment rencontrés dans un cadre professionnel devenu amical ont été sollicités pour une relecture de la partie Mali : un avocat-stagiaire, un chercheur indépendant expatrié, un enseignant du secondaire, jeune doctorant. En Corée, à distance (été 2012), nous encore avons soumis le texte à trois relecteurs francophones, amenant des aménagements significatifs.

Nous remarquons que nous n'avons pas réussi à contourner les obstacles de genre pour nos entretiens au Mali, ni l'éviction du populaire en général.

L'éthique, le terrain et l'universel

Le matériau de cette recherche est ample et divers. Les trajectoires et les insertions de ces espaces d'enquête peuvent nourrir la réflexion scalaire. Elles ne sont pas non plus sans susciter des comparaisons avec la situation française en général, que connaît bien le chercheur – parce qu'il existe historiquement un modèle français de littératie et parce que les politiques culturelles y font débat.

154 François Dubet, *La galère, jeunes en survie*, 1987, Fayard, page 53.

155 Et qui sera consterné, plus tard, par l'observation des dispositifs de démocratie dite participative, dans lesquels certains de nos étudiants trouveront pourtant une activité professionnelle.



Document 35 : chercheur avec iPad

Park Ho-Sang, chercheur au *Korean Publishing Research Institute* (Séoul) photographiant avec son iPad et à sa demande les documents utilisés lors de notre entretien de restitution.
(F. Barbe, 2012)

Valorisation de l'écrit aux dépens de l'oral, valorisation du monolinguisme aux dépens du multilinguisme, valorisation de la grande culture aux dépens des autres formes d'expression, valorisation des profils scolaires et de la formation initiale aux dépens des autres expériences et modes de développement personnel, valorisation de l'acquis et du reconnu aux dépens de l'innovation et de la marge, du majoritaire aux dépens du minoritaire, du centre aux dépens des périphéries, du contrôlé aux dépens du non-contrôlé. Cette description en forme de provocation pourra paraître sévère et non fondée au lecteur, elle est là pour rappeler qu'il faut enquêter et interpréter sans rester prisonnier de son modèle de référence et peu importe qu'on considère celui-ci comme inaltéré ou en crise. L'éthique de la recherche, c'est aussi décentrer le chercheur de ses normes et usages qu'ils viennent du sens commun ou de la doxa du secteur culturel. Se rendre disponible à la découverte et à la connaissance partagée. S'affranchir de son milieu, de son identité nationale, s'extraire d'une tradition comme le revendique avec énergie Didier Coste dans son *Mondial de littérature* (2005). Dans la quête de quelque chose, ici la littérature, faut-il entrer par le temps ou par l'espace, par le diachronique ou le synoptique ? *Il n'est pas absolument rassurant que le présent soit absorbé dans les conséquences d'une loi (une « marche des choses ») qui permet de le décrire comme résultat plutôt que comme lieu de délibération et*

*d'action. En outre l'amplitude historique exigée de ce « perspectivisme » n'a pas la moindre chance d'être obtenue à l'échelle géographique de la planète, il faudra se rabattre sur une seule tradition, « la nôtre » [...]. Nous voici dans une situation presque pire que celle des philosophes des Lumières pour qui le présent des sauvages incarnait le passé des civilisés.¹⁵⁶ Ici une revendication géographique peut venir de n'importe quel point des sciences. Une revendication qui s'oppose à un raisonnement « ego-localiste » (ethnocentrique, c'est-à-dire européocentriste dans notre cas). Si le présent est ou va vers l'uniformisation, alors il faut rechercher la diversité dans le passé, mais cette diversité du passé n'est pas maîtrisable du fait de la surabondance, donc la solution est de se spécialiser dans un passé (le sien) et d'en déduire une centralité d'échelle mondiale. En faisant l'hypothèse que les rattrapages technologiques sont courts à l'échelle de l'histoire humaine, ainsi les inventions séparées de l'écriture n'ont couvert que deux ou trois millénaires entre une humanité planétairement illettrée et une humanité planétairement lettrée, Coste semble montrer que l'impression d'uniformisation du monde vient surtout de ces décalages spatio-temporels. Son conseil aux jeunes chercheurs en littérature comparée en devient alors très clair : *il s'agit en somme de se défamiliariser soi-même, de déplacer expérimentalement son attention et son point de vue par rapport à ce que l'école nous fait tenir pour des acquis de la science. [...] Il nous faut nous mettre surtout ailleurs, là où ça ne nous regarde pas, pour nous regarder nous-mêmes.**

Le chercheur doit dire son étonnement et son plaisir à voir autant de non-géographes se saisir des catégories de la géographie. *Au terme de ce parcours, il doit être clair, en dépit de toutes les contradictions et de toutes les insuffisances des approches considérées, que la réémergence de la notion de littérature mondiale n'est pas un gadget ou un produit dérivé du supershow de la mondialisation. [...] Si donc le Mondial de littérature doit avoir lieu, reste la question de décider où. Je ne voterais ni pour Paris ni pour New York, c'est sûr. Souhaitons qu'il ait lieu un peu partout dans le monde, que son effet d'annonce ne dépasse pas l'initiative des joueurs, et que les droits de diffusion ne soient pas achetés en bloc par une seule multinationale du divertissement.¹⁵⁷ Nous voyons une exigence se substituer à la reproduction naïve du même. La mise en application concrète de cette politique de la science s'inscrit dans une éthique, car chercher l'ailleurs faisait déjà partie prenante du projet colonial et de cet inventaire scientifique du monde qui a souvent mal tourné. Christian Grataloup en a figuré l'organisation européocentrique – document 36. C'est donc en respectant certaines règles du jeu scientifique qu'un savoir géographique universel est possible. Sinon, il n'est que l'élargissement spatial d'une pensée localisée. Une livraison particulièrement nourricière de *L'Information Géographique* (2010) s'est intéressée au retour du terrain en géographie. Dans l'éditorial, Denis Retaillé met en scène le terrain comme une solution, un « coin » à enfoncer dans le débat récurrent « d'une définition [de la géographie] par l'objet ou par la méthode ». *Ce coin pourrait être le « terrain » dont il est question dans cette livraison : il est objet (et comment !), démarche (au sens propre) et méthode (dans ses conséquences). On appellera « didactique » ce coin qui ouvre à toutes les obligations du chercheur, de l'enseignant ou de l'apprenti, cela jusqu'à l'éthique en passant par la rigueur du traitement, et qui devrait donc se retrouver dans tous**

156 Didier Coste, *Le Mondial de littérature, Acta Fabula*, Automne 2005/3 – pages 22 à 24 pour les 4 extraits à suivre – www.fabula.org/revue/document1096.php

157 Ce sont les dernières lignes du *Mondial de littérature*, opus cité.

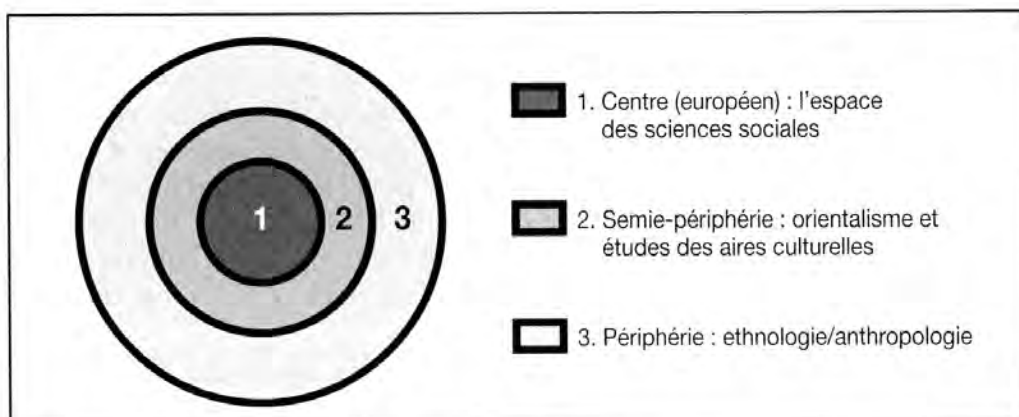


Figure 10.1 Les sciences sociales lues selon un modèle centre/périphérie

Document 36 : la spatialisation des sciences sociales

(Christian Grataloup, *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du Monde*, 2007, Armand Colin 2007)

La question n'est pas d'invalider les dispositifs quantitatifs, mais bien, selon Emmanuelle Petit, de *bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie*¹⁵⁹. La chercheuse accomode une méthodologie articulée (observation directe, entretien, recherche-action et recherche documentaire) dont nous observons la proximité avec notre propre recherche. La construction méthodologique, affirme encore Emmanuelle Petit, démarre souvent par une expérience ancrée dans le terrain, et conclut-elle, ce n'est pas à cet endroit qu'il faut chercher le manque de scientificité. En montrant l'émergence de l'éthique dans les sciences sociales et le différentiel d'organisation institutionnelle de l'éthique entre Amérique du Nord et France, Béatrice Collignon – [document 37](#) – propose une extension radicale de l'éthique appliquée au terrain afin d'accéder un savoir géographique qui mériterait le qualificatif d'*universel*.

En géographie humaine, « choisir un terrain » puis « aller sur le terrain », « revenir du terrain » et « analyser les données de terrain » pour « publier » en convoquant le terrain à tel ou tel moment de l'argumentation, quand la publication entière n'est pas dédiée à la description plus ou moins approfondie de ce même terrain, soulève une série de questions et de problèmes où l'éthique n'est jamais loin. [...]

C'est parce que le terrain est ainsi structurant dans la construction d'une éthique de la recherche, pour les géographes français qui s'en soucient, qu'il me semble important de réfléchir plus avant sur l'éthique telle qu'elle se formule dans cet espace-temps spécifique. Mais c'est aussi parce que l'exigence éthique change le terrain et conduit à l'appréhender, à le pratiquer, et à le mobiliser différemment dans le processus de la recherche. [...]

Ce n'est pas tout de construire un terrain dans le cadre d'un projet ou d'un autre. La question est de savoir quelle place on lui accorde dans la recherche elle-même. Que représente-t-il pour le chercheur qui s'y rend ? Qu'en attend-il ? Quelle place lui accorde-t-il dans la construction de son propos ? [...]

158 Denis Retaillé, Terrain, *L'Information géographique*, 2010/1, Armand Colin, page 1.

159 Emmanuelle Petit, Terrain, op. cité, page 9.

Cela peut se décliner de plusieurs façons. Renoncer parfois à tout projet d'écriture scientifique, parce que le terrain « résiste » à toutes les tentatives de construction. [...]

La recherche en partenariat est une autre voie possible, fort encouragée aujourd'hui [...] Le « terrain » est entendu, mais aussitôt repris dans la matrice des procédures rodées de la recherche scientifique. Cependant, des pratiques plus radicales sont possibles. Ainsi Irène Hirt, arrivée pour étudier les jeux d'identité des Mapuche dans leur rapport à l'État chilien, se retrouve cartographe à leur service pour dresser la carte des lieux sacrés et des terres spoliées, carte qui deviendra l'un des documents de référence dans la négociation avec l'État. [...]

Mais, de façon plus radicale, prendre le terrain au sérieux signifie à mon sens aller jusqu'au bout de ce qu'on y découvre, soit parfois repenser nos concepts pour y intégrer ce que des conceptualisations autres proposent, au delà du constat des écarts au modèle. [...] Il ne s'agit plus alors d'aller sur le terrain pour voir et comprendre ce qui s'y passe, pour vérifier si et comment ce qui s'y passe entre dans telle construction théorique ou valide telle hypothèse, mais bien de s'y rendre pour y élaborer une géographie vraiment scientifique, c'est-à-dire visant à une certaine universalité (Collignon, 2004b). C'est comme cela qu'il faut interpréter le point 5 des *Principes d'éthique pour la conduite de la recherche dans le Nord* (encadré 1), où « incorporation des connaissances traditionnelles » (disons « vernaculaires ») pour sortir le propos du seul cadre autochtone) ne doit pas signifier seulement « incorporation des informations » mais bien « incorporation des conceptualisations » autres que celles du savoir scientifique occidental, qui n'est jamais qu'une forme particulière de savoir.

Si l'on veut véritablement tenter de construire un savoir géographique « universel », il faut commencer par cesser d'encadrer ce savoir dans la pensée scientifique occidentale. Là réside, à mon sens, une véritable éthique de la recherche sur le terrain en géographie humaine. Ceci n'est pas sans rapport, on l'aura compris, avec les critiques postmodernistes et la théorie post-coloniale.

Document 37 : savoir géographique universel et éthique de la recherche

Béatrice Collignon, L'éthique et le terrain, *L'information géographique* 2010/1, pages 63 à 83.

On comparera cette position épistémologique avec celles des manuels de méthodologie de la recherche destinés aux étudiants, qu'analysent Jarrigeon et al¹⁶⁰ : ainsi, dans *Le Manuel de recherche en sciences sociales*, les « hommes ordinaires » [...] sont acteurs, témoins ou intermédiaires, mais en tous cas servent au chercheur de voie d'accès, passive, à l'information. La méthode consistant souvent à considérer les acteurs non comme des sujets mais comme porteurs des structures du social, en quelque sorte des réservoirs d'information. On voit que ce qui se joue derrière ce traitement du réel et des acteurs rencontrés dans la recherche est une conception des objets de la recherche comme « matériau », c'est-à-dire une matière inerte à travailler, aux antipodes d'une élaboration de la co-construction entre chercheur et objet.

Une approche qualitative, composite et cohérente a été construite peu à peu dans cette recherche en géographie sociale et culturelle : l'attention décentrée à la parole des acteurs de toutes qualités a été, nous l'espérons, réelle et efficace. Nous reprenons maintenant l'ensemble de cette première partie sous la forme d'une courte synthèse.

160 Anne Jarrigeon et al., L'incontournable absente, sur la communication dans les manuels de méthode, *Études de communication*, 2004/24, extrait à suivre, page 4.

Synthèse de la première partie

« État de l'art et position de recherche »

Il n'existe pas *une* littératie, pas plus *une* bibliothèque. L'ensemble des littératies expriment par leur diversité propre une part significative de la diversité culturelle mondiale. Cette pluralité nourrit la géodiversité (la somme de toutes les diversités locales). Le texte est né *ici et là*. Il se pratique toujours *ici et là*. Il se vit *plus ou moins*. De cette distribution inégale (différenciée serait moins connoté et peut-être plus juste) de nos deux objets dans le système-monde, que pouvons-nous dire ? Certainement, il nous faut résister à la tentation de donner une valeur morale à la littératie, comme il nous faut résister à la tentation de dénigrer l'oralité, et ainsi de pratiquer un ethnocentrisme lettré.

Une position, un chemin, un espace de recherche

Pour autant, il ne faut rien concéder sur la valeur positive des normes humanistes, notamment la scolarisation universelle (la scolarisation *partout* et non plus *ici et là*) ou la libre circulation du texte (le texte *partout* et non plus *ici et là*). Dans *De l'inégalité parmi les sociétés, essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*¹⁶¹, Jared Diamond a tenté de répondre à la question de la différenciation de l'espace mondial. Le géographe californien s'appuie sur de grands principes physiques explicatifs des circulations et des densités. À mesure du temps, le différentiel de développement entre ces premières structures humaines fondées sur le couple circulation/densité à différentes échelles (à l'intérieur d'un cadre darwinien complexe de foisonnement culturel) rend possible le développement d'impérialismes d'échelles inconnues jusqu'alors (l'empire, l'outre-mer, le monde). Le développement des littératies et des bibliothèques s'inscrivent dans cette géohistoire. C'est pourquoi nous avons des langues et des systèmes d'écritures qui semblent défier, à travers le mythe de Babel et d'autres mythes de création ou plus prosaïquement notre difficulté à maîtriser les outils linguistiques, l'unité du genre humain. Christian Grataloup a décrit et figuré cette *géohistoire de la mondialisation*¹⁶². Bibliothèque(s) et littéracie(s) ne sont pas des isolats de la culture savante, elles sont matrices et produits de la mondialisation, en ses centres comme dans ses périphéries.

Notre propos dans cette première partie a été le suivant :

a) la « bibliothèque mondiale » est l'ensemble physique et idéal de la matière écrite de l'humanité

b) la littératie est un registre de la vie sociale, un ensemble d'actes visibles dans l'espace géographique, à différentes échelles et sous différents états faisant système

c) notre recherche explore le jeu scalaire en littératie, à partir de la crise de l'échelle nationale et de la puissante dynamique de l'échelle mondiale, en ayant comme échelle de référence, le local, l'échelle quotidienne de vie des

161 *Guns, Germs and Steel: The Fates of Human Societies*, 1997 (USA), Prix Pulitzer 1998, traduction française, 2000, éditions Gallimard.

162 *Géohistoire de la mondialisation, le temps long du Monde*, 2007, Armand Colin.

acteurs

d) une approche qualitative composite et cohérente a été construite dans cette recherche de géographie sociale et culturelle, en prêtant l'attention si possible décentrée à la parole des acteurs.

Cette synthèse doit également tracer le travail progressif d'énonciation et de sortie des produits de la recherche – écriture d'articles, communications et interventions. Nous mentionnons, à côté des actes académiques (colloques, séminaires et articles), des interventions dans des lieux de formation. Il est évident pour nous que ce mode d'agir fait totalement partie d'une démarche de recherche-action.

Participation à des colloques ou des séminaires

« Journées d'études irlandaises » (Société Française d'Études Irlandaises), Ireland : landscapes (Nantes, mars 2010)

Aran, la langue, le milieu et l'horizon, paysages performatifs de John Millington Synge et Robert Joseph Flaherty.

« Colloque Géopoint » (Groupe Dupont et Espace), Les échelles pour les géographes et les autres – cultures, finalités et pratiques scalaires (Avignon, juin 2010)

Les échelles contemporaines de la production littéraire, de l'échelle nationale au global ?

Actes en ligne

http://www.groupe-dupont.org/BrouillonsDupont/BrouillonsDupont_GP10.pdf

« Séminaire d'enseignement et de recherche », Master 2 « Livre : Création, Culture et Société » (dirigé par Sylvie Ducas, Université Paris-Ouest Nanterre La Défense)

Tentative d'épuisement du et des prix Nobel de littérature (mars 2011)

Une forme souterraine et proactive de littérature : la spatialisation des bibliothèques privées (novembre 2011)

Articles en cours d'évaluation

La montée des îles Aran dans la bibliothèque mondiale, une glocalisation littéraire (automne 2012), revue *Cybergéo*

Géographie de la littéracie, close et distant reading au Mali » (printemps 2012), revue *Carnets de géographes* – publication acceptée, parution automne 2012

Interventions

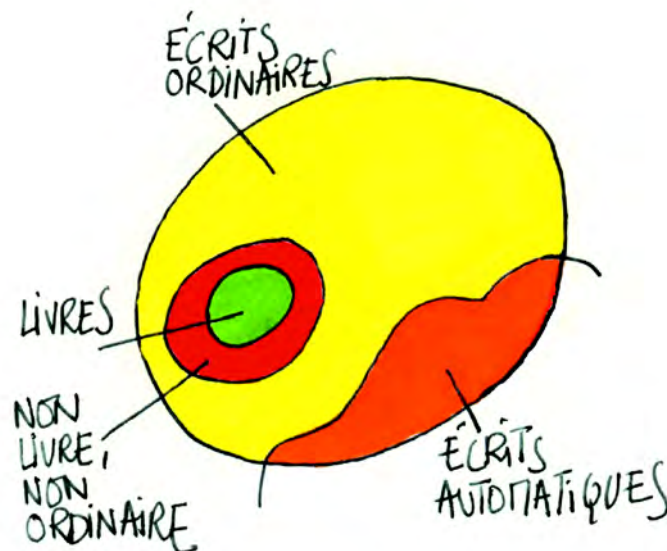
Journée de formation professionnelle des métiers du livre, « Centre et périphéries », public : libraires, bibliothécaires, éditeurs, responsables associatifs, enseignants, juin 2011, organisation Centre régional des lettres, région des Pays de la Loire.

Journées de formation pour des agents des collectivités locales

Les politiques publiques pour les migrants roumains de culture rom dans l'agglomération nantaise – public : policiers municipaux Ville de Nantes, deux sessions, janvier 2012, organisation CNFPT.

Politiques publiques et action sociale auprès des Roms migrants - public : travailleurs sociaux, élus, personnels de santé, avril 2012, organisation Association Régionale des Instituts de Formation en Travail Social et Médecins du monde.

Une dernière figure vient clôturer cette première partie – document 38. Elle représente une image possible de la bibliothèque mondiale, très éloignée du sens commun.



Document 38 : la bibliothèque mondiale, des ordres différents qui interfèrent à différentes échelles
(F. Barbe, 2012)

La bibliothèque est composée massivement d'écritures ordinaires, de livres et d'autres écritures qui ne sont ni livres, ni ordinaires ; nous voyons aussi le front d'entrée des écritures-machine, des écritures automatisées dont nous ignorons le devenir. Nous verrons que, parce qu'elle est une industrie, l'édition a pris beaucoup de place dans notre recherche, plus que les écritures ordinaires. Cette place éminente de l'édition nous dit une réserve et en même temps fait observatoire des écritures, avec une entrée dans tous les autres champs utilisateurs de livres. L'abord direct des autres types d'écriture est plus diffus. Il demande une méthodologie du temps long que nos conditions matérielles ne permettaient pas de mettre en œuvre. Toutefois, nous avons souvent croisé les deux ordres d'écriture. C'est bien à cette vue d'ensemble que nous nous sommes attachés.

Nous entrons maintenant dans nos premiers terrains. La seconde partie de notre doctorat (« échelles et mobilités, le tissage de la littératie ») propose une série d'études de cas dont l'entrée n'est pas nationale. Observer les dynamiques scalaires en évitant la « grande porte » de l'État-nation, mais aussi s'autoriser à une approche thématique très ouverte. Nous sommes dans l'émergence, nous sommes en exploration.

Deuxième partie

Échelles et mobilités, le tissage de la littératie



Sommaire

Introduction | 117

21/ Dedans/dehors : la spatialisation des bibliothèques personnelles | 120

22/ Hauts lieux : Aran, une résidence d'écriture transcalaire, une glocalisation | 145

23/ Distance : petits éditeurs périphériques et don du livre, des provincialismes ? | 175

24/ Échelle mondiale : l'utopie auto-réalisatrice du Nobel de littérature | 197

Synthèse | 227

Document 39 : *Le monde dans une tête de fou*

O caput elleboro dignum, vers 1590, peinture attribuée au mathématicien, cartographe vulgarisateur, Oronce Fine.

<http://blog.monediplo.net/2008-02-07-Quand-les-geographes-cherchaient-leur-chemin>

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b7710391q/fl.highres>

Introduction

Dans la métaphore du tissage, celui-ci prend du monde sa temporalité (des fils qui se déroulent) aussitôt spatialisée par le cadre et le mouvement de la navette. Le tissage a été (il l'est beaucoup moins aujourd'hui) un labeur à gros besoin de main-d'œuvre et de temps, un métier d'abord domestique (des hommes, des femmes et des enfants), puis et concurremment industrialisé (des femmes principalement, encadrées par des hommes). Le tissage est un travail concret et métaphorique. L'histoire sociale du tissage, en incarnant historiquement la figure de la double dépossession, par la technique et par le capitalisme, a mis en scène une forme de résistance, le luddisme. *Longtemps les résistances ouvrières à la première mécanisation ont été perçues comme étrangement passéistes, à contre-courant d'un siècle des Lumières qui faisait du « progrès » son mot d'ordre. [...] Le jugement de Marx en 1867, dans le livre I du Capital, avait été bien plus négatif ; à ses yeux, les briseurs de machines se trompaient de cible : « La machine est innocente des misères qu'elle entraîne », ce n'est « qu'entre les mains capitalistes » que celle-ci devient un « instrument d'asservissement ». [...] L'invocation du « progrès » par les élites modernisatrices, expliquant qu'à long terme, la mécanisation crée plus d'emplois qu'elle n'en détruit, repose sur un rapport au temps qui est étranger au peuple, lequel n'a pas les moyens d'attendre : demain sera déjà trop tard, car on mange tous les jours. [...] Autrement dit, derrière l'invocation de la justice et de la coutume se cachent des combats qui concernent l'ensemble des conditions du marché du travail et de sa régulation. [...] [S'il] y a une leçon à retenir du luddisme, c'est que, à rebours de toute idée d'une neutralité absolue, la machine est inséparable des conditions d'usage qu'elle dicte en grande partie.*¹⁶³ Voici les acteurs remis au cœur de l'action. La littérature est non seulement concernée, mais impliquée. L'écriture et la lecture sont inséparables des conditions d'usage qu'elles dictent en partie, en fonction des seuils technologiques atteints dans chaque société. L'écriture n'est pas un acteur – un actant, oui certainement, mais sa neutralité n'existe pas, car, jamais, l'écriture n'existe seule, sauf dans la croyance littéraire dont nous avons exposé les raisons de l'éviction dans notre travail.

L'expérience des acteurs, une entrée dans la géographie

Sans s'appesantir sur ce dialogue entre le fil de chaîne et le fil de trame médiatisé par la navette et le cadre, sur la capacité de l'humain à faire et défaire (le mythe de Pénélope) au sein même de l'irréversible historique, ce détour par la métaphore « tissage » permet de lier notre géographie à la socio-histoire. Au début des années 2000, nous nous étions procuré en bouquinerie une *Histoire de la machine à laver*¹⁶⁴ publiée aux Presses Universitaires de Rennes en 1994 et sous-titrée *un objet technique dans la société française*. Nous observions ainsi localement ce que les Anglo-saxons appellent les *social studies of science* et la *Social Construction of Technology*. Nous pensons que, d'une certaine manière, les *Literacy studies* et les *New literacy Studies* en sont une variante ou un croisement.

163 Philippe Minard, 2010, À bas les mécaniques ! : du luddisme et de ses interprétations, *Revue Internationale des Livres et des Idées*, n° 6 - www.revuedeslivres.net/articles.php?idArt=526

164 Delaunay Quynh, 1994, *Histoire de la machine à laver, un objet technique dans la société française*, Presses Universitaires de Rennes.

En interrogeant *La localisation et la circulation des savoirs en Afrique*¹⁶⁵, l'anthropologue Pascale Moity-Maïzi (2011) rend compte d'une recherche collective. *[Le groupe de recherche] propose ainsi d'appréhender les dynamiques de localisation et de circulation comme deux dimensions de la production des connaissances. Il privilégie la notion de circulation, qui recouvre celles de transmission, de transfert ou d'échange, pour souligner la diversité des processus, des réseaux et filtres à travers lesquels les connaissances « passent ». [...] Ce collectif préfère, en outre, parler de la localisation des savoirs plutôt que des savoirs localisés ou locaux, là encore pour souligner la dimension active et volontariste de l'activité humaine qui permet de générer un savoir que l'on qualifiera de local.[...] Il ne s'agit donc pas d'aborder les savoirs comme les produits d'une cognition, fût-elle située, ni d'opposer les acteurs et leurs savoirs, encore moins d'assimiler le profane au local. Il s'agit finalement d'aborder empiriquement des flux et des lieux inter-connectés par la globalisation [...] ainsi que leurs effets sur les modes de pensée ou d'agir, sur les organisations et formes de reconnaissance dans différentes situations socio-professionnelles en Afrique.*¹⁶⁶

La construction historique du savoir scientifique s'est appuyée là sur une rupture coloniale : la colonisation *instaure des rapports inégaux à la connaissance en institutionnalisant les processus d'extraversion de matières et de travail que notre siècle connaît encore*¹⁶⁷ et contre lesquels se sont constitués divers mouvements de revendication. Après les Indépendances, malgré le travail de réhabilitation mené par de nombreux intellectuels africains auprès de l'Unesco, l'Onu (Conférence de 1963) continue à promouvoir *un développement endogène qui se construirait sur une appropriation progressive de savoirs et de techniques proposés par l'expertise européenne. Cette politique générale initie une longue période de transferts technologiques et scientifiques, validant pour des décennies encore un rapport inégal aux savoirs qui fait émerger une catégorie nouvelle dans le champ des organisations et politiques de développement : le local.*¹⁶⁸ [...] *La question du local devient plus cruciale encore dans un monde aux frontières dissoutes par la mobilité des capitaux et des moyens de production, où la globalisation, concept pluriel pour désigner la « compression du monde », serait source d'érosion des localités. [...] Certains travaux montrent toutefois la fragilité d'une vision binaire opposant le local au global et l'importance historique, certes accélérée par les flux migratoires ou d'autres échanges entre continents, des phénomènes de délocalisation des produits de terroirs africains, ou encore la diversité des emprunts, des métissages ou hybridations qui touchent aussi bien les procédés, les techniques de transformation que les comportements alimentaires.*¹⁶⁹

Entrée par l'expérience quotidienne et par le local, lesquels ne se confondent pas, mais sont conditions de possibilité l'un de l'autre. Ce double référencement (quotidien et local) renvoie clairement à l'identité : l'acteur lui-même doit être interrogé sur ce qu'il est et dit être. Il y a là un travail de nomination qui n'est pas sans embûches¹⁷⁰.

165 Pascale Moity-Maïzi, 2011, Interroger la localisation et la circulation des savoirs en Afrique, n° 3, S.A.C. | *Revue d'anthropologie des connaissances*, pages 473 à 491.

166 *Ibid.*, page 474.

167 *Ibid.*, page 475.

168 Pascale Moity-Maïzi, opus cité., page 475.

169 Pascale Moity-Maïzi, *ibid.*, pages 477 et 478.

170 Et notamment pour certains étudiants qui peinent, par exemple, à réduire l'usage de formes aussi grossières que « d'origine étrangère », lors de restitution de rencontres avec des acteurs locaux.

Cette deuxième partie de la recherche explore donc la bibliothèque et la littérature, en entrant par les échelles et par les acteurs. Nous travaillons sur des objets parfois difficiles à situer scalairement.

La partie 21 (« Dedans/dehors : les bibliothèques personnelles d'étudiants ») explore la représentation de bibliothèques personnelles d'étudiants de géographie. Commande complexe passée dans le cadre d'un Td, cette investigation nous a surpris par sa qualité et par ce qu'elle révélait de la richesse des acteurs (ici, la figure de l'habitant-lecteur, saisi à travers l'étudiant). Dans un contenu largement idéal mais incarné dans l'individu, la question de l'échelle se révèle subtile.

La partie 22 (« Hauts-lieux : Aran, une résidence d'écriture transcalaire, une glocalisation ») montre comment un archipel ouest-irlandais au quantitatif dérisoire et à la position extrême a pu devenir un haut-lieu de la littérature mondiale, modifiant au passage, et la littérature des îliens, co-producteurs du phénomène, et le devenir même de l'île. Les conditions de production du haut-lieu révèlent un processus glocal, dont nous chercherons d'autres exemples. Enfin, c'est à Aran que nous discuterons une première fois de l'hypothèse d'une devenir darwinien de la littérature, proposée notamment par Franco Moretti.

La partie 23 (« Distance : petits éditeurs périphériques et don du livre, des provincialismes ? ») traite ensemble deux faits soio-spatiaux apparemment éloignés, d'une part la montée, grâce à l'action publique, de petits éditeurs de la Région des pays de la Loire au Salon du livre de Paris, et d'autre part, l'évolution du don du livre. C'est ici le registre du provincialisme que nous voulons soumettre à la question : le sens contemporain (à l'heure de l'internet) de la « montée à Paris » nous paraît un registre plutôt national ; la collecte et l'envoi de « vieux livres » dans des territoires souvent francophones (ou considérés comme tels), parce qu'anciennement colonisés par la France, nous paraît un provincialisme à l'échelle mondiale.

La partie 24 (« Échelle mondiale : l'utopie auto-réalisatrice du Nobel de littérature ») traite d'abord d'une série statistique diachronique, la série des 108 écrivains nobélisés depuis 1905. Nous avons tenté d'en extraire des données spatiales, par l'étude biographique interne (les parcours, le rapport aux lieux) et externe (le placement dans la littérature nationale et mondiale), sans nous attacher aux œuvres elles-mêmes. Nous voyons ainsi apparaître les conditions géographiques d'une critique européocentriste du prix Nobel. En même temps, la profonde transformation idéologique de l'Académie Nobel tout au long du vingtième siècle amène une ouverture géographique et culturelle qui met en valeur des écrivains à forte mobilité. Ainsi, nous semble résolue par et pour le Nobel, cette contradiction entre un centrage européen et un label mondial : la réalisation de l'échelle mondiale du prix par des écrivains mondialisés.

Nous commençons donc par l'échelle interne, l'échelle « embarquée » dont nous disons que, localement (en le sujet lui-même) elle contient toutes les autres, y compris l'échelle locale, autoréférente. Nous le faisons avec nos étudiants de Licence 1 et de Licence 3, dans un contexte concret qui aussi est celui de la réflexion sur les nouvelles humanités et celui de la débâcle de l'Université et de l'injustice déplorative à ne pas avoir les « bons » étudiants que nous méritons. Il y a, dans ce premier terrain, l'objectif d'exposer le rapport intime à sa bibliothèque en tant que chaque étudiant construit son identité à travers une spatialité culturelle.

21/ Dedans/dehors : les bibliothèques personnelles d'étudiants

Nous voulons explorer la relation chez les acteurs entre la bibliothèque physique et la bibliothèque idéale, dite aussi embarquée. Cette exploration s'appuie sur la construction d'un événement de littératie (*literacy event*) singulier, la spatialisation de sa bibliothèque personnelle dans le cadre d'une formation initiale en géographie. C'est une exploration de la spatialité des acteurs appliquée à la littératie. Cette spatialisation, par hypothèse, rend compte de la mobilité et de l'agir scalaire des acteurs dans la construction socialisée de leur bibliothèque, à travers la recherche et l'émergence de classifications et la création d'un ordre interne à forte composante spatiale. C'est aussi une extension de la « carte mentale ». Par l'insertion du mot magique de « carte » (un marqueur disciplinaire de la géographie¹⁷¹) dans l'expression, on peut supposer le géographe ordinaire familier des « cartes mentales ». Ce n'est pas toujours le cas, et, de plus, l'expression de « carte mentale » recouvre deux acceptions assez différentes. Tantôt, elle s'entend comme une traduction presque mot à mot de la *mind map* anglo-saxonne, c'est alors ce qu'on appelle un schéma heuristique. Préconisé comme outil d'aide à la décision, le procédé utilise beaucoup les arborescences et les pictogrammes. Tantôt, la « carte mentale » est un véritable objet géographique : la production graphique d'un individu représentant sa perception subjective d'un espace donné à un moment donné (souvent dans des conditions contrôlées par le chercheur). L'utilisation de ces cartes mentales en géographie urbaine, dans le saisissement de « l'espace vécu » (Frémont, 1976), maintenant dans les questions environnementales, montre la richesse et la plasticité de l'outil, qu'illustrent, par exemple, les recherches de Françoise Péron¹⁷² sur les îles du Ponant (1990, 2005) et des utilisations en didactique de la géographie encore plus fréquentes¹⁷³. Le concept « d'images de pensée » (Caraës et Marchand-Zanartu, 2011) pourrait aussi nous convenir, malgré son caractère d'auberge espagnole : *des « figures – schémas, dessins, plans, diagrammes, trajectoires, tracés, échelles – créées pour apprivoiser ce que le langage est impuissant à saisir : le surgissement de la pensée dans son effervescence secrète*¹⁷⁴.

Nous avons, pour notre part, proposé cette exploration à quatre promotions successives d'étudiants (trois en Licence 1 et une en Licence 3). L'année de mise au point n'ayant pas été documentée (cartes non photographiées), ce sont deux promotions de Licence 1 qui constituent un corpus de 115 productions disponibles dans l'annexe numérique. Dans le cadre de l'unité Méthodologie de la géographie de Licence 1, en 2010-2011 et 2011-2012, le chercheur-enseignant intervient sur

171 Même si cela peut nous être contesté par les autres sciences sociales.

172 Françoise Péron, *Essai de géographie humaine sur le milieu insulaire. L'exemple d'Ouessant et des petites îles de l'Ouest français*, 1990, thèse d'État ; Fonctions sociales et dimensions subjectives des espaces insulaires (à partir de l'exemple des îles du Ponant), *Annales de géographie*, 2005/4, pages 422 à 436.

173 Par exemple : Antoine Bailly, Paysage et représentations, revue *Mappemonde* 1990/3 ; Anne Fournand, Images d'une cité. Cartes mentales et représentations spatiales des adolescents de Garges-lès-Gonesse, *Annales de Géo*, 2003-663 ; Servane Gueben-Venière, En quoi les cartes mentales, appliquées à l'environnement littoral, aident-elles au recueil et à l'analyse des représentations spatiales ?, revue *Echogéo*, 2001/17 -

<http://echogeo.revues.org/12573>

174 Marie-Haude Caraës et Nicole Marchand-Zanartu, *Images de pensée*, 2011, Réunion des Musées Nationaux, 2011, page 7

un Td d'analyse de documents de géographie¹⁷⁵ et propose une production double (qui est validée pour la note globale de l'unité). Celle-ci comprend d'une part, le choix, la documentation et la problématisation d'un « lieu » (d'échelle métrique à décamétrique) proche de l'étudiant, et d'autre part, *la construction de votre atlas littéraire de géographe [nommé ensuite « votre bibliothèque personnelle »]*

Ce que vous avez lu, presque lu, entendu parler, avez envie, devez lire, etc., mis en atlas – Le choix va vers des titres porteurs d'une sensibilité géographique – itinéraires, lieux, prospective, géohistoire, tourisme, guerres, urbanité, etc. – ou pas du tout. Il s'agit simplement de réfléchir; puis de cartographier votre bibliothèque personnelle au sens large du terme [livres, articles, films, spectacles, œuvres, etc.]. Une grande créativité est bien sûr, non seulement autorisée, mais attendue. Fourniture d'une feuille A3 vierge (format de remise sauf exception)

[extrait de la fiche de commande distribuée aux étudiants].

La spatialisation des bibliothèques d'étudiants de géographie

Les étudiants ont dix semaines pour réaliser cette spatialisation de leur bibliothèque (en dehors du Td) et l'enseignant documente lui-même la commande avec de nombreux exemples graphiques, des mises en commun progressives. Nous sommes donc loin d'une carte mentale soumise abruptement et sans préparation à « l'indigène ». Plutôt que de carte mentale, nous préférons parler de spatialisation – de représentation dans l'espace de la feuille – en gardant en tête la carte et la subjectivité, mais aussi le métier (certes débutant) et la maturation de la production (dix semaines avec des temps de socialisation). Nous avons donc demandé aux étudiant-e-s de « spatialiser leur bibliothèque », en offrant une très large sécurité : bibliothèque multimédia (livres, revues, films, musiques, expositions, voyages, etc.) passée, présente et même future, pour éviter le blocage des « petits lecteurs » et exposer aussi notre conception de la littératie (le livre n'est pas un isolat). La page blanche est ainsi évitée par la création même d'un débat approfondi sur nos propres catégories de recherche. Il s'agit d'explorer le dehors en passant par le dedans et inversement. Les notions de catégorie (qu'est-ce qui fait une « série » ?), d'échelle (lecture d'une « série d'œuvres », lecture d'une « œuvre », qu'est-ce qui change ?), de légitimité (par rapport à quelles normes ?), de métaphore et d'analogie (à quels processus peut se rapporter la construction d'une bibliothèque personnelle), de matérialité (un livre qu'on a lu, un livre qu'on possède, est-ce la même chose ?) ou encore d'esthétique (dans la contrainte du format A3, par quelles stratégies graphiques gérer la pénurie d'espace ?) sont interrogées. Il est important de signaler que beaucoup d'étudiants mettent quelques séances à se rassurer sur leur capacité à réaliser la commande, ainsi que sur la géographicit  du projet et sa légitimité universitaire.

Au delà de l'exercice lui-même, l'enseignant s'appuie avec les étudiants sur le mouvement des nouvelles humanités, projet animé notamment par Edgar Morin, consistant à reconstruire, après la disparition et/ou l'obsolescence des humanités classiques, une culture humaniste pour les élèves et les étudiants, capable de se saisir de la crise du sens, qu'on soit « grand » ou « petit » lecteur. *Je ne discuterai ici ni des possibilités, ni des limites de l'action éducative, ni de la crise actuelle de tout le système d'enseignement. [...] J'éliminerai la question, à mon avis, technique dans son principe, de l'acquisition et de l'accumulation du savoir, qui sera résolue. [...] Je repousserai également le problème qui m'a toujours*

175 au contenu mal défini par l'institution.

préoccupé, de la nécessaire contradiction entre l'activité autodidacte, qui tend à rejeter la pédagogie, et la pédagogie, qui tend à asphyxier l'auto-didactisme. Je m'en tiens à la question de principe. Les humanités constituaient un savoir systématique à partir duquel se dégageaient les normes de « l'honnête homme ». Aujourd'hui ces humanités sont en complète obsolescence et le vide n'est nullement rempli par les disciplines scientifiques. Le problème central est celui de « nouvelles humanités » qu'il faut songer à élaborer avant que d'enseigner, d'où la crise actuellement sans issue de l'enseignement.¹⁷⁶ C'est donc une invitation (une injonction « proférée » en réalité, car enthousiaste et en même temps évaluée par une note) à chaque étudiant débutant à faire une expérience, celle d'être la matière de son propre travail, en spatialisant sa bibliothèque personnelle. Pour faire accepter cette enquête en intimité, outre la nécessaire socialisation et réassurance propres à tout projet de formation, nous montrons des exemples : le document 39, qui ouvre cette deuxième partie, et autorise tout ; le document 40 qui ramène la spatialisation dans la trivialité d'un magazine. Il faut convaincre de l'ancienneté des mondes intérieurs et du lien qu'ils entretiennent avec le réel, ici le fou médiéval avec la carte du monde dans la tête, mais aussi des logiques de spatialisation profondément naturalisées (« gauche » et « droite ») et pourtant discutées et difficiles à expliquer, ici une couverture du magazine Paris-Match numéro 2913 (mars 2005).

Si *Le monde dans une tête de fou* peut nous apparaître à la fois surréaliste et contemporain, post-moderne (« plagiat par anticipation » dirait Pierre Bayard), nous observons sur la couverture du magazine Paris-Match une remarquable spatialisation horizontale, dans une opposition (peut-être complice, même inclinaison du corps, même costume) entre « Hollande, leader, génocide, femme journaliste, opposition » à gauche et « Sarkozy, chef, milliardaire, streap-tease de charme, majorité » à droite, tous deux opposés aux « Français en colère » (familles, chômeurs, étudiants, chercheurs) dans un autre axe (bas-haut). Nous renvoyons aussi vers des traces de sortie terrain, vers des sites de compilation cartographique, tel *Strange maps*¹⁷⁷ ou le blog du *Monde diplomatique*¹⁷⁸. Nous essayons de créer les conditions de la créativité. Des cartes plus proches de l'attente de la commande sont également présentées – document 41.

Ici, une image idéal-typique (continent et archipels) d'inspiration américaine permet à l'auteur d'organiser sa spatialisation en croisant la quantité d'espace (donnée comme proportionnelle aux nombres d'utilisateurs des communautés) à un gradient nord-sud (du glacial au tropical) qui trace la dualité de l'internet (web marchand ou *mainstream* contre web alternatif ou indépendant). La notion de réseau, les proximités sont également très visibles. Randall Munroe, qui pourrait être entendu comme un Abraham Moles américain de ce début de siècle, pose ici un enjeu fort. La spatialisation, même quand elle s'éloigne en apparence de la cartographie scientifique, n'en perd pas pour autant toutes ses qualités scientifiques. Chaque production doit être reçue et évaluée.

Ce qui se joue dans cette commande, c'est la liberté graphique de l'étudiant, sa mise en production son passage à l'acte. Mais d'abord l'extension du concept de bibliothèque nous intéresse.

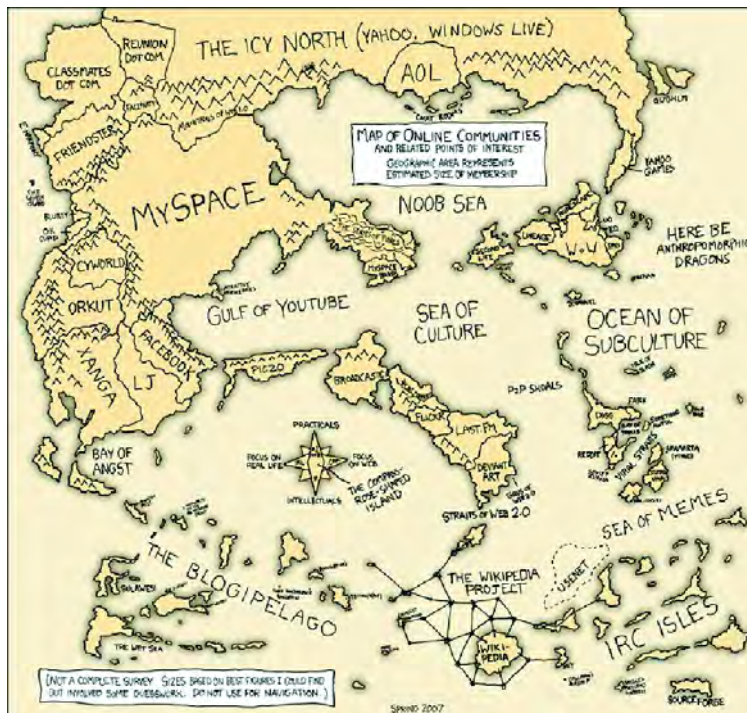
176 Edgar Morin, 1969, *Le Vif du sujet*, (1982), Le Seuil, page 291.

177 <http://bigthink.com/blogs/strange-maps>

178 <http://blog.mondediplo.net/>



Document 40 : une spatialisation triviale, le magazine
 Couverture du magazine Paris-Match, n° 2913, 17/03/2005.



Document 41 : choisir des principes de spatialisation
 Map on line of communities and related points of interest, sans date, extrait du blog de Randall Munroe, A webcomic of romance, sarcasm, math and language.
<http://xkcd.com/256/>

Un concept profondément géographique, la bibliothèque

L'échelle interne est sollicitée : l'espace de la bibliothèque est un modèle d'espace spécialisé dans les livres (et plus lorsque l'on parle de médiathèque, de multimédia) et la lecture. L'échelle externe l'est aussi à travers l'espace de prise (origine et modalités des matériaux de la bibliothèque) comme l'espace de parcours (origine et modalités des lecteurs). Dans les deux registres, la question de l'ordre spatial et du rangement (des livres comme des lecteurs) est permanente. La bibliothèque est une organisation spatiale du livre (du document) et des lecteurs, matérielle et idéale. La bibliothèque est un haut-lieu de la culture et de la représentation sociale : le haut-lieu bibliothécal n'est pas attaché à une classe ou une position sociale, mais historiquement, il est l'expression d'une position de classe et de pouvoir, par l'effet de la concentration en cet endroit du processus de catégorisation, donc d'entendement, donc de pouvoir, que la bibliothèque procure ou dit procurer. Ces opérations mentales doivent être replacées dans une filiation historique et une dialectique individu/société, qui nous renvoie à la question du goût (Bourdieu, 1979). La construction du goût est un processus d'interaction individu/société au travers des différentes modalités de socialisation (genre, école, classe sociale, région, etc.) combinées dans un parcours, une expérience sociale que Bourdieu définit par le concept d'*habitus*¹⁷⁹. Ces goûts, produits de classements sociaux (sociaux-spatiaux en réalité), sont eux-même classants et déterminent des comportements associés à des positions sociales pour lesquelles la « distinction » est finalité et moyen des stratégies d'ascension. Critiquée pour son approche déficitaire de l'autonomie des individus et des classes populaires, l'approche du goût chez Bourdieu a cela d'extraordinaire qu'elle oblige le sujet à une auto-analyse à différentes échelles de temps et d'espace, en somme à l'utilisation du couple *distant/close reading* sur soi. Il y a dans la formation du jeune adulte un levier des plus intéressants à mobiliser ici.

L'historienne Sonia Combe¹⁸⁰, reprend en 2006, une épistémologie de la classification, point aveugle, dit-elle de la production savante. Elle en donne comme exemple la dépendance du travail historien aux classifications des archives et des sources. *Illusion de neutralité* du classement, *naïveté épistémologique* de l'historien se combinent pour provoquer un divorce *entre le langage fonctionnel (ou méta-langage) dans lequel le professionnel traite la documentation et le langage « naturel » qui est celui du chercheur*. Sonia Combe signale la nouvelle compétition qui peut s'exercer électroniquement, même au sein de la recherche, entre les algorithmes de Google et les classifications scientifiques numériques. L'exemple de Gabriel Naudé (1600-1653), grand lettré français et européen, bibliothécaire des deux ordres (par goût et par nécessité alimentaire, pour trois puissants de l'époque, dont Mazarin), penseur machiavélien, montre à la fois une vie dédiée à la bibliothèque (notamment ses voyages de collectage à travers toute l'Europe) et un état de la réflexion occidentale sur l'art de la bibliothèque à l'époque moderne. Dans le *septiesme poinct* de son *Advis pour dresser une bibliothèque* (1627), Naudé parle ordre et classement. *Je dis davantage, que sans cet ordre et disposition tel amas de livres que ce peut-estre, fust-il de cinquante mille volumes, ne meriteroit pas le nom de bibliothéque, non plus qu'une*

179 Pierre Bourdieu, *La distinction, critique sociale du jugement*, 1979, éditions de Minuit.

180 Sonia Combe, 2006, De Gabriel Naudé à RAMEAU, les nouvelles conditions de la production historique, revue *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 2.

assemblée de trente mille hommes le nom d'armée, s'ils n'estoient rangez en divers quartiers sous la conduite de leurs chefs et capitaines, ou une grande quantité de pierres et materiaux celuy de palais ou maison, s'ils n'estoient mis et posez suivant qu'il est requis pour en faire un bastiment parfait et accomply. [...] Et en tout cas je croy que cet ordre qui est le plus usité sera tousjours pareillement estimé plus beau et plus facile que celuy de la bibliotheque ambroisienne, et de quelques autres, où tous les livres sont peslemeslez et indifferemment rangez suivant l'ordre des volumes et des chiffres, et distinguez seulement dans un catalogue où chaque piece se trouve sous le nom de son authour.¹⁸¹

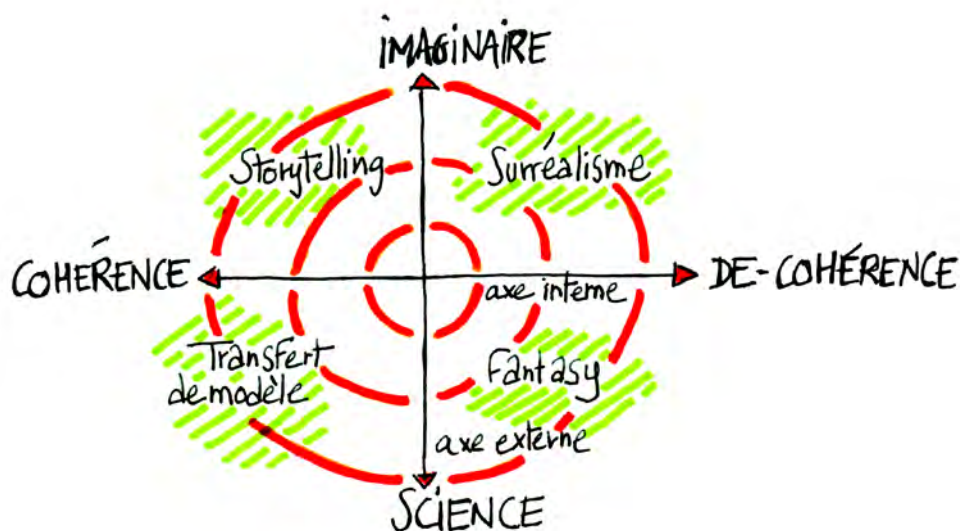
Ces apports de la bibliographie auraient pu amener le chercheur à suggérer d'emblée un vocabulaire de type morphologique : création et destruction de formes physiques et idéelles. En vérité, ce sont des travaux d'étudiants qui l'ont amené à ré-employer, après eux, ce qui paraît être plus qu'une métaphore ou une analogie, un renvoi à l'unité des sciences. En somme, par des productions inspirées de leurs cours de géographie physique, certains étudiants se sont affranchis spontanément de l'opposition, éclatante dans leur curriculum, entre géographie physique et géographie humaine.

Une bibliomorphologie aux nombreux processus morphogénétiques

Nous travaillons sur un échantillon de 115 productions (2010-2011 et 2011-2012). Après réception, nous observons une dominante de travaux réalisés avec un mélange de sérieux et créativité ayant nécessité d'importants temps de conceptualisation et de réalisation. Nous regrettons même qu'une exploitation réflexive (de type séminaire et exposition) ne puisse avoir lieu dans l'espace-temps de l'Université. Nous tentons à notre tour un classement de ces classements. L'observation fine de productions montre que les étudiants ont construit majoritairement des productions que nous disons fondées (en première intention en tous cas) sur le ré-emploi de modèles utilisés dans les sciences ou dérivées de celles-ci (64 spatialisations en regroupant ces deux catégories, quel que soit le degré de cohérence). Les 50 autres spatialisations se répartissent à égalité sur l'imaginaire et sur l'expérience quotidienne (cette proportion reste indicative, les modèles intermédiaires sont nombreux). À l'intérieur de ces ensembles, nous observons que certains étudiants tiennent une forte cohérence interne de la spatialisation choisie (la logique du modèle scientifique est respectée, la logique de l'imaginaire ou de l'expérience en tant que récit ou poétique l'est aussi), d'autres ne semblent pas concernés. Le [document 42](#) montre que l'usage du modèle scientifique peut être contredit par une décohérence interne. Il en va de même pour les univers imaginaires. Dans un cadre universitaire, les deux logiques induisant le transfert de modèle et le *storytelling* sont privilégiées par le formateur et les « grands » lecteurs. Les faibles corpus (ceux des « petits » lecteurs par hypothèse) sont le plus souvent (mais pas toujours) associés à des univers surréalistes ou fantasques/fantastiques qui montrent un désordre apparent. Toutefois, nous pouvons observer en parallèle que les postures les plus éloignées du centre du graphe (qui est le point de plus grande plasticité de l'acteur) deviennent des postures de plus en plus fermées où la diversité peut dangereusement baisser. Or, une bibliothèque digne de ce nom peut-elle réellement avoir une très faible bibliodiversité ? Ce cercle de spécialisation (du point plastique central à l'horizon

181 Gabriel Naudé, *Advis pour dresser une bibliothèque*, 1627 – édition en ligne http://fr.wikisource.org/wiki/Advis_pour_dresser_une_bibliothèque/Chapitre_7

sectaire périphérique) permet aussi de repérer des productions qui s'affranchissent d'une posture « unique » et évitent de s'enfermer dans une dépendance à un seul registre. Le contournement de la difficulté est souvent une trouvaille. Sont-ce là les « meilleures » productions que le formateur doit privilégier dans l'évaluation et le retour aux étudiants ? Celles qui ont la plus grande géodiversité (dans la création de classifications et d'une interprétation) et semblent se déplacer dans le graphe comme un poisson dans l'eau.



Document 42 : des positions d'acteurs, entre diversité et spécialisation

Tentative d'interprétation des logiques des spatialisations des étudiants.
(F. Barbe, 2012)

Le tableau des productions – document 43 – décrit synthétiquement la totalité des choix réalisés par les étudiants sur le corpus photographié. Les productions en grisé sont celles qui sont reproduites et étudiées de manière détaillée dans la suite du texte.

Classement des spatialisations des bibliothèques étudiantes			
Description	Catégorie	Quantité	Corpus apparent
« Île de la connaissance », bloc-diagramme « Ma bibliothèque du ciel », carte du ciel Digestion, organes « Cité de Lecturas », espace urbain « Gouffre de la mémoire littéraire » « les livres dans tous leurs états », bloc-diagramme cycle de l'eau Carte Empire Romain Terre géophysique « Bibliothèque isotherme France juillet »	Modèle scientifique annoté Modèle scientifique Modèle scientifique Modèle SHS + influence bourgeoise, temporalité Modèle scientifique, forte cohérence, temporalité Forte cohérence Cohérence géohistorique (temporalité impériale et de l'étudiant) Forte cohérence Aspect très « science »	22 Modèle scientifique (cohérent)	Important, divers Important, divers Modéré, mais canonique Dissimulé par un discours interprétatif très individualisé Éclectique, modéré Très important et éclectique Varié Important, varié (liste) Important avec classements élaborés Volumineux, lisible, en forme de

<p>Carte par anamorphose (livres/genre)</p> <p>« Naissance d'une rivière »</p> <p>Carte France ensoleillement</p> <p>Graphe sur cœur solaire, base de données</p> <p>Modèle de l'arbre</p> <p>« Ce qui m'a le plus marqué » « L'âge de découverte »</p> <p>« Ma bibliothèque au fil des âges », Modèle d'une fleur avec racines Géolocalisation des éléments de ma bibliothèque Modèle étage ment montagnard Plan de la ville de Xi-an</p> <p>Cartes France, Suisse et Italie, rapportées à une lexicométrie absurde</p>	<p>Modèle SHS pur (jusqu'à la difficulté de lecture) bonne facture de réalisation Modèle graphique (référence Reclus ?)</p> <p>Rapport ensoleillement et temps de lecture de chaque œuvre Modèle SHS esthétisé, esthétique de l'esquisse Arborescence cohérente malgré aspect enfantin Modèle circulaire de base Graphe temps avec sédimentation Cohérence malgré aspect enfantin Avec corpus et statistique</p> <p>Rapport altitude/fréquence centre/périphérie sur archive chinoise Surréalisme structuré, délire mis en cohérence</p>	<p>Carte</p> <p>Carte</p>	<p>base de données Nul, ce sont des processus qui sont mis en scène Important Problème représentation cartographique Important, non classé par genre Important + voyages Important Important, cumulatif</p> <p>Modéré, peu précis</p> <p>Important, classé, ordonné Modéré Réduit, multimédia</p> <p>Important, plutôt canonique</p>
<p>« Sur la route des trésors de ma culture » archipel imaginaire/île au trésor « Biblioland », archipel, sable « Le territoire immatériel »</p> <p>« Mondialisation filmographique, des flux dissymétriques » esthétique de la carte géologique Archipel avec pictogrammes à symbolique forte Archipel dans l'océan de la culture « Archipel de lecture » « Archipel Légrézy »</p> <p>« United island »</p> <p>Deux îles</p>	<p>Littérature, exotisme Archipel, trajets Aspect « enfantin » Figure de l'archipel, annoté, cohérence limitée Archipel avec flux, décalage films</p> <p>Flux et mode de relations</p> <p>Un ferry, logique de l'amas Carte du tendre Fabrication en couches matérielles (calques) des détroits, mais pas de flux</p> <p>Esquive de la commande</p>	<p>10</p> <p>Archipel</p>	<p>Important, mais <i>mainstream</i> (culture de masse)</p> <p>Modéré, multimédia Limité, mainstream, pop Important, avec renvoi chiffré à une série d'œuvres jointes</p> <p>Important, explicité</p> <p>Forte densité Scolaire et enfantin Limité, conceptuel</p> <p>Important, registre des émotions Très réduit</p>
<p>« L'odyssée des civilisations thermiques », carte déstructurée avec zonage thermique</p>	<p>Surréalisme, science obscure</p>	<p>1</p>	<p>Scolaire + mainstream</p>
<p>« Explosion littéraire », volcan en coupe</p>	<p>Modèle géophysique non cohérent</p>	<p>1</p>	<p>Limité, clivé scolaire/privé</p>
<p>« Les différents styles de lecture », arbre avec feuilles</p>	<p>Modèle de l'arborescence par genres</p>	<p>1</p>	<p>Intermédiaire avec dépersonnalisation</p>
<p>« Le monde géobibliographique », carte imaginaire « Plan de ville de la culture personnelle » Plan de quartier, avec repères scolaires « Planisphère du monde culturel »</p> <p>Carte imaginaire avec courbes de niveau Quartier</p> <p>Carte du tendre « Les 7 royaumes de ma culture »</p>	<p>Imaginaire d'un monde archipélagique Carte imaginaire Carte imaginaire Carte imaginaire avec influence Carte du tendre Carte du Tendre Ambiance série policière/hip-hop Aspect enfantin Carte du tendre, cheap</p>	<p>8</p> <p>Carte imaginaire (sans références)</p>	<p>Mainstream, jeunesse + scolaire Limité, jeunesse, pop Important, varié Important, éclectique</p> <p>Important Très réduit</p> <p>Important Important</p>
<p>« Bibliothèque virtuelle », carte du</p>	<p>Avec souci de justifier la</p>	<p>8</p>	<p>Important, varié</p>

monde annotée, avec flux Carte du monde « Carte du monde littéraire de voyage » sans frontières, avec flèches Carte des courants marins de l’océan mondial Carte des États, cartouche Europe Carte du monde – relief Cartogramme Croquis du monde (amputé de l’Asie)	procédure et la cohérence Faible cohérence carto-sémiologique Classements internes lieu/goût, cohérence, Cohérence recherchée Réalisation médiocre Cohérence modérée (rapport relief seul/différents registres) Surfaces à l’estime, mais forte cohérence Pas de cohérence	Carte du monde	Modéré, éclectique Limité Limité Limité, sauf voyages bien documentée Important Important, éclectique Très réduit, non classé
Autoroute avec bretelles Route enfantine	Temporalité, goût, point de départ depuis l’enfance	2 Route	Important, mainstream Réal malgré l’apparence
« Trivial biblio », le jeu	Cohérence interne sur le choix des genres/jeu	1	Scolaire, jeunesse et mainstream
« Jeu de fléchette littéraire »	Centre/périphérie rapporté au goût, explicitation de la lecture scolaire	1	Important, avec indications sur l’achèvement ou non des lectures
« Programme de la machine littéraire » Carte informatique « Trier, jeter, recycler, valoriser », le cycle du déchet Plan culturel et intersections de représentations Carte réseau tramway Nantes Mind-mapping Mind-mapping Mind-mapping Mind-mapping « Les 4 sens de l’art », infographie corporelle	Modèle de l’algorithme, technoscience Faible cohérence, simple classement par genre sans liens Parodie (?) avec forte cohérence interne du modèle Plan de métro, une œuvre = une station, mélange des genres, peu démonstratif Typologie lignes/sentiment Mind-mapping, avec ensembles et liens, présence du « je » Emboitement de cercles Ensembles d’œuvres par pays, sans liens Densité Points hauts, entrées par les sens	10 Modèle technoscience Carte	Scolaire et jeunesse, segmentation petite enfance Importante, classée Importante Limité Important Important Très peu de livres Important Très abondant Important
Itinéraires routiers en France	Explication de parcours parallèles	1 Carte	Réduit, scolaire et mainstream
« Culture mascareigne », « archipel transformé	Bibliothèque identitaire explicite (à la recherche de...)	1 Carte	Limité, très cohérent, atypique
« Une pluie de comètes originales »	Un système solaire, aspect enfantin, faible cohérence	1	Intermédiaire
« Mon cerveau est un espace géographique »	Dérive poétique avec emboitement paysager interne	1	Modérée, mais à forte spécificité
« Ma bibliothèque sous-marine »	Rapport intérêt/profondeur, peu conforme au modèle océanique	1	Limité
Lettrages	Iconographie surréaliste avec classement alphabétique	1	Varié
Grphe genres/temps	Grphe annoté (pictogrammes)	1	Éclectique

Immeuble	Classement par genre	1	Important
Photographie de la bibliothèque concrète de l'étudiant	Effet de réalité, de preuve, efficacité	3 Biblio- thèque concrète	Important, forte spécificité, politique
« L'étalement urbain », des piles de livres sur une carte du monde	Mélangé avec modèle étalement urbain (mais non cohérent)		Important
Montage photographique sur pays dissociés	Production complexe, l'effet de réel est en partie neutralisé		Important
Terrain de foot, livres dans les tribunes	Effet étrange, relation livres/supporters	1	Important, sauf tribune voyages
« Médiathèque personnelle »	Modèle professionnel (au bâtiment « médiathèque »)	1	Important, bien classé
« Printemps, été, automne, hiver »	Calendrier, aspect enfantin, pictogrammes	3 Calendrier	Important
« Calendrier de l'Avent musical »	Avec des post-it, peu compréhensible		Modéré
Calendrier de l'Avent noir et blanc	Installation, usage complexe, rapport à la mobilité		Important
« Au fil du temps »	Spirale nue avec liste	1	Modéré, classement par date d'écriture
« Carrefour de cultures » imagerie architecture iconique	Liste, pas de références sur la spatialisation	1	Effet de mode, post-moderne
Univers vernien	Fusée, hublot, etc	1	Important avec beaucoup de classifications
Carte routière cervicale (réflexion), carte climatique (distraction)	Double référence avec cohérence interne discutable	1 Carte	Important, éclectique
« L'île Térature » avec son port	Aspect imaginaire, « cohérence touristique »	1	Important
Carte du ciel imaginaire	Désordre général, avec C/P et taille des planètes	1 Carte	Important
Meuble bibliothèque	Visualisation des genres	1	Important, multimédia
Appartement T3	Analogie avec la vie de l'individu	1	Important
Avec post-it sur couvertures de CD	Mobilité et poly-inscription des œuvres, notion « d'expérience »	1	Important, avec effets de superposition
« Un espace vu autrement »	Mélange de pictogrammes et de métaphores, aspect enfantin	1	Réel malgré les apparences
Graphe non explicité	Peu clair	1	Important
« Modèle végétal »	Non-cohérence avec le modèle (sur la temporalité) et rajout d'un gradient C/P	4 modèle végétal non- cohérent	Important
Modèle de l'arbre avec racines	Aspect enfantin, mais quelle cohérence racine/sol/branches		Important, mais pas de livres
« Moi », arbre sans racines	Cohérence limitée		Mainstream, scolaire, beaucoup voyages
Arbre avec racines	Cohérence limitée		Très abondant, lettré
Modèle circulaire	Un anneau = un genre, non-cohérence du modèle	1	Important
« La culture éclaire l'intégralité du système solaire »	Modèle scientifique non viable, non proportionnel	1	Important
Carte d'un monde réduit à quelques pays	Classement œuvres/pays	1	Réel malgré l'apparence

		Carte	
Bibliothèque incorporée (calligramme)	Œuvre d'art, conceptuel	2	Important, mais peu lisible
Bibliothèque incorporée (calligramme plus complexe)	Œuvre d'art	Calli-gramme	Important, avec classement
Fleur égocentrique et ballons	Aspect enfantin	1	Réel malgré l'apparence
Drapeau breton	Chaque bande noire est une catégorie, statique	1	Important, effet de densité
« Le jeu de m'oié »	Spirale (involontaire ?)	1	Réel
4 catégories, pictogrammes années 70	Statique	1	Réel, disjoint de la carte
Cerveau avec catégories par genre	Non-cohérence avec le modèle	1	Réel, mais variable selon les catégories
Toiles d'araignées assemblées	Par genre, lecture difficile	1	Modéré (remplacement œuvre par auteur)
Pictogrammes par genre	Aspect enfantin	1	Mainstream
Aquarium	Aspect enfantin, difficile à lire, rapport enfermement/mobilité (?)	1	Modéré
Système solaire / émotions	Non cohérent, simple jeu visuel	1	Important, éclectique
« L'arc en ciel de mes impression »	Spirale non conforme au titre, pictogrammes	1	Important, mainstream
Pyramide (emboitement de)	Statique + problème de réalisation conforme	1	Important, multimédia
« Bibliothèque culturelle de mon quartier »	Cohérence des objets « quartier » et « culture »	1	Important, éclectique
Pictogrammes par thématiques et prescripteurs	Très cohérent, malgré aspect enfantin	1	Important, éclectique
Liste brute	Classement limité	1	Important, mais très homogène

Document 43 : tableau de classement des spatialisations des étudiants

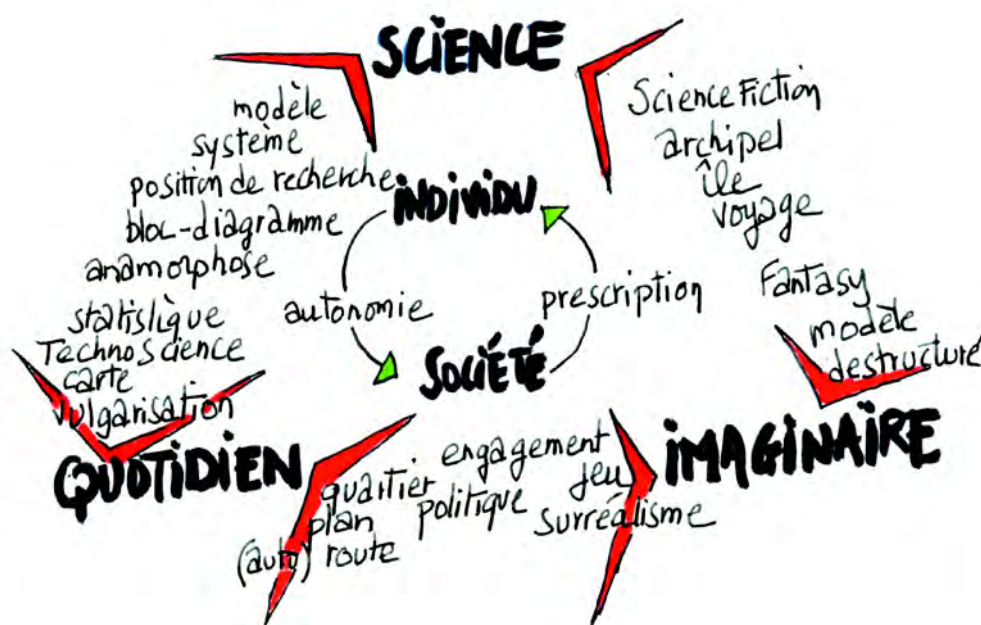
(F. Barbe, 2012)

Nous faisons les observations suivantes à la lecture du tableau.

D'abord, l'échec et même l'esquive délibérée sont exceptionnelles. La qualité d'une majorité des productions est troublante eu égard à la mauvaise qualité de nombreux travaux d'examen décriés lors des jurys. Si nos étudiants ne lisent plus ou pas, s'ils écrivent « mal », si nous avons un recrutement comportant de nombreux « petits » lecteurs, cet événement de littératie (la commande de spatialiser sa bibliothèque) montre que la réalité est plus complexe : les corpus sont variés, éclectiques souvent, la majorité des étudiants arrivent à faire cohabiter des registres pourtant culturellement éloignés à l'intérieur de leur bibliothèque (principe de non-contradiction, de bon voisinage), les principes de classement sont bien explorés, avec des trouvailles parfois de très grande qualité. Il faut en déduire un principe de précaution dans la connaissance des bibliothèques individuelles. Celles-ci ne peuvent être déduites mécaniquement d'une apparence, d'un comportement, d'une position sociale, d'un test académique, d'un âge, d'un sexe. Seul un travail approfondi permet de prendre connaissance du contenu et de l'organisation d'une bibliothèque individuelle. Cela permet de mettre à distance à la fois une approche statistique réduite à des questions simplistes et, d'autre part,

une lecture déficitaire de la théorie sociale du goût : l'acteur a une marge de construction de sa bibliothèque. C'est du moins ce que la diversité d'une population pourtant étroitement contrôlée (deux promotions d'étudiants de géographie d'une même université) laisse à penser. D'autant que le caractère inachevé de cet exercice (la semestrialisation des unités empêche l'enseignant de revoir les étudiants) laisse entrevoir le profit qu'une action post-production pourrait entraîner dans le rapport au livre, à la lecture et à la construction spatiale de sa propre bibliothèque.

La spatialisation a pris de nombreuses formes. Pour décrire la construction et l'état de leur bibliothèque (bibliogénèse, bibliomorphologie), les étudiants recourent à un certain nombre de procédés, dimensions et méthodes dont nous pouvons établir la liste. Les étudiants développent une démarche analytique en utilisant une analogie ou un transfert de modèle descriptif. Le document 44 rend compte de cette construction complexe. L'analogie ou le transfert de modèle fournit un mode de classement extérieur au livre dans le processus de spatialisation de la bibliothèque. On peut ordonner ces analogies et modèles dans les trois registres de la science, du quotidien et de l'imaginaire. L'analogie première pourrait être celle du meuble-bibliothèque, pourtant elle est exceptionnellement utilisée. La bibliothèque physique n'est pas la bonne manière de représenter la bibliothèque embarquée, nous disent nos étudiants, et la localisation de la bibliothèque en un point se réalise ailleurs. À l'intérieur de ce triangle des analogies (science, quotidien et imaginaire), la relation entre l'acteur et la société se joue entre mobilité (autonomie) et prescription (hétéronomie), à partir de catégories connues : espace, genre, temps social, historique, temps biologique, classe sociale, génération, éthique et projection de soi dans la sphère sociale.



Document 44 : interpréter les spatialisations des bibliothèques des étudiants

On voit la diversité des analogies utilisées (pourtant déjà recoupées et bien catégorisées) qui se combinent, pour chaque bibliothèque, avec une relation individu/société. (F .Barbe, 2012)

Chaque bibliothèque peut être décrite par sa bibliomasse (la taille du corpus) et sa bibliodiversité (sa diversité de genres, de titres, d'origines géographiques, de périodes). Selon l'état apparent des bibliothèques (l'exercice est déclaratif et le chercheur-enseignant n'a pas de moyens de contrôle), telle bibliothèque peut être rapprochée d'un bibliome particulier, celui des « petits » lecteurs par exemple. Sans être sommative par principe, une telle mise en ordre des bibliothèques peut au contraire se révéler proactive. Il s'agit de spatialiser sa bibliothèque et de comprendre sa bibliomorphologie pour maîtriser mieux sa morphogénèse future.

Quelques spatialisations remarquables

Nous avons sélectionné une dizaine de productions des étudiant-e-s. Le choix s'est porté vers des propositions très différentes incluant une majorité de productions à haute valeur ajoutée et quelques unes considérées en souffrance avec la commande – documents 45 à 54. Selon nous, la reprise des catégories de Pierre Bayard (*Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, 2007) provient pour une part d'une transmission par l'enseignant, d'autre part de la force intrinsèque des modèles scientifiques qui, comme Pierre Bayard le fait pour la littérature, font de la matière qu'ils étudient, un système. Cela vient enfin de la dynamique heuristique de l'échange et de la réflexivité sur la commande, dès la première phase de constitution d'un corpus personnel par l'étudiant-e.

Les quatre catégories de Bayard forment la première partie de son ouvrage, intitulée « Des manières de ne pas lire » : « les livres que l'on ne connaît pas », « les livres que l'on a parcourus », « les livres dont on entendus parler », « les livres que l'on a oubliés ». Le caractère extrêmement provocateur de l'œuvre de Bayard laisse au lecteur le soin de constituer le reste de son expérience de lecture : les livres que l'on a lus jusqu'au bout, les livres que l'on a empruntés, manipulés, lus en extrait, lus par intérêt, par passion, par prescription institutionnelle ou commerciale, par prescription non formelle, etc., les livres que l'on devrait lire, qu'on n'aura pas le temps de lire, les livres que l'on va lire, pour son plaisir, pour sa formation de géographe, etc., la possibilité de saisir des lectures dans d'autres médias (et donc de mettre au pluriel le mot « écriture »), etc. Il y a donc mélange de catégories issues de la corporation et du travail d'auto-saisissement.

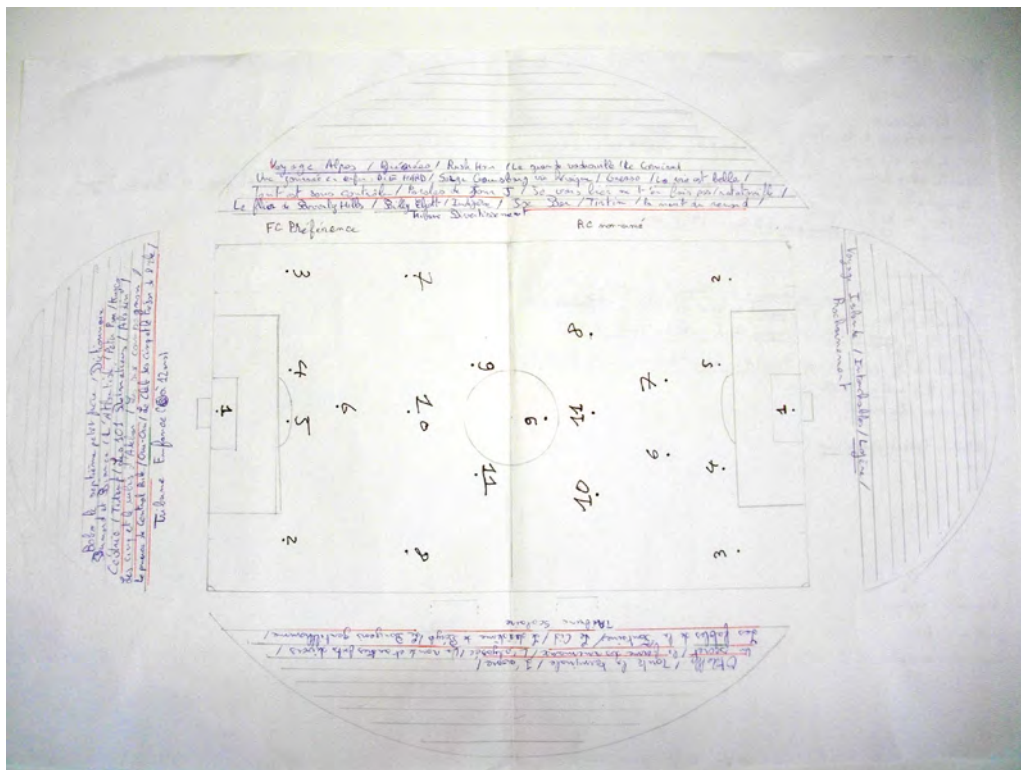
La première spatialisation est intitulée « le gouffre de la mémoire littéraire » – document 45. Elle reprend le modèle de la spéléologie et du karst, une référence de géographie physique (le « Demangeot » est la première œuvre citée). Le rapport à la lumière de surface et au couple profondeur/humidité organise la bibliothèque, en s'enrichissant de quelques subtilités (axe principal, forme secondaires, nœuds de sédimentation). Il s'agit d'une évocation de l'entropie comme incorporation et disparition. L'enfouissement progressif des livres détermine un coefficient d'oubli. Chaque livre, d'œuvre singulière, se retrouve peu à peu amalgamé dans une mémoire indistincte et confuse. Le corpus est modéré (23 œuvres) mais éclectique et lettré. Cette étudiante a tenté un transfert d'un modèle géophysique vers la littérature en sa propre bibliothèque. Il y a néanmoins un problème de temporalité. La temporalité humaine ne correspond que partiellement à celle du modèle géophysique et celui-ci conduit à un individualisme (chacun son gouffre) qui n'est sans doute pas pertinent. Le rapport à l'intertextualité, aux proximités, à ce qui fait système, sont peu explicités.

La spatialisation intitulée « la culture mascareigne » – document 46 – reprend le modèle de l’archipel sur un mode semi-imaginaire : le titre vrai ne renvoie pas à la réalité physique. La production est étonnante, parce que cet étudiant discret en cours prétendait lors d’une discussion de corpus ne rien avoir à donner. La discussion se poursuivant, il finit par dire qu’il a bien quelque chose, mais que cela ne convient pas à la géographie et à l’université. Acculé par les demandes de ses camarades, il finit par parler de Frantz Fanon comme d’un auteur possible, mais qui n’a pas sa place dans la commande, une position de minoritaire. De fait, aucun étudiant du groupe de TD ne connaît Fanon. Le corpus restitué finalement est centré sur la question de l’expérience raciale : Richard Wright, Frantz Fanon, Léopold Sédar Senghor, mais aussi trois films *Rue Case-nègres* (Palcy, 1983), *Écrire pour exister* (LaGravenese, 2007) ou *The blind side* (Hancock, 2009) qui explorent l’expérience raciale et identitaire ou encore des artistes afro-américains à succès (Will Smith, Alicia Keys). Cette bibliothèque identitaire renvoie nettement au travail de Pap Ndiaye, *La Condition noire, essai sur une minorité française* (2008). Le petit corpus tranche avec l’orientation d’une formation identitaire exacerbée, agrémentée de quelques références scolaires ou issues de la culture de masse (radios privées à public jeune, elles-mêmes liées partiellement à l’expérience raciale via des courants musicaux).

La spatialisation suivante (sans titre) – document 47 – reprend le modèle du stade de football (terrain et tribunes). Si le terrain n’est pas vraiment utilisé (à part les mentions des protagonistes « FC Préférences » et un « RC non-aimé »), les quatre tribunes servent à classer et à nommer les lectures de manière assez simple : tribunes « scolaire », « enfance », « prochainement » et « divertissement ». Nous entrons là dans une difficulté à classer. En première instance, il est vrai que le stade de football provient de l’expérience quotidienne et en ce sens, il n’est pas un modèle savant. La simplicité des classements est complétée par un corpus certes plus abondant que le précédent, mais très peu littéraire et composé d’autres expériences (films, voyages notamment). Nous voyons là une correspondance entre un corpus non littéraire et une approche spatiale par un élément de la culture populaire, le stade. Néanmoins, des études savantes ont montré combien le stade et ses supporters faisaient système. L’anthropologue Christian Bromberger (1989) sur le Stade Vélodrome de Marseille ou Claude Mangin (2001) sur le stade Marcel-Picot de Nancy ont montré que *le stade fonctionne comme un atlas social*¹⁸², que *la dynamique sociale de chacun se traduit par une trajectoire particulière dans les différents espaces des tribunes*¹⁸³. Le modèle est bien interprétatif, il est simplement peu sollicité par l’étudiant, qui n’utilise même pas le jeu dans l’espace du terrain (mobilité, permutation)

182 Claude Mangin, Les lieux du stade, modèles et médias géographiques, revue *Mappemonde*, 2001/64, page 36.

183 Christian Bromberger, Le stade de football, une carte de la ville en réduction, revue *Mappemonde*, 1989/2, page 37.



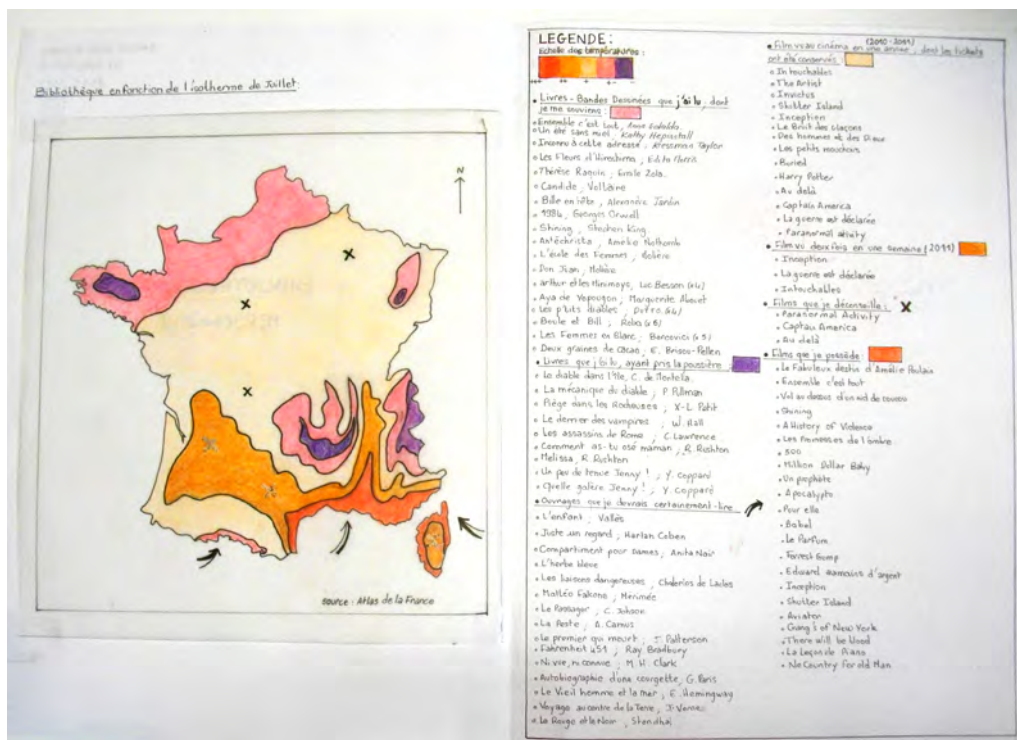
Document 47 : spatialisation, exemple n° 3, le stade de football
(étudiant géographe, 2010)



Document 48 : spatialisation, exemple n° 4, la bibliothèque photographiée
(étudiant géographe, 2010)

La spatialisation précédente – document 48 – est une photographie d'une bibliothèque étalée sur une couette ou un tapis. Le titre générique, « ma bibliothèque personnelle », contraste avec la très forte spécificité du corpus, dont l'agglomération physique attestée par la photographie provoque un effet de vérité certain. Cet étudiant un peu plus âgé que ses collègues (reprise d'études après une courte interruption) fournit un corpus d'une centaine d'éléments incluant des dispositifs de production (caméra), car l'étudiant réalise des documentaires politiques. Ses catégories sont maîtrisées et même ironiques : « aéroport » (un de ses engagements), « réseau musical, friche artistique, espace de création », « quartier résidentiel de l'inspiration », « supermarché d'idées », « square des fascicules gauchisants », « zone d'activité des essais politiques », « terrains constructibles » (corpus de l'étudiant de géographie), « centre de loisirs », « quartier SF », « centre historique », « fast-food ». La prise en charge maîtrisée de la commande est presque parfaite : pas de découpage à la hache, mais des glissements, une variété de nominations dans différents registres montrant une diversité des médias (jusqu'au masque des Indignés) et des titres importante, à l'intérieur d'une bibliothèque engagée et, donc, à faible diversité thématique.

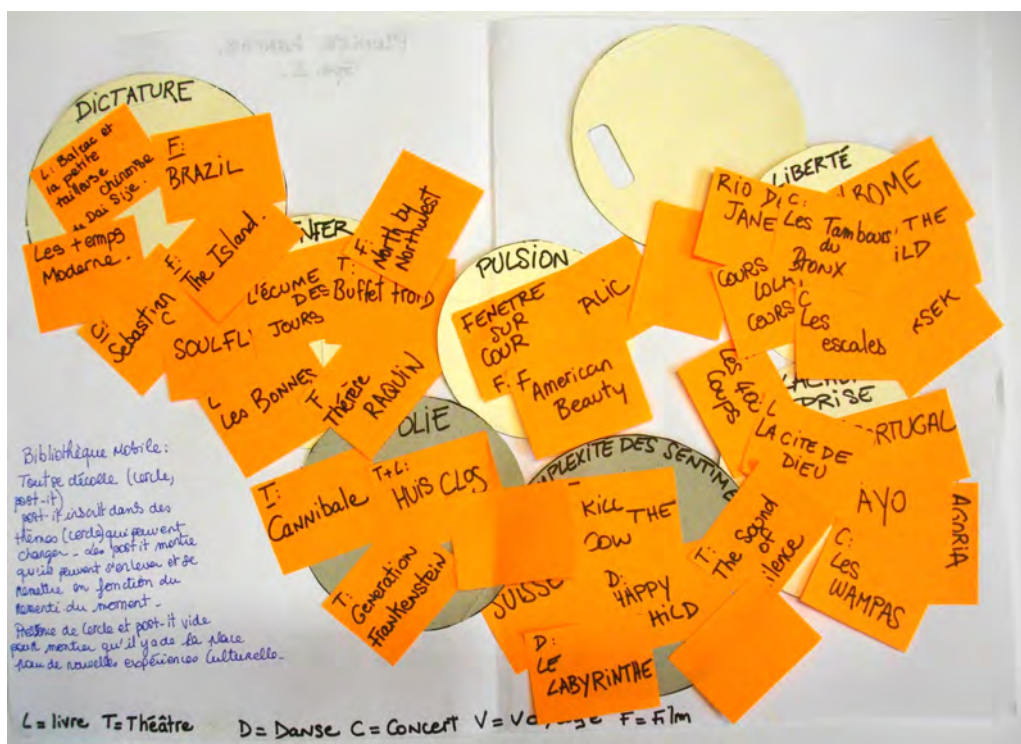
La spatialisation ci-dessous – document 49 – utilise une cartographie isothermique de la France en juillet, appuyée sur un corpus visible, important et classé. Mais la simplicité apparente des isothermes est utilisée à contre-emploi dans un classement complexe aux catégories dissociées. Pour les livres, le classement est la force du souvenir, pour les films, c'est le goût et même l'enthousiasme. Le corpus est abondant (près de 90 références).



Document 49 : spatialisation, exemple n° 5, « la bibliothèque en fonction de l'isotherme de juillet »
(étudiante géographe, 2010)

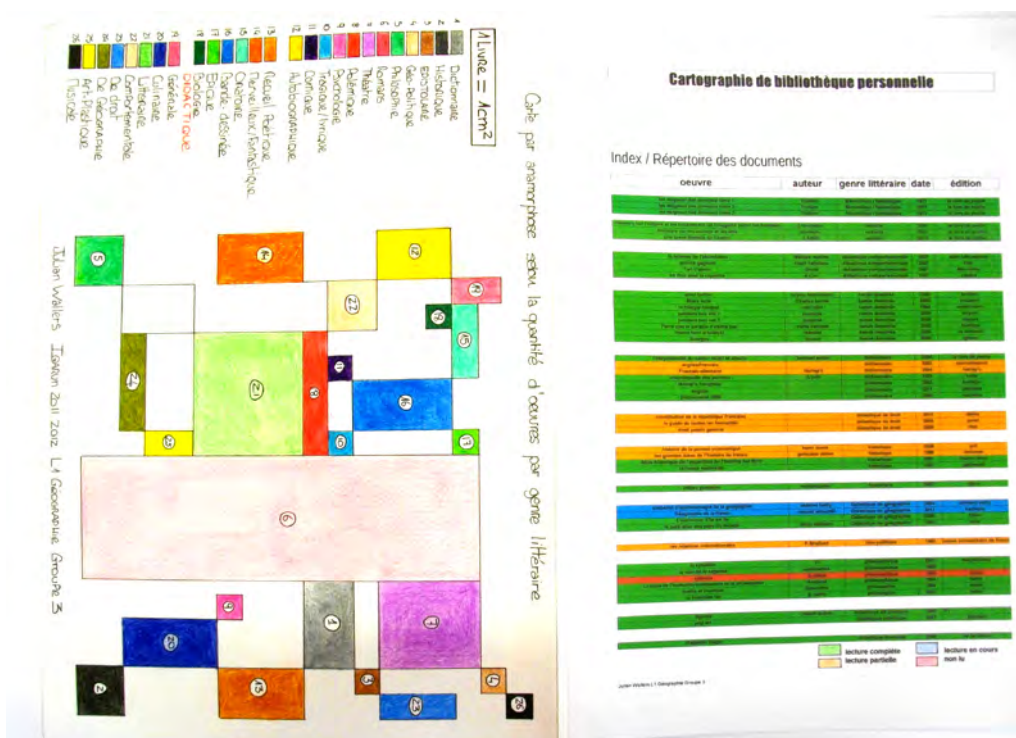
L'enfermement français que peut suggérer la carte (la France insularisée) est contredit par les flèches venant du sud (« livres que je devrais certainement lire »). Le corpus (étranger pour la moitié des références) infirme également l'idée d'un enfermement national. Ici, le travail d'accouchement de sa bibliothèque mériterait un approfondissement pour gagner en cohérence.

La spatialisation ci-dessous « bibliothèque mobile » – document 50 – constitue une trouvaille du monde physique (les post-it repositionnables sur des cercles de carton thématisés) pour exprimer la finesse du système idéal et notamment ses mobilités. En effet, la bibliothèque est décrite comme un ensemble de thématiques du moment (elles peuvent changer, elles se renouvellent), sur lesquelles se redistribuent les œuvres (post-it elles-mêmes classées par genre (livre, théâtre, danse, concert, voyage, film). La polyvalence d'un œuvre est bien saisie. Des post-it et un carton vierge attendent l'ouverture d'un dossier. Si le corpus est modéré (35 œuvres), la spatialisation apparaît bien adaptée à la gestion de l'abondance et du changement. C'est alors la trace des dossiers antérieurs qui manque au lecteur. Est-ce là le profil d'une étudiante hyperactive (études, travail, sorties) qui instantanéise, là où des étudiants plus tranquilles resteraient enfermés dans une lecture chronologique de leur petite enfance à l'âge adulte ? Est-ce là une position de géographe ?



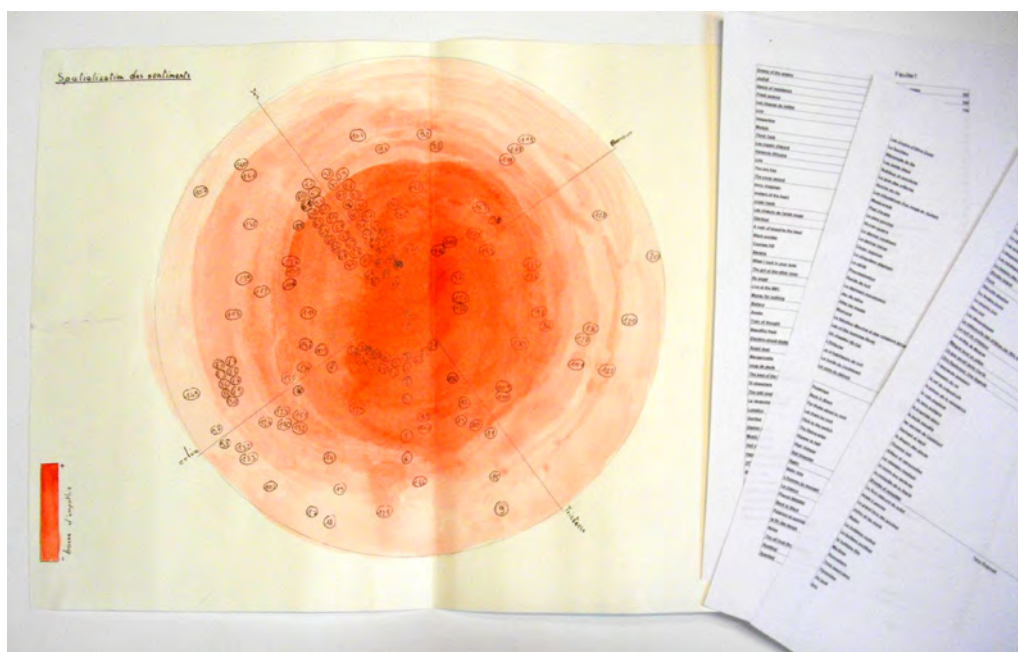
Document 50 : spatialisation, exemple n° 6, « la bibliothèque mobile » (étudiante géographe, 2011)

La spatialisation « carte par anamorphose » - document 51 – se fonde sur un important travail d’inventaire digne d’une publication de recherche (quatre pages de relevés bibliographiques) combiné avec les critères de type « Bayard » (lectures « partielle », « complète », « en cours », « non lu »). Le procédé choisi est simple et efficace : proportionnalité du nombre d’œuvres à raison d’un cm² par œuvre sur 26 genres, dont 8 font partie d’une sous-catégorie intitulée « didactique ». L’ensemble dégage une apparence scientifique certaine où la densité de la donnée n’est pas pour rien. Nous comprenons qu’il s’agit d’une spatialisation relative des genres entre eux. La centralité qui se dégagerait à la lecture de la figure, c’est le roman, qui semble constituer le centre de la bibliothèque de cet étudiant (encore plus si l’on y ajoute le bloc théâtre et la didactique de la littérature). La périphérie est composée des sous-catégories didactiques et de genres plus spécialisées que le roman (ainsi le genre épistolaire aurait pu être inclus dans le roman, renforçant le centre). Cet étudiant investi et actif, rend compte ici du caractère gratuit de la bibliothèque, qui ne peut être totalement soumise à l’utilitarisme. Ce travail évacue la temporalité et utilise des catégories nombreuses sans les avoir définies. Il ancre la bibliothèque dans la science (la série statistique, l’anamorphose) tout en y affirmant la centralité de l’imaginaire (le roman et ses annexes).



Document 51 : spatialisation, exemple n° 7, « carte par anamorphose »
(étudiant géographe, 2011)

La « spatialisation des sentiments » – document 52 – a quelque chose de l’oxymoron. Un graphe à la forte abstraction (série statistique, numérotation, axes, sémiologie efficace mais univoque) est construit sur des catégories issues de la psychologie ordinaire des sentiments (colère/amour, joie/tristesse) réglée par une barre d’empathie.

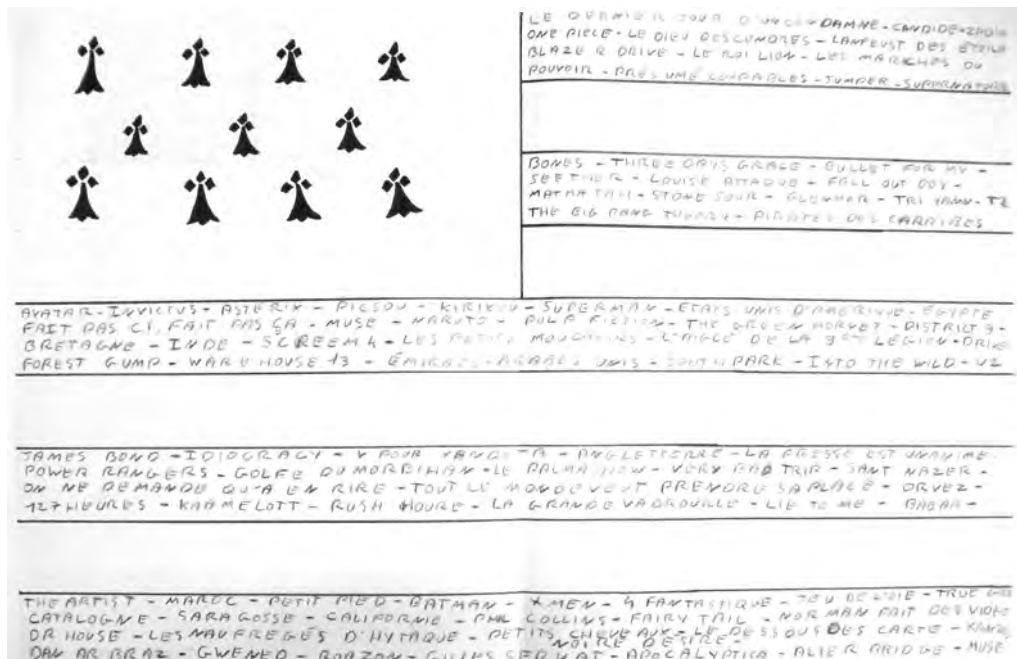


Document 52 : spatialisation, exemple n° 8, « spatialisation des sentiments »
(étudiant géographe, 2011)

Nous observons là une centration paradoxale sur le lecteur : cette incarnation des catégories du sentiment semble d’une certaine manière être spatialisée dans le vide, elle flotte. L’événement de littératie (spatialiser sa bibliothèque) nous renvoie alors d’une manière étrange au travail d’Augustin Berque. *Lieu (du latin locus) est un concept fondamental de la géographie, au point que celle-ci a pu être qualifiée de « science des lieux » (Vidal de la Blache). Les usages du terme, de ce fait, reflètent les vicissitudes de cette discipline ; en particulier son écartèlement entre une volonté d’abstraction scientifique, d’une part, et d’autre part la nécessité de prendre en compte la réalité sensible de l’écoumène. La divergence entre géométrie (abstraite) et topographie (concrète) est plus ancienne même que la géographie comme discipline. Elle s’exprime déjà par exemple dans les villes de l’époque sumérienne, dont le tracé révèle un conflit entre les exigences d’une géométrie sacrée et les contingences de la topographie profane. De ce conflit résulte l’ambivalence des lieux en géographie.*¹⁸⁴ Nous dirions volontiers de même pour l’ambivalence des bibliothèques. La bibliothèque est-elle strictement localisable depuis une grille qui serait (on le voit) difficile à appréhender et mal connue ? Ou est-elle essentiellement relationnelle en renvoyant aux autres bibliothèques et à la mobilité ? Les spatialisations « culture mascareigne » et « bibliothèque mobile » sont remarquables de ce point de vue. En tentant d’interpréter cette dizaine de figures, nous voyons les étudiants réaliser des mélanges variés de ces deux ordres de la géographie.

¹⁸⁴ Augustin Berque, article « lieu », *Les mots de la géographie*, 2003, Belin, page 555.

L'université de Nantes formant un certain nombre d'étudiants originaires de Bretagne, nous avons déjà eu à évaluer des prestations d'étudiants imprégnées d'une culture excessivement identitaire, voire promotionnelle de la « Bretagne ». La déconstruction de telles postures est toujours délicate. Nous rencontrons – document 53 – la métaphore du drapeau breton, le *Gwenn ha Du*, drapeau extrêmement récent (1923-1925) et né dans un contexte idéologique inquiétant : son créateur, Morvan Marchal, évolue d'un conservatisme catholique racialisé à la collaboration avec le nazisme, en passant par le néo-druidisme, il est condamné à la Libération à une peine d'indignité nationale de 15 ans. Le drapeau précédent, le *Kroaz du*, aux nombreuses variantes historiques, est oublié¹⁸⁵.



Document 53 : spatialisation, exemple n° 9, le drapeau breton
(étudiant géographe, 2011)

Il est vraisemblable que l'étudiant ne connaît pas ces éléments d'histoire. La mystification idéologique opérée à partir des années 70, violemment dénoncée par Françoise Morvan¹⁸⁶, ne permet pas un accès simple à ces données. Nous postulons alors que la localisation identitaire est soumise à sa propre incertitude : de quoi le *Gwenn ha du* est-il le nom ici ? D'autant que contrairement à la spatialisation « culture mascareigne », construite autour de figures fortes de l'émancipation noire, le corpus ici ne comporte qu'un très faible pourcentage d'œuvres liées à

¹⁸⁵ Il est même souillé, puisque le *Bezen Perrot*, la milice bretonne pro-nazie, l'utilise comme emblème pendant la guerre. Il serait à nouveau utilisé ici et là, notamment en plaisance et dans les *bagadou*.

¹⁸⁶ Bretonne, agrégée, auteure d'une thèse sur le poète Armand Robin et sur le collecteur François-Marie Luzel, traductrice de Synge et de Tchekhov, Françoise Morvan est l'une des fondatrices de l'école Diwan (à Rostronen). En 2002, elle publie *Le Monde comme si - Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne* chez Actes Sud. La page de discussion de l'article wikipédia qui lui est consacrée montre assez bien la nature du conflit.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Françoise_Morvan

l'expérience bretonne, moins d'une dizaine sur 85 références, presque toutes musicales : Dan Ar Braz, Glenmor, Tri Yann et Gilles Servat pour les plus connus des artistes « historiques », Matmatah pour une référence plus jeune. On notera aussi deux toponymes (Vannes et Rennes) en breton. Les catégories placées dans les cinq bandes noires ne semblent pas en être : nous n'arrivons pas à trouver de principes de classement. Ici se révèle une des dimensions paradoxales de l'identité : mise au devant de soi, elle se révèle parfois difficile à cerner.

La dernière spatialisation proposée au lecteur – document 54 – renvoie immédiatement à une figure poétique connue, le calligramme ou poème-dessin, fondée sur l'auto-référence (le graphie s'écarte de la norme et interagit avec le sens). La force du modèle corporel utilisée dans le calligramme offre une image assez inattendue de l'incorporation de la bibliothèque personnelle ou embarquée. Elle est en nous, elle nous constitue, elle n'est pas un meuble, un corps étranger que nous utilisons de temps en temps. La métaphore est donc puissante. Dans le détail de l'organisation, la métaphore des organes (en descendant d'un niveau scalaire) est plus complexe à interpréter : si le cœur est facile (une centralité), la peau de même (une frontière, une surface), d'autres organes semblent peu clairs. Cela est-il dû à une importante part du corpus qui échappe totalement au chercheur ? Ce corps toutefois n'en est qu'un demi. Pas de mobilité, pas de sexualité, pas d'excrétion. Nous voyons là une posture issue du « monde de Barbie », ce monde merveilleux de la vie publicisée (que cette posture soit réelle ou soit une simple façade fournie à l'enseignant).



Document 54 : spatialisation, exemple n° 10, la bibliothèque-corp
(étudiante géographe, 2011)

Nous donnons accès dans l'annexe numérique à l'ensemble des figures. Ce choix de dix sélections est forcément restreint et un peu arbitraire. Peut-être dit-il néanmoins que deux aspects principaux de nos bibliothèques individuelles, celui de la morphologie et celui de la morphogénèse, celui de l'état et celui du processus, s'ils ne sont pas toujours combinés, sont bien pris en compte collectivement – au sens de l'ensemble des productions des étudiants. La diversité des corpus est également très grande, malgré une majorité de corpus homogènes, voire répétitifs. La géodiversité ici serait la somme de toutes les diversités des bibliothèques des étudiants. La bibliothèque embarquée est à la fois l'espace de jeu et l'outil de géolocalisation du sujet littéraire dans la bibliothèque mondiale ; à la fois, une position relative et un outil pour se repérer dans l'espace géométrisé ou labyrinthique de la bibliothèque mondiale.

Gérer l'incommensurable : les échelles de la bibliothèque individuelle

Pierre Bayard apporte des éléments de stratégie dans la connaissance de la bibliothèque par les acteurs. Le provocateur part de l'idée que *la lecture est d'abord la non-lecture, et même chez les grands lecteurs qui y consacrent leur existence, le geste de saisie et d'ouverture d'un livre masque toujours le geste inverse qui s'effectue en même temps et échappe de fait à l'attention : celui, involontaire de non-saisie et de fermeture de tous les livres qui auraient pu, dans une organisation du monde différente, être choisis à la place de l'heureux élu.*¹⁸⁷ Dans cet incommensurable, ce n'est pas l'individualité de chaque livre qu'il faut tenter de saisir, mais les rapports qu'il entretient avec les autres. *Cette idée de « vue d'ensemble » qui sous-tend la démarche du bibliothécaire a une portée considérable sur le plan pratique, car c'est sa connaissance intuitive qui donne les moyens à certains privilégiés d'échapper sans trop de dommage aux situations où ils pourraient être pris en situation de flagrant délit d'inculture*¹⁸⁸. L'appel à la géographie d'une telle analyse et une telle stratégie évoque le travail de Franco Moretti, mais aussi une démarche plus concrète, plus didactique, celle que propose Abraham Moles pour appréhender un nouveau territoire initialement perçu comme labyrinthique et donc insécure : créer progressivement une carte cognitive – [document 55](#). Il faut transposer la démarche pour l'adapter à nos propres besoins, mais la nature du processus ne semble pas devoir fondamentalement changer. Un ensemble d'événements de littératie permet de construire progressivement une carte cognitive de la bibliothèque mondiale, cette carte s'apparenterait elle-même à une pratique de littératie, une compétence de lecture-écriture.

Dans cette dynamique, nous voyons la question de l'échelle venir au premier plan par la structure systémique de toute bibliothèque. Cette approche systémique nécessite de passer au sein de la bibliothèque de l'individu à des séries, des séries à des séries de séries, etc. Il en va de même dans la création d'une carte cognitive ; l'acteur agglomère et réduit la diversité spatiale aux différentes échelles pour produire de la reconnaissance intuitive et du sens spatial. Dans l'apport de ces générations montantes (ici, les étudiants), certainement affectées par un nouvel usage territorial, nous observons la progression des œuvres et des médias non littéraires et qui relèvent, plus que le livre, de marchés non strictement nationaux.

¹⁸⁷ Pierre Bayard, 2007, opus cité, page 23.

¹⁸⁸ *Ibid.*, pages 26 et 27.

Degrés de connaissance topologique d'un labyrinthe urbain

1. Connaissance d'une *route de base* permettant de se rendre sûrement d'un point essentiel en un autre, exemple : trajet travail-domicile ;
2. processus d'agrégation permettant de *réduire* un trajet incertain à la route de base déjà connue ;
3. *deux* (ou plus) *routes* de base avec leurs connexions entre elles (intersections) ;
4. *connexions* de routes secondaires avec les routes de base ;
5. *raccourcis* pour les trajets importants ou fréquents ;
6. raccourcis imaginés spontanément en utilisant des *indices* d'orientation globale (affiches, monuments, édifices de style, magasins, particuliers). On notera ici la grande différence entre le jour et la nuit.
7. redécouverte de *nouvelles routes de base*, en fonction non plus de leur simplicité géographique, mais de leur facilité de circulation (les grandes artères de circulation, par exemple des freeways dans les grands espaces californiens) permettant l'optimisation temporelle ;
8. découverte de *lieux d'intérêt* qui sont à l'écart des routes principales.
9. navigation à *l'estime* : aptitude à se rendre d'un lieu à un autre par des voies inconnues ou peu connues, en adoptant une trajectoire quasi optimale, dans laquelle les déviations sont faibles et les erreurs aussitôt corrigées ;
10. construction d'une *carte cognitive* complète de la cité.

Document 55 : la construction d'une carte cognitive

Abraham Moles, 1992, « Vers une psychogéographie », *Encyclopédie de géographie*, Economica, page 198.

L'internet et les réseaux sociaux sont mentionnés à de nombreuses reprises par les étudiants. Nous voyons des classements internes à l'espace littéraire. Nous voyons un corpus universitaire. Un corpus générationnel. Des corpus identitaires spécialisés (breton, afrocentré). Nous voyons aussi un solide corpus d'œuvres du marché mondial. Alors, la dimension nationale est-elle encore très visible dans les spatialisations, une fois les corpus scolaires mis de côté ? Le caractère de plus en plus multimédia des bibliothèques affecte leur rapport au territoire. *Le territoire perd une partie de son caractère intégrateur de l'expérience humaine. [...] La création de communautés en réseaux court-circuite ce système territorial en même temps qu'elle se superpose à celui-ci.* On assiste, nous dit le géographe Martin Simard, à *l'intrusion d'événements lointains dans le vécu quotidien* et les réseaux recréent *des proximités sur une base sociale plus large au sein de laquelle existe une co-présence spatialement intermittente, mais socialement en disponibilité de présence.*¹⁸⁹

L'apport d'une géographie embarquée, l'acteur littéraire

Se saisir de ce travail dans une perspective de nouvelles humanités, ce n'est pas rien. Ultérieurement, dans la continuité de l'exercice, en complémentarité avec d'autres Td (statistique, terrain et semaine de regroupement), nous souhaitons enquêter sur la bibliothèque collective de la promotion des étudiants de géographie de L1 et produire une ou des spatialisations adaptées. Au delà de la relation de formation et de la posture proactive, l'apport scientifique de cette recherche en spatialisation de bibliothèque nous semble être de montrer :

189 Martin Simard, Communautés locales et espace-monde, les processus identitaires de la post-modernité, revue *Géographies et culture*, 2000/36, page 13.

a) la forte bibliodiversité de beaucoup de bibliothèques étudiantes au sein même d'un ensemble incommensurable, la bibliothèque mondiale, au rebours des idées reçues sur nos étudiants

b) que chaque acteur développe bien une territorialité propre à cet espace, qu'il y prend des positions et qu'il y circule, dans des unités spatiales qui se combinent de manière complexe.

c) qu'en raisonnant sur la capacité de la géographie universitaire à créer une identité forte chez ses étudiants, nous touchons à la question identitaire et territoriale : la territorialité créée dans et avec la bibliothèque embarquée est-elle de nature différente ou bien similaire à ce qui se passe dans d'autres champs de l'espace géographique ?

d) qu'en ce qui concerne notre hypothèse scalaire, la dimension nationale de ces bibliothèques ne saute pas aux yeux (mais souvenons-nous qu'il s'agit d'étudiants géographes et qu'on peut leur prêter une curiosité à l'ailleurs comme à l'indigène). À la lecture des productions, les bibliothèques apparaîtraient d'autant moins nationales que les corpus seraient petits et peu littéraires. Faudrait-il en conclure que la culture de masse n'est déjà plus nationale pour nos étudiants peu littéraires ?

Nous commençons maintenant l'exploration d'un haut-lieu culturel et touristique. L'archipel des îles Aran est situé sur la côte ouest de la République d'Irlande, au large de Galway. Les acteurs géographiques, locaux et extérieurs, y ont été les créateurs d'une rencontre qui a « fait lieu ». La richesse scalaire concentrée localement semble particulièrement spectaculaire, modifiant la singularité de l'archipel et son devenir. Mais il s'agit d'un processus. La nature de ce qui lie le local aux autres échelles est instable.

22/ Hauts-lieux : Aran, une résidence d'écriture transcalaire, une glocalisation

Notre première entrée par un territoire reconnu de la carte du monde prend la figure de l'archipel, de l'insularité et de l'échelle locale. C'est aussi, avec le label du « haut-lieu », l'étude de la production d'un territoire paradoxal : il existe en effet une disproportion extraordinaire aux îles Aran entre leur charge statistique ordinaire (surface, population, économie) et leur empreinte bibliographique dans la bibliothèque mondiale. Mais dire « haut-lieu », c'est aussi déjà sortir du « pur » local. C'est reconnaître que le lieu a pris sens à d'autres échelles. Le haut-lieu a un cycle de vie. Les acteurs atypiques et les phénomènes associés qui l'ont produit ne se reproduisent pas à l'identique au cours du temps. Nous montrerons que le jeu scalaire qui a fait émerger Aran, il y a un siècle, n'est plus à l'œuvre. Toutefois, l'inertie des formes et des usages, comme le profit que des acteurs peuvent tirer aujourd'hui de formes héritées et réinventées permet au haut-lieu de se reproduire dans le changement. Nous croyons observer que d'autres hauts-lieux ailleurs dans le monde présentent des processus transcalaires similaires où le concept de glocalisation peut prendre sens : la forêt lacandone du sous-commandant Marcos (Mexique), le pays dogon de Marcel Griaule (Mali). C'est aussi dans l'archipel d'Aran que nous voyons fonctionner une étrange spéciation darwinienne de la littérature qui associe chaque île de l'archipel à un type d'écriture.

C'est donc cette émergence paradoxale (la notoriété de l'infime) que nous voulons comprendre : **a)** dans sa composante actorielle : comment l'articulation entre visiteurs et locaux se met-elle en place et pour quels processus ? **b)** dans son jeu scalaire d'autant plus complexe que l'Irlande vit sa décolonisation, une saignée migratoire et un redéploiement complet de son système spatial **c)** dans le choix et l'usage interne et externe de l'archipel : pourquoi celui-là et comment est-il « exploité » ? **d)** dans la recherche d'autres exemples de ce processus glocal : forêt lacandone, pays dogon.

Si à Aran, le local est fort, la montée scalaire l'est tout autant et c'est avec ce premier terrain que nous aurons une vue approfondie d'une relation glocale et de l'entrée d'un petit lieu périphérique directement dans la grande bibliothèque mondiale.

Réputé à la fin du 19^{ème} siècle excellent conservatoire de la langue gaélique, l'archipel des îles Aran, au large de Galway, en république d'Irlande, est un fragment du *Gaeltacht*, cet autre archipel, régressif, de la langue vernaculaire irlandaise, dont la cartographie historique montre le rétrécissement spatial progressif¹⁹⁰ (à peine masqué par la patrimonialisation scolaire¹⁹¹). Lors du maximum de population que signale le recensement de 1851, l'administration coloniale britannique dénombre 3520 habitants permanents sur l'archipel. En 2006, l'État irlandais n'en compte plus que 1225 (touristes et saisonniers non compris). Marge périphérique au quantitatif dérisoire, Aran doit son entrée dans la bibliothèque mondiale aux voyageurs, artistes et intellectuels fascinés par cette expérience insulaire au finistère de l'Europe du Nord-Ouest. Quelques dizaines de contributeurs extérieurs ont ainsi alimenté la célébrité d'Aran. John Millington Synge et Robert Joseph Flaherty en sont les plus connus. À trente ans de distance,

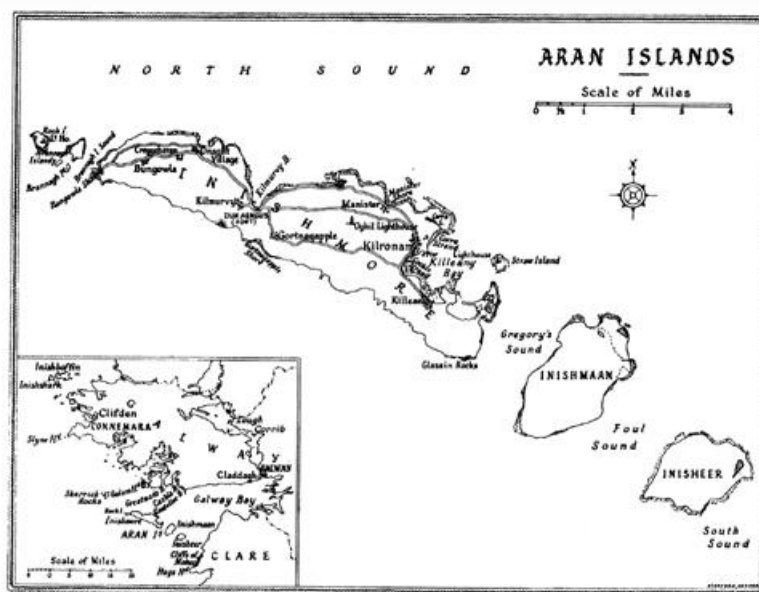
190 Voir en ligne les cartes en 1926, 1956 et 2007 - <http://en.wikipedia.org/wiki/Gaeltacht>

191 Dont témoignent des Irlandais ordinaires, en évoquant au chercheur leur curriculum scolaire.

ils ont produit les œuvres qui ont ancré Aran dans la bibliothèque mondiale et fait émerger l'archipel à différentes échelles. En 1907, John M. Synge publie *The Aran Islands*¹⁹², un récit singulier, illustré d'une douzaine de dessins de Jack B. Yeats, le frère du poète. En 1934, Robert J. Flaherty sort son *Man of Aran*¹⁹³, une des œuvres qui fondent le cinéma documentaire. Chaleureusement accueilli à Dublin le 6 mai de la même année par l'élite politique et culturelle¹⁹⁴ du nouvel État irlandais (Rockett, 1987), présenté à Londres avec ses acteurs irlandais et au monde, *L'Homme d'Aran* est primé à Venise et y reçoit la coupe Mussolini du meilleur film étranger.

Inishmore, Aran islands, county Galway, Republic of Ireland

Les conditions de notre propre découverte du lieu sont elles-mêmes conditionnées par son mode d'entrée en notoriété. *Inishmore, la salle polyvalente de Kilronan est plongée dans l'obscurité. Dehors, le passage d'un grain nocturne a transformé ce refuge à demi-vidé en une cinémathèque insulaire salutaire. À quelques mètres derrière les robustes chaises municipales, le ronflement du projecteur 35 millimètres, puis sous le faisceau lumineux, bien à l'abri du vent, nous, voyageurs, touristes, touristes-voyageurs, multinationaux et conjugaux. Sur l'écran coule maintenant « Man of Aran » de Robert J. Flaherty, magistral imagier noir et blanc parti à la découverte du paysage sonore îlien. Nous sommes en 1934 – document 56.*

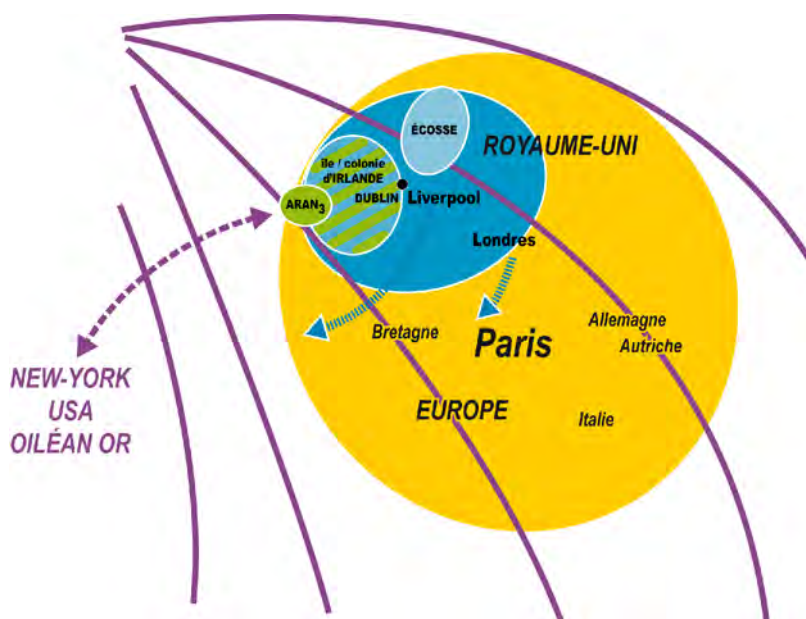


Document 56 : les îles Aran et l'Ouest irlandais dans les années trente
(extrait de Pat Mullen, *Man of Aran*, 1935 (1970), E. P. Dutton and Company, New York)

192 Texte nu intégral anglais de l'édition originale de 1907 en ligne sur http://en.wikisource.org/wiki/The_Aran_Islands - les images peuvent être vues sur <http://www.questia.com/library/book/the-aran-islands-by-john-millington-synge-jack-b-yeats.jsp>.
193 Accessible en ligne - www.youtube.com/watch?v=ZXYC5Sv_fOQ

194 Le président de Valera, William. B. Yeats, Eoin MacNeill, de nombreux élus et hauts-fonctionnaires assistent à la première et la critique dublinoise ne tarit pas d'éloges, in Kevin Rockett, Luke Gibbons et John Hill, *Cinema and Ireland*, 1987, éditions Glomm Helm, Londres, page 71.

Ce souvenir personnel d'Aran (touristifiée) projetant « Aran » (mythifiée) à ses visiteurs à la fin des années quatre-vingt-dix permet d'entrer avec les trois îles dans la tête, Inishmore, Inishmaan et Inisheer, dans ce que nous appelons depuis le début de cette recherche, la bibliothèque mondiale, ce système complexe de productions culturelles, empreinte et matrice de la mondialisation. Évoquant plus haut la célébrité d'Aran, nous mesurons, à la relecture, combien ce mot dit mal la chose. C'est plus exactement l'idée d'une montée en centralité (d'une montée scalaire) que suggère cette entrée étonnante de l'archipel dans la bibliothèque mondiale – une sorte de centralité *mineure*, paradoxale et coproduite par les artistes et les insulaires. Aran, chez Synge, n'est pas la figure de l'île-témoin proposée par Flaherty, mais d'abord celle de l'île médiatrice insérée dans un réseau. Plus encore, c'est l'ensemble archipélagique situé au Nord-Ouest de l'Europe, dans son entier, qui semble faire écho à la surinsularité japonaise (Pelletier, 1998). Ainsi, Aran, archipel de trois îles principales rangées par ordre décroissant de taille d'ouest en est, s'inscrit dans la couronne insulaire de la grande île d'Irlande – *mainland*, disent les îliens¹⁹⁵ -, elle-même intégrée aux forceps dans la couronne insulaire et péninsulaire du royaume d'Angleterre. Cette sujétion coloniale pyramidale, les habitants d'Aran, comme les Irlandais en général, peuvent s'y soustraire – [document 57](#).



Document 57 : Aran, un espace d'intersection d'ensembles, surinsularité et centralité paradoxale

(F. Barbe, 2010)

La relation directe au continent européen, *l'île européenne*, court-circuite le dispositif colonial britannique. Plus encore, l'émigration vers les États-

¹⁹⁵ Selon le terme employé par Joël Bonnemaison, *Vivre dans l'île, une approche de l'îlité océanique*, *L'Espace géographique*, 1990, n° 2. Il cite lui-même Abraham Moles.

unis – *America* dite encore *Oileán Úr* en gaélique pour *île nouvelle*¹⁹⁶ – anéantit le projet colonial dans son fondement géopolitique par une anachorèse radicale et une mise en réseau de l'Ouest irlandais avec la nouvelle puissance émergente du monde. De ce point de vue, l'allégeance théocratique du nouvel État irlandais, si burlesquement renseignée en 1929 par Liam O'Flaherty, un natif d'Aran, dans son *Tourist's Guide to Ireland*¹⁹⁷, apparaît à l'époque du tournage de *Man of Aran* comme une tentative douloureuse d'annuler ces dimensions surinsulaires et de purger la société irlandaise de son pluralisme. Synge, Irlandais dublinois, s'est nourri de culture européenne et Flaherty, citoyen américain né dans le Michigan d'un père irlandais, finit sa vie dans le Montana, après avoir filmé dans le monde entier. C'est à l'intersection de trois surinsularités que se trouvent l'Irlande et les îles d'Aran en particulier au vingtième siècle. Incarné et mis en mots par Synge, le regard irlando-européen est transmuté en images et en sons par Flaherty, l'Américain, le créateur à succès du genre documentaire avec *Nanook of the North* (1922). Sans que ces mots soient porteurs de catégories morales, Synge nous semble être l'annonciateur et Flaherty le bateleur de l'émergence d'Aran.

Synge, l'indigénisme universaliste vs Flaherty, l'industrie du spectacle

Les îles Aran de Synge décrivent un monde plein. Pour Flaherty, le resserrement du scénario sur un étrange *ménage nucléaire à deux enfants* habitant dans un écart dont nous ne verrons pourtant rien, nous éloigne du bruissement humain, de l'attroupement, des solidarités, du bazar et de la déglingue que ne cesse de rapporter Synge. À sa manière emphatique et naturaliste, Flaherty livre un paysage « maîtrisé » et politiquement correct. Dominant les séquences qui amorcent et annoncent l'invention du paysage touristique ouest-irlandais, la répétition des plans rapprochés, voire répétés à l'identique, des scènes de petit groupe, des quasi-portraits est efficace : les humains tiennent l'image de *Man of Aran*, réalisant le titre au milieu d'une insularité théâtralisée. Pourtant, le déclin démographique, déjà perceptible au début du siècle, est devenu, en 1934, sévère. Entre le recensement de 1901 et le tournage de *Man of Aran*, c'est entre un quart et un tiers de la population d>Inishmore qui s'est volatilisé. Cela ne peut pas ne pas se voir. La question de l'exode et de la déprise constitue le paysage. Flaherty le sait et c'est en toute connaissance de cause qu'il reconstitue la scène de la pêche au requin-pèlerin, une activité dangereuse disparue depuis une cinquantaine d'années dans la baie de Galway. Aran ne s'éclaire déjà plus avec son huile, mais au pétrole.

L'humanité patriarcale qui sourd des images de Flaherty s'écarte du texte nourri des altérités de John Millington Synge. Il y a dans l'approche du genre chez Synge, un raccourci saisissant, qui relie les femmes indigènes aux femmes les plus émancipées des villes. S'approchant à pas léger, observant la gêne de ses jeunes informateurs îliens, comme la proximité quotidienne des femmes qui l'abordent volontiers, Synge écrit discrètement autour de la question du corps et de l'érotique indigène. Le texte, ainsi, se retire : c'est une autre forme d'anachorèse timide du puritanisme patriarcal qui étouffe les sociétés européennes du dix-neuvième siècle et bientôt le nouvel État irlandais. L'entrée des îles d'Aran dans la bibliothèque

196 Comme le rapporte Danielle Jacquin, 1998, L'exil dans les autobiographies gaéliques des îles Blasket, *Actes du colloque de la Société française d'études irlandaises*, Nice 20-21 mars 1998, revue *Cycnos*, volume 15, numéro 2, en ligne. - <http://revel.unice.fr/cycnos/document.html?id=1571>

197 Liam O'Flaherty, 1929, *A Tourist's Guide to Ireland*, The Mandrake Press.
<http://www.archive.org/stream/touristsguidetoi00oflauoft#page/2/mode/2up>

mondiale est ainsi plus universelle encore, en ce que le texte du jeune Dublinois, le « toujours pas marié » que les îliens harcèlent à ce propos, y installe une approche fluide et ouverte du genre. - document 58.

J'avais des photographies à leur montrer, que j'avais prises l'année précédente, et, tandis qu'assis sur un petit tabouret près de la porte de la cuisine je les faisais voir à la famille, une très belle jeune femme à laquelle j'avais parlé quelquefois l'année d'avant se glissa dans la pièce ; et, après quelques mots de bienvenue merveilleusement simples et cordiaux, elle s'assit par terre à côté de moi pour regarder elle aussi.

L'absence complète de timidité ou de gêne chez la plupart de ces gens leur donne un charme particulier et, quand cette belle jeune femme se penchait sur mes genoux pour regarder de plus près une photographie qui lui plaisait, je ressentais plus que jamais l'étrange simplicité de la vie de l'île. [...]

Le soir, je rencontre parfois une fille qui a à peine quinze ans, mais qui semble pourtant, à certains égards, avoir une conscience plus développée que qui ce soit que j'aie rencontré ici. Elle a passé une partie de sa vie sur le continent et la désillusion qu'elle a éprouvée à Galway a donné couleur à son imagination. [...]

À un moment, c'est une simple paysanne ; à un autre, elle semble contempler le monde avec un désenchantement préhistorique et résumer dans ses yeux gris-bleu toute la détresse extérieure des nuages et de la mer. [...]

Ensuite, après une longue pause, elle me dit avec gravité comme si elle parlait d'une chose qui la surprenait et qui devait me surprendre, qu'elle aimait beaucoup les garçons. [...]

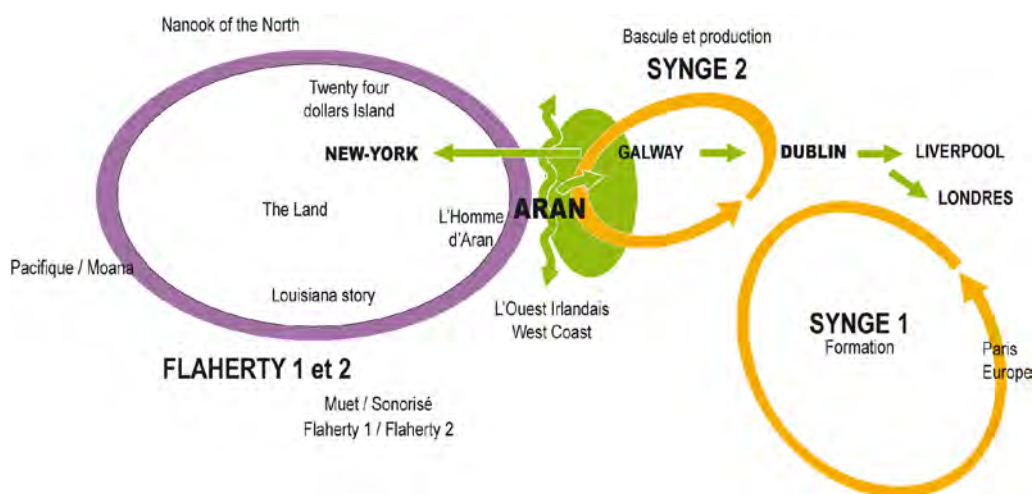
De temps à autre, je la retrouve aussi dans une cuisine où des jeunes gens vont jouer aux cartes à la nuit tombée, et où quelques filles se glissent pour avoir leur part d'amusement. À ces moments là, ses yeux brillent à la lumière des bougies et se joues s'empourprent des premières fièvres de la jeunesse, au point qu'on reconnaît à peine la fille qui reste assise chaque soir à chantonner à part soi devant la tourbe.

Document 58 : une apologie des femmes indigènes

(John Millington Synge, 1907, *The Aran Islands*, édition Payot, 2002, pages 102 à 104)

John Millington Synge ne peut être tenu comme un pur individu échappé du socio-spatial. Il vient des classes supérieures irlandaises, protestantes et cultivées, qui rayonnent depuis Dublin sur l'Irlande catholique. Son grand-oncle, le révérend Alexandre H. Synge, a mené à Aran une infructueuse mission d'évangélisation protestante en 1851 et 1852, dont la tonalité puritaine, coloniale et capitaliste fait de son auteur un vrai déçu de l'île (Botheroyd, 1982, Fabre 2002/2003). Un vieil homme s'en souvient et Synge le rapporte de manière très elliptique. Un autre informateur âgé a rencontré, adolescent, le propre père de Synge à Dublin, et il possède toujours le livre en irlandais que celui-ci lui a offert. Aran et *Aran faite œuvre* sont deux des espaces de la libération de Synge, libération de sa propre assignation socio-spatiale dans une société d'ordres cléricale, coloniale et capitaliste, libération de sa généalogie familiale. Au terme de cinq mois et demi d'immersion et de nombreux échanges épistolaires, Synge éprouve la richesse de la culture indigène dans une approche médiale du territoire. Il énonce la richesse des sociétés pauvres à côté de la croyance en la civilisation du progrès et son revers, l'arriération de l'Autre, sa mise en spectacle. Synge apparaît comme un précurseur, ethnologue informel dégagé de tout orientalisme naïf et, s'il n'est pas indifférent au *Pêcheur d'Islande* de Pierre Loti (1886), son récit est totalement dépourvu de ce romanesque folklorique et larmoyant. *The Aran Islands* est publié

en 1907, simultanément à Dublin et à Londres. Cela fait cinq ans que Synge résiste aux conseils de réécriture de ses amis, aux refus répétés des éditeurs dublinois qui ne comprennent pas ce texte avant-gardiste. Nous y retrouvons Ivan Illich et *La convivialité* dans *The Aran Islands* de Synge : il y a le genre vernaculaire et la production d'un indigénisme universaliste. *Il est probable qu'une grande partie de l'intelligence et du charme des îliens est due à l'absence de toute division du travail, et, en conséquence, à l'ampleur du développement de chaque individu, dont les connaissances et le savoir-faire variés nécessitent une activité d'esprit considérable*¹⁹⁸. Phrase immédiatement suivie de l'évocation sèche, avant même les gestes du travail îlien, du bilinguisme. *Tout homme parle deux langues*. La richesse, ici, n'a même plus besoin d'être énoncée tant elle est évidente. Dès la brève introduction en début d'ouvrage, Synge a posé les conditions d'un récit qui veut garantir l'égalité des acteurs : *compte-rendu direct, sans rien inventer, ni rien changer d'essentiel, mais déguisement de l'identité des îliens, non parce que le texte va en dire du mal, mais pour qu'ils ne pussent jamais sentir que j'avais fait un usage trop direct de leur bonté et de leur amitié, dont je suis plus reconnaissant que je ne saurais le dire*¹⁹⁹. Le récit de Synge constitue un apport de premier ordre sur la possibilité du genre « récit de voyage » dans une relation interculturelle de type égalitaire et, pour ces raisons, il appartient au fonds de la bibliothèque mondiale pour les questions d'épistémologie du développement : comment parler de l'Autre ? Le contraste est saisissant avec la posture de Flaherty – document 59. Un abîme idéologique sépare les deux artistes.



Document 59 : Synge et Flaherty, deux itinéraires et deux usages du monde
(F. Barbe, 2010)

Les conditions du tournage de *Man of Aran* par Robert Joseph Flaherty révèlent l'entrée d'Aran dans l'ère du spectacle et du tourisme. Arrivé sur Inishmore avec femme et enfants pour un bref séjour touristique en novembre 1931, Flaherty le prolonge d'abord de quelques jours, puis revient dès janvier 1932 pour un séjour de deux années. Occupant avec sa femme et ses filles un cottage de

198 *Les îles Aran*, éditions Payot 2002, page 129.

199 *Ibid.*, pages 13 et 14.

six pièces loué à une Anglaise non résidente, Flaherty embauche Pat Mullen, un îlien revenu en 1921 de la migration en Amérique, l'un des premiers insulaires à construire, grâce à sa carriole, grâce sa connaissance des lieux et des étrangers, une activité spécialisée dans l'accueil des touristes à Aran. Il devient le bras droit de Flaherty, celui qui organise le casting et les repérages, gère les tournages répétitifs et parfois dangereux, recrute et débauche les îliens, s'assure de la location des anciens entrepôts de la coopérative de pêche sur la jetée de Kilmurvy construite quarante ans plus tôt par le *Congested Districts Board* au centre d'Inishmore. Ici seront installés le laboratoire et la chambre noire des deux techniciens britanniques. Pat Mullen supervise enfin la construction des « studios Flaherty », deux cottages, le premier « reconstitué » et dédié au tournage des scènes d'intérieur (quelques secondes de film, au *final cut*, devant la cheminée, la femme à la fenêtre, les animaux de compagnie), le second servant de salle de projection pour visionner les rushes au fur et à mesure du tournage. Pat Mullen est encore là, au soir du Noël 1932, pour livrer les cadeaux de Santa Claus dans le cottage des Flaherty : sur place, un grand sapin avec ses guirlandes électriques, des friandises accrochées aux branches, des invités partout et le frère de Robert Flaherty déguisé en Père Noël²⁰⁰.

C'est un dispositif spectaculaire, élaboré, coûteux, fondé sur une approche moderne de la production cinématographique, un pôle insulaire sinon de salariat, du moins d'une économie de l'abondance. À dire vrai, un dispositif quasi extra-territorial pour Aran, extravagant. Le contraste est saisissant entre la centralité et l'usage « unitaire » de la maison îlienne indigène chez Synge, et sa distortion chez Flaherty : quasi-invisibilité de la maison-studio reconstituée dans le *final-cut*, hyper-visibilité de la maison familiale du réalisateur et du réalisateur lui-même, de sa famille, de son équipe, de ses désirs dans le société insulaire d'Aran. Le tournage s'inscrit pour les îliens eux-mêmes comme la date majeure de l'histoire de la société locale au vingtième siècle²⁰¹. Il y a un avant et un après-*Man of Aran*. Avec 40 000 livres engagées et 37 heures de rushes, Gaumont fait de ce documentaire initialement muet le plus gros budget de tournage en Irlande jusqu'à la fin des années cinquante, films de fiction parlants inclus²⁰². Il faut y voir aussi un investissement gagé sur une double notoriété, celle brillamment établie de Robert Flaherty, créateur du genre et celle déjà émergée d'Aran. Flaherty à Aran, c'est l'Amérique projetée violemment hors de chez elle, dans ce fragment pauvre, mais attachant de sa couronne sur-insulaire. *Man of Aran*, c'est New-York à Kilmurvy et cela ne va pas sans provoquer suspicion et dérangement. Dès lors, Pat Mullen, le modeste et pragmatique *local manager* ou encore le prêtre, la puissance financière, la stupeur technologique sont des ingrédients indispensables au bon déroulement du tournage. Dès lors, également, la notion du « pourquoi » et du « comment » documentaires n'est plus seule en jeu. De l'humanité simplifiée pour être magnifiée, des acteurs îliens jouant « presque » leur propre rôle, de l'éloge de la droiture, du courage, de l'exposition de la force de la nature, de ses échelles propres et de l'expérience humaine qui s'y confronte, il faut comprendre plutôt l'accélération de l'interaction entre l'inscription d'*Aran faite œuvre* dans la

200 www.manofarancottage.com/history.html, qui cite notamment l'autobiographie de Pat Mullen, *Man of Aran*, 1935, rééditée en 1970.

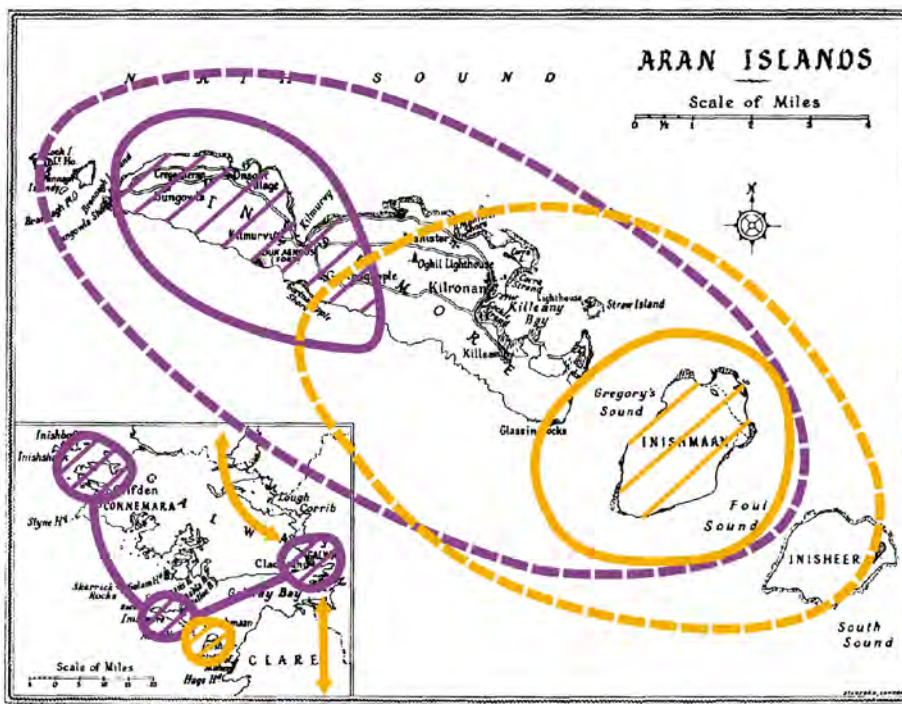
201 George C. Stoney, Must a filmmaker always leave his mark ?, *Conférence internationale des anthropologistes et documentaristes*, Canberra, 1978. - www.der.org/resources/study-guides/must_a_filmmaker.pdf.

202 *Cinema and Ireland*, Kevin Rockett et al., 1987, éditions Glomm Helm, Londres, page 71 et suivantes.

bibliothèque et le redéploiement de l'économie locale. Nous observons ici le lien déjà sédimenté entre une présence articulée d'Aran dans la culture mondiale et l'émergence d'un point haut du bassin touristique irlandais. L'étrange Pat Mullen, en se constituant lui-même comme acteur et observatoire vivant du changement, en est la figure indigène et mondialisée.

L'esquive de la dimension nationale irlandaise et l'invention d'un paysage

Progressivement, la réception enthousiaste des premières de *Man of Aran* a fait place à une critique plus sereine et les faiblesses sont repérées. Aujourd'hui, les conditions d'innovation technique et économique, l'audace filmique, plus que le contenu documentaire, inscrivent *Man of Aran* comme un classique de l'histoire du cinéma. Un classique du cinéma mondial (un média d'échelle mondiale) et non irlandais (un territoire d'échelle nationale). Rien ne renvoie finalement au cadre du nouvel État libre d'Irlande. Lorsque Synge semble évoquer Ilich, Flaherty nous signale plutôt l'œuvre à venir de Yann Arthus-Bertrand²⁰³. L'usage qu'ils font du territoire semble opposé – document 60 – et pourtant, ils se tiennent tous deux éloignés de l'échelle nationale.



Document 60 : Synge et Flaherty deux occupations de l'espace d'Aran

Pour chaque auteur, son centre et ses deux couronnes périphériques.
(F. Barbe, 2010)

De ce point de vue, il est significatif que le court-métrage en langue gaélique *Oidhche Sheanchais - The Story Teller's night*, réalisé par Flaherty en 1935 soit ignoré de la plupart des filmographies du documentariste. Commandé par le

203 le site de Yann Arthus-Bertrand, www.yannarthusbertrand.org

département de l'éducation de l'État irlandais²⁰⁴ pour accompagner *Man of Aran* dans les salles, *Oidhche Sheanchais* est un récit de pêche conté par Tomas Ó Diorain, un *seanchai* reconnu, joué dans un cottage îlien devant les principaux acteurs de *Man of Aran*. Le court est en réalité tourné dans les studios londoniens de la Gaumont, pendant la fabrication de la bande-son du long-métrage. À sa sortie, l'accueil n'est pas bon, *Oidhche Sheanchais*²⁰⁵ est pourtant le premier film parlant en langue gaélique de l'histoire du cinéma. L'éloignement culturel et linguistique de Flaherty qui aurait, selon Pat Mullen, appris six mots d'irlandais en deux ans, le script indigent écrit dans les bureaux d'un ministère et l'absence d'intégration économique dans la diffusion ne pouvaient générer autre chose qu'un échec voué à l'effacement discret dans la grande bibliothèque-médiathèque mondiale. Pourtant, le paysage sonore des îles d'Aran, s'il faut en croire les oreilles de Synge, est tout entier un paysage de la parole. Mais à celui qui vient prélever sa dîme philologique (Aran comme conservatoire du gaélique « pur »), Synge oppose un terroir de la langue plurielle, du langage recomposé et repris comme un filet. La langue, ici, est un fait social total, une matière irlandaise, anglaise, anglo-irlandaise – document 61, page suivante.

Ici, s'observent les échanges, parfois surprenants, entre processus d'échelles différentes, mais aussi entre pratiques orales et écrites. La littérature écrite se nourrit intensément de la littérature orale, en même temps qu'elle la transforme. Elle est une transcription et une acculturation. Dans cette découverte de l'épaisseur interculturelle, de l'abondance et de la fragilité de la langue multiple, l'informateur indigène se tient à disposition et Synge nous en donne copie. À ceux des îliens qui disent n'avoir point besoin des cours d'irlandais de la Ligue gaélique, un vieil informateur répond casse-cou. *Il n'y a pas une âme à Aran qui sache compter jusqu'à 999 sans employer un mot d'anglais, excepté moi.*²⁰⁶ Dans l'Aran du temps de Synge, la question du patrimoine semble se concentrer dans la parole et le récit s'achève dans une débauche de collectage, de transcription et de traduction. Au grotesque apparent de cette littérature orale, Synge se soumet et l'informateur lui réclame de plein droit l'énorme privilège de son passage dans la culture écrite, dont le récit administre immédiatement la preuve. Dans son texte bâti sur quatre séjours successifs, où toute chronologie est effondrée, Synge adopte sans nous le dire une posture à la Cervantès. Le Dublinois errant, sans femme, ni Dieu²⁰⁷, seulement chargé des histoires et des contes des îliens, devient peu à peu ce chevalier étrange de l'intertextualité anglo-irlandaise, chevauchant son violon au milieu du verbe indigène, *et, comme vous le savez, monsieur, il n'y a pas de langue qui vaille l'irlandais pour apaiser et pour calmer.*²⁰⁸ Les dichotomies irlandais parlé/irlandais écrit, anglais parlé/anglais écrit créent toutes sortes de variantes dans les aptitudes des îliens. L'arrivée du livre en langue irlandaise fait spectacle. *J'ai vu des Français et des Danois et des Allemands, me dit un homme, et ils ont*

204 Et même financé à hauteur de 200 livres. C'est la seule trace de financement public au cinéma dans les années trente en République d'Irlande.

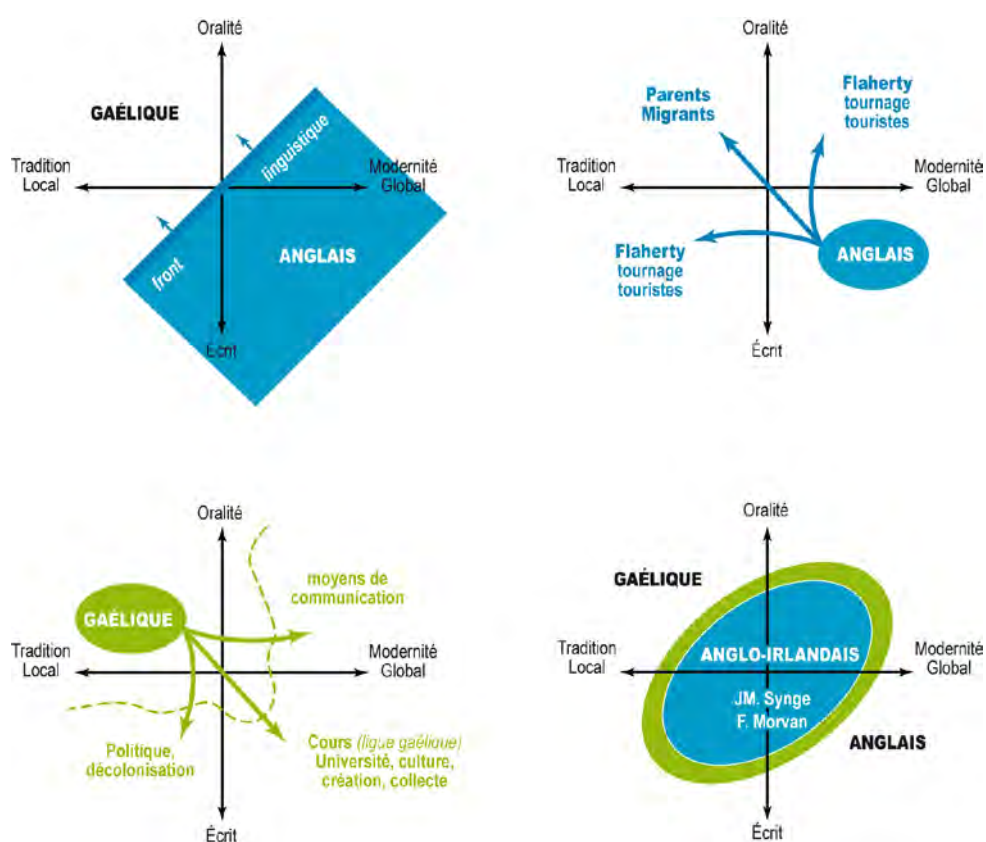
205 La fiche du film est accessible sur le site de la *Trinity College Internet Society*, <http://www.netsoc.tcd.ie/>, voir également *Cinema and Ireland*, Kevin Rockett, Luke Gibbons et John Hill, éditions Glomm Helm, Londres, 1987, page 71 et suivantes. On observera que la trace numérique de ce premier court métrage en langue gaélique « d'Aran » est conservée dans l'université fréquentée par Synge un siècle plus tôt, université devenue elle-même un haut-lieu touristique, avec la figure du *Livre de Kells*, manuscrit enluminé du huitième siècle, chef-d'œuvre de la culture irlandaise chrétienne pré-coloniale, présent à Trinity College Dublin et dans les conversations des îliens d'Aran rapportées par Synge.

206 *Les îles Aran*, éditions Payot 2002, pages 152 et 153.

207 mais souvent accompagné d'un îlien, adolescent ou âgé, compagnon linguistique et d'errance dans les îles.

208 *Les îles Aran*, éditions Payot 2002, page 151.

force livres irlandais avec eux, même qu'ils les lisent mieux que nous. Croyez-moi, il y a peu de gens riches au monde, à cette heure, qui n'étudient pas le gaélique.²⁰⁹



Document 61 : la langue multiple chez Synge, paysage partagé et bien commun
(F. Barbe, 2010)

Dans ce bouillonnement tardi-colonial, Synge apparaît au fil des pages comme le possible cousin irlandais d'un Jean Jaurès critiquant dans *L'éducation populaire et les patois*²¹⁰ l'occitanisme des salons et rêvant de réconcilier l'occitan de la France méridionale avec la grande culture française, en ouvrant aux enfants du peuple, au sein même du dispositif scolaire républicain, les portes de la latinité méditerranéenne et de l'universel. Ce dont Jaurès rêve en 1911 dans les colonnes de *la Dépêche de Toulouse*, n'est-ce pas l'écho lointain de Synge au travail, dans son petit théâtre dublinois intimement relié au *western world* d'Aran ? Françoise Morvan, nouvelle traductrice du théâtre de Synge (2005), retrouve dans ce projet littéraire anglo-irlandais, les catégories complexes du franco-breton, que les premiers traducteurs n'avaient pu ou pas voulu rendre. Loin d'être *le baladin du monde occidental*, John Millington Synge est, selon la nouvelle traduction de Françoise Morvan, *Le « mensongeur » de la côte ouest*, celui qui traduit François

209 *Les îles Aran*, éditions Payot 2002, page 33

210 *La Dépêche de Toulouse* du 15 août 1911, repris et développé dans la *Revue de l'Enseignement Primaire* du 15 octobre 1911, en ligne sur le site http://gardaremlaterra.free.fr/article.php3?id_article=29

Villon en anglo-irlandais²¹¹. Produit de l'idéal démocratique en littérature, le travail théâtral de Synge procède de l'expérience indigène d'Aran, mais s'inscrit dans le monde occidental en son entier. Les violences qui accompagnent la création du *Playboy of the western world* évoquent la bataille parisienne de *l'Assommoir* de 1876, quand Émile Zola est attaqué autant sur sa moralité que sur sa langue. Au nombre des auteurs remarquables de *L'âge du roman parlant* (le récit oralisé qui fait de la langue parlée un style, et où l'on retrouve Frédéric Dard) étudiés par Jérôme Meizoz²¹², tels Henry Poulaille, Charles-Ferdinand Ramuz ou Jean Giono, il faut ajouter John Synge, tant les éléments de trajectoire, de conflits de loyauté, de processus de création jusqu'aux lieux de légitimation sont analogiques. Cet intérêt pour la langue et l'entrée dans l'écriture depuis le populaire sont loin d'être une question théorique, nous croyons les voir, par exemple, au cœur de l'expérience malienne contemporaine : comment écrire, dans quelle langue et quoi dire ?

La touristification, devenir du haut-lieu ?

Flaherty a esquissé une patrimonialisation post-moderne : l'animal rare et spectaculaire (pêche au requin), le *curragh* pris dans la tempête comme préfiguration du sport extrême dans le milieu naturel (plongée ou windsurfing²¹³). Nous passons de l'ancien schéma saltus/ager dominant chez Synge, qui contourne la question de la nature, à un dispositif paysager pluriel, anticipant l'actuel écomusée *Aran Heritage Center*, et dans lequel les nouvelles représentations touristiques de la nature participent peu à peu à l'industrialisation de l'activité dédiée. La touristification de l'archipel maintenant ancienne s'observe sur le terrain, mais aussi sur le web. Les catégories de la curiosité ethnologique sont dépassées et c'est dans une certaine forme d'*entertainment* autocentré que se raconte le voyage à Aran, notamment lorsqu'il s'inscrit dans le *day-tour*²¹⁴ à Inishmore. C'est en dépassant cette forme industrialisée de la journée codifiée sur l'île principale que le touriste peut jouer à *Aran faite œuvre* - un rapport à la diversité, sinon *Synge-style*, du moins un peu *Thoreau-style* pour découvrir la diversité archipélagique. Flaherty, l'habile commis-voyageur de la nouvelle culture audiovisuelle mondiale a construit, en dépit de l'expérience et de l'historicité, une légende moderne immobilisant le temps et l'espace. Cette approche mythologique de la société îlienne est performative, parce qu'elle interagit, certes faiblement, avec les courants politiques conservateur et totalitaire, mais surtout parce qu'elle introduit un nouveau théâtre du paysage avec l'image animée et sonorisée, élément de preuve et futur spectacle touristique du vrai. Pourtant, Aran désignée de l'extérieur comme un conservatoire est en réalité en plein mouvement, en pleine crise de l'Ouest irlandais. Même la bureaucratie coloniale est en mouvement. Installé à Inishmaan, Synge ne décrit guère les politiques de développement et de

211 www.archive.org/stream/poemstranslation00syngrich#page/n7/mode/2up

212 Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant (1919-1939)*, 2001, Droz.

213 À Pâques 2009, lors de vacances en famille à Inisheer, un enseignant dublinois d'une cinquantaine d'années décède au cours d'une partie de wind-surf au sud-ouest de la petite île – *Irish Times*, 13 avril 2009.

214 *The Irish Independent* du 25 novembre 2009 en donne un exemple - *Some 25 transition year students travelled to Galway with teachers Ms Nic Enrí and Ms Logan recently. [...] They then took a ferry to Inis Mór (the largest of the Aran Islands) where they were taken on a bus tour and then a walk up to the prehistoric fort of Dún Aengus. The following day, the students were brought on a tour of Galway city's historic sights. [...] In the evenings the group went bowling and to the cinema. Everyone enjoyed the three-day trip immensely.* www.argus.ie/news/a-taste-of-the-gaeltacht-1954652.html

modernisation de la pêche que mène au même moment le *Congested Districts Board* à Aran²¹⁵, sans doute parce que l'action du CDB se concentre à Kilronan et Kilmurvy sur la grande île. Synge ne les ignore pourtant pas, c'est une mise à distance de l'agitation développementaliste tardive de l'administration britannique, un refus de collaborer. L'hyper-activité îlienne constitue donc le récit de Synge. Il est facile d'en rendre compte en lisant trois mouvements, celui de l'écrivain-voyageur, d'abord, ensuite celui d'un de ses informateurs, un ancien marin, « linguiste du peuple », revenu sur l'île et enfin le mouvement de la société insulaire elle-même, dans sa globalité, ses respirations, ses flux, ses nœuds, ses correspondances. Synge décrit les mouvements du réel contre la fiction de l'immobilisme de Flaherty : échelles fonctionnelles multiples (locale, régionale, nationale, impériale, mondiale) contre mythologie monoscalaire délocalisée (la famille conjugale face aux éléments).

Nous nommons dépopulation et déprise l'effacement progressif de la société insulaire nombreuse à faible division du travail. Nous appelons modernisation la réduction du nombre des savoir-faire locaux, l'arrivée du temps industriel et de l'intermodalité vapeur-train à Galway : une ligne quasi-directe Dublin-Aran (l'intérêt orientaliste, romantique et nationaliste pour l'archipel est en rapport avec les conditions concrètes de l'accessibilité) et simultanément l'apparition de nouvelles activités liées au tourisme. La première mondialisation aranaise est ici une multiplication des échelles de production et de compréhension des activités humaines sur les îles, notamment le rapport à l'Europe et à l'Amérique, par le biais de l'intérêt culturel pour la première, de la marchandise salvatrice et du réseau migratoire ultra-marin pour la seconde. L'accroche répétitive de certains habitants rencontrant Synge signale la force de la mondialisation des esprits dans l'archipel : si le conflit hispano-américain de 1898 inquiète Aran, c'est parce qu'on craint qu'une défaite des États-Unis ne prive l'île de la farine et du lard américains. Finalement, aux mouvements incessants de la société îlienne décrit par Synge, il faut opposer non pas *Man of Aran*, mais l'œuvre entière de Flaherty. Celle-ci se constitue à la fois comme un inventaire mondialisé des genres de vie dans une caricature de l'école vidalienne de géographie, mais aussi comme un dispositif mondialisé de production et de diffusion d'images de masse. Si Synge capte le mouvement indigène²¹⁶ dans son propre mouvement géohistorique, Flaherty est celui qui veut capter l'immobile d'une société insulaire, ailleurs, depuis le mouvement, le sien, celui de l'Amérique.

Pat Mullen, le « local hero » entre Synge et Flaherty - le « queer » à Aran

Man of Aran a un double de papier. Pat Mullen, l'homme-orchestre de

215 Le CDB publie en 1893 son *Report on the Aran Island*, voir en détail la problématique pêche et les actions menées dans l'ouest irlandais par le CDB, Ciara Breathnach, 2005, *The Congested Districts Board of Ireland, 1891-1923, poverty and development in the west of Ireland.*, Four Courts Presse, Dublin, pages 73 à 108.

216 Un mouvement qui fait écho à sa pratique et à son idéologie : « l'homme est naturellement un nomade... et tous les vagabonds ont des perceptions intellectuelles et physiques que n'ont pas ceux qui sont condamnés à la fixité locale. [...] [Le] vagabond, je pense, avec peut-être le marin, a préservé la dignité de mouvement, sa sensation totale des couleurs étranges dans les nuages, les passages étranges de voix qui se perdent dans les auberges sombres et encore étrangères, les affections et les chansons solitaires qui restent pour une vie entière avec le parfum des soirées de printemps ou les premières chutes de feuille en automne. » Carnets de J. M. Synge, 1898, cité par Robin Skelton, 1972, *J.M. Synge*, pages 42 et 43 – traduction par nos soins.

Flaherty, écrit son *Man of Aran* en utilisant le tournage comme mise en scène et dramaturgie de la société d'Aran et de sa périphérie. Publié en 1935 par une maison new-yorkaise reconnue et réédité en 1970 par les presses du MIT, le récit fonctionne comme une autobiographie thématifiée par l'expérience cinématographique. On peut le rapprocher, pour la richesse de ses apports et de ses choix d'écriture, du roman parlant et des littératures prolétariennes²¹⁷ de l'entre-deux guerres définies par Henry Poulaille²¹⁸, mais également, et de manière plus singulière, de Synge lui-même. Si les récits de Synge et de Mullen ne sont pas tout à fait superposables, ils restituent les altérités de façon ouverte et construisent un dispositif qui renseigne le bilinguisme et ses porosités, en validant l'ensemble par du collectage, ils sont étrangement proches. Des anecdotes aux controverses, ils laissent au lecteur le soin de faire son opinion. Le récit collecté par Pat Mullen semble encore plus extravagant que ceux rapportés par Synge. Au terme d'une quasi-parodie d'histoire pieuse, trois pêcheurs d'Aran dans leur curragh aperçoivent au sud-ouest de l'archipel une de ces îles mystérieuses de l'au-delà médiéval, peut-être le pays de l'éternelle jeunesse des Anciens d'Aran, en fait un gigantesque iceberg sur lequel tente de se rafraîchir Judas à l'occasion d'une de ses permissions centennales. Le traître Judas donne aux trois pêcheurs des nouvelles d'un homme d'Aran envoyé en enfer pour ivrognerie (l'objet du conte semble finalement de jouer à nommer ce personnage îlien²¹⁹) et l'on comprend finalement pourquoi la conversation est si facile avec ce personnage de traître attachant et qu'on plaint. Judas parle le gaélique à la manière des gens d'Aran ! Le potentiel cinématographique de cette histoire, qu'il faut lire en entier, semble extraordinaire. C'est par l'imaginaire que Pat Mullen s'affranchit totalement de son employeur. Ces délirantes fictions aranaises, qu'elle soient de tradition ou réinventées, dépassent d'un million d'années-lumière le documentaire sub-vidalien de Flaherty. Alors que Synge décrit longuement le *keen* des pleureuses à l'occasion d'un enterrement Mullen produit le *keen* en simulant sa propre mort devant *old Brigid*, une des mamies qu'il transporte habituellement dans sa carriole et l'effet est saisissant. Le lecteur ne peut à cet instant de sa lecture faire l'impasse sur la capacité de l'auteur à devenir à tout moment un *mensonge* du *western world*.

À l'attention peut-être de John M. Synge écrivant une de ses préfaces²²⁰ et plus encore de Liam O'Flaherty, îlien expatrié, militant radical et écrivain, tirant à vue dans son incroyable *Tourist's Guide to Ireland* et qui, tous deux, se plaignent du sordide déficit d'humour de l'Irlande officielle, Pat Mullen nous propose quelques tranches d'ahurissement qui ne sont pas sans rappeler *Un anthropologue en dérouté*²²¹ de Nigel Barley (2001). Enfin, alors que Synge pose en prélude les conditions d'un récit de type égalitaire, Mullen clôt son livre sur des remerciements adressés à ceux de ses amis (d'ici et du monde entier) qui l'ont inspiré, mais aussi encouragé et aidé à finir l'écriture de son manuscrit. On voit

217 Voir l'article de Jean-Charles Ambroise, 2011, *Écrivain prolétarien, une identité paradoxale*, revue Société contemporaine n° 4, pages 41 à 55, que nous citerons plus loin.

www.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2001-4-page-41.htm

218 Henry Poulaille cite John Synge et Liam O'Flaherty [et également B.Traven] dans *La littérature et le peuple, nouvel âge littéraire* 2, 2003, Plein chant, pages 422 et 423.

219 Chaque auditeur a son idée.

220 « De tout ce qui nourrit l'imagination, l'humour est le plus indispensable, et il est dangereux de lui imposer des limites ou de l'anéantir. (...) Et quand un pays perd le sens de l'humour, comme il advient en certaines villes d'Irlande, l'esprit cède à la morbidité (...). » John M. Synge, Préface aux *Noces du rétamateur*, *Théâtre complet traduit par Françoise Morvan*, pages 171-172, 2005, Les Solitaires Intempestifs.

221 qu'il faudrait transposer alors, sous la forme d'un duo en dérouté – le cinéaste et son régisseur. Cela aurait pu s'appeler « Tournage en folie dans le *western world* ».

alors que l'intellectuel dublinois et le migrant surinsulaire se rejoignent dans une perception convergente de la littératie : respect de la pluralité linguistique, mais sans fantasme de *revival*, jeu permanent entre l'oralité et l'écrit, entre le livre rare mais profondément respecté et la poésie de la parole, l'entremêlement créatif de l'imaginaire et du factuel, le lien affirmé entre l'écriture et la lecture. Né à Inishmore en 1885, dans une fratrie de six enfants, Pat Mullen part en Amérique à l'âge de 19 ans, et revient en 1921 sur l'île, à la demande du père qui vient de perdre ses deux derniers fils restés au pays. Jeune immigrant irlandais inséré marginalement sur le mode du *rambling* avant de devenir mari et père de famille, l'immigré revient sans argent, ni montre, ni costume, sans sa femme et ses filles, avec son seul fils. Sans anachronisme, l'usage que fait Mullen du mot *queer* pour se décrire et décrire sa troisième vie à Aran nous renseigne ici sur l'étrange d'une figure universelle, celle du migrant, parti, revenu différent, encore en mouvement et déjà inséré dans un réseau de relations potentiellement d'échelle mondiale, ses *grands amis* qu'il évoque souvent. Pat Mullen, par son inscription migratoire, touristique et littéraire, est un « déclassé par le haut²²² ». *Après ceux de Richard Hoggart, les travaux de Vincent de Gaulejac (1987) ont permis d'identifier plusieurs effets du déclassement par le haut : conduit à utiliser un autre langage, à intégrer d'autres habitus, l'enfant voit se distendre ses relations avec ses aînés. La distance sociale qui s'établit provoque des malentendus et alimente une impression de culpabilité reposant sur un sentiment de trahison. Impliquant « l'intériorisation conflictuelle de références qui viennent d'univers sociaux différents », le passage d'une classe ouvrière à une catégorie intellectuelle condamne aussi le Moi à une forme aiguë de dédoublement : partagé entre un habitus populaire, marqué par les valeurs « viriles » de l'action et de l'effort physique, et un habitus intellectuel, caractérisé par des valeurs plus « féminines » (la lecture et la réflexion), l'autodidacte devient souvent un observateur de lui-même.*²²³ Nous verrons que Pat Mullen fait lui-même ce constat. Ce migrant là, aujourd'hui cible de nombreuses législations restrictives visant à l'assigner à une résidence donnée, se présente, de retour au pays, comme un individu étrange aux yeux de ses compatriotes. Les extraits de ce récit, un texte majeur dans sa catégorie, étrangement non traduit en français – [document 62](#) - montrent cette sensibilité particulière, différente de celle de Synge ou de Flaherty, mais aussi de celle de ses co-insulaires.

*Avec son ancien instituteur adepte de la manière forte, sur le bateau pour Kilronan
- page 46*

La matin suivant, nous sommes montés à bord du *Dun Aengus*, et, à mi-chemin de la traversée, qui je vois venir vers moi après avoir parlé à mon père, ben l'instituteur qui me frappait autrefois. Il s'est approché pour me serrer la main, un grand sourire sur la figure et m'a dit : « bienvenue à la maison, Pat »

« Une minute avant que j'te serre la main », j'lui fait « j'ai quelque chose à te dire. » Il a paru surpris, mais a attendu.

« Je veux te dire » je fais « qu'il y a eu une époque où je t'aurais envoyé en enfer. Tu te souviens de cette époque ? » et je lui ai rafraîchi la mémoire. Il a reculé, un peu désesparé. Je l'ai regardé des pieds à la tête pendant quelques secondes et j'ai ajouté

222 C'est, par exemple, la situation de certains Maliens francophones.

223 Jean-Charles Ambroise, Écrivain prolétarien : une identité paradoxale, *Sociétés contemporaines*, 2001/4 (n° 44)

« mais je te pardonne, parce que tu sais cela mieux que moi. Je vais te serrer la main parce que tout ça, c'est fini, maintenant. »

On s'est serré la main et maintenant on était amis. Il avait changé et était devenu un chouette gars qu'on aime rencontrer.

Avec sa mère – page 53

Un jour, je lui ai dit un truc et elle m'a appelé près d'elle

« Pat, je veux que tu me fasses une promesse »

« Oui », j'ai dit « tout ce que tu veux que je promette, je le fais. »

« Bon » elle a dit « tu dois me promettre de ne jamais lever la main sur ton père. »

J'ai hésité presque une demi-minute parce que j'avais déjà pensé plein de fois que je devrais m'en mêler et empêcher ses cruautés à son égard, mais c'était pour elle, alors j'ai promis. »

« Maintenant » elle a dit « je suis heureuse. »

Je pense que les hommes devraient être très respectueux envers les femmes, car je suis sûr qu'il n'est pas né une femme qui n'avait du bon en elle.

Le jour du Vendredi saint, j'ai eu une longue conversation avec ma mère et à la fin, elle m'a dit : « je ne serais plus là pour très longtemps pour m'occuper de toi et de ton petit gars, mais quoiqu'il arrive, tu dois garder le cheval. Le père va vouloir le reprendre. Si tu le laisses faire, vous serez perdus et vous n'aurez plus qu'à retourner en Amérique. Garde le cheval. » Elle m'a dit ça si fort, avec ses mains sur mes épaules. « Garde-le et tu auras la possibilité de gagner ta vie » et elle a ajouté « essaye de faire venir ta femme aussi vite que tu peux. »

Je lui ai dit que c'est que je voulais, mais elle n'est jamais venue car des voisins ont écrit une méchante lettre en Amérique disant qu'on se disputait tous à la maison.

Sur le départ en Amérique et le retour en Irlande – page 132, page 44

Les lamentations funèbres (*keening*) sont aussi anciennes que nous et sont utilisées ordinairement lors des deuils, mais, dans les temps anciens, quand les jeunes hommes et femmes d'Aran partaient en Amérique, le *keening* était plus utilisé, car beaucoup de ceux qui partaient ne reviendraient jamais. Ils montaient dans les barcasses pour Galway, là, ils prenaient le bateau pour l'Amérique, mais, bien avant que le navire soit en vue, les femmes de l'île allaient aux falaises de de Glassin Rocks, près de la passe de Gregory [entre Inishmore et Inismaan]. Elles s'installaient à l'abri d'une petite colline, le seul endroit avec de l'herbe au milieu de la roche et que depuis on appelle le Coin des larmes (*Glen of Tears*) et quand le bateau apparaissait, elles se demandaient en pleurant si le bateau allait sortir de la baie par la passe de Gregory ou non. Quand c'était le cas, elle agitaient leurs châles en pleurant le *keening* dans le vent jusqu'à ce que le bateau disparaisse. [...]

Notre paquebot a passé le Nord de l'Irlande. Les collines d'Antrim ont été les premières terres qu'on ait vu. J'ai souvent lu à propos du frisson qu'éprouvent les Irlandais en rentrant au pays après une longue absence, en ayant leur premier contact avec Erin. Je n'ai pas expérimenté ce frisson. C'est plus avec un sentiment de curiosité que je regardais tout ça. J'ai beaucoup lu sur l'histoire de l'Irlande, bien sûr, mais le charme avec lequel l'histoire de l'Irlande m'avait aveuglé dans mon enfance a passé et mes pensées ont été changées le long des mots de Jim Connolly²²⁴, et dans cette façon de penser, les faits comptent, pas les sentiments.

Document 62 : *Man of Aran*, un texte majeur non traduit en français

Traduction par nos soins.

(Pat Mullen, New York, E. P. Dutton and Company, 1935, MIT Press, 1970)

224 James Connolly est un grand militant nationaliste et marxiste irlandais, ayant vécu et milité en Écosse, en Irlande et aux États-Unis, il est exécuté par les Britanniques après l'échec de l'insurrection de Pâques 1916.

S'il semble partager beaucoup avec sa mère et participe d'une sociabilité abondante, Pat Mullen fréquemment se montre comme un homme seul, presque à l'abandon - *queer* tout simplement. Peut-être parce qu'il peut partager les points de vue de tous ses interlocuteurs, ce qui est très compliqué. Nous voyons ici que sa position d'acteur procède d'une richesse scalaire atypique (et peut-être excessive), difficile à assumer au quotidien avec les gens « normaux », que ces contradictions se résolvent en partie dans une littérature particulière, ici, une « littérature prolétarienne », profondément ancrée dans le local et pourtant anti-romantique, anti-régionaliste et anti-nationaliste par nombre de ses aspects. Au fond, il apparaît bien étrange qu'en 2012, au milieu de l'inflation éditoriale contemporaine, *Man of Aran* de Pat Mullen et ses ouvrages suivants ne soient toujours pas traduits en français et soient si peu cités, alors que les trois récits des îles Blasket l'ont été si précocement. Est-ce parce que Pat Mullen échappe aux catégories dans lesquelles ont été enfermés les auteurs des Blasket et qu'il s'échappe de cette sorte d'assignation à résidence identitaire, qu'il est un indigène *altéré* - alors même qu'il incarne, dans le lourd puritanisme du nouvel État libre, le redéploiement de la société îlienne et une certaine modernité irlandaise ?

Comme le rappelle le politiste Jean-Charles Ambroise, *si le champ littéraire autorise une certaine dispersion des profils sociaux (la « différence » pouvant être utilisée dans la lutte symbolique qui oppose les hommes de lettres entre eux), les auteurs d'origine populaire y demeurent fondamentalement marginaux. Statistiquement peu nombreux, mal représentés au sein des institutions littéraires, ils subissent le plus souvent, à l'instar des poètes ouvriers parrainés par les écrivains romantiques, une « exclusion par l'hommage » qui les voue finalement à l'évocation codée de leurs propres racines [...] En réalité, la position prolétarienne reste fondamentalement ambivalente. Comme l'a montré Jean-Michel Péru, payante à court terme (elle confère provisoirement à celui qui s'en réclame une aura révolutionnaire), elle se révèle coûteuse à plus long terme (l'auteur prolétarien a peu de chances de devenir un écrivain « tout court »)*²²⁵. Le mythe toujours renaissant de la pureté doit être interrogé ici, rappelant le mauvais sort éditorial fait à Muiris Ó Súilleabháin. Auteur indigène des Blasket, Maurice O'Sullivan subit le même enfermant marquage identitaire : l'auteur de *Twenty Years A-Growing* échoue à trouver un éditeur pour son deuxième manuscrit trop détaché du label original, *Fiche Bliain faoi Bhláth* ou *Twenty Years a-Flowering*. Muiris Ó Súilleabháin meurt noyé à 46 ans et le manuscrit est perdu avant d'être publié. Ces auteurs-acteurs locaux n'accèdent difficilement à la dimension nationale et internationale, ou alors sous une forme patrimonialisée, c'est-à-dire morts et privés de leur capacité actoriale. Avec Synge, Flaherty et Mullen, nous observons localement trois « mondialisateurs » au travail, trois acteurs engagés dans des stratégies très différentes - mais la mondialisation n'est pas univoque. Leur caractère atypique (une trajectoire, une posture, une étrangeté) est très intéressant. Leur dédain de la forme nationale, même pour Synge, le plus national des trois, est remarquable. Au fond, nos trois artistes sont déjà glocalisés.

Un siècle de résidence d'écriture non formelle à Aran

De tout l'espace insulaire irlandais (hors le *mainland*), Aran est le seul territoire à entrer durablement dans la bibliothèque mondiale en tant que haut-lieu.

225 Jean-Charles Ambroise, opus cité, page 43.

*Un haut-lieu est un lieu, localisé (dans le réel ou le mythe) et nommé. Il est haut, c'est-à-dire élevé dans l'échelle des valeurs. Cette « hauteur » procède de sa distinction sociale et physique : le haut-lieu est à la fois reconnu par une communauté et souvent matérialisé par une superstructure ou une forme naturelle qui permet de le repérer facilement dans le paysage. [...] D'emblée, l'essentiel de ce qui structure l'acception contemporaine est fixé : un lieu, une appropriation et une pratique collective, des formes de sacralisation. À la différence du lieu qui peut renvoyer à la sphère intime, le haut-lieu implique un investissement collectif qui revêt un caractère plus ou moins sacré.*²²⁶ Ici, ce processus « du devenir un haut-lieu » nous paraît une spécialisation (réussie) en littératie, et pas simplement en littérature. C'est pourquoi nous avons recours à la métaphore (au transfert) de la « résidence d'écriture » de l'écrivain isolé « en résidence » au territoire tout entier, « la résidence ». Il faut alors s'interroger sur les conditions qui permettent qu'un tel processus s'engage et réussisse. Pourquoi Aran et pas Achill Island (county Mayo) choisie plus tard par Heinrich Böll²²⁷. Ou Arranmore, l'île homonyme (county Donegal), Clare Island (county Mayo), graine de pirates, féodaux et voyageurs de la trempe de Gráinne Ní Mháille / Grace O'Malley (environ 1530 – 1603). Ou encore Skellig Michael²²⁸, vieux rocher monastique de l'Irlande chrétienne, site insulaire exceptionnel du Kerry inscrit au patrimoine mondial en 1996, devenu aujourd'hui l'objet d'une controverse²²⁹ archéologique, identitaire et touristique, dont l'Unesco semble l'arbitre indécis.

Ou tout simplement the *Blasket Islands* (county Kerry), *next parish America* (Stagles, 1998), autre conservatoire de la langue gaélique, archipel aujourd'hui abandonné des hommes non touristes²³⁰. Évacuée par les autorités irlandaises le 17 novembre 1953 pour cause d'inaptitude supposée (mais non certaine) à la vie moderne, la société insulaire tardive des Blasket a produit une série de récits autobiographiques rédigés par des îliens en langue irlandaise, avec la complicité d'intellectuels extérieurs. En 1928, Tomás Ó Criomhthain / Thomas O'Crohan publie *An tOileánach* ou *The Islandman*. En 1933, c'est au tour de Muiris Ó Súilleabháin / Maurice O'Sullivan avec son *Fiche Blian ag Fás* ou *Twenty Years A-Growing*. Enfin, en 1936, Peig Sayers²³¹, une des conteuses majeures collectées

226 Pascal Clerc, Hypergéométrie, notice « haut-lieu » - www.hypergeo.eu/spip.php?article144

227 *Die Boote fahren nicht mehr aus*, traduit de l'anglais vers l'allemand par Annemarie et Heinrich Böll en 1960, avec deux autres textes de Synge, *The Playboy of the Western World* en 1960 et *Riders to the Sea* en 1969.

228 Voir la notice sur le site de l'Unesco - http://whc.unesco.org/pg.cfm?cid=31&id_site=757

229 Voir le détail de l'argumentation - http://www.pierreseche.com/mythe_skellig.html

« Si les tenants des constructions monacales en pierre sèche veulent faire taire les critiques, il faut qu'ils apportent des preuves tangibles, incontestables, que les cabanes existaient déjà bien avant leur première description en 1756. Ils seraient certainement bien avisés d'aller consulter plus avant les archives du Ballast Board of Ireland, où devrait normalement se trouver le plan des casemates à poudre aménagées pour l'édification du phare, ainsi que les archives des propriétaires privés de l'île aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, si elles sont encore disponibles. (extrait du site) »

230 Voir un exemple de site – récit de voyage aux îles Blasket

www.oakfolk.com/personal/travel/individual/2007/dunquincottage4.html

231 « Tout au long de ma vie, j'ai donné ma petite part en faveur de la langue irlandaise. Comme je l'ai déjà signalé, un grand nombre d'étrangers venaient passer quelques temps sur l'île et parmi eux, se trouvaient Léan Ni Chonallain, une jeune fille charmante qui me fut d'un grand secours dans ce récit; il y avait aussi cette femme à l'âme généreuse, Máire Ni Chinnéide, qui a tenu longtemps une place unique dans le cœur des Irlandais. S'il n'y avait pas eu Máire, j'aurais emporté tout ça dans ma tombe [...]

Presque tous ceux que j'ai mentionnés dans l'histoire sont morts à l'heure qu'il est, sauf moi, et d'ici peu de temps, je prendrai le même chemin qu'eux [...] Des gens passeront au dessus de nos têtes; il se peut même que certains s'aventurent dans le cimetière où je repose; mais des gens de notre sorte, il n'y en aura plus. Nous serons étendus et tranquilles – et le vieux monde aura déjà disparu.

Je suis reconnaissante à Máire et à Léan de m'avoir poussée et aidée à achever cette tâche. Puisse-t-on

de l'Irlande indépendante, publie *Peig* qui deviendra, pour son malheur peut-être, une lecture obligée du curriculum des jeunes Irlandais. Rapportée au nombre d'habitants de l'archipel – environ 150 habitants sur la période concernée - cette série de trois textes constitue une incroyable performance littéraire et éditoriale qui inscrit directement les Blasket non seulement dans la bibliothèque mondiale, mais aussi au World Guinness Book des records, section *Arts & media*³². Cependant, les Blasket ne bénéficient pas du même ancrage dans la bibliothèque mondiale qu'Aran. La fragilité même de cette position insulaire extrême, historiquement tardive et totalement close explique, autant que le manque de médiateurs extérieurs de notoriété, une inscription de deuxième niveau. « *Société décédée – n'habite plus à l'adresse indiquée* » devrait-on lire à propos des Blasket. Les récits publiés forment le testament collectif dont les accompagnateurs non-îliens sont les exécuteurs testamentaires à la manière des ethnologues amazoniens. Toute autre est la position d'Aran. L'archipel se présente dès le milieu du dix-neuvième siècle comme une périphérie en réalité très accessible par des moyens de transport rapides, sûrs et réguliers. L'immédiate proximité d'une ville portuaire ancienne, aujourd'hui largement touristifiée et devenue la porte d'entrée du bassin touristique régional, une desserte bien améliorée quoique légèrement modifiée par la révolution automobile (on ne prend plus le vapeur à Galway, mais le ferry quotidien ou plus à Rossaveal et le charter à Shannon) continuent d'assurer aujourd'hui la base logistique de l'Aran concret, vers lequel les touristes peuvent converger.

Cette accessibilité adossée au statut de conservatoire linguistique, à une qualité identitaire, patrimoniale et paysagère en cours de valorisation, aux opportunités que cette intérêt offre aux îliens, y compris dans leur propre rapport à une expatriation de masse, expliquent, à partir de la fin du dix-neuvième siècle, l'arrivée régulière, bientôt cumulative et systémique de voyageurs partageant une passion pour *Aran*, *œuvre en cours* et venant même l'y chercher, puis la répandant dans le vaste monde depuis Aran. Plus que tout autre dispositif insulaire irlandais, les îles d'Aran possèdent alors les atouts pour entrer dans la spirale de l'écriture d'un territoire dans la bibliothèque mondiale – document 63 - et apporter leur contribution à la géodiversité littéraire, c'est-à-dire la bibliodiversité du monde. En s'écrivant dans la bibliothèque mondiale, l'archipel est construit simultanément comme un dispositif attrayant dans cette forme particulière de centralité mineure évoquée en début d'article. Les îles Aran ressemblent sur un siècle et demi à une résidence d'écriture fonctionnant en l'absence de toute politique publique dédiée, une résidence d'écriture non formelle. C'est étonnant et spectaculaire. L'observation de la spirale éditoriale des îles Aran montre un puissant effet de système. Reliée au large patrimoine oral vernaculaire et aux écrits gaéliques d'autant plus cités qu'ils sont rares et objets incontournables du spectre politique et identitaire, la production de textes et d'images massivement assurée par des non-îliens est largement auto-référente. Elle parle abondamment, d'une part, des conditions de la littérature en mouvement sur les îles, d'autre part, les auteurs se

être ensemble dans le royaume des cieux. Que Dieu nous accorde cette grâce et qu'il l'accorde aussi à tous ceux qui liront ces lignes.

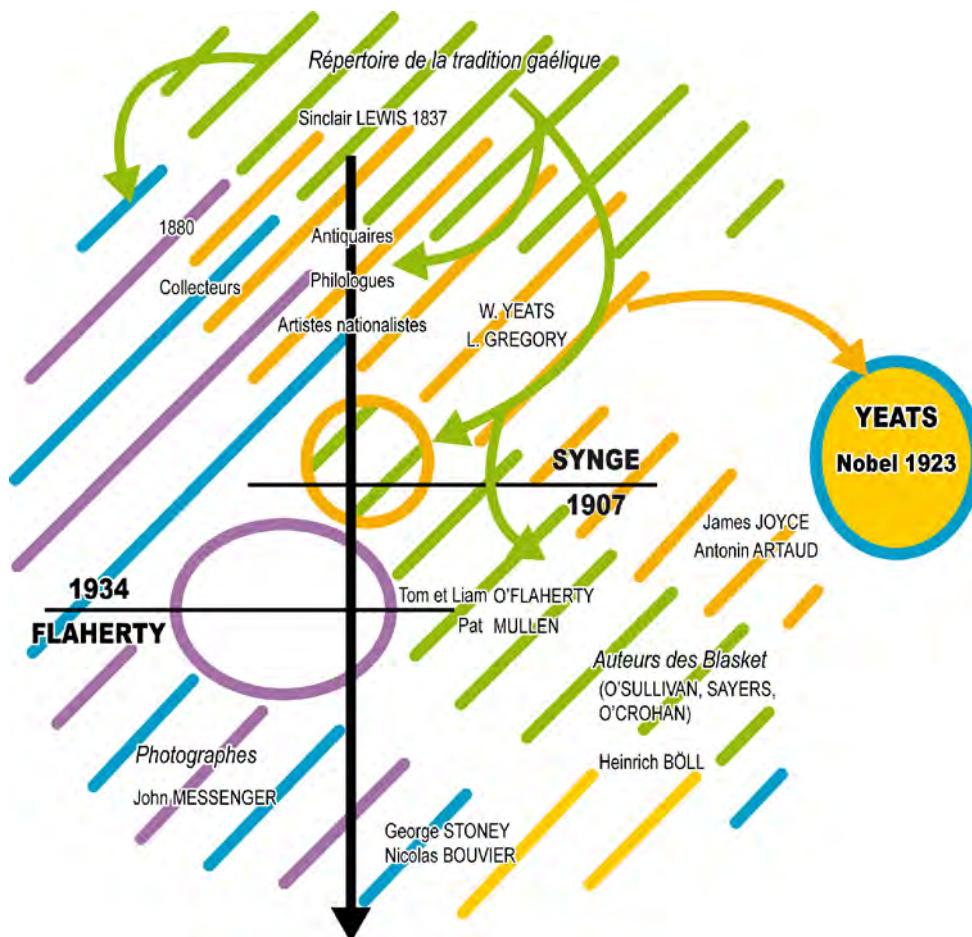
An Blascaod Mor

Fête de l'Assomption, 1935

Peig Sayers, *Peig*, pages 288 à 290.

232 La plus forte densité de publication internationalisée d'autobiographies en langue vernaculaire dans le monde.

lisent, se citent les uns les autres et construisent une intertextualité puissante, abondée ultérieurement par les guides touristiques - le *Guide vert* cite Liam O'Flaherty, J.M. Synge, M.B. Yeats, Robert Flaherty, Tim Robinson et Nicolas Bouvier, le *Routard* seulement Synge, O'Flaherty et Flaherty²³³.



Document 63 : la bibliographie systémique d'Aran ou l'entrée dans la bibliothèque mondiale

Du 19^{ème} siècle à aujourd'hui, trois bulles d'écriture se chevauchent.

En vert, le répertoire de la tradition gaélique qui va être collecté et traduit, puis se renforcer d'auteurs indigènes, dont Pat Mullen.

En orange, le répertoire des visiteurs à motivation « gaélique » et « bout du monde », entre science, nationalisme et orientalisme, avec la figure singulière de Synge.

En bleu et violet, le répertoire des visiteurs à motivation paysagère et spectaculaire avec comme Flaherty comme marque et label et les gens de l'image.

Certains artistes ressortent de plusieurs bulles. Arrivé en 1972 à Aran, Tim Robinson, artiste nomadisant d'origine londonienne, est devenu le poète-cartographe de l'archipel et développe un véritable projet encyclopédique à l'échelle du Connemara.

(F. Barbe, 2010)

233 L'édition 2003 du *Guide vert* cite Liam O'Flaherty, J.M. Synge, W.B. Yeats, Robert Flaherty, Tim Robinson et Nicolas Bouvier - le *Routard* 2010 seulement Synge, O'Flaherty et Flaherty.

Cette intertextualité devient même pesante lorsqu'elle sent le procédé. Cela oblige les auteurs les plus créatifs à se décaler. Au milieu des années cinquante, Heinrich Böll, qui a certainement lu Synge et vu Flaherty (distribué en Allemagne par l'UFA sous Hitler), part à Achill Island d'où il écrira son *Irishes Tagebuch* en 1957, l'un des best-sellers du récit de voyage allemand. Au tournant de la décennie, l'ethnologue étatsunien John C. Messenger choisit Inisheer, l'île du sud, la plus petite et la plus proche du continent, mais aussi la plus distincte du *mainland* et la moins intégrée au nouveau système ethno-touristique – celle qu'on a le moins explorée et dont on a le moins parlé tout simplement. Pire, il refuse dans le titre de son ouvrage de révéler sa véritable identité²³⁴ et procède à une renomination scientifique sous l'appellation *Inis Beag, isle of Ireland* provoquant à la fois un brouillage et un effet de généralisation étonnant – document 64.



Document 64 : Inis Beag (Inisheer)

Plus grande largeur de l'île 2,8 km.

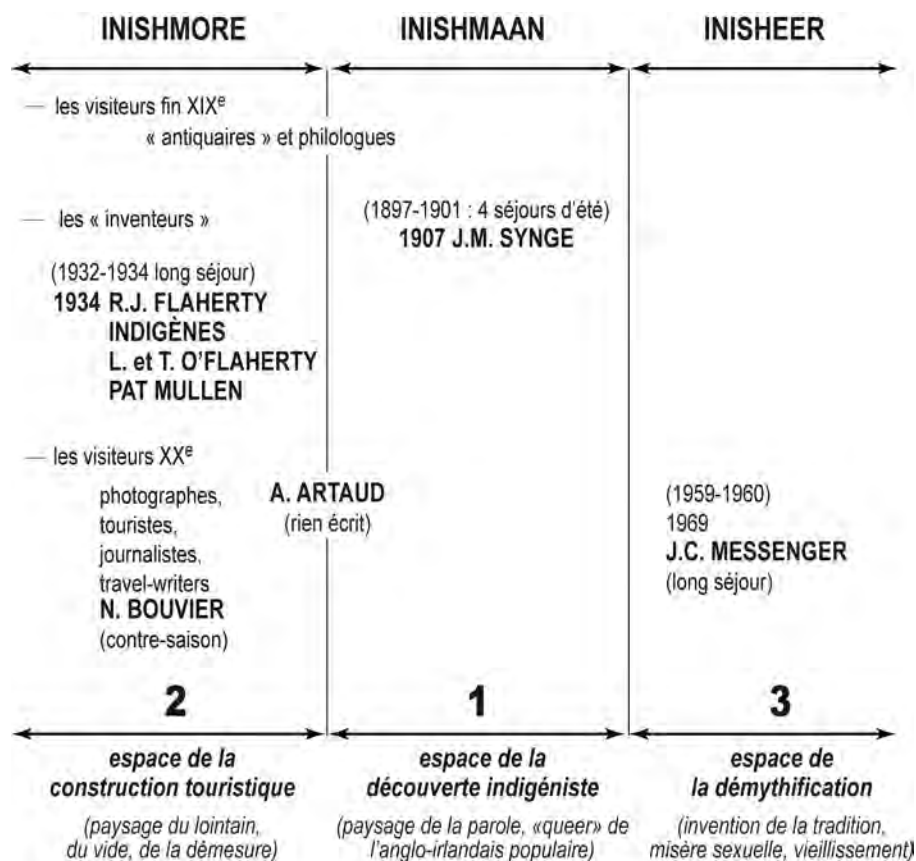
(extrait de John C. Carpenter, 1969, *Inis Beag, isle of Ireland*, droits réservés)

En 1985, dans le cadre d'une commande pour le magazine *Géo*²³⁵, Nicolas Bouvier écrit Aran à contre-saison et bouscule ainsi la convention touristique en train de se sédimenter, au grand dam de ses hôtes.

Nous pouvons alors observer ainsi un véritable *darwinisme littéraire* sur Aran, où la diversité du fait littéraire se construit dans un usage différencié du territoire – document 65. Chaque île a son auteur de référence, son idéologie, son mode de réception. Il nous semble qu'il n'y a là rien d'exceptionnel. Ainsi en est-il de l'usage des lieux par les auteurs. Des formes particulières de spéciation.

234 *Inis Beag* is a fictitious name for one of the many inhabited islands of the Irish Gaeltacht, explique l'auteur dans son introduction.

235 Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et autres lieux* [1990] repris in *Œuvres*, 2004, Gallimard.



Document 65 : darwinisme littéraire à Aran ou l’usage différencié du territoire dans le processus d’écriture
(F. Barbe, 2010)

La figure d’Aran se singularise dans la couronne insulaire irlandaise, en ce qu’elle caractérise et porte au plus haut une sorte d’ambiance littéraire généralisée de la partie la moins développée de la République d’Irlande. Le lien existe bel et bien entre patrimoine, paysage, nationalisme, romantisme national, écriture et développement économique dans un marché touristique où la distinction est l’un des plus puissants moteurs des déplacements. Toutefois, après le démarrage de l’artisanat d’exportation du pull aranais, magnifique produit identitaire proprement inventé au siècle dernier²³⁶, après la multiplication des activités touristiques, après les nombreux investissements publics de désenclavement, l’actuel projet de l’Autorité du Gaeltacht²³⁷ de transformer ses îles en zones franches témoigne, au delà de l’idéologie du moins d’État qui a submergé l’Irlande depuis les années quatre-vingt, de la persistance du déclin démographique. Dans son projet

236 Le pull d’Aran « moderne » naît de la rencontre entre les savoir-faire des femmes insulaires et d’autres acteurs, peut-être des migrantes écossaises venues dans les années 1910-1920, lors du boom de la pêche, travailler à la préparation et l’emballage du poisson, et qui amèneraient d’autres techniques, plus certainement d’une volonté d’auto-organisation et d’indépendance économique des femmes de l’archipel, commune au monde rural irlandais du mouvement *Arts and Crafts*, ainsi qu’à des acteurs masculins du monde politico-économique comme Pádraig Augustine Ó Siocháin, organisateur technique et commercial du marché du pull d’Aran dans les années 50 et 60, parallèlement à son investissement dans la modernisation de la flotte de pêche.

237 Le site de l’Autorité du Gaeltacht - www.udaras.ie/?lang=2

d'exempter de fiscalité directe les individus résidant au moins six mois sur une île du Gaeltacht, ainsi que de nombreuses mesures de même type destinées aux entreprises, Pádraig Ó hAoláin propose ni plus ni moins de sauver ces îles menacées par la dépopulation (une population minuscule, dont Aran forme presque la moitié de l'effectif). De fait, l'archipel continue de perdre régulièrement des habitants : 1303 résidents permanents en 1996, 1280 en 2002, 1225 en 2006. Envisageant la question de l'agonie et de la renaissance des îles, couplée ici à celle de la langue gaélique²³⁸, la lecture croisée des données accumulées depuis plus d'un siècle semble indiquer le dépassement nécessaire du modèle socio-économique actuel. Dans l'extrême ouest irlandais, l'action publique classique trouve ses limites face aux logiques de polarisation et de compétition des territoires. Dans ce contexte, la reproduction non naturalisante d'un patrimoine culturel aussi ancré que celui d'Aran est une ressource de premier ordre. Elle ne saurait se réduire à la patrimonialisation des maisons d'artistes, ni à un canon littéraire mortifère, mais s'inscrire dans une politique culturelle globale des acteurs que l'Autorité du Gaeltacht comme les nombreux îliens investis dans le secteur culturel semblent appeler de leurs vœux. En 1978, le documentariste George C. Stoney enquêtant sur « l'effet Flaherty » à Aran liste²³⁹ un certain nombre de ces îliens qui écrivent ou occupent des fonctions liés à l'écriture dans et hors l'archipel : comédiens à l'*Abbey Theatre* de Dublin, dans la sphère culturelle gaélique ou encore l'éditorialiste de l'*Irish Times*, Breandán Ó hÉithir. Stoney constate par ailleurs que la censure littéraire de la paroisse a cessé d'agir dans l'archipel. On peut lire les fictions de Liam O'Flaherty sans risquer d'être exclu des sacrements de l'Église.

Mais la forte identité de l'archipel aranais ne lui confère pas une exceptionnalité absolue. D'autres hauts-lieux émergent par l'écriture, dans cette façon globale et malgré une apparente absence de conditions initiales favorables.

D'autres entrées « locales » dans la bibliothèque mondiale, pays dogon et forêt lacandone

Synge ne rentre pas en Irlande après ses années d'errance européenne, il part²⁴⁰ aux îles d'Aran. Trente ans plus tard, en filmant Aran et non l'Irlande, Flaherty redouble le geste, élargi en clip paysager mondial. Ainsi naît l'archipel d'Aran redéployé aux yeux du monde. À côté des nombreux artistes venus à Aran, la figure complexe de Pat Mullen, partiellement obliérée, représente la force et la plasticité des acteurs locaux - du développement local à la littératie, de l'habitus familial au réseau étendu au delà des mers. Le triptyque Synge/Flaherty/Mullen est alors porteur d'exemplarité en ce qu'il interroge d'autres parties du monde et un

238 De ce point de vue, le choix des familles d'avoir développé la pratique de l'anglais malgré le travail institutionnel et militant de la langue irlandaise, s'inscrit dans un ensemble de pratiques des acteurs plus complémentaires qu'antagonistes. Peig Sayers le décrit très bien pour la fin du dix-neuvième siècle dans son autobiographie, Liam O'Flaherty le brocarde quarante ans plus tard. « Cette histoire de langue irlandaise oblige pour le moment les autorités à gaspiller beaucoup de temps et d'énergie, mais elle va être progressivement mise sur la touche, et, pour finir, elle s'éteindra d'elle-même lorsque le dernier autochtone parlant encore le gaélique aura émigré en Amérique. » *A Tourist's Guide to Ireland*, page 64 de l'édition française.

239 George C. Stoney in *Must a filmmaker always leave his mark ?* Conférence internationale des anthropologues et documentaristes, Camberra, 1978,

www.der.org/resources/study-guides/must_a_filmmaker.pdf

240 Françoise Morvan, Introduction au *Théâtre complet* de Synge, page 11, 2005, Les Solitaires Intempestifs.

universel moderne, le développement ou plutôt sa mise en question. Que les îles Aran intègrent la bibliothèque mondiale dans le contexte d'une crise coloniale, d'une migration de masse et d'une fabrication nationale conservatrice n'est pas pour rien dans cette exemplarité. Nous pourrions alors rechercher dans d'autres lieux, pauvres ou décentrés, ceux qui ont connu ou connaissent une montée similaire dans la bibliothèque mondiale, en dépit d'une extrême modicité démographique ou économique, mais peut-être à cause d'un processus en cours. Le cas du *pays dogon* dans l'Est malien et de la *forêt lacandone* dans l'État du Chiapas à la frontière mexico-guatémaltèque nous intéresseraient alors fortement, mais aussi la Jamaïque des *sound-systems* ou le *sertão* du Nordeste brésilien dans l'interaction singulière littérature-musique-cinéma du Brésil moderne – *cinema novo* de l'après-guerre qui amènera le *sertão* à Cannes, avec *O Cangaceiro* de Lima Barreto, primé en 1953, puis en 1964 avec *Le Dieu noir et le Diable blond* de Glauber Rocha.

Le pays dogon fait partie de notre expérience malienne. La question de la reproduction de la langue dogon (sa standardisation difficile, son imprégnation par le bambara), l'islamisation active de la région (beaucoup de nouvelles mosquées), les rivalités dans l'accès aux ressources de la patrimonialisation sont des thèmes que nous avons découverts depuis Bamako. Mais il faut revenir au point de départ de l'inscription. La « découverte » du pays dogon en 1931 au cours de la mission Dakar-Djibouti aboutit à une longue traîne d'œuvres ethnologiques, ouverte par Marcel Griaule puis Jean Rouch, suivies d'œuvres dérivées de tous acabit. Cette production constitue une véritable mythification de la cosmogonie dogon, que l'anthropologue Anne Doquet rencontrée à Bamako nous fait découvrir – [document 66](#) - une preuve de l'existence d'une culture noire consistante contre l'idée dominante à l'époque de la primitivité culturelle africaine. *Griaule n'avait qu'une idée en tête : révéler aux Occidentaux que les Noirs, pour lesquels ils n'avaient que mépris et indifférence, possédaient des cultures aussi dignes d'attention des érudits que celles des « nobles riverains de la Méditerranée occidentale.*²⁴¹ Inscrit en 1993 au patrimoine mondial, le pays dogon est devenu un temps la première région touristique de l'Afrique de l'Ouest²⁴².

Le mythe anthropologique dogon

Depuis plusieurs décennies, le mythe anthropologique dogon se fissure et une réflexion épistémologique visant à déconstruire les recherches menées dans la région s'est imposée. Néanmoins, l'image « grand public » de cette société ne semble pas affectée du même discrédit. Dans la presse, écrite comme audiovisuelle, les Dogon jouissent toujours de leur notoriété en tant que société traditionnelle, immuable et harmonieuse. Relevant à l'évidence de l'utopie, ces qualités construites dans l'imaginaire folklorique semblent fonder une sorte de spécificité ethnique et culturelle. Ces représentations perdurent dans la littérature vulgarisatrice, qui au fil du temps reproduit le même discours enchanteur. [...]

Éphémères ou prolongés, les regards extérieurs engagent chez toute population observée une présentation de soi et donc une mise en scène. Le succès durable de la société dogon suppose la coïncidence entre l'objet de la quête des visiteurs et ce qu'ils croient constater au cours de leurs pérégrinations : les Dogon se montrent bien dogon.

241 Anne Doquet cite ici la fille de Marcel Griaule, dans son article Une nature dogon ? L'occultation de l'environnement naturel dans la patrimonialisation du pays dogon, 2005, *Patrimoines naturels au Sud*, page 401.

242 Avant que la récente crise sahélienne et la double pression sécuritaire (des groupes armés et des gouvernements européens) ne mettent un terme à cette économie touristique aujourd'hui à l'agonie.

Avant de poser la question des mises en scène nécessaires à cette correspondance, il paraît donc important de mesurer les avantages que les interlocuteurs locaux des touristes, des ethnologues ainsi que de nombreuses agences de coopération internationale peuvent trouver à préserver une identité ethnique spécifique aux yeux des étrangers.. [...]

L'anthropologie passionnée qu'a suscitée le peuple dogon et le caractère spéculatif de certains de ses écrits ont été discutés par différents chercheurs. Représentant du courant de l'anthropologie dynamique à l'aube des décolonisations, Georges Balandier sera le premier en France à porter un regard critique sur l'œuvre de Griaule. En 1959, il publie dans les *Cahiers internationaux de sociologie* une critique dense de cette école, lui reprochant entre autres un manque de références aux cadres sociaux objectivement observés, un privilège excessif donné aux aspects les plus ordonnés de la société et l'absence de perspective historique dans les analyses. [...] Le principal reproche que lui fait l'anthropologie française est l'idéalisation de la culture à laquelle aboutit une étude où se confondent l'univers mythique et la réalité sociale.

Document 66 : un haut-lieu, une mythologie mondialisée, le pays dogon

(Anne Doquet, Se montrer dogon, Les mises en scène de l'identité ethnique, 2002, *Ethnologies comparées*, n° 5)

La construction anthropologique de Griaule a longtemps masqué la réalité d'une géographie paysanne et l'inscription territoriale historiquement variable des Dogon, tantôt repliés sur les abris de la falaise et fuyant les raids esclavagistes de leurs voisins africains, tantôt s'étalant dans la plaine à la faveur des optimums politiques et climatiques. Aujourd'hui, l'inhospitalité apparente du milieu réduit à la falaise par la scénographie touristique cède la place à une perception plus juste de la richesse des terroirs locaux, des pratiques traditionnelles parfois très originales mais aussi très contemporaines de ses acteurs dans le cadre de la décentralisation malienne. Une approche médiale du pays dogon (qui réconcilie les habitants et leur environnement dans une trajection singulière) oblige à intégrer ces éléments contradictoires et convergents. Loin de la falaise, Bandiagara, en accueillant la Mission culturelle du classement Unesco, puis un grand festival culturel et artistique annuel, se positionne en capitale touristique régionale et d'un réseau touristique moins congestionné, captant et diffusant le capital culturel accumulé initialement à Sangha. L'entrée spectaculaire du pays dogon dans la bibliothèque mondiale a des effets saisissants dans le territoire en question. Mais ces effets jouent aussi à l'échelle du Mali tout entier. Population animiste à la réputation un peu inquiétante, installée dans une zone refuge, les Dogons ne bénéficiaient pas d'une grande considération au sein de la société malienne. Le processus décrit plus haut permet la réduction des préjugés et la valorisation de cette culture auprès des autres Maliens, y compris lorsque ceux-ci sont touristes dans leur propre pays. Autonomisé par la décentralisation malienne, le nouveau pays dogon traverse un mouvement d'émancipation du cadre posé par les auteurs occidentaux historiques : entrée en écriture de jeunes auteurs (Issa Guindi et Hassan Kansaye, *Nous les Dogons*, éditions Le Figuier, 2000, Bamako) et développement d'un écotourisme moins étroit. Jusqu'à la crise actuelle, la nouvelle élite locale liée au mythe et au tourisme actualise ainsi l'inscription en haut-lieu par la littérature.

Dans cette recherche de formes semblables, la forêt lacandone constitue une variante plus contemporaine. Brian Gollnick, universitaire nord-américain²⁴³, en a

243 <http://clas.uiowa.edu/dwllc/spanish-portuguese/people/brian-gollnick>

donné une interprétation remarquable dans son *Reinventing the Lacandon, subaltern representations in the rain forest of Chiapas* (2008, University of Arizona Press). Cœur historique de la civilisation maya retourné à la vie sauvage à partir du huitième siècle, la *selva lacandona* demeure pendant tout le temps de la Conquête une frontière intérieure du Nouveau monde espagnol, puis de l'indépendance du Mexique aux années 1960, elle devient une frontière méridionale : refuge d'Indiens isolés refusant la sujétion, « carrière » de bois tropical (le temps d'un boom) et réservoir archéologique pré-colombien et proto-touristique pour Occidentaux. À partir de 1924, un révolutionnaire allemand exilé au Mexique écrit (sous le pseudonyme de Bruno Traven²⁴⁴) des romans à succès qui font entrer le Chiapas dans plusieurs bibliothèques nationales (Allemagne, États-Unis, Mexique, France) des années trente aux années cinquante. L'œuvre connaît un succès étonnant construit sur un mythe révolutionnaire forestier pourtant vide à l'époque de toute réalité historique et factuelle. Tout en affirmant le contraire à ses éditeurs allemands, Traven se place clairement dans le registre de l'invention politico-littéraire. À partir des années soixante, la forêt réelle est mangée sous tous les fronts : afflux des indigènes appauvris depuis les hautes terres chiapanèques, front de colonisation officiel du gouvernement mexicain, renouveau de l'économie forestière, puis démarrage de l'exploitation pétrolière, arrivée massive des réfugiés de la guerre civile guatémaltèque (Lobato, 1997). La forêt lacandone connaît une révolution humaine et paysagère qui amène dans les années quatre-vingt des intellectuels mexicains et occidentaux à internationaliser la question de sa conservation (c'est la plus grande forêt pluviale d'Amérique centrale) dans une perspective de bien commun de l'humanité. Dans le même temps, les contradictions de la société mexicaine se sont accentuées, un certain nombre de militants radicaux des années soixante-dix s'établissent au Chiapas et préparent avec des militants indigènes ce qui deviendra, dix ans plus tard, l'insurrection zapatiste.

C'est dans le contexte de l'accord de libre-échange²⁴⁵ avec les États-Unis, que la notoriété certaine, mais encore modeste de la forêt lacandone connaît au début de l'année 1994, une exceptionnelle extension. Au terme d'une brève « campagne militaire de publicité » menée par l'*Ejército Zapatista de Liberación Nacional* dans la capitale et plusieurs centres urbains du Chiapas, l'activité de production médiatique s'emballa. Les géographes Pierre-Mathieu Le Bel et Stéphane Guimont Marceau nous disent que le sous-commandant Marcos, *celui que Ramonet (2001) surnomme « cyberguérillero » possède une écriture facile et imagée. Il sait en outre mettre habilement en scène le langage et les formules qui attirent l'attention des médias et de la population. C'est lui qui rédige la majorité des communiqués du mouvement. Ses chroniques sont attendues par le public et retransmises par la radio, la presse écrite et Internet. Marcos a publié divers volumes, surtout des chroniques, des entretiens et des contes. Il conserve par ailleurs des liens privilégiés avec des écrivains et personnalités sympathiques à sa cause (par exemple José Saramago et Manuel Vásquez Montalbán). C'est dans ce cadre qu'il a, semble-t-il, proposé à l'écrivain Paco Ignacio Taibo II de participer à une aventure littéraire quelque peu inusitée. Cette proposition arrivait à point nommé au sein d'une stratégie de communication qui visait à faire connaître la situation des Autochtones du Chiapas, la corruption du système politique mexicain*

244 Bibliographie - www.popsubculture.com/pop/bio_project/b_traven.html

Reconnu à la fois comme écrivain allemand et mexicain, il demandera à ce que ses cendres soient dispersées au dessus du Chiapas.

245 ALENA, *Tratado de Libre Comercio de América del Norte*.

et les pièges du néolibéralisme international. Ainsi est née l'histoire de « Muertos incómodos ». Elle a d'abord été publiée sous forme de feuilleton hebdomadaire dans le quotidien mexicain de gauche, La Jornada, mais a rapidement été reprise par les éditeurs mexicains et étrangers.²⁴⁶

De son vrai nom, Rafael Sebastián Guillén Vicente, le porte-parole de l'EZLN est le fils d'un riche entrepreneur de meubles d'origine espagnole installé à Tampico. Nourri de théologie de la libération dans un collège jésuite, polygraphe diplômé de lettres et de philosophie de l'Université nationale autonome du Mexique, cet ancien militant étudiant et jeune enseignant découvre le Chiapas dès le début des années quatre-vingt. Après l'appel du premier janvier 1994, il rédige un volumineux corpus de textes²⁴⁷, épistolaires souvent, grotesques parfois, politiques toujours et de nombreuses autres productions de tout acabit. On ne saurait trop dire le rôle de l'internet (réticularité et capacité proliférante) et d'une iconographie post-moderne (qui met les rieurs de son côté) dans l'amplification de cette inscription du territoire lacandon au cœur de la bibliothèque mondiale. Nous voyons en cette figure post-moderne un personnage atypique (*queer*) proche des parcours que nous avons observés dans le premier vingtième siècle irlandais. L'émergence d'un « zapatourisme » d'échelle mondiale alimenté par des personnalités et des militants de la gauche radicale²⁴⁸ semble assurer à l'organisation une part significative de ses revenus, en même temps qu'il protège « touristiquement » la contre-société zapatiste de l'action militaire de l'État mexicain, lui-même lié au tourisme mondial et ainsi entravé dans sa répression devenue médiatiquement difficile : toute répression finit dans la bibliothèque mondiale.

Brian Gollnick, en revenant sur l'œuvre mexicaine de Bruno Traven, observe les effets performatifs de son cycle de six romans, *le Cycle de la jungle*, qui prend place dans les camps de bûcherons indigènes de la forêt lacandone au temps du *Porfiriato* (1876-1911). En Allemagne, il a déjà publié un roman, des nouvelles et auto-produit un périodique anarchisant *Der Ziegelbrenner* (Le cuiseur de briques). Acteur de la République des conseils de Bavière (printemps 1919), il fuit la répression politique et arrive à Tampico d'abord, puis à Mexico, après plusieurs années d'errance en Europe. Le Mexique connaît alors (1924) une période de pacification (relative, mais sans rapport avec la violence du début de siècle) d'abord sous la présidence du général Álvaro Obregón, puis sous celle de Lázaro Cárdenas : développement du justicialisme mexicain et de ce qui deviendra le *Partido Revolucionario Institucional*. Gollnick montre qu'à Tampico, sous l'effet (très local) de la promotion des ouvriers du pétrole par le gouvernement, les premiers écrits mexicains de Traven brossent un tableau idyllique et erroné de la situation du pays, à l'image des généreux soldats du *Trésor de la Sierra Madre* (1927, cinéma 1947). Cette orientation va radicalement changer dans le *Cycle de la jungle*. Les textes de Traven jusqu'à l'avènement d'Hitler, sont publiés en Allemagne dans un club du livre au lectorat populaire lié au mouvement syndical

246 Pierre-Mathieu Le Bel et Stéphane Guimont Marceau, La spatialité du texte. Étude sur la réception des « Morts qui dérangent », *EspacesTemps.net*, Textuel, avril 2012

<http://espacestems.net/document9425.html>

247 publiés aux éditions Dagorno, *Les insurgés zapatistes racontent un an de révolte au Chiapas*, 1994, tome 1, *Vers l'Internationale Zapatiste*, 1996, tome 2 – ou encore *La sixième déclaration de la forêt lacandone du 22 juillet 2005*

248 Naomi Klein, Alerte rouge zapatiste, 27 décembre 2007, *Réseau d'information et de solidarité avec l'Amérique latine*. - <http://risal.collectifs.net/spip.php?article2375>

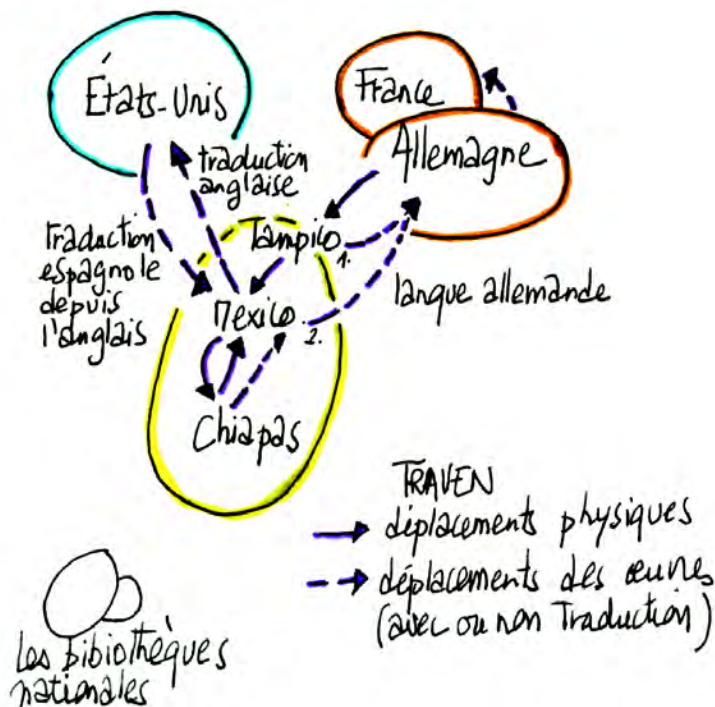
et à la social-démocratie. Et c'est dans cette interaction à distance que se joue une part de l'évolution de l'œuvre. Traven dénonce à distance la montée du fascisme européen en mettant en scène des insurrections indiennes dépourvues de base historique et d'expérience personnelle. De plus, le *Cycle de la jungle* est marqué par un dualisme homme/nature de type occidental assez caricatural ainsi que par un certain goût pour la morbidité : Traven écrit dans une perspective internationaliste et anticapitaliste (et pas du tout indigène) pour ses lecteurs européens. En épousant l'idéal-type du révolté intemporel et de tous les pays, il se rapproche curieusement de Robert Flaherty à Aran (mais contre le capital cette fois-ci surtout). Ses textes sont édités aux USA par l'éditeur Alfred Knopf dans le courant des années trente, traduits en espagnol au Mexique même, à la *Compañía General de Ediciones* à partir de 1941 (mais depuis l'édition anglaise), en France dans les années cinquante. Au Mexique, en l'absence de littérature consacrée au Chiapas et aux Indiens méridionaux, l'œuvre romanesque de Traven connaît un succès certain (nombreuses ré-éditions de tous les titres, entrée dans le canon littéraire mexicain), jusqu'à devenir, selon Gollnick, une source d'informations paradoxale sur la condition indigène au Sud en dépit de tout bon sens. Le chercheur américain voit ici une convergence entre l'idéologie anticapitaliste de Traven et l'idéologie de « désindigénisation » de l'État mexicain : l'Indien prolétarisé et révolté contre le capital n'en est plus tout à fait un. Comme l'écrit Cristina Pacheco, une journaliste mexicaine, dans *La Jornada* du 19 avril 1994, *Les romans de Traven comme « Un pont dans la jungle », « La révolte des pendus » et, plus encore, « Le Général qui venait de la jungle », peuvent être lus comme des explications valables de tout ce qui est arrivé au Chiapas depuis les premières heures de 1994*²⁴⁹. Sans souscrire à cette lecture, nous voyons que la construction du haut-lieu lacandon commence bien avant 1994 – document 67, page suivante.

L'inscription moderne commence sous l'aspect d'une fiction venue d'Allemagne qui, dès la mort de Traven en 1969 ne convainc plus le monde des lettres mexicains. Aujourd'hui, les autres lectures contemporaines, mais sans affiliation néo-zapatiste (lecture écologique, lecture non militante de la société) peinent à exister sous le déluge zapatiste d'images, de textes et de sons. C'est la stratégie et la matière néo-zapatistes qui restructurent le rayon lacandon de la bibliothèque mondiale.

Les hauts-lieux, des glocalisations littéraires ?

Dans notre terrain (Aran) et les deux exemples de contrôle (pays dogon et forêt lacandone), le territoire est fait texte par la société, il a été relié aux œuvres, il les nourrit et se présente en lui-même comme une œuvre ou un ensemble d'œuvres. Cette relation entre le territoire, la société et la littérature est de nature performative. Elle change profondément la réalité, l'expérience géographique des acteurs, le territoire lui-même. Elle est un processus de spéciation et c'est à Aran que nous découvrons pour nous-mêmes la possible approche darwinienne, à cette échelle, de l'interaction territoire/littérature. Ainsi produit, le haut-lieu est bien un nouveau territoire. Il se reproduit pendant une durée variable et évolue ensuite.

249 Cité par Brian Gollnick, opus cité, page 96 - traduit par nos soins.



Document 67 : l'œuvre annonciatrice de Traven, diffusion et rétroaction

L'œuvre se multinationalise curieusement et aboutit au lectorat mexicain auquel elle n'était pas destinée. Elle se révèle partiellement performative, malgré son écart au réel. (F. Barbe, 2010)

Nous avons observé un échange direct entre le local et le mondial. Cet échange utilise néanmoins toute la palette du jeu scalaire : ce qu'on appelle la glocalisation nous semble relatif et non absolu. Nous en avons montré les formes idéelles et physiques, dans l'acculturation, le développement, la touristification et la notoriété d'échelle mondiale. Incarné par des figures d'habitants remarquables, l'acteur local n'est pas un réceptacle, il est changé en même temps qu'il fait changer la société. Sans lui, le médiateur extérieur n'est rien et la médiation ne peut avoir lieu. La dynamique actorielle est fondatrice du jeu scalaire observé. Sans mobilités et rencontres, pas de jeu d'échelles.

Partout la dimension nationale est présente. Elle l'est dans des états d'États variables (au sens des capacités et de l'idéologie des États), mais qui sont profondément marqués par une dynamique post-coloniale : décolonisation irlandaise, construction de l'État malien, intégration d'une périphérie à l'espace national mexicain. La dimension nationale, c'est le train de Synge emportant Aran vers Dublin et l'action du *Congested District Board*, c'est la naissance du Mali moderne, multiculturel et décentralisé depuis Bamako, capitale d'une nation plurielle aujourd'hui entrée en crise profonde. C'est encore la mémoire zapatiste, historiquement nationale, qui accompagne les marches lacandones, c'est-à-dire néo-zapatistes, sur Mexico et à travers tout le pays. Dans ce dernier cas, le plus contemporain, nous voyons comment la contre-société néo-zapatiste, inscrite dans le local et supportée par un réseau mondial idéaliste, a réussi à survivre depuis dix-huit ans face à État mexicain corrompu et violent, tout développant une stratégie nationale de convergence des « sans-voix » du Mexique au cours de la décennie 2000 : *L'Autre Campagne (La Otra Campaña)* est une initiative indépendante en faveur de la participation populaire impulsée par le mouvement néo-zapatiste mexicain. Du point de vue de l'EZLN, l'Autre Campagne se présente comme une

alternative pour la re-construction de la nation mexicaine, depuis la perspective des opprimés et des exploités, et à partir d'une pratique de la politique qui rompt avec la culture du caudillismo et la délégations des pouvoirs et savoirs à des politiciens professionnels. Elle cherche à écouter le peuple mexicain, qu'il soit organisé ou non, c'est-à-dire tous ceux qui depuis « en bas et à gauche » (abajo y a la izquierda) veulent changer l'état actuel de la société à partir de certains principes tels que l'altermondialisme, l'équité, la démocratie, et d'autres qui seront définis par le mouvement lui-même au fur et à mesure de son avancement.²⁵⁰ La rhétorique anti-hiérarchique (« sous-commandant », « délégué zéro », « nous ne sommes pas l'unique organisation, nous ne sommes pas la meilleure organisation, à peine sommes-nous la plus petite organisation²⁵¹ ») entretient quelque rapport avec le chaînage scalaire des processus hiérarchiques. Il n'y a pas de hiérarchie scalaire, mais une combinaison scalaire²⁵² et même une bouffonnerie scalaire, lorsque les « Conférences mondiales » organisées par l'EZLN au Chiapas sont rebaptisées « Conférences intergalactiques ». Le cas lacandon montre que l'usage consistant d'une action localement enracinée et identitaire adossée à une habile et efficace mondialisation de l'action locale sert au fond à régler les modalités nationales de l'être-ensemble mexicain.

Toutefois, nous n'en tirons nullement la conclusion que l'échelle nationale domine les autres échelles et c'est bien une interaction directe et réciproque du local au global que nous observons. L'usage du Chiapas comme nouvelle ressource intellectuelle (*low-cost*) pour altermondialistes pressés inquiète même Brian Gollnick, tant cette lecture hâtive de la situation locale depuis l'échelle la plus lointaine tend à se rapprocher du procédé de Traven. Tout cela est moins spectaculaire à Aran ou au pays dogon, car nulles organisations comparables au mouvement néo-zapatiste n'y ont existé, mais nous pourrions dire aussi que Syngé comme les indigènes d'Aran ont accédé à l'échelle irlandaise, comme les Dogons à une pleine citoyenneté malienne, en bonne partie grâce à cette interaction directe local/mondial que nous appelons glocalisation. Ces trois territoires entrent dans la bibliothèque mondiale grâce à la médiation d'agents extérieurs (nationaux ou non), mais toujours mondialisés, en coproduction avec les acteurs locaux, qui réinventent de cette manière et révolutionnent leur territoire. Les compétences de ces agents extérieurs, dans le domaine du capital spatial (des individus mondialisés, multilingues), du capital littéraire (des individus artistes et créateurs) et du capital psycho-politique (idéologie, esthétique, empathie, humour) ont fait la preuve de leur efficacité dans ces processus de médiation entre espaces d'échelle différente. Dans les dimensions singulières du local mondialisé, les individus aux profils atypiques participent à la production de l'inédit. Ils interagissent avec les dominés de manière inattendue. En ce sens, le *queer* au travail dans les situations évoquées ici, l'incertain, l'improbable, l'inédit *actuellement en train de se faire* est facteur de révolution géographique et de diversité culturelle. Ce processus actualise les représentations géographiques du monde en ouvrant la porte aux écritures-monde, c'est-à-dire produites localement pour le monde (et la nation), en dehors du cadre strict de légitimation des États-nations.

250 D'après Wikipédia, notice « l'Autre campagne », articles sur le néo-zapatisme très documentés.

251 Discours de Marcos à la Realidad, fief zapatiste au Chiapas, sans date

<http://erwan.corre.free.fr/ZapatistasChiapas.mov>

252 Qui permet aussi à un non-indigène d'être le porte-parole médiatique d'une organisation indigène et d'assumer cette contradiction.

23/ Distance : petits éditeurs périphériques et don du livre, des provincialismes ?

Le provincialisme, c'est un mode de relation scalaire particulier. Nous proposons de le considérer le temps de cette discussion comme un terrain en soi. La relation est le terrain. Deux variantes en sont proposées. La première travaille le provincialisme à l'échelle nationale à travers la montée des petits éditeurs à Paris (Paris-Province, sans quitter la France). La seconde interroge le provincialisme dans l'échelle mondiale, le don international de livres usagés (Nord/Sud, Paris/Suds). Propre à tous les préjugés, à tous les complexes, le terme est ambigu. Il ne s'agit pas pour nous du provincialisme coercitif²⁵³ de Vichy (1940-1945) qui règle ses comptes avec la République, son cadre national et ses instituteurs, dans un magma anti-intellectualiste, ruraliste et raciste, autoritaire et respectueux des hiérarchies « naturelles » (Michel, 2005). Le provincialisme dont nous voulons parler n'a pas besoin d'un pouvoir autoritaire de ce type. Il est tout autre et même tout à fait compatible avec la démocratie représentative et la décentralisation. Nous voulons parler d'un d'enfermement : un provincialisme physique, intellectuel ou psychologique qui peut concerner les habitants ordinaires mais aussi les acteurs largement dotés en capitaux spécifiques (politique, administratif, économique, culturel). Le Petit Larousse (2002) définit le terme comme *des gaucheries que l'on prête aux gens de la province*, mais ce sens péjoratif nous semble très insuffisant. La relation scalaire est plus complexe. D'autre part, un terme initialement péjoratif peut avoir été totalement naturalisé et neutralisé. Faute d'avoir trouvé une définition satisfaisante, nous proposons de définir ainsi la forme de provincialisme que nous souhaitons utiliser.

« Le provincialisme est un enfermement en un lieu, une échelle. L'enfermement peut être à dominante physique : il s'exprime alors dans le complexe d'infériorité et le sentiment de pas être du bon côté de l'espace social. Cet enfermement physique peut susciter des actes visant à le réduire, parce qu'il est une injustice quotidienne. L'enfermement peut être à dominante idéale : l'acteur provincialiste prend son horizon mental pour l'horizon universel. Il croit alors à la validité et à l'intangibilité des seules formes qu'il connaît. Il agit sans retour critique et dénigre l'innovation. »

C'est cela que nous voulons tester dans deux terrains que nous connaissons bien, l'un pour en avoir été et en être acteur, la petite édition « de province » lorsqu'elle « monte » au Salon du Livre de Paris, l'autre pour être à la fois familier des livres d'occasion et avoir enquêté en début de doctorat, en 2010, auprès de plusieurs ONG dédiées, dans la mouvance associative du don du livre en direction des pays du Sud. Notre hypothèse est qu'ici nous trouvons deux formes de provincialisme, l'un (simple d'apparence) du local au national, l'autre (plus complexe) multiscalaire. Précautions à prendre : ne pas confondre provincialisme et régionalisme, provincialisme et parisianisme (qui en est l'envers et la variante à forte centralité apparente que nous connaissons bien), provincialisme et attrape-tout. Le terme est usé et propice à l'anathème. Nous souhaitons échapper à cela et tendrons à argumenter de manière précise notre perception du provincialisme au risque de l'infirmité de notre hypothèse. Dernier point, la définition que nous proposons d'utiliser est double, provincialisme dominé (complexe d'infériorité) et

253 Toutefois, ce qui est mort ici peut revivre là et, à la réflexion, nous restons attentif au retour d'un néo-provincialisme de combat.

provincialisme dominant (complexe de supériorité). Nous commençons par un terrain miné s'il en est, la relation Paris/Province.

La montée au Salon du Livre de Paris, dans les années 2000

Monter à Paris. Vivre en province. L'étymologie latine (*pro-vincire*, lier pour) rappelle que la province est un territoire de gestion administrative et l'expression d'un pouvoir central. C'est donc une opposition dominants/dominés et pas seulement de genres de vie. La province c'est la périphérie dans le couple centre/périphérie (Reynaud, 1981). Si l'expression atténuatrice *en région* tend à remplacer *en province*, la substitution est loin d'être terminée. Parmi l'ensemble des grands salons entendus comme lieux et signes de la centralité parisienne, le Salon du Livre de Paris (45 000 m², Porte de Versailles, 190 000 visiteurs en 2012) est un événement littéraire de grande taille, caractéristique de ce que ne serait pas la province et de ce qu'elle ne peut être. Créé en 1981 par le Syndicat national de l'édition (l'organisation patronale de l'édition française), il est géré par la société Reed Expositions France, filiale du groupe anglo-néerlandais *Reed Elsevier*, deuxième éditeur mondial (7,1 milliards \$ de chiffre d'affaires en 2010²⁵⁴). C'est aussi une expérience anthropologique. Nous l'avions vécue de manière légère en 2001 et 2002 avec les éditions L'Atalante dans notre modeste et nouvelle activité de directeur de collection. Nous la réalisons de manière intégrale en 2010 avec les éditions À la criée (préparation depuis Nantes et présence continue sur le stand de l'éditeur, lui-même accueilli dans l'espace de la Région des pays de la Loire). Ce n'est pas pour nous une expérience agréable et c'est pendant le Salon que naît cette hypothèse provincialiste. Elle pourrait se formuler ainsi : *pourquoi montons-nous réellement au Salon du Livre de Paris ?* Mais chacun, qu'il soit « exposant », « visiteur » ou « invité », a ses raisons d'être venu, comme en témoigne l'écrivain nantais Pierre Michon. *J'ai horreur du Salon du Livre, je suis venu parce que c'est le CNL qui me l'a demandé et comme le CNL m'a beaucoup aidé par des bourses, par des choses comme ça, je ne peux rien refuser au CNL, mais c'est seulement pour le CNL*²⁵⁵. Par hypothèse et par observation directe, nous pouvons supposer, dans les limites de la sociologie de la lecture, des pratiques commerciales du Salon et de ses nombreux partenaires publics (gratuité scolaires, étudiants, journées et tarifs spéciaux), une grande diversité de visiteurs et de raisons de se déplacer au Salon – et chez les exposants aussi. Nous serions alors dans un événement de type consensuel permettant à des gens très différents de se trouver ensemble au même endroit malgré leurs différences. Le très grand nombre d'entrées gratuites (25 % d'entrées payantes en 2008 sur 165 000 entrées) renforce cette hypothèse.

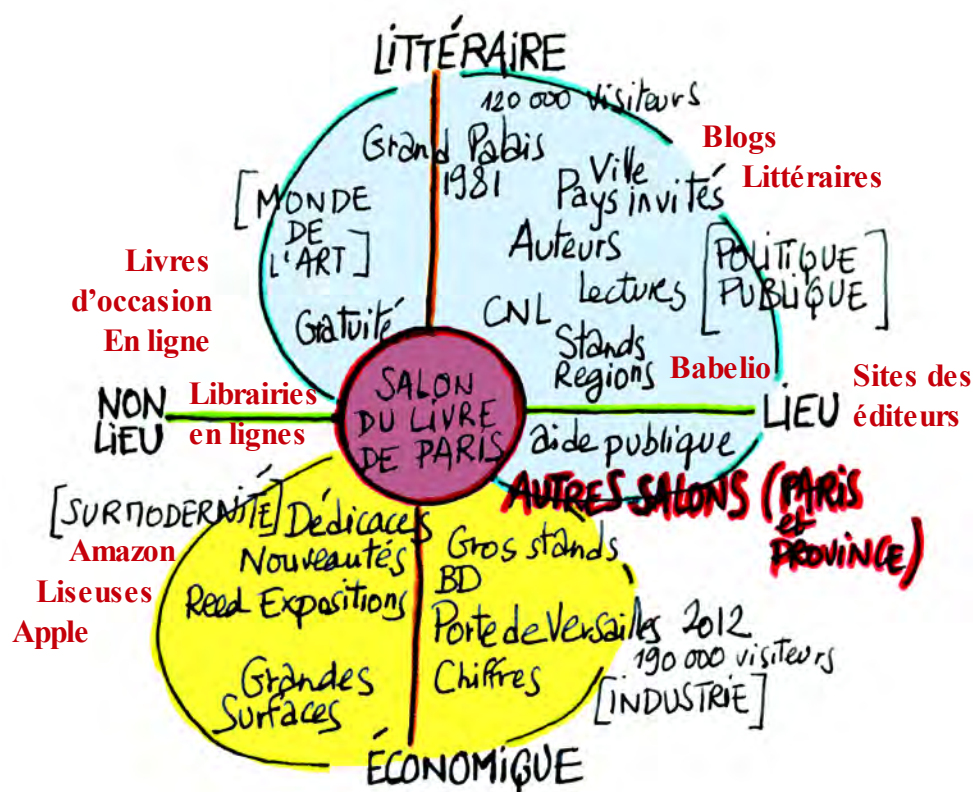
L'insatisfaction que nous éprouvons lors de notre expérience d'exposant en 2010 trouve un écho dans la critique interne et externe du Salon. Celui-ci a enregistré depuis 2003 une baisse jugée alarmante de la fréquentation²⁵⁶ : après dix années (1996-2002) largement au dessus des 200 000 visiteurs (maximum 241 000 en 2000), les entrées chutent et stagnent entre 160 et 190 000 entrées. Des critiques viennent aussi de certains gros éditeurs qui rechignent devant les coûts de participation en hausse constante : le Salon, sauf pour certaines maisons indépendantes, est réputé être non-bénéficiaire pour les exposants. La présence au

254 www.books-livres.com/news/les-10-plus-gris-editeurs-mondiaux

255 Camille Tissot, Pierre Michon : « J'ai horreur du Salon du Livre », *L'Express*, entretien, 30 mars 2010. - www.lexpress.fr/culture/livre/pierre-michon-j-ai-horreur-du-salon-du-livre_859066.html

256 Chiffres du SNE.

Salon du Livre est un coût : le coût d'une très grosse opération de communication (coûts directs et indirects) dont les recettes indirectes sont difficiles à évaluer précisément (vente de droits, publicité, carnet d'adresses, réseau) et dont seules les recettes « Salon » (ventes de livres) peuvent être établies clairement. Enfin, des critiques se font jour sur la dérive commerciale du Salon, visible notamment par la réduction des fonds des éditeurs présents et la réduction subséquente de la bibliodiversité du Salon²⁵⁷ (sa « grande surfacisation »). Plusieurs responsables de l'organisation évoquent dans un grand article du *Monde* de mars 2009, le devenir incertain du Salon : « un doute plane sur son avenir », « quand un salon vieillit, il se recroqueville sur lui-même », « c'est l'année où il faut tout tenter », « il faut dynamiter »²⁵⁸. Le Salon du Livre de Paris est pris entre des injonctions contradictoires – document 68.



Document 68 : le placement du Salon du Livre de Paris

Un premier axe des finalités et des ambiances oppose le capital littéraire au capital économique. Un second axe des concurrences oppose les autres salons parisiens ou en régions à la filière livre en ligne, toutes deux en croissance. Le Salon de Paris, qu'on place au centre du graphe, est un nœud de tensions entre des mouvements contradictoires, entre différents types de concurrences.

(F. Barbe, 2010)

257 Alain Beuve-Méry, La Salon du Livre joue son avenir, *Le Monde*, 6 mars 2009.

258 *Ibid.*

La direction du Salon évoque son possible déplacement au Grand Palais, le lieu initial auréolé de nostalgie et de capital littéraire, mais de surface beaucoup plus réduite (20 000 m², deux fois moins qu'à la Porte de Versailles) et donc forcément lié à un changement de stratégie, l'arrêt de la manifestation ou sa poursuite sur le site actuel. Même si la solution choisie est de « réactiver la vitrine du marché » que constitue le Salon à la Porte de Versailles (selon Jean-Daniel Compain, le directeur de Reed Expositions²⁵⁹) avec une forte dynamique événementielle et une durée raccourcie, nous ne sommes donc pas les seuls à éprouver des difficultés avec ce salon. Mais elles sont différentes de celles des organisateurs. Nous ressentons un malaise, car, dans notre regard d'acteur-géographe, le Salon du Livre devient très vite un non-lieu (Augé, 1992). Nous y trouvons dans cet immense environnement gardienné, bruyant, agité et saturé toutes les formes de surabondance (événementielle, spatiale, commerciale) caractéristiques de la surmodernité. Le communiqué de presse de bilan de l'édition 2012 ne contient presque que des chiffres : 190 000 visiteurs (+ 5 %), 30 000 professionnels, 40 pays, 20 auteurs japonais, 18 auteurs moscovites, 2 000 auteurs, plus de 500 rencontres avec le public, 36 500 jeunes avec une augmentation de plus de 30 % tant pour les scolaires que pour les étudiants²⁶⁰.

Il y a dans notre perception du non-lieu une grande part de subjectivité, nous en sommes conscients. Et il n'est pas facile d'expliquer cette perception et encore plus de l'objectiver, d'autant qu'en 2010, la très grande majorité des exposant régionaux que nous côtoyons longuement et avec qui nous échangeons, ainsi que les libraires qui facturent les livres des éditeurs présents et vendent ceux des éditeurs représentés, semblent exprimer un autre sentiment. Certes, il y a des variantes marquées, dont certaines sont vraiment critiques, des postures, des styles et des âges. Sur la vingtaine d'éditeurs accueillis dans l'espace régional, seize sont des « anciens » (Artisans Voyageurs, Le Bord de la vie, Capricci éditions, Cénomane, D'Orbestier, L'Escarbille, Gulf Stream, Joca Seria, Joseph K, MEET, Le Petit Jaunais, Le Petit véhicule, Le Polygraphe, Revue 303, Siloë, Soc et Foc, CDL édition) et se retrouvent. Seuls quatre éditeurs (À la criée, le Centre vendéen de recherches historiques, Monographic et les éditions du Temps) n'ont pas participé à l'édition 2009, à l'édition 2008 ou aux deux. Les « anciens » semblent dans la répétition du même, des habitudes existent, ont été prises, les agendas sont déjà calés. Malgré l'absence d'un véritable événementiel sur l'espace de la Région, l'ennui de l'éditeur assis derrière sa table est jugulé par avance. C'est un rendez-vous annuel : ni stress, ni enthousiasme exagéré. Les rares « nouveaux » sont dans la réalisation et l'attente de quelque chose. Une découverte. Et si l'anonymat global du Salon est certain, l'espace régional Pays de la Loire réussit une captation temporaire des visiteurs qui en sont originaires et recrée une « bulle pays de la Loire » et même « une bulle nantaise » (12 maisons sur les 20 présentes) d'interconnaissance. Les élus chargés de la culture ne sont pas les derniers à faire le tour des stands. Les personnels de la Région (des femmes, fonctionnaires territoriales ou contractuelles), organisatrices concrètes et médiatrices, sont également à la manœuvre. L'espace régional Pays de la Loire existe et fonctionne.

259 *Ibid.*

260 http://lb7.reedexpo.fr/Data/kmreed_sdl/block/F_2c78caf46707a6aa687547ad3c403cfa4f69ace43a31f.pdf

Pourquoi monter ?

La Région des Pays de la Loire participe au Salon du Livre de Paris depuis 1995. Une demande des éditeurs régionaux, relayée par la direction de la Communication qui l'impute alors sur son budget. Mais les premiers essais paraissent insatisfaisants aux éditeurs : *c'était un stand à la gloire de la Région* nous explique sans détour Christine Marzelière, l'actuelle chargée de mission Livre à la Région. Il y a en effet un double décalage. La politique régionale du livre en Pays de la Loire est alors très en retard par rapport à celle des autres arts (spectacle vivant, arts plastiques, cinéma). La présence au Salon est acquise avant que la Région ne développe ses propres outils et sa propre politique dans le domaine. La Région semble vouloir monter à Paris autant que les éditeurs, mais peut-être pas pour les mêmes raisons. En 1995, la Région met donc ses outils publics en place : première participation au Salon du Livre et premier numéro de la revue *Encres de Loire*²⁶¹, en partie consacré à Julien Gracq, le géographe-écrivain installé depuis des années, en bord de Loire, à Saint-Florent le Vieil, sa ville natale. Signe de continuité dans l'appréciation des valeurs patrimoniales, la Région pilote aujourd'hui la patrimonialisation de sa maison, en partenariat avec l'État, le Conseil général du Maine-et-Loire et la commune de Saint-Florent-le-Vieil, un coût supplémentaire qui s'inscrira à terme dans un budget à moyens constants – document 69.

CREATION DE LA MAISON DE JULIEN GRACQ A ST FLORENT LE VIEIL

AVIS D'APPEL PUBLIC A LA CONCURRENCE PROCEDURE ADAPTEE MARCHE DE TRAVAUX D'EXECUTION

Objet du marché :

**Création de la Maison Julien GRACQ – Espace culturel et résidence d'écrivains
Lot n°4 – menuiseries bois, suite à appel d'offre infructueux**

- A) Lieu d'exécution : St Florent le Vieil (49)
B) Caractéristiques principales :

Nature et étendue des travaux : Le présent marché a pour objet la réhabilitation la demeure de l'écrivain Julien Gracq et ses dépendances situées quai de la Loire, rue du Grenier à Sel à St-Florent le Vieil. Les travaux portent sur :

- réhabilitation du « Grenier à Sel » en espace permettant l'accueil de public, avec salle de conférence/lecture/expositions et bureaux administratifs.
- création d'une résidence pour écrivain constituée de trois appartements et réhabilitation de pièces communes dans l'ancienne villa de Julien Gracq,

La surface totale est estimée à 950 m² SU.

La présente consultation concerne le seul lot n°4 – menuiseries bois, suite à un appel d'offre infructueux.

Options : oui

Document 69 : extrait de l'appel d'offres Maison Julien Gracq
site des marchés publics de la Région des Pays de la Loire, date de remise des plis le 10 septembre 2012 à 13 h 00 - <https://marchespublics.paysdelaloire.fr>

261 <http://www.paysdelaloire.fr/services-en-ligne/publications/encres-de-loire/>

Le deuxième temps de cette politique régionale du livre démarre au début des années 2000 et c'est le vice-président Culture de la précédente majorité de droite, Bruno Retailleau, un ancien proche de Philippe de Villiers, aujourd'hui sénateur de Vendée apparenté UMP qui en est le promoteur initial : **a)** recrutement d'une personne pour suivre *Encres de Loire*, une revue de liaison pour l'inter-profession du livre (auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, journalistes, collectivités, associations culturelles) et la valorisation de la vie littéraire. Elle comprend une recension déclarative des livres parus dans la région et des auteurs de la région édités ailleurs. La revue trimestrielle, tirée à 5 000 exemplaires et envoyée gratuitement aux abonnés, est en ligne depuis plusieurs années, pour un coût annuel de 100 000 € en 2012 ; **b)** soutien aux festivals littéraires qui ont grossi ou émergent (25^{ème} heure du livre au Mans, créé en 1978 ; Printemps du Livre de Montaigu, créé en 1988 ; Festival Simenon aux Sables d'Olonne, créé en 1999) en 2001 ; **c)** puis en 2002, début de l'aide directe aux éditeurs ; en 2005, début de l'aide directe aux libraires et systématisation du dispositif régional d'aide aux manifestations littéraires (40 manifestations aidées contre 3 précédemment).

Dernier élément du dispositif²⁶², le Salon de Paris n'est plus la seule participation extérieure, puisque la Région organise un stand collectif au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo (abandonné en 2011) et au Festival du livre jeunesse de Montreuil (réduit en 2012). Enfin, en 2009, un Centre de Ressources du Livre, pôle de coopération pour la lecture et l'écriture en pays de la Loire est créé et implanté au Mans. C'est un service de la Région et non une association ou une SPL. Le choix de la localisation est un arbitrage politique au plus haut niveau de la collectivité et qui fait discussion. Il s'agit d'une volonté de déconcentration, dont la Ville du Mans, par son festival littéraire bien ancré et ses réseaux politiques, bénéficie à ce moment de la politique régionale. En plus des coûts propres de la délocalisation du service, un certain nombre d'acteurs du livre se demandent si l'outil de promotion régionale ne devrait pas se trouver au centre géographique du secteur, à Nantes, où travaillent plus de la moitié des professionnels concernés. Mais, à Nantes, selon nos informations croisées, il n'y a pas réellement de discussion entre le Conseil régional et la Ville. De plus, la DRAC n'est pas non plus associée au CRL des Pays de la Loire qui, s'il a bien le même acronyme qu'un Centre Régional des Lettres (construit sur le modèle du CNL) n'en partage ni le co-financement État, ni peut-être la même philosophie et le même budget de fonctionnement. La lecture des études du Ministère sur les CRL²⁶³ montre d'une part, que le CRL des Pays de la Loire est un des derniers créés et que le budget alloué en 2009²⁶⁴ est le plus faible (parce que le gros des

262 En même temps, l'action « Livres offerts aux jeunes mariés » est progressivement abandonnée ; elle coûtait 150 000 €.

263 État des lieux CRL 2007

http://www.fill.fr/images/documents/fill_synthese_de_l_etat_des_lieux_des_srl_07.pdf

État de lieux CRL 2009 - www.fill.fr/images/documents/fill_edl_synth_se_2009.pdf

264 C'est toujours le cas en 2012 avec 100 000 € de budget annuel, pour un montant Livre et lecture total de 1,5 millions €. Le CRL de la région Rhône-Alpes, l'Arald (Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation) premier de France après l'Aquitaine, mais avant l'Île de France est riche de fonctionnalités, dont témoigne le site internet, et de budget (1,5 millions € en 2009). C'est L'Arald qui finance, par exemple, la recherche de Bernard Lahire sur *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, paru en 2006. - www.arald.org

www.arald.org/ressources/pdf/divers/rapportorientation2011.pdf

L'Arald est touchée au printemps 2012 par un scandale financier.

www.tribunedelyon.fr/index.php?la-ville-bouge/societe/33972-scandale-un-trou-de-400-000-euros-dans-les-caisses-de-l-arald

financements livre ne passe pas par lui, mais par d'autres outils du Conseil régional). Pour toutes ces raisons, ni la structure actuelle, ni la pérennité de cette localisation mancelle ne semblent assurées à moyen terme, dans la perspective d'autres investissements engagés (Maison Gracq) à budget constant. Il y aurait donc un « bricolage » des outils, qui montre que la Région a suivi plus son propre chemin qu'un modèle d'action national type CRL « vrai ». Bricolage n'est pas péché, bien, au contraire. Toutefois nous croyons repérer là un indice de provincialisme : une contradiction entre la précocité de la montée à Paris et une politique fragmentée et qui « démétropolise » son nouvel outil, en le délocalisant au Mans et en le sous-dimensionnant.

Il nous paraît également notable que le changement de majorité en 2004, confirmé en 2010, ne semble pas avoir eu d'impact significatif sur le budget du livre, ni sur la construction de la stratégie régionale, mais pris davantage la forme d'un approfondissement territorial et thématique, d'un plus grand engagement auprès d'acteurs eux-mêmes en évolution rapide. Nous croyons observer une certaine continuité et le choix des élus qui en ont été responsables depuis 2004, (une élue communiste de la Sarthe et une élue verte du Maine-et-Loire) peut nous laisser penser qu'il n'y a pas eu à cet endroit de rupture, ni d'enjeu de rupture pour l'exécutif régional. Le maintien des personnels l'attesterait aussi, confirmant peut-être le rôle décisif des techniciens des collectivités dans le lissage politique de l'action publique, en l'absence de vraie alternative ou rupture politique. Dans le contexte d'une certaine « crise du livre et de la lecture » comme d'une tension sur les finances des collectivités et à l'intérieur des nouvelles méthodes de co-construction des politiques publiques, la Commission livre et lecture²⁶⁵ de la Conférence régionale consultative de la culture créée en 2009 a ouvert ses travaux sur les chantiers « livre » : comité de rédaction de la revue *Encres de Loire*, comité d'attribution des aides, *observation participative partagée* pour la co-production de données avec les acteurs professionnels. Nous voyons dans l'apparente continuité de la politique régionale à travers l'alternance politique un nouvel indice d'un possible provincialisme. Les réactions d'éditeurs face au questionnement et à la réduction de l'offre « salons extérieurs » de la Région sembleraient nous le confirmer : « la Région a l'habitude de ... », disent-ils. L'habitude est-elle provincialiste quand elle est argument d'autorité ?

Parce que nous connaissons un certain nombre d'acteurs et avons participé à un certain nombre d'événements (d'événements de littérature, devrait-on dire) et de réunions de la Région, nous avons une perception des acteurs lorsqu'ils sont en région que nous pouvons comparer à notre perception des acteurs lorsqu'ils sont à Paris. Nous nous appuyons notamment sur la réunion du 9 septembre 2011, dont l'objet est de questionner, pour la première fois en dix-sept ans de participation, la présence de la Région au Salon du Livre de Paris et aux autres salons extérieurs. Nous y participons en tant que représentant des éditions À la crie. La réunion est présidée par Samira El Alaoui, conseillère régionale chargée du livre et co-animée par les deux techniciennes, Christine Marzelière (coordination Livre et lecture) et Virginie Guiraud (CRL). Sont présents une vingtaine d'éditeurs au statut varié de la PME, comme Mémo très active pendant la réunion, aux structures plus atypiques relevant de la pluri-activité ou de l'associatif. La réunion assure également une bonne représentativité des territoires. Trois libraires gérant la

265 C'est la plus petite commission de la Conférence régionale (12 membres) - Arts visuels (16), Patrimoine (18), Cinéma Audiovisuel (16), Spectacles vivants (36), Acteurs transversaux (54).
www.culture.paysdelaloire.fr/uploads/tx_oxcsnewsfiles/composition_CRCC_2012_150512.pdf

librairie de l'espace régional du Salon (librairie L'Atalante à Nantes, Très Petite Librairie de Clisson, Librairie Thuard au Mans) sont présents et prendront tous la parole. Nous sommes nous-même engagés dans le débat et interviendrons pour défendre une position qui s'avèrera minoritaire. Samira El Alaoui introduit la réunion en posant la question de la nécessaire analyse de pratiques et du coût très élevé de l'opération. Elle nous donne les chiffres suivants : la participation au Salon coûte 130 000 € par an, soit 10 % du budget annuel livre de la Région. Pour diverses raisons, nous pensons qu'il s'agit là d'un coût minimum, voire minoré.

Quoi qu'il en soit, le coût est très élevé. L'élue annonce la suspension de la participation à Étonnants Voyageurs et le maintien de celle au Salon jeunesse de Montreuil. Elle interroge les participants et sollicite des retours d'expérience. Laurence Neveu, la librairie de Clisson (librairie aidée à sa création, engagée et dynamique) fait un point sur les ventes de l'année précédente au Salon : 1 467 livres ont été vendus par les dix-neuf exposants pour un montant de 18 000 € ; 237 livres ont été vendus par les quinze éditeurs représentés pour un montant de 2 700 €. Même si les ventes sont en réalité très inégalement réparties, nous calculons une moyenne de 77 livres vendus pour un montant de 947 € par éditeur exposant. Malgré la très faible participation demandée aux éditeurs (marge de 5 % au lieu des 30 à 40 % d'un libraire), cette recette moyenne est très faible²⁶⁶ au regard des coûts de la montée à Paris pour les exposants, coûts financiers directs (transports, logement, restauration) et indirects (temps d'accès et de travail sur le Salon, souvent plusieurs jours à plusieurs personnes). Nous en tirons une première conclusion, c'est qu'on ne va pas au Salon de Paris pour faire du « cash ». L'opération est soit blanche, soit déficitaire. Il faut donc chercher les autres raisons de la montée à Paris. Elles nous sont données par plusieurs participants dans cette même réunion. Nous ne pensons pas la caricaturer en reprenant cette expression « on veut du linéaire et du confort ». Le courrier d'invitation à cette réunion du 9 septembre 2011 consacrée au devenir des salons extérieurs, explique Virginie Guiraud, chargée de mission du CRL, a motivé de manière exceptionnelle les éditeurs régionaux. Les réponses de confirmation ont été très rapides, sans relance, et nous trouvons autour de la table la quasi-totalité des éditeurs exposants à Paris. Cet intérêt exceptionnel pour la logistique de la réunion valide les prises de parole : les éditeurs réclament avec force le maintien de ce service. Oui, disent-ils, « la Région assure un service aux éditeurs ».

Mais à quoi sert ce service ? C'est d'abord une nécessaire monstration parisienne de son catalogue et de soi-même en tant qu'éditeur, une forme de l'existence de l'éditeur depuis que les foires du livre ont commencé elles-mêmes d'exister (*Frankfurter Buchmesse*, 15^{ème} siècle). L'éditeur cherche à exister dans le marché. Christine Morault, la dynamique représentante des éditions Mém^o²⁶⁷ a développé une grosse expérience des salons. Elle est affirmative. *Aller au Salon et à celui-là en particulier, c'est une nécessité professionnelle*. C'est vrai pour Mém^o, éditeur d'échelle nationale et qui s'est fortement investi à l'international. Idem pour Joca Seria qui atteint une masse critique ou d'autres. Mais l'enthousiasme est le même chez Le bord de la vie, jeune et très petite maison vendéenne qui ne dispose sur le net que d'un blog difficile d'usage, truffé de publicités et de pop-ups malvenus. À ce stade, nous pensons pouvoir dire que le statut d'éditeur exposant

266 Pourtant en augmentation régulière, à Paris comme à Montreuil, selon Virginie Guiraud, chargée de mission du CRL.

267 citées dans la partie 42, à propos de Cho Eun-Young, une jeune illustratrice sud-coréenne publiée chez cet éditeur nantais.

au Salon du Livre de Paris est en soi une légitimation éditoriale. Par un principe d'alignement par le haut sur les éditeurs les plus professionnalisés, la présence au Salon jouerait aussi un rôle de masque professionnalisant pour les éditeurs de la marge. C'est du moins une hypothèse qui irait dans le sens d'un provincialisme à double détente : aller à Paris pour être reconnu, mais reconnu à l'égal de ses pairs régionaux.

La politique régionale du livre à la lumière du Salon de Paris

On voit donc une succession d'hypothèses aux raisons de la montée au Salon de Paris : vendre (peu), montrer son catalogue, se montrer, se rencontrer (entre régionaux, faire milieu), rencontrer d'autres (prestataires, entretiens et extension du réseau non régional), être reconnu (distinction, légitimation, professionnalisation), vendre des droits, placer des auteurs, faire des signatures et rencontrer des lecteurs, faire son métier, faire illusion, tout ça avec « du linéaire et du confort ». Bien sûr, en soi, et nous n'en avons pas encore parlé c'est tout simplement aller à Paris. Monter à la capitale. Ces hypothèses concernent les éditeurs qui payent leurs frais de déplacement et leur temps de travail, mais c'est la Région qui prend à sa charge l'espace d'exposition et les frais annexes. Malgré une baisse en 2012 grâce à un achat groupé de la Fédération inter-régionale du livre et de la lecture (15 % de remise, environ 20 000 €), Christine Marzelière nous signale que les coûts de location ont augmenté régulièrement tout au long des années 2000. La position des élus semble donc de rechercher une certaine réduction de cette dépense qui pourrait passer par un recentrage sur le territoire régional. Cela se concrétise dans la suppression de la présence à Étonnants voyageurs en 2012, malgré l'intérêt persistant d'un petit groupe d'éditeurs, la présence régulière d'une dizaine d'exposants et un coût modeste (entre 6 et 7 000 €). La participation au Salon de Montreuil, malgré une progression sensible des ventes²⁶⁸, est également allégée en 2012 : plus de stand collectif financé et orchestré par la Région, mais une subvention à un groupe d'éditeurs auto-organisés qui prend en charge la réservation et la gestion du stand. Nous constatons qu'à la suite de la réunion du 9 septembre 2011 : **a)** deux salons majeurs de l'édition française (en Bretagne, en banlieue) néanmoins dépourvus de la marque parisienne ont été pour l'un délaissé, pour l'autre minoré par l'action publique régionale **b)** que le seul Salon qui apparaît à cette date inchangé, c'est le Salon du Livre de Paris. Le recentrage dans le territoire se fait au détriment des lieux extérieurs non parisiens et exonère l'investissement parisien. Nous voyons dans cet arbitrage à la fois un principe de réalité conforme à l'écrasante position éditoriale parisienne et un consensus provincialiste : toutes choses égales par ailleurs, Paris est priorisé par les éditeurs comme par la collectivité.

Ce choix peut paraître incontestable au premier abord, mais ne l'est pas. Notre expérience aux éditions L'Atalante (fondées à Nantes en 1988, huit salariés permanents, dont deux libraires, et 450 titres au catalogue aujourd'hui) montre qu'un éditeur en région peut réussir à se pérenniser, puis à se développer sans observer le grand rituel parisien (mais non sans actions extérieures). Lorsque nous les accompagnons au Salon de Paris, en tant que nouveau directeur de collection, en 2001 et 2002, ils ne sont ni sur un stand individuel, ni sur l'espace régional, ils sont simplement invités sur le stand d'Harmundia Mundi Livres, leur diffuseur-

268 Au Salon de Montreuil, jusqu'en 2011, un libraire tient le stand, les éditeurs représentés n'ont pas d'obligation de présence - CA du stand : 2009, 5925 € ; 2010, 4670 € ; 2011, 7936 €.

distributeur de l'époque, lui-même installé à Arles. Adeptes d'une position décentrée et indépendante, conforme à l'itinéraire politique et professionnel de son fondateur, ils moquent alors volontiers le Salon du Livre de Paris. Mais ils vont sur d'autres salons en banlieue et en région. Soit avec leur propre stand d'éditeur : Salon du Livre Jeunesse de Montreuil, Les Utopiales (Futuroscope de Poitiers, 1998, relocalisé à Nantes en 2000), Étonnants Voyageurs (Saint-Malo), La 25^{ème} Heure du Livre (Le Mans). Soit en visiteur professionnel sans stand, mais, par exemple, en accompagnement de leurs auteurs : Les Imaginales d'Épinal. En réalité, ils continuent d'aller à Paris, au Salon du Livre, en visiteur et, en 2009, au Salon des sciences humaines²⁶⁹ de Paris, avec un stand. Mais cette présence parisienne est normalisée, fluide, elle n'est pas impérative. Ils ont aussi leur propre librairie dans le centre-ville de Nantes au rez-de-chaussée de la maison d'édition et voient des lecteurs, leurs lecteurs tous les jours. Leur approche internet, débutante en 2000, s'est professionnalisée et diversifiée : site exhaustif, vente directe, carte des points de vente, liste de diffusion, forum, blog, concours et vote des lecteurs (folksonomie contrôlée). Les stratégies gagnantes sont donc multiples et scalairement diverses : le local, l'ubiquitaire, l'échelle de son marché, ici, un francophone européen. Nous pourrions dire que l'approche de l'Atalante est de devenir le centre de son propre espace de diffusion. L'absence de stand au Salon du Livre de Paris (comme art de la disparition) pourrait même faire partie de cette stratégie de formation d'un espace en soi. Le provincialisme, entendu comme la montée systématique à Paris pour paraître ou obtenir un effet dans le réel nous paraît ici contourné.

En contraste de cette inventivité, le choix de se recentrer sur le Salon de Paris paraît un choix stratégique contestable. En dehors de l'apparent consensus de la Région et des éditeurs régionaux, il ne nous semble pas justifié par des arguments de fond irréfutables. Il s'agit, selon nous, d'après des indices ou des suspicions d'indice, d'un provincialisme.

Concurrences stratégiques : représentation au centre ou diffusion par les réseaux ?

Aller au Salon, nous dit Christine Marzelière qui le pratique pour la Région depuis 2001, *c'est sortir du local. Paris, c'est le rendez-vous annuel des professionnels, c'est le lieu où ils se sentent reconnus*. Elle établit un lien entre la faible identité ligérienne et le profil littéraire des éditeurs régionaux. *Par rapport aux régions qui ont une identité plus forte, nous n'avons pas de production régionaliste, les éditeurs, ici, ne jouent pas sur l'identité. La question est artistique, pas identitaire. Nous avons une tradition d'auteurs de fiction et de littérature étrangère*. La conclusion est évidente. *C'est la nature de ces maisons d'avoir une vocation nationale*. Le lien est fait avec la stratégie parisienne. Pourtant, à la question, *existe-t-il un milieu éditorial en Pays de la Loire ?*, elle nous répond que *non, pas vraiment. Pas de collectif. Il se crée en partie et de manière éphémère au Salon du Livre de Paris*. S'agit-il alors de cela ? Pourtant, la relation entre la Ville de Nantes et la Région, certainement nécessaire à la réalisation d'un milieu littéraire régional, ne fonctionne pas bien : peu ou pas de dialogue autour de la création du CRL, autour du projet de Festival de littérature de Nantes. De notre côté, nous soumettons aux participants à la réunion du 9

269 www.salonshs.msh-paris.fr

septembre 2011 une proposition de compromis. Elle se développe en deux temps. D'abord, nous proposons de réduire la présence au Salon de Paris, mais de l'éditorialiser pour la faire monter en distinction. Nous imaginons une présentation tournante des éditeurs sur un espace fortement réduit, la réalisation d'un objet-livre, livre-cadeau commun aux éditeurs de l'année en cours et l'organisation d'un événementiel sur l'espace de la Région ou ailleurs dans le Salon (lectures, performances, conférences). L'intérêt nous semble externe (montrer d'une manière performante la création en région : c'est opérer une distinction littéraire) et interne (mettre plusieurs éditeurs au travail ensemble sur un objet commun : c'est créer le milieu par le faire-ensemble). Ensuite, avec l'économie réalisée à Paris, nous proposons de revenir sur la création d'une structure de diffusion-distribution soutenue par la Région. En effet, les petits éditeurs souffrent d'abord d'un accès difficile à la librairie. Dans le champ de l'auto-diffusion et de l'auto-distribution, il n'est pas facile de réaliser sa « vocation nationale », ni même son travail éditorial, tant l'effort est démesuré de placer un tout petit catalogue dans des librairies éloignées et se réalise aux dépens de l'éditorial.

Nos deux propositions ne sont, non seulement pas reprises, mais, nous le croyons, non entendues. Relation à « l'habitude » et au caractère assez individualiste des projets éditoriaux représentés, difficulté à faire milieu peut-être. Absence de réflexion stratégique de la Région sur la diffusion-distribution certainement. Pourtant, la Fédération interrégionale du livre et de la lecture, à laquelle adhère la Région des Pays de la Loire, a publié deux ans plus tôt une étude consistante sur *La diffusion et la distribution du livre en région*²⁷⁰ (Claustres, 2009). Devant l'instabilité chronique (faillites à répétition) et les nombreux effets de seuils dans la distribution des petits éditeurs, l'étude propose des pistes : la mutualisation entre éditeurs avec l'exemple d'In Extenso (2001-2006), la « surdiffusion » en redoublement d'un premier diffuseur, avec l'exemple de Lektécriture.com (depuis 2004). Elle cite également la création de Calibre, un distributeur pour la petite édition lancé bruyamment par le Syndicat national de l'édition et l'État. Nous avons rencontré son directeur, Rémi Amar, au Salon en 2010, sur notre stand. Il était prêt à nous prendre dans son catalogue, mais Calibre fait faillite²⁷¹ à son tour, peu de temps après. L'étude met surtout l'accent sur les besoins en formation des éditeurs, la nécessité d'un événementiel pour exister, l'apport direct d'argent public à la petite diffusion-distribution qui est la partie la plus fragile et la moins consistante de la chaîne du livre. En somme, en transférant les propositions de ce rapport de 2009 dans notre prise de parole de 2011, nous nous apercevons que bien peu de professionnels ont lu ce rapport ou qu'alors ils le réfutent. Nous pourrions voir à nouveau dans ce manque de curiosité quelque indice d'un provincialisme qui ne questionne pas l'habitude et son propre projet – un apolitisme inquiétant.

Nous observons le hiatus entre deux stratégies saisissables à deux niveaux. D'un côté, nous observons une stratégie nationale par le centre (la montée à Paris) et l'insertion dans le libre marché de la diffusion-distribution centrée sur Paris. C'est la position dominante exprimée lors de la réunion du 9 septembre 2011 par le groupe d'éditeurs concernés, elle nous semble à la fois libérale (laisser-faire dans la distribution) et provincialiste/identitaire (la montée à Paris subventionnée par une collectivité régionale, le manque d'intérêt pour des collaborations

270 www.fill.fr/images/documents/etude_formatweb.pdf

271 Calibre : On voudrait couler la petite édition, on ne ferait pas autrement.

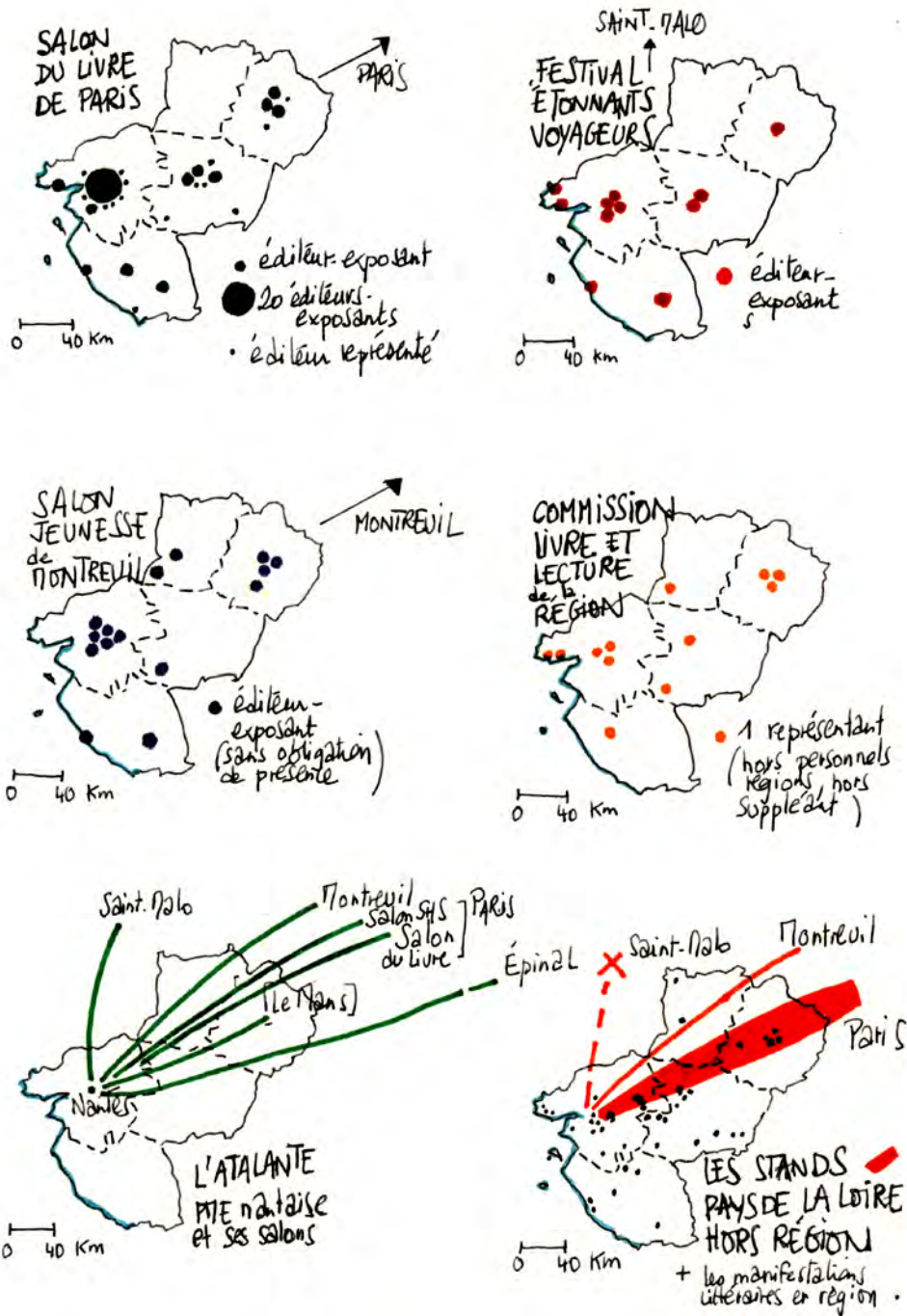
www.actualitte.com/economie/calibre-on-voudrait-couler-la-petite-edition-on-ne-ferait-pas-autrement-26853.htm

horizontales non locales). De l'autre côté, nous imaginons une stratégie nationale par un réseau multi-régional et/ou thématique et une tentative d'inventer un nouveau mode d'exister englobant la création du milieu éditorial, l'événementiel en ligne et en face à face, ainsi que de nouveaux circuits de diffusion-distribution nationale soutenus par la collectivité publique (les collectivités publiques). Des éditeurs du marché, mais singuliers, comme L'Atalante, semblent conjuguer pour le meilleur une position nationale et non-provincialiste. D'autres éditeurs, bien plus petits et bien plus jeunes, démonétisés, n'ont pas le capital nécessaire à une entrée directe dans la librairie nationale. Le document 70 compare différentes spatialités de la filière Livre en Pays de la Loire : les éditeurs régionaux dans les trois Salons soutenus, le choix atypique de L'Atalante comparé à celui de la Région, l'origine géographique des membres de la Commission Livre de la Région.

C'est, selon nous, à cet endroit des stratégies spatiales que le critère de professionnalisation que la Région met au cœur de ses dispositifs d'aide doit être revu. Pour ne pas être taxé de provincialiste, le critère de professionnalisation doit être relié à la nationalisation de toutes les actions entreprises sans se limiter aucunement au Salon de Paris, très gros consommateur d'argent public eu égard aux résultats qui restent à démontrer. En admettant que les 14 stands régionaux coûtent à peu près le même prix (130 000 €), les régions françaises versent chaque année plus de 1,8 million € au Salon du Livre de Paris. C'est bien plus qu'il n'en faut pour financer une structure de diffusion-distribution nationale de la petite édition en région. Il y a ici un champ d'inventions géographique et socio-économique qui implique pour advenir une plus forte collaboration des acteurs privés (la formation du milieu éditorial), mais aussi des collectivités à l'intérieur de l'espace national. Si provincialisme il y a, finalement, c'est dans la construction d'une politique régionale du livre monoscalaire, à l'échelle de la seule collectivité. La transgression de leur propre échelle par les collectivités est une nécessité dans un monde multiscalaire. Entendre que, par temps de vaches maigres, *il faut se recentrer sur le territoire*²⁷² nous semble aller à l'opposé de cette transgression scalaire, vers le provincialisme. Le montage de la Maison Gracq nous paraît de ce point de vue problématique. Outre qu'il s'apparente à une version littéraire de « l'équipement » et de « l'élus qui crée l'équipement et laisse sa trace », ce projet de patrimonialisation entre en concurrence, y compris par la posture de retirement sur le lieu natal adoptée à la fin de sa vie par Poirier/Gracq, à la fois avec d'autres axes budgétaires de la politique du livre, mais aussi avec une vision dynamique de la littérature. Malgré les parcours ouverts de Poirier/Gracq comme du maire de Saint-Florent, Hervé de Charrette, grand aménageur, élu centriste, ministre du Logement, puis des Affaires étrangères (1995-1997), promoteur en 1999 d'un festival interculturel maintenant réputé (Les Orientales : musique et poésie orientales) la Maison Gracq est un projet particulièrement difficile à réaliser sans tomber dans les pièges de la dépense et de l'équipement localiste.

Tous ces indices de provincialisme, que nous venons de questionner, ont pour cadre une relation scalaire du niveau local/régional au niveau national. Ce choix nous a permis de montrer un cas où nous étions et sommes toujours acteur. L'aménagement culturel n'est pas toujours un objet lointain, bien au contraire, il se réalise souvent à des niveaux scalaires proches des acteurs ordinaires. C'est à la portée du sujet, à portée de la main.

272 Propos d'élus régionaux.



Document 70 : stratégies spatiales et spatialités dans la filière Livre des Pays de la Loire

Les trois salons extérieurs attirent inégalement en fonction de leur centralité. L'Atalante use de thématiques (Utopiales, Imaginales) et d'identité anti-provincionaliste (Saint-Malo) dans sa stratégie nationale, tout en normalisant une présence parisienne légère. Les éditeurs présents au Salon de Paris sont cumulés sur trois ans
Données Région 2010 et Atalante.
(F. Barbe, 2012)

Le don international de livres naît la plupart du temps de l'activisme ou d'un geste de gens ordinaires, localement, et se développe dans une relation scalaire complexe entre Nord et Sud. Nous faisons également l'hypothèse qu'un certain provincialisme a accompagné le développement de cette forme d'échange solidaire, mais à des échelles qui intègrent la dimension internationale.

Que faire des livres dont on ne veut plus ?

Nous avons vu avec le pilon que 20 % des livres imprimés (neufs ou abimés, mais invendus) en France partaient à la destruction, sous haute surveillance. Une information discrète qui vient en contradiction avec les affirmations lénifiantes du Syndicat National de l'Édition sur la générosité de l'édition française en Afrique : quel contraste entre cette valeur détruite en France et les infimes gestes réalisés pour baisser les prix en Afrique de l'Ouest (sans même parler de l'absence de négociation ou de simple vision sur l'émergence de la filière africaine). Mais les livres dont on ne veut plus, ce sont pour les acteurs ordinaires surtout des vieux livres, des livres lus ou pas, mais dévalorisés : cela signifie qu'ils ont perdu, pour certaines personnes, jusqu'à leur valeur d'usage. Parce que ce qui vaut dans un espace n'est pas automatiquement valable dans un autre espace, un livre sans valeur d'usage ici peut en retrouver une là-bas. C'est du moins comme cela que l'on peut interpréter le don international du livre. Le don du livre est cette hypothèse qui se donne pour vraie. Ce don nous semble lié également à l'inflation éditoriale des pays du Nord et au consumérisme qui s'y développe tout au long du second vingtième siècle, augmentant le turn-over et le risque de perte de valeur de chaque livre. Nous retrouvons un lien fort avec *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus* (Bayard, 2007). Le don du livre nous paraît une mesure paradoxale de notre statut de non-lecteur. Ce serait ainsi le devenir de nombreux lecteurs et de nombreux lieux de lecture publique des pays du Nord de devoir se séparer régulièrement de livres pour pouvoir maintenir sa position de lecteur (de lecteur de nouveaux livres). C'est une des apories de la culture abondante : stockage, renouvellement et désherbage. La mort ordinaire du livre et les modalités de son élimination physique demeurent deux processus que la croyance littéraire évacue de son discours. Comme le marché de l'occasion²⁷³, le don du livre est une alternative à ce devenir. Nous connaissons les dons entre amis, dans la famille, les lieux du recyclage en France (Emmaüs, le Secours populaire, les associations d'insertion qui ont souvent un espace librairie), les associations locales ou nationales dédiées au don du livre. Nous connaissons les qualités et les défauts de ce matériau lorsqu'il quitte le registre des proches : sa tendance, souvent contredite, à la faible bibliodiversité et le certain écœurement d'y retrouver une littérature de masse répétitive et jetable qui mériterait de disparaître, mais aussi ces divines surprises et cette joie de la remise en circulation, de la deuxième vie du livre.

Nous avons vu au Mali des livres issus du don international. D'autres livres usagés sont également disponibles : lots marchands arrivés par container à Dakar ou Abidjan, vols, voire pillage des bibliothèques locales, revente de ses propres livres. Néanmoins, ceux que nous avons vus à la bibliothèque publique de Kita et dans des bibliothèques scolaires de Bamako étaient soit reconnaissables par une mention de don, soit identifiés comme tel par le bibliothécaire. Manifestement, les

273 les brocantes, les vide-greniers et les bouquineries, maintenant internet.

libraires par terre²⁷⁴ en sont aussi largement pourvus. Il nous semble que seuls les lecteurs maliens peuvent décider de la valeur d'usage d'un livre d'occasion. Toute autre position fait du lecteur malien un enfant ou un élève à qui nous choisissons ses livres et est inadmissible (éthique de conviction). Toutefois, un certain nombre d'associations ont entrepris depuis une quinzaine d'années de réformer et d'assainir le don du livre vers les pays du Sud en l'organisant autour de bonnes pratiques issues de la culture professionnelle des bibliothécaires et d'une prise en compte des filières du livre du Sud (éthique de responsabilité). Ces deux positions tranchent avec le « n'importe quoi » des décennies précédentes décrits par les acteurs de terrain. Si cela nous est permis, nous souhaitons évoquer ici un souvenir personnel d'étudiant en géographie. Nous sommes au milieu des années quatre-vingt. Notre enseignant de géographie, Christian Prioul, que tous jugent atypique, propose alors à notre promotion un cours magistral (au sens exceptionnel de ce terme) sur le Rwanda²⁷⁵ et la République centrafricaine. Dans le Td qui accompagne ce cours, nous réalisons des exposés collectifs, les souvenirs sont lointains, mais nous nous souvenons d'amener à nos camarades les références de *La convivialité* d'Ivan Illich (1973) que nous venons de découvrir en poche. C'est à ce moment là que s'engage un échange autour du don de livres. Christian Prioul, à sa manière assez peu loquace, sèche mais précise, énonce la position d'éthique de conviction et balaye devant les étudiants le geste solidaire non réfléchi. Au printemps 2012, Fatogoma Diakité, le responsable national des bibliothèques CLAC au Mali, nous parle *de livres périmés, comme des médicaments* et dit que *livre n'est pas égal à livre*. Il pointe le coût exorbitant du transport rapporté au contenu de livres inutilisables, nous cite une association française à l'efficacité incertaine. Interroger le don du livre en géographe, c'est travailler les échelles et les distances (et pas seulement métriques) qui sépare les deux espaces d'un même échange. L'hypothèse du provincialisme nous paraît couvrir ces deux aspects.

Impérialisme ou provincialisme : la débâcle morale du don du livre

Nous examinons d'abord les conditions de ce don international de livres. À la lumière d'autres dons, notamment ceux qui sont faits auprès de familles roumaines de culture rom en grande précarité, nous nous demandons de quel don il s'agit, et plus crûment, s'il s'agit tout simplement d'un don. Si l'objet « donné » n'a plus de valeur d'usage pour l'acteur et que lui retrouver une valeur d'échange sur le marché de l'occasion est contredit par les difficultés logistiques et un rapport coût/bénéfice dérisoire ou négatif, alors la figure du don vacille au profit du don-rebut. Dans notre cas, il s'agit d'une observation relative à l'état du marché du livre. Plus le livre est abondant, plus la notion de don paraît fragile. D'autre part, le don de livre est moins plastique qu'un don de vaisselle, par exemple. L'objet à forte charge culturelle est moins universel que l'ustensile et la langue n'est pas le moindre obstacle à son universalisation. Certains ont vu dans le don du livre un impérialisme assumé, notamment linguistique. En 1980, l'historien et bibliologue²⁷⁶ Robert Estivals se demande *en quoi consiste la colonisation sur le*

274 Libraire informel en Afrique de l'Ouest.

275 Christian Prioul est notamment l'un des auteurs de l'*Atlas du Rwanda* (1981), dont nous découvrons, à l'occasion du déménagement de l'Institut de géographie trente ans plus tard, un stock d'exemplaires non reliés qui fait le bonheur des étudiants qui participent avec nous à l'organisation des Cafés de géographie.

276 La bibliologie est l'étude des techniques de production et de diffusion du livre. Cette notion recouvre l'étude de l'évolution du livre et de son édition, de sa fabrication, de sa commercialisation.

www.adbs.fr/bibliologie-16297.htm?RH=OUTILS_VOC

*plan bibliologique ? Comment s'effectue la décolonisation culturelle ?*²⁷⁷ Dans son approche tiers-mondiste, il inclut à plusieurs reprises le don de livres comme élément de la continuité impérialiste. *En 1972 sur 1 197 ouvrages reçus à la Bibliothèque Nationale [de Côte d'Ivoire], 934 proviennent de dons et 206 d'achats.*²⁷⁸ Ce sont à l'époque des dons de la France et de l'Unesco. Le don du livre dont nous parlons maintenant correspond à la montée des échanges associatifs et institutionnels entre la France et des pays du Sud : premiers jumelages avec l'Afrique en 1967, reconnaissance juridique de la coopération décentralisée²⁷⁹ en 1992. En 2008, Jérémy Lachal, le directeur de l'ONG Bibliothèques sans frontières, propose une interprétation de cette mutation. En titrant sa communication *Repenser le don, préparer l'après-don*, il s'inscrit dans la critique du développement classique en analysant sévèrement les paradigmes altruiste et modernisateur. Mais il s'attaque ensuite au concept de « don réfléchi », appuyé notamment sur la *Charte du don du livre* signée en 1998 par une dizaine d'associations françaises, le ministère de la Culture français et des ministères ou agences publiques de treize pays africains francophones et d'Haïti – document 71.

Article 1

La définition de tout programme de don de livres s'appuiera sur les principes généraux suivants : - connaître et associer l'organisme partenaire à toutes les étapes du programme, - préférer la qualité à la quantité, - approfondir la connaissance des lectorats à servir, - encourager le développement d'une culture de l'écrit ; dans le cas de donation en ouvrages neufs, - collaborer autant que possible avec les éditeurs et les libraires des deux pays concernés et - contribuer à la production locale d'ouvrages en soutenant la production artisanale d'ouvrages à faible tirage.

Article 2

Tout programme de don de livres veillera à associer, non pas des particuliers mais deux organismes juridiquement constitués un donateur et un destinataire associés pour réaliser une transaction.

Article 3

Le don sera effectué en réponse à la demande de l'organisme partenaire en fonction des informations qu'il aura fournies. L'organisme donateur s'efforcera de connaître son partenaire, son environnement et ses besoins en ouvrages. [...]

Article 4

Il serait très souhaitable que toute initiative de don comporte une proportion significative de livres neufs. [...]

Article 6

[...] Aspect majeur du programme de don, la sélection des ouvrages s'impose par le respect dû au destinataire et par la nécessité de limiter les inconvénients provoqués par des envois inadaptés: encombrement inutile des locaux, coût des transports et des taxes douanières, du stockage et de la manutention des documents.

Document 71 : la Charte du don du livre

Extraits

277 Robert Estivals, Le livre en Afrique noire francophone, *Communication et langages*, 1980/46, page 60.

278 *Ibid.*, page 77.

279 Loi Administration Territoriale de la République du 6 février 1992, article 131 : les collectivités territoriales et leurs groupements peuvent conclure des conventions avec des collectivités territoriales étrangères et leurs groupements, dans les limites de leurs compétences et dans le respect des engagements internationaux de la France.

Le directeur de BSF dénonce, exemples à l'appui, le caractère largement fictionnel des bonnes pratiques préconisées par la Charte – la survenue accidentelle du don (pas de raisons d'être, pas de pérennité, sinon elle-même accidentelle). Il insiste sur la nécessité de replacer le don dans sa dimension économique, de s'intéresser aux effets économiques du don. *Envisager le don comme un investissement est essentiel [...] Elle appelle, en cela, à s'interroger de manière systématique sur la valeur relative du don proposé et sur ses effets réels à moyen et à long terme. [...] Les acteurs locaux ne se limitent jamais aux bibliothèques destinataires : c'est à travers l'impact sur l'ensemble de la chaîne, depuis les auteurs jusqu'aux bibliothèques, en passant par les éditeurs, les imprimeurs et les libraires que peuvent être évalués les programmes des acteurs du don aujourd'hui*²⁸⁰. L'après-don apparaît finalement, à lire Jérémy Lachal comme l'autre nom de la professionnalisation de la filière locale du livre. Ainsi, affirme-t-il, aucun don du livre ne peut être séparé d'un travail sur la filière et les marchés, sans être considéré comme un acte potentiellement malveillant. Dans notre propre analyse, le don du livre semblait être passé de l'impérialisme au provincialisme, à moins qu'il ne cumule les deux tendances. L'impérialisme s'appuie sur l'ancienne hégémonie et la renouvelle. Donner un livre, c'est continuer d'exercer un pouvoir sur l'autre. Le provincialisme, c'est croire que donner des vieux livres, c'est « bien » et « que ça va être bien pour les gens là-bas qui justement n'ont pas de livres alors que nous, nous avons justement ceux-là, dont nous n'avons plus besoin ». Le provincialisme est ici une clôture de l'ignorance masquée par la puissance symbolique du don, qui transmute le local en universel. *Ce qui nous pensons être bon ici l'est là-bas.*

Déprovincialiser le don du livre

À Paris, lors du premier entretien de notre doctorat, en juin 2010, nous rencontrons à nouveau Laurence Hughes, chargée de mission de l'Association internationale des éditeurs indépendants, que nous avons rencontrée lors d'un débat sur l'édition malgache à Nantes l'année précédente. Par son intermédiaire, nous rencontrons Anna Soravito, coordinatrice des projets de l'association Bibliothèques sans frontières. L'entretien avec Khadija Ait-Abdallah, sa collègue documentaliste responsable des stocks, se fera en banlieue, à Mantes-la-ville dans l'entrepôt de l'association. Dans cette mission parisienne de juin 2010, nous réalisons également des entretiens avec Mauro Rosi (responsable du centre d'échange d'information sur la traduction littéraire de l'Unesco et auteur de *La donation du livre pour le développement*²⁸¹ en 2004), Françoise Gaudet, la bibliothécaire responsable des études et des recherches à la BPI Georges-Pompidou et Dominique Pace, présidente de l'association Biblionef (don de livres neufs obtenus auprès d'éditeurs). Ce sont, avec les entretiens exploratoires sur le Mali menés avec Mohomodou Houssouba en novembre 2010 à Bâle, les premiers et seuls entretiens que nous avons enregistrés. C'est le début de notre doctorat et ils se présentent encore en partie comme des entretiens exploratoires. À Bamako, en 2012, nous rencontrons également Aline Prémey, bibliothécaire détachée à mi-temps à l'association Culture et développement entre 1995 et 1998 pour le secteur Livre et lecture. Elle a participé à la première réflexion aboutissant à la

280 Lachal, 2009, *Repenser le don, préparer l'après don*, conférence sans date.
www.bibliosansfrontieres.org/images/publications/apres-don.pdf

281 Transformé en un cours en ligne ici - www.asford.org/donation/index.htm

signature de la Charte du don du livre en 1998 et est l'initiatrice des Banques régionales de don du livre. Nous avons un entretien téléphonique avec Charles Kamdem, le bibliothécaire de Yaoundé, lors de sa formation en France, en 2012.

Anna Soravito explique que Bibliothèques sans frontières (4 salariés et une centaine de bénévoles en 2010) est née hors de la filière bibliothèque et a été portée d'abord par de gens formés aux métiers du développement, dont plusieurs sont passés par Science Po. De 2007 à 2009, le partenariat avec l'Institut d'Études Politiques de Paris et l'Unesco est finalisé dans une synthèse réalisée par des étudiants de master : *La donation de livres : pratiques, impacts et alternatives*²⁸². D'emblée, BSF travaille sur deux axes peu pris en compte selon eux dans les projets qu'ils ont observés, l'économie et la formation. L'objectif est la pérennité de la bibliothèque dans une filière elle-même pérenne. Elle prend l'exemple du Fonds de Solidarité Prioritaire (FSP) Cameroun, une action de la coopération française dont il ne reste presque rien aujourd'hui. *Nous, ce qu'on s'est dit, c'est que, s'il ne reste plus rien, c'est parce que le travail sur la pérennisation économique et financière de la bibliothèque n'a jamais été fait.[...] Dans des contextes où l'État [du Sud] est peu impliqué dans le livre et la lecture publique, il faut essayer de développer des solutions pour que la bibliothèque soit autonome financièrement. C'est difficile*²⁸³.

Dans ce contexte marqué par la fin d'un cycle « bibliothèque » de la coopération française (dans lequel le bilan malien est jugé l'un des meilleurs), la coordinatrice explique que *la logique de BSF est de ne jamais proposer un projet, c'est toujours qu'il vienne d'une association ou d'un partenaire local. Soit c'est une association, soit c'est une mairie, soit c'est un État. Toujours répondre à une demande et voir comment on peut monter un projet ensemble*. Bien référencée par Google sur la requête « don du livre » (avec, en 2012, une bannière publicitaire²⁸⁴ au dessus des résultats), l'association reçoit de l'ordre de cinq mails de demande par jour. On sollicite l'intervention de l'association, essentiellement en Afrique sub-saharienne, souvent sur une formulation simple « on voudrait des livres ». Il s'agit d'associations, de municipalités, d'écoles, parfois mêmes d'individus qui demandent des titres précis en les justifiant par un récit de vie. Un petit nombre de projets sont réalisés compte-tenu des difficultés rencontrées (conception commune, recherche de financements) et des interventions d'urgence grosses consommatrices d'énergie (séisme d'Haïti). La bibliothèque dans la vision de BSF devient un centre culturel, inspiré à la fois par l'économie informelle (le mélange des genres) et la mutation de la bibliothèque dans les pays développés. Anna Soravito donne l'exemple d'une bibliothèque privée ouverte dans le quartier populaire Mimboman-Liberté, dans la périphérie de Yaoundé, en 2007, le CLAC²⁸⁵. À court de ressources financières, le jeune entrepreneur camerounais (études universitaires droit et documentation, direction de 2004 à 2006 d'une autre bibliothèque associative de Yaoundé, la Maison des savoirs, projet privé financé par une riche famille bamiléké) demande de l'aide dans sa démarche de pérennisation. C'est pour BSF un projet-pilote. Il faut trouver des ressources financières régulières et autonomes : la reprographie, les formations à l'internet, à la bureautique, l'aide aux devoirs, l'accès internet (cyber-café sur abonnement),

282 http://www.bibliosansfrontieres.org/images/stories/Rapport_UNESCO_Donation_du_livre_290107.pdf

283 Entretien formel

284 Qui témoigne de l'organisation concurrentielle du marché des ONG.

285 www.leclac.org/index.php

l'animation enfants, la projections de films, les ateliers, tout est sollicité. *L'entrepreneur, Charles Kamdem, poursuit Anna Soravito, est un mec hyper-motivé, qui a plein d'idées et qui vraiment a fait ça avec ses sous et qui se donne à fond pour que ça marche. [...] Une population super-diverse, là, ça fonctionne très bien. Lui, le problème auquel il est confronté, son espace est petit, il n'a pas assez de livres et voilà, financièrement, il faut qu'il arrive à faire vivre sa structure. Parce qu'au niveau étatique, le Cameroun, c'est un bon exemple de non-soutien total aux structures de lecture publique et aux structures éditoriales [...]*

Cette description est confirmée par Aline Présumey qui fait une visite d'évaluation du CLAC en 2008, dans le cadre d'une mission française de quinze jours sur la lecture publique au Cameroun : *le projet est astucieux, fait cohabiter avec ingéniosité ce qui vient de la récupération et le neuf, une télévision avec ses vieilles cassettes VHS et une connexion internet, il y a toute la littérature, la bibliothèque est bien fréquentée, les gens payent.* Nous avons un entretien téléphonique avec Charles Kamdem à l'été 2012. Le CLAC a aujourd'hui 13 000 livres, dont 10 % sont des titres africains achetés aux éditeurs locaux (en français), la surface d'accueil a été multipliée par quatre, quinze ordinateurs et un restaurant doivent financer l'ensemble du projet qui pour l'instant est déficitaire (cotisations, fonds propres de l'entrepreneur et apport des ONG, qui ont pris en charge l'extension et une part du loyer). Neuf salariés et trois stagiaires (archives-documentation) sont à l'œuvre. Au printemps 2012, Charles Kamdem et BSF ont terminé l'étude de faisabilité d'un projet de création d'un espace culturel de référence à Yaoundé. *Cet espace s'étendra sur 10 000 mètres² avec 5000 m² qui abriteront le bâtiment. L'établissement comprendra une grande médiathèque, des restaurants et des cafétérias, un grand auditorium pour les spectacles, une pépinière d'entreprises, un cybercafé, un espace pour la visio-conférence, une librairie, une maison d'édition, des galeries d'art, les boutiques et bureaux à louer²⁸⁶.* L'intuition que BSF a instrumentalisé le don du livre au profit d'un projet entrepreneurial se confirme. Nous lisons ici le désir d'émergence d'opérateurs culturels africains qui doivent être capitalisés et formés, et, d'une certaine manière, doivent pouvoir régler les carences de l'État.

Mais, ajoute Aline Présumey, les gens payent au Cameroun parce qu'ils sont plus alphabétisés et plus riches qu'au Mali. La suite de l'entretien confirme que ce qui semble être la base de l'action de BSF, (outre l'action de plaidoyer) l'action de tri raisonné dans les collectes de « vieux livres » et d'aide contractualisée à l'équipement de structures locales dans des pays du Sud francophones, n'est pas en réalité l'axe principal des actions concrètes de BSF. L'objectif opérationnel est d'aider à la pérennisation de lieux d'initiative locale dédiés à la culture du livre et au multimédia. Le don du livre est mis au service d'une autre finalité, l'autonomie du secteur culturel. Mais cette pérennisation de projets compétitifs en l'absence d'action publique (nationale ou locale) se concentre sur des lieux déjà engagés dans des formes d'auto-organisation ou d'entrepreneuriat significatives. La question devient alors celle des lieux ordinaires qui en sont dépourvus. D'un point de vue scalaire, nous croyons voir dans l'action de Bibliothèques sans frontières une tentative de déprovincialisation du don du livre. D'abord dans une approche systémique, car si Khadija Ait-Abdallah, la documentaliste qui nous reçoit dans son entrepôt de Mantes-la-Ville, nous montre un outil efficace de type grossiste, informatisé, fondé sur le double travail des deux salariés et des bénévoles, le don du livre n'est pas ce qui ressort principalement de

286 http://www.leclac.org/index.php?option=com_content&task=view&id=20&Itemid=43

la dynamique BSF. Le don du livre est réintégré dans un projet de filière, au service de quelque chose d'autre, l'autonomie des acteurs dans les pays du Sud. Mais, nous observons aussi que BSF est une ONG française, certes, mais au statut scalaire incertain. Par l'ensemble de ses localisations en Île de France, par ses liens avec Science Po, l'ENS, la Coopération française, l'Unesco et l'IFLA²⁸⁷, son absence de groupes locaux visibles en région, nous pensons qu'elle est avant tout parisienne (plus que française). Pour ces raisons, il nous semble même qu'il s'agit de l'entité parisienne plus que de la capitale de la France - BSF semble rayonner peu sur la France. BSF, structure locale parisienne travaille la plupart du temps avec des acteurs locaux du Sud, des acteurs parisiens à la limite du local (ENS et Science Po nous semblent avoir eux aussi un statut scalaire incertain) et des acteurs mondiaux (IFLA, Unesco). Nous voyons là une alchimie curieuse, où un groupe local, inventé et installé dans une capitale postcoloniale, éditoriale et littéraire, Paris, vit des projets qu'il développe principalement avec des partenaires locaux du Sud, dans une ambiance mondiale. Nous pensons là tenir notre deuxième déprovincialisation.

Le don du livre, pratique provincialiste, caricaturale dans ses excès lourdement dénoncés depuis trente ans par les acteurs du terrain, est en mutation. Par une double extension, systémique (effet de filière) et scalaire (sélection des partenaires scalairement les plus compétitifs), un réseau associatif, dont BSF est un des plus récents porte-paroles, participe à la déprovincialisation du don du livre. L'hypothèse que l'ensemble des dons de livres soit réellement affecté par cette transformation en France ne peut être vérifiée ici. Aline Prémey nous fait le récit de la création de plusieurs Banques régionale de don du livre (Rhône-Alpes, PACA) à la fin des années quatre-vingt-dix, toujours actives aujourd'hui. Elle évoque des changements significatifs, comme à Biblionef : listes raisonnées avec références complètes, achat de livres pour équilibrer les envois. Les sites des associations dédiées affichent aujourd'hui tous la politique du don raisonné. L'informatisation semble bien être un outil de grande facilitation, utilisé par toutes les associations présentes sur internet (second désherbage, tri et classements, consultation à distance du catalogue par les partenaires au Sud). Mais il resterait encore beaucoup de dons « sauvages », transitant par des canaux moins visibles, moins officiels, pour une raison simple, nous dit encore Aline Prémey, c'est que *beaucoup de gens jettent des livres, ici-même en France, ils les amènent parfois à la bibliothèque, semblant ignorer que celles-ci ont des budgets d'achat*. Le don est poussé par l'inflation éditoriale génératrice de « déchets littéraires ». Toutefois, comme nous le dit le bibliothécaire de Kita en mars 2011, après nous avoir montré des caisses de vieux livres de poche aux titres totalement inconnus au chercheur et qu'il ne mettra jamais en rayon, mais qu'il répugne à jeter, il semblerait que *maintenant, ils font des efforts dans la ville jumelle. Oui, c'est mieux qu'avant*. Mamadou Camara, un libraire par terre historique du Grand marché de Bamako (vingt-deux ans d'activité) installé dans le coin des libraires, près de l'Assemblée

287 En 2012, Jérémy Lachal, le directeur de BSF a été sélectionné pour participer au programme "Leaders" de l'IFLA (la fédération internationale des bibliothèques). Ce programme de formation et de mise en réseau, d'une durée de deux ans, vise à faire émerger des personnalités qui seront capables de porter haut et fort les intérêts du secteur des bibliothèques à travers le monde. Les personnes sélectionnées représentent toutes les zones géographiques et tous les types de bibliothèques à travers le monde. De 2012 à 2014, ils mèneront plusieurs projets de réflexion autour des problématiques actuelles du monde des bibliothèques. - site BSF

http://www.bibliosansfrontieres.org/index.php?option=com_content&view=article&id=128:le-directeur-de-bsf-au-programme-leader-de-lifla&catid=19:colloques-et-recherches&Itemid=26

nationale, le complète nécessairement quand il nous dit (février 2012) en s'enflammant avec chaleur et colère, que *le Mali a faim de livres, qu'il a des clients et qu'il ne peut les satisfaire, que la France fait n'importe quoi avec ses livres et que si ça continue, c'est les Chinois qui fabriqueront les livres* (en français) *que la France ne veut pas nous vendre*. En montrant immédiatement au géographe incrédule une série d'éditions pirates fabriquées en Chine (des Présence Africaine) et exposées devant ses rayonnages dominés par le livre d'occasion, Mamadou Camara nous fait comprendre que le don du livre s'inscrit bien dans une filière et que la déprovincialisation n'est pas un vain mot.

Déprovincialiser « tout court »

Aussi différentes soient-elles, la montée des petits éditeurs au Salon du Livre de Paris et la transformation du don du livre par extension systémique et scalaire sont deux dynamiques qui nous ont semblé pouvoir être questionnées par le concept de provincialisme - l'enfermement en un lieu, une échelle.

La montée au Salon semble nous montrer que le choix de l'échelle et de la relation scalaire n'est pas une évidence, mais un choix politique y compris lorsque la majorité des acteurs concernés ne semblent pas le reconnaître comme tel. Déprovincialiser, ici, signifie s'échapper des politiques monoscalaires et de la hiérarchie scalaire Paris/Province. La vie dans un monde multiscalair impose aux collectivités de transgresser leur propre échelle.

La mutation du don du livre montre que l'extension thématique et scalaire est nécessaire à l'amélioration de la qualité des projets. Ceux-ci évoluent dans un monde compétitif marqué au Sud par l'absence ou la défaillance des services de l'État. Le renoncement de ces derniers laisse le champ libre aux ONG, dont les capacités d'action sont pourtant en théorie sans commune mesure avec celles des États. À ce stade, l'absence de politiques publiques nationales du livre dans les pays du Sud devient un nouveau provincialisme. Le retour de l'État culturel qui a existé avant l'ajustement structurel des années quatre-vingt doit être questionné, car des acteurs lucides ne sauraient accepter que la déprovincialisation des pratiques du Nord par les ONG ne soit le masque d'une gigantesque provincialisation de Suds privés de services publics.

Le Comité Nobel et l'Académie suédoise sont eux aussi engagés dans une stratégie de déprovincialisation de leur prix littéraire, afin que celui-ci survive à la *provincialisation de l'Europe* (Chakrabarty, 2000 ; traduction française 2009), une des dynamiques de la mondialisation. C'est l'objet de la partie 24 « Échelle mondiale : l'utopie auto-réalisatrice du Nobel de littérature ».

24/ Échelle mondiale : l'utopie auto-réalisatrice du prix Nobel de littérature

Le prix Nobel de Littérature est un prix mondial. Depuis longtemps, ce prix né en 1901 de la donation d'un esprit fort, Alfred Nobel, à une Académie nationale d'un petit pays nordique, a été questionné sur sa légitimité à dire le meilleur pour le monde et sur la représentativité de ses choix au sein de l'espace littéraire mondial. Le soupçon que le prix ne soit ni légitime, ni représentatif est une des raisons qui ont poussé le Comité Nobel, organe exécutif du prix, à faire évoluer régulièrement son dispositif. Pour notre part, c'est en travaillant la série diachronique des 108 lauréats, et notamment leur capital spatial, que nous avons trouvé une figure géographique qui nous semble répondre à ce soupçon du Nobel de littérature de n'être ni légitime, ni représentatif. La figure de l'utopie auto-réalisatrice est la suivante. Si se poser depuis Stockholm comme l'instance incontestable de légitimation de la littérature mondiale est bien une utopie, par manque de capital spatial et de capital littéraire, récompenser de plus en plus souvent des écrivains mondialisés (à forte mobilité) peut apparaître comme une solution astucieuse à la controverse. En relocalisant la croyance littéraire dans la mondialisation, le Nobel s'affranchit de la critique de l'eurocentrisme et se réalise lui-même. Le Nobel réalise son utopie. Pour valider cette hypothèse, nous devons à la fois travailler la notion de prix et la série statistique des lauréats.

Des prix et de la singularité du Nobel

Le prix Nobel s'inscrit dans la problématique générale du « prix » : concours, récompense et légitimation quel que soit le champ concerné. Le prix est un processus compétitif mené à différentes échelles et dans différentes optiques. C'est le cas du Prix Nobel de littérature et des prix dits littéraires en général et à quelque échelle que ce soit. Par exemple, le premier prix littéraire en langue songhaï²⁸⁸ de l'époque moderne, décerné en février 2012 à Bamako, est à la fois national (Mali), local/régional (Nord du Mali) et (ici de manière plus théorique) sous-régional avec cinq pays inclus dans l'aire songhaïophone. Le concours vise à faire émerger des auteurs et des œuvres originales dans cette langue parlée par environ 3 millions de personnes, mais encore peu écrite, malgré son nouveau statut scolaire et l'ancienneté de sa culture. À l'automne 2011, un réseau semi-formel d'acteurs maliens de langue maternelle songhaï lance un appel à textes pour un premier prix littéraire en langue songhaï. L'association de localisation des logiciels libres en langue songhaï est représentée et finance le prix, mais nos interlocuteurs se réclament en riant de ce qu'ils appellent « l'académie informelle de la langue songhaï » (*On est académiciens jusqu'à la mort !*). En février 2012, à l'occasion de la Rentrée littéraire malienne, nous avons l'opportunité d'assister à la réunion du jury, au domicile de l'un d'entre eux. Quatre Maliens²⁸⁹ (hommes et diplômés

288 *Sojay šenni hantumyan kalala – feeyan nda bayrandiyan* (appel à soumission d'écritures originales en langue songhay) - www.songhay.org

289 Youssouf Mohamed Haïdara (président de jury), actuellement chargé du Programme harmonisé d'appui au renforcement de l'éducation de l'USAID, Youssouf Billo Maïga, actuellement en charge de ce qui reste de l'unité songhay (DNAFLA) dans ce qu'on appelle le Centre national de ressources pour l'enseignement non-formel (CNR-ENF), Ibrahim Albarka Traoré – Chaire UNESCO pour la culture, la paix et les droits humains (PCPDH). Ils représentent les pionniers de l'unité songhaï (songhaï) de l'ex-DNAFLA (Direction nationale de l'alphabétisation fonctionnelle et de la linguistique appliquée) – et Mohomodou Houssouba.

et, parmi eux, un est actuellement expatrié en Europe) examinent les cinq textes reçus et élaborent une grille de notation des textes de 1 à 4, sur **a)** le respect des règles de transcription **b)** la maîtrise de la langue **c)** l'innovation linguistique et **d)** l'originalité du texte. Des prix sont décernés (300 000, 200 000 et 150 000 CFA²⁹⁰). Âgés de 40 à 60 ans, les quatre jurés ont une excellente maîtrise de la linguistique songhaï et de la construction moderne de sa littérature, dont ils sont des acteurs de premier plan. Le niveau de discussion linguistique (notamment sur les variantes dialectales/spatiales) est élevé. La discussion est menée majoritairement en français (la politesse envers le chercheur l'explique en partie) et en songhaï. Alternant entre une certaine déception sur le nombre et la qualité des textes reçus et une indéniable volonté d'avancer, les jurés décernent les trois prix²⁹¹ qui sont remis quelques jours plus tard lors de la cérémonie de clôture de la Rentrée littéraire malienne, le vendredi 10 février 2012, au grand hôtel Salam de Bamako, au milieu des officiels et des acteurs littéraires maliens. Nous constatons alors un phénomène troublant. Ouvrant la séance par deux interventions bien préparées et toniques, les deux membres du jury songhaï offrent le moment le plus construit et le mieux défendu de toute la soirée, reléguant les prestations plus confuses des prix en langue française pourtant bien plus prestigieuses décernées par la Rentrée littéraire malienne²⁹². L'absence de prix en bamanankan (bambara) ne manque pas d'étonner le chercheur au regard de la prise de parole militante des deux jurés de langue songhaï. Ainsi, en 2012, la langue nationale dominante ne dispose pas de prix littéraire et c'est la première des langues nationales minoritaires qui apparaît (modestement²⁹³, on l'a vu), mais elle seule, dans cet espace du prix et sous la forme du concours, c'est-à-dire dans un objectif d'émergence au milieu d'une littérature malienne contrôlée par le français, langue officielle.

Notre propos n'est nullement de ridiculiser le prix en langue songhaï en le comparant au prix Nobel de littérature. Bien au contraire, il s'agit de montrer, en préalable à notre étude, la continuité et ses filtres dans le champ de la légitimation littéraire. Car, nous aurions pu prendre bien plus petit, l'échelle d'un quartier, de l'aire de prêt d'une petite bibliothèque, d'une école. Nous travaillons ici du micro-local au mondial. Par intuition croisée entre les pratiques de la géographie et celles de la littérature, nous suggérons l'hypothèse d'une forte corrélation entre l'échelle du prix et son objectif, son contenu – document 72. Plus l'échelle est locale, plus nous avons affaire à un concours d'émergence, la légitimation est alors débutante, potentielle. C'est un « droit à entrer dans » quelque chose en rapport avec la littérature ou l'écriture. Plus l'échelle est vaste (nationale, régionale, internationale, mondiale), plus nous avons affaire à un concours de talents déjà reconnu. C'est l'inscription sur les registres de l'excellence littéraire, directement dans la bibliothèque mondiale. Sauf exception, les espaces et les temporalités semblent donc liés. Nous tenterons de le vérifier. D'un autre côté, nous

290 450 à 230 €

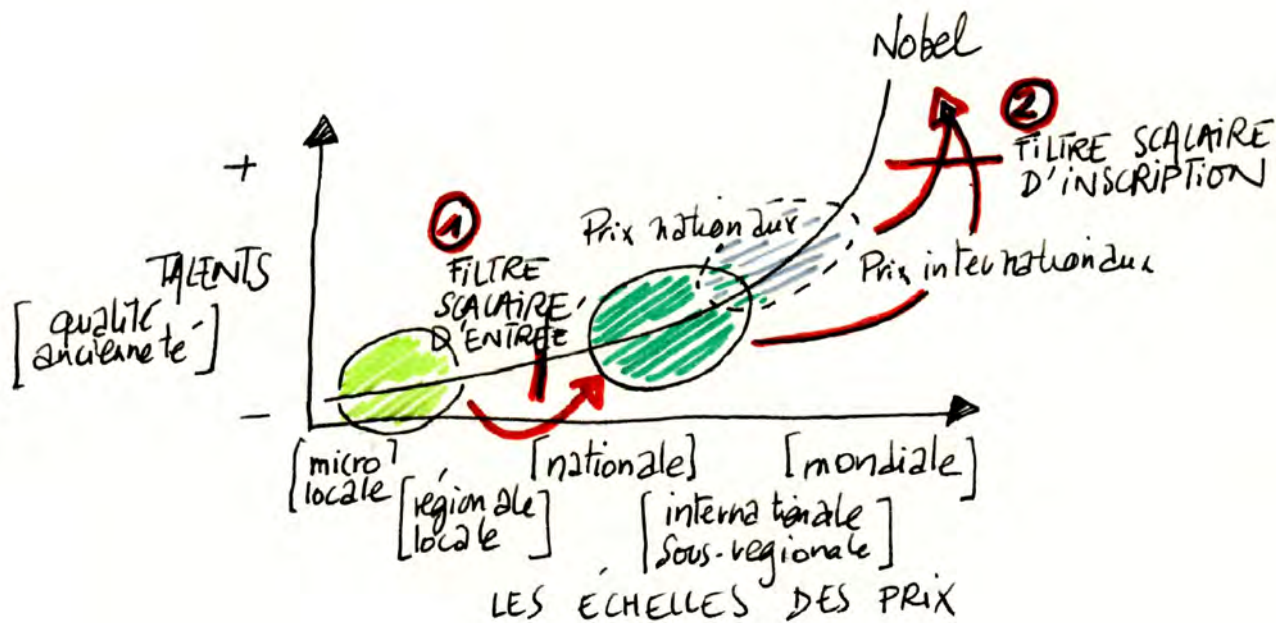
291 lauréats : 1^{er} prix, Moussa Yacouba Maïga, *Waccataray* (théâtre) ; 2^{ème} prix, Abdrahamane Alfa, *Batumaa ra* (causerie et humour), 3^{ème} prix: Hama Ibrahima Tandina, *Sonjay hantum...* (syllabaire illustré).

292 Prix du premier roman, 1 million de CFA ; prix Massa Makan Diabaté, 2 millions de CFA ; prix Yambo Ouologuem, 5 millions de CFA ; prix du meilleur manuscrit, édition du texte primé.

www.rentreelitterairedumali.org/index.php?option=com_content&view=article&id=6&Itemid=7

293 L'initiative vient d'une action locale (localisation, dictionnaire, etc) et là la hiérarchie des langues ne joue pas un rôle important. Pour leurs promoteurs, « le prix a ce côté pédagogique pour que de telles initiatives soient prises sans attendre le gouvernement, surtout dans les circonstances actuelles. Il est toujours bien de traduire l'esprit de la décentralisation en termes concrets et dans des actions susceptibles de durabilité. »

regarderons si la réduction quantitative ne s'accompagne pas d'une forte réduction de la diversité géographique. Ici, nous interrogeons le filtre qui trie le Nobel dans chaque série annuelle de nobélisables. En flirtant avec les catégories de la « géographie critique » et de « la justice spatiale », nous discuterons des effets d'éviction en général, et notamment du filtre scalaire uninominal (un seul lauréat annuel !) qui paraît le plus neutre, mais n'est pas sans doute le moins agissant.



Document 72 : la relation talents/échelles des prix littéraires

Deux filtres scalaires jouent un rôle de contrôle et de sélection : passage du local au national, passage du national au mondial (ou à l'aire linguistique)
(F. Barbe, 2012)

Nous voyons que le placement sur le graphe du prix en langue songhaï n'apparaît pas aisé. Multiscalaire, le prix est local/régional, décerné dans un cadre national, mais intéresse potentiellement une aire sous-régionale (internationale). Par son caractère débutant et son contenu spécifique (textes, auteurs, notoriété) il ressemble le plus à un prix local. Il est concerné en tout cas par ce premier filtre scalaire, celui de « l'entrée » (plus littératiqué que littéraire), celui du « potentiel contenu dans ». Il sert à faire émerger des auteurs et des contenus (échelle des individus) et un désir collectif d'écriture (échelle de la société de culture et de langue songhaï). Il est donc proche de tous les prix fonctionnant de la même manière, avec ces deux variables de la langue minoritaire et de la littérature limitée d'une région pauvre. À l'opposé du graphe, le second filtre voit les auteurs reconnus le plus souvent dans les prix nationaux et internationaux (aire linguistique ou thématique) migrer vers le prix ultime, le Nobel de littérature. Ce second filtre prend la forme des réseaux qui informent dans le secret l'Académie suédoise. Mais il s'agit aussi des réseaux extérieurs publics (critiques, éditeurs, universitaires) tous insérés dans des contextes socio-culturels et géopolitiques changeants et affectés par une mondialisation croissante. Ce second filtre s'appelle aussi traduction, car, non traduit, le passage à l'échelon mondial est difficile.

Précocement, le premier Nobelisé de culture non occidentale (1913), Rabîndranâth Tagore, s'est autotraduit du bengali vers l'anglais. Aujourd'hui, comme en Corée du Sud où la possibilité d'un Nobel coréen peut être considérée comme un objectif national, une part importante de l'effort public de promotion de la littérature nationale est consacrée à la traduction sortante (la cession de droits est ainsi facilitée par la gratuité de la traduction offerte à l'éditeur étranger). D'où l'importance des prix nationaux qui orientent sans les contrôler le flux des traductions. *À l'heure de faire une sélection parmi les œuvres étrangères qui leur sont offertes, on serait tenté de croire que les éditeurs et leurs agents ne dédaignent pas un indice aussi net que l'attribution d'un prix littéraire dans le pays d'origine. Baromètre de qualité potentielle, cette reconnaissance nationale pourrait ainsi prélude à une reconnaissance internationale. Rien n'est garanti toutefois, car les marchés national et international ne fonctionnent pas du tout selon les mêmes principes, [...]. On sait ainsi que les éditeurs de France et d'Espagne « traduisent effectivement plus d'un auteur primé à l'étranger sur deux ». Pour leurs confrères anglais et allemands, en revanche, « même un prix littéraire étranger ne semble guère constituer un argument suffisant pour justifier une traduction [...]. Si elles paraissent dans l'ensemble mieux loties que les autres – un tiers est plus que le double du taux de traduction moyen, qui se situe autour de 15 % - les œuvres locales primées ne s'exportent pas automatiquement.²⁹⁴ À côté du grand commerce (« la fabrique des best-sellers » analysée par Frédéric Rouvillois, 2011), l'auto-organisation du monde littéraire « pur » contrôle une partie du flux de traduction, Rainier Grutman appelle cela l'appartenance à une « famille » d'auteurs (groupés autour d'une revue, d'une maison d'édition...). Même lorsque les auteurs en question sont réputés difficiles – songeons, pour la France, aux Nouveaux Romanciers publiés aux Éditions de Minuit ou au groupe gravitant autour de *Tel Quel* –, on a pu constater qu'ils trouvaient une large place dans les titres disponibles à l'étranger. La création d'une image de marque (dans le jargon des spécialistes du marketing, cela s'appelle le « branding ») facilite en effet la sélection en vue d'une traduction. Cela semble surtout être le cas des « hallazgos insólitos » [...], des trouvailles insolites, soumises à la logique de la distinction typique du « champ de production restreinte » (Bourdieu). Dans ce domaine en particulier, où les écrivains s'adressent, par-dessus la tête du lecteur moyen, à d'autres écrivains (au moins potentiels), la griffe d'une maison ou le nom d'un éditeur sont des critères éminemment distinctifs.²⁹⁵ Le filtre scalaire de niveau 2 n'est donc pas une mécanique simpliste fondée sur les prix d'échelle inférieure, comme l'étude des logiques du Nobel le confirme.*

Notre graphe paraît plus proche de la situation actuelle que de celle du début du vingtième siècle où les conditions logistiques et commerciales d'une circulation mondiale des textes étaient bien plus difficiles et les humains bien moins nombreux. En réalité, les profils des lauréats évoluent fortement tout au long de la période (1901-2012). La relation scalaire est affectée par la mobilité croissante des acteurs qui la composent. Si de nombreux grands prix nationaux ou internationaux²⁹⁶ (par aire linguistique le plus souvent, par genre/niche moins

294 Rainier Grutman, La traduction ou la survie : Jorge Semprún, Carlos Barral et le prix Formentor, revue *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 2005/1, pages 137 et 138.

295 *Ibid.*, page 138.

296 « Le prix Goncourt est un prix littéraire français récompensant des auteurs d'expression française, créé par le testament d'Edmond de Goncourt en 1896. Le premier prix Goncourt fut proclamé le

fréquemment) concurrencent effectivement le Nobel de littérature, il n'en reste pas moins que l'idée géniale de son créateur et la gestion assez habile de l'Académie suédoise ont permis la consécration d'une instance de légitimation d'échelle mondiale remarquable (quoiqu'on puisse penser de sa norme, l'effet est là). Seuls des réseaux linguistiques (Francophonie, Commonwealth), culturels (comme celui de la « littérature-monde ») ou le marché mondialisé de l'édition (les best-sellers écrits directement pour le monde) génèrent une telle légitimation littéraire d'échelle mondiale.

Les tentatives de prix alternatifs d'échelle continentale ou mondiale, au début des années 1960, apparaissent limitées ou de courte durée, malgré l'engagement de grands éditeurs européens, l'originalité des propositions, l'ambition d'un *anti-Nobel* ou mieux encore d'un *dépassement du Nobel* et de mettre au jour des auteurs *pas encore décrépits ou dissécables pour la classe universitaire internationale, d'écrivains qui, pour prestigieux qu'ils soient dans les cercles restreints de leur pays, étaient inconnus ou uniquement étudiés par la critique spécialisée au-delà de leurs propres frontières*²⁹⁷. Nous voyons ici nettement la plainte pour gérontocratie adressée au Nobel (moyenne d'âge de 64 ans pour la série complète). *L'initiative du prix Formentor*²⁹⁸ [et du Prix international de littérature ; 1961 et 1965/67], *en proposant d'emblée une traduction dans plusieurs langues et une distribution dans plusieurs pays, réussit à contourner ces obstacles et à donner aux auteurs primés (des débutants, rappelons-le) une visibilité inédite, habituellement réservée seulement aux écrivains les plus réputés. Le génie d'un Barral aura donc été d'avoir su intuitivement ce que Valérie Ganne et Marc Minon ont découvert au terme de patientes recherches : « Le principal facteur de diffusion des œuvres en Europe est bien la légitimité culturelle – et non seulement commerciale – dont les auteurs bénéficient dans leur propre pays. En mettant sur pied un réseau de maisons d'édition prêtes à investir dans des prix littéraires internationaux, on conjugue deux facteurs qui contribuent au succès (à la fois symbolique et économique) d'une traduction littéraire*²⁹⁹. Cette tentative, plus européenne que réellement mondiale, va tourner court. Un autre prix bien connu d'échelle « sub-mondiale » est le Booker prize. Il concerne les romans en langue anglaise d'auteurs vivants citoyens du Commonwealth, de l'Irlande, du Pakistan ou de l'Afrique du Sud. Créé en 1968 et initialement sponsorisé par un gros opérateur agro-alimentaire anglais (la firme Booker, fondée en 1835), ce prix entend faire reconnaître la qualité littéraire britannique et annuler la concurrence sévère du Goncourt. Il connaît un écho remarquable malgré des critiques virulentes.

Efficacité. De 1969 à 2011 (soit 44 nominations), le Booker prize est attribué à des auteurs britanniques (28 – incluant les 8 doubles nationalités annoncées), irlandais (6), indiens (4), canadiens (3) sud-africains (3), australiens (2), néo-zélandais (1), trinidien (1), sri-lankais (1), nigérian (1), japonais (1) et allemand (1). On voit jusque dans la « nationalisation littéraire » d'auteurs non originaires du Commonwealth, la puissance de légitimation d'une capitale

21 décembre 1903. » [wikipédia] « Le prix Miguel de Cervantes est un prix littéraire attribué chaque année depuis 1976 par le ministère espagnol de la Culture, sur proposition des académies de la langue espagnole, à un auteur de langue espagnole pour l'ensemble de son œuvre.. » [wikipédia]

297 Rainier Grutman, *ibid.*, page 141.

298 Comme le « Prix international de littérature », de 1961 à 1967 ou le prix « Formentor » décerné de 1961 à 1965 « Le prix Formentor est un prix littéraire international créé par Carlos Barral en 1960, en même temps que le Prix international de littérature. Barral cherchait un moyen de désenclaver la littérature espagnole.. » [wikipédia]

299 Rainier Grutman, *ibid.*, page 137

littéraire mondiale comme Londres. Le Booker prize attribué dans la principale langue véhiculaire semble presque d'échelle mondiale, il est sub-mondial. Plusieurs Nobel dans la même période (alors qu'il ne concerne à partir de 1970 qu'un livre publié dans l'année) le reçoivent préalablement à leur titre mondial : V.S. Naipaul (Booker en 1971, Nobel en 2001), N. Gordimer (Booker en 1974 et Nobel en 1991), W. Golding (Booker en 1980 et Nobel en 1983) et J.M. Coetzee (Booker en 1983 et Nobel en 2003), soit 4 Nobel « annoncés » sur un total de 10 lauréats théoriques (langue anglaise + Commonwealth, période 1969/2011). On voit que la prédiction, sans être mécanique, est forte. Malgré cette couleur mondiale, le Booker prize est enrichi en 2005 d'un Man International Booker prize bi-annuel, puis, en 2007, d'un Man Asian Literary prize. Le *hedge fund* (fond spéculatif) Man s'est substitué en 2002 à la firme Booker. Le Booker international fait preuve d'une certaine transparence en présentant chaque année ses jurés et récompense *une créativité régulière, le développement et la contribution globale à la fiction sur la scène mondiale*³⁰⁰. Il a été attribué en 2005 à Ismail Kadare (Albanie), en 2007 à Chinua Achebe (Nigéria), en 2009 à Alice Munro (Canada) et, en 2011, à Philip Roth (États-Unis). Selon un article de The Observer (2009), le Booker international est vite devenu *le prix le plus sérieux, offrant une alternative de plus en plus compétente au Nobel*³⁰¹. Dans le champ des prix, et parce que ces concurrences sont récentes et contraintes par une identité spatio-linguistique, le Nobel nous semble seul aujourd'hui à réaliser effectivement sur la durée l'échelle mondiale même si son organisation est principalement nationale (la Suède), historiquement micro-locale (un individu et son prix éponyme) et culturellement occidentale.

De la singularité des Nobel

Si les « nobélisables » sont les écrivains qui figurent sur les listes d'auteurs proposés chaque année à l'Académie suédoise par ses différents partenaires internationaux, les « Nobel » sont ceux qui ont été récompensés. La liste des Nobel est notre base de travail. La série statistique diachronique offre cinq variables qualitatives : l'identité, le pays d'origine ou de résidence, la ou les langues de travail, le genre et l'âge à la réception du prix – [document 73](#). Mais, en enquêtant les parcours biographiques, nous avons accès à une matière bien plus considérable et de nature qualitative. Nous étudions donc les positions géographiques des 108 Nobel, par une série de données simples, puis par une analyse biographique systématique à partir des notices du Wikipédia anglais enrichies parfois d'informations complémentaires selon chaque profil. Notre hypothèse de travail s'appuie sur la critique récurrente du Nobel, une critique à double face : dans un premier temps, la critique externe attaque la distribution spatiale des prix et l'eurocentrisme des choix, dans un second temps, la critique interne attaque la qualité littéraire mise en doute au sein même du milieu (en fonction de la première critique, mais surtout en fonction du rapport aux goûts dominants et à l'avant-garde, c'est-à-dire à la littérature incarnée dans les lauréats). L'âge et le genre croisent les deux critiques. Nous essayons dans cette perspective d'observer comment se

300 www.themanbookerprize.com/prize/mbi-archive/53

301 Hephshibah Anderson, Alice Munro, the mistress of all she surveys, *The Observer*, 31 mai 2009 www.guardian.co.uk/books/2009/may/31/alice-munro-man-booker-prize-profile
traduit par nos soins.

distribue effectivement le prix en réalisant une analyse cartographique classique, mais aussi en mesurant l'évolution du registre spatial des auteurs (leur mobilité, leur rapport à l'espace). Il s'agit *in fine* de documenter l'échelle mondiale du prix et le réglage entre échelle mondiale et empreinte européenne. Les Nobel sont ici considérés comme n'importe quelle population spécifique à enquêter. Ils constituent une élite professionnelle à définition littéraire évoluant à l'échelle mondiale. La voici.

Année	Identité	Pays	Langue	Genre et âge
1901	Sully Prudhomme	France	Français	H, 62
1902	Theodor Mommsen	Empire allemand	Allemand	H,85
1903	Bjørnstjerne Martinus Bjørnson	Norvège	Norvégien	H,71
1904	Frédéric Mistral ; José Echegaray y Eizaguirre	France ; Espagne	Provençal ; castillan	H ; H ; 74 et 72
1905	Henryk Sienkiewicz	Pologne	Polonais	H, 59
1906	Giosuè Carducci	Italie	Italien	H, 71
1907	Rudyard Kipling	Royaume-Uni	Anglais	H, 42
1908	Rudolf Christoph Eucken	Empire allemand	Allemand	H, 62
1909	Selma Lagerlöf	Suède	Suédois	F, 51
1910	Paul Heyse	Empire allemand	Allemand	H, 80
1911	Maurice Maeterlinck	Belgique	Français	H, 49
1912 :	Gerhart Hauptmann	Empire allemand	Allemand	H, 50
1913	Rabîndranâth Tagore	Calcutta, Inde britannique	Bengali, autotraduit en anglais	H, 52
1914	non décerné			
1915	Romain Rolland	France	Français	H, 49
1916	Verner von Heidenstam	Suède	Suédois	H, 57
1917	Karl Adolph Gjellerup, Henrik Pontoppidan	Danemark	Danois	H ;H ; 60 et 60
1918	non décerné			
1919	Carl Spitteler	Suisse	Allemand	H, 74
1920	Knut Pedersen Hamsun	Norvège	Norvégien	H, 61
1921	Anatole France	France	Français	H, 77
1922	Jacinto Benavente	Espagne	Castillan	H, 56
1923	William Butler Yeats	Irlande	Anglais	H, 58
1924	Władysław Stanisław Reymont	Pologne	Polonais	H, 57
1925	George Bernard Shaw	Irlande	Anglais	H, 59
1926	Grazia Deledda	Italie	Italien	F, 55

1927	Henri Bergson	France	Français	H, 68
1928	Sigrid Undset	Norvège	Norvégien	F, 46
1929	Thomas Mann	Allemagne	Allemand	H, 54
1930	Sinclair Lewis	États-Unis	Anglais	H, 45
1931	Erik Axel Karlfeldt	Suède	Suédois	H, 67
1932	John Galsworthy	Royaume-Uni	Anglais	H, 65
1933	Ivan Bounine	Union soviétique	Russe	H, 63
1934	Luigi Pirandello	Italie	Italien	H, 67
1935	non décerné			
1936	Eugene O'Neill	États-Unis	Anglais	H, 48
1937	Roger Martin du Gard	France	Français	H, 56
1938	Pearl Buck	États-Unis	Anglais	F, 46
1939	Frans Eemil Sillanpää	Finlande	Finlandais	H, 51
1940	non décerné			
1941	non décerné			
1942	non décerné			
1943	non décerné			
1944	Johannes Vilhelm Jensen	Danemark	Danois	H, 71
1945	Gabriela Mistral	Chili	Castillan	F, 56
1946	Hermann Hesse	Suisse	Allemand	H, 69
1947	André Gide	France	Français	H, 78
1948	Thomas Stearns Eliot	Royaume-Uni	Anglais	H, 60
1949	William Faulkner	États-Unis	Anglais	H, 52
1950	Bertrand Arthur William	Royaume-Uni	Anglais	H, 78
1951	Pär Lagerkvist	Suède	Suédois	H, 60
1952	François Mauriac	France	Français	H, 67
1953	Winston Leonard Spencer Churchill	Royaume-Uni	Anglais	H, 79
1954	Ernest Hemingway	États-Unis	Anglais	H, 55
1955	Halldór Laxness	Islande	Islandais	H, 53
1956	Juan Ramón Jiménez	Espagne	Castillan	H, 75
1957	Albert Camus	France	Français	H, 45
1958	Boris Pasternak (prix refusé sous contrainte)	Union soviétique	Russe	H, 68
1959	Salvatore Quasimodo	Italie	Italien	H, 58
1960	Saint-John Perse	France	Français	H, 73
1961	Ivo Andrić	Yougoslavie	Serbo-croate	H, 69

1962	John Steinbeck	États-Unis	Anglais	H, 60
1963	Giorgos Séféris	Grèce	Grec	H, 63
1964	Jean-Paul Sartre (refuse le prix)	France	Français	H, 59
1965	Mikhaïl Choukhov	Union soviétique	Russe	H, 60
1966	Shmuel Yosef Agnon ; Nelly Sachs	Israël ; Suède	Hébreux, allemand	H ; F ; 68 et 75
1967	Miguel Ángel Asturias	Guatemala	Castillan	H, 68
1968	Yasunari Kawabata	Japon	Japonais	H, 69
1969	Samuel Beckett	Irlande	anglais français	et H, 63
1970	Alexandre Soljenitsyne	Union soviétique	Russe	H, 52
1971	Pablo Neruda	Chili	Castillan	H, 67
1972 :	Heinrich Böll	Allemagne (RFA)	Allemand	H, 55
1973	Patrick White	Australie	Anglais	H, 61
1974	Eyvind Johnson et Harry Martinson	Suède	Suédois	H, 74 et 70
1975	Eugenio Montale	Italie	Italien	H, 79
1976	Saul Bellow	États-Unis	Anglais	H, 61
1977	Vicente Aleixandre	Espagne	Castillan	H, 79
1978	Isaac Bashevis Singer	États-Unis	Yiddish	H, 76
1979	Odysséas Elýtis	Grèce	Grec	H, 68
1980	Czesław Miłosz	Pologne/ États- Unis	Polonais et anglais	H, 69
1981	Elias Canetti	Royaume-Uni/ Tu rquie	Allemand	H, 76
1982	Gabriel García Márquez	Colombie	Castillan	H, 55
1983	William Golding	Royaume-Uni	Anglais	H, 72
1984	Jaroslav Seifert	Tchécoslovaquie	Tchèque	H, 84
1985	Claude Simon	France	Français	H, 72
1986	Wole Soyinka	Nigeria	Anglais	H, 52
1987	Joseph Brodsky	États-Unis	Russe et anglais	H, 47
1988	Naguib Mahfouz	Égypte	Arabe littéraire	H, 77
1989	Camilo José Cela	Espagne	Castillan	H, 73
1990	Octavio Paz	Mexique	Castillan	H, 76
1991	Nadine Gordimer	Afrique du Sud	Anglais	H, 68
1992	Derek Walcott	Sainte-Lucie	Anglais créole	et H, 62
1993	Toni Morrison	États-Unis	Anglais	F, 62

1994	Kenzaburō Ōe	Japon	Japonais	H, 59
1995	Seamus Heaney	Irlande	Anglais	H, 56
1996	Wisława Szymborska	Pologne	Polonais	F, 73
1997	Dario Fo	Italie	Italien	H, 70
1998	José Saramago	Portugal	Portugais	H, 76
1999	Günter Grass	Allemagne	Allemand	H, 72
2000	Gao Xingjian	France, Chine	Mandarin et français	H, 60
2001	Vidiadhar Surajprasad Naipaul	Royaume-Uni	Anglais	H, 69
2002	Imre Kertész	Hongrie	Hongrois	H, 73
2003	John Maxwell Coetzee	Afrique du Sud	Anglais	H, 63
2004	Elfriede Jelinek	Autriche	Allemand	F, 58
2005	Harold Pinter	Royaume-Uni	Anglais	H, 75
2006	Orhan Pamuk	Turquie	Turc	H, 54
2007	Doris Lessing	Royaume-Uni	Anglais	F, 68
2008	J. M. G. Le Clézio	France/ Maurice	Français	H, 68
2009	Herta Müller	Allemagne	Allemand	F, 56
2010	Mario Vargas Llosa	Pérou/ Espagne	Castillan	H, 76
2011	Tomas Tranströmer	Suède	Suédois	H, 82

Document 73 : La série statistique des lauréats du prix Nobel de littérature

en mauve, les femmes lauréates (12 sur 108), en orange, les lauréats de langue d'origine non occidentale (7 sur 108, comprenant le turc, le mandarin, le japonais, le créole, l'arabe littéraire et le bengali), indicateur sans doute le plus pertinent d'eurocentrisme.

(F. Barbe, 2012)

Nous voyons que nous pourrions nous occuper de la même manière, par exemple, des footballeurs sélectionnés pour les dix-neuf Coupes du monde de football tenues depuis 1930. Mais la Coupe du Monde se joue par équipe nationale, elle est un processus de nature fédérale. Le Nobel est tout autre. Il est purement individuel et méritocratique. Il se veut totalement dégagé des affiliations nationales selon les vues de son créateur qui ne les aimait pas beaucoup. La nationalité est réputée ici indicative, comme le genre. Nous reconnaissons dans cette légitimation à caractère exclusivement individuel, l'allure de la croyance littéraire entre le don et l'effort individuel. Par hypothèse, nous prétons de puissants effets d'éviction à son caractère uninominal.

Le Nobel entre rituel et idéologie

Si l'Académie suédoise est bien ce qu'elle dit être, c'est-à-dire une institution culturelle indépendante fondée en 1783, par le roi Gustav III pour l'avancement de la langue et de la littérature suédoise, et qui attribue le prix Nobel

de littérature depuis 1901, elle cache néanmoins l'essentiel de ses secrets : son réseau international de *nobelisateurs* n'est pas public, les listes annuelles des nominés après 1950, « 350 noms en moyenne aujourd'hui », restent secrètes³⁰². Elles auraient été pourtant utiles au géographe pour comparer le processus de tri sur l'ensemble de la période et ainsi comprendre mieux le filtre scalaire du Nobel. Nous pouvons néanmoins cartographier l'archive disponible sur la période 1901-1950³⁰³ et montrer que les nominations du Nobel sont beaucoup plus ouvertes que le prix lui-même, aux mêmes dates – document 74, page suivante. L'institution Nobel vit donc dans un certain secret, qu'il faut interroger. S'agit-il d'une posture nécessaire à cette forme de méritocratie ambiguë, à ce qui serait un despotisme éclairé des « meilleurs d'entre nous » ? Une manière d'empêcher la géographicit  du prix, de refuser des statistiques sur un corpus plus grand et plus spatial pour finalement garder la ligne « individu d'exception » aux dépens de toutes les autres ?

Nous observons combien les effets du filtre uninominal et suédois réduisent la diversité observable des nominations. Alfred Nobel a réalisé un escamotage scalaire astucieux. Face à la concurrence exacerbée que se livraient depuis plusieurs siècles les grandes Académies nationales européennes, Nobel ne finance pas un système de légitimation fédéral fondé sur les nations, mais un système mondial fondé sur les individus dépourvus de leurs qualités nationales et répondant à son souhait de récompenser « quelqu'un qui a produit dans le domaine littéraire l'œuvre idéaliste la plus remarquable » sans considération pour sa nationalité. *Son testament indique « que tous les prix institués [seront] attribués au plus méritant, sans aucun regard à sa nationalité suédoise ou étrangère.*³⁰⁴ » Ailleurs, il affirme : *ma patrie est là où est mon travail et je travaille partout*³⁰⁵. Pour reprendre les catégories de Bourdieu, Nobel, par idéologie, croit ou veut faire croire à l'autonomie totale des différents champs (scientifique, littéraire, politique) que ses prix récompensent (physique, physiologie-médecine, littéraire et paix ; économie depuis 1969). Misanthrope et narcissique, Nobel est un personnage très complexe (Laroche, 1994) qui non seulement renchérit sur les critiques qu'on lui adresse (« marchand de mort », « ploutocrate ») dans une démarche d'auto-dénigrement, mais se tient, malgré son activité industrielle apparemment antinomique, au plus près des réflexions sur la guerre et la dissuasion. Le projet Nobel se développe dans une phase de forte mondialisation (la seconde mondialisation) portée par l'expansion européenne concurrentielle et le scientisme triomphant. Il s'agirait de constituer, selon Josepha Laroche, une communauté internationale détachée de la petitesse et de la conflictualité des identités nationales. Ou encore de *contribuer dans l'ordre symbolique à dévaluer le cadre stato-national et de disputer aux  tats leurs monopoles d'énonciation des normes internationales.*³⁰⁶ Dans cette communauté internationale, chaque Nobel qui parle et agit en nouvel ambassadeur du savoir, de l'art et de la concorde universelle, le fait au nom du groupe. Il est le « nous » mondialisé des meilleurs d'entre nous.

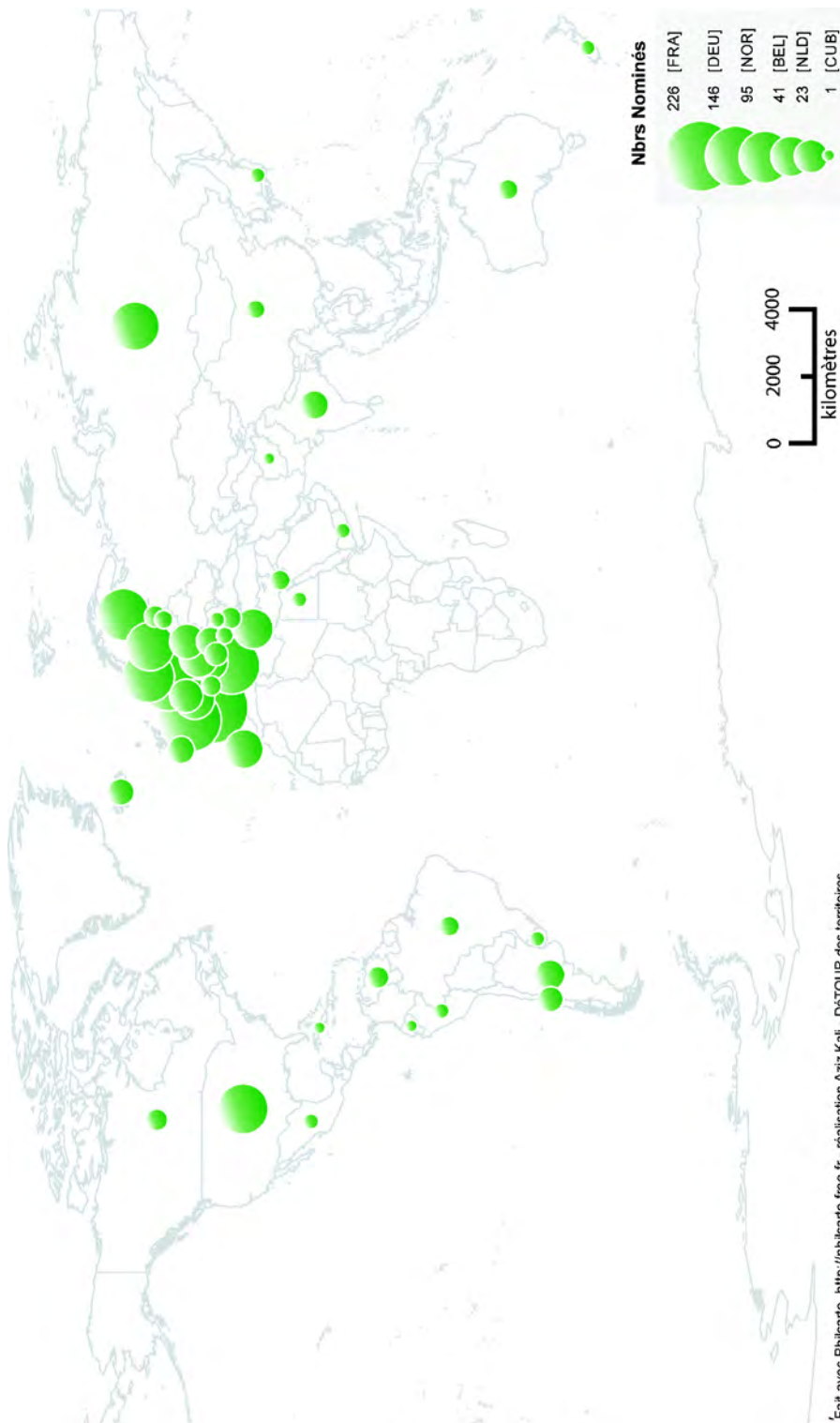
302 Le comité Nobel refuse de communiquer avant 50 ans les listes des auteurs nominés et les épurations successives auxquelles la liste annuelle des 350 écrivains nominés est soumise. Seules des informations non autorisées relient la cuisine interne de l'Académie suédoise à la structure externe du prix.

303 www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/nomination/manual.html

304 Cité par Josepha Laroche, Le Nobel comme enjeu symbolique, *Revue Française de Science Politique*, 1994/44, page 603.

305 *Ibid.*, même page.

306 *Ibid.*, même page.



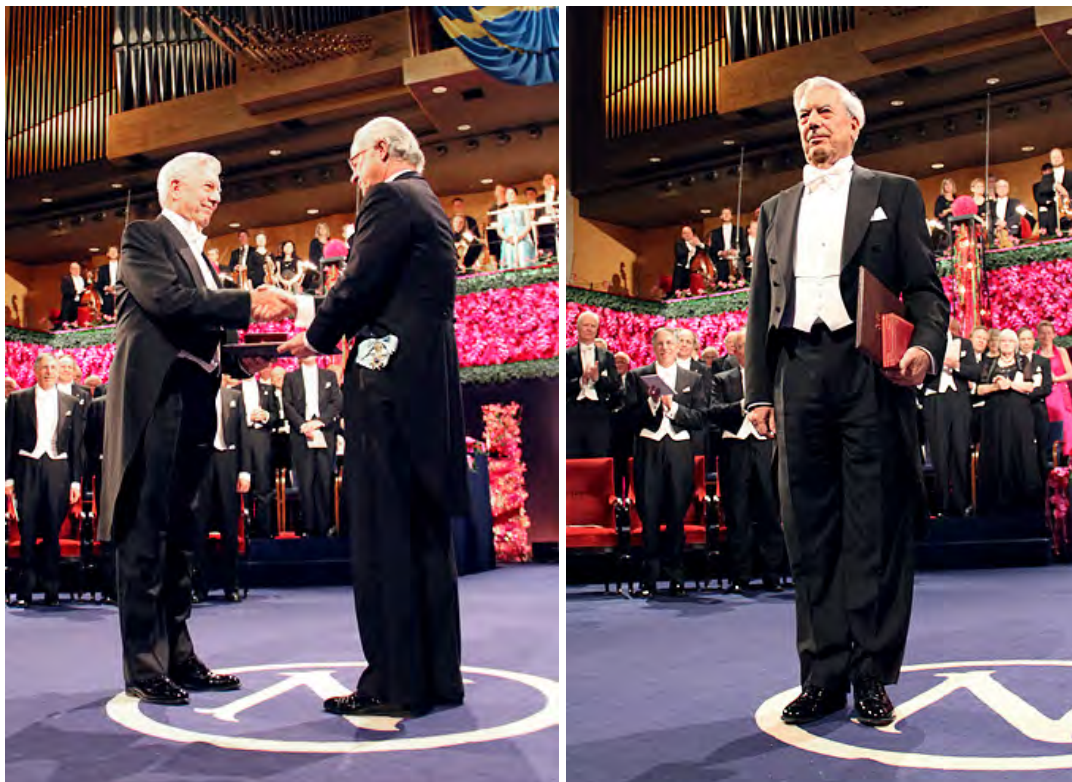
Document 74 : une géographie des nominés au Nobel, période 1901/1950

Où comment le filtre uninominal réduit la diversité initiale. Beaucoup plus de pays que dans le tableau des Nobel.

(F. Barbe et A. Kali, 2012, sur données Académie suédoise)

http://www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/nomination/manual.html

L'écrivain péruvien (naturalisé espagnol) est nobélisé *pour sa cartographie des structures du pouvoir et ses images tranchantes de la résistance de l'individu, sa révolte et sa défaite*³⁰⁷. Le document 75 nous donne le rituel et l'idéologie.



Document 75 : La réception de Mario Vargas Llosa
(deux photographies du site officiel de l'Académie suédoise, 2012, droits réservés)

Le rituel contrôlé à l'excès est là pour produire un « choc biographique ». La cérémonie est entièrement répétée. Les préséances sont les mêmes qu'en 1901. Le Nobel y reçoit « l'onction » (Laroche, 1995), « l'institution naturalise les simples personnes privées en Nobel³⁰⁸ ». C'est une entrée dans un ordre d'échelle et d'idéologie mondiales – document 76.

J'ai appris à lire à l'âge de cinq ans, dans la classe du frère Justiniano, au collège de La Salle à Cochabamba (Bolivie). C'est ce qui m'est arrivé de plus important dans la vie. Presque soixante-dix ans après je me rappelle nettement comment cette magie, celle de traduire en images les mots des livres, a enrichi mon existence, brisant les barrières de l'espace et du temps en me permettant de parcourir avec le capitaine Nemo dans son sous-marin vingt mille lieues sous les mers, de lutter aux côtés de d'Artagnan, d'Athos, de Porthos et d'Aramis contre les intrigues qui menaçaient la Reine au temps du retors Richelieu, ou de me traîner dans les entrailles de Paris, devenu Jean Valjean, portant sur son dos le corps inerte de Marius.

La lecture transformait le rêve en vie et la vie en songe, en mettant à la portée du petit bonhomme que j'étais l'univers de la littérature. Ma mère me raconta que les premières choses que j'écrivais étaient les suites des histoires que je lisais, parce que

307 www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/2010/

308 *Ibid.*, page 611.

j'étais triste qu'elles finissent, ou que je voulais en corriger la fin. [...]

La bonne littérature tend des ponts entre gens différents et, en nous faisant jouir, souffrir ou nous surprendre, elle nous unit par-delà les langues, les croyances, les us et coutumes ou les préjugés qui nous séparent. Quand la grande baleine blanche ensevelit Achab dans la mer, le cœur des lecteurs se serre pareillement à Tokyo, Lima ou Tombouctou. Lorsqu'Emma Bovary avale son arsenic, qu'Anna Karénine se jette sous un train et Julien Sorel monte à l'échafaud, et quand, dans *Le Sud*, de Borges, le gentil docteur Juan Dahlmann sort de ce café de la pampa pour affronter au couteau un tueur, ou quand nous réalisons que tous les habitants de Comala, ce village de Pedro Páramo, sont morts, le frisson qui nous parcourt est le même chez un lecteur qui adore Bouddha, Confucius, le Christ, Allah ou est agnostique, qu'il porte veston et cravate, djellaba, kimono ou bombachas. La littérature crée une fraternité à l'intérieur de la diversité humaine et éclipse les frontières érigées entre hommes et femmes par l'ignorance, les idéologies, les religions, les langues et la stupidité. [...]

Enfant je rêvais d'aller un jour à Paris parce que, ébloui par la littérature française, je croyais que vivre là et respirer l'air qu'avaient respiré Balzac, Stendhal, Baudelaire et Proust, allait m'aider à devenir un véritable écrivain, et qu'en ne sortant pas du Pérou je ne serais qu'un pseudo écrivain du dimanche et jour férié. [...] Mais ce dont je suis peut-être le plus reconnaissant à la France, c'est de m'avoir fait découvrir l'Amérique latine. C'est là que j'ai appris que le Pérou faisait partie d'une vaste communauté unie par l'histoire, la géographie, la problématique sociale et politique, par une certaine façon d'être et la langue savoureuse qu'elle parlait et dans laquelle elle écrivait. Et qu'elle produisait, en ces mêmes années, une littérature innovante et exaltante. C'est là que j'ai lu Borges, Octavio Paz, Cortázar, García Márquez, Fuentes, Cabrera Infante, Rulfo, Onetti, Carpentier, Edwards, Donoso et bien d'autres, dont les textes révolutionnaient alors l'écriture narrative en langue espagnole et grâce auxquels l'Europe et une bonne partie du monde découvraient que l'Amérique latine n'était pas seulement le continent des coups d'État, des caudillos d'opérette, des guérilleros barbus et des maracas du mambo ou du cha-cha-cha, mais aussi celui des idées, des formes artistiques et des fantaisies littéraires qui dépassaient le pittoresque pour parler un langage universel. [...]

Je ne me suis jamais senti un étranger en Europe ni, à vrai dire, nulle part ailleurs. Dans les endroits où j'ai vécu, à Paris, Londres, Barcelone et Madrid, Berlin, Washington et New York, au Brésil ou en République Dominicaine, je me suis senti chez moi. J'ai toujours trouvé un gîte où je pouvais vivre en paix et travailler, apprendre des choses, nourrir des illusions, rencontrer des amis, faire de bonnes lectures et trouver des sujets d'écriture. Il ne me semble pas qu'être devenu, sans me le proposer, un citoyen du monde, ait affaibli ce qu'on appelle « les racines », mes liens avec mon propre pays – ce qui n'aurait pas non plus grande importance –, car s'il en avait été ainsi, les expériences péruviennes ne continueraient pas à alimenter mon écriture et n'apparaîtraient pas toujours dans mes histoires, même quand celles-ci semblent se passer très loin du Pérou.

Document 76 : discours de réception de Mario Vargas Llosa au Nobel

Le rôle de Paris-capitale-littéraire est clairement mis en évidence par un acteur remarquable, à l'intérieur même du dispositif Nobel : ce n'est pas seulement en tant qu'elle impose sa littérature que Paris importe, c'est en ce qu'elle aussi un centre pour autre chose qui advient là : littérature afro-américaine et littérature latino-américaine en sont deux exemples bien documentés.

Extraits du site de l'Académie suédoise.

www.svenskaakademien.se/en/the_nobel_prize_in_literature/laureates/mario_vargas_llosa_en/nobel_lecture_en_2010/conference_nobel_2010_en

Dans son discours de réception, Mario Vargas Llosa exprime parfaitement les deux aspects de l'idéologie du Nobel. D'abord, l'existence réelle du monde idéal de la littérature, décrite ici sous les couleurs de l'enfance et de la famille : le « monde des livres » est vrai et il est universel, tant du côté des auteurs (l'hommage est multiple tout au long du discours) que des lecteurs, pour autant que ceux-ci aient consommé de la « bonne » littérature – notion et anti-notion implicites qu'il ne définit guère. Il exprime ensuite le cosmopolitisme, qui rejoint la communauté des lecteurs, mais qui la dépasse. Nulle part, il ne « s'est senti étranger. » Mais Vargas Llosa, âgé de 76 ans, montre également comment son champ littéraire (et parce qu'il est la preuve biographique de son discours) s'est construit autour d'une capitale littéraire mondiale, Paris, qui lui a permis d'accéder notamment à la littérature sud-américaine. À cet instant du dispositif Nobel, la concurrence territoriale (nationale, ici Paris vaut la France) revient en force. La comparaison avec les interventions du lauréat nigérian Wole Soyinka lors de sa réception en 1986 sont éclairantes. Chez Soyinka, nulle référence parisienne, mais pendant le banquet, un jeu multiscalaire : *c'était inévitable que le monde nordique et le monde africain, spécialement sa part que constitue le monde yoruba, se rencontrent dans le carrefour suédois*³⁰⁹. Il prend la forme d'un hommage croisé au dieu Ogun et à Olof Palme, le premier ministre suédois, porteur de l'ethos anti-impérialiste national, assassiné en 1986. Lors du discours de réception, autrement plus sérieux, Soyinka a précédemment fait retour sur une pièce jouée à Londres en 1958³¹⁰. *Eleven men dead at Hola*³¹¹ est le récit d'un massacre colonial pendant la guerre de libération nationale des Mau-Mau (Kenya, 1959). Soyinka est un des interprètes de la pièce. C'est un plaidoyer politique décalé, car littéraire, mais précis et impitoyable contre la ségrégation raciale, idéale et physique et la part que la littérature y a jouée. *Confronté à de telles traditions de dénigrement de la fierté raciale et culturelle de ces peuples marginalisés ou minoritaires, l'esprit retourne à nos propres sociétés où ces histoires sont si fraîches dans les mémoires, où les ruines de communautés autrefois prospères portent encore des accusations éloquentes et les fumées s'élèvent encore des stratégies de la terre brûlée de la myopie coloniale et raciste. Pourtant, les rues portent les noms de l'ancien oppresseur, leurs statues et d'autres symboles de l'asservissement sont laissés pour décorer leurs places, la conscience d'un peuple si sûr de les avoir relégués au statut de simples décorations et de lieux de repos pour les chauves-souris et les pigeons. Et les bibliothèques n'ont pas été nettoyées, de sorte que les nouvelles générations naviguent librement à travers les œuvres de Frobenius, de Hume, Hegel ou Montesquieu et d'autres sans avoir d'abord rencontré, fraîchement imprimée sur la page de garde : ATTENTION ! CE TRAVAIL EST DANGEREUX POUR VOTRE AUTO-ESTIME RACIALE.*³¹² Au terme de son discours, Wole Soyinka amène la critique au cœur même de l'institution : la critique de la « mauvaise » littérature (pour reprendre l'implicite de Vargas Llosa) et la critique de la mauvaise société, certes un peu plus facile dans la Suède de 1986 qu'ailleurs en Occident.

Pour comprendre la capacité à mondialiser du Nobel (et à intégrer à la fois Vargas Llosa et Soyinka, par exemple), il faut prendre en compte la position

309 www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1986/soyinka-speech.html – traduction par nos soins.

310 En réalité, Wole Soyinka se trompe sur la date de la représentation, qui ne peut précéder les faits.

311 Discours de réception de Wole Soyinka à l'Académie suédoise le 10 décembre 1986 – traduction par nos soins – www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/laureates/1986/soyinka-lecture.html

312 *Ibid.*, avant dernier paragraphe. Traduit par nos soins.

géopolitique de la Suède à la fois restreinte (petite taille ; périphérie ; empire colonial anecdotique et presque oublié au regard de ceux des grandes puissances européennes) et décalée (une neutralité active, la social-démocratie, l'accueil de réfugiés). Cette position (parfois malmenée par les faits) lui confère sinon une capacité, du moins un crédit d'objectivation que peu d'États auraient pu mobiliser de cette manière. L'extrême ritualisation du prix vient renforcer la position faisant de cet espace un repère stable dans l'espace mondial (même si ce n'est pas vrai). C'est le pays du Nobel, un pays neutre qui a « neutralisé » la littérature et s'est donné à la croyance littéraire comme son pays d'élection. Le marché éditorial suédois en porte trace, avec 70 % de traductions entrantes.

Tentative d'épuisement du Nobel

Pour épuiser le Nobel, nous procédons à la manière de Perec et passons en revue la série statistique présentée ci-avant. Malgré notre enthousiasme à vérifier si les controverses du Nobel ont quelque fondement, nous n'oublions pas qu'il y a un biais à notre étude : le très faible effectif des prix Nobel rapporté à l'effectif de la population mondiale comme à l'effectif des auteurs morts et vivants. D'autant que le ratio ne cesse de se tendre. Il n'y a toujours qu'un Nobel par an, tandis que la population mondiale continue d'augmenter et de s'alphabétiser : un Nobel pour 1,6 milliard d'habitants en 1901, un Nobel pour 7 milliards en 2012. Avant même les résultats de nos cartographies, nous observons que le prix uninominal avec un tel effectif pose problème. Le mélange de croyance littéraire et de méritocratie (entendue comme une aristocratie mondiale) de ce prix, malgré quelques attributions en binôme (3), n'a subi aucun élargissement scalaire. Il n'y a pourtant guère d'obstacles intellectuels à envisager une légitimation littéraire mondiale, non à l'échelle de l'individu, mais à celle d'une série d'individus. L'enracinement du prix Nobel, sa naturalisation et sa ritualisation, gages d'une certaine tranquillité d'esprit et d'indépendance, ont comme revers un certain immobilisme. Cela étant, l'Académie a fait évoluer ses catégories de jugement tout au long de la période et en rend compte³¹³, dans une lecture qui affecte l'humilité. L'académicien suédois Kjell Espmark (1991) fait d'abord remarquer que les critiques traitent souvent le Nobel de littérature comme un tout immuable. Or, selon lui, il n'en est rien. L'Académie s'est profondément renouvelée depuis 1901. À ses débuts, elle est même, dit-il, totalement inadaptée à sa mission. Son ancrage idéologique conservateur et provincial, vents debout contre la nouvelle littérature radicale suédoise, lui fait faire un certain nombre de choix désastreux, éloignés même de la pensée de Nobel, anticlérical et cosmopolite, véritable esprit fort. Tout change à partir des années 1940, nouveau secrétaire et nouveaux académiciens. Nous voyons donc une histoire idéologique du Nobel qui structure ses choix : conservatisme des débuts, neutralité et intérêt pour les petites nations pendant la première guerre mondiale, « grand style » des années vingt, « intérêt universel » des années 30 et 40 (une arrivée tardive du concept géographique), « mise en valeur des écrivains pionniers » dans l'après-guerre, ceux qui apportent du neuf au genre humain et à partir des années soixante-dix, une attention aux « maîtres inconnus » de la littérature mondiale (à la manière du choix précoce mais esseulé

313 Kjell Espmark, *The Nobel Prize in Literature. A Study of the Criteria behind the Choices*. G.K. Hall & Co, Boston 1991, repris sur le site du Nobel – traduit par nos soins.
www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/articles/espmark/

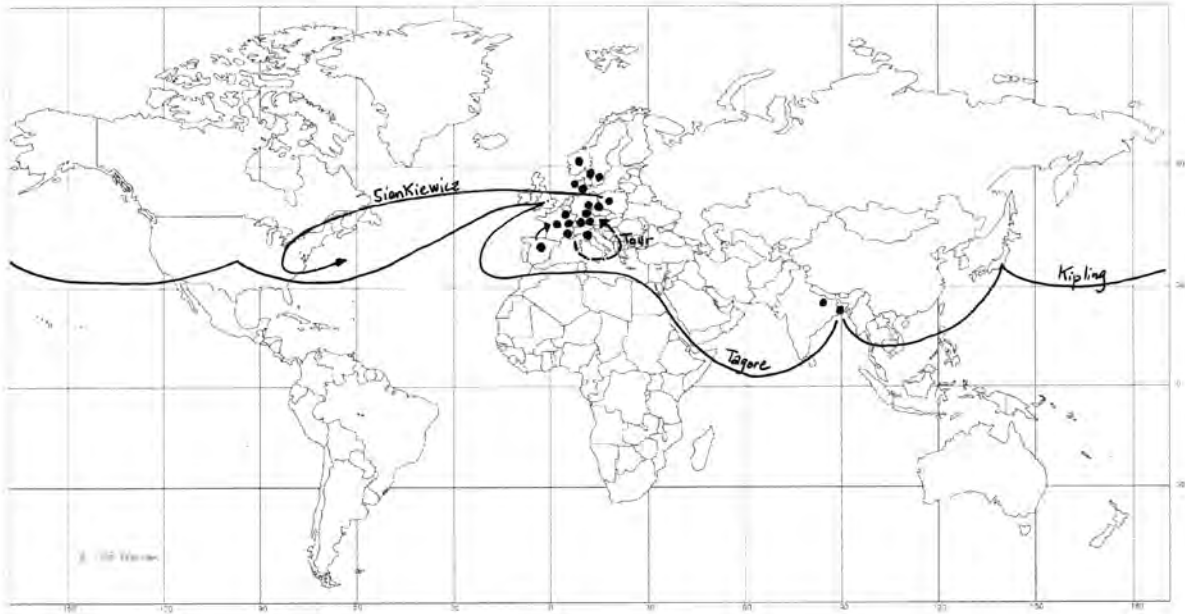
de Rabindranath Tagore en 1913). Enfin, depuis les années 80, est enfin affirmée la politique d'une « littérature du monde entier », qui n'est pas sans difficultés techniques. *Le prix attribué à Yasunari Kawabata en 1968 illustre les exceptionnelles difficultés à juger de la littérature écrite dans des langues non-européennes – cela a été un travail de sept années, incluant quatre experts internationaux. En 1984, cependant, Gyllensten déclara que l'attention aux auteurs non-européens augmentait régulièrement au sein de l'Académie. Des tentatives étaient faites pour achever une véritable distribution mondiale. Cela comprend des mesures visant à renforcer la compétence pour le registre international.*³¹⁴ La critique adressée au Nobel est donc prise en compte par l'Académie : sa logistique est orientée pour accéder au réseau culturel et linguistique nécessaire à une expertise réellement mondiale. À partir des années quatre-vingt, les choix de Soyinka, Mahfouz, Ōe ou Gao montrent que l'Académie a bien franchi le pas d'un véritable projet de mondialisation littéraire. Espmark rapporte encore des débats sur la possibilité que l'Académie se saisisse d'une langue non nobélisée et procède à une enquête globale de sa littérature pour y trouver son lauréat. Les 6 cartographies ci-après – documents 77 à 82 – sont donc à remettre dans l'histoire idéologique et logistique de l'Académie suédoise comme dans le biais du tri uninominal. Chaque carte représente les localisations principales et les trajets principaux des Nobel par période de 20 ans. Nous commençons à voir que tous les Nobel n'ont pas la même pratique de l'espace, même s'il n'est pas si facile de classer les Nobel en « national », « mondialisé » et « re-nationalisé », comme nous le ferons plus loin. Le lecteur voudra bien admettre la fragilité des ces catégories et leur délimitation poreuse. Il s'agit là de tendances. Le « national » serait celui qui a vécu et produit dans son espace national, avec tolérance de quelques voyages extérieurs. Le « mondialisé » celui qui a occupé de nombreuses positions successives dans l'espace mondial, dans des échelles de temps variées. Le « re-nationalisé » est celui qui a changé d'espace national.

Initialisation. La période 1901-1919 (document 77, page suivante) montre un centrage européen massif, mais multipolaire. Celui-ci est fonction des rivalités des puissances littéraires (France, Allemagne, Grande-Bretagne) mais aussi du localisme suédois et de la guerre qui favorise les petites nations neutres. Une divagation précoce de deux Nobel atypiques (Kipling, 1907 et Tagore, 1913), l'un anglais, l'autre bengali (sous domination britannique), rend compte, à travers leurs déplacements croisés et malgré tout ce qui les sépare (impérialisme/nationalisme, par exemple), d'une nouvelle extension du monde et de mobilités remarquables. Ces parcours en réalité faussement atypiques (ils ne le sont que pour les Nobel normatifs de l'époque) ont été étudiés dans les *subaltern studies*³¹⁵ des années 2000. Dipesh Chakrabarty montre ainsi, dans un des chapitres de *Provincialiser l'Europe, la pensée coloniale et la différence historique* (2000, 2009 traduction française), combien Tagore est une référence contradictoire pour ses contemporains et ses suivants, à la fois adulé et violemment critiqué pour avoir été habile à dire les choses comme il plaît à l'esprit européen [...] *Le Bengale n'a pas donné Rabindranath [Tagore] à l'Europe – c'est plutôt l'Europe qui l'a donné aux Bengalis.*³¹⁶

314 Kjell Espmark, *ibid.*

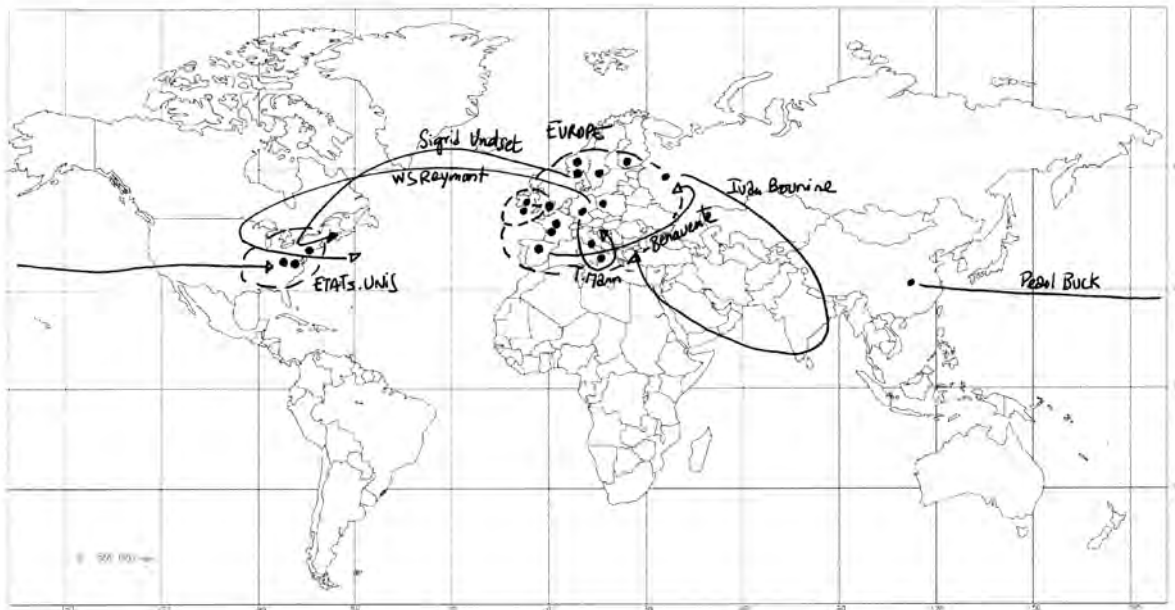
315 Les *subaltern studies* procèdent d'un groupe d'intellectuels d'Asie méridionale travaillant la question post-coloniale et post-impériale. L'expression s'est depuis mondialisée autour d'une histoire par en bas des sociétés.

316 Cité par Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe, la pensée coloniale et la différence historique*, (2000 USA), 2009, traduction française, éditions Amsterdam, page 241.



Document 77 : localisation des Nobel, 1901/1919

La mobilité n'est pas exceptionnelle : exil parisien ou suisse, attraction parisienne, traces du « tour » méditerranéen (Italie, Grèce), voyage au Nouveau Monde. Mais elle est le plus souvent de proximité, de voisinage. Kipling et Tagore ont une mobilité exceptionnelle. Des pôles - Scandinavie, Europe médiane (Allemagne, Suisse), France et Méditerranée (Espagne, Italie) (F. Barbe, 2011)

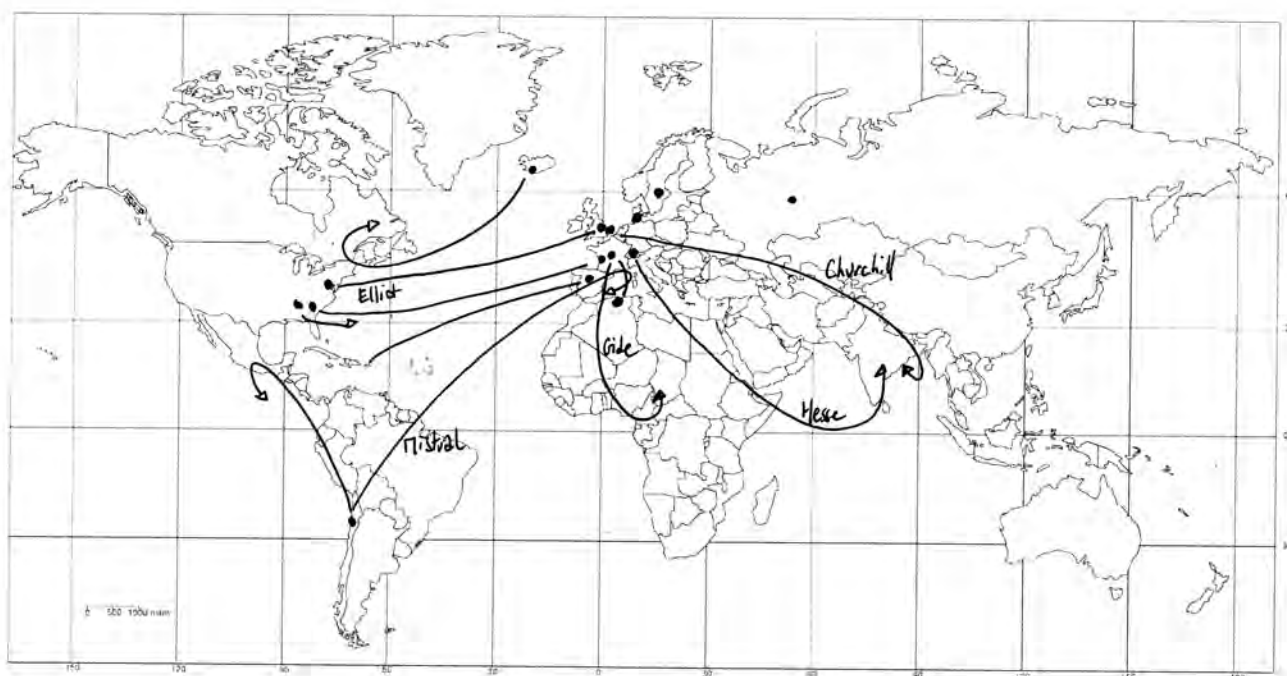


Document 78 : localisation des Nobel, 1920/1939

(F. Barbe, 2011)

Entre-deux-guerres. La centration européenne reste ultra-dominante, à l'exception de l'ouverture nord-américaine. Pôle dublino-londonien. Exils politiques, traces du « tour » et grands voyages. L'entre-deux-guerres est une exploration. Entre 1920 et 1939, l'extension du centre nord-ouest européen se fait vers les proximités

anciennes, mais périphériques (Irlande, Russie, Italie, Espagne) ou plus récente et en forte croissance (États-Unis). Avec trois auteurs nobélisés, les États-Unis font une entrée consistante dans le canon Nobel. Pearl Buck, fille d'expatriés américains, missionnaires en Chine, bilingue mandarin et anglais, auteure indépendante, prolifique, populaire et titrée (best-sellers et prix Pulitzer 1932), reconnue en Chine comme une auteure chinoise³¹⁷, est la première femme Nobel au parcours si singulier et dotée d'une telle mobilité. Des trois femmes Nobel qui la précèdent, Lagerlöf et Deledda sont en effet fortement ancrées dans leur nation et un petit territoire, et Undset développe, elle, un parcours européen, accompagné d'un exil américain temporaire pendant le nazisme. Pearl Buck pourrait être rapprochée de Kipling et Tagore. Ces parcours montrent l'échange entre les cultures « au travail », dans le texte et/ou dans la circulation : un échange en reconstruction permanente, dans le contexte de la domination impériale. Un échange qui agit sur les deux parties.

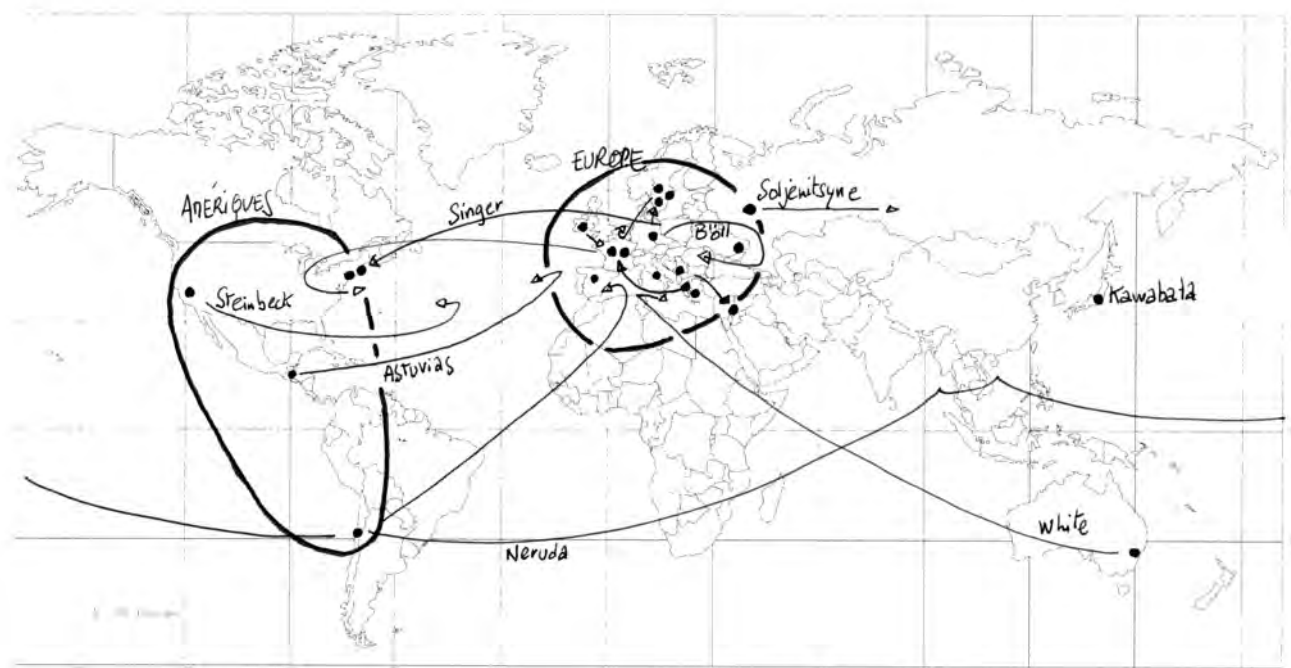


Document 79 : localisation des Nobel, 1940/1959

(F. Barbe, 2011)

Optimum - document 79. Entre 1940 et 1959, l'extension géographique du prix s'est ralentie. Autour du centre européen, aux confins de cet espace littéraire en extension, des auteurs qui partagent en réalité une grande part de la culture européenne sont récompensés. Nous avons le sentiment d'une normalisation paradoxale, car elle précède de peu le grand chamboulement des Indépendances (déjà si perceptible, même en littérature : Aimé Césaire publie en 1939 son *Cahier d'un retour au pays natal*) et l'émergence littéraire moderne de tant de parties du monde. Il s'agirait là d'un optimum de la littérature mondiale sous contrôle culturel européen. Certes, l'espace mondial est loin d'être couvert, mais il n'y a pas de concurrence visible. Les apparences sont sauvées.

317 selon Wikipédia.

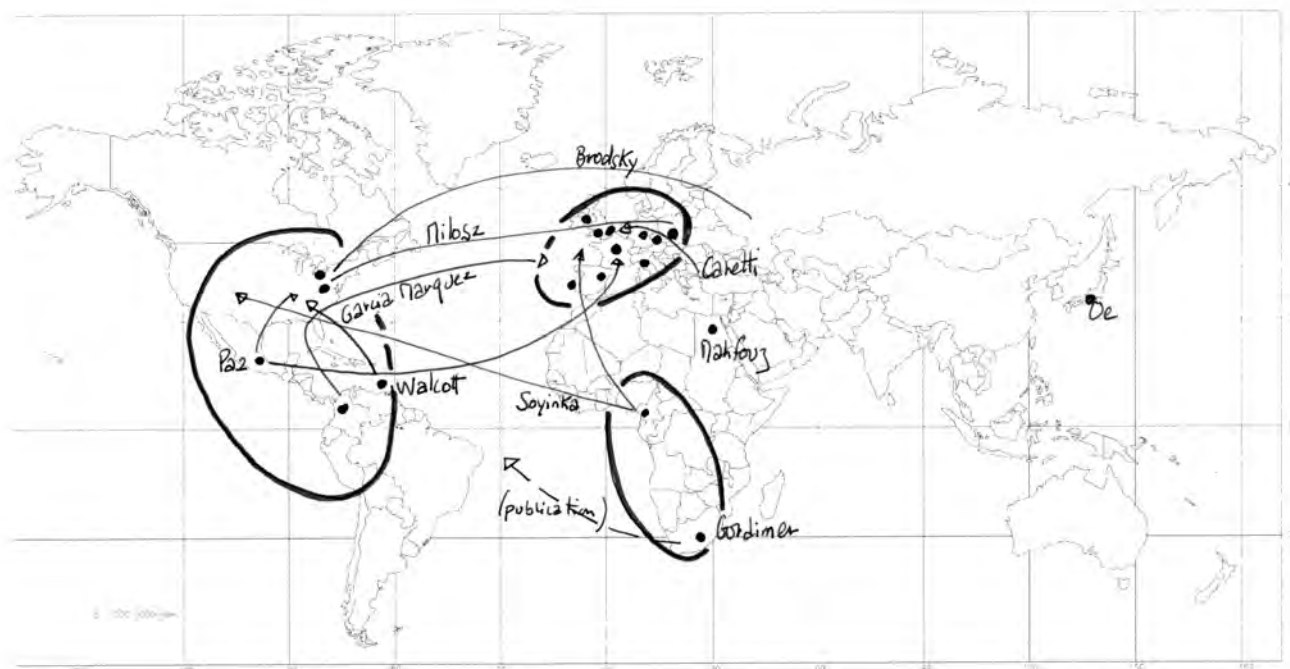


Document 80 : localisation des Nobel, 1960/79
(F. Barbe, 2011)

Révolutions – document 80. La diversification américaine est remarquable. La couverture du monde progresse lentement : Australie, Japon. L'impression d'un milieu littéraire mondial fonctionnellement mobile se fait plus forte. Sur les 21 lauréats, quasiment tous ont connu une très forte mobilité à motif littéraire ou non (le caractère performatif du Nobel redoublant souvent la mobilité initiale). C'est aussi la période où l'ensemble de la chaîne éditoriale se mondialise, avec notamment l'invention de l'ISBN³¹⁸.

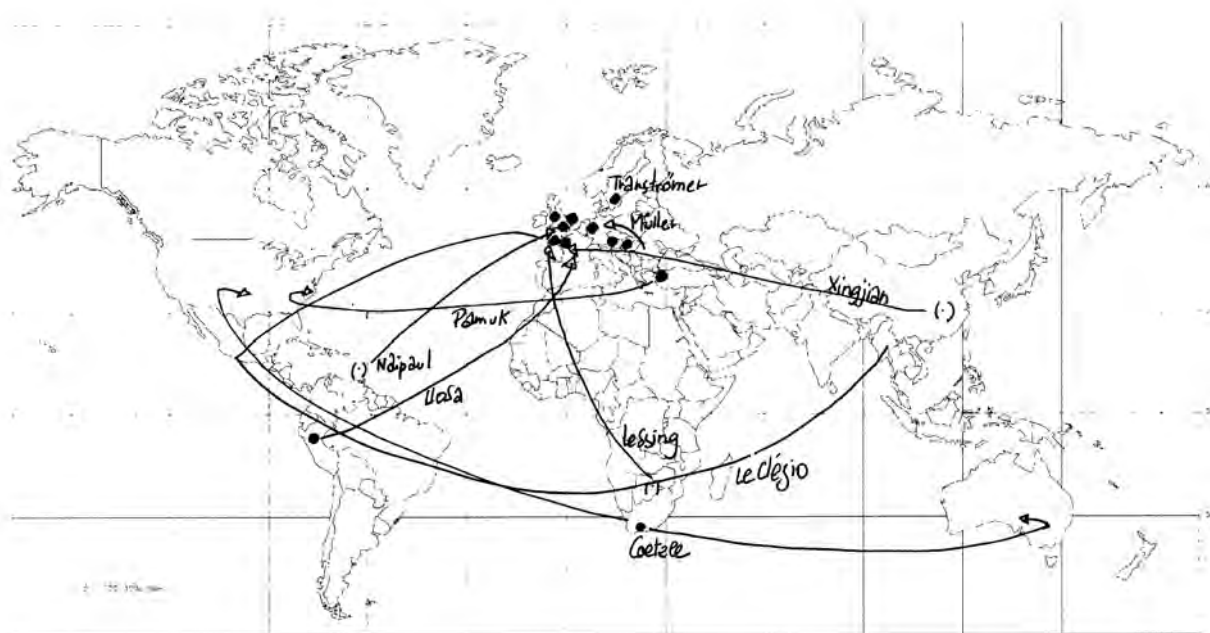
Un monde atlantique – document 81, page suivante. En cette fin de siècle, c'est une distribution bipolaire qui se fait jour, de part et d'autre de l'Atlantique : centre principal européen et centre secondaire américain, reliés par des circulations toujours plus nombreuses. Remis dans l'espace mondial, les « excentrés » restent peu visibles, de l'ordre d'une poignée. Faut-il y ajouter la figure de l'écrivain dit « minoritaire » au sein même du centre, à l'image de l'américaine Toni Morrison ? Au final, une fois, ces catégories lissées, c'est plutôt un monde atlantique qui se dessine. Seuls Mahfouz et Oe semblent d'un autre espace, comme à l'isolement. Mais ceci relève largement d'une illusion cartographique, car les liens de ces deux auteurs avec la littérature mondiale (comme avec leur milieu littéraire national et à travers celui-ci) sont très forts. La métrique physique n'est pas celle des gens qui lisent et écrivent.

318 La normalisation des livres naît en Grande-Bretagne dans les années soixante. Sollicitée par le plus important libraire-distributeur britannique, W.H. Smith en cours d'informatisation de ses stocks, la British publishers association étudie un système normalisé à l'échelon national. Le Standard book numbering (SBN) est opérationnel en 1967 en Grande-Bretagne. L'agence américaine est créée en 1968, la norme ISO 2108 et l'agence internationale de l'ISBN en 1969. L'ISBN est disponible en France en 1972 et obligatoire en 1981.



Document 81 : localisation des Nobel, 1980/1999
(F. Barbe, 2011)

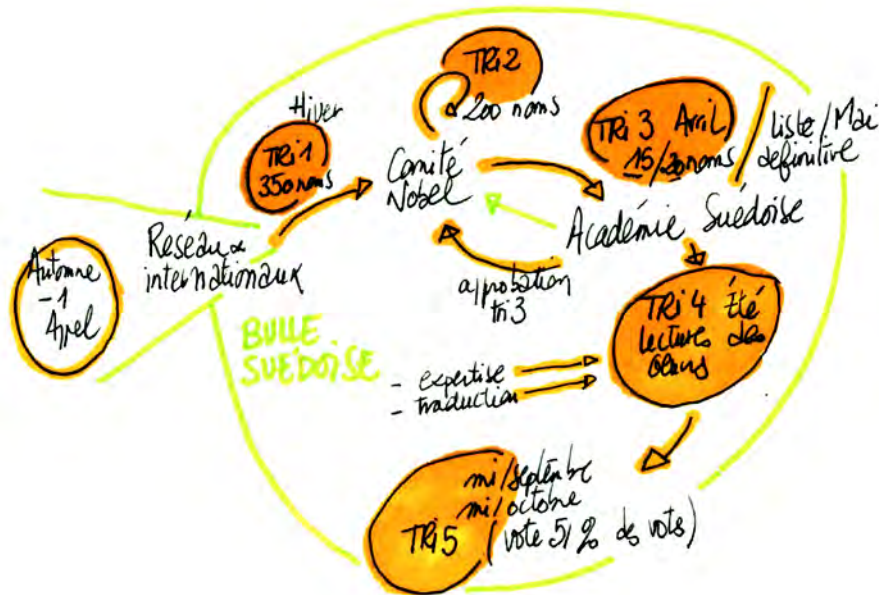
Circulations – document 82. Dans cette dernière période 200-2011, on s'attache moins à fixer des attaches territoriales, mais à montrer comment s'organise peu à peu une circulation d'auteurs dans laquelle l'Académie prélève ses lauréats et à laquelle elle contribue elle-même.



Document 82 : localisation des Nobel, 2000/2011
(F. Barbe, 2011)

Cette circulation n'est pas neuve, elle se structure à l'échelle mondiale, dans un ensemble multipolaire, avec deux centres principaux, Europe et Amérique du Nord, qui attirent les auteurs en leur offrant des moyens d'existence alimentaires et éditoriaux (postes, bourses, résidences, éditions, etc.). La notion d'espace « secondaire » devrait ici être mieux définie : est-ce un pays, une région du monde, une métropole, un environnement urbain, une « ville créative » ? Quelles sont autrement dit les échelles fonctionnelles des nobelisateurs occupés à trier et sélectionner, et celle des nobelisables ?

D'autre part, le fonctionnement de la machine administrative Nobel – document 83 – demande à être éclairci. Il repose largement sur des institutions nationales, l'Académie suédoise et ses partenaires de même échelle.



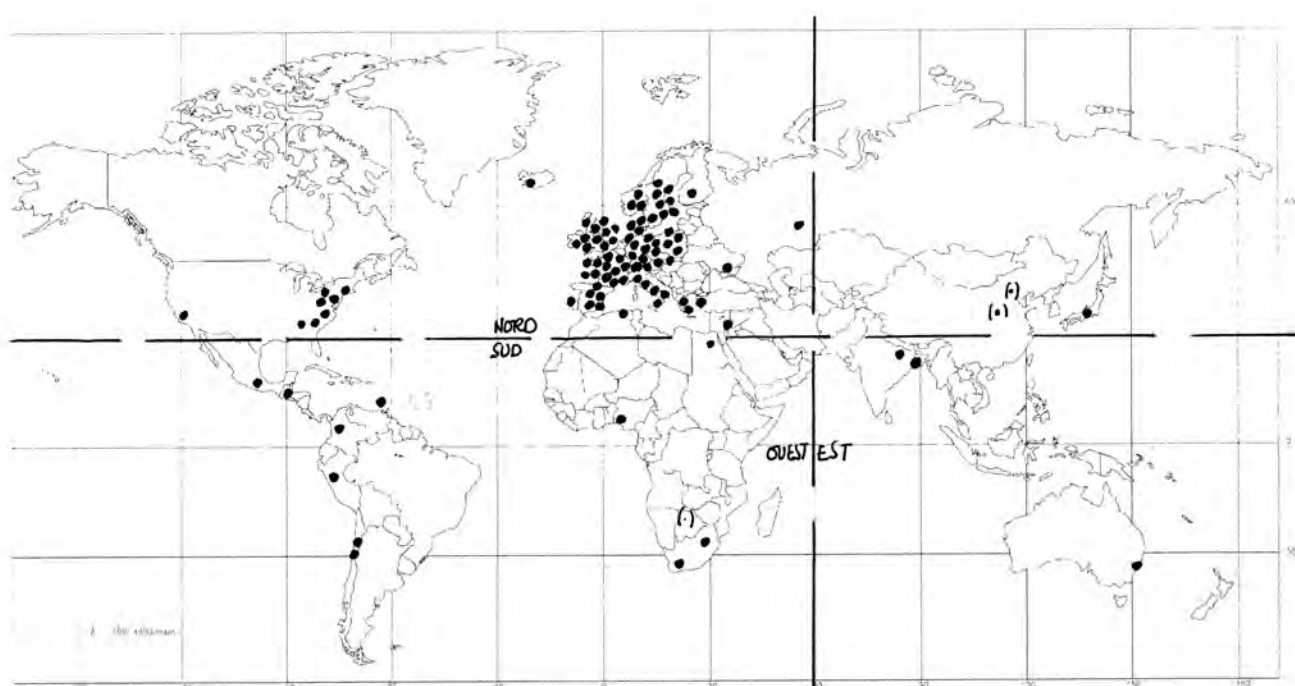
Document 83 : le fonctionnement théorique de la machine administrative Nobel
(F. Barbe, 2011)

Mais le processus initial n'est pas qu'international, il est aussi transnational (si l'on croit à la liste allusive donnée par l'Académie : *membres de l'Académie suédoise et d'autres Académies, institutions et sociétés similaires dans ses adhérents et ses membres, professeurs de littérature et de linguistique dans les universités, anciens prix Nobel, présidents d'organisations d'écrivains représentatives des activités littéraires de leurs pays*³¹⁹). La place des Nobels semble remarquable, puisqu'ils sont à la fois les produits d'une légitimation nationale à idéologie mondialiste et forment une partie des nobelisateurs de premier niveau, en tant qu'agents du processus de tri. Il s'agit de répondre à un appel à nominations lancé à l'automne de l'année précédente par le Comité Nobel (600 à 700 envois), un groupe de 5 académiciens élus pour 3 ans par les 18 membres de l'Académie royale de Suède (une institution créée en 1783 et fortement inspirée du modèle de l'Académie française), tous élus à vie par

319 www.svenskaakademien.se/en/the_nobel_prize_in_literature/nobel_prize_in_literature/how_nobel_laureates_in_literature_are_chosen – traduction par nos soins.

cooptation. C'est le binôme Comité/Académie qui réalise les tris successifs des nominations proposées par l'extérieur (par une représentation inter et transnationale du « monde littéraire »). Il s'agit d'un processus mixte, dans lequel l'échelon national suédois nous semble dominant, tant il contrôle, épure et finalement décide seul de son choix. Nous voyons là un certain narcissisme national (certes d'un pays modeste et neutre) à ne pas avoir fait évoluer son dispositif scalaire en ouvrant le processus de tri. Toutefois, son ambiance nordique lui assure un déséquilibre de genre moins fort que chez son homologue française : 5 femmes sur 18 en Suède, 5 sur 40 en France³²⁰.

Le bilan spatial de la série entière (1901/2011) – document 84 – semble éloquent. En construisant un quadrant (N/S croisé avec E/W), nous voyons que le cadran NO regroupe plus des ¾ des Nobel sur l'ensemble de la période.



Document 84 : localisation des Nobel, 1901/2011, sans les mobilités
(F. Barbe, 2011)

Cela est encore plus fort si nous disons que le quadrant doit prendre en compte, non l'assise territoriale, mais l'assise culturelle des lauréats. Toutefois, la limite de cette carte de synthèse est d'abord la diachronie. À montrer une cohérence temporelle, qui, on l'a vu, n'existe pas (sauf à attaquer le Nobel en polémiste de mauvaise foi), on évacue la réelle mobilité du jury et l'adaptation régulière du prix aux ouvertures esthétiques et géographiques du monde contemporain. Ensuite, en attribuant une fixité géographique univoque et a priori aux Nobel, on provoque un biais très fort, l'annulation, idéologiquement orientée et scientifiquement inacceptable, des mobilités des lauréats. À vouloir montrer le monde dans ses seules fixités, on se prive de l'essentiel, la dynamique des acteurs.

Nous proposons de comparer cette carte cumulative des Nobel avec un

³²⁰ En 2012.

repérage littéraire effectué en mars 1985 pour un hors-série du journal *Libération*³²¹. *Pourquoi écrivez-vous ? 400 écrivains répondent* – 80 pays et 28 langues différentes. Une grande carte couleur attribue une ou deux langues par pays, faisant apparaître modestement le bilinguisme. Il s'agit d'une tentative de géographie de la littérature pour le grand public. L'éditorial est intitulé *Pas de littérature sans mappemonde*. En deux colonnes, une vue de la mutation géographique de la littérature mondiale est proposée au lecteur : enfermement initial européen, diffusion, notamment, du modèle du roman, émergence et mondialisation autant physique qu'idéelle. *Déjà, les éditeurs de Paris et de Londres ont dû se pencher sur leur atlas pour trouver Ife, la ville de Wole Soyinka, quand le romancier nigérian a frôlé le Nobel d'une voix* (nous sommes en 1985, un an avant son titre). *Comment parler de littérature sans mappemonde*. Hormis cet éditorial et un court article sur la même question posée en 1919 dans un cadre alors franco-français, les réponses des écrivains *constituent la seule matière ce numéro spécial. À l'état brut, il s'agit d'un essai de géographie littéraire. Circumnavigation inédite*. Le [document 85](#) montre une diffusion remarquable, quand bien même nous en connaissons les biais techniques et idéologiques de l'enquête.

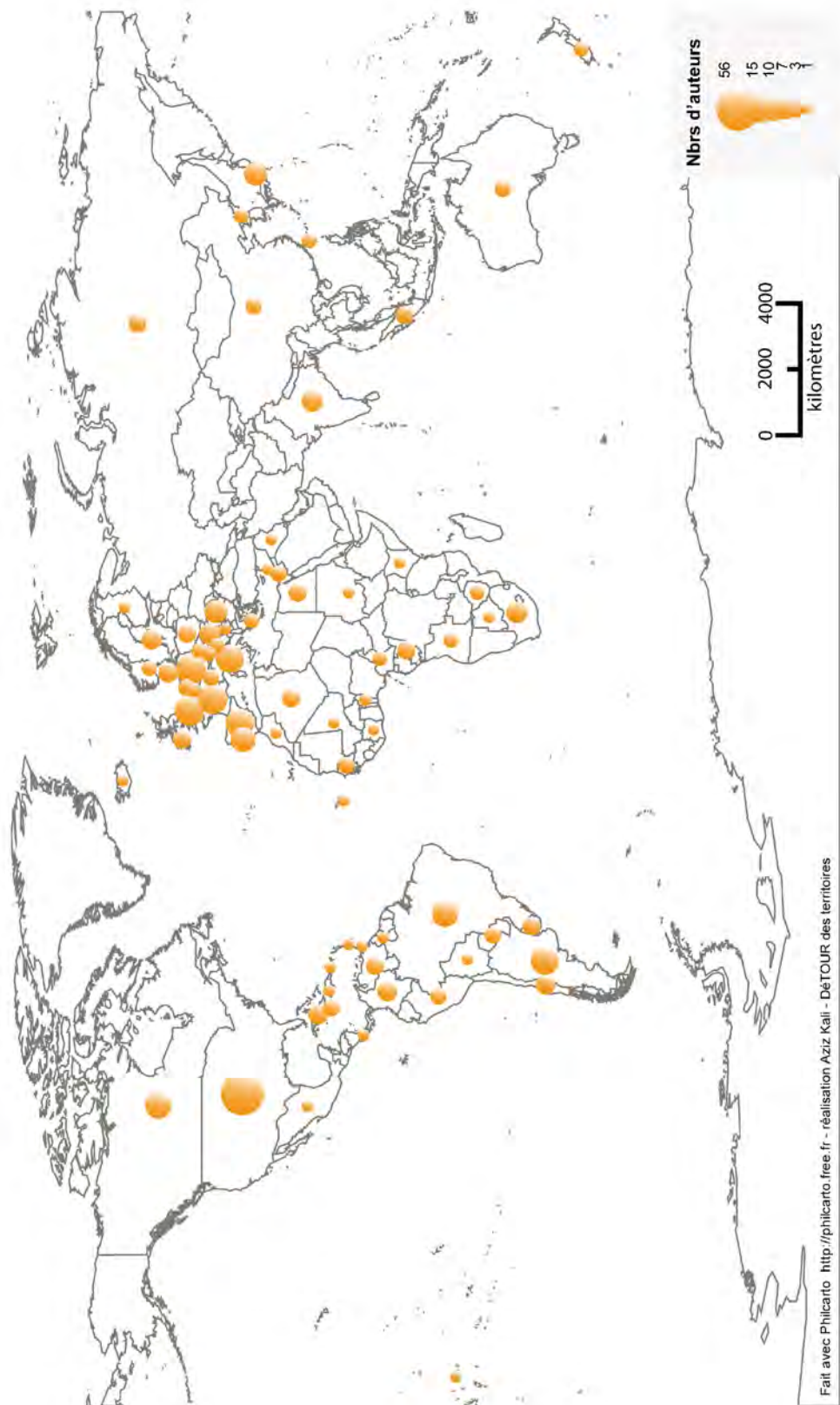
Nous constatons à nouveau que le Nobel, par son tri scalaire uninominal (ne générant que 107 noms sur la période 1901/2012), favorise les choix de centralité. Un corpus plus grand (400 noms) et intermédiaire (1985) réalise bien davantage cette mappemonde littéraire maintenant dépourvue de *terra incognita*.

Les échelles du Nobel

L'épuisement cartographique du Nobel nous amène peu à peu à poser un regard tranquille et objectif sur une instance de légitimation si particulière. Nous voyons comment la posture initiale est anti-nationale, mais que sa réalisation sur la durée s'appuie préférentiellement des structures nationales et conservatrices (les Académies), peu aptes à « s'auto-mondialiser ». C'est donc sous l'effet du changement du monde et par une adaptation lente et progressive que le Nobel de littérature s'est mondialisé (mais aussi féminisé et esthétiquement ouvert), tout en transférant le capital de neutralité-objectivité du monde nordique à la littérature, en périphérie médiatrice. La concurrence n'est pas entre les nations, mais entre les meilleurs des écrivains du monde. C'est du moins le mot d'ordre.

Si la plasticité du Prix est géo-historiquement certaine, il faut néanmoins l'attribuer à la plasticité des acteurs littéraires – les auteurs, les écrivains, mais aussi de ceux qui les encadrent, agents, éditeurs, acteurs publics. C'est par la multiplication des parcours littéraires de mobilité que se mondialise largement le Nobel. C'est dans cette catégorie des « argonautes du Nobel », en réalité des « argonautes de la littérature », que se croisent itinéraires physiques et idéels des auteurs et construction du fait littéraire mondial. C'est là que le Nobel prélève ses lauréats. Le [document 86](#) montre combien cette mobilité est reconnue dès la première décennie du Nobel, mais aussi combien le phénomène a pris de l'ampleur, à en devenir exemplaire sur la dernière période. Dans notre classement, les « auteurs nationaux » sont ceux qui ont vécu et produit dans un même espace national, avec la tolérance de quelques voyages extérieurs.

321 Daniel Rondeau et Jean-François Fogel, *Pourquoi écrivez-vous ? 400 écrivains répondent, des grandes signatures venues du monde entier*, numéro hors-série, mars 1985, 30 F, grand format 114 pages.



Document 85 : une mappemonde de 400 écrivains, 1985

(F. Barbe et A. Kali, 2011, d'après le hors-série de Libération, Rondeau et Fogel, *Pourquoi écrivez-vous ?*, 1985)

Période d'attribution du Nobel et quantité	Auteurs « nationaux »	Auteurs « dé-, re- ou bi-nationalisés »	Auteurs « mondialisés »
1901/1919 (19)	11 soit 58 % (Sully, Mommsen, Mistral, Echegaray, Carducci, Lagerlöfn Von Heyse, Hauptamnn, Heidenstam, Pontoppidan, Spitteler)	2 soit 10 % (Maeterlink, Gjellerup)	6 soit 32 % (Bjørnson, Sienkewicz, Kipling, Eucken, Tagore, Rolland)
1920/1939 (19)	11 soit 58 % (Hamsun, France, Benavente, Deledda, Bergson, Lewis, Karlfeldt, Galsworthy, Pirandello, Martin du Gard, Sillanpää)	4 soit 21 % (Yeats, Shaw, Bounine, O'Neill)	4 soit 21 % (Reymont, Undset, Mann, Buck)
1940/1959 (16)	7 soit 44 % (Jensen, Faulkner, Lagerkwist, Mauriac, Camus, Pasternak, Quasimodo)	2 soit 12 % (Hesse, Eliot)	7 soit 44 % (G. Mistral, Gide, Russel, Churchill, Hemingway, Laxness, Ramón)
1960/1979 (22)	8 soit 36 % (Steinbeck, Sholokhov, Kawabata, Soljenitsyne, Johnson, Martinson, Montale, Aleixandre)	4 soit 18 % (Andrić, Agnon, Sachs, Singer)	10 soit 46 % (Saint-John Perse, Seferis, Sartre, Asturias, Beckett, Neruda, Böll, White, Bellow, Elytis)
1980/1999 (20)	8 soit 40 % (Golding, Seifert, Simon, Mahfouz, Cela, Morisson, Szymborska, Grass)	3 soit 15 % (Milosz, Brodsky, Saramago)	9 soit 45 % (Canetti, Garcia Marquez, Soyinka, Paz, Gordimer, Walcott, Ôe, Heaney, Fo)
2000/2011 (12)	0 soit 0 %	5 soit 42 % (Xingjian, Kertész, Jelinek, Lessing, Müller)	7 soit 58 % (Naipaul, Coetzee, Pinter, Le Clézio, Pamuk, Llosa, Tranströmer)
Totaux 1901/2012			
108	45 soit 41 %	20 soit 19 %	43 soit 40 %

Document 86 : les trois sortes de Nobel
(F. Barbe, 2011)

Les « auteurs mondialisés » cumulent deux déplacements de vie/travail et plus, accompagnés le plus souvent de voyages supplémentaires. La catégorie intermédiaire est celle des auteurs qui changent une fois d'espace national (avec les mêmes tolérances de voyages) et sont les plus proches de la figure de l'expatrié, de l'immigré. On voit les limites d'un tel classement. Ne peut-on se mondialiser en laissant venir à soi le monde ? Comment rendre compte de la mondialisation interne (la sensibilité, l'œuvre) quand on ne s'attache qu'à la mobilité physique ? Auschwitz, est-ce toujours la mobilité de la mondialisation ?

Et les années dans la Wehrmacht ? Une multiplicité de courts séjours à l'étranger vaut-elle un long séjour, etc. ? Néanmoins nous croyons que la sensibilité croissante du Nobel à la mobilité interne comme externe ne fait pas de doute. C'est là, selon nous, une réponse à la critique de l'eurocentrisme des nobélisateurs en même temps qu'un reflet de l'état changeant du monde et des auteurs eux-mêmes : le projet mondial prend corps peu à peu dans l'institution Nobel, la mondialisation de la littérature se fait plus visible, certaine, attirante, légitime et séduisante. La mondialisation est accompagnée d'un discours et d'un habitus littéraires. Au final, l'institution Nobel se présente comme une institution performative et auto-réalisatrice de son projet.

La catégorie des « nouveaux Argonautes » proposée par la géographe américaine AnnaLee Saxenian³²² avant la crise de la fin des années 80, n'est pas pensée pour la littérature, pas plus pour la littératie. Pourtant, écrivains, mais aussi enseignants (et notamment de langue et d'anglais) constituent un groupe doté d'un fort potentiel de mobilité. *Comme les Argonautes de la mythologie grecque, qui s'aventurèrent avec Jason il y a des siècles, ces entrepreneurs hautement diplômés, mais nés à l'étranger, s'embarquent pour des aventures risquées à l'étranger, à la poursuite de la richesse. Armés de leur connaissance des marchés technologiques et de leurs carnets d'adresses globalisés, les « Nouveaux Argonautes » sont dans une position de force pour mobiliser l'expertise et le capital requis pour entreprendre avec succès dans le monde globalisé. Leur succès nous pousse aussi à repenser comment les pays et les régions se développent.*³²³ Il n'est qu'à changer les qualificatifs pour voir un certain nombre d'intellectuels et d'artistes agir de la même manière, certes, il est produit moins d'argent, mais davantage de culture. *Ces émigrants hautement qualifiés sont en train de transformer progressivement le « brain drain » en une « brain circulation », en retournant au pays pour y créer des relations économiques ou démarrer de nouvelles entreprises tout en maintenant leurs liens sociaux et professionnels avec les États-Unis.*³²⁴ Cela peut-il être également transféré en littérature et en littératie ? Saxenian observe que les « nouveaux Argonautes » qu'elle étudie dans la *Silicon Valley* sont en réalité peu nombreux à établir de tels liens (*brain circulation*) et que ce sont surtout des entrepreneurs indiens et chinois qui sont à l'œuvre. D'autres communautés (originaires d'Amérique du Sud, d'Europe de l'Est, du Vietnam, etc.) ne semblent pas se mobiliser en ce sens. Et si l'accès au capital est variable même pour la haute technologie, quels sont les investisseurs qui prêteront pour des projets non rentables ou à faible rendement, des actions d'intérêt public ? Le cas malien montre les expatriés intellectuels et universitaires à l'œuvre, difficilement, mais aussi efficacement. Nous aurons donc les mêmes précautions, et renforcées, en disant que nous croyons voir des acteurs littéraires mobiles et plastiques, mais que leur action dans les deux espaces n'est pas toujours certaine, quoique très fréquente, dans un champ culturel où le capital non littéraire/littéraire est fourni plutôt par les ONG et les États. C'est du moins l'expérience du chercheur en France et au Mali. Il y a de nombreuses raisons à cela, propres au travail d'écriture et à l'économie de la culture – mais aussi aux conditions mêmes de la circulation des êtres humains dans le monde.

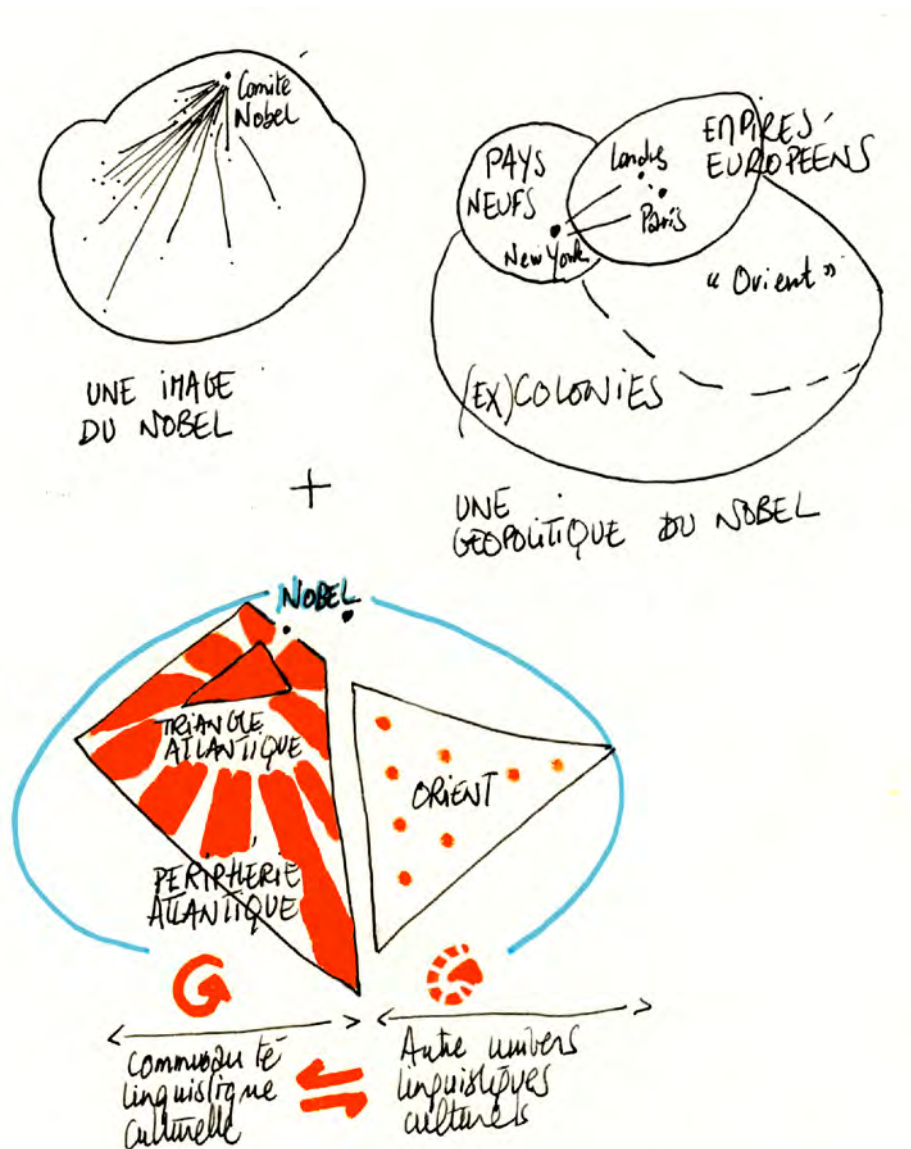
322 AnnaLee Saxenian, *The New Argonauts: Regional Advantage in a Global Economy*, 2006 Harvard University Press, et Jean-Baptiste Meyer, Les nouveaux Argonautes. La circulation des compétences dans une ère de turbulences – Brain drain ou brain gain ? *Revue des Livres*, 2009/11

323 AnnaLee Saxenian, The new Argonauts, *Words into action*, IMF-World-bank-paper, page 99

http://people.ischool.berkeley.edu/~anno/Papers/IMF_World_Bank_paper.pdf

324 Ibid., page 101.

L'interprétation géographique du prix Nobel peut prendre maintenant la forme d'une série de figures complémentaires – document 87.



Document 87 : une interprétation géographique du Nobel

figures 1, 2 et 3
(F. Barbe, 2012)

Nous voyons finalement dans la figure 3 (orange) le Nobel être établi, pour des raisons biographiques (l'aléa Alfred Nobel) dans une périphérie proche du « triangle atlantique » (Londres, Paris, New-York, en orange plein), un triangle déjà reconnu et qui va se « durcir » peu à peu pour devenir l'espace de la légitimation littéraire mondiale par l'édition, la critique et l'université. D'autres espaces initialement forts (Europe centrale et orientale) ont vu leur place se réduire relativement, tout comme l'espace nordique, certes sur-représenté, mais bien

moins qu'avant (cercle vert pour cet espace initial nordique et centre-est-européen). Une vaste périphérie atlantique, massivement postcoloniale, se constitue peu à peu autour du triangle de légitimation : communauté linguistique, culturelle et géohistorique, dans laquelle les circulations d'auteurs et de textes semblent très importantes entre le triangle et des centres secondaires. La persistance d'un « Orient » littéraire, qui s'appuierait à la fois sur la méconnaissance de ce qui est publié aujourd'hui en Inde, en Chine et ailleurs, comme sur les difficultés logistiques liées à la traduction et aux marchés, se mesure à une très faible reconnaissance par le Nobel des auteurs asiatiques. L'exemple de la littérature sud-coréenne (partie 3) montre que cela ne s'appuie pas sur l'absence de littérature de qualité en Corée du Sud. Bien au contraire, l'abondante production sud-coréenne, historique, moderne et contemporaine, fait qu'un certain nombre d'acteurs sud-coréens font de l'attribution d'un Nobel de littérature à un auteur sud-coréen un objectif en soi (peu importe l'auteur), ce qui ne manquerait pas de faire sursauter Alfred Nobel, qui n'aimait pas le *branding* national. Dans ces espaces peu reconnus, mais au fort nationalisme, l'idéologie cosmopolite du Nobel semble totalement détournée. Les échanges régionaux dans cet espace « oriental » demanderaient donc à être davantage documentés – à nouveau, la Corée du Sud montre qu'elle traduit plus des langues occidentales que de ses voisins, mais qu'elle échange néanmoins régulièrement avec eux (partie 3). Le figuré d'échanges internes est en tireté. La figure 1 (une image du Nobel) est une épure superficielle du Nobel, celle que l'Académie suédoise voudrait peut-être se donner pour vraie, mais elle est fautive, sauf dans ses effets performatifs qui, eux, sont vrais. La figure 2 (une géopolitique du Nobel) montre une combinatoire d'espaces, qui s'éloigne de l'idéologie du Nobel, mais semble plus conforme au devenir du monde et de ses structures de domination. La figure 3 (les triangles et le grand cercle bleu de l'auto-réalisation) propose un assemblage évolutif qui fait du Nobel un lieu paradoxal de légitimation littéraire d'échelle mondiale, certain, limité, aux effets spatialement différenciés, mais globalement performatif et auto-réalisateur (cercle bleu, figure 3). Ce modèle centre/périphérie est donc complexe.

L'espace central des grandes capitales littéraires mondiales exerce sur des espaces linguistiques et littéraires en partie partagés une légitimation d'échelle mondiale. Le Nobel, depuis son espace de neutralisation périphérique, l'enregistre sur la durée en fonction de sa propre dynamique et l'influence en retour en créant l'illusion agissante d'un champ littéraire mondial isomorphe, reconnaissant les meilleurs individus du champ, indépendamment de leur nationalité. Les grandes capitales littéraires mondiales possèdent leurs propres prix de référence (Booker, Goncourt, Pulitzer), ont des relations actives entre eux, mais de nature dissymétrique : les flux de traduction entrants sont plus réduits vers la langue dominante (anglais). Dans ces espaces fortement dotés, comme dans les moins dotés en capital littéraire, bien plus nombreux, les circulations sont de plus en plus certaines (carrières, exils, nomadismes, expatriations, re-localisations). Face aux critiques, le Nobel règle alors la distance entre la croyance en un champ littéraire mondial isomorphe et la réalité de la construction socio-spatiale du fait littéraire, en valorisant de plus en plus des individus aux propriétés remarquables : forte mobilité, forte plasticité. Ces citoyens du monde, leur œuvre et leur légende, propagent à leur tour l'idéologie et le mouvement qui les ont produits. Le prix Nobel tend alors à se comporter comme une utopie auto-réalisatrice : le champ littéraire mondial isomorphe advient en partie parce que l'institution Nobel le produit.

Au terme de cette tentative de réduction du Nobel, la géographie appliquée pourrait questionner l'adaptation du prix Nobel de littérature à l'évolution de la société mondiale. Tenir compte du grand nombre, de la multitude, de la diversité culturelle, ce serait décerner plus de prix, car, en augmentant de manière raisonnée le nombre de lauréats, on pourrait traiter bien des critiques et enrichir fortement l'approche géographique de ce champ. Mais aussi susciter d'autres critiques, celles du « tribunal littéraire cosmopolite » déjà évoqué. De ce point de vue, le projet d'Alfred Nobel (reconnaître les meilleurs à l'échelle mondiale sans autre critère que l'excellence) ne semble pas mené à son terme et, sans doute, celui-ci dirait-il aujourd'hui : *pas assez de cosmopolitisme, pas assez de noms, tenez compte de la transition démographique, tenez compte de l'alphabétisation du monde, tenez compte de la multiplicité, de la multitude, de l'inédit, de la diversité culturelle, des espaces et des genres !*

Au printemps 2012, pendant notre processus d'écriture, nous voyons paraître un appel à candidature pour une thèse financée par la région Rhône-Alpes. Elle est intitulée *Territorialités du mouvement et franchissement : les artistes et leur créativité au service de l'innovation territoriale en Rhône-Alpes*. Nous voyons que la puissance publique s'intéresse ici aux mobilités des artistes, affectées de manière très différenciée par la construction européenne : *si l'ouverture des frontières internes au sein de l'espace Schengen et de ses partenaires proches comme la Suisse rend en effet les échanges plus aisés au sein de l'UE, il a indéniablement favorisé les coopérations artistiques. Le renforcement des mesures de sécurité sur les frontières externes fait en revanche peser des contraintes inédites sur les partenariats extra-européens, notamment vers les pays des Suds. On s'intéressera à la façon dont les déplacements des artistes confirment ou infirment les tendances générales, en travaillant notamment sur l'existence possible de dérogations aux règles migratoires en fonction du statut créatif accordé à des professionnels reconnus comme tels sur le plan international. Cela permettra également de mettre l'accent sur la compétition en matière d'attractivité dans laquelle l'Europe se trouve placée vis-à-vis d'autres pôles culturels globaux, nord-américains notamment.*³²⁵ Il est clair que le Prix Nobel, couronnement d'une carrière littéraire, existe dans la continuité du travail littéraire de tous les auteurs, du plus grand et reconnu au plus petit et plus débutant. En ce sens, la question des frontières et des circulations implique l'institution Nobel, tenante faussement naïve d'un espace mondial isomorphe.

325 Annonce diffusée par PACTE – Territoires, UMR 5194 / Université Joseph Fourier, Grenoble 1 et TRIANGLE , UMR 5206 / Université Lyon 2. Direction : Anne-Laure Amilhat Szary, UMR PACTE, Grenoble, direction et Philippe Chaudoir, UMR TRIANGLE, Lyon, co-direction. Juin 2012.

Synthèse de la deuxième partie

« Échelles et mobilités, le tissage de la littératie »

Dans cette deuxième partie, notre apparente divagation s'est peu à peu constituée, nous l'espérons, en un observatoire d'objectivation de ce que nous croyons pouvoir appeler un véritable bouillonnement scalaire. Loin de la grande porte d'entrée de l'État-Nation, nous nous sommes auto-saisis d'objets variés dans leur forme, leur localisation, leur échelle apparente : les bibliothèques embarquées d'étudiants de géographie, une résidence d'écriture remarquable sur un archipel irlandais, des stratégies provincialistes au Salon du Livre de Paris et dans le don international de livres, un prix littéraire mondial.

Le bouillonnement scalaire

Le travail avec les étudiants de géographie montre plus que l'état en soi de leurs bibliothèques combien les acteurs individuels sont divers et souvent inventifs dans leurs pratiques ordinaires de lecture et comment une spatialité elle aussi ordinaire se développe dans un segment de leur vie quotidienne reliée à la littératie. L'écart entre les petits lecteurs et les grands lecteurs nous a paru très intéressant. Plus intéressants encore, ceux des grands lecteurs qui semblaient avoir une spatialité de petits lecteurs et ceux des petits lecteurs qui semblaient avoir une spatialité de grands lecteurs. En tant que géographe, professionnel ou enseignant, nous voyons là l'espace d'auto-organisation de l'acteur géographique. Les bibliothèques apparaissent ici à la fois comme les traces d'un itinéraire passé aux multiples prescriptions et prises d'initiatives et comme la matrice d'un itinéraire à venir, encore inconnu. Quoique traversée de contenus et de rythmes très divers, la mise à jour de la bibliothèque embarquée est permanente : nous sommes pris sous un déluge « d'informations ». Ce déluge de documents présente aujourd'hui des caractéristiques chaotiques : inflation des réceptions et des formats, bégaiements, répétitions, impositions de contenus, concurrence des prescriptions, validité incertaine et développement du *fake*, concurrence des échelles (le proche, le local contre le média de masse), etc. Mais d'une certaine manière, peu importe, c'est bien cette bibliothèque quotidiennement actualisée qui constitue l'espace de délibération et de décision de l'acteur géographique, seul quand il est seul, collectivement quand il est en groupe et qu'il négocie l'interaction des bibliothèques. Ici, nous supposons la « mobilisation scalaire », non permanente, ni généralisée, mais toujours possible, à tout moment et dans toutes les directions. Une opportunité à saisir, en lien avec la mobilité. Le bouillonnement scalaire nous paraît être la forme potentielle (à réaliser) de la bibliothèque embarquée de l'acteur géographique. Nous voyons dans l'exploration encadrée de ces bibliothèques embarquées un élément pouvant structurer les nouvelles humanités et participer à la ré-invention de la bibliothèque, mise en cause par le numérique et les pratiques émergentes.

À Aran, nous avons vu des acteurs non ordinaires (écrivains, cinéastes, artistes) interagir puissamment avec une société locale et un territoire jusqu'à en provoquer sa transformation. Mais l'étude des conditions de réalisation des deux œuvres, qu'on pourrait qualifier d'éponymes tant leur puissance

énonciative a nommé pour le monde ce petit territoire, montre que l'acteur extérieur n'est rien sans l'acteur indigène. Synge n'est rien sans ses informateurs multiples. Flaherty n'aurait rien produit sans Mullen, l'îlien qui sert à régler le tournage et même la vie quotidienne du documentariste. Inspiré de remarques venues du *care* et des *subaltern studies*, l'intérêt pour les acteurs à la périphérie des grandes œuvres permet la découverte des pratiques ordinaires et de leur interaction avec les pratiques non ordinaires. Nous avons vu en la figure de Pat Mullen comment un acteur local atypique (sa très forte mobilité, sa distanciation, son *queer*) accède à l'écriture et à l'œuvre dans des conditions de grande autonomie, sans toutefois réussir à acquérir un statut littéraire. De ce point de vue, Aran, en plus de se montrer comme une version littéraire des Galapagos où chaque île a porté un projet littéraire particulier, informe les processus de domination et de libération (au sens de la vitesse de libération d'une fusée qui quitte le sol) qui lient les acteurs ordinaires aux acteurs non ordinaires. Il y a dans ce que nous avons observé à Aran un peu du processus d'émancipation irlandaise : affranchissement de la trace coloniale, puis mise à distance de l'épuration national-catholique de l'État libre d'Irlande. Le caractère glocal de la société d'Aran en lien direct avec New York et les États-Unis (mais aussi avec la société savante européenne) saute aux yeux et explique en partie cela. Toutefois, si l'esquive de l'échelle nationale irlandaise est remarquable, celle-ci ré-apparaît, notamment en fin de cycle : beaucoup des Aranais qui quittent l'île pour des professions liées à la littérature travaillent soit à Dublin, la capitale (journalistes, comédiens), soit dans les structures de promotion du gaélique (Autorité du Gaeltacht), vestige paradoxal du projet linguistique de l'État libre d'Irlande. La décolonisation irlandaise, parce qu'elle reste inachevée (partition) tout en présentant des fragilités contemporaines (adhésion néolibérale et crise subséquente en 2008 : effondrement des bulles immobilière et boursière) caractéristiques de pays à souveraineté limitée, reste un observatoire heuristique de grand intérêt. Au delà de l'apparence glocale, les processus observés à Aran nous apparaissent de nature transcalaire, c'est-à-dire qui intéresse toutes les échelles géographiques.

Explorer le provincialisme comme stratégie explicite ou pratique implicite a été pour nous le moyen de penser la pensée même des acteurs quand ils sont au travail en littérature, leur pensée scalaire au sein de la filière livre d'une région française et dans une action de solidarité internationale, le don du livre. Inscrit dans une forme de recherche-action (nous sommes présents en tant qu'acteur du champ considéré), nous avons une difficulté scalaire face à l'évidence de la montée à Paris et à l'expérience anthropologique du Salon du Livre. Nous l'exprimons à nos pairs et aux acteurs publics en recyclant en réunion de bilan/prospective (sans le dire) les conclusions d'un rapport de la Fédération interrégionale du livre et de la lecture. Le provincialisme dans ce premier exemple semble montrer comment peuvent converger des points de vue apparemment disjoints d'acteurs très hétérogènes autour de la figure toujours dominante entre France du rapport Paris/Province, alors même qu'un acteur local en très bonne santé a construit sa stratégie nationale en « normalisant » la capitale. Il nous est apparu que la stratégie de la collectivité régionale était dans ce domaine incertaine et ambiguë. À vouloir se recentrer sur le territoire, on est amené à penser que le seul investissement extérieur à sauver de la contrainte

budgétaire du temps est la montée à Paris. Le deuxième exemple, le don international du livre a été saisi alors qu'il est en pleine mutation. Un discours de la responsabilité (récits de graves effets pervers, concept de « don réfléchi », Charte du don) est venu corriger ce qui pouvait nous apparaître comme un provincialisme du bon sens (*ce qui vaut dans un espace n'est pas automatiquement valable dans un autre espace, un livre sans valeur d'usage ici peut en retrouver une là-bas*) et d'un véritable voile d'ignorance géographique (*nous ne savons pas trop ce qui change quand nous changeons d'espace*) typique du provincialisme. Si la bonne conscience du don sans conscience de ce qu'il est semble se dissiper sous l'effet d'une action de plaidoyer et de vulgarisation puissante, alors nous pourrions parler d'une déprovincialisation du don du livre. Celle-ci se manifesterait par la professionnalisation du secteur par les ONG au Nord, aux dépens des actions d'initiative locale, et la co-construction de projets d'équipements multimédia pérennes avec les partenaires les plus compétitifs au Sud, en l'occurrence des communautés locales ou des entrepreneurs, actant la défaillance de l'État. Le don du livre change d'échelle. Il n'est plus sa propre échelle, il devient un outil technique dans la construction de la filière livre. Mais sa déprovincialisation par la professionnalisation depuis le centre de ressources urbaines, nationales et mondiales qu'est l'entité parisienne entraîne elle-même un effet paradoxal : dépourvus de politiques publiques nationales de lecture-écriture actives, avec ses meilleurs acteurs locaux engagés dans une relation directe avec des structures professionnelles ou semi-professionnelles du Nord, les États du Sud ne voient-ils pas leur provincialisation ainsi prononcée ? Les partisans de l'après-don du livre peuvent-ils imaginer un développement de l'accès universel à la lecture-écriture en l'absence de politiques publiques nationales dédiées (le processus historique massif de l'alphabétisation). Ici, la question de la souveraineté nationale et de la protection (*care*) de la société nationale par ses institutions nationales nous semble s'imposer à la fin de cette brève réflexion sur la mutation du don du livre.

Dernier terrain de cette deuxième partie, le prix Nobel de littérature se présente comme une utopie humaniste et cosmopolite de la fin du 19^{ème} siècle, d'échelle mondiale. Cette reconnaissance des meilleurs dans le domaine des Lettres, indépendamment de leur origine nationale, permettrait la formation une élite mondiale dégagée des affiliations et des passions nationales. Créée à une époque de moindre production littéraire, de moindre traduction et de moindre mobilité des auteurs, cette instance de légitimation est affectée par de multiples évolutions : la critique externe (sur la représentativité géographique des choix effectués) et interne (la légitimité d'un espace provincial à dire le goût), la concurrence des autres grands prix et de nouveaux prix mondiaux ou régionaux rendent difficile la perpétuation de l'eurocentrisme que livre la série statistique des 108 Nobels et de leur capital spatial. Pour résoudre la distance entre l'utopie mondiale et la série statistique réelle, il nous semble que l'Académie suédoise a progressivement mis en valeur des individus aux propriétés remarquables : forte mobilité, forte plasticité. Ces citoyens du monde, leur œuvre et leur légende, propagent à leur tour l'idéologie et le mouvement qui les ont produits. Le prix Nobel tend alors à se comporter comme une utopie auto-réalisatrice. Le champ littéraire mondial isomorphe de l'utopie advient en partie parce que l'institution Nobel le produit, en faisant

entrer dans la mondialisation la croyance littéraire elle-même. Nous avons observé également comment le capital spatial de la Suède qui pouvait apparaître initialement comme un handicap devient dans un monde hautement concurrentiel et dangereux, un atout. À l'heure où certains festivals de musique ou de littérature se déplacent au gré des opportunités offertes par les collectivités, il n'est pas facile d'imaginer que le Nobel quitte la Suède, ni pour un autre lieu périphérique, ni pour une place centrale de la littérature mondiale. Nous voyons ici un arrangement intéressant entre le capital spatial d'un petit État nordique devenu une ressource paradoxale dans une mondialisation culturelle concurrentielle, et la stratégie de promotion, sinon d'auteurs-monde, du moins d'auteurs sérieusement mondialisés. Mais un auteur mondialisé n'est pas en suspension dans la mondialisation, son parcours est un ensemble de trajets et de lieux d'écriture, c'est-à-dire de lieux de ressources littéraires et économiques. Bien plus que les pays, il nous apparaît que le lieu (d'échelle locale/aire urbaine) et le réseau (un ensemble discontinu de lieux interconnectés) sont les principales formes que prennent les lieux d'écriture des auteurs mondialisés.

Quelque soit le niveau scalaire apparent des objets étudiés, nous y avons trouvé une combinaison d'échelles. Le bouillonnement scalaire que nous avons cru observer chez nos étudiants, nous le voyons aussi chez la plupart des acteurs. Lorsque le bouillonnement n'est pas visible, c'est peut-être qu'il se passe autre chose, par exemple, une réduction du jeu scalaire : provincialisation, institutionnalisation, répétition, patrimonialisation, touristification.

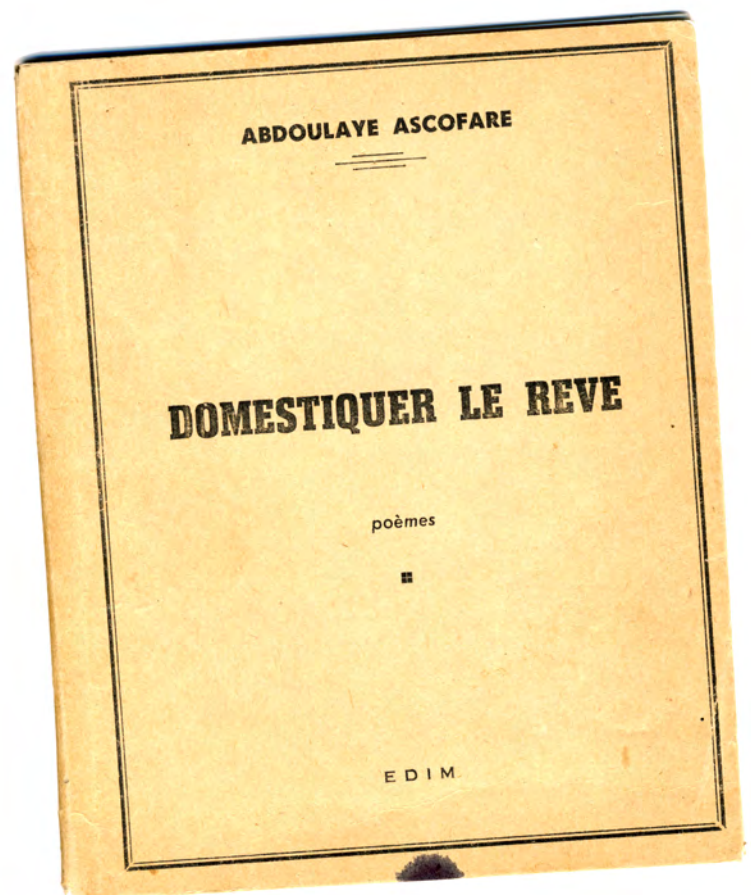
Quoiqu'il en soit, nous avons tenté de résister à faire de l'échelle un acteur en propre. Olivier Orain le rappelle dans sa contribution à *Échelles et temporalités en géographie* (Robic, 2004). *Je conclurai ces réflexions sur le rôle heuristique des « échelles » en insistant sur l'alternative qu'elles représentent face à une « ontologie scalaire » que je me suis efforcé de mettre à jour dans le cœur de mon cours. Quelle que soit la conception de la géographie que nous défendons, nous ne sommes pas obligés de penser qu'il y a des niveaux d'observation intangibles. Au contraire, nous pouvons faire l'hypothèse que la définition d'un ou de plusieurs niveaux ici et maintenant fait partie de ce qu'il faut sans cesse remettre sur le métier. Dans une géographie proprement humaine, ou sociale, il y a des niveaux plus évidents que d'autres : l'individu, le groupe, la société. Encore faudrait-il être certain que ces niveaux de socialisation peuvent être réifiés en l'espèce d'espaces (ou de territoires). Certains franchissent le pas avec allégresse. Font-ils œuvre utile ? ou convaincante ? C'est un autre débat³²⁶.*

L'étude de deux expériences nationales, Mali (troisième partie) et Corée du Sud (quatrième partie) va maintenant être menée sur des questions propres à chaque espace. Une question commune est néanmoins adressée aux deux terrains. Malgré la richesse des actions entreprises aux autres niveaux scalaires, malgré le bouillonnement, l'action est-elle vraiment efficace sans une action publique nationale ?

326 Manuscrit auteur - <http://hal.inria.fr/docs/00/08/20/55/PDF/echelles.pdf>
page 20.

Troisième partie

L'ajustement structurel de la littérature malienne



Sommaire

Introduction | 233

31/ La construction d'une culture nationale malienne | 241

32/ Les normalités à l'épreuve du réel | 283

33/ 2012, Mali, année zéro | 341

Synthèse | 371

Document 88 : une couverture des EDIM

Abdoulaye Ascofaré, 1973, *Domestiquer le rêve*, Éditions et imprimeries du Mali, l'éditeur public de l'État malien. Publié sous la dictature militaire, ce texte poétique et engagé suscite l'inquiétude des proches de l'auteur, qui ne sera finalement pas inquiété.

232 | Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littérature

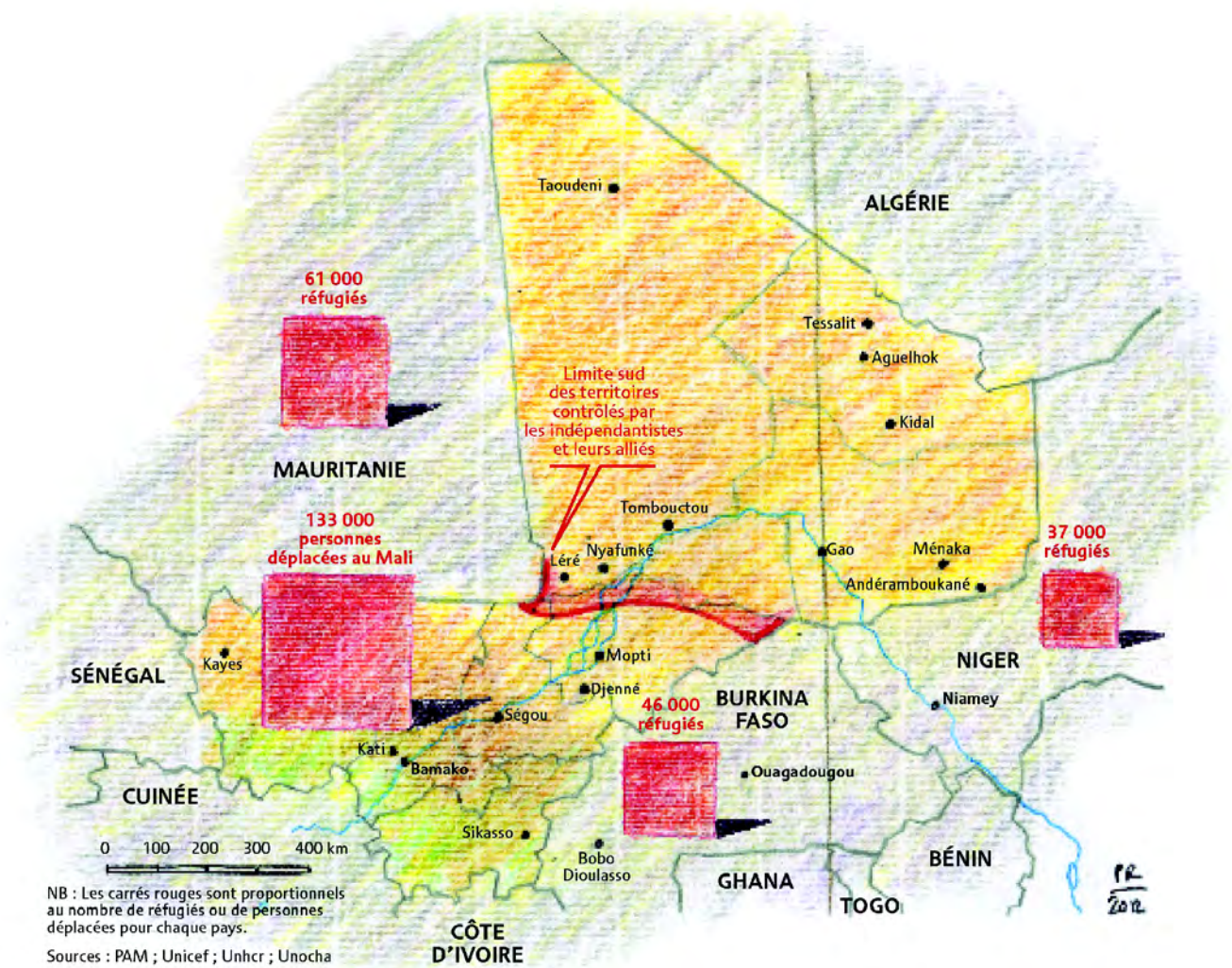
Introduction

Notre premier terrain national est un pays du Sud. Non occidental, non développé économiquement. Privé de gouvernement souverain, soumis à une partition de fait du pays depuis le printemps 2012 (300 000 réfugiés et déplacés), engagé avec un médiateur lui-même peu fiable (le gouvernement burkinabé), la République du Mali est un État ouest-africain entré en crise profonde. Il l'était certainement déjà au début de notre enquête. C'est du moins ce que peu à peu nous comprenions dans les informations que nos interlocuteurs du printemps 2011 nous faisaient partager : corruption généralisée, fiction de démocratie représentative, forte réduction des perspectives individuelles et collectives, dualité sociale et linguistique extrême, faillite de la gouvernance et crise du sens. Nous avons écrit la majeure partie de notre texte malien à l'été 2011. La crise du printemps 2012 ne change rien d'essentiel à l'analyse. Que le Mali soit une victime collatérale de la « sale guerre » algérienne, et, plus directement, de la chute de Mouammar Khadafi, « grand ami » du Mali n'annule pas le constat : ce qui est advenu aujourd'hui n'est nullement en contradiction avec ce que nous écrivions neuf mois plus tôt. Notre hypothèse d'une crise sociétale sévère éclaire autant l'abandon du Nord que l'explosion militaire du 22 mars à Bamako et ses suites. Ces événements fragilisent et dégradent la vie des gens, mais semblent intensifier en retour le sentiment national, cet élément de l'être-ensemble contemporain et de l'agir national. C'est du moins l'espoir d'un certain nombre de nos interlocuteurs.

À propos d'une enquête de terrain

Doublement opportuniste, le choix du Mali s'est imposé dans notre recherche en raison de la diversité des problématiques et des hypothèses « sudistes » et/ou postcoloniales qu'il était possible d'y soumettre à l'enquête, tout en présentant pour des raisons propres au chercheur des facilitations d'ordre scientifique, relationnel et linguistique. En effet, notre expérience de la culture malienne comme les entretiens exploratoires menés l'année précédant le départ en mission attestaient bien que la scolarisation malienne faible et chaotique, la forte diversité linguistique d'une population de quatorze millions d'habitants majoritairement jeunes, les limites connues des infrastructures et des politiques culturelles locales, mais aussi la très forte extraversion de tout ou partie de la société malienne à l'intérieur même du jeune projet national malien, pouvaient intéresser la question de la littératie. Nous trouverions au Mali une littératie postcoloniale. Déficitaire dans un État de type dépendant et/ou limité, cette littératie serait aussi portée par des logiques de développement endogène dans une géographie malienne fortement mondialisée. Depuis la « révolution » de 1991 et la démocratisation, la République du Mali semblait être entrée dans un cercle vertueux de reconnaissance internationale : modèle de démocratie pluraliste dans un État subsaharien à très forte majorité musulmane, bon élève des institutions internationales et des politiques d'ajustement structurel, forte identité culturelle reconnue à l'étranger (pays dogon, musique mandingue, culture touarègue notamment) et même décisive pour le développement d'un tourisme significatif (voir aussi *fleuve, désert et falaise* dans le registre paysager). Au contraire, dans la décennie qui suit les attentats du 11 septembre 2001, la dégradation progressive de la situation sécuritaire au Nord (réactivation du conflit avec des groupes touaregs, exportation de la guerre civile algérienne, puis de la guerre civile libyenne vers les

pays sahéliens, montée des enjeux du contrôle des ressources minières exploitées et à venir, implantation d'une nébuleuse salafiste plus riche que la société locale, interventions militaires occidentales), mais aussi la stagnation économique et celle des principaux indicateurs de développement, l'impact d'une corruption généralisée et connue de tous : le Mali devient un État faible et vulnérable, tant au Mali qu'à l'extérieur. C'est donc à la retombée douloureuse d'un certain enthousiasme au Mali et pour le Mali que se situe notre enquête. Nous quittons Bamako en février 2012 quelques semaines avant le coup d'État militaire et la brutale partition du pays qui va l'accompagner – document 89.



Document 89 : le Mali coupé en deux, printemps 2012

Début avril 2012, nous mettons en relation électronique Mohomodou Houssouba, intellectuel malien originaire de Gao avec Philippe Rekacewicz, journaliste et cartographe au *Monde Diplomatique*. La carte de Philippe Rekacewicz accompagne le texte de Mohomodou Houssouba, publié le 9 mai 2012.

<http://blog.mondediplo.net/2012-05-09-Le-Nord-Mali-aux-mains-des-rebelles>

Éditeur à deux reprises de Mohomodou Houssouba (2002 et 2004), auteur malien expatrié aux États-Unis, puis en Suisse alémanique, rencontré via les réseaux sociaux maliens émergents (la liste de discussion « MaliNet »³²⁷) au début des années 2000, nous avons l'opportunité de nous rendre à Bamako et dans la région de Gao en 2003 à son invitation. Nous gardons de ce voyage au village songhaï de Bagoundié des souvenirs structurants : pauvreté matérielle villageoise et hospitalité familiale élargie, familles doublement engagées dans l'oralité et dans une méritocratie de l'école « soudanaise » peut-être déjà disparue, mais encore visible dans le parcours de nombreux habitants émigrés à Bamako ou expatriés (Europe occidentale, Ex-URSS, États-Unis). Dès 2003, ces formes de réussite par l'école nous sont présentées sur place comme menacées et notre enquête de 2011 va réactiver immédiatement la représentation malienne d'une grave crise scolaire, voire d'une impasse scolaire structurant la crise de la société malienne toute entière. En novembre 2010, nous commençons la préparation de la mission par une série d'entretiens approfondis avec Mohomodou Houssouba. Devenu chercheur associé à l'Université de Bâle, auteur et intervenant littéraire et scientifique, celui-ci nous entraîne sur la question des langues nationales et des productions en langues nationales en même temps qu'il nous évoque l'émergence d'une culture urbaine bamakoïse dynamique en rapport avec la très forte croissance de la capitale malienne devenue véritablement *afropolitaine* (Mbembé, 2010). L'essentiel du travail d'enquête ayant été mené grâce au français, il semble évident que la francophonie du Mali s'est présentée comme un facilitation négative : l'enquête formelle est facilitée, mais sous-estime la « fracture » francophone au sein de la société malienne, observée au village, mais aussi à la capitale, dans un double gradient féminin et populaire. La dégradation de la situation sécuritaire au Niger en janvier 2011 fragilise le projet de mission, les autorités françaises étendant la zone déconseillée aux ressortissants français à l'ensemble du Mali³²⁸. Nous partons finalement le 19 janvier 2011 à Bamako pour une durée de sept semaines réaliser une série d'observations et d'entretiens avec des acteurs culturels maliens. Nous revenons en février 2012, pour deux semaines, à l'invitation de la Rentrée littéraire malienne, le festival de littérature de Bamako porté par des acteurs maliens, afin de restituer une partie de notre travail sous forme d'un atelier public et de compléter nos enquêtes, en ville et dans le Festival lui-même.

Le déroulé matériel et intellectuel de l'enquête

Le stress sécuritaire étendu par le gouvernement français à l'ensemble du Mali a de fait limité nos déplacements. Les chercheurs de l'IRD en poste à Bamako sont au même moment interdits de sortie de la capitale, et, en mai, la France rapatrie ses volontaires internationaux. C'est donc principalement dans la

327 « Après avoir pris l'initiative de recenser en 1995 les Maliens connectés sur Internet et bien avant que le Mali soit lui-même connecté au réseau des réseaux, un groupe d'étudiants maliens vivant en Amérique du Nord entreprend en janvier 1996 de mettre en place un dispositif permettant de rassembler tous les Maliens de l'extérieur et sympathisants du Mali présents sur Internet. Naît alors au Massachusetts Institute of Technology une liste de diffusion dénommée Malinet qui permet aux abonnés d'échanger des messages électroniques via Internet. Avec l'ouverture du Mali à Internet à la mi 1997, la liste sera transférée sur le serveur de la société BINTTA à Bamako, qui est le principal pourvoyeur d'accès Internet dans le pays. » www.alliance21.org/2003/article859.html

328 « Missions à destination du Mali, de la Mauritanie, du Niger et de la Tunisie.

Les missions à destination de la zone du SAHEL (Mauritanie, Mali, Niger) sont expressément déconseillées et toute demande formulée au service du FSD recevra dans l'immédiat un avis clairement négatif. Se rapprocher du service du FSD pour tout complément d'information et conseil. »

Joseph Illand, Fonctionnaire de Sécurité et de Défense du CNRS, email janvier 2011.

capitale et lors de brefs séjours à proximité de Bamako (Ségou et Kita) que nous construisons notre enquête. Cette limitation spatiale ne nous a pas permis de revisiter nos « pré-terrains » de 2003 dans la région de Gao (totalement vidée de ses touristes) ou de découvrir la littérature du pays dogon comme nous l'avions imaginé. Centré sur la capitale et deux villes proches, nous avons réalisé près de 80 entretiens formels d'acteurs culturels maliens : responsables de bibliothèques, libraires, éditeurs, auteurs, artistes, imprimeurs, responsables scolaires et universitaires, enseignants, journalistes. Ces entretiens formels, accompagnés d'observations matérielles, n'ont pas été enregistrés. Ce choix s'est imposé par pragmatisme : simplicité, efficacité, respect et sécurité de nos interlocuteurs. Tous ont été pris en note et retravaillés les jours suivants, puis en écriture dans les trois mois qui ont suivi notre retour en France, en 2011 pour la première série, en 2012 pour la seconde série. Nous proposons une interprétation de ces entretiens dans le [document 90](#), entretiens dont nous avons signalé le principal biais dans la partie 14 : pas d'entretiens en langues nationales, peu d'entretiens avec des personnes issues des classes populaires, peu d'entretiens avec des femmes.

Groupe ou thématique	Nombre d'entretiens	Dominante / résidu
Total	77	(janvier 2003), (novembre 2011), février-mars 2011, février 2012, skype, mail et téléphone.
Interlocuteurs professionnels	70	Ambiance francophone complète, prise de rendez-vous facile, très bon accueil, parole libre sauf rares exceptions, (contrôle/repérage, vacuité) Intérêt réciproque variable (questions au questionnaire), intérêt pour la restitution.
Interlocuteurs diplômés, lettrés	64	Parcours très variés : formation initiale sur place, à l'étranger, formation adulte sur place, à l'étranger Parcours professionnels dilatés.
Interlocuteurs populaires	4	Libraires par terre, pas de rendez-vous, discussion sur la durée et la répétition, très bon accueil sauf grossiste. Francophonie moins présente.
Femmes	12	Rareté, mais généralement faible auto-référence : nous parlons peu du genre (neutralisation ?).
Groupes formels	4 (1 entretien pour chaque groupe)	Organisés par nos soins et/ou avec le Festival de la Rentrée littéraire malienne, forte féminisation de 3 des ateliers, forte présence féminine dans le déroulé.
Groupes informels	multiples	Le passage régulier dans plusieurs <i>grins</i> masculins, lieux de parole sur place et à distance (appels téléphoniques constants, déplacements à moto, renouvellement des participants) a été fructueux pour l'apprentissage politique, social et relationnel. Les <i>maquis</i> sont un autre lieu relationnel, où la présence de la musique a pu être observée, discutée et vécue.

Rapport à la recherche-action		Nous avons identifié des partenaires possibles (auteur, éditeur) pour notre projet de livres jeunesse bilingues.
-------------------------------	--	--

Document 90 : la structure des entretiens au Mali

Compte-tenu de la richesse des acteurs, de la variété des mode de rencontre et de l'interaction, le classement dans chaque catégorie s'entend ici poreux et indicatif, même si nous n'avons pas voulu faire de double compte, les positions multiples sont la réalité. La sincérité des acteurs a été favorisée, nous le pensons, par l'absence d'enregistrement et la mise en système que nous avons pratiquée : annonce des rendez-vous passés et à venir, dans le cadre de notre projet de recherche, recherche facilitante des liaisons. (F. Barbe, 2012)

Compte-tenu de la tension et de la dégradation de la situation politique au Mali, l'annexe des entretiens n'est pas accessible dans la version publique du doctorat. La publicité et notamment la mise en ligne rendent le dévoilement de ces données particulièrement facile et problématique. On ne peut à la fois déplorer la captation et la surveillance (marchande et/ou étatique) des réseaux sociaux et des communications électroniques, et ne pas assurer à la recherche scientifique et à ceux qui ont accepté d'y participer, une certaine protection de la vie privée. Logé chez l'habitant, via notre réseau malien, nous sommes pris dans une vie quotidienne où les entretiens informels apparaissent très importants et même totalement nécessaires à une interprétation correcte des entretiens formels. Dans cette dialectique formel/informel, réside, nous le croyons l'essentiel de l'apport de cette enquête et nous en remercions à nouveau nos interlocuteurs. Dans une société urbaine du téléphone portable et dans un milieu culturel numériquement restreint, beaucoup de nos interlocuteurs se connaissent, formellement ou non : nous remontons des carnets d'adresses, recoupons et validons des informations à partir des liens donnés en entretien. Nous constituons en parallèle, par consultation sur place, achat ou emprunt, une bibliographie malienne inédite. Enfin, nous nous présentons comme chercheur et aussi éditeur intéressé par l'interculturalité et le multilinguisme, en somme comme un entrepreneur culturel français alternatif, prêt à partager à égalité un projet avec des entrepreneurs culturels maliens (une collection d'albums jeunesse « français + une autre langue »). En tant qu'auteur, nous réalisons, pendant la mission, deux petites fabrications/collages géopoétiques aux presses *Jamana* (imprimerie de la coopérative multimédia éponyme, opérateur historique du livre indépendant au Mali), que nous diffusons sur place et exportons en France. *Les Fleurs du Mali de Charles Baudelaire*³²⁹ (volume # 1 *Komaba Blues*, volume # 2 *Takamba Mali Tour*) sont réalisées aux conditions techniques de l'imprimeur, en papier journal (un papier qui coûte deux fois moins cher et intéresse ceux qui, dans cette imprimerie, au Mali ou ailleurs, réfléchissent à la diffusion du texte dans les sociétés à faible pouvoir d'achat et au lien presse/livre en l'absence d'un système fiable de diffusion. Cette prise géopoétique a été un moyen d'épurer et d'élever notre écriture académique. Elle est aussi un moyen d'inscrire la relation dans la durée et de multiplier les opportunités de produire de la connaissance. L'ensemble du déplacement et de l'enquête se présente comme une recherche-action adaptée au parcours du chercheur comme au contexte sociétal du Mali de 2011-2012.

329 À lire dans l'annexe électronique.

Hypothèses et cheminements

Nous venons à Bamako avec une hypothèse double.

La première est clairement nationale. Il s'agit de vérifier si la République du Mali, née en 1960, est engagée dans un développement de sa littérature qui ressemble au modèle standard d'émergence des littératures nationales décrit notamment par Pascale Casanova (1999). Il s'agit de confronter ce modèle aux dimensions de la postcolonie et de la pauvreté matérielle. Nous travaillons ainsi notre hypothèse principale, celle des dimensions scalaires de la littérature et en particulier, le devenir de l'échelle nationale : le modèle développé ailleurs résiste-t-il aux difficiles conditions socio-économiques et à la diversité culturelle et linguistique d'un petit pays du Sud ?

La seconde hypothèse porte plus spécifiquement sur la langue comme centre de toute littérature. Et d'abord, comprendre quelle langue est parlée au Mali. Le clivage de la question linguistique nous saute à la figure : clivage quotidien entre français et langues nationales, entre la langue nationale véhiculaire et les autres langues nationales, clivages idéologiques et sociaux associés. Complémentarités aussi. Les exemples précis que nous présentons montrent la centralité de l'enjeu linguistique dans le développement de la littérature contemporaine. L'hypothèse d'un devenir de la société malienne profondément lié à la question linguistique est notre seconde hypothèse.

Notre restitution relue localement³³⁰ prend la forme d'une argumentation progressive : d'abord les conditions mêmes de production de l'objet géographique dont nous parlons (« le Mali »), puis la difficile (re)production de cet État-nation jeune (en tant qu'État et dans sa population) sous la double contrainte de l'héritage anti-démocratique (dictature militaire de 1968 à 1991) et de la privation de souveraineté économique (l'ajustement structurel à partir des années quatre-vingt). Puis nous interrogeons les politiques publiques nationales et internationales. Elles nous semblent fonder une sous-littérature sévère qui affecte le développement de la nation malienne. Enfin, nous proposons une réflexion de géographie appliquée. Appuyé sur la parole croisée des acteurs et nos propres observations, sur une restitution collective en février 2012, l'ensemble de ce cheminement a ses limites (une approche par la capitale plutôt que par le pays profond, une certaine superficialité liée à la durée des terrains) et ses qualités (la diversité des acteurs rencontrés, leur mise en relation, dans une combinaison heuristique, le compagnonnage sur la plus longue durée avec des observateurs privilégiés). Partout, le mélange du formel et de l'informel est notre sauvegarde.

Dans la partie 31 (« La construction d'une culture nationale malienne »), nous interrogeons les conditions de production d'un État-nation « à toute allure et sous contraintes ». À quel moment et pour quelles raisons, le Mali existe-t-il ? Son identité objectivée est-elle différente de l'identité malienne subjective ?

330 Trois acteurs maliens, Mohomodou Houssouba, Jean-Noël Keïta et Saloum Tabouré ont accepté de relire et de discuter le premier manuscrit de 2011 et y ont apporté de nombreuses remarques et observations, dont nous les remercions.

Dans la partie 32 (« Les normalités à l'épreuve du réel »), nous envisageons de manière paradoxale, à travers différents exemples pourtant normatifs, que la norme soit en fait l'état d'exception rendant si difficiles les stratégies d'accumulation de capital de quelque nature que ce soit. Le modèle d'émergence littéraire, les outils et les équipements de la littératie, les inégalités socio-spatiales sont sollicités.

Dans la partie 33 (« 2012, Mali, année zéro »), nous essayons de mettre en relation la crise scolaire et éditoriale avec l'idéologie dominante de l'État malien et de ses partenaires extérieurs, une relation partiellement réglée par une corruption significative. Nous tentons de reconnaître les lieux de blocage. Deux semblent particulièrement intéressants à dénouer. La régulation de la concurrence déloyale entre le livre français et le livre malien nous paraît un facteur nécessaire (mais non suffisant) de normalisation de la littératie malienne. En l'absence de cette régulation, nous ne voyons aucune évolution volontariste possible. Elle implique la prise en compte du marché réel et des acteurs concrets de la société malienne au village, à Bamako, dans la sous-région, dans la diaspora. Dans les deux cas, le jeu scolaire et celui des mobilités sont activement sollicités : le Mali n'est ni un isolat, ni un territoire monosculaire

31/ La construction d'une culture nationale malienne

La République du Mali (*un peuple, un but, une foi*) est un État jeune qui a fêté son cinquantenaire en 2010. Sa genèse territoriale et sociétale complexe repose sur un palimpseste de formes étatiques disparues (empire du Ghana, empire du Mali, empire songhaï) qui nourrissent l'identité et l'imaginaire malien à l'intérieur de frontières hétéronomes ; d'autres formes étatiques plus récentes, souvent spatialement plus restreintes ou plus mobiles (royaume bambara de Ségou, empire du Macina, empire Toucouleur pour les plus grandes) ; un dernier empire, contemporain de la pénétration coloniale, le Wassoulou de Samory Touré, caractérise un mode de construction étatique à la fois rapide et qui s'inscrit difficilement au-delà du temps de sa conquête. Ces processus d'agrégation géopolitique s'appuient souvent sur une idéologie islamique et des pratiques de coercition dont Yambo Ouologuem a fait la matière de son *Devoir de violence* (1968). Le Soudan français est créé le 18 août 1890, à partir de la région de Kayes et du Haut Sénégal, point d'entrée pour la conquête militaire et la colonisation progressive de l'actuel Mali. La capitale administrative est implantée en 1904 dans un ancien nœud commercial délaissé, Bamako. Les limites territoriales actuelles sont fixées dans les années cinquante, dix ans seulement avant l'accession à l'indépendance. Ces futures frontières nationales ne recouvrent pas les limites historiques des entités territoriales évoquées plus haut et dissimulent les processus de mobilité et d'islamisation toujours à l'œuvre aujourd'hui. Dans le récit national et la culture populaire, il nous a semblé que la résistance à la colonisation est principalement incarnée par Samory Touré. Le [document 91](#) reproduit une carte des résistances africaines en Afrique Occidentale, extraite de *La Grande Épopée d'Al Hadj Omar* de Chiaka Diarassouba paru aux EDIM, l'éditeur public du Mali indépendant en 1982. Mais, globalement et notamment dans la littérature jeunesse, c'est indéniablement la figure précoloniale de Soundjata Keïta (1230-1255) qui est privilégiée et propose un âge d'or du Mali délié de toute interaction coloniale. L'auteur, Chiaka Diarassouba, est une figure intéressante du Mali contemporain. Cadre territorial, produit des premières formations post-bac maliennes, ardent défenseur de la méritocratie scolaire, auteur de plusieurs livres (récits, poésie) aux EDIM et à Jamana (*L'épopée songhaï*, 2009), petit mais précoce éditeur (Fadiya, 1991), il est le directeur de cabinet d'Alpha Oumar Konaré lorsque celui-ci est ministre d'ouverture du dictateur Moussa Traoré (Ministère des Sports, des Arts et de la Jeunesse, 1978-1980), en charge de la construction du Palais de la Culture et de la rénovation du Musée de Bamako, il s'est aussi fortement investi dans le secteur minier, dont il est aujourd'hui le promoteur enthousiaste³³¹.

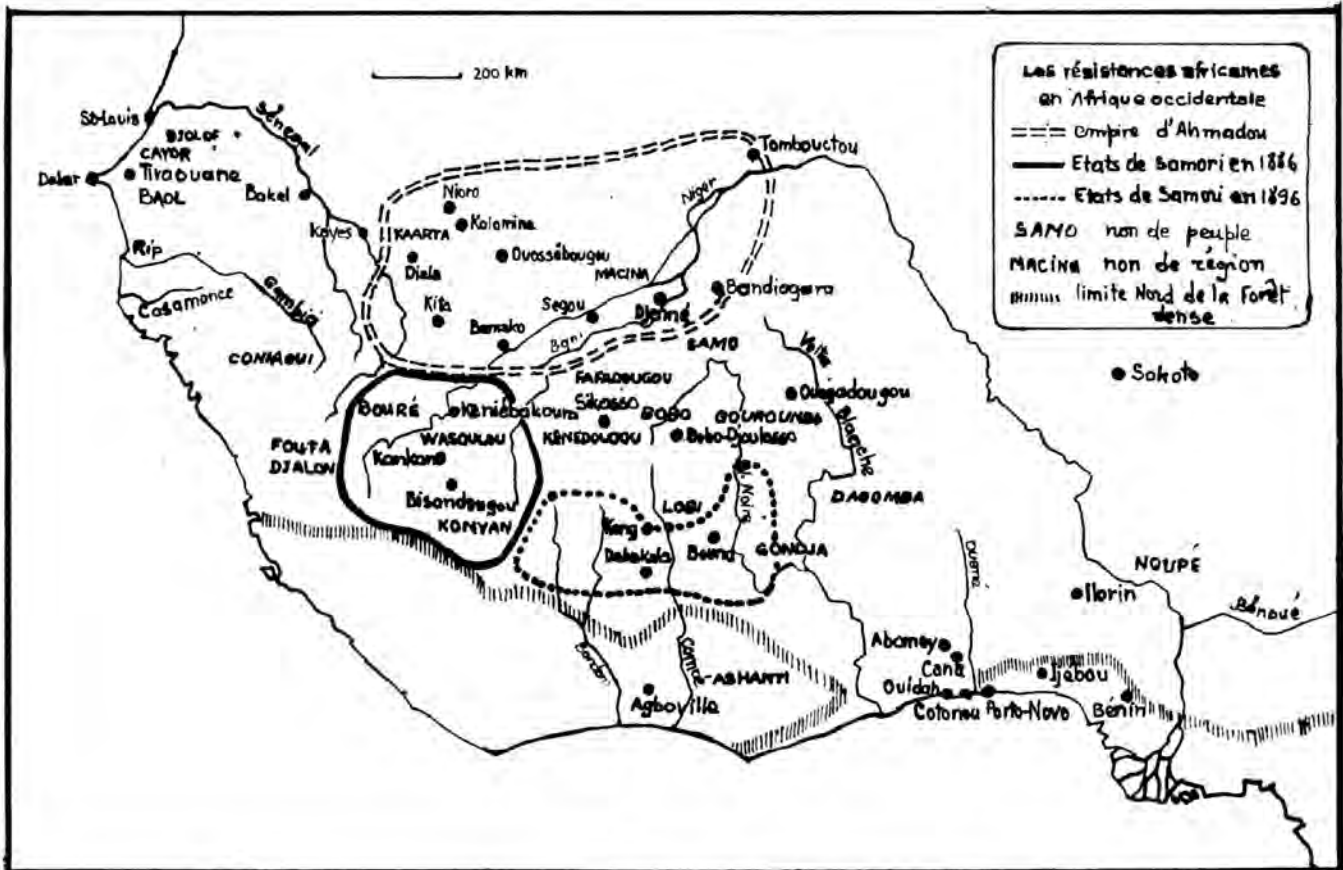
L'aporie coloniale

Le temps colonial est marqué par l'arbitraire répressif, une mise en rivalité des groupes ethniques, la sous-intégration (scolaire, sanitaire, logistique), mais aussi par l'exploitation des ressources agricoles (coton, arachide) et le fantasme récurrent d'un grenier rizicole soudanien dans le delta intérieur du Niger, à

331 « La découverte du pétrole ne le fait point sursauter. Selon lui, avant le pétrole, le Mali doit d'abord explorer d'autres minerais que son sous sol renferme en plus de l'or, à savoir : la bauxite, le fer le manganèse, le lithium, le tantale... »

www.maliweb.net/news/non-classe/2011/07/04/article.25489.html

l'origine du travail et des déplacements forcés de population par l'Office du Niger. La forte émigration vers le Sud, francophone ou anglophone, qui inquiète fortement l'administration coloniale à la fin du second conflit mondial. Ces déplacements, porteurs d'une intégration régionale spontanée, témoignent de l'impasse du système colonial finissant et prennent parfois l'allure d'une véritable fuite.



Document 91 : la résistance à la colonisation

Cette carte des résistances africaines en Afrique Occidentale est extraite de *La Grande Épopée d'Al Hadj Omar*, Chiaka Diarassouba, 1982, Éditions-imprimeries du Mali, Bamako, page 56.

La construction coloniale n'est pas que vol et forçage. Elle ne peut non plus être mesurée à l'aune d'une impossible métrologie du « rôle positif » de la colonisation, comme le législateur français a tenté de le faire dans la loi du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés, loi modifiée par décret un an plus tard³³². En effet, en usant des mots d'Achille Mbembé dans *Sortir de la grande nuit, essai sur l'Afrique décolonisée* (2010), on peut décrire la colonisation comme massivement coercitive, mais aussi comme massivement idéale : elle est *soft* autant que *hard*. Elle est proliférante. *Carcasse de métal sertie de bijoux splendides, [le*

332 www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?sessionId=D84A8BDDE87F66C210DEF98FC2B96319.tpdjo03v_3?cidTexte=JORFTEXT000000444898&idArticle=&dateTexte=20110616

colonialisme] participait par ailleurs de la Bête et du fumier. Lent brasier dispersant partout ses panaches de fumée, il chercha à s'instituer à la fois comme rite et comme événement ; comme parole, geste et sagesse, conte et mythe, meurtre et accident. Et c'est en partie à cause de sa redoutable capacité de prolifération et de métamorphose qu'il fit trembler le présent de ceux qu'il s'était asservis, s'infiltrant jusque dans leurs songes, remplissant leurs cauchemars les plus affreux, avant de leur arracher d'atroces lamentations.[...] Habitée à vaincre sans avoir raison, [la colonisation] exigea des colonisés non seulement qu'ils changent leurs raisons de vivre, mais aussi qu'ils changent de raison – des êtres en écart perpétuel³³³. La Fédération du Mali, regroupant Sénégal et Soudan, imaginée le 4 avril 1959 et réalisée le 20 juin 1960, explose quelques semaines plus tard. Les dirigeants soudanais sont arrêtés à Dakar et remis dans le train pour Bamako. Le 20 août 1960, il ne reste plus aux leaders soudanais, Modibo Keïta à leur tête, qu'à se résoudre à proclamer l'indépendance de leur pays sous le nom de Mali³³⁴. C'est dans ce Mali moderne, qui tire son nom d'un grand empire médiéval et qui assume pourtant l'ensemble contradictoire des histoires ethniques, nationales ou étatiques qui ont forgé ses habitants et ses territoires, que nous proposons maintenant un travail d'enquête géographique fondé sur la pratique mixte du terrain et des archives (au sens étendu du terme).

Une géographie vécue qui fait « récit de mission » (récit de voyage)

En relisant Armand Frémont (*La région, espace vécu*, 1976), nous nous arrêtons sur son opposition entre espace « vécu » et espace « aliéné ». *L'aliénation*, dit-il, *vide progressivement l'espace de ses valeurs pour le réduire à une somme de lieux réglés par les mécanismes de l'industrialisation*, tandis que *l'espace « vécu » devrait participer à la promotion de cette idée toujours nouvelle : le bonheur*³³⁵. Bien que la perspective de Frémont soit particulièrement intégratrice (de la figure du fou ou de celle du délinquant), l'époque est massivement tournée vers l'aménagement physique des lieux, « l'aménagement du territoire » classique. Quelques pages plus loin, c'est bien un dessin d'urbaniste (Le quartier de la Défense en vue oblique) qui illustre la suite de l'argumentation. Certainement, l'urbanisation malienne et, avant elle, les fronts du travail forcé colonial renvoient, dans le contexte de la sous-intégration physique, à ces mêmes formes d'aliénation issue du développement ou du mal-développement. Toutefois, la « vie » et « l'aliénation » sont à entendre autant dans des politiques idéelles et sensibles que dans la trace des chantiers de construction. Ici, la vie ou l'aliénation, c'est aussi celle du chercheur en mission (enthousiaste, déprimé, empêché, mystifié, raisonné, épuisé, enchanté). C'est aussi celle de la société d'accueil envisagée dans ses dispositifs culturels et ses méthodes : le style éducatif, le choix des langues, la pression sociale, l'harmonie du genre, le mode de reconnaissance sociale, les parois et murs « invisibles », etc.

333 Achille Mbembé, *Sortir de la grande nuit, essai sur l'Afrique décolonisée*, 2010, La Découverte, pages 15 et 16.

334 Moussa Mara, 2010, *L'État au Mali, géniteur de la Nation, Facteur d'Intégration, Catalyseur d'expansion*, tome 1, *présentation et diagnostic*, Bamako, auto-édition 2010, page 54. Ce gros livre de 375 pages, somme historique, juridique et politique, destinée manifestement aux étudiants maliens, est auto-édité par cet homme politique jeune et présenté comme un rénovateur, maire de la commune IV de Bamako. Imprimé chez l'un des imprimeurs historiques du Mali, la Nouvelle Imprimerie Bamakoise, l'ouvrage construit comme un ouvrage de référence et en même temps auto-édité, illustre un certain état du marché du livre, mélange de qualité et de désorganisation.

335 page 249 de l'édition Flammarion.

La bascule entre espace vécu et espace aliéné vient alors s'incruster dans la bascule entre espace colonial et espace souverain. Les deux bascules ne superposent pas, ce serait plus simple, mais non : Yambo Ouologuem, le « nègre soixante-huitard », objet de violentes polémiques le menant au retrait littéraire, en a été le chroniqueur malheureux. À cet endroit de la rencontre, l'idéologie et le verbe sont rois, l'émoi et l'émotion sont sollicités et agissants. La prophétie auto-réalisatrice³³⁶ est sinon un outil conscient, du moins une manière de décrire bien des phénomènes géographiques. De ce point de vue, une mission peut être auto-réalisatrice (on trouve finalement ce que l'on a imaginé trouver, les résultats obtenus sont produits par les conditions de réalisation de la mission), mais la société elle-même vit dans une sorte de prophétie auto-réalisatrice permanente, fondatrice du lien primordial de toute société et marquée par cette prophétie performative initiale, la proclamation de la République du Mali : *Le Mali existe, vive la République du Mali !* Une prophétie réitérée aux générations successives d'écoliers (de plus en plus nombreux à réitérer donc). Pour approcher cette matière qui choquera les nationalistes coutumiers de la naturalisation des faits sociaux et spatiaux, c'est donc chez les acteurs eux-mêmes qu'il faut aller prendre langue. Entre vie et aliénation. Il a donc semblé au chercheur que commencer par quelques portraits d'acteurs « remarquables » et « ordinaires » à la fois, permettait d'entrer dans une géographie vécue, pleine de la densité humaine du Mali, et de rendre compte au plus près du type d'entretien que nous avons pu y mener – ni science exacte, ni protocole répétitif, ni auberge espagnole, ni errance, une mission « vécue ». C'est la réalité d'une situation d'enquête qu'il faut ainsi tenter de rendre visible au lecteur, avant d'analyser les dispositifs culturels nationaux et/ou importés, créolisés.

311/ Parcours d'acteurs culturels maliens

Le masculin est de rigueur ici, non par prééminence virile, mais par effet statistique. En effet, nous n'avons rencontré que peu de femmes au cours de nos entretiens formels : une éditrice (avec une expérience internationale), une responsable d'une institution culturelle publique, deux enseignantes (une à l'Institut National des Arts, une autre à l'Université), une directrice d'école privée (d'origine française), une libraire formelle (avec une expérience régionale), une assistante d'ONG malienne (financée par l'aide canadienne). Malgré les réserves d'une enquête courte, nous croyons pouvoir affirmer que notre échantillon reflète assez fidèlement l'état de féminisation du secteur culturel, système éducatif inclus et musique mise à part. Nos entretiens se sont donc déroulés essentiellement entre hommes, même si des femmes, épouses ou employées, pouvaient être parfois présentes en arrière-plan. Il y a là un préalable majeur. La place restreinte des femmes dans le secteur culturel, la filière du livre, l'enseignement, en réalité, l'ensemble du secteur de la littérature, saute aux yeux, suggérant que nous nous trouvons encore dans la transition de la littérature, proche de son ancien régime pré-moderne et masculin. La féminisation actuelle de la lecture-écriture nous apparaît un puissant levier de changement social. S'ils ne se connaissent pas directement, ces quatre personnes évoluent ensemble dans un même espace et chacune d'elles porte sa part de la filière. Sans vouloir incarner le système dans nos quatre acteurs,

336 Jean-François Staszak, 2000, Prophéties auto-réalisatrices et géographie, *L'espace géographique*, n° 2, pages 105 à 119.

nous disons que ce sont là des voix différentes dans la littérature malienne et qu'ils expriment à eux quatre une part significative de la diversité locale.

Le journaliste précaire, musicien et humaniste

Oumar Diawara est journaliste à Bamako – sens du *métier*, vieille moto rétive, carte de presse – et stocke chez lui ses propres archives en reliant toutes les parutions auxquelles il a contribué. Il est particulièrement fier du travail réalisé au *Canard Déchaîné*, qu'il a renommé³³⁷ en écho au célèbre titre français, dirigé et très largement rédigé de 2001 à 2007 – [document 92](#), page suivante. Dans la courette de son petit logement, au cœur d'un quartier populaire du centre de la capitale, il nous montre ses photos de journaliste et aussi de musicien, parfois avec des stars africaines de passage dans les boîtes où il a joué. Guitariste et compositeur-arrangeur, Oumar Diawara a aussi vécu de la musique et c'est même dans ce costume qu'il a le mieux gagné sa vie. Au tournant des années soixante-dix/quatre-vingt, alors qu'il est jeune agent-comptable du Trésor malien à Sikasso, il participe à trois reprises aux Biennales artistiques de Bamako organisées par le gouvernement militaire. Ces Biennales artistiques sont un mélange de rencontres patriotiques formatrices du creuset national malien et de coercition militaro-étatique parfois pathétique³³⁸. À la fin des années quatre-vingt-dix, il joue à nouveau, cette fois dans les boîtes de la capitale, quatre à cinq soirs par semaine, avec son orchestre, le Sélecta Orchestra. Aujourd'hui, même s'il espère reformer un orchestre, Oumar Diawara n'a plus d'instrument, ni de capital pour ré-équiper un orchestre. Il nous explique pourtant avec envie, qu'ici avec un petit système son (une entrée de gamme en France à moins de 1000 €, 300 € en occasion), quelqu'un peut créer son emploi et gagner sa vie. Les livres sont rares et chers au Mali, mais les instruments de musique le sont aussi. Cet acteur singulier et humaniste n'a pas séparé la musique et l'écriture. En adossant ces deux arts, on voit ce levier subtil de transformation au bénéfice du système culturel tout entier. Mais, s'il est bien connu par son pseudo journalistique « Le Viator », la reconnaissance s'arrête là et n'efface pas le sentiment de précarité économique qui accompagne toute sa carrière à partir des années quatre-vingt-dix. En effet, dans le cadre de la réduction des effectifs de la fonction publique exigée par le plan d'ajustement structurel du Mali, l'agent-comptable, entre temps muté à Koutiala, prend sa retraite anticipée en 1991. Il touche un « pactole », une prime de départ de 1,7 million de CFA³³⁹ (au lieu des 2 millions prévus). Parti chercher du travail au Burkina Faso voisin, le « partant volontaire » fait ses premières pages au journal gouvernemental *Sidwaya*. Repéré professionnellement, il se rapproche de Norbert Zongo, le bouillant directeur du journal *L'Indépendant* et en devient l'ami. Celui-ci enquête sur les dérives du gouvernement burkinabé et, à partir de 1997, est victime d'abord de tentatives de corruption, puis de harcèlement et de menaces. C'est dans ce contexte que l'on conseille prudemment à Oumar Diawara de rentrer au Mali, ce qu'il fait en décembre 1997. Son ami journaliste, Norbert Zongo, est assassiné moins d'un an plus tard, en novembre 1998, avec trois autres personnes.

337 Ce quotidien s'appelait initialement *Le Canard Enchanté*.

338 Un de ses collègues qui refuse d'aller jouer à la Biennale est privé de salaire pendant huit mois en représailles. Lui-même, pour se soustraire à une nouvelle sollicitation, recrute un jeune cousin musicien installé en Côte d'Ivoire, lui apprend son répertoire et l'envoie à sa place.

339 Soit 2600 €, une grande partie de cet argent est investi chez sa grande sœur pour créer des locations dans sa concession à Sévaré. En 2008, grâce à l'action de l'association des « partants volontaires » dont il est membre, il obtient comme ses collègues un second et dernier versement de 390 000 CFA (600 €).



Document 92 : la carte de presse du *Canard déchaîné*

La carte de presse du *Canard déchaîné* d'Oumar Diawara, la marque d'un professionnalisme et d'une normalité de type international (la référence) et national (le drapeau) contredite par l'économie précaire et la faible diffusion. (F. Barbe, mars 2011)

Février 2011, nous le rencontrons grâce au contact transmis par un collègue géographe de Caen, David Vigneron, hébergé quelques mois plus tôt chez lui lors d'une enquête sur la décentralisation malienne. Oumar Diawara nous énumère en souriant tous les titres, parfois décédés, auxquels il a contribué à Bamako et à Ouagadougou. En ce moment, il fait des corrections pour *L'indicateur du Renouveau*, écrit des articles pour *Le Patriote* (journal bi-hebdomadaire créé en 1979 et réactivé après la mort de son fondateur en 2010) et un autre journal de même type créé en août 2010, *Le Coq Cocorico*, dont il est le rédacteur en chef, le journaliste et le correcteur. La rédaction de ces deux derniers journaux est dans le salon du propriétaire du titre : deux vieux ordinateurs, un peu d'archives en désordre, la télé bourdonnante, les repas sur place, une jeune stagiaire. Mais, comme il le dit, *on n'a pas encore parlé d'argent*. Sans la gêne que pourrait provoquer la description sans fard de cette pénurie de moyens, le journaliste expérimenté et précaire raconte avec franchise l'absence de salaire, les *per diem*³⁴⁰ des conférences de presse mis bout à bout, les combines des propriétaires de journaux (achat ou retrait négocié d'articles, pactole des campagnes électorales), le travail bâclé de nombreux journalistes faisant fonction, peu ou pas formés, la démographie chaotique des titres, les tirages et la diffusion faméliques. *La Maison de la Presse* (une agence publique de soutien à la presse) *propose bien des formations*, ajoute-t-il, *mais sans rapport avec le budget dont elle dispose*. Alors que le courant saute dans le quartier, son collègue, directeur du *Patriote* nous rejoint. *La presse n'existe pas au Mali [...] La démocratie en Afrique, tu sais, c'est une farce*. Nous ne souvenons plus qui parle à cet instant, tant leurs voix se

340 5000 ou 10000 CFA versés à chaque journaliste présent à la conférence de presse du gouvernement ou d'une grande entreprise.

mêlent en fin d'entretien pour faire un éloge de la méritocratie scolaire perdue, déplorer la démission des parents, la perte du français à l'Université³⁴¹, la disparition des familles *toubabisées* où tout le monde lisait, un âge d'or des années soixante-dix où les Maliens, racontent-ils, étaient reconnus dans toute l'Afrique de l'Ouest pour la qualité de leurs enseignants et s'exportaient notamment en Côte d'Ivoire.

La librairie formelle, l'expérience ivoirienne et le passage à l'acte

Awa Viviane Bahou Dagnoko est une jeune libraire qui s'est installée à Bamako au milieu des années 2000 : deux librairies formelles dans la capitale malienne, l'une près de l'Université, l'autre au centre du quartier ACI 2000, le grand quartier d'affaires en construction sur l'ancienne emprise aéroportuaire de la commune IV. La petite librairie de l'ACI 2000 est attrayante et le visiteur s'y sent à l'aise, même si la librairie vit, comme les autres, essentiellement pendant et de la rentrée scolaire : aucun client ne vient bousculer l'entretien. La société EDILAC (Édition Distribution Librairies Art et Culture, une société unipersonnelle à responsabilité limitée) emploie cinq personnes. Informatisée (accès à internet, Gisprom et Électre - deux accès pour un coût annuel de 923 €, facturation détaillée et immédiate de nos achats), l'entreprise est inscrite dans un réseau commercial ample : des éditeurs maliens (une quinzaine) tous en dépôt, des éditeurs ouest-africains (deux à Abidjan, un à Cotonou, 2 à Dakar) et européens (via les distributeurs-diffuseurs Seuil/Volumen et Hachette International, avec une visite irrégulière des représentants installés à Abidjan et Dakar) en commande ferme ou en compte. Les livres voyagent en container, en bateau depuis la France, en bus ou en train sur place. Parfois, des petites commandes prennent l'avion. Le délai d'acheminement des livres français est un problème et les commandes de la rentrée scolaire doivent être passées avant juin. De leur côté, les éditeurs locaux viennent régulièrement pointer, réassortir et facturer. Le chiffre d'affaires annuel des deux librairies approche les 95 millions de CFA (145 000 €), mais ce montant important cache une structure assez déséquilibrée : 20 à 25 % de livres seulement sont maliens, et Awa Viviane Bahou Dagnoko vend 70 % de livres scolaires essentiellement français³⁴² et 10 % de papeterie. La littérature « littéraire » ne la fait pas vivre. Les trois commerciaux démarchent les établissements privés (salle des professeurs, réseaux relationnels, centres de documentation) pour trouver des commandes et faire inscrire un livre dans le programme d'une école. La librairie a également gagné plusieurs fois de suite un appel d'offre national et traite pour 30 millions CFA (46 000 €) d'achats de livres pour le compte du réseau public des bibliothèques maliennes. Malgré l'atonie des achats individuels, Awa Viviane Bahou Dagnoko parle avec intérêt des succès de librairie de la dernière année. Côté adultes, elle montre *Le fils de la folle* (60 exemplaires), *Mamou, épouse et mère d'émigrés* (150 exemplaires), *La blessure* (45 exemplaires), côté enfants, *Le coq et le canard* (150 exemplaires), *La petite potière* (50 exemplaires), *L'épopée*

341 Grand conteur, Oumar Diawara fait, en fin d'entretien, le récit drolatique d'une enquête très pérecienne à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Bamako, où, déguisé en paysan illettré, habillé *façon façon* et s'exprimant de manière agitée, il sollicite des étudiants pour écrire une lettre à sa famille au village. Il obtient rapidement sa lettre d'un étudiant de troisième année, qui se sent honoré d'avoir rendu service et refuse les quelques CFA qu'il lui propose en remerciement. La lettre, écrite dans un français déficitaire qu'il juge sans rapport avec l'exigence universitaire, est publiée dans *Le Canard Déchainé*, suscitant courrier d'enseignants et visites au journal pour voir la pièce à conviction.

342 Bordas, Hachette, Nathan, Edicef, Magnard et Istra sont en rayon et envoient régulièrement catalogues et spécimens.

de *Soundjata* (100 exemplaires), tous publiés récemment par des éditeurs maliens, à l'exception de *Mificao* (250 exemplaires) des Nouvelles Éditions Ivoiriennes.

Même si la guerre civile a très fortement réduit les échanges culturels avec la Côte d'Ivoire, Awa Viviane Bahou Dagnoko qui a travaillé six ans aux éditions CEDA à Abidjan et qui est la fille d'un des chauffeurs de la maison d'édition,³⁴³ décrit volontiers l'avance éditoriale ivoirienne en termes de parutions, de qualité de fabrication et de diffusion (beaux objets en littérature jeunesse, soixante points de vente en Afrique de l'Ouest, tournées de nouveautés). Rapportée à la longue histoire de l'éditeur CEDA³⁴⁴, lequel illustre bien la pénétration initiale de l'édition ivoirienne par les grands groupes d'édition français à l'Indépendance et depuis, via les programmes d'ajustement structurel, son expérience professionnelle ivoirienne permet de comprendre aussi en quoi les deux librairies EDILAC sont aux normes les plus contemporaines de la librairie formelle et dans l'idéologie de la francophonie. Awa Viviane Bahou Dagnoko, engagée dans l'Association internationale des libraires francophones, l'AILF³⁴⁵, coordonne depuis plusieurs années l'action de médiation culturelle et de promotion de la lecture intitulée dans les pays du réseau de l'AILF, la Caravane du Livre et de la Lecture. Un événement

343 C'est Omar Sylla, ancien enseignant d'histoire-géographie, devenu délégué pédagogique, puis directeur éditorial de CEDA qui nous l'apprend lors de notre entretien de février 2012, tandis qu'il nous explique l'histoire de l'édition scolaire ivoirienne et de son propre projet Tropic édition, détruit par la guerre civile ivoirienne. Aujourd'hui, Omar Sylla vit à Paris et est trésorier de l'association Afrilivres.

344 « Après l'indépendance, l'État ivoirien crée, en 1961, le centre d'édition et de diffusion africain, le CEDA. C'est à l'origine une société d'économie mixte constituée avec des partenaires français (Hatier, Didier, Mame) dans le but de fournir des manuels scolaires. Dirigé par Venance Kacou, le centre a pour activité principale la diffusion-distribution des ouvrages de ses partenaires étrangers. [...]

En 1982, le CEDA ayant manifesté la volonté de participer à la production scolaire, l'État répartit les titres de la collection « École et Développement » entre ces deux structures, à qui il accorde l'exclusivité d'exploitation des manuels de primaire. Les contenus sont conçus et rédigés par le Centre national de formation et de production de matériels didactiques de Bouaké, le CNFPMD ; l'édition est assurée par leurs partenaires français, Hatier International pour le CEDA et Edicef pour les NEA. Elles développent par ailleurs une production dans d'autres secteurs, comme la littérature jeunesse. [...]

Sur recommandation de la Banque mondiale, dans le cadre d'un plan d'ajustement structurel, ces deux maisons sont privatisées en 1992, et le Binéa, alors en difficulté, devient les Nouvelles éditions ivoiriennes, dirigées par Guy Lambin. L'État reste actionnaire des NEI à hauteur de 20%, l'actionnaire référent étant Edicef (groupe Hachette), avec 29% des parts ; les autres actionnaires sont essentiellement des privés ivoiriens, Edipresse à hauteur de 20%, la Librairie de France... Quant au CEDA, Hatier International est l'actionnaire de référence non majoritaire avec 41 % des parts, l'État conserve 20 %, 31 % appartiennent à des actionnaires privés ivoiriens, et 9 % à Hurtubise HMM (Canada).

En 1996, Hatier est racheté par Hachette. Cela crée un monopole de fait du marché scolaire par un éditeur non ivoirien, Edicef appartenant à Hachette.

La séparation du pays en deux zones en 2002 et la fermeture du marché du Nord a porté un coup à l'ensemble de l'économie, et a touché de plein fouet le CEDA, dont une grosse part de l'activité consistait à distribuer la production d'Hatier et d'autres éditeurs du groupe Hachette. Si elles ont été les premières bénéficiaires [...] de la mise en place de la gratuité des manuels scolaires en 2002, puisqu'elles conservaient la majorité des commandes de l'État, la guerre a causé des difficultés financières aux deux entités qui se sont rapprochées en 2004 et ont aujourd'hui fusionné en une entité unique d'une trentaine de personnes (en 2003, le CEDA employait 48 personnes et les NEI 33).

Ces deux maisons restent aujourd'hui les plus importantes de Côte d'Ivoire ; elles publient essentiellement du scolaire, pour lequel elles travaillent avec Edicef pour les NEI et Hatier International pour le CEDA, qui assurent l'ensemble du prépresse (création maquette, exécution, suivi éditorial), mais aussi du parascolaire, de la littérature jeunesse, de la littérature générale, des essais... Elles ont par ailleurs l'exclusivité de la distribution de Hatier International et Edicef, et distribuent d'autres éditeurs du groupe Hachette.

Stéphane Marill, *L'édition en Côte d'Ivoire : étude du secteur scolaire soumis à appel d'offres*, mars 2008, http://www.alliance-editeurs.org/IMG/pdf/Edition_scolaire_en_Cote_d_Ivoire.pdf

345 L'AILF est un réseau de plus de 80 libraires représentés dans plus de quarante cinq pays. L'association réunit d'abord des libraires de zones francophones, sans exclure les libraires de zones peu francophones également soutenus par l'AILF - www.librairesfrancophones.org

dont nous avons pu observer le déroulement et dont nous rendons compte plus loin en ce qu'il est emblématique de la complexité de la question de la lecture au Mali. Jeune maman, la libraire participe en famille à la soirée de clôture de la Caravane dans un petit lieu culturel alternatif³⁴⁶ porté par des sortants de l'Institut National des Arts. La libraire tente d'animer l'actualité médiatique du livre, dont elle regrette la faiblesse, à la télévision comme dans les journaux. C'est ainsi qu'à l'automne 2010, elle a organisé, au Palais des Congrès, le vernissage du livre d'Abdoulaye Sakho, juriste à l'université Cheikh Anta Diop de Dakar, *Les grands défis du football africain (Les dessous d'un système)*³⁴⁷, essai collectif publié au Sénégal. Cette conférence-signature, en l'absence d'usage habituel du service de presse (le livre remis gratuitement par l'éditeur aux journalistes, tel qu'il est pratiqué et sur-pratiqué dans les pays du Nord, n'existe pas ici) est préparée et annoncée via quelques journalistes qui reçoivent l'équivalent d'un *per diem*. Plus de 150 personnes y participent. Awa Viviane Bahou Dagnoko est une libraire active et engagée dans le développement de la lecture-écriture à dominante francophone, discrète, elle cache aussi un projet d'évolution personnelle : dépasser la simple librairie et enrichir son activité, devenir elle-même éditrice et produire du livre scolaire malien de qualité (français, mathématiques et langues étrangères). C'est sur ce projet, dont elle décrit les difficultés de réalisation et sur lequel elle sollicite notre avis, que nous terminons l'entretien, avant qu'elle ne nous dépose, avec sa voiture, place de la CAN³⁴⁸, à quelques centaines de mètres de la librairie.

Le responsable de fabrication, la coopérative et le bamanankan

Bakary Sangaré est le chef de fabrication de l'imprimerie *Jamana*, l'outil technique de la coopérative culturelle multimédia *Jamana* créée en 1986 à l'initiative d'Alpha Oumar Konaré (grand intellectuel et futur premier président démocratique de la Troisième République malienne). Il s'occupe plus particulièrement du montage des calques, de l'imposition et des devis. Ayant déjà réalisé au cours de la mission plusieurs entretiens formels avec des acteurs culturels estampillés *Jamana*³⁴⁹, nous n'avions pas prévu de formaliser cet entretien avec Bakary Sangaré, qui est en réalité, le produit d'une série de rencontres informelles, parfois en compagnie d'Ali Guindo Dolo, le responsable de l'imprimerie. Nous venons en effet plusieurs fois sur place pour préparer et suivre l'impression des *Fleurs du Mali de Charles Baudelaire*. L'échange technico-commercial de la première rencontre devient un débat sur plusieurs catégories culturelles, langues, normes et aliénations. L'imprimerie *Jamana* est installée dans le centre-ville de Bamako, au fond d'une cour, près du siège de la BDM. La coopérative, à l'étroit dans ses différents locaux, construit un immeuble et compte à la fois regrouper tous ses activités en un même lieu et investir dans de nouvelles machines. Mais, pour l'instant, le décor de l'imprimerie est encombré de chutes de papier et de carton, de divers objets usagés, au cœur de l'atelier, une machine deux couleurs (la possibilité de quadrichromie, via cette machine, n'est arrivée qu'en

346 Même décalé, l'usage du terme est ici volontaire, parce qu'il exprime le versant non étatique et non commercial de la culture malienne : ni les grandes stars de la musique mandingue, ni les festivals contrôlés par l'État, mais une production artisanale, en recherche, autofinancée et qui accueille ce soir-là également deux jeunes artistes camerounais.

347 Éditions Clairafrique, Dakar, juillet 2010, 352 pages, prix : 9 000 CFA.

348 Coupe d'Afrique des Nations,

349 qui a fonctionné comme une pépinière d'acteurs, lesquels ont essayé dans différents champs dont l'édition et la presse.

1996), trois autres machines une seule couleur (toutes sont d'occasion), un grand massicot et plusieurs machines de façonnage (piqueuse, colleuse, plieuse) hors d'usage. Une autre pièce un peu encombrée, une grande table permettant la mise à la chaîne des journaliers employés pour le façonnage manuel : fabrication des piles de texte, collage, pliage, assemblage, manutention. Malgré l'apparence matérielle très déficitaire au regard de ses consœurs du Nord, l'imprimerie Jamana sort toutes les nuits un quotidien, plusieurs mensuels et revues chaque mois et chaque année plusieurs dizaines de milliers de livres et manuels scolaires. Comme le dit Bakary Sangaré, *nous innovons pour résoudre les problèmes, on teste, on valide ou pas*. Il nous donne l'exemple des « dos carrés cousus collés » (norme exigée initialement pour les manuels scolaires). Faute de machines en état de marche, un dos carré collé et « médicalisé » a été imaginé, en collant l'intérieur sur une bande textile médicale, recollé par la suite dans la couverture. Moyennant une ristourne significative, l'imprimerie produit, en l'absence du matériel théoriquement requis, des livres à la résistance très proche des dos carrés cousus collés. Le technicien, qui se révèle passionné de poésie et de langue *bamanan* (bambara), nous dit aussi qu'il a essayé de convaincre ses clients de tester des manuels scolaires en papier journal, deux fois moins cher à l'achat, en vain.

Nous n'avons pu lui exprimer directement car la comparaison nous vient en écrivant : sur de nombreux plans, Bakary Sangaré nous évoque Ivan Illich parce qu'il développe à chacune de nos rencontres, avec de nouveaux exemples, la théorie de l'aliénation occidentale de la population malienne - *Les gens ne savent pas ce qu'ils font ni pourquoi ils le font. C'est comme un chat bourré, il voit une souris, il joue avec, il ne sait même pas pourquoi*. Il fait apparaître peu à peu le revers positif de sa théorie, le genre et le parler vernaculaires. Il évoque ainsi la mémoire de son père, aujourd'hui décédé, devenu linguiste à la Direction des langues nationales et nous raconte ses déboires au sein même de la coopérative où il a exercé d'autres fonctions. Ses conflits avec ceux qui ont pu le surnommer « celui qui parle bambaran ». Les petites bassesses des fonctionnaires qui se moquent ou éconduisent des gens qui parlent bambara à la poste ou au tribunal, cette utilisation du français comme outil de pouvoir et de violence. Depuis sa position technique subalterne dans le système culturel, Bakary Sangaré, par son histoire familiale, par son handicap physique, par sa pratique poétique et résistante de la langue bambaran, (la « vraie » langue, dit-il, avant sa dégradation dans la mégapole bamakoise) comme par son discours sur le genre et la différenciation sexuée des places, exprime un autre courant de la société malienne. Loin de la francophonie de rente, loin de l'islamisme de rente, son évocation triste de la perte du genre et de la langue nous touche parce qu'elle exprime au plus fort l'altérité de celui qui est proche et avec qui nous communiquons dans un français passionné et plein d'humour. Lorsque nous le rencontrons à nouveau en 2012 à l'imprimerie (il a participé avec son collègue à notre atelier de restitution de la Rentrée littéraire malienne), il nous montre une partie des textes qu'il écrit en français. Poésie, courts essais, récits sur le handicap. C'est Bakary Sangaré qui nous apprend, lors de notre dernière rencontre, que les sandales en chambres à air cousues sont appelées au Mali des « Fily Dabo Sissoko » du nom de cet homme politique « conservateur », fusillé au bain³⁵⁰ de Kidal en 1964 sur ordre de Modibo Keita,

350 Plusieurs versions contradictoires circulent sur les conditions de disparition (mort en cours de transfert, lors d'une tentative d'évasion, mort sur ordre présidentiel)

le premier président du Mali. Animal politique et littéraire³⁵¹ (injustement ignoré du monde littéraire, mais de même stature qu'Amadou Hampatê Bâ), député à l'Assemblée nationale française (quatre mandats sous la Quatrième République), fondateur du parti rival de l'Union Soudanaise-Rassemblement Démocratique Africain, le Parti Progressiste Soudanais, franc-maçon et défenseur de la culture, de l'oralité et des identités maliennes, Fily Dabo Sissoko, nous affirme un autre de nos interlocuteurs, appréciait particulièrement les sandales en chambres à air cousues. Un tel mélange des genres permet tous les espoirs.

Le jeune libraire par terre, la littérature populaire et le marché

Fusseyni Coulibaly a 28 ans. Jeune père de famille né dans le cercle de Sikasso, il habite avec sa femme, son enfant et sa mère à Missabougou, sur la rive sud du Niger, près de la sortie du troisième pont construit par les entreprises chinoises. Il lui faut une demi-heure de moto (chinoise) pour rejoindre sa boutique, derrière la BCEAO, quartier du Fleuve, dans le centre de Bamako – document 93. Il est *libraire par terre*, sur un trottoir, adossé à un mur de concession, dans une rue passante, un de ces libraires dont la légitimité institutionnelle et professionnelle semble toujours à construire, même si leur présence multiforme et les services qu'ils rendent à la population ne font plus question. Il n'est plus possible de les ignorer tant ils sont présents, autant sinon bien plus que leurs voisins formels, au cœur de la filière du livre du Mali. Fusseyni Coulibaly a ouvert sa librairie en 2007, d'abord sous la forme d'une grosse cantine métallique avec des cadenas, puis rapidement d'un petit kiosque en matériaux divers qu'il remplit et vide chaque jour (la cantine est fixée au sol, juste à côté). La mairie de Bamako prélève sur son magasin une taxe de 100 CFA par jour, sauf le dimanche, soit environ 35 000 CFA (53 €) par an. C'est dix fois moins cher qu'un vrai local professionnel qui serait difficile à trouver à moins de 35 000 CFA par mois. Fusseyni Coulibaly vend des livres, des manuels scolaires, de la papeterie, des sacs et des tampons. Il estime lui-même la valeur de son stock actuel à 300 000 CFA, après avoir lancé son affaire en 2007 avec seulement 50 000 CFA. Titulaire d'un brevet de comptabilité qu'il nous montre, comme de nombreux libraires par terre, il arrive au livre par la petite porte. En l'occurrence, c'est un lien familial élargi qui lui a permis de faire un stage de deux ans auprès d'un grossiste « informel », Amadou Coulibaly, dit Aba, lui-même installé dans une cour intérieure du coin des librairies par terre du marché Dibida, l'un des deux pôles « livres » des marchés de Bamako, avec celui des Anciens combattants, en face de l'Assemblée Nationale. C'est grâce à la complicité de Fusseyni Coulibaly que nous pouvons rencontrer ultérieurement ce grossiste méfiant, intermédiaire capital. Il nous montre son attestation de stage et ses factures.

Nous sommes donc en présence d'une économie informelle qui paie des taxes, produit des factures et des attestations de stage. Le jeune libraire semble content de son emplacement qu'il a choisi éloigné des librairies du marché et proche de plusieurs établissements scolaires avec les usagers desquels il a noué de bonnes relations commerciales. Il est aussi en mesure via le réseau du marché, de prendre et de servir des commandes individuelles ou groupées bien au delà de son fonds réduit. Son chiffre d'affaires a régulièrement augmenté et il discute avec plaisir des marges « honnêtes » ou non (50 CFA sur un prix de vente de 750 CFA ne l'est pas), des blocages qui lui sont opposés, car tous les éditeurs n'ont pas avec

351 www.institutfrancais.com/librairie/derniers/pdf/n1150_3.pdf

les libraires une pratique équilibrée : marges trop réduites ou même pas de marge proposée sur des produits rares. Il n'existe pas non plus de prix unique, cela l'affecte comme les autres librairies, seuls certains éditeurs impriment un prix. Il vend, dit-il deux à trois livres par jour et a des grosses commandes au moment de la rentrée. Cette activité saisonnière influe sur son organisation domestique, puisqu'il investit à ce moment là dans des sacs de riz et de mil pour le reste de l'année.



Document 93 : un libraire par terre

Fusseyeni Coulibaly devant sa librairie par terre, quartier du Fleuve, Bamako. L'apparence, la réalité et le potentiel. Du village à côté de Sikasso à la bibliothèque mondiale. (F. Barbe, 2011)

Motivé, sociable et curieux, habile dans la présentation de son fonds, possesseur d'une vue assez large de son secteur professionnel, Fousseyni Coulibaly, malgré son français parfois hésitant, malgré son arrivée dans le métier en dehors des registres de la vocation et son absence de formation initiale, apparaît comme un libraire de qualité. Son parcours tend à montrer que l'esprit d'entreprise prend de multiples formes et que l'on peut chercher dans les agents socio-économiques dits informels des ressources pour le développement de la filière. Il montre aussi que l'investissement scolaire paye en offrant des possibilités de bifurcation et d'innovation professionnelle. Fousseyni Coulibaly participe à notre atelier de restitution de la Rentrée littéraire malienne où il est la seule personne de milieu populaire présente. C'est encore lui, après un long échange sur la concurrence entre la librairie formelle et informelle, qui nous dit, avec de la malice dans les yeux, que *oui, ce serait bien de créer une association des libraires par terre*. Enfin, l'observation de la dynamique personnelle de ce jeune libraire invite à poser la question de la formation continue et des outils d'organisation de la filière, ce qui nous ramène aux politiques publiques comme aux actions de la corporation elle-même.

Il se dégage de ces quatre portraits éclectiques une ambiance scalaire diverse, ni monoscaire, ni univoque. Il n'y a ici nulle trace d'un Mali « pur » ou d'un Malien « pur » (au sens d'une pureté scalaire). Si l'on voit bien que deux des portraits sont plus inscrits dans l'échelle stato-nationale que leurs deux voisins, peut-être à cause d'une position subalterne dans le champ culturel, il serait néanmoins prudent d'accorder quand même à ces deux-là une réflexion qui dépasse les frontières nationales et une action où le local, du moins l'infra-national, sont très fortement présents. Quant aux deux acteurs les plus visibles socialement, leur perspective nous paraît une imbrication des échelles d'espaces à la manière d'Abraham Moles, un jeu multiscaire :

l'infra-local (la boutique) : le domestique et l'espace personnel
le local (le quartier du Fleuve, le village) : le quartier, moins d'un kilomètre
l'urbain (Bamako, Ségou, Gao) : quelques dizaines de kilomètres
le régional (le pays bamanan) : quelques centaines de kilomètres
le national (malien) : le millier de kilomètres
le transnational (le sous-régional ouest-africain, l'espace « africain ») : plusieurs milliers de kilomètres
l'aréolaire (linguistique), des dizaines de milliers de kilomètres
le mondial : l'échelle maximale

Certains développements de la société malienne illustrent cette imbrication scalaire : le réseau familial élargi en est un, comme le réseau d'émigration (notamment dans la région de Kayes ou de Gao), mais la filière du livre également. Dans tous les cas, la mobilité est en dernière analyse un outil scalaire remarquable. On ne franchit pas que des frontières, on coud aussi des échelles.

312/ Le déploiement des outils culturels de la modernité malienne

L'État malien moderne naît en 1960 dans la confusion et la fin d'un rêve régional panafricain au sein du Rassemblement Démocratique Africain. Il naît du cadre colonial, de son idéologie et grandit dans la rivalité entre le modèle

soviétique et occidental. Ces conditions de naissance ne font pas *pays* en une simple signature au bas d'une proclamation d'indépendance. C'est donc par une politique de « fabrication nationale » à l'intérieur des frontières coloniales devenues frontières d'un État internationalement reconnu comme étant le Mali, que la société malienne, en tant que société unitaire sur un territoire borné, a peu à peu accouché d'elle-même. C'est le sens du titre du livre de Moussa Mara *L'État au Mali, Géniteur de la Nation [Facteur d'Intégration, Catalyseur d'expansion]*³⁵². L'influence du modèle stato-national français est fondatrice, car les premiers cadres maliens sont au sens fort d'anciens cadres français. L'influence soviétique dans la Première République malienne 1960-1968, semble avoir eu d'autres effets : sur la conception de l'économie dirigée, mais aussi, grâce aux linguistes formés dans les anciens pays socialistes, sur la formation d'une idéologie multiculturelle de la diversité. En rupture avec le centralisme autoritaire, l'État malien a proclamé depuis le début des années quatre-vingt-dix, la décentralisation et les identités culturelles multiples au sein d'une nation. Même le traitement de la question touarègue est mené depuis 1991 dans cette perspective sans que son échec ressorte à la seule décentralisation.

La question des outils culturels publics se trouve au cœur du projet unitaire de l'État malien, dans la période « autoritaire » comme dans la période « décentralisatrice ». Les méthodes changent, le but reste identique : rendre l'État-nation multiculturel du Mali viable, *fabriquer du Mali*, comme on a autrefois *fabriqué de la France*, pauvreté et reconnaissance de la diversité en plus. Certes, le cas malien s'inscrit dans un modèle postcolonial habituel sur le continent africain, mais la réussite d'une fabrication unitaire et patriotique pacifiée est plus rare et n'empêche pas les sorties de route. Aux temps tardi-coloniaux, les dirigeants bientôt « maliens » ont été les plus fédéralistes et les derniers à se résoudre, la mort dans l'âme, à l'indépendance « dans un seul pays », le leur. Ceci n'est peut-être pas sans lien avec la position à la fois enclavée, semi-continentale et « frontalière » du Mali précolonial. La construction du récit national (scolaire et grand public) rend compte de tout cela dans l'écriture des manuels scolaires, le choix et le traitement prudent des héros nationaux. Parce que la littérature ne peut être saisie facilement, ni simplement pour ou par elle-même, ni à la volée dans une pure instantanéité qui laisserait croire qu'il n'y a pas d'histoire à cet endroit, nous discuterons d'abord de la ré-invention de la tradition malienne depuis 1960. La question des outils techniques disponibles sera abordée ensuite par l'examen de la politique des musées, des festivals et du tourisme. Enfin, école, édition, cinéma, radio, télévision boucleront ce premier tour d'horizon qui vise à relier la question de la bibliothèque et de la littérature aux autres fils du tissage culturel malien.

Fabrications transcoloniales, une richesse ré-inventée

Pour ne pas abuser des préfixes *pré* et *post*, qui créent l'illusion d'une rupture fondamentale, nous suggérons d'user de l'adjectif « transcolonial » pour décrire la coproduction colonisé/colonisateur et la continuité du lien sous l'apparence de la rupture des Indépendances. Une médiation à double sens aux dépens de l'intouché et du pur, mais aussi l'impossible retournement de la situation coloniale.

Nous entendons d'abord « quelque chose qui marche », culturellement et

352 Moussa Mara, opus cité.

économiquement, sur le marché national, sur le marché régional, sur le marché mondial : la musique malienne. Entrer en littérature par la musique, c'est reconnaître son pouvoir culturel et économique, son statut populaire, c'est avoir l'intuition qu'un secteur culturel aussi porteur ne peut ignorer et n'ignore pas celui de la littérature. Secteur attaché à la littérature, la musique est bien reconnue comme élément d'identité et de sociabilité dans les pays du Sud, elle est plus rarement montrée comme un objet économique. Si le Mali est bien un pays exportateur de matières premières (or, coton) sans identité culturelle incorporée, il faut risquer le néologisme pour affirmer qu'il est un pays *musico-exportateur*. Cette exportation massive de musique malienne vers les pays voisins et les pays du Nord a débuté dans les années 1970. Le chercheur en témoigne auprès de ses interlocuteurs maliens en suscitant leur vif intérêt : il a lui-même vu en concert Salif Keita en France au printemps de Bourges au milieu des années 1980, il y a près de trente ans, après avoir acheté son premier trente-trois tour distribué outre-mer, *Mandjou*. Les effets socio-culturels de cette activité d'exportation artistique sont nombreux et visibles en France. La musique mandingue est l'un des pôles de mondialisation de la culture africaine depuis le hub parisien. Ces effets semblent sous-estimés au Mali malgré le développement du secteur (croissance du nombre d'artistes professionnalisés, développement des festivals). La dénonciation fréquente de l'occidentalisation de l'Afrique fait ainsi l'économie de la mesure réelle des influences africaines en Europe. Ne pas reconnaître l'économie positive de cette filière musicale, c'est s'éviter de penser en quoi elle pourrait tirer vers le haut d'autres filières culturelles et notamment celle de la littérature classique. Nos observations directes montrent une connaissance partagée d'un important répertoire musical (paroles et musiques) dans la population malienne de toutes origines³⁵³. Ne pas intégrer cette forme de culture orale massive (le texte chanté ou récité) dans notre objet, c'est s'empêcher encore de penser son usage éducatif et interculturel (au profit des seuls usages festifs mais également instrumentalisés du type « chanteur au service du gouvernant³⁵⁴ »). La musique mandingue, la musique touarègue, le reggae ouest-africain sont des objets complexes, où les influences extérieures sont massives. L'appropriation et le recyclage complet du jeu à la guitare électrique, ou encore le multilinguisme fonctionnel, en sont des exemples expressifs, mais ces genres musicaux sont simultanément des objets profondément

353 Les hauts lieux historiques de la musique des années soixante et soixante-dix sont encore dans les mémoires : le « Motel » de l'aérogare, « Les trois Caïmans », le « Buffet de la gare » et le « Soudan-Club ».

354 « Pour contrer l'influence culturelle de l'ancienne métropole, [Sékou Touré] met en place une politique inédite sur le thème de l'authenticité. L'objectif est de faire naître une musique populaire guinéenne en modernisant les traditions. Sékou Touré y voit le moyen de contribuer à forger chez ses compatriotes ce sentiment national auquel il attache tant importance. Ainsi il déclare alors : *notre activité culturelle et artistique doit rompre avec les schémas hérités du passé. Notre musique doit s'affranchir d'un monde qui l'a corrompu au travers de la domination coloniale et affirmer les pleins droits du peuple*. Afin de justifier sa politique « d'authenticité culturelle », il lance encore : *la culture est une arme de domination plus efficace que le fusil*. Le mécénat d'Etat conduit aussi à la création d'orchestres dans les différentes régions du pays. [...] En 1978, les Ambassadeurs (devenus Internationaux) s'installent à Abidjan, la nouvelle capitale culturelle de l'Afrique de l'Ouest, qui éclipse progressivement Conakry. Ils y enregistrent l'album *Mandjou*. Dans le titre éponyme, Salif Keita loue Sékou Touré et les membres de sa famille. L'écho du morceau est énorme dans toute l'Afrique de l'Ouest. [...] Le dictateur guinéen apprécie énormément le morceau qui s'inscrit parfaitement dans son idée de folklore modernisé. Il attribue au chanteur la médaille d'officier de l'ordre national guinéen. Il l'invite en outre à rester quelque temps en Guinée à l'issue d'une tournée des Ambassadeurs dans le pays.

En 1984, à la mort de Sékou Touré, Salif Keita déclarera : *jamais un chef d'État n'a fait autant pour la musique*. La chanson reste absolument sublime, mais elle a dû être diversement appréciée en Guinée. Les suppliciés du camp Boiro ne partageant certainement pas la considération de Keita pour *Mandjou*. »

<http://lhstgeobox.blogspot.com/2010/01/199-les-ambassadeurs-internationaux.html>

indigènes. Dans cette réussite des musiques actuelles maliennes, il est possible d'entendre les signes du changement social et de voir un développement endogène. D'une certaine manière, les griots sont morts (en réalité, ils sont discrédités, souvent reconvertis, parfois réhabilités) et une nouvelle ère culturelle s'est ouverte.

Ré-inventée à partir de comparaisons et d'agrégations de différents récits de la tradition orale du sanctuaire Kamabolon de Kangaba (à soixante kilomètres au sud de Bamako), la *Charte de Kouroukan Fougá* est un texte politique réputé fondateur de la civilisation mandingue. La Charte de quarante-quatre articles, discuté et adopté en 1236, aurait présidé à l'avènement du grand empire du Mandé, l'empire du Mali de Soundjata. Assemblée et contée explicitement pour la première fois en mars 1998 en Guinée³⁵⁵, expertisée, avec de nombreux autres récits du même sanctuaire, par des scientifiques extérieurs³⁵⁶, la Charte ainsi recomposée, ré-inventée, est aujourd'hui très connue et très présente dans l'actualité malienne et sur le web. Elle est mise en scène comme ressource endogène³⁵⁷ et marqueur identitaire national, même si elle est complexe à manier : d'autres pays, et en premier lieu, la Guinée, peuvent la revendiquer et certains secteurs géographiques du Mali ne pas se sentir concernés. En 2009, la Charte est inscrite sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco³⁵⁸. Mis en scène par les autorités et les médias locaux, ici la presse malienne (Maliweb), le processus de ré-invention de la tradition est une matière nationale spectaculaire. *En rendant hommage à l'ancien Premier ministre et Président de l'Assemblée nationale, IBK, aux notables et griots du Mandé, aux organisateurs et à toutes les délégations, le président ATT a soutenu que « La Charte de Kouroukan Fougá est indubitablement la matrice de l'humanisme qu'avait connu le Mandé de l'Empereur Soundjata Kéita. La Charte de Kouroukan Fougá codifiait l'organisation du pouvoir (ses limites et ses obligations), l'organisation sociale, la défense des droits humains et des libertés publique et la protection des personnes et des biens. » Animé par le désir de voir le peuple malien ancré dans les valeurs fondamentales que nous ont léguées nos ancêtres, le locataire de Koulouba a invité les jeunes du Mali et d'Afrique à*

355 « À la faveur de l'atelier organisé par Intermédia Consultant S.A et la Radio Rurale de Guinée en mars 1998 à Kankan (République de Guinée), les communicateurs des radios rurales de la sous-région Ouest Africaine ayant en commun les langues Bambara et Maninka, des chercheurs de Guinée et du Sénégal se sont penchés sur le rôle que les Nouvelles Technologies de l'Information pouvaient jouer en faveur du monde rural. C'est à cette occasion qu'est apparue la nécessité de l'archivage de la tradition orale. Dans ce contexte, l'histoire de l'Empire du Mali a été ciblée comme pouvant fournir des éléments de culture d'une valeur inestimable.»

www.humiliationstudies.org/documents/KaboreLaCharteDeKurukafuga.pdf

356 Voir, par exemple, Jan Jansen, 2002, *Les secrets du Manding, les récits du sanctuaire Kamabolon de Kangaba (Mali)*, Research School of Asian, African and Ameriindian Studies, Université de Leyde, Pays-Bas (édition en langue française).

357 Mangoné N'lang, 2006, Un mécanisme de gouvernance endogène pour la prévention des conflits : la charte du Kuroukan fuga., rapport *Forum intergénérationnel sur la Gouvernance endogène en Afrique de l'Ouest*, Club du Sahel et de l'Afrique de l'Ouest / OCDE, pages 89 et suivantes.

www.oecd.org/dataoecd/58/48/38516665.pdf

358 Décision 4.COM 13.59 / www.unesco.org/culture/ich/index.php?lg=fr&pg=00011&RL=00290

Le Comité (...) décide que [cet élément] satisfait aux critères d'inscription sur la Liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité comme suit : R1 : La Charte du Mandén, reconnue par les membres de sa communauté comme étant une composante essentielle de son patrimoine, est un droit coutumier sur lequel cette communauté s'appuie pour régir la vie sociale, tout en respectant la nature et l'évolution de l'environnement ; elle est transmise oralement de génération en génération et procure un sentiment d'appartenance, d'identité et de continuité aux communautés ; R2 : L'inscription de la Charte du Mandén sur la Liste représentative encouragerait le dialogue interculturel en donnant une plus grande visibilité à ses valeurs de règlement des conflits et de gouvernance traditionnels.

*s'approprier cette histoire glorieuse et la perpétuer dans les différentes disciplines des sciences sociales*³⁵⁹. Dans cette archéologie du texte soundjatin, la Charte réinventée est transmutée par ses principaux instrumentistes (politiques, traditionalistes, journalistes, enseignants) en valeur socio-spatiale : des valeurs autochtones pour un société contemporaine spatialisée, le Mali et l'Afrique. L'archéologie matérielle n'est pas en reste.

Musées, Biennale, festivals et économie de la diversité

Les ressources transcoloniales ne sont ni pré-, ni post-, elles passent par le temps colonial et s'y transforment. Nous retrouvons la notion de médiation coloniale développée par Catherine Coquery-Vidrovitch. Pendant cette occupation, un nombre réduit de colonisés ont été des collaborateurs ou des résistants, mais, *partie intégrante de la nouvelle société, [la plupart d'entre eux] modifièrent leurs pratiques sociales, leurs techniques et leur mode de vie et de pensée, et contribuèrent à diffuser ces changements autour d'eux : d'une façon ou d'une autre tous jouèrent un rôle de médiateurs*³⁶⁰. Musées, festivals et objets touristiques peuvent être considérés également comme des objets de médiation culturelle et leurs personnels comme des médiateurs culturels, car ils mettent en relation des publics et des « objets » sinon des « réalités ». Selon notre propos introductif, il faut de la même manière s'attacher à la mise en scène de la nation dans ces trois figures culturelles de la modernité malienne, que sont les musées, la Biennale et les festivals. Dans cette géopolitique des musées en Afrique³⁶¹, les premiers musées coloniaux et les collections créés par les ethnologues coloniaux sont d'abord replacés dans le cadre des frontières nationales de chaque État. Le musée intervient alors aux dépens des approches historiques et transfrontalières. Il naturalise d'un même geste et les formations socio-spatiales (ethniscisées et hiérarchisées le plus souvent) et l'espace national, dans un déni de la fluidité géographique de sociétés alors en plein émoi scalaire. Créé par le pouvoir dans la capitale ou dans des zones d'affirmation du pouvoir étatique, le musée peut être également produit par des communautés (associations, institutions traditionnelles, ONG) à partir des années quatre-vingt quand l'État appauvri entre en crise. Les musées occidentaux (mais aussi le marché de l'art voisin, produisant une forte influence sur les artistes occidentaux) sont remplis d'objets africains diversement acquis pendant toute la durée de la période coloniale. Dans *L'Afrique fantôme* (1934), Michel Leiris conte très crûment les méthodes de collecte de l'expédition Dakar/Djibouti : vol dit administratif, pillage, profanation, achat inégal.

C'est en présence de Marcel Griaule qu'est inauguré, le 14 février 1953, le *Musée Soudanais*³⁶² de Bamako, précurseur de l'actuel *Musée national du Mali* au pied de la colline de Koulouba. Manquant de personnels formés, servant de magasin à petits cadeaux pour hôtes de marque (à la fin de la colonie comme après l'Indépendance), privé de ses locaux originels et dispersé en plusieurs lieux, le

359 Freddy Matar Sylla, journaliste indépendant, site Maliweb, 30 septembre 2010. <http://maliweb.net/category.php?NID=65647>

360 *L'Afrique occidentale au temps des Français, colonisateurs et colonisés, c. 1860-1960*, 1992, éditions La Découverte, page 26.

361 Anne Gaugue, *Géopolitique des musées en Afrique, la mise en scène de la nation*, Hérodote 1992/65-66.

362 *Musée soudanais ou section locale de l'IFAN au Soudan*. L'Institut Français d'Afrique Noire a été créé en 1936 à Dakar pour développer la recherche française dans les colonies françaises d'Afrique.

Musée national du Mali (ainsi renommé en 1960) a perdu en 1975 l'essentiel de ses pièces (il n'en reste que 1500 sur 15000). En mai 1976, une réflexion³⁶³ est engagée à Bamako pour une reconquête du Musée. Il s'agit d'insérer le musée dans le processus de développement social et économique des communautés³⁶⁴. Outre la refondation du Musée national, huit musées thématiques sont alors programmés en région (Kayes, Koulikoro, Ségou, Sikasso, Mopti, Bandiagara, Tombouctou et Gao). Soutenu par la France (Valéry Giscard d'Estaing fait une visite officielle au Mali en 1977), le Musée national reçoit ses nouveaux locaux (construits en banco stabilisé en style « soudanais », marque d'un projet intégré fond/forme) en 1982. Le Musée sera étendu en 2002 avec l'aide financière de l'Union Européenne. La rénovation du Musée national sous la présidence d'Alpha Oumar Konaré permet un premier accès à la vie culturelle internationale : co-production d'événements comme la Biennale photographique de Bamako, des expositions d'art contemporain d'Afrique, la Rentrée littéraire malienne. Le Musée national devient un projet urbain haut de gamme avec un parc récréatif payant, apte à accueillir des réceptions. Enfin, une politique d'acquisitions à base d'esprit patriotique montre que le Musée fonctionne de plus en plus comme une vitrine de la nation malienne³⁶⁵. Le Musée s'est en particulier enrichi d'objets saisis dans le trafic international d'objets d'art et/ou négociés avec les autorités coutumières et culturelles villageoises, avec les antiquaires ou les chercheurs³⁶⁶. Les Biennales artistiques ont aussi aidé le personnel du Musée à structurer sa vision des cultures maliennes et son réseau de repérage des œuvres à acquérir.

Sans préjuger des effets de la création permanente d'antiquités maliennes et de l'impossible quête de l'authenticité³⁶⁷, le reste du dispositif muséal malien demeure dans un état variable et souvent précaire : musée du district de Bamako quasiment sans budget de fonctionnement, musées régionaux aux parcours contrastés et, depuis 1997, « des banques culturelles » fonctionnant comme des musées communautaires. *La banque culturelle regroupe à la fois un musée, une caisse de micro-crédit et un centre de formation culturelle. Elle ambitionne de lier la sauvegarde du patrimoine culturel au développement économique des communautés*³⁶⁸. Sur le modèle du mont-de-piété revisité par les ONG, l'objet culturel gagé (par une personne ou un groupe) permet un prêt avec une aide à la formation et la tenue sur place des activités socio-culturelles villageoises. Non

363 Les journées d'étude sur le patrimoine culturel tenues à Bamako.

364 *Historique des institutions muséales du Mali*, 9 pages, non sourcé, début 2011, obtenu via l'un de nos interlocuteurs du domaine.

365 qui possède un site internet www.mnm-mali.org et assure à chaque Malien que « sa » culture (infra ou supra-nationale) est bien représentée dans les collections du Musée National.

366 Ainsi que le raconte Abdoulaye Sylla, l'ancien directeur général adjoint du Musée, conférence sous la paillote de l'IRD, *Histoire des collections du Musée National*, mars 2011.

367 « Dans les arts africains où nous bifurquons d'un patrimoine affectif à un patrimoine monnayable, le sujet ayant trait à l'authentification des objets est assez volage, sinon insignifiant. Chacun des usurpateurs de la vérité sur la valeur patrimoine d'un objet, s'entoure d'arguties assez grotesques sur les biens mal acquis, en face du profane, du touriste en mal de sensations exotiques. Chaque objet récemment fabriqué est enfoui dans des greniers ou sous la terre, pour créer le faire-semblant d'authenticité. [...] En effet, l'objet authentique, non comparable à l'objet ancien, se reconnaît de la façon suivante : il est d'abord à connaître que l'objet authentique réel est celui fabriqué par les populations, ayant servi dans les rites culturels des populations, et gardé sous la responsabilité des communautés auxquelles il appartient. Dans ce sens, même un objet de quelques heures, ayant suivi cet itinéraire est authentique. »

Abdoulaye Sylla, texte de la conférence sous la paillote de l'IRD, *Histoire des collections du Musée National*, mars 2011.

368 *Historique des institutions muséales du Mali*, 9 pages, non sourcé, début 2011, obtenu via l'un de mes interlocuteurs du domaine, pages 2 et 3.

remboursé, le prêt se transforme en un achat pour la collection du musée. Aujourd'hui, sept musées de ce type fonctionnent au Mali, soutenus par des partenaires extérieurs. La Troisième République malienne a vu d'autres musées se créer à Bamako (musée de la Femme malienne, musée des Armées, mémorial Modibo Keïta) ainsi qu'un dispositif monumental sur les principales places de la capitale qui n'est pas sans rapport avec le geste muséal. À ce stade du dispositif, la visite des scolaires dans les musées devient numériquement aussi, sinon plus importante que celle des touristes. Le musée devient l'acteur essentiel des mécanismes sociaux de négociation/récupération/circulation des œuvres autant que de leur exposition, geste culturel toujours en construction. Ces mécanismes de négociation et de production culturelle sont encore plus visibles dans le dispositif, certes fluctuant mais globalement pérenne des Biennales artistiques et culturelles. Tous nos interlocuteurs connaissent et reconnaissent cet outil culturel.

Malgré une dernière édition en demi-teinte, la Biennale artistique et culturelle reste, sur la durée, l'outil le plus cité de la politique culturelle de l'État malien. Témoin et porteur des mutations de la société toute entière, la Biennale a permis de transformer l'apparent handicap d'une diversité culturelle « trop » abondante en une auto-valorisation de la société malienne par la monstration festive de sa diversité. Cette opération culturelle a été en partie autoritaire, elle a néanmoins été populaire et statistiquement consistante. Elle a suscité déplacement, mobilisation et émulation de nombreux acteurs maliens. Musée et Biennale, nos deux premiers exemples, montrent ainsi l'importance de la socialisation culturelle dans toute politique nationale efficace. Avec le développement d'un grand nombre de festivals depuis le début des années 2000, le Mali est entré à son tour, via sa grande richesse musicale, dans un processus de territorialisation des politiques culturelles typique des cultures occidentales contemporaines, festives et décentralisées, dépassant l'action du seul acteur étatique centralisé. Ce Mali des festivals s'appuie sur ses ressources propres, l'avantage comparatif culturel malien (ressources culturelles importantes, « traditionnelles » et « modernes », faibles coûts de production, identité culturelle multiple et décentralisée), mais aussi des adaptations propres à un pays du Sud, triangle d'organisation État malien ; opérateurs locaux ; ONG-partenaires extérieurs et triangle de réception touristes occidentaux ; acteurs-spectateurs locaux ; acteurs, spectateurs africains non maliens. Le maillage en festivals de la partie densément peuplée apparaît solide. Jusqu'à la crise sécuritaire, le Nord produit des formes peu nombreuses mais bien reconnues.

En mars 2011, nous participons au Festival du Niger³⁶⁹ à Ségou. Imaginé par un groupe de commerçants locaux (restaurateurs et hôteliers) en 2003, créé en 2005, le Festival du Niger tient cette année-là sa septième édition annuelle. Intégré dans un projet associatif global, le Festival du Niger dure une semaine et possède tous les attributs attendus d'un grand festival : espace remarquable (les quais du Niger) aménagé et réservé (à entrée libre ou payante selon l'heure), salon des créateurs et boutiques, programmation mixte (professionnelle et amateur, locale, nationale et internationale), off commercial (marchands ambulants et en dur), forum professionnel, résidences et projets locaux, communication nationale et internationale, désordres et rumeurs³⁷⁰ annexés à tout rassemblement festif. *L'objectif principal, selon les organisateurs, est donc de faire connaître Ségou et*

369 Le site officiel : <http://festivalsegou.org/new/fr.html>

370 Notamment de la part des réformateurs islamistes décrivant le Festival comme un temps de dérèglement des mœurs de la jeunesse.

sa région sur le plan national et international et de montrer toute leur attractivité³⁷¹. Les consignes sécuritaires de l'État français produisant début 2011 une très forte réduction des entrées touristiques occidentales au Mali, il nous a été permis d'observer un grand festival malien, fondé en partie sur le gisement touristique occidental et l'africanisation culturelle de l'Europe, fonctionner avec très peu de touristes et produire une fête faiblement toubabisée. Deux dimensions particulièrement spectaculaires : d'abord, la forte interaction entre les festivaliers, majoritairement des « étudiants » bamakois si l'on recoupe les informations recueillies sur place et dans la presse, avec l'auto-applaudimètre du public ; ensuite, une riche programmation malienne et africaine, entrecoupée, lors des changements de plateau, de dynamiques *flows* bilingues (français/bambara) de jeunes DJ-MC bateleurs également d'origine bamakoise. Nous constatons que les troupes ou groupes maliens jouent bien davantage pour le public malien que pour le rare public extérieur. En observant les deux photographies du document 94, réalisées dans l'enceinte du Festival, on pourra identifier un exemple documenté d'entrée dans la bibliothèque mondiale, celle du folklore malien par « la petite porte » des téléphones portables et des appareils photographiques. La multiplicité des captations sonores et visuelles par les spectateurs maliens était, tout au long du festival, remarquable. On croise ici le Malien en tant que touriste et spectateur de lui-même, médiateur, via le téléphone portable, d'une forme culturelle numériquement archivée et transmissible.

Le forum des directeurs de festival, une réunion d'une cinquantaine de personnes tenue dans l'un des grands hôtels de Ségou, témoigne aussi de l'émergence d'un groupe d'opérateurs artistiques sur l'ensemble du territoire malien. Nous posons l'hypothèse d'une « bohème » malienne aussi petite soit-elle, composée des artistes, organisateurs et spectateurs récurrents maliens ou étrangers. L'intérêt du succès de ces festivals, dans le cadre de notre recherche, outre d'obliger à relier l'écrit aux autres formes culturelles, est d'offrir un point d'appui aux autres filières. À cet égard, la ville de Ségou, une des capitales historiques du pays, doit accueillir (enfin) la seconde université du Mali. C'est une opportunité pour cette ville de se poser en capitale culturelle et d'offrir à la filière du livre un espace d'évolution, appuyé sur une réussite solide dans un autre domaine.

École, édition, presse, cinéma, radio et télévision, les « médias de masse »

Musée, biennale et festivals sont des outils non-quotidiens. Par leur intensité forte et leur fréquence faible, ils mettent en scène la culture y compris pour ceux qui ne les fréquentent pas, car la télévision publique malienne en est devenue aujourd'hui le chroniqueur assidu, et paresseux selon plusieurs interlocuteurs. Les outils que nous souhaitons décrire maintenant se présentent comme des éléments du quotidien. *Aller à l'école, lire un livre ou un journal, aller au cinéma, écouter la radio, regarder la télévision* sont des pratiques à la fois universelles et bien renseignées, connues de tous, mais leur massification apparente cache bien mal les énormes disparités d'accès. Dans la suite d'un dispositif colonial réduit à quelques points d'impact, l'effort consenti par l'État malien de la Première République, contraint par une croissance démographique gourmande en moyens, s'appuyait sur une croyance en la valeur scolaire, et notamment l'alphabétisation, le livre et les médias de l'époque. Cet effort d'adaptation et de développement s'est inscrit dans

371 <http://festivalsegou.org/new/fr/tutorials-mainmenu-38/whois.html>

une politique d'investissement et de gestion étatiques qui ont concerné l'ensemble des outils culturels du quotidien et l'ensemble du tissu économique malien – le mémorial Modibo Keita en rend compte³⁷².



Document 94 : le téléphone portable au festival du Niger

Une forme d'entrée dans la bibliothèque mondiale. En l'absence des touristes occidentaux, la production d'images est massivement autochtone. Appareils photographiques et surtout, fonctions secondes du téléphone portable, petite bibliothèque embarquée. (F. Barbe, 2011)

³⁷² www.memorialmodibokeita.org

Enseignant indigène maintenu stagiaire pendant onze ans avant d'être révoqué en 1958 pour activisme par l'administration coloniale, Amadou Seydou Traoré ouvre, cette même année, à Bamako la première librairie « soudanaise », tenue par un indigène, la Librairie de l'Étoile noire (il n'existe à cette époque que deux librairies coloniales). Militant d'une vie, emprisonné et déporté au bagne de Kidal par la dictature militaire entre 1968 et 1977, toujours actif à 82 ans³⁷³, éditeur (La Ruche à Livres), notamment du remarquable récit *Une vérité de soldat* de Soungalo Samaké (un de ses anciens tortionnaires, officier parachutiste à la retraite) paru en 2007, Amadou Seydou Traoré est l'auteur de nombreuses contributions récentes dans la presse malienne, sous la forme de précis historiques souvent auto-biographiques. Pourfendeur de la corruption et de l'aliénation occidentale, il est, en vérité, un protagoniste acharné de la mémoire du Mali indépendant (qu'il défend jusque dans les prétoires), un de ces archivistes indispensables dans un pays où l'archive est et reste fragile. Contrairement à l'idée sous-tendue par le récit national du mémorial Modibo Keita, la naissance de la grande structure publique du livre des Première et Deuxième républiques maliennes, la Librairie Populaire du Mali, est bien plus complexe qu'une simple inscription dans un plan quinquennal d'un petit pays africain socialiste. Dès sa création en janvier 1962, la filière malienne publique du livre apparaît à plusieurs échelles, et pas seulement l'échelle nationale. Voilà comment Amadou Seydou Traoré la raconte – [document 95](#).

J'étais vice-président du Mouvement soudanais de la paix. Je me suis porté volontaire pour représenter le Mali au Conseil mondial du Mouvement de la paix à New Delhi en Inde en mars 1961. Ce qui m'a permis de passer par Paris et de visiter Pékin, Moscou et Berlin-Est pour y concrétiser des contacts que j'avais noués auparavant pour obtenir un pactole de cinquante-deux millions de CFA dont 36 fournis par le CDLP (Centre de diffusion du livre et de la presse), une société de librairie qui était propriété du Parti communiste français. Les sommes m'étaient prêtées avec des délais de remboursement convenables. [...]

C'est en janvier 1962 qu'après avoir fermé ma librairie personnelle qui s'appelait « Librairie de l'Étoile noire », j'ai fait don à l'État malien, de cette institution économique et culturelle avec à son actif :

- cinquante-deux millions de CFA ;
- des stocks de livres et diverses fournitures scolaires et de bureau ;
- un véhicule.

Et c'est seulement en février 1962 que l'Assemblée nationale du Mali a consacré l'acceptation de mon don par le vote d'une loi portant création d'une société d'État dénommée Librairie populaire du Mali. L'État devait selon cette loi, verser à cette société un capital de vingt cinq millions de CFA. Jamais aucun centime de ce montant n'a été versé à la société jusqu'au coup d'État du 19 novembre 1968.

Néanmoins en 1965, alors que l'État n'avait pas encore versé un seul franc du capital annoncé, la Librairie populaire du Mali qui avait déjà bien prospéré sur les dons que je lui avais faits et aussi grâce au travail des agents, a racheté la société française Ferré qui comprenait :

- La salle du Soudan Cinéma ;
- Une librairie, la Librairie papeterie du Soudan ;
- Une imprimerie (Soudan Imprimerie)

373 Nous le rencontrons brièvement chez lui, dans sa maison d'édition, au centre de Bamako, juste avant notre départ en février 2012. Amadou Seydou Traoré revient d'une conférence de presse, il nous laisse son email pour continuer l'échange.

- Des bureaux
- Un logement et des dépendances
- Des magasins de stockage
- Une cour suffisamment grande pour de nouveaux investissements.

C'est cet ensemble qui deviendra les Éditions imprimeries du Mali (Edim) sans aucune participation financière de l'État.

En 1966, toujours sans apport de l'État, la Librairie populaire du Mali a acheté l'immeuble Salim qu'elle a démolie pour ériger à sa place l'immeuble qui fut son siège et celui de la Librairie nouvelle SA en face du Centre Djoliba, avenue Modibo Kéita. Pour cette construction également l'État n'a fourni aucune aide.

Donc ni l'État malien, ni le bureau politique de l'US-RDA, ni la Tchécoslovaquie, ni les USA n'ont participé au capital de la Librairie populaire du Mali.

À la date du coup d'État, la Librairie populaire du Mali qui jouissait d'une santé économique remarquable (on peut requérir l'avis d'un des contrôleurs d'État de l'époque, le Dr. Oumar Makalou ou M. Yamadou Diallo) possédait des immeubles et des stocks importants dans toutes les régions du Mali. Le Comité militaire a trouvé dans nos caisses, nos comptes en banque et CCP le 19 novembre 1968, une somme de deux milliards six cent quarante millions de francs maliens. Ce jour-là, le directeur du complexe Librairie-Imprimeries-Ocinam que j'étais, n'avait en poche que 400 francs maliens et en banque 6000 francs. [...]

Le 19 novembre 1968, l'essentiel de ce qui existait en nature, en espèces ou en banque et CCP (compte courant postal) était le fruit du don qu'en janvier 1962 j'avais personnellement fait à un État auquel je croyais, le fruit du travail d'une équipe de patriotes qui ont su faire fructifier les aides évoquées plus haut, au service d'un idéal commun.

Vingt ans après le coup d'État et surtout après avoir mis à terre la société, le régime militaire a décidé dans sa politique de liquidation nationale, de vendre la Librairie populaire du Mali. A la table des négociations le 20 mars 1988 j'ai eu à dire ce qu'était la Librairie populaire du Mali en réplique à un opérateur économique qui demandait que le ministre des Sociétés et Entreprises d'État de l'époque, M. Antioumane Ndiaye, prie les prétendants peu nantis comme moi, de se retirer car la Librairie populaire du Mali étant une affaire de gros sous, ils n'y avaient rien à voir.

Ma déclaration comme quoi personne plus que moi, bien que peu nanti financièrement ce jour-là, n'a le droit de parler de la Librairie populaire du Mali qui était ma création, mon œuvre à moi avec la collaboration consciente, responsable de la brillante équipe de mes camarades travailleurs, qui ont mérité tous les éloges pendant vingt ans de loyaux services ; ces travailleurs qui cumulaient à ce moment-là, 17 mois de retard de salaires, qui risquaient de perdre leurs emplois pour aller grossir les rangs des nombreux déflatés³⁷⁴ qui traînaient dans la misère.

Document 95 : Histoire de la Librairie Populaire

La mise au point d'Amadou Djikoroni [son surnom], Amadou Seydou Traoré, *Les Échos*, 8 juillet 2007.

Les liens internationaux tissés par les nationalistes maliens dans le mouvement de la décolonisation (le financement par le PCF) suivent la fréquentation des éditeurs parisiens et s'articulent avec de nouveaux contacts dans des pays socialistes (nous trouvons ainsi chez les libraires par terre, un bon manuel de géographie physique malienne fabriqué en République Démocratique Allemande, vraisemblablement à la fin des années soixante). Si la chute de la Librairie Populaire du Mali ne peut être imputée aux seules censures, impérities et prévarications du gouvernement militaire (à raison d'un changement de directeur

374 Les personnes licenciées, principalement lors de l'ajustement structurel.

par an), mais aussi à une première concurrence privée, elle doit être imputée également à la campagne de privatisations des années quatre-vingt, vulgate des politiques d'ajustement structurel, dans lesquelles la vente à la découpe, sans aucune stratégie du bien public, aboutit au naufrage d'un outil culturel de premier ordre (EDIM et Librairie du Mali).

Le réseau des cinémas publics a connu un sort quasi-identique. Les salles fixes non couvertes comme les « ciné-bus » des années soixante diffusant loin de Bamako, en plein air (au début, des films didactiques soviétiques, suivis plus tard par un « coup de folie » pour le cinéma indien chanté – vogue étonnante dont il reste encore des traces aujourd'hui) ont souffert, certes de la dictature et de l'ajustement structurel, mais aussi de l'usure physique des matériels, du non-renouvellement, de l'arrivée de la télévision d'État (qui est créée en 1983), puis des paraboles dans les années 1990 et d'un énorme flot d'images de toutes provenances et de toutes technologies (cassettes VHS, puis CD, DVD). À cet instant, devant la déconfiture actuelle du réseau malien de salles de cinéma, nous nous retrouvons aux prises avec l'explication culturaliste type : *ce n'est pas dans la culture malienne d'aller au cinéma*. Pourtant, nos interlocuteurs trentenaires de 2011 se souviennent, enfant ou adolescent, de salles en plein air bondées, de gens refusés à l'entrée et qui font du tapage, dans des villes comme Kita, Gao ou Kayes, encore à la fin des années 1980. L'engouement pour le cinéma a été énorme dans les années 1970. *Il y avait des ciné matinées qui passaient l'après-midi pour les jeunes (ils étaient trop jeunes pour sortir la nuit). Le jeudi c'était le film hindou. Ah ça, c'était quelque chose ! Il fallait amener ta copine au film, sinon elle te quittait ! Tout le monde était bien habillé, c'était la sortie en couple. À l'époque, il n'y avait pas beaucoup de distractions*, témoigne Sidi Bécaye Traoré, archiviste au CNCM³⁷⁵. L'un de nos interlocuteurs se souvient que les premiers possesseurs de téléviseur dans son quartier, à Kita, faisaient payer un droit d'entrée à leurs voisins pour venir regarder la télévision.

Le cinéma, arrivé au Soudan en 1918 pour l'édification des tirailleurs sénégalais, loin de nourrir la naturalisation des usages culturels, illustre au contraire la plasticité des formes culturelles et les brusques changements de pratiques qui peuvent survenir dans un pays jeune et mutant. Claire Diao, dans son article *Le cinéma africain vu par les Maliens*³⁷⁶ émet d'ailleurs des conclusions mesurées sur l'apparent nonaccès des Maliens au cinéma en général et à leur cinéma en particulier. Bonne connaissance des artistes de la filière (comédiens et réalisateurs), diffusion composite des œuvres locales (maliennes et africaines) par de multiples canaux télévisuels, à domicile (incluant le piratage domestique et la vente sur le marché d'œuvres piratées), dans les quelques rares salles dédiées aux grosses productions américaines, dans les festivals pérennes et les cinémas ambulants passés au format numérique³⁷⁷, à la télévision, avec les séries inter-

375 Claire Diao, *Le cinéma africain vu par les spectateurs maliens*, *Africultures*, 13 janvier 2009. www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=8294

376 *Ibid.*

377 Histoire du cinéma ambulant au Mali, entretien d'Alice Jolin avec Falaba Issa Traoré, *Africultures*, décembre 2001.

« Comment sélectionnez-vous les villages où vous organisez des projections ?

Les villageois profitent de mon passage pour passer commande. Pour les contenter je leur dis que je reviendrai, mais en réalité, le Mali compte plus de 10 000 villages et on ne peut pas aller dans un même village deux fois dans la même année ! Ce n'est pas possible. En ce qui concerne la commande, elle peut être soit collective, c'est tout le village qui demande la projection, soit le promoteur vient avec son matériel et projette sous un abri improvisé, dans un vestibule ou une école et fait payer les entrées.

générationnelles à forte audience (*Dou, la famille* lors de notre enquête en 2011). La population malienne, fortement dans les zones urbaines, beaucoup moins en milieu rural, est entrée de plain-pied, certes *façon façon* mais efficacement, dans le multimédia contemporain. La limite de l'accessibilité nous semble à cet instant d'ordre économique. En témoignent les téléviseurs posés dans la rue dans les quartiers périphériques de Bamako, devant des boutiques où s'agglomère un public de voisinage.

L'école malienne était au cœur du projet de fabrication nationale. À l'Indépendance, elle se fait en français, il semble y avoir une continuité, mais c'est plus que cela, puisque ce sont les nouveaux cadres du pays indépendant qui sont formés en français, la langue coloniale. Ce choix du français comme langue d'enseignement et d'administration fait pourtant déjà débat dans les années soixante et la figure ambiguë de Modibo Keïta, le président-instituteur, illustre l'échec de l'utopie scolaire de la Première République. Major de promotion à l'École normale supérieure de Gorée, Modibo Keïta est né en 1915 à Bamako-Coura et a grandi dans un milieu musulman pratiquant. Issu de la minuscule promotion scolaire coloniale, écolier indigène devenu major de promotion de l'École normale de Bamako, envoyé ensuite à Dakar, il est l'un des fondateurs de *L'Union des lettrés du Soudan*, un cadre charismatique de l'US-RDA et un syndicaliste enseignant vigoureux. Selon une notation administrative de l'École normale de Gorée (rapportée par l'intéressé lui-même³⁷⁸) fréquemment reprise par les sites hagiographiques, Modibo Keïta est un *instituteur d'élite, très intelligent, mais anti-français... un agitateur de haute classe à surveiller de près*. Son accession au pouvoir à l'Indépendance avec des compagnons aux parcours proches, puis sa chute en 1968, illustrent bien l'itinéraire collectif divergent des deux groupes les plus proches de la culture française, les enseignants et cadres administratifs d'une part, les officiers et sous-officiers soudanais de l'armée française d'autre part (distorsion bien renseignée par le récit de Soungalo Samaké, *Une vérité de soldat*³⁷⁹). La victoire politique des militaires lors du coup d'État du 19 novembre 1968 clôt d'une certaine manière l'utopie de l'alphabétisation du Mali selon Modibo Keïta.

Sous la plume de Mary Burnet, une journaliste parisienne, l'Unesco publie en 1965 un petit livre (71 pages) intitulé *La bataille de l'alphabet*. Le Mali y apparaît comme le pays africain le plus longuement cité. *C'est sur la radio que repose toute la campagne d'alphabétisation actuellement en cours au Mali, où les classes quotidiennes commencent par une émission d'un quart d'heure, après quoi des moniteurs bénévoles aident les élèves à faire des exercices d'application. Dans tout le pays, on a organisé des centres d'instruction urbains et ruraux, complétés par des centres de contrôle répartis de manière à pouvoir surveiller le fonctionnement des premiers. Dans les villes, ces centres d'instruction par radio se trouvent souvent sur les lieux de travail : fabriques, garages, terminus des lignes d'autobus. À Bamako, on en a ouvert un dans le principal hôtel et un autre à la direction des services d'hygiène de la ville. Dans les villages, ce sont souvent*

Quels sont les autres problèmes que vous rencontrez lors des projections ?

Il y a aussi des problèmes avec les films eux-mêmes. Dans certaines parties du pays très islamisées, voir fanatisées, si le propriétaire du cinéma ambulant n'est pas averti et qu'il programme dans un village un film osé, il va se faire lyncher, ou tout du moins avoir beaucoup de problèmes. Les scènes avec des acteurs s'embrassant ou se caressant sont prohibées. Ils vous accusent de venir pervertir et d'amener la civilisation malsaine des villes. »

378 www.memorialmodibokeyta.org/IMG/pdf/LES_50_ANS_DU_PDT_MODIBO_KEITA.pdf

379 2007, *La Ruche à Livres*, Bamako.

*les futurs élèves qui construisent eux-mêmes un local et se cotisent pour acheter les lampes à pétrole qu'exigent les cours du soir*³⁸⁰.

Cette présentation volontariste a un fort goût de propagande. L'auteure pointe les limites de la campagne de néo-alphabétisation : *intense propagande invitant tous les illettrés du Mali à apprendre à lire et à écrire certes, mais seulement 152 personnes plus ou moins instruites et un niveau d'instruction des moniteurs bénévoles fort inégal. Le maître devra donc, pour remédier à la médiocre formation de nombreux moniteurs, faire preuve d'une singulière habileté dans la présentation de ses leçons par radio. S'il y parvient, l'expérience acquise par le Mali sera extrêmement utile à d'autres pays*³⁸¹. Au milieu des années soixante, les États africains posent la question de l'alphabétisation en langues nationales et se tournent vers l'Unesco. Sans prendre réellement position sur la définition de ce qu'est une langue, l'ouvrage de Mary Burnet valide le lieu commun du babélisme africain, de la fragmentation linguistique et en pose les limites acceptables. L'étroitesse des petites langues est anti-économique, anti-mondialiste, elles ne sont pas dotées d'un alphabet, tout est à inventer, la tâche semble impossible. Le choix est donc orienté vers les langues internationales ou véhiculaires régionales. Mais la position autonome des États africains portant requête à l'Unesco est signalée. Amadou Hampaté Bâ, historien et philosophe malien, autre grand lettré, membre depuis 1962 du Conseil exécutif de l'Unesco, présente la position africaine. *Les États d'Afrique reconnaissent aujourd'hui, comme une de leurs responsabilités primordiales, la nécessité d'étendre, dans les plus brefs délais, une éducation leur permettant de participer à la vie nationale. Or de grandes masses de la population, surtout dans les régions éloignées des centres urbains, qui constituent encore la forte majorité, resteront en dehors ou superficiellement touchées par ce mouvement aussi longtemps que l'éducation, à commencer par l'alphabétisation, ne leur sera pas apportée dans leur langue maternelle. Celle-ci leur permet d'assimiler les notions d'un enseignement fondamental sans avoir à assumer en même temps l'effort considérable que représente l'apprentissage d'une langue étrangère dont le vocabulaire et les structures grammaticales sont radicalement différentes...Cependant l'usage extensif des langues africaines dans l'enseignement fondamental ne contredit en rien, bien au contraire, l'importance pour l'Afrique des langues étrangères de large diffusion. En fait, l'extension de l'éducation, par les voies les plus rapides et les plus sûres, ne fera que faciliter l'accès des Africains à ces langues de communication internationale*³⁸². Nous sommes en 2012, les problématiques de l'alphabétisation - entendons *littératie* pour saisir plus large du spectre - ont-elles fondamentalement évolué depuis l'utopie inaboutie de la Première République ?

313/ Langues et politiques linguistiques, une normalité malienne

Le collier d'âne pour celui qui parle bambara à l'école et doit rapporter le symbole à la maison à la fin de la classe : *le symbolier* » est un *âne bûté* ! (entretien formel). Si la violence (physique et psychologique) de l'école coloniale, puis malienne, est bien attestée, dans son fonctionnement global et jusqu'à une période récente (*corriger, bastonner, frapper, fouetter*, souvenir d'élève du milieu

380 Mary Burnet, 1965, *La bataille de l'alphabétisme*, Unesco, 71 pages ; page 48.

381 *Ibid.*, page 49.

382 *Ibid.*, page 58.

des années quatre-vingt-dix à Kayes), la question de la scolarisation dans une langue différente de la langue maternelle, très majoritairement en français, et les conditions même d'apprentissage de cette langue « étrangement nationale » apparaissent comme au centre d'une dynamique spécifique de très forte contrainte³⁸³ cognitive et sociale sur les jeunes apprenants.

Le français, une « langue étrangement nationale »

En effet, de nombreuses sources (notamment les études³⁸⁴ maliennes sur le bénéfice scolaire des écoles expérimentales créées dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix) attestent que les enfants éduqués en langue maternelle progressent plus vite et sont plus performants scolairement que ceux qui sont éduqués en langue « étrangement nationale » : il y a un coût cognitif à l'apprentissage du français, une langue étrangère, comme langue de travail scolaire, dans le cadre d'un apprentissage souvent réalisé de manière répétitive et par cœur dans des classes à l'effectif nombreux. Cet itinéraire francophone est aussi un pari familial et individuel qui engage totalement l'existence de l'élève sans lui garantir aujourd'hui le succès autrefois escompté. Mais on peut aussi affirmer que l'expérience de cette « exo-alphabétisation » est elle-même fortement différenciée, socialement et spatialement : apprendre le français dans une école du centre de Bamako, dans une famille « francophone », avec une scolarisation locale quasi-universelle et une forte présence de la culture officielle ou bien être l'un des rares enfants d'une communauté rurale du plateau dogon, non « francophone » et à faible scolarisation, à apprendre le français, parfois loin du village, sont incontestablement deux expériences radicalement différentes. Dans un milieu périphérique, la scolarisation en français pendant une quinzaine d'années coupe les enfants concernés de la socialisation habituelle de leur classe d'âge. Un instituteur

383 « La proposition n°10 de *Changeons l'Afrique* de l'Alliance pour refonder la gouvernance en Afrique indique, notamment, qu'il faut « officialiser les principales langues nationales et transcrire dans ces langues les lois et règlements ». La proposition n° 15 s'intitule « Bâtir un système éducatif et de formation adapté aux besoins de l'intégration ». Parmi les racines à retrouver pour refonder la gouvernance en Afrique, il est évident que les langues autochtones les plus parlées ou comprises ont un rôle fondamental et irremplaçable à jouer. En effet, dans les anciennes colonies françaises, l'enseignement est dispensé exclusivement en français soit dès la maternelle ou le cours préparatoire, soit à partir du CE2. Tel quel, il engendre de graves effets pervers :

- pour l'enfant lui-même : 1. parce qu'il entre dans le cycle primaire avec « un retard de six années de compétence linguistique » (cf. Agbidinokoun, Dr en sciences du langage) très difficile à rattraper. Le jeune élève comprend donc moins vite, souvent mal ou même pas du tout. Aussi, les taux de redoublement et d'abandon sont-ils très élevés. Le pourcentage d'enfants scolarisés terminant le cycle primaire reste faible et le nombre de ceux qui accèdent à l'enseignement secondaire, dérisoire par rapport à l'ensemble de la population. 2 un temps et des efforts démesurés sont imposés aux enfants pour assimiler et maîtriser la langue française au détriment de l'acquisition des connaissances scientifiques et techniques dont ils auraient besoin pour se développer. »

Louise-Marie Diop-Maes (Mme Cheikh Anta Diop), docteur d'Etat en géographie humaine, *Stratégie pour l'utilisation dans l'enseignement et dans l'administration des principales langues parlées ou comprises par les habitants, instauration d'un système éducatif rationnel et fonctionnel*, 2007, Actes du colloque *Entre tradition et modernité, quelle gouvernance pour l'Afrique ?*, pages 243 à 252.

www.institut-gouvernance.org/docs/actes_bamako-2-3.pdf

384 *Éducation : alternatives africaines*, 2003, Dakar, Enda Tiers Monde ; Haïdara Youssouf et Souleymane Sangaré, 2006, *Stratégie de formation des enseignements en enseignement bilingue additif pour les pays du Sahel* [working paper], Bamako, African Academy of Languages (ACALAN) ; Bruno Maurer, 2004, De la pédagogie convergente à l'éducation bilingue. Généralisation des langues nationales au Mali et transformations du modèle de la pédagogie convergente, *Penser la francophonie – concepts, actions et outils linguistiques*, AUF / Éditions des Archives Contemporaines ; Samba Traoré, 1990 (2001), *La pédagogie convergente: son expérimentation au Mali et son impact sur le système éducatif*, Unesco-Bureau international de l'éducation, puis Unesco-La Découverte.

d'un village dogon l'exprime en ces termes à la fin des années quatre-vingt-dix : *je veux dire que nous constituons une bande perdue des noirs instruits*. Un de ses collègues enchérit : *j'ai perdu beaucoup car je suis acculturé en français. Je ne suis pas comme mon frère qui est resté au village et n'est pas allé à l'école*³⁸⁵. Ce sentiment attesté d'une bifurcation existentielle douloureuse n'empêche nullement, bien au contraire, l'enthousiasme d'autres interlocuteurs et un fort attachement à l'enseignement en français, en ville comme au village. Ses proches demandent ainsi à l'intellectuel engagé qui promeut l'enseignement en langue maternelle dans sa communauté rurale du cercle de Gao : *pourquoi tu veux que nos enfants apprennent en songhaï alors que toi tu as appris et réussi en français ?* (entretien formel). En ville, ceux-là même qui ont été éduqués en français, parfois durement, mais qui maîtrisent totalement la langue française croient voir une dramatique baisse du niveau de français des élèves et des jeunes diplômés. Nos interlocuteurs urbains apparaissent en plein débat interne, un débat clivant : ne pas scolariser en français, cela ne semble bon ni pour la carrière scolaire et sociale de l'enfant, ni pour l'accès de la société malienne à la culture scientifique mondiale, ne pas scolariser en langues nationales et ne pas les « faire parler » au monde, c'est se nier et nier la richesse humaine, locale et nationale, individuelle et collective et ce n'est pas plus satisfaisant, l'alternative semble ici en apparence stérile.

« L'africanisation » du système scolaire, rejetée par les parents d'élèves en Guinée dans les années soixante, ne semble pas réellement à l'ordre du jour au Mali, car trop d'acteurs voient dans ce projet la perte d'espérance socio-spatiale liée à la perte de la maîtrise du français. C'est donc un cheminement discret, bricolé et conflictuel vers un nouveau jeu linguistique qui se construit dans le cadre pressuré du dénuement matériel de l'école malienne. Dans les années cinquante, André Davesnes, alors inspecteur d'Académie à Périgueux et ancien inspecteur de l'enseignement primaire de l'AOF publiait *Mamadou et Binéta*, un syllabaire français à destination des élèves africains. Imprégnant la culture de nombreux enseignants, toujours utilisé de manière massive dans les familles maliennes scolairement investies, présent en de multiples rééditions piratées dans les librairies maliennes formelles et informelles, cet ouvrage transcolonial au succès persistant et de forme bien passéiste est l'occasion de revenir aux derniers temps du projet colonial : faire que la langue française résiste aux événements de la décolonisation et que se crée une communauté francophone déshistoricisée, sans référence au fait colonial, et déréalisée, qui évacue la vernacularisation du français – document 96.

Lors de l'exposition organisée en 1950 par l'UNESCO sur les manuels d'éducation de base, A. Charton présente l'enseignement de la langue française en Afrique noire comme un fait acquis et justifié par les conditions socio-culturelles. Ce partage entre sociétés à tradition orale et sociétés à tradition écrite a justifié, au moment de la colonisation, des choix et des comportements spécifiques de la part de la France. Ainsi : « S'il est des régions, comme l'Indochine et l'Afrique du nord, où nous avons trouvé un enseignement traditionnel assez développé, il en est d'autres qui sont tout à fait frustes, vivent dans des conditions toutes proches de l'animalité, sont incapables de comprendre nos intentions et de se prêter à notre désir de progrès » (G. Hardy, 1928, p. 322).

Cette considération justifie le choix du français face à toute langue vernaculaire. Le

385 cités par Alain Ménigoz, *Apprentissage et enseignement de l'écrit dans les sociétés multilingues, l'exemple du plateau dogon au Mali*, éditions l'Harmattan, 2001, page 167.

manuel présenté par la France n'est autre que l'ouvrage classique de A. Davesne, *Mamadou et Binéta*, qu'il a lui-même préfacé.

[...]

La seconde conséquence de ce partage fournit une preuve a posteriori qui apparaît comme la conséquence naturelle d'un processus d'assimilation évoqué par l'auteur : « On a prétendu qu'une fois en possession d'un moyen d'exprimer par écrit leur langue maternelle, les Africains ne manqueraient pas de transcrire tout ce qui constitue un trésor dans cette langue et qu'ainsi toute une littérature, qui pourrait s'augmenter de traductions étrangères, offrirait aux générations futures un aliment nouveau [...] Les seuls écrits ayant pour auteurs des hommes de l'Afrique noire française sont présentés en langue française [...] La langue française s'impose d'elle-même dans les territoires français de l'Afrique noire, et ce serait refuser de reconnaître une loi naturelle que de s'opposer à cette évolution normale ». Selon Davesne, la multiplicité des langues en présence, le caractère aléatoire mais polémique de leur emploi, les situent radicalement du côté du tribalisme, dont les marques culturelles sont à rejeter : « Notons que du fait de leur coexistence, langue maternelle et dialectes empruntés tendent à réagir l'un sur l'autre [...] beaucoup de langues africaines sont par suite de cette interpénétration en pleine évolution, certains linguistes disent " en pleine décomposition " [...] Il est bien évident que si l'on voulait à tout prix donner un enseignement en langues vernaculaires, on ne pourrait adapter cet enseignement à chacun des 430 dialectes parlés en AOF [...] Ainsi l'exclusivité linguistique du passage à la civilisation revient naturellement au français qui entend s'imposer sans aucune connotation ethnique, la demande des populations imposant un devoir à l'administration française. [...] Le numéro spécial des *Cahiers pédagogiques* constitue en soi, une attestation de cette « lutte » linguistique. A. Davesne le rappelle en conclusion de son article : « Quel que soit l'avenir réservé à nos territoires d'outre-mer, il est souhaitable que la langue française y soit assez solidement implantée pour pouvoir résister aux événements ».

Document 96 : le français transcolonial contre le babélisme africain

Valérie Spaeth, Enseignement du français, linguistique et politique, revue *Mots*, décembre 1999, n° 61, pages 70 et 78.

Si le français est bien devenu la langue officielle de l'État malien, celle de son hymne national³⁸⁶, des instances élues et de l'administration, celle de la vie politique apparente, de la presse papier, du web et de l'ORTM, le chercheur se rend vite compte que dans les bureaux du Ministère de l'éducation, on parle bamanankan. Le jeu avec le visiteur français qui tente maladroitement de maîtriser le début d'une socialisation en langue nationale y est particulièrement apprécié et même fortement sollicité. On sait également que de nombreux conseils municipaux ruraux délibèrent en langue nationale et non en français. Saloum Tabouré, avocat-stagiaire, nous explique la difficile ouverture linguistique des tribunaux aux affaires familiales, où les avocats ont commencé à obtenir qu'une partie de la procédure soit tenue ou ré-expliquée par le juge, à leurs clientes non francophones. Cela nécessiterait un travail linguistique de l'institution sur la traduction juridique : placer les mots juridiques complexes en français dans un flux de bambara ne constitue pas une traduction. Les parcours urbains et les achats dans la rue, malgré les innombrables réclames et enseignes formant un continuum urbain francophone, comme les longs moments passés dans les différents

386 À l'origine de l'hymne National du Mali, se trouve la loi n° 62-72 du 9 août 1962, dont l'unique article stipule « qu'il est créé un Hymne National de la République du Mali dont le texte intitulé *le Mali* est annexé à la présente loi », site internet (monolingue français) de la présidence de la République du Mali - www.koulouba.pr.ml/spip.php?article93.

L'hymne a été traduit ultérieurement en bambara et nous l'avons entendu dans les deux versions, chez des amis maliens.

transports collectifs (les bus inter-urbains, les taxis ou les sotramas³⁸⁷) ou à l'écoute des nombreuses radios locales sont l'occasion permanente de vérifier empiriquement le très petit nombre de locuteurs du français et de situations langagières en français. Nous découvrons également la diversité des échanges, qui tantôt comportent de nombreux mots, expressions ou segments de phrases construites en français, tantôt sont totalement dépourvues d'influence apparente du français. Ces perceptions d'une langue française faiblement enracinée ou discontinue peuvent être nombreuses : absence de connaissance apparente de tout élément de langue française chez des interlocuteurs populaires à Bamako et en province, « français cassé » de la rue parfois incompréhensible, couples avec mari parfaitement francophone et épouse non francophone, enfants en train d'apprendre difficilement le français, situations scolaires où le français semble s'appuyer sur le bamanankan comme sur une béquille.

Aussi, peut-on penser raisonnablement que la perception du français comme langue du pays réel relève de l'auto-mystification. C'est ce qu'affirme le sociolinguiste Daniele Morante. *En effet, il est facile pour l'étranger européen d'être dupe, en raison d'un puissant effet « d'interférence de l'observateur », de l'hallucination faisant du français le « vecteur » dominant de ce paysage langagier, voire d'un ordre qualitativement différent de tous les autres. Qu'il vienne au Mali pour des raisons touristiques, d'affaires ou de « coopération », le nouvel arrivant sera aussitôt « pris en charge » par une « filière francophone » (« s'incarnant » dans le fonctionnaire, des douanes, le directeur de l'hôtel, le bureaucrate de l'administration ou le guide professionnel, le commerçant en gros ou le maître d'école – amphitryon du hameau touristique), de sorte à ne s'en dérober jamais jusqu'à son départ. Même le chercheur, anthropologue ou linguiste, s'enfonçant au gré de ses intérêts dans le monde villageois, évoquera par sa seule présence d'entre la masse des « locuteurs », à l'instar d'un aimant, les quelques individus « compétents » en cette langue³⁸⁸. Il nous faut aussi évoquer les francophones autodidactes aux trajectoires complexes, principalement migratoires (France, Gabon, Cameroun, Sénégal) mais également liées au tourisme. Ces bons francophones de l'oralité (souvent d'un abord modeste et qui nous annoncent très rapidement leur statut spécifique de locuteurs « populaires »), s'ils représentent une catégorie vraisemblablement numériquement réduite, forment un groupe singulier qui demanderait à être enquêté davantage. Comme tous les groupes atypiques et d'origine non institutionnelle, ces francophones non formels représentent, par hypothèse, un fort enrichissement du corps social et un espace d'autonomie.*

« Africaniser », « malianiser », relocaliser l'école malienne dans sa société

La francophonie malienne, au delà de sa tranquille apparence officielle ou touristique, apparaît à l'observateur étranger comme une question complexe. Il en est de même pour les Maliens qui polémiquent violemment par exemple sur la liste de discussion [msas] du Symposium malien sur les sciences appliquées (forum bi-annuel) ou dans le cadre du Forum national sur l'éducation de 2008, forum participatif monté par les services du Premier ministre pour (tenter de) dénouer la

387 Les sotramas sont les minibus d'occasion, repeints en vert et réaménagés sommairement pour transporter une vingtaine de passagers (un chauffeur, un apprenti) dans la capitale.

388 Daniele Morante, 2009, *Le champ gravitationnel linguistique, avec un essai d'application étatique – Mali*, L'Harmattan, page 426.

crise du système éducatif malien ou encore dans tel rapport officiel mené avec les partenaires extérieurs³⁸⁹. La question de la promotion des langues nationales à l'école et dans les autres aspects de la vie où elles ne sont pas acceptées, apparaît politiquement clivante et point focal de la crise africaine, quelque chose comme ce que l'Afrique n'a pas réussi à faire – document 97.

Liste de discussion électronique [msas], 1.2.2009,
de Abdoulaye Keïta, Etats-Unis

Bien Chers Tous :

Rappelons que nous avons largement discuté de cette question sur nos fora. La question de culture (le rôle des langues nationales dans la formation) et l'éducation formelle est un enjeu qu'aucun de nous ne peut éviter. Pourquoi seule en Afrique nous n'arrivons pas à joindre ces 2 points d'action pour la salvation³⁹⁰ de nos sociétés? Le dernier forum sur l'éducation est sans doute un grand pas en avant. Nos objectifs doivent continuer à poursuivre le suivant même si c'est dans 100 ans que nous y arrivons :

- Renforcement de la démocratie par une participation consciente de toutes les couches de la population - l'éducation formelle est le véhicule le plus sûr pour y arriver: lutte contre l'analphabétisation des jeunes adultes et des populations en général.

- La formation du plus grand nombre d'enfants de l'école primaire au secondaire par le biais du "multi-langualisme". il y a des précédents dans le monde donc nous n'avons pas à faire d'extensives recherches sur ça. En Asie, en 40 ans, ils ont démarré à tous les niveaux. En Afrique, on se recherche toujours ! L'Asie a mis de côté les sensibilités telles que le rôle de la langue du colon et ont embarqué sur la mobilisation totale pour une éducation universelle. Rien de tout cela n'a empêché l'inclusion du Français et de l'anglais dans leur système éducatif et administratif. En Asie, on fabrique; en Afrique, on consomme. En Asie on bâtit; en Afrique, c'est le status quo.

Document 97 : discussion électronique sur les langues (1)

Courrier électronique de la liste de discussion [msas], juin 2009.

Contrairement au mail d'Abdoulaye Keïta, dont l'extrait choisi peut se lire comme un appel plutôt enthousiaste au pragmatisme linguistique inspiré notamment de modèles asiatiques et à l'introduction non exclusive des langues nationales dans l'éducation formelle, aux côtés du français et de l'anglais, *l'Annexe au Rapport du Forum National sur l'Éducation* intitulée *Le Futur du Mali et sa Politique des « Langues Nationales », Méthode Globale de la PC Comparée à la Méthode Syllabique [Acceptée par Acclamation Générale par le Forum]* de Diola Bagayoko, professeur distingué de physique, fondateur de l'Académie Tombouctou³⁹¹ à la Southern University de Baton Rouge en Louisiane (et président, dans le cadre du Forum, de la commission Enseignement supérieur et recherche scientifique), est une charge violente contre la « pédagogie convergente³⁹² » (PC) et le système du curriculum qui prend sa suite, les deux

389 *Étude sur le curriculum de l'enseignement fondamental, rapport 3, développement du scénario privilégié*, Ministère de l'Éducation, de l'Alphabétisation et des Langues nationales et Agence Française de développement version finale 2010, voir notamment l'annexe H, commentaires du groupe de pilotage. www.education.gov.ml/IMG/pdf/Etude_sur_le_Curriculum_de_l_enseignement_fondamental.pdf

390 Le mot *salvation*, ici un joli « franglais malien », montre comme dans d'autres mails cités, la force de pénétration et d'influence de l'anglais sur le français de nombreux expatriés maliens. Mail non altéré par nous.

391 Timbuktu Academy - www.phys.subr.edu/TA/About_TAI.htm

392 « Depuis les années 1990, le Mali est en train d'expérimenter, dans des écoles publiques du 1er cycle

politiques qui « relocalisent » (introduisent) les langues nationales dans le système éducatif malien, leurs modalités, leurs effets et leurs promoteurs. La charge est d'autant plus agressive qu'elle prend la forme d'un règlement de compte contre le « groupe des linguistes ». Entendue ailleurs en entretien informel (*ces grands farfelus de linguistes*), la critique met en relation une *surproduction croissante de personnel formé dans ces disciplines non-scientifiques*, particulièrement dans les langues et la linguistique, et la politique des langues *promue et mise en œuvre par des individus pour certains desquels il y a une situation de conflits flagrants d'intérêts*. Le propos du professeur Bagayoko, construit sur une vision complotiste du feed-back de sur-formation en linguistique, se développe lui-même sur des arguments de fond qui paraissent fragiles : *l'utilisation des langues « nationales » au delà du 1^{er} cycle de l'enseignement fondamental littéralement bloque la participation du Mali à l'entreprise scientifique et technique mondiale, étant donné que le patrimoine mondial en science et en technologie n'existe dans aucune des langues « nationales » du Mali*. Un observateur étranger au système malien, tiers extérieur, ne peut manquer d'observer que c'est statistiquement l'analphabétisme de masse, le désordre du système scolaire et la pauvreté matérielle de l'université malienne qui *bloquent la participation du Mali à l'entreprise scientifique et technique mondiale*, et non la PC, qui reste très minoritaire et est adressée préférentiellement aux enfants de milieux populaires. C'est là un renversement forcé qui semble faire de la PC débutante, la cause de l'échec scolaire malien, alors que la scolarisation en français peut sembler, au contraire, être une des causes du très mauvais rendement de l'école malienne et des faiblesses du Mali dans les domaines des sciences dures.

Le texte contre la PC ne mentionne pas explicitement l'influence de la linguistique soviétique³⁹³. Un de nos interlocuteurs, responsable d'édition de manuels scolaires en langues nationales, lorsque nous évoquons devant lui le texte avant-gardiste de Jean Jaurès, *L'éducation populaire et les patois*³⁹⁴, paru dans la

de l'Enseignement Fondamental, avec ce qu'il appelle la « pédagogie convergente (PC) ». Selon des documents officiels, disponibles au Ministère chargé de l'éducation de base, cette pédagogie consiste à utiliser une langue maternelle (« nationale ») de l'apprenant comme véhicule d'instruction (ou d'enseignement) en 1^{ère} et 2^{ème} années de l'école primaire. A partir de la 3^{ème} année, le français est introduit dans ces classes de PC. Les proportions d'utilisation de la langue maternelle et du français sont progressivement modifiées, d'une classe à la suivante, de manière que le français devienne le véhicule d'instruction dans la classe de 6^{ème} - classe où les élèves doivent faire face à l'examen du Certificat d'Etude Primaire (CEP) à la fin de l'année. » *Annexe au Rapport du Forum National sur l'Éducation*, page 1.

« Dans les écoles pratiquant la pédagogie convergente au Mali, la première année est consacrée à l'apprentissage de la langue maternelle, le français oral est introduit en deuxième année à concurrence de 25% du temps global. En troisième et quatrième années, le rapport s'inverse et 75% de l'horaire sont réservés à l'apprentissage du français (oral et écrit). En cinquième et sixième années, la répartition du temps de travail est de 50% pour la langue nationale et de 50% pour la langue seconde (français). Mais l'établissement de l'emploi du temps est laissé sur l'initiative du maître conformément aux besoins de sa classe et il doit veiller à ce que le niveau des connaissances atteint par les élèves en français et en langue maternelle soit équilibré et qu'en sixième année, les élèves puissent utiliser indifféremment les deux langues, c'est-à-dire aboutir au bilinguisme fonctionnel. Il faut signaler qu'en cinquième et sixième années, le maître enseigne toutes les disciplines dans les deux langues. A l'examen, les élèves sont évalués en français et en langue nationale. »

Samba Traoré, 2001, *La pédagogie convergente : son expérimentation au Mali et son impact sur le système éducatif*, Unesco, page 12.

393 C'est le cas, par exemple, de Samba Traoré : ancien professeur de russe à Bamako, il a obtenu en 1987 son doctorat de troisième cycle, avant d'intégrer l'Institut Pédagogique National de Bamako. Les ouvrages d'Anton Makarenko, le pédagogue soviétique, des années 20 et 30 étaient très utilisés dans les IPN. - www.ibe.unesco.org/publications/innodata/inno06f.pdf

394 http://xa.yimg.com/kq/groups/3216908/233702993/name/Jaurès_et_les_'langues_régionales'.pdf

Dépêche en 1911, se dit très intéressé et nous presse en retour de lire le texte de Joseph Staline *Le marxisme et la question nationale* (1913), où nous dit-il, en souriant, *tout est dit*. Staline est en accès libre sur le net. *On propose de lier les minorités éparses en une seule union nationale. [...] La minorité est mécontente, non de l'absence d'une union nationale, mais de l'absence du droit de se servir de sa langue maternelle. Laissez-lui l'usage de sa langue maternelle, et le mécontentement passera tout seul. [...] Donnez-lui cette école, et le mécontentement perdra tout terrain.*³⁹⁵. Le lecteur voit que les faiblesses de la scolarisation et les réticences à abandonner le français, fondées sur un constat hâtif d'échec de la PC³⁹⁶, sont telles que le schéma ci-dessus ne peut être directement opératoire au Mali. C'est la question d'une langue nationale (français ou autre) commune (appelons-là ici tout simplement « universelle ») qui demeure irrésolue dans l'État malien, entité qui se présente comme un État unitaire dépourvu de langue universelle et/ou d'une diglossie de type « langue universelle + n langues nationales ». Le véritable dispositif malien serait, nous allons le voir plus loin, plutôt de type « sociolecte universel (classes moyennes et supérieures éduquées en français) + « langue-capitale/bamakokan », toutes classes sociales, à forte dynamique spatiale, mais non encore universelle + n langues nationales (n nettement supérieur à 12, en intégrant les variétés dialectales) – document 98.

----- Message original -----

Sujet : quelle-s langue-s pour l'ecole malienne? (5)

Date : Wed, 4 Feb 2009 22:28:45 +0100

De : Mohomodou Houssouba

Pour : marga@bagoundie.net

Hõo faakaara / kaka tontonoo | Suite du débat 3/4 février 2008 (Malilink & MSAS)

Bonne lecture et cordialement,

Mohomodou Houssouba

4.2.2009

Karim Sylla, Texas, Etats-Unis:

The Indians, Pakistanis and Indonesians work in a European language, but their education does not begin with english - for the most part. In India's public schools, kids learn in hindi and/or other languages depending on where they live -- urdu in Jammu & Kashmir, Tamil in Tamil Nadu, etc... English is only a subject. There are however "english-medium" schools where it's the other way around -- these are private schools. And it's true that people prefer to send their kids to english-medium schools. However, the vast majority can't afford that luxury.

* réponse au message de R. Thompson * –

--

4.2.2009

Aboubacrine Assadeck, Bamako

Est-ce que mon frère Youssouf SANOGO peut me citer un seul de nos éminents

<http://prioritegauche.typepad.fr/weblog/2008/09/jaurès-sur-la-langue-doc-le-basque-et-le-breton.html>
www.inrp.fr/numerisations/fascicule.php?periodique=2&date=19111015

395 Joseph Staline, 1913, *Le marxisme et la question nationale*, page 39 -

www.communistebolchevisme.net/download/Staline_Le_marxisme_et_la_question_nationale_et_coloniale.pdf

396 Ainsi l'expérimentation menée à Ségou de 1994 à 1999 annonce des taux de réussite des élèves à l'examen d'entrée en classe de 7^{ème} année presque doubles de ceux des écoles francophones, les résultats de 2000 généralisent ce constat initial ; Samba Traoré, 2001, opus cité.

chercheurs en langues nationales qui a son fils en PC ? Bonne soirée à toutes et tous.

--

4.2.2009

Youssouf Sanogo, Bamako

Je crois qu'il ne faut pas confondre les choses.

Certes, nous avons des lacunes dans l'enseignement de nos langues mais considérer que l'enseignement dans nos langues est une mauvaise chose revient à se renier soi-même.

Le fait qu'aucun ministre n'ait son enfant à la PC n'est pas signe de nullité de la chose. Que veulent ces ministres ? êtes-vous sûrs qu'ils veulent un MALI de demain plus prospère que jamais ?

Du courage pour toutes celles et tous ceux qui développent l'enseignement dans nos langues. C'est l'un des gages d'un développement harmonieux et d'une relative indépendance de notre pays.

--

4.2.2009

Mamadou Bâ, Bamako

Bonjour chers compatriotes,

je reviens dans les débats sur les langues avec cri de cœur reçu hier dans un groupe scolaire en commune I de Bamako.

Une enseignante se plaignait sur plusieurs aspects:

- 1- la PC n'est pas bonne,
- 2- aucun ministre ni haut cadre n'a son enfant dans cet enseignement,
- 3- Le guide du maître niveau 2 de la 1^{ère} année n'a aucun répertoire. Le répertoire est la transcription du contenu des modules c'est à dire les disciplines en langues nationales.
- 4- Elle n'est pas formée pour pouvoir traduire tout le guide en langues nationales.
- 5- la classe qu'elle a en charge compte *107 élèves avec 48 garçons et 59 filles*. seulement *10 élèves* savent lire et écrire.
- 6- la direction avait eu le même cri de cœur en disant que ça ne va pas avec l'enseignement des langues nationales...

Mes remarques demeurent celles-ci:

a- Introduire le module de la langue nationale retenue dès l'école de formation des maîtres avec un gros coefficient. ces maîtres vont entretenir cette formation avec leurs prochains élèves après la sortie.

b- Créer le logiciel de la langue nationale retenue et le ventiler dans toutes les structures administratives. Ce qui va permettre aux responsables et autres adeptes des langues de s'autoformer et de former d'autres.

c- Traduire les disciplines dans la langue nationale retenue,

d- Rendre disponible les documents pour l'accès facile à tous les élèves des différentes écoles pépinières de la *langue nationale retenue suivant la volonté politique du Mali*

Par ce biais, je suis certain que notre langue nationale retenue pourra rayonner. Dans le tohu-bohu actuel il y a sûrement un divertissement dans les énergies en déperdition. Ce qui contribue à maintenir et même à créer des foyers de tension inutiles.

Une langue aimée est connue puis sue par la motivation de l'apprenant. J'ai enseigné la chimie et la biologie au fondamental dans les langues nationales pour susciter un engouement et donner plus de compréhension à mes matières. Mais hélas, il faut être multilingues, et j'ai une bonne partie des langues du Mali (fulfulde, bamanakan, songhoye, soninke...) avec aisance.

veuillez chers Nationalistes accepter ces remarques avec mes salutations sincères pour ce Mali qui va changer sûrement.

--
3.2.2009
Abdoulaye Keita, Etats-Unis
Bien Cher Soumaila :
Voir ci-dessous une note privée que je venais d'envoyer à Ahmed:
Abdoulaye Keita to ABOUBACRINE, assadekab show details 10:55 AM (45 minutes ago)
Reply

Mon Cher :

Je ne crois pas que mes arguments en faveur des langues nationales excluent la position de Bob ni du Prof. Bagayoko. J'ai bien souligné qu'il faut que l'école malienne enseigne et le français et l'anglais. Je dis simplement qu'il ne faut pas croire que le constat de la faillite de la PC devrait mener à l'annulation de cette approche. Nous devrions plutôt comprendre pourquoi la PC a été mal gérée et prendre des mesures adéquates à l'ajuster.

Mon premier job aux États-Unis fut d'enseigner au niveau primaire - j'ai été maître de la première année ou j'avais des élèves qui ne parlaient que l'espagnol, ou le vietnamien, ou le cambodgien, etc... Ces élèves étaient dans 2 systèmes : ils suivaient des cours dans leur langue et rejoignaient les classes d'anglais quelques jours de la semaine jusqu'au point où ils étaient en mesure de suivre l'ensemble de leur école en anglais. Cela n'est-il pas similaire à la PC ?

Document 98 : discussion électronique sur les langues (2)

Listes de discussion électronique [msas] et [malilink], extraits 2009.

Mails non altérés par nos soins.

Au début de son enquête sur le champ linguistique « Mali », qui clôt son *Champ gravitationnel linguistique* (2009), le sociolinguiste Daniel Morante, après avoir rapporté les faiblesses jusqu'à l'absence du français dans beaucoup de secteurs et de segments de la vie sociale du Mali, mais également la vanité des comptages de locuteurs disponibles, procède à son élimination par hypothèse au sein même de sa recherche. La langue française s'avère quasi absente de son corpus d'enquête pourtant mené au cœur du dispositif formel qui porte le français : ici, la cour de récréation d'établissements scolaires. Les enregistrements (en micro caché et réalisés par des collaborateurs maliens du chercheur) de conversations d'élèves dans des cours de récréation sur un certain nombre de « point-langues », points d'enquête à travers le Mali, ne donne que 1,9 % des interactions langagières en français. Daniele Morante ne sous-évalue nullement sa réalité de « langue étrangement nationale » présente partout dans les conditions décrites précédemment, c'est-à-dire sous la forme d'un sociolecte à dominante urbaine, porté dans les « écrits des villes », les « médias d'État », le système scolaire et « à l'intérieur même des langues maliennes ». Il y a dans sa démarche, peu à peu et plus ou moins explicitement, l'évidence que le français n'est pas et ne va pas devenir la langue universelle du Mali. *Le piétinement indéniable des progrès [du français] à l'aune de n'importe quel indicateur, non seulement au Mali, mais dans toute l'Afrique (sub-saharienne) dite « francophone » ne s'explique que par la distance : ni le temps (au moins cent ans) s'étant écoulé depuis le « branchement direct » des deux pôles Paris-Bamako, ni la quantité « d'exposition » (en premier lieu au mass media) pourvue par le pôle majeur, voire d'apprentissage formel – quoique à « bas rendement » - reçu, n'apparaissent corrélés de façon suffisamment explicative aux « résultats », au bas mot, très mitigés, obtenus³⁹⁷.*

397 Daniele Morante, 2009, opus cité, page 428.

Si Bamako est bien « tourné » linguistiquement vers Paris, la distance est « astronomique » (il s'agit ici de possibilité, de fréquence et d'intensité des interactions individuelles et collectives, plutôt que des kilomètres physiques à parcourir) et, au regard des conditions de notre enquête, en train de s'étirer à l'initiative même de la partie française. La forte diminution du nombre de touristes, le recroquevillement de la recherche française sur place, le rapatriement des volontaires civils, le très fort discrédit local des représentants de l'État français, la politique conflictuelle d'immigration zéro touchant le flux de migrants maliens et la tension humiliante dans le système de gestion des visas, tous ces éléments allongent la distance et réduisent la force de gravité du français, de la Lg^{Paris} (selon l'usage de Morante³⁹⁸). Jusqu'à la crise actuelle. Secondairement, la maîtrise de langues de l'ancien bloc soviétique est remplacée par l'anglais international au fort attrait chez les jeunes adultes diplômés (un anglo-américain de fait pour cet espace devenu très désirable de l'Atlantique noir, de l'Afro-Amérique), mais également, de manière débutante, par le chinois, via l'intensification récente des échanges. Les nouveaux champs migratoires et commerciaux affectent la vitalité des langues effectivement parlées. Le français serait donc aux yeux du sociolinguiste comme une langue étrangère, ou, dans notre catégorie de géographe, plutôt une « langue étrangement nationale », ce qui permet d'en intégrer toute la malianité³⁹⁹, c'est-à-dire le processus de vernacularisation de la langue coloniale, ré-inventée par les locuteurs maliens eux-mêmes. Le géographe ne peut être qu'attentif, au delà de la novlangue administrative et des médias d'État, à l'hybridation langagière et à l'inventivité des locuteurs francophones du Mali, qui font du français du Mali, non

398 Il appelle, dans son approche gravitationnelle, la « langue Paris », la Lg^{Paris}.

399 Peut-on user de tel mot, au voisinage d'une ivoirité qui a fait tant de mal ? Ousmane Sow, l'auteur (expatrié au Canada) du pamphlet *Un para à Koulouba, chronique d'une nation à repenser* (2007, éditions Jamana) soumet ici le terme à un examen critique, qui permet également d'évoquer les nationalismes concurrents qui cohabitent dans l'espace politique malien.

« Cependant, il y a quelques temps, à Montréal, dans une assemblée où étaient présents deux de mes amis, un compatriote, usant de perfidie, a lancé la petite phrase suivante : « Il reste à vérifier si Ousmane Sow est un vrai Malien. Puisque des Sow, il y en a en Guinée, au Sénégal, en Mauritanie, au Burkina, etc. » Juste pour les fins d'esprit, j'apporterai une simple information quant à la fiabilité génétique de ma « malianité » s'il y a des imbéciles qui veulent perdre leur temps en enquête : mon arrière-grand père, Amadou Oumar Samba Sow était un capitaine de la cavalerie de Sékou Ahmadou. Pour ceux qui connaissent un brin l'histoire du Grand Macina puis la petite histoire du Kounari et du Guimbala, je n'ai plus besoin de poursuivre. [...]

L'identité malienne serait-elle morganatique dès lors qu'il s'agit d'un mariage entre groupe majoritaire historique (manding) et minoritaires éparses ? Cherchons-nous à définir une « malianité » moderne définie par l'appartenance à un idéal commun (bâtir une nation) ou une « malianité » anachronique réduite à un refuge identitaire et animé par une idéologie du ressentiment ? A-t-on un droit acquis au privilège éternel dès l'instant que nos gènes portent une « malianité » indubitable ? [...]

Non, pour moi, l'identité malienne est la somme de nos identités personnelles. Pour moi, il n'y a qu'un seul Malien : celui ou celle qui veut le devenir. Nous sommes Maliens, un point, c'est tout. Ce n'est ni objet de honte ni objet de fierté. Et vraiment, entre nous, je baye aux corneilles quand j'entends des paltoquets proclamer leur nationalité. Qu'y a-t-il à se bomber le torse pour crier : Je suis Malien ; je suis Français ou je suis Guatémaltèque ? Est-ce que le fait de crier « je suis Malien » rend subitement un idiot super brillant ? Transforme-t-il un crétin en génie ? [...]

De grâce, dans un pays du Tiers-monde encore confronté à des crises alimentaires, qu'on ne vienne pas ajouter un débat trop complexe comme celui de l'identité. Et je dirai au zouave monozygote qui interroge ma « malianité » : ATT ne te connaît ni d'Adam ni d'Ève, moi je n'attends récompense que de Dieu. Si tu penses que ton destin est entre les mains d'un humain comme toi, bonne chance. Mais, souviens-toi : tout être humain peut décevoir l'espoir de son prochain, seul Allah ne déçoit jamais celui qui lui fait confiance. Mon pain et mon beurre, je travaille pour l'avoir et je demande à Dieu de me mettre à l'abri du besoin. Ce besoin qui fait perdre toute dignité à certains êtres humains. »

Ousmane Sow, *C'est quoi un Malien ? ATT divise au Canada*, quotidien *Les Échos*, édition du 10 octobre 2007.

une sous-langue dégradée, mais une langue riche et plastique capable de saisir le paysage local (dans son acception la plus large d'une géographie vécue) et au-delà, dans une langue précise, drôle, chaleureuse et nourricière pour le locuteur lettré de la Lg^{Paris}. La promotion des langues nationales de fait n'est pas exclusive du français « langue étrangement nationale », parce qu'*au terme de plusieurs siècles d'assimilation progressive, d'appropriation, de réappropriation et de trafics, le français a fini par devenir une langue africaine à part entière*⁴⁰⁰. Achille Mbembé rappelle ainsi la créolité des sociétés africaines, qui ont fait du français et d'autres langues coloniales des *langues au pluriel*.

La langue^{Bamako}, le bamakokan, une nouvelle langue nationale

Une fois isolé le cas du français du Mali, on s'aperçoit que les autres dynamiques linguistiques restent complexes : nombre et style spatial des langues nationales, dynamique et formalisation, représentation et géopolitique. Le travail de Daniele Morante, méthodologiquement innovant, lui permet d'arriver à plusieurs conclusions qui intéressent la dimension « universelle » d'une langue nationale pour le Mali. Il dresse d'abord constat qu'il existe au Mali une langue non reconnue par les inventaires linguistiques, au fort dynamisme culturel et spatial, qui tendrait vers un bilinguisme de cette langue avec toutes les autres. Cette langue pourrait être nommée par certains le bamanankan (le bambara), langue parente du groupe mandékan (le groupe linguistique mandingue) parlé au Mali : malinké, khassonké, bobo, soninké, dioula. Ainsi, on pourrait dire ou lire : « le bambara progresse au Mali », « le bamanankan tend à devenir une langue parlée par tous les Maliens ». En réalité, selon Daniele Morante, il n'en est rien et il nomme cette langue en expansion comme étant la « langue de Bamako », la « Lg^{Bamako} » - la *bamakokan* pour les Maliens. Il s'agit de la langue de la capitale, une variante-capitale du mandékan pour le Mali, que parle « l'homo bamacus⁴⁰¹ ». Le devenir afropolitain et macrocéphalique de l'agglomération de Bamako, dont les limites districtales créées en 1978 sont largement débordées le long de plusieurs axes, ne fait guère de doute : plus de 2 millions d'habitants (1,8 pour le district seul) sur 14,5 millions de Maliens en 2009⁴⁰², soit 14 % de Bamakois, un taux d'accroissement annuel (district de Bamako seul, encore fondé majoritairement sur l'accroissement naturel) de 4,8 % entre 1998 et 2009, la concentration durable des fonctions de premier niveau (notamment jusqu'à ce jour, une offre universitaire réduite à la capitale) et du capital économique, culturel et politique, une armature urbaine qui manque de grandes villes concurrentes (les cinq premières villes : Sikasso, 134 000 h, Koutiala, 138 000 h, Ségou, 130 000 h, Kayes, 127 000 h, Mopti, 114 000 h). Une crise du Nord qui ne manquera pas de renforcer le potentiel démographique de la capitale. Cette dynamique de la Lg^{Bamako} se manifesterait à travers quelques propriétés : *Bamako est beaucoup mieux comprise que la moyenne des autres localités, et elle les comprend beaucoup moins que les autres localités ne le font en général*⁴⁰³ ; elle « écrase » toutes les autres dynamiques : *apparemment, tout se passe comme si – l'attraction « voyante » de Bamako mise à part – le champ linguistique malien n'était aucunement structuré en champ gravitationnel, et qu'il ne se montrait, à sa place,*

400 Achille Mbembé 2010, opus cité, page 105.

401 Selon le mot de Mohomodou Houssouba

402 Toutes données issues du dernier RGPH de 2009, Institut national de la statistique du Mali <http://instat.gov.ml>, voir aussi www.mpl.ird.fr/suds-en-ligne/fr/metropol/bamako/bamako2.htm

403 Daniele Morante, 2009, opus cité, page 446.

que toute une série de facteurs locaux ou situationnels à expliquer cas par cas⁴⁰⁴ ; Seule la langue songhaï, dans le Nord malien ferait exception : dans l'ensemble, cette région (géographiquement correspondante à la moyenne vallée du Niger, et historiquement au noyau de l'ancien État songhaï), montrerait, en somme, d'après les résultats de notre enquête, une tendance « contre-gravitationnelle »⁴⁰⁵ ; à une différence près : alors que Bamako, comme les résultats de l'enquête le montrent, est reconnue bon gré mal gré comme un centre de normativité linguistique (et par conséquent elle est effectivement en train de construire un standard, ou du moins une norme supra-citadine – qu'on le souhaite ou pas], Gao ou Tombouctou ne paraissent pas en faire autant (voire elles sont en train de dissiper des « standards » jadis existants ?)⁴⁰⁶.

Daniele Morante replace ensuite le Mali dans sa critique générale du babélisme africain propagé par la doxa linguistique et qui constitue, selon lui, une des ultimes variations politiquement correctes d'une saisie hégélienne de l'Afrique. Alors que [nous nous retrouvons confrontés] à un modèle [linguistique] qu'on n'aura pas de peine à inscrire dans le continuum de tous les « champs « Étatiques » connus, loin aussi bien de la « ville diffuse » achevée que de toute « anomie tribale ». Le même patron pourrait tout aussi bien s'adapter à l'Italie d'il y a quelques décennies, voire à la France d'un siècle auparavant. ; en tous cas, il paraît loin d'être représenté par le haut « index de diversité » qui lui est attribué. Nous retrouvons ce patron, en dépit de la superposition d'une langue exogène de statut officiel, dans la prépondérance écrasante de la Lg^{Capitale}, que d'après les caractéristiques de sa pénétration/distribution, nous ne saurions qualifier que de langue nationale (de facto)⁴⁰⁷. Les institutions maliennes ont agi d'une manière qui peut paraître contradictoire : soutien inconditionnel au français malgré les dysfonctionnements engendrés dans le processus de scolarisation ; expérimentation des années soixante-dix et quatre-vingt, relancée après la démocratisation de 1991, d'une nouvelle politique à l'école fondamentale, la politique dite de PC, avec d'abord 9, puis 13 langues nationales reconnues⁴⁰⁸ dans le système scolaire. La malianisation des petites classes depuis 1994, timide ou dérisoire (selon le point de vue, voir le tableau ci-dessous), de préférence en milieu rural qu'urbain, semble donc en retard sur le processus réel mais discret de formation d'une langue nationale et n'entraîne pas une modification sensible de la production éditoriale. Outre la difficulté de standardiser, par exemple, le dogon, ou encore de « protéger » l'infiltration des autres langues par le bamakokan, la diffusion au delà des petites classes, notamment en milieu urbain d'une culture lettrée en langue nationales est entravée par l'ombre portée de la Lg^{Paris} institutionnalisée. Exception faite des « acteurs linguistiques » spécifiques, nos interlocuteurs urbains écrivent très peu en bamanankan, sans normes partagées, nous affirment souvent que, d'ailleurs, ils ne le lisent, ni ne l'écrivent. Ils n'ont pas équipé leurs ordinateurs, fixes ou portables, des polices contenant les quatre signes diacritique de la langue bamanankan standardisée - les caractères ε, ρ, η et η remplaçant les sons è, ò, nyé et n'gué - et que même dans l'un des services de la

404 *Ibid.*, page 453 et 454.

405 *Ibid.*, page 464.

406 *Ibid.*, page, page 464 et 465.

407 *Ibid.*, page 498.

408 Bambara, peul, sénoufo [syènara], soninké, songhay, dogon, tamasheq, bozo et bomu d'abord, auxquelles se sont ajoutées ensuite hasaniya, [sénoufo-]mamara [minianka], maninkakan [malinké] et xaasongaxanno [khassonké].

DNAFLA⁴⁰⁹, on n'est pas en mesure de nous proposer rapidement ces polices que nous trouvons finalement par nos propres moyens sur le net. En milieu rural, le développement de la presse communautaire (en langues nationales) s'est réduit à ce qui reste des aires d'action des anciennes agro-entreprises d'État (riz, coton, arachide). Au tournant du siècle, la politique de PC reste marginale, expérimentale ou confidentielle : en 2001, elle ne concerne que 345 classes et 45 000 élèves sur un total de 5 693 classes de l'école fondamentale (toutes catégories d'établissements, incluant le préscolaire) et 1 142 466 élèves, soit 6 % des écoles et 3,9 % des élèves (laissant à penser qu'il s'agit bien d'écoles de petite taille) - [document 99](#).

années scolaires	nombre de classes	langues et lieux
1987-1988	2	bambara (ségou)
1992-1993	12	idem
1994-1995	67	+ fulfulde et songhaï
1995-1996	153	+ soniké, dogon et tamasheq
1996-1997	196	idem
1997-1998	244	idem
1999-2000	309	+ syenara (sénoufo) et bomu
2000-2001	345	idem

Document 99 : nombre de classes et de langues en pédagogie convergente, 1987-2001
(Samba Traoré, 2011, *La pédagogie convergente : son expérimentation au Mali et son impact sur le système éducatif*, Unesco).

La transformation de la PC et l'intégration, à partir de 2002, d'une partie de son projet linguistique dans un nouveau dispositif scolaire, « le curriculum » (articulé sur le bilinguisme et l'approche par compétences (on parle au Mali des écoles « appliquant le curriculum » ou des « écoles à curriculum ») permettent à la fois d'essayer de corriger le dispositif initial de la PC, de transformer les pratiques pédagogiques générales et, par une meilleure acceptabilité sociale, d'augmenter de manière spectaculaire le nombre d'écoles concernées. En 2008-2009, un quart des écoles, soit 2466 écoles sur 8149, travaillent théoriquement avec ce système. En 2010, selon les statistiques, 2550 écoles sont à curriculum et le scénario éducatif retenu prévoit la généralisation dans les écoles publiques⁴¹⁰ en 2015-2017. En 2010, la domination de la langue bamanan dans les compétences linguistiques repérées des maîtres comme dans le nombre d'enfants concernées par chaque langue nationale est spectaculaire - [document 100](#).

langues	enseignants	%
1- Bamanankan	18180	72,14
2- Songhay	2119	8,4
3- Dogoso (dogon)	1057	4,19

409 Direction nationale de l'alphabétisation fonctionnelle et de la linguistique appliquée.

410 Aucune école privée n'applique le curriculum en 2010 ; seules quelques écoles privées et des médersas sont intégrées en phase test, à partir de 2010.

4- Fulfulde (peulh)	612	2,42
5- Syenara (sénoufo-a)	388	1,53
6- Mamara (sénoufo-b)	414	1,56
7- Bomu (bobo)	636	1,64
8- Soninké	412	1,63
9- Tamasheq	337	1,33
10- Bozo	91	0,36
11- Khassonké	435	1,72
Indéterminés	516	2,04

Document 100 : compétence linguistique dans l'une des langues nationales déclarée par les maîtres des écoles à pédagogie convergente, année 2004

(Rapport AUF 2006, *la place du français dans enseignement au Mali*⁴¹¹, page 26)

Malgré les incertitudes statistiques⁴¹², ces pourcentages sont confirmés par les données relatives aux élèves des classes de PC. On constate également que les seules académies qui n'ont aucune école à curriculum en bamanankan sont celles de Gao, Tombouctou et Kidal (soit le Nord malien). Dans deux académies seulement, une autre langue nationale compte plus d'écoles à curriculum que le bamanankan (académie de Mopti en fulfulde/peulh et académie de Douentza en dogoso/dogon). Les deux académies de Bamako ne comptent que 190 écoles à curriculum (toutes en bamanankan) sur un total national de 2466, soit 7,7 %, traduisant à la fois l'effet de résistance de Bamako à cette réforme éducative et la forte présence des écoles privées – document 101.

langues	nombre d'élèves	pourcentage
1 - Bamanankan	209607	78,21
2 - Songhoï	20116	7,5
3 - Fulfulde	7472	2,78
4 - Soninké	5681	2,11
5 - Dogoso	5580	2,08
6 - Bomu	5308	1,98
7 - Syenara	4877	1,81
8 - Mamara	3322	1,23

411 www.dlf.auf.org/IMG/pdf/Redaction_def-pdf1.pdf

412 « On ne dispose pas, actuellement, de données précises concernant les écoles qui appliquent le curriculum : certaines écoles ou classes sont redevenues classiques, d'autres ont changé de langue d'enseignement. On ne connaît pas non plus avec certitude le niveau d'exécution du curriculum pour chacune des écoles : si plusieurs écoles n'ont pas atteint le niveau souhaité, faute d'enseignants ou de formation, quelques écoles ont atteint un niveau supérieur au niveau attendu. [...] On n'a pas de données précises, non plus, sur le profil des enseignants et directeurs de ces écoles, ni sur les formations qu'ils ont reçues. Enfin, les données concernant les manuels et matériels pédagogiques à la disposition des enseignants et des élèves ne semblent pas fiables, puisque les observations effectuées sur le terrain ne correspondent pas toujours aux données des statistiques nationales. »

Rapport AUF, 2006, *la place du français dans enseignement au Mali*, page 26.

9 - Tamasheq	2931	1,09
10 - Khassonké	2683	1
11 - Bozo	399	0,14
total	267976	100,00%

Document 101 : effectifs élèves en pédagogie convergente par langue nationale de scolarisation

Rapport AUF, 2006, *la place du français dans enseignement au Mali*, pages 26 et 27.

www.dlf.auf.org/IMG/pdf/Redaction_def-pdf1.pdf

Le choix des langues est un enjeu politique majeur d'aménagement de la société. La discorde semble non seulement normale, mais trop limitée, car le débat paraît brouillé et insuffisamment documenté (du fait même qu'il s'exprime majoritairement à travers une des langues, le français, élément de la question mise en débat). La politique linguistique conditionne le type de réussite scolaire et le type de corpus écrit disponible et détermine la taille, le type et la cartographie du marché éditorial national, jusqu'au type même de littérature produite. Elle agit aussi aux autres échelles de circulation de l'écrit : espace sous-régional, espace international, mais aussi espace local et intime. Tenter de décrire le territoire culturel malien en géographe, c'est aussi montrer qu'il y bien « lutte des langues » (comme « lutte des places », « lutte des classes ») et que *la langue du centre démographique et directionnel de la nation, en dépit du dénuement statutaire et des pauvres conditions d'intégration du pays, a parcouru rapidement toutes les étapes prévues de sa transfiguration en une véritable Lg^{État} : en ayant brûlé sur son chemin, comme il est coutumier dans de tels processus, d'abondantes ressources de précieuse diversité linguistique...*⁴¹³ En 2011, nous écrivions, *réformer dans la crise, sans moyens supplémentaires, sans vision partagée* ; en 2012, nous écrivons à un moment où l'autorité de l'État malien est suspendue, où les sentiments d'une déréliction angoissante se mêlent à ceux d'une refondation urgente de la nation malienne et de ses institutions.

413 Daniele Morante, 2009, opus cité, page 514.

La lettre ouverte de l'association N'ko au Président de la République en 2007 reprend à sa manière cette approche géopolitique des langues.

« Vous qui venez de prendre nos destinées entre vos mains. Où placez vous la question de la culture ? (non pas en terme de folklore mais de réarmement et de refondation indispensable pour le processus de développement). Où placez vous la question de nos langues ? (sans lesquelles on ne peut espérer un jour domestiquer les sciences et la technologie pour le plus grand nombre). Nous sommes Kel tamasheq et nous voulons écrire le TIFINAR. Nous sommes Songhoye, arabe, Peul, Dogonnon, Soninké, Mandén, Sénoufo/Minianka, Bambara, etc... Ces langues sont embastillées depuis leur transcription, dans le coffre blindé et scellé sous le vocable « langues nationales ». Elles sont considérées comme des « sans papier » et bonnes à être nettoyées par la méthode de l'oubli délibéré, de l'ignorance voulue et de l'interdiction de séjour. Vous engagez-vous à agir comme l'Afrique du Sud l'a fait en indiquant dans sa constitution au nombre des langues officielles aussi bien les langues autochtones du pays, que les deux langues étrangères, l'Anglais et l'Afrikaans, et en ordonnant aux autorités nationales et à chaque gouvernement provincial (régional) d'utiliser au moins deux de ces langues. Vous engagez-vous à prendre rapidement des mesures concrètes pour que nos langues nationales soient de plus en plus utilisées, concurremment avec la langue française : dans l'enseignement ? dans la vie politique ? dans l'administration publique ? dans l'état civil ? dans les cours et tribunaux ? dans les transactions bancaires ? dans la presse parlée et écrite, les débats à la radio et à la télévision ? et même dans les messages à la nation du Chef de l'État, etc ? Qu'attendez-vous pour officialiser nos langues à travers la Constitution ? [...] Nous nous sommes libérés il y a 47 ans, il faut à présent libérer nos langues.

Journal *Le Pouce*, 17/09/2007 - www.maliweb.net/category.php?NID=22091

32/ Les normalités à l'épreuve du réel

Au terme de la partie précédente, nous retenons :

a) qu'à l'intérieur du modèle transcolonial de la « langue étrangement nationale », un processus d'unification linguistique est à l'œuvre : première normalité dans l'ordre des États-nations modernes

b) que la pauvreté matérielle ne signifie nullement la non-participation à la mondialisation, mais une altération de la souveraineté nationale à travers les formes du gouvernement à distance et un mode d'exercice du pouvoir assis sur la relation extérieure, deuxième normalité dans l'ordre du développement

c) que la construction des outils habituels de la « fabrique nationale » entraînent une co-production par l'État et la société civile d'une forme et d'une identité nationales postcoloniales, troisième normalité

d) que les acteurs culturels maliens apparaissent au tiers-enquêteur d'une grande diversité, d'une grande variété d'expériences, de projets et d'opinions, attestant par leur présence, au delà des confiscations, démoralisations et autres impasses que le Mali fait bien société, qu'il se constitue en espace de débat et de ré-aménagement, dans les difficultés. Quatrième normalité.

Dans cette émergence, frappée d'ajustement puis de désarticulation, nous voyons toutes les formes subtiles qu'un état de crise permanent peut produire : ralentissement, régression,, arrêt, discontinuité, retrait, oubli. Comment travailler dans un tel état de tension où l'allocation de ressources est soumise à tant de contraintes contradictoires ? Nos quatre normalités y seraient accompagnées d'une cinquième : l'état de crise (« sous tension et à toute vitesse ») du système, dont les événements du printemps 2012 sont l'expression paroxystique..

La normalité (sans guillemets) et la « normalité » (avec guillemets) du Mali

L'émergence d'une littérature malienne moderne s'inscrit dans le modèle classique d'émergence des littératures nationales, simplement perturbé par la présence d'une « langue étrangement nationale » à empreinte littéraire extrême dans le contexte transcolonial d'un PMA à fort analphabétisme. On ferait ici avec beaucoup moins de moyens et une souveraineté limitée, ce qui a été fait au Nord dans des temps deux à quatre fois plus longs, un contexte d'industrialisation et d'urbanisation rapides et sous la direction d'un État légitimé, fort et parfois même invasif. En plaidant pour une analyse de la situation malienne sous l'angle de la « normalité sous contraintes et à toute vitesse », nous disons par là que l'action culturelle y a un sens et qu'il est possible aux acteurs et usagers de la filière d'agir et qu'ils le font effectivement. C'est une autre manière de plaider pour un (a)ménagement du territoire culturel malien et d'orienter cette recherche de géographie vers les politiques culturelles maliennes. La capacité du tiers-extérieur de collecter, inventorier, nommer, évaluer, classer et spatialiser, *placer absolument et placer relativement les éléments d'un système géographique* constitue la plus-value de la recherche.

Les budgets sont incomparables : le ministère malien de la Culture reçoit 7,4 milliards CFA ou 11,3 millions € et son homologue français 4,2 milliards €. On peut calculer un ratio culturel étatique grossier de 0,77 €/habitant au Mali, contre 64,5 € en France (chiffre qu'il faudrait sans doute doubler en additionnant les budgets culturels des collectivités territoriales⁴¹⁴). Plusieurs de nos interlocuteurs

414 Chantal Lacroix, 2011, *Statistiques de la culture, les chiffres clés, édition 2011*, La Documentation

maliens nous parlent de la rigidification du budget du ministère de la Culture malien supérieure à celle de son homologue français : le coût des gros équipements absorberait ici l'essentiel des ressources locales. Si, en France, les collectivités ont depuis la décentralisation plus que doublé le volume financier des politiques culturelles nationales, les collectivités maliennes, alors même qu'*aucun transfert explicite en faveur des arts et de la culture n'a été opéré*⁴¹⁵, ne peuvent assurer un relais d'un tel volume, relais attaqué en France même par les politiques de recentralisation. Alors, en parcourant l'espace malien réduit à Bamako et à quelques grandes villes, nous croyons pouvoir lire la force d'une culture du pouvoir central, du grand œuvre, du « grand éléphant » qui atteste de l'existence réelle de l'État culturel et bâtisseur, d'une culture incarnée physiquement dans des environnements bâtis dédiés et univoques. Nous ne lisons guère les politiques diffuses, territorialisées ou thématiques, temporaires ou pérennes. Ismaël Samba Traoré ⁴¹⁶ (« consultant indépendant », mais aussi auteur et éditeur), lors du séminaire de juillet 2005 sur les *Stratégies de création de politiques culturelles*, fait une série de propositions : développer une culture de l'évaluation et de la connaissance, et en premier lieu, évaluer l'impact socio-économique de la filière musicale malienne ; développer des cadres fiscaux adaptés et valorisants pour les différentes filières culturelles ; créer d'un système de Reconnaissance d'Utilité Publique pour les entités culturelles, permettant d'ouvrir le regard administratif et politique sur les industries culturelles ; créer des politiques de renforcement des industries culturelles, par l'accès au crédit des associations, GIE et entreprises culturelles, par la formation artistique dans l'enseignement de base et la formation professionnelle, initiale et continue, dans les différents secteurs concernés. Tout cela, c'est une politique publique d'aide à la professionnalisation. Il n'y a là rien d'extraordinaire et il faut comprendre pourquoi cela ne « marche » pas tout à fait.

321/ Un modèle classique d'émergence littéraire

En 2012, il n'existe pas encore au Mali de dispositifs pour former les futurs acteurs professionnels de ce qu'il est convenu d'appeler en France les « métiers du livre ». Cela traduit un certain état débutant de la filière. Toutefois, une formation appelée « métiers du livre, des archives et de la documentation », de type DUT (2 ans) accueille depuis 2005, à la FLASH⁴¹⁷ de Bamako une vingtaine d'étudiants par an. Formation professionnalisante, ce DUT répond à une forte demande de l'administration malienne qui connaît de sérieuses difficultés dans l'archivage et l'accès à ses propres données : *dans les services, tout est en vrac* (entretien formel). Les étudiants sont quinze bacheliers recrutés sur dossier et cinq enseignants en réorientation (trois années d'expérience professionnelle requises), en face, 90 % des intervenants sont des professionnels, formés pour la plupart à l'étranger (Paris, Grenoble, Minsk, Dakar), que nous avons pu rencontrer, pour certains sur leur lieu de travail (notamment à la Bibliothèque Nationale du Mali).

Française, pages 236 et suivantes.

415 Sidiki Simpara, 2005, Les missions du haut Conseil des Collectivités Territoriales face à la culture, *Stratégies de création de politiques culturelles, séminaire organisé par « Acte Sept » à Bamako en juillet 2005*, La Ruche à Livres, Bamako, page 35.

416 L'économie de la culture et la nécessité d'une politique culturelle au Mali, *Stratégies de création de politiques culturelles, séminaire organisé par « Acte Sept » à Bamako en juillet 2005*, La Ruche à Livres, Bamako, pages 92 à 100.

417 Faculté des Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines.

Le développement de cette formation se fait en partenariat avec le département Infocom d'un IUT grenoblois. Une licence pro « numérique » et une formation « édition » sont en projet. La formation est payante (200 000 CFA/an - 304 € - contre 5 000 à la FLASH - 7 € - et 900 000 dans une école supérieure) et propose un encadrement (assiduité obligatoire, outil informatique, bibliothèque spécialisée, deux stages, rapports et soutenance finale) sans comparaison possible avec le traitement habituel d'un étudiant bamakois. Bintou Touré Sylla, enseignante de lettres et responsable de la formation, est d'origine sénégalaise. Elle évoque ses étudiants, qu'elle apprécie par ailleurs, dans leurs difficultés (« petits » lecteurs, peu autonomes), mais aussi les difficultés des organismes d'accueil des stagiaires dans l'accompagnement et le formalisme béat de l'évaluation des maîtres de stage, observation que confirme la consultation d'un certain nombre de rapports de stage. Depuis 2005, 27 garçons et 35 filles ont ainsi été formés, avec une insertion professionnelle excellente.

Rencontre avec des étudiants « lettrés », mais non « littéraires »

C'est par intérêt pour ce petit groupe de jeunes « lettrés » réputés non « littéraires » en situation de légère sur-féminisation, dans une filière socialement discrète (archive-documentation) mais politiquement stratégique, que nous avons proposé à Bintou Touré Sylla une rencontre avec ses étudiants, qui a eu lieu à la FLASH le 24 février 2011⁴¹⁸. Le caractère apparemment périphérique de leur intérêt pour la littérature, allié à leur inscription professionnelle en cours dans la bibliothèque mondiale (celle qui agglomère tous les types d'écrits et pas seulement la littérature) nous a amené à leur proposer un questionnaire au terme d'une présentation de notre enquête, de notre travail de géographe et d'éditeur. 17 filles et 13 garçons étaient présents et ont accepté de répondre par écrit à un questionnaire de trois items *1/ donnez une liste de cinq personnes vivantes qui vous semblent représentatives de la culture malienne ? 2/ quelles sont vos activités culturelles de la semaine ? 3/ Si vous écriviez un livre, quels en seraient le titre et le contenu ?* Une tentative de panthéon littéraire d'une population scolarisée, mixte et paritaire, lettrée mais non engagée dans une voie artistique ou littéraire – [document 102](#), page suivante.

Le traitement de la première question montre une certaine dispersion des réponses : 15 réponses communes, 17 réponses spécifiques « filles » et 12 réponses spécifiques garçons, soit 44 personnalités culturelles maliennes majoritairement masculines (35 hommes, 8 femmes et un couple). Si la musique est bien représentée comme attendu, mais dans un deuxième temps seulement et de manière dispersée, les premières références (N'Tji Idrissa Mariko, Adame Bah Konaré, Seydou Banian Kouyaté, Aminata Dramane Traoré, 2 hommes et 2 femmes) associent de manière spectaculaire, éducation, politique et écriture. Cette convergence indique ici notamment que le « champ littéraire pur » n'est pas vraiment représenté dans les réponses des étudiants (marqués à la fois par la culture scolaire et les médias). Dans la liste, seuls Ousmane Diarra, conteur et romancier, un des auteurs « littéraires » actuels et Yambo Ouologuem, premier « auteur révolutionnaire » du champ littéraire malien sont des figures littéraires pures, reconnues plus ou moins fortement à travers la relation au champ littéraire français.

418 Alors que l'année universitaire des étudiants « normaux » n'a pas encore commencé et qu'on attend que se tiennent les examens de l'année précédente, nous nous réunissons dans des bâtiments déserts.

Filles répondantes (17)			Garçons répondants (13)		
Nomination	Placement	Occurrences	Nomination	Placement	Occurrences
N'Tji Idrissa Mariko	Professeur, écrivain, « Ciel d'hivernage »	9			8
Adame Bah Konaré	Historienne, ex-première dame	8			3
Seydou Banian Kouyaté	Écrivain et homme politique « Sous l'orage »	7			3
Aminata Dramane Traoré	Acteur social, femme politique	6			6
Oumou Sangaré	Artiste, chanteuse	5			3
Amadou et Mariam	Chanteurs, « le couple aveugle »	4			
Cheick Oumar Cissoko	Cinéaste, homme politique	4			2
Magma Gabriel Konaté	Animateur, acteur, comédien	3			2
Rokia Traoré	Chanteuse	3			
Bakary Kamian	Historien, écrivain	3			3
Ousmane Diarra	Écrivain	3			
Salik Keita	Chanteur	3			4
Drissa Diakité	Professeur et écrivain	2			
Habib Dembélé, dit Guimba	Comédien	2			1
Mohamed el Moctar	Ministre de la Culture	2			3
Mory Soumano	Journaliste ORTM	2			
Ahmadou Kassougué	Comédien	1			1
Toumani Diabaté	Musicien	1			2
Modibo Daba Keita	Champion de taekwondo	1			1
Mamadou Diawara	Professeur	1			1
Yambo Ouologuem	Écrivain	1			1
Ibrahim Camara	Enseignant ENSup	1	Cheick Modibo Diarra	Scientifique, NASA	1
Tamba Doumbia	Enseignant EnsUp	1	Habib Keita	Chanteur	1
Alpha Oumar Konaré	Homme politique, ex-président	1	Neba Solo	Chanteur	2
Inna Baba Coulibaly	Chanteuse (peul)	1	Mamadou Lamine Traoré	Pdg Airness	1
Nanou Coul	Chanteuse	1	Moussa Traoré	Ancien président (dictateur)	1
Fantoni Touré	Chanteuse	1	Nahawa Doumbia	Chanteuse	2
Salif Keita	Footballeur	1	Amadou S Traoré	Éditeur, homme politique	1
Modibo Doumbia	Peintre	1	Mohammed B Traoré		1
Ami Koïta	Chanteuse	1	Pascal Baba Coulibaly	Écrivain, homme politique (décédé)	1
Souleymane Sy	Animateur radio	1	Ba Sekou Kouyaté	Joueur de n'goni (guitare)	1
Souleymane Cissé	Cinéaste	1	Abdoulaye Diabaté	Artiste	2
Kari Bogoba Coulibaly	Comédien	1	Mahmoud Dicko	Prêcher, homme politique	1
Mamadou Fanta Simaga	Acteur touristique, écrivain	1			

Document 102 : un panthéon littéraire de non-littéraires

Item 1/ donnez une liste de cinq personnes vivantes qui vous semblent représentatives de la culture malienne ? (certains répondants ont donné moins ou plus de 5 noms) – en grisé, les noms cités par les filles et les garçons.

(F. Barbe, 2011)

L'item 2/ *quelles sont vos activités culturelles de la semaine ?* montre l'importance chez les étudiants de deux activités dominantes, radio-télévision d'une part, thé/grin⁴¹⁹/rencontre/causerie d'autre part. Viennent en deuxième position par ordre décroissant, sport, lecture et internet, musique, cinéma, photographie et études. Les étudiantes mettent en avant un plus grand nombre d'activités : actualités/télévision, lecture, fête/musique/boites, sport, fêtes de famille, en deuxième rang, études, maternage, petit commerce, marché, cuisine, jeu (wali), causerie, religion. Le troisième item accentue encore l'effet de genre. On voit également que beaucoup d'activités (le *grin* des garçons en étant une forme exemplaire, dans son rapport durée/coût) sont peu ou pas monétarisées et que l'économie de la culture est bien celle d'un pays pauvre à faibles consommations culturelles marchandes – document 103.

Filles répondantes (17)	Garçons répondants (13)
<i>Le mariage au Mali dans la région de Sikasso</i> (chez les Sénoufos)	<i>Ma vie à Bamako</i> (hospitalité, amis, corruption, injustices, tradition)
<i>Bannir la polygamie au Mali</i>	<i>Politiques en Afrique</i> (politique, élections, constitutions)
<i>La venue d'une Keïta à Kéra</i> (village d'origine de la répondante)	<i>Les États-Unis d'Afrique</i> (des pays stables dans une Afrique unie)
<i>Le mariage dans le milieu dogon</i>	<i>L'éducation au Mali</i> (éducation culturelle, morale, intellectuelle)
<i>Les conséquences du divorce</i> (traumatisme des enfants, défaillance d'un des deux parents)	<i>L'impact de la modernisation sur le comportement des jeunes d'aujourd'hui</i>
<i>La scolarisation des filles</i>	<i>La culture africaine</i> (cas du Mali)
<i>Ma vie de jeune fille</i> (récit de ma vie)	<i>Vie de fac</i> (difficultés à se faire inscrire, à suivre les cours, concilier vie à la fac et « subvenir à ses besoins »)
<i>Le divorce au Mali</i>	<i>La dépigmentation des femmes</i> (teint clair, teint bronzé, assimilation, complexe d'infériorité, métissage)
<i>La vision des hommes africains sur la beauté de la femme</i>	<i>La pauvreté au Mali, la mendicité</i>
<i>Nènè</i> (ma mère, souffrance, joie, obéissance à ses parents)	<i>L'art de draguer</i> (comment parler à une fille, comme s'y prendre, les tactiques maliennes)
<i>La lutte contre le mariage forcé</i>	<i>Faut-il regretter l'acculturation ?</i> (harmonie ou néfaste)
<i>La polygamie</i> (avantages et inconvénients)	<i>Douloureuse séparation</i> (décès d'une amie enceinte de huit mois)
<i>La dépigmentation des femmes africaines</i> (apprendre à se connaître soi-même, combat pour la valorisation de la femme)	<i>La corruption : un mal à vaincre</i> (comment lutter contre la corruption dans nos pays à l'heure de la mondialisation)

Document 103 : questionnaire sur le livre que l'on pourrait écrire

Item 3/ *Si vous écriviez un livre, quel en serait le titre et le contenu ?* (4 non-réponses chez les filles, aucune chez les garçons).
(F. Barbe, 2011)

Les propositions des filles répondantes (quatre n'ont pas répondu) se concentrent sur la condition féminine (séduction, violence, mutations de la conjugalité et de la parentalité, dans une formulation plutôt revendicative) et évoquent majoritairement les échelles intime, domestique et familiale dans le

419 Groupe informel d'amis et de relations localisé, souvent autour du thé.

cadre malien. Les propositions des garçons travaillent les registres du politique et du culturel à des échelles plus nombreuses et se tiennent plutôt hors l'espace domestique. Lors de la lecture des titres à l'oral, c'est *L'art de draguer (comment parler à une fille, comme s'y prendre, les tactiques maliennes)* qui indéniablement emporte le groupe dans le rire en un début de stand-up prometteur. Nous observons qu'une part significative des titres évoqués ici n'existe pas sur le marché malien, ce qui est étonnant car ils concernent l'évolution intime des Malien-ne-s et semblent intéresser le lectorat potentiel que représentent (plus ou moins) ces étudiant-e-s. Quand le premier item du questionnaire paraît montrer la rareté du « fait littéraire pur » chez ces étudiants (indice d'une littérature nationale encore jeune), le dernier signale des centres d'intérêt consistants peu ou pas pris en charge par l'édition malienne. Ce questionnaire adressé à cette trentaine d'étudiant-e-s nous paraît montrer une forme de télescopage entre un déficit de référence à la « grande littérature » et un déficit de livres « d'utilité sociale » que manifestement ces jeunes adultes imaginent et peut-être attendent. Le questionnaire montrerait un champ éditorial troué ou en friche ou riche de projets à venir.

Le multimédia malien ou la nécessaire reconnaissance de l'oralité

Les cultures africaines, ouest-africaines et maliennes sont réputées orales et de tradition orale. C'est-à-dire que l'on suppose qu'elles n'étaient pas concernées par l'écriture avant l'arrivée de la modernité européenne et que l'institution griotique dans la culture mandingue portait la mémoire du pouvoir, du clan, de la nation, en même temps qu'elle jouait le rôle d'un média autonome, contre-pouvoir logé à proximité même du pouvoir précolonial. La Charte de Kouroukan Fougua a montré combien la ré-invention d'un récit par les griots pouvait irriguer l'ensemble du corps social en tant que référence identitaire. Yambo Ouologuem, dans son *Devoir de violence* (1968) a remis violemment en cause ce type de représentation⁴²⁰. Il y explicite la violence précoloniale, notamment le véhicule de l'Islam comme outil de conquête associé à la traite et à l'esclavage⁴²¹, mais également le fourvoiement de l'institution griotique engluée dans la servilité au pouvoir. Nous observons nous-mêmes la dégradation du statut des griots⁴²². De nombreuses remarques informelles pendant notre séjour évoquent le déclin des griots et leur parasitisme social (intrusion compulsive et coûteuse dans les fêtes familiales). Quoi qu'il en soit, réduire l'histoire orale dans les sociétés ouest-

420 « Il faut bien se souvenir que le Noir est devenu Nègre du jour où le notable africain l'a asservi et vendu à l'Arabie, à l'Amérique et aux îles. De sorte que le vrai premier colon n'est pas tant le Blanc, mais le premier notable noir qui a d'abord asservi l'Afrique. Évidemment dans la mesure même où l'on peut affirmer que ce que j'appelle la négraille, c'est à dire la masse des Noirs acculturés trop tôt et qui ne sont africains que de peau [...] Donc dans la mesure où cette négraille a compris qu'elle pouvait impunément s'abreuver de culture blanche afin de mieux s'élever parmi les Noirs, a pris la plume, elle a bien pris soin d'escamoter le fait du colonialisme et de la notabilité et d'escamoter le second colonialisme qui est celui de la conquête arabe puisque l'islam n'a été qu'un prétexte pour asseoir sur le plan idéologique l'asservissement des pays conquis et d'ailleurs il est à signaler que dans le Coran il y a une espèce de grille, un véritable code qui régit la vie et le statut de l'esclave [...] Extrait entretien radiodiffusion française, 1968 (avant la remise du prix Médicis), mis en ligne par la fille de l'auteur en 2007.

<http://yambo-ouologuem.blogspot.com/2007/03/interview-yambo-ouologuem-annees-70.html>

421 Voir, par exemple, le numéro 46 de la revue Hérodote, *Géopolitiques en Afrique*, juillet-septembre 1987.

422 Qui selon la Charte de Kurukan Fougua (1236), *se doivent de dire la vérité aux chefs, d'être leurs conseillers et de défendre par le verbe les règles établies et l'ordre sur l'ensemble du royaume.* (article 2 de la Charte réputée établie en 1236).

africaines aux seuls griots relève d'un placement scientifique très contestable. L'anthropologue Amidu Magasa utilise ainsi l'histoire orale non-griotique pour reconstituer le trajet socio-spatial de l'Office du Niger (1902-1962) dans son *Papa-Commandant a jeté un grand filet devant nous* (1978) et des techniques classiques en sciences sociales (entretien, transcription, traduction et commentaires synthétiques) – document 104.

Longtemps niée dans son existence culturelle et dans sa capacité à rendre compte de la société africaine, la littérature orale est aujourd'hui reconnue et élevée à la dignité d'un savoir ; [...] Mais il y a lieu de s'inquiéter de l'esprit de précipitation de ces appareils, de savoir culpabilisés qu'ils sont et qui voudraient se racheter à coups de citations mécaniques d'un traditionaliste selon lequel « un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle en Afrique ».

Il y a à notre avis deux types de littérature orale : celle qui est institutionnalisée et celle qui ne l'est pas ; celle des griots et celles des hommes de savoir anonymes, et qui recouvrent deux domaines de la connaissance fort distincts. On aurait tort de surestimer la littérature orale rapportée par les griots et autres généalogistes, littérature qui est forcément la vision du pouvoir d'une famille ou d'un homme qu'elle doit louer. [...] C'est donc une valeur narcissique que le griot a pour charge de diffuser et de perpétuer comme idéologie dominante ainsi chaque famille régnante, chaque pouvoir, a son griot, et en conséquence cette vision ignore totalement le rôle des masses, elle n'est point critique. Les institutions de savoir, nationales ou internationales, qui ont pour responsabilité de défendre et de promouvoir les acquis de la littérature orale, se comportent, hélas ! comme de véritables griots par leur refus inconscient d'investir le domaine de la tradition orale détenue par des hommes de savoir anonymes.

L'intérêt scientifique de ces derniers est précisément qu'ils sont anonymes et qu'ils se trouvent rarement de l'autre côté de la barrière, qu'ils ont subi un pouvoir ; rarement, ils parlent au nom de quelqu'un, et leur témoignage sur l'historicité d'une époque n'en est que plus juste. Au contraire du pouvoir qui dispose d'un agent (le griot) pour enregistrer composer et diffuser son message, le peuple, lui, est sa propre mémoire et il s'exprime sans intermédiaire en des circonstances bien précises, car sa tendance à ne pas parler est aussi forte. Elle est bien rendue par la formule « ne pas parler est aussi mauvais que de parler » (*kuma man di, kumabaliya fana man di*).

Document 104 : l'oralité non-griotique, le politique de l'habitant

Amidu Magasa, 1978, *Papa-Commandant a jeté un grand filet devant nous*, l'Office du Niger 1902-1962, édition Maspéro, réédition 1999, Fondation Yérédon, Ségou, pages 18 et 19.

Ma vie de soldat du capitaine parachutiste Soungalo Samaké naît d'une tentative similaire de saisissement de l'histoire malienne par les acteurs eux-mêmes, via un « accoucheur ». Ici le « vieux » Amadou Seydou Traoré, directeur des éditions La Ruche à livres supplée à la faiblesse de littératie de l'ancien militaire pour le faire advenir comme auteur. Un tel passage à l'écrit de l'histoire orale atteste d'une dynamique forte, d'autant plus que la littératie est évoquée dans le récit de Soungalo Samaké. À travers « l'affaire des tracts » : *les premiers tracts parlaient de Ministres commerçants, de châteaux de la sécheresse [...] Son jeune frère Ibrahima Ly était professeur à l'École Normale Supérieure : il a demandé du papier à son aîné lequel lui a donné quelques rames. Un enseignant qui demande du papier à son frère, il n'y a là rien que de très normal. Ou celle de la « lettre des détenus d'Intadeinit » : les détenus politiques d'Intadeinit ont adressé une*

*méchante lettre au Comité militaire en 1973. Le Président Moussa Traoré m'a appelé et m'a commandé d'aller voir ces détenus et leur dire qu'il n'entend plus recevoir une lettre pareille de leur part*⁴²³. Dans cette ambiance de faible littératie, plutôt que d'oralité, nous voyons une ambiance qui survalorise l'écrit rare jusqu'à le traquer, une forme de grande culture paradoxale adaptée à la pauvreté des moyens d'écriture. C'est bien la censure de l'écrit, ce « front entre militaires et enseignants » déjà évoqué (*Les militaires ont mis vingt ans à discréditer les enseignants* – entretien formel) que l'on voit ici une forme de l'anti-culture certes, mais aussi une forme très concrète de l'abus de pouvoir justement dénoncés par de nombreux auteurs maliens. La dictature maintient le livre dans sa rareté et le fragilise jusqu'à sa destruction possible. La Françafrique, que le Mali rejoint en 1968, parce qu'elle participe des dictatures violentes et obscurantistes, souvent masquées sous les paravents du développement, de l'authenticité et du nationalisme, pourvoie simultanément la capitale parisienne en nouveaux auteurs sub-sahariens, qui ne peuvent être édités chez eux, non seulement à cause de la faiblesse de l'infrastructure matérielle, mais d'abord en raison de la censure.

« A-littératie », « littératie limitée » et écritures maliennes

Avant la colonisation française, il y avait de l'écrit sur le territoire de l'actuel Mali, des proto-écritures (codes picturaux et graphiques) souvent destinées aux hommes initiés ou à des opérations magiques, mais aussi les translittérations de différentes langues en alphabet arabe (le songhaï, le peulh, et même les langues mandingues dans un corpus très réduit⁴²⁴), la langue arabe elle-même notamment dans le Coran, l'exégèse coranique et les grands récits géopolitiques des cercles lettrés de la boucle du Niger et des grandes bibliothèques historiques du Nord malien. Dans le monde mandingue du temps colonial, plusieurs aménagements de la langue écrite ont été mis en œuvre par des acteurs locaux. Le syllabaire *vaï* est créé en 1833, à la frontière du Sierra Leone et du Libéria, par Momolou Douwalou Boukélé, l'écriture syllabique *masaba*⁴²⁵ de 123 caractères basée sur la tradition graphique mandingue est créée par Woyo Couloubayi en 1930 à Sandaré (entre Nioro et Kayes), enfin l'écriture *n'ko* de 27 lettres, beaucoup plus simple, est créée par Souleymane Kanté en 1949 entre Guinée et Côte d'Ivoire. Si le *masaba* semble en voie de disparition au Mali, l'écriture *n'ko* résiste. Il y a aussi de l'écriture orale, de l'écriture de création, éphémère et populaire, à différencier de la tradition griotique ou d'initiation. Le théâtre *kotéba* (le théâtre du *grand escargot*) est la

423 pages 96 et 97 pour le premier extrait, page 199 pour le second.

424 Valentin Vydrine, 1998, Sur l'écriture mandingue et mandé en caractères arabes, *Bulletin d'études linguistiques mandé*, n° 33. - <http://llacan.vjf.cnrs.fr/PDF/Mandenkan33/33Vydrine.pdf>

425 « La région où le Masaba est utilisé n'est pas très vaste ; elle comprend les villages bambara-masasi de Assatiémala, Dyabé, Ségala, Sérédji et Koronka et les zones avoisinantes. Le Masaba n'est pas lié à une société d'initiation ou à une classe sociale particulière. Il est ouvert à tous les âges et aux hommes comme aux femmes. L'apprentissage du Masaba se fait dans le cadre du masaba-ton (association du Masaba) qui possède son règlement intérieur comme tout ton qui se respecte. Les cours ont lieu généralement le soir. On assiste aujourd'hui à un certain délaissement du Masaba qui est lié à la complexité du système, à la présence d'une école dans le chef-lieu voisin de Sandaré, à l'introduction de l'alphabétisation dans le village et à l'exode rural. Il est difficile de dire combien de gens ont complètement maîtrisé le système du Masaba, cependant il est utilisé dans un certain nombre de cas : relevés d'impôts, reconnaissances de dettes, correspondance avec les jeunes partis à l'étranger (notamment en France) et prières musulmanes (arabe transcrit en Masaba). »

Gérard Galtier, 1987, Un exemple d'écriture traditionnelle mandingue, le « Masaba » des Bambara-Masasi du Mali, *Journal des africanistes*, tome 57 fascicule 1-2, pages 261 et 264.

forme profane du *do*, le théâtre sacré lié à l'initiation des jeunes hommes. Le kotéba, théâtre villageois, populaire et carnavalesque, organisé par sexes et classes d'âge, se rapproche dans sa forme du « théâtre-forum » contemporain ou de la *comedia dell'Arte*, satire, sociale et comédie de mœurs. *Chers spectateurs, je suis venu ce soir pour que vous riez de moi. Mais je ne suis pas seul. J'ai de nombreux compagnons. Ce sont des gloutons, des couards, des jaloux, des fanfarons, des escrocs, des envieux, et aussi, des hommes braves, des héros tombés au champ d'honneur*⁴²⁶. L'écriture théâtrale kotéba aujourd'hui déclinante dans le monde rural est ré-inventée par les comédiens de métier et les gens de télévision.

Dans le cas du Mali historique, parlons alors de faible littératie, de littératie limitée, plutôt que d'a-littératie. Le premier ouvrage moderne publié par un Malien (alors sous domination française) est un *Petit Dictionnaire Français-Bambara et Bambara-Français*⁴²⁷, un livre de poche⁴²⁸ de 294 pages publié à Paris aux éditions Paul Geuthner en 1913. Préfacé avec chaleur par Maurice Delafosse (lui même administrateur colonial, chercheur et auteur prolifique), la méthode et le dictionnaire de Moussa Travélé⁴²⁹, *interprète titulaire de première classe de la colonie du Soudan*, sont suivis d'une troisième partie intitulée Textes divers, et qui se présente comme un collectage de six récits ou contes en bilingue : *Baba qui ne mange pas de haricots, Le cultivateur et son fils Séri, L'éléphant, l'hippopotame et le lièvre, Le lièvre et les animaux sauvages, La hyène et le lièvre, La hyène et le bouc*. En associant ainsi la méthode, le dictionnaire et la littérature d'origine orale, en usant du format de poche, en revendiquant (avec son éditeur) ses publics, (*[le livre] rendra service non seulement aux Européens, qui, de plus en plus nombreux, apprennent les langues du pays, mais aussi aux fonctionnaires indigènes et notamment à tous ceux de mes amis qui ont accueilli avec avidité mon Petit Manuel français-*) et ses échelles de diffusion (*Je crois même que l'utilité de ce livre se fera sentir [au delà de la colonie appelée Haut-Sénégal et Niger] plus loin encore, la langue étant très répandue dans une grande partie de l'Afrique Occidentale Française. - page XII de l'introduction*), Moussa Travélé ouvre le champ éditorial moderne au Mali d'une façon extrêmement audacieuse et contemporaine, dans un ouvrage bilingue, au sein même du cadre pré-national du

426 Cité par Gaoussou Diawara, 1981, *Panorama critique du théâtre malien dans son évolution*, éditions Sankoré, Dakar.

427 Une ré-édition de 1944 est en ligne sur l'open-library (*Open Library is a project of the non-profit Internet Archive, and has been funded in part by a grant from the California State Library and the Kahle/Austin Foundation.*) www.archive.org/stream/petitdictionnair00travuoif#page/56/mode/2up

428 *J'ai donné à ce livre le nom de « Petit Dictionnaire » parce que son format volontairement réduit permet de le porter dans sa poche.* Moussa Travélé, introduction au *Petit Dictionnaire Français-Bambara et Bambara-Français, 1913.*

429 Une des filles de Moussa Travélé deviendra l'une des épouses de Modibo Keïta, premier président du Mali indépendant. « Mariam Travélé a vu le jour en 1920 à Bamako. Son père s'appelait Moussa Bléni Travélé, interprète principal de première classe et sa mère, Ajibiyé Mintiéni, ménagère. Elle a été monitrice d'enseignement avant d'être reclassée institutrice. Mariam fit ses études primaires à l'école de jeunes filles de Bamako entre 1931 et 1935. De 1935 à 1939, elle suivit une formation de monitrice d'enseignement au Foyer de Métisses de Bamako où elle sort comme monitrice. En septembre 1939, elle épousa Modibo Keïta, alors instituteur à l'École rurale du fleuve dirigée par Mamadou Konaté. Mariam Travélé a servi en compagnie de son mari dans plusieurs localités comme Bamako, Sikasso, Kabara, Tombouctou. Elle a été un compagnon de lutte de Modibo Keïta. Après le démantèlement de la section pilote RDA de Sikasso en 1953 par l'administration coloniale et la déportation de Modibo suivie de son emprisonnement, c'est elle qui tint le flambeau du RDA. Elle a été présidente de la Commission sociale des femmes du RDA à Sikasso avant d'être celle de la présidente de la Commission sociale des femmes créée par le RDA. »

Adam Ba Konaré, 1997, *Les premières dames du Mali*, extrait du *Dictionnaire des Femmes célèbres du Mali*, éditions Jamana - www.afribone.net/ml/spip.php?article28773

futur Soudan français. En 1923, il élargit le spectre en signant chez le même éditeur un ouvrage de 244 pages, *Proverbes et Contes, Accompagnés d'une Traduction Française et Précédés d'un Abrégé de Droit Coutumier et Malinké*, qui sera réédité jusqu'en 1977.

À partir de ce point de départ de la modernité éditoriale du Mali colonial, il est possible, via l'étude du corpus des publications, de montrer l'émergence « classique » d'une littérature nationale au Mali. Pour construire ce corpus édité des auteurs maliens (mais pas forcément au Mali), on peut s'appuyer sur le travail de Sébastien Le Potvin, *Lettres maliennes, figures et configurations de l'activité littéraire au Mali* (2005), un corpus malheureusement réduit aux œuvres « littéraires » en français jusqu'à 2005, qu'il nous faut enrichir pour contrer l'effet réducteur de la double croyance littéraire et francophone. En l'absence d'une infrastructure bibliothécaire garantissant l'exhaustivité de l'inventaire malien écrit, nous complétons par les entretiens (auteurs, éditeurs, imprimeurs, bibliothécaires, libraires, lecteurs) et les observations directes (catalogues et sites d'éditeurs, bibliothèques publiques ou personnelles, librairies formelles et informelles). Littérature jeunesse et presse papier (qui « explosent » à partir de 1991), manuels scolaires (toutes langues confondues) et fascicules auto-édités par les enseignants, archives et littératures grises des ministères, des ONG et des partis politiques, recherches en sciences sociales (*Papa-Commandant a jeté un grand filet devant nous* ne figure pas dans sa recension) et livres religieux (musulman, chrétien), fascicules et livres en langues nationales (le « best-seller » en bamanankan *Toubaboutile toun ya damanan ko ye* – Le temps colonial était unique en son genre – paru au Figuier n'est pas plus cité), enfin « écritures ordinaires » (cahiers de brouillon, de comptes, lettres, albums photos professionnels, personnels ou familiaux, textos, enseignes, publicités, journaux et fanzines turfistes, graffitis, tatouages/scarifications), la bibliomasse malienne est bien plus étendue qu'on ne le pense au premier abord. C'est donc un corpus beaucoup plus vaste dont il faut tenter de saisir pour dire cette émergence classique d'une littérature nationale malienne.

L'émergence ou la normalité « sous contraintes et à toute vitesse »

Par *émergence classique* (sans les guillemets), entendons qu'elle ressemble à un modèle d'émergence observable partout dans le monde au delà des contextes singuliers dans une temporalité du type : période a) transcription de la littérature orale et valorisation de l'écriture idéologique (didactique et politique) du cadre de référence national, levée des réticences à la culture lettrée pour tous ; période b) autonomisation socio-économique des champs scolaire, littéraire et éditorial, affranchissement du politique et du national, exportation des premières œuvres ; période c) « darwinisation » du champ éditorial par la multiplication des niches et expériences d'écriture

Par *émergence « classique »* (avec les guillemets), entendons qu'au Sud, souvent, cela ne se passe pas exactement comme le modèle le décrit. Les littératures nationales des pays du Nord se sont construites avec d'autres conditions d'autonomie (démocratisation politique et culturelle) et de logistique (industrialisation et interventionnisme public). Elles ont pu s'affranchir des tutelles extérieures (un Empire ou même une culture dominante, comme la culture française de la Lg^{Paris}) et ont accédé à la souveraineté littéraire à un moment

historique très favorable, la création des États-nations à la fin du dix-neuvième siècle, en situation d'émulation fortement concurrentielle⁴³⁰. En ce qui concerne le Mali et de nombreux États sub-sahariens, l'émergence classique (sans les guillemets) est donc profondément transformée et altérée par la faible littératie initiale, la faiblesse du système éducatif moderne, les difficultés économiques et géopolitiques à s'affranchir de la tutelle étrangère et de la langue coloniale pourtant socialement très restreinte, enfin des conceptions idéologiques des dominants locaux qui voient dans l'écrit une menace pour la reproduction de leur pouvoir. Dans cette émergence devenue « classique » (avec les guillemets), c'est donc une situation transcoloniale qui est pointée : l'émergence malienne a lieu dans un contexte « étrangement national », où une part ultra-majoritaire de l'écrit se produit et se reproduit sous influence transcoloniale et est soumis à des ruptures internes et externes, qui limitent, voire annulent les effets cumulatifs de l'émergence.

La période précoloniale se caractérise par une faible littératie (faible bibliomasse et faible bibliodiversité) contrôlée par l'arabe⁴³¹. Elle demeure dans les premiers temps coloniaux. Les auteurs de cette **première période** - de 1913 aux années cinquante - sont des instituteurs et des commis coloniaux, pour la plupart oubliés aujourd'hui. Ils produisent des œuvres à caractère *ethnographique et culturel, composant une littérature de monographies et de récits traditionnels, qui valut, cependant, à A.H. Bâ d'obtenir, en 1943, le Grand Prix littéraire de l'AOF pour sa transcription du récit initiatique peul « Kaïdara »*⁴³². En 1950, Fily Dabo Sissoko fait paraître à New York le premier essai malien, *Les Noirs et la culture : Introduction aux problèmes de l'évolution des peuples noirs* et devient l'un des auteurs majeurs du temps tardicolonial. Ces premiers écrivains sont souvent parrainés par des chercheurs ou administrateurs français, hommes de culture (comme Germaine Dieterlen et Théodore Monod pour Amadou Hampaté Bâ), concourent et débute dans les revues de l'AOF. L'École Normale Supérieure installée à Gorée, reçoit les meilleurs éléments des différentes écoles normales de l'AOF. Ils y expérimentent eux-mêmes le théâtre à l'européenne, avec l'aide de leur enseignants français⁴³³. De nombreuses pièces sont écrites et jouées sur place, quelques une sont même jouées à Paris. Georges Duhamel, qui leur rend visite, en fait une critique élogieuse : *les acteurs soulevés de ferveur s'exprimaient en un français excellent et articulé avec soin. Quand le moment était venu de chanter, nos artistes retournèrent à leur langue d'origine et ce mélange me semblait harmonieux, heureux et naturel*⁴³⁴. Pendant le temps colonial, une vingtaine de troupes maliennes semblent avoir participé aux concours théâtraux de l'AOF. On renverse le dispositif circulaire du *kotéba* et on investit la scène, le plancher, la salle fermée, le découpage des pièces, en s'inspirant du théâtre classique européen et en représentant [*le*] *héros occidentalisé en révolte contre les traditions*⁴³⁵. Le genre théâtre historique est aussi très représenté et il s'agit de

430 Les littératures nationales se constituant en partie les unes par rapport aux autres, mais aussi les unes contre les autres.

431 L'islamisation comme colonialisme : le discours de certains « militants » animistes de culture mandingue est à cet égard radical – entretiens informels.

432 Sébastien Le Potvin, *Lettres maliennes, figures et configurations de l'activité littéraire au Mali*, L'Harmattan, 2005, page 29.

433 Le même Maurice Delafosse, qui préfaçait en 1913 le livre fondateur de Moussa Travélé, publie en 1916 une *Contribution à l'étude du théâtre chez les Noirs* - www.webafriqa.net/library/delafosse/

434 Cité par par Gaooussou Diawara, *Panorama critique du théâtre malien dans son évolution*, éditions Sankoré, Dakar, 1981.

435 Cité par Oumar Kanouté, 2007, *le théâtre malien, 1916-1976*, tome 1, EDIS, Bamako.

mettre en scène l'histoire vernaculaire : *La ruse de Diégué* évoque, par exemple, la figure de Soundjata⁴³⁶. Cependant, assez éloignés de l'effervescence politico-littéraire du Paris nègre des années vingt et trente, où se catalyse une partie de la littérature noire américaine anti-ségrégationniste, ces fonctionnaires coloniaux devenus auteurs ne passent au politique qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, dans leur cadre vernaculaire (création de l'US-RDA et du mouvement syndical notamment) et, pour quelques uns dans le cadre formel de l'Union Française, voire du gouvernement de la Troisième République. C'est en 1946, qu'un premier journal indigène, *l'Observateur du Soudan*, vient concurrencer le *Journal Officiel de la Colonie du Soudan*, et devient trois ans plus tard, *l'Essor*, journal de l'US-RDA.

La **seconde période** de l'émergence littéraire malienne, de 1956 à 1968, couvre l'accession politique à l'Indépendance, laquelle apparaît concomitante de l'accès à l'écriture romanesque, à l'écriture « littéraire », au « je » de l'écrivain, comme à un travail plus spécifique aux frontières de l'art et de la science, le « je » chercheur. Les œuvres romanesques de cette période forment le substrat de la littérature malienne contemporaine : *La passion de Djimé* de Fily Dabo Sissoko (1956), *Sous l'orage* de Seydou Badian (1957), *Vie et enseignement de Tierno Bokar, le sage de Bandiagara* d'Amadou Hampaté Bâ (1957), *Le devoir de violence* de Yambo Ouologuem (1968). Les outils d'une chaîne du livre malienne sont mis en place (Librairie populaire du Mali, EDIM) et des échanges nouveaux ont lieu avec des expériences de littérature non française, celle des pays du bloc soviétique. Cette période est aussi celle de la première grande réforme scolaire de l'État malien, la « réforme de 1962 », cadre de réalisation de l'utopie scolaire⁴³⁷ de la Première République malienne : forte augmentation des inscrits, refonte des contenus et production des enseignants des trois cycles, mais aussi rude chronique des enseignants recrutés immédiatement et sans formation, les « six-aoûtards », ces *enseignants qualifiés de « tout-venant » pour leur aptitude à apprendre à lire et à compter aux élèves débutants, et recrutés par une décision prise un certain 6 août. Le système éducatif malien est très redevable (moralelement) à cette catégorie d'enseignants, notamment à ceux qui ont pu se maintenir en fonction après avoir fait honneur aux évaluations pédagogiques auxquelles ils furent soumis*⁴³⁸. Ce développement extrêmement rapide de la scolarisation, la captation des lettrés qu'elle réalise pour faire face à la pléthore des générations montantes d'élèves (de l'explosion « démocratisation scolaire + transition démographique »), sa représentation sociale comme axe central de la politique du président Modibo Keita, lui-même ancien instituteur, mais aussi comme ascenseur social francophone dans la nouvelle société indépendante, produisent manifestement des effets sur le gros de la production éditoriale. Au cours de cette seconde période, la croissance forte, mais limitée, de la scolarisation en français, clive. Les lecteurs maliens sont essentiellement les « scolarisés », (élèves ou sortants) et les auteurs,

436 Alphamoye Sonfo et Oumar Kanouté, *Le théâtre historique*, in *Notre librairie, revue du livre Afrique-antilles-océan indien*, n° 75-76, juillet-octobre 1984, *Littérature malienne, au carrefour de l'oral et de l'écrit*. Pages 95 et 96.

437 « Éliminer l'analphabétisme en 10 ans », alors qu'en 1960, « le Mali ne comptait que 4,47 % d'hommes lettrés et 1,21 % de femmes lettrées » et 4, 5 millions d'habitants à 90 % ruraux. N'Golo Coulibaly, directeur Général de l'Institut des Langues Abdoulaye Barry in « *L'Alphabétisation au Mali : Concept et Évolution* », 2ème mandature du conseil économique, social et culturel de la République du Mali. - 8ème session ordinaire du 02 au 16 juin 2003. - www.rocare.org/alphadoc.pdf

438 Daouda D. Cissé et Mohamed Maïga (Université de Bamako), 2006, *La formation des enseignants au Mali, Formation et Profession*, – page 47

des enseignants. De cette situation résultent deux conséquences : tout d'abord l'assimilation de l'expression littéraire à la scolarisation qui génère une méfiance populaire à cet endroit ; d'autre part, avec l'échec de l'enseignement de masse de la réforme, une coupure entre les populations illettrées et l'élite scolarisée et ses pratiques, source d'incompréhensions mutuelles. Par ailleurs, le fait que le lectorat africain des écrivains se réduise presque exclusivement aux élèves de l'enseignement explique, peut-être aussi, outre l'influence de la littérature orale et ses fonctions pédagogiques, la propension de la création littéraire africaine à produire une littérature didactique, une littérature d'enseignement⁴³⁹. Le statut de l'écriture, celle qui échappe à l'exceptionnalité des grands créateurs, ressemble à celui des pays socialistes : l'écriture et la scolarisation y sont magnifiées et en même temps encadrées, contrôlées, voire amputées lorsque les intérêts du pouvoir l'exigent. Les pièces de théâtre historique et libérateur⁴⁴⁰ des Semaines de la jeunesse ou les poèmes militants⁴⁴¹ qui paraissent dans le journal gouvernemental *L'Essor* sont indéniablement une écriture sous fortes contraintes – ce qui, comme l'objecte l'auteur et éditeur Moussa Konaté, ne suffit pas à la disqualifier en tant que telle. Le régime socialiste avait fermé les deux librairies coloniales (librairie Chaumet et librairie libanaise) et dans la Librairie Populaire, installée en face du centre Djoliba, 90 % des livres venaient d'Union Soviétique. L'Église catholique avait également dû fermer sa librairie et avait rouvert à la place une bibliothèque éclectique, qui deviendra rapidement le Centre Djoliba, un haut-lieu de la culture démocratique et lettrée au Mali, constamment surveillé par les services de renseignements. Parallèlement à cette mutation transcoloniale basée sur le français, le Mali, représenté à l'Unesco par Amadou Ampaté Bâ, met en place les éléments qui permettront l'accès ultérieur à l'alphabétisation en langues nationales. Le repérage du Mali par l'Unesco lors de la Conférence de Téhéran en septembre 1965, permet de monter une opération pilote de néo-alphabétisation et va permettre d'ouvrir le chantier de l'alphabétisation des adultes en langues nationales.

La **troisième période** de l'émergence littéraire malienne - de 1968 à 1991 - s'ouvre par la rupture de gouvernance interne et externe du coup d'État militaire du 19 novembre 1968. Les officiers putschistes du Comité Militaire de Libération Nationale avec à leur tête le lieutenant Moussa Traoré vont rapidement rompre la croyance en la possibilité de l'éducation universelle et vider les politiques publiques afférentes de leurs contenus et moyens, tout en portant la censure⁴⁴² de la Première République à une intensité maximale, cassant la filière locale du livre à peine débutante et provoquant un certain nombre d'exils lettrés, saisis par les éditeurs ivoiriens ou parisiens. C'est cela le « front » entre enseignants et militaires, un front que les causeries des grins nous ont illustré plusieurs fois par une blague très connue. À Moussa Traoré, qui demande à un des officiers du

439 Sébastien Le Potvin, 2005, opus cité.

440 *Chaka* (1961), *Nous avons résisté à l'invasisseur* (Bamako, 1962), *Firhoun, héros de l'indépendance ; les Rebelles* [du pays bobo] (Gao, 1966), *Anfao ou la fin d'une dynastie* (1972, Gao), *Le grand destin de Soundjata* (1972, prix des auditeurs du concours théâtral inter-africain) - Alphamoye Sonfo et Oumar Kanouté, *Le théâtre historique*, 1984, *Notre librairie, revue du livre Afrique-antilles-océan indien*, n° 75-76, *Littérature malienne, au carrefour de l'oral et de l'écrit*. Pages 95 et 96.

441 Matériaux littéraires tombés dans l'oubli, voire pour certains, compte-tenu de l'état désastreux de l'archive malienne, déjà disparus.

442 Et toute forme d'expression politique indépendante – dissolvant, interdisant, arrêtant, torturant et tuant : on citera notamment, outre les affaires précédemment évoquées, la répression des mouvements étudiants de 1980 et la mort du leader étudiant Cabral (Abdoul Karim Camara) ainsi que les manifestations de 1990-1991.

Comité Militaire de Libération Nationale qui veut être ministre :

- Ministre de la santé, tu pourras ?

Celui-ci lui répond,

- Oui, je pourrai.

ajoutant en bambara,

- Qu'est-ce qu'il faut faire ?

D'un point de vue scolaire, cette troisième période *se caractérise par un abandon progressif et plus ou moins franc de l'esprit de la réforme de 1962. Le non suivi et la non-évaluation de la réforme de 1962 n'ont permis de relever ou de corriger aucune faiblesse entre 1968 et 1991. Le mouvement de grande démocratisation de l'école s'est amplifié dans tous les cycles de formation, dont celui des maîtres, qui ont finalement plié sous le poids de la pléthore*⁴⁴³. L'abandon d'une politique scolaire et la gestion corrompue des outils culturels vont venir tamponner les violents effets des politiques d'ajustement structurel (PAS) visant à réduire les dépenses publiques des pays n'arrivant pas à régler les intérêts de la dette. L'application de la PAS au Mali, à partir de 1982, sous la direction de la Banque Mondiale, amène le départ « volontaire » d'un certain nombre d'enseignants (1985-1990) et la paupérisation du système éducatif, elle provoque la privatisation et la vente à la découpe des entreprises publiques (où, en général, environ 2/3 des effectifs sont dégraissés), dont les outils de la filière culturelle mis en place depuis 1962. Une courte période de baisse de la scolarisation est même perceptible entre 1980 et 1985⁴⁴⁴. Le programme d'ajustement structurel appliqué sous la présidence de Moussa Traoré a réduit le périmètre d'intervention de l'État malien et paupérisé la société, *mais*, comme le dit l'ancien ministre du budget (1993-1997) Bakary Koniba Traoré (entretien formel), *le privé n'a pas été en mesure de prendre la relève ; la grande pourriture a commencé avec la PAS*. La littérature malienne en a subi les effets, cumulés avec ceux, vernaculaires, du contre-modèle de gouvernance que constitue la dictature finissante : effets directs, avec l'effondrement de l'État malien, mais aussi effets indirects et paradoxaux, avec l'avènement d'auteurs dissidents, d'une révolte de la société civile s'exprimant aussi par l'écrit et de nouveaux schémas d'action politique, enfin par l'aventure économique, l'esprit d'entreprise d'un certain nombre d'acteurs culturels.

Après l'interdiction de tout parti politique en 1968, Moussa Traoré crée en 1977 l'Union démocratique du peuple malien, l'UDPM, un parti unique pour tenter de recréer un espace politique présentable. *Programme, statuts et règlement intérieur de l'UDPM*, petit livre à couverture verte rehaussée d'un lion jaune (Moussa Traoré en boubou est en couverture intérieure) alterne authenticité et novlangue soviétiforme. Face à cela, la littérature malienne prend un nouveau tournant, certes peut-être un peu moins radical que celui de Yambo Ouologuem, mais les nouveaux auteurs, des romanciers, se montrent bien en « littérature du

443 Daouda D. Cissé et Mohamed Maïga, 2006, opus cité – pages 50-51

444 « [Elle] inclut les années du recul de la scolarisation (1980-1985). Ce phénomène de déscolarisation est dû, d'une part à la diminution des inscrits (non-scolarisation des enfants à l'entrée du système scolaire), d'autre part à l'augmentation du nombre d'abandons (retrait des enfants en cours d'étude). Il est donc différent de celui de la déperdition scolaire qui, bien que très important en Afrique, n'a jamais remis en cause le développement de la scolarisation. En fait, la déperdition scolaire est structurelle, tandis que la déscolarisation est conjoncturelle et s'exprime crûment par la chute du taux de scolarisation, que l'on a pu observer dans un grand nombre de pays africains au début des années 80. »

Marie-France Lange et Sékou Oumar Diarra, 1999, École et démocratie, l'« explosion » scolaire sous la Troisième République au Mali, *Politique africaine* n° 76, pages 164 et 165.

www.politique-africaine.com/numeros/pdf/076164.pdf

contre ». Entre 1980 et 1983, Pascal Baba Coulibaly (*Les angoisses d'un monde*), Madé-Alpha Diarra (*Sahel ! Sanglante sécheresse*), Moussa Konaté (*Le prix de l'âme*), Ibrahima Ly (*Toiles d'araignées*) et Ismaël Samba Traoré (*Les ruchers de la capitale*) ouvrent le corpus malien à une critique sociale et politique inédite⁴⁴⁵, certes imprimée à Paris (Karthala, l'Harmattan, Présence Africaine) ou Abidjan/Dakar/Lomé (Nouvelles Éditions Africaines). Un premier polar africain est publié en 1984, jouant son argument dans les désordres et tragédies de la grande famine de 1973 (*L'archer Bassari*, Modibo Sounkalo Keïta). Le théâtre historique ou d'inspiration socialiste ferme boutique. Comédiens et metteurs en scène, à la recherche de nouvelles formes et implications, redécouvrent le *kotéba*, par collectage à travers le pays bamanan, et le ré-inventent. Certains coopérants, encore nombreux à Bamako, amènent des postures issues de la révolution culturelle de Mai 68 et croisent ces artistes maliens à la recherche de nouvelles formes. Nommé en 1978 à l'Institut des Arts de Bamako, Philippe Dauchez arrive l'année où le Théâtre National du Mali joue un premier spectacle de *kotéba*, *Koté I*, de 6 sketches (condition de l'artiste, avarice, dot excessive, faux marabouts, mauvaise épouse), suivi d'un *Koté II* en 1980. Bien avant l'hommage qui lui est rendu dans *Dauchez l'africain, maître et comédien, une vie pour un théâtre utile*⁴⁴⁶ paru simultanément en France et au Mali, via l'Alliance internationale des Éditeurs Indépendants, le professeur de théâtre, pédagogue de la mise en jeu et de la sortie hors les murs (une pédagogie rare au Mali), raconte⁴⁴⁷ une expérience de deux ans de *kotéba* thérapeutique à l'hôpital psychiatrique du point G de Bamako. Des troupes itinérantes se créent et font du *kotéba* « en saturation » en accumulant des milliers de représentations à travers le pays, mêlant souvent un peu de français à une ou plusieurs langues nationales, trouvant un financement notamment auprès des ONG qui développent la médiation sanitaire. Ainsi, naît au Mali un théâtre-forum vernaculaire, passé par l'imitation occidentale avant de ré-inventer une forme d'origine paysanne et populaire, le *kotéba* moderne, qu'une fédération de troupes, Tract-Mali, tentera de professionnaliser avec le soutien financier d'ONG.

Ce choix de l'autonomie touche aussi l'imprimerie et l'édition. En dehors de l'imprimerie d'État⁴⁴⁸, une première imprimerie privée ouvre en 1965 à Bamako, d'autres à la fin des années soixante et produisent essentiellement des carnets, cahiers, affiches, cartes de mariage. En 1979, Karim Djiré, formé à l'imprimerie Coulibaly, ouvre la Nouvelle Imprimerie Bamakoise, la NIB, malgré les pressions des imprimeurs déjà installés. Toujours en activité trente-deux ans plus tard, bien que Karim Djiré observe qu'il a eu bien peu de commandes de l'État, la NIB semble être devenue la plus ancienne imprimerie privée moderne du Mali (52 salariés en 2000, 36 en 2011, après l'abandon des machines à caractères). Capable de produire 10 000 livres en deux à trois semaines, tenant le discours de la compétence, du sérieux, de la modernisation permanente sur fonds propres, du matériel d'occasion certes, mais allemand, bien négocié et révisé avant achat, Karim Djiré se présente sur la ligne de jeu des entrepreneurs honnêtes. Dans un registre plus politique, la coopérative culturelle d'édition et de diffusion Jamana est créée au milieu des années 80, à l'initiative d'Alpha Oumar Konaré après le fiasco de la politique d'ouverture du gouvernement de Moussa Traoré (dont Alpha

445 Amadou Sy Savane, Le roman des indépendances et la société, *Notre librairie, revue du livre Afrique-antilles-océan indien*, n° 75-76, juillet-octobre 1984, *Littérature malienne, au carrefour de l'oral et de l'écrit*. Pages 123 et 124.

446 de Pierre Chambert, 2006, coédition des éditions Charles Léopold Mayer (France) et Jamana (Mali).

447 *Notre librairie*, 1984, opus cité.

448 EDIM, mais le franc malien, lui, était imprimé dans les pays de l'Est.

Oumar Konaré a été le ministre de la Jeunesse, des Sports, des Arts et de la Culture entre 1978 et 1980). Première maison d'édition privée du Mali, pilier historique de la culture indépendante, Jamana avec son positionnement progressiste⁴⁴⁹, multimédia, original et précoce en « français et langues nationales », demeure aujourd'hui un des grands acteurs culturels maliens. Son journal *Les Échos* lancé en 1989 provoque la fin de la « littérature unique » de dictature militaire et la fin du monopole du journal gouvernemental/UDPM *L'Essor*. Bi-mensuel et tiré à 2000 exemplaires à ses débuts, *Les Échos* devient hebdomadaire en mars 1991, tiré à 30 000 exemplaires (un tirage historique pour le Mali, dans les dernières semaines de pouvoir de Moussa Traoré), puis quotidien en mars 1994. Bien d'autres événements attestent du développement continu de la littérature : standardisation de plusieurs langues nationales par des services publics dédiés aux langues nationales, création de la Bibliothèque Nationale du Mali, du dépôt légal, du Bureau du Droit d'auteur malien, création de journaux en langues nationales, des premières expérimentations scolaires, apparition de nouvelles figures culturelles, etc. Moussa Konaté est un de ces acteurs culturels des années 80, campant une génération complexe, active et tourmentée. Né en 1951 à Kita, bachelier en 1970, étudiant à l'ENSup de Bamako, puis enseignant et romancier (en 1981), il démissionne de son poste de professeur de lycée en 1984 pour fonder une compagnie de théâtre, puis devient le directeur éditorial de Jamana avant de devenir éditeur en créant sa propre maison, les Éditions du Figuier, en 1997. Promoteur des textes en langues nationales et de l'édition jeunesse, romancier francophone reconnu à l'étranger, Moussa Konaté vit mal les pressions sociales, *ici, on ne débat pas ; pas de mélange entre les générations* (entretien formel). Refusant l'arrivée d'Hachette dans le capital du Figuier, il est en même temps le passeur qui permet l'arrivée du festival Étonnants Voyageurs au Mali, à *Étonnants Voyageurs, tout est permis, tout le monde peut parler indépendamment de son âge*, et celui qui réside aujourd'hui davantage à Limoges⁴⁵⁰ qu'à Bamako.

L'actuelle et **quatrième période**, de 1991 à aujourd'hui, est celle d'un état apparemment libéré de la parole, d'une multiplication des expériences et d'une croissance certaine de la production culturelle malienne, comme de la poursuite de l'onde de choc de l'ajustement structurel sous ambiance démocratique. Comme en Roumanie, Albanie ou en Tunisie, Égypte récemment, la question même de la « Révolution malienne de 1991 » n'est pas résolue : on parlera autant des « événements de 1991 », en se demandant quelle est la continuité socio-politique qui amène l'officier parachutiste responsable de la destitution de Moussa Traoré devenir, deux mandats plus tard, le président de la République du Mali, et Moussa Traoré, dictateur déchu, jugé et condamné à mort en 1992-93, gracié par Alpha Oumar Konaré en 2002, être ré-intégré sous ATT dans ses droits d'officier

449 « Première maison d'édition privée du Mali, les éditions Jamana accordent la priorité aux publications en langues nationales et à celles destinées aux enfants et aux femmes. Maison d'édition à vocation panafricaine, les éditions Jamana encouragent toutes les formes de partenariat : coédition, diffusion, adaptation d'ouvrage, vente de droit. Elle se veut une maison d'édition accessible à tous les écrivains maliens et étrangers. Conscientes qu'il ne peut y avoir de développement durable de notre pays sans la promotion des langues nationales, les éditions Jamana encouragent fortement leur utilisation dans le système éducatif. La littérature pour enfants, secteur d'avenir de l'édition africaine, occupe une place de choix dans la politique éditoriale de Jamana. Les éditions Jamana s'occupent aussi de l'édition préscolaire, scolaire, para-scolaire et universitaire.

Autodéfinition extraite du site de la coopérative - www.jamana.org/edition.html

450 Où il a créé, en 2006, Hivernages une seconde maison d'édition, chargée notamment de diffuser le Figuier en France.

supérieur à la retraite et d'ancien président. Dans cette ambiance parfois tendue, la croissance du secteur culturel est indéniable : explosion⁴⁵¹ du nombre de journaux (plus de 140 titres, le plus souvent à faible durée de vie, recensés entre 1991 et 1995, une soixantaine de titres disponibles en 2011, dont 4 en langues nationales) et de radios (une dizaine créée entre 1992 et 1993, plusieurs centaines aujourd'hui), multiplication des auteurs (avec entrée significative d'auteurs) et des maisons d'édition (une dizaine dans les années quatre-vingt-dix, dont plusieurs à partir de la pépinière Jamana, une vingtaine aujourd'hui), croissance du nombre d'artistes et de lieux musicaux en lien également avec la forte croissance de Bamako, qui devient une nouvelle métropole culturelle africaine *où il se passe quelque chose*. Plus que le Mali, c'est Bamako qui devient une ville à la mode et dont on parle⁴⁵² et attire des artistes comme Manu Chao, Matthieu Chédid ou Tiken Jah Fakoly. Multiplication des festivals en province à partir des années 2000 et surtout explosion des effectifs scolaires et universitaires⁴⁵³, etc.

Mais n'allons pas plus loin.

Nous y sommes.

Cette double émergence d'une modernité culturelle et d'une littérature moderne ne relève en rien, nous avons tenté de le montrer, d'un processus extraordinaire. La littérature malienne reprend manifestement les principales caractéristiques du modèle standard - tempéré, orienté, déflaté, agacé, handicapé, fragilisé par le processus transcolonial et la faible souveraineté. La question linguistique, la question du pouvoir et la question de la dette, toutes trois enchâssées dans la relation extérieure, l'affaiblissent et le brident. L'émergence a lieu « sous contraintes et à toute vitesse ». L'état de crise est permanent.

322/ Un secteur lecture-écriture sous fortes contraintes

Le secteur de l'édition au Mali ne bénéficie pour l'instant pas de formations dédiées. Du côté du journalisme, le projet d'une grande « école internationale de journalisme » ou d'une « filière de communication à l'Université du Mali », annoncé en 2008 avec conviction et présence des bailleurs, est resté en l'état et ce sont des écoles privées de Bamako qui ont assuré plus ou moins des formations à ces métiers, ainsi que la Maison de la Presse du Mali, agence para-publique pour formation continue des journalistes, mais dont plusieurs interlocuteurs⁴⁵⁴ mettent en doute l'efficacité rapportée à ses budgets et rappellent la nécessité de l'auto-organisation de la profession. Des étudiants maliens se forment aussi d'une manière plus reconnue à Dakar, Yaoundé et Abidjan. Dans une économie de la culture contemporaine ouverte et plurielle, il est à noter que la Maison de la Presse qui dispose de locaux neufs dans le centre de Bamako depuis 2009, n'a pourtant qu'une présence réduite sur le net : un site statique (dernière mise à jour en 2006), sans blog, ni adresse fonctionnelle visible. Référence historique de la presse malienne, le site indépendant Maliweb met en ligne une sélection d'articles issus

451 Mamadou Konoba Keïta, 1995, *La presse écrite au Mali*, Institut Panos -Bamako, pages 8 et 47-54.

452 L'ouvrage de Christine Fleurent et Valérie Marin La Meslée, *Novembre à Bamako* (2010) co-édité par Le bec en l'air (Marseille) et Cauris (Bamako) en est l'illustration la plus récente : *un voyage stimulant dans le quotidien d'une capitale africaine en résonance avec la culture mondiale*.

www.becair.com/fiche.php?theme=18&id=84

453 L'université de Bamako, créée en 1996, accueille en 2010 officiellement dans des conditions de sous-intégration flagrantes et régressives, 69 396 étudiants encadrés par 763 enseignants-chercheurs contre 19 714 étudiants et 538 enseignants en 2000.

454 Confirmé par un recensement Unesco

www.unesco-ci.org/cgi-bin/asj/page.cgi?d=1&g=1.t=fr

d'une vingtaine de journaux de second rang, à parution infra-quotidienne et forte précarité pour la plupart d'entre eux (*Le Républicain*, 22 septembre, *Le Prétoire*, *La Nouvelle République*, *Le Ségovien*, *Combat*, *Bamako Hebdo*, *Ciwarar Hebdo*, *Le Canard Déchainé*, *L'Indicateur du Renouveau*, *Option*, *Le Matin*, *Le Challenger*, *Lafia Révélateur*, *Le Guido*) après avoir longtemps mis en ligne des articles issus des journaux de premier rang (*Les Échos*, *l'Essor*, *L'Indépendant*, *Le Républicain*), pratique qui aujourd'hui n'est plus possible en raison des progrès de ces journaux. En effet, c'est un acteur individuel d'un web 2.0 malien encore débutant, qui avait ouvert www.maliweb.net sans se soucier du droit d'auteur et des ayant-droits. La période d'émergence explosive de la presse est close, mais, à travers un rythme toujours soutenu de créations, transferts et marcotages, les professionnels cherchent les alternatives à l'état de crise persistant.

Journalistes et autonomie du champ, l'équation de la presse malienne

Depuis ses bureaux (un grand appartement dans un immeuble récent en limite du quartier Hamdallaye et de l'ACI 2000), Tiégoum Boubèye Maïga dirige actuellement une agence de communication, créée en 2002, bénéficiaire, et un hebdomadaire *La Nouvelle République*, hebdomadaire d'informations générales et d'analyses, créé en 2007 sur huit pages, non encore bénéficiaire. L'argent des ventes (environ 80 % des 250 CFA du prix de vente du numéro – 0,4 €) ne couvre que l'impression. Les annonceurs sont bien rares et les articles sont en ligne sur Maliweb, mais avec trois ou quatre semaines de retard, pour ne pas peser sur les ventes. Tiégoum Boubèye Maïga explique que le succès économique de son agence de communication lui permet d'assurer l'indépendance du titre de presse en le mettant à l'abri du stress financier et de la corruption. *La Nouvelle République ne doit rien à personne* (entretien formel). Le dynamique directeur présente sa ligne rédactionnelle comme indépendante et très critique. Il assure lui-même l'éditorial hebdomadaire, ainsi que certaines chroniques comme *Méchage* et admire les formes atypiques comme *l'interview presque imaginaire* du Canard enchaîné. Au bout de cinq années d'existence, dit-il, *La Nouvelle République* emploie cinq personnes et le tirage varie entre 1000 et 1200 exemplaires, diffusés essentiellement à Bamako (Gao 150 exemplaires, par liens personnels ; Sikasso : 15 ; Ségou : 40, Sévaré 15 ; Djenné : 10 ; Nioro : 5), pour un public composé plutôt de *décideurs*. La mise en page et l'impression sont sous-traitées à Jamana. En effet, Tiégoum Boubèye Maïga, formé au CESTI de Dakar, a travaillé aux *Échos*, le journal francophone de la coopérative Jamana, dès sa création en 1989, et il en a dirigé la rédaction de 1994 à 2000, coordonnant alors les deux autres titres de la coopérative, le mensuel francophone *Gringrin* (jeunesses/ados) et *Jekabaara*, le mensuel en bambara. Aujourd'hui, il collabore encore aux *Échos* et garde des liens étroits avec son ancienne structure située à quelques centaines de mètres de ses bureaux. Tout autre est l'accueil dans les vastes locaux de *l'Essor*, le quotidien gouvernemental, héritier de *l'Essor* créé en 1949 par l'US-RDA (alors une feuille A4 ronéotypée) et dirigé par Ousmane M. Maïga, lui-même ancien journaliste du titre. Logé dans les locaux de l'AMAP, la régie d'État qui chapeaute les médias publics, *L'Essor* est un établissement public administratif doté de l'autonomie de gestion. Le journal gouvernemental est celui qui affiche le plus fort tirage de la presse malienne (7 à 10 000 exemplaires par jour). Il a développé un

gros site⁴⁵⁵ (actualités, archives, commentaires des internautes), possède le plus grand nombre de salariés (6 journalistes fonctionnaires, 45 journalistes contractuels⁴⁵⁶, une cinquantaine de correspondants locaux en région, souvent des enseignants), le plus gros budget du secteur (3 milliards de CFA, dont 2 milliards d'autofinancement), une très forte sécurité financière (90 % d'abonnés, le plus souvent institutionnels), des salaires formels réels de l'ordre de 70 000 CFA pour un journaliste débutant (100 000 avec les primes), mais aussi d'importantes ressources publicitaires et sa propre imprimerie. Un abonnement à l'AFP, un autre à l'agence PANA (l'agence panafricaine de presse⁴⁵⁷), des rubriques plus nombreuses et plus développées qu'ailleurs (*feuilleton, mag femmes*, pages PMU, pages sportives, archives de l'histoire du Mali), une dizaine de journalistes femmes (dont la chef de rubrique économie). Mais *L'Essor* apparaît néanmoins comme un journal gouvernemental, plutôt qu'un *quotidien national d'information* (son sous-titre). Comme à l'ORTM, la parole sur le monde y neutralise les tensions internes ou externes et valorise la version positive, voire idyllique (« démocratie + marché + tradition + modernité ») de la vie au Mali.

Les journaux de premier rang, *Les Échos*, *L'Indépendant* ou *Le Républicain*, sont plus ou moins associés à des formations politiques (respectivement Adéma, Pdes et Parana, en 2011). Les journaux de second rang, beaucoup moins stables, voire totalement précaires pour certains d'entre eux, sont beaucoup plus nombreux. *Il règne là une forte mortalité*. Les conditions de (non)rémunération de la plupart des journalistes sont spectaculaires. Malgré l'existence d'une carte de presse depuis octobre 1992 et, celle, plus récente, d'une convention collective, cet état du champ conduit à « l'arrangement » qui permet de vivre (*per diem* des conférences de presse, soutiens financiers ponctuels du directeur lors d'une difficulté personnelle, inter-médiations diverses, autres métiers) et de voir également ce métier aux nombreux stagiaires comme une passerelle, une activité de transition à bonne visibilité sociale (valorisation de l'écriture socialisée), permettant à des jeunes diplômés de s'insérer professionnellement, un métier d'attente. Au regard des conditions de vente et de publicité, on voit mal comment autant de titres (68 journaux inscrits à l'aide publique) peuvent exister avec si peu de lecteurs, si peu d'exemplaires vendus, si peu de publicité. Sur la collecte des journaux d'une semaine, nous relevons la quasi-absence de publicité pour les titres de second rang et pour les mieux lotis et reconnus du premier rang, une page de publicité et une autre d'annonces-avis d'appel d'offres sur huit. L'aide publique en est aussi fortement diluée, de l'ordre d'un million de CFA (1 500 €) pour un jeune titre comme le *Coq Cocorico*.

Littérature répétitive, voire circulaire, la presse malienne manque de moyens. Faiblement documentée, peu cumulative, balancée entre une hyper-politisation au fort marquage victimaire et le fait-divers « tous azimuts » souvent moralisateur ou religieux, elle est touchée par les questions de diffamation, de rumeur et de propagation de fausses nouvelles. Les procès de presse inaugurés à la fin de la dictature s'amplifient dans l'effervescence démocratique de la transition et continuent aujourd'hui. Il faut y voir la puissance de l'écrit, mais aussi la participation à l'arrangement et à l'économie même de la presse. Nos différents interlocuteurs signalent que la publication et la non-publication d'informations s'achètent et se vendent, dans une relation du politicien/entrepreneur au

455 www.essor.ml

456 Issus le plus souvent de l'INA, de l'ENI ou de l'ENSUP, les grandes écoles maliennes et formés ensuite sur place.

457 www.panapress.com, une agence qui publie en anglais, français, portugais et en arabe.

journaliste/directeur. Dans une partie de la presse malienne, les campagnes électorales, les « affaires », les personnalités publiques douteuses sont d'abord des opportunités financières⁴⁵⁸ plutôt que des sujets de reportages pour leurs journalistes sous-payés. *Les journaux n'ont pas atteint le stade de véritables entreprises, les directeurs ne tiennent pas de véritable comptabilité, d'où le nomadisme des journalistes* (entretien formel). *L'aide annuelle à la presse est de 200 millions de CFA [pour 14 millions d'habitants] contre 400 millions au Sénégal [pour 12 millions d'habitants] et 700 en Côte d'Ivoire [pour 21 millions d'habitants], soit beaucoup moins (chiffres des mêmes interlocuteurs). Les associations professionnelles multiples fonctionnent mal et la formation locale est insuffisante.* Les conditions matérielles de l'écriture sont aussi en cause : *dans un certain nombre de journaux, les journalistes saisissent eux-mêmes leurs papiers, mais beaucoup écrivent encore à la main des textes souvent illisibles, les secrétaires tapent n'importe quoi.*

Pendant les revues de presse radiophoniques, quasi-exhaustives sur plusieurs radios de Bamako, partielles sur un grand nombre de radios ailleurs, les animateurs traduisent en direct les articles, parfois dans leur intégralité, les accommodent et, si nécessaire, les ré-écrivent, semant la confusion sur la part du journal et celle de la radio. Tous nos interlocuteurs de la presse dénoncent cette destruction illégale du marché par les animateurs – *à quoi bon acheter ce que tu peux entendre à la radio ?* (entretiens formels et informels). La radio joue un rôle complexe. Témoin quotidien du désir de connaissance et de citoyenneté de la population non francophone, les revues de presse radiophoniques en langues nationales, en dépit de leur mauvaise réputation et de leur captation effective d'une part de la ressource informationnelle de la presse papier, montrent quotidiennement comment la « langue étrangement nationale » ne peut trouver son plein lectorat urbain qu'à travers l'intraduction orale vers la Lg^{Bamako} et d'autres langues. D'autre part, l'amplification de l'information arrangée, achetable ou révocable à la commande (de l'entrepreneur, de l'homme politique) est dénoncée par tous les interlocuteurs de la presse, qui croient voir une part de la ressource encore plus abîmée et détournée par un autre média. Presse précaire, mal archivée, c'est aussi elle qui a les plus grandes difficultés à procéder à son dépôt légal à la Bibliothèque Nationale du Mali.

De quoi la Bibliothèque Nationale du Mali est-elle le nom ?

Cette Bibliothèque Nationale est créée en 1984 et le dépôt légal institué l'année suivante par la loi N° 85-04 / AN-RM du 11 février 1985 et le décret N° 72/PG-RM du 14 mars 1985 (en annexe électronique ; en raison de leur valeur patrimoniale importante aux yeux de nos interlocuteurs, ils sont remis à tous les acteurs de la filière). Le dépôt légal lancé officiellement en 1986 ne connaît guère de résultats probants jusqu'à sa relance active au milieu des années 2000. D'autant plus que, jusqu'en 2006, les livres maliens sont soit dépourvus de numéros ISBN, soit immatriculés avec un numéro ISBN français, obtenus par les éditeurs maliens auprès de l'AFNIL, l'organisme de gestion de l'ISBN français. Le Mali crée son agence ISBN en 2006, réclamée par les bailleurs. Symbolique très forte de ce décalage temporel, qui voit « l'indépendance ISBN » malienne être différée de

458 Lors de la grande coalition du premier mandat d'ATT, le président lui-même a affirmé, qu'au Mali, *la seule opposition qu'il voyait, c'était la presse* - entretien informel.

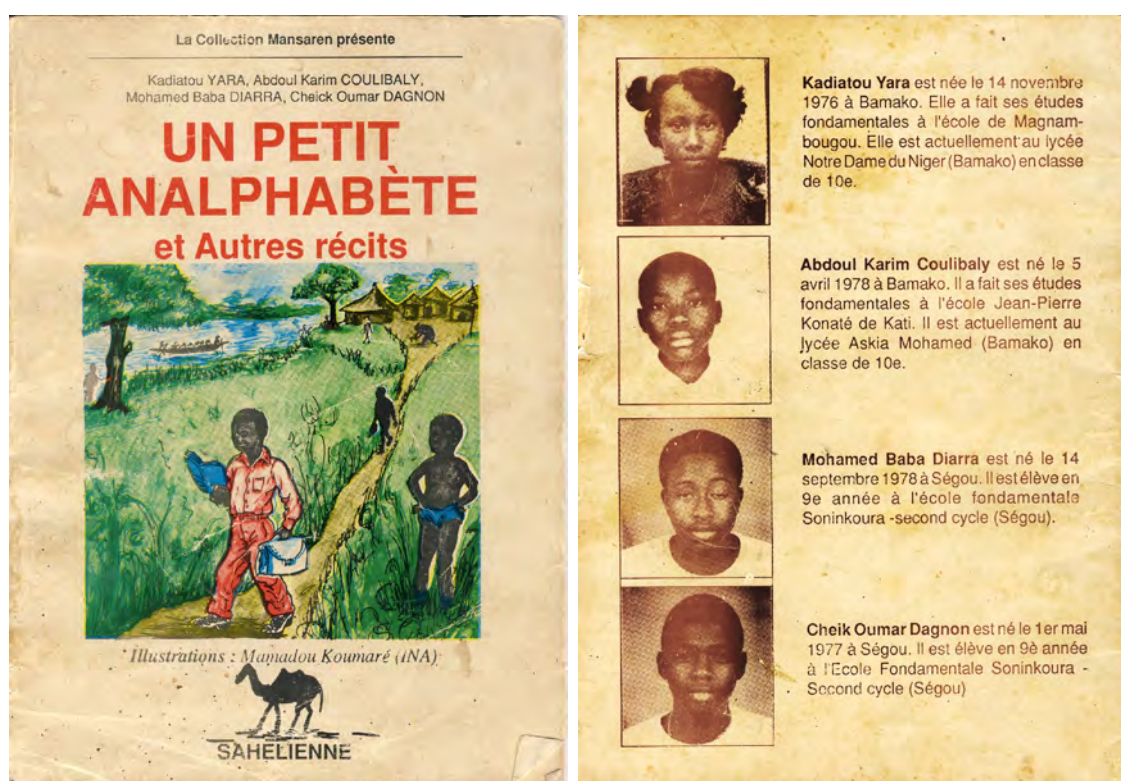
vingt-cinq ans et une partie significative du livre malien (Donnya, Le Figuier, Jamana) être enregistrée comme livre français pendant cette période. Depuis 2006, l'AFNIL n'accepte plus les éditeurs maliens et, peu à peu, le dépôt légal malien avec ISBN malien progresse.

Dans un pays, la Bibliothèque Nationale est l'institution qui témoigne de l'existence d'une littérature nationale. La BNM a emménagé dans de vastes bâtiments modernes en 2003, dans l'ACI 2000, en compagnie des Archives Nationales, mais les ressources et les usages effectivement accessibles ne sont pas à la hauteur du bâti imposant. *Regarde la structure et imagine qu'il n'y a rien dedans, c'est triste, non ?* (entretien informel). Selon son inventaire actuel, la BNM contient 16 472 ouvrages (13 000 livres, 3400 thèses/mémoires et 72 titres de périodiques) contre 7 500 livres à l'inventaire de 2003. La BNM, qui dispose depuis 2006 d'un budget d'acquisition et de partenaires extérieurs, a doublé son catalogue, à raison d'un millier de nouveaux ouvrages par an. Les dons et échanges extérieurs concernent des livres d'auteurs maliens publiés à l'étranger, mais aussi des livres de droit et de médecine, très demandés par les étudiants, car la BNM joue en partie le rôle d'une BU. Selon *l'Inventaire des centres de documentation et d'information du Mali* mené par le Centre Djoliba en 1993, la bibliothèque de l'ENSUP possédait alors un catalogue de 35 000 ouvrages (pillés en réalité pendant les événements de 1991), celle du Centre Culturel Français 28 800 ouvrages et celle du Centre Djoliba 21 500 ouvrages. On voit combien l'État malien, avec seulement la troisième ou quatrième bibliothèque du pays, est défaillant sur sa prérogative régaliennne qu'est la bonne gestion de la littérature nationale en un point central ? Le nombre de détenteurs maliens d'un ISBN ne dépasse pas 50, et celui des ISSN 63 (2010). Ici, revient l'effet de taille du Mali, population modeste (14,5 millions d'habitants) et lectorat francophone solvable très réduit qui conditionne un secteur professionnel lui-même très petit et un dépôt légal très réduit. La situation malienne est donc à l'opposé de celle des pays du Nord, comme la France, laquelle, en est au contraire aujourd'hui à réduire ses exigences en matière de dépôt légal. Si la BNF en est à limiter l'arrivée d'ouvrages, la BNM doit au contraire remplir ses rayonnages et viser l'exhaustivité. À ce stade de l'archivage, la petite taille pourrait être une dynamique en soi. L'avantage de la petite taille, c'est l'inter-connaissance, le « cousu main ». En quoi cette inter-connaissance n'arrive-t-elle pas à réduire les effets négatifs (faible émulation, faible diversité, faible circulation des agents, faible capacité à investir) de la petite taille ? L'hypothèse d'une faible confiance sociale peut être ici suggérée.

L'effervescence des formes et leur difficile extension

À rencontrer de nombreux acteurs de la chaîne de l'écrit, nous nous rendons compte que la plupart des formes de la littérature contemporaine connues ailleurs sont également connues au Mali. Elles y ont été expérimentées. C'est la question de leur extension au delà des expérimentateurs qui est posée. Citons pêle-mêle les championnats d'orthographe (en français), les concours de lecture-déclamation (en français) ou d'éloquence (en français), les ateliers d'écriture ou d'écriture de nouvelles, de poésie (en français presque exclusivement) produits localement ou dans le cadre d'événements (festival, Caravane du livre), les colloques et séminaires (notamment via Acte Sept et le centre Djoliba, en français), les espaces journalistiques (une émission littéraire à l'ORTM, un mensuel *La Bonne Lecture*

dédié à la promotion de la lecture et de la culture scientifique, tous deux en français), les salons du livre ou opérations de coopération-traduction (alliance internationale des éditeurs ou édition chinoise⁴⁵⁹), les « coups éditoriaux », les petits coups des enseignants auto-édités, les coups des imprimeurs piratant un livre, les projets nettement plus ambitieux autour du Cinquantenaire du Mali (AMAP) ou du Mali créatif (*Novembre à Bamako*, la collection africaine *Le [pays] des talents* des éditions Cauris⁴⁶⁰), les expériences de vente atypiques sur lesquelles nous reviendrons plus en détail. Attardons-nous sur deux exemples de cette effervescence des formes : le premier dans le contexte francophone (et donc « étrangement national ») est l'ouvrage *Un petit analphabète et autres récits* (1993, La Sahélienne, Bamako) qui peut apparaître comme l'un des premiers livres jeunesse du Mali démocratique - document 105 ; le second dans le contexte inter-linguistique est l'émergence de nombreux groupes de rap s'exprimant en bamanankan + français (ou songhaï + français à Gao) – document 106.



Document 105 : *Un petit analphabète*, 1993, un ouvrage historique

Couverture et quatrième du *Petit analphabète et autres récits*, collectif, 1993, La Sahélienne, Bamako. Cet exemplaire a été acheté 1000 CFA dans une « librairie de quartier » de Badalabougou, Bamako (une cinquantaine de titres d'occasion défraîchis et dépareillés dans le coin d'une boutique de photos et de photocopies).

Ouvrage de 42 pages agrafé à couverture cartonnée souple en couleur

459 « Le centre Confucius du lycée Askia Mohamed de Bamako abrite jeudi une exposition de livres chinois et des livres et guides touristiques maliens traduits en chinois par le groupe Uni d'édition de Zhejiang de la Chine et les éditions La Sahélienne du Mali. »

www.afriqueavenir.org/2009/07/09/exposition-de-livres-chinois-a-bamako/

460 www.cauris-editions.com

(23,2/17 cm), cet album jeunesse présente plusieurs caractéristiques intéressantes. Il est d'abord l'expression de la résurrection d'un projet de littérature malienne dans les premières années du Mali démocratique, un an après la prise de fonction du nouveau président, Alpha Oumar Konaré, chez un éditeur issu de la coopérative Jamana. Préfacé par une femme, Fatoumata Diallo Camara, secrétaire d'État chargé de l'éducation de base, il est composé de quatre récits en français : trois récits sociaux écrits par des garçons, adolescents de quinze ans (un récit sur la migration en ville, un récit sur l'alphabétisation au village, un récit sur l'amitié et l'amour) et un récit fantastique écrit par une jeune femme, adolescente de dix-sept ans (l'harmonie entre les oiseaux et les enfants d'un village). Deux des auteurs sont de Bamako, deux de Ségou. L'illustrateur est un sortant de l'Institut National des Arts (valorisé sur la couverture). Les textes, produits par leurs auteurs pendant la Caravane du Sahel, ont été revus et corrigés par les éditeurs, Ismaila Samba Traoré et Job Théra. Très éloignés des catégories de la grande culture, cet livre est, pour la préfacière, la marque d'un système dynamique et novateur. Si l'ensemble des textes semble relever d'un accompagnement du changement dans le respect de la tradition, le texte éponyme *Un petit analphabète* est particulièrement « militant » : la nouvelle met en scène la rencontre d'Abdoul Karim, adolescent scolarisé et de Bassaro, adolescent non scolarisé (car *privé d'école* par son père qui veut le garder près de lui), sur la route qui mène à l'école de la circonscription ; Abdoul Karim apprend à son nouvel ami Bassaro à lire, écrire et calculer en français. *Désormais dans le village c'est [Bassaro] qui lit et écrit toutes les lettres en langue française [des migrants partis en ville]. Il est devenu un personnage reconnu* (page 19). Bassaro fait ensuite spontanément un transfert étonnant en apprenant aux autres enfants de son village à lire et écrire en langue bambara. Les deux jeunes se retrouvent dans les dernières lignes du texte pour jurer de sortir le village de l'analphabétisme, *de nous battre pour trouver les moyens afin que nos cadets du village aient droit à l'instruction* (page 20).

Le fait de publier des textes d'auteurs « non littéraires », ici de jeunes scolarisés, produits dans le cadre d'ateliers d'écriture, constitue une transgression importante des normes de la grande culture éditoriale à la française. On voit ici que l'éditeur malien est plus proche des catégories de l'éducation populaire et des réflexions devenues rares aujourd'hui en France de « l'écriture enfantine pour des lecteurs enfants⁴⁶¹ », que de l'édition jeunesse, modèle réduit de la grande littérature. Il y a dans *Un petit analphabète et autres récits* un bricolage intéressant d'objectifs/contraintes multiples : créer sa maison d'édition (en lien avec son ancienne structure), tracer un événement (la démocratisation malienne, la Caravane du Sahel), « faire livre » (faire un beau livre jeunesse), créer quasi-simultanément auteurs, illustrateurs et lecteurs (créer son marché), prophétiser le nouveau rapport à la langue nationale (évoquée dans la chute du texte). Mais, près de vingt ans après *Un petit analphabète*, le bilan de l'édition jeunesse au Mali reste mesuré. On peine à trouver un secteur professionnel et une pratique que l'on pourrait dire banalisés et viabilisés.

L'émergence d'artistes hip-hop au Mali témoigne d'un processus un peu différent. Les rappeurs maliens incarnent une pratique réputée minoritaire (un art de contre-culture transféré en partie dans la culture de masse), mais de registre universel et déclinée à travers des identités non seulement fortement nationales, mais aussi locales (la ville, le quartier, la rue, la bande de copains) ou supra-

461 Voir le travail des classes lecture-écriture de la mairie de Nantes www.crv-nantes.org/spip.php?rubrique22 ou celui des éditions Célestines - <http://petitslivres.free.fr>.

nationales (le réseau international du rap centré sur New-York, ou l'Atlantique noir). Les chansons et clips sont visibles sur le net et circulent sur les téléphones portables. De nombreux groupes de rap existent au Mali. La pratique amateur de la danse hip-hop est visible dans l'espace public bamakois. En plus des soirées publiques ou privées, de grands concerts de rap ont lieu, notamment, dans la salle historique du palais de la Culture de Bamako. Avec ses 4 500 places théoriques, ses sièges en plastique et son austérité fonctionnelle, cette grande salle a accueilli le procès de Moussa Traoré, elle accueille aussi des cours de l'Université et les concerts de rap y sont agités selon les responsables de la salle (visite formelle). Citons deux projets aujourd'hui très connus, le groupe *Tata Pound* et le projet solo de Issiaka Bah dit *Amkoullel*. Le trio composant *Tata Pound*, des jeunes citadins de Bamako (Adama Mamadou Diarra dit *Djo Dama*, 31 ans, Sidy Soumaoro dit *Ramsès*, 32 ans, et Mahamadou Dicko dit *Dixon*, 30 ans) s'est fait connaître en gagnant le premier concours de rap du Mali en 1995, puis en réalisant un premier tube *Confrontation* grâce à un passage dans une émission de l'ORTM pendant les troubles électoraux de 1997. *Badala*, un de leurs titres retenu dans la compilation de la chanson francophone de 2006, est un hymne au quartier - *Babalabougou, capitale du hip-hop* dans le processus de territorialisation narcissique et concurrentielle du hip-hop. Si le groupe rappe en bamanankan, de nombreux mots, expressions, voire séquences en français sont présents dans les morceaux. Anciens étudiants de l'Université de Bamako (en socio-anthropologie, aménagement et mathématiques), ils arrivent au fil de leurs nombreux concerts et albums à confronter musique traditionnelle échantillonnée, musiciens live et lexique de la société contemporaine (populaire et savant), en Lg^{Bamako} – un métissage que leur nom même affiche, le *tata* (mur d'enceinte précolonial de Sikasso) et la *pound* (la livre anglaise). À l'image des artistes de *Tata Pound*, *Amkoullel*, Bamakois passé par la faculté de droit et par Paris, utilise un pseudo inspiré par le livre d'Amadou Hampâté Bâ, *Amkoullel, l'enfant peul*, et prône une forme assez voisine de conscientisation politique et individuelle (incluant l'appel au travail, au respect des autres, à l'estime de soi et à la fin de la jalousie sociale) par une écriture orale qui est aussi une guérilla de la parole (*kouma guerya*). À la question du site Afribone⁴⁶² *Pourquoi est-ce que les rappeurs maliens ont-ils si peu de visibilité en dehors de nos frontières ?*, Amkoullel répond. *C'est triste à dire, mais nous devons cela à l'absence totale d'industrie du disque. A l'inexistence de structures autour de l'artiste. Le milieu souffre du manque de professionnalisme.* Ces jeunes artistes nous semblent incarner une figure nationaliste contemporaine, consistante, en bamakokan et néanmoins diverse. L'échelle nationale y est le support de toutes les autres.

Document 106 : trois sons rap bamakois (en annexe électronique avec traductions)

Lekece, extrait de l'album éponyme, groupe *Tata Pound*, avril 2011, durée 4'47

Mèlèkènin, extrait de l'album *Ne Ka Mali !!*, Amkoullel, 2010, durée 3'24

ITW d'Amkoullel pour Afribone, juin 2008, durée 4'41 (itw en français, flow en bambara)

Ces artistes ont reçu de nombreuses récompenses (*Mali hip hop awards*), sont appelés pour des collaborations avec de nombreux autres rappeurs, de grands artistes internationaux tels Alpha Blondy ou Tiken Jah Fakoli, ils tournent dans les festivals ouest-africains ou européens. Un spectacle de *kotérap*, mélange

462 www.afribone.com/article.php?id_article=12361

innovant de culture *kotéba* et *hip-hop* a réuni une partie de *Tata Pound* et *Amkoullé*, avec les metteurs en scène de l'espace Blonba de Bamako, Alioune Ifra N'Diaye et Jean-Louis Sagot Duvaroux (tournée en France, dont off d'Avignon et Blonba à Bamako, 2010 et 2011).

Censure et passage à l'écriture, une figure enchevêtrée

Nous avons évoqué en introduction du chapitre le statut particulier que prend l'écrit dans une société à littératie limitée et le statut encore plus particulier et clivant qu'y prend l'écrit français dans une société faiblement francophone. Sans nous abriter derrière les descriptions locales corrosives de l'audiovisuel public⁴⁶³, nous avons également déjà évoqué la quatorzième langue nationale que constitue, pour nous, tiers extérieur, la parole francophone circulant sur les antennes de l'ORTM. La multiplication des paraboles dans les couches moyennes supérieures rend la comparaison entre la télévision malienne et les autres télévisions du paysage audiovisuel mondial de plus en plus cruelle et comme le dit l'un des internautes sur un forum du site Maliweb, *c'est seulement ceux qui n'ont pas les moyens de s'offrir une antenne qui regardent l'ORTM*. Les autres regardent TV5, Canal+, Al Jazirah, CNN, etc. Cette écriture automatique, cette fiction d'une écriture indépendante, alors qu'elle est sous contrôle et épurée, est bien une censure normative de l'audiovisuel public, dont le premier président du Mali démocratique n'a pas pu ou pas voulu construire l'indépendance. Mais la censure peut elle-même divaguer. *À la fin du mois de mai [2007], le Pr Bassirou Kassim Minta, enseignant dans un établissement privé de Bamako, demande à une classe d'élèves de 16 ans de faire le résumé puis le commentaire d'un texte quelque peu irrévérencieux. Il s'agit de l'histoire – imaginaire - de Dily, une jolie prostituée qui « se retrouve lors d'une de ses escapades charnelles entre les griffes du président de la République jusqu'à ce que grossesse s'ensuive ». [...] De quel président s'agit-il ? Le texte ne le dit pas, [...]. Le premier juin, le quotidien Info Matin en fait sa une sous le titre : « Lycée Nanaïssa Santara : la maîtresse du président de la République ! »*⁴⁶⁴. Deux semaines plus tard, l'enseignant (faisant fonction de censeur dans son établissement) et le journaliste sont arrêtés pour offense au Chef de l'État et complicité, puis condamnés : *deux mois de prison ferme pour le professeur, assortis d'une interdiction d'enseigner, et treize jours de détention pour le journaliste d'Info Matin, qui ressort libre du tribunal*⁴⁶⁵. Et comme l'écrivain béninois Florent Couao-Zotti nous le fait savoir sur un autre ton, après avoir loué le travail pédagogique et civique de cet enseignant, *d'autres journalistes [...] ont repris le texte dans leurs différentes publications, cette fois-ci assorti de commentaires divers. Mais comme ATT ne fait jamais les choses à moitié, il a envoyé en prison tous ces merdeux de petits gausseurs. On se croirait au temps de*

463 « Les journaux télévisés, issus d'un métissage monstrueux entre le nombrilisme du Troisième Reich et l'intox des démocraties populaires, sont tous les mêmes de Dakar à Khartoum et de Tripoli à Luanda, en passant par Bamako, Bissau, Lomé ou Niamey. Il n'y a que le logo et la présentatrice qui changent. Les programmes supposément dédiés au débat contradictoire restent des juxtapositions de monologues. Pour le reste, il est fait appel sans modération aux clips locaux, aux matchs de la Liga et aux séries. Quant à l'anatomie, partout l'encadrement est le même : prépondérance de l'institutionnel, censure de la diversité, rareté de la contradiction, évaluations biaisées, écrasement du mérite et préférence nettement affichée pour les larbins. »

Adam Thiam, Chronique du vendredi - ORTM : Changement d'homme ou homme de changement ? « *Le Républicain*, édition du 20 mai 2011.

464 Don Juan, sa maîtresse et le professeur, magazine *Jeune Afrique*, premier juillet 2007

465 *Ibid.*

*Sékou Touré. Même Eyadéma, dans ses dernières années, n'avait pas été si croûteux*⁴⁶⁶. Ici, la fiction écrite dans le cadre d'un exercice scolaire devient performative par effet d'une censure baroque et sur-interprétative. Tiégoum Boubèye Maïga signale les pratiques de *chicottage* de journalistes trop curieux. La *brigade de bastonnage* de la Sécurité d'État a servi, par exemple, à l'encontre de ceux qui s'intéressaient de trop près aux activités de la Première Dame.

À l'évidence, l'événement, dérisoire, témoigne que la culture autoritaire s'applique à l'ensemble du champ social malien, mais de manière diverse. Pour continuer dans le registre de la critique de l'extravagance des puissants, de la jactance malienne, on nous raconte que Jeamille Bittar, grand entrepreneur proche du pouvoir (transport, imprimerie) et président de la Chambre de commerce et d'industrie du Mali avait créé son propre journal. L'un des journalistes ayant malheureusement publié un article jugé injurieux envers le Chef de l'État, Jeamille Bittar aurait alors directement fermé son journal sans plus de cérémonie. C'est bien chez l'Harmattan, à Paris, chez cet éditeur français prolifique, très présent dans le corpus malien et dans le paysage éditorial local⁴⁶⁷, qu'en 2006 sont publiés sous pseudonyme (*Le Sphinx*⁴⁶⁸) les deux tomes du pamphlet *ATT-cratie, le pouvoir d'un homme et de son clan*. Une plainte pour diffamation est déposée le 29 novembre 2006, par l'une des personnalités maliennes mises en cause⁴⁶⁹ dans le premier tome, à l'encontre des éditions l'Harmattan (dirigées par Denis Pryen⁴⁷⁰). Cette plainte est suivie d'un procès⁴⁷¹ devant la 17^{ème} chambre correctionnelle du Tribunal de grande instance de Paris, courant 2007, les parties civiles étant défendues par les avocats Jacques Vergès⁴⁷² et Jean-Charles Tchikaya⁴⁷³. L'affaire du tract du Modem⁴⁷⁴ (*Mouvement des Diplômés sans Emploi du Mali*), un jeune mouvement créé en 2010 et animé par Ibrahima Mahamane Touré, rappelle, courant avril 2011, l'attention toujours portée au tract. La garde à vue de 72 heures du jeune diplômé sans emploi se fonde en effet sur la diffusion d'un tract menaçant, intimant l'ordre à ATT de démissionner sous sept jours. L'interdiction de sa marche sur Koulouba suit la garde à vue de quelques semaines. Au début de la transition démocratique (1991-1992), Moussa Konaté nous affirme avoir été mis sur écoute par la Sécurité d'Etat, parce qu'il était en contact avec les ayants-droits de Fily Dabo Sissoko pour une réédition de l'œuvre de l'écrivain mort en prison sous Modibo Keïta. Vingt ans après, cet épisode peu glorieux le met encore en colère, colère tournée précisément contre son ancien ami de Jamana, Alpha Oumar Konaré, devenu entre-temps Président de la République

466 Sur le blog de Kangni Alem, <http://togopages.net/blog/?p=830>

467 avec une nouvelle filiale dirigée depuis Bamako.

468 Un collectif d'auteurs décrits par certains journaux comme proches du RPM d'Ibrahim Boubacar Keïta.

469 Saïdi Mohamed Jamal, entrepreneur immobilier ivoiro-libanais et promoteur des halles de Bamako

470 « L'homme qui dirige la maison L'Harmattan, affirme qu'en 35 ans d'existence, L'Harmattan n'a jamais perdu un seul procès en diffamation et se fait un malin plaisir à ajouter « nous avons déjà gagné contre Me Vergès ». Pour rappel, il s'agit du procès à propos du pavé Mobutu et l'argent du Zaïre, dont l'auteur, Emmanuel Dungia était un ancien diplomate et un ancien agent des services secrets de son pays ». *Les Échos*, 19 janvier 2001 - www.temoust.org/apres-l-ouverture-du-proces-a.1471

471 Perdu par l'Harmattan.

472 « Quelques soit le cas de figure retenu, Me Vergès pense que les éditions l'Harmattan veulent organiser à partir du 17 janvier prochain à Paris un combat de gladiateurs africains devant un public français. » Birama Fall, *Le Républicain*, 12 janvier 2007.

473 <http://tchikaya.com/presentation.html>

474 qui réclame la non discrimination lors des recrutements dans la fonction publique, le retour à la nationalisation des entreprises publiques, et le financement des projets des diplômés sans emploi.

en avril 1992, dont il n'accepte toujours pas les explications apaisantes de l'époque⁴⁷⁵.

Bien sûr, la surveillance de la parole ne concerne pas la seule parole francophone. En septembre 2009, la diffusion des cassettes du prêcheur musulman bamakois Bandiougou Doumbia sur les marchés de Bamako et *du Mali profond, c'est-à-dire dans les villages reculés de Dioïla, Sikasso, Ségou, Gao, Kidal*, où elles se vendraient *comme les haricots des Coulibaly*⁴⁷⁶, a suscité une énorme controverse. Dans le contexte du vote d'un nouveau Code des Personnes et de la Famille établissant l'égalité juridique des deux sexes, le prêcheur insulte en bambara la classe politique et notamment le président ATT, appelle les militaires au meurtre politique. La suspension du projet de Code combattu depuis les mosquées, comme le retrait du prêcheur monté à Koulouba s'excuser auprès du Président, montrent ici que la parole publique est aussi frappée de dualisme linguistique : politiques, prêcheurs ou rappers ne disent pas et ne subissent pas la même chose selon qu'ils s'expriment en français ou en bamanankan. Ceux qui parlent en langue nationale, notamment lorsqu'ils se réclament de la religion dominante, bénéficient d'une plus grande liberté d'expression et d'une grande capacité d'action, notamment dans leur rapport avec la majorité populaire du Mali. Cette hypothèse travaillée par les chercheurs⁴⁷⁷ qui étudient le corpus des prêches enregistrés et vendus sur les marchés nous renseigne sur le fait que la parole en français est aussi la parole qui sert à communiquer vers les partenaires occidentaux, très investis sur la question de la démocratie et de l'égalité juridique. Des Maliens appellent cela le double discours (« agressif en bambara, adouci en français »). Cela dit aussi les difficultés du politique, faute d'une langue commune, à faire émerger une réforme, par exemple du droit de la famille, de manière non duale. Dans la Troisième République malienne, la censure est d'abord d'ordre économique, mais aussi d'ordre policier, enfin elle se tient différemment dans les différents espaces linguistique (depuis la Lg^{ORTM} jusqu'à la Lg^{Prêcheur radical}). Nous voyons aussi que la question de l'isolement nécessaire à toute écriture consistante apparaît chez plusieurs auteurs (Moussa Konaté ; Ousmane Diarra (entretien 2011) ; Mandé Alpha Diarra - entretien vidéo 2001⁴⁷⁸). *L'écriture n'est pas un métier de chez nous [...] quand on écrit, il faut être un peu individualiste, il faut pouvoir s'enfermer, se couper des autres, ce qui est en contradiction avec le mode de vie de chez nous. [...] Si j'avais écouté ce qu'on disait autour de moi, je n'aurais pas pu le faire, c'est parce que je me suis bouché les oreilles que j'ai pu écrire* (Moussa Konaté, 2001) – propos qu'il maintient et confirme en 2011 quand il dit qu'il ne peut guère écrire lorsqu'il est au Mali, tant les sollicitations sociales sont fortes. *J'ai commencé à écrire en même temps que je faisais mes études à Paris [...] L'écriture, c'est la solitude, c'est l'isolement, ici, l'isolement, c'est synonyme de méchanceté, c'est synonyme de quelqu'un de méchant (rires), de renfermé et d'asocial, bon, pour écrire, il faut accepter d'être marginal.* (Mandé Alpha Diarra, 2001). Ce rapport aux autres, aux proches, transparait dans des pressions réticulaires, souvent familiales, que signalent des journalistes. Pour telle affaire dans lequel un lien familial existe entre un protagoniste et le journaliste, la personne mise en cause cherche à activer un système de pression intra-familial

475 La Sécurité d'État surveille les ayants-droits de Fily Dabo Sissoko, soupçonnés d'activisme politique, et non Moussa Konaté ; le Président n'est pas au courant.

476 Chahana Takiou, journal *Le 22 Septembre*, 21 septembre 2009.

477 Voir Benjamin Soares, *L'islam au Mali à l'ère néo-libérale, Islam, États et sociétés en Afrique*, 2009, Khartala.

478 Patrick Cazals, *Un Mali d'écrivains*, 2001, Les films du Horla.

avant que la publication de l'information ne démarre. Le protagoniste, de proche en proche, sollicite jusqu'aux enfants et à la femme du journaliste. *On te coupe le manger, on te coupe le lit* (rires). - entretien formel. Ici, l'effet de taille joue à nouveau. L'inter-connaissance forte du milieu francophone, parce qu'il est numériquement réduit, traversé à la fois par les relations familiales élargies et par le compagnonnage régionaliste, favorise à l'évidence le phénomène. L'écriture politique et journalistique se construit contre/avec des gens que l'on connaît personnellement.

Enfin, la violence sociale et militaire du cadre colonial, mais aussi celle du cadre immédiatement précolonial (le 19^{ème} siècle ouest-africain) semble affecter l'expression libre des histoires familiales, villageoises. Cela se traduit dans le ressentiment mémoriel agissant de Yambo Ouologuem (*Le devoir de violence*, 1968) ou d'Ousmane Diarra qui nous évoque les déportations de villages refusant l'islamisation dans le royaume de Ségou, juste avant l'emprise coloniale. Mais c'est surtout le constat d'une censure ordinaire, que dresse la socio-anthropologue Aïssatou Mbodj-Pouye, dans sa recherche *Des cahiers au village, socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du sud du Mali* (2007) quand elle rend compte du refus que lui opposent certains villageois pour certains écrits : *Malick Keïta a évoqué en entretien un cahier sur lequel il a recueilli des informations auprès de son père, décédé depuis, mais quand on lui a demandé si parmi ces écrits il y avait des choses que l'on pouvait voir, il a répondu par la négative, qualifiant son cahier en français d'« invisible » ; [...] quant à l'histoire du village, on a évoqué plus haut la complexité du sujet. Dans le cas de Dramane Traoré, une des informations recueillies auprès de Bainé Coulibaly qu'il a bien voulu nous communiquer oralement (l'origine minyanka d'une des familles fondatrices du village) apparaît très sensible, dans la mesure où elle renvoie à l'esclavage connu par ces familles, sujet jamais abordé publiquement et source de conflits profonds*⁴⁷⁹. Cette forme de censure ordinaire touche à la fois les connaissances des détenteurs des savoirs magiques de l'animisme, mais aussi et plus encore l'histoire socio-politique du village, en particulier en dissimulant le stigmate de la servitude afro-africaine, phénomène de grande ampleur dans toute la zone ouest-africaine au tournant colonial. À l'inverse, l'écriture « administrative » du village de Kina vivement obtenue en 1959, c'est-à-dire sa reconnaissance par les autorités coloniales comme entité fiscale autonome constituée à la fois une entrée dans la bibliothèque mondiale via une base fiscale territorialisée et signe sa libération symbolique. Ici la censure ordinaire révèle une pratique sociale : *Nin kuma te fɔ ni kele ti*, on ne dit pas cette chose-là si on n'est pas en état de conflit. [...] *Ni a fɔra, saya be*, si cette parole est dite, il y a mort [d'homme]⁴⁸⁰.

En croisant ces affirmations avec celles collectées sur la lecture, nous pensons que la sociabilité malienne censure certains actes de parole publique et, par extension, d'écriture et de lecture, à certains endroits, à certains moments. À l'opposé de ce qui se passe dans les grins, ces regroupements d'amis et de voisins, où la diffusion de l'information est rapide et incontrôlée. La censure n'est pas tout. Dans un forum de la version en ligne du livre *ATT-Cratie*, une internaute se plaint d'être déçue par l'ouvrage : *justement à quoi ca sert de nous faire un livre pour*

479 Aïssatou Mbodj-Pouye, *Des cahiers au village, socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du sud du Mali*, thèse en sociologie et anthropologie, Lyon 2, sous la direction de Bernard Lahire, 2007, Université Lyon 2, pages 276 et 277.

480 *Ibid.*, page 160.

raconter ce que femmes et enfants ont débattu dans les grin et le chemin du puit ? Comme tu le dis 90% de ces revelants étaient déjà connu du grand public. La simple publicité des faits ne suffit pas à organiser leur transformation socialement construite, même si la connaissance des mécanismes sociaux, à laquelle elle participe, rend possible une telle transformation sociale, qui n'est pour autant nullement certaine et ne saurait être attendue de la simple publicité des faits, quel qu'en soit le mode. C'est pourquoi la censure n'a pas besoin de s'exercer absolument partout et tout le temps, car de nombreux autres mécanismes sociaux sont à l'œuvre dans les opérations du contrôle et de la fabrique du consentement, qu'elles soient orales, écrites ou corporelles.

323/ Le mur de l'édition malienne

L'inachèvement du processus d'alphabétisation explique à la fois le gain éducatif considérable, certain et statistiquement mesuré, et simultanément la réalité d'une crise scolaire majeure. Dans ce contexte tendu, le manuel scolaire a été et reste un enjeu extrêmement fort ; même si le lecteur européen peut l'avoir oublié, le manuel scolaire est un élément de la souveraineté nationale, une prérogative régaliennne de l'État souverain, aujourd'hui déléguée et encadrée. Le manuel prend d'autant plus de place que les autres catégories de livres sont peu présentes ; il est fondateur dans une société en cours d'alphabétisation. Pour cette raison même, la « déscolarisation » de la lecture et de l'écriture est partout un enjeu de normalisation de la littératie qui ne peut rester contrôlée indéfiniment par la forme scolaire.

Le poids du manuel scolaire, rescolariser l'école, déscolariser la littératie

Les conditions de production, de diffusion et d'utilisation du manuel scolaire renvoient à la « fabrique nationale ». En même temps, le manuel scolaire se présente concrètement comme un gros marché pour les éditeurs, par les quantités à fournir, souvent astronomiques, par son caractère de marché captif à faible risque économique, par le renouvellement fréquent des ouvrages (usure fonctionnelle, obsolescence des programmes). Autrement dit, l'organisation par l'État du marché des manuels scolaires conditionne l'efficacité du système scolaire classique, mais structure également l'économie du secteur de l'édition. C'est bien le cas au Mali, où la commande publique de manuels, mais également de livres jeunesse, est la première source de revenus des éditeurs, loin devant celle des ONG et la vente en librairie. La structure est même totalement déséquilibrée puisque que, selon nos interlocuteurs, 70 à 90 % des revenus sont tirés des marchés publics de manuels scolaires, autour de 10 % pour les marchés des ONG (moins gros, moins réguliers) et un peu moins pour les ventes en librairie, directement aux particuliers. Jusqu'au DEF (équivalent du brevet), tous les manuels scolaires sont théoriquement fabriqués au Mali par des éditeurs maliens. Un certain nombre d'écoles privées peuvent déroger à ce principe et continuer, par exemple, à avoir des manuels français ou en langue arabe non produits au Mali. Le lien entre école et écriture au Mali, évoqué dans le processus d'émergence d'une littérature nationale, se trouve illustré ici par son versant économique. La commande scolaire publique directe fait vivre les éditeurs maliens, la commande scolaire indirecte ou diffuse fait vivre les libraires. De fait, la plupart de la vingtaine d'éditeurs (mais aussi d'autres entrepreneurs se révélant subitement éditeurs devant un appel d'offre « amical ») font ou veulent faire des manuels. Depuis 2003, l'État malien n'est plus éditeur de

manuels scolaires (achèvement du processus de privatisation de la chaîne du livre imposé par la PAS), mais commande (sans appel d'offres) ou concède (avec appel d'offres). La régulation de l'offre par l'État est réalisée dans des conditions d'attribution complexes : depuis 2003, certains éditeurs ont été abondamment sollicités, d'autres beaucoup moins et se plaignent ; enfin la sincérité des marchés publics de manuels est remise en cause par différents interlocuteurs (commissions, quantités livrées non conformes aux factures, lots détournés, distribution en milieu rural aléatoire, fort « manque à gagner »). Selon le précédent Vérificateur Général, Sidi Sosso Diarra (entretien formel), le marché des manuels et le secteur de l'éducation dans son ensemble sont deux zones de très forte corruption, *des conditions catastrophiques*, dit-il.

Le manuel scolaire malien présente un profil qui n'est pas singulier : marchés publics structurants, financement extérieur dominant (aide publique canadienne au système éducatif malien de 85 millions de dollars sur la période 1998/2008), arrangements locaux État/éditeurs de type oligopolistique (ramené à la taille du marché malien) et suspicion de forte corruption. En 2001, pour résoudre le déficit constant de manuels scolaires dans les écoles de l'enseignement fondamental⁴⁸¹, cinq contrats de concession de dix ans ont été attribués par appel d'offres. Les imprimeurs/éditeurs concessionnaires exploitent pour le compte de l'État le copyright des manuels, livrent les quantités à un prix décidé d'un commun accord et payent une petite redevance aux auteurs, tous fonctionnaires du Ministère. 28 manuels ont été ainsi produits (Graphique industrie 15 titres + EDIM 4 titres, données « exemplaires » non disponibles ; Jamana 4 titres et 720 000 exemplaires ; Imprim Color/Donnya 5 titres et 3,4 millions d'exemplaires). Aujourd'hui, de nouveaux imprimeurs/éditeurs ont obtenu des concessions et la liste des éditeurs de manuels tend à se rapprocher de la liste des éditeurs maliens : Edis, Edim, Asselar, Amecom (Bittar), Jamana, La Sahélienne, Les Classiques maliens, Toguna, Cauris et Donnya (entretien formel). À partir de 2003, le prix de tous les manuels a été majoré de 750 CFA pour financer l'acheminement dans les écoles de tout le Mali, qui s'est avéré être le principal problème du programme. En septembre 2010, les consultants maliens⁴⁸² qui rédigent le document d'évaluation du programme « concessions des manuels scolaires » constatent le mauvais suivi statistique de l'opération, tant au Ministère que chez les éditeurs, évoquent sans l'approfondir la question de la qualité des contenus dépendant du Ministère, le concessionnaire Jamana devant, par exemple, réactualiser à ses frais certains manuels dépassés qui lui ont été commandés. Les consultants relèvent le caractère tardif de la remise des « clefs de répartition » aux éditeurs concernés permettant de connaître les quantités à livrer par école, le caractère peu orthodoxe des modes de distribution (variabilité géographique, problèmes de nomination-identification de certaines écoles, appel aux directeurs d'école par les radios locales, incohérence entre les livraisons réelles et la clef de répartition officielle, absence de cachet officiel dans les écoles rurales pour marquer les livres et contrer le vol) – une situation qui s'est améliorée au cours du programme. De plus, *de nombreux ouvrages se retrouvent très souvent sur le marché parallèle du livre à Bamako, à des prix défiant toute concurrence*⁴⁸³.

481 Cheick Omar Fomba, Nouhoun Sidibé (BEEFE), septembre 2010, *Évaluation de la mise en œuvre des contrats de concessions de service public relatifs à l'édition, l'impression, la distribution et la vente libre de manuels scolaires et matériels didactiques au Mali*, Ministère de l'Éducation.

482 *Ibid.*

483 *Ibid.*, page 33.

L'augmentation forfaitaire du prix par l'adjonction d'un forfait de 750 CFA a permis de motiver des éditeurs qui avaient sous-estimé les difficultés et le coût de l'acheminement. Néanmoins, les inégalités géographiques demeurent en fonction de l'éloignement et du type d'école. Les établissements privés (hors établissements d'élite) sont cités pour être mal dotés.

L'importance et l'attrait de la commande publique sont certains chez les éditeurs maliens. *Les manuels ont été capturés par les imprimeurs et on a éliminé les petits éditeurs*, nous dit Ismaël Samba Traoré (entretien formel). Plusieurs interlocuteurs (imprimeurs et éditeurs) mettent fortement en cause la Division des manuels scolaires du Ministère comme zone et facteur de corruption, *un simple agent, qui n'est pas imprimeur, peut avoir un marché de milliards ; les bons services vérifient l'installation avant de valider la commande, mais l'État, ici, s'en fout, on avantage un parent* (entretien formel). Pour Moussa Konaté, la commande publique *a conduit les éditeurs maliens dans l'impasse, car l'État se fout de ce qu'il achète* (entretien formel). Pour Atou Konaré des éditions Cauris, elle aussi proche du milieu éditorial français, *tous les éditeurs maliens ont les yeux rivés sur les manuels, cela tue la créativité alors qu'il y a tout un terrain à occuper* (entretien formel). La « scolarisation » de la littérature malienne n'impacte pas seulement la langue littéraire, mais aussi l'économie et l'habitus des éditeurs maliens. Le développement de genres fortement éloignés du modèle du manuel est donc particulièrement intéressant à observer.

Paradoxalement, dans un Mali aux nombreux citoyens non lettrés et aux cohortes scolaires fragiles, *Deschooling society*, le titre original anglais du livre d'Ivan Illich⁴⁸⁴, nous semble pouvoir être détourné avec profit. Au Mali, il ne s'agirait pas de « déscolariser la société » (qui ne l'est pas assez), mais bien de déscolariser la littérature (*deschooling literacy*). C'est du moins ce que nous croyons entendre chez un certain nombre d'interlocuteurs lettrés et non lettrés : se dégager de l'emprise des usages scolairement normalisés de la langue, se dégager d'un État, peut-être faible, mais à l'évidence structurant par défaut, développer l'édition en langues nationales, valoriser la grande culture « littéraire », mais aussi les écritures ordinaires du type des « cahiers villageois » étudiés par Aïssatou Mbodj-Pouye⁴⁸⁵. À cet endroit, l'écart entre lettrés et illettrés se joue dans une offre scolaire inégalitaire et urbano-centrée. Cet effet malheureux d'une école clivante, c'est cela que les villageois dénoncent sobrement lorsqu'ils s'étonnent positivement qu'un intellectuel malien puisse porter de l'intérêt et de l'estime à la chose paysanne (entretien informel). En 1999, après le renouveau de l'État malien démocratique et une nouvelle politique scolaire, Étienne Gérard revient sur cette question dans *Politique africaine*⁴⁸⁶ : *les enjeux liés à la détention du savoir scolaire peuvent donc être symboliques, sociaux, économiques, mais aussi individuels et collectifs. La scolarisation conditionne parfois l'intégration, dans d'autres cas la mobilité et la promotion sociales, dans d'autres encore la reproduction. L'appropriation des savoirs permet aussi aux individus ou aux groupes de s'émanciper par rapport aux autres et constitue un enjeu politique. « Ils veulent arriver au papier, nous disait par exemple un enseignant malien au sujet des paysans malinkés illettrés, avant d'expliquer: pour eux, tant qu'ils ne savent pas lire, ils pensent qu'ils se font bouffer. Et nous [les lettrés], on est ceux qui les bouffent. »*

484 *Une société sans école*, Le Seuil, 1971.

485 2007, opus cité.

486 Étienne Gérard, 1999, Logiques sociales et enjeux de scolarisation en Afrique, *Politique africaine*, n° 76 - pages 160 et 161.

Dans un devenir éducatif malien de plus plus hétérogène (public, privé d'élite, privé dérégulé, écoles de base, médersas classiques, médersas rénovées, école française), le plus souvent délégitimé (baisse du niveau, hausse des coûts, baisse des opportunités de placement, corruption, harcèlement sexuel) et toujours très inégalitaire (espace, classe, genre), le manuel scolaire, comme objet des deux mondes, conçus par des lettrés à destination de ceux qui ne le sont pas tout à fait mais doivent ou pourraient le devenir, illustre la complexité et la confusion du système. Un certain nombre d'acteurs ne souhaitent-ils pas *rescolariser l'école*, c'est-à-dire, dans notre exemple, concevoir, éditer, distribuer et utiliser des manuels de qualité par et pour la société malienne, c'est-à-dire lui redonner une valeur sociale universelle et, en même temps, *déscolariser la littératie*, c'est-à-dire valoriser les littératies ordinaires ou expérimentales (selon les positions sociales) aux dépens des formes scolaires clivantes, liées explicitement à la question du pouvoir transcolonial qui s'y déploie ?

Le catalogue des catalogues

Nous avons vu que le « grand » catalogue de la Bibliothèque Nationale du Mali ne remplissait pas en l'état sa fonction d'inventaire de la production de livres maliens. Le « petit » catalogue d'éditeur est l'outil promotionnel à destination des clients et des prescripteurs. Il trace la production et la valorise par une certaine mise en scène des livres. C'est en quelque sorte le paratexte externe des livres. Gratuit, actualisé, le catalogue est un renforcement de la marque, autant sous la forme de l'identité que sous celle de la notoriété. En ce sens, l'état du catalogue informe sur la stratégie de l'éditeur et les moyens qu'il met en œuvre pour aboutir. Les catalogues sont des marqueurs de l'état d'une filière à une ou des échelles données. Le document 107, en page suivante, analyse les catalogues de quatre éditeurs maliens.

Document 107 : analyse de quatre catalogues d'éditeurs maliens

Jamana, Donnya, Édis et Cauris.

(F. Barbe, 2011)

Ces quatre maisons, toutes visitées en entretien formel, présentent un intérêt chronologique et géographique. Les données du tableau rendent compte de la normalité « sous contrainte et à toute vitesse » dont le marqueur principal apparent serait ici le rapport aux langues d'édition. Nous voyons, par exemple, pour les éditeurs Jamana, Donnya et Édis, une progression chronologique. La plus récente de ces trois maisons, celle qui a pourtant le moins de titres, édite le plus en langues nationales (83 % de son catalogue). Ce grand nombre de titres en bamanankan, fulfulde, sénara, songhaï ou tamasheq s'explique principalement par les éditions du même titre en plusieurs langues, en constituant alors une forme particulière de progrès quantitatif, les répliques linguistiques. On voit aussi que les maisons les plus jeunes produisent certes en moyenne moins de livres, mais sont aussi positionnées davantage sur le livre jeunesse en langues nationales. À l'inverse de ses trois confrères, les éditions Cauris, créées à Paris en 2000, par une « héritière », n'éditent qu'en français. Atou Konaré est la fille de l'ancien président Alpha Oumar Konaré, elle s'est formée, après son bac malien, à Paris, contre l'opinion paternelle, et aux États-Unis.

Éditeur	Jamana, 2010	Donnya, 2010	Édis, 2010	Cauris, 2010
Création	1986, à Bamako	1996, à Bamako	1997, à Bamako	2000, à Paris
Objet-catalogue	Livret 42 pages, couleur, papier couché, 2 agrafes	Livret 32 pages, couleur, papier glacé, 2 agrafes	Livret 22 pages, couleur, papier glacé, 2 agrafes	Non disponible lors de notre passage
Visuel de couverture	8 couvertures de livres (3 en langues nationales, 5 « scolaire ») + mention coopérative + logo panafricain et identité éditeur détaillée	Reproduction d'un « manuscrit de Tombouctou » sur fond noir + logo glyphe et identité de l'éditeur	Une vingtaine de livres de la maison en désordre + logo baobab et identité de l'éditeur	
4^{ème} de couverture	Conditions de vente, points de vente à Bamako, Kayes, Ségou et Mopti, deux photos (librairie de Ségou)	Fond noir avec petit logo de l'éditeur	Liste des titres à paraître 9 en bamanankan 1 fulfulde 19 en français	
Site internet	Catalogue en ligne (à 3 clics de l'accueil), avec déroulé unique, selon les collections du catalogue papier	Accueil par le catalogue, diaporama + accès par thèmes ; plus « séduisant »	Pas de site internet	Site classique aspect un peu daté
Parutions en français	50 « littérature générale » 20 « témoignages, récits » 2 « fiction » 9 « jeunesse » 19 « scolaire » 9 « technique » 3 « dictionnaire » 10 « droit-gestion »	8 « sciences sociales » 4 « dictionnaire » 5 « poésie » 1 « technique » 47 « scolaire » 9 « jeunesse » 1 « technique » 6 « titres épuisés »	7 « théâtre » 6 « BD » 2 « dictionnaire »	15 « jeunesse » (déclinés en 3 collections) 2 « guide » 1 « théâtre » 7 « essai » 2 « roman »
Parutions en langues nationales	6 « scolaire » 6 « littérature générale »	Bamanankan 17 « scolaire » 4 « jeunesse » 1 « roman-photo » Fulfulde 1 « scolaire »	Sénoufo : 17 « jeunesse », 2 « scolaire » : 20 « jeunesse », 4 « scolaire » Fulfulde : 8 « jeunesse » Songhaï : 10 « jeunesse » Tamasheq : 1 « jeunesse », 2 « scolaire »	Aucune
Nombre de titres référencés disponibles Moyenne annuelle	(122 en français, 16 en langues nationales) 138 titres disponibles 7, 4 livres/an	(67 en français, 23 en langues nationales) 90 titres disponibles 6 livres/an	(13 en français, 64 en langues nationales) 77 titres disponibles 5,5 livres/an	(pas de livres en langue nationale) 27 titres disponibles 2,45 livres/an
Co-éditions	26	3	1	3
Liens	Coopérative (radios, presse, débats)	ImprimColor [imprimeur associé]	Plaidoyer pour « une culture de la lecture en famille » (action 2L)	Liens Paris/Monde

Ce double cursus, adossé à des expériences dans l'édition parisienne, l'amène à un positionnement sur deux marchés : Cauris est aujourd'hui installé à Bamako et Paris et propose des livres artistiquement et intellectuellement bien plus proches du standard français que malien (notamment la collection jeunesse *Lucy*, ou un projet comme *Novembre à Bamako*). Atou Konaré travaille en parallèle sur une dimension panafricaine francophone, avec sa collection *Le [pays] des talents* (Mali et Bénin déjà réalisés, autres projets en cours, Burkina Faso, Congo-Brazzaville) et décrit sa maison d'édition comme *une passerelle entre l'Afrique et le monde* (sous-titre du nom de la maison d'édition). Son projet est de créer *une grande maison d'édition d'échelle africaine. Produire de bons livres pour le Mali, l'Afrique et le monde. La solution, c'est une grande structure avec un projet éditorial. Ici, on est trop dans le local-national [...] . Et puis, les éditeurs parlent entre eux essentiellement de leur rapport au ministère de l'Éducation* (entretien formel).

Elle soutient néanmoins le projet initié par Samba Niaré, directeur d'Édis, de co-éditer et de diffuser *Pour une culture de la lecture en famille*⁴⁸⁷, en compagnie du Figuier, de Balani's, de Jamana et de l'association Sinsinbere, un plaidoyer pro-lecture tiré à 50 000 exemplaires. En cours de finalisation, lorsque nous rencontrons Samba Niaré en février 2011, le texte, fortement adressé au lecteur malien, mélange de nombreuses références littéraires étrangères à des exemples tirés de la vie quotidienne du livre au Mali et des proverbes en . La première partie du manuscrit compose un hommage de la lecture bien universel. Elle contraste avec le volontarisme pragmatique de la deuxième partie qui décrit un dispositif de développement culturel et économique porté par les acteurs de la chaîne du livre : parution d'un bande dessinée de sensibilisation *L'abandon* vendu à bas prix, dans les principales, puis toutes les langues nationales maliennes ; mise en place d'un système de vente en (micro)crédit de livres aux particuliers : invention d'un réseau de diffusion mobile adapté aux conditions réelles du marché national (la boutique mobile du livre), concours avec dotations de kit bibliothèque, ouverture de bibliothèques dans les camps militaires et les hôpitaux, etc. Ce deuxième temps du projet « 2L » est construit autour d'objectifs socialement déclinés, *élaboration d'un emploi du Temps en Famille, création d'un « état d'accoutumance positive » au livre et à l'écriture, connexion entre le visuel et l'écrit*, afin de s'occuper autant des *bfusafuw*, (*nés pour rien et morts pour rien*)⁴⁸⁸, ici les illettrés, que des *kunfin kunjumaflaw*, *les savants-ignorants, aux connaissances vernies, « acquises » à travers d'habiles subterfuges et qui [...] lucioient devant nous et [...] marchent gaillardement*.

Le catalogue de la coopérative Jamana, l'opérateur historique de l'édition indépendante au Mali, est celui qui a à la fois le plus grand nombre de titres, la plus grande diversité de genre, la plus grande ancienneté et le plus grand ancrage territorial revendiqué (ses points de vente en province, ses radios locales), traduisant l'importance du projet Jamana dans la société malienne et l'historicité de sa littérature. Bien qu'idéologiquement proche de l'engagement dans les langues nationales et éditeur d'un mensuel en bamanankan à destination du monde rural, Jamana publie peu en langues nationales. La raison nous paraît être que Jamana

487 Disponible dans l'annexe électronique, l'ouvrage, à paraître au second semestre 2011, porte donc 5 ISBN différents : Édis 99952-56-99-1 ; Le figuier 978-99952-51-00-0 ; Balani's 978-99952-833-9-1 ; Jamana 99952-1-028-2 ; Cauris Éditions 9995260-07-7.

488 Pages 91 et suivantes.

publie peu de livres jeunesse, qui sont la principale zone d'édition en langues nationales. On en déduira que les langues nationales, dans les quatre catalogues présentées ici ne se développent qu'à destination du jeune public (scolaire ou non) et que manquent des livres en langues nationales dans les autres genres destinés aux adultes. Cette explication sera encore plus probante si on exclut de l'échantillon les livres à contenu spécifiquement linguistique, comme les dictionnaires, méthodes, recueils de proverbes ou ethnographie linguistique. Faire ce pointage en creux, nommer les livres qui manquent dans le catalogue, c'est aussi faire un pointage en plein : des niches à exploiter, des nouveautés à écrire, des nouveaux espaces éditoriaux à explorer. Les stratégies des maisons d'édition sont diverses et elles se développent dans un marché émergent, non mature, dans lequel des opportunités d'agir existent, mais pas n'importe comment. Nous croyons voir à l'œuvre un processus darwiniste de foisonnement des expériences et de bouillonnement créatif dans la matière écrite malienne. Ce bouillonnement éditorial s'inscrit dans la pénurie des moyens et la domination de la « langue étrangement nationale ».

La concurrence étrangère et notamment française

Pillage et prédation économique dans un secteur essentiel de la vie intellectuelle et culturelle d'un pays comme le Mali ? Certains acteurs, comme l'Alliance internationale des éditeurs indépendants⁴⁸⁹, dénoncent violemment les « exo-prédateurs » de la chaîne du livre⁴⁹⁰ française : les gros éditeurs oligopolistiques, mais aussi l'éditeur indépendant « afro-investi » l'Harmattan. Les acteurs maliens sont plus mesurés, car ils ont besoin, eux, des livres en question, immédiatement, dans la temporalité du lecteur ou de l'auteur, et non dans celle de la politique ou de la macro-économie. Capitalisme de dissymétrie, l'édition française en Afrique sub-saharienne agit dans une stratégie du fort au faible, une stratégie d'éviction, d'empêchement ou de contrôle des acteurs locaux du livre. Si le libre-échange et la concurrence non faussée ne peuvent exister qu'entre économies apparentées et acteurs économiques et politiques égaux, alors le lexique de la prédation comme celui des politiques publiques de protection/développement d'une filière sont pertinents. L'histoire socialiste du Mali et de sa politique publique du livre, ses ressources faibles ont limité la prédation par le contrôle et nous sommes loin de la situation ivoirienne où les entreprises françaises sont présentes dans le capital des maisons d'édition d'Abidjan depuis les premiers temps de l'Indépendance (Marill, 2008). Nous avons vu néanmoins que les éditions du Figuier avaient été approchées par Hachette, preuve que le marché malien est en voie de constitution.

L'Harmattan, créée en 1975 par Denis Pryen est le 54^{ème} éditeur français en chiffre d'affaires, mais le premier⁴⁹¹ par le nombre de titres édités annuellement après le groupe Hachette et le groupe Éditis (Livres-Hebdo/Electre 2009/2010). Éditeur français de très nombreux ouvrages littéraires, scientifiques et politiques signés par des auteurs maliens ou africains francophones, Denis Pryen revendique, et de manière provocante au sein du milieu éditorial français, la pertinence de son système économique et le travail d'accès des auteurs africains à la publication : *je ne sais pas ce que l'Harmattan remet en cause. [...] Nous avons permis à nombre*

489 Étienne Galliard, 2008, *Prédations*, Alliance internationale des éditeurs indépendants.

490 Nous parlons ici de « livres papier » : ni cession de droits, ni e-books.

491 Groupe Hachette 6294 titres, groupe Éditis 4961, l'Harmattan 2273, groupe Flammarion 1958, groupe Gallimard 1750, groupe La Martinière 1254, etc.

de livres d'auteurs du Sud, notamment africains et maghrébins, d'exister, que ce soit en littérature ou en sciences humaines. Nos auteurs qui sont maintenant reconnus sont repris par *Le Seuil*, *Le Serpent à Plumes*, *Actes Sud* etc dans des collections spécifiques. [...] Ce sont ceux-là même qui nous critiquent qui viennent nous prendre nos auteurs : nous sommes donc ratifiés dans notre démarche d'édition ! Les professeurs en sciences humaines des universités africaines ne sont par contre pas courtisés, leurs ouvrages étant difficiles à vendre : le propre réseau de l'auteur et la faiblesse du marché ne laissent souvent espérer que 300 à 350 ventes.⁴⁹² La consultation du site de l'éditeur est éloquent : sur 31 869 titres au catalogue général de l'éditeur, 4890 sont classées dans la rubrique « Afrique noire », soit 15,3 % du catalogue, et sont pour l'essentiel l'œuvre d'auteurs africains ou d'origine africaine (vérification du catalogue sur la base des patronymes des auteurs et des pays éventuellement annoncés). Sur 1495 numéros de revues éditées par l'Harmattan, 185 sont classées dans la rubrique Afrique noire soit parce qu'elles viennent effectivement d'un pays africain, soit qu'un numéro thématique leur ait été consacré : *Revue gabonaise de sociologie*, *Revue congolaise de droit des affaires*, *Africulture*, *Afroscope*, *Madagascar*, *Écrans d'Afrique*, *Nouvelles congolaises*, *Cahiers africains*, *Recherches africaines*, *Nomade*, *Théâtre Sud*, etc.

L'Harmattan, l'éditeur afro-investi aux nombreux détracteurs vient de créer une joint-venture franco-malienne, Harmattan Mali. Il s'agit d'une SARL de droit malien à parité des deux investisseurs l'Harmattan et Paul Poudiougo, le directeur de la maison d'édition bamakoise Togouna éditions. Cette création s'inscrit dans une stratégie africaine de partenariat : avec celle du Mali, l'Harmattan crée neuf autres maisons-librairies franco-africaines Harmattan : Mauritanie, Sénégal, Burkina Faso, Guinée, Cameroun, Côte-d'Ivoire, Congo, RDC, Togo. Paul Poudiougo est un intellectuel et entrepreneur malien de culture dogon expérimenté et actif dans les réseaux professionnels et associatifs. Harmattan Mali a été créée en 2009 et a publié 5 titres (février 2011). Nous consultons un premier ouvrage, le *Guide technique et économique d'un élevage de poulets de chair*⁴⁹³, d'Amadou Ousmane Traoré (octobre 2010). Le même auteur a aussi publié un *Manuel d'alimentation animale* en deux volumes. Un autre est en préparation sur l'élevage des poules pondeuses – ces livres s'adressent à un public de ruraux dans la problématique malienne de la souveraineté alimentaire, en français, bien que des éditions en langues nationales soient à l'étude. Le projet Harmattan Mali est aussi un projet de librairie. Paul Poudiougo explique les rabais très importants que consent L'Harmattan à ses points de vente africains. La relecture de l'entretien de 2001 avec Denis Pryn⁴⁹⁴ permet de mettre en perspective les relations franco-africaines de l'Harmattan : *Nous faisons une surremise de 20 % pour l'Afrique, en plus de la remise libraire normale, ce qui signifie que nos livres partent avec plus de 50 % de remise vers l'Afrique noire. Cela n'est possible que parce que le secteur Afrique noire est adossé à la structure d'ensemble. Je souhaiterais que des maisons d'éditions en Afrique noire soient en mesure de faire avec nous des coéditions, mais nous n'avons jamais vu des structures se créer autour du livre qui permettent à long terme à l'édition africaine d'exister vraiment [...] L'Harmattan*

492 *Le Challenger*, Bamako, 22 janvier 2007 - lien Maliweb mort.

493 Voir la fiche du livre

www.editions-harmattan.fr/index.asp?navi=catalogue&obj=livre&no=32386&razSqlClone=1

494 *Journal Le Challenger*, Bamako, 22 janvier 2007, repris de Olivier Barlet, novembre 2001, publié le 4 novembre 2002 dans la revue *Africultures*. - www.maliweb.net/category.php?NID=15798

qui a fait plus de 2000 titres en 20 ans n'a jamais été consulté dans les instances officielles. Elles cherchent à maintenir le monde africain dans la dépendance culturelle. La comparaison avec l'édition en Afrique anglophone est instructive, où l'on trouve de vraies maisons d'édition. Tant que l'on continuera de subventionner des attachés-cases qui se baladent de colloque en rencontres au lieu d'être sur place pour faire des ventes, tant que ces maisons d'édition ne seront pas elles-mêmes libraires, rien n'est jouable. D'ici cinq ans, Paul Poudiougou espère une forte croissance de sa maison d'édition malienne (de 60 à 100 millions de CFA), mais plus encore de la maison franco-malienne (de 25 à 100 millions de CFA).

Ainsi la stratégie complexe de l'Harmattan semble-t-elle reproduire à son échelle propre de PME et à sa manière atypique, l'oligopole à franges de l'édition française : au cœur, une maison française de taille importante qui importe des textes et des auteurs et exporte des livres ; sur les franges, des petites maisons (libraire-éditeur) franco-africaines sur des produits nationaux et qui bénéficient de la notoriété, du réseau, des économies d'échelle et des adaptations concurrentielles de l'Harmattan. En dehors de ce cas d'espèce et des quelques co-éditions réalisées avec des éditeurs extérieurs (français et du Sud), dans le cadre de l'Alliance internationale des éditeurs indépendants⁴⁹⁵, les éditeurs français exportent des livres français vers des clients maliens formels et informels. Les livres sont généralement vendus sur place avec un surcoût. D'après Fatogoma Diakité, responsable du Programme des Centres de Lecture et d'Animation Culturelles du Mali et formateur⁴⁹⁶ dans le DUT Archives et documentation, les livres français représentent 95 % des livres achetés au Mali (hors manuels scolaires). Les conditions faites aux clients maliens par les fournisseurs français sont bien plus sévères que celles proposées aux clients français : vente ferme avec remise habituelle sans droit de retour, délais de paiement de 90 jours qui correspondent en fait à la durée d'acheminement (bateau + bus/train) entre la France et le Mali. On impose donc un achat ferme avant toute opportunité de vente, conditions qui génèrent des frais de trésorerie. Si la TVA malienne sur le livre (importé ou non) est suspendue depuis le 18 mars 2002, les taxes douanières demeurent. Au final, sur la base d'un prix éditeur rarement bonifié⁴⁹⁷, d'un transport long, de taxes douanières, de frais de trésorerie coûteux et après l'imposition de marges libraires elles-mêmes importantes, le livre français est jusqu'à 1,5 fois plus cher qu'en France. Pour ses bibliothèques publiques (période 2001/2006), l'État malien lui-même n'a réalisé lui-même que 26,5 % de ses achats auprès des libraires maliens contre 73,5 % auprès de fournisseurs français (sur un total de 823 000 €)⁴⁹⁸.

Compte-tenu de la taille du marché africain francophone dans les exports de livres français (5,5 % du total⁴⁹⁹ selon le BIEF, données cumulées 2003/2007 hors Maghreb) et de sa forte croissance (+ 20,7 % de croissance sur la même période, massivement sur le segment éducatif), il apparaît que les conditions réelles de ce marché relèvent du néocolonial et de la profitation : marchés captifs à prix élevés,

495 Trois éditeurs maliens sont adhérents, Jamana, Donnya et le Figuier.

496 Nous reprenons ici des éléments de son cours, DUT 2ème année, *L'exportation du livre français vers l'Afrique et l'importation au Mali* (2008/2009), cours polycopié.

497 Quand ils le sont (cas des livres universitaires des programmes PLUS) le coût du manque à gagner de l'éditeur français et même de la distribution est pris en charge par l'aide publique française.

498 Fatogoma Diakité, juin 2010, *Maisons d'édition, librairies, bibliothèque : la nécessaire cohérence des maillons de la chaîne du livre : l'expérience du Mali, rapport sur le projet AFLAM et chaîne du livre au Mali*.

499 La Belgique, le Canada et la Suisse en représentent à eux seuls 57,7 % en 2007.

risques très faibles et très forte aide publique pour les acteurs de la filière d'exportation (en France, 10 millions € annuels pour le soutien au livre français à l'étranger). Dans notre hypothèse, celle d'un marché du livre français au Mali de type néocolonial, la lecture du rapport⁵⁰⁰ adressé en 2009 à Christine Albanel met en lumière les représentations de certains éditeurs français. Celles-ci s'accordent plus ou moins avec le courrier de commande de la Ministre de la Culture - *un rapport dans le but d'accroître le rayonnement du livre français à l'étranger* - et avec les recommandations du rapport lui-même - dans notre cas, *pour les pays de la francophonie du sud, encourager l'adaptation du prix du livre au marché local (coédition, cessions, abaissement des prix) et favoriser la structuration des réseaux de diffusion à travers des actions de professionnalisation* – une lecture plus serrée nous apprend qu'il s'agit *dans la francophonie du sud, [de développer le] marché déjà porteur du scolaire et du parascolaire en favorisant la présence d'ouvrages non prescrits à des prix adaptés aux marchés locaux et favoriser la structuration des réseaux de diffusion et d'édition*⁵⁰¹ - document 108.

Adapter le prix du livre au marché local

« adapter les prix, chaque fois qu'il y a un titre « chaud » sur une zone, notamment sur du scolaire et en augmentant les tirages »

« rétribuer l'effort des éditeurs qui pratiquent l'abaissement des prix et une politique de diffusion au plus grand nombre, car c'est à la diffusion de la pensée française que doit servir l'argent public »

mais :

« le problème n'est pas forcément un problème de prix : si on baisse trop le prix, autant donner les ouvrages ! »

« le problème est moins le prix que la structuration des réseaux de diffusion »

« y compris sur les zones à plus faible pouvoir d'achat qu'en France, il n'est pas rare que pour certains ouvrages, la version grand format - plus chère - se vendent en plus grand nombre que la version poche - moins chère »

« les grossistes prennent plus soin des livres un peu plus chers, qu'ils ont en moins grand nombre : c'est plus intéressant pour eux »

Développer la cession de droits en français et la coédition

« réduire les coûts de publication et de diffusion par la coédition avec un éditeur local : il suffit de cadrer correctement le projet en amont et de fixer des règles de partage (contractuellement) entre les deux éditeurs partenaires »

« avoir recours à la cession de droit en langue française - si on ne pratique pas des prix adaptés -, en partenariat avec un éditeur local qui, lui pratiquerait des prix marchés »

mais :

« les coéditions sont faites uniquement pour avoir des prix spéciaux sur des ouvrages qui sont au départ entre 20 et 25 €, sur des titres à faible rotation »

« pour la coédition, il faut réfléchir titre par titre ou favoriser le tirage à la suite »

« ce n'est pas forcément moins cher d'imprimer localement, par ailleurs si les droits sont cédés, on ne contrôle plus rien »

500 *Quelles perspectives pour la politique publique de soutien au livre français à l'étranger ? Propositions pour une stratégie concertée des acteurs publics*. Rapport rédigé à la demande de Mme la Ministre de la culture et de la communication par Olivier Poivre d'Arvor, directeur de Culturesfrance, Marc-André Wagner, secrétaire général du Centre national du livre, février 2009, page 10 et suivantes. www.centrenationaldulivre.fr/IMG/pdf/Perspectives_du_livre_francais_a_l_etrange.pdf

501 *Ibid.*, page 52.

« attention, tout le monde n'est pas fiable ! »

« la cession de droits en français n'est intéressante que si elle permet une vente supplémentaire sur un ouvrage ; elle doit donc être réfléchie ouvrage par ouvrage, pas globalement »

Document 108 : une ambiance néocoloniale dans l'édition française

Extraits de *Quelles perspectives pour la politique publique de soutien au livre français à l'étranger ? Propositions pour une stratégie concertée des acteurs publics*. Rapport rédigé à la demande de Mme la Ministre de la culture et de la communication par Olivier Poivre d'Arvor, directeur de Cultures France, et Marc-André Wagner, secrétaire général du Centre national du livre, février 2009, pages 22 et 23.

Les deux pages (sur 102) consacrées aux pays de la francophonie⁵⁰² du sud esquissent une « stratégie alternative » qui reposerait sur deux types de programmes, *le soutien à l'abaissement des prix (attribué exclusivement aux ouvrages non prescrits et aux marchés non institutionnels)* et *un soutien à la cession de droits en langue française ou à la coédition entre éditeurs des pays de la francophonie du sud et éditeurs français (jeunesse ou SHS) porté par des regroupements d'éditeurs étrangers indépendants œuvrant en faveur de coéditions transfrontalières et/ou des diffuseurs locaux engagés*. Mais nous savons déjà ce que la co-édition « à l'ivoirienne » veut dire : la dissymétrie totale des deux partenaires (voir page 344) et nous voyons depuis le Mali combien la co-édition transfrontalière paraît hors d'atteinte. Dans ce rapport instrumental (exporter des livres français), aucune réelle attention n'est portée à la souveraineté de la « partie pauvre », ni au réalisme de l'agir dans cet espace.

La posture ambiguë des gros éditeurs français s'épaissit à la lecture de *La présence du livre français dans les pays francophones du sud, memorandum au Syndicat national de l'édition*, rédigé en 2006 par Bertrand Cousin, représentant d'Éditis au SNE. Après un éloge vigoureux de la politique d'aide au développement des filières locales du livre en Afrique francophone menée par les éditeurs Hachette et Nathan, l'auteur se lance dans une critique sévère de la Banque mondiale. *Il existe au sein de la Banque Mondiale une attitude d'incompréhension, sinon de défiance, à l'égard des éditeurs français, bizarrement considérés responsables des retards constatés en Afrique francophone, en matière de politique éducative et plus généralement de politique du livre. À cette image négative s'oppose celle de nos confrères britanniques jugés plus dynamiques et plus avancés en matière d'investissements locaux visant au développement de chaînes nationales du livre. [...] Surtout, nombreux sont ceux qui, à la Banque Mondiale estiment que l'édition française contribue à prolonger l'influence coloniale et ont donc tendance à favoriser les éditeurs des autres pays francophones, essentiellement le Canada/Québec⁵⁰³*. Au fond, l'attitude de la Banque mondiale ne saurait perdurer sans porter une atteinte grave à la participation de la France à l'alphabétisation de l'Afrique⁵⁰⁴. La dispersion de l'aide publique française et des institutions de la Francophonie suscite également des critiques acerbes, tout comme les initiatives françaises atypiques : *toutes ces initiatives hasardeuses trouvent leurs fondements sur des préventions*

502 *Ibid.*, pages 55 et 56.

503 Bertrand Cousin, *La présence du livre français dans les pays francophones du sud, memorandum au Syndicat national de l'édition*, 2006. - pages 9 et 10.

<http://www.sne.fr/img/file/pdf/MEMORANDUMFRANCOPHONIEFINAL.pdf>

504 *Ibid.*, page 11.

*idéologiques, à savoir que le secteur privé n'aurait pas à s'immiscer dans la noble mission de l'éducation ou des a priori financiers, à savoir que ce qui est produit localement serait mieux adapté et coûterait moins cher (sans tenir compte du temps consacré par les fonctionnaires) ; on se heurte là encore à la culture irréaliste de la gratuité*⁵⁰⁵. Ici se mélangent le rejet de l'État défaillant et celui de l'idéal de la filière nationale du livre. La maîtrise des marchés des manuels scolaires dans le *continent noir* par les éditeurs français est décrite comme un acte de foi : *un pur calcul de rentabilité les conduirait souvent à abandonner toute activité dans certains pays. Or, l'apprentissage du français dans les maternelles et le primaire constitue la base du maintien de la francophonie*⁵⁰⁶. La problématique des langues nationales est à peine évoquée. Nous sommes alors en 2006, et, nous dit l'auteur, *le moment ou jamais est venu avec lucidité et détermination de lancer une politique nouvelle en faveur du français dans les pays du Sud et de son support irremplaçable, le livre, notamment le livre d'éducation permettant l'alphabétisation des enfants*⁵⁰⁷. Avec le recul de quelques années et un « discours de Dakar » plus loin, l'idéologie qui imprègne ce rapport laisserait presque sans voix. L'oligopole de l'édition française s'est-elle décolonisée ?

Aucune économie débutante ne peut se développer sans protection et, dans le cas du Mali, petit pays pauvre et petit marché, imaginer les formes de la protection en l'absence de produits de remplacements de niveau identique immédiatement disponibles est un exercice difficile. À ce stade de la recherche, nous connaissons déjà le facteur principal qui règle et maintient à un très haut niveau la concurrence française : il s'agit de l'utilisation comme langue scolaire, administrative et politique, comme sociolecte des élites scolarisées, de la langue française, la Lg^{Paris}, dotée d'un secteur éditorial ancien, internationalisé, puissant et fortement soutenu par l'action publique. Au delà des explications par l'oralité, le développement de la filière malienne du livre est donc contrôlé par un ensemble complexe de facteurs : scalaire (un petit marché national, un grand concurrent), socio-culturel (une faible alphabétisation, un faible pouvoir d'achat), mais aussi socio-linguistique (la même langue scolaire que l'ancienne métropole) et géopolitique (la permanence d'une culture coloniale de prédation, la faiblesse et le discrédit de l'État, l'idéologie néo-libérale issue des années quatre-vingt).

Awa Viviane Bahou Dagnoko, libraire formelle à Bamako a montré que la librairie peut fonctionner aux normes du marché français. Mais nous avons vu également, grâce à Fusseyny Coulibaly, libraire par terre du quartier du Fleuve, que le secteur informel distribuait lui aussi les livres français neufs, sur le marché, sur les trottoirs, dans des petites librairies spécialisées et même en vente itinérante sur les grands boulevards. Il ne faut pas identifier vente de livre neufs et librairie formelle. Amadou Coulibaly, dit Aba, le grossiste du marché Dibida dans le centre de Bamako, nous reçoit devant sa petite échoppe, 10 m² rempli de stocks de livres neufs et de fournitures scolaires⁵⁰⁸. Il n'est pas à l'aise en français et c'est son frère, diplômé, qui l'assiste dans l'entretien - [document 109](#). Sa carte de visite plastifiée nous semble symboliser une modernité formelle (la francophonie, le supermarché, une édition récente du Larousse), contredite partiellement par les conditions réelles d'exercice de son commerce, et pourtant effectives quand il nous affirme qu'il peut faire venir ce qu'il veut par Dakar.

505 *Ibid.*, page 22.

506 *Ibid.*, page 7.

507 *Ibid.*, page 5.

508 Il est seul à pouvoir rentrer derrière le comptoir, le local est plein.



Document 109 : la carte de visite d'un grossiste informel

Format 9,5/5,5, recto simple couleur, rigide et plastifiée, signe de professionnalité.
(F. Barbe, 2011)

Malgré l'absence de données chiffrées sur son commerce, les modalités de l'entretien (la méfiance initiale, le français hésitant, les nombreux libraires par terre qui passent pendant l'entretien) comme l'état des lieux (sa réputation, son emplacement au cœur du marché, le sérieux du stockage, les nombreux livres neufs visibles) tendent à attester de la consistance de l'entreprise. En parallèle de ces réseaux formels et informels, des personnes ou des libraires importent directement des livres, via des connaissances revenant de France⁵⁰⁹. Même si les livres ont été achetés au tarif français TTC (sans aucune remise), la rapidité et l'absence de tout autre frais ou taxe rend cet acheminement intéressant, même pour un libraire professionnel.

Éviction et empêchement éditoriaux d'origine exogène prennent au Mali la forme de l'importation massive du livre français. La théorie du complot n'a pas besoin d'être sollicitée pour expliquer cette forte concurrence étrangère de l'ancienne puissance coloniale, que les pays du Maghreb, voire du Machrek, connaissent aussi, malgré leurs productions nationales plus consistantes. Cette concurrence est transcoloniale. La transformation progressive de la scolarisation malienne, elle-même de forme transcoloniale, paraît être une condition pour que la filière malienne du livre se développe. Néanmoins, nous avons vu qu'une forme de prédation directe, la captation directe ou filialisée des marchés de manuels scolaires par des grandes holding d'édition du Nord a été fortement contenue au Mali par le développement d'une activité nationale en ce domaine. C'est un acquis important, même si, dans le cadre d'une concurrence faussée par les arrangements, l'instabilité et un manque d'émulation liée à la faible professionnalisation d'une filière débutante, il faut interroger, avec de nombreux Maliens, la qualité des objets et des contenus de ces manuels.

Les festivals, une condition nécessaire du milieu littéraire

Il existe au Mali deux grands festivals littéraires. Le premier est très connu et s'appelle Étonnants Voyageurs à Bamako, l'autre l'est beaucoup moins, c'est la Rentrée littéraire malienne. L'un se réclame d'une internationale du texte-monde et

⁵⁰⁹ C'est ce que nous avons fait à chacun de nos voyages.

fait l'objet d'une importante couverture par les médias français (*Télérama*, *Libération*, *Le Monde*, France-Culture, etc), l'autre travaille la question d'une littérature africaine nationale au Mali et n'intéresse pas les médias français. Nous allons comparer ces deux modes d'animation du milieu littéraire. En février 2011, nous est venue une intuition pour dire localement le caractère ordinaire de la littérature. En effet, il nous est alors possible suivre sur l'ORTM plusieurs matchs de football de la CHAN 2011, le deuxième édition du Championnat d'Afrique des Nations⁵¹⁰, une compétition *réservée aux joueurs évoluant sur le continent*. On voit de suite qu'il s'agit d'une compétition très différente de la Coupe d'Afrique des Nations, la 27^{ème} édition du nom⁵¹¹, qui se tient tous les deux ans en début d'année, où les joueurs africains expatriés sont très nombreux (les différents championnats français fournissent à eux seuls 59 joueurs sur les 365 du tournoi 2010). Il s'agit là bien sûr d'une analogie entre deux activités diversement rémunératrices, populaires et médiatisées : à l'exil littéraire correspond bien un exil footballistique, aux championnats nationaux correspondent bien des milieux littéraires nationaux, ce n'est pas rabaisser la littérature que de dire cela, bien au contraire, c'est lui reconnaître, outre ses qualités poétiques et langagières propres, les qualités d'un véritable champ économique et migratoire. Mais l'analogie a ses limites : de nombreux invités ont participé aux deux Festivals.

Lorsque l'on se connecte sur le site d'Étonnants Voyageurs, on trouve, en haut de page, une barre de menus, où *Littérature-monde* côtoient Saint-Malo, Bamako, Haïti (mais n'archive pas Sarajevo, Missoula, Dublin, Haïfa, éditions plus « européennes » rapidement abandonnées et/ou ponctuelles). Le placement propose immédiatement et explicitement de se décentrer du centre littéraire parisien. Créé en 2001, pendant le second mandat du président Alpha Oumar Konaré, le festival affiche alors l'ambition de rassembler des écrivains francophones ou anglophones de tout le continent. Michel Le Bris, créateur du festival de Saint-Malo décrit, malgré le paradoxe organisationnel, un projet afro-centré : *invité par Yves De La Croix, directeur du Centre Culturel Français de Bamako à une rencontre sur le thème du voyage, j'y ai découvert des gens exceptionnels, animés d'une rare énergie - et particulièrement un écrivain et éditeur malien, Moussa Konaté, qui se bat pour faire exister dans son pays une activité éditoriale. De la discussion est né ce projet d'un festival Étonnants Voyageurs à Bamako co-organisé par l'équipe d'Étonnants Voyageurs et une équipe malienne sous la direction de Moussa Konaté, avec l'appui du Centre Culturel Français de Bamako, qui a pour ambition de rassembler des écrivains de toute l'Afrique, francophones mais aussi anglophones pour affirmer l'extraordinaire effervescence créatrice du continent africain*⁵¹². Moussa Konaté, le co-organisateur malien du festival, auteur et éditeur, impose de son côté la centration culturelle au cœur de la problématique du développement africain : *parmi les causes qu'on évoque habituellement comme étant celles qui freinent le développement de l'Afrique, on n'insiste pas souvent sur les causes culturelles. or il est devenu évident que ce qui est vrai pour les autres peuples l'est pour les africains aussi : sans les idées, sans la réflexion, sans le débat d'idées, il n'y a pas de progrès pour une société. Cela suppose une rencontre avec autrui, une confrontation d'idées, enrichissante pour tous. Malheureusement, pour avoir*

510 Gagnée par la Tunisie post-Ben Ali devant l'Angola par 3 buts à 0.

511 En 2010, c'est l'Égypte qui a gagné la CAN, en battant le Ghana 1 à 0.

512 Éditorial dédoublé de l'édition 2001 du festival Étonnants Voyageurs à Bamako.

longtemps pensé que la priorité est l'économie, l'Afrique a importé des modèles de développement sans tenir compte de ses réalités culturelles. Le résultat en est l'impasse dans laquelle elle se trouve⁵¹³. Le projet du festival est donc bâti sur ce double pas de côté, le décentrement du pôle de légitimation parisien d'une part, l'urgence d'une reconstruction par la culture du développement africain. Dès la deuxième édition, tous les « trucs » d'un grand festival de littérature sont mis en œuvre sur une durée de cinq jours, dont une déconcentration progressive en province : Mopti, Kita et Koulikouro en 2002 ; Kayes, Kita, Koulikoro, Mopti, Ségou, Tombouctou en 2003 ; Kayes, Kita, Koulikoro, Ségou, Sikasso, Mopti, Tombouctou, Gao et Kidal en 2004 – les trois dernières villes sont exclues en 2010 pour raisons sécuritaires. Le site propose une base biographique des invités assez exceptionnelle et peut-être unique en son genre (plusieurs centaines d'auteurs ainsi recensés) et la place des auteurs africains publiés au Nord ou chez eux est traité, selon les organisateurs, avec le même intérêt. Selon Michel Le Bris, c'est aussi à Bamako, en 2006, qu'est né le projet du *Manifeste pour une littérature-monde*. Il y a donc bien eu création d'un festival de référence, « le festival international du livre francophone sub-saharien de Bamako », avec 8 éditions réalisées, la dernière en novembre 2010.

La Rentrée littéraire malienne semble un tout autre projet. Le festival est porté dès le départ par des acteurs locaux, Aïda Diallo et Ibrahima Aya, auteurs et créateurs des éditions Tombouctou, puis dès la seconde édition par une association *Le Fonds des prix littéraires du Mali*. L'édition 2012 (les précédentes ont eu lieu en 2008 et 2010) s'inscrit dans une approche plus professionnelle et opérationnelle en décrivant un objectif global, *faire de Bamako un des grands rendez-vous de la célébration de la création littéraire et intellectuelle africaine et un des jalons de l'intégration des filières du livre du Continent*, et un objectif spécifique, *contribuer à l'amélioration de la structuration et de l'intégration de la filière du livre en Afrique en général et au Mali, en particulier, en promouvant les auteurs et la diffusion de leurs œuvres*. Le document-projet porte une analyse détaillée de la littérature malienne et africaine (pages 4 à 7 en annexe électronique) et affirme très fortement le cadre national (malien) à l'intérieur d'une idéologie continentale. *Démarche globale et multi-acteurs, [...] initiative endogène [...] première du genre en Afrique, [...] la Rentrée littéraire du Mali s'articule sur les grandes orientations nationales [...] et les principes directeurs de la politique culturelle du Mali énoncés comme suit : a) transversalité de la culture dans le développement et transversalité de l'économie dans la culture ; b) reconnaissance des créateurs, entrepreneurs et professionnels des différentes filières culturelles comme acteurs du développement à part entière et comme partenaires principaux dans l'œuvre d'impulsion du développement, c) respect de la diversité et promotion de la liberté culturelle*.

Dans ce cadre idéologique et politique, la question des prix littéraires apparaît centrale. Il s'agit ici de récompenser le meilleur texte dans son genre, mais uniquement pour un auteur édité au Mali ou en co-édition avec un éditeur étranger. Sur le versant professionnel, on trouve de nombreux prix en langue française (voir page 198). Le prix le mieux doté est un prix d'échelle continentale, le prix Yambo Ouologuem (5 millions de CFA, soit 7 622 €), et récompense une œuvre écrite ou traduite en français (roman, nouvelles, poésie) publié chez un éditeur africain. Les présidents des jurys sont prestigieux à l'échelle nationale, en 2010, N'tji Idriss Mariko, écrivain, ancien ministre de la culture du Mali, ou

513 *Ibid.*

internationale, Tierno Monénembo, écrivain, prix Renaudot 2008 (Guinée/France). Un prix Amadou Hampaté Bâ de 5 millions de CFA est créé lors de l'édition 2012. Le budget de la Rentrée littéraire (15 millions de CFA ; 1/3 Mali, 1/3 UEMOA et 1/3 coopération française) est sans commune mesure avec celui d'Étonnants voyageurs, six fois plus important pour l'édition 2005, soit 130 millions CFA⁵¹⁴ (dont 20 millions du Ministère malien de la Culture contre 2 pour la Rentrée malienne). Ces deux projets proches, mais d'échelle économique et géographique très différente (périphérie interne riche dans le cas malouin, périphérie externe pauvre dans le cas bamakois), nous pouvons dire, qu'au delà de leurs réussites, ils ont un point commun, c'est de ne pas réussir à traiter vraiment de la question des langues nationales. Nous avons vu l'exception du premier prix en langue songhaï de 2012, mais la Lg^{Bamako} écrite, possible langue nationale en devenir, aujourd'hui portée par une certaine dynamique scolaire et sociale est absente des deux festivals.

324/ La construction de l'espace national

Au fur et à mesure de notre recherche, nous avons enfin pu constater empiriquement que nous sortions assez peu de Bamako - ni par le corps, ni par la parole, ni par les statistiques. C'est cette hypothèse d'un enfermement-capitale de la littérature qu'il convient de documenter maintenant pour mesurer la réalité des inégalités socio-spatiales. Deux lieux de diffusion en province sont proposés à l'étude, une bibliothèque publique à Kita, une librairie privée à Ségou. La Caravane du livre 2011, une opération annuelle de promotion du livre et de la lecture dans les lycées maliens, théoriquement d'échelle nationale, en réalité limitée aujourd'hui à l'agglomération de Bamako, permettra également de comparer deux lycées en rive sud (Bamako et banlieue de Kalaban-Coro) dans leur interaction différenciée avec la Caravane et de montrer que les inégalités traversent également la capitale. Enfin, l'étude des systèmes de distribution de la presse (*Les Échos*, *L'Essor*) pose les questions logistiques d'un service quotidien. Nous voyons dans cet ensemble un monopole bamakois dans l'ordre de la culture écrite, peut-être l'envers du processus afropolitain, véritable *soft power* africain, mais qui laisserait derrière lui, le pays réel, la province, la masse périphérique, l'autre nation, le second Mali, en concentrant la très grande majorité des ressources disponibles dans un système faiblement redistributif.

Grandeur et misère d'une bibliothèque publique dans une ville moyenne, Kita

Chef-lieu de cercle dans la région administrative de Kayes (1^{ère} région), à quatre heures de bus de Bamako (180 kilomètres), la ville de Kita est située sur la route Bamako-Kayes dans le pays malinké. Elle compte 49 000 habitants selon le recensement de 2009 (32 000 en 1998, soit une croissance annuelle moyenne de 4 % sur la période 1998-2009, due à la fois d'une forte croissance interne et un exode rural significatif à son profit). Selon nos interlocuteurs originaires de Kita, la ville fonctionnelle compterait actuellement près de 150 000 habitants. Avec ses

514 Conférence de presse de Moussa Konaté, Alou Badara Haïdara, *L'Indépendant*, 27 janvier 2005. www.malikounda.com/Art-Culture/5-eme-edition-du-festival-etonnants-voyageurs6-000-livres-a-distribuer-et-une-quarantaine-d-auteurs-invites.html

nombreux établissements scolaires publics et privés, la ville de Kita apparaît comme un pôle régional de scolarisation et compterait, toujours d'après mes interlocuteurs, une population scolaire nombreuse (de l'ordre de 50 000 élèves). La ville est également desservie par la voie ferrée Dakar-Koulikoro, une voie ferrée transcoloniale, privatisée et vendue en 2003 à un groupement franco-canadien⁵¹⁵ sous le nom de Transrail. La privatisation n'a pas porté ses fruits (pillage de l'entreprise par les premiers dirigeants de la privatisation, menaces récurrentes de fermeture du transport passagers) et aujourd'hui seulement trois aller-retour passagers ont lieu par semaine : le « wagon-lecture » du Centre national de Lecture publique du Mali, attesté tant dans la littérature des rapports officiels que dans la mémoire des acteurs, continue d'assurer néanmoins quelques tournées. Ce wagon sert de bibliothèque publique itinérante le long de la ligne et alimente en livres un certain nombre de points d'emprunts tenus par des bénévoles (instituteurs, chefs de village). Constituant jusqu'à une date récente un axe de socialisation et de concentration paysanne tendu vers Bamako, la ligne Kayes-Koulikoro a beaucoup perdu de sa qualité locale au profit d'une orientation fret longue distance entre Dakar et Bamako, jugée plus rémunératrice pour l'entreprise. Kita est aussi une ville de pèlerinage chrétien ouest-africain, possède une basilique et un vaste lieu de culte en plein air dédié à la Vierge, une colline mariale qui accueille une dizaine de milliers de pèlerins ouest-africains chaque 18 décembre, constituant ainsi un événement local majeur. Depuis 1984, un jumelage-coopération⁵¹⁶ existe avec entre Kita et la ville de Marly-le-Roi (Yvelines).

Ville basse et étalée, discontinue et mitée, Kita compte quelques petites papeteries pouvant offrir parfois des manuels scolaires, une boutique liée à la mouvance n'ko, une petite bibliothèque paroissiale⁵¹⁷ et quelques bibliothèques scolaires⁵¹⁸. Elle possède également deux équipements plus consistants : une librairie-papeterie islamique et surtout une bibliothèque publique, toutes deux en centre-ville, dans le quartier du marché. La librairie-papeterie islamique de Kita, annoncée par une pré-enseigne et une grande enseigne en français et en arabe, vend aussi des fournitures scolaires, des chapelets, des costumes et des chaussures. Les livres en français et en arabe viennent de France, du Liban ou du Maroc : des manuels scolaires pour médersas, des Corans et des Hadiths, quelques versions luxueuses du Coran destinés à la décoration des intérieurs, des livres sur l'Islam et la science, la réforme musulmane et divers sujets revisités sous l'angle islamique. On trouve aussi la petite littérature maraboutique éditée en Guinée (interprétations des rêves, pratiques magiques), des manuels d'apprentissage de l'arabe et bien sûr des exemplaires (piratés) de *Mamadou et Binéta* (mention 28^{ème} édition sur un copyright 1950) bien en vue. Nous trouvons là l'évidence d'une sous-culture islamique active, quoique minoritaire qui s'appuie sur son propre corpus publié à la fois en arabe et en français dans les pôles arabo-musulmans de l'édition mondiale (Liban, Maroc, Égypte), mais aussi en langues nationales (ces dernières observations réalisées à Ségou), tout en étant proche du marché francophone classique (*Mamadou et Binéta*). La bibliothèque publique, créée en 1979, est à

515 www.getma.fr est une entreprise française filiale du groupe Necotrans opérant principalement en Afrique. Elle est actuellement en contentieux avec le groupe Bolloré qui lui a repris brutalement le contrôle du port de Conakry, suite au changement politique en Guinée en 2010.

516 www.canac.com est une entreprise canadienne spécialisée dans le transport par rail.

517 www.marlyleroi.fr/index.php/Jumelage?idpage=6&afficheMenuContextuel=true

518 Historiquement l'une des plus anciennes bibliothèques modernes du Mali, celle-ci n'a pas de bibliothécaire permanent et est ouverte au coup par coup.

518 La bibliothèque du principal lycée public est géré par deux enseignants détachés.

quelques pas, attenante à la Maison des jeunes, lieu d'accueil de réunions politiques et de concerts. La bibliothèque a été agrandie il y a quelques années, dans le cadre du Projet d'appui à la filière du livre au Mali (AFLAM) soutenu par la France et la réserve est en fait l'ancienne bibliothèque. Le bibliothécaire, monsieur Fufana (en poste depuis 1996) et sa collègue, sont des agents de l'État, mais le bâtiment est propriété d'une instance administrative locale, le cercle de Kita, qui en assure les charges hors secteur livres/journaux. Lors de nos passages, la réserve est pleine de cartons de livres de poche usagés, anciens et de second ordre, don de la ville jumelle de Marly-le-Roi et d'une ONG de Clamecy. Le bibliothécaire constate la baisse du nombre de dons de livres depuis plusieurs années et simultanément une nette amélioration du choix après échanges et discussions entre les donateurs français et la bibliothèque de Kita. À l'autre bout du circuit d'échange, le bibliothécaire de Kita atteste de la réalité d'une transformation du don international de livres décrite par nos interlocuteurs parisiens.

La bibliothèque de Kita (dans sa part agents et livres) est un équipement du Ministère malien de la Culture, Direction nationale des bibliothèques et de la documentation, Centre national de la lecture publique. Elle possède un fonds de 3 000 livres, qui agglomère les ouvrages envoyés par la Centrale de lecture publique et les dons (du jumelage, mais aussi dons d'habitants de Kita). Si les agents du Ministère ne sont pas venus à Kita depuis trois ans, les bibliothécaires envoient régulièrement leur rapport trimestriel sur l'état du fond, la fréquentation et les emprunts. Ces rapports trimestriels et annuels (tableaux photocopiés remplis manuellement) permettent de décrire la population utilisatrice de l'équipement. Le rapport annuel 2009 fait état de 1910 emprunteurs : 698 hommes et 22 femmes pour les adultes, 998 garçons et 192 filles pour les jeunes. Les élèves payent une inscription annuelle de 500 FCA (moins d'un euro) et les adultes 200 FCA/mois (sans obligation annuelle). Ouvert du lundi au samedi de 9 heures à 13 heures, la bibliothèque semble néanmoins peu fréquentée : 4 755 visiteurs en 2009 (1988 hommes, 116 femmes, 2211 garçons, 460 filles), soit une vingtaine par jour. Les périodes scolaires concentrent les plus grosses fréquentations (+ 80 % environ entre vacances et temps scolaires) mettant en évidence le lien entre la bibliothèque publique de la ville et le système scolaire local. Dans des proportions moindres certes qu'à la BNM, mais d'une manière assez similaire, l'équipement tout public est ici fortement soumis à la demande scolaire qui oriente les emprunts. Si les adultes prennent des romans et des récits, les élèves empruntent des livres du programme scolaire, des documents, des manuels. Les emprunts de fiction (jeunesse ou adulte) ne représentent qu'un quart du total.

À son échelle locale, la bibliothèque publique de Kita est porteuse des mêmes régularités rencontrées dans les statistiques éducatives et dans des profils d'agents publics interviewés à Bamako. Ces données montrent d'abord la faible place des femmes et des filles dans le public de la bibliothèque : 3 % d'emprunteuses chez les adultes en 2009, 19 % chez les jeunes. L'effet de genre conditionne l'efficacité de la bibliothèque dans le développement de la lecture, mais révèle aussi l'énorme potentiel de croissance de la littératie contenue dans de telles données aussi fortement évolutives. L'effectif d'emprunteurs permet de calculer un taux (approché) de 3,8 % d'utilisateurs dans la population générale au dernier recensement. Ce taux faible est à inscrire dans le croisement de l'effet de genre avec ceux de la « langue étrangement nationale » et de la sous-scolarisation.

La très forte représentation des jeunes emprunteurs (62 % du total) inscrit la donnée dans une dynamique de croissance portée par la croissance des effectifs scolaires. Le bibliothécaire, « agents des arts, de la culture et des bibliothèques », présente un habitus professionnel consistant malgré le très fort éloignement de sa hiérarchie et les rares ressources que celle-ci prodigue à l'équipement dont il a la charge : sérieux de l'accueil du public, maîtrise du fonds et des arrivées de livres, connaissance de son public et de ses limites sociologiques, production de données, questionnement personnel sur l'accès au livre et participation à des réseaux informels permettant de faire venir des livres à Kita depuis Bamako. Le bibliothécaire explique notamment qu'il peut faire venir des livres grâce à une connaissance travaillant au centre Djoliba de Bamako. Il s'agit bien sûr de livres achetés par un tiers et non par la bibliothèque. Le bibliothécaire semble ici totalement intégré dans le réseau informel qui permet aux lecteurs de Kita de faire venir des livres en l'absence d'une librairie généraliste. En ce sens, il nous semble que même dans la pénurie effective de livres, l'effet de filière joue. « Il y a du livre » à Kita et des « gens qui s'y intéressent » dans un mélange de pratiques professionnelles pauvres et de pratiques privées. Un peu plus tard, assis sous les manguiers du quartier de la basilique, nous voyons arriver vers nous une femme malienne qui distribue des brochures des Témoins de Jéhovah en langue française et, le temps de la discussion (en langue malinké), fait circuler un des ouvrages d'édification des Témoins⁵¹⁹. Celui-ci propose une réforme personnelle à base de problématiques, scénarios, micro-récits et prescriptions de bonne vie. L'apparition inattendue de cet ouvrage international et l'intérêt porté dans notre grin à son mode de construction comme aux conditions même de sa circulation (ici le pendant papier des prêches islamiques enregistrés) illustrent la diversité des enjeux que pose un livre. Ici, ce jour là, dans un quartier de Kita, *Les jeunes s'interrogent — Réponses pratiques* n'est pas traité comme un livre de propagande religieuse, mais comme un objet éditorial astucieux susceptible d'être mobilisé⁵²⁰ dans un autre contexte par des lecteurs motivés et instruits. La « famine de livres », dont la bibliothèque et tous les équipements similaires à Kita témoignent, apparaît sous un autre jour, à travers la figure du détournement intéressé.

Ouverture et pérennité d'une librairie de référence, Jamana à Ségou

Ségou est une des capitales historiques maliennes⁵²¹, sur les bords du Niger, à 240 kilomètres (6 heures de bus) de Bamako et un pôle culturel contemporain à composante touristique croissante, dont le Festival sur le Niger, créé et porté par une partie de l'élite locale, est l'expression. Chab Touré, ex-professeur de philosophie à l'Institut National des Arts, critique et écrivain, premier galeriste du Mali, installé en 2000 à Bamako, a quitté la capitale il y a deux ans et ouvert une librairie-café-galerie dans le centre-ville. La Fondation Yeredon, qui intervient dans différents domaines dont la santé, le développement durable et l'alphabétisation des adultes, a une activité régulière d'édition (la seule à notre connaissance en dehors de Bamako) et produit notamment les ouvrages d'Amidu

519 *Les jeunes s'interrogent — Réponses pratiques*. « Quand on est jeune, la vie peut être vraiment intéressante et passionnante. Nous vous souhaitons sincèrement d'en profiter. Que ce soit cependant d'une façon qui plaise à Jéhovah Dieu ! » 320 pages.

520 On veut notamment se le procurer et la Témoin de Jéhovah donne le nom du responsable local de l'Église à Kita.

521 La série malienne *Les rois de Ségou* en rend compte en 2011 sur l'ORTM.

Magasa⁵²². Avec 130 000 habitants en 2009 contre 105 000 en 1999, la ville de Ségou a connu une croissance annuelle plutôt modérée (2 %). L'ouverture prévue de la seconde université du Mali, retardée plusieurs fois, devrait renforcer prochainement la centralité culturelle de la ville. C'est dans cette perspective que la coopérative Jamana a ouvert en février 2010 une nouvelle librairie de référence à Ségou. Celle-ci est située sur le boulevard de ceinture, dans un bâtiment neuf très propre, facilement accessible en voiture et entourée d'autres commerces (notamment un petit cyber-centre tenu par un enseignant d'anglais d'une quarantaine d'années ; occupé à lire lors de notre entrée dans sa boutique, Seydou Traoré se forme à distance en ressources humaines/droit-économie et espère un développement rapide de son affaire). Vaste, lumineuse, la librairie Jamana de Ségou est bien visible et offre tous les signes d'un commerce formel. Les trois autres librairies-papeteries de Ségou ont, pour deux d'entre elles, plus de dix ans d'existence, la troisième a ouvert il y a trois ans.

Lorsque nous nous présentons à la librairie en février 2011, celle-ci est fermée. Les libraires tiennent au même moment un stand dans le Festival sur le Niger. En l'absence de la directrice, c'est un jeune libraire de 23 ans, Lassina Pléa, qui nous emmène à moto faire le tour du propriétaire. La librairie a ouvert en février 2010 et le bilan du premier exercice est très décevant : un chiffre d'affaires d'un million de CFA (1500 euros) avec des mois de 60 000 CFA (91 €), c'est à dire l'équivalent du seul salaire mensuel du jeune libraire (65 000 CFA). Si les ventes se concentrent en fin de mois (à la tombée des salaires), la librairie est restée quelquefois deux semaines sans vendre un seul livre. Ce qu'il indique des préférences des clients correspond aux éléments obtenus à Bamako : en ordre décroissant de vente, manuels scolaires, presse nationale et internationale, livres techniques et papeterie. Les ventes de livres jeunesse sont essentiellement des petites commandes d'ONG. Malgré son enthousiasme, Lassina Pléa ne peut réprimer une certaine déception. Le libraire regrette un certain état d'esprit du public malien vis à vis du livre – l'adjectif *négligent* est celui qui frappe le plus. Toutefois, il évoque dans la discussion des comportements croisés qui interrogent cette analyse par la négligence. Lorsque nous demandons si la librairie organise des événements, des animations pour attirer les lecteurs, le jeune libraire nous explique qu'il ne font pas d'animation, car cela « gâte les livres ». Les clients viennent demander qu'on leur prête les livres. À la remarque sur le prêt payant de livres qui existe aussi à Bamako et dans d'autres villes sur des ouvrages d'occasion, Lassina Pléa pointe le risque du photocopillage et du multiprêt. Nous sommes ici face à un paradoxe apparent né de la contradiction de deux logiques. Celle du livre formel qu'il faut protéger du mauvais usage (de l'usage négligent ou illégal) et qui a pour figure l'armoire ou la bibliothèque sous clef, vient tamponner la logique d'éducation populaire qui dirait exactement le contraire, c'est-à-dire qu'il faut créer (d'une certaine manière à n'importe quel prix, incluant la perte, le vol, la dégradation) le lectorat. C'est la problématique du « livre enfermé » (passage par une personne-écran, grillage, vitre, clef, etc) dénoncé à Bamako par

522 En explorant, par exemple, récemment la question de l'entrepreneuriat malien : *Une autre face de Ségou, anthropologie du Patronat Malien*, Amidu Magasa, en co-édition avec l'Harmattan, 2011.

« En fixant les regards sur Ségou, à travers le récit de vie de Bamadou, entrepreneur hors du commun, et d'autres figures légendaires de la Cité des Balanza, l'anthropologie du patronat malien et africain se révèle ici à la dimension culturelle de la complexité du rapport pauvreté/richeesse dans un espace qui offre l'opportunité de réussir partout dans le monde.

www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=33585

Brehima Sory Coulibaly, le directeur du centre de documentation Djoliba (entretien formel) et que l'on peut voir à l'œuvre, par exemple, dans des établissements scolaires (locaux de la bibliothèque rarement ouverts, confiés à une personne non motivée, ambiance mortifère : nombreux livres disponibles mais cahiers d'emprunts traduisant une très faible activité de la bibliothèque). La morale de ces observations est qu'il ne suffit pas d'avoir des livres pour que ceux-ci soient lus ou achetés. La logique de diffusion repose certes sur la logistique (l'équipement institué) mais bien plus sur les usages (les « prises » de la société) : l'équipement ne fait pas l'usage. Si *la librairie Jamana veut amener les gens à s'offrir des livres*, comme le dit aussi Lassina Pléa, la multiplication des usages proposés par les libraires, c'est à dire une sorte de pragmatisme commercial et exploratoire de la littérature locale, semble de nature à pouvoir créer une partie du lectorat actuellement absent : accès aux clients fidélisés des autres librairies, captation du (futur) public étudiant, interpellation de nouveaux publics.

La Caravane du Livre dans deux lycées du Grand Bamako

La Caravane du Livre et de la Lecture est un événement culturel transnational monté depuis 2004 par l'Association Internationale des Libraires Francophones⁵²³. Née en 2002, cette association professionnelle financée notamment par l'Organisation Intergouvernementale de la Francophonie a développé une Charte du libraire francophone⁵²⁴ adossée aux principes généraux de la librairie de qualité : professionnalisme, défense de la bibliodiversité, autonomie des choix du libraire, service de qualité à la clientèle par la recherche bibliographique, le conseil et l'animation, travail coopératif enfin dans les règles de l'interprofession. La Charte ne prend en charge, ni la question linguistique, ni la question du « transformel » (le lien entre librairie formelle et autres acteurs dits informels dans une société à moyens économiques réduits), pas davantage celle de la sous-scolarisation (globale ou genrée), trois questions dont nous avons précédemment vu la centralité dans le contexte de la filière du livre malienne. L'extension simple du régime français de la librairie indépendante de qualité pose ici un problème méthodologique et politique, car elle se fonde sur une égalité des conditions géographiques que la réalité dément constamment. Replacer le Mali dans ce réseau mondial des libraires francophones, c'est aussi rapidement se rendre compte que l'Afrique, et plus précisément l'Afrique de l'Ouest, est la zone centrale du projet de l'AILF par le nombre de ses adhérents. En centrant sur cette zone « africaine », nous trouvons une répartition transcoloniale classique fondée sur la présence de la langue de colonisation devenue « langue étrangement nationale » et une concentration afropolitaine des libraires adhérents dans les capitales respectives. Seuls la RDC (pas d'adhérent à Kinshasa), l'Algérie et dans une moindre mesure le Maroc et la Tunisie, mais aussi le Cameroun (bicéphalie Yaoundé/Douala) présentent une dispersion significative. Les six libraires maliens adhérents sont tous à Bamako.

Créée en 2004 dans quatre pays ouest-africains (Togo, Burkina Faso, Bénin et Côte d'Ivoire), élargie en 2005 à huit pays (Bénin, Burkina Faso, Côte d'Ivoire,

523 « L'Association Internationale des Libraires Francophones a été créée en 2002 au Salon du livre de Paris, dans le prolongement d'un colloque organisé lors du Sommet de la Francophonie de Beyrouth. Elle est née d'une demande des libraires, répartis aux 4 coins de la planète, souvent isolés, souhaitant constituer un réseau de professionnels et par là même, faciliter la circulation et la diffusion des livres dans l'espace francophone. » www.librairesfrancophones.org/rubrique.php?id_rubrique=2

524 http://librairesfrancophones.org/IMG/pdf/Artwork_francophonie_inside-3.pdf

Mali, Niger, Nigeria, Sénégal et Togo), la Caravane du Livre est en réalité l'événement public majeur de l'AILF. Projet itinérant pour amener les livres aux lecteurs, dans et hors la capitale, la Caravane du livre et de la Lecture au Mali peine à sortir du grand Bamako. En 2010, la Caravane utilise le wagon-bibliothèque et fait deux sessions le long de la voie Bamako-Kayes en première région. En 2011, la Caravane concerne huit lycées de Bamako et de deux villes de banlieue, Kati et Kalaban-Coro. Tous les lycées retenus participent au nouveau dispositif franco-malien des PELF, les Pôles d'excellence de la langue française. Dans une observation distanciée, la Caravane apparaît comme un dispositif de défense de la francophonie centrée sur les points hauts du parler français malien et les institutions françaises. Ce dispositif permet une certaine émulation publique (faire événement), la rencontre des acteurs professionnels de la filière (faire champ), une mise en scène de productions d'auteurs maliens et français à des prix bonifiés (faire opportunité). *Au Mali, les coordinateurs de la Caravane [2005] Awa Bahou (librairie Edilac) et Amadou Bah (librairie Bah) ont souhaité associer la lecture au jeu : « Nous avons organisé un Défi Lecture au Lycée Massa Makan Diabaté qui a regroupé six établissements. Le concours consistait à lire correctement des passages de roman sélectionnés à l'avance et de vivre le texte ». [...] « les visiteurs ont aussi découvert des titres d'auteurs africains maliens jusque là inconnus. Nous avons rencontré un auteur burkinabé d'origine qui avait décrié le manque de son ouvrage « Loin de mon village c'est la brousse », édité chez Vents d'ailleurs. Grâce à la Caravane du livre, son ouvrage était au Mali à 5000 F CFA (7,62 euros) au lieu de 13775 F CFA (20,99 euros) prix public » [...] « les prix fixés lors de la Caravane variaient entre 1000 F CFA et 2000 F CFA pour la littérature, ce qui était du jamais vu à Bamako ».*⁵²⁵ Devant un dispositif bamakois, le chercheur peut tenter de faire parler l'événement d'une autre manière : questionner les inégalités scolaires à l'intérieur de la capitale et le rapport différencié à la « langue étrangement nationale ».

Nous avons assisté à deux interventions publiques de la Caravane 2011, ainsi qu'à la soirée de clôture organisée à l'attention des partenaires à la fin de la semaine. Seul observateur français dans ces deux interventions de la Caravane en lycée, nous avons sollicité la collaboration d'un partenaire malien pour filmer en vidéo celle du lycée de Kalaban-Coro, banlieue sud-ouest de Bamako, afin de minimiser les effets de notre présence d'observateur. Le lecteur est invité à consulter des extraits de cette vidéo (93 minutes, en annexe électronique) pour apprécier par lui-même le dispositif proposé aux lycéens et aux enseignants, et l'interprétation qu'ils en font – [document 110](#).

Document 110 : la Caravane du Livre 2011 au lycée de Kalaban-Coro

Reportage vidéo en annexe électronique.

17 février 2011 en après-midi – images Saloum Tabouré.

Le jeudi 17 février 2011 au matin, notre première session a lieu au lycée Massa Makan Diabaté dans le quartier de Bako-Djikoroni. Le lycée Diabaté est l'un des plus grands du Mali avec plus de 3000 élèves (et même 4000, il y a quelques années, avant l'ouverture de nouveaux établissements dans la capitale). Des centaines de deux-roues (vélos et petites motos chinoises) balisent l'entrée de

⁵²⁵ Extrait de « *Pour m'évader et découvrir le monde, je lis* », témoignage autour de la Caravane du Livre 2005 - www.librairesfrancophones.org/rubrique.php3?id_rubrique=84

ce vaste espace aéré situé en pleine ville. En face, une petite librairie-papeterie scolaire et quelques tags signalent l'établissement. Didier Dambélé, l'enseignant responsable des activités culturelles, nous montre la bibliothèque inscrite dans le PELF, qui est pleine d'élèves au travail. Dehors, la session de la Caravane se met en place sous des préaux métalliques : installation des tables de livres, tables pour le jury, de chaises, d'un système-son pour les lectures, de groupes d'élèves spectateurs (entre 100 et 200), préparation des élèves candidats (une dizaine). Le concours de déclamation est précédé de plusieurs allocutions brèves : un enseignant (classique), un animateur de la Caravane (dynamique), Didier Dambélé qui a préparé et présente les élèves. Le jury d'enseignants (tous des hommes) où les plus anciens professeurs sont mis à l'honneur, est assis en face des élèves et réénonce les critères d'appréciation (diction, prononciation, force, respect de la ponctuation, etc) pour cette lecture d'un poème d'Alfred de Musset. Pendant ce temps, de nombreux élèves consultent les tables de livres à prix bonifiés tenues par deux libraires de Bamako sans que nous observions d'achats significatifs.

L'après-midi, la Caravane se déplace dans la commune voisine de Kalaban-Coro, un autre grand lycée, vaste et arboré, presque aux limites morphologiques de l'agglomération. Vers 14 heures 30, les quatre libraires du matin sont là (trois femmes et un homme), la sono est installée, mais les élèves tardent à venir et ne s'approchent guère des tables de livres, deux enseignants achètent chacun un manuel de géographie. Peu à peu, les élèves se rapprochent, par paliers, et les conditions du concours de lecture-déclamation sont réunies (préparation du jury enseignant et des élèves candidats). Ce temps d'attente permet de discuter avec l'un des libraires (Edilac) qui explique qu'il tient régulièrement des tables de livres dans les établissements scolaires, mais qu'il vend bien mieux en collège et primaire (et pas du tout en lycée), car, dit-il, les enfants « vont aller emmerder les parents à la maison jusqu'à ce qu'ils leur donnent l'argent pour le livre » (*L'épopée de Soundjata* éditée par Donnya est prise comme exemple) - vidéo, à partir de 5'. La table de livres affiche à parité des livres produits en Afrique (Mali, Côte d'Ivoire, Sénégal) ou en France, offre mélangée de scolaire, de sciences sociales et de fiction. La musique variété-*rap-électro* est maintenant très forte, l'animateur de la Caravane harangue les élèves en français et en bamanankan (contrairement au lycée du matin, où aucun adulte ne l'a utilisé), accueille le proviseur et les autres personnels, parle de l'amour des livres, de la lecture et s'échine à amener les élèves vers les tables de livres dans une grande leçon de morale – vidéo, à partir de 16'. *Eh, tu sais, l'élève le plus nul, tu sais, tu sais qui il est, c'est celui qui n'aime pas lire, c'est celui qui n'a pas de livres, c'est vrai, oui ou non ? ... C'est vrai [...] Je sais que vous n'avez pas d'argent, mais vous avez des yeux quand même pour les regarder, mais si vous ne regardez pas, cela voudrait dire que le livre, ça ne vous intéresse pas, la lecture, ça ne vous intéresse pas, être curieux dans la vie, ça ne vous intéresse pas. Alors qu'est-ce que vous deviendrez demain, aujourd'hui, vous êtes au lycée, demain, vous sortirez du lycée pour aller dans les grandes écoles, là-bas aussi vous sortirez mal, vous serez de mauvais, pas élèves, quand vous finissez avec l'école et qu'à l'école on n'a pas bien appris, on devient un mauvais fonctionnaire et là c'est grave, si vous sortez dans votre ville comme chirurgien et un mauvais chirurgien devient un boucher et au lieu d'enlever les microbes, vous, vous enlevez la vie, ça, c'est pas bon, hein.*

Comme le matin dans le lycée à Bamako, le jury du concours (ici présidé par le proviseur) est entièrement masculin alors que les candidats sont majoritairement des filles (5 sur 7) – vidéo, à partir de 27', l'animateur. *L'essentiel, c'est d'écouter*

ces jeunes gens, qui vont nous faire, la lecture, ben il faut applaudir pour ces gens, déjà accepter de lire devant un public, c'est déjà gagné, c'est pas n'importe qui qui peut le faire, c'est vrai qu'on lit souvent, mais lire devant le public, ce qu'on appelle la lecture à haute voix, ce n'est pas quand même gagné, mais déjà le courage en vaut quelque chose et merci, merci à vous tous et on passe le micro à monsieur le Proviseur. Le proviseur tient à la suite un discours de l'excellence du lycée public dans la commune de Kalaban-Coro (faire de vous une tête bien faite et non une tête bien pleine, pour être au rendez-vous du troisième millénaire). La lecture démarre, premier candidat, un garçon en 11^{ème} SHS - vidéo, à partir de 36' - une lecture rugueuse et heurtée, aussitôt suivie d'un gros jingle musical auquel réagissent de nombreux élèves. La candidate suivante efface brillamment cette impression de fragilité. Nous comprenons à la fin des lectures que le poème tragique, pacifiste et panafricain lu par les élèves est un texte écrit par le proviseur du lycée lui-même, l'animateur le révèle et lui propose une explication de texte - vidéo, à partir de 57'.

Monsieur Balaga, je suis très touché par ce que j'ai entendu et je sais que c'est écrit par vous [...] Un mot par rapport à cette Afrique, par rapport à cette jeunesse [...] Le proviseur, qu'est-ce qu'il veut dire réellement aux jeunes dont il a la garde aujourd'hui, dans sa vie.

- Merci, chers caravaniers, chers élèves, chers collègues professeurs, comme je l'ai dit tantôt, nous sommes la vitrine de la culture dans la commune de Kalaban-Coro, et le caravanier l'a dit, les enfants constituent l'avenir de demain, c'est vous qui devez assurer la relève, c'est pourquoi nous voulons que vous soyez compétitifs, que vous soyez au rendez-vous du troisième millénaire. Être au rendez-vous du troisième millénaire, ça veut dire quoi ? Être excellent, le monde a horreur de la médiocrité, il faut travailler; le salut de l'homme réside dans le travail, le travail ennoblit l'homme, lui confère la noblesse et la dignité. Le poème s'intitule « Étranger », vous voyez, nous sommes dans un monde turbulent, le vent de la perestroïka a soufflé, regardez en Tunisie, en Égypte, en Libye et ailleurs, le vent de la démocratie a soufflé, mais l'Afrique qui est en ébullition, qui est en train de faire son petit chemin pour la démocratie, est en proie à beaucoup de difficultés et c'est partout la guerre, le tribalisme, la haine, le racisme, la xénophobie. Pourquoi « étranger », l'étranger, ce peut être celui qui vient d'ailleurs, l'Occident, mais l'étranger, ce peut être l'enfant qui vient au monde et dans un monde en putréfaction, dans un monde chaud, en proie à la guerre, donc, ce poème, c'est pour dire que la haine, le racisme, la xénophobie, la violence, la guerre sont des valeurs négatives que nous devons bannir. Le développement ne peut se faire que dans la paix. Donc la paix constitue l'aspiration de tout peuple et sans la paix, rien n'est possible. Donc comment bâtir la paix, ; le travail, c'est par le travail que le monde peut être heureux, la guerre la haine ne mènent nulle part, il faut l'amour, il faut l'entente, il faut la paix, voilà le message que je voulais aux enfants.

- Merci, merci monsieur le Proviseur, monsieur le poète, monsieur l'écrivain, monsieur le Tout-tout-tout, voilà, le temps que, donc, maintenant, un, deux trois, silence, on écoute ...

Enfin, le proviseur lit son propre poème. Puis, le jury se retire. L'animateur reprend son dialogue encourageant-moqueur sur le thème de *Vous avez eu peur des livres* (les tables n'ont reçu que quelques rares visites en début de session) et *Il faut fouiller dans les livres*, et recommence peu à peu à mélanger français et

bambara. *Non, il faut un peu de courage, le bac, ça ne s'acquiert pas comme ça...Y a pas qu'avec l'argent, c'est fini. Non, non, l'argent ne peut plus avoir le bac, c'est fini, à partir de l'an passé, même si tu es multimilliardaire, tu peux pas avoir le bac avec de l'argent parce que c'est le mérite* (vidéo, 65'). Son passage au bambara correspond aussi à des parties beaucoup plus jouées et contées – il est bien plus animateur en bambara. Il met au vote des élèves le choix entre une de ses histoires et la musique de Didier Cyrille le DJ (*Celui qui ne se lève pas n'ira pas au Paradis*). La Caravane du Livre se transforme en une session de danse pour gagner un livre et dans une inversion curieuse, c'est un garçon qui gagne l'ouvrage mis en jeu, alors que dans le concours de lecture, il n'y a que des gagnantes. Le proviseur – vidéo, 79' - *Voilà les lauréats, attention, les garçons, nous n'avons que des filles, hein, la balle est dans le camp des garçons, les filles sont à l'honneur ce soir, je ne suis pas misogyne, mais, attention les garçons, attention les garçons, mumh, réveillez-vous hein, les femmes sont plus nombreuses que nous, si elles ont le pouvoir, elles vont nous écraser, merci, ça c'était pour plaisanter, vraiment, les filles qui ont été choisies l'ont été sur la base de critères bien définis, franchement, sans complaisance, elles méritent leur rang, donc, ensemble nous allons leur dire toutes nos félicitations, voilà, merci.*

Les deux sessions de la Caravane montrent plusieurs éléments de différenciation scolaires au sein de l'agglomération bamakoise. Le matin, un grand lycée de la capitale, où l'on a bien plus de deux-roues et même une librairie scolaire, où l'on parle mieux français et où l'on est plus proche du livre, et où l'on tient aux enfants un discours de l'excellence scolaire (et non sociale) ; L'après-midi, un grand lycée de banlieue qui se perçoit, via son proviseur et l'animateur (pourtant quasi-invisible le matin) comme un élément structurant à la fois de la ville de banlieue (« vitrine de la culture à Kalaban-Coro ») et de la méritocratie scolaire comme base de l'excellence sociale (la valeur travail dans un projet progressiste). À Bamako, on a lu Alfred de Musset sous la supervision d'un groupe de professeurs, on a beaucoup manipulé les ouvrages et on construit la session uniquement en « langue étrangement nationale » sans jamais mentionner la corruption ; à Kalaban-Coro, les élèves ont déclamé un poème progressiste du proviseur, que celui-ci a ensuite explicité, les tables de livres sont restées désertes et lointaines, l'animateur s'est souvent relancé en bambara et dialogué avec les élèves sans faux-semblants, les questions de la corruption et du genre ont été signifiées directement aux élèves par les adultes ; le son et la danse ont imprégné la session. On peut lire deux cultures scolaires d'établissement liées à des positions socio-spatiales différentes dans l'agglomération bamakoise : la banlieue est un espace scolaire original et enrichit l'opposition simpliste entre capitale et province. Concernant le rapport au livre, des éléments tant sur l'offre que sur la réception de celle-ci montrent le caractère hétérogène et sur-mesure des actions pouvant s'adresser aux publics jeunes. Prise pour elle-même, la Caravane du Livre et de la Lecture, au delà de sa pertinence propre liée à l'émulation des meilleurs élèves et une baisse des prix sur un stock défini de livres, montre les limites dans une approche de la lecture au Mali par la francophonie. Une action consistante vers et par la librairie ne peut limiter son champ d'intervention socio-spatiale aux seuls secteurs déjà les mieux dotés scolairement et économiquement, ni faire l'économie d'une réflexion sur le plurilinguisme au moment où l'école malienne se relocalise partiellement dans ses langues nationales. Enfin, la trace vidéo documente certainement la vraie difficulté de scolariser toute une population dans une langue non maternelle et pour tout adolescent d'être scolarisé dans une « langue

étrangement nationale » ; le cap individuel ou collectif à franchir est très supérieur à la « normale » et il y a bien là quelque chose qui relève d'un allongement transcolonial de l'effort pour les acteurs en formation.

Des outils publics disparus, une organisation déficitaire des systèmes de diffusion

Sans tomber dans la mythification de la Première République malienne chère à certaines personnalités historiques du Mali et à une possible doxa républicaine, les preuves de l'existence des outils d'une première filière moderne du livre dans le Mali indépendant existent : une création progressive, limitée, mais certaine, d'envergure nationale, a continué son développement au-delà même du coup d'état militaire de novembre 1968. Fondée sur une utopie culturelle d'obédience socialiste, cette filière publique du livre pourtant inachevée a été détruite et privatisée. Détruite, elle l'a été par le développement de la corruption, du baroque et de la censure sous la dictature. Privatisée, elle l'a été, à partir des années quatre-vingt, sous l'injonction de la politique d'ajustement structurel et des bailleurs internationaux. Des traces de cette période d'appauvrissement de l'État, acteur culturel central, demeurent comme l'affaire de la privatisation des EDIM, Éditions Imprimeries du Mali, en 1991, juste après la chute de Moussa Traoré. Cette privatisation constitue un archétype des privatisations de la PAS permettant la dotation initiale à un coût préférentiel (quoique obtenu illégalement) du futur premier acteur d'un secteur d'activité quelconque d'un pays. Il s'agit ici du groupe Tomota/Graphique industrie devenu pendant vingt ans le leader de l'imprimerie-édition privée du Mali aux dépens d'un collectif d'imprimeurs plus petits. Juridiquement, l'affaire n'est pas close, mais n'évolue plus – document 111. Le groupe d'Aliou Tomota a continué dans cette économie de la privatisation en rachetant en 2005 pour 9 milliards de CFA (13,7 millions €) l'Huilerie cotonnière du Mali (Huicoma) sans réussir à retrouver un équilibre financier et gérant, avec le soutien politique et financier de l'État, un long conflit social. Selon l'entrepreneur lui-même⁵²⁶, Edim-Graphique industrie a financé les pertes de Huicoma depuis 2005, et, ajoutent certains de nos interlocuteurs, aux dépens de la bonne gestion de la partie édition-imprimerie du groupe.

Cession des Éditions et Imprimerie du Mali (EDIM): Le Groupement des imprimeurs dénonce la forfaiture du gouvernement.

C'est une affaire vieille de plus dix-huit ans qui oppose le Groupement des imprimeurs à Graphique Industrie à propos de la cession des Éditions et Imprimerie du Mali (EDIM). Rappel des faits. Suite à l'appel d'offres international lancé par l'État malien pour la reprise des actifs des Edim, deux soumissionnaires avaient postulé. Il s'agit du Groupement des Imprimeurs et Papetiers du Mali et Graphique Industrie. Après ce dépouillement, Graphique Industrie, qui présentait la meilleure offre technique, a été désigné comme adjudicateur provisoire. Le dépouillement des offres a-t-il été fait de façon régulière et impartiale ? Est-il objectif de privilégier l'offre technique par rapport à l'offre financière ? Comment peut-on apprécier la technicité d'une société qui n'a pas encore démarré ? "On peut conclure qu'il y a eu braderie" [...]

526 www.jeuneafrique.com/Articles/Dossier/ARTJAJA2615p068.xml0/mali-interview-coton-agro-industrieliou-tomota-l-huilerie-cotonniere-du-mali-peut-etre-rentabilisee.html

À l'époque, plusieurs rapports avaient démontré que l'appel d'offres international sur la cession des Edim était entaché de beaucoup d'irrégularités. Des termes de référence et critères de notation ont été définis à trois jours de l'ouverture des plis sans que cela ne fasse l'objet d'une publication. "Dans leur contenu, ces termes de références" comportent des lacunes graves dont la plus importante est sans doute l'absence d'objectifs précis à atteindre aux plans technique et financier. Cela s'est traduit notamment par le fait que l'offre financière faite par celui qui a été désigné comme adjudicataire provisoire (130 millions de CFA) est largement inférieure à celle du soumissionnaire malheureux (405 millions de CFA). On peut conclure qu'il y a eu braderie même si, par la suite, le ministère du Plan a renégocié avec l'adjudicataire pour ramener son offre à 294 millions de CFA, montant qui est encore inférieur à la valeur réelle de l'actif des Edim, estimée à 300 millions", avait souligné le ministre - contrôleur général d'État de l'époque, Konimba Sidibé, en octobre 1991, dans une correspondance adressée au Premier ministre, Soumana Sacko.

"Il est indéniable que la décision du ministre de l'Économie et des finances, Monsieur Bassary Touré, de ne pas remettre en cause les résultats des travaux de la sous-commission de dépouillement des offres de reprises des Edim est entachée d'illégalité.[...]

Dans son arrêt n°61 du 9 juillet 1992, la section administrative de la Cour suprême, saisie par le groupement des imprimeurs, avait annulé la lettre n° 0588/MEF-CAB du 7 septembre 1991 relative à l'adjudication définitive des Edim à Graphique Industrie et Associés. En application de cet arrêt, le ministre de l'Économie, des finances et du plan de l'époque, Mahamar Oumar Maïga, avait saisi par la lettre n°00765/Mefp-Cab du 03 septembre 1992 le président directeur général de Graphique Industrie, lui demandant d'arrêter toute activité au sein des Edim.sa. Depuis lors, aucun gouvernement n'a réussi à faire respecter cet arrêt.

Document 111 : la privatisation des EDIM en 1991

Extraits de Chiaka Doumbia, *Le Challenger*, 15 décembre 2009

Il est malaisé, à postériori, de reconstituer une géographie détaillée de l'action étatique. Avec une archive fragile, un long travail d'enquête orale auprès d'anciens témoins et acteurs de la filière serait nécessaire. Dans la suite de notre raisonnement, nous posons ici comme hypothèse que la destruction-privatisation de la filière publique du livre au Mali a entraîné une série d'effets contradictoires, liés aux contraintes et à la vitesse. Dans le cadre général de l'effervescence de la société malienne, la croissance du milieu lettré a profité du vide ainsi laissé par l'État déflaté et permis de créer de nombreuses maisons d'éditions indépendantes et de publier toutes sortes de livres. Mais nous avons vu également que l'État était revenu vers ces éditeurs via le marché du livre scolaire et d'une certaine manière contrôlait économiquement les nouveaux éditeurs maliens par la commande publique de manuels scolaires. Nous avons observé également que le journal gouvernemental *L'Essor* était aujourd'hui l'un des rares véritables journaux nationaux du Mali et avait notamment résisté aux événements révolutionnaires de 1991, qui auraient pourtant pu l'emporter. Mais ces progrès indéniables comme cette persistance d'une intervention publique significative ont été affectés par la destruction des outils de diffusion. S'il a été plus ou moins facile de créer des journaux ou des maisons d'édition indépendante, créer des réseaux de diffusion, au Mali comme partout ailleurs dans le monde, est bien plus difficile. En effet, les actes éditoriaux requièrent certes du réseau (drainer les auteurs, les techniciens de la filière) et différentes sortes de capital, mais ils s'incarnent (voire s'indurent) souvent dans un lieu central, un pôle ou centre lettré dont Bamako est un bon exemple africain. Cette polarisation-capitale résout bien des problèmes. Toute

autre et bien plus complexe est la construction d'un système économique et logistique permettant d'accéder à l'ensemble du marché national, surtout si celui-ci présente des éléments significatifs de variabilité interne. Le problème des manuels scolaires et des clefs de répartition fournies (en retard et avec des erreurs) par le Ministère de l'Éducation a déjà illustré cette difficulté à diffuser partout au Mali dans des points pourtant bien repérés de la structure administrative. Mahmoud Sidibé, le directeur exploitation et marketing de la coopérative multimédia Jamana, nous a permis d'accéder aux chiffres de diffusion du journal *Les Échos* – [document 112](#) - et de comprendre un positionnement professionnel consistant. La structure moyenne de diffusion des *Échos* s'établit comme suit.

	Bamako	Régions	Total
Abonnements	230	346	577
Petits vendeurs	614		
Librairies et hôtels	63		
Non précisés		366	
Total	907	712	1619
En %	56%	44%	100%

Document 112 : la diffusion du journal *Les Échos* en 2011

Données Mahmoud Sidibé, Jamana.

À Bamako, les journaux sont récupérés par les petits vendeurs, tôt le matin, en centre-ville, près des anciennes Edim. Ils sont au nombre de 55 et prennent des lots de taille très variables, de 3 à 80 exemplaires. 31 vendeurs en prennent moins de 10, 11 en prennent 15 et plus. La dispersion est assez grande. Même si la fiche de répartition que nous donne Mahmoud Sidibé est pré-remplie avec le nom de tous les vendeurs, il n'y pas de contrat écrit et le directeur nous donne les chiffres de vente de mémoire. Les vendeurs ont une carte, un droit de retour, touchent 20 % sur chaque exemplaire vendu (soit 60 CFA sur les 300 du prix public) et les comptes sont faits tous les jours, sur place, entre 4 et 6 heures du matin. Pour la province, Jamana sert *Les Échos* dans 17 villes, toutes chefs-lieux de cercles (sur 49) en utilisant les compagnies de bus privées et la BNDA, une banque malienne qui permet aux vendeurs de payer par virement leur part des exemplaires effectivement vendus chaque semaine, après avoir établi l'état des ventes. Les invendus sont repris. La diffusion moyenne des *Échos*, l'un des trois plus grands journaux maliens, est donc inférieure à 2000 exemplaires. À l'autre bout du champ, la masse des petits journaux évoqués avec Tiégoum Boubèye Maïga ou Oumar Diawara, vend et diffuse dans des registres bien moins significatifs : tirages nettement inférieurs à 1000, rares sorties de la capitale. Ce volume de vente, réduit numériquement et spatialement (entre quelques centaines et quelques milliers, majoritairement dans la capitale) traduit-il une faible sensibilité malienne à ce média ou un état transitoire tout à fait compatible avec la normalité « sous contraintes et à toute vitesse », intégrant aussi la radio (zone d'intraduction de la presse en langues nationales), le web (qui redouble la presse francophone et le téléphone (qui double le *grin*) ? Retrouver les tirages du moment révolutionnaire

est-il un objectif pertinent et utile ?

Mahmoud Sidibé évoque avec déception les petits vendeurs de journaux, qu'il trouve peu efficaces, car, dit-il, ils n'ont pas de formation, pas d'objectifs et sont trop dans la multi-activité. Seuls les spécialistes en vivent vraiment. Les expériences récentes qu'il a tenté parallèlement pour le livre n'ont pas répondu à ses espoirs : trois jeunes « démarcheurs » pris en stage pour travailler la vente à domicile dans leurs réseaux familiaux et amicaux. Très peu de ventes, en fait zéro vente, me dit Mahmoud Sidibé. Découragés, les jeunes, pourtant rémunérés et défrayés ont arrêté. Il n'est pas tendre non plus avec les libraires par terre et fait surveiller les étals : en 2008, il a découvert une édition pirate d'un manuel Jamana Dictées/questions pour le DEF fabriquée en Chine et vendue 1000 CFA au lieu de 2500. Ce commercial dynamique, qui dit être peu dans son bureau, car un commercial, ça bouge, sait que de nombreux Maliens vont en Chine et qu'un risque de piraterie existe maintenant de ce côté là. Mahmoud Sidibé m'explique que le « livre Jamana » (entendre ici le manuel scolaire acheté par le Ministère de l'Éducation) finance les 12 « radios Jamana ». Le système Jamana est donc complexe, multimédia mais appuyé sur le manuel scolaire, centré certes sur Bamako, mais arrivant à rayonner bien au-delà, via ses radios et son journal, moins par les librairies. L'exemple de la librairie de Ségou a montré les difficultés à faire vivre un nouveau point de vente. Jamana est donc à la fois une réussite en terme de diffusion nationale et une entreprise confrontée à de gros problèmes d'élargissement de ses marchés et d'accès à ses clients potentiels. Des réseaux de diffusion autrement plus efficaces existent. Le téléphone portable s'affranchit des contraintes du téléphone filaire jusqu'au plus lointain des villages et laisse aux acteurs le choix de la langue ; le PMU malien, avec 406 points de vente dans 44 localités, nous a été signalé à plusieurs reprises comme étant en mesure d'accéder très loin en brousse, dans le tissu villageois et donc rayonner très au-delà de l'hyper-centre bamakois dont il envahit l'espace public.

33/ 2012, Mali, année zéro

Il en est du chercheur comme du lecteur, la tentation d'entrer dans le registre de l'aménageur est toujours puissante. Il faut y résister pour ce qu'il ne nous appartient pas de faire. Dans sa tradition, l'aménageur est celui qui construit et met en œuvre des politiques dans le territoire. Aujourd'hui, il met souvent en œuvre des partenariats public-privé, voire des politiques totalement privées. Beaucoup de ces politiques publiques, notamment dans le domaine de la culture et de la littérature, recherchent la production de valeur autre que culturelle ou artistique : l'éducation de la nouvelle génération, la fabrication de la nation, la création de nouvelles ressources économiques, l'attractivité. Dans un contexte où l'offre publique structure certains segments et en ignorent d'autres, les acteurs non étatiques participent à ce que le psycho-sociologue Christophe Dejours appelle la résistance du réel et qui est, pour lui, la véritable nature du travail. *Travailler, c'est combler l'écart entre le prescrit et l'effectif. [...] Le chemin à parcourir entre le prescrit et l'effectif doit être chaque fois inventé ou découvert par le sujet qui travaille.*⁵²⁷ Nous parlons alors des politiques publiques au Mali, de leur absence et de la « résistance » que les acteurs produisent en interprétant le réel de l'État et celui des autres modes d'organisation de la société. Chab Touré, l'ancien professeur de philosophie de l'INA, nouveau libraire-galeriste de Ségou, nous dit⁵²⁸ combien l'État malien n'est pas compétent en matière culturelle, ne finance pas la culture (des États étrangers le font à sa place, dit-il) et en même temps veut contrôler les événements, tandis que les trois-quarts de son budget sont absorbés dans le fonctionnement de ses quelques grandes institutions culturelles. L'exemple du système éducatif montre que lorsque l'État investit fortement (un quart de son budget), il le fait néanmoins dans des conditions très insatisfaisantes. L'écart entre le prescrit et le réel est énorme.

Dans un premier temps, nous exposons la distance qui sépare crise et souveraineté. La vitesse de libération de la société malienne de la sujétion transcoloniale a été fortement ralentie dans les années quatre-vingt (dictature, ajustement structurel). À travers la figure du double gouvernement à distance, l'examen de la situation scolaire et de la corruption systémique montre comment des régulations peuvent se mettre en place quand le désordre devient maximal et approche le non-sens. L'hypothèse d'une nouvelle année zéro du Mali est ouverte.

Dans un deuxième temps, en référence à cette abondante littérature internationale qui ne connaît pas les acteurs au travail, nous voulons montrer que les acteurs constituent réellement le marché de la littérature. Le marché seul n'existe pas. Un marché malien opératoire repose sur les acteurs réels, leurs qualités linguistiques, leurs usages formels et informels, extra-ordinaires et ordinaires, à Bamako et dans les cercles. Ici, nous semble devoir être négociée la distance à la croyance littéraire à l'intérieur même du Mali-PMA (le Mali de l'envers) et ce que nous pourrions appeler le Mali-France (le Mali de l'endroit).

Dans un troisième temps, nous développons une approche scalaire. Il s'agit d'abord de questionner la protection du marché national malien et les dispositifs qui lui assureraient en particulier une relation équilibrée avec le marché français. Nous sommes là dans l'échelle nationale dans sa composante bilatérale. À travers le potentiel linguistique, la décentralisation malienne, comme la socialisation sous-

527 Christophe Dejours, 2009, *Travail vivant 2. Travail et émancipation*, 2009, pages 20 et 21.

528 Chab Touré, 2007, L'argent de la culture au Mali, *Africultures* et entretien formel.

www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=5826

régionale laissent entrevoir un potentiel de développement aux deux échelles concernées : au village, dans l'association de parents d'élèves, le comité de gestion, le réseau d'expatriés ; dans la sous-région, par des réseaux familiaux et professionnels, des programmes multilatéraux de l'UEMOA.

331. Crise et souveraineté

La République du Mali est l'un des États les plus pauvres du monde selon les classements internationaux. Son IDH (0,309) le place au 160^{ème} rang sur 169 pays renseignés. Le détail des données assemblées par le PNUD⁵²⁹ permet de mesurer la contribution du système éducatif à ce mauvais classement : taux d'alphabétisation des adultes (15 ans et plus, données 2006) 26,5 % ; taux brut de scolarisation (rapport population inscrite en primaire et secondaire avec la population attendue, données 2007) 46,9 ; pourcentage des dépenses éducatives dans le PIB (courant et capital, données 2008) 3,8 ; pourcentage de personnes utilisant internet, données 2008) 1,6 ; durée moyenne de scolarisation (des adultes de 25 ans et plus, données 2010) 1,4 année ; durée attendue de scolarisation (nombre d'années de scolarisation d'un enfant, si le taux de scolarisation restait stable tout au long du parcours, données 2010) 8 années. Un autre indice important dans notre domaine d'étude concerne les déséquilibres de genre, les fortes valeurs de cet indice indiquant de fortes inégalités homme/femme. Calculé à partir de données sur la santé de la reproduction, l'autonomisation et le marché de l'emploi, l'indice de genre classe le Mali (0,799) à nouveau à la 160^{ème} place sur 169 pays renseignés. *Le Mali fait partie des pays à faibles revenus*, explicite la fiche programme-pays 2008-2012 du PNUD⁵³⁰. *Pour 2005, le Revenu National Brut par habitant est estimé à 380 \$. 59.3% de la population vit dans la pauvreté, la pauvreté extrême touchant 21% d'entre eux. Malgré des efforts importants entrepris pour faciliter l'accès aux services sociaux de base, la réduction de la pauvreté a été faible au cours des dix dernières années (0,3% par an en moyenne). Les indicateurs du Mali restent bas, en particulier dans le secteur de la santé avec un taux de mortalité infantile de 113 pour 1000 et un taux de mortalité maternelle de 577 pour 100 000 naissances vivantes.* Dans ce contexte très déficitaire, le Mali se trouve fortement concerné, tant par l'aide des agences du système des Nations Unies et celle des pays donateurs, dont plusieurs l'ont expressément ciblé dans leur programme (Canada, Pays-Bas), que par une forte activité des ONG.

L'aide internationale et le contrôle local de l'extraversion

Le Mali fait partie de l'espace privilégié de l'action développementaliste et humanitaire⁵³¹. Mais ces ressources apportées par les partenaires techniques et financiers (PTF) et les ONG apparaissent comme quelque chose qui vient

529 <http://hdrstats.undp.org/fr/pays/profils/MLL.html>

530 http://www.undp.org/ml/images/stories/pdfdocs/docbase/descriptionCPD_programmepays.pdf

531 « L'aide extérieure occupe une place de plus en plus importante dans le financement de l'éducation. En effet, en 2008 les appuis extérieurs représentaient 32 % des dépenses totales d'éducation alors qu'il n'était que de 19 % en 1998 et seulement 10 % en 2001. Depuis 2004, ils représentent en moyenne le tiers des dépenses totales du système », Document de travail de la Banque Mondiale n° 198, 2010, *Le système éducatif malien, analyse sectorielle pour une amélioration de la qualité et de l'efficacité du système*, Département pour le développement humain de la région Afrique, page 5.

« de nulle part » et qui aurait dans le corps social malien, selon Chab Touré, l'allure d'un « argent fou⁵³² ». Obscur au plus grand nombre, l'argent de l'aide est difficile à intégrer par les acteurs de base exclus de ces projets scalairement hors d'atteinte. La lecture des rapports institutionnels ou associatifs dédiés met en lumière le jargon de l'aide internationale. Un véritable sociolecte, dont les Maliens peuvent avoir une certaine idée en regardant les programmes d'information de la télévision d'État : une novlangue aux nombreux acronymes inconnus et modes éphémères. Cette remarque sur « l'argent fou » des PTF (ou sur d'autres variantes, locales et humoristiques, du foisonnement parfois cocasse des ONG, « le régime ONG ») rejoint le sociologue Jean-François Bayart quand il affirme la mondialisation de l'Afrique et depuis bien longtemps, une relation du *dedans* au *dehors* dont les classes dirigeantes africaines auraient justement utilisé le potentiel pour produire ou reproduire leur propre pouvoir. L'aide internationale cadre mal avec la représentation occidentale hégélienne⁵³³ d'une Afrique déconnectée, enclavée, isolée *pour cause de Désert, de Forêt et de Primitivité*⁵³⁴. Dans la première édition de *L'État en Afrique, la politique du ventre* (1989), Jean-François Bayart écrivait *que les acteurs dominants des sociétés subsahariennes ont incliné à compenser leurs difficultés à autonomiser leur pouvoir et à intensifier l'exploitation de leurs dépendants par le recours délibéré à des stratégies d'extraversion, mobilisant les ressources que leur procurait leur rapport - éventuellement inégal - à l'environnement extérieur*⁵³⁵. En 2006, il écrit que [la décennie passée] *a vu une exacerbation et une radicalisation des stratégies d'extraversion au fur et à mesure que l'échec des programmes d'ajustement structurel, mis en œuvre depuis 1980, devenait de plus en plus évident et ruinait les perspectives d'accumulation primitive par la sur-exploitation des forces productives autochtones, à commencer par la force de travail*. Dans ce contexte où l'extériorité devient une ressource majeure et le discours démocratique une rente communicationnelle externalisable, le manque de mobilisation publique pour l'éducation et la formation apparaît comme une conséquence et peut-être une condition nécessaire pour la survie des groupes assis sur le contrôle de la ressource extérieure. Malgré le redoublement de pratiques coercitives, voire ultra-violentes

532 « À la différence des autres organisations qui financent des infrastructures locales — ONG, programmes de développement, programmes sectoriels — les collectivités françaises ne demandent pas en général de contreparties financières aux fonds qu'elles apportent, alors que ces autres instances demandent aux collectivités ou aux citoyens de supporter 20 % de la charge d'investissement, et parfois beaucoup plus. Ce déséquilibre oriente vers la coopération décentralisée des demandes de financement que d'autres bailleurs de fonds pourraient satisfaire moyennant la mobilisation d'une contrepartie locale. Surtout, cette situation produit un effet pervers. Certaines collectivités maliennes, assurées des financements de la coopération décentralisée se préoccupent mollement de la collecte des impôts. La situation est similaire, lorsque les fonds de la coopération décentralisée se substituent à la contrepartie financière que la commune doit mobiliser pour accéder aux fonds de l'Agence nationale pour les Investissements des collectivités territoriales. Les rencontres avec les collectivités territoriales qui n'ont pas de coopération décentralisée montrent que leur taux de recouvrement des impôts est supérieur à celui de leurs collectivités voisines qui en ont une. On ne saurait tirer de conclusion du trop petit nombre de cas étudiés. Il n'en reste pas moins que la question de l'impact de la coopération décentralisée sur le niveau de collecte des impôts est centrale pour l'avenir de la décentralisation au Mali. »

B. Husson, 2003, *La coopération décentralisée franco-malienne, état des lieux*, rapport pour l'OCDE, page 100.

533 À la manière du *Discours de Dakar* du Président de la République français, prononcé le 26 juillet 2007 à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, un discours écrit par Henri Guaino et générateur d'une importante contre-littérature en France et en Afrique.

534 Jean-François Bayart, 2006, *L'État en Afrique, la politique du ventre*, Librairie Arthème Fayard (1989) page V de la préface à la nouvelle édition ; et conférence à la MSH de Nantes, 30 mai 2011.

535 *Ibid.*, repris dans la préface à la réédition de 2006.

dans de nombreux pays et, aujourd'hui, au Mali même, rien n'autorise à parler d'un retrait de l'Afrique. On y est au monde.

Dans ces pays, les normes prétendument occidentales, plus sûrement universelles, du développement par l'éducation sont portées par de nombreux acteurs locaux ; d'autres acteurs autrefois rétifs à l'investissement scolaire ont changé d'opinion. Des progrès quantitatifs spectaculaires ont été réalisés pour les premiers niveaux d'enseignement et permettent peut-être d'inscrire positivement le Mali dans les Objectifs du Millénaire pour le Développement, échéance 2015, décliné localement⁵³⁶ à partir de 2003. *[Le] taux brut de scolarisation dans le primaire est passé de 26% en 1990 à 58,1% en 2000, 75% en 2006 et 80% en 2008. De plus, le TBS des filles a progressé plus vite que celui des garçons, même si de multiples pesanteurs socioculturelles freinent encore la scolarisation des filles*⁵³⁷. Mais en réalité, de l'aveu même du rapport commun État malien/système des Nations-Unies au Mali, les cibles 3 (*d'ici 2015, donner à tous les enfants, filles et garçons, les moyens d'achever un cycle complet d'études*) et 4 (*donner un minimum éducatif aux enfants de 9 à 18 et aux adultes de 18 à 24 ans*) de l'objectif 2 des OMD (*assurer l'éducation primaire pour tous d'ici 2015*) semblent hors de portée : *au rythme actuel, il serait difficile pour le Mali d'atteindre les deux cibles afférentes à l'objectif de scolarisation universelle à l'horizon 2015. Toutefois, l'espoir peut être permis en ce qui concerne la scolarisation primaire universelle, même si des disparités entre sexes d'une part, et entre régions d'autre part demeurent encore* (Rapport de suivi de la mise en œuvre des OMD, 2004). Les faiblesses repérées par ce rapport relèvent manifestement de l'action publique : insuffisance du dispositif de formation des maîtres lequel n'a pas permis d'atteindre l'objectif de 2 500 enseignants recrutés et formés par an, persistance de la faible qualité du système éducatif malien en dépit de l'amélioration du ratio élèves/maître, persistance des disparités socio-spatiales. Enfin, le mauvais rendement du système illustré notamment par la très forte déperdition d'élèves (sorties précoces du système) renvoie au quantitatif, mais également au qualitatif, à l'ambiance et au style éducatifs.

Des nouvelles formes de gouvernement

Aujourd'hui, en transférant au Mali les thèses de Renaud Epstein sur « le gouvernement à distance des villes »⁵³⁸, nous pourrions dire que nous croyons

536 « Les Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD) sont contenus dans cette Déclaration du Millénaire et sont un affinement des objectifs internationaux de développement dérivés des accords et résolutions des conférences des Nations Unies tenues au cours des années 90. [...]

Toutefois, dans le cas du Mali, et dans le souci d'adapter les OMD aux réalités et préoccupations nationales, il a été retenu, lors de l'Atelier de lancement des OMD au Mali (Palais des Congrès de Bamako, les 15 & 16 décembre 2003), huit (8) objectifs, dix-neuf (19) cibles et soixante et un (61) indicateurs dont certains nécessitent des appuis en terme de renforcement des capacités au niveau du pays, pour pouvoir générer les données et informations permettant, convenablement, de les construire, de les suivre et de les analyser. »

Rapport de suivi de la mise en œuvre des Objectifs du Millénaire pour le Développement, gouvernement du Mali et système des Nations-Unies au Mali, novembre 2004, page 3.

[www.ml.undp.org/Rapport OMD du Mali.pdf](http://www.ml.undp.org/Rapport%20OMD%20du%20Mali.pdf)

537 *Ibid.*, page 14.

538 Gouverner à distance, quand l'État se retire des territoires, novembre 2005, revue *Esprit*, et conférence de l'auteur à la MSH de Nantes, printemps 2009.

voir dans la société malienne les traces dédoublées d'un gouvernement à distance⁵³⁹. « Gouvernement à distance par l'aide internationale » qui alimente les budgets et oriente les projets locaux : mis en concurrence avec les territoires de même allure géographique, l'État malien et les collectivités maliennes doivent écrire leurs projets de développement pour qu'ils correspondent aux items des bailleurs, provoquant ainsi une responsabilité (ou peut-être une irresponsabilité) partagée. Ensuite, par la promotion de la décentralisation, de l'action des communautés et de l'idéologie de l'initiative privée issue de l'ajustement structurel, « le gouvernement à distance à l'intérieur du Mali » amène à faire reposer les gains actuels de scolarisation non sur l'État, mais sur des acteurs communautaires (en brousse) ou des entrepreneurs privés (en ville). On voit les qualités sociales, mais aussi la fragilité d'un tel dispositif peu ou pas évalué et finalement très mal connu⁵⁴⁰. Cette hypothèse d'un double gouvernement à distance n'annule pas l'action de la souveraineté malienne, mais elle l'oriente puissamment. Ce schéma n'est pas sans quelques convergences avec ce qu'Achille Mbembé (1999) nomme le « gouvernement privé indirect », ce mode de gouvernance qui se substitue au gouvernement souverain en Afrique sub-saharienne – document 113.

À la limite, c'est l'État lui-même qui n'existe plus en tant que technologie générale de la domination. Nominale, il existe toujours un pouvoir central. Son organigramme demeure plus ou moins intact, de même que le système de la titulature ou le formalisme de ses rituels et de ses déclarations. Le principe de la nomination reste détenu par un autocrate. Dans certains cas, un imaginaire administratif survit, bien que les institutions et la bureaucratie supposées l'incarner se soient effondrées. Très souvent, il n'existe plus de hiérarchie ni d'organisation pyramidale centralisée en tant que telle. Les ordres émis depuis le haut sont rarement exécutés ou, s'ils le sont, ce n'est jamais sans de profondes torsions et modifications. Les interlocuteurs changent constamment, à tous les échelons. [...]

Là où des pouvoirs réels existent et sont exercés, ils le sont non en vertu d'une loi ou d'une règle, mais souvent sur la base d'arrangements purement informels, contingents et révisables à tout moment et sans préavis. Des instances inférieures d'autorité au regard de la loi et des règles disposent de pouvoirs et d'influences plus étendus que ceux des instances supérieures. La plupart des opérations s'effectuant de façon orale, l'activité administrative n'est plus forcément consignée dans des documents écrits. Dans la pratique, aucune fonction ne suppose plus, *a priori*, un apprentissage professionnel, même si, en théorie, cette règle reste en vigueur. Le travail du fonctionnaire n'exige plus un dévouement entier à la charge qu'il occupe. Le bureaucrate peut, en effet, louer sa force de travail ou l'utiliser à d'autres fins, sur le temps en principe réservé à sa fonction. Il peut même vendre cette dernière et en faire une source d'émoluments ou de rentes privées qui viennent s'ajouter à son salaire, quand celui-ci est encore versé. Il est, dès lors, à son propre service [...] Un budget formel est établi, mais il est tenu et exécuté selon des critères purement contingents et informels. Prolifèrent, en effet, non pas des centres autonomes de pouvoir, mais des noyaux et des enclaves au cœur même de ce qui, il y a peu, tenait lieu de système. Ces noyaux et cette série d'enclaves s'enchevêtrent, sont en concurrence les uns les autres et, parfois, forment des réseaux. Ils constituent, en tout cas, des maillons d'une chaîne elle-même molle et instable où des décisions parallèles coexistent avec des décisions centralisées.[...]

539 Un véritable « gouvernement-état de passage » pour l'un de mes relecteurs maliens.

540 L'école privée à Bamako est, par exemple, un outil de contournement des langues nationales et court-circuite la politique publique de relocalisation linguistique du système scolaire national.

Si une telle situation ne permet guère de qualifier certaines sociétés africaines postcoloniales de sociétés sans État, elle n'est pas moins propice à l'apparition, à peu près partout sur le continent, de situations de dédoublement quasi constitutionnel du pouvoir (hiérarchies formelles et parallèles, réseaux publics et réseaux occultes...). Afin de saisir la portée des diverses formes de privatisation de la souveraineté, rappelons une fois de plus que la lutte pour la concentration, puis pour la privatisation des moyens de la contrainte a lieu dans un contexte caractérisé, d'une part par la dérégulation mondiale des marchés et des mouvements de l'argent, d'autre part par l'incapacité des États africains postcoloniaux à régler les soldes, voire à lever les impôts. Les fonctions supposées publiques et les tâches de souveraineté sont de plus en plus exercées par des opérateurs privés à des fins privées. Le soldat et le policier vivent sur l'habitant. Le préposé à un service administratif vend la formalité publique et empêche le produit. Comment un tel dispositif de la domination s'institutionnalise-t-il et finit-il par participer de cette forme de régulation ?

Document 113 : le gouvernement privé indirect en Afrique

Achille Mbembé, 1999, Du gouvernement privé indirect, *Politique africaine*, n° 73 – pages 105 et 106.

Printemps 2012, le Mali entre clairement dans la spirale du gouvernement privé indirect : partition du territoire et fragmentation du pouvoir militaire, suspension de l'autorité de l'État, paupérisation et déplacements de population, jeux obscurs à différentes échelles pour le contrôle des ressources. Sous les traits de la fiction étatique, il y était engagé bien avant cette déflagration. Le système éducatif est un exemple de cette déréliction. Dès le début de notre terrain, les données issues de notre proximité au monde enseignant malien viennent heurter celles des documents officiels du partenariat Mali-PTF. Le chercheur, mis en garde par ses interlocuteurs, parfois incrédule, est confronté à de l'humain, à des récits, de la mise en jeu ici et maintenant, quand la statistique éducative alimente sa propre non-lecture. Là, sous nos pieds et devant nos yeux, *le terrain [est bien une] expérience*, nous dit Cristina d'Alessandro-Scarpari dans son article *Terrains africains, de la dénonciation au militantisme*⁵⁴¹. L'expérience du terrain dévoile l'illusion d'une géographie internationale nourrie de statistiques erronées ou dissimulatrices. Elle se déploie comme une expérience professionnelle fondatrice où la mondialisation s'observe et se saisit par ses manifestations directes, c'est à dire locales. Chab Touré porte un regard sans complaisance sur la genèse du système actuel : *le système scolaire malien est endogène, local. C'est à nous ! Il s'est développé et s'est transformé en tant que système scolaire malien. Ce n'est plus le système colonial, qui n'était pas, de toute façon, la copie du système français. Si l'école coloniale a formé de bons cadres, c'est en dépit de ses défauts, autoritarisme, instrumentalisation du projet scolaire*. Nous exposons l'état du système éducatif tel que nous l'avons peu à peu accepté.

La fragmentation du système éducatif malien

Le cadre est celui d'une forte croissance de la scolarisation au Mali, stimulée par la poussée démographique. À partir du milieu des années quatre-vingt-dix, cette montée des effectifs scolarisés a été obtenue largement par le gouvernement à distance, car *la nécessité de rétablir les équilibres macro-économique [a pesé] sur*

541 2010, *L'information géographique*, n° 1.

les budgets des États et [a limité] les financements public pour l'éducation⁵⁴² (Cissé et al., 2000). Ce sont les communautés locales, notamment dans les zones rurales qui ont été sollicitées et encadrées pour créer des écoles dites *communautaires*, dont le nombre a explosé entre 1995 et 1999 (on passe de 174 écoles communautaires à 1428, soit en 1999, 31,7 % des écoles primaires et 10 % des effectifs). *Le guide du promoteur de l'école communautaire*, diffusé par l'État à partir du nouvel appareil législatif et administratif dédié de 1994, distingue nettement cette forme communautaire des écoles privées laïques à but lucratif qui seront l'autre forme de gouvernement à distance, en milieu urbain. En 1999, 1357 de ces écoles communautaires, soit 95 % du total, étaient soutenues par une ONG (*Save the children, World education, CAEF, GTZ*)⁵⁴³. Le ratio maître/élèves est le meilleur de toutes les catégories d'établissements (38 élèves contre 55 en moyenne nationale) et s'explique par des localisations villageoises périphériques. La donnée semble favorable aux élèves, elle l'est moins pour la rémunération de l'enseignant : les frais de scolarité varient entre 2500 et 8000 CFA/an (3,8 à 12,2 €), tandis que le salaire mensuel moyen d'un enseignant est inférieur à 15 000 CFA sur 9 mois. Les enseignants sont dépourvus de qualification spécifique (29 % de néo-alphabètes, 45 % de niveau primaire, 30 % de niveau collège et plus). La promotion est faible et l'abandon élevé, preuve selon les auteurs du rapport Unesco de 2000⁵⁴⁴, de la médiocrité pédagogique de la majorité de ces écoles. Ils notent enfin la distribution inégale des écoles communautaires dans les régions et l'expliquent par la territorialité propre des ONG, elles-même inégalement distribuées. Cette école « rudimentaire », fragile économiquement et non réflexive (la pédagogie convergente y est très rare, les enseignants ont comme référence pédagogique principale leur expérience d'élève) doit « pouvoir fonctionner sans aide extérieure ». En 2012, les statistiques montrent la très grande hétérogénéité du système éducatif malien - document 114.

Statut	Nombre d'écoles
Communautaire	3 265 / 27 %
Medersa (arabe ou franco-arabe)	1 883 / 15,5 %
Privé	1 044 / 8,5 %
Public	5 965 / 49 %
Total	12 157 / 100 %

Document 114 : les types d'écoles dans l'enseignement fondamental malien

La situation est plus spectaculaire encore dans l'enseignement secondaire. En agglomérant le secondaire général, professionnel et technique, nous trouvons 56 établissements publics

542, M. Cissé, A. Diarra, S. Traoré et J. Marchand, 2000, Les écoles communautaires au Mali, Institut international de planification de l'éducation, rapport pour l'Unesco.

543 *Ibid.*

544 *Ibid.*

pour 349 établissements privés (2008-2009⁵⁴⁵). 70 % des élèves du secondaire sont dans un établissement privé.

(Ministère de l'Éducation, document de présentation de la réforme du DEF, 2010)

À l'autre bout du spectre scolaire, nous visitons une école primaire privée « d'élite » à Bamako. L'école Livia Lamoure a été fondée par Marie-Hélène Beye, française, ancienne professeure de Lettres, conseillère de l'Assemblée des Français de l'étranger élue depuis 1993 (circonscription Mali, Burkina, Niger). Marie-Hélène Beye est la veuve d'Antoine Blondin Beye, ancien ministre des Affaires étrangères de Moussa Traoré, représentant spécial des Nations-Unies en Angola, mort avec toute sa délégation dans le crash⁵⁴⁶ de son avion en 1998. L'école est située dans le nouveau quartier ACI 2000. Le terrain acheté en 1992 (5 millions de CFA) a été échangé et vaut aujourd'hui près de 200 millions. L'école est une PME de 17 personnes (enseignants, gardiens, cuisinières), co-dirigée par Marie-Hélène Beye et sa fille Awa en fin de formation universitaire. La visite de l'école montre un établissement de sept classes au travail dans un environnement de qualité. Le recrutement des enseignants fait l'objet de la plus grande attention, précise la directrice, qui ne prend pas de sortants de l'Institut de formation des maîtres et préfère embaucher des hommes, car *les femmes, coincées par leurs contraintes sociales, ne peuvent, à la différence des hommes s'y soustraire, et l'absentéisme s'en ressent*. La scolarité complète avec cantine, études et tenue scolaire coûte 600 000 CFA par an (914 €). Marie-Hélène Beye n'ignore rien de la qualité déplorable de nombreux établissements privés et la dégradation généralisée de l'ambiance et de la performance scolaires. Elle dit aussi regretter que, sur les 250 parents maliens de cet établissement, seule une cinquantaine possèdent une vraie bibliothèque à la maison. La tenue exceptionnelle de cet établissement laïque privé contraste avec les informations obtenues à Bamako, Kita et Ségou (et dès 2003, à Bamako et Gao). Là, nos informateurs nous décrivent ou nous montrent de nombreux établissements privés délégataires de service public qui n'assurent pas leurs obligations : locaux inadaptés, équipement rudimentaires, matières non assurées, embauches familiales et enseignants non-qualifiés ou cumulant plusieurs postes, corruption économique et sexuelle. Les entrepreneurs scolaires sont également soupçonnés d'acheter les diplômes et même les élèves à l'administration par des pots-de-vin versés aux responsables académiques⁵⁴⁷. Dans ce gouvernement à distance de l'école malienne, l'État verse en effet une allocation au promoteur scolaire pour chaque élève orienté. L'établissement scolaire devient un centre de profit dans une ambiance où toute ambition éducative et toute méritocratie semblent avoir disparu.

DEF 2010 et 2011, un cas d'école du dérèglement scolaire généralisé

Jusqu'en 2010, le DEF ou Diplôme d'Études Fondamentales, constitue le diplôme de fin de second cycle de l'enseignement fondamental du Mali (3 classes), tandis que le CEP, le Certificat de fin d'études du Premier cycle de l'enseignement fondamental valide le premier cycle (6 classes). Supprimé par la réforme de 1962, le CEP avait été rétabli en 1970, sous la dictature militaire, pour limiter des flux montants vers le second cycle. La réforme entamée en 2010 acte

545 Annuaire du Ministère de l'Éducation – en »annexe électronique.

546 Qui est peut-être un attentat.

547 <http://lechallenge.over-blog.com/article-4189647.html>

que les enfants qui s'arrêtent au premier cycle n'ont pas consolidé leurs apprentissages et sont possiblement promis à l'aléa du « néo-analphabète », celui qui a perdu les acquis de sa scolarité. L'État a donc fait le choix du bloc unique de neuf ans de scolarité fondamentale avec, vers l'âge de 15 ou 16 ans, un unique diplôme, le DEF. Avant 2010, le DEF comportait des épreuves de français, physique-chimie, anglais et mathématiques. Lors de la session 2010, ont été ajoutées à l'examen (au lieu du contrôle continu) histoire, géographie, sciences naturelles, éducation civique et morale et éducation physique et sportive. Parallèlement, le CEP est supprimé, remplacé par un simple contrôle continu moins coûteux. Dans cette réforme, les objectifs du Ministère de l'Éducation et du Forum national sur l'éducation de 2008 sont de valoriser le DEF comme premier diplôme sélectif. L'éclatement institutionnel de l'enseignement malien ne permettait plus un contrôle continu sincère. Dans cette diversité des conditions réelles de scolarisation, la recréation solennisée du DEF comme premier diplôme malien apparaît comme un élément d'intégration sociale et spatiale, un rite national scolaire de nature à réduire la désintégration du système.

C'est dans ce contexte d'éclatement et de sauvetage qu'a lieu la session 2010 du nouveau DEF. Les éditions précédentes présentaient des taux de réussite par académie assez homogènes compris entre 69,62 % (Koulikoro) et 80,4 % (Kidal), avec une seule exception basse, l'académie de Kayes (58,73 %). La moyenne nationale 2008 est alors de 73,14 % (71,13 % en 2007, 64,78 % en 2009). Les résultats 2010 montrent un taux de réussite national très faible : sur les 153 000 candidats présentés, seuls 50 500 sont reçus, soit un taux de réussite de 33 % . Les raisons de cette déconfiture sont multiples. D'abord, le passage à l'examen des nouvelles matières n'a pas été pris au sérieux, « il aurait fallu plus de temps pour la réforme », disent certains, tandis que d'autres affirment que « ces matières du contrôle continu n'existaient même pas dans certains établissements » (presse et entretiens informels). Deuxième effet de la réforme, la moyenne de contrôle continu de l'année qui comptait pour un tiers de la note finale du DEF n'a été intégrée que pour les élèves ayant au moins 9/20 à l'examen. Enfin, des mesures de lutte contre la fraude dans les centres d'examen ont été prises. Le DEF 2010 se présente donc comme une opération vérité visant à « relever le niveau » et à préparer positivement la convergence régionale des systèmes éducatifs de l'UEMOA. Le résultat national est à la hauteur de ces enjeux en indiquant à la société malienne, à travers une baisse considérable de la réussite au diplôme refondé, qu'il y a un problème à résoudre. Toutefois, ce sont les inégalités géographiques du taux de réussite au DEF 2010 qui posent le plus de problèmes – [document 115](#).

Académie	Taux de réussite 2008	Reçus /candidats 2010	Taux de réussite 2010	Taux de réussite 2011
Bamako rive G	71,33	5586 / 21681	25,77%	36,91%
Bamako rive D	77	2870 / 17723	15,07%	23,99%
Kayes	58,73	1525 / 7482	20,20%	33,36%
Kita	78,64	4462 / 6776	65,85%	26,33%
Koulikoro	69,62	1056 / 6564	16,09%	17,67%
Kati	73,68	13702 / 22435	61,07%	46,19%
Sikasso	72,51	7290 / 21642	33,68%	29,17%

Koutiala	73,9	2722 / 7332	37,12%	28,26%
Ségou	75,97	1364 / 14653	9,31%	21,18%
San	74,14	1099 / 8681	12,66%	19,39%
Mopti	74,57	3087 / 4361	70,79%	57,94%
Douentza	74,51	3085 / 7237	42,26	42,83
Tombouctou	78,48	907 / 3105	29,21%	64,32%
Gao	77,9	1853 / 3637	50,95%	71,31%
Kidal	80,4	117 / 228	51,42%	87,00%
Nioro	Non créée	Non créée	Non créée	42,35%
Bougouni	Non créée	Non créée	Non créée	24,66%
Moyenne Mali	73,14	50500 / 153000	32%	33%

Document 115 : les résultats du DEF 2010 et 2011 par académies
(données Ministère de l'Éducation)

Les résultats 2010 semblent indiquer une inégale moralisation des conditions de préparation et de passation de l'examen. Le document pointe, par exemple, le fort taux de réussite de l'académie de Mopti, qui est aussi, la région d'origine du président ATT, alors en poste. À d'autres endroits, en descendant à l'échelle du centre d'examen, on observe que plusieurs centres bamakois n'ont aucun candidat reçu. L'édition 2011 a connu, en dépit d'une fuite massive des sujets entraînant l'utilisation de sujets de réserve sur la majeure partie des centres d'examen, un taux de réussite nationale finalement presque identique (32,99 %). Toutefois, on constate de nouvelles incohérences spatiales, qui comparées avec celles de l'année précédente, indiquent une majorité d'inversion de tendance : les académies à taux faible en 2011 tendent à améliorer leurs performances en 2011, celles à taux fort en 2010 tendent à baisser significativement en 2011. Au final, la pression institutionnelle perdure sur les élèves montants, comme sur les parents d'élève, comme sur les agents du système. On peut faire l'hypothèse d'une égalisation géographique progressive c'est à dire d'une égalisation spatiale des effets de la moralisation du DEF dans les années à venir, à un niveau de sélectivité plus élevé qu'en 2009 (avant la réforme), mais moins élevé qu'en 2010 (année de la réforme).

Toutefois, l'explication de la moralisation bienveillante, comme celle de la convergence émulative ouest-africaine n'expliquent pas tout. Des entretiens informels nous apportent une explication complémentaire qui fait de l'opération-vérité un objectif non avoué de limitation des flux montants vers le lycée et l'université. En réduisant le nombre de lycéens et d'étudiants, l'État malien économise des ressources et, dans le cadre d'une suite de grèves à l'Université de Bamako, entre 2009 et 2011, devenue une année blanche en 2010-2011, allège la tension à venir (N+3) aux étages supérieurs du système. L'État malien répond également de cette manière à l'injonction d'un certain nombre d'acteurs, notamment extérieurs, de réduire la formation aux niveaux les plus élevés (notamment l'université non sélective et formellement quasi-gratuite) jugée trop consommatrice de ressources, faiblement redistributive et produisant une main d'œuvre inadaptée. Le retour d'une distinction scolaire contredit le désordre

engendré par la formation de marchés scolaires dérégulés, de moins en moins normatifs et de moins en moins homogènes spatialement, à différentes échelles en fonction de la distribution des différents types d'établissements. Par cette opération vérité sur le DEF, l'État malien recouvre une partie de l'autorité que le gouvernement à distance du marché scolaire (décentralisation, marchandisation) lui fait perdre et s'arrange du débat universitaire.

Retour sur l'ajustement structurel

Il faut y revenir, car non seulement ses effets présentés en plusieurs endroits du chapitre sont toujours sensibles, mais nous voyons à travers l'implosion de la forme scolaire que la logique même de l'ajustement structurel est toujours agissante dans les politiques publiques. La dictature militaire met en œuvre la première décennie de l'ajustement structurel, mais ce sont les gouvernements démocratiques qui poursuivent la réduction du périmètre de l'action publique. L'ajustement structurel continue et d'une certaine manière amplifie ses effets. Août 2012, le Mali coupé en deux, sans gouvernement, ni armée, mais avec une nébuleuse de groupes armés et d'intérêts privés à Bamako comme à Gao, existe-t-il encore ? Chacun voit les processus de divergence susceptibles de fragmenter l'espace national ou la nation elle-même, voire de supprimer la nécessité de l'un et de l'autre. Le Mali inaugure le gouvernement privé indirect et se liquéfie. L'interprétation ne peut rester à ce moment technique ou spatiale, elle est globale. - [document 116](#) .

On peut dater la lente liquéfaction non seulement du dialogue générationnel africain, mais de l'existence même des générations à l'introduction des Programmes d'Ajustement Structurels, au début des années 1980 [...] Sous une avalanche de techniques de détournements psychologiques, les modèles sociaux de référence désertent le champ national, rendant impossible toute ambition personnelle et de groupe.

Le libéralisme n'est une réforme économique qu'en surface ; [...]

Les réformes économiques imposées par le libéralisme s'en sont prises aux identités des peuples, domaines presque exclusifs d'intervention des générations. L'éducation et la santé ont été ses cibles premières, compte non tenu des centaines de personnes qui, du jour au lendemain ont perdu leur emploi. [...] En l'espace d'une dizaine d'années, le débat national identitaire a simplement disparu des préoccupations ; chacun étant occupé à sauver sa tête. [...] les révoltes citoyennes et communautaires, hier adressées au colonisateur, au bloc antagoniste de la guerre froide et au parti unique se retournent à présent contre l'État démocratique jugé responsable de la gestion du manque et de la misère. [...]

L'État démocratique africain est né d'une exigence, d'un leurre et d'un déficit. L'exigence est celle partagée dans les années 90, par la majorité du peuple fatigué par le parti unique, d'une nouvelle forme d'État à caractère à la fois collectif et associatif. Le leurre, c'est que, pour faire advenir cet État, la rue africaine s'est fortement appuyée sur l'Occident qui, sous couvert des droits de l'homme, était surtout mû par la domestication des économies du continent. Le déficit concerne la récupération mécanique des institutions de l'État occidental pour bâtir l'État démocratique africain. [...] Lorsqu'on étudie ces institutions près d'un demi-siècle après les indépendances, on a tendance à conclure d'un mimétisme suicidaire des politiques africaines, indifférentes au fait que leurs modèles occidentaux ne sont efficaces que parce qu'ils sont en constante réadaptation aux exigences des valeurs de leurs sociétés. [...]

Dans la foulée de cette célébration qui signe la mise à genoux du monde devant le capitalisme, les intellectuels africains ont été aiguillés vers le juridique et l'économique.

Depuis les années 90, la grande majorité des colloques commandités et tenus sur le continent ont concerné l'économie, les droits de l'homme et les institutions. Aussi, les sciences sociales et la philosophie qui s'occupent d'étudier les valeurs ont été complètement refoulées [...] Des problèmes comme l'urbanisation, les politiques éducatives et de santé, l'impact social des politiques économiques, le chômage et les impacts des programmes d'ajustement sur la morale et l'éthique, les modes d'appropriation collective de la politique etc. ; tous ces problèmes qui, ailleurs, sont la condition sinon qu'a non de la définition et de l'exercice de la démocratie ont été considérés en Afrique comme inopérants, sinon futiles. [...]

Disons-le sans détour : le problème de l'État, c'est le problème de la langue d'expression et d'exercice de l'État. Comment instaurer un dialogue de portée nationale dans une langue étrangère parlée, au maximum, par 8 % de la population, comme c'est le cas du Mali ? Comment connaître, comprendre et appliquer les lois lorsque les débats de l'Assemblée nationale se tiennent en français ou en anglais ? Comment, en Afrique, forger une vision du monde qui rassemblerait dans ces langues-là ?

Document 116 : les conditions de la politique au Mali

Pascal Baba Coulobaly, anthropologue, ancien Ministre de la Culture du Mali (2000-2002), décédé en 2008, Dialogue intergénérationnel et synergie pour l'avenir, in *Rapport Forum intergénérationnel sur la Gouvernance endogène en Afrique de l'Ouest*, Club du Sahel et de l'Afrique de l'Ouest / OCDE, 2006, extraits, pages 26 à 32.

C'est à la suite de Pascal Coulobaly que nous soutenons ici le titre de notre troisième partie de doctorat comme étant « l'ajustement structurel de la littérature ». Cela ne veut pas dire que tout est imputé aux années quatre-vingt, mais affirme que le changement survenu dans les années quatre-vingt est toujours agissant, peut-être même de plus en plus. En réduisant si dramatiquement le rôle de l'État dans une société qui ne faisait pas nation à sa création, ou en le transformant en un centre de profit individuel, l'idéologie coercitive qui a présidé aux politiques d'ajustement structurel a réduit et/ou empêché que les mécanismes d'un être-ensemble consistant se mettent en place. L'État-nation démocratique est une fiction où la participation électorale est devenue dérisoire. La corruption généralisée (le Mali est classé 116^{ème} sur 178 par *Transparency International* en 2010) est un élément de liquéfaction de l'État malien. Nous avons rencontré en février 2012, Sidi Sosso Diarra, le Vérificateur général du Mali (ou Végal) en poste entre 2004 et 2011 et Alice Birnbaum, représentante de l'ambassade du Canada, pays d'appui financier et technique au Bureau du Vérificateur général et aux programmes de manuels scolaires du Mali. La création du Bureau du Vérificateur général est un transfert de l'institution du Vérificateur général canadien au Mali en 2003. Son rôle est triple : évaluer les politiques publiques et les projets de développement (performance, qualité des services), contrôler la régularité des opérations financières des administrations, collectivités et établissements publics et faire des propositions d'amélioration de l'emploi des ressources publiques⁵⁴⁸. Totalement indépendant, le Bureau du Végal emploie une centaine de personnes très bien payées selon Sidi Sosso Diarra et remet ses rapports à la Présidence, à la Primature et à l'Assemblée nationale.

Sidi Sosso Diarra, expert-comptable, s'est formé en France et dans une formation de l'UEMOA. Ses services ont produit 140 rapports pendant ce premier mandat de l'institution (2004/2011), dont ¼ concernait l'éducation. Le marché des

548 Premier rapport (2006) du Végal - http://initiatives-mali.info/IMG/pdf/Rapportverificateur_04_05.pdf

manuels⁵⁴⁹ est le premier touché : mauvaise qualité des fabrications, livraisons non conformes à la commande, livres stockés dans les Académies et revendus, livres stockés et non distribués, opérateurs peu nombreux et parfois peu professionnels. Il y aurait pour plusieurs milliards de CFA de livres payés, mais non produits chaque année (1 milliard de CFA représente 1,5 million €). *Pour les marchés de manuels, on va à la catastrophe*. Il nous signale également un important trafic de véhicules importés HT pour le Ministère et revendus à des particuliers ainsi que de nombreux détournements de *per diem*, les indemnités des agents du Ministère. La loi ne l'autorise pas à publier ses rapports sectoriels, mais le Végal sortant met en cause le Directeur des affaires financières (DAF) du ministère de l'Éducation en poste depuis vingt ans. Le Végal a travaillé également sur des échantillons de diplômes. Confrontés à beaucoup de faux, il conclut à un énorme trafic de diplômes, *la gangrène est trop avancée*, dit-il. Il a envoyé en justice quatre dossiers Éducation (manuels, véhicules et *per diem*, ainsi qu'un trafic d'étudiants boursiers fictifs). En fin d'entretien, il signale les limites de l'exercice : pas d'enquête sur l'armée, ni sur les opérations de développement dans le Nord, trop difficile et trop dangereux. La nomination d'un magistrat pour lui succéder lui paraît être le signal d'une reprise en main. *Il n'y pas de volonté politique*, nous dit-il, *le gouvernement nous a attaqué*. L'institution du Végal a alimenté les médias et fait baisser le sentiment d'impunité sans provoquer de changement décisif des pratiques. Alice Birnbaum, dans des termes plus diplomatiques, confirme.

La note de la coopération canadienne sur le rapport annuel 2009 du Végal⁵⁵⁰ parle du caractère endémique et systémique des problèmes de gestion (déficits organisationnels et institutionnels) et de corruption (fraude), tout en se notant la montée en puissance du bureau du Végal au cours de son premier exercice. *Cela en fait un organe-clé contre la corruption et la délinquance financière et l'on a identifié les zones à risques*. Le DAF du ministère mis en cause est également bien connu de nos interlocuteurs enseignants. Au terme de ce parcours, nous voyons que la corruption prend de multiples formes, qu'elle touche les jeunes d'âge scolaire (capables d'acheter collectivement leurs examinateurs), la vie quotidienne (dans les transports collectifs⁵⁵¹ régulièrement taxés par les policiers) et les grosses dépenses (la passation de marchés, la fiscalité douanière). Nous avons entendu que le marché des manuels scolaires était une zone de corruption majeure, nous comprenons qu'il est difficile de faire l'éditeur au Mali dans de bonnes conditions. À plusieurs reprises, des interlocuteurs informels ont voulu nous expliquer le caractère systémique et socialement contraint de la corruption, qui fait de celui qui ne veut pas la pratiquer, un *paria*, un *maudit*, qui ne pense pas à ses proches, à sa famille. Nous avons également été témoins de nombreuses dénonciations ordinaires (fondées par exemple sur l'exigence d'une facture pour des petites taxations illégales) ou des retraits (sans argent, inutile de se présenter au concours de la magistrature, idem pour solliciter une bourse

549 Bilan 2004-2011, page 12

www.masterfouss.com/bvg/rapport/RAPPORT-BILAN-2004-2011.pdf

550 Transmis par Alice Birnbaum.

551 Le 9 février 2011, en pleine chaleur, nous sortons d'une rencontre aux éditions Donnya (adossées à l'imprimerie Imprim'Color), quartier du Niger, à côté de la radio Kledu. Dans ce secteur peu passant, un taximan nous propose un prix toubabisé extravagant et ne veut point bouger, nous marchons vers le pont de l'Indépendance. Devant un des hôtels libyens de la capitale, le chauffeur et deux apprentis d'une sotrama s'activent, une roue crevée est à changer, la sotrama est sur le cric. Un beau lettrage s'affiche en français sur le capot de la camionnette, adressé peut-être aux autres conducteurs, plus certainement aux fonctionnaires de police qui taxent « illégalement », mais aux yeux de tous taxis et sotramas « Nul n'est au dessus de la loi ».

étrangère filtrée par le gouvernement malien). Dans la corruption faisant système, nous voyons un certain nombre d'acteurs engagés à la fois dans un jeu difficile, car concurrentiel et incertain, et dans une souffrance morale, car soumis à un grand écart éthique permanent et en même temps inacceptable. 2012, année zéro, les ressources extérieures du Végat et celles du programme des manuels scolaires sont suspendues en raison de l'arrêt immédiat de l'aide canadienne suite au coup d'État du 22 mars 2012. La refondation des valeurs (par la tradition ré-inventée⁵⁵², la religion ré-inventée, l'État de droit ré-inventé, etc.) de la société malienne est aujourd'hui au débat des acteurs et nous notons que la crise actuelle lie l'échelle nationale et la question des valeurs. Il semble en effet que l'affirmation que l'on peut ou qu'il faut abandonner le Nord et ses « faux Maliens » (en réalité, il est déjà abandonné) est contredite par un ensemble de positions qui associent fortement intégrité de la nation malienne (plutôt que respect des frontières issues de la colonisation) et intégrité des Maliens eux-mêmes. En ce sens, la crise actuelle renvoie profondément à la souveraineté collective et individuelle dans le cadre national.

332/ Les acteurs sont le marché

Nous prenons ce mot de « marché » dans son sens le plus ordinaire : le lieu même de l'échange physique de marchandises et de services, sa représentation mentale comme zone d'échanges. Nous n'y voyons pas une force agissante autonome ayant prise sur les acteurs et qui serait, par exemple supérieure à la force des politiques publiques ou aux usages des acteurs. Notre objectif est de restituer une parole, notamment celle des libraires par terre, mais aussi d'éditeurs, d'auteurs et de Maliens ordinaires, qui parlent du marché, de ce qui s'y passe et de ce qui pourrait s'y passer. Expériences, provincialismes, langues nationales. Février 2011, la Faculté des langues, arts et sciences humaines de Bamako est toujours dépourvue de bibliothèque universitaire et file doucement vers l'année blanche. À proximité de l'entrée, un des seuls « libraires » par terre qui aient vraiment mérité ce nom. Les autres se sont « durcifiés » depuis longtemps et seuls de très jeunes vendeurs ambulants perpétuent le caractère rudimentaire de la librairie. Ici, sur le trottoir, devant l'Université, un magma d'ouvrages à dominante scientifique, parfois littéraires, tous anciens et hétéroclites, a été vracé sur une grande bache d'une quinzaine de mètres². Les prix sont vraiment bas, mais la matière bien peu alléchante. Nous fouillons une matière textuelle morte ou à l'agonie. À cet endroit, l'état du marché paraît totalement inadapté au public universitaire. Dans l'éphémère de cette bache décevante offerte aux étudiants désœuvrés, nous lisons un fragment du « sous-marché » malien du livre. Cette faiblesse du livre dans ce qui devrait être une de ses citadelles, le pôle universitaire de sciences humaines et de littérature de Bamako l'afropolitaine, illustre à cet instant la sous-littérature contemporaine au Mali. Celle-ci nous semble assez généralisée comme l'indiquent

552 Nouvelle déclaration de Kurugan Fuga, Convergence africaine pour le renouveau, juillet 2011.

http://caremali.com/docs/nouvelle_declaration.pdf

Quelques valeurs traditionnelles du monde mandingue : *gasisigi* : s'abstenir de toute réaction négative malgré la différence sociale, ethnique ou religieuse en un mot renoncer au rapport de force ; *kotoyonkontala* : le respect mutuel d'un clan envers un autre voire une famille, etc ; le *bogna* : le respect d'autrui ; le *kankelentiguiya* : dévouement sans faille, fidélité, respect de son engagement social politique et économique ; le *yèrèdon* : respect stricte de sa dignité, son honneur et celui de ses aïeux ; Le *magen* : c'est tendre la main à l'autre, accepter l'autre ; le *horonya* : c'est l'honneur et la dignité. Il faudrait ajouter le *sinankunya*, la parenté à plaisanterie, outil de décrispation sociale.

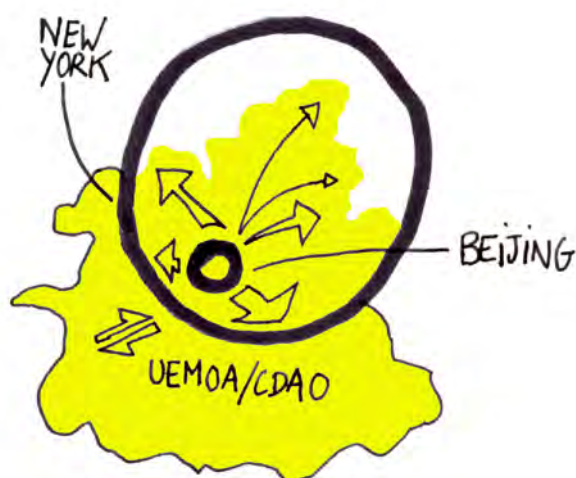
nos relevés dans divers milieux sociaux. Bibliomasse, bibliodiversité, biblioactualité et même bibliomalianité (la part de livres produits au Mali) y sont faibles. Cette sous-littérature nous a été souvent expliquée par des affirmations de type culturaliste liées à la représentation naturalisée de l'oralité africaine (« le Malien n'aime pas lire » avec nombreuses variantes et anecdotes), dont la recherche ne peut se satisfaire.

Un « sous-marché » ou les mécanismes de la sous-littérature malienne

Le terme de « sous-marché » ne prend ici aucune valeur morale. Il s'agit simplement de dire que le marché réalisé de la littérature malienne semble très inférieur à son potentiel de réalisation. Nous faisons l'hypothèse que le marché national malien est, dans le cas de la littérature, peu et bizarrement constitué. Une fois la modeste structure de type socialiste mise à bas par la dictature militaire et l'ajustement structurel, la formation d'un marché moderne de type capitaliste échoue en fonction de contraintes croisées qui ne sont pas toutes de nature économique. On trouvera qu'au Mali, le mythe des deux secteurs, privé et public, est particulièrement facile à mettre en pièce : de la saga Tomota à la plupart des éditeurs privés, presque tous liés à l'État, la dépendance est établie. La filière locale peine à se rencontrer tandis qu'une filière extérieure maintient des positions fortes (l'édition française) dans un secteur précis de la population, celui qui maîtrise le sociolecte français grâce à la scolarisation dans cette langue. Cette torsion de la filière est rendue possible par le fait que la technostructure agissante sur la société malienne est francophone. Rapporté au coût de la vie, le livre est anormalement cher. Certaines catégories cumulent les exclusions : femmes non scolarisées, non alphabétisées, non francophones, non urbaines, non solvables. Il y a bien un marché national, mais il est faible et profondément pénétré par la concurrence étrangère, en l'occurrence française. À tel point, qu'à certains moments, nous pouvons appeler cet espace le Mali-France. Le Mali-PMA, lui, n'est pas constitué en marché véritable. Les deux structures linguistiques principales de la nation malienne, le « français, langue officielle » et le « bamakokan, langue nationale en devenir » peuvent apparaître complémentaires. Dans le réel, nous voyons la difficulté de l'être-ensemble malien avec deux structures aussi dissemblables et inégales, dont les contradictions entravent l'émergence du marché optimal, national. - [documents 117](#).

La majorité de la population peu ou médiocrement alphabétisée ne dispose pas d'un corpus écrit dans la langue nationale en devenir. Les deux structures linguistiques intégratrices se contredisent plus qu'elles ne se complètent. La formation du marché national de la littérature, selon ce raisonnement, en est fortement affectée. Dans le même temps, le gouvernement à distance et la promotion de toutes les langues nationales provoquent des effets centrifuges – [document 118](#).

Ces deux structures dissipatives se renforcent. La fragmentation est à l'œuvre : non pas l'éclatement du Mali, mais l'invention d'un archipel de segments socio-ethniques.



Le pôle français, langue officielle du Mali

1/ Depuis la capitale Bamako, les services de l'État pratiquent et diffusent nationalement une langue officielle unique, le français, dans un espace régional qui, globalement, a la même pratique.

2/ Cette apparence francophone, on l'a vu, résiste mal au réel - la force gravitationnelle du français au Mali étant fortement contrainte par la faible efficacité scolaire – et apparaît clivante. Posséder le français est un avantage social incomparable.

3/ Le Mali, principalement le pôle bamakois et certaines régions à forte expatriation, sont reliés au pôle parisien. Mais ce lien est contrarié par les politiques françaises d'immigration et de tourisme zéro.

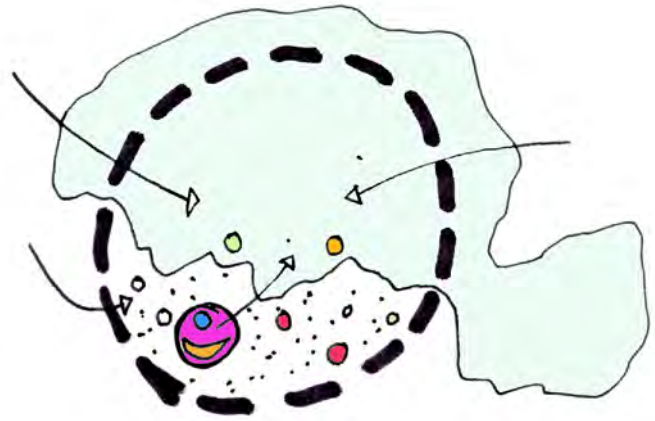
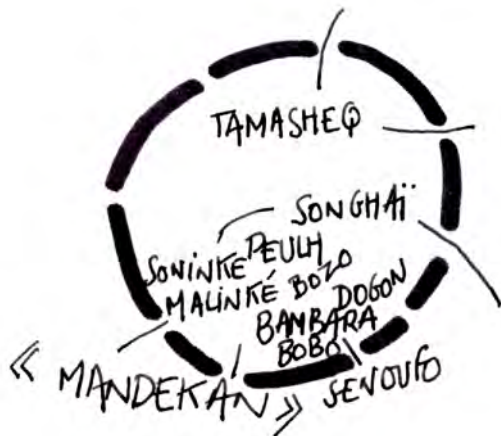
Le pôle bamakois, la Lg^{Bamako}, le bamakokan

1/ Le pôle bamakois, afropolitain, dynamique, développe une variante linguistique, le bamakokan, qui pourrait ressembler à une langue nationale endogène en formation, entendue presque partout, moins au Nord.

2/ Cette expansion de la Lg^{Bamako} n'utilise pas la forme écrite et se développe dans la vie courante et les médias audiovisuels non officiels, en rendant audible à tous l'information écrite en français. Sa dimension sous-régionale est extra-ordinaire.

3/ Dans ce contexte, le pôle parisien voit apparaître des pôles concurrents, États-Unis et Chine et de nouveaux relais linguistiques qui court-circuitent le français, voire lui ouvrent un nouvel axe de créolisation.

Document 117 : les contradictions du double marché de la littérature (F. Barbe, 2011)



Les pôles « langues nationales »

1/ Une quinzaine de langues nationales ont obtenu un statut officiel de langue d'enseignement, certaines présentent une forte continuité territoriale, d'autres plus rares sont discontinues. Au sein de la perte générale de diversité linguistique, les langues n'ont pas toutes la même dynamique.

2/ Cette politique de relocalisation linguistique est combattue par une partie des élites maliennes. Certaines zones rurales ont bénéficié de néo-alphabétisation (adulte) en langues nationales. L'édition adulte en langues nationales demeure très faible. L'état du champ est inachevé.

3/ La majorité de ces langues nationales ont une continuité dans les pays voisins, directe ou très voisine (inter-compréhension). Il y a donc un échange linguistique régional.

Les nouveaux pôles issus de la privatisation

1/ L'enseignement public n'est plus majoritaire au Mali : écoles publiques, écoles privées, écoles communautaires, médersas se partagent un marché scolaire clivé et inégalement doté. L'école devient un centre de profit. La décohérence éducative affecte la cohérence nationale

2/ L'action publique dans le territoire trouve ses limites dans l'éclatement du système, comme l'a montré le DEF. La fragmentation statutaire peut recouvrir en partie les segmentations linguistiques. La PAS est toujours agissante, l'action des émigrés et expatriés devient relativement décisive.

3/ Dans cette fragmentation scolaire, les écoles privées haut de gamme de Bamako, francophones, peu nombreuses, peuvent ambitionner un positionnement compétitif.

Document 118 : les dynamiques de fragmentation de l'espace national

(F. Barbe, 2011)

En considérant maintenant les quatre figures ensemble (documents 117 et 118), on constate les obstacles à la formation d'un marché national de la littérature cohérent et son caractère inabouti : la jeunesse (près de 50 % de la population a moins de 15 ans), l'effet de genre (53,5 % des hommes sont alphabétisés contre 39,6 % chez les femmes), la concentration des ressources en lecture-écriture dans la capitale et la pauvreté massive dans le milieu rural qui ne peut rien allouer aux produits culturels. En détournant le terme de stagflation (situation paradoxale conceptualisée dans les années 1960 d'une économie à croissance économique faible ou nulle et forte inflation), nous observons le paradoxe d'une croissance des productions écrites plutôt faible dans le contexte d'une augmentation plutôt forte des effectifs scolaires. Comment expliquer ce décrochage, sinon par l'analyse de la formation de ce marché de l'écrit ? - document 119.

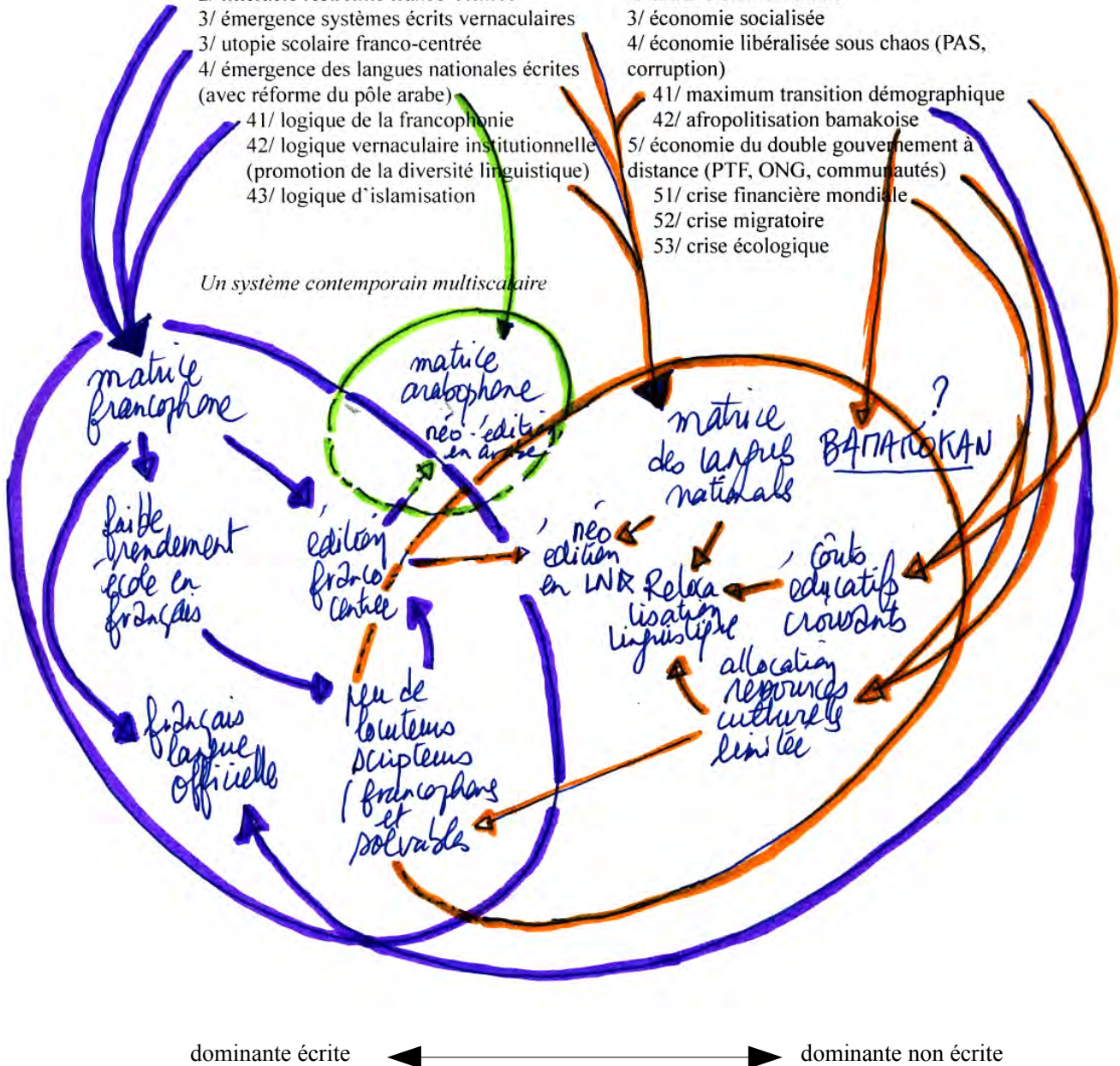
Du plus ancien au plus récent

La logique des héritages linguistiques cumulatifs

- 0/ proto-écritures
- 1/ littéracie restreinte arabo-centrée
- 2/ littéracie restreinte franco-centrée
- 3/ émergence systèmes écrits vernaculaires
- 3/ utopie scolaire franco-centrée
- 4/ émergence des langues nationales écrites (avec réforme du pôle arabe)
- 41/ logique de la francophonie
- 42/ logique vernaculaire institutionnelle (promotion de la diversité linguistique)
- 43/ logique d'islamisation

La logique des héritages socio-économiques cumulatifs

- 0/ double structure vivrier/grand commerce.
- 1/ double ou triple empreinte esclavagiste
- 2/ extraversion coloniale
- 3/ économie socialisée
- 4/ économie libéralisée sous chaos (PAS, corruption)
- 41/ maximum transition démographique
- 42/ afropolitisation bamakoise
- 5/ économie du double gouvernement à distance (PTF, ONG, communautés)
- 51/ crise financière mondiale
- 52/ crise migratoire
- 53/ crise écologique



Document 119 : la stagnation de la littérature malienne
(F. Barbe, 2011)

Nous voyons apparaître sur la figure les trois bulles linguistiques principales de la société malienne.

En bleu, la bulle francophone dominante pour la littérature (livre, presse, net) produit une rente linguistique, à la fois pour les catégories les plus aisées et/ou les mieux scolarisées, mais aussi spatialement pour la région-capitale et les segments touristiques (aujourd'hui en crise) ou migratoires. Bien que concentrant l'essentiel des ressources du champ considéré, la bulle francophone se caractérise par son impossibilité à croître de manière significative en direction des classes populaires. L'édition franco-centrée vivote. La bulle « tient » ainsi largement sur le statut obligatoire de l'écrit officiel et politique (manuels scolaires, presse, droit), le renforcement extérieur. La rente linguistique structure la lutte des places.

En orange, la bulle « langues nationales » ne doit pas être assimilée au babélisme. Le Mali perd actuellement et régulièrement de la diversité linguistique au profit du bamakokan. En dépit de cela, cette bulle LN est en croissance, même si elle reste dominée par le non-écrit : idéologie de la diversité, décentralisation, fortes croissances des effectifs scolaires en milieu rural ou urbain populaire, nationalisme linguistique, tous ces facteurs viennent amplifier une hypothèse que la relocalisation linguistique (modestement ici l'abandon du français comme langue première d'apprentissage) est une source de baisse des coûts éducatifs et de contournement du mur infranchissable de l'alphabétisation universelle au Mali.

En vert, la bulle arabophone, dans le contexte international de transformation du monde arabo-musulman, a déjà connu des moments de réforme importants à la fin de la période coloniale et dans les années soixante-dix. Dans les années plus récentes, les médersas reconnues par l'État ont connu une véritable révolution logistique et intellectuelle, qui les intègre à l'économie contemporaine et même à la francophonie (médersas franco-arabes). La faiblesse des effectifs rend toutefois cette bulle plus proche d'une contre-société porteuse de ses propres affiliations, que véritablement d'une rivale des deux autres bulles.

La stagflation ici naît du faible chevauchement des trois bulles. La fragmentation du marché national de la littérature, la très inégale allocation des ressources, la spéciation stricte des formes des deux principales bulles linguistiques (écrit en français, oral en LN) empêchent le marché, non seulement de croître, mais d'abord de se constituer, alors même que la population croît, elle, très fortement. La stagflation empêche l'unification de l'espace politique formel (registres des partis politiques, registres du droit) qui est normalement le lieu de discussion de l'être-ensemble, créant ici une boucle de rétro-action négative singulière : le débat officiel sur les langues nationales se fait principalement en français, dans une catégorie numériquement réduite de la population concernée. Nous verrons dans la partie suivante que la constitution d'un marché national plus proche des potentialités de la société peut être vu comme un objectif de développement, mais peut-être d'abord comme un objectif majeur d'un nationalisme malien qui revisiterait radicalement le legs de la Première République. Le prendre enfin comme un objectif esthétique, culturel et économique pour les acteurs de la filière a encore plus de sens. Identité-s.

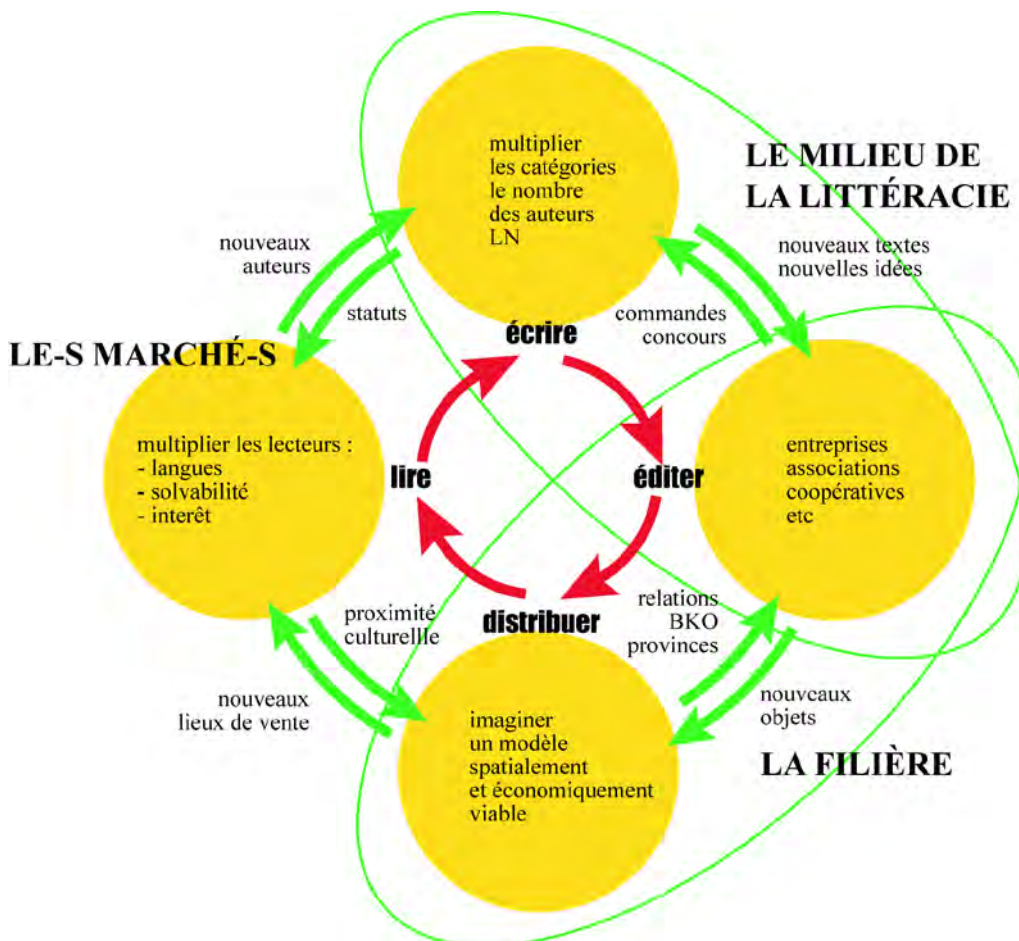
Créer le marché

En l'absence de nouvelles ressources monétaires, en présupposant que celles-ci vont néanmoins se maintenir, bref en se tenant dans une hypothèse économique raisonnable, il paraît possible de réorienter certaines ressources non monétaires (par exemple, le choix des langues ou le goût des lecteurs) et de créer des ressources monétaires privées (justement en réalisant un marché profitable, c'est-

à-dire en créant les consommateurs de ce marché). En réduisant ce monde de l'art à quatre postures élémentaires bouclées .../...

écrire/éditer/distribuer/lire/écrire/éditer/distribuer/lire/écrire/etc.

.../... nous pouvons montrer qu'à chaque posture correspond des stratégies publique et civile qui se bouclent par les articulations des politiques menées et par les réactions de chaque segment en direction des segments voisins – document 120.



Document 120 : le monde de l'art de la littérature malienne
(F. Barbe, 2011)

En apparence, ce monde de l'art semble clos sur lui-même, alors que la réalité est tout autre. La figure isole artificiellement la littérature malienne alors qu'elle est profondément affectée et orientée par les opérateurs français du livre et de l'écriture. Cette discordance suggère qu'une certaine protection du marché national doit exister pour que celui-ci adienne de manière autonome. Nous observons la multiplicité des interactions : une politique de soutien à la littérature ne peut pratiquer l'aménagement ponctuel ou segmenté. Toutes les catégories d'acteurs sont utiles et il n'y pas de « petits » ni de « grands » acteurs. Sans distributeur, l'éditeur n'est rien. Sans lecteurs, la filière n'a aucun sens et le monde de l'art lui-même s'écroule – document 121.

Segment	Axes	Cibles et liens
Les lecteurs > Les lectrices	<p>Rééquilibrer français/langue-s nationale-s Rééquilibrer lecteurs/lectrices Rééquilibrer Bamakois/non Bamakois Mettre à jour élèves et étudiant-e-s en tant que potentiel d'auteur-e-s</p> <p>Multiplier les zones de rencontre avec le livre (distribution ubiquiste) Multiplier les opportunités d'achat (baisse du prix, croissance du nombre de titres offerts et des thématiques)</p>	<p>LES MARCHÉS cœur de cible, Mali moins Bamako, femmes, élèves et étudiants</p> <p><i>Les lecteurs sont les futurs auteurs</i> <i>La proximité de la distribution avec les lecteurs est cruciale.</i></p>
Les auteurs > Les auteurs	<p>Rééquilibrer français/langue-s nationale-s Rééquilibrer auteurs/auteures Multiplier les catégories d'auteur-e-s (littérature, essai, pratique, jeunesse et tout sous-genre émergent)</p> <p>Travailler la question du statut de l'auteur-e (valorisation, inscription dans la durée, formation)</p>	<p>LE MILIEU DE LA LITTÉRATIE nombre et diversité provocation, qualité, émergence, diaspora</p> <p><i>Les auteur-e-s proposent de nouveaux textes, nouvelles idées, les éditeurs jouent concours et commande.</i></p>
Les éditeurs > Les éditrices	<p>Rééquilibrer français/langue-s nationale-s Rééquilibrer éditeurs/éditrices Réduire la dépendance à l'État malien et aux ONG, augmenter la profitabilité Multiplier les ventes Lier les aides à la conditionnalité d'une distribution effective sur l'espace national Créer ses distributeurs Multiplier les statuts (PME, coopératives, associations) Déscolariser la production éditoriale Développer les compétences et les productions (orientation de la formation universitaire, pillage des expériences voisines et étrangères)</p>	<p>LE MILIEU, LA FILIÈRE Expériences, validations, généralisations, mises en commun, autonomisation et conditionnalité des aides</p> <p><i>Les éditeurs construisent leur secteur diffusion/distribution, adapté à l'économie et au territoire national.</i></p>
Les distributeurs > Les distributrices	<p>Rééquilibrer français/langue-s nationale-s Rééquilibrer distributeurs/trices Le modèle est quasiment sinon à inventer en dehors de Bamako, du moins à révéler. Identifier le personnel apte à vendre au public malien</p>	<p>LA FILIÈRE (ré)invention d'un métier mise aux normes du marché réel, mise en réseau ne pas imiter la librairie</p>

	Identifier les lieux de vente Identifier les goûts des lecteurs Définir coûts, prix et marges pour des vendeurs situés loin de Bamako Programmer des nouveautés, une actualité fondée sur la proximité culturelle des vendeurs et des acheteurs.	formelle du Nord <i>Les vendeurs vont au plus près des lecteurs, valorisation de « l'acquis métier » de la librairie informelle, expérimentations de modèles de métier modestes, mais attractifs car viables</i>
--	---	---

Document 121 : multiplier et diversifier les acteurs

(F. Barbe, 2011)

Cette description d'axes, de cibles et de liens oblige à réaliser d'abord la condition initiale (ou principale), à savoir l'adéquation entre le marché et ses langues, du point de vue de tous les segments. Il ne s'agit aucunement dans cette condition de réalisation et à aucun moment d'extirper la langue française du Mali. La part de l'écrit francophone, d'une part, la part de l'écrit produit en France d'autre part, sont telles que pour l'instant c'est le français qui a extirpé les langues nationales maliennes du monde de l'art de la littérature. Il faut donc réguler la présence du livre français au Mali et non la discréditer. Les libraires par terre que nous avons rencontrés le disent à leur manière. Il faut plus de tout. Les emprunteuses du réseau des treize bibliothèques CLAC (le dispositif le plus récent) à travers tout le Mali montrent une forte évolution générationnelle. Les dernières données disponibles (décembre 2011) que nous consultons à la BNM en février 2012 montrent que les emprunteuses représentent en général entre 4 et 25 % des emprunteurs adultes, mais entre un quart et la moitié des emprunteurs de moins de 18 ans. Plusieurs CLAC se rapprochent même d'une parité filles-garçons, ce qui est une révolution dans l'accès au livre au Mali.

Paroles d'acteurs

Même les acteurs apparemment les plus éloignés de la librairie par terre peuvent agir ponctuellement dans une rationalité populaire. Lors de notre entretien de mars 2011, Atou Konaré, la directrice des éditions Cauris, l'une des projets éditoriaux les plus formels et francophones que nous ayons rencontrés, nous raconte qu'elle a ainsi testé la vente de livres dans les sotramas. Atou Konaré nous raconte avoir envoyé une jeune femme dans ce transport collectif bon marché, avec une bassine de livres à déstocker (invendus, défraîchis) et solder – avec une pièce à l'apprenti-chauffeur. La vendeuse est revenue en ayant tout vendu. Si Atou Konaré ne développe pas plus cette piste, c'est qu'elle n'a pas beaucoup de titres qui se prêtent à une vente bon marché, une vente d'impulsion, dans un transport collectif populaire. La vente itinérante est aussi développée par le directeur des éditions Édis, Samba Niaré, dans son projet de Boutique mobile du livre⁵⁵³ (1.- *Vue de profil d'une mototricyclette. Une charpente métallique y sera aménagée et couverte d'une bâche étanche. 2.-Vue arrière de la mototricyclette. Les étagères seront installées sur les côtés latéraux. Les livres destinés à la vente y seront*

⁵⁵³ Pour une culture de la lecture en famille, 2011, Édis et al. - page 145.

disposés. L'engin sera conduit alternativement par une fille et un garçon qui recevront une formation appropriée.) Les acteurs institutionnels vont fréquemment chez les libraires par terre, ils nous en parlent, certes, c'est souvent pour surveiller : ainsi, le responsable du prêt à la BNM rentre-t-il les cotes des livres volés dans son téléphone portable pour ses tournées dans le marché. Mais ces visites ne sont pas que surveillance, elles sont aussi proximité. Nous croyons que la librairie par terre fait l'objet d'une représentation contradictoire, à la fois proche, usuelle et utile, et en même temps dégradée, archaïque et délinquante. Nos échanges avec plusieurs libraires par terre montre leur grande diversité : Fusseyeni Coulibaly est un jeune libraire installé quartier du Fleuve, dont nous avons vu les liens familiaux avec un grossiste de Dibida ; c'est son premier vrai métier. Moussa Camara, plus âgé, a l'équivalent d'une palette de livres posée par terre dans une cour du Ministère de l'Éducation nationale – [document 122](#). C'est un déflaté de l'imprimeur Graphique industrie des années quatre-vingt-dix. Moussa Camara a d'abord été petit vendeur ambulant avant de s'installer ici, où il a pris ses habitudes et a sa clientèle. C'est lui qui nous demande d'amener des livres d'occasion lors d'un prochain voyage et nous explique que vendre les dictionnaires et les *Mamadou et Binéta* dans la rue, ce n'est pas si mal d'un point de vue économique, *on peut en vivre*.



Document 122 : la librairie par terre du ministère de l'Éducation

Moussa Camara, libraire par terre, réduit son activité pendant l'hivernage, à cause de la pluie. C'est à lui que nous achetons le « petit livre vert » d'occasion de l'UDPM (dictature militaire de Moussa Traoré).

(F. Barbe, 2012)

Mamadou Camara (sans lien de famille avec Moussa) est le plus installé des

libraires rencontrés. Sa boutique entièrement métallique située dans une rue de libraires du Grand marché, aux Anciens Combattants, à côté de l'Assemblée nationale, fait presque quatre mètres de long sur un de profondeur. Il nous dit qu'il est là depuis vingt-deux ans. Il n'a pas fait d'études longues, n'a jamais voulu entrer dans la fonction publique et nous décrit en même temps toutes les façons « d'avoir quelque chose ici ». Mamadou Camara a un peu d'un refus de parvenir à la malienne, qui se mélange avec une critique sociale à la limite de la colère. *Le Malien n'est pas sérieux, c'est difficile de travailler en concert, on ne s'associe pas*. Mais aussi à l'encontre de la France, quand il dit qu'ici *les gens ont faim de livres, qu'il a des clients qu'il ne peut pas servir et qu'est-ce que fout la France ?* C'est lui qui nous explique qu'il n'y a pas que les romans et les manuels scolaires à être piratés : il montre un Dalloz 18^{ème} édition, pirate. *Ils n'ont pas pu avoir la nouvelle édition, ils piratent la précédente. La rupture du livre entraîne le piratage*, dit-il, *un moment, quelqu'un a le courage d'y aller et il fait de la poche*. Il nous laisse tenir la boutique un moment, nous essayons de restituer quelques échanges entre le libraire et ses clients : un technicien de la fonction publique vient avec des références précises, il veut *L'Art des structures*, un ouvrage de résistance de matériaux. Mamadou Camara va chercher le livre chez un collègue, tout en disant au jeune homme, *tu aurais dû me biper*, avant qu'ils n'échangent leurs téléphones ; une femme cherche des nouveautés *Harlequin*, feuillète un moment et s'en va sans acheter ; un autre client plus âgé veut *Le royaume peul du Macina* d'Amadou Hampâté Bâ qu'il n'a pas, ils parlent un moment de la troupe de théâtre de Bala Moussa Keïta⁵⁵⁴ en 1976 ; Un jeune rend un livre, sans descendre de sa moto, et voudrait, sans donner plus de détails, un écrivain d'Afrique de l'Ouest qui parle de la négritude. Mamadou Camara nous affirme que les gens ont plus confiance dans les libraires par terre que dans ceux des grands hôtels pour Blancs et riches. Les prix sont aussi plus intéressants : *Médecine et magie africaines* est à 25 000 CFA chez les libraires formels, à 20 000 ici, et même à 7 500 CFA en édition pirate ivoirienne. Seul dépositaire Jamana de la rue, il se plaint que les éditeurs maliens ne se déplacent pas à Anciens Combattants, qu'ils ne font pas de dépôt et que de la vente ferme. Nous voyons le libraire par terre faire le libraire, il n'y a aucun doute. Mais nous voyons des fractures dans la filière. Entre les éditeurs locaux et les libraires par terre : une lacune. Entre les libraires par terre : les voisins de Mamadou Camara n'ont pas tous la connaissance et la relation du commerçant expérimenté, loin de là. Entre la France et le Mali avec ces éditions pirate indices d'un dysfonctionnement dans l'accès au livre.

Nous avons peu parlé des auteurs. L'atelier d'écriture mené⁵⁵⁵ en février 2012 avec les auteurs du concours de manuscrits de la Rentrée littéraire malienne est l'occasion de présenter des auteurs ordinaires, engagés dans un projet d'écriture personnel. Huit auteurs sont présents avec nous. Un instituteur à la retraite, trois enseignants, un éditeur, un employé, un douanier, une étudiante à l'INA (fille d'universitaire). Cette distribution très masculine est néanmoins variée. Beaucoup ont déjà publié, mais par la petite porte : chez L'Harmattan, dans *Les Échos*, sur des blogs, en auto-publication. Les échanges sont vifs et attentifs, un peu narcissiques aussi, on parle beaucoup de soi. *On décide pas du moment, ça s'impose à moi ; ça me vient comme ça ! je m'isole, je m'assoie au bord de l'eau et je mets de l'ordre ; je m'isole dans mon champ, le week-end, pour écrire ; je*

554 http://fr.wikipedia.org/wiki/Balla_Moussa_Ke%C3%AFTa

555 Co-animé avec le poète et cinéaste Abdoulaye Ascofaré.

lisais capitaine Lucky, Zambla, des romans illustrés, des polars, ça c'est mon premier poème quand j'étais en huitième ; je suis un peu solitaire, l'écriture, c'est mon compagnon ; mes élèves me font lire leurs textes, parfois, j'en transmets à un auteur que je connais, Gaoussou Diawara⁵⁵⁶ ; je fais les concours, les compétitions littéraire ; ma poésie est liée à des déceptions ; en 1995, j'ai lu un de mes textes dans l'émission littéraire de l'ORTM ; j'aime lire, on me commande souvent des poèmes ; etc. Les interactions du co-animateur, Abdoulaye Ascofaré sont drôles et précises : *tu es impulsé par Dieu ou par le démon ? ; on est toujours plusieurs à écrire ; tu jettes du piment dans leurs yeux et tu les laisses s'ébrouer ; il faut te révéler, il n'y a pas d'écriture sans diffusion, un idiot qui montre son idiotie vaut mieux qu'un sage qui cache sa sagesse*. Il nous raconte comment il a pris le train pour Dakar à la fin des années soixante pour rencontrer Ousmane Sembène et lui demander une préface à son premier recueil de poésie. Lequel lui avait simplement répondu : *si tu es bon, on te lira*. C'est un atelier normal d'auteurs qui évoluent dans un ambiance de sous-littérature. Nous y trouvons un peu de provincialisme, une forte relation à l'expérience scolaire et des formes datées, mais le sont-elles vraiment dans le cycle de la littérature nationale malienne ? Ici, l'échelle nationale de la littérature s'impose pour jauger du contenu de l'atelier. En effet, Abdoulaye Ascofaré ou Gaoussou Diawara sont des auteurs du « premier cercle littéraire », ceux qui ont une expérience internationale. Ceux de l'atelier sont du « deuxième cercle » et sont peu ou pas sortis du Mali. Un second atelier tenu dans le Festival avec des étudiants de la filière archive-documentation nous renseigne sur l'atelier d'écriture ordinaire de débutants sans projets personnels, un atelier pour le plaisir. Mais là, il y a six filles pour un seul garçon. En les faisant écrire sur leur « premier téléphone portable », nous entendons des textes drôles, informés et pour certains déjà inscrits dans le détail et l'image. Cette fraîcheur de l'écriture paraît plus grande que dans certains textes entendus dans l'autre atelier. En partant, certains évoquent des projets personnels d'écriture. L'un d'eux retient notre attention : le garçon du groupe collecte des citations pour en faire un livre. Nous lui demandons s'il envisage de les traduire en bambara.

Toutes conditions égales par ailleurs, la normalité des acteurs rencontrés est remarquable. La diversité s'entend sociale, genrée, générationnelle et scalaire (être ou pas sorti du Mali).

333/ Jeux d'échelles et politiques publiques

Cette dernière discussion est consacrée à la protection du marché malien, une problématique nationale et bilatérale, puisqu'elle intéresse directement la France. Nous y joignons deux autres problématiques, les initiatives locales (glocales peut-être) et les initiatives à l'échelle de la sous-région.

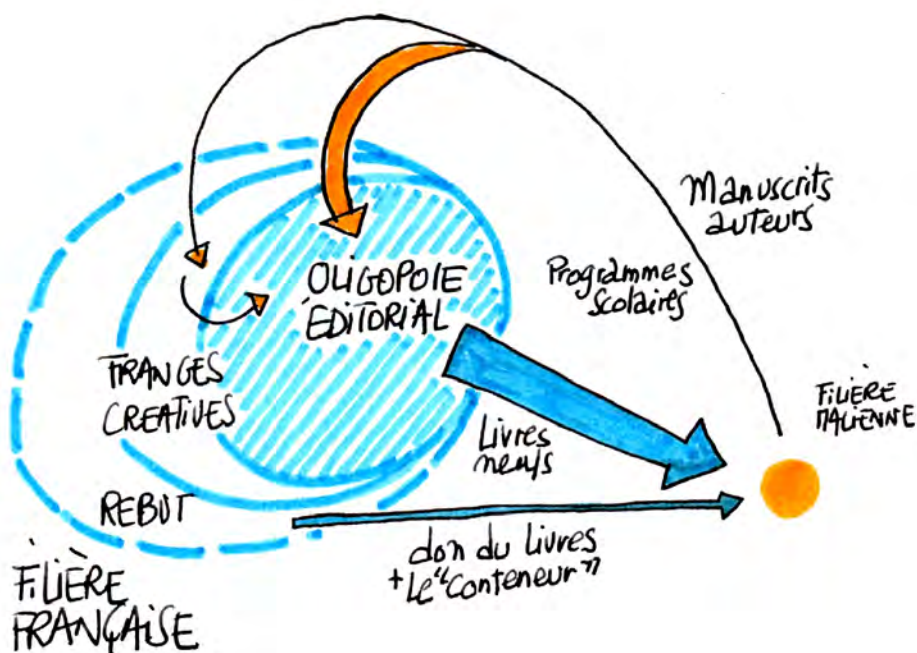
Réguler le marché national

Parler de concurrence déloyale procède inévitablement du jugement de valeur. Toutefois, le caractère déloyal d'une pratique est à la fois subjectif et objectivable. Dire le caractère objectivé de cette concurrence déloyale, c'est la mesurer en comparant deux filières au stade de développement sans commune mesure : du côté français, un très ancien artisanat intellectuel devenu depuis plus

556 <http://www.lesfrancophonies.com/maison-des-auteurs/diawara-gaoussou>

d'un siècle une industrie de consommation intégrée, aujourd'hui transnationale et oligopolistique, fondée sur une idéologie universaliste incarnée notamment dans la francophonie, du côté malien, un ancien artisanat arabophone qui a évolué vers une très petite industrie, récente, modeste, parcellisée dépourvue de filière complète et d'accès à la totalité de son marché, concentrée dans la langue française. Il est difficile de soutenir que les acteurs maliens du livre sont en situation de se mesurer *loyalement* à leurs concurrents français. Alors dire le caractère subjectif de la pratique, c'est décrire l'état de conscience des acteurs des deux filières. Croire comme le fait le Syndicat national de l'édition (syndicat patronal des gros éditeurs français) que tout va bien et que les éditeurs français agissent comme des grands bienfaiteurs de l'Afrique relève d'une posture datée d'une autre ère géopolitique. Les dons du livre d'origine française (mais aussi belge, suisse ou québécoise) affectent aussi fortement le marché du livre malien.

Voici donc un état objectif de la concurrence déloyale et de l'abus de position dominante qui en découle, car la concurrence déloyale n'affecte pas seulement la partie malienne, on dira aussi que seuls les gros éditeurs français vendent au Mali, compte-tenu de la complexité de la commande et du transport des livres entre les deux pays – document 123.



Document 123 : la concurrence franco-malienne dans la filière du livre

Les manuscrits auteurs ne sont pas que littéraires, les programmes scolaires font partie de cet échange.

(F. Barbe, 2011)

Exception faite des éditions du Figuier (dotées d'une structure jumelle en France), la filière malienne exporte essentiellement des manuscrits et des auteurs et importe des produits finis neufs ou de seconde main. Nous retrouvons dans cet échange culturel bien des aspects de l'échange inégal Nord/Sud tel qu'il a été décrit depuis les années soixante. La plus-value économique est accaparée par la

partie française, qui dispose également de l'essentiel du *soft power* contenu dans l'échange. Que peut-on alors faire devant une telle distorsion ? Interdire ou surtaxer le livre français entrant au Mali (il l'est déjà) relève d'une politique anti-intellectualiste qui paraît à la fois s'inspirer de précédents fâcheux et donner des signaux politiques particulièrement contraires au développement d'un environnement favorable à la littérature. C'est donc autour de la question d'un partenariat franco-malien que l'on peut travailler cette question, après l'avoir objectivé ensemble (et pour la partie française avoir accepté l'idée que la filière malienne a droit de vivre et de se développer) – document 124.

Filière française	Proposition	Filière malienne
Oligopole	<p>Un mécanisme d'aide publique franco-malien lié aux gros éditeurs :</p> <p>l'État français (et les éditeurs volontairement) finance la baisse du prix de vente des livres français au Mali, tandis que l'État malien taxe à l'entrée au Mali les livres d'un montant équivalent à la baisse subventionnée (ou soutenue) du prix</p>	<p>Le produit de la taxe malienne (subventionnée par l'APD française et les gros éditeurs) abonde le Centre National de la littérature du Mali, en charge de l'innovation et de la pérennisation de la filière malienne (à créer)</p> <p><i>risques : blocages politiques en France et bureaucratie/corruption au Mali</i></p>
Franges créatives	<p>Partenariats non-étatiques :</p> <p>multiplications des co-éditions du type Alliance internationale des éditeurs, avec soutien de fondations, échanges de savoirs, de pratiques, de personnels (workshops internationaux, stages et projets partagés)</p> <p>en cours (Donniya, Jamana, Le Figuier)</p>	<p>Ces co-éditions sont bénéficiaires par forte réduction des coûts unitaires de production</p> <p>Bénéficiaires intellectuellement par échange et émulation autour des « bonnes pratiques » et trucs du métier</p> <p><i>risques : non-réalisation par manque de consistance des acteurs et réduction des échanges culturels liée au sécuritaire</i></p>
Rebut	<p>Formation des acteurs privés et obligation de pérennisation liée au don ponctuel :</p> <p>diffusion des normes auprès des donateurs et récipiendaires (démarche qualité) cofinancement obligatoire d'un lieu de diffusion culturel économiquement viable (soutien privé/public)</p> <p>en cours (spontanément ou par des structures type Banques de don, BSF)</p>	<p>Un stock doté d'une valeur culturelle et économique certaine permet de valoriser un lieu, un poste de travail, mais seule la pérennisation engage positivement le développement de la filière ; à lier, par exemple, aux bibliothèques publiques ou aux cybercentres, au multimédia (net, téléphone), à un établissement de formation, à une librairie rurale</p> <p><i>risque : non-réalisation par manque de consistance des acteurs et réduction des échanges culturels liée au sécuritaire</i></p>

Document 124: réguler la concurrence du livre français au Mali
(F. Barbe, 2011)

Dans les trois registres de la proposition, nous observons que des actions significatives ont déjà été engagées dans les franges créatives et le rebut par les acteurs eux-mêmes et sans aide publique significative (co-édition, don raisonné). Il s'agit donc de généraliser ces astucieuses coopérations d'acteurs à faibles ressources financières, sans les limiter, par exemple, au registre de la librairie formelle ou de la francophonie officielle (porteuse de valeurs économiques contradictoires avec l'état potentiel du marché). Agir dans l'innovation mutuelle (inédit et invention) plutôt que dans la diffusion d'un modèle français stéréotypé. Concernant le cœur économique de cet échange inégal, les baisses de prix déjà travaillées entre éditeurs français exportateurs (type programmes PLUS⁵⁵⁷) et l'État français ne convainquent pas, car c'est bien de la protection du marché malien qu'il s'agit et non pas simplement de l'accès à des livres moins chers pour le public malien. Une partie significative de l'élite française étant attachée à l'exception culturelle et à la protection de ses propres valeurs et outils culturels, de nombreux acteurs français sont en mesure d'admettre que toute exportation de livres français au Mali finance un outil d'aide publique malien au livre (en fait, à la littératie) comparable au CNL français – sans limiter l'accès du public malien au livre français, et notamment, aux genres que l'édition malienne ne sera pas en mesure de produire avant un certain temps ou jamais compte-tenu de l'effet de taille. En prenant en compte le chiffre difficilement vérifiable de 250 000 livres français entrant au Mali annuellement, on voit qu'une baisse de 3 € par livre (partagée à 50 % entre l'État français et les grands éditeurs concernés) permettrait à une taxe partenariale de dégager une somme théorique de 750 000 euros pour abonder un CNL⁵⁵⁸ malien. Cela paraît un montant suffisamment significatif pour permettre à un futur CNL malien d'accompagner des opérations de qualité. Enfin, la question des auteurs maliens publiés en France pourrait être réglée systématiquement par des coéditions mêlant l'éditeur français à un éditeur malien pour l'accès au marché malien, voire ouest-africain, à un coût local.

D'autres échelles

Nous avons beaucoup parlé de Bamako et d'un monopole bamakois dans l'ordre de la culture écrite. Nous avons constaté la concentration dans la capitale de la plupart des outils de production de la filière écrite, mais également la concentration d'une grande partie du marché, l'ensemble étant ainsi réduit à l'équivalent d'une bohème francophone (en l'espèce, une bohème politique, administrative et culturelle) : le pôle culturel central produit d'abord pour lui-même. Il est son propre consommateur en même temps qu'il contrôle une bonne part de la relation extérieure du Mali, ce qui lui permet d'accommoder la faiblesse

557 « La Centrale de l'Édition réunit dans un Groupement d'Intérêt Économique les éditeurs exportateurs français. Elle offre à ses clients libraires et grossistes étrangers, des garanties financières et une assurance-transport appropriées et propose des solutions de transport adaptées aux envois de livres, ainsi que des procédures centralisées de facturation du transport. Sur certaines destinations, la Centrale de l'Édition gère les subventions du ministère de la Culture et de la Communication destinées aux libraires et grossistes : Aide au transport (abaissement du coût du transport), Fonds d'intervention (en complément des garanties d'assurance-crédit) et Programme PLUS (réduction des prix des manuels universitaires en Afrique francophone subsaharienne, Haïti et Madagascar). »

www.francelivre.org/Acteurs/Acteurs-aux-cotes-des-libraires-francophones

558 Cette ressource ainsi envisagée sous la forme d'une fiscalité solidaire peut paraître improbable, son montant très exagéré, voire baroque. L'idée est pourtant bien d'affirmer qu'un CNL malien est non seulement possible, mais souhaitable pour l'émergence d'une filière nationale du livre à la hauteur de son marché potentiel, qu'il contribuera à réaliser, la société malienne alphabétisée.

de son marché national. Mais, le pays réel, c'est bien le Mali des campagnes et des villes secondaires. L'échelle du village y est essentielle.

Pourtant, ce qui passe à l'échelle du village (qui peut compter plusieurs milliers d'habitants) est moins connu. Le développement extraordinaire du téléphone portable⁵⁵⁹ et même de l'internet dans des localités mieux desservies, permet une communication quasi-permanente (en théorie du moins) entre les villageois et les expatriés du village. Les tournées de ramassage de courrier familial et amical à moto dans Bamako, puis leur redistribution à Gao, vingt-quatre heures de bus plus tard, cette sorte de sociabilité épistolaire que nous avons connue en 2003 n'a plus aujourd'hui la même centralité. De cette nouveauté découle une série de changements : la connaissance à distance de la situation, la discussion de projets à distance, l'envoi facilité de d'argent par les expatriés, la mise au point de déplacements coordonnés. Peut-être une troisième forme de gouvernement à distance par les expatriés, pourvoyeurs d'idées, d'investissements et de secours, qui n'annule pas la souveraineté locale, mais en modifie les conditions d'exercice. Objet de l'attention, notamment de beaucoup d'expatriés qui en sont le produit : l'école. Des partenaires possibles : l'association des parents d'élèves, l'association des mères d'élèves, au village même ; l'association des ressortissants du village, centrée sur Bamako ; des réseaux non-formels, amicaux et/ou générationnels, notamment des gens disposant de capitaux plus importants (financiers, culturels, spatiaux) ; les différents réseaux familiaux avec des éléments au village, à Bamako ou dans d'autres villes et à l'étranger. Du village maintenant connecté et nœud de relations multiscalaires, nous disons qu'il est un élément identitaire majeur, placé sur un plan différent de l'identité malienne. Par suite de la décentralisation et maintenant de la désintégration de l'État, ce nœud de relations n'est plus seulement identitaire et familial, il augmente relativement sa capacité d'action propre, laquelle est clairement multiscalaire. La question de l'écriture y est posée par l'école, par la néo-alphabétisation, par un ensemble de pratiques d'ouverture et d'enrichissement culturel. Si l'identité est plus forte qu'ailleurs et immédiatement menacée (cas du pays songhaï à l'été 2012), l'urgence de l'action s'impose à tous et nous voyons s'organiser une contre-société depuis le nœud scalaire que constitue le village - pauvre, mais connecté.

L'intégration sous-régionale est aussi un fait observable. C'est la vie même de nombreux Maliens dont les frontières ne sont pas les frontières étatiques. C'est aussi un outil de comparaison et de croyance positive. Au delà des liens personnels

559 « Même si certaines vieilles personnes en ont, les jeunes sont les grands détenteurs actifs qui ont le courage de se déplacer, en cas d'appel venant des villes ou de l'extérieur, dans les familles où il n'y a pas de téléphone pour passer l'appel à l'interlocuteur demandé par l'appelant. Non seulement pour leurs propres besoins, mais également pour faciliter de joindre le village, ces jeunes veillent beaucoup sur leurs téléphones, les rechargent à tout moment pour éviter qu'ils ne soient sur répondeur afin que le village ne manque pas d'appel. Tout cela devient momentanément compliqué par le fait qu'en cet hiver, la plupart des jeunes du village se dirigent vers les villes pour l'exode rural. Dans presque tous les villages, à cause de ce déplacement massif des jeunes vers les villes avec leurs téléphones, on trouve moins de jeunes, donc moins de téléphones avant la prochaine saison des pluies. [...] Avec sa plaque solaire, Karamoko n'est jamais sur répondeur et il reçoit plusieurs appels par jour pour d'autres familles du village. Karamoko vient de partir en Côte d'Ivoire pour quelques mois et le village de Bamoussobougou devient difficilement joignable. Si avec la présence de Karamoko on était sûr de pouvoir satisfaire le besoin de communication, maintenant on s'attend au silence ou aux instructions de la boîte vocale suite aux appels. Chaque fois qu'on tente de rentrer en contact avec les quelques téléphones détenus par certaines vieilles personnes au village, le téléphone sonne plusieurs fois jusque sur répondeur ou directement on entend: Vous êtes sur la boîte vocale de...veuillez laisser votre message après un bip parce que le téléphone est éteint pour non-rechargement. »

Blog bilingue de Boukari Konaté

<http://fasokan.com/2011/02/>

(déplacement, téléphone, courrier, mail) et des mouvements brusques (déplacés, réfugiés), l'abondante information qui circule entre les pays ouest-africains (RFI, chaînes satellites, internet) crée les conditions d'une représentation intégrée de l'Afrique de l'Ouest. Le messianisme panafricain est agissant à cette échelle. La création de l'Union Économique et Monétaire Ouest-Africaine en est le versant institutionnel. Mais on en parle au grin, dans les médias, dans les familles. L'UEMOA, créée en 1994, regroupe le Mali, le Sénégal, le Niger, le Bénin, le Togo, la Côte d'Ivoire, la Guinée-Bissau et le Burkina-Faso. Peuplé de plus de quatre-vingt millions d'habitants, cet espace ouest-africain réputé francophone à 95 %, développe une législation commune et des politiques de convergence universitaire et culturelle. La création d'un important marché transnational peut supprimer à terme les effets de taille issus du découpage colonial. L'idée d'une « surveillance multilatérale » (nom d'un des observatoires de l'UEMOA) au profit des bonnes pratiques sous-régionales laisse entrevoir la possibilité de l'émulation, de la coopération et de l'intégration. Dans cet ensemble, la langue française est commune, mais les langues du groupe mandingue forment également un ensemble transnational d'une trentaine de langues apparentées représentant plus de vingt millions de personnes, principalement au Mali, en Guinée, au Burkina et en Côte-d'Ivoire, en première ou en seconde langue. Nous voyons déjà circuler des livres en français et en n'ko entre ces pays. Il existe un marché latent.

Synthèse

Personne n'a attendu la déflagration du printemps 2012 pour jouer du *mali-pessimisme*, cette variante locale de l'afro-pessimisme. Le mali-pessimisme n'est nullement sans effet sur la perception locale et les problématiques de la littératie. Il y a de la dépression, il y a de la méfiance, cela n'empêche ni la convivialité ni l'humour, un des environnements dominants de notre enquête malienne. En 2011, ce mali-pessimisme se décline autour d'une critique de la démocratie malienne, d'une description sévère de la sous-intégration (urbaine et rurale), d'une crise de la représentation conjugale et surtout d'une crise majeure de l'institution et de l'objet scolaires même – une profonde désillusion de l'utopie scolaire de l'Indépendance et du renouveau du Mali démocratique au terme des années 2000. En 2012, la question est devenue : *avons-nous enfin touché le fond que nous puissions remonter à la surface ?* 2012, Mali, année zéro. Moment de refondation ou d'explosion de la forme nationale.

Une synthèse orale est produite lors de notre atelier de restitution pendant la Rentrée littérature malienne en février 2012, juste avant les événements. Dix hommes et trois femmes y assistent (artiste, administrateurs culturels, imprimeurs, éditeur, journaliste, libraire par terre, coopérant), dont deux Français : De quoi nous parlent les participants au terme de notre présentation ? Beaucoup de ce « Malien qui n'aime pas lire et ne lit pas », une représentation qu'il faut interroger et mettre en doute. Beaucoup du nécessaire éloignement du ministère de l'Éducation, zone de péril moral et professionnel pour l'édition malienne. Beaucoup de l'État comme obstacle à la culture, l'État inculte. Beaucoup de l'éloignement nécessaire du modèle français et de la croyance littéraire. Beaucoup du développement des bibliothèques dans les chefs-lieux de cercle, de la création d'une filière et d'une industrie culturelles. Comment baisser les coûts de fabrication ? En imprimant ailleurs ? Comment obtenir de la Coopération française qu'elle conditionne son aide et connaissance, de cette manière, l'engagement réel de la partie malienne ? Questions de distance, de limite, de trajets.

Dans cette troisième partie, nous avons mis en évidence une série de normalités maliennes dans l'ordre de la culture, de la littératie et de la littérature.

Née en 1960, la République du Mali, est bien engagée dans un développement de sa littératie qui ressemble au cycle standard d'émergence des littératures nationales, mais « à toute vitesse et sous contraintes ».

L'hypothèse d'un devenir de la société malienne profondément lié à la question linguistique paraît non seulement incontestable, mais est également créateur de nouvelles obligations en matière de littératie.

Nous émettons deux réserves à ce relevé.

La première réserve est transcoloniale, c'est la puissance du sociolecte français qui écrase les littératies vernaculaires et empêche la réalisation du marché potentiel. La nouvelle politique des langues nationales touche aujourd'hui la partie la moins favorisée des élèves maliens et la seule littérature jeunesse. C'est un premier changement.

L'autre réserve porte sur les conditions de la gouvernance. Ce que nous avons appelé l'ajustement structurel de la littératie est un processus continu. Initié pendant la dictature militaire et poursuivi pendant la démocratisation, cette réduction du périmètre de l'action publique et de privatisation du bien public provoque une torsion du marché et sa détérioration morale.

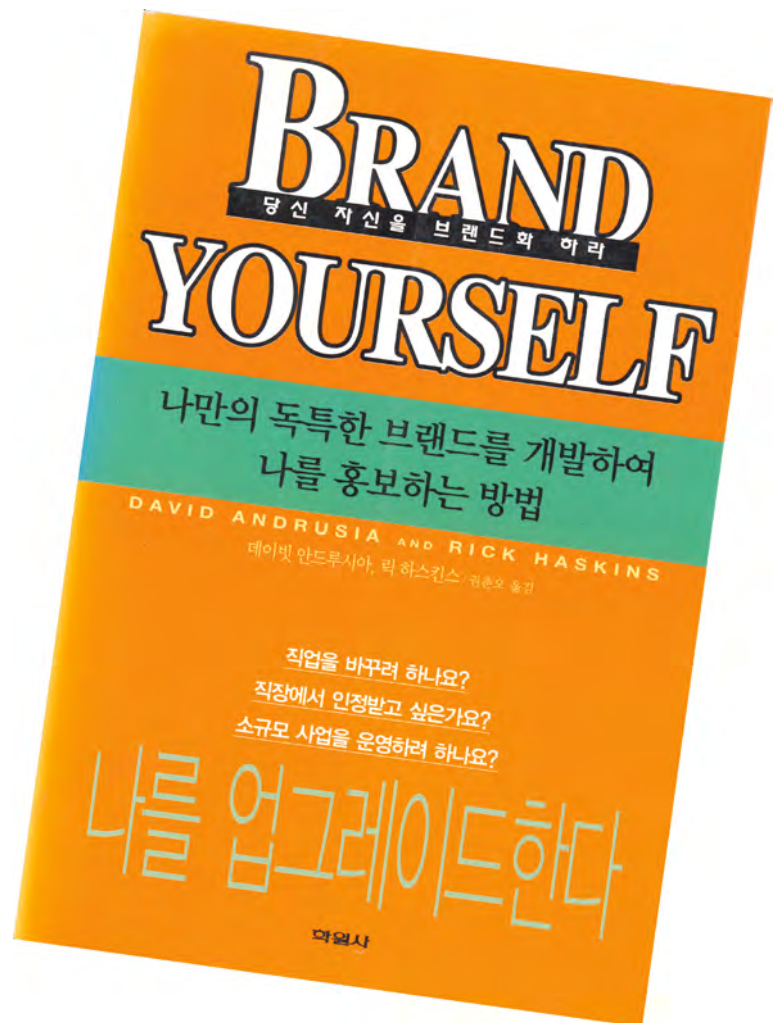
Intégrités, échelles

2012, Mali, année zéro. La forme nationale du Mali est suspendue ou mise sous tension. Par les événements au Nord, mais plus généralement par la divergence et la fragmentation du corps social, du corps national. L'année zéro, ce peut être le temps d'une refondation qui joint l'intégrité de la forme étatique à l'intégrité d'un être-ensemble appuyé sur des politiques publiques à caractère universel. Ou ne pas advenir.

La littératie malienne se comprend à l'échelle nationale, dans sa fragilité et son potentiel. Mais des processus d'échelle postimpériale (plusieurs dizaines de milliers de kilomètres) contrôlent une partie de cette forme nationale.

Les acteurs rencontrés lors de notre enquête agissent sur ces deux niveaux scalaires, mais plus généralement habitent un jeu scalaire qui intègre la sous-région ouest-africaine, les aires linguistiques, le local villageois, des migrations circulaires et des expatriations dont l'internet et le téléphone portable modifient profondément l'impact.

La normalisation de la littératie sud-coréenne



Sommaire

Introduction | 375

41/ Paysages de la littérature | 381

42/ Un ré-agencement capitaliste et numérique contre des pratiques civiles | 393

43/ Littérature et *soft power* | 431

44/ Digitalisation de la littérature : une prophétie retardée par les acteurs | 453

Synthèse | 467

Document 125 : l'importation du *branding*

Couverture de *Brand Yourself* de David Andrusia et Rick Haskins, 2001, *Hakwon Publishing*, traduit en coréen depuis l'édition américaine originale, *Brand Yourself: How to Create an Identity for a Brilliant Career*, 2000, *Ballantine Publishing* (groupe Random), négociation des droits agence *Shin Won* (Séoul - <http://www.shinwonagency.com>)

Format 15,2 / 22,4 cm, 304 pages ; exemplaire d'occasion acheté dans une librairie-souderie Aladdin, quartier Jongno, centre de Séoul, mars 2012 : prix neuf 8 000 wons, prix occasion 3 000 ₩ (5,71 € et 2,14 €)

Introduction

Société non-occidentale de vieille tradition écrite, classée aujourd'hui numéro un dans l'utilisation habitante et quotidienne des outils numériques, la République de Corée (Corée du Sud) n'est ni la France, ni le Mali. Elle exprime dans sa singularité d'autres aspects de l'expérience mondiale de la littératie. Ce choix d'une enquête en Corée s'inscrit, comme celui du Mali et pour les mêmes raisons, dans un contexte de familiarité et d'opportunité pour le chercheur. Une facilitation. Mais cette situation d'avant-garde numérique non occidentale offrait avant tout un accès formidable aux nouvelles questions de la révolution numérique. **L'objectif initial était d'explorer ici le « front numérique » en questionnant l'identité littéraire de la Corée et sa numérisation progressive.** De nombreux indicateurs – [document 126](#) - nous disent que cette dernière est remarquable : le plus haut-débit du monde (« une vitesse stupéfiante de connexion de 2.200 Kbits/s en moyenne »⁵⁶⁰), une connectivité généralisée des transports et des lieux publics, des portails nationaux dominants (Naver 61,9 %, Daum 19,7 % et SK Telecoms 3,8 % du marché national) qui placent Google, le principal opérateur mondial en position marginale (7,3 % en Corée contre 92 % en France⁵⁶¹), un usage ordinaire du téléphone portable massif (déjà spectaculaire en 2000, encore plus aujourd'hui, transcassiste et transgénérationnel, une téléphonie compulsive devenue véritable paysage urbain), une présence performative des réseaux sociaux (dans la vie politique notamment, au bénéfice peut-être de la « gauche » coréenne⁵⁶² et de l'épuration de la classe politique) et du e-commerce (le cas du livre papier acheté en ligne le montrera de manière spectaculaire), des opérateurs privés leaders mondiaux dans leur secteur (dans l'électronique et la téléphonie mobile, Samsung et LG), une croissance économique globale assurée pour un tiers par le secteur des NTIC selon la *Bank of Korea* et, enfin, l'action conjointe connue de l'État et de l'oligopole sud-coréenne (les *chaebols* nés la plupart sous la colonisation japonaise ou l'occupation américaine) dans ce domaine comme dans bien d'autres.

L'incomparable succès de Samsung s'accompagne d'une croissance exponentielle de la demande intérieure en Corée du Sud. Alors qu'en novembre 2009 la Corée du Sud comptait près de 470 000 utilisateurs de smartphones, ce chiffre a dépassé la barre des 20 millions fin octobre 2011, soit une multiplication par 40 en 2 ans.

[...]

Sur une population de 49 millions d'habitants en juin 2011, on compte en Corée du Sud 52,23 millions d'abonnés mobiles dont environ 80 % d'abonnés 3G. Cela représente un taux de pénétration des téléphones mobiles de 106 %, ce qui signifie que de nombreux abonnés possèdent plusieurs téléphones mobiles. Le réseau 3G a été lancé en 2003 et de nouveaux investissements viennent d'être faits par les opérateurs pour le lancement de la 4G. [...]

560 Ed Zitron, *Pando Networks Releases Global Internet Speed Study*, septembre 2011

www.pandonetworks.com/Pando-Networks-Releases-Global-Internet-Speed-Study

561 www.journaldunet.com/ebusiness/le-net/parts-de-marche-google-monde/coree-du-sud.shtml

562 Le candidat progressiste de 2002, Roh Moo-hyun, passe pour avoir été élu grâce à une campagne sms de dernière minute, mobilisant les électeurs les plus jeunes le jour même de l'élection.

<http://blog.slate.fr/la-gazette-de-seoul/2012/07/24/ahn-cheol-su-for-president/>

François Bougon, En Corée du Sud, l'opposition de centre-gauche la joue "jeunes", www.lemonde.fr/asie-pacifique/article/2012/04/11/en-coree-du-sud-l-opposition-la-joue-jeunes_1683645_3216.html

L'évolution rapide de la téléphonie mobile en Corée s'explique en grande partie par la présence des équipementiers Samsung et LG sur le territoire. Par ailleurs, la concurrence entre les trois opérateurs nationaux SK Telecom, Korea Telecom et LGU+ qui se disputent le marché permet un climat favorable aux innovations et à la rapidité du développement des télécommunications. [...]

Enfin, la Corée est le premier pays dont l'ensemble des opérateurs nationaux se lancent dans l'aventure 4G. Des questions se posent, notamment en ce qui concerne la saturation des réseaux. Le nombre de smartphones continue à augmenter - et avec eux le trafic de données - et il est difficile de prévoir si les réseaux 4G LTE déployés par les opérateurs seront suffisamment solides. Il en va de même pour la technologie NFC : si les téléphones et les services liés au NFC devraient continuer à se développer, il reste à savoir si les consommateurs sud-coréens répondront présent. De nombreux doutes subsistent en effet en ce qui concerne la sécurité des transactions effectuées via cette technologie ce qui freine certains consommateurs.

Document 126 : la croissance de la téléphonie mobile en Corée du Sud

Jennifer Rousse-Marquet, Téléphonie mobile en Corée du Sud : marché et usages, la *Revue des industries créative et des médias*, avril 2012

La lourde condamnation de Samsung pour violation de brevets sur plainte du concurrent Apple en août 2012 agit comme une douche froide en Corée.

www.inaglobal.fr/telecoms/article/telephonie-mobile-en-coree-du-sud-marche-et-usages? tq=15

L'hypothèse de l'enquête pouvait se dire ainsi : l'infrastructure et l'investissement font-ils l'usage dans une société nationale à forte homogénéité ? Le livre électronique et toute forme de lecture-écriture en ligne étant alors particulièrement sollicités pour nourrir la recherche. Une société toute entière encadrée par un État stratège était-elle en train de migrer, de « s'upgrader », montrant au monde la puissance d'une organisation nationale efficace et la figure exemplaire de l'innovation quasi-ethniquement incarnée ?

Familiarités

Le choix de la Corée du Sud vient d'un long compagnonnage avec des Coréens expatriés (première rencontre familière et fondatrice, encore enfant, au milieu des années 1970 avec la poétesse et traductrice Han Kza, puis plus fréquemment à partir des années 2000, avec d'autres artistes expatriés) ou avec des adoptés d'origine coréenne (via l'Association française des adoptés d'origine coréenne⁵⁶³, dans laquelle nous contribuons un temps⁵⁶⁴). Un premier séjour sud-coréen à l'été 2000 permet le développement de productions écrites, notamment *Made in Korea* (Barbe, 2002). Frédéric Boulesteix et Benjamin Joinau, animateurs des *Cahiers de Corée*, nous accueillent dans leur revue⁵⁶⁵.

Dans notre enquête terrain (deux séjours d'entretiens et d'observations, principalement à Séoul, en mars et juillet 2012, d'une durée cumulée de sept semaines), nous aurions pu « trouver » ce que nous « venions chercher », c'est-à-

563 « Racines coréennes », association française fondée en 1995, membre de l'association internationale IKAA (International Korean Adoptee Association), fondée en 2004 - www.racinescoreennes.org

564 Notamment, participation formelle à la conférence du 16 juin 2002 au Sénat www.racinescoreennes.org/historique/evenements-passes/conference-senat-02

565 *Les Cahiers de Corée*, n° 5, 2002-2003 www.atelierdescahiers.com/les-cahiers-de-coreacuttee.html

dire la preuve de l'existence d'un effet d'entraînement simple et observable entre des équipements, une dynamique industrielle et des pratiques habitantes dans le domaine de la littératie en Corée du Sud.

Notre hypothèse sud-coréenne liait en effet la réalité d'infrastructures performantes et de taux d'équipements parmi les plus élevés au monde, d'usages sociaux nombreux et d'opérateurs majeurs à l'échelle nationale et internationale, à un changement fort dans la littératie. Un inédit, en quelque sorte. Nous ne pensons pas finalement que ce lien simple et facilement observable existe. Nous ne l'avons pas trouvé. Sans rejeter totalement l'hypothèse, nous avons observé une situation certainement plus complexe. S'il y a bien une ligne de front numérique et que la société sud-coréenne s'y tient et s'y déplace rapidement, nous le montrerons, d'autres lignes de front nous sont apparues bien plus structurantes. La compétition scolaire, l'organisation du pouvoir économique et politique, l'internationalisation de la société sud-coréenne nous paraissent des fronts bien plus actifs.

En ce sens et à ce stade de son histoire, la *digital revolution* sud-coréenne n'affecte que partiellement les structures socio-spatiales pré-existantes, elle les rejoue plutôt, les ré-invente. Le numérique est un média, un outil, un levier, un accélérateur de changement social, mais il ne forme pas encore ou à lui seul une nouvelle structure explicative. C'est du moins ce que nous avons cru lire dans notre immersion coréenne. Le titre même de cette partie a fortement évolué. D'une initiale et peut-être banale « littératie en mouvement », en passant par l'idée de « convergence » (des industries et des arts), nous avons finalement écrit la « normalisation de la littératie sud-coréenne ». Cette hypothèse de normalisation est née de la restitution critique menée en juillet 2012 auprès d'acteurs coréens. Nous l'avons d'abord suggérée, puis précisée à la demande de nos interlocuteurs. Cette idée s'est appuyée aussi sur la lecture du travail de Valérie Gelézeau, *Séoul, ville géante, cités radieuses* (2003, traduit en coréen 2007) qui montre l'extraordinaire normalisation de l'habitat. Par normalisation, nous élaborons une toute autre hypothèse que celle du front numérique. La littératie y serait, au fond, « embarquée », comme le logement, comme l'éducation, comme le commerce, comme la nature, comme le cinéma, comme la cuisine, dans le grand mouvement de construction de la puissance sud-coréenne, interne et externe, par l'alliance de l'État coréen et de l'oligopole des grandes firmes – aux dépens d'autres catégories d'acteurs. Le numérique serait l'occasion de ce nouvel « embarquement », une opportunité d'extension en même temps qu'un gros consommateur de contenus culturels que la littératie est à même de fournir. La « convergence » n'est pas loin. Le « mouvement » est là, mais pas à l'endroit attendu. Plusieurs interlocuteurs, lors des restitutions, nous ont aussi demandé de préciser notre position. De dire quel était notre message. Nous n'avons pu que répondre par l'absence de neutralité, certaine et évidente, et de message, au profit du processus d'objectivation, celui de l'observateur familier des lieux, mais tenu à une exigence externe, celle d'une science sociale.

Argumentations coréennes

Notre travail d'enquête s'appuie sur une bibliographie en français et en anglais, plus rarement en coréen (avec l'aide de notre interprète) sur des observations réalisées dans les mêmes conditions. Les entretiens réalisés sont présentés et interprétés dans le [document 127](#).

Groupe ou thématique	Nombre d'entretiens	Dominante / résidu
Total	36	(été 2000, janvier 2012), mars 2012 et juillet 2012, skype, mail et téléphone.
Interlocuteurs professionnels	Tous	Prise de rendez-vous par la traductrice, elle-même ayant déjà travaillé sur cette thématique avec le BIEF, échange des cartes de visite en début d'entretien, parole libre avec nombreuses exceptions (parole contrôlée, parole vide, approche rendue difficile par la traduction) Interlocuteurs parfois déconcertés par les questions sur leurs parcours personnels.
Interlocuteurs diplômés, lettrés	Tous	Plusieurs interlocuteurs francophones, anglophones, parcours de formation à l'étranger. Sous pression du temps.
Interlocuteurs populaires	0	Barrière linguistique pour les échanges informels (pas de maîtrise de l'anglais), communication non-verbale ou par les tiers.
Femmes	11	Variété et dynamique des parcours, féminisme non-féministe, discours en général plus critique que les hommes.
Groupes formels	5 (1 entretien pour chaque groupe)	Entretien éditeurs de groupe, entretien syndicat enseignant, entretien Association professeurs de coréen. Grande qualité interactionnelle de ces entretiens : expression de la diversité, questions au questionneur.
Groupes informels	Répété	Nous sommes allés une à deux fois par semaine dans un lieu de conflit environnemental, Dumulmeori, où nous avons rencontré un grand nombre de personnes engagées, participé aux travaux collectifs et à plusieurs réunions (traduites en anglais par un de nos contacts). Nous avons pu observer la littératie dans un nœud local et rencontrer ici, mais sur un autre mode que l'entretien, de nombreuses personnes de milieux populaires (retraités, paysans, sans-emploi, jeunes en formation) Dumulmeori est documenté sur le net par le blog de Kang Suhee (des milliers de clichés) http://cafe.daum.net/6-2nong/KCWg/644
Restitutions individuelles	7	Décisive dans le projet de recherche, appréciées des interlocuteurs, avec de fortes prises de parti.

Document 127 : tableau d'interprétation des entretiens coréens

L'intérêt d'une présentation du chercheur par sa doublure « éditeur », réel et apprécié au Mali, a été moindre ici : effet de taille, les éditeurs enquêtés travaillent pour la plupart dans une économie sans commune mesure avec l'entité du chercheur-éditeur.
(F. Barbe, 2012)

Quatre discussions prendront place dans l'exploration de notre hypothèse.

La première, intitulée « Paysages de la littératie », questionne le paysage littératique coréen et sud-coréen. Une identité et une géohistoire où la langue et l'alphabet occupent une place centrale, où les influences extérieures (chinoise, japonaise, européenne, américaine) se renversent aujourd'hui en un désir de reconnaissance extérieure qu'un prix Nobel de littérature fortement attendu exemplifierait de manière remarquable.

La deuxième discussion, intitulée « Un ré-agencement capitaliste et numérique contre des pratiques civiles » traitera des processus de concentration à différents niveaux et des formes alternatives d'organisation (autonomies, résistances). L'État sud-coréen, en ses deux mains, gauche et droite (Bourdieu, 1998), apparaît engagé simultanément dans deux processus contradictoires. La main gauche, celle qui est la mémoire agissante des luttes sociales passées et actuelles, y serait ici la politique soutenue en faveur des bibliothèques publiques ou bien encore la stratégie de réduction de la tension scolaire par décentralisation (une sorte de « subsidiarité pédagogique »). La main droite, c'est celle des « énarques⁵⁶⁶ du ministère des Finances, banques publiques ou privées et cabinets ministériels » pour reprendre encore Bourdieu, celle qui travaille avec les grandes firmes et co-organise, par exemple, les violentes évictions des quartiers populaires de Séoul.

La troisième discussion, « Littératie et *soft power* », explore le *in* et le *out*. Traductions entrantes spectaculaires, traductions sortantes en croissance et soutenues par la puissance publique, lieux de l'interface (genres, foires, agences, passeurs, traducteurs), place de la lecture en anglais. Exploration prolongée par une tentative de montrer la diversité de la production écrite contemporaine et sa maturité, à travers une série de brèves études de cas : un poids lourd de l'édition française devenue une star en Corée, Bernard Werber, *Run Toto*, un livre jeunesse coréen magnifique de Cho Eun-young, primé à Bratislava en 2011 et à la Foire du livre de Bologne en 2012 (et son e-book), un autre e-book, « nu » (sans édition papier) de février 2012, « *Une vie de chômeur* », récit et self-help de Song Joong, jeune Coréen ordinaire. L'ensemble de cette discussion est placé sous le patronage de Younghill Kang, premier auteur coréano-américain avec deux livres majeurs, *The grass roof* (1931) et *East goes west* (1937), et premier acteur intellectuel (méconnu) d'un apport coréen au post-colonialisme et à l'anti-ségrégationnisme aux États-Unis.

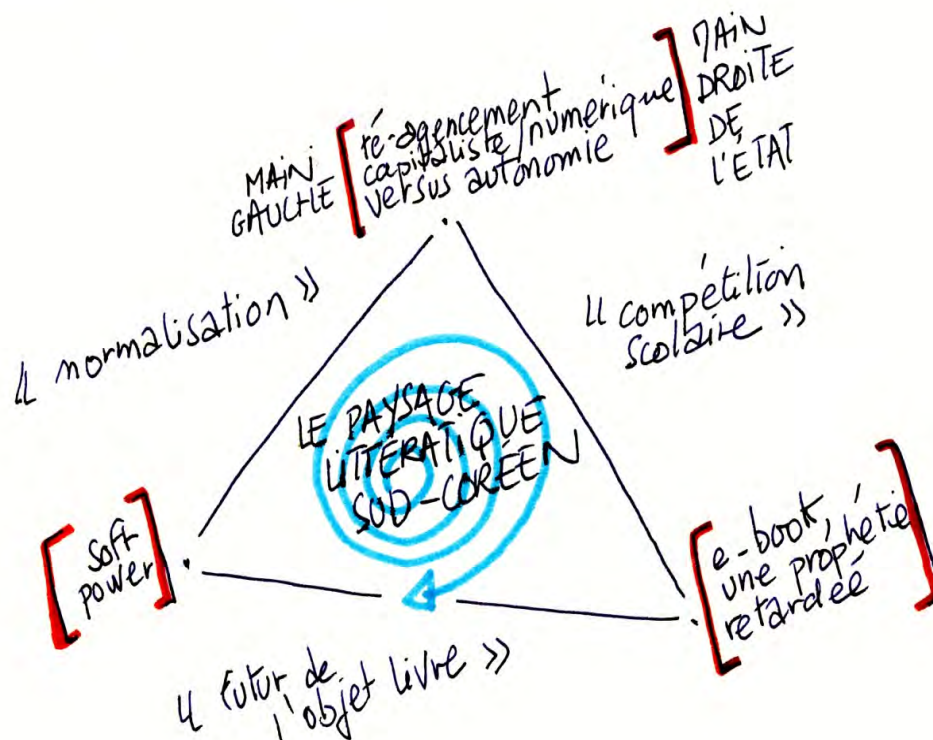
La dernière discussion reviendra sur l'hypothèse initiale, non pour la détruire de bout en bout, mais plutôt pour annoncer : « Digitalisation de la littératie : une prophétie retardée par les acteurs ». Parce que c'est une réalité difficile à mesurer, mais néanmoins certaine, la voie du e-book est ingrate. Plus globalement, au delà des difficultés à savoir de quoi on parle, les acteurs de la littératie nous sont apparus, quoique connectés et utilisateurs experts, voire laudateurs de l'internet, comme très réservés et dubitatifs sur le e-book. Si des éditeurs ont fait quelques essais souvent décevants, si les associations professionnelles dispensent bien de la formation, si des auteurs expérimentent de leur côté, c'est d'abord un grand projet liant l'État et les firmes, le manuel scolaire électronique (*e-text-book*, *e-learning*, *smart-education*) qui apparaît comme « l'embarquement à venir ». Mais les secteurs les plus créatifs de l'éducation

566 Le système universitaire coréen ultra-sélectif n'en rabat guère sur la création d'une élite restreinte, programmée et reproduite.

coréenne (mouvement des écoles innovatrices, associations disciplinaires) tiennent un discours ordinaire et mesuré sur le numérique, loin de tout messianisme. Bien peu semble avoir été fait pour imaginer des stratégies éducatives et des contenus dans l'univers e-book et la *smart education*. La complexité de l'industrialisation du manuel ou du livre électroniques (tout autre était le cas de la musique en ligne, qui s'est avéré beaucoup plus simple), les résistances objectives (manque de savoir-faire, risque économique) et subjectives (oppositions anthropologiques et esthétiques) des acteurs amènent à une position prudente.

De temps à autre, la référence nord-coréenne apparaîtra. Modestement et à la mesure de sa faible visibilité dans la vie quotidienne, une sorte de creux qui n'est pas sans constituer un élément d'évolution en soi (Gelézeau et *al.*, 2010).

La conclusion reviendra sur la normalisation, le rôle central de la compétition scolaire et le futur de l'objet livre dans la société coréenne. Le document 128 propose une synthèse graphique du dispositif de toute la partie sud-coréenne.



Document 128 : le devenir de la littérature sud-coréenne, hypothèses
(F. Barbe, 2012)

L'analyse scalaire menée tout au long de ce parcours révèle un état complexe, où le niveau national apparaît fortement structuré et structurant, mais inscrit de plus en plus dans un tissage d'échelles supra et infra-nationales. L'approche scalaire nationale coréenne sera reprise avec celle du Mali dans la conclusion générale autour du couple arène/chorégraphie. *En tant que construction géographique, les échelles deviennent les arènes dans lesquelles les chorégraphies du pouvoir socio-spatial sont promulguées et réalisées* (Swyngedouw, 2003).

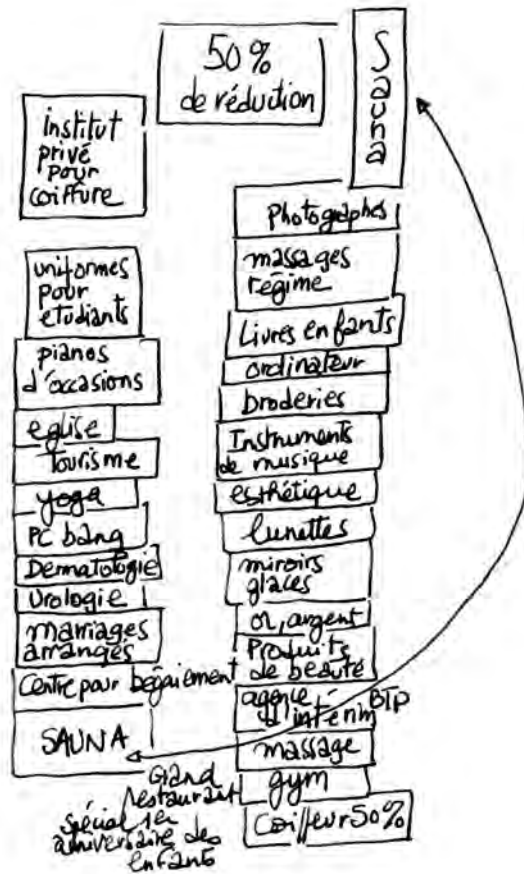
41/ Paysages de la littérature

L'étranger qui n'a pas fait l'effort d'apprendre l'alphabet coréen trouvera en Corée du Sud, à chaque instant et à chaque pas, l'expérience de son propre analphabétisme. Confronté à un paysage urbain fortement lettré, il cherchera dans une poésie de l'analphabétisme et un apprentissage tâtonnant des consonnes et des voyelles, de leur agglomération en mots, en sons, à simplement comprendre le paysage lettré ordinaire – document 129.



Document 129 : le paysage lettré de la ville commerciale

L'affichage sur un immeuble commercial dans la banlieue sud de Séoul, une centralité secondaire autour de la station de métro Yatap, ligne Bundang (banlieue classes moyennes et supérieures) et sa traduction en vis-à-vis. Très peu de mots en *romaji* (alphabet latin). Malgré une certaine aisance, nous sommes loin des centralités principales ou des espaces de distinction, où les textes en alphabet latin peuvent occuper parfois 100 % de l'annonce. (F. Barbe, 2012)



On affiche (on écrit) partout où cela est possible. Sur les bâtiments, les façades, les vitrages, les toits, mais aussi dans la rue : on tend des banderoles, des calicots entre les arbres ou le mobilier urbain. Ici, un mouvement contre l'implantation d'un supermarché *Home plus* – document 130.



Document 130 : un calicot associatif anti Home plus

Il dénonce l'arrivée en août 2012 d'un supermarché *Home plus* (au sein d'un complexe commercial haut de gamme), chaîne de grande distribution en joint-venture du groupe

anglais Tesco et du groupe sud-coréen Samsung, quartier de Hapjeong, centre de Séoul
 « On tue le marché traditionnel et le small business
 PAS DE HOME PLUS
 organisation locale des professionnels de santé ».
 On notera ici qu'*Home plus* est écrit phonétiquement en coréen : 홈 플러스
 (F. Barbe, 2012)

Dans la publicité pour ce supermarché et son complexe commercial - document 131 - on trouvera les signes de la distinction. L'usage de l'anglais, notamment en nomination et en titraile, signale la modernité, la qualité, de la manière décrite par Valérie Gelézeau (2003) pour le logement en *apatu* (appartements pour couches aisées de la population). Typiquement *Home plus* est écrit comme cela :

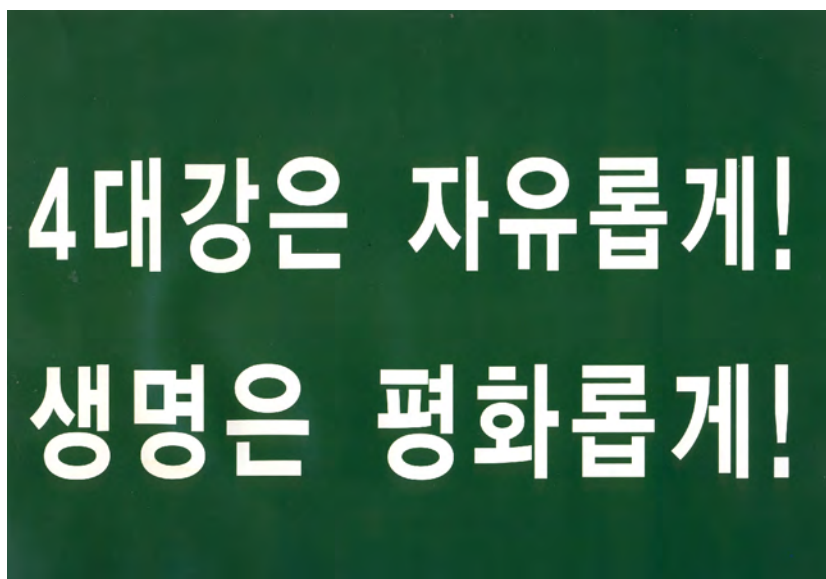


Le complexe commercial *Mecenatpolis* (dans lequel se trouvera le *Home plus*) est situé dans les étages inférieurs des nouvelles et gigantesques tours construites récemment à Hapjeong, en cours de livraison.



Document 131 : une affiche pour le complexe commercial *Mecenatpolis*
 Hapjeong, centre de Séoul, publicité rétro-éclairée dans la station de métro Hapjeong. La nomination principale en anglais (en occidental, devrait-on dire, à la vue de la référence grecque) précédée de ce qui pourrait paraître un caractère chinois, mais n'est qu'un logo, suivie de la translittération en coréen : "메(me)세(ce)나(nat)폴리스(polis). Le texte fonctionnel à droite est en coréen. *Culture landmark* fait penser que l'anglais pourrait presque être utilisé ici comme un *hanja* (caractère sino-coréen). Le gigantisme de la forme architecturale saute aux yeux, tant sur les tours que dans le complexe commercial lui-même.
 (F. Barbe, 2012)

On affiche aussi à la main (au scotch et non à la colle). Le petit affichage culturel (concerts, *events*, soirées), très mixte linguistiquement (beaucoup de mots étrangers) semble être celui qui utilise le plus l'image. Les scotchs visibles sur les poteaux, les palissades, le mobilier urbain, tracent l'activité intense d'affichage et celle de l'entretien de l'espace public. Le street-marketing envoie des jeunes faire le panneau publicitaire vivant sur les trottoirs des grands boulevards. Pratique plus diffuse et consistante, les manifestants portent des bandeaux écrits sur le front ou des cartons de texte « formatés » (fabriqués et distribués par les organisateurs) en format A4 de couleur – [document 132](#) et [document 133](#).



Document 132 : le carton revendicatif

Un objet usuel des manifestants coréens, le carton A4 avec slogan commun à tous les participants, réalisé et distribué par les organisateurs.

Carton collecté dans la serre « militante » des fermes biologiques de Dumulneori (confluence des deux rivières Han, à 30 kilomètres du centre de Séoul) menacées d'expulsion dans le cadre du long conflit environnemental « projet des 4 rivières » sous la présidence de Lee Myung-bak. Le texte pourrait être traduit ainsi : *Laissons libres les 4 rivières ! Laissons toutes les créatures en paix !*

Nous avons utilisé également un carton de ce type lors d'une manifestation du syndicat enseignant *Korean Teachers & Education Workers' Union*, le 9 mars 2012, devant le Ministère de l'Éducation, au centre de Séoul : les organisateurs fournissaient à chacun une bougie à placer dans une verre en carton (effet lampion), un carré d'isolant (pour s'asseoir sur le bitume glacé) et le carton réclamant la ré-intégration d'enseignants licenciés pour activité syndicale. L'effet peut être autant interne qu'externe (ce jour-là, à 19 heures, peu de public extérieur, manifestation de nuit). Les objets distribués sont collectés en fin de manifestation.

Ce carton nous semble un élément de distinction littéraire dans l'espace public et l'espace social coréen, la marque d'un investissement identitaire.

(F. Barbe, 2012)



Document 133 : couvre-chef et t-shirt littéraires

Militant anti-base navale de Gangjeong sur l'île de Jeju, en caravane militante de passage à Dumulneori, site de conflit environnemental de la banlieue de Séoul, dans l'église temporaire (structure bâchée) construite par l'Église catholique en soutien aux agriculteurs biologiques menacés d'expulsion.

Difficile à lire a posteriori, le texte du bandeau dit quelque chose comme*même si c'est un petit village depuis longtemps dans tout le pays commencera*

(F. Barbe, 2012)

Même si cela est nié par les quelques interlocuteurs coréens interrogés à ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de voir dans ce paysage publicitaire vigoureux, une approche esthétique singulière qui serait de fait inconsciente, parce que naturalisée. En effet, cet affichage est massivement lettré. La part de l'image (photographie, dessin, montage) y est très réduite. Dans les publicités les plus élaborées, le lettrage est l'image, il est travaillé, élaboré dans ce sens. Les recherches d'Ahn Sang-soo graphiste-designer et professeur de typographie à l'Université Hong-ik, *leader of Hangul's type revolution*⁵⁶⁷, donnent de l'eau à notre moulin en montrant comment l'écriture épouse le contemporain. *Figure majeure du design graphique coréen, Ahn Sang-soo est à l'origine d'une œuvre protéiforme et puissante. Réinventeur de l'écriture, il cultive un art au plus près de l'universel. Ce graphiste, né en 1952 à Chungju, à 150 km de Séoul, est d'abord coréen. L'alphabet qu'il utilise, le Hangul, est le plus jeune des alphabets du monde, créé en 1446 en réaction à l'alphabet chinois dominant, et sans idéogrammes. Le Hangul est aussi devenu un carcan nationaliste. Ahn Sang-Soo le fait évoluer, en respectant la tradition coréenne. Ahn Sang-soo aime se représenter avec une tonsure à la Marcel Duchamp. Mais au lieu de l'étoile découpée dans les cheveux, c'est souvent une lettre de l'alphabet hangul qui s'y*

567 Extrait de Maggie Kinser Hohle, *Ahn Sang-soo's Poetic Graphics*, Magazine Theme, été 2006.
www.thememagazine.com/stories/ahn-sang-soo/

trouve dessinée. Le hangul est l'alphabet coréen inventé au 15^{ème} siècle à partir de signes phonographiques. Au début des années 80, l'affichiste et typographe a osé donner à cette écriture "jeune", la seule au monde à être basée sur la physiologie du langage, une forme contemporaine. Celle-ci a simplifié et libéré le signe du carré d'origine chinoise dans lequel il était inscrit. Pour cet alphabet extrait du "carcan", le graphiste a conçu plusieurs polices de caractères très géométriques : le Leesang, le Myrrh, le Mano et le Ahn-Che. Cette création typographique, qui a permis à un nouveau mode d'expression d'émerger en Corée, a valu à son auteur une reconnaissance nationale.⁵⁶⁸ Selon nous, c'est donc bien un affichage par l'écriture qui s'est développé en Corée. À la différence du Mali, où l'affichage urbain est partiellement non fonctionnel pour une part importante de la population pas ou mal alphabétisée et non francophone, ici l'ancienneté de l'alphabétisation, le statut de langue écrite nationale émergente, puis émergée, du *hangul* (l'alphabet coréen) nous semblent converger avec les fonctionnalités d'un espace urbain à croissance rapide et à réglementation limitée. Nous pourrions enfin ajouter l'hypothèse que, dans une société fortement compétitive et hiérarchisée, l'affichage, en plus d'être fonctionnel et esthétique, pourrait revêtir une fonction de distinction.

L'alphabet comme histoire sociale et identité nationale

Loin de se résumer à son extériorité urbaine, l'alphabet coréen montre par son histoire socio-spatiale, celle de son invention et de sa diffusion dans la société coréenne, des traits remarquables. Invention ancienne (1443) au plus haut sommet de l'État royal coréen, le hangul s'est développé lentement et difficilement contre l'élite lettrée masculine confucéenne (de culture chinoise classique ou sino-coréenne). Soumises à une domination masculine aux formes parfois extrêmes, les femmes, notamment les femmes de l'élite, puis celles des classes populaires (puis l'ensemble des classes populaires, femmes et hommes) accèdent et gagnent une part de leur autonomie par la maîtrise de la langue nationale écrite, le hangul. Des genres littéraires émergent ou se transforment avec cet alphabet simple et facile d'usage (poésie *sijo*, proche du haïku ; chants littéraires *gasa*), genres populaires dans leur diffusion, mais aussi dans l'accès au statut littéraire qu'ils offrent à des auteurs périphériques à l'élite (courtisanes *kisaeng*, marchands, marginaux) – document 134.

Avant même les invasions japonaises et mandchoues de la fin du 16^{ème} siècle, un « mouvement littéraire du peuple » se dessina chez les femmes, femmes du Palais, femmes cloîtrées, femmes du peuple, « gisaeng » ou « tsang-bu⁵⁶⁹ » qui se servirent du « hangul », leur seul moyen d'expression. Elles écrivirent lettres, romans, chroniques, « gasa », « sidjo ». Elles chantèrent « chants de séparation », « chants de dépit amoureux », « chants de veuvage », « chants de la nostalgie entre mère et fille », « chants des femmes cloîtrées ». Parfois, leur éducation artistique et intellectuelle valait celle des lettrés. Elles contribuèrent ainsi à la défense et à l'illustration de la langue nationale. Houang Djin I⁵⁷⁰ fut la première d'entre elles. [...]

568 Biographie sur le site canadien eco-design, 2007.
www.egodesign.ca/fr/article_print.php?article_id=126

569 Prostituées des classes populaires

570 Il reste de son œuvre six *sijos* en coréen et un autre dont il ne reste que la traduction en chinois, ainsi que six autres poèmes en chinois. Han Kza, op.cité.

Le « sidjo » populaire fut peut-être la manifestation d'un sentiment national, de la langue et de la pensée d'un peuple, par réaction au « sidjo » des « yang-ban »⁵⁷¹ : il trouva un genre littéraire pour exprimer sa vie et son émotion. L'usage réel du « hangul » fit éclater le cadre contraignant du « sidjo » des « yang-ban ». L'utilisation de caractères chinois était rare. Le « sidjo » court se développa très rapidement en « sidjo » long. Ainsi naquit le « sasol sidjo », « sidjo en paroles » : narration ou dialogue. Ce « sidjo » était réaliste, parfois amoral, souvent sensuel. Il ne chantait pas seulement la pure contemplation de la nature ou l'enseignement de Confucius, mais l'homme pris dans ses conflits.

Document 134 : les débuts du hangul comme langue d'émancipation

Houang Djin I, Amour qui n'oublie pas, poèmes traduits du coréen et présentés par Kza Han, 1982, Editions Alfred Eibel, pages 18-19 et 23.

Son universalisation s'accélère à partir de la fin du 19^{ème} siècle. Le hangul, langue de l'État moderne coréen et langue de la société toute entière, naît une seconde fois, à la faveur de l'éclipse chinoise (qui entraîne une crise de toute la sinisation culturelle), de la modernisation et des résistances aux influences étrangères agressives (en premier lieu, la japonisation, mais aussi, dans une moindre mesure, l'occidentalisation). La Corée moderne et le hangul sont deux fabrications adossées l'une à l'autre et, en même temps, l'histoire sociale de l'alphabet exprime une grande part des contradictions de la société coréenne : questions de genre, de classe, de hiérarchies, d'estime de soi. Dans un pays où le patrimoine urbain est une denrée rare et un concept à usage restreint, où le patrimoine naturel n'a pas les atouts touristiques d'autres pays asiatiques (peu d'éléments spectaculaires, une certaine monotonie paysagère), le hangul apparaît comme un élément fondamental du patrimoine coréen, à la même hauteur que la cuisine. En somme, le patrimoine y aurait ici la forme technique et culturelle, celle d'un usage (écriture, cuisine) plus que la forme du bâti ou de la merveille naturelle. L'intérêt passionnel porté aux manuscrits volés (France, Japon) ne vient pas vraiment contredire cette thèse d'un patrimoine sous forme d'usage et non de biens. Il montre plutôt la pauvreté en ressources patrimoniales « sédimentées », que réclame pourtant tout nationalisme un peu vigoureux. Dans le cas des manuscrits coréens⁵⁷² conservés par la BNF et aujourd'hui restitués sous forme d'un prêt reconductible, *le corpus considéré constitue un ensemble de 297 manuscrits royaux datant du 17^{ème} et 18^{ème} siècle. Ils ont été rapportés en France lors d'une expédition punitive [de la Marine française] organisée en 1866 contre l'île de Kanghwa située actuellement au sud-ouest de la Corée du Sud. Cet événement s'inscrit dans un contexte de défiance grandissant entre les pays d'Extrême-Orient et les puissances européennes (notamment la France et le Royaume-Uni) qui entendent exercer une autorité sur ces nouveaux marchés potentiels.*⁵⁷³ Ces manuscrits ne sont pas en hangul, mais en *idu*, la transcription sino-coréenne de la langue orale coréenne à l'aide de caractères chinois utilisés comme phonèmes. Ils contiennent essentiellement des recueils de protocoles de la

571 Classe aristocratique des lettrés confucéens.

572 www.bnf.fr/fr/collections_et_services/anx_orie/a.manuscrits_coreens_numerises.html

573 Extrait d'un article qui revient sur la polémique de la restitution des archives coréenne.

<http://histoirememoire.over-blog.com/article-memoires-du-monde-vs-histoire-s-politique-s-l-affaire-des-manuscrits-coreens-62131005.html>

C'est pourtant, une chercheuse sud-coréenne vivant depuis 50 ans en France qui les a localisés dans une bibliothèque de Versailles et a permis leur ré-exploitation, Chung Soonwoo, 2009, *Interview with Byengsen Park, The Academy of Korean Studies*, Volume 12 n° 1 : 109-120.

cour de *Joseon* et ne peuvent être lus que par de rares spécialistes. De la même façon, le musée de l'imprimerie de Cheongju (à une heure et demi de bus, au sud de Séoul) semble un peu en deçà de l'évènement historique qu'a représenté l'impression en série du *Jikji*⁵⁷⁴, une *Anthologie des enseignements zen des grands prêtres bouddhistes*, premier livre fabriqué à partir de caractères métalliques mobiles, 78 ans avant la « Bible à 42 lignes » de Gutenberg. Mais, le plus intéressant, ce n'est pas tant la déception à parcourir les allées d'un musée de province qui n'a pas le contrôle de ses originaux⁵⁷⁵, montre peu d'imagination muséographique et semble gérer des bâtiments vides⁵⁷⁶, c'est de parler du *Jikji* à nos contacts coréens et de réactiver un souvenir, un écho faible (parfois, un temps de réflexion ou une question à un autre Coréen présent) mais amusé. Tout le monde connaît le *Jikji*, de loin. Finalement, le *Jikji*, peut-être parce qu'il n'est pas écrit en hangul, n'est pas instrumentalisé (patrimonialisé) à la hauteur de ce qu'il représente : une révolution technologique comparable à celle de l'internet. Sur place, le principal fac-similé d'impression médiévale coréenne vendu dans le musée de Cheongju est une impression sur papier de riz d'un extrait (fort connu, nous le retrouvons ailleurs plusieurs fois) du livre bilingue chinois/coréen *Hunmin jongum* (*Les sons corrects pour l'éducation du peuple*), écrit formellement en 1446 par le roi Sejong pour expliquer le nouvel alphabet hangul.

Finalement, cet alphabet national, que plusieurs correspondants prétendent nous apprendre en deux heures (« c'est très facile » - document 135), tâche à laquelle ils se donnent complètement, nous apparaît comme un élément majeur de la culture coréenne contemporaine, et cela malgré l'imprégnation d'autres alphabets et d'autres sons. Des ouvrages de vulgarisation⁵⁷⁷ dans des collections patrimoniales pour enfants ou adultes en témoignent, le hangul est un patrimoine en action.

Officiellement interdits en Corée du Nord, les *hanja*, les 1800 caractères chinois résiduels servant à exprimer des concepts, des lieux et des noms, ont été et sont victimes, au Sud, de la promotion scolaire et administrative du hangul par l'État. Nous entendons des mauvais souvenirs du cours hebdomadaire de *hanja* au collège et au lycée. Nous constatons l'impossibilité de la part d'interlocuteurs diplômés de nous donner, sans recherche complémentaire, des informations précises sur tel ou tel *hanja*. Disparition également signalée de l'influence linguistique japonaise, sauf de manière résiduelle dans le lexique du secteur industriel. C'est l'anglais qui a pris la place du japonais notamment dans le secteur commercial formel. Les termes nouveaux sont peu traduits/créés en Corée du Sud (ils le sont systématiquement en Corée du Nord⁵⁷⁸), mais parfois des mots anglais d'usage courant sont utilisés contre toute attente. Ainsi, une interlocutrice nous signale qu'elle utilise « takja » (table) avec sa mère et les gens de sa génération,

574 Exemplaire à la BNF, numérisé en accès libre

<http://visualiseur.bnf.fr/ark:/12148/btv1b6300067k>

575 L'unique exemplaire du *Jikji* est à la BNF, les pièces d'imprimerie originales sont au Musée national à Séoul.

576 www.jikjiworld.net:10000/content/french/heungdeok.html

577 The Korea Foundation ouvre sa collection Korea Essentials par son N°1, *Hangeul, Korea's unique alphabet* (collectif, 2010), Her One Media publie en 2006 dans sa collection Korea Story, *Hangeul, the letter for the sound of nature*, deux livres de poche très illustrés et didactiques.

578 *Quand je suis arrivé ici, tant de mots anglais étaient utilisés en coréen et c'était vraiment dur. Je travaillais dans un restaurant et les clients me demandaient « s'il vous plaît, apportez-moi 포크 (une fourchette), 마요네즈 (de la mayonnaise), je n'avais aucune idée de ce qu'ils demandaient*, cité par Kim Se-jeong (entretien).

réapparaît pour identifier les chaînes de boulangerie⁵⁸⁰). Porté par la publicité formelle de l'État et des firmes et une certaine appétence compétitive des nouvelles générations, le *konglish* exprime l'attention à l'insertion globalisée et la distinction sociale ou générationnelle. Dans tous les cas, l'inscription et la différenciation spatiale sont fortes. À toutes les échelles. Au centre de la Corée du Sud, à Séoul, les agents municipaux de la voirie portent sur leurs gilets fluorescents le slogan de la mégapole mégalomane *Hi Seoul ! Soul of Asia*.

La fin d'une étroitesse idéologique et esthétique

L'histoire coréenne du vingtième siècle est souvent inscrite (Delissen, 2007) dans une matrice à trois axes : 1/ une géohistoire tragique (la Corée en étai, la Corée écartelée, la Corée souffrante) 2/ une assignation culturelle incertaine et mystérieuse (la Corée chinoise, russe, japonaise ? La Corée chamanique, confucéenne, chrétienne) 3/ une identification d'une vaste énergie, latente et brouillonne, encore en attente de sa forme (la Corée frondeuse, résiliente, laborieuse, brutale). En ce qui concerne plus particulièrement la littérature sud-coréenne, nous croyons voir deux courants opposés, une littérature nationaliste et une autre, sociale. On opposera, par exemple, le *kuksa*, le manuel d'État d'histoire de la nation sud-coréenne, disparu en 2007 au profit d'une série de manuels privés au choix des établissements, aux nouvelles engagées et dépressives de *Nokcheon* (1992, 2007 pour la traduction française) de Lee Chang-dgtong, écrivain reconnu dans les années 80 en Corée, puis cinéaste reconnu internationalement de la première vague coréenne de la fin des années 90 (avec notamment *Peppermint Candy*, 1999 et *Oasis*, 2002). Nous dirons que cette veine à double hélice nationaliste et sociale continue en 2012. Lorsque nous rencontrons en mars 2012 trois responsables de collection du groupe d'édition scolaire *Chunjae Publishing*, nous repartons avec trois manuels (primaire, collège, lycée) fraîchement édités (janvier 2012) entièrement dédiés aux îles Dokto, minuscules îlots disputés entre Corée du Sud et Japon dans la mer de l'Est, grand sujet de passion et d'agitation nationalistes s'il en est – document 136. Nouveauté d'une géopolitique nationaliste autorisée par un relâchement du contrôle étatique sur les manuels, ces ouvrages aux standards ultra-contemporains (couleur, mise en page complexe, exercices variés) nous sont présentés avec enthousiasme. À l'opposé, lorsque nous rencontrons Choi Minkiong, traductrice expérimentée⁵⁸¹ ayant vécu cinq années à Paris, son propre enthousiasme pour la génération des nouvelles auteures sud-coréennes est nourrie de mille lectures et anecdotes qui attestent d'une sensibilité et d'un engagement marqués. Elle évoque notamment la figure de Gong Ji-Young. Comme le dit très bien le Wikipédia anglais, *Gong Ji-young (born 31 January 1963) is a South Korean and one of the most popular of the 'new wave' of female writers who shattered the South Korean literary establishment's glass ceiling in the 1980s and 1990s*. Gong Ji-young publie, d'abord sur le net en feuilleton (sur le portail coréen Daum), puis en 2009, en livre, *도가니* (*Dogani*) non traduit en français⁵⁸². Un film éponyme sort en 2011. Un enseignant nommé dans une école pour handicapés de province (en réalité, il achète son emploi) découvre les

580 *Tous les matins, Paris Baguette*.

581 en association avec Jean-Noël Juttet.

582 titre anglais *The Crucible*, d'après le titre original d'Arthur Miller, en français *Les sorcières de Salem*.

pratiques d'abus sexuels de plusieurs membres de la direction et échoue contre l'ordre social (hiérarchie masculine, corruption de la police et de la justice, achat du silence des parents) à faire condamner et cesser ces pratiques. Inspiré d'un fait réel basé à Kwangju en 2005, ville historique de la démocratisation, dans lequel les coupables avaient été relaxés par la justice, le succès du texte et son amplification dans les médias entraînent la réouverture du dossier judiciaire, une condamnation⁵⁸³ et une prise de conscience.



Document 136 : une série de manuels sur les îles Dokto

Trois nouveaux manuels scolaires (primaire, collège et lycée) dédiés à la question des îles Dokto dans la Mer de l'Est, éditions 천재교육 (Chunjae Publishing)

www.chunjae.co.kr

Le 10 août 2012, à quelques mois de la présidentielle, le président sud-coréen Lee Myung-bak, très affaibli politiquement, relance les tensions avec le Japon en organisant une visite-surprise à Dokto.

(photographie F. Barbe, 2012)

Ces deux traditions sont donc loin d'être éteintes. Leur point commun, c'est-à-dire leur centration sur la société coréenne, son histoire, ses malheurs et ses passions, demeure fort. L'expérience sud-coréenne est doublement nationaliste, dans sa sensibilité coréenne, dans sa sensibilité sud-coréenne. C'est aussi la rhétorique de l'excellence coréenne, si forte dans les discours publics, pourtant souvent balancée dans nos relations de familiarité et de confiance : nous rencontrons des Coréen-ne-s critiques, voire très critiques, dans différents secteurs de la société et sur différents sujets (éducation, changement urbain, question environnementales, travail, compétition et corruption). Mais l'amputation autoritaire du spectre politique sud-coréen (interdiction de la « gauche » jusqu'à la fin des années quatre-vingt) a ancré la tradition d'un « peuple coréen social », dont

583 12-year imprisonment on former Inhwa School employee for sexual violence on disabled minor, 22 juillet 2012.

<http://koreanstory.wordpress.com/category/sexual-violence/sexual-violence-against-disabled-people>

le *Minjung*, la version coréenne de la théologie de la libération, a été l'une des expressions. Depuis, leurs audiences respectives ont évolué, car d'autres formes, massivement d'origine étrangère, mais aussi d'une culture de masse nationale qui sollicite moins l'imaginaire, mais davantage l'imitation, les compétences et le développement personnel dans une société toujours plus compétitive, se sont imposées. Lors des restitutions, tous nos interlocuteurs critiques acquiescent à l'idée d'une grande diversification des formes, pour le meilleur (la bibliodiversité théorique) et pour le pire (un *mainstream* appauvri en pratique). Cette diversification pourrait également être inscrite dans le modèle standard d'émergence des littératures nationales : le temps de la maturité ; une situation que le Mali, en raison de la complexité des freins et des obstacles évoqués dans la partie précédente, n'a pu encore construire. Dans ce contexte, le désir de faire Nobel (de littérature – Kim Dae-jong est prix Nobel de la paix en 2000 pour sa *sunshine policy* à l'endroit du Nord) prend un sens particulier. Certes, il peut être interprété comme un marqueur de l'évolution du nationalisme sud-coréen qui s'externalise. Toutefois, ce prix pourrait tout aussi bien traduire un nouvel état spatial et scalaire. Faire Nobel, c'est aussi se mondialiser et se multiculturaliser, en fait s'universaliser en se dénationalisant. Il serait étrange de ne pas entendre cette demande aussi comme une ouverture. Plusieurs écrivains ont été nominés et/ou ont exprimés publiquement leur désir de Nobel : Jo Jong-na, auteur des best-sellers *Arirang* et *La chaîne des monts Taebaek*, Hwang Sok-yong, auteur du *Vieux Jardin*, installé à Paris depuis plusieurs années et qui publie son dernier ouvrage en feuilleton sur son blog⁵⁸⁴, Kim Young-ha, auteur bien traduit avec, par exemple, *Fleur noire*, épopée romanesque de 1033 migrants coréens dans le Mexique des années 1910, et, bien sûr, le poète Ko Un, opérateur historique et ambassadeur de la poésie coréenne, nommé plusieurs fois.

Cette première discussion montre une échelle nationale forte. État-nation ancien, autocentré au sein de l'ensemble sinisé est-asiatique, lui-même autocentré, la Corée moderne s'est ré-inventée au vingtième siècle, par elle-même et sous l'effet de la colonisation japonaise, avant de se diviser. La Corée du Sud a ensuite connu, comme sa voisine du Nord, une troisième phase de spéciation nationale. Elle est devenue un État-nation en propre, sous forte influence américaine et contre sa jumelle. L'écart matériel et idéologique entre les deux Corée paraît aujourd'hui bien plus grand que ne l'était celui entre les deux Allemagne dans les années quatre-vingt. L'état de la langue l'atteste, aux dires de nos interlocuteurs, pourtant peu en contact avec la littérature nord-coréenne. Nous explorons maintenant un premier aspect de cette puissante échelle nationale sud-coréenne, en pleine transformation, en pleine contradiction.

584 Philippe Pons, Un nobélisable coréen mise sur internet, *Le Monde*, 25 avril 2009
<http://macoree.forumactif.org/t291-le-nouveau-hwang-sok-yong-lie-les-generations>

42. Ré-agencement capitaliste et numérique contre pratiques civiles

Nous avons observé des déplacements nombreux, divergents. Pas de grand mouvement ni de grand récit univoques, mais des des inclinations socio-spatiales, des processus variables, discontinus, contradictoires. L'État lui-même semble affecté par un phénomène de divergence (contradiction, complémentarité, duplicité ou schizophrénie, nous verrons). Dans ce ré-agencement de la littérature sud-coréenne, nous croyons voir deux grands ensembles de faits et de processus.

Stratégies et confrontations

D'abord, une position de l'État stratège, qui organise ou laisse se développer sans véritable régulation des phénomènes de concentration et de hiérarchisation. Ceux-ci certainement sont facilités par l'arrivée du numérique et le développement progressif d'une idéologie néo-libérale représentée par l'actuelle équipe présidentielle (2007-2012), de nouveaux accords de libre-échange et l'activité croissante de la *Fair Trade Commission*⁵⁸⁵ coréenne, mais aussi par une ambiance qui est favorable à la normalisation. Dans des états successifs de concentration, les marchés semblent prospérer au bénéfice de grands groupes, y compris dans la filière du livre où la concentration était faible. L'éducation, privatisée au quotidien (c'est la première dépense des familles avec enfants) est devenue un grand marché fondé sur l'hyper-compétitivité des adolescents encadrée par les parents les plus compétitifs à un coût démesuré. Ces dépenses des familles pour la deuxième école, les cours privés, ont été affectées très inégalement par les effets de la crise financière de 1997-1998 (Carrausse, 2012). *[On] exige davantage de cours privés, comme palliatif à un enseignement public déficient. En écho aux difficultés financières liées à la crise économique de 1997, la catégorie de revenus la plus modeste a réduit ses dépenses de 39,2 % sur les cours privés, tandis que la catégorie de revenus la plus élevée les réduisait de 12,7 % seulement.*⁵⁸⁶ Les écarts d'espérance sociale induits par l'hyper-compétition scolaire progressent. La crise, puis la reprise économiques ont majoré la dualité de la société coréenne. *En outre, la perception de l'éducation a changé pour l'ensemble de la famille. Pour les parents, l'enseignement supérieur prévaut comme gage de réussite professionnelle et financière. La corrélation positive entre le niveau d'enseignement et la compensation économique est un phénomène universel, mais des études ont montré que l'impact de l'éducation est devenu un facteur déterminant quant à la réussite de la transition vers le marché du travail en temps de crise économique ; Choi et Kim (2003) soulignent qu'après la crise de 1997, la différence des revenus entre diplômés du secondaire et diplômés du supérieur s'est accrue de 21 % en 1997 à 38 % en 2000, ces derniers s'adaptant plus facilement à la nouvelle structure du marché du travail.*⁵⁸⁷ Dans l'observation de la compétition scolaire,

585 Née en 1980, « l'Autorité de régulation des monopoles » est devenue, un an plus tard, la *Korean Fair Trade Commission*, régulièrement étoffée et dotée d'un statut ministériel complet en 1996. La KFTC s'est vue également attribuer la défense des consommateurs en 2007. Elle agit comme un super-ministère, puisqu'elle donne une jurisprudence supérieure sur des lois et des règlements d'autres ministères (c'est le cas pour le prix unique du livre).

site officiel, version anglaise <http://eng.ftc.go.kr>

586 Séverine Carrausse, *Travail, famille et éducation*, *EspacesTemps.net*, Textuel, 09.07.2012
<http://espacestemp.net/document9572.html>

587 *Ibid.*

nous avons trouvé beaucoup d'éléments qui affectent ou vont affecter la littératie nationale. Selon nous, l'éducation participe de manière certaine et importante à ce que nous appelons la normalisation appliquée à notre objet : la normalisation de la littératie. C'est à dire ré-agencer la littératie à la façon des autres secteurs déjà normalisés (logement, nature, commerce, cuisine, cinéma, musique).

Mais, en même temps et à d'autres endroits de la société, nous trouvons des familles, des citoyens, des agents publics « de la main gauche », des acteurs du *small business* - ce terme *konglish* définit un ensemble entrepreneurial populaire, souvent évincé par des chaînes, des firmes. Dans ce deuxième espace d'action, nous découvrons un programme de développement de la société civile : une promotion de la lecture publique qui semble exemplaire, des commerçants qui multiplient les *book-cafés* et ré-inventent le *manhwa-bang* (lieu de lecture payante du *manhwa*, l'équivalent coréen du *manga* japonais), des citoyens ou des professionnels qui multiplient les blogs (blogs d'auteur, *citizen-journalism* type « OhmyNews » ou figure du *netizen*, le cyber-citoyen), découvrent et expérimentent les pédagogies alternatives, des militants qui contestent la normalisation de la nature sud-coréenne (naissance de l'écologie politique). Ce deuxième espace serait-il plus ou moins coréen que le premier ? Les notions d'efficacité et de service public, de désir et de réussite sociale, pourront être discutées ici. Il est certain que nous repérons là une trace des oppositions politiques historiques : la concurrence historique entre militaires et professions lettrées. Mais, de la même manière que l'action de l'État coréen peut sembler contradictoire, les citoyens, les acteurs économiques peuvent également agir dans une certaine contradiction ou confusion : déplorer profondément la compétition scolaire et, simultanément, s'y investir au delà de ce qui peut paraître raisonnable à un observateur étranger. Plus encore qu'avec les institutions que sont l'État et les *chaebols*, c'est avec les habitants eux-mêmes que la singularité culturelle peut apparaître la plus forte à l'observateur. Hormis avec nos interlocuteurs du site de contestation environnementale Dumulmeori, dont certains pourraient être qualifiés de « décroissants » au sens français du terme, ce qui nous a le plus étonné, c'est la coexistence, dans les générations 20/40 ans, d'une forte critique à l'encontre de la société coréenne de la part de gens qui présentent en apparence une intégration et un comportement socio-professionnel ordinaire, sinon conforme. Une critique plus facile à exprimer à un observateur étranger. En ce sens, il y a là un important réservoir de souffrance sociale comme de changement social. Le biais de notre observation est certain, compte tenu du profil de nos interlocuteurs et nous n'en tirons pas de conclusion hâtive.

Conformismes et au-delà

Nous entendons aussi les discours consistants de la conformité et de la récupération. Benjamin Joinau, Français expatrié de longue date et opérateur culturel polyvalent⁵⁸⁸ bien connu en Corée, nous décrit ce qui peut apparaître à la

588 Anthropologie, radio-télévision, traduction, édition, revue et atelier des *Cahiers de Corée*, restauration (un restaurant, le Saint-Ex à Itaewon, un autre à l'Institut français), Benjamin Joinau parle couramment coréen. - www.benjaminjoinau.com

Nous avons publié un de ses textes en 2005, *Le magasin aux cent Fleurs de Corée*, aux éditions la Rue Blanche. « Anthropologue travaillant sur l'imaginaire coréen, traducteur, Benjamin Joinau est aussi bistrotier à Séoul, au Saint-Ex, après avoir été enseignant de français à l'université Hong-Ik, éphémère acteur dans une émission de la télévision coréenne, et finalement modeste commerçant « import-export »

fois comme un constat objectif et une certaine désillusion politique et sensible. De son propre avis, l'analyse anthropologique qu'il propose en 2012 rompt avec l'enthousiasme de son ouvrage sur Séoul paru en 2005 chez Autrement, *Séoul en mouvement, l'invention d'une cité*. Il écrivait alors : *ici, le formidable miracle économique asiatique cède peu à peu la place à de nouvelles manières d'entreprendre, ouvertes sur la conscience sociale. La forme de la ville s'en ressent : à l'urbanisme effréné qui faisait fi des quartiers anciens succèdent des projets ambitieux, mais à taille humaine. Les mentalités se métamorphosent et tentent de concilier le respect des traditions et l'ouverture sur le monde, tandis que la société subit des transformations sans précédent, entre respect des minorités et réduction des inégalités.*⁵⁸⁹ L'ouvrage avec ses trente entretiens de 2005 reflétaient ce qu'on pourrait appeler une sorte de *movida* coréenne, les effets socio-culturels de la transition démocratique sud-coréenne. Nous-mêmes avons vent d'éclats xénophobes. Ce sont les débordements racistes sur les forums électroniques à l'occasion de la première élection d'une députée d'origine étrangère (philippine), Lee Jasmine, en avril 2012 ; c'est un épisode de *trash-tv*, le reportage d'une grande chaîne de télévision coréenne en mai, qui fantasmait et dramatisait les relations des jeunes Coréennes avec des étrangers (suscitant une pétition de couples mixtes⁵⁹⁰) ; c'est la perception d'une dangerosité possible des immigrés de plus en plus nombreux ; c'est la difficulté à comprendre qui sont vraiment les adoptés d'origine coréenne (cas de Jean-François Placé et de Fleur Pellerin, par exemple, abondamment discutés dans la presse coréenne), qui ne sauraient pourtant être réduits au rôle d'agents de l'expansion coréenne dans le monde. Se donne à voir ainsi un nationalisme puissant, fondé historiquement sur un rapport violent à l'altérité (colonisation, américanisation) mais à la peine avec les nouvelles catégories du multiculturalisme, un devenir pourtant programmé par la très faible fécondité coréenne. Ce nationalisme à fleur de peau et un nouveau cours idéologique, obsédé par le consumérisme, incarné dans la présidence de Lee Myung-bak (2007-2012) se conjuguaient pour produire de la normalisation. Il y aurait donc comme un retournement de tendance selon Benjamin Joinau. Le consumérisme dominant se serait ancré bien plus profondément dans la société : « on aime la chaîne ». La chaîne commerciale exprime un rapport positif à la

au pays de la mondialisation pas calme, la Corée. Un étrange attelage de cuisine, de langues, de business et d'écriture qui lui a permis d'accoucher, lui qui n'aime pas les guides, d'un guide de voyage, le guide « Petit futé » de la Corée du Sud, ce lointain pays où, d'après certains, il n'y aurait rien à voir. C'est cette curieuse expérience qu'il restitue ici, une manière de désinstrumentaliser le voyage et de lui rendre ses qualités d'humanité. Un texte qui invite à découvrir la société coréenne en voyageur et à s'accepter comme tel. » - extrait du catalogue - http://la.rue.blanche.free.fr/atelier_écriture/catalogue.html

589 Extrait de la quatrième de couverture

590 « Chers amis,

Si en France ce petit grand scandale qui remue les communautés étrangères en Corée ne vous a pas atteint, jetez un petit coup d'œil à ce reportage de MBC. En 24h plus de 6000 personnes se sont inscrites sur un groupe Facebook de réaction. Les réseaux sociaux sont brûlants de commentaires sur cette nouvelle vague de xénophobie qui atteint la Corée du Sud –l'envers de la « hallyu »...

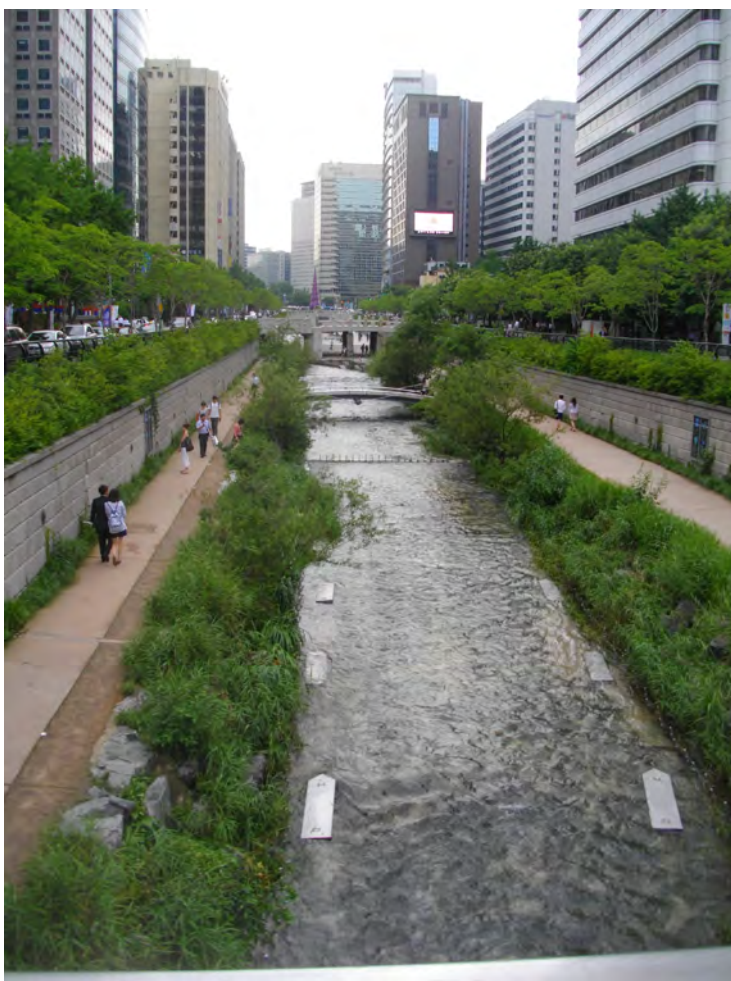
Merci de faire circuler l'info.

Amicalement. »

Exemple de message ayant circulé sur le net en mai-juin 2012.

Une thèse vient d'être soutenue à l'EHESS en juin 2012 sur ce sujet : *La construction de la catégorie identitaire « femme mariée à un étranger » dans la société sud-coréenne : de son émergence à la naissance de la Fédération World-KIMWA (1945-2006)*, par Kim Kyung-mi. Y est discuté le passage de la catégorie très péjorative et discriminatoire de « femme mariée à un étranger » (*kukche kyōrhon yōsōng*) à celle, nouvelle et intégratrice, de « femme de famille multiculturelle » (*tamunhwa kajok yōsōng*).

modernité, à la propreté, à l'économie. Même les citoyens anti-consuméristes ont leurs cartes de réductions, parce que le système favorise cela, les réductions sont très importantes. *Entre la conscience et la pratique, le porte-monnaie.* Le « branding » du pays, c'est-à-dire, vendre les produits coréens et maintenant la Corée elle-même sur le marché mondial, impliquerait au bout du compte d'appliquer à la Corée toute entière, les règles du branding, livre compris. En évoquant le sur-capitalisme, Benjamin Joinau souligne la versatilité et le savoir-faire des grands groupes, qui ont réussi à profondément transformer le logement, le cinéma, la musique, l'internet, la nature. À capter les nouvelles générations grandies après la fin de la dictature. À récupérer la contestation écologique par le *greenwashing* et le concept de *Green Korea* - document 137.



Document 137 : le greenwashing à la coréenne, l'exemple du Cheonggyecheon

Cours d'eau historique du centre de la capitale sud-coréenne, le Cheonggyecheon est recouvert progressivement pendant les années soixante et flanqué d'une autoroute urbaine surélevée en 1976. Exemple de « normalisation de la nature », le Cheonggyecheon réapparaît au début des années 2000, le maire de Séoul et futur président, Lee Myung-bak, décide la suppression de la voie suspendue et la réouverture de la rivière dans une optique de verdissement et d'attractivité internationale. Gros chantier urbain de huit kilomètres linéaires (Lee Myung-bak, surnommé « Bulldozer », a dirigé pendant 25 ans Hyundai Construction), la réouverture du Cheonggyecheon apparaît vite comme une opération de

gentrification du centre-ville. Les petits commerçants et notamment les bouquinistes installés sous l'autoroute sont expulsés : un quartier historique du livre disparaît. De nombreux interlocuteurs décrivent également le projet sous les termes du *greenwashing*. En 2003-2005, le Cheonggyecheon est déjà une rivière morte, sans eau : le « nouveau Cheonggyecheon » naît d'un transfert permanent d'eau pompée et filtrée depuis le fleuve Han. Plutôt que d'être un retour à la nature, cet élément majeur de la carte de visite de l'actuel président, est une maximisation de l'artificialisation et un cas d'école de *greenwashing*, renforcé par les interdictions d'y manger et de s'y installer longuement. *On marche le long du Cheonggyecheon, on ne traîne pas* (Joinau). En réalité, malgré ce diagnostic sévère, les dessous des ponts produisent une certaine ré-appropriation, discrète et modeste et une certaine nature (insectes, oiseaux) s'est réinstallée dans le « couloir vert ».

(F. Barbe, 2012)

Les contre-pouvoirs sont récupérés très vite ici, la rapidité des transformations, les échelles de temps et de vitesse sont telles que la société peine à se contre-organiser. Aujourd'hui, les « poches de résistance » seraient difficiles à localiser. Nous serions dans une « situation-limite » du point de vue du contrôle social et de l'imposition de normes collectives. La critique littéraire elle-même, celle de la presse et des blogs, y serait davantage un récit, tant donner son avis reste malvenu. *Dans une société hypnotisée par le confort, les personnalités atypiques sont pessimistes et rêvent de quitter la Corée.* Dans le même temps, *le 1 % de l'élite qui contrôle la Corée a été formé à 100 % à l'étranger; les élites sont migrantes.* Le constat de Benjamin Joinau est sévère. Mais est-il spécifique à la Corée ou est-il plus global ? Il demande en tous cas à être questionné.

L'opposition proposée au lecteur, normalisation/résistance, est ainsi médiée par des tendances : fin de la transition démocratique, marquée par les expérimentations et des régulations publiques, remplacée au cours de la décennie 2000, par ce qu'on pourrait appeler une « droitisation » de la vie sociale et de la vie quotidienne, l'accentuation du pouvoir des firmes et de la marchandise en général. La réflexion complexe sur l'émergence non-démocratique de la Corée du Sud, c'est-à-dire une histoire nationale contraire au modèle démocratique/libéral prôné par les institutions internationales d'inspiration occidentale, demeure. La candidature à la prochaine présidentielle de Park Geun-hye, la fille aînée du dictateur Park Chong-hee assassiné en 1979, ou celle, d'Ahn Cheol-su, probable candidat « progressiste », tout à la fois « self-made-man », « créateur », « bienfaiteur », « enseignant », « patron intègre » et « social-démocrate », montrent que différents courants cohabitent au sein de la société coréenne. Sans pouvoir conclure sur ces positionnements politiques autant que scientifiques, nous gardons en tête ce cadre pour examiner successivement le processus de concentration dans les domaines qui nous intéressent, puis ceux des résistances publiques et citoyennes à la politique de la marchandise.

421/ Des concentrations à différentes échelles

Nous avons observé une concentration assez extraordinaire de l'édition à Séoul. À l'intérieur de Séoul, nous avons essayé de comprendre le projet de la *Book city* de Paju située à une demi-heure de bus du centre de Séoul en direction de la frontière nord-coréenne, une réalisation aujourd'hui bien inscrite dans le paysage culturel sud-coréen. Enfin, nous avons observé clairement la concentration récente de la librairie physique et en ligne, mais moins facilement le

phénomène de concentration dans l'édition. Le cas du système éducatif est éclairant, à deux niveaux. D'abord parce que le second marché scolaire (les écoles privées de cours du soir) est en partie contrôlée par les plus grosses maisons d'édition scolaire, qui font donc bien autre chose que de simplement vendre des livres. D'autre part, parce que les éléments que nous avons pu recueillir sur le projet de passage au manuel électronique sont particulièrement confus. Si ce projet ne semble pas envisagé comme une opération industrielle massive et centralisée, mais bien comme un processus finalement financé par les familles sur un marché concurrentiel réglé par le libre choix de chaque établissement (entretien KERIS), il nous apparaît néanmoins qu'une telle transformation ne peut pas ne pas créer de nouveaux enjeux industriels et commerciaux majeurs.

Séoul

Pourquoi et comment mesurer la concentration de la filière du livre à Séoul ? Le pourquoi interroge d'abord la formidable machine à concentrer les hommes et les ressources qu'est la mégapole séoulienne inscrite dans une dynamique géographique qui paraît être un des piliers de la croissance sud-coréenne (Gelézeau, 2012). Historiquement, la dynastie *Joseon* (1392-1910), extrêmement centralisée et hiérarchisée dans le cadre d'une pensée confucéenne rigoriste, développe sa nouvelle capitale (1394) comme un centre politique, intellectuel et esthétique. La tradition du concours national pour l'accès aux fonctions publiques y est profondément ancrée. L'explosion urbaine de la période coloniale japonaise (400 000 habitants en 1935, dont 25 % de Japonais⁵⁹¹) entraîne une transformation de la culture urbaine et un accès à la modernité par la voie japonaise (éducation nouvelle, formation de cadres coréens intermédiaires, apprentissage du japonais et expatriation) et celle de la contre-société coréenne dominée, entre résistance et séduction. Cette tension créatrice de la modernité coréenne se lit par exemple dans le « mouvement des bibliothèques », né d'abord à Séoul (et Pyongyang, ville moyenne, mais très fortement christianisée et base de l'évangélisation protestante en Corée). En 1906, dans les derniers temps des « Lumières coréennes » (la période d'ouverture et de modernisation précédant la colonisation japonaise), la première bibliothèque moderne coréenne est créée à Séoul à l'initiative d'intellectuels et de personnalités. Alimentée par apports volontaires, la bibliothèque *Daehan*⁵⁹² aurait contenu plus de 100 000 volumes, sans avoir pu réellement être ouverte au grand public. En 1911, le Gouvernement général japonais confisque l'ensemble des collections (Lee et Jo, 2006). Une autre bibliothèque de statut privé, *Daendong Seogwan*, est construite au même moment à Pyongyang, proposant un accès gratuit au public et développant des activités d'édition. Ce désir de lecture publique et de changement socio-culturel ne cesse nullement après l'échec et la violente répression du Mouvement d'Indépendance du 1^{er} mars 1919 (*Samil Undong*). En 1921, Yun Ik-seon, un militant nationaliste sorti de prison, crée la bibliothèque *Gyeongseong* (un autre nom pour la capitale, Séoul). La structure est toujours d'initiative privée, ouverte et gratuite, équipée par des donations d'ouvrages. Une salle de lecture pour les femmes y est ouverte, à l'encontre des préjugés confucianistes. La forte fréquentation de ces nouveaux bibliothèques traduit cette sorte de désir d'émancipation et d'ascension sociale

591 Valérie Gelézeau, *Séoul*, 2011, Atlas Mégapoles, Autrement, page 16

592 *Daehan jeguk* est le nom du dernier Empire coréen indépendant.

dont le livre est porteur. Dans le même temps, les dernières écoles confucianistes disparaissent (Kang, 1931). La création des bibliothèques se fait donc contre la colonisation et mais aussi avec elle. Pour les Coréens par des Coréens. Mais aussi à proximité d'un système de formation japonais que beaucoup de Coréens de l'époque jugent intéressant. Ces créateurs de bibliothèques des années 20 et 30 ont souvent été formés au Japon ou travaillent dans l'administration coloniale (Lee et Jo, 2006). L'écrivain coréano-américain⁵⁹³ Younghill Kang (*The grass roof*, 1931) ou des Coréens plus ordinaires rendent compte d'une insertion pleine dans la société japonaise : un récit « pro-japonais » de sa grand-mère maternelle ouvre ainsi la thèse de Jane Song (*Gyeongseong en mouvement : réaction coréenne au changement urbain dans le Séoul colonial des années 1920*, 2010). Jane Song enquête, au delà du discours officiel de la résistance nationale au colonialisme, un résistancialisme coréen, sur l'attractivité de la culture japonaise dans les années 1920 et la « réponse » coréenne, au sein même du processus colonial. Elle reprend le concept de « modernisme colonial » : la colonisation, centralisée à Séoul, est la médiation centralisée vers la modernité⁵⁹⁴. Les opportunités économiques, locales, nationales et internationales qui se développent à Séoul après la fin de la guerre de Corée et qui sont massivement liées à la présence américaine, s'inscrivent dans un double registre : il s'agit de *lutter d'un côté contre le communisme et de l'autre de construire la nation*. (Gelézeau, 2011) La mairie de Séoul est emblématique de cette période de planification industrielle et d'urbanisme de choc. *La ville fonctionne alors comme une véritable « pompe démographique », absorbant plus des deux tiers de la croissance urbaine, mais aussi de sa croissance économique.*⁵⁹⁵ Classée aujourd'hui dans les dix premières villes mondiales (10,5 millions d'habitants pour la ville elle-même, plus de 24 millions pour la grande région urbaine), Séoul, devenue métropole mondiale et mégapole continue de se tertiariser, de monter en hauteur, en gamme informationnelle et décisionnelle, de concentrer 90 % des sièges sociaux des *chaebols* et une grande part des investissements directs étrangers. C'est *l'émergence économique de la Corée du Sud, dont Séoul est la place centrale, qui a contribué au développement volontariste de ses fonctions de commandements.*⁵⁹⁶ (Gelézeau, 2011) Lors de nos deux terrains (mars et juillet 2012), nous avons rencontré des Coréens tentés par l'expatriation, nous n'en avons pas rencontré qui soient tentés par un contre-exode : le retour en province, au village familial, à la ville secondaire, à la campagne. La puissance anthropologique de Séoul paraît structurante des positions individuelles comme de l'armature urbaine. D'un point de vue sensible, le retour en région parisienne, à la descente d'avion, a constitué pour nous, à chacun de nos retours, un véritable choc urbain. Séoul, au delà de ses défauts propres (coût du logement, de l'éducation, de la santé), propose aujourd'hui des aménités (les quartiers culturels, un accès facile à la nature en ville, des espaces de logement apaisés) et des niveaux de service (les transports publics, la sécurité dans l'espace public) sans rapport avec l'expérience parisienne. Il y a donc « Séoul », qui est advenue comme une expérience centrale et le moyen d'exister au monde de la Corée « sur-moderne ».

Voilà « pourquoi », à notre sens, il est utile de mesurer la concentration de la littérature dans la capitale. Dans cette perspective, nous faisons de l'édition un outil

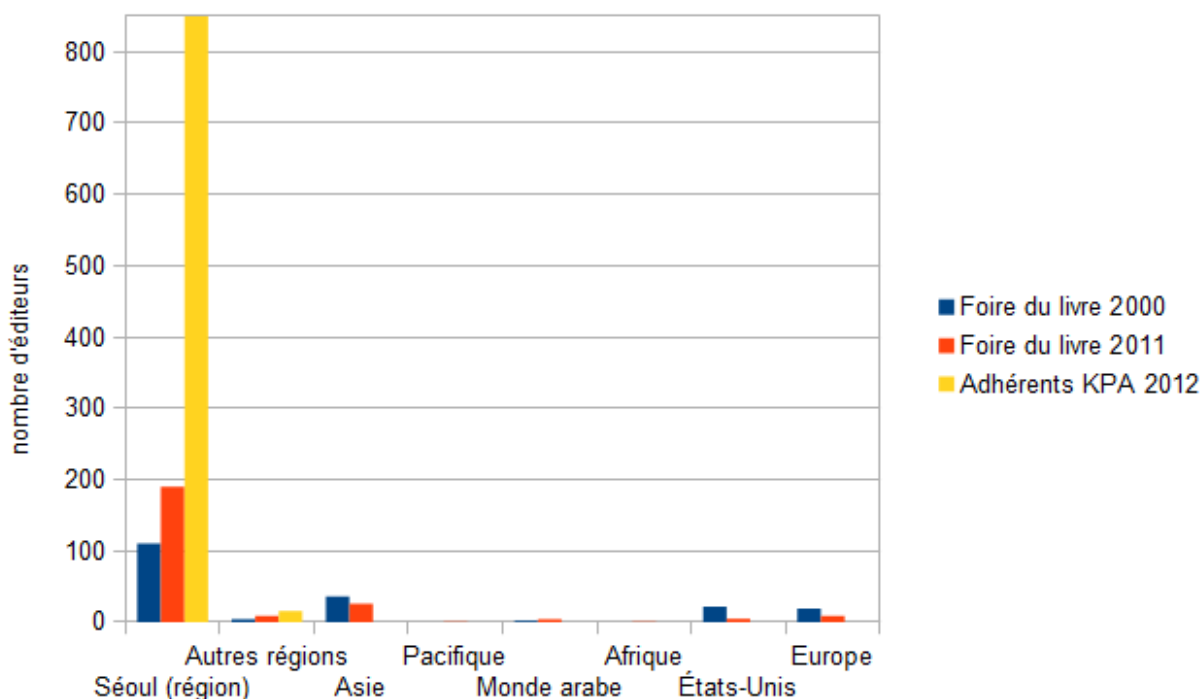
593 Il résout dans l'émigration américaine son conflit intime entre son profond nationalisme coréen et son attraction pour la modernité médiée par le Japon.

594 Sommes-nous si loin de la situation malienne sur ce point précis ?

595 Gelézeau, opus cité, page 20.

596 *Ibid.*, page 26.

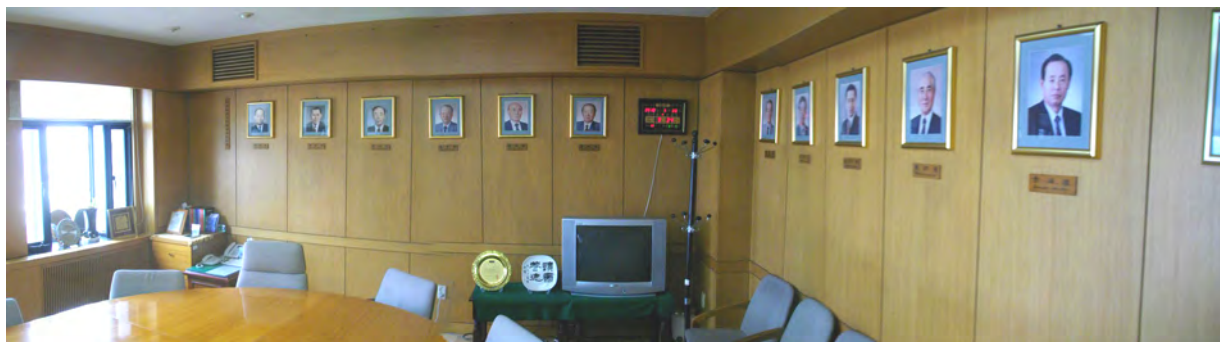
de mesure. Plus précisément, nous proposons d'étudier la répartition spatiale des éditeurs représentés à la Foire du Livre de Séoul organisée depuis 1995 par la *Korean Publishers Association* (KPA). C'est l'ancienne Foire du Livre de Séoul (1953) ainsi internationalisée. Un label « Invité d'honneur » est instauré à partir de 2008 : la Chine est le premier pays invité, en 2009 c'est au tour du Japon, en 2010 de la France, en 2011 de l'Arabie Saoudite. Nous comparons l'édition la plus ancienne dont KPA a pu nous fournir une donnée géographique (2000) et celle de 2011 : exposants coréens (Séoul/régions) et internationaux (proche/lointain). Nous comparons ensuite ces données événementielles à la liste 2012 des adhérents de la *Korean Publishers Association* - document 138.



Document 138 : la concentration spatiale de l'édition coréenne

Nous avons choisi d'agglomérer les 3 entités de la région urbaine (mégapole) de Séoul, sachant qu'en dehors de Paju Book City (10 % des adhérents KPA de la mégapole, mais les plus importants), la quasi-totalité des maisons adhérentes de KPA se trouvent à Séoul même. Les éditeurs de province présents à la Foire du Livre sont plutôt des éditions universitaires orientées vers les arts et le graphisme. Les éditeurs de province adhérents de KPA sont des éditeurs privés et reflètent les premiers niveaux de l'armature urbaine (Busan, rang 2, 1 éditeur ; Daegu, rang 4, 2 maisons ; Daejon, rang 5, 5 maisons ; Gwangju, rang 6, 3 éditeurs), une proximité (4 éditeurs dans des villes moyennes des trois régions limitrophes du Gyonggi) ou un éloignement (île de Jeju, 1 éditeur). Seuls 6 éditeurs adhérents de KPA sur 866 ne se trouvent pas dans la mégapole sud-coréenne. Sur d'autres données KPA, l'ensemble Séoul + Incheon + Gyonggi concentre 66,6 % des 34200 éditeurs enregistrés et 84 % des 2694 créations. L'ensemble Séoul + Incheon + Gyonggi concentre également 35 % des librairies du pays. Compte-tenu de la sur-représentation des chaînes dans la capitale, nous avons là un autre indice de concentration. (F. Barbe, 2012 sur données KPA)

KPA est l'association historique des éditeurs coréens. Bien que promotrice du déplacement de la profession à Paju, elle est restée au cœur de Séoul, entre Insadong et Kwanghwamun, à deux pas de l'ancien palais royal de Gyongbokgung. Nous y sommes reçus dans la grande salle de réunion boisée et parquetée, à l'esthétique des années quatre-vingt – [document 139](#).



Document 139 : la salle de réunion de KPA
(F. Barbe, 2012)

Les portraits figés et encadrés des six présidents qui se sont succédés à la tête de KPA depuis la fin de l'occupation japonaise sont accrochés au mur. Il existe un biais dans ce choix de travailler la donnée fournie par KPA. En effet, si KPA est bien l'opérateur historique et, par exemple, l'interlocuteur privilégié du BIEF (le Bureau international du livre français, émanation du Syndicat National de l'Édition) et de la coopération française, il existe une deuxième association professionnelle, Kopus (*Korean Publishing Society*) créée en 1998. En effet, comme dans le cas malien, le choc FMI a été l'occasion d'une profonde transformation du secteur et d'une puissante évolution idéologique. La crise économique dite du FMI (1997-1998) entraîne en Corée du Sud une contraction, puis une crise majeure de l'économie du livre (Baek, 1999) qui se lit d'abord dans la transformation brutale de son système de distribution. *Depuis la fin 1997, quand le FMI est intervenu, la plus grande transformation vécue par l'édition coréenne a été la série de faillites de grossistes (distributeurs non spécialisés pour les librairies petites et moyennes). La faillite d'environ soixante-dix grossistes a conduit à « une grande confusion dans le système de distribution », à des pertes à hauteur de 100 milliards de ₩ et a eu des répercussions directes sur les éditeurs. Afin de relancer l'industrie de l'édition qui est le point focal de notre industrie de la connaissance, l'association (KPA), les organisations connexes et le gouvernement ont coopéré et ont créé un fonds pour soutenir l'amélioration du système de distribution et la publication de bons livres [...] Grâce à tous ces efforts, il semble que l'édition se soit stabilisée cette année (1999), mais on estime que la transformation structurelle doit encore être réalisée. Par conséquent, les distributeurs en gros ont été réorganisés [...] Mais des grossistes généralistes influents ont également organisé la « Société coréenne des éditeurs » (Kopus) réunissant environ 300 membres, une association opposée à la politique que KPA proposait contre la « grande confusion dans le système de distribution ». Ils ont pris l'initiative d'élaborer un « contrat type » pour l'amélioration de la distribution du livre et le fonctionnement des librairies internet.⁵⁹⁷*

⁵⁹⁷ Baek Won-Keun, *The Current State and Issues of Korean Book Distribution System*, ABD, volume

Une seconde vague de faillite a eu lieu en 2011, entraînant à nouveau quelques éditeurs dans leur chute (entretien Ko Hung-sik, directeur de Kopus). Au delà d'une divergence d'intérêts et positions, d'une dynamique de représentativité différenciée (KPA revendique 900 éditeurs adhérents, Kopus 430, mais un certain nombre d'éditeurs sont adhérents aux deux associations⁵⁹⁸), il est remarquable que la crise dite du FMI ait autant interagi avec le processus de concentration : les relations directes entre les grands éditeurs et les grands distributeurs (libraires physiques et en ligne) particulièrement bien implantées à Séoul à l'époque ont été moins affectées par cette crise que celles du réseau des grossistes et des libraires de rang inférieur, qui, pour beaucoup, n'ont pas survécu à la crise. Si l'on suit cette analyse, la crise de 1997-1998 a été un accélérateur de concentration très efficace dans l'économie du livre en Corée du Sud, illustrant la « théorie du choc » comme processus de diffusion d'un modèle économique particulier (Klein, 2009) aux effets scalairement différenciés. Si les *chaebols*, causes et victimes de la crise, ont eu à s'ouvrir aux participations étrangères ou même sombrer (Daewoo), dans le cas de la filière nationale du livre, il nous semble que les *chaebols* ont pu tirer grand avantage de la crise pour étendre leur emprise dans ce secteur où ils étaient pas encore peu présents. L'absence d'une régulation du marché – la première loi sur le prix unique du livre est votée en Corée en 2003 – a indéniablement facilité cette entrée des grands groupes bénéficiant d'économies d'échelles et de tarifications négociées, dans un marché de PME. La concentration géographique extrême et stable (période 2000/2012) des acteurs de l'édition sud-coréenne est remarquable. Elle n'est pas sans rapport avec la concentration économique. Séoul est le laboratoire de la normalisation.

Paju Book City

Si Moon Seung-hyun, responsable international de KPA, nous parle des 40 000 éditeurs coréens présents à travers tout le pays, c'est pour préciser immédiatement que « devenir éditeur » est un acte administratif très simple et gratuit, mais que les « éditeurs publiants » ne sont certainement pas plus de 2000 (chiffre qui se rapproche du nombre cumulé d'adhérents KPA et Kopus) et que le marché demeure un petit marché pour les grandes firmes coréennes, qui l'ont encore peu investi. Le projet de ville nouvelle sectorielle de Paju Book City, malgré sa jeunesse (1999), s'inscrit dans cette concentration-normalisation. Les entretiens nous ont permis de confronter la donnée statistique (le déplacement à Paju de 10 % des éditeurs de KPA, mais parmi les plus importants du secteur) avec l'approche usager. Les conditions de travail à Paju (m² apparent par salarié) sont sans commune mesure avec celles constatées à Séoul (entassement et promiscuité). Une maison de taille moyenne installée à Paju comme *Borim Press* (édition jeunesse fondée en 1976, 20 salariés) possède un immeuble entier, d'architecture iconique avec, outre de grands espaces de travail ouverts sur trois niveaux, une vaste librairie dédiée, ouverte 7 jours sur 7, une salle de spectacle, ainsi que des locaux de stockage – [document 140](#).

30, n° 1, 1999 – traduit par nos soins.

598 La liste des adhérents de Kopus montre que les adhérents sont moins clivés que les positionnements idéologiques officiels. Cela est dû au pragmatisme des acteurs, permettant une double affiliation aisée, ainsi qu'une conscience claire que chaque association apporte sa part, Foire du Livre pour KPA, nouvelle filière de formation initiale et continue pour Kopus, même si chacune défend des intérêts qui ne sont pas exactement les mêmes.



Document 140 : les bâtiments de l'éditeur jeunesse Borim Press

Installé sur l'axe principal de Paju Book City, le bâtiment design est typique de cette architecture qui cherche la singularité de chaque bâtiment dans une ensemble très aéré et vert, qui ressemble aux publicités pour les éco-quartiers : ses zones humides, ses larges pistes cyclables totalement vides, ses grandes librairies vides 5 jours sur 7, ses parkings ombragés, son autoroute si proche et sa bretelle d'autoroute, ses bus rapides, ses grandes publicités en faveur du livre, son absence d'êtres vivants visibles.

(F. Barbe, 2012)

Malgré les défauts pointés ultérieurement par les usagers coréens, la séduction opère sur le visiteur : nous sommes dans de l'accueillant, du large, de l'*eco-friendly*, nous sommes vraiment dans le 21^{ème} siècle. Dans un environnement plus globalisé peut-être aussi : c'est à Séoul, et non à Paju, dans une maison historique (l'éditeur scolaire *Kyohak-Sa* fondé en 1951) que nous avons fait notre unique entretien formel en chaussettes avec deux vieux charmants éditeurs, personnages historiques du livre scolaire coréen, leurs bureaux étant organisés comme un appartement coréen. Et puis non. La directrice éditoriale de *Borim Press*, comme de nombreux autres interlocuteurs, nous dit qu'elle ne voit pas d'avantages à être tous ensemble au même endroit et qu'elle déplore la longueur des temps de transport. La ville mono-fonctionnelle (édition, impression, stockage et distribution du livre) peine à s'animer. Le manque de vie urbaine est patent et Paju « sonne » vide pour certains : *pas d'arrivée de nouvelles maisons, certaines repartent, peu ou pas de logement, pas de pharmacie, pas de poste*. Malgré ses quelques événements (un salon de littérature jeunesse existe depuis deux ans), une recherche internet montre d'ailleurs que Paju est peu renseignée sur le net, et, quand elle l'est, c'est d'abord sous l'aspect de sa création architecturale⁵⁹⁹ et non celui de ses productions intellectuelles ou artistiques. Si Paju a pu être intéressant

599 « Making an urban wetland. » - <http://aru.londonmet.ac.uk/works/paju>

sur le prix du m², c'est d'abord pour les gros éditeurs et les imprimeurs, les « petits » interlocuteurs que nous avons rencontré (*Humanitas*⁶⁰⁰, *Nan jam publishing*⁶⁰¹) sont installés au centre de Séoul. Au fond, derrière ce projet de ville du livre, Benjamin Joinau voit la continuité de la politique de Park Chong-hee : un « hallucinant » désir de « mettre la culture à l'extérieur de la ville » (des universités publiques, le musée d'art moderne ont ainsi été déplacés loin du centre-ville), de traiter la culture comme une industrie, tout en lui proposant un retour à un « corporatisme rassurant ».

Le mega-size book-store, une expérience anthropologique

L'évolution du secteur de la distribution est le dernier point de cette approche de la concentration. En l'absence d'une politique de prix unique, l'arrivée et le développement de gros opérateurs du livre se sont concrétisés par l'ouverture d'un petit nombre d'hypermarchés du livre. Le terme « grand magasin » paraît insuffisant à rendre compte de l'expérience anthropologique du *mega-size bookstore*, dont Kyobo (première ouverture de magasin à Gwanghwamun, dans le centre de Séoul, en 1980) est l'archétype, parce qu'il est le plus grand et qu'il possède également une plate-forme de vente en ligne particulièrement développée, parmi l'abondante série des plates-formes coréennes de vente en ligne. Kyobo possède aujourd'hui seize magasins dans dix villes. Dix sont situés dans la région-capitale (cinq à Séoul). La faillite en 2002 de la grande librairie historique (1907) *Jongro Seojuk* dans le quartier de *Seoul Station* illustre le basculement de la librairie classique vers le *mega-size bookstore*, c'est-à-dire vers la normalisation du commerce des livres par les grandes firmes, notamment lorsque la profession ne se défend pas ou ne se renouvelle pas (*Jongro Seojuk* n'avait pas beaucoup évolué). Les méga-librairies Kyobo sont l'émanation d'un *chaebol* fondé en 1958 et spécialisé initialement dans l'assurance-vie. *Kyobo Life Insurance Co., Ltd* développe et offre une grande variété de produits et de services d'assurance aux personnes et aux groupes en république de Corée [...] santé, accident, éducation, retraite, handicap. La compagnie, à travers ses filiales, propose du courtage boursier, des systèmes intégrés, de l'assurance automobile, vend et édite des livres.⁶⁰² Transnational (Chine, Japon, USA), ouvert aux participations des fonds de pension nord-américains, le groupe Kyobo possède également une fondation à objet culturel, la *Daesan Foundation*, qui promeut la globalisation de la littérature coréenne et utilise la rhétorique nationaliste de l'excellence coréenne. La librairie Kyobo représente l'entrée performante des grandes firmes dans l'univers de la librairie indépendante. Un autre *chaebol* est entré dans la filière livre d'une manière assez comparable : *Young Poong Corporation*, fondé en 1949, a démarré dans le commerce de matières premières, puis s'est diversifié dans la production de métaux non ferreux et de produits chimiques dans les années 1970, puis dans le bâtiment, la librairie, les batteries et les chargeurs⁶⁰³. *Young Poong Book Store Co., Ltd.* en est la branche livres et

600 Qui publie Valérie Gelézeau

601 Qui publie, par exemple, le *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée de François Dosse* (2007, La Découverte)

602 Extrait de *Company Overview of Kyobo Life Insurance Co.Ltd.*, Site Bloomberg Businessweek, consultation juin 2012

<http://investing.businessweek.com/research/stocks/private/people.asp?privcapId=5464565>

603 Extrait de la notice Young Poong Corporation, consultation juin 2012 -

possède 25 librairies, dont 5 à Séoul. Plus encore que le dispositif capitaliste, ces deux types de méga-librairies (*Kyobo* et *Young Poong*) sont d'abord une expérience usager, dont les FNAC françaises sont loin de s'approcher (on trouvera par contre une influence américaine). Développés sous la forme d'immenses *open spaces* bien éclairés et aérés, reliés au métro, riches en personnels et offrant une mise en valeur consistante des nouveautés et du fond, mais aussi des postes internet en libre-service éditant des notices de localisation des ouvrages dans le magasin physique ou permettant l'achat en ligne à l'intérieur même du magasin (en lien avec un système de remise plus fort pour le livre acheté en ligne), offrant un système de fidélisation (3,6 millions de clients fidélisés) pour l'achat direct et bien d'autres services dont de la restauration et des cafés ; tout cela dans une ambiance feutrée où le vol et les « incivilités » semblent faibles ou astucieusement contournées ; ainsi, la lecture sur place peut être encouragée (gradins, fauteuils) comme se retrouver sur place entre amis. L'expérience du *mega-size bookstore* nous paraît être une expérience extrême de la vie urbaine sud-coréenne normalisée, et, même, en ce sens, un haut-lieu touristique, marqueur de la valeur urbaine de la Corée. L'expérience *Kyobo*, par son gigantisme et son attractivité, son bourdonnement et sa production de richesses, renvoie à l'évidence de l'intégration des fonctions. En 1994, KPA recensait 5683 librairies. Les chiffres dégringolent après 1997 : 5 378 en 1996, 5407 en 1997, 4897 en 1998, 3357 en 2000, 2 376 en 2002, 2042 en 2007 et 1825 en 2009 – document 141.

Évolution du rapport nombre/taille dans la librairie entre 2002 et 2010

Superficie en hanpyoung (3,3 m ²)	10	10 à 50	50 à 100	100 à 200	200 à 300	300 à 400	400 à 500	500 à 1000	Plus de 1000	Nombre total de librairie
2003	914	988	212	59	20	15	14	17	8	2247
2005	316	1453	171	94	27	13	7	16	6	2103
2007	138	1449	225	109	37	28	24	25	8	2042
2009	82	1314	205	105	34	27	24	25	9	1825

Document 141 : l'évolution de la librairie entre 2002 et 2010

Enquête filière livre 2011, Ministère de la Culture.

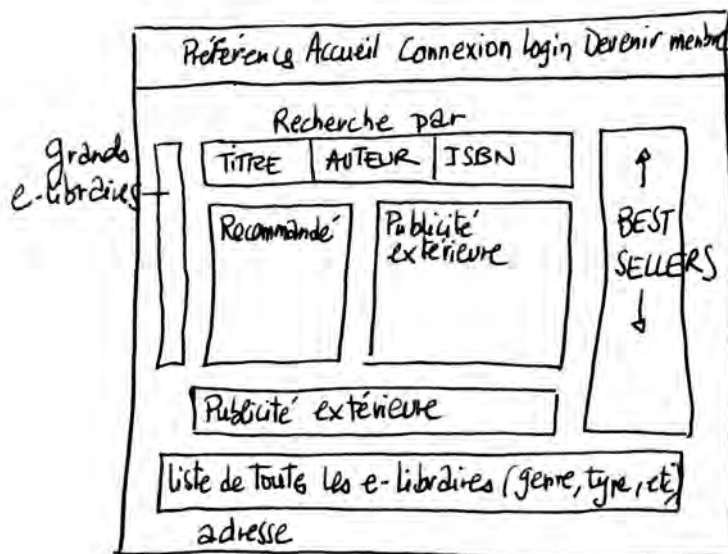
On remarque que la diversité s'est resserrée : librairie indépendante entre 10 et 200 hanpyoung (1624, soit 88 % des librairies) et chaînes de 300 à plus de 1000 hanpyoung (85, soit 4 % des librairies)

(*Bilan édition 2011*, KPA)

Park Eun-duk, l'éditrice jeunesse de *Borim Press*, nous affirme aussi que la chaîne a tué les associations de parents très actives dans les années quatre-vingt dans l'achat groupés de livres. La régulation, réclamée par les acteurs traditionnels de l'édition (KPA, Kopus), celle du prix unique du livre, n'intervient qu'en 2003, dans une forme incomplète et juridiquement fragile. La démarche est insuffisante à contrer la dynamique de normalisation. Cette crise de la librairie et de la distribution catégorie PME accompagne le développement des *mega-size*

<http://ypc.en.ecplaza.net>

bookstores et celui de la vente en ligne, contrôlée en partie par ces mêmes chaînes et concentrée dans la région capitale (98 % du CA de la vente en ligne⁶⁰⁴). La vente en ligne est un autre élément de délocalisation physique de l'expérience librairie et une nouvelle expérience anthropologique. Il s'agit de dire ici qu'acheter un livre en ligne (un livre papier), c'est lire une page-écran, dont le contenu n'est plus médié par un libraire de proximité, un journaliste, un enseignant, un pair, mais par une force de vente soumise à des injonctions et à des habitus commerciaux – document 142.



Document 142 : copie d'écran d'un site d'achat de livres en ligne

Un agrégateur de sites, www.norambook.net

On pourrait citer Kyobo, Interpark, Yes24, Young Poong, Bandi & Luni's.

(F. Barbe, mars 2012)

Cette page nous paraît illustrer l'internet normalisé, c'est-à-dire contrôlé par les grandes firmes, à travers des liens complexes de prestations de services et de rémunérations, et tirant bénéfice d'une législation favorable à la vente en ligne qui dispose de remises légales supérieures à celles de la vente physique. L'agrégation de sites proposée ici et les prescriptions (recommandation maison, publicité, best-seller « objectivant » la prescription) laissent une place utile, mais mesurée, à l'acte individuel de recherche (barre texte/auteur/isbn). La livraison à domicile (ou, si nécessaire, sur le lieu de travail, sans gêne sociale ou encore chez le gardien du *tanji*, de la résidence) est réputée par tous nos interlocuteurs comme effectivement rapide et sûre. Nous constatons donc un double phénomène (physique et en ligne), non de déspatialisation, mais bien de délocalisation, supprimant le commerce de proximité, pourtant si riche en Corée du Sud (Leppänen, 2009).

La mort du small business

Selon l'anthropologue finlandais Leppänen, la société coréenne et une partie

604 *Bilan édition 2011*, KPA

des acteurs du *small business* sont empêtrés dans leurs contradictions face aux transformations conduites par les grandes firmes. *Ce que je vois est au cœur de l'ambivalence existentielle et économiques des petits commerçants de proximité en Corée, en ce qui concerne la reproduction de leurs affaires, qui ne font pas partie des propriétés sociales que la valeur de marché peut étendre et convertir, bien qu'elles soient des fabrications culturelles politiquement et socialement appréciées. La vie de quartier et le quotidien des petits commerçants – la vraie vie du capitalisme de proximité – sont un ensemble de pratiques économiques laborieuses et précaires, et, au mieux, des pratiques de réciprocité conviviale et de vie communautaire basées sur une coréanité positive et chaleureuse. Mais dans la société coréenne, ces idées ne vont pas plus loin que la reproduction familiale ne peut les mener. Pour la plupart d'entre eux, l'aspiration à une mobilité ascendante des enfants vers les cols-blancs signifie que des pratiques et des idées autrefois incarnées deviennent obsolètes, et même pour ceux qui semblent avoir totalement adhéré aux pratiques et aux idées d'une telle vie, cela reste une stratégie de leur génération, qui ne sera pas transmise à la suivante. Même, si, dans leurs mondes de vie, les petits commerçants continuent de donner un sens profond à leur condition actuelle et leur manière de mener leur vie – de gagner de l'argent – dans le quartier et la société coréenne.*⁶⁰⁵ Ce que Leppänen nomme ici le capitalisme de proximité, dont la librairie de quartier est une variante intellectuelle, est, dans le contexte péjorant de la crise asiatique de 1997-1998, attaquée à la fois par les stratégies d'éviction des grandes firmes et par un désir intériorisé d'ascension sociale, qui compromet, non seulement la reproduction générationnelle du *small business*, mais plus certainement encore sa conservation au jour le jour, à travers la résistance politique organisée indispensable pour contrer la puissante normalisation.

Dernier point de notre enquête en concentration, les maisons d'édition elles-mêmes. Plusieurs de nos interlocuteurs du cœur de la filière nous ont affirmé que le marché du livre était un marché secondaire, compliqué, peu investi par les grandes firmes, dépourvu de grands stratèges et d'investissements importants, qu'il était demeuré un marché, sinon encore artisanal, du moins fondé sur un tissu de PME et de petits patrons. D'autres éléments à l'appui de cette thèse nous sont signifiés régulièrement au fil des entretiens : une arrivée dans la profession relevant majoritairement du hasard biographique ou de la contrainte d'emploi (en l'absence de parcours hérités ou de formations initiales dédiées ; une très forte féminisation de la profession, indice pour certains interlocuteurs, d'un déclassement professionnel du milieu de l'édition (salaires et conditions de travail en deçà de la moyenne : « un métier de losers ») ; un idéal du « coup éditorial » servant à s'enrichir et à investir ailleurs plutôt qu'à développer l'entreprise liée au livre. Mais la temporalité est importante. Hors des temporalités française et malienne, la filière du livre sud-coréenne est un marché qui s'est profondément transformé et s'est rapidement développé au cours de l'émergence sud-coréenne. Il y a peu d'opérateurs dotés d'une ancienneté importante : une première génération peu nombreuse, autour des années cinquante/soixante (dont les maisons scolaires comme *Kyohak-sa*⁶⁰⁶ et les premières presses universitaires, comme *Seoul National University Press*), une deuxième vague de maisons créées à partir de la fin des années soixante-dix et quatre-vingt qui actent de l'émergence économique

605 Leppänen Antti, *Neighborhood Shopkeepers in Contemporary South Korea: Household, Work, and Locality*, 2009, Research Series in Anthropology University of Helsinki, page 246.

<https://www.doria.fi/bitstream/handle/10024/5360/neighbor.pdf>

606 Nous citons ici des maisons que nous avons eues en entretien.

et éducative, du désir de libre expression et d'ouverture culturelle, bien plus nombreuse (*Woongjin* 1980, *Chunjae*, 1980, *Borim press*, 1976, *Korean National Open University* 1973, *Open books*, 1988) enfin un courant continu de créations (et de disparitions) de petites et moyennes maisons qui travaillent sur les marges, les franges du noyau dur des deux premières générations (*Nan Jang*, 2008), de plus en plus sous le régime de l'*in-print* (synonyme de filialisation).

La concentration dans l'édition

Une série de mouvements nous sont ainsi présentés :

1/ des *editors*, qui dans la décennie 2000, quittent la maison-mère et tentent leur chance, à la quarantaine, avec leur expérience, leur carnet d'adresses et un petit capital. La crise et la difficulté de communiquer, diffuser et distribuer en ramènent la majorité au bercaïl, quelques années plus tard, souvent dans la maison-mère, quelquefois dans une autre maison. *Les entrants s'illusionnent beaucoup* (Moon Seung-hyun).

2/ des maisons d'édition qui filialisent leurs innovations en utilisant ce que les professionnels coréens appellent le *in-print*. Il s'agit de détacher un *editor* de la maison, ou bien de racheter une petite maison en faillite ou d'inviter son *editor* dans une nouvelle petite structure, pour lui fournir les moyens d'une créativité, d'une innovation que la structure hiérarchique de la grande maison n'est pas à même de fournir. Certains gros éditeurs comme *Woongjin* ou *Munhak-dong-ne* ont multiplié les *in-prints*⁶⁰⁷. Ceux-ci représenteraient 9,3 % des maisons d'édition⁶⁰⁸.

3/ depuis six ou sept ans, une mouvance d'une trentaine de petites maisons d'édition, académique et/ou politique, militante et engagée⁶⁰⁹ certainement, à l'économie modeste : *de tirages moyen de 3000 exemplaires il y a quelques années, on est tombé à 1000* (c'est à dire juste sur le point d'équilibre du tirage).

Lee Jae-won de *Nan Jang* (3 salariés, vente directe aux libraires) nous montre que la distinction entre les catégories 2 et 3 est difficile à établir. Des petites maisons peuvent devenir des *in-print* en toute discrétion. L'omerta des éditeurs est forte, *on ne connaît pas les contrats qui lient les petits aux gros. La promesse d'une totale liberté d'action est tempérée par le bilan de fin d'année et l'encadrement maison*.

Le développement de la traduction et de genres nouveaux (exercices scolaires, best-sellers eux-mêmes majoritairement traduits, développement personnel et branding, livre jeunesse) permet aussi de comprendre la réorganisation du secteur. Nous pensons qu'il faut nommer cette disposition du secteur éditorial comme un oligopole à franges (créatrices), sinon déjà consistant, du moins en formation - [document 143](#).

607 Big companies like 흥진씽크빅 (Woong-Jin Think Big) have many in-prints

www.wjthinkbig.com/marketing/book/group/JR_Brand_Common.aspx

or 문학동네 (Munhak-dong-ne)

www.munhak.com/brand/brand.asp

608 *Enquête édition 2012*, Ministère de la Culture, page 27.

(500 questionnaires renvoyés et traités sur 2500 envoyés par les chercheurs)

609 En publiant des auteurs surtout étrangers (à 70 %) et souvent très identifiés : Pierre Bourdieu, Howard Zinn, Georges Katsiaficas et son *Imagination of the New Left*. Une des adresses mail de Lee Jae-won (*Nan Jang*) est, selon l'habitude coréenne des adresses fantasques (un étonnant individualisme de nomination pour contrer le fort risque d'homonymie dans la société coréenne), virilio@hanmail.com.

État de concentration de la filière livre sud-coréenne toutes spécialités confondues, hors manhwa (Rapport sur les industries culturelles, 2011, Ministère de la Culture)					
Nombre d'employés	1 à 4	5 à 9	10 à 49	50 à 99	> à 100
% du CA de la filière	12	14	24,2	15,1	34,6
% CA livre scolaire	1,7	6	12,4	27	52
% CA librairie en ligne	-	-	-	5,7	94,3
Croissance CA filière 2009-2010	1,7	-2,2	2,8	-2,8	9,1
Croissance CA filière 2008-2010	-0,04	-2,3	0,6	3,2	0,5

Document 143 : entre concentration et dispersion, une filière éclatée

On notera combien chaque sous-secteur a sa propre logique économique et que l'opposition *small business* et grandes firmes peut ne pas être un vain mot. Dans les dernières années, l'idée d'une décroissance ou d'une faible croissance est à privilégier. (Rapport sur les industries culturelles, 2011, Ministère de la Culture de Corée du Sud)

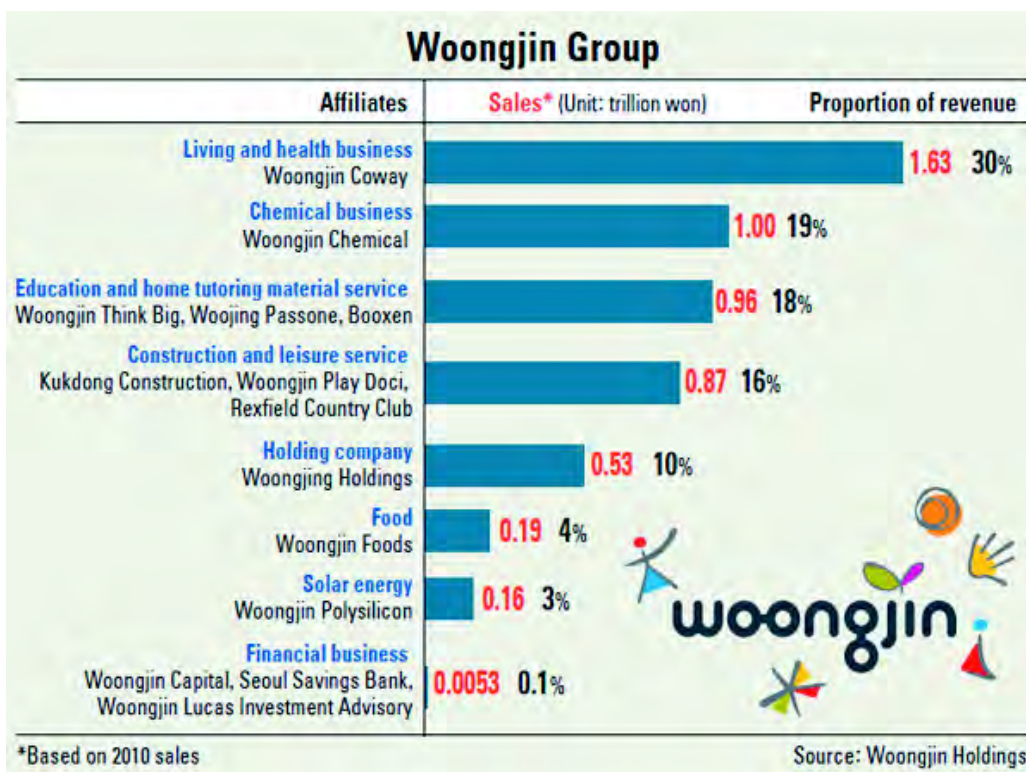
Ce serait aussi, selon plusieurs interlocuteurs dont Park Hang-so, économiste au Korean Publishing Research Institute, un marché obscur et mal connu. Ici, on ne montre que les succès. Le tissu de maisons petites et moyennes, comme les circuits de distribution perturbés, ne permettent guère la production de données stables et comparables et, d'ailleurs, ce n'est pas recherché de manière systématique par les différentes institutions⁶¹⁰. Il y a bien sûr des grosses maisons cotées en bourse, à l'intérieur d'un ou d'un segment de chaebol, mais elles ne font pas que du livre. D'après plusieurs interlocuteurs, le marché du livre, qui est un marché stable, à la croissance faible, parfois négative, présente un risque d'échec élevé et un temps de construction de la marque et d'une économie bénéficiaire trop long. C'est donc dans les segments sans risques que ces grosses maisons ont ancré leur business model : les maisons liées à l'éducation écoulent, par exemple, d'énormes quantités de cahiers d'exercice à usage unique, un marché très bénéficiaire et à risque faible, puisque ces maisons managent également des écoles privées utilisatrices de ces mêmes objets. La stratégie du best-seller « garanti » (traduit d'un best-seller étranger) y est forte : c'est *Woongjin* qui achète *Millenium*. Si *Woongjin* est à l'origine une petite maison d'édition de sept employés créée en 1980 avec 70 millions de ₩⁶¹¹, elle est devenue le 32ème plus grand chaebol, avec 15 filiales – [document 144](#) – dans l'éducation, l'édition, l'électroménager, la distribution d'eau, le solaire, la chimie, la finance et la construction.⁶¹² *Woongjin* a créé deux filiales d'édition aux États-Unis et en Chine,

610 Dans les documents statistiques utilisés avec notre interprète (Ministère de la Culture, KPA), nous trouvons beaucoup de données dont l'intérêt peut paraître limité. D'autres données, peut-être plus « politiques », semblent manquer, notamment celles qui permettraient mieux de tracer la normalisation.

611 Soit 50 000 € valeur été 2012.

612 Kim Mi-ju, *Woongjin shares spike on news of water purifier*, Korea JoongAng Daily, 8 février 2012 – traduit par nos soins.

précisément sur le segment scolaire.



Document 144 : la structure du chaebol *Woongjin* en 2010

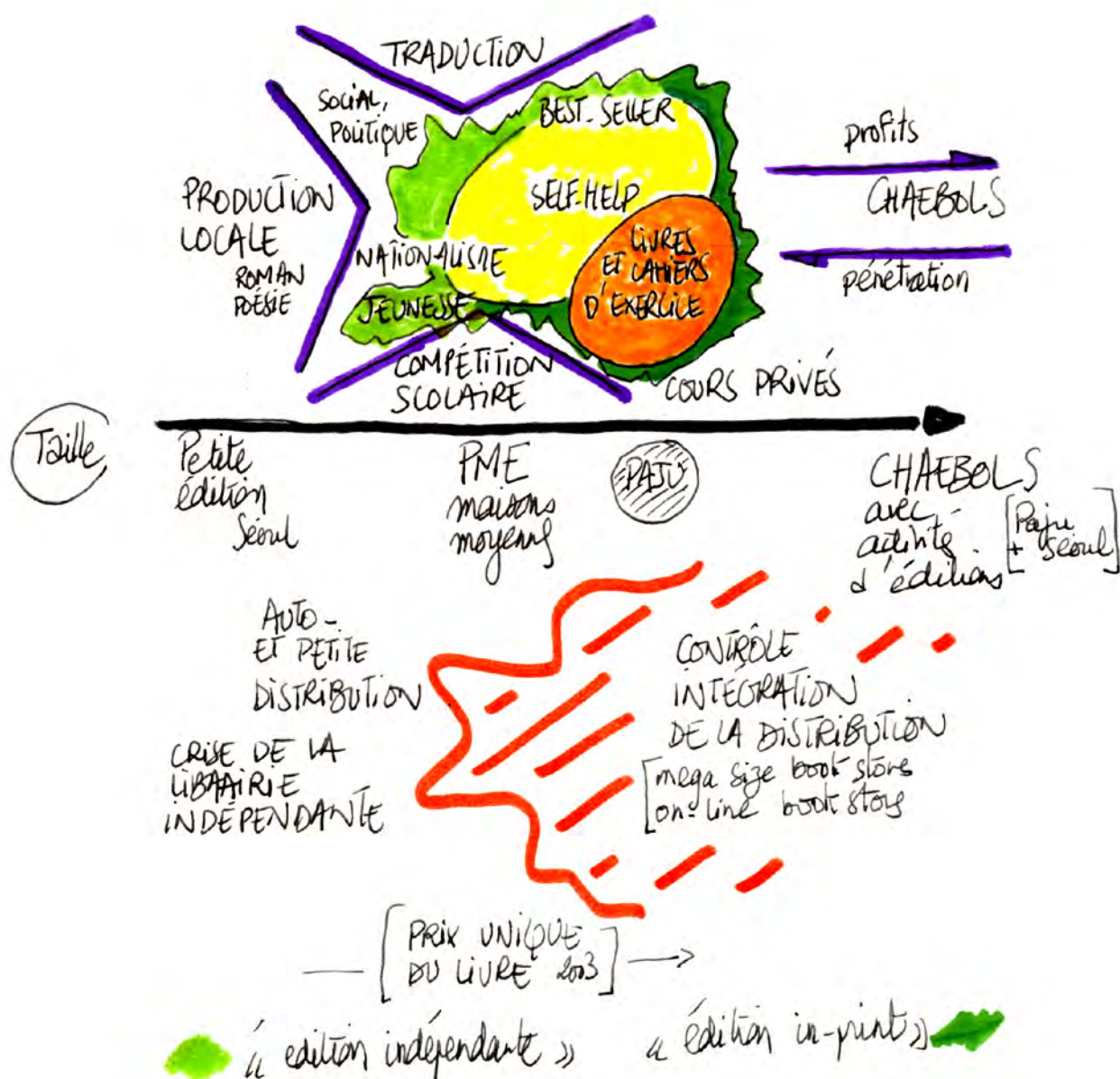
La part de l'édition serait à isoler à l'intérieur des 18 % de *Education et home tutoring material service*.

<http://koreajoongangdaily.joinsmsn.com/news/article/html/128/2948128.html>

Ce projet éditorial est créé et pérennisé dans le segment le plus profitable de la littérature (la compétition scolaire) au service d'une dynamique industrielle et de puissance globale. De l'avis de plusieurs professionnels à fort capital littéraire, *Woongjin ne fait pas des livres très intéressants*, même si les deux jeunes *editors* de Woongjin que nous rencontrons (un homme et une femme, la trentaine élégante et sobre, avec un parcours initial de fort intérêt pour l'écriture et le livre, très accueillants et simples, dans leurs vastes et agréables locaux du quartier *Hiewha* à Séoul) nous disent être bien payés et, en tous cas, bien mieux que chez leur précédent éditeur-employeur. Ils nous disent aussi que les *in-prints* sont là pour ça (l'innovation), même si leurs contacts internationaux du moment (Bayard Presse à propos des livres jeunesse électroniques) montrent qu'ils s'en occupent très bien eux-mêmes. Ces deux cadres savent qu'ils sont dans un chaebol (avantages économiques, mais fort encadrement hiérarchique) et qu'aujourd'hui, les postes qu'ils occupent sont affectés par une certaine mobilité. L'emploi à vie ne semble pas ici le projet de ces deux cadres, qui en sont déjà à leur deuxième employeur et discutent sans fard de leur mobilité professionnelle avec un interlocuteur étranger aux questions pourtant inhabituelles (le parcours biographique relié à la position professionnelle).

<http://koreajoongangdaily.joinsmsn.com/news/article/html/128/2948128.html>

Nous proposons une synthèse graphique du secteur de l'édition et de la librairie – document 145.



Document 145 : une synthèse graphique de l'édition sud-coréenne

Nous essayons de mettre en lien l'effet de taille et l'effet de genre (de spécialisation) avec les dispositifs spécifiques (production locale, traduction, compétition scolaire), ceux du marché (capital initial, concentration, intégration) et ceux de la régulation publique (Paju, loi sur le prix unique du livre, fonds d'achat de livres)
(F. Barbe, 2012)

Le secteur de l'édition s'organise, selon nous, dans un rapport différencié de chaque segment-taille avec les processus culturels majeurs que sont la production locale, la traduction et la compétition scolaire. Nous aurions finalement des habitus éditoriaux et des genres bien différenciés selon la taille : marché scolaire,

best-sellers de fiction, livres de développement personnels pour les grosses maisons ; segment social et politique à forte traduction pour la petite édition indépendante ; jeunesse, romans, traductions, best-seller isolé pour des maisons moyennes. Dans ce contexte, la question numérique nous paraît encore discrète. La vente en ligne de *paperbook* a certes fortement accéléré la concentration de la distribution et de la librairie, mais les effets de la vente directe en ligne peuvent aussi permettre le maintien d'une certaine diversité de l'offre, l'offre en ligne restant quoiqu'il arrive supérieure à l'offre en magasin. À cet endroit, l'habileté numérique du citoyen-consommateur-entrepreneur ordinaire jouerait un rôle pondérateur. Il est en effet assez facile et peu coûteux pour un petit éditeur d'être présent en vente en ligne. L'enjeu n'est pas technique, il est communicationnel et médiatique, c'est exister, se faire connaître et cela est bien plus difficile que d'intégrer une plate-forme de vente en ligne. Il relève de la prescription et de l'organisation commerciale entre des acteurs à fort capital littéraire et d'autres à fort capital commercial. Nous avons vu à l'œuvre, en dehors de toute contrainte « livre numérique », ce que nous appelons la « normalisation » de la filière livre, c'est-à-dire l'alignement progressif du secteur de l'édition sur le modèle de la chaîne et de la grande compagnie. Nous allons voir que cette tendance est l'un des processus observables dans la filière, mais que des alternatives, voire des résistances, existent. C'est l'objet de la partie suivante.

422/ Alternatives et résistances : des pratiques civiles

Ce que l'anthropologue Leppänen nomme le capitalisme de proximité et l'habitant ordinaire le *small business* serait en crise face à la grande entreprise promotrice de la chaîne. Nous avons vu des raisons externes (l'action des firmes) et internes (le désir de faire « col blanc » par la promotion scolaire des enfants) qui se rejoignent dans l'expérience anthropologique de la chaîne que chacun expérimente, bon gré mal gré, en Corée du Sud.

Critiques

Devant cet état de la société, une critique « publique » existe. Celle-ci régule ou intervient dans la société et dans le marché pour produire des effets d'équilibre et des effets de services : une position arbitrale active, la main gauche de l'État. Il existe une autre critique, « civile », celle des citoyens, des associations, des mouvements politiques formels ou non, des groupes religieux, des groupes d'acteurs : souvent, les effets dans la société et le marché sont non seulement indirects, mais aussi directs. Ainsi, l'Association nationale des professeurs d'histoire de Corée du Sud produit au début des années 2000 un manuel d'histoire alternatif dépourvu de reconnaissance institutionnelle et destiné aux acheteurs individuels (enseignants, parents). Devenu *best-seller* (un million d'exemplaires vendus chez l'éditeur *Humanist* depuis 2001), ce manuel civil inspire la refonte de tous les nouveaux manuels d'histoire qui vont remplacer le défunt *kuksa* (le manuel d'État) à partir du milieu des années 2000. Une interlocutrice journaliste (d'une famille d'agriculteurs, avec une expérience de plusieurs années dans le *small business*) nous amène une nouvelle proposition. *La montée des conglomérats*, nous dit-elle, *engourdit l'esprit d'entreprise chez les personnes ordinaires*. C'est par cette critique que l'on pourrait qualifier de « capitaliste

d'action directe » que nous souhaitons commencer cette discussion des alternatives et des résistances à la normalisation. Nous essaierons de montrer qu'une réorganisation du *small business* dédié au livre est visible dans les *book-cafés* et les *manhwabangs* (lieu de lecture payante de bandes dessinées) et que celle-ci est en rapport avec l'expérience anthropologique de la librairie *mega-size*. Puis nous discuterons des changements dans le nœud gordien éducatif sud-coréen : dans la fuite en avant de l'ultra-compétition scolaire, il n'y a guère de place pour une approche ordinaire de la lecture (qui ne soit pas strictement utile au concours).

Face à cette mort programmée de la lecture adolescente à l'approche de l'examen d'entrée à l'Université, que font les enseignants, les éditeurs, les parents ? Comment le déploiement de pédagogies alternatives peut-il advenir ? En nous appuyant sur des entretiens professionnels (syndicat indépendant, associations disciplinaires en coréen et en histoire, mouvement pédagogique et « parents de métier⁶¹³ »), nous constatons qu'une autre éducation est possible en Corée, qu'elle est expérimentée dans un cadre décentralisé, dans des régions dirigées par les partis progressistes et qu'elle contraste sévèrement avec des pratiques extrêmes comme celle des *goose families*⁶¹⁴. À travers l'exemplarité de son action de soutien aux éditeurs (dotation financières des bibliothèques) et de développement des réseaux des bibliothèques publiques, l'État coréen démocratisé montre qu'il n'est pas inactif en dehors de la promotion du marché. En poursuivant l'idée de résistance, la négociation État/acteurs de la filière sur la régulation du prix des livres a abouti à une première loi en 2003. Nous montrerons que les contradictions internes de l'État coréen, entre ses deux mains gauche et droite (Ministère de la Culture et *Fair Trade Commission*), ont réduit le champ d'action de cette loi minimaliste et que de nombreux acteurs demandent aujourd'hui son renforcement, dans une double perspective : équilibre de la filière et régulation de concurrence déloyale, mais aussi, de la part d'acteurs précédemment hostiles, sauvegarde de toute la filière dans un contexte de baisse des ventes. La question d'un « internet indépendant » ou « citoyen » est posée (écriture des blogs, réseaux sociaux, existence de pratiques alternatives, piratage et opensource). L'écriture bouge : renouvellement de la langue fondé sur l'opposition on-line/off-line, plutôt que celle, traditionnelles de savant/populaire ; nouvelle posture « d'extimité » en tant que construction d'une intimité publique pour le net.

Le capitalisme d'action directe : book-cafés et manhwabangs

La quartier *Hongdae*, à côté de l'Université Hong-ik à forte composante artistique, est un des quartiers branchés de Séoul. *A typical young university student neighborhood*⁶¹⁵. Une très grande variété de lieux de rencontre et de divertissement : théâtres, boîtes de nuit, *noraebang* (karaoké), scènes de musique, restaurants, cafés et terrasses. Lieu de plaisir, lieu touristique renseigné dans tous les guides, lieu d'expérimentation et d'agglomération, lieu intense, *Hongdae* est un haut-lieu de la vie urbaine séoulitaine et dispose à ce titre d'une reconnaissance qui

613 Cette figure de style serait ici un renversement de la formule française « le métier de parent ». Nous découvrons sur le portail Persée, l'ancienneté de la formule : André Berge, *Le métier de parent*, 1952, Éditions Mouton. Extrait de la recension de *Population*, 1953,8/1.

www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1953_num_8_1_2958

614 Expatriation de la mère et des enfants dans un pays anglophone afin d'acquérir de la compétitivité scolaire et linguistique.

615 Do Je-hae, Book cafes entice readers, 19 avril 2012, *Korea Times*.

dépasse les frontières. Malgré le bouillonnement apparent, le quartier, selon plusieurs interlocuteurs, est affecté par le développement de la chaîne. Cette hypothèse déclarative (nous n'avons pas d'autres données le montrant) expliquerait, selon une habitante du quartier, l'action qu'ont entreprise récemment des gestionnaires de petits lieux artistiques pour promouvoir collectivement, via une carte événementielle du quartier distribuée régulièrement, les lieux indépendants et défendre ainsi les qualités spécifiques du quartier contre les risques d'une normalisation, c'est-à-dire une réduction des initiatives faiblement capitalisées et peu normatives.

À l'encontre de la chaîne, se développe depuis plusieurs années en Corée du Sud un ensemble de lieux privés, plus rarement associatifs, présentant tous trois équipements associés : la vente de boissons, parfois de nourriture ; un accès internet Wifi et des accès prises électriques en nombre, gratuits ; des livres dans des quantités et des orientations très variables. Les fonctions de détente et de rencontre peuvent être associées à d'autres : petit spectacle vivant (lecture publique, chanson), lieu de réunion et de rendez-vous professionnel, lieu de travail individuel. Ces lieux sont nommés « book-cafés ». On y lit, mais, selon nos observations, on y lit peu. On peut y lire le livre qu'on a amené ; un livre pris dans les étagères qui souvent couvrent un pan ou tous les murs disponibles ; un livre qu'on achète (neuf ou occasion) ; un livre qu'on échange (plus rare). Nous avons utilisé largement le book-café comme lieu de rendez-vous avec nos interlocuteurs et lieu d'écriture personnelle, et pouvons donc décrire, au regard des dizaines d'heures que nous y avons passées, une part de l'expérience anthropologique qui s'y construit. Le *Chosun Ilbo* revient sur cette vague de book-cafés dans un article du 14 mars 2012 : *les book-cafés explosent à Séoul. Rien que dans la capitale, on compte 311 cafés de ce type. Le premier book-café n'a pourtant ouvert qu'en 1997, à Samcheong-dong*. Il y a parfois peu de choses en commun entre certains de ces lieux. Ici, dans les premières pentes de la colline boisée de Nansam, près de la station de métro Chungmuro, un book-café très élégant, en rez-de-chaussée, avec sa large baie vitrée sur la rue, des tableaux contemporains au mur, une jeune serveuse propre sur elle, des fleurs, des pâtisseries extraordinaires. On y trouve un mur entier de bandes dessinées japonaises et coréennes. Mais les collections sont peu usées, bien classées. Lors de nos passages, personne ne lit. Là, ailleurs, toujours dans un espace central, à quelques centaines de mètres de la station Hapjeong, un book-café en sous-sol, escalier étroit, béton un peu ancien. Son manager, un jeune homme sans façons habillé cool est en train d'ouvrir : quand nous le visitons, il joue à des jeux de société avec des amis. Sur les murs, des étagères pour ranger des livres, des dvd, des jeux de société ou des DVD et jeux vidéos. L'ambiance un peu terne - décoration minimaliste, mobilier d'occasion, l'alternatif cheap - est relevé par l'énergie du personnage et son projet moitié commercial, moitié associatif. Il reçoit les dons de livres et organisera des échanges, des animations. La viabilité, malgré un investissement très réduit, semble plus incertaine. Entre ces deux book-cafés, nous voyons la balance subtile entre un projet commercial et un projet intermédiaire. Les cafés du premier type sont les plus nombreux et, quelquefois, le petit nombre de livres présents rapproche tel établissement du *fake*⁶¹⁶ : le livre n'est plus qu'un décor, bien peu crédible. Mais le *Chosun Ilbo* montre aussi que plusieurs maisons d'édition ont

616 Au sens du trompe-l'œil, dans la capacité décoratrice locale qui transforme un étage de building en maison de thé médiévale, et tant d'autres ambiances, au détour d'un escalier.

ouvert des book-café. Il peut s'agir de maisons installées à Paju depuis le début des années 2000 : *Munhakdongne*, créée en 1993 (120 salariés, quinze filiales et *in-print*), qui affirme investir dans *la jeune génération des auteurs de talent* et développer un *marketing pro-actif (agressif, stratégique et efficace)*⁶¹⁷ a ouvert le café *Comma* à Hongdae en mars 2011 avec une programmation régulière de livres-concerts, de lectures poétiques et de lectures-débats - document 146.



Document 146 : le book-café Comma à Hongdae

L'image illustre le contraste entre une nomination « book-café », des livres bien présents (3000 références ici) et une pratique faible de la lecture. Il y a donc ici un contournement à explorer. Installé sur deux étages, le café propose une ambiance plus calme au second niveau et des horaires amples (11 heures du matin à 2 heures du matin). Le positionnement global du café correspond assez bien à la revendication d'un marketing de choc. (photographie Café Comma, droits réservés, cité par Do Je-hae, *Book cafes entice readers*, 19 avril 2012, *Korea Times*)

Ou encore *Changbi Publishers*⁶¹⁸. Créé en 1966, cet opérateur historique de l'édition coréenne (1500 titres parus), toujours contrôlé par une cinquantaine d'auteurs et d'intellectuels, engagé dans le combat intellectuel et politique contre

617 www.munhak.com/english/aboutus.asp -en anglais, traduit par nos soins.

618 www.changbi.com – pages en anglais

la dictature (nombreux livres censurés dans les années soixante-dix et quatre-vingt), a ouvert le café *Humanities* en février dernier, dans le même quartier. Là aussi, des livres (1500) ainsi qu'une programmation de lectures et spectacles le week-end. *Humanities* accueille ainsi Gong Ji-young, l'auteure (maison) de *Dogani*.

Mais, nous trouvons aussi des maisons restées à Séoul : *Jaeum and Moeum*, autre maison littéraire historique (créée en 1975) et toujours installée près de Hongdae. Nous avons aussi beaucoup fréquenté *Humanitas*, le café éponyme de la maison d'édition *Humanitas*⁶¹⁹ créée dans le quartier de Jongno en 2002, et qui traduit Valérie Gelézeau, Thierry Sanjuan (*Fenêtre sur la ville, les grands hôtels*, 2007) ou Bernard Mannin, *Les principes du gouvernement représentatif*, 2004). Le café, situé à deux cents mètres de la station *Haepjong*, est bien connu. C'est d'abord une ambiance visuelle (« scandinave » : bois clair, lumineuse, quelques plantes vertes, un béton ciré, sans ostentation), sonore (un fond régulier de standards revisités en jazz, un peu de musique du monde, de chansons) et corporelle (chauffé en hiver et surtout air-conditionné en été). C'est plusieurs milliers de livres, les leurs et d'autres dans le domaine des sciences sociales et politiques. Comme ailleurs, nous y avons vu peu d'actes de lecture papier « classique » (lecture individuelle, linéaire et concentrée), même s'ils existent et sont revendiqués. Nous avons vu, par contre, des rendez-vous de travail ou amicaux, des gens écrivant, préparant des travaux, avec du papier et leur ordinateur portable., consultant parfois un ou plusieurs livres, des documents papier et électroniques. Il n'est pas rare de voir trois appareils sur la table : ordinateur, téléphone, tablette. Il y a une vingtaine de places spacieuses, des prises partout, la Wifi haut débit. Comme cela est pointé dans différentes sources, les consommations sont assez chères pour la Corée (5 à 6 000 ₩ - 3,5 à 4,5 € - pour un thé ou un café), mais on peut demander de l'eau chaude pour ré-alimenter sa boisson et surtout on peut rester sur place des heures pour ce prix initial, qui agit davantage comme un ticket d'entrée. Une partie du café est dédiée à l'activité de la maison d'édition (dans une sorte d'aquarium). Yoon Sanghoon, l'un des salariés, nous dit qu'ils vendent pour 600 € de livres par mois, ce qui n'est pas beaucoup, vu l'emplacement et la taille du café, mais l'éditeur empoche la marge distributeur et libraire. Ici, comme dans les autres book-cafés d'éditeurs, des remises spécifiques (boissons, livres) sont proposées aux personnes fidélisées ou aux consommateurs (30 % sur les livres de la maison, sachant que d'autres types de remise sont accordées dans les points de vente standard).

Cet ensemble de lieux regroupés sous l'appellation commode de book-cafés méritent d'être interprétés dans notre perspective, c'est-à-dire, non comme une fluctuation commerciale mineure, mais comme un marqueur et peut-être une alternative à la disparition de la librairie indépendante. Majoritairement situés à Séoul, lieu d'innovation de la forme en 1997 et lieu hégémonique de l'édition coréenne, au moment même où la librairie indépendante coréenne commençait à décliner, le book-café nous semble être une expérience anthropologique alternative à celle du *mega-size bookstore*. Pratique minoritaire, astucieusement commerciale, le book-café présente des qualités de distinction et d'utilisation qui en font un lieu de contre-culture intellectuelle et étudiante face au Kyobo. La plasticité de la forme est remarquable : des maisons ayant migré à Paju y trouvent un porte-voix de qualité dans le cœur de la ville culturelle, des maisons toujours urbaines l'y

619 www.humanitasbook.co.kr en coréen.

adossent à leurs locaux, des cafetiers indépendants multiplient les expériences et les thématiques (*next-door*, voyage, cuisine, religion, etc). La question de la lecture concrète, comme dans le Kyobo, n'a peut-être pas beaucoup d'importance. Selon nous, le book-café est la continuation de l'expérience librairie indépendante dans une adaptation souple et sympathique, économiquement accessible pour des acteurs petits et moyens. Nous pourrions la considérer simultanément, et de manière indissociable, comme une innovation et comme une conservation.

Certains traits de l'expérience book-café se retrouvent dans la mutation des *manhwabangs*, ces lieux de lecture payante (le plus souvent sur place) de *manhwa*, la bande dessinée coréenne. Aujourd'hui, le *manhwa* a acquis une certaine reconnaissance internationale, qui le rapproche de son homologue japonais, précocement exporté et mondialisé⁶²⁰ (Bouissou, 2008). Il arrive en France en 2002. Nous mêmes, nous souvenons-nous de nos premières découvertes en traduction : *Fleur*, la surprenante et magnifique série colorisée de Park Kun-Woong (Casterman, 2006) qui file la guerre coréenne du vingtième siècle depuis les monts Jiri (empruntée en bibliothèque), les deux tomes du *Visiteur du Sud*, l'extraordinaire *Journal de monsieur Oh en Corée du Nord*, de Oh Yeong Jin, (FLFB, 2008) multiprimé dans le monde, récit d'un technicien⁶²¹ sud-coréen envoyé sur un chantier nord-coréen, tout au trait. Pourtant, lors de deux entretiens avec des personnes dotées d'un capital littéraire important, nous nous apercevons que le *manhwa* est encore mal considéré : production de masse, forme extrême de sous-culture, objet jetable. Ce qu'il est aussi. Né en 1909 (caricature de colons japonais représentés par des singes costumés) et surtout en 1920 (*Les tribulations d'un idiot* de Noh Su-hyeong, publié dans le *Chosun Ilbo*), le *manhwa* moderne s'inscrit dans une importante tradition graphique coréenne et asiatique, fondée sur la ligne et le récit épique⁶²², puis une confrontation culturelle avec la forme japonaise diffusée pendant la colonisation et l'influence occidentale. *On peut dire que deux lignes apparaissent clairement, un manwha de grande consommation, sur le modèle économique japonais, tout en préservant une thématique typiquement coréenne (comme l'infiltration d'un lycée sud-coréen par un agent secret venu du Nord), et une autre qui me paraît plus intéressante, une bd qui rappelle le travail des maisons d'éditions alternatives occidentales. Avec une approche plus axée sur les problèmes quotidiens des auteurs et aussi de leurs lecteurs.*⁶²³ Le *manhwabang* serait lui aussi en train de changer. Apparu dans les années 1950, il y en aurait 10 000 en Corée du Sud en 2008 (contre 20 000, il y a vingt ans) selon Laurent Nucéra. Production foisonnante, secteur d'activité à part entière, le *manhwa* est appuyé sur une cinquantaine de départements universitaires, « formation professionnelle au *manhwa* ». Le secteur se présente sous la forme d'un oligopole à franges assez pur : trois *majors*, Daïwon CI, Seoul Cultural Agency et Haksan Publishing fournissent le gros de la production régulière et les bêtis-sellers. De nombreux petits éditeurs subsistent néanmoins et fournissent, par exemple, les *manhwabangs* en séries limitées (exclusivité).

La description du *manhwabang* « historique » (celui né dans les années 1950) par plusieurs interlocuteurs (usagers et professionnel) n'est pas très tendre : locaux peu accueillants, sales, tabagiques, pour une population masculine. Dans

620 Bouissou Jean-Marie, 2008, Pourquoi le manga est-il devenu un produit culturel global ?, *Esprit*, juillet 2008, pages 42 à 54.

621 Préfacé par Étienne Davodeau.

622 Nucéra Laurent, 2008, Découverte de la BD coréenne, revue *Tan'gun* 2, L'Harmattan, pages 108 à 131.

623 Laurent Nucéra, opus cité.

les années 1995/2000, en tant que « fille », notre interprète Lee Narae, après avoir extorqué l'argent à sa maman, va au manhwbang, non pour y lire sur place, mais pour emprunter les livres pour quelques jours, souvent des morceaux de série, telles que *Palais royal* (manhwa) ou *Masque de glace* (manga). À l'époque, elle paye 300 à 500 ₩ pour louer un livre pendant trois jours. Nous sommes maintenant à Sinchon, quartier étudiant très animé du centre de Séoul, dans une rue secondaire d'une grande artère commerçante : le manhwbang *Flower Garden* est situé en sous-sol. C'est le premier commerce du patron, un homme d'une quarantaine d'années, souriant, détendu, qui autorise les photos et répond volontiers aux questions. Propre et décoré, le manhwbang offre deux espaces confortables, calmes et silencieux⁶²⁴ pour lire des manhwas (20 %) et surtout des mangas (80 %), une partie fumeur, une autre non - document 147.

Cette « bibliothèque de lecture sur place payante » ne fait pas de location. La tarification horaire est de 1800 ₩ (environ 1,3 €) pour une heure, 4500 pour 3, 7000 pour 5 et 10 000 ₩ pour 8 heures. Le patron vend aussi des bonbons, des boissons et même des repas préparés. Ses clients sont assez réguliers, nous dit-il, beaucoup d'employés sur le temps de pause en semaine, beaucoup de jeunes couples le week-end (un temps de détente et de partage en toute tranquillité). La mutation du manhwa se voit dans la lecture déplacée vers l'internet et surtout la téléphonie mobile (offerts par les opérateurs, téléchargés, piratés), mais aussi dans ce nouveau concept de commerce que le patron du *Flower Garden* juge encore rare : peut-être une féminisation du manhwbang (aboutissant à sa mixité pour un nouveau modèle de couple), peut-être son adaptation à de nouvelles tendances (littérisation, diversification), peut-être un nouveau modèle économique pour des publics plus variés et des opérateurs à la recherche d'une viabilité économique. Peut-être le nouveau manhwbang est-il la variante jeune et éduquée du book-café. Enfin, le patron nous affirme qu'il ne paye aucun droit aux éditeurs sur les titres qu'il leur achète en moyenne 5000 ₩ l'exemplaire. Cela ne manque pas de nous étonner et notre étonnement l'étonne encore plus. Nous mettons cet étonnement en lien avec l'existence toujours actuelle en Corée de traductions de textes européens sans véritable contrat de cession. Réalisées avant l'émergence et l'ouverture internationale, ces traductions souvent fragiles linguistiquement (de l'allemand, traduit en anglais, traduit en japonais, traduit en coréen, dans le cas limite de Nietzsche), qui sont comme des traductions « sauvages », ont été légitimées a posteriori, et améliorées souvent, lors d'échanges avec les éditeurs d'origine. En somme, il y aurait toujours en Corée un espace d'action pré-formel, tout à fait normal pour les acteurs ordinaires. L'émergence cohabite difficilement avec le strict respect du droit d'auteur.

624 Nous sortons faire l'entretien dehors, car le patron a peur que la discussion gêne les clients.



Document 147 : le manhwbang Garden Flower, quartier Sinchon, Séoul

Une annonce simple, les tarifs à l'entrée, un commerce culturel de proximité, une ambiance proche de celle des book-cafés, mais où l'on lit bien plus et où l'on ne travaille pas. Est-ce parce qu'on y est plus jeune ?

(F. Barbe, 2012)

En cherchant notre transition vers une autre forme de résistance et d'alternative, nous nous souvenons que l'utilitarisme éducatif est partout en Corée et qu'une part du manhwa est « éducative ». Il participe, lui aussi, à la compétition scolaire.

Le contournement de la compétition scolaire, un enjeu pour la littératie

Lors de l'un de nos premiers contacts électroniques depuis la France avec le syndicat *Korean Teachers & Education worker's union*⁶²⁵ (KTU), Hwang Hyun-su, le secrétaire international du syndicat, non seulement nous répond très vite, mais nous demande d'apporter du matériel pédagogique concernant ce que nous appelons en France, l'Éducation civique, juridique et sociale. Lors de notre première rencontre, après avoir assisté à une manifestation devant le Ministère de l'Éducation, nous rencontrons d'autres enseignants du syndicat, notamment Oh Moon-bong, instituteur Freinet dans une école publique d'Incheon. C'est dans cet entretien collectif que nous observons le lien qui existe entre le syndicat, des mouvements de réforme pédagogique, les associations disciplinaires et certains rectorats des régions progressistes. En somme, Hwang Hyun-su dans son email, fait le lien, certes rapide et incomplet entre la compétition globale et la compétition scolaire, à travers sa critique du néo-libéralisme. Pendant l'entretien, le discours se dédouble : à la fois, nos interlocuteurs affirment qu'il y a peu de changement dans l'éducation depuis dix-sept ans (depuis la démocratisation) et que l'espace de

625 <http://english.eduhope.net> version anglaise du site de ce syndicat enseignant, pilier historique du mouvement de démocratisation sud-coréen

liberté des enseignants reste dérisoire (et soumis à une forte répression syndicale⁶²⁶), et, en même temps, nous donnent des exemples (les manuels, les associations disciplinaires, les blogs d'enseignants) d'ouverture et d'action collective, nous renvoient vers les associations disciplinaires et les mouvements pédagogiques. C'est avec les associations de spécialistes (coréen et histoire) que nous abordons plus en détail la question des pratiques scolaires de littérature et les conditions de reproduction du marché scolaire coréen. Lee Sung-ho, enseignant dans un lycée privé, président de *l'Association nationale des professeurs d'histoire* (1500 adhérents, un best-seller, un site internet et son réseau souple d'enseignants connectés), également membre du KTU, voit ainsi l'écart se creuser entre élèves, mais aussi entre lycées, dans un étirement des nouveaux « lycées spéciaux » haut de gamme jusqu'aux établissements les plus ordinaires. Si les enseignants ont du mal à décrire la déroute des lycées publics, les anciens et récents élèves (jeunes adultes que nous sollicitons) ne se privent pas pour raconter des cours publics au fonctionnement dévalué : désintérêt des meilleurs élèves qui ont déjà « bûché » les questions traitées par l'enseignant en cours privés et qui font autre chose (repos, discussion, divagation), désarroi de l'enseignant qui ne sait plus comment ajuster son activité et abandon final des élèves les plus faibles (déjà démotivés par la conscience d'être hors course de la compétition scolaire) lorsque l'enseignant va décider de « passer » les séquences que les meilleurs maîtrisent déjà. *En fait, les élèves s'investissent ailleurs, là où les parents eux-mêmes investissent. Car la motivation des élèves se lie traditionnellement à des finalités externes : récompenses ou punitions des parents, compliments des enseignants, mépris ou admiration des pairs et des membres des communautés ou réseaux qu'ils fréquentent (une surveillance et une pression sociales qui participent de la compétition par le jugement), admission à l'université, etc. Comme leurs parents, ils se reposent entièrement sur l'enseignement privé en hakwon, mais ils sont désœuvrés à l'école. De plus, la pédagogie est peu attractive (lecture monotone, manuels scolaires peu attrayants, mémorisation par cœur), et les interactions entre enseignants et élèves quasi absentes : l'apprentissage est imposé⁶²⁷.*

Dans ce système, on se doute que la littérature est développée dans un axe très étroit : celui des capacités à répondre aux questionnaires à choix multiples qui représentent la majeure partie de l'évaluation compétitive en Corée. Ce que nous déclarent les responsables de *l'Association nationale des professeurs de coréen* (1500 membres, un site internet, une revue, des publications, un réseau en ligne de 10 000 enseignants utilisateurs de leurs services) valide pourtant les statistiques de lecture fournies par le chercheur Park Hang-so : *les élèves lisent plus qu'avant ; les parents achètent de plus en plus de livres à leurs enfants ; mais aussi les élèves lisent des livres utiles au baccalauréat ; à cause des cours privés, les élèves n'ont plus le temps de lire ; la fréquentation des bibliothèques a progressé, mais les lycéens y vont moins souvent* ou acquiescent quand nous proposons la reformulation d'une séquence de l'entretien *le professeur coréen est contrôlé par l'examen national d'entrée à l'université et les devoirs communs de l'établissement* dans un pilotage par l'évaluation sommative et compétitive, à l'échelle locale et nationale. Nous voyons ici un groupe d'enseignants particulièrement motivés décrire les blocages du système affectant la littérature

626 C'est l'objet de la manifestation à laquelle nous assistons avant l'entretien, devant le Ministère de l'Éducation : le KTU demande ce soir là la ré-intégration de quatre enseignants révoqués. Le syndicat ne compte que 65 000 adhérents en 2012, contre 130 000 au début de la présidence de Lee Myung-bak.

627 Carrausse, opus cité.

ordinaire des adolescents, alors même que des progrès significatifs sont observés dans la première partie de l'enfance (par le biais croisé de l'action publique en faveur de la lecture, de l'engagement des nouvelles générations de parents et du développement de l'édition jeunesse). Park Eun-duk, l'éditrice jeunesse de Borim Press nous confirme *qu'ils manquent de temps tout simplement* et qu'on ne trouve pas en Corée, pour cette raison, le segment spécifique de littérature pour adolescents. En somme, ces enseignants ne parlent pas de crise de la lecture, mais d'une crise de l'éducation. Ils disent aussi : *on est dans une grande révolution de l'écriture, on lit plus qu'avant, mais sur de nouveaux supports*. Dans cette discussion, les positions des différents enseignants s'individualisent fortement (un moment particulièrement intéressant de l'entretien) autour du rapport à l'écriture ; quand l'un d'eux affirme que *les enfants ne désirent plus être écrivain ou poète*, il est immédiatement contredit ; *quand les élèves écrivent vraiment des histoires, ce sont des sujets assez violents, fantastiques, des sujets bizarres, mais meilleurs qu'avant, avec de bien meilleures capacités de construction narratives ; dans mon lycée, on refuse du monde à l'atelier d'écriture créative*. Malgré le passage depuis 2009 du manuel d'État à une quinzaine de manuels privés au choix des établissements, eux-mêmes regrettent que le corpus de textes soit trop policé (contrôle idéologique), qu'on n'étudie jamais d'œuvre entière, qu'on pratique encore trop peu l'écriture créative, qu'on ne fasse pas de théâtre dans des classes aussi nombreuses (30 à 40 élèves). Nous voyons à l'œuvre dans le système coréen, où, pourtant la quasi-totalité des enfants arrive à l'école en maîtrisant déjà la lecture-écriture (via la famille ou les cours privés), un effet de ce que Illich (1973) appelle la contre-productivité : lorsqu'elles atteignent un seuil critique, les grandes institutions en situation de monopole produisent des effets contraires à leurs buts affichés, ici, dans le cadre du système éducatif sud-coréen, la compétition efface la méritocratie par le jeu direct et indirect des inégalités d'accès à la ressource des cours privés, tout en affectant ou limitant le développement cognitif des enfants dans les registres éloignés de l'évaluation compétitive. Dans d'autres répertoires, la contre-productivité s'appellerait un gâchis ou une amputation. C'est cela que de nombreux parents, enseignants, associations critiquent. Le rapport à la lecture et à l'écriture nous paraît une des médiations possibles de la crise scolaire coréenne.

L'existence d'un mouvement pour le développement des pédagogies alternatives en Corée du Sud est avéré. Il s'inscrit, selon nous, dans une tradition nationale des Lumières coréennes, déjà prégnante de la fin du dix-huitième siècle à l'occupation japonaise et qui rejoint aujourd'hui d'autres problématiques comme l'écologie. La critique de Kang Young-hill (1931) contre la médiocrité des écoles confucianistes⁶²⁸ du vingtième siècle débutant pourrait être transposée assez facilement à la critique contemporaine de la performance scolaire coréenne, une des meilleures du monde, mais obtenue à un coût cognitif (individus scolarisés et leurs parents) et financier global (État et familles) démesuré. Par l'intermédiaire de Oh Moon-bong, nous rencontrons Kim Saehee. La trentaine, Kim Saehee a vécu cinq ans à Paris, où elle a commencé une maîtrise en sciences de l'éducation, avant de devenir à Séoul, une chargée de mission du mouvement de promotion de la pédagogie Freinet en Corée. Quand nous la rencontrons une première fois en mars 2012, elle alterne ses missions de formation/vulgarisation dans des établissements à Séoul ou en région et la finalisation de son master sur le développement de l'école Freinet en Corée.

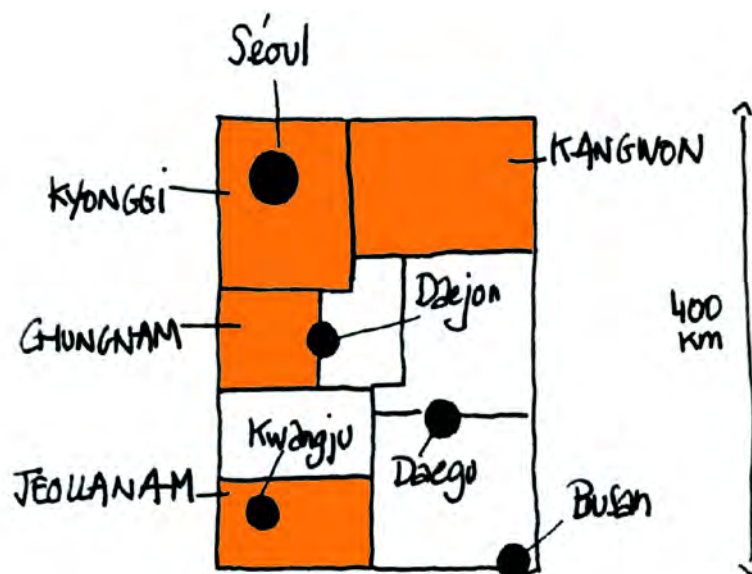
628 Elles-mêmes déjà symboliquement condamnées, dès les années 1880, par le dernier État royal coréen, réformateur.

Quand nous la revoyions pour un second entretien en juillet, elle a été embauchée à temps partagé par le Rectorat du Gyonggi et la ville d'Ansan à une heure et demi de Séoul. Comme Oh Moon-bong, elle connaît Nantes pour son congrès ICEM-Freinet et Saint-Nazaire pour son lycée public auto-géré. Plusieurs enseignants français sont venus animer des stages en Corée, dont Jean-Noël Even, enseignant au lycée de Saint-Nazaire qui est intervenu quatre fois dans ces stages internationaux. Le mouvement Freinet en Corée est né à Séoul en 2005 autour de l'école Étoile, un établissement spécialisé privé alternatif accueillant une quarantaine d'enfants handicapés (échec lourd et difficultés psychologiques). Son directeur, Kim Hyunsoo, psychologue de formation, anime alors un séminaire sur les pédagogies alternatives en Occident : Neill, Korczak, Montessori, Freinet. Séduit par l'aspect rationnel de cette dernière pédagogie et par son maintien volontaire dans l'enseignement public, il part visiter des écoles Freinet en région parisienne et commence à porter la diffusion de ce modèle pédagogique : deux livres de vulgarisation sont publiés en 2006 et 2007. Outre les quatre stages avec les enseignants français, une cinquantaine de stages (payants, pendant les vacances) ont été réalisés depuis 2005 entre Coréens, stages accompagnés systématiquement de conférences à gros effectif (150 à 200 personnes). C'est donc plusieurs milliers d'enseignants⁶²⁹ qui ont été sensibilisés ou formés à cette pédagogie éprouvée (Célestin Freinet l'élabore avec sa femme au tournant des années vingt et trente). Le club Freinet de Séoul réunit une fois par mois vingt à trente enseignants. Cette innovation importée par un établissement marginal de Séoul et validée par un label français⁶³⁰ s'est donc diffusée à partir de la capitale. Cette action paradoxale (depuis la marge alternative du sommet séouléen) rencontre un processus de décentralisation scolaire issu de la dernière présidence progressiste (Roh Moo-hyun) et mis en place à partir de 2006 : l'élection des recteurs d'académie dans les régions administratives sud-coréennes, sur la base d'avancées déjà anciennes (les premières élections des offices locaux d'éducation datent de 1991⁶³¹). Ce que certains pourraient, avec des lunettes trop franco-françaises, interpréter restrictivement comme une accélération de la compétition territoriale (comparable à la suppression de la carte scolaire en France), nous proposons d'y voir, dans une logique de subsidiarité, une tentative de réduire la crise scolaire par de l'expérimentation décentralisée – les deux dimensions certainement sont vraies, nouvel exemple de l'action contradictoire de l'État. Quatre régions ont un rectorat progressiste et ont développé des programmes dits « d'écoles innovatrices », devenus des slogans politiques et électoraux de la « gauche » coréenne - [document 148](#).

629 Voir le déroulé en détail dans « *Si on marche ensemble longtemps, voilà un chemin :* », *le mouvement de la pédagogie Freinet en Corée*, École Étoile, juillet 2010 (en français).

630 Il faut imaginer Kim Saehee faire la traduction simultanée de *L'École Buissonnière*, le « biopic » noir et blanc de Jean-Paul Le Chanois (1949) sur Célestin Freinet, pour Oh Moon-bong et ses collègues.

631 Gauthier Pierre-Louis, L'éducation en Corée du Sud laboratoire du néo-libéralisme, *Revue internationale d'éducation de Sèvres*, n° 30, septembre 2002
<http://ries.revues.org/1948>



Document 148 : les régions avec programmes « écoles innovatrices » en 2012

Dans le Kyonggi, la grande région urbaine de Séoul, Kim Saehee nous affirme qu'on observe des déménagements à objet scolaire autour des établissements en pédagogie innovatrice, pouvant même affecter la valeur de loyers – ce qui serait à la fois une preuve de reconnaissance sociale de l'expérience et déjà une marque de reprise de l'innovation par la compétition, une normalisation.

(F. Barbe, mars 2012)

Le retour d'expérience de Kim Saehee est enthousiaste. La logique est intéressante, dit-elle, quand un établissement reçoit le label, les enseignants ont la liberté de choix, la liberté pédagogique. La pédagogie Freinet n'est pas la seule. Beaucoup d'enseignants commencent par d'autres pédagogies alternatives, moins déconcertantes, scandinave ou japonaise. La méthode de Manabu Sato, pédagogue japonaise contemporaine⁶³² (« la communauté d'apprentissage » et son manuel ; « l'école attrayante »), que Kim Saehee juge plus rassurante, est souvent utilisée pendant un ou deux ans, avant que les enseignants n'osent franchir le pas de la pédagogie Freinet. Fondée initialement sur l'imprimerie et la correspondance scolaires, la pédagogie Freinet crée une relation entre la littératie, les apprentissages et la démocratie scolaire, à l'intérieur du système public d'éducation. Cette double qualité (l'innovation dans le système public) nous apparaît être une lecture positive de la décentralisation scolaire sud-coréenne. Celle-ci, dans un système historiquement aussi centralisé (Joseon), recentralisé en 1910 (colonisation japonaise) et encore recentralisé après la guerre de Corée (dictature) constitue une des rares opportunités disponibles pour rompre modestement le nœud gordien éducatif de cette compétition scolaire socialement polarisée et centralisée, que certains nomment darwinisme scolaire (Gauthier, 2002). Cette évolution n'est pas sans lien avec la politique de lecture publique, en partie décentralisée, en partie déconcentrée, qui vise à un équipement homogène du pays en bibliothèques publiques. Une politique de service public universel et gratuit.

632 On peut l'écouter, par exemple, dans une conférence qu'elle donne à Singapour à la Conférence internationale des Directeurs d'établissements, un de lieux pionniers de la réforme éducative en Asie. www.icponline.org/index.php?option=com_content&view=article&id=360&Itemid=119

Le développement des bibliothèques publiques

Nous avons déjà évoqué en introduction le « mouvement des bibliothèques » dans la tension coloniale des années 1920. Ce que nous allons décrire maintenant s'inscrit donc dans la longue durée. Contre la doxa du résistancialisme coréen, l'historien Alain Delissen revient sur cette émergence précoce d'une culture de masse en Corée. *De la diffusion de l'alphabétisation (en coréen ou en japonais), on doit moins retenir la vigueur globale et les dissymétries connues (colons/colonisés, villes/campagnes) que l'oubli où elle laisse le gros des femmes coréennes. Les grandes et moins grandes bibliothèques publiques créées dans les années 20 et fréquemment dotées d'une salle de lecture "grand public" nous ont offert des volumes de fréquentation, des domaines d'intérêt (volontiers techniques), mais semblent incapables de nous renseigner sur les lecteurs : étaient-ils japonais (comme invite à le penser la langue dominante des collections) ou bien coréens (comme le rend possible la population estudiantine dominante) ? Les données sur le monde de l'imprimé – qui ignorent superbement les publications en langue japonaise... y compris sous des signatures coréennes – posent d'autres problèmes : les chiffres de diffusion manquent, le paysage éditorial est peu capitalisé avant la fin des années 30 (poids du Gouvernement général). Il faut aussi relativiser un cliché nationaliste (la prédominance supposée des généalogies de lignage du côté coréen) et, surtout, revoir la périodisation : la diffusion massive du livre s'affirme dans les années 30 et 40 (y compris en coréen), période supposée de censure extrême et de vide culturel.*⁶³³ Tous nos interlocuteurs, enseignants, éditeurs, individus, associations, nous ont mentionné la croissance des bibliothèques. C'est le signe d'un consensus culturel⁶³⁴ sur la validité de la lecture, de sa promotion et de sa pertinence. C'est pourquoi l'idée d'une crise de la lecture, si elle est apparue chez quelques éditeurs, observant une nouvelle baisse des ventes après la croissance de récupération de la crise de 1997-1998, a été plutôt réfutée par les enseignants et les acteurs institutionnels. Park Ho-sang, le chercheur du *Korean Publishing Research Institute*, commentant les résultats d'une enquête sur les habitudes de lecture et de lecture des Coréens, nous offre lui aussi une vision optimiste. *Il y a toujours de gros lecteurs ; les jeunes lisent plus que les vieux ; après la crise économique, les personnes plus âgées n'ont plus eu le temps de lire ; les parents encouragent leurs enfants, oui, les jeunes, ceux qui sont loin du bac, ce bac qui les empêche de lire* - [document 149](#).

Nombre de livres lus dans l'année, données 2010				
adultes	scolaires	primaire	collège	lycée
10,8	16,5	29,5	12,4	7,6

Document 149 : les pratiques de lecture selon les âges en 2010

L'*Enquête lecture 2011* est réalisée sur un échantillon de 1000 adultes (18 ans et +, avec passation à domicile) et trois échantillon des 1000 élèves (primaire, collège et lycée, avec passation en classe). Statistiques déclaratives qu'on prendra avec retenue. (*Enquête lecture 2011*, Ministère de la Culture de Corée du Sud, page 39)

633 Séminaire EHESS 2000-2001 : Corée, 1905-1945 (Colonial Korea), partie VI, Cultures urbaines de masse. - <http://crc.ehess.fr/document.php?id=119>

634 Des fondations privées des *chaebols* aux militants radicaux.

Seule la quantité de personnes déclarant avoir lu au moins un livre dans l'année diminue, de 86,8 % en 1994 à 65,4 % en 2010, indiquant une forte croissance des non-lecteurs chez les adultes :. Une baisse assez régulière, avec une remontée au milieu des années 2000. Mais dans la catégorie scolaire, la baisse est beaucoup plus faible : de 97,6 % en 1994 à 92,3 % en 2010, avec une remontée quasi régulière à partir des années 2000⁶³⁵.

Dans la mesure comparée des pratiques (lecture, télévision, internet) sur la période 1999-2010, on constate une forte différenciation du comportement des parents et des scolaires. Les parents ont des comportements assez stables, baisse légère de la lecture et de la télévision, croissance modérée du net. Les scolaires ont un temps de lecture assez stable et la très forte croissance de l'internet est réalisée essentiellement aux dépens de la télévision⁶³⁶.

L'encouragement à la lecture des enfants par les parents est quasi-identique en 2010 pour les non-scolarisés, les primaires et les collégiens (entre 92 et 93 % des parents disent encourager leurs enfants), mais il n'est plus que de 78 % pour les lycéens. De même, les enseignants de lycée encouragent fortement leurs élèves à lire à hauteur de 46,4 %, contre 62,6 % dans le primaire⁶³⁷.

On constate aussi que la fréquentation des bibliothèques publiques en 2010 est de 71,5 % pour les primaires et de 59,9 % pour les lycéens. Par contre, la hausse entre 2002 et 2010 est quasi-identique : près de 18 % de hausse de fréquentation déclarée pour ces deux catégories. On déclare s'y rendre pour emprunter, pour rechercher et pour travailler.

À la question posée aux adultes « Que faudrait-il améliorer dans les bibliothèques ? », 33,8 % disent augmenter les achats de livres et 30,6 % « le nombre de bibliothèques publiques, loin devant toutes les autres propositions (meilleur accueil, événements, embauche de bibliothécaires, e-bibliothèque, soutien à la lecture)⁶³⁸.

De fait, la croissance des bibliothèques (toutes catégories confondues) présente une tendance positive très régulière de 1965 à nos jours. Toutefois, si l'on isole les 759 bibliothèques publiques enregistrées en 2010, la moitié d'entre elles ont été créées entre 1965 et 1998, l'autre moitié entre 1998 et 2010, soit 11,5 nouvelles bibliothèques publiques en moyenne annuelle pendant la dictature et la transition, et 31,5 nouvelles bibliothèques annuelles pendant la démocratie. L'année médiane des 426 bibliothèques universitaires est 1980 (donnée qui atteste le maillage universitaire précoce et, par contre coup, la présence étudiante dans la société et dans le processus de démocratisation). L'année médiane des 10 937 bibliothèques scolaires est 1986⁶³⁹. Ainsi la croissance du taux d'équipement en bibliothèque a été en réalité très différenciée selon l'espace considéré. Entre objet statutaire et priorité de l'État, nous pouvons dire que les universités ont été équipées de manière systématique, puis les écoles et, enfin, en dernier lieu, les villes, c'est-à-dire les habitants ordinaires, dans un mouvement d'universalisation de la lecture publique.

La stratégie nationale pour le développement des bibliothèques et de la promotion de la lecture chez les enfants et les jeunes adultes s'appuie dans ses attendus sur l'histoire de la lecture publique en Corée, le « mouvement des bibliothèques » des années 20, celui des années 60 (les petites bibliothèques

635 *Enquête lecture 2011*, Ministère de la Culture de Corée du Sud, page 37.

636 *Ibid.*, page 47.

637 *Ibid.*, page 55.

638 *Ibid.*, page 81.

639 *Bilan édition 2011*, KPA

rurales) où se mélangent action de l'état, de la société civile, des fondations d'entreprises, jusqu'au *Reading Wave Movement* lancé en 1995 et entré dans le droit coréen sous la forme du *Reading Culture Promotion Act* de 2006 (Lee, 2011). En 2003, un premier plan d'action pour le développement des bibliothèques et de la lecture pour tous est lancé. Le *Libraries Act* du début des années 60 est amendé en 2006, puis à nouveau en 2009 : les obligations des collectivités sont fixées. La croissance du nombre de bibliothèques publiques s'accompagne d'un remarquable enrichissement des collections : de 30,9 millions d'ouvrages en 2002 à 62,5 millions en 2009, doublant le ratio livre/usager. Cet enrichissement est encore plus fort pour les bibliothèques scolaires (de 48,7 millions d'ouvrages en 2002 à 114,8 millions en 2009). On comprend que la politique des bibliothèques, par ses achats massifs, a été aussi une aubaine pour gérer les plaintes du monde de l'édition. Une attention est portée dans ces programmes aux enfants défavorisés (*reading therapy*) et aux familles multiculturelles. À ce stade, et au delà d'une présentation excessivement optimiste de la situation, le bibliothécaire Lee Sook-hyeun montre que la culture de la bibliothèque est aussi une alternative aux cours privés. *Quand « L'apprentissage miraculeux à la bibliothèque » a été publié en 2005, cela a été une surprise pour la société coréenne, où les familles dépensent un argent fou pour l'éducation privée. L'auteure racontait comment elle avait réussi à éduquer ses enfants sans aucun cours privé, mais en utilisant ce que proposent les bibliothèques. Elle était partie à Paris étudier l'histoire de l'art avec sa fille de six ans qui ne parlait pas un mot de français. Dix-huit mois plus tard, sa fille le comprenait parfaitement grâce à un programme quotidien de contes et d'histoires qui avait lieu dans la bibliothèque du quartier. À son retour en Corée, elle amena à la bibliothèque sa seconde fille qui avait du mal à parler coréen. Après avoir découvert les richesses de la bibliothèque, elle demanda à sa fille de lire des livres jeunesse qui parlent de mathématiques, plutôt que de lui donner des cahiers d'exercices. [...] Elle dit que la bibliothèque est une des meilleures institutions éducatives, pleine de ressources et d'outils. Si les élèves utilisaient mieux la bibliothèque, ils n'auraient pas besoin de ces cours privés ruineux.*⁶⁴⁰ On observe dans cette citation, au delà de son simplisme édificateur (une morale de la lecture qui rejoint le bon sens économique), comment le développement de la bibliothèque peut être considéré comme une des alternatives à la crise scolaire. Le développement de l'éducation tout au long de la vie s'inscrit dans cette même démarche. La *Korean National Open University*, dont nous rencontrons l'un des responsables éditoriaux, Kim Jung-kyu en mars 2012, a été créée en 1973, d'abord comme un département de l'Université nationale de Séoul, pour permettre l'accès à la formation adulte de travailleurs pauvres dans toute la Corée. Intéressant, parce que cette université à distance, avec ses antennes dans quatorze villes de province, a utilisé successivement l'ensemble des outils techniques disponibles (livres, radio, cassettes, télévision, pdf, tutorat pour des regroupements semestriels) et est aujourd'hui en attente devant le e-book, car les catégories visées ne sont pas les plus équipées, ni les plus habiles avec le nouvel outil (au début des années 2000, le pdf avait été abandonné pour les mêmes raisons). L'attente est aussi celle de la gratuité possible des futurs ouvrages numériques de la *Korean National Open University* sous le régime des *creatives commons*. Aucune décision n'a encore été

640 Cité par Lee Sook-hyeun, *Korean National Strategy for Library Development and Reading Promotion for Children and Young Adults*, conférence au congrès de l'IFLA du 8 mai 2011. <http://conference.ifla.org/past/ifla77/114-lee-en.pdf>

prise, mais le devenir de l'économie de la connaissance et de la formation des adultes se joue dans ce genre de lieux. D'autant que, pour 350 000 ₩ (250 €) par semestre, soit le dixième d'une inscription dans une université normale, ces travailleurs pauvres, souvent des femmes, parfois au foyer, accèdent à la formation continue. La réussite coréenne, l'émergence ne doit pas masquer la deuxième Corée, tout aussi visible que la première à qui veut la voir : jeunes quittant l'école précocement, travailleurs pauvres, femmes sans qualification, nouveaux migrants.

Nous voyons apparaître une constellation alternative à la normalisation coréenne : *small business*, service publics, associations professionnelles, groupes défavorisés, pauvres, femmes pauvres, groupes contestataires, anciens acteurs de la démocratisation, églises progressistes, enfants non encore normalisés, éditeurs des franges et de « l'édition avec éditeurs ». L'agglomération de toutes ces catégories ne fait pas un ensemble cohérent. Plutôt un faisceau d'expériences dans une société à la fois duale (la Corée des cols blancs et des CDI et l'autre Corée, pauvre et précaire) et non indistinctement normalisée.

Le prix unique du livre en Corée, une négociation continue

Le prix unique du livre est bien connu en France. Créé en 1981, il est une législation (loi Lang) laissant à chaque éditeur la fixation du prix de vente au public du livre neuf, avec une remise client de 5 % maximum, sans limitation de durée. Une quinzaine de pays dans le monde ont un dispositif de ce type, principalement en Europe, mais également en Amérique du Sud et en Asie (Japon et Corée du Sud). Le prix unique du livre est contraire aux principes généraux de la concurrence et, souvent, au droit de la concurrence des pays concernés. Il s'agit donc d'un dispositif dérogatoire, justifié par la préservation du réseau de la librairie indépendante jugé dépositaire et garant d'une proximité, d'un service, d'un conseil et d'une prescription indispensables à la filière du livre toute entière et à la vie culturelle nationale. Le prix unique intéresse également les éditeurs, car il les protège en partie des demandes de rabais excessif en provenance des gros opérateurs et permet de fixer assez librement des prix de vente élevés. Le consensus de la filière française sur le prix unique laisse à penser que la loi Lang a eu un effet positif sur les marges de beaucoup d'opérateurs. Toutefois, nous voyons que, partout, il s'agit d'une négociation entre différents segments de la filière livres, arbitrés par le citoyen et le politique. C'est bien le cas en Corée du Sud. La filière du livre connaît à la suite de la crise de 1997-1998 une perturbation sévère (baisse des ventes, faillites de distributeurs, disparition de librairies) et le sentiment d'une crise qui affecte un secteur jusqu'alors en forte progression (contexte de l'émergence et de la démocratisation). Cette crise entraîne, on l'a vu, une remise en cause de la représentativité du syndicat patronal KPA. En 1998, une deuxième association, Kopus, vient contester non seulement la représentativité et l'action de KPA (jugée en 2012, peu appropriée par Ko Hung-sik), mais affiche une position radicale : *maintenant, la capacité et les efforts des éditeurs doivent se concentrer sur la responsabilité de l'édition comme média, lieu de maximisation des connaissances et axe de l'industrie de l'information. Cette responsabilité est connectée à l'existence d'une édition liée à l'industrie et aussi connectée à l'édition liée à la culture et à l'éducation. Pour cela, l'action individuelle de l'éditeur est nécessaire, mais le pouvoir du mouvement collectif des éditeurs est plus essentiel encore. Parce que la part de l'édition dans l'industrie de l'information est plus petite que celle des autres médias. Spécialement dans la*

société coréenne, où le quantitatif et les volumes de production sont un objet de respect, le mouvement collectif des éditeurs peut devenir la force motrice capable d'apporter de la valeur qualitative dans l'industrie de l'information. De plus, ce mouvement peut être une chance d'élever la conscience du désir de faire des livres et de reconfirmer la position des éditeurs dans une société coréenne dominée par le fétichisme. C'est le bon moment pour les éditeurs coréens pour rechercher une nouvelle posture, une nouvelle place dans le changement global contemporain, massivement centré sur la circulation du savoir et de l'information.⁶⁴¹ Kopus, outre ses propres activités d'organisation (service de distribution commun, formation professionnelle complète), développe une action de plaidoyer qui porte notamment sur les remises excessives, le dérèglement de la vente aux particuliers et une demande de prix unique. Lors de notre entretien de mars 2012, son secrétaire général, Ko Hung-sik, se montre très critique sur les dispositions du « prix unique » en vigueur : dégradations du dispositif initial, temporalités insuffisantes, vente en ligne devenues incontrôlées. Mis en place en 2003, le prix unique du livre (hors manuels scolaires, cahiers d'exercice et livres pratiques, non concernés) autorisait jusqu'en 2007 un rabais de 10 % un an après la parution, avec un rabais autorisé en ligne de 10 % dès parution. En 2007, le rabais de 10 % est généralisé (*off* et *on-line*) et le prix devient libre au bout de 18 mois. La *Fair Trade Commission* rend par la suite des avis qui viennent en contradiction du dispositif. Les libraires en ligne peuvent alors rajouter une deuxième remise de 10 % en bons d'achat (sur n'importe quel article, livre ou pas). Puis le principe d'une remise de 5 000 ₩ (sans référence à un % du prix de base) est validée par la FTC. Un rabais de 5 000 ₩ (3,5 €) est énorme pour la Corée, où le prix des livres est plus faible que chez nous : d'après KPA, le prix moyen d'un livre en 2007 était de 12 200 ₩ (8,5 €). En moyenne, la FTC, par ses arrêts jurisprudentiels, autorise donc des rabais de 40 %, quand la loi du prix unique les a limités à 20 %. La profession a fait appel de ces changements devant la Cour Constitutionnelle (en cours⁶⁴²). D'autres détournements sont constatés comme le classement artificiel en livres pratiques ou des offres clients finalement facturées aux éditeurs (affaire Yes24). Au delà des 18 mois, des solderies ultra-modernes bradent littéralement les livres (- 50 à - 70 % du prix éditeur), même assez récents. C'est de cette manière que nous achetons, par exemple, tous les livres sur le projet des 4 rivières à des prix défiant toute concurrence : la « librairie d'occasion » Aladdin, quartier Jongno à Séoul, dispose de tous les atouts d'une grande surface culturelle de première main : décoration haut de gamme, gradinage pour lire sur place, informatisation complète en libre-service, personnels disponibles, affichage clientèle

Pour lutter contre la dérive des remises, Kopus a développé *Clean Book*, un centre de signalement en ligne de conditions de vente illégales (remises excessives, distribution préférentielle des best-sellers, publicités mensongères), pour *rappeler la règle, développer l'esprit de la profession et les bonnes pratiques*. Kopus demande aujourd'hui la prolongation du délai du prix unique au delà des 18 mois, le maintien de la limite de remise maximum à 20 % (10 + 10) et l'encadrement des remises au delà des 18 mois. Devant les obstacles rencontrés et le non-respect de la loi de 2003 modifiée 2007, devant la concurrence désastreuse entre le Ministère de la Culture et la *Fair Trade Commission*, Ko Hung-sik, le

641 Extrait de la déclaration fondatrice de Kopus, 2 novembre 1998, en anglais – traduit par nos soins. www.kopus.org/eng/info_e1.asp

642 Éditorial de l'annuaire 2012 de KPA, page 8.

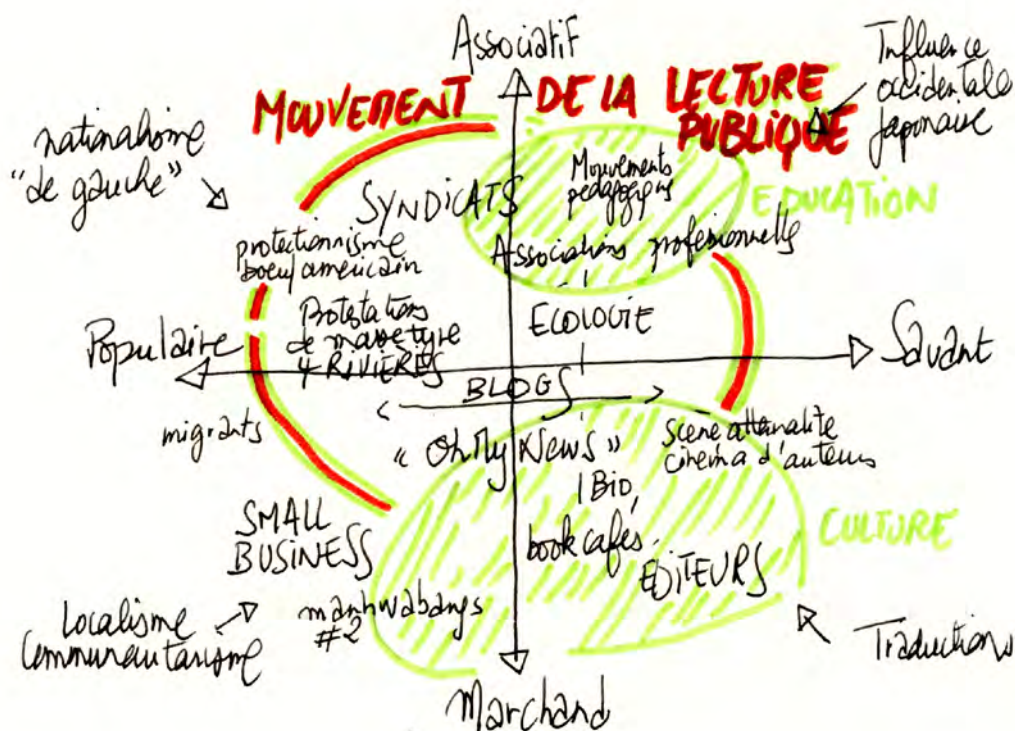
secrétaire général de Kopus affirme essayer de faire porter leur projet d'une nouvelle loi par des élus. C'est une question politique. Et aussi une négociation, toujours contextualisée : selon Park Ho-sang, les libraires en ligne, qui souffrent à leur tour de la nouvelle baisse des ventes, seraient maintenant favorables à un durcissement de la loi. Contexte technologique, le e-book est soumis à partir du 28 juillet 2012 à la loi sur le prix unique.

En guise de conclusion, une constellation des alternatives et des marges

Parce que l'image extérieure de la Corée a été et reste souvent une caricature, entre utilitarisme économique et préjugés culturels, il est important d'essayer de nommer cette contre-société qui échappe ou veut échapper à la normalisation. Nous proposons d'appeler cet ensemble une constellation pour signifier à la fois l'être-ensemble de toutes ses composantes et leur fragmentation. *La considération pour la famille et l'investissement en son sein sont tels qu'ils peuvent expliquer que la sécurité sociale, la donation, le mécénat, ou encore les activités volontaires dans les associations, les syndicats ou les partis politiques ne soient pas bien développés. La famille est d'ailleurs un archétype des évolutions sociales en Corée du Sud : bien comprendre le fonctionnement de la vie familiale en Corée du Sud, c'est concevoir plus facilement la vie sociale. Se référer aux relations familiales, c'est découvrir le sens d'une relation sociale que l'on peut qualifier de communautarisme.*⁶⁴³ Même si ce que Séverine Carrausse affirme est vrai, pour celui qui connaît, par exemple, l'état réel des associations pédagogiques, des associations de parents d'élèves, des syndicats enseignants (fortement soutenus par la puissance publique, État et collectivités locales) en France, la rencontre avec le secteur associatif de l'enseignement sud-coréen nous montre une capacité d'auto-organisation et d'auto-financement (absence d'aide publique) qui nous paraît aujourd'hui totalement improbable en France. La capacité à critiquer le système et à dégager une marge d'action dans un contexte aussi écrasant que la psychose éducative sud-coréenne est remarquable. Cette marge d'action vaut-elle également ailleurs ? Le grand mouvement d'opposition au projet dit des « 4 rivières » a subi un échec complet, malgré une mobilisation remarquable de nombreuses composantes de la société.

Et pour le web, l'internet « indépendant » ? Nous avons retenu dans les pratiques des jeunes, comme celles des générations adultes ayant porté le processus de démocratisation, un usage citoyen déconnecté de la pure marchandise et dont l'existence ne souffre pas de discussion. Nous proposons une figuration graphique de cette constellation des alternatives et des marges - document 150.

643 Séverine Carrausse, opus cité.



Document 150 : la constellation des alternatives et des marges

Dans cet ensemble, qui nous semble à la fois convergent et éclaté, nous repérons deux secteurs concernés par la littératie : le secteur éducatif et le secteur du livre. Le mouvement de la lecture publique paraît parcourir l'ensemble de la constellation et être le plus englobant, peut-être parce que l'État sud-coréen y agit de sa main gauche et que, pour la promotion de la bibliothèque, il travaille dans une convergence avec beaucoup des acteurs de la constellation.

(F. Barbe, 2012)

Cette constellation a été fortement contrainte et conditionnée par la présence de l'autre-même ennemi, la Corée du Nord, au temps de la dictature. L'essentiel du dispositif juridique « péri-nord-coréen » n'est pas abrogé et il a amputé ici durablement le spectre politique légal de sa partie gauche. Mais la Corée du Sud entretient surtout de nombreux liens avec l'extérieur, l'altérité non-coréenne. Cette importance du *soft power*, celui des autres et celui de la Corée du Sud, est particulièrement flagrante dans le domaine de la littératie. C'est l'objet de notre prochaine discussion.

43/ Littérature et *soft power*

La presse française s'est faite l'écho à de nombreuses reprises de la « vague coréenne » (quelquefois appelée « déferlante coréenne »), traduction littérale de l'expression sud-coréenne *hallyu*⁶⁴⁴. Seok-Kyeong Hong-mercier, chercheuse en sciences de l'information et de la communication parle, elle, d'un néologisme qui symbolise la popularité des contenus médiatiques de la Corée du Sud et le phénomène de leur circulation massive. Il fut d'abord constaté dans les pays de l'Asie de l'Est et du Sud, à la fin des années 1990, avant de gagner le reste du monde, à des degrés variés. L'Asie avait déjà connu la diffusion de contenus médiatiques provenant de Hong Kong, dans les années 1980, et du Japon dans les années 1990. Or, le cas de la *hallyu* coréenne sembla plus étonnant de par sa rapidité de propagation dans plusieurs pays asiatiques, d'une façon quasi simultanée, et par l'explosion de l'audience qui en résulta, en Asie.⁶⁴⁵ Plus en détail, la *hallyu* de la fin des années 1990 présente bien deux composantes distinctes : d'abord, un segment des produits culturels de masse en Asie de l'Est et du Sud, les séries télévisées appelées en konglish *K-dramas*, mais la *hallyu* première période se compose également, il ne faut pas l'oublier, d'un segment plus petit et plus haut de gamme, le cinéma d'auteur, qui reçoit, au début des années 2000, de très nombreux prix dans les festivals européens⁶⁴⁶.

Contextualisation

Cette déferlante coréenne a donc deux faces : un marché régional asiatique, où, avec d'autres pays développés et/ou disposant d'une industrie culturelle puissante (Singapour, Japon, Corée du Sud, mais aussi Inde), la Corée exporte massivement des contenus culturels vers les voisins développés ou non, gigantesque marché chinois inclus ; un marché mondial où les produits sud-coréens exportés peuvent, on l'a évoqué avec le cinéma d'auteur, être différents de ceux vendus sur le marché régional. La comparaison avec le Japon semble éclairante. La diffusion de la culture japonaise commence dès les années soixante-

644 Par exemple, les articles de Philippe Pons dans *Le Monde*, mais aussi les articles de la presse gratuite, ainsi *20 minutes*, qui, dès 2006, utilise « *hallyu* » dans un article intitulé *Neige brûlante sur la vague coréenne* et qui mixe curieusement cinéma d'auteur et support presse gratuite.

www.20minutes.fr/cinema/80387-Cinema-Neige-brulante-sur-la-vague-coreenne.php

645 Seok-Kyeong Hong-Mercier, *Hallyu, La vague du soft power coréen*, INA, septembre 2011

www.ina-sup.com/ressources/hallyu-la-vague-du-soft-power-coreen

646 *Deux Sœurs*, Grand prix et Grand prix de la jeunesse au Festival du film fantastique de Gérardmer 2004. *Adresse inconnue* : nomination pour le Lion d'or de Saint-Marc à la Mostra de Venise 2001. *A Little Monk* : nomination pour le prix du meilleur film au Festival du film de Paris 2003. *Bad Guy* : nomination pour l'Ours d'Or du meilleur film lors du Festival de Berlin 2002. *Joint Security Area* : Nomination pour l'Ours d'Or du meilleur film au Festival de Berlin ainsi que le Lotus d'or et le Prix du jury lors du Festival du film asiatique de Deauville 2001. *Mari Iyagi*, Grand Prix du Festival international du film d'animation d'Annecy 2002. *Memento Mori*, nomination pour le prix du meilleur film au Festival du film de Paris 2001. *Memories of Murder*, Grand prix, prix médiathèques, prix spécial police et prix Première, lors du Festival du film policier de Cognac 2004. » *Oasis*, Prix de la meilleure actrice, du meilleur réalisateur et de la critique internationale lors de la Mostra de Venise 2002. *Old Boy*, nomination à la Palme d'or et Grand prix du jury au Festival de Cannes 2004. *Rapatriement*, prix de la Liberté d'expression au festival de cinéma de Sundance 2004. *Samaria*, nomination à l'Ours d'or lors du Festival international du film de Berlin 2004. *This Charming Girl*, Lotus du jury (prix du jury) au Festival du film asiatique de Deauville 2005. *Une femme coréenne*, présenté en compétition officielle de la 60e Mostra de Venise et Lotus d'or au Festival du film asiatique de Deauville en 2004 ; *Wonderful Days*, prix du film d'animation au Festival du film fantastique de Gérardmer 2004 ; *Locataires*, Petit Lion d'or lors de la 60e Mostra de Venise ; *Poetry*, prix du scénario au Festival de Cannes en 2010. - wikipédia, cinéma sud-coréen, consultation avril 2012

dix par l'animation (séries télévisées, *japanimation*) bientôt associée au manga et aux jeux vidéo, puis par la *J-pop* (la pop japonaise) au début des années quatre-vingt-dix. Dans cette période, le Japon devient le premier exportateur de contenus culturels non occidental (Iwabuchi, 2008). *Voir dans la globalisation culturelle une « américanisation » est aussi simpliste que stérile [...] L'accroissement, depuis une dizaine d'années, des flux médiatiques dont l'Occident n'est pas la source peut être considéré comme la preuve du déclin relatif de l'hégémonie culturelle de ce dernier, et surtout de celle des États-Unis, et doit inciter ceux qui analysent la globalisation culturelle à se déprendre de toute vision occidentalocentrée.*⁶⁴⁷ Toutefois, ajoute Iwabuchi, si le cas du Japon apparaît comme un facteur de décentralisation culturelle, il n'est pas sûr que celle-ci *menace sérieusement la structure inégalitaire de la globalisation médiatique et culturelle*⁶⁴⁸. La culture japonaise s'est en effet exportée mondialement via la structure économique et les formats précis des firmes transnationales d'origine étatsunienne⁶⁴⁹. *Dans ce contexte, il faut également se demander si la culture de masse produite en Asie orientale est susceptible de constituer une alternative à celle des États-Unis, et comment. Si la consommation de biens culturels produits dans la région s'accroît dans toute l'Asie des villes, leur contenu se conforme pour l'essentiel aux normes commerciales et idéologiques en vigueur dans chaque pays, qui sont elles-mêmes largement conformes au formatage imposé par la globalisation. Ce qui devient la « culture asiatique de masse » dominante, distribuée et commercialisée dans chaque pays par le réseau des médias alliés, ne fait guère de place aux cultures minoritaires et marginales et ne prend pas vraiment en compte les inégalités liées au sexe, à la race, aux classes ou au fossé entre villes et campagnes. Les nouveaux réseaux intrarégionaux forgés par la culture populaire sont fondés sur le consumérisme à la sauce globale ; en conséquence, ils renforcent les pratiques discriminatoires à l'encontre des groupes qui n'en sont pas partie prenante. Ils rapprochent par priorité la jeunesse des classes moyennes urbaines (et majoritairement les femmes, dans le cas des feuilletons télévisés) et le secteur de la culture et des médias, alors qu'un très grand nombre de groupes et de provinces restent à l'écart du mouvement et ne participent pas aux échanges et au dialogue. Nul angélisme béat dans l'appréhension des vagues culturelles asiatiques. Après les séries et le cinéma, après la K-pop, le tourisme et la cuisine, nous dit Benjamin Jonau, *la troisième hallyu, c'est diffuser la culture coréenne toute entière, c'est le national branding.* Mais pas n'importe quelle culture, une culture captée ou inventée et promue par l'action conjointe de l'État et des grandes entreprises – document 151. La construction même de l'objet dont nous parlons avec nos interlocuteurs, la *hallyu*, est l'objet de mises en garde. Expatriés ou Coréens travaillant dans le secteur culturel pointent la fabrication et l'exploitation des artistes débutants de la *K-pop* ou encore la diffusion de fausses informations sur la réalité du phénomène en Occident et même en Asie, la production des « buzz internet » censés être des*

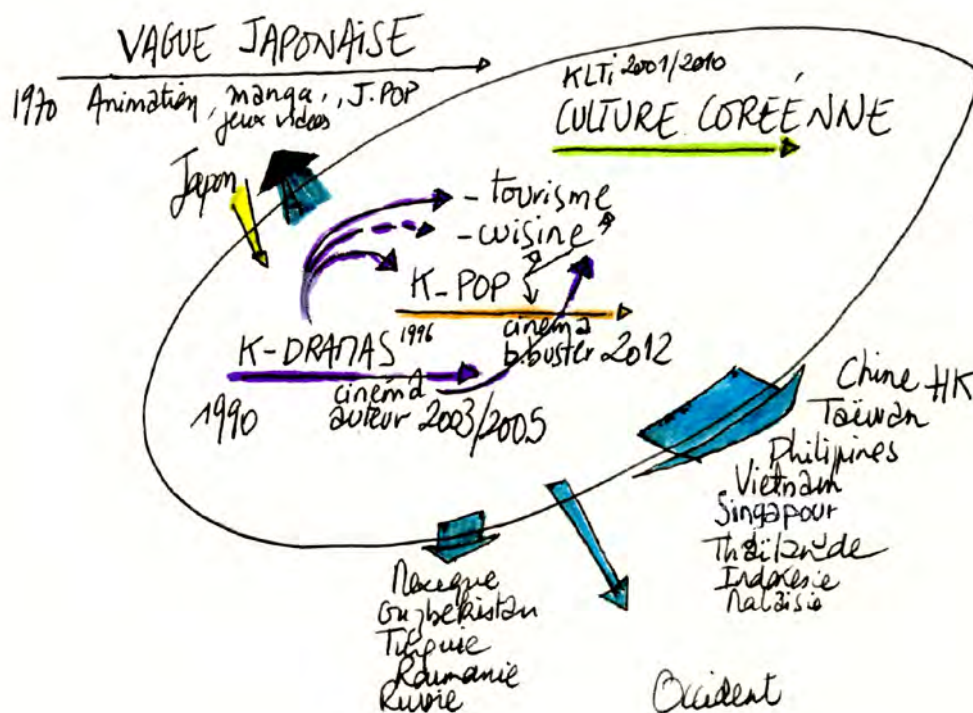
647 Extrait de Iwabuchi Koichi, Au-delà du « Cool Japan », la globalisation culturelle..., *Critique internationale*, 2008, n° 38, page 38.

Koichi Iwabuchi est professeur à la *School of International Liberal Studies* de l'Université Waseda (Tokyo). Il enseigne les médias et les cultural studies. Ses recherches portent principalement sur la globalisation culturelle et les réseaux transnationaux de médias en Asie orientale.

648 *Ibid.*

649 Selon Iwabuchi, le Japon exporterait beaucoup de contenus culturels neutres, en développant des personnages *mukokuseki* (« stateless », difficiles à identifier ethniquement) et sans promouvoir aucun *japanese way of life*, dans un syncrétisme remarquable, à même de surprendre le spectateur occidental.

phénomènes spontanés. En nous tenant ce discours, ces informateurs nous disent que la *hallyu* elle-même est plus qu'une simple description du réel, tout à la fois un produit, une marque, une idéologie et un système de production-réception complexe et compétitif. Et parce qu'elle s'inscrit dans un processus culturel industriel conscientisé et encouragé par l'État, ce qu'on pourrait nommer la *hallyu* de masse des dernières années (la *K-pop* en l'occurrence et ses produits dérivés) nous est décrite sous le signe du *fake* (le trucage, la contrefaçon, la fabrication) et de l'inauthentique.



Document 151 : les trois vagues coréennes dans leur environnement

Cette spatialisation n'est pas complète si l'on ne prend pas compte le régime de l'adaptation locale, qui va de l'imitation au plagiat (en passant par toutes sortes de bricolages bien connus comme le redécoupage des séries) et même à l'intégration producteurs coréens et producteurs locaux. On observe également l'interaction forte entre les séries et la deuxième vague : nourriture coréenne, tourisme des lieux de tournage, vedette établie soutenant une série ou série établie servant une nouvelle vedette, puis l'intégration de tous les éléments dans la troisième *hallyu*, le *branding* national de la Corée du Sud.

(F. Barbe, 2012, d'après synthèse bibliographique globale et entretiens personnels)

Cela interroge bien sûr le *soft power* (en tant que capacité d'un acteur à influencer indirectement le comportement d'un autre acteur). Qu'exporte la Corée dans ces conditions ? Un des effets principaux de la *hallyu* n'est-il pas dans le renforcement de la normalisation de la Corée elle-même et de toute la structure normalisatrice nationale ? N'est-elle pas la trace et la matrice de la nouvelle division régionale du travail ? Y a-t-il une plus-value des produits culturels coréens exportés par rapport à ceux du Japon, ancienne puissance coloniale aux différentes

échelles ? Certaines de ces questions dépassent notre projet de recherche, mais permettent d'orienter progressivement notre approche de la littératie dans le *soft power* coréen. Dans cette discussion sur le facteur de production « littératie », la question première sera d'isoler à la fois la prise et l'apport de la littératie dans la formation de la troisième *hallyu* contemporaine. Dans un deuxième temps d'interroger, à travers la traduction entrante, les apports étrangers qui nourrissent la culture coréenne contemporaine et comment se combinent les deux phénomènes (entrant/sortant). Enfin, nous proposerons trois études de cas montrant la diversité de l'édition coréenne dans sa dynamique d'internationalisation et de numérisation.

La réception des séries coréennes en Indonésie décrite par Eric Gunawan (Instituts des Arts de Jakarta) montre combien la *hallyu* coréenne intéresse aussi la partie réceptrice et pas seulement la partie émettrice. Les K-dramas arrivent en Indonésie en 2002, avec *Endless Love*, un feuilleton télévisé de la grande chaîne publique KBS diffusé localement par la chaîne privée indonésienne RCTI. Le succès est immédiat, notamment auprès des classes moyennes, entraînant la diffusion de nouvelles séries et un ensemble d'adaptations locales. Gunawan, dans sa rhétorique radicale, voit d'abord le phénomène capitalistique qui fait de la *hallyu* une simple marchandise : parce que *le régime de l'image a trompé le bien (valeur) et les biens (matériels) et que lorsque quelqu'un achète ses vêtements, la décision n'est pas fondée sur sa fonction pour couvrir le corps, mais elle est basée sur l'actualisation de soi dans le cadre du mode de vie bourgeois de la classe moyenne*⁶⁵⁰, le style de vie coréen ne reste pas un spectacle télévisuel, il passe dans la musique, la mode, la cuisine et le désir touristique. Il y a là un effet de *soft power* attendu. Il va même, nous dit Gunawan, jusqu'à un désir socialement apparent d'apprendre la langue coréenne – un désir qui correspond exactement aux objectifs les plus actuels du gouvernement coréen qui entend multiplier les centres d'apprentissage de la langue coréenne à travers le monde. Mais *Endless love* a aussi été diffusé l'année où Megawati Soekarnoputri devient la première femme présidente de la République indonésienne (malgré l'opposition des partis religieux).

Dans le même temps, l'augmentation du nombre de chaînes privées (9 en 2002) a durci la concurrence, notamment sur le segment du *sinetron*, la série télévisée en *prime time* (programme-phare et première recette publicitaire des télévisions indonésiennes). La plupart des *K-dramas* y font l'objet d'une adaptation qui va du plagiat au remake (dans une gestion complexe des droits d'auteur⁶⁵¹). Cette adaptation est souvent plus longue (multiplication des épisodes), elle est diffusée en parallèle de l'original qui passe sur une chaîne concurrente. *La concurrence entre chaînes de télévision indonésiennes fait progressivement fonctionner « l'adaptation-sinetron » comme un médium pour le multiculturalisme. Le public indonésien prend l'habitude de comparer sa sagesse et la culture locale à celle des Coréens, grâce à « l'adaptation » qui rend cette comparaison possible. Le sinetron ne fait pas que copier tous les dialogues et l'action avec précision et sans aucune sélection, mais il « s'adapte » [...] à la sagesse et la culture indonésiennes. Toutes les pratiques religieuses dans la version originale sont « adaptées » à la prière et la pratique de l'Islam, par exemple. En ce sens, le sinetron devient un médium qui élargit la compréhension*

650 Eric Ganawan, *Contre l'impérialisme de l'image bourgeoise*, communication au 4^{ème} Congrès du Réseau Asie & Pacifique, 14-16 sept. 2011, Paris, page 2.

651 Gunawan signale que l'avocat de la maison de production est parfois cité dans le générique.

*des spectateurs entre ces deux cultures.*⁶⁵² Nous voyons donc les deux effets de la marchandise et de la ré-interprétation - que Gunawan nomme ici résistance, en y voyant une médiation de la revendication féminine des classes moyennes indonésiennes, spectatrices principales de ces séries. Les scénarios des séries coréennes, plus proches temporellement de l'émergence (et de l'émancipation féminine) que la plupart des séries japonaises (Iwabuchi, 2008), libres de tout contentieux historique, paraissent particulièrement adaptés. Ici, la bibliothèque mondiale se développe dans un foisonnement : séries, DVD, copies piratées, internet, versions originales ou adaptations, tout l'appareil d'une production de masse, jusqu'à la diffusion de la langue coréenne elle-même. Alain Delissen revient sur cette *notion d'impérialisme « soft »* [...]. *Elle se double d'une ambition seconde visant à faire sens chez d'autres peuples et dans d'autres États par la voie des idées, des arts, des médias, des produits et des industries culturelles [...]* On se souvient ici combien la divine surprise du hallyu (la vague/vogue des séries télévisées et musiques pop dans toute l'Asie orientale et jusqu'en Asie du Sud-Est) a laissé les planificateurs de Séoul imaginer la Corée du XXI^{ème} siècle en Hollywood, high-tech et sentimental, pour publics asiatiques⁶⁵³. La bibliothèque mondiale est parcourue par ces enjeux de pouvoir : dans la culture populaire, sous la forme d'une relation rapide et directe par le média de masse ; dans la culture savante, dont le livre reste sans doute plus proche aujourd'hui, par la médiation de l'élite lectrice, plus lente et indirecte. Quoi qu'il en soit, l'État coréen a tranché et finance depuis 2001 (1996 pour la musique) l'exportation de sa littérature dans les conditions que nous allons exposer maintenant.

La littérature coréenne, un produit d'exportation ?

Younghill Kang est l'un des premiers auteurs coréano-américains⁶⁵⁴. Son parcours - [document 152](#) - est particulièrement riche, puisqu'il se confronte à trois reprises à un changement socio-culturel majeur. Il expérimente trois versions de la modernité : Séoul colonial, Tokyo, métropole impériale et New-York, ville-lumière. Né en 1903 dans une famille de riches lettrés du nord de la Corée, il connaît à la fois l'école confucianiste et celle des missionnaires, puis l'école japonaise de Séoul, puis un lycée japonais à Tokyo. Malgré cette acculturation, c'est un militant nationaliste qui échoue par deux fois à quitter la Corée japonaise et sa répression coloniale. En 1921, il réussit enfin à passer aux États-Unis via le Japon. Il étudie plusieurs années à l'université (Boston, Harvard) avant d'y enseigner lui-même la littérature comparée (New York). Bilingue coréen-japonais, il se met à écrire en anglais à partir de 1927 avec le soutien de sa femme américaine, Frances Keeley⁶⁵⁵. Nous cherchons les ouvrages de Kang Younghill à Séoul, dans la bibliothèque de *Sogan University* et à celle de l'Assemblée Nationale. Nous trouvons à *Sogang* la version française de *The grass roof*, que nous avons achetée en bouquinerie à la Charité-sur-Loire : *Au pays du matin calme* a été publiée en 1936, chez Plon, cinq ans après sa parution à New York et Londres chez *Scribner's* en 1931. Le texte anglais est réédité en 1951 chez *New Haven* (l'édition est disponible en micro-fiches), en 1961 chez *Follet*, Chicago pour

⁶⁵² *Ibid.*, opus cité, pages 5 et 6.

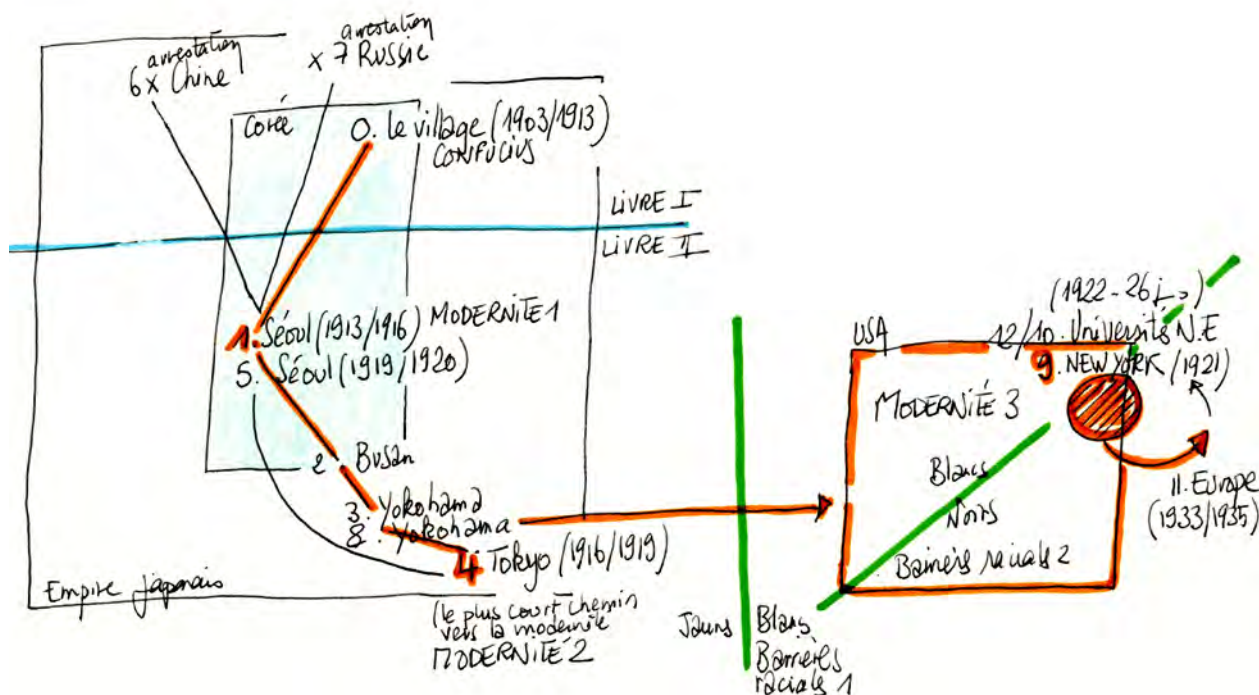
⁶⁵³ Alain Delissen, 2007, Carrefour historique, carrefours historiographiques : les nouveaux passés de la Corée du Sud, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 88, page 23.

⁶⁵⁴ Voir aussi Il-han New et son *When I Was a Boy in Korea* (1926).

⁶⁵⁵ qu'il crédite et remercie au début de *East goes West*.

« Dedicacé à FK qui a sauvé ma vie du drame de l'exil et a collaboré à l'écriture de ce livre »

l'édition de l'Assemblée Nationale (achetée en 1969 et consultée une fois d'après la fiche de prêt). Notre édition annonce un 9^{ème} mille, celle de *Sogang university* un 16^{ème} mille. Succès certainement en France, un prix de la meilleure traduction (Halperine Kaminsky, 1937), d'autres éditions en Europe (Danemark, Allemagne), la trace d'un accueil chaleureux et enthousiaste par la critique américaine. Le premier « roman autobiographique » de Kang ne passe pas inaperçu : il est immédiatement globalisé, traduisant à la fois la curiosité, l'actualité et la pauvreté du matériel disponible par ailleurs sur la Corée.



Document 152 : l'itinéraire biographique de Younghill Kang

La construction d'une pensée multiculturelle coréano-américaine originale naît d'une intense expérience interculturelle dans une ambiance traumatique : agonie du confucianisme familial, colonisation à double visage, séduction de la vie japonaise, fuite vers un nouveau monde marqué par deux ségrégations majeures, envers les asiatiques, envers les afro-américains (dont Kang rend compte dans *East goes West*, 1937). Dans une toute autre trajectoire, Kang n'est pas sans nous rappeler l'étrange Pat Mullen à Aran (partie 22).

(F. Barbe, d'après *The grass Roof* (1931) et des informations bibliographiques complémentaires, 2012)

The Grass Roof est un récit balancé, déjà critique de l'Occident (un portrait d'un inquiétant couple de missionnaires américains ; un long passage relatant sa déception de découvrir l'Europe engagée dans la Première guerre mondiale). Au delà du récit factuel et de la riche intertextualité de l'œuvre, Younghill Kang y discute de l'accès à la modernité et des dimensions culturelles rejouées par la modernité et la compétition impérialiste. On peut penser qu'il résout le conflit interne (il signale une tentative de suicide) né de l'attrait pour une modernité médiée par un impérialisme agressif, en fuyant vers une modernité tiers, les États-

Unis. Cette modernité est affectée, Kang s'en aperçoit très vite, par la ségrégation, celle des ghettos urbains qu'il décrit dans *East Goes West : The Making of an Oriental Yankee* (1937), celle des législations et du racisme ordinaire – ségrégation « jaune » et « noire ». Sur le net, nous retrouvons la trace d'un mouvement d'intellectuels⁶⁵⁶ porté en 1939 devant les deux Chambres par un représentant démocrate de l'Illinois : selon les pétitionnaires, Kang doit pouvoir devenir éligible à la naturalisation, ce que la loi interdit en raison de son origine ethnique (jusqu'en 1952). Dans *Unacquiring Negrophobia : Younghill Kang and the Cosmopolitan Resistance to the Black and White Logic of Naturalization*⁶⁵⁷ (2000), Stephen Knadler montre comment Kang dérange avec son deuxième grand ouvrage. Il y adopte la perspective du dominé (*the perspective of the Negro*) pour décrire une société de castes à base raciale (*dans la plus grande démocratie du monde*) et la structure négro-phobique du vingtième siècle américain. Il refuse en particulier de participer à la redéfinition de la frontière raciale blanc/noir par l'intégration des immigrés asiatiques dans le *mainstream* blanc. L'examen de la jurisprudence de la Cour Suprême est éclairante sur ce point : au final, est blanc celui qui n'a pas de sang noir dans les veines. Kang approche de la même manière la question du genre en refusant la virilité dominante, fondatrice avec la négrophobie, de la masculinité blanche américaine. Les éditions étrangères (français, anglais) trouvées dans les deux bibliothèques coréennes semblent avoir été très peu empruntées⁶⁵⁸. Les ré-éditions en coréen datent des années 1990 (chez Pomosa, comme un classique), nos correspondants ne connaissent pas, pour la plupart, cet auteur fondateur qui ne semble pas faire partie du curriculum. Un e-book et sa version papier sont disponibles : Kim Wooktong, *Younghill Kang, his life and work*, 2004, *Seoul National University Press* (sommaire : sa vie artistique, l'analyse de sa littérature, ses livres dans le monde de la littérature coréenne). Kang Younghill a été oublié jusqu'à sa redécouverte par les études post-coloniales et subalternes américaines et son intégration dans la pensée multiculturelle. Peu exploitable par la Corée du Nord, guère plus par la dictature du Sud, Kang est un auteur en mouvement et un auteur humaniste, sinon progressiste. Polygraphe, il écrit de nombreux articles dans *The New York Times*, *The Nation*, *The Saturday Review of Literature*, ainsi que dans l'*Encyclopædia Britannica*. Il publie⁶⁵⁹ en 1933, *The happy grove*, un livre illustré pour enfants. L'éditeur Kaya, spécialisé dans la littérature asia-américaine, réédite *East goes West* en 1997⁶⁶⁰. Il y a dans cette actualité de Kang Younghill des éléments qui viennent certes questionner la société américaine, mais tout autant la société coréenne, dont un auteur de la diaspora (la première diaspora coréenne) a ainsi été précocement mondialisé.

L'entretien avec Kim Yoon-Jin, docteur en littérature française et l'un des directeurs de *Korea Literature Translation Institute* se déroule en français. Cette agence publique située dans le quartier de Gangnam, réclamée par les auteurs coréens (pétition), ébauchée en 1996, a été véritablement créée en 2001. Elle employait à l'époque huit personnes. Après avoir été formalisée par le législateur en 2005, elle emploie aujourd'hui vingt-quatre salariés directs qui travaillent à la promotion de la littérature sud-coréenne dans le monde (hors traducteurs extérieurs). Kim Yoon-jin explique que KLTI remplit des fonctions proches de

656 www.book1950.co.kr/main.html?menu=view&uid=744&category=Literature

657 <http://english.chass.ncsu.edu/jouvert/v4i3/knad.htm>

658 Comme en témoignent les vieille fiches de prêt.

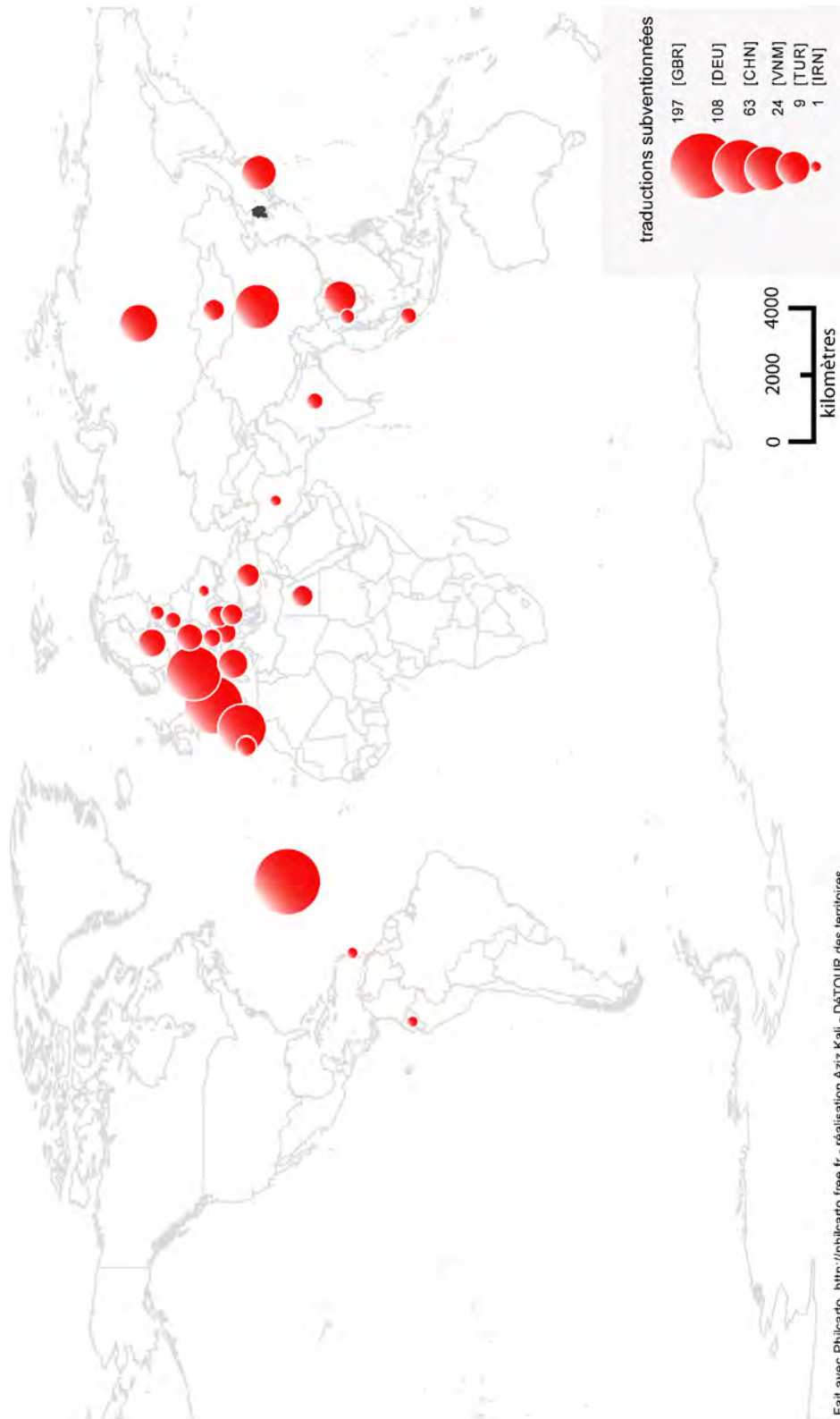
659 Deux autres textes sont crédités : *Oriental Poetry* en 1929 et *Meditations of the lover* en 1970.

660 <http://kaya.com/authors/younghill-kang> - « Kaya Press is an independent not-for-profit publisher of Asian and Pacific Islander diasporic literature. »

celles du CNL français, et plus particulièrement l'aide financière et technique à la traduction sortante. La raison d'être de KLTi a d'abord été la difficulté de traduire la littérature coréenne vers d'autres langues, par manque de traducteurs coréens et étrangers. Ce point est également revenu dans plusieurs de nos entretiens pour la traduction entrante (Choi Minkyung, Kim Saehee, Gregory Limpens). Mais le déficit vaut également pour la traduction sortante. Si la solution du binôme a été pratiquée (créant des duos de traducteurs coréen/autre langue capables de faire de l'entrant comme du sortant), KLTi a mis en place une formation permanente à la traductologie vers sept langues (français, anglais, russe, allemand, espagnol, chinois, japonais) et de nombreuses autres actions de promotion (revues en ligne, revues en papier - 10 000 exemplaires en anglais, 2 000 en chinois -, modèles de contrats, salons, tournées d'auteurs à l'étranger, etc). KLTi est en croissance. Deux fois par an, le comité de lecture se réunit pour établir une liste de textes coréens à traduire (choix de KLTi + propositions des traducteurs ou des éditeurs). Les traducteurs choisissent ensuite l'un de ces textes pour une langue de traduction et déposent un extrait traduit qui sera médiatisé vers les éditeurs étrangers, via la revue papier et le web⁶⁶¹. Les subventions à la traduction complète sont attribuées quatre fois par an. L'éditeur étranger touche également une aide à la parution de 5 000 dollars pour le marché européen et américain, et de 2 000 dollars pour le marché asiatique. Les conditions sont donc très favorables aux éditeurs étrangers qui ne payent ni la traduction, ni le coût de fabrication. Au milieu de la décennie 2000, KLTi finançait environ trente traductions annuelles, elle en finance aujourd'hui une centaine. L'action de l'État coréen est donc tout, sauf négligeable : 977 traductions aidées en une dizaine d'années pour une trentaine de langues concernées : principalement l'anglais (272), le français (156), l'allemand (144), l'espagnol (88), le chinois (84), le japonais (41), le russe (35) et 157 traductions dans d'autres langues (petites ou non). On croit reconnaître d'emblée une polarisation occidentale (19 langues européennes sur 30 langues de traduction) qui s'expliquerait par différents facteurs, comme l'ancienneté de l'édition locale et ses formes de concurrence interne (le renouvellement par les franges créatives, grosses traductrices), ses moyens financiers et sa capacité d'investir dans une nouvelle littérature, la présence d'une diaspora coréenne et d'une population d'adoptés d'origine coréenne bien insérée, l'image de marque de la Corée, oscillant certainement entre l'avant-gardisme du cinéma d'auteur⁶⁶² (social, provoquant, nouveau), le classicisme luxueux de la Corée de syndicat d'initiative et l'émergence coréenne concrète dans le jeu des nations. La carte de répartition des traductions établies à partir des données KLTi - [document 153](#) - montre néanmoins que cette polarisation est tempérée par une inscription régionale significative et une mondialisation non moins réelle, si on la ramène aux conditions de l'édition de chacun des pays (d'autre part, un certain nombre de traductions ne sont pas aidées pour des raisons idéologiques ou d'organisation de la profession). Kim Yoon-jin nous fait observer, qu'au delà du comptage des traductions, il existe également des différences substantielles dans les choix de traductions par les éditeurs de chaque pays.

661 <http://www.ktlit.com>

662 Nous avons vu, par exemple, que les succès cinématographiques de Lee Chang-dong ont permis l'édition de *Nokcheon*, avec un effet retard de 13 ans, quand ses films sont diffusés quasi-immédiatement.



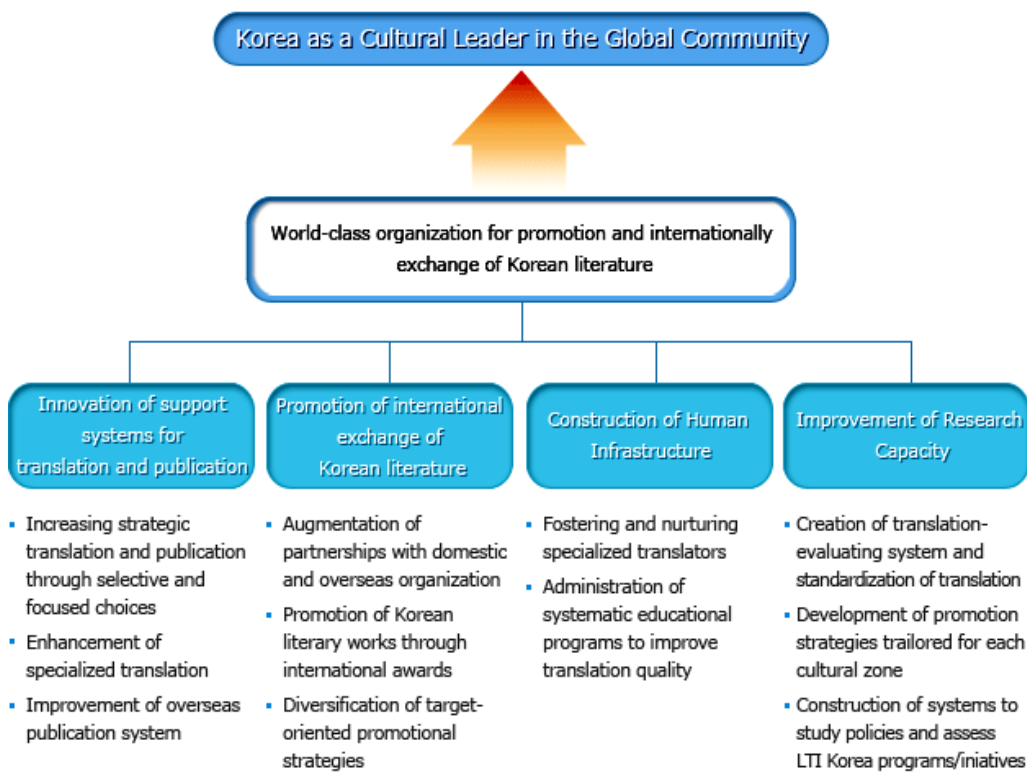
Document 153 : répartition mondiale des traductions aidées par KLLTI, par langue

Le tri disponible par langue ne permet pas de distinguer entre les pays de la même aire linguistique. Le cercle au milieu de l'Atlantique regroupe l'ensemble des traductions en langue anglaise.

(F. Barbe et A. Kali sur données KLLTI)

En fiction, la France traduit des hommes, les États-Unis plutôt des femmes. Mais la culture francophone est plus attirée vers les grands auteurs, le monde anglophone par le marketing et la perspective de best-seller (il cite le roman de Shin Kyung-sook, *Please Look after Mom*, vendu à plusieurs millions d'exemplaires aux États-Unis). En Chine, avec beaucoup de précautions (censure), il s'agit plutôt de poésie, de quelques romans populaires, sans véritable succès commerciaux. Le Japon est proche des pratiques américaines, et marque également un intérêt pour les questions de sexualité. Vers 2004, KLTI a perçu une nouvelle tendance pour les livres d'art et la culture coréenne, suivi en 2008 d'un essor du livre jeunesse et des SHS.

La littérature coréenne ne connaît pas le succès des séries télévisées. Il s'agit d'un effort de diffusion plus lent, moins spectaculaire et plus difficile à mesurer. Il nous paraît le signe d'une recherche d'équilibre dans la puissance coréenne, poussée à la fois par la profession (auteurs, éditeurs, traducteurs) qui trouvent là, au delà des ressources financières, des ressources symboliques et concrètes (les tournées d'auteurs coréens à l'étranger financées par KLTI, une visibilité qui les mondialisent eux-mêmes) et par l'idéologie du projet gouvernemental. KLTI propose dans son site une figuration (« *vision* ») de cette idéologie – document 154.



Document 154 : l'idéologie du soft power, « Korea as a cultural leader »

Nous voyons ici l'action idéologique et planificatrice de l'État sud-coréen, de la finalité nationale aux objectifs opérationnels de KLTI.

(site KLTI, consultation juillet 2012 - http://klti.or.kr/ke_01_04_011.do)

La lecture que nous faisons de cette « vision » confirme l'hypothèse de la normalisation. KLTI a beaucoup évolué depuis ses débuts, nous dit Benjamin Joinau (traducteur et éditeur), *les poètes ou les écrivains décédés ne sont plus les bienvenus* et l'objectif de tous ces offices publics de promotion (littérature, cinéma, musique, etc), c'est de *faire de l'argent et d'obtenir une reconnaissance sociale par le branding*. Mais KLTI aide bien à la traduction de jeunes auteurs critiques. Pourtant, lorsque nous manifestons de l'intérêt pour la traduction d'ouvrages sur les questions environnementales (le dossier emblématique des 4 rivières, que nous commençons à documenter), d'autres interlocuteurs nous répondent en riant qu'il faudra attendre la fin de la présidence Lee Myung-bak pour espérer glaner quelque chose. Nous vérifions à nouveau que le *branding* est un filtre qui joue sur la perception par l'extérieur, mais également sur la perception par l'extérieur vue de l'intérieur – quelque chose comme un renforcement de la normalisation par le type de projection à l'extérieur (*feed-back*). Depuis notre entretien avec Kim Yoon-jin en mars 2012, KLTI a lancé un « programme choc » de quinze auteurs « best-sellerisables » à l'étranger, et spécialement aux États-Unis, une des cibles de cette action. Il s'agit manifestement d'une volonté d'accélérer le processus d'exportation de la littérature sud-coréenne, de l'industrialiser, donnant raison à la fois à Joinau et à l'hypothèse du *feed-back*.

Il n'y a aucune garantie que des auteurs locaux populaires en Corée aient autant de succès à l'étranger, explique Kim Seong-kon, le nouveau directeur général de KLTI⁶⁶³. *Et même si vos livres ne sont pas populaires ici, il y a toujours une chance que vous soyez sélectionné si votre travail présente un potentiel commercial dans des pays étrangers*. Ce projet de 257 000 dollars sera finalisé à l'automne (liste des 15 auteurs sélectionnés). Il se base sur le succès américain (déjà cité par Kim Yoon-jin en mars) du roman de Shin Kyung-sook *Please Look after Mom*, prix Man Asie 2012. *Les romans de Kim Young-ha J'ai le droit de me détruire* (2007) et *Votre république vous appelle* (2010) *ont aussi fait l'objet de critiques très positives*, poursuit le nouveau directeur général de KLTI, *les raisons pour lesquelles Kim Young-ha attire l'attention aux États-Unis sont que ses écrits s'éloignent des sujets spécifiquement coréens. Ses thèmes sont assez universels et peuvent être facilement partagés par les jeunes générations étrangères, de culture internet*.⁶⁶⁴ KLTI entend soutenir les genres crime, SF et suspens, et signale que l'éditeur *AmazonCrossing* est particulièrement intéressé. *AmazonCrossing*⁶⁶⁵ est une émanation de la librairie en ligne américaine Amazon (un modèle proche du modèle coréen). Dans un autre entretien⁶⁶⁶, Kim Seong-kon va beaucoup plus loin : *nous ne pouvons pas nous contenter de traduire et de publier des livres coréens à l'étranger – s'informer de la critique étrangère et des prescripteurs universitaires [des « Korean studies »] est extrêmement important. Il n'y a pas meilleur moyen de succès pour un livre que d'être inscrit dans le curriculum des études coréennes d'un pays étranger et d'avoir ainsi des critiques et de la presse*. Le directeur de KLTI pointe l'importance d'un marketing agressif pour promouvoir

663 Claire Lee, *KLTI to select 15 authors for global launch*, 18 mai 2012, Korea Herald – traduction par nos soins. - <http://view.koreaherald.com/kh/view.php?ud=20120518000968>

664 *Ibid.*

665 Publishing translations of foreign language books from around the world, AmazonCrossing makes award-winning and best-selling books accessible to many readers for the first time. www.amazon.com/gp/feature.html?ie=UTF8&docId=1000507571

666 Claire Lee, *KLTI reaches out to global literary market*, 9 février 2012, Korea Herald - traduction par nos soins. - <http://view.koreaherald.com/kh/view.php?ud=20120209001215&cpv=0>

la littérature coréenne à l'étranger, comme le manque de matériaux disponibles en anglais sur le net. Il s'agit d'adopter une attitude « *foreigner-friendly* » en développant les contacts avec les professionnels étrangers. *Chaque auteur coréen devrait maintenant avoir une page internet en anglais pour pouvoir être googlisé depuis le monde entier. Cela fait une énorme différence ! Et les compétences en anglais des auteurs coréens peuvent aussi faire la différence dans leur promotion à l'étranger. Lors des tournées à l'étranger (ici confondu avec l'anglais), c'est une opportunité incroyable que de partager ses pensées et ses idées. Avec un interprète, cela peut réduire réellement leurs chances.* Dans ce discours qui ne prend guère de précautions du point de vue du capital littéraire, la croyance littéraire est remplacée par la croyance à la valeur économique de la littérature, comme élément de la capacité exportatrice coréenne. Nous percevons les effets internes de cette démarche pourtant tournée vers l'extérieur, comme il en est advenu dans la K-pop (un *mix* d'éléments de la pop mondiale). Sans doute, le projet biblio-exportateur du directeur de KLT et de l'État coréen est-il à mettre en rapport avec la forte extraversion culturelle de la Corée du Sud, et notamment la force de la traduction entrante (25 à 30 % de livres traduits annuellement). Pourquoi nous ? Pourquoi pas nous ?

La traduction entrante

La traduction entrante est une forme nécessaire de l'échange culturel. Elle n'est pas un processus simple. Gregory Limpens *planning editor* chez *Open Books* attire notre attention sur le pouvoir indirect de la place parisienne dans la traduction entrante coréenne contemporaine. Pour les petites langues (Europe nordique, Europe centrale), les éditeurs coréens ne trouvent pas de traducteurs vers le coréen. Ils traduisent depuis l'édition française (devant l'anglais et l'allemand). Gregory Limpens nous montre ici une fonction cachée de la capitale littéraire parisienne. Le coréen étant une langue plutôt petite, éloignée des grandes langues véhiculaires de l'édition mondiale, le secteur de la traduction étant lui-même récent et encore mal structuré, les exemples de mauvaise traduction entrante ne manquent pas. Une partie du corpus de classiques occidentaux est à revoir ; les traductions d'auteurs savants (Bourdieu) ou de best-sellers, tel le *Da Vinci Code*, font parfois scandale. Il faut refaire. L'habitude des éditeurs coréens des courts tirages (5 000 exemplaires maximum, même si dans le cas de Bernard Werber, l'éditeur sait qu'il va en vendre 200 000) s'explique en partie pour ces raisons : délais non respectés, qualité variable. Chaque nouveau tirage intègre des corrections amenées par les professionnels ou même des lecteurs.

Nous voyons ici un système encore en cours de professionnalisation et dont l'amélioration vient d'abord des éditeurs coréens eux-mêmes (montée en qualité) et des programmes étrangers pour la Corée. Dans le cas français, le Centre national du Livre propose des programmes d'aide aux traducteurs étrangers (bourses de 2000 € mensuels sur plusieurs mois) et à la traduction d'ouvrages français en langues étrangères (prise en charge de 30 à 60 % du coût de la traduction), tandis que le Bureau international de l'édition française⁶⁶⁷, une structure privée soutenue par l'État, assure une veille internationale et la présence collective d'ouvrages des 260 éditeurs français adhérents sur de nombreux salons, foires, expositions

667 Nous avons reçu des documents et des liens de la part de Claire Mauguière, une des salariées du Bief, partie plusieurs fois en Corée, qu'elle en soit à nouveau remerciée. - www.bief.org

thématiques et congrès internationaux. L'Institut français de Séoul, nous explique Lee Eun-jeong, la chargée de mission Livre et écrit, a développé un programme spécifique Corée pour les projets difficiles, notamment des traductions en SHS et des invitations d'auteurs peu connus, le programme *Sejong*⁶⁶⁸. La liste des livres soutenus en 2008 par le programme *Sejong* contraste sévèrement avec les projets de KLTI pour l'exportation de la littérature coréenne : *La légende des anges* de Michel Serres, *Le maître ignorant* et *Le partage du Sensible - esthétique et politique* de Jacques Rancière, *l'Histoire de la pudeur* de Jean-Claude Bologne, *Le moyen âge*, *Ombres et Lumières* de Jean Verdon, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* de Michel Foucault, *Zazie dans le métro* de Raymond Queneau, *Petite philosophie pour jours tristes* de Bertrand Vergely, *L'atomisme antique* de Jean Salem, *l'Histoire du christianisme* d'Alain Corbin, *Le livre noir du colonialisme* de Marc Ferro. Outre l'idéologie coréenne du *branding* et de l'exportation compétitive depuis une position récemment émergée, il existe une autre raison à un tel écart de perspective littéraire : c'est le cycle de vie des littératures nationales et leur place relative dans l'espace littéraire mondial. Positionné dans le « haut de gamme », l'édition française y est soutenue à cet endroit par les pouvoirs publics. Ceux-ci n'ont pas vraiment besoin de soutenir la littérature de masse autrement que par les salons, puisqu'on pourrait faire l'hypothèse que la littérature de masse française à l'étranger bénéficie d'une plus-value culturelle issue du label France (Paris, grande culture, croyance littéraire) et, donc, d'une plasticité remarquable à l'exportation (qui joue sur la masse et la qualité, la masse et le label). Alors, qu'est-ce qui est vraiment traduit en Corée du Sud ? - [document 155](#).

Genre	Nombre de traductions entrantes	% du total des traductions entrantes	Ordre de grandeur
Littérature	2 323	21,5	Ces trois genres plutôt non utilitaires représentent 61,3 % des traductions entrantes
Manhwa	2 248	20	
Jeunesse	2 137	19,8	
SHS	1 274	11,8	Ces dix genres relevant plutôt de la formation intellectuelle, scientifique ou technique représentent 38,7 % des traductions entrantes
Religion	683	6,3	
Technologie	578	5,3	
Philosophie	548	5	
Beaux Arts	340	3,1	
Sciences	216	2	
Histoire	202	1,8	Les 10 771 traductions entrantes, tous genres confondus, représentent 26,7 % des 40 291 nouveautés 2010.
Dictionnaire	118	1	
Langues	103	0,09	
Exercice	1	0	
Total	10 771	100	

668 www.france.or.kr/fr/books/programme_sejong.html

Document 155 : les traductions entrantes par genre en 2010

Le nombre annuel de nouveautés est en baisse en 2010, - 4,5 % par rapport à 2009 (- 2,6 % sans le manhwa qui s'effondre avec - 16,7 %). Les traductions ralentissent aussi : - 7,8 %. (données KPA, 2011)

Le tableau ne confirme pas vraiment la lecture utilitariste de l'édition coréenne du côté de la traduction entrante. Le cœur paraît le moins utilitaire possible : littérature (la fiction, l'imaginaire), manhwa⁶⁶⁹ (la lecture graphique, un genre mal reconnu et mal considéré) et jeunesse (le conte, l'histoire, le graphisme, le délire). Les deux titres les plus vendus en Corée depuis 2000 sont deux traductions : *Le Secret* de Rhonda Byne (pensée magique et délire de l'attractivité, Australie) et *L'Alchimiste* de Paulo Coelho (roman d'apprentissage à succès, Brésil). Preuve d'un intérêt pour le développement personnel et la quête de la richesse dans la société coréenne, ces deux best-sellers représentent d'énormes revenus pour leurs maisons d'édition. En regardant les vingt meilleures ventes de livres coréens depuis 2000, nous trouvons 14 titres traduits. En regardant les cinquante premières, avec 25 titres traduits, nous comprenons qu'une partie significative du chiffre d'affaires de l'édition coréenne se réalise avec la traduction. Nous en verrons un exemple détaillé avec Bernard Werber et *Open Books*.

La balance commerciale édition était déficitaire de 108 500 \$ en 2008 et de 97 000 \$ en 2009. Elle est très légèrement bénéficiaire en 2010 (36 700 \$). Nous voyons peut-être là l'efficacité à la fois de KLTI, mais aussi de l'action en propre des éditeurs qui vendent à leur tour de nombreux titres, après avoir été d'abord des acheteurs. Une dynamique exportatrice est visible, tandis que les importations baissent régulièrement. L'édition sud-coréenne a franchi un seuil.

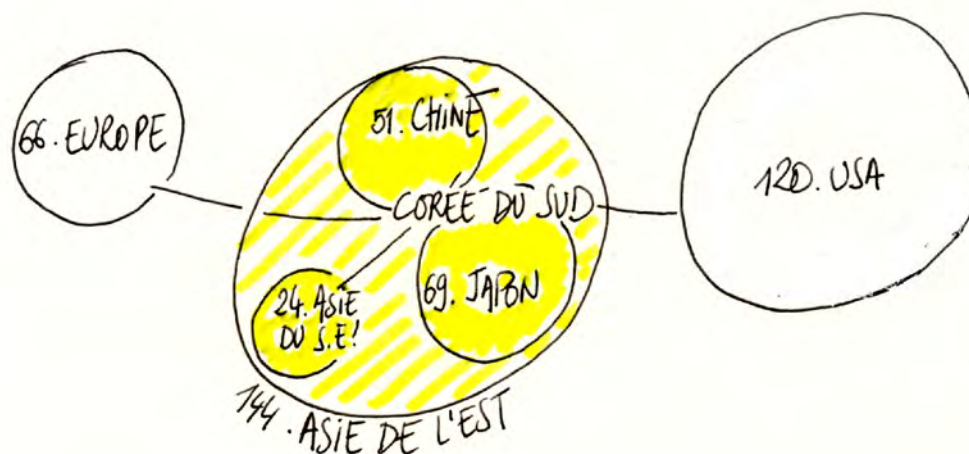
La construction par nos soins de la balance commerciale livres par régions du monde montre une double dissymétrie des échanges, avec l'Occident, avec les deux voisins, Chine et Japon – [document 156](#).

Pays	Export	Import	Balance
En milliers de \$, en 2010			
Chine	23,7	51,4	- 27,7
Japon	30,2	69,1 (dont 50 % mangas)	- 38,9
Asie SE	149,9	24,1	+ 125,8
A. du Nord	88	120,1	- 32,1
Europe	20,9	66,6	- 45,7
Autre	44,9	8,2	+ 36,7
Total	357,8	339,8	+ 18

Document 156 : la balance commerciale de l'édition par régions du monde en 2010 (Rapport sur les industries culturelles, Ministère de la Culture, 2011, pages 106 et 107)

669 Nous le réintégrons dans les données du tableau, car le plus souvent, le manhwa est traité comme une industrie à part de l'édition.

En figurant les répartition (connues) des importations de livres - document 157 -, nous observons que l'apparence d'une édition coréenne sous influence américaine est à relativiser

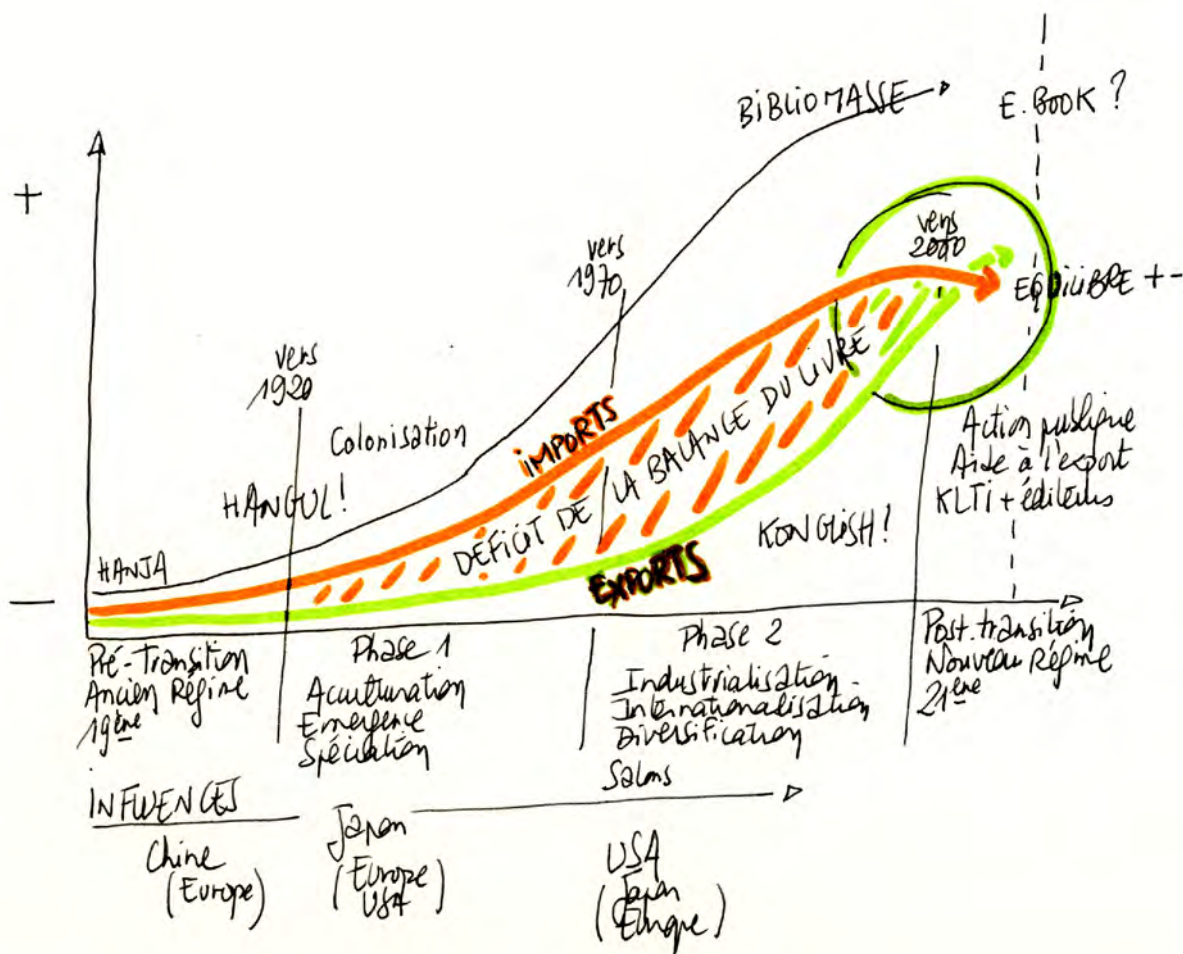


Document 157 : le livre entrant en Corée, répartition par régions du monde.

On sait aussi que les éditeurs étrangers les plus représentés au Salon de Séoul sont maintenant asiatiques (26 éditeurs asiatiques en 2011, contre 5 européens et 9 américains). (F. Barbe, 2012, données *Rapport sur les industries culturelles*, Ministère de la Culture, 2011, pages 106 et 107)

L'inscription régionale de la Corée, avec ses particularités, n'est pas négligeable et si l'on accepte de prendre des montants de droits de cession pour un indice d'influence culturelle, il existe un certain équilibre entre les trois pôles nord-américain, européen et est-asiatique.

Dans le même esprit, l'évolution de la balance commerciale du livre nous suggère de transférer le modèle de la transition démographique dans la filière du livre – document 158. Sur la base d'une forte croissance de la bibliomasse (quantité de livres produits) et de la bibliodiversité (nombres et variété des titres), soit 950 titres publiés en 1947, 2 633 en 1970, 20 985 en 1980, 40 291 en 2010, nous posons les courbes probables des exportations et des importations de livres. C'est une hypothèse qui viendrait s'inscrire dans le développement d'une littérature à l'échelle nationale, dans un ensemble d'interactions, dont les plus simples ont été figurées (autres ensembles nationaux, aire linguistique, espace littéraire spécifique)



Document 158 : la transition littéraire en Corée, une hypothèse
(F. Barbe, 2012)

Ce serait dans le cadre de cette transition littéraire (et plus précisément à son terme) que se produirait la normalisation (ou tentative de normalisation) du bibliome coréen (l'espace de la bibliothèque coréenne), précédemment discutée. L'examen de quelques livres remarquables pourrait nous permettre de faire « tourner » nos hypothèses, il est aussi un récit en propre de la diversité, entre l'ici et l'ailleurs.

La bibliodiversité sud-coréenne, quelques études de cas

Il s'agit de montrer une traduction entrante, une traduction sortante et un e-book, en lien avec nos problématiques.

Werber, le « jackpot » d'*Open Books*

Hong Ji-woong est le patron d'*Open Books*, une maison d'édition créée au milieu des années 80 et qui se situe aujourd'hui entre le 15^{ème} et le 20^{ème} rang dans le secteur, avec une trentaine de salariés, majoritairement des femmes, à

l'exception des chefs de département. Issue d'une famille aisée, investi dans un journal étudiant, Hong Ji-woong est un patron parfois imprévisible, intuitif et doté d'un sens esthétique certain. Il démarre en 1986 en publiant de la littérature russe et *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco (Italie, 1980, France, 1982, adaptation cinéma 1986). Mais *Open Books* décolle réellement et se capitalise avec la publication des *Fourmis* de Bernard Werber en 1993. La trilogie française (1991, 1992 et 1996) est redécoupée (une forme d'adaptation) en cinq volumes (1 = 1, 2 = 2 et 3, 3 = 4 et 5). *Les Fourmis* sont numéro un en 1993, auprès d'une population jeune qui va grandir en achetant les seize ouvrages suivants qui paraîtront régulièrement⁶⁷⁰. Cette fidélisation des lecteurs assure presque un best-seller par an à *Open Books*. Lee Sae-uk, l'un des meilleurs traducteurs coréens, est présent sur la plupart des traductions, notamment sur la dernière, *Le rire du cyclope*. Bernard Werber est invité à de nombreuses reprises en Corée, sollicité pour des conférences (Samsung), des publicités (Hyundai), il est starisé. Après en avoir assuré beaucoup plus, les livres de Werber fournissent encore la moitié des revenus d'*Open Books*. C'est-à-dire, explique Gregory Limpens, que le « jackpot⁶⁷¹ » Werber a permis et permet toujours l'édition de très nombreux titres à faible diffusion : avec environ 1200 titres (certains sont épuisés), la plupart édités entre 1993 et aujourd'hui (une moyenne de 63 titres par an), *Open Books* montre une stratégie de développement particulièrement active, toujours largement fondée sur la traduction (Auster, Orsenna, Süskind, Sempé, Nothomb, mais aussi de nombreux classiques). L'itinéraire de Gregory Limpens, chargé notamment de développer un programme de cinquante traductions montre également la richesse de l'interaction Corée/extérieur. Juriste de nationalité belge arrivé il y a huit ans en Corée, Gregory Limpens a travaillé en anglais dans un cabinet d'affaires pendant deux ans à un rythme (trop) soutenu, avant de s'arrêter un an et demi pour apprendre le coréen à l'université. Multilingue (français-coréen-anglais-allemand-néerlandais-espagnol), il travaille depuis deux ans à *Open Books*, où il occupe une fonction intermédiaire dans la hiérarchie de la maison : il n'est pas chef de département, mais travaille directement avec Hong Ji-woong. La collaboration se fait ici d'une manière moins formelle qu'avec les cadres coréens. Sa fonction et son statut dans l'entreprise sont elles-mêmes une médiation complexe.

Run Toto, la naissance internationale d'une œuvre coréenne

Ce livre jeunesse d'une illustratrice sud-coréenne d'une trentaine d'années, Cho Eun Young, paraît aux éditions *Borim Press* en 2011. Nous le découvrons d'abord en France, à Nantes, où il est édité pour la première fois en 2010 par Mémo sous le titre *La course*. Mémo est une maison d'édition qui s'est spécialisée depuis quelques années dans le livre jeunesse, un secteur en forte croissance. Présent grâce à l'aide publique française sur les salons nationaux et étrangers, Mémo y vend et y achète des titres jeunesse. Kza Han, notre première passeuse coréenne, assure la traduction du texte en français. C'est lors des entretiens avec l'illustratrice, puis avec l'éditrice de *Borim Press*,

670 www.openbooks.co.kr/html_eng/open/authors_view.html

671 La formule n'a rien d'insultant, c'est un classique de l'édition. La collection *Comme un accordéon* (sciences humaines, récits) que nous développons aux éditions l'Atalante au début des années 2000 est financé par les gros vendeurs traduits (Card, Pratchett) et locaux (Bordage) de la maison.

Park Eun-duk, que nous comprenons le décalage temporel surprenant entre l'édition française et l'édition coréenne. Née en 1981 dans une famille sans tradition artistique, Cho Eun Young⁶⁷² a réussi à tenir un projet de formation universitaire qui l'a emmenée vers un master de design visuel à l'Université de Séoul, malgré les réserves parentales (qui ne seront levées qu'après l'obtention de ses Prix et des revenus afférents) et c'est dans le cadre de cette formation, qu'elle expose ses travaux, avec ses camarades de promotion, à la Foire du Livre de Bologne en 2009. La Corée du Sud est l'invitée du festival cette année là, traduisant l'explosion et la reconnaissance internationale de l'édition jeunesse sud-coréenne. Le responsable du master de Cho Eun Young est également conseiller artistique de *Borim Press*. C'est donc à Bologne que Mémo achète les droits français et étrangers du titre, à l'exception de la Corée, pour le publier en 2010. L'année suivante, *Borim Press* publie *Run Toto*. C'est un succès puisque le titre coréen se vend à plus de 10 000 exemplaires et reçoit deux récompenses internationales prestigieuses, à Bratislava en 2011 et à Bologne en 2012. L'éditrice de *Borim Press* utilise ses récompenses dans sa communication (affiche, bandeau, catalogue), même si elle nous dit en riant, qu'ici, personne ne sait ce que sont les foires de Bratislava et de Bologne. La version de l'éditeur coréen, d'un format plus grand, est aussi plus riche et originale que la version française (une question de moyens et d'esthétique). *Borim Press* a également produit un e-book *Run Toto*⁶⁷³ pour i-pad que nous consultons par la suite, avec un intérêt limité. Malgré quelques fonctionnalités d'animation, l'ouvrage papier est très loin d'être égalé. Park Eun-duk fait la grimace en révélant les ventes : 20 e-books ont été vendus, à comparer aux 10 000 exemplaires papier. C'est clairement un échec et elle nous dit qu'ils vont retarder les autres projets de e-books. Jeune maman discrète et souriante, expliquant contre toute la normativité coréenne la lenteur de son travail (cinq ans pour faire *Run Toto*) et la nécessité de la durée, Cho Eun Young nous dit avoir été influencée au cours de sa formation par un auteur japonais, Seizo Tashima (qui travaille notamment sur transparents). Dans ce bref récit d'une œuvre en train de naître, nous voyons la globalisation littéraire présente à tous les niveaux : dans l'internationalisation de la circulation des influences, des œuvres et des acteurs eux-mêmes. Ici, bien plus que dans le Prix Nobel, se forme une culture et un marché internationaux du livre. La Corée y affiche la maturité et l'audace de son système éditorial et les bouleversements de sa propre culture : largement porté par des femmes, le processus de *Run Toto* nous fait découvrir une jeune artiste, en ascension sociale atypique, qui combine vie professionnelle, maternité et positionnement à côté de la normalisation. Par ailleurs, le développement de *Borim Press*⁶⁷⁴ nous paraît participer de notre modèle de transition littéraire : le démarrage, à la fin des années soixante-dix, se fait avec des livres coréens, puis la part des traductions entrantes croît très fortement pour atteindre son apogée au milieu des années 2000 et diminuer

672 www.editions-memo.fr/Cho-Eun-Young

673 Vendu 4.99 \$ contre 12 000 won (10,6 \$) pour l'édition papier, en trois langues (coréen, anglais, japonais). Achat pourtant rapide, presque « invisible », facturé sur la facture du téléphone.

674 Un blog d'un auteur étranger travaillant avec *Borim Press*, récit sur le vif et de l'intérieur, un complément très intéressant.

<http://chrishaughton.com/borim-press-making-a-picture-book-in-korea>

ensuite (40 % du catalogue aujourd'hui) en se combinant à la cession de droits étrangers.

Prends soin du chômeur, un e-book de témoignage

Ce récit⁶⁷⁵ de Song Joon, jeune Coréen de 33 ans qui raconte son expérience du chômage, traite d'un sujet assez tabou. Le texte n'existe que dans sa version e-book et a été publié en février 2012 aux éditions *Woong Jin / Jisik House*, un imprint de la maison mère en vente sur le site Mekia au prix de 6 500 wons (4,6 €), ce qui nous paraît élevé au regard du contenu (94 pages en plein écran) et du prix relativement bas du livre papier en Corée. Mekia est une librairie *on line* gérée par OPMS, une des filiales *Woong Jin*. Le livre peut être téléchargé cinq fois pour l'ensemble des supports⁶⁷⁶, mais ne peut être retransmis (DRM), ni imprimé. Lee Subin, notre interprète, qui nous fait découvrir l'objet et le texte, fait observer que le titre lui fait penser au best-seller, *Please Look After Mom*, de Shin Kyung-Sook - décidément cité par de nombreux interlocuteurs, indiquant peut-être une sensibilité au *care*. *Au niveau de la langue, c'est très facile. J'ai l'impression que c'est un peu comme le recueil des textes d'un blog. C'est vraiment un soft reading. Comme le journal intime, l'auteur écrit tout ce qui se passe autour de lui et les sujets sont assez familiers et faciles à comprendre. [...] Mais à cause du style trop simple, au bout de quelques chapitres, je m'ennuie. Je crois que les jeunes de 20 à 30 ans vont considérer ce livre comme leur propre histoire. Parce qu'en réalité, beaucoup de jeunes ne trouvent pas le travail après l'université, et qu'aujourd'hui, l'état du chômage est comme un processus de la jeunesse. Pour moi, l'idée de participer à un jeu télévisé (titre du chapitre, c'est « Devenir protagoniste du film Slumdog Millionaire ») et celle de vendre les vieux papiers étaient intéressantes. Même s'il n'a pas de travail pour le moment, il conçoit tous les moyens de gagner de l'argent sans vraiment être embauché. Et quelques idées sont assez originales et me font rire.* Le contenu du texte montre la vie quotidienne sans fard mais sans victimisation excessive, avec créativité mais sans radicalité politique affichée – document 159.

Première partie

Comment organiser son emploi du temps ? Il décide de faire tout ce qu'il ne pouvait pas faire quand il travaillait. Participer à une compétition de voir des films le plus longtemps que possible chez CGV, participer à un jeu télévisé, travailler comme bénévole, vivre trois jours sans portable, ordinateur, et électricité, passer la journée dans un café, suivre des « cours de café », et devenir journaliste (il a écrit un article sur le citizen blog *Oh My News*).

Deuxième partie

Il faut être en forme ! Se mettre au plein soleil, marcher, dormir beaucoup, quitter fumer, participer à un marathon, garder des dents en bonne santé, et nettoyer la chambre.

Un « *smart* chômage ». Assister à des conférences pour le *self-help*, participer à un concours d'idée (il en a gagné un : donner un nom pour le riz biologique'), changer d'habitudes, sortir avec une fille, prendre des photos, etc.

L'art d'économiser. Ramasser les papiers et les revendre (1kg est vendu 120 wons),

675 www.mekia.net/agency/bookView.do?bookCd=BK0000124507

676 Pour lire le e-book de Mekia : Il faut télécharger le Mekia e-book Viewer. Ce programme marche sur PC, iPHONE, iPAD, Galaxy Tab, Galaxy s, Galaxy s2, et d'autres smartphones android.

gagner une prime (il propose sa propre méthode efficace), faire des petits boulots, Voyager sac au dos en petit budget, chercher des événements culturels à 1 000 wons, etc.

Famille. Passer plus de temps avec sa famille, visiter les musées, aller aux bains publics avec son père, etc.

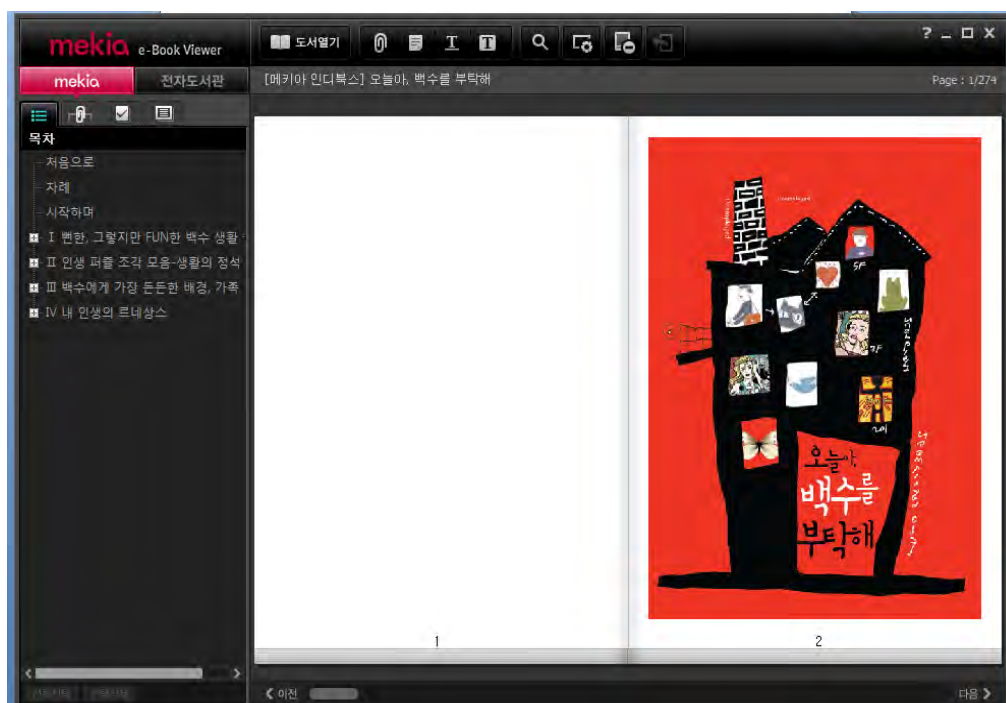
Dernière partie

Être chômeur, c'est la renaissance de la vie ! Alors, profitez-en !

Document 159 : Prends soin du chômeur de Song Joon, synthèse du contenu

(Lee Subin, avril 2012)

Le texte exprime une des formes d'adaptation et d'acculturation de la jeunesse coréenne, dont nous avons pu observer d'autres indices pendant nos deux séjours : déclin de la valeur travail (voire refus du travail, démission), recherche de l'épanouissement personnel ou d'un engagement alternatif. Si *Prends soin du chômeur* n'est pas un texte militant, c'est un texte politique, ni radical, ni révérencieux, d'un Coréen d'en bas, élève moyen qui met trois ans à entrer à l'Université, encore trois ans pour trouver du travail à la fin de ses études et a démissionné de son premier poste au bout de dix-huit mois. En rompant avec le consumérisme et le fétichisme de la marchandise, Song Joon, à sa manière discrète, échappe à la normalisation. Ce texte est la première parution du projet *Digital Open Publishing* de Mekia, appelé *Mekia Indi Books*, un appel à publication électronique : une fois sélectionné par les éditeurs de Woong Jin, l'auteur est censé être aidé pour la publication et le marketing. Toutefois, à l'observation de l'objet lui-même – [document 160](#) -, nous comprenons qu'il s'agit d'abord d'un super-pdf, c'est-à-dire d'une version basique du livre digital.





Document 160 : *Prends soin du chômeur*, couverture et intérieur du e-book

Extrait, pages 85 et 86.

(*Woong Jin / Jisik House*, DR)

Cette déception technique à la lecture de *Prends soin du chômeur* n'est pas la même que celle vécue en lisant la version digitale de *Run Toto*. Dans le cas du livre jeunesse, la qualité remarquable du livre papier met la barre du lecteur tellement haut qu'un travail gigantesque et coûteux (un véritable deuxième livre) est nécessaire pour obtenir un effet de distinction digitale. Dans le cas du e-book nu (sans édition papier) de Song Joon, c'est la pauvreté du travail éditorial qui surprend. Dans les deux cas, l'enthousiasme des éditeurs (Park Eun-duk chez *Borim Press*, Kim Ho-kyoung chez *Woong Jin*) est modéré, par déception ou par prudence. Voilà un constat qui nous invite à explorer ce qui constituait l'hypothèse initiale de notre enquête en Corée, la transformation de la littérature nationale sous l'effet de la révolution numérique.

44/ Digitalisation de la littératie : une prophétie retardée par les acteurs

L'hypothèse numérique coréenne qui était la nôtre dans l'économie de cette recherche, à savoir .../...

explorer le « front numérique » en questionnant l'identité littératique de la Corée et sa « numérisation » progressive, et en liant la réalité d'infrastructures performantes et de taux d'équipements parmi les plus élevés au monde, d'usages sociaux nombreux et d'opérateurs majeurs à l'échelle nationale et internationale, à un changement fort dans la littératie. Un inédit, en quelque sorte.⁶⁷⁷

.../... ne s'est pas totalement effondrée, nous allons tenter de le montrer, mais elle a fortement été réduite au profit des deux autres hypothèses précédemment exposées, la normalisation de la littératie d'une part et son internationalisation d'autre part. Ces deux hypothèses se rejoignent dans le *branding* national et l'expérience de la consommation. Mais notre hypothèse n'est pas seulement réduite, elle est transformée. Elle devient une interrogation sur le lien qui existe entre numérisation, normalisation et internationalisation. Au fond, plus qu'un inédit, la numérisation n'est-elle pas d'abord une opportunité de changement socio-spatial ? De la crise de la librairie à la réorientation de KLTI, en passant par la prophétie *Ubiquitous Society*⁶⁷⁸, nous avons lu des indices de cette convergence. Notre réponse est mitigée. Nous avons observé une prophétie (des tuyaux) retardée par les acteurs (des contenus). Dans une négociation lente, *stop-and-go*, décevante, compliquée, mais certaine, nous allons en Corée vers le livre digital, dans la pleine acception du terme, mais avec les autres formes du livre. Il en va de même pour la littératie dans son ensemble.

Dans cette discussion, nous montrons d'abord que cette transformation s'organise autour d'une génération d'objets et d'infrastructures dont la jeunesse⁶⁷⁹ est remarquable. Cette fuite en avant technologique rend la description raisonnée difficile : comment nommer et compter le mouvant, l'insaisissable, le déjà-mort, le pas-encore, le presque ? Comme tout cycle capitaliste, la révolution digitale est à la fois construite par des acteurs, animée d'un dynamique incroyable (un tsunami numérique) et fragile (les limites techniques et physiques du marché, les bulles, les impasses). Ensuite, c'est en comparant le comportement de l'État et des grandes firmes productrices de technologies et celui des acteurs de la filière, producteurs de contenus que nous arrivons dans l'espace de négociation d'où naît déjà le réel d'une littératie partagée entre sa forme numérique et ses formes classiques. Y a-t-il déjà une révolution dans la littératie ? Et laquelle serait-elle ?

Changement de civilisation et fétichisme de l'objet

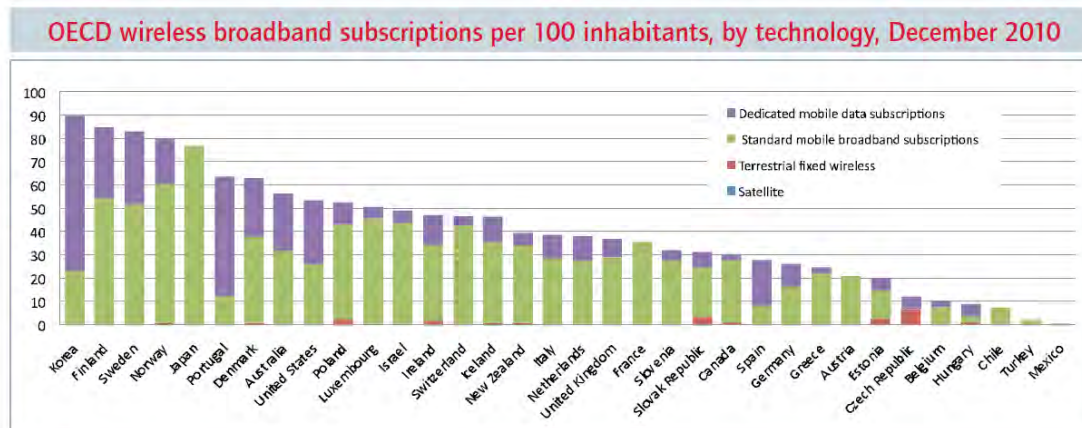
Il existe deux grands problèmes dans la filière du livre en Corée du Sud, nous dit en souriant l'un des directeurs de KPA : *la crise mondiale avec son marché déprimé et les « trucs » digitaux*. Car de quoi parlons-nous quand nous parlons de « livre électronique » et de « e-book » ? Avant de parler de littérature et de migration numérique, nous parlons d'abord d'une expérience utilisateur, de

677 Reprise de l'introduction à la quatrième partie, page Z.

678 *Ubiquitous Society* : une société de la connectivité des hommes et des objets, dont les villes ubiquitaires (des résidences fermées d'un type spécial, appelées U-cities) sont un modèle d'exposition et U-Songdo, le prototype. - http://webasies.com/big_brother_existe_il_est_coreen

679 Mais aussi la saturation, voire l'obsolescence programmée.

faits réellement survenus dans la société et d'infrastructures de masse : *vingt millions*⁶⁸⁰ *de Coréens ont un smartphone, soit la moitié de la population totale.* L'accès a explosé en trois ans, propulsant la Corée dès décembre 2010 au premier rang des utilisateurs de téléphonie mobile avec internet – [document 161](#).



Document 161 : abonnements téléphonie mobile dans l'OCDE, décembre 2010.
(Arcep, *Mission de l'ARCEP en Corée*, novembre 2011)

Lors de nos nombreux déplacements à Séoul, nous avons observé les usages-habitant, produisant une sorte de statistique imprécise mais certaine selon nous : l'usage de la téléphonie mobile avec internet dans les transports en commun de la capitale est non seulement un standard, mais bien plus un usage social majeur, qui dépasse toute autre forme de lecture, mais égale ou dépasse également toute autre forme d'activité (échanges verbaux, repos, méditation). Cette pratique est rendue possible par la qualité des infrastructures et les types d'abonnements (déconnectés des volumes de données) proposés en Corée. La rapidité de l'explosion (le premier smartphone, l'iPhone, n'est mis sur le marché qu'en novembre 2009, mais, toutes marques confondues, il y a déjà six millions d'abonnés smartphone, un an plus tard), ce que l'Arcep nomme *le succès considérable des offres d'abondance mobile (à data illimitées)* entraîne la croissance très rapide du volume de trafic sur les réseaux. *Ce succès pose désormais de nouvelles problématiques aux acteurs en ce qui concerne la gestion de l'explosion du trafic de données que les offres d'abondance supposent. Selon Korea Telecom, les utilisateurs de smartphones consomment en moyenne 300 Mo de données par mois, soit près de vingt fois plus que les utilisateurs de téléphones classiques. Cette consommation de données est encore plus importante en ce qui concerne les utilisateurs d'iPhone et dépasse en moyenne les 500 Mo mensuels.* Nous voyons une boucle s'installer : une boucle de sur-capitalisme qui contredit la politique de *Green Korea*⁶⁸¹, car la connectivité généralisée a un coût et une empreinte carbone extraordinaires. Plutôt que *d'explorer des solutions qui consisteraient à modifier la structure tarifaire de leurs offres (augmenter les tarifs pour répercuter la part du trafic data) et/ou à introduire des limitations de trafic*

680 Le chiffre de 26 millions serait plus juste. Il faut y ajouter entre 1,5 et 2 millions de tablettes.

681 *Green Korea* connu aussi sous l'appellation de *Green Growth* (croissance verte) est une autre des stratégies de l'État coréen lancée en 2008 : réduire les rejets de gaz à effet de serre et devenir leader dans le domaine des énergies renouvelables.

(introduire des « fair use policy » au sein des offres)⁶⁸² », les opérateurs cherchent, en premier lieu, à obtenir davantage de ressources spectrales, notamment dans le contexte du développement des services LTE et de l'attribution des fréquences du dividende numérique ; et en second lieu, à développer des solutions de délestage de leurs réseaux mobiles. Ces solutions passent par le renforcement d'autres infrastructures réseaux.⁶⁸³

Notre même interlocuteur de KPA poursuit à propos de ce qui s'est passé pour la musique : *les magasins et même l'industrie du CD ont disparu, le P2P a tué l'industrie coréenne du disque. Les éditeurs ont peur de subir le même sort.* Et ce que nous expliquent plusieurs interlocuteurs, c'est que *maintenant tu peux télécharger une chanson pour 500 won (0,36 €) et pour 3 à 4 € par mois, avec ton opérateur téléphonique, tu as un accès illimité.* On reconnaît là un peu du processus de concentration qui a affecté la librairie coréenne. Toujours selon le rapport de l'Arcep, *le chiffre d'affaire de la vente de supports de type DVD a été [également] divisé par dix.* On sent la trace d'un traumatisme chez les éditeurs : plusieurs voisins (le disquaire, le libraire) sont déjà morts, sous leurs yeux. Gregory Limpens nous signale une première « expérience éditeur » du e-book, au début des années 2000, trop précoce. Plusieurs éditeurs perdent de l'argent sur cette opération et s'en souviennent. Le e-book est un projet coûteux et à risques. En juillet 2009, l'arrivée du Kindle, la liseuse d'Amazon est un événement commercial en Corée. Pour Jung Nam-soo, c'est l'arrivée de cette première liseuse (étrangère) qui pousse, de manière réactive, une cinquantaine d'éditeurs de la mouvance KPA à créer *Korea Publishing Contents* ou KPC, un centre de recherche et de formation sur le e-book, dont il assure la direction depuis trois ans. Création de logiciels pour les éditeurs et de protection contre le piratage, formation continue des professionnels, l'enjeu est de passer, selon Jung Nam-soo, du pdf au e-book. Le pdf n'est pas le e-book et le directeur de KPC ne compte pour sa part que 50 000 e-books (soit un stock total à peine supérieur à la production éditoriale classique d'une seule année) quand Chang Ki-young, le directeur de *Korea Electronic Publishing Association* ou KEPA, un autre organisme de recherche et de formation au livre électronique installé à Paju – [document 162](#) -, annonce que KEPA a certifié depuis 2004 plus de 2,7 millions de publications électroniques (romans, journaux, article académiques, disposant alors d'un numéro UCI, un référencement coréen pour le e-book. L'e-book ne supportant pas de TVA, la certification est un élément tangible de formation d'un marché spécifique.

Quand le directeur de KPC insiste sur la petitesse du marché coréen qui n'avait pas encore intéressé GoogleBooks début 2012 (des négociations secrètes sont maintenant en cours pour numériser toute la bibliothèque coréenne), la lecture de Chang Ki-young est enthousiaste : *KEPA a été créé, il y 20 ans, en 1992, avec deux salariés. C'est une association paritaire État-éditeurs à but non lucratif, issue des premiers programmes coréens pour le numérique du début des années 90. Le bilan n'est pas si mauvais : formation à la publication de e-book, centre de certification, centre de fabrication d'e-book, communication vers l'étranger (Bologne, Pékin, Frankfort). Depuis 2006, nous avons formé 200 personnes par an, à partir de 2010, plus de 500 personnes.*⁶⁸⁴ Les difficultés de la transition lui semblent contrôlables et solubles : *les DRM, oui, sont nécessaires, oui, elles sont sûres... Les éditeurs ont peur avant d'avoir mal... Un e-book à 60 % du prix de*

682 Arcep, *Mission de l'ARCEP en Corée*, novembre 2011, pages 73 et 75

683 *Ibid.*

684 Lorsque nous passons dans le bâtiment, une séance de formation aux logiciels d'édition pour smartphone est en cours avec une quarantaine de stagiaires.

l'édition papier, c'est élevé, mais il faut donner du temps à la filière, ne pas casser trop vite le marché du « papier ». Les creative commons (qu'il préfère nommer open access) sont en réflexion et il sent un intérêt croissant pour cette problématique, particulièrement pour les travaux académiques. Avec ce discours tempéré mais optimiste adressé au visiteur étranger, le directeur de KEPA nous semble exprimer l'approche négociée, paritaire, professionnelle, pourrait-on dire, de la transition numérique coréenne.



Document 162 : les locaux de KEPA à Paju, temple de l'objet numérique

Chercheur, interprète et Jung Nam-soo, directeur de KEPA.

Une partie du bâtiment KEPA est constituée de salles d'exposition de matériels électroniques, une caverne d'Ali Baba des technologies numériques (photographie par KEPA, mars 2012)

Parler d'addiction et de fétichisme de l'objet n'est pas un vain mot. Parce que les enseignants doivent réguler les usages de leurs élèves : *interdiction d'allumer le portable ou mettre dans un panier, le matin, en entrant dans la classe* (Oh Moon-bong). La presse numérique spécialisée⁶⁸⁵ qualifie les Coréens d'*early adopters* (utilisateurs de la première heure, particulièrement réceptifs aux nouvelles technologies), mais c'est peut-être dans un sens générationnel qu'il faut prendre cette affirmation. Certes, les premiers utilisateurs de smartphone sont bien les actifs (8,4 % des utilisateurs seraient même considérés comme addicts⁶⁸⁶), mais les vrais *early adopters* sont les enfants élevés dans ce nouvel environnement de la connectivité permanente. Quand nous questionnons Ahn Sung-hoon, le responsable de la recherche au KERIS, l'agence chargée de l'expérimentation du manuel digital, sur le coût d'un équipement généralisé en tablettes numériques des enfants d'âge scolaire en 2014, celui-ci nous répond que ce coût n'existe pas et que ce seront les familles qui équiperont les enfants - seuls les enfants des milieux

685 Jennifer Rousse-Marquet, Téléphonie mobile en Corée du Sud : marché et usages, *Ina Global, La revue des industries créatives et des médias*, 18 avril 2012.

www.inaglobal.fr/telecoms/article/telephonie-mobile-en-coree-du-sud-marche-et-usages#intertitre-5

686 *The Dangers of Smartphone Addiction* [Korea Today] , Korea's global TV Arirang, 24 mai 2012 - www.youtube.com/watch?v=qcy-aTcNveA&feature=player_detailpage

défavorisés seront aidés par l'État. Nous voyons apparaître une contradiction entre l'éducation à la maîtrise de l'objet, ses fonctions propres, l'équipement égalitaire des enfants et l'ultra-compétition scolaire. Comment l'enseignant pourra-t-il combiner tous ces paramètres sans modifier de fond en comble une pédagogie par ailleurs considérée comme particulièrement rigide ? Il semble que la question de l'addiction, renseignée par les médias de masse⁶⁸⁷ voire par le législateur, rejoint celle du fétichisme. Il y a dans les conditions concrètes du passage à l'e-learning des vides programmatiques et une impression d'improvisation qui contrastent avec le sentiment que *cela ne va pas changer l'éducation en Corée*.⁶⁸⁸ Dans une auto-référence formidable de la croyance au progrès et la science, c'est finalement par des courbes d'audition, des images oculaires et cérébrales d'utilisateurs excessifs, que sont médiatisés les risques de l'addiction au smartphone dans le sujet de Korea Today⁶⁸⁹ - [document 163](#).



Document 163 : l'addiction au portable, une perspective scientifique

Ce sujet de 7 mn 41 commence par un bêtisier (chutes, mauvaises rencontres), puis montre des situations collectives (rendez-vous, réunions, transports), enfin, plusieurs médecins spécialistes s'expriment dans un cadre académique avec une abondante imagerie médicale : c'est la science qui valide le danger de l'addiction, plutôt que le sens social. Nous voyons aussi symboliquement la cartographie de l'activité cérébrale être modifiée par le nouveau régime de la connectivité.

(Extrait de *The Dangers of Smartphone Addiction [Korea Today]* , Korea's global TV Arirang, 24 mai 2012 / annexe électronique ou www.youtube.com/watch?v=qcy-aTcNveA&feature=player_detailpage)

687 *Ibid.*

688 Park Hong-so, entretien, juillet 2012.

689 *Ibid.*

Il y a dans cette imprégnation de la société et du corps même par l'objet smartphone, les conditions d'un marché en croissance spectaculaire avec ses limites techniques (la saturation des réseaux et leur nécessaire croissance exponentielle), mais aussi les conditions d'un changement de civilisation réel : il s'agit du développement d'une vie sociale organisée en réseaux à distance, dotée d'identités numériques pour chacun de ses membres et contrôlées par des dispositifs numériques interconnectés, la société ubiquitaire. Ce changement de civilisation est organisé stratégiquement et industriellement. Mais il présente des éléments d'improvisation et de négociation substantiels pour tous les acteurs.

L'action de l'État et des grandes firmes

Celle-ci a été la moins facile à approcher : une bibliographie composite et parfois baroque⁶⁹⁰, des récits d'acteurs contradictoires et des interlocuteurs de haut niveau non accessibles et non disponibles. Ceci étant dit, la place essentielle occupée par l'État coréen dans le déploiement d'une stratégie volontariste et autoritaire depuis les années quatre-vingt-dix ne fait aucun doute. *Selon un rapport de la Banque mondiale de 2006, sur la période courant de 1993 à 2002, le fond de soutien à l'informatisation avait cumulé une valeur totale de 7,8 milliards de dollars. Les acteurs rencontrés expliquent que ce fond, d'abord principalement utilisé pour contribuer aux efforts de R&D du secteur et promouvoir le déploiement des réseaux, l'émergence de nouveaux services, s'est également ouvert depuis à la promotion des contenus et des services. À l'origine, l'ensemble de ces politiques publiques ont été formalisées au travers d'une loi d'août 1995, révisée depuis : la loi cadre pour le développement de l'informatisation de la nation. Cette loi s'inscrit dans l'ensemble des lois-cadres (Libraries Act, Culture and Arts Promotion Act, Publishing Industry Promotion Act, etc) qui accompagne l'action développementaliste de l'État coréen moderne. Le manuel électronique s'inscrit donc dans une stratégie de long terme de l'État. Il y a bien continuité et approfondissement avec des outils, comme KEPA (1992), KERIS (1998), déploiement du très haut débit, fin des années 90, KCC (2008). En ce qui concerne les usages grand public, l'impulsion prépondérante est venue des pouvoirs publics dans le cadre de leur stratégie de sortie de la crise financière asiatique de 1997. Une priorité (encore plus) forte a alors été donnée à l'économie de la connaissance et aux TIC. Le développement des jeux en ligne [à la place des consoles de jeu qui n'ont jamais été autorisées en Corée] a aussi joué un rôle d'accélérateur. La KCC, Korea Communications Commission, est un des bras armés de cette orientation stratégique. C'est à la fois un régulateur puissant des télécommunications et de l'audiovisuel et un responsable de la mise en œuvre de la politique industrielle tant des infrastructures que des services.[...] Actuellement, l'ensemble de ces politiques publiques sont adoptées au plus haut niveau de l'État par le « Conseil des stratégies de l'informatisation ». Il n'y a donc pas de mystère à voir le marché scolaire et le marché global être saisis par un projet de numérisation.*

Les conditions techniques et commerciales imposées par l'État coréen sont décisives pour obtenir à la fois une forte initiative des entreprises, et notamment

690 Les nombreuses revues spécialisées en ligne, les bureaux d'étude produisent une quantité de données, dont l'apparence scientifique cache une très grande hétérogénéité.

des plus grosses et des plus concentrées, des tarifs d'accès bon marché⁶⁹¹ mais pourvus de conditions de durée strictes, bref une stabilité et une rentabilité du secteur approprié par un petit nombre de très grandes firmes⁶⁹² permettant de combiner un très haut niveau d'infrastructures et de revenus dans un pays aux très fortes densités. Dans ce processus capitaliste fortement régulé, nous observons la recherche d'une maximisation des effets à tous les niveaux d'action, du consommateur séduit à l'État-nation exportateur. La recherche de l'excellence numérique, à tout moment, soit sous la forme de l'aiguillon extérieur (un aiguillon américain le plus souvent, *Amazon*, *Apple*, *Google*, judiciaire cette année), soit sous la forme du complexe e-exportateur, la question de l'internationalisation affecte tout le processus, ici, dans nos exemples, la vente de téléphonie, de réseaux, de tablettes, de *cloud computing*, mais aussi de l'ingénierie industrielle, financière, managériale et pédagogique. En 2010, cette industrie avec 11 % du PNB et 33 % des exportations dégageait un excédent commercial de 51,4 milliards €⁶⁹³. L'empreinte confucianiste, si elle ne protège nullement la société coréenne des affaires de malversation et de corruption, dont la presse nationale se fait l'écho à longueur de colonnes, est sensible dans l'espace public : peu de délinquance de rue ou d'incivilités. Les espaces publics sont peu dégradés et le contrôle formel est allégé par une conformité plus grande des usagers. Cet état d'esprit joue certainement un rôle dans la facilitation d'un certain nombre d'usages numériques et de fonctionnalités, qui profitent d'une moindre délinquance ordinaire.

KERIS est une de ces agences publiques qui portent la stratégie numérique de l'État coréen et un espace d'expérimentation avec 63 écoles partenaires dans toute la Corée. Ahn Sung-hoon, son responsable de la recherche différencie bien le « manuel digital » et le « manuel électronique ». *Pour les e-books, l'idée est venue des cartables trop lourds des écoliers. Nous avons mis les contenus des manuels dans un CD. C'est gratuit pour le collège et le lycée.* Le manuel digital a été lancé par le département *SMART Education* (pour *Self-directed Motivated Adaptive Resource enriched Technology-embedded Education*) de l'agence en 2008. Les matières du primaire et du collège sont maintenant accessibles sur le site de l'agence⁶⁹⁴ et Ahn Sung-hoon revendique un total de sept millions d'abonnés. Le livre digital dépasse les capacités du livre papier et du e-book avec des fonctionnalités nouvelles (graphiques, simulations, 3-D, etc, consultables en classe et à domicile) et une utilisation de bande passante plutôt que de mémoire utilisateur : toutes les applications existantes (smartphone, iPad, Galaxy, etc) sont concernées. Un autre site⁶⁹⁵ de KERIS propose des captations de cours dans les écoles pilotes (depuis 2007) qui testent certains manuels. En tant qu'observateur étranger, nous voyons d'abord une situation de classe très normée de cours dialogué avec usage illustratif (certes élaboré) de l'outil numérique, mais certainement pas une révolution pédagogique.

Des acteurs de contenus modérément enthousiastes

691 « Le marché coréen est caractérisé par des abonnements haut et très haut débit résidentiels bon marché. [...] Tous les opérateurs proposent des tarifs préférentiels – avec 15 à 20% de remise - lorsque les consommateurs acceptent des durées d'engagement conséquentes. » - Arcep, opus cité, page 15.

692 « Dans le haut et très débit, l'opérateur historique KT détient un peu plus de 40% de part de marché, SK Broadband 24%, LGU+ 15% et les câblo-opérateurs 18%. Dans le mobile, la hiérarchie est inversée : SK détient 51% de part de marché, KT 31% et LGU+ 18% » - Arcep, opus cité, page 17.

693 Arcep, opus cité.

694 www.edunet4u.net/intro.do

695 www.dtbook.kr

Le syndicat enseignant KTU, les associations disciplinaires rencontrées (enseignants d'histoire, enseignants de coréen), l'association pour la promotion de la pédagogie Freinet tiennent des positions que nous pourrions qualifier de réalistes critiques. Côté syndical, on note d'abord que *c'est bien avancé* : les grands manuels ont leurs sites en ligne, les associations disciplinaires aussi, des enseignants expérimentateurs tiennent des blogs pour leurs élèves et leurs collègues, des établissements passent des contrats avec des sites web éducatifs privés. Hwang Hyun-soo et Oh Moon-bong, les deux enseignants du KTU signalent les équipements (salles d'ordinateurs), les recherches en ligne (en classe ou demandées aux élèves), l'initiation des enfants aux sites pédagogiques, un renouvellement du cours magistral, mais nous disent en même temps : *pas de changement bouleversant et la machine ne peut pas remplacer l'humain*. Les responsables de l'Association des professeurs de coréen ont aussi un avis balancé. D'un côté, ils voient que dans certains domaines, grâce à l'internet, le travail des enfants est bien meilleur, notamment dans la préparation des exposés (ici, on utilise le moteur de recherche *Naver* plutôt que *Google* ou Wikipédia), ils les encouragent en ce sens et l'enthousiasme n'est pas loin. *On lit plus qu'avant, mais sur de nouveaux supports*. Mais d'un autre côté, disent-ils, le numérique semble empêcher le travail en groupe et il y a aussi un problème de mise en œuvre, car tous les enfants doivent avoir un dispositif numérique. Lee Sung-ho, le président de l'Association des professeurs d'histoire (qui développe son propre site collaboratif) confirme la question de l'accès de tous les enfants à ce nouveau média. C'est le premier et le seul interlocuteur à utiliser l'équivalent coréen de ce que nous appelons la « fracture numérique », c'est-à-dire l'accès socialement inégalitaire aux nouvelles technologies, provoquant un renforcement des inégalités scolaires (à l'échelle de l'élève, à l'échelle de l'établissement). On se souvient néanmoins que Kim Jung-kyu, l'un des responsables de la *Korean Open University Press* (formation adultes) avait pointé les difficultés des étudiants des milieux populaires avec le média numérique et leur propre questionnement sur la crainte du piratage, l'*open access* et la gratuité.

Du côté de la pédagogie Freinet, on semble d'abord s'intéresser aux situations d'interaction humaine et le numérique reste un outil d'apprentissage parmi d'autres. Kim Saehee ne voit pas là le nouvel outil structurant d'une pédagogie progressiste, telle qu'avait pu l'être, par exemple, l'imprimerie dans le dispositif initial de Célestin Freinet. Et quand Ryu Je-hun, professeur de géographie à la *Korea National University of Education* et formateur de futurs enseignants, nous fait l'éloge de deux technologies révolutionnaires de la globalisation, deux inventions scalaires, le courrier électronique et la conversation à distance (skype), c'est pour dénier, ensuite, au e-book le statut d'un véritable objet pour l'étude. *Trop inconfortable, trop superficiel. Avec cela, les gens pensent moins ... C'est bon pour le plaisir, mais pas pour le travail intellectuel*. Nous comprenons alors que tous ces interlocuteurs ne voient pas le numérique comme un outil stratégique dans leur projet scolaire, mais comme un outil ordinaire présentant des qualités et des risques spécifiques (isolement, inégalités, superficialité). Ils semblent donner le ton d'une profession réservée face à la mutation. Tous nous affirment n'avoir été et n'être aucunement consultés par le gouvernement sur les programmes du manuel électronique et de la *smart-education*. Ce qui est à la fois étonnant du point de vue de la régulation du système (génération d'un risque d'échec) et significatif de l'état d'esprit du mandat de

l'actuel président, Lee Myung-bak, adepte du passage en force. Notre surprise vient que ces professionnels de l'éducation tiennent cette position réservée malgré une exposition personnelle et collective au numérique, exceptionnelle et pionnière à l'échelle du monde – et, pour plusieurs d'entre eux, ont fait usage de leurs outils pendant nos entretiens.

Les éditeurs sont-ils plus enthousiastes ? Rien n'est moins sûr. Lee Jae-won de la petite maison *Nan Jang* (SHS engagées à forte traduction entrante) nous dit que *le e-book, c'est bien, mais pour les livres techniques et la distraction ; nos lecteurs préfèrent les livres papier, car, précise-t-il, pour lire nos livres, il faut souligner, écrire dessus ! Nos lecteurs sont très actifs dans le numérique, mais ils sont conservateurs pour le livre.* Toutefois, quand des éditions sont épuisées, le e-book lui paraît une très bonne solution. Très âgés, Lee Seun-gu et Kwak Song-man, les deux directeurs de *Kyohak-sa*, l'éditeur historique du manuel scolaire d'État⁶⁹⁶, révèlent pourtant un grand intérêt pour la question numérique. Ils nous montrent un rapport japonais⁶⁹⁷ sur le manuel électronique en Corée, à Singapour, en France et en Grande-Bretagne et nous parlent des expérimentations de KERIS. Mais malgré leur proximité historique avec l'État coréen et leur intérêt apparent, ils sont les plus affirmatifs dans leur position de « retardateurs volontaires ». *Il faut ralentir le projet, disent-ils, étudier les effets sur les habitudes d'apprentissage des enfants, car tout va changer, et, en fait, on ne sait rien de ce qui va arriver. On joue avec le feu.* Et quant à l'archéologie des formes numériques, ils précisent que l'idée (arrêtée depuis) de fournir des pdf aux enseignants avec le manuel papier, *c'était une idée du Ministère, [eux-mêmes savaient] que cela ne marcherait pas.* Les deux vieux messieurs semblent s'amuser des reculades du Ministère de l'Éducation : *la première fois qu'ils nous en ont parlé, c'était zéro papier le plus vite possible, et quand on a commencé à protester, c'est devenu combiner e-book et papier.*

Woong Jin et Chunjae, les deux grands éditeurs scolaires (et leurs lucratifs instituts et cours privés) ont aussi leur archéologie du numérique : pdf, bien sûr, mais aussi CD, médias tous deux arrêtés en 2012. Moon Gi-bok et Park Jung-kwa, les deux chefs de département de *Chunjae Publishing* expliquent qu'ils ont produit, dès juin 2011, deux livres électroniques pour la tablette *Galaxy Tab* de Samsung (concurrente de l'iPad, de format plus petit), qui sont en fait des cours en ligne accessibles via la tablette (choix du *cloud computing* : les données sont stockées sur des serveurs et téléchargées à la demande par les utilisateurs). Ce positionnement avant-gardiste ne les met pas à l'abri de l'inquiétude. Les cadres de *Chunjae* voient en effet le modèle économique se transformer complètement : *dans le e-manuel, on ne peut plus vendre tout par petits bouts – manuels, exercices, corrigés – tout doit être « là », vendu à un prix de gros, un prix resserré. Les marges vont s'en ressentir, alors même que la recherche et développement rend le e-book bien plus onéreux qu'un manuel papier.* Nous avons vu à *Borim Press* la déception de l'éditrice jeunesse avec son *Run Toto* électronique. Une vingtaine d'exemplaires vendus qui ne couvrent rien des frais de production et conduisent à différer l'extension numérique de nouveaux albums. Enfin, Ko Hung-sik, le secrétaire général de KOPUS (l'association d'éditeurs alternative à KPA) expose une approche plus pragmatique. Il fait d'abord observer que *le marché est tout petit et qu'il n'y a eu aucun best-seller. Un e-book à 10 000 exemplaires, c'est un best-seller ! Et la plupart des titres étrangers ont été et sont*

696 Depuis 1951, aujourd'hui en perte de vitesse avec la mutation du marché du manuel scolaire.

697 Ils ont respectivement 70 et 80 ans et ont été éduqués et formés avec des livres japonais.

toujours achetés sans contrat numérique. Presque 30 % de la production annuelle qui se voit privée d'une édition électronique potentielle. Tout est à renégocier. Il constate le pilotage par la technique, le marché va grandir à cause de la forte vente des tablettes, c'est inéluctable, et dit qu'il faut s'y préparer. D'ailleurs, certains de ses adhérents sont à l'initiative de KPC. Le statut de l'auteur doit être protégé, ajoute-t-il pour finir, et dans les nouveaux contrats que KOPUS préconise, si l'auteur touche 1 € dans un livre papier à 10 €, il touchera toujours 1 € sur un e-book à 6 €.

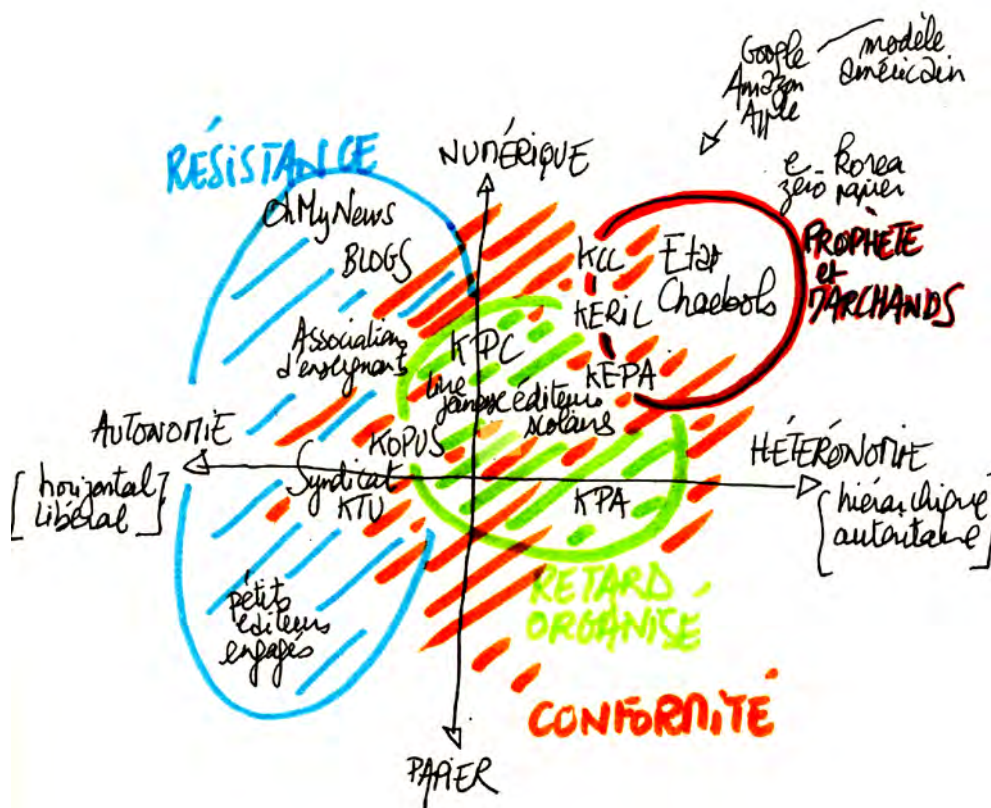
Nous observons chez les acteurs des contenus une variété de positions, des plus indifférentes aux plus pragmatiques, des « retardateurs » aux « résistants ». Elles témoignent non d'un rejet du média numérique, mais d'interrogations concrètes sur les usages, les objectifs, les modèles économiques qui font partie d'un processus de négociation et d'arrangement. En février 2012, le Ministère de la Culture a réalisé une étude sur le e-book vu par les éditeurs auprès des éditeurs (*L'édition et le numérique en Corée du Sud*, 2 500 questionnaires envoyés, 500 questionnaires complétés totalement ou partiellement). Les répondants sont à 77 % de maisons d'édition commerciales, à 74,6 % des maisons non cotées en bourse (18,5 % sont cotées) et à 83,5 % de création postérieure à 1990. Il s'agit d'un échantillon qui couvre une partie importante de l'édition professionnelle composées de PME⁶⁹⁸. Dans l'échantillon, seuls 70 maisons d'édition ont au moins un e-book au catalogue, dont 24 en ont plus de cinquante. Mais à l'intérieur de cette offre déjà limitée, les formats sont eux-mêmes très hétérogènes (notamment 42,9 % de pdf). Les éditeurs expliquent leurs réticences en ordonnant les propositions de l'enquête : pas assez de lectorat, pas de normes, pas de sécurité, perturbation des prix, qualité insuffisante, éditeurs sans relation avec le e-book, éditeurs non équipés, problème des livres traduits. L'évolution de la politique gouvernementale est particulièrement mal jugée par les éditeurs : seuls 1,6 % des répondants en ont une bonne opinion.

Négociation et régulation du passage par les acteurs des contenus

Quand nous rencontrons une dernière fois Park Hang-soo, le chercheur coréen dit au chercheur français que 2012 est vraiment l'année du démarrage. *Les grandes maisons vont commencer à numériser leur fond, le prix unique du e-book est en place depuis le 28 juillet, l'équipement de la population est suffisant, le marché va démarrer.* Nous arriverions un peu tôt. Pourtant notre hypothèse initiale se fondait déjà sur des données techniques réelles. C'est donc ce décalage temporel entre un démarrage annoncé comme imminent et les conditions techniques de l'existence du livre électronique qui nous semble ici intéressant à observer. Il s'est passé quelque chose dans ce décalage, dans une durée et dans des espaces – document 164. Nous disons que s'est mesuré à cet endroit l'écart entre la prophétie et le terrain, nourri notamment d'échecs et d'improvisations. Là se sont développées des opinions professionnelles et les pratiques attenantes. Devant l'État prophète et l'activisme encadré des marchands, il y a bien un grand espace de la conformité consumériste, où tout un chacun, selon ses moyens et son opinion, s'est équipé et a développé ses propres usages numériques. Mais ce processus vertical descendant, de l'État vers les deux niveaux du marché (firmes concentrées et consommateurs individualisés), ne dit qu'une part du processus. Deux ensembles

698 Données Ministère de la Culture

d'acteurs ont eu un comportement singulier. Un groupe fondé plutôt sur des positions professionnelles consensuelles (éditeurs et enseignants) a organisé volontairement son retard. Un autre groupe plus militant, tout en occupant ou parce qu'il occupe de manière plus marquée des positions de type numérique (réseaux sociaux, blogs, e-books engagés, *citizen-journalism*), serait dans une position plus résistante, mais aussi plus hétérogène dans son rapport philosophique au nouveau média.



Document 164 : le e-book, une prophétie retardée par les acteurs
[F. Barbe, 2012)

Selon Park Hang-soo, les raisons de ce retard sont multiples, mais il ne parle pas de résistances. Il observe d'abord que la position du gouvernement, pas assez ferme ou pas assez construite, a fortement varié. En l'absence de ligne claire, les éditeurs sont restés eux-mêmes dans une certaine confusion, nous en avons lu le désaveu dans l'enquête du Ministère de la Culture. D'autres acteurs, pourtant essentiels, n'ont pas été consultés. De plus, le projet a certainement avancé au rythme de l'innovation de la technologie coréenne (Samsung, LG pour les services aux consommateurs ; SKT pour les serveurs) : la Corée était en retard sur les liseuses et le *cloud computing*. L'ouverture du marché national à la concurrence étrangère (américaine) a été conçue comme une forme d'émulation, porteuse de modèles à accommoder (Amazon, Google, Apple), une accélération. Enfin, conclut Park Hang-soo, la plupart des acteurs du e-book ne viennent pas du livre, mais de la haute-technologie : il y a un problème culturel. Que d'obstacles ! *Enfin, le marché va grandir avec les enfants qui vont prescrire les achats à leurs*

parents. Nous voyons alors ici une convergence entre la stratégie du *e-learning* et celle du *e-book* grand public. Une grande part du changement va se réaliser par un portage générationnel. Demandée (et bientôt produite) par la génération montante éduquée en ce sens, l'offre de contenus va s'étoffer et constituer le second marché de l'édition coréenne. C'est du moins la lecture que nous faisons aujourd'hui. Dans ce contexte, le zéro papier nous paraît très loin du réel. Le livre papier (le support papier) ne va pas disparaître en Corée du Sud. Peut-être les usages seront-ils différents, les tirages, le nombre de titres, les objets scolaires. Peut-être, le livre papier sera-t-il aussi requalifié. Le texte anticipateur de R. J. Heathorn *Learn with book* écrit en 1962, repris en 2010 par une maison d'édition espagnole dans une version en ligne, donne quelques clefs de cette requalification – [document 165](#). Il en existe d'autres, extérieures à l'objet, et portées par les acteurs. L'enquête a montré que la Corée n'en est pas dépourvue.

Bonjour,

Laissez-moi vous présenter un nouveau dispositif bio-optique d'enregistrement des connaissances répondant au nom commercial de : BOOK.

BOOK est une révolution technologique sans précédent, sans câbles, sans circuits électriques, ni batteries et sans rien à connecter. Compact et portable, BOOK peut être utilisé n'importe où. Puisqu'il n'a pas besoin de batteries, il n'a pas besoin d'être rechargé. Il est donc disponible à tout instant, et aucune prise de courant n'est nécessaire. BOOK ne plante jamais, BOOK n'a nul besoin d'être réinitialisé. Il suffit de l'ouvrir pour commencer à profiter de ses énormes avantages.

Voici comment il fonctionne : BOOK est constitué de feuilles de papier numérotées consécutivement. Chacune est capable de stocker des milliers de bits d'information. Chaque page est scannée optiquement transmettant l'information directement au cerveau. Un simple geste des doigts nous amène directement à la page suivante. Les pages sont maintenues entre elles par un dispositif de couture encore appelé reliure qui les maintient dans l'ordre correct. Grâce à la technologie du papier opaque, les fabricants peuvent utiliser les deux faces pour resserrer l'information et réduire ainsi les coûts. la plupart des BOOKS intègrent la fonction « table des matières » qui indique la localisation exacte de n'importe quelle information pour la récupérer instantanément. En option, l'accessoire « marque-page » permet d'ouvrir BOOK à l'endroit exact où il a été quitté à la session précédente, même si BOOK a été fermé entre-temps. Les marques-pages s'ajustent aux standards internationaux, de manière à ce qu'un même marque-page s'adapte à des BOOKS de fabricants différents. A l'inverse, plusieurs marque-pages peuvent être utilisés dans le même BOOK si l'utilisateur veut retenir l'emplacement d'informations multiples. Il est également possible d'ajouter des notes personnelles grâce à un outil de programmation ultrasensible, le crayon. Le dispositif « mains-libres » également connu sous le nom de « pupitre » permet un parfait maintien de BOOK pour une lecture pratique sans avoir besoin d'utiliser ses mains. Si vous voulez tournez les pages, un simple recours au doigt est suffisant.

BOOK est un produit respectueux de l'environnement. Il est composé de matériaux 100 % recyclables. Portable, durable, BOOK est perçu comme le précurseur d'une nouvelle forme de divertissement.

Bienvenue dans l'ère qui transformera votre façon de comprendre le monde. Bienvenue à l'expérience BOOK.

Document 165 : la requalification du livre papier

Traduction française de la vidéo *¿Conoces el BOOK?*, juin 2010, projet de la maison d'édition espagnole *Popular libros* (qui vend aussi des e-books), inspiré d'un texte original de R.J. Heathorn *Learn with book* écrit en 1962. Il présente le livre comme une innovation

technologique de pointe, montrant ses avantages par rapport aux médias numériques (www.popularlibros.com/materias/leerestademoda.com-conoces-el-BOOK/540/)
texte original Heathorn
www.ff3300.com/wordpress/input/learn-with-book-r-j-heathorn-1962/)

Trop de travail sur écran ! nous dit la traductrice Choi Mikyung, *le papier me libère des écrans, c'est un renversement*. Il nous semble en effet que la prophétie retardée du e-book – la construction de son retard par les acteurs – s'appuie sur les qualités singulières de l'objet technique et social « livre ». Il ne faut pas confondre les fluctuations du marché (un marché coréen de l'édition qui a été en très forte croissance jusqu'à la crise du FMI (1997-1998), puis à nouveau au milieu des années 2000) et ses errements (excès de publications, imitations, qualité approximative, défaut de formation initiale, pilons, transformations erratiques de la chaîne de distribution) avec les qualités propres du média. L'extraordinaire invasion du paysage quotidien par le téléphone mobile avec internet, mais aussi par les installations techniques qui rendent possible son existence fiable dans les espaces quotidiens, forment un mouvement de grande ampleur, qui affecte la littérature de manière généralisée en captant une part significative du temps de lecture et d'écriture et des modes d'accès à la vie sociale et à l'information. Toutefois, l'extrême force de ce changement nous paraît aussi une limite : limite par les coûts cognitifs, sanitaires, économiques et écologiques.

Dans cette transformation de la littérature sous la forme du triptyque autoritaire et futuriste « normalisation, internationalisation et numérisation », l'écriture gouvernementale a pris une place remarquable. C'est l'activisme de l'État stratège qui a produit le vocabulaire *konglish* utilisé pour nommer, porter et appliquer les différentes stratégies de développement national. Le maintien d'une échelle d'écriture et d'action nationale (au sens où la Corée du Sud est devenu un État-nation d'un type particulier dans les années soixante) très marquée dans une stratégie d'internationalisation elle-même très marquée n'est un paradoxe qu'en apparence. Peut-être, comme le disent plusieurs interlocuteurs et notamment des expatriés, *la Corée veut se mondialiser sans s'ouvrir*. Peut-être son système interne (l'ultra-compétition scolaire fondatrice des places ultérieures) correspond-il assez bien à l'état actuel de la mondialisation. Il y a dans le processus que nous avons décrit un modelage national de la société par son élite fortement internationalisée. Cette capacité à modeler s'appuie sur une histoire politique particulière, dont les effets demeurent tout en se réduisant. Les mutations relevées par Alain Delissen dans la cartographie vont dans le même sens. L'échelle régionale est également très sensible. *Il n'est pas neutre, par exemple, qu'une terminologie nouvelle ait fait florès en Corée depuis quelque temps. Car l'émergence et la diffusion rapide du terme « Tongbuga » (Asie du Nord-est), encore assez vague et assez neutre, fait mieux que simplement fournir le contrepoint attendu à la mieux connue « Asie du Sud-est » ; fait mieux aussi que laisser espérer la naissance de quelque future Anean (Association of North East Asian Nations) par pur embrayage sémantique. [...] l'expression « Tongbuga » ou Asie du Nord-Est séduit en Corée de ce qu'une construction cartographique revue et corrigée installe désormais la péninsule au cœur névralgique de ce nouveau système-monde, avec Séoul à l'ombilic parfait d'un rectangle imaginaire ayant Pékin, Vladivostok, Tokyo et Shanghai pour coins-satellites...*⁶⁹⁹

699 Alain Delissen, Carrefour historique, carrefours historiographiques : les nouveaux passés de la Corée du Sud, Matériaux pour l'histoire de notre temps, 2007/4 N° 88, page 23.

L'internationalisation de l'entité sud-coréenne, normalisée, numérisée et exportatrice, mais toujours fortement nationale et à l'intérieur même de son devenir gérontocentré, lui-même déjà en cours de normalisation⁷⁰⁰, est bien pensée aux différentes échelles.

700 « La Corée fait pour l'instant partie des pays développés dans lesquels la part de personnes âgées de plus de 60 ans est encore faible. Ce ne sera plus le cas en 2030. 31,1% de la population devrait alors avoir plus de 60 ans. La Corée va donc devoir faire face à une croissance très rapide de sa population âgée. Jusqu'à présent, une part importante des mesures publiques ont concerné les aspects sociaux et sociétaux du vieillissement. Les premières mesures se sont ainsi essentiellement focalisées sur des aspects de santé et de bien-être, avec, dès 1981, la mise en place d'examen médicaux gratuits et de compléments de pension. Les pouvoirs publics ont également cherché à favoriser l'accès des seniors à l'emploi et à encourager la formation continue. Par ailleurs, la Corée du Sud a réalisé une réforme du système de santé de longue durée afin de favoriser le maintien à domicile et la bonne santé des personnes âgées. Elle a réformé le système des retraites pour accroître le revenu des seniors. Elle a également amélioré l'insertion des personnes âgées dans la vie active en favorisant le retour à l'emploi ou la poursuite d'une activité. Face au vieillissement accéléré de sa population, la Corée du Sud a pris en compte, dès les années 1990, les défis du vieillissement dans des Plans Stratégiques pour l'innovation. [...] Les biotechnologies, l'ingénierie biomédicale, les TIC ou encore la robotique ont ainsi fait partie des axes jugés stratégiques. [...] À partir de 2005, le pays s'est véritablement mobilisé en mettant sur pied des nouvelles politiques avec le *Senior Friendly Industry Promotion Program*. Annoncé en septembre 2005, doté d'un budget de 142 Ms €, ce programme se déroule à travers trois phases : préparation pour l'industrialisation, activation du marché, expansion vers le marché international. »
Pascale Hébel (dir), 2010, *Étude de l'impact du vieillissement de la population sur l'offre et la demande de biens et de services de consommation*, Crédoc.
www.industrie.gouv.fr/portail/chiffres/seniors-rapport-juin2010.pdf

Synthèse de la quatrième partie

« La normalisation de la littérature sud-coréenne »

Dans cette quatrième partie, nous avons constaté combien notre hypothèse initiale d'une « révolution numérique » faisant sans autre forme de procès « révolution de la littérature » était non opérante en Corée du Sud.

C'est une transformation d'ensemble de la société coréenne que nous lisons en géographe.

La littérature sud-coréenne semble contrôlée, affectée par un processus de normalisation d'échelle nationale à la fois capitaliste, consumériste et autoritaire : la marque même du développement coréen, du côté de l'État et des grandes firmes. Il y aurait donc une normalité apparente au devenir actuel de la littérature sud-coréenne, celle d'un devenir national fondé sur un modèle ultra-compétitif interne et externe, un devenir instrumental contrôlée par une élite nationale formée à l'étranger.

Toutefois, nous avons, en début de chapitre, documenté ce qui nous a paru la puissance singulière de l'écriture dans la culture coréenne, à travers le *hangul* et une double sensibilité nationale, nationaliste et sociale, mais également une porosité culturelle visible dans le fort taux de traductions entrantes et une ambiance postcoloniale qu'on oublie trop souvent. Il y aurait une spécificité du pôle littéraire, comparé à ceux du logement, de l'environnement, de la musique, de l'éducation et même de la cuisine. Les acteurs y auraient plus de ressources qu'ailleurs pour accommoder la normalisation, dans la mesure où ils sont les producteurs d'une partie du discours national et des représentations de la société, et qu'ils connaissent bien le monde extérieur.

Changer le dedans par le dehors, échelles

La normalisation sud-coréenne valorise la dimension exportatrice et profitable de toute chose. En développant cette dimension, elle agit autant à l'extérieur de la Corée qu'à l'intérieur : exporter consiste à se rendre exportable sur le marché. Il y a là un jeu de feedback scalaire particulièrement intéressant. C'est en faisant de la littérature coréenne une marchandise exportable sur le marché mondial qu'on la transforme à l'échelle nationale en une marchandise profitable, au détriment de son capital spécifique.

Le système éducatif, pour des raisons assez semblables, produit de puissants effets de normalisation sur la jeunesse sud-coréenne. La compétition scolaire organisée sur deux plans, national (la hiérarchie des universités) et international (l'élite est formée à l'étranger) a des effets locaux spectaculaires : l'expérience anthropologique quotidienne de l'établissement scolaire public en est profondément dégradée. L'investissement de l'enfant et de ses parents est tourné vers l'institut de cours privés. La construction des littératies individuelles est particulièrement affectée à l'adolescence, temps fort du processus de normalisation des individus.

Poussant à l'internationalisation de soi sous le mode du *branding*, la

normalisation comme pression rencontre des résistances, voire les suscite. Pensées ou non comme telles, ces résistances forment une constellation de groupes d'acteurs qui ne sont pas normalisés. Cette constellation est transscalaire. C'est l'expérience du petit book-café au coin de la rue, c'est le best-seller national de l'Association des professeurs d'histoire, c'est le développement d'expériences pédagogiques alternatives dans quatre régions progressistes. C'est aussi le désir d'expatriation, dans sa modalité de fuite de l'expérience coréenne.

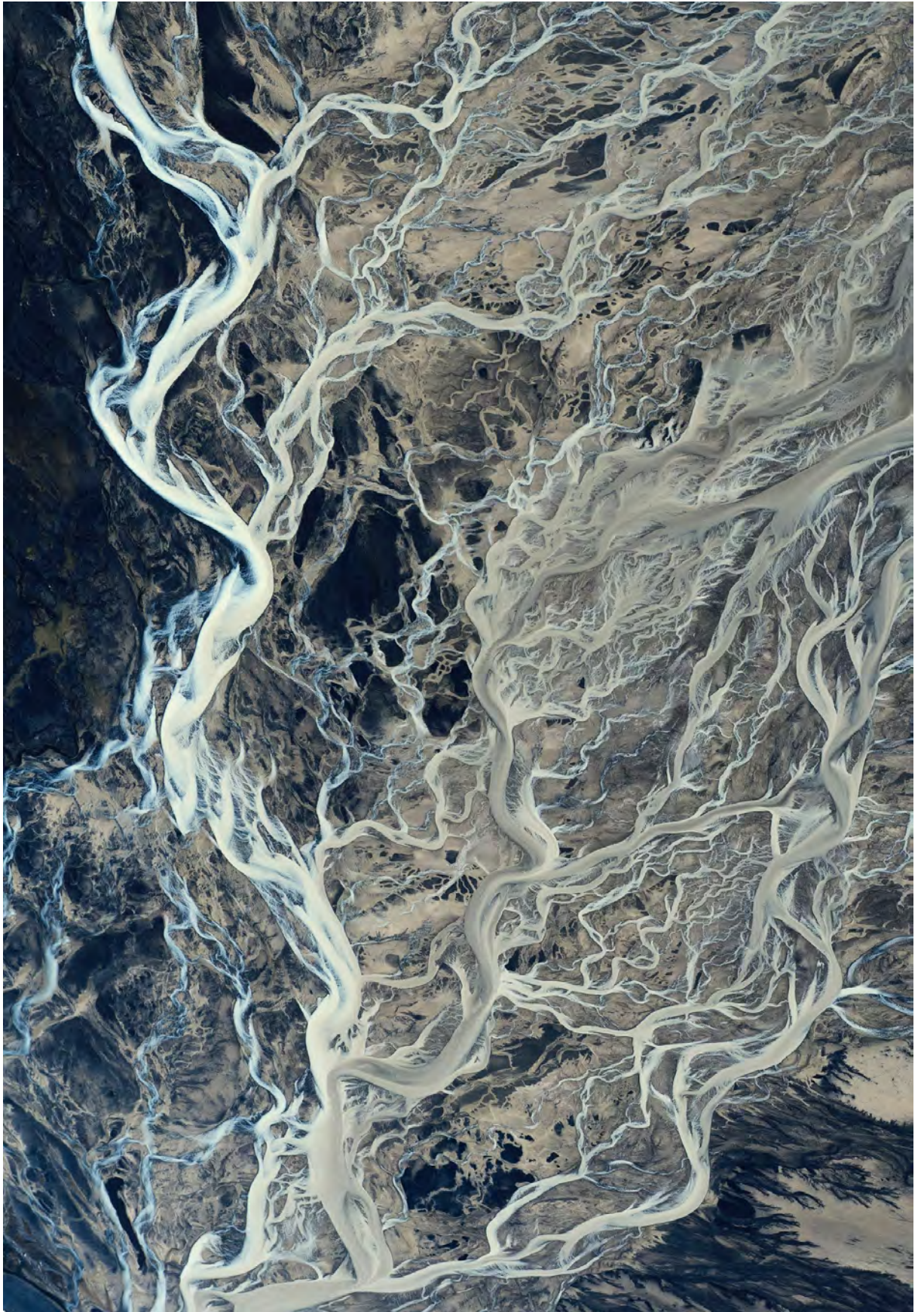
La révolution numérique a bien lieu, mais à l'intérieur de ce dispositif national de normalisation, dont elle apparaît comme un levier, un facilitateur, un accélérateur - malgré les nombreux usages résistants de l'internet.

Média transscalaire, l'internet, au delà de sa faible centralisation, présente un véritable aspect diffus. Les terminaux sont partout et divers. Le fonctionnement corporel et cérébral est affecté. L'intimité est tracée, suivie, rendue disponible ; l'extimité naît. L'exceptionnalité de l'impregnation numérique vient de la politique incitative de l'État et des firmes, mais aussi de l'être-ensemble coréen qui semble résonner avec les fonctionnalités réticulaires du média : visibilité, contrôle social, disponibilité. Paradoxalement, l'effet-retard observé dans la littérature sous l'action de retardateurs conscients de leurs actes signifierait que le livre et l'écriture, la littérature plus généralement, sont des pôles d'équilibre à la normalisation par la concurrence, la marchandise et la connectivité numérique généralisée.

L'échelle nationale en Corée du Sud nous semble être le « lieu » d'une concurrence identitaire pour le contrôle de la vie des gens aux autres échelles. Si la Corée devient un produit d'exportation, si elle se réduit réellement à *Branding Korea*, l'ensemble des parcours et des territoires coréens aux échelles infra et supra-nationales seront requalifiés : ils seront normalisés. Une partie de la société coréenne ré-invente elle aussi une identité nationale sud-coréenne fondée sur plus de diversité et moins de concurrence. Son action se manifeste d'abord aux échelles infra et supra-nationales et se nationalise. Ce sont donc deux mouvements opposés que nous croyons voir. D'un côté, un contrôle national qui diffuse vers les autres niveaux d'action, nous le nommons hétéronomie. De l'autre côté, l'action décentralisée d'acteurs disparates qui informe la société à l'échelle nationale d'une autre identité coréenne possible. Nous nommons cela l'autonomie.

Entre ces deux mouvements opposés, des rencontres sont possibles, le mouvement des bibliothèques le montre, mais le conflit est également certain. Malgré l'aporie nord-coréenne aux effets pernicioseux sur l'expérience sud-coréenne, la politique existe en Corée du Sud. La littérature en est un enjeu palpable : dans l'éducation, dans la politique culturelle, dans le devenir numérique de la vie quotidienne et des habitants.

La position de la Corée du Sud dans l'espace régional et mondial se développe à l'intérieur de cette négociation conflictuelle entre deux expériences de l'identité nationale sud-coréenne, dans une ambiance à la fois endogène et post-coloniale.



Sommaire

Conclusion | 471

Kouma magni kouma baliya magni | 471

Égo-littératie | 473

Un système complexe spatialisé à forte richesse scalaire | 474

Marchés, politiques publiques et résistance des acteurs, le jeu d'échelles | 476

Le genre dans la bibliothèque ou la littératie comme élément de l'échelle féminine | 478

Internet ou l'échelle deux point zéro | 481

Grandeur et misère de l'échelle nationale ou le jeu multi-niveaux | 483

Darwinisme et justice spatiale | 488

Littératie-monde et réflexivité | 489

Document 166 : paysage islandais vu du ciel

Andre Ermolaev, photographie de couverture non coupée, autorisation septembre 2012, notice au dos de la page de titre.

Conclusion

Littératie-monde et justice spatiale : un jeu d'acteurs, un jeu d'échelles

Nous avons fixé deux objectifs à cette recherche en géographie et aménagement.

*Kouma magni kouma baliya magni*⁷⁰⁰

Le premier était de nature épistémologique et heuristique : faire entrer et émerger deux objets imbriqués, la bibliothèque mondiale et la littératie, dans le champ de la géographie française. Les faire exister davantage, car d'autres géographes avaient déjà attaqué ces objets par d'autres voies, mais surtout les faire advenir pleinement, c'est-à-dire les faire reconnaître comme des objets de recherche valides et légitimes. Un travail en reconnaissance. Construit sur le mode de l'inventaire à la manière des *New Literacy Studies*, mais aussi sur celui de l'élargissement, du transfert depuis d'autres disciplines et d'autres expériences scientifiques, cet objectif nous a enrichi et fait aussi découvrir combien les outils et les catégories de la géographie étaient eux-mêmes mobilisés par d'autres que les géographes. De cet import-export entre disciplines, nous retenons que la géographie ne doit pas négliger cette sorte d'objets, en particulier lorsqu'ils présentent autant de richesse et d'intérêt. Non seulement tous nos concepts et outils semblent opératoires dans la bibliothèque mondiale et en littératie, mais la méthodologie fondée sur la présence aux acteurs, qui n'est pas toujours la plus valorisée en géographie, nous a ramené constamment à la centralité de l'action humaine, individuelle et collective, aux stratégies des habitants dans des systèmes socio-spatiaux emboîtés et enchevêtrés. Dans l'ordre du lexique, nous proposons deux définitions brèves de nos deux objets

a) *La bibliothèque mondiale est le système spatialisé complexe de tous les textes disponibles dans le monde. Aujourd'hui saisie par la révolution numérique et le multimédia, la bibliothèque mondiale, pourtant construite à partir d'une figure ordinaire, la bibliothèque de livres, est devenue un objet tendanciellement incontrôlable au lecteur*⁷⁰¹. *Le document y est le nouveau nom du texte. Une définition en extension de la bibliothèque mondiale paraît impossible en raison de l'ancienneté, du renouvellement et de la diversité infinie, à notre échelle, de ses documents.*

b) *la littératie, terme de la culture socio-politique, puis scientifique, anglo-saxonne, a été francisée au Québec en 2002. Par transfert et élargissement pour la géographie, la littératie désigne l'ensemble des usages individuels ou collectifs et des politiques publiques de lecture-écriture. Ensemble d'actes et de vécus souvent naturalisés par les acteurs, la littératie est contrôlée par les règles sociales, politiques et culturelles, souvent contradictoires et d'échelles multiples,*

700 Ne pas parler est aussi dangereux que parler (proverbe bambara).

Merci au chercheur et à la chercheuse qui ont relu cette dernière partie.

701 Voir aussi Peter Sloterdijk, Plagiat universitaire, le pacte de non-lecture, *Le Monde* du 30 janvier 2012.

de son territoire, règles qu'elle contrôle elle-même en produisant de puissants effets de changement social et spatial.

a+b) *La bibliothèque mondiale et la littérature sont deux objets en co-évolution. Ils contribuent tous deux au politique. En ce sens, l'objet scolaire, facteur important de contrôle des deux objets, ne présente pas de neutralité, ni dans son existence, ni dans sa modalité. L'incarnation complexe des deux objets (bibliothèque embarquée, capacités, mais aussi désir de lecture-écriture) dans chaque acteur renforce le sentiment de leur très grande politisation. D'autant plus que l'évolution de la mondialisation, tant économique que culturelle, affiche la valeur culturelle et la valeur de la connaissance. Cette nouvelle économie s'appuie sur des outils et des compétences qui procèdent de la bibliothèque mondiale et de la littérature. Il y a dedans nos objets de quoi la faire et la défaire.*

Notre second objectif, compte tenu de l'amplitude géographique et de la plasticité formelle de nos objets, était de travailler la question scalaire dans ce moment historique qu'on nomme aujourd'hui *mondialisation*⁷⁰². Notre hypothèse de recherche était la suivante : *l'échelle nationale structurante de la lecture-écriture depuis l'époque moderne, tant dans la bibliothèque mondiale que dans la littérature, est-elle en crise ? Si oui, quelles échelles alternatives sont à l'œuvre, du local au mondial ? Le terme de glocalisation est-il opératoire sur nos objets ? Ou s'agit-il d'autre chose ?* Nous avons essayé de nous tenir à l'écart de tout géographisme, en particulier dans le domaine des échelles. L'échelle ou le niveau scalaire ne sont pas des acteurs, peut-être des actants, en tous cas des états d'organisation pensés par les acteurs. Pour agir, ceux-ci les intègrent sous les deux formes physique et idéelle et ils se les révèlent à eux-mêmes à mesure qu'ils les produisent. Les postures instrumentales ne sont pas les moindres. L'échelle est une marque, un label, un pousse-au-jour, une névrose. C'est l'objet de cette conclusion que de revenir sur notre enquête et la validation de notre hypothèse. Le choix de la recherche-action comme contexte méthodologique des enquêtes de terrain nous a permis de développer un important travail d'entretien. *Or, l'entretien n'est pas une méthode si facile. Elle est peu enseignée en tant que telle dans les cursus de géographie, largement étrangère à la géographie classique alors même que l'entretien est probablement une des méthodes de base des sciences sociales, au moins depuis Weber*⁷⁰³. La relation entre échelles et acteurs nous paraît importante et nous avons essayé de la saisir dans les différents terrains (bibliothèque embarquée, Aran, Nobel, acteurs de la littérature malienne et coréenne, acteurs de la filière du livre en région). Au terme de cette recherche, nous voyons les acteurs comme des nœuds d'échelles, au sens où leur capital spatial présente une très forte composante scalaire. Nous voyons les échelles dans ou à travers les acteurs, plutôt que dans l'espace ou pour elles-mêmes.

La participation et le statut des « informateurs⁷⁰⁴ » dans la recherche ont évolué en cours de recherche. « Interviewés », « interlocuteurs », « partenaires » ou encore « collègues » et « voisins » avec lesquels se nouent parfois des complicités, ont posé sans cesse la question de la vérité, celle du sujet, mais aussi celle des données institutionnelles – enfin, celle du chercheur, questionné à son tour en tant qu'acteur. Nous avons construit peu à peu des gestes méthodologiques visant à densifier l'échange, au travers notamment de restitutions sous forme de

702 Même s'il s'agit de la troisième du nom.

703 ESO, 2006, Atelier « Acteurs », Peut-on parler d'un tournant actoriel ? Synthèse collective.

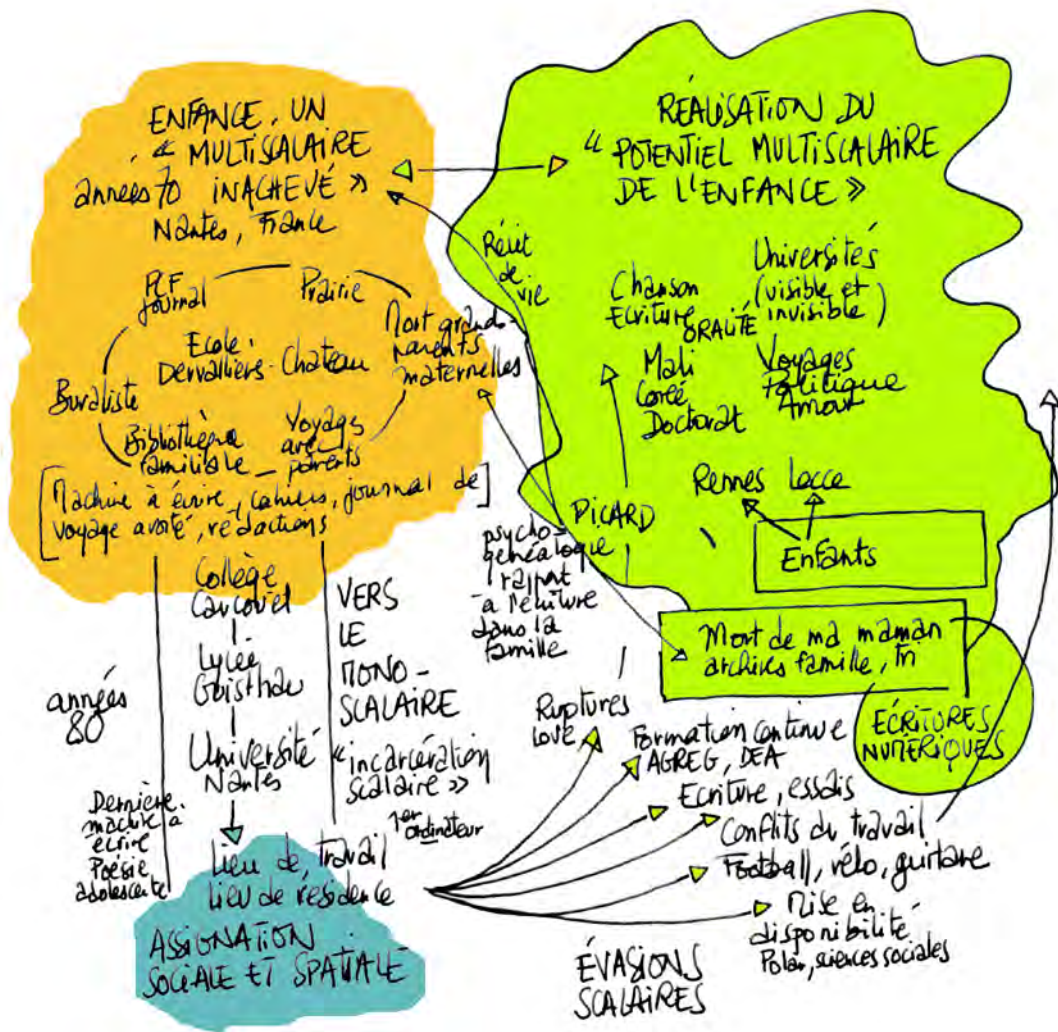
http://eso.cnrs.fr/TELECHARGEMENTS/revue/ESO_27/3atelier_acteurs.pdf

704 Les substantifs qui suivent peuvent être mis au féminin.

retour critique, collectif et individuel. Chercher une géographie comme science sociale touchant à l'universel passe par une forme d'acceptation de l'altérité, son incorporation habitante et quotidienne, un dépouillement et une ouverture de soi, mais aussi par la ré-invention sur place des catégories de l'universel. C'est à ce jeu avec les acteurs rencontrés que nous nous sommes adonnés. Il dépasse de beaucoup la durée préconisée d'une thèse.

Égo-littératie

À provoquer le dévoilement chez l'autre, « on » réfléchit à l'exposition et à l'extimité, ce désir de s'exposer. « On » prend des précautions pour ceux et celles qui ont accepté de participer à la recherche. « On » protège la vie privée. « On » s'expose aussi au protocole qu'on a soi-même mis en œuvre. Le document 167 est une tentative de montrer un parcours de vie en littératie. L'acteur est ici le chercheur (qui a néanmoins privilégié la recherche-action). La négociation entre littératie et capital spatial est mise en évidence. De ce point de vue, le chercheur n'est pas un acteur ordinaire, il fait partie du monde de l'art dont il s'occupe.



Document 167 : égo-littératie
(F. Barbe, 2012)

Ce récit de vie graphique⁷⁰⁵ signale quelques soubassements aux positions du chercheur. La place qu'y occupent les écritures numériques rend improbable une posture de dénonciation du nouveau média, qui agit dans sa biographie comme un libérateur scalaire et un multiplicateur de l'agir (voire une compulsion). En même temps, l'ancrage à des éléments peut-être reconstruits, du moins réorganisés, de l'enfance, est lié à l'écriture analogique classique : le journal, le cahier d'écolier, l'imprimé, l'affiche, le tract, le livre, la machine à écrire, mais peu l'oralité et la musique qui sont récupérées ultérieurement. L'existence d'un potentiel multiscaire de l'enfance contraste avec sa non-réalisation dans un tube scalaire d'une quinzaine d'années, qui prend la forme ici de l'accès à la position d'adulte modal à travers un système de formation banal et frappé d'ennui (collège, lycée et université), un processus d'assignation socio-spatiale monoscaire. L'existence d'une histoire psycho-familiale pouvant se dire parfois dans le registre de la littératie permet de poser la question de la répétition et du choix de la posture à chaque génération. Ici, la référence à un grand-père et un grand-oncle écrivant l'un en picard, l'autre en français, l'un communiste, l'autre gaulliste, intimement proches et fâchés, pose nécessairement la question de l'ailleurs.

Un système complexe spatialisé à forte richesse scalaire

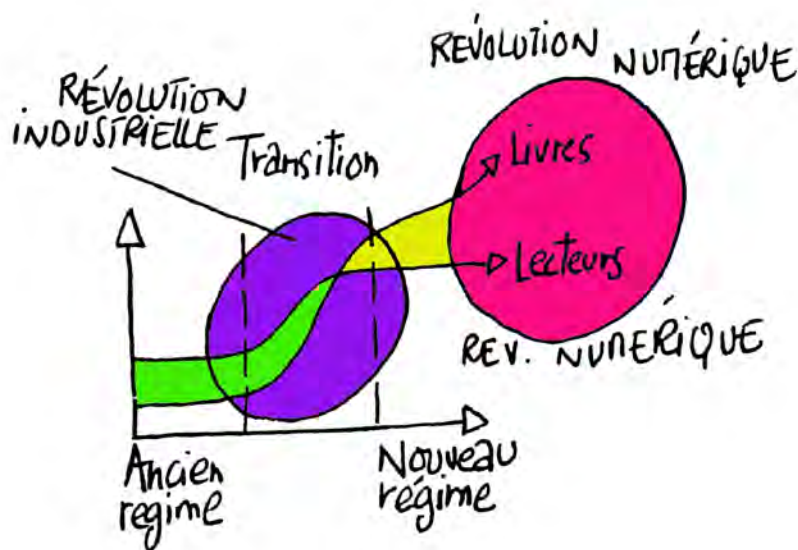
Cet ailleurs, ce peut être cette mondialisation qui intensifie les échanges culturels et voit une partie de la population se déplacer pour voyager ou migrer. Si nous observons de loin la bibliothèque mondiale, nous voyons qu'elle est animée d'un puissant mouvement d'accroissement absolu de sa bibliomasse et de sa bibliodiversité. En la remettant dans ses environnements, nous voyons que c'est sa situation relative qui est la plus intéressante : c'est d'abord la disponibilité locale en livres (textes, documents) qui s'est profondément transformée – document 168. Ce petit modèle vaudrait-il pour le monde ? Est-il spatialisé à toutes les échelles et dans tous les espaces ? En théorie peut-être. Mais alors, il nous faut admettre, qu'à l'échelle mondiale, nous sommes encore dans la période de transition. L'état des inégalités d'accès dans le monde ne permet pas de dire autre chose. Certains espaces développés ont bien atteint la période de nouveau régime de littératie : abondance, voire sur-abondance de la matière disponible, qui s'est profondément diversifiée et qu'on a maintenant du mal à quantifier et même à écouler. C'est le cas français, son oligopole, ses lectrices, ses prix Nobel, son pilon. La Corée du Sud a réalisé la fin de sa transition littératique très rapidement⁷⁰⁶, un bousculement d'une quarantaine d'années facilité par un début de transition long et étayé par divers mouvements endogènes (hangul) et apports exogènes (Japon, Occident), puis par une émergence nationale, volontariste, rapide et mondialisée dans le cadre d'une situation géopolitique dotée d'un fort capital spatial.

À contrario, la plupart des espaces du Sud, petits et moyens, sont dans l'ancien régime de littératie : rareté, voire pénurie de matière, elle-même peu diverse. Ce qui était le Mali avant le Mali a connu l'ancien régime de littératie jusque dans les années soixante, lorsque le nouvel État malien a proclamé son désir d'entrer dans cette transition et a mis en place des politiques de scolarisation et de néo-alphabétisation, ainsi qu'une première filière moderne du livre. La

705 Voir le travail de Barbara Morovich : « document 29 : le parcours de mobilité », page 86.

706 Voir une version de la transition coréenne de la littératie, « document 158 : la transition littératique en Corée, une hypothèse », page 446.

dictature militaire et la politique d'ajustement structurel ont profondément affecté ce projet et ce mouvement de transition vers le nouveau régime de littératie. Nous avons vu chez les acteurs les traces, souvent douloureuses, de cette histoire récente et la souffrance sociale qu'engendre une stagnation qualitative et quantitative de la littératie. Ici, l'approche culturaliste du *Malien qui n'aime pas lire et préfère monnayer les notes de ses enfants plutôt que de l'éduquer* a été confrontée aux faits et déconstruite : les différences culturelles sont des créations sociales et les sociétés africaines ont montré leur grande plasticité (Sindjoun, 2002). Cette forme d'essentialisme culturel n'est pas explicative de la sous-littératie malienne.



Document 168 : la transition de la littératie dans la bibliothèque mondiale

L'axe vertical donne les valeurs du faible au fort

L'axe horizontal est celui du temps.

Deux courbes expriment des ordres de grandeur pour la production de livres (de textes, de documents) et de lecteurs (démographie, alphabétisation)

Deux bulles expriment une période-lieu, l'industrialisation (époque moderne et 19^{ème} siècle) et la digitalisation de la société (depuis les années 1960).

(F. Barbe, 2012)

Le don du livre, qu'il soit sauvage ou raisonné, existe dans le différentiel spatio-temporel de la transition. Le trop-plein d'un espace national développé est envoyé à la fois dans un autre espace national, non développé, mais aussi d'une certaine manière, pourraient dire certains, dans le passé⁷⁰⁷, un moment historique national déjà parcouru par le donateur. Cette représentation illusoire d'un échange simultané entre le présent et le passé nous paraît dangereuse. Non que le modèle de la transition soit faux, mais envisagé seul, il procède à une torsion scalaire du temps et de l'espace qui fait croire que le rattrapage est la donnée principale de la mondialisation dans un espace isomorphe fracturé, c'est-à-dire envisagé comme l'espace mondial du rattrapage : selon ce raisonnement, nous pourrions placer les États-nations un à un sur le grand axe de la transition littératique, chacun parcourant à son rythme et sans autre forme de procès les courbes. Il est une toute autre réalité, c'est celle des emboitements d'échelles et de l'enchevêtrement. Si tant est que ce petit modèle ait un sens, la réalité semble bien plutôt celle des

707 ce qui ôte toute culpabilité d'y envoyer des vieux livres.

négociations touffues et naturalisées entre différents états nationaux de la littérature. Le cas du Mali enfermé dans une concurrence déloyale de type post-impérial montre la nature de la cohabitation de deux états du modèle en l'absence de protection particulière au sein d'une continuité linguistique, même partielle. La Corée du Sud a construit son marché intérieur de la littérature en s'appuyant notamment sur une forte traduction entrante, tout en neutralisant les influences régionales (Chine et Japon) jusqu'à une période récente, dans le cadre d'un modèle de développement nationaliste, autoritaire et oligopolistique. La protection intérieure y a conjugué l'influence extérieure extra-régionale créant un puissant effet multiplicateur.

En définitive, la montée en puissance de la bibliothèque mondiale n'a pas du tout la même allure selon l'échelle d'observation choisie, en raison de la différenciation du système-monde. La raison en est à l'évidence l'état saisissant des inégalités d'accès à la littérature selon les espaces et les sociétés. Bibliothèque et littérature sont deux marqueurs des inégalités dans le monde. La question que nous nous posons est bien la même que celle qui est posée dans les autres formes d'inégalités mondiales et dans la crise actuelle du développement. La mondialisation est-elle le parcours d'un même modèle de développement, ici, celui de la littérature nationale ou de la littérature nationale pour chaque pays du monde, dans un simple décalage temporel ? L'idéal à atteindre est-il le nôtre ? Est-ce vraiment un idéal ? La généralisation de cette littérature à forte bibliomasse est-elle même possible ? La variété des formes culturelles n'autorise-t-elle pas une grande variété des styles de littérature ? Où mettre alors la barre de la sous-littérature ? La physique de la littérature (l'énergie et les matières premières qu'elle consomme dans sa mise en œuvre, du papier à la connectivité généralisée) permet-elle que tous consomment de la littérature au niveau des plus gros consommateurs du système-monde ? Participons-nous avec nos objets de la même impasse globale ? Ces questions dépassent le cadre de notre recherche, mais nous sentons qu'une réflexion devrait être menée sur la durabilité de l'économie de la littérature à l'intérieur de l'inégalité dans le monde. Une fois la croyance littéraire neutralisée, nous voyons l'ordinaire se révéler : un secteur économique banal, quoique doté d'un très fort capital culturel. La courbe d'accroissement de la bibliothèque mondiale ne peut être absolument prévue.

Marchés, politiques publiques et résistance des acteurs, le jeu d'échelles

Autrefois⁷⁰⁸, après Goethe et il n'y a pas si longtemps encore, plus un livre était traduit, plus cela témoignait de sa littérarité, c'est-à-dire ici de son capital littéraire dé-territorialisé. La bibliothèque mondiale pouvait alors être entendue comme l'expression d'une littérature remarquable socialisée par la traduction simultanée ou différée, à une échelle remarquable, l'échelle mondiale en devenir (Coste, 2006 ; Sapiro, 2009). Ce qui était traduit était dénationalisé par la croyance littéraire. La littérature de masse demeurerait un phénomène national pour des raisons qui tenaient à l'état de l'économie de la culture, mais aussi à l'inachèvement de la mondialisation culturelle, c'est-à-dire à la rareté de formes transnationales éloignées du roman national, pourvoyeur des formes les plus

708 Après avoir préalablement réduit la puissance des langues véhiculaires européennes, le latin d'abord, tué par les réformateurs chrétiens et la coalition des États-nations et de leurs intellectuels, puis le français, par les rivalités et les émergences généralisées des littératures nationales modernes.

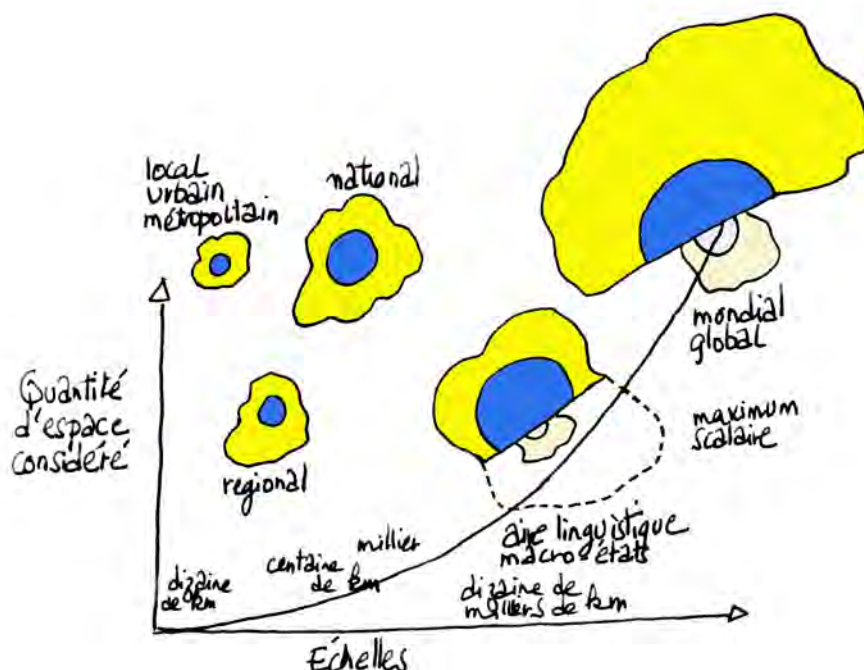
populaires⁷⁰⁹. Il y avait donc un double marché national, fiction littéraire, essai et poésie, marché certain, mais restreint et à tirage ou circulation modeste d'un côté, fiction commerciale, feuilleton, folklore, romance, plus grand marché à tirage et/ou rotation plus rapide de l'autre. La littérature mondiale se construisait par l'agglomération de textes issus de ce premier marché dit littéraire. Ce temps de covariance simple entre mondialisation et littérarité des textes est révolu. Le double marché littéraire et commercial existe maintenant à l'échelle mondiale. La France est présente dans ce double marché mondial dans les deux ordres de l'importation et de l'exportation. La Corée l'était pour les deux marchés dans l'ordre de l'importation, mais seulement dans le marché littéraire pour l'exportation. L'État coréen développe sans fard une action publique pour accéder à l'ordre de l'exportation dans le marché commercial. Nous avons vu comment la troisième *halyu* sous-tend une normalisation de l'édition sud-coréenne pour atteindre rapidement cet objectif d'exportation sur le marché mondial dit commercial. Le Mali est présent dans le double marché mondial dans l'ordre de l'importation, beaucoup dans son segment scolaire, mais surtout dans la langue transcoloniale, ce qui a un effet inhibant sur le secteur éditorial national et produit la migration des auteurs nationaux vers les segments littéraires d'autres marchés éditoriaux. Si nous tentons de représenter ce double marché à différentes échelles, nous nous posons beaucoup de questions et manquons de données pour informer les différents niveaux scalaires – document 169.

Dans notre hypothèse, nous utilisons les territoires pris dans nos trois ensembles français, malien et coréen. Ville de Nantes, ville de Bamako, ville de Séoul, région des Pays de la Loire, pays songhaï, France, Mali, Mali-France, francophonie, Asie orientale, Corée du Sud. Il ne nous semble pas que le double marché ou oligopole à franges soit fractal, c'est-à-dire invariant à toutes les échelles. En effet, l'historicité de chaque territoire, de chaque marché inscrit dans un territoire n'est pas du tout la même. Les marchés nationaux ont pour les plus anciens quelques siècles, le double marché mondial a quelques dizaines d'années. Mais le marché malien a aussi quelques dizaines d'années. L'effet de taille agrège des espaces de plus en plus divers. Nous croyons que l'invariance théorique du marché éditorial ne peut être réalisée à cause d'une série d'effets. Et principalement⁷¹⁰, celui de l'inégalité dans le monde qui fait que le travail d'un éditeur malien est en apparence le même que celui d'un éditeur français, mais qu'il est réalisé tout autrement, faute d'un marché national constitué et d'une filière professionnelle complète. Comment dire alors que l'organisation ne varie pas en changeant d'échelle si les acteurs agglomérés dans la montée scalaire sont de plus en plus divergents, si nous ne parlons plus de la même chose. Le marché mondial est plus qu'un double marché littéraire et commercial, il est un double marché polarisé, principal, accompagné d'un marché secondaire aux conditions d'exercice totalement différentes : en mettant dans cet espace secondaire les pays les moins avancés, l'ensemble des zones troublées, mais aussi certainement quelques secteurs de plusieurs macro-États, nous ne pensons pas beaucoup nous tromper. Si la littérature mondiale dite commerciale naît bien de l'alignement du secteur éditorial sur les autres secteurs économiques dans l'actuelle phase néolibérale de la mondialisation, elle ne concerne pas le monde entier. Ce qui apparaît comme la normalisation de l'exception littéraire, la prise de contrôle d'un marché par des

709 Nous avons vu comment le gouvernement entendait régler le problème.

710 Mais aussi de l'interférence linguistique dans le marché mondial : présence de grandes langues véhiculaires, dont la principale, l'anglo-américain, a un taux très faible de traductions entrantes, provoquant un effet autarcique de l'aire linguistique anglo-américaine.

grands groupes transnationaux du secteur culturel⁷¹¹, suppose un marché.



Document 169 : hypothèses de scalarité pour le double marché éditorial

Le double marché ici pourrait être remplacé par le concept d'oligopole à franges. **En bleu, l'oligopole des gros éditeurs qui contrôlent le cœur de marché, en jaune les franges des petits et moyens éditeurs.** Contrastes de densité, de rentabilité, d'esthétique, de marchés. Le dégradé de chaque couleur indique une rupture dans les conditions d'exercice du métier d'éditeur.

(F. Barbe, 2012)

Dans notre hypothèse, il nous semble que l'action publique (Ville, Région, État, Organisme international) vise principalement à franchir les échelles, quelque soit le type de littérature. Passer des segments de son marché à une échelle supérieure. Les cas français et sud-coréen l'expriment parfaitement. La Rentrée littéraire malienne l'exprime localement à Bamako, mais sans moyens, sans politiques publiques adossées, sans action consistante de l'État malien. Le festival Étonnants voyageurs développe une action de dénationalisation du premier marché dit littéraire et d'une mise en réseau mondiale. On voit la variété des situations et des postures.

Le genre dans la bibliothèque ou la littératie comme élément de l'échelle féminine

Notre pratique professionnelle de la littératie à Nantes, dans la région des Pays de la Loire et en France nous a habitué à une ambiance sinon très féminisée, du moins le plus souvent paritaire. Un grand nombre de positions de création, de formation, de prescription ou de décision sont occupés par des femmes. Les

⁷¹¹ Le faible taux de profit du premier marché dit littéraire (3 à 5 %) est remplacé par des exigences à 12 ou 15 %. La croyance littéraire est remplacé par le taux de profit.

réunions d'acteurs de la filière à la Région ou à la Ville sont généralement au moins paritaires. Des ateliers d'écriture sont parfois exclusivement féminins. De nombreux segments éducatifs fonctionnent avec pas ou très peu d'hommes. Le masculin ou plutôt la figure de son absence peut même, à certains moments, se constituer sinon en problème, du moins en question⁷¹². Cela n'empêche pas que l'écrivain (l'Écrivain) ou l'éditeur (l'Éditeur), mais aussi le rappeur (le Rappeur) constituent des archétypes masculins, peut-être parce qu'ils concentrent tous trois, chacun à leur façon, une forme de pouvoir particulièrement remarquable auquel d'autres métiers ou occupations ne peuvent prétendre. Nous les avons aussi rencontrés. Mais l'écriture, l'oralité et l'édition féminines⁷¹³ connaissent un grand essor, en région, comme en France.

Au Mali, nous avons constaté l'extrême masculinisation des personnels éducatifs, des professions d'éditeur, de journaliste, de bibliothécaire, de libraire, etc. Fondée sur un accès inégal à la scolarisation, sur un double régime juridique traditionnel et étatique patriarcal, sur une culture locale fortement sexuée, cette « réserve » féminine nous semble être le principal ressort qui rend possible un développement rapide de la littérature malienne. En effet, nous avons observé de nombreux signes d'une féminisation en cours dans différents espaces sociaux : néo-alphabétisation des femmes au village songhaï, équilibrage rapide des inscrits dans le réseau national de bibliothèques publiques pour la population en âge scolaire, reconnaissance des meilleures performances scolaires et linguistiques des filles lors de la Caravane du Livre dans deux lycées bamakois, rencontre de jeunes femmes engagées dans des parcours scolaires audacieux⁷¹⁴, découverte de positions entrepreneuriales inscrites dans une ascension sociale sur plusieurs générations (une libraire formelle de Bamako), nouvelle génération d'auteures maliennes peut-être peu lues, mais connues et enseignées, présence active et pertinente des jeunes étudiantes en archives-documentation lors de nos ateliers en 2011 et 2012, réduction progressive de l'écart de scolarisation entre sexes. S'il y a bien un mouvement de réforme musulmane au Mali, dont certaines composantes poussent à des régressions dans la dynamique d'égalité des sexes, cela nous semble contredit ou plutôt transformé par ce mouvement de féminisation de la littérature.

En Corée du Sud, nous avons vu une situation patriarcale de type confucéen profondément transformée par l'émergence démocratique et socio-économique. Nous avons remis ce bouleversement dans le temps long et la formation même de l'État-nation coréen moderne, avec le développement de l'imprimerie, puis du hangul, l'écriture nationale permettant l'émancipation populaire et féminine et, au vingtième siècle, l'aliénation créatrice de la période coloniale japonaise. Si l'acteur littéraire coréen modal reste un homme, nous avons réalisé de nombreux entretiens avec des actrices⁷¹⁵ présentant une forte autonomie et, parfois, un haut degré de responsabilité. Plusieurs interlocuteurs masculins nous ont même affirmé que la sur-féminisation (constaté visuellement lors de nos visites chez les éditeurs) était devenue un problème : métier de femme, l'édition sous-payée ses salariés, excluant les hommes ayant des ambitions financières. *Un métier de loser*. Si les

712 Notamment autour des représentations de l'autorité et du maternage.

713 Au sens de « conduites par des femmes ».

714 Parfois contre l'avis de la famille : *je veux devenir médecin / Ce n'est pas un métier pour toi, tu seras infirmière / Non, je serais médecin* (entretien formel) ou expatriation pour stages et études (Canada, France).

715 Le terme peu fréquent dans notre discipline apparaît pourtant nécessaire à la construction sociale et spatiale de la différence des sexes.

auteurs les plus connus, par exemple les candidats sud-coréens au prix Nobel de littérature, sont tous des hommes, nous avons vu avec Gong Ji-young, militante féministe et romancière best-sellerisée et exportée ou Cho Eun Young, auteure et illustratrice récompensée dans les festivals européens de livre jeunesse, des parcours féminins scalairement remarquables. Nous aurions même en Corée une sur-féminisation de la littérature⁷¹⁶, parce que les conditions économiques des métiers de la littérature seraient moins acceptables par les hommes, parce que les concours littéraires, voie d'accès par la nouvelle⁷¹⁷ au métier de romancier, seraient aujourd'hui trustés par les femmes, elles-mêmes plus facilement autorisées par leurs familles à se lancer dans cette forme de diversification.

Nous faisons l'hypothèse qu'il existe une échelle relative du genre, c'est-à-dire que, dans chaque société, la littérature est un des éléments de détermination de l'espace de vie féminin, physiquement et idéellement. Il n'y a pas simple analogie entre la place des femmes dans la société et leur place dans la littérature, il y a corrélation, parce que la littérature n'est pas une caisse enregistreuse des états du genre, mais un ensemble d'actes et de représentations performatifs. Remis dans une perspective globale, comme dans une perspective nationale, l'avancée dans la transition littéraire se réalise et se matérialise par une inversion des participations des deux sexes. Domaine réservé du masculin, sauf exceptions remarquables, la littérature devient équilibrée, puis peut-être dominée par le féminin, au cours de la transition de la littérature. La littérature permet de rapprocher l'échelle féminine de l'échelle masculine et contribue donc à désexuer le capital spatial. Cela rejoint notre perception des échelles incorporées dans les acteurs et de leur perception généralisée et non réduite aux acteurs du pouvoir.

Une des critiques les plus immédiates, et de laquelle il faut se prémunir, considère qu'une analyse des jeux d'acteurs consiste d'abord en une analyse des jeux de pouvoirs. La possibilité d'un acteur de se dresser contre des métaphénomènes, de conduire une stratégie dans une certaine autonomie, de poursuivre des buts et des visées qui lui sont propres, de garantir son intérêt malgré le milieu dans lequel il évolue... n'est pas une possibilité offerte seulement aux puissants. Les travaux nombreux et récents sur l'individualisation de la société, sur la prédominance de la classe moyenne qui se définit justement elle-même comme sans pouvoir mais dans le jeu, sur la montée en puissance de représentations de soi de plus en plus individuelles, rappellent qu'il ne faut pas nécessairement être « membre » d'une institution ayant compétence à agir pour agir. Pour agir, il faut seulement « se mettre en action ». Cependant, il n'est pas non plus inutile de reconnaître que l'analyse des acteurs relève souvent de l'analyse des positions de pouvoir tenues par certains acteurs. Mais cela n'enferme pas la posture actorielle dans une perspective élitiste. Car le principe qui dote l'acteur de pouvoir n'est pas un principe institutionnel. « Toute forme d'expression (...) destinée à changer quelque chose » peut se définir comme action [...]. Certes, être dans une institution du pouvoir aide indubitablement à avoir du pouvoir. Mais, en tant qu'acteur, créer les conditions d'exercice de son pouvoir (organisation, groupement, association, scène d'énonciation, médias...) est également une manière habituellement efficace de se doter de capacités à agir⁷¹⁸.

716 Choi Mikiung (entretien formel).

717 La nouvelle en Corée vient de la période coloniale et y a le même statut reconnu qu'au Japon.

718 ESO, 2006, Atelier « Acteurs », Peut-on parler d'un tournant actoriel ? Synthèse collective, opus cité.

Internet ou l'échelle deux point zéro

L'internet agit sur le chercheur comme un libérateur scalaire. C'est aussi un fil à la patte qui le retient tant que la connectivité persiste. Il a permis l'accès à une partie de la bibliographie de cette recherche dont certains éléments, comme le *Rapport [établi en 1984] par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture pour donner son avis au Gouvernement du Mali sur le bien-fondé de la création d'une Université au Mali*, n'auraient pu être trouvés aux conditions du chercheur⁷¹⁹. L'internet met en relation les Maliens de l'extérieur et les Maliens de l'intérieur, dans deux registres de connectivité incomparables. Il rend disponible la presse malienne qui l'est si peu dans la physique ordinaire. L'internet permet de consulter cette recherche depuis n'importe quel point d'entrée dans le réseau et nous permet de recevoir une information sur les postes offerts dans les universités françaises ou étrangères. Il nous permet de demander une autorisation de citation pour l'image de couverture à un photographe russe⁷²⁰, qui répond dans l'heure, en français, à notre message en anglais. Mais il est aussi l'outil de liaison des éditeurs d'une petite maison nantaise. Il est un mode d'échange entre un père et son fils, séparé par la distance, comme celui d'un groupe de footballeurs qui habitent tous dans un rayon de dix kilomètres et jouent ensemble chaque semaine depuis des années. Peut-être, pour des raisons obscures, les points d'entrée du chercheur sur le réseau sont-ils surveillés. De fait, ils le sont par des dispositifs automatiques de captation et des traitement des données de consultation qui transforment chaque connexion en une matière première pour un centre de profit distant. Si la dystopie borgésienne doit être réalisée quelque part, c'est bien ici. La bibliothèque mondiale numérique, parce qu'elle est interactive, animée de mouvements browniens, de marées aux rythmes complexes et d'une transgression aux effets inconnus, se confond en réalité avec l'internet.

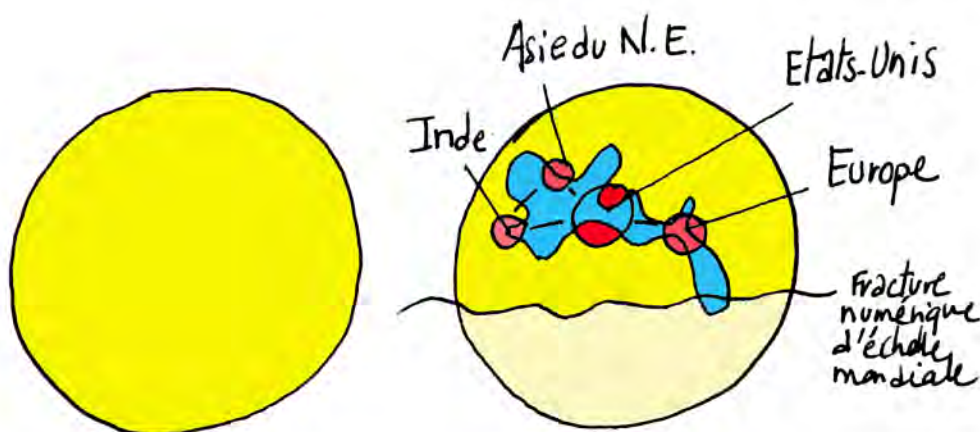
Nous avons vu dans chacun de nos terrains combien le nouveau média global se présentait aujourd'hui de manière diffuse, c'est-à-dire ordinaire, et faisait l'objet d'une naturalisation accélérée par les acteurs qui renforçait son acceptabilité sociale et autorisait la faiblesse des contrôles, notamment à l'échelle nationale. En tant qu'utilisateurs courant après la prochaine technologie, nous ne voyons déjà plus la jeunesse du média, tant ses effets s'imposent et sont efficaces dans le réel. Le potentiel d'oubli est énorme et malgré son immense pouvoir d'archivage, l'internet nous paraît affecter l'échelle temporelle et favoriser l'immédiateté et les courtes temporalités. L'analyse de l'échelle spatiale montre deux effets contradictoires. Le caractère ubiquitaire du média permet d'abord d'affirmer que l'internet possède bien un effet de libération scalaire qui joue à toutes les échelles et en théorie pour tous les entrants⁷²¹. En apparence, il annule les distances et permet tout déplacement scalaire dans un espace virtuel qui en devient isomorphe et affiche l'égalité spatiale des acteurs. Avec la vitesse, l'internet est un autre outil de déclassement de la géographie. Mais ce n'est là que le premier terme du processus. En effet, dans le même temps, l'internet, bien que

719 Le fac-similé numérique d'un document tapé à la machine : « document à diffusion restreinte. Rapport technique RP/1981-1983/1/5.7/03. Paris, 19 avril 1984 » (en annexe électronique) qui trace le débat entre partisans et opposants maliens à la création d'une Université au Mali, débat fondé notamment sur une critique de l'hypertrophie administrative et intellectuelle jouée régulièrement.

720 Andre Ermolaev.

721 Même si l'hypothèse que le gain scalaire est d'autant plus fort que l'on a déjà un fort capital spatial, paraît la plus probable.

décentralisé connaît une autorité centrale⁷²² et des oligopoles eux-mêmes très fortement hiérarchisés au sein de l'économie numérique. Celle-ci est elle-même principalement localisée dans les pays riches. Ces oligopoles majoritairement privés, bien que les États commencent à se constituer eux-mêmes en oligopoles, sont des centres de contrôle et de pouvoir (contrôle et traitement des données de connexion par des algorithmes performatifs créant une valeur publicitaire et commerciale). Les plus puissants d'entre eux tendent à se constituer en échelle autonome, en espace indépendant au sein de l'internet, dont ils privatisent un segment à leur profit. La captation et l'enfermement des acteurs dans l'espace privatisé et intégré de la marque est la stratégie principale des entrepreneurs de l'oligopole. Il s'agit d'une forme particulière d'enfermement scalaire. Certains de ces espaces sont transnationaux comme Facebook, d'autres, comme Naver en Corée du Sud, sont nationaux. Ces deux faces montrent la dynamique divergente de l'internet – [document 170](#). Confrontés à la qualité très inégale des matières et à l'hypertextualité fondatrice (les liens), les acteurs (le collégien, l'étudiante, la mère de famille, le retraité, le journaliste, le parlementaire qui écrit un rapport, le chercheur, le commercial, l'éditrice, etc.) reconstituent, à leurs propres échelles, une géographie en propre des données qui les intéressent.



Document 170 : les contradictions scalaires de l'internet

(F. Barbe, 2012)

L'isomorphie que produit un accès ubiquitaire depuis n'importe quel point d'entrée constitue une originalité manifeste, en même temps qu'un mythe. La fracture numérique à toutes les échelles est évacuée. La reconstitution très rapide d'un ordre scalaire hiérarchisé entre nations, entre catégories d'acteurs au sein des

722 « Créée en 1998 au terme de longues négociations menées par le vice-président américain Al Gore avec toutes les parties prenantes [...] l'ICANN est une organisation de droit californien sans but lucratif dont le rôle premier est d'allouer l'espace des adresses de protocole Internet, d'attribuer les identificateurs de protocole (IP), de gérer le système de nom de domaine de premier niveau pour les codes génériques (gTLD) et les codes nationaux (ccTLD), et d'assurer les fonctions de gestion du système de serveurs racines. [...] Sa compétence est mondiale et ses décisions s'imposent de fait aux États, alors même qu'elle est de droit californien, se trouve soumise de ce fait à l'Attorney general (ministre de la Justice) de cet État et relève en dernière instance du département américain du Commerce. Le 30 octobre 2009, l'ICANN vote la fin de l'exclusivité de l'alphabet latin pour la rédaction des noms de domaine Internet. Depuis le 16 novembre 2009, peuvent être enregistrées des adresses web rédigées avec des caractères arabes, chinois, coréens ou japonais. » Wikipédia.

nations et dans l'espace mondial, prend la forme de l'oligopole, avec notamment un avantage comparatif décisif à l'entreprise qui invente le marché (Facebook, Google, Apple). La dynamique d'appropriation de la mondialisation se retrouve dans la privatisation de l'espace virtuel et des données des utilisateurs qui rejoue la privatisation classique de l'espace physique. Cette émergence extraordinaire des grandes compagnies de l'internet, fondée sur une révolution technologique et de nouvelles enclosures évoque le temps des « barons voleurs »⁷²³. La normalisation de l'internet a été extrêmement rapide. Elle se fait d'abord aux échelles propres du marché réglé par l'entreprise, mais aussi par la langue et le niveau de connectivité, ce qui ramène du national dans un processus mondial ou glocal.

Grandeur et misère de l'échelle nationale ou le jeu multi-niveaux

Notre hypothèse principale d'une réorganisation de la lecture-écriture à d'autres échelles que la seule échelle nationale nous a fait porter un regard aigu tant sur deux formes nationales et demi (Mali, Corée du Sud et France en arrière-plan) que sur des terrains autres, d'entrée infra- et supra-nationale. Le seul État national que nous ayons vu en crise est l'État malien. Au contraire, à l'intérieur d'une tradition littéraire et d'une expérience nationale de longue durée, les États français et sud-coréen nous semblent organisateurs principaux de leur littérature à travers un maillage lui-même multiscalair et de puissants dispositifs d'aide publique, à vocation interne (développement culturel, développement économique) ou externe (*soft power*, exportation).

Le jeune État malien, militarisé d'abord par des putschistes françafricains, déflaté ensuite par l'ajustement structurel et enfin évidé par l'esprit de profit individuel qui annule la mystique nationale, n'a pas atteint la scolarisation universelle, ni pu construire un marché national efficient et protégé de la lecture-écriture. Nous en avons vu la diversité des raisons et la problématique linguistique fondamentale, qui en séparant un Mali de l'endroit, urbain, francophone et éduqué et un Mali de l'envers, rural ou rurbain, non-francophone et peu éduqué, provoque l'éclatement latent de la forme nationale malienne. Il y a bien un lien entre la difficulté de l'État-nation malien et celle de sa littérature. Nul État ne peut se fonder durablement sans fonder sa propre littérature. Cette fondation étatique réalisée « à toute allure et sous contraintes » quoique réelle et sensible (Le Mali existe) n'est pas assez efficace ni pour se libérer de la relation franco-malienne post-impériale (Le Mali-France ; la Françafrique), ni pour investir une littérature en langues nationales à l'échelle de la sous-région, pourtant transfrontalière. Pour autant, nous avons vu à la fois les signes manifestes de l'attachement national et la réalité d'acteurs maliens dynamiques de la lecture-écriture. Nous avons même cru voir, à distance, depuis le coup d'État du 22 mars 2012 et la partition du pays, que des acteurs francophones établissaient un fort lien entre intégrité territoriale de la nation et intégrité morale et politique de la société. Il nous semble que c'est l'action publique principalement nationale qui est défaillante et qu'elle en est parfois consciente (décentralisation, création du Vérificateur général, opération vérité sur le DEF, reconnaissance progressive des langues nationales). Il ne s'agit pas ici de rejouer le défaut de naturalisation de la culture étatique universelle en Afrique, mais de parler [*d'un*] *universalisme relatif* ou [*du*] *relativisme tempéré*,

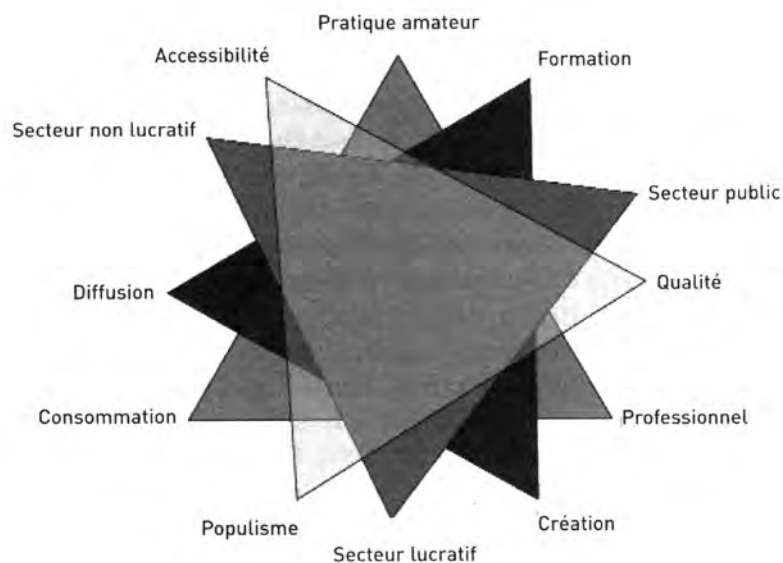
723 Les entrepreneurs étatsuniens qui ont construit, à la fin du 19^{ème} siècle, pendant la période de très forte croissance américaine et en très peu de temps, de très grands empires industriels et commerciaux en utilisant des méthodes déloyales, violentes et illégales.

ou encore suivant la formule de Michael Walser, « [d'un] universalisme de la contiguïté », c'est-à-dire [de] l'universalisme qui intègre les particularismes culturels⁷²⁴. Dans la suite du travail de Luc Sindjoun (*L'État ailleurs, entre noyau dur et case vide*, 2002), nous avons observé, à travers le Festival du Niger à Ségou et la Rentrée littéraire malienne de Bamako, des réussites qui devaient peu à l'action étatique, mais à des acteurs d'un champ ou d'un territoire et s'inscrivaient dans la démocratisation et la décentralisation maliennes. Nous avons également posé la question du transfert possible des réussites du champ musical, pourtant encore faiblement professionnalisé, à celui de la lecture-écriture. Ce questionnement semble valider à nouveau la problématique linguistique. À l'été 2012, la continuation de la vie au village songhaï dans la zone contrôlée par les groupes armés et privée d'administration malienne montre la force du nœud scalaire villageois entre Maliens villageois et natifs expatriés.

Dans toutes ces capacités d'organisation se tient une richesse scalaire que la faible confiance en l'État, jugé peu honnête et peu efficace par la majorité des acteurs rencontrés, compromet. En définitive, la littérature malienne procède bien de politiques multiscalaires et multiacteurs, y compris sous la forme du gouvernement à distance et de l'État faible. Nous avons fait une proposition d'aménagement culturel visant à créer les conditions d'un véritable marché de la lecture-écriture par une action publique nationale, bilatérale et concertée. Nous l'avons faite parce qu'elle engageait la partie française et sa littérature. Nous avons ressenti sur place la notion de provincialisme généré par une francophonie dissymétrique et l'effet de taille du petit pays enclavé, pauvre et peu éduqué. La *faim de livres* en est un des marqueurs, comme la piraterie éditoriale témoigne d'une dynamique positive par défaut. L'intérêt pour la relocalisation de l'éducation en langues nationales, avec ses ratés et ses évitements, sa réalité certaine et son devenir potentiel, montre que la privatisation de l'école n'est pas la seule perspective de la politique éducative malienne. L'école malienne, selon les acteurs eux-mêmes, a aujourd'hui besoin d'une rescolarisation et d'une refondation. En redevenant pleinement son centre et sa propre autorité, l'État malien sûr et honnête peut concerter et coordonner les autres actions de la société malienne, locale ou expatriée, organisées à d'autres échelles que la sienne et produire une gouvernance multi-niveaux pertinente. Montrer que l'on peut utiliser « l'étoile de la politique culturelle » pourtant pensée pour des pays développés permet de visualiser ce scénario – [document 171](#). *La tension que chacun des triangles illustre permet de remettre la politique culturelle à sa place : celle de la poursuite autonome d'objectifs articulés aux enjeux politiques, économiques et sociaux. Les finalités globales (construction d'identité nationale, éducation, développement de l'État-providence, croissance économique et intégration sociale) sont le moteur dominant des tensions entre triangles et à l'intérieur de chacun d'entre eux*⁷²⁵. Au bout de chaque branche de l'étoile, nous pouvons inscrire un élément de notre enquête malienne. Rien ne vient ici invalider la perspective d'une action publique de qualité en matière de lecture-écriture si ce n'est la fragilité du réel et les effets le plus souvent destructeurs du chaos géopolitique.

724 Luc Sindjoun, 2002, *L'Etat ailleurs, entre noyau dur et case vide*, Economica, page 16.

725 Bonet et Négrier, 2008, opus cité, page 194.



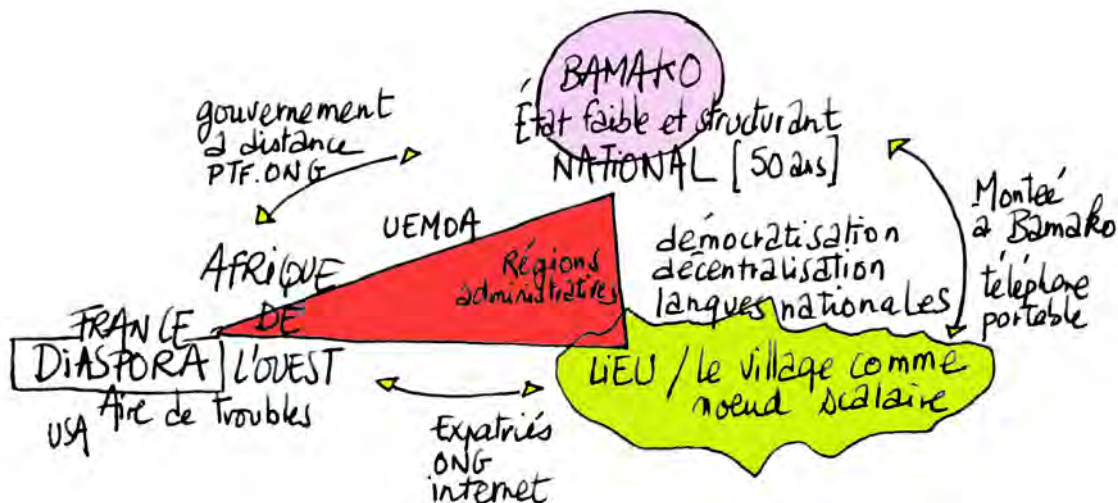
Document 171 : l'étoile de la politique culturelle

(Lluís Bonet et Emmanuel Négrier, 2008, *La fin des cultures nationales, les politiques culturelles à l'épreuve de la diversité*, La Découverte, page 194.)

La politique sud-coréenne de la littérature s'inscrit dans l'activisme de l'État sous tension, planificateur et autoritaire. Engagé dans une double action qui peut paraître parfois contradictoire au tiers extérieur, l'État sud-coréen soutient le livre tout en organisant la dérégulation de son marché. Sa nouvelle stratégie d'exportation du livre coréen sur le marché mondial sous-tend une bifurcation marchande de la littérature elle-même. Il valorise la compétition scolaire, mais en fait payer le coût financier et cognitif aux familles et aux enfants. Il met l'éducation au service du développement de l'économie numérique, alors que les acteurs du système pensent qu'il faut mettre l'économie numérique au service de l'éducation. Alors que la ville est partout le premier responsable de l'offre culturelle, il crée avec Paju Book City une zone industrielle éditoriale à l'extérieur de Séoul, entre un marais et l'autoroute. La figure de l'État compulsif et normalisateur de toute la société, surplomb centralisateur et monoscalaire, appuyé dans la plus grande opacité sur les *chaebols*, l'oligopole sud-coréen, vient de la colonisation japonaise et de l'émergence dictatoriale, soit un continuum quasi-ininterrompu de près de soixante-dix ans de violence politique et sociale, d'une mutation radicale de la société sud-coréenne. Ici, l'échelle nationale serait à son plus haut niveau. Toutefois, nous avons vu que l'opposition à la normalisation était consistante, quoique fragmentée en une constellation des résistances aux échelles multiples, locale, nationale, urbaine, professionnelle. Dans cette constellation, la réforme éducative engagée dans certaines régions progressistes grâce à la décentralisation de la structure éducative publique est un moyen de débloquent le système par une utilisation astucieuse de la subsidiarité. Notre expérience d'un petit conflit environnemental - Dumulmeori, quelques hectares de maraîchage biologique à la confluence des deux rivières Han à trente kilomètres de Séoul - a montré un nœud scalaire local en formation rapide, mélangeant toutes sortes de supporters à toutes échelles, du prêtre catholique voisin au blogueur nord-américain. Nous voyons aussi que la forte traduction entrante permet une diversification culturelle sans compromettre l'autonomie de la littérature nationale,

bien au contraire. Cette sensibilité au métissage culturel dans une société très homogène et au très fort contrôle social nous paraît un puissant garde-fou.

Nous proposons deux « triangles scalaires » pour représenter comment la littératie se produit et s'échange au Mali et en Corée du Sud – documents 172 et 173. Il s'agit de représenter le jeu scalaire des acteurs.

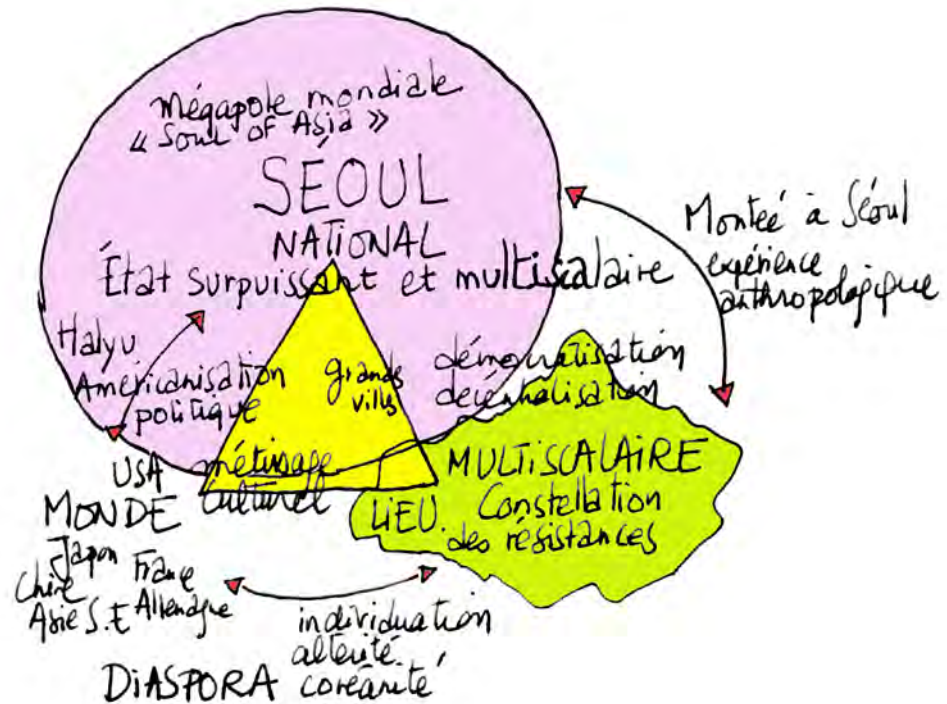


Document 172 : le Mali, diversité et périphérie

(F. Barbe, 2012)

Au Mali, nous observons un jeu scalaire riche, de la capitale jusque dans les villages. La transformation de l'État malien a permis que s'installent, aux côtés de la corruption et de la fiction représentative, des pratiques de prise de parole, d'initiatives locales et de récupération de la langue maternelle. Les échanges longue distance organisent l'investissement et les secours, mais vont plus loin. Nous avons vu comment les expatriés ont découvert le multilinguisme à l'œuvre dans différents pays du monde. Si le Mali existe bien, l'échelle malienne de la vie ne domine pas toutes les autres échelles de vie. En définitive, le Mali souffrirait ici du manque d'un État capable d'organiser une politique culturelle multi-niveaux qui valorise la diversité interne et externe et assure la protection identitaire de la société malienne. Nous avons montré la formation chez nos interlocuteurs francophones, sinon d'un nationalisme, du moins d'un fort sentiment national malien, un sentiment national de la diversité⁷²⁶, historiquement porté par les Biennales. Pour conclure sur cette figure, nous faisons l'hypothèse que le rétrécissement et la déperdition de l'État malien francophone laisse la communauté nationale dépourvue d'instruments de délibération collective et de formation d'une nouvelle participation politique. La crise de l'échelle nationale est visible, mais elle nous paraît pour une grande part importée. Si l'État moderne a été exporté en Afrique, sa crise contemporaine y a été également exportée. C'est dans cet état différencié de la puissance entre les États que se débat la littératie malienne en français – et en langues nationales.

⁷²⁶ Mais nous avons vu aussi, bien plus rarement, des positions que nous pouvons qualifier de racistes.



Document 173 : La Corée du Sud, homogénéité et centralité
(F. Barbe, 2012)

En Corée du Sud, en première analyse, l'échelle nationale doublement incarnée par l'État coréen et la mégapole séoulitaine écrase toutes les autres. L'État surpuissant, incarnée dans sa mégapole mondiale et adepte du zonage généralisé obtient à partir d'une position monoscalaire (où l'État, spatialement, est tout) un effet multiscalaire en organisant la géographie exportatrice coréenne, jusqu'à l'édition. Il contrôle les autres échelles dans son territoire et intègre de manière dynamique, voire agressive, les autres échelles à l'extérieur. Aucune crise de l'État n'est ici visible. L'État dictatorial a certes plié au cours des années quatre-vingt devant les contradictions internes et la force des contestations, les électeurs sud-coréens ont envoyé deux présidents et plusieurs majorités parlementaires progressistes à la tête de l'État, il n'en reste pas moins que l'État qui sait aujourd'hui négocier, demeure autoritaire. Il normalise la société autour de son projet de développement et de reproduction de sa puissance. Ce que nous avons appelé la constellation des résistances se présente comme une entité également multiscalaire, certes très différente, puisque composée de multiples éléments d'échelles différentes. Elle est l'hétérogénéité dans une géographie nationale pensée comme homogène, puis zonée depuis le sommet. Aujourd'hui, c'est la digitalisation de la littérature qui constitue l'actualité de cette confrontation.

Comme au Mali, le métissage culturel est très important. Les littératies malienne et coréenne sont toutes deux de nature postcoloniale, mais les trajets sont divergents. Il est certain que la comparaison renvoie à la puissance organisatrice jusqu'à l'excès de l'État coréen gestionnaire de la nation, quand l'État malien en a été l'accoucheur modeste, il y a cinquante-deux ans.

Darwinisme et justice spatiale

C'est à Aran que nous avons rencontré un darwinisme littéraire en décrivant la spécialisation des genres dans chacune des îles de l'archipel. La figure fait écho aux Galapagos et exemplifie à la fois l'adaptation géographique entre un projet d'écriture et un territoire et la spéciation culturelle à travers l'invention de formes neuves. En 2008, Franco Moretti applique la théorie de l'évolution au roman : multiplication, diversification et épuration des formes romanesques sur place et pendant leur diffusion dans l'espace mondial. L'adaptation et la diversification des formes scolaires en Corée ou au Mali, la sélection des langues opérée pendant la perte de diversité linguistique de la modernité malienne, la concurrence des prix littéraires dans le monde et leur adaptation à des fins de survie ou d'expansion, les stratégies des collectivités régionales, le choix de transformer la littérature coréenne pour l'exporter, la traduction comme élément de diversification et transformation des littératies locales, voilà des exemples où les catégories du darwinisme (spéciation, adaptation, dérive et sélection, montée de la complexité et de la diversité) peuvent aider les sciences sociales. Le cas malien montre une situation où l'avenir linguistique n'est pas écrit. L'approche darwinienne⁷²⁷ n'est pas un fatalisme du laisser-faire. Elle inclut l'action publique et l'interaction de tous les acteurs. Une prospective de type darwinien basée sur l'essai, la plasticité, la difficulté à prévoir conduirait certainement à rejeter toute naturalisation, tout essentialisme, tout forçage, puisque justement le darwinisme est la figure du changement et de l'adaptation. Dans un monde enchevêtré comme le nôtre, un tel état d'esprit nous paraît propice à une forme d'utilité sociale, notamment pour négocier le devenir national de l'être-ensemble.

Dans l'introduction, nous avons ouvert la recherche en montrant les inégalités d'accès à la lecture-écriture dans le monde. Nous achevons notre chemin au même endroit. Nous pouvons imaginer et même observer une grande variété de styles nationaux de littératie, là n'est pas forcément l'inégalité, mais peut-être simplement une singularité culturelle, une variation. L'inégalité dans la littératie se comporte-t-elle comme l'inégalité globale telle que François Bourguignon la décrit (2012) : réduction de l'inégalité au niveau mondial en raison de l'émergence de grands pays du Sud, mais augmentation de l'inégalité à l'intérieur de chacun des pays en raison du nouveau modèle social. Nous voyons bien qu'en Corée et à fortiori au Mali les écarts de réussite scolaire sont maximisés, par la compétition dans le premier cas, par l'éviction préalable dans le second. Le deuxième cas paraît plus inégalitaire car l'accès de base à la lecture-écriture n'est même pas assuré à tous les enfants. En combinant les critères de faisabilité, d'efficacité⁷²⁸ et de justice, la scolarisation primaire nous paraît une norme universelle, un service irrefragable de la puissance publique, un pré-requis du développement. À partir du moment où tous les pays du monde sont entrés dans la bibliothèque mondiale, la maîtrise des compétences de lecture et d'écriture cesse d'être un accessoire pour devenir un standard, mieux un commun. Croyant enfoncer des portes ouvertes avec de tels propos, nous constatons néanmoins que cet objectif, assez simple en apparence, n'est pas atteint dans de nombreux pays du monde. D'un point de vue de la littératie, la tolérance des acteurs décisionnaires nous paraît bien grande.

727 À l'occasion de son congrès de juin 2013, la Fédération canadienne des sciences humaines fait appel à communication pour un atelier intitulé « Autour du darwinisme littéraire ».

www.fabula.org/actualites/autour-du-darwinisme-litteraire_52498.php

728 Voir la double critique d'Ivan Illich (1971, 1973) de l'École : contre-productivité, monopole radical.

Nous voyons dans cette tolérance à l'analphabétisme une bien faible croyance⁷²⁹ dans la valeur de l'écrit, dans la valeur du marché de l'écrit, dans la valeur de l'humain.

Littératie-monde et réflexivité

Ce déni de l'analphabétisme de centaines de millions de personnes (647 millions, dont 2/3 de femmes, Unesco, 2012) à travers le monde est pour nous de même nature que le déni de la librairie par terre ou celui des langues nationales. Il ne nous paraît pas si loin d'une croyance littéraire excessive ou d'une ultra-compétition scolaire toutes deux également performatives limitant, amputant ou rendant douloureuses les littératies individuelles ordinaires. Il y a à ces endroits des égoïsmes de classe, de genre, de métier ou de territoire qui ont empêché jusqu'à ce jour la réalisation pleine et entière d'une littératie universelle, d'une littératie-monde. Dans ce contexte, toute politique de justice spatiale cohérente doit réaliser l'accès universel au monde de l'art de la littératie, qui est l'un des moteurs puissants de l'espérance sociale individuelle et collective et dont l'école est un point d'entrée privilégié. Cet accès doit être concrétisé dans des conditions de normalité qui rendent la participation ordinaire de tous les enfants, garçons et filles, raisonnable. Cela nous fait dire que la forme nationale et que l'action étatique nationale sont les principaux outils disponibles et historiquement avérés pour obtenir un maillage aussi essentiel que celui de l'accès à la lecture-écriture dans un territoire donné. Encore faut-il que la forme scolaire choisie ne soit pas contradictoire au projet scolaire lui-même. Les deux exemples coréen et malien ont montré deux trajectoires différentes. Au sortir de la guerre, les autorités coréennes du Nord comme du Sud ont annulé la japonisation scolaire et plus globalement la japonisation de la littératie coréenne dans une bifurcation spectaculaire de la société, bifurcation couverte d'un grand voile résistancialiste et dont nous percevons seulement aujourd'hui l'intensité intime et nationale. Au Mali, la spéciation transcoloniale entre le français écrit, diffusé par la nouvelle école malienne et les langues nationales orales, langues de la vie ordinaire et de la multitude, est un effet performatif du choix de maintenir le français comme langue d'apprentissage de la lecture-écriture et langue de travail scolaire. Nous avons montré les effets structurellement limitants d'un tel choix et les contre-stratégies d'acteurs nationaux animés d'un fort sentiment national de la diversité.

En définitive, notre recherche a proposé une géographie de différentes littératies à différentes échelles d'entrée, mais elle a aussi tenté de cartographier l'espace d'autonomie des acteurs confrontés à des conditions structurelles elles-mêmes multiscalaires. Dans une approche à forte réflexivité, les questions linguistiques, de genre, d'environnement techno-économique et d'innovation culturelle ont été travaillées : elles ont mis en évidence le dépassement ordinaire et régulier des formes du contrôle social et de l'opposition tradition/modernité et/ou Occident/reste du monde par les acteurs les plus dynamiques de la littératie, dans un tâtonnement de type darwinien. Ce dépassement produit du changement socio-spatial et modifie en permanence le grand système spatialisé de la bibliothèque mondiale et de la littératie-monde, dont la glocalisation a été montrée, mais à l'intérieur d'un jeu multiscalair dont les formes nationales adaptatives restent évidentes et incontestables.

729 À moins qu'elle n'exprime, au contraire, la peur de la potentialité contenue dans ce commun qu'est la littératie.

Annexes

Change	page 491
Bibliographie	page 491
Table des documents	page 501
Table de l'annexe électronique	page 504
Table des matières	page 505

Annexe électronique au dos de la quatrième de couverture

Change

Au 10 septembre 2012, 1 € valait 655 CFA et 1435 ₣, 1000 CFA valaient 2199 ₣ et 1000 ₣ valaient 455 CFA.

Bibliographie

Un inventaire de la presse 2011, une bibliographie de la presse 1995 et une bibliographie malienne francophone jusqu'en 2005 sont disponibles dans l'annexe numérique 7.

ABF, Association des bibliothécaires de France, *Manifeste du 2 mars 2012 : la bibliothèque est une affaire publique*.
www.abf.asso.fr/2/22/247/ABF/manifeste-la-bibliotheque-est-une-affaire-publique

ACTE SEPT, 2005, *Stratégies de création de politiques culturelles, séminaire organisé par « Acte Sept » à Bamako en juillet 2005*, La Ruche à Livres.

ASCOFARÉ Abdoulaye, 1973, *Domestiquer le rêve*, Éditions et imprimeries du Mali.

BARBE Frédéric, 1995, *L'école et la ville, un modèle d'intégration socio-spatiale*, mémoire de DEA, université de Nantes, 97 p.
2002-2003, Ombre et lumières pour onze diables rouges, *Les Cahiers de Corée*, n° 5, p. 451-481 ;
2002-2003, Les erres de Kza Han, entretien, *Les Cahiers de Corée*, n° 5, p. 9-50.
2001, *Made in Korea*, éditions L'Atalante, 154 p.

BARBER Karin (dir), 2006 *Africa's hidden histories : everyday literacy and making the self*, Indiana University Press, 451 p.

BARLEY Nigel, 2001, *Un anthropologue en déroute*, Payot Rivages, 260 p.

BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, Éditions du Seuil, 267 p.

BAUELLE Guy et REGNAULD Hervé, 2004, *Échelles et temporalités en géographie*, Sedes, 174 p.

BAUDELLOT Christian et ESTABLET Roger, 1990, *Le niveau monte*, Le Seuil, 197 p.

BAUDELLOT Christian et CARTIER Marie, 1998, Lire au collège et au lycée, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 123, p. 25-44.

BAYARD Pierre, 2007, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Éditions de Minuit, 198 p.

BAYART Jean-François, 2006, *L'État en Afrique, la politique du ventre*, Librairie Arthème Fayard.

BECKER Howard S., 2004 (1986 version originale américaine), *Écrire les sciences sociales, commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, *Economica*, 179 p.

BERQUE Augustin, 1990, *Médiance, de milieux en paysages*, GIP Reclus, 163 p.

BERTRAND Anne-Marie, 2001, *Les Bibliothèques municipales et leurs publics : pratiques ordinaires de la culture*, BPI /Centre Georges-Pompidou, 283 p.

BLANCHARD-LAVILLE Claudine, 2000, De la co-disciplinarité en sciences de l'éducation, *Revue française de pédagogie*, n° 132, p. 55-66.

BONNEMAISON Joël, 1990, Vivre dans l'île, une approche de l'îlité océanienne, *L'Espace géographique*, 1990, n° 2, p. 119-125.

BÖLL Heinrich, 1969, *Journal irlandais* (RFA, 1957), Le livre de poche.

BONET Lluis et NÉGRIER Emmanuel (dir.), 2008, *La fin des cultures nationales ? Les politiques culturelles à l'épreuve de la diversité*, Éditions La Découverte, 223 p.

BORGES Jorge Luis, 1956 (1944), *Fictions*, Gallimard, 186 p.

BOTHEROYD PF, 1982, The reverend Alexander Hamilton Synge in the Aran islands : a collection of letters, *Cahiers du Centre d'études irlandaises*, 1982, numéro 7, p. 21-29.

BOUISSOU Jean-Marie, 2008, Pourquoi le manga est-il devenu un produit culturel global ?, *Esprit*, juillet 2008, p. 42-54.

BOURDIEU Pierre, 1997, *Méditations pascaliennes*, Le Seuil, 316 p.
1990, Les conditions sociales de la circulation des idées, conférence prononcée le 30 octobre 1989 pour l'inauguration du Frankreich-Zentrum de l'université de Fribourg, *Cahiers d'histoire des littératures romanes*, n° 1-2, p. 1-10.
1979, *La distinction : critique sociale du jugement*, Éditions de Minuit, 672 p.

BOUVIER Nicolas, 1990, *Journal d'Aran et autres lieux* in *Œuvres*, Paris, Gallimard – première parution sous le titre Îlots perdus tout au bout de la brume, magazine *Géo*, numéro 76, 1985.

BRET Bernard et al., 2010, Justice et injustices spatiales, Presses universitaires de Paris Ouest, 320 p.

BROMBERGER Christian, Le stade de football, une carte de la ville en réduction, revue *Mappemonde*, 1989/2

BRUNEAU Damien, 2009, Voyager dans un fauteuil ? les lieux d'Agatha Christie, revue *Mappemonde*, n° 94.

BURNET Mary, 1965, *La bataille de l'alphabétisme*, Unesco, 71 pages.

CARAËS Marie-Haude et MARCHAND-ZANARTU Nicole, 2011, *Images de pensée*, Réunion des musées nationaux, 127 p.

CANFORA Luciano, 1989, La bibliothèque d'Alexandrie, revue *Préfaces, les idées et les sciences dans la bibliographie de la France*, mars-avril 1989, n° 12.

CARRAUSSE Séverine, 2012, Travail, famille et éducation, *EspacesTemps.net*, 09.07.2012
<http://espacestems.net/document9572.html>

CASANOVA Pascale, 2008 (1999), *La république mondiale des lettres*, Le Seuil, 512 p.

CHAKRABARTY Dipesh, *Provincialiser l'Europe, la pensée coloniale et la différence historique*, 2009 (2000 USA), éditions Amsterdam, 384 p.

CHAMBERT Pierre, 2006, *Dauchez l'africain, maître et comédien, une vie pour un théâtre utile*, coédition éditions Charles Léopold Mayer (France) et Jamana (Mali)

CHAREILLE Samantha, 2004, Aspects de la situation linguistique de l'Uruguay : le cas du

portuñol, *Glottopol*, n° 3, Université de Rouen, 14 p.

CHARTIER Anne-Marie, 2007, *L'École et la lecture obligatoire. Histoire et paradoxes des pratiques d'enseignement de la lecture*, Retz, 351 p.

CHARTIER Anne-Marie et **HÉBRARD Jean**, 2000, *Discours sur la lecture (1880-2000)*, BPI-Centre Pompidou et Fayard, 762 p.

CHARTIER Roger, 1997, *Le Livre en révolutions*, Textuel, 159 p.

CITRON Suzanne, 1989, *Le Mythe national. L'Histoire de France en question*, Les Éditions Ouvrières, 318 p.

CLAUSTRES Françoise, 2009, *La diffusion et la distribution du livre en région*, FILL .
www.fill.fr/images/documents/etude_formatweb.pdf

COLLIGNON Béatrice, 2010, L'éthique et le terrain, *L'information géographique* 2010/1, pages 63-83.

COMBE Sonia, 2006, De Gabriel Naudé à RAMEAU, les nouvelles conditions de la production historique, revue *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 2.

CONFIANT Raphaël, 2004, Créolité et francophonie: un éloge de la diversité, *Potomitan*, site de promotion des cultures et des langues créoles.
www.potomitan.info/articles/diversalite.htm#top

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, 1992, *L'Afrique occidentale au temps des Français, colonisateurs et colonisés, c. 1860-1960*, Paris, Éditions La Découverte, 460 p.

COUSIN Bertrand, 2006, *La présence du livre français dans les pays francophones du sud, memorandum au Syndicat nationale de l'édition*, Paris, SNE, en ligne sur le site du SNE, 33 p.

COSTE Didier, 2006, Le Mondial de littérature, *Acta Fabula*, n° 3.
www.fabula.org/revue/document1096.php

COULOUBALY Pascal Baba, 2006, Dialogue intergénérationnel et synergie pour l'avenir, Rapport *Forum intergénérationnel sur la Gouvernance endogène en Afrique de l'Ouest*, Club du Sahel et de l'Afrique de l'Ouest / OCDE.
http://www.ieps-cipsao.org/index.php?option=com_content&view=article&id=80&Itemid=56

DARD Frédéric, 2000, Entretien avec Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*, numéro 2000/1858.

DARNTON Robert, 2011, *Apologie du Livre, demain, hier et aujourd'hui*, Gallimard, 212 p.

DEBEANE Vincent, 2010, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Gallimard, 521 p.

DEJOURS Christophe, 2009, *Travail vivant 2. Travail et émancipation*, Payot Rivages, 256 p.

DIARASSOUBA Chiaka, 1982, *La Grande Épopée d'Al Hadj Omar*, Éditions et imprimeries du Mali.

DELAUNAY Quynh, 1994, *Histoire de la machine à laver, un objet technique dans la société française*, Presses Universitaires de Rennes.

DELISSEN Alain, 2007, Carrefour historique, carrefours historiographiques : les nouveaux passés de la Corée du Sud, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 88

DOQUET Anne, 2009, Le terrain des notes. Enquête, notes de terrain et raisonnement de l'anthropologue, *Langage et société*, numéro 127, mars 2009, p.51-69.
2005, Une nature dogon ? L'occultation de l'environnement naturel dans la patrimonialisation du

pays dogon, *Patrimoines naturels au Sud, territoires, identités et stratégies locales*, IRD éditions, p. 392-419.

2002, Se montrer dogon, Les mises en scène de l'identité ethnique, *Ethnologies comparées*, n° 5.

DOLLFUS Olivier, 1990, Présentations du Monde, *Géographie universelle*, tome 1 (Brunet R. dir), Belin, p. 276-307.

1987, Ainsi va le monde, hypothèses sur le système mondial, *L'espace géographique*, n° 2, p. 129-133.

1984, Le système-monde, proposition pour une étude de géographie, Actes du Géopoint 1984 *Systèmes et localisations*, groupe Dupont, p. 231-240.

DONNAT Olivier, 2011, *Pratiques culturelles, 1973-2008, dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales*, Culture Études, décembre 2011, 36 p.

DUBET François, 1987, *La galère, jeunes en survie*, Fayard, 503 p.

DURAS Marguerite, 1993, *Écrire*, Gallimard, 123 p.

EPSTEIN Renaud, 2005, Gouverner à distance, quand l'État se retire des territoires, revue *Esprit*, novembre 2005.

ESCARPIT Robert, 1958, *Sociologie de la littérature*, PUF, 128 P.

ESPMARK Kjell, *The Nobel Prize in Literature. A Study of the Criteria behind the Choices*. G.K. Hall & Co, Boston 1991, repris sur le site du Nobel.

www.nobelprize.org/nobel_prizes/literature/articles/espmark/

ESTIVALS Robert, 1980, Le livre en Afrique noire francophone, *Communication et langages*, 1980/46.

FABRE Daniel, 2002, Le berceau de la langue. John Millington Synge aux îles d'Aran, revue *L'Homme*, Éditions de l'EHESS, numéro 163, 2002/3, p. 19-50.

1993 (dir), *Écritures ordinaires*, POL, 374 p.

FELDMAN Jacqueline, 2001, Pour continuer le débat sur la scientificité des sciences sociales, *Revue européenne des sciences sociales*.

<http://ress.revues.org/662?lang=en>

FLAHERTY Robert J., 2006, *Nanouk l'esquimau, l'Homme d'Aran, Louisiana Story, The Land*, DVD, Paris, éditions Montparnasse, compilation 2006.

FONTANABONA Jacky, 2010, La géographie de Jules Verne et ses cartes dans l'Île mystérieuse, revue *Mappemonde*, n° 97.

<http://mappemonde.mgm.fr/num25/articles/art10101.html>

FRAENKEL Béatrice et MBODJ Aïssatou, 2010, New Literacy Studies, un courant majeur sur l'écrit, *Langage et sociétés*, n° 133, 152 p.

FRAPPARD Virginie, 2001, *La mise en mots de la ville contemporaine, représentations et images de Nantes*, thèse université de Nantes, 478 p.

FRÉMONT Armand, 1976, *La région, espace vécu*, PUF, 223 p.

GALLAND Blaise, 1995, De l'urbanisation à la « glocalisation » L'impact des technologies de l'information et de la communication sur la vie et la forme urbaine, Colloque : The Impacts of Information Technologies On Urban Form And Life, Monte Verità, Ascona, page 19.

GALLIAND Étienne, 2008, *Prédations*, Alliance internationale des éditeurs indépendants.

GARDE Paul, 2004, Les langues dans l'espace ex-yougoslave, revue *Méditerranée*, n° 3-4, p. 21-

GARDIN Jean, RAYMOND Richard et METTOUX Anne-Paule, 2004, Quelle sociologie pour les géographes, quelle géographie pour les sociologues ?, *Strates, matériaux pour la recherche en sciences sociales*, n° 11. 13 p
<http://strates.revues.org/417>

GELÉZEAU Valérie, 2003, *Séoul, ville géante, cités radieuses*, CNRS Éditions, 312 p.

GIRARD Augustin, 2011, L'invention de la prospective culturelle, textes choisis, *Culture Prospective*, 2011-1, 32 p.
<http://www2.culture.gouv.fr/culture/deps/2008/pdf/cp-girard-2010-1.pdf>

GOLLNICK Brian, 2008, *Reinventing the Lacandon, subaltern representations in the Rain forest of Chiapas*, Tucson, The University of Arizona Press, 226 p.

GOODY Jack, 1993, *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, PUF, 323 p.
1979, *La Raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, éditions de Minuit, 272 p.

GRATALOUP Christian, 2007, *Géohistoire de la mondialisation. Le temps long du Monde*, Armand Colin, 255 p.
1996, *Lieux d'Histoire. Essai de géohistoire systématique*, Reclus/La Documentation française, 200 p.

GRUTMAN Rainier, 2005, La traduction ou la survie : Jorge Semprún, Carlos Barral et le prix Formentor, revue *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 2005/1.

GUICHARD Éric, 2009, *Le mythe de la fracture numérique*, site de l'équipe Réseaux, Savoirs & Territoires, ENS.
http://barthes.ens.fr/articles/Guichard-mythe-fracture-num.html#tth_sEc1

HAN Kza, 1982, *Houang Djin I, Amour qui n'oublie pas, poèmes traduits du coréen et présentés par Kza Han*, Éditions Alfred Eibel.

HARVEY David, 2008, *Géographie de la domination*, Les Prairies ordinaires, 118 p.

HOGGART Richard, 1970, *La culture du pauvre* (1957, *The uses of literacy*), Éditions de Minuit, 420 p.

HOHLE Maggie Kinser, 2006, Ahn Sang-soo's Poetic Graphics, *Magazine Theme*.
www.thememagazine.com/stories/ahn-sang-soo/

HOUSSOUBA Mohomodou, 2003, *Bagoundié blues, petites lumières sur la boucle du Niger*, L'Atalante, 176 p.
2005, *Passages au Kansas*, Éditions La Rue Blanche,

IFLA, Fédération internationale des associations de bibliothécaires et d'institutions, 28 août 2009, *Déclaration de l'IFLA à propos de l'accord sur Google Livres*.
www.ifla.org/files/clm/statements/ifla-google-position-fr.pdf

ILLICH Ivan, 1983, *Le genre vernaculaire*, Le Seuil, 249 p.
1973, *La convivialité*, Le Seuil, 157 p.
1971, *Une société sans école*, Le Seuil, 219 p.

IWABUCHI Koichi, Au-delà du « Cool Japan », la globalisation culturelle..., *Critique internationale*, 2008, n° 38.

JACOB Christian, 1989, Les bibliothèques d'Alexandrie, revue *Préfaces, les idées et les sciences dans la bibliographie de la France*, mars-avril 1989, n° 12.

JARED Diamond, 2000, *De l'inégalité parmi les sociétés - Essai sur l'homme et l'environnement*

dans *l'histoire*, éditions Gallimard, 704 p.

JARRIGEON Anne et al., 2004, L'incontournable absente, sur la communication dans les manuels de méthode, *Études de communication*, n° 24.
<http://edc.revues.org/index149.html>

JEANPIERRE Laurent, 2011, entretien avec Sylvain Bourmeau, *La suite dans les idées*, samedi 18 juin 2011, France-Culture. Podcast.

JONAS Hans, 1979, *Le principe responsabilité*, Flammarion, 470 p.

YARA Kadiatou et al., 1993, *Un petit analphabète et autres récits*, La Sahélienne.

KANG Younghill, 1937, *East goes west : The Making of an Oriental Yankee*, C. Scribner's Sons.
1931, *The grass roof*, C. Scribner's Sons.

KARA Mohamed et PRIVAT Jean-Marie, 2006, Autour de Jack Goody, revue *Pratiques*, n° 131-132, 156 p.

KAUFMANN Jean-Claude, 1996, *L'entretien compréhensif*, Nathan, 126 p.

KEÏTA Mamadou Konoba, 1995, *La presse écrite au Mali*, Institut Panos, Bamako.

KREUTZER Leo, 2001, Le concept de Weltliteratur chez Goethe et le discours d'une autre modernité, in Riesz et al (dir), *Littératures et sociétés africaines*, Günter Narr Verlag, 2001, pages 30 à 38.

LACHAL Jérémy, non daté, vers 2009, *Repenser le don, préparer l'après don*
www.bibliosansfrontieres.org/images/publications/apres-don.pdf

LACOSTE Yves, 1994, préface à la réédition de Paul Vidal de La Blache, *La France de l'Est (Lorraine-Alsace)*, Éditions La Découverte, 285 p.

LAHIRE Bernard, 2006, *La Condition littéraire. La double vie des écrivains*, La Découverte, 619 p.
2007, Entretien pour L'Autre campagne
www.dailymotion.com/video/x1hmy9_lahire-illettrisme_news

LAROCHE Josepha, Le Nobel comme enjeu symbolique, *Revue Française de Science Politique*, 1994/44, p. 599-628.

LASSWITZ Kurd, 1904, *La bibliothèque universelle (Die Universalbibliothek* traduit par nos soins en annexe) - <http://gutenberg.spiegel.de/buch/3130/1>

LE BEL Pierre-Mathieu et GUIMONT MARCEAU Stéphane, 2012, La spatialité du texte. Étude sur la réception des « Morts qui dérangent », *EspacesTemps.net*, Textuel, avril 2012
<http://espacestemp.net/document9425.html>

LE CROSNIER Hervé, 2010, Défendre la gratuité : les biens communs contre les nouvelles enclosures, entretien réalisé par Stany Grelet et al., *Vacarme*, n° 50.

LE CLÉZIO J-MG, 1989, Journal de l'an I, journal *Libération*, mai 1989.

LEE O-young, 2009, *Korea style, 64 objects of seeing Korea*, Design House Publishers.

LEPPÄNEN Antti, 2009, *Neighborhood Shopkeepers in Contemporary South Korea: Household, Work, and Locality*, Research Series in Anthropology University of Helsinki.
<https://www.doria.fi/bitstream/handle/10024/5360/neighbor.pdf>

LE POTVIN Sébastien, 2005, *Lettres maliennes, figures et configurations de l'activité littéraire au*

496 | Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littérature

Mali, Paris, Éditions L'Harmattan, 337 p.

LÉVY-PIARROUX Yveline, 2003, Littérature (Géographie et), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Lévy et Lussault, éditions Belin, p. 568-571.

LEIRIS Michel, 1988 (1934), *L'Afrique fantôme*, Gallimard, 688 p.

LOBATO Rodolfo, 1997, *Les indiens du Chiapas et la forêt lacandon*, Paris, l'Harmattan, 238 p.

LOMBARD Jérôme et al. (dir), 2006, *La mondialisation côté Sud, acteurs et territoires*, IRD éditions, 496 p.

LOTI Pierre, 1998 (1886), *Pêcheur d'Islande*, Siloé, 158 p.

MANGIN Claude, Les lieux du stade, modèles et médias géographiques, revue *Mappemonde*, 2001/64.

MARA Moussa, 2010, *L'État au Mali, Géniteur de la Nation [Facteur d'Intégration, Catalyseur d'expansion]*, Bamako, auto-édition, 376 p.

MAGASA Amidu, 2011, *Une autre face de Ségou, anthropologie du Patronat Malien*, co-édition Fondation Yeredon et Harmattan.

1978, *Papa-Commandant a jeté un grand filet devant nous*, Maspéro

MATHIAS Jean-Christophe, 2009, *Politique de Cassandre : manifeste républicain pour une écologie radicale*, éditions Le sang de la terre, 265 p.

Manifeste pour les produits de haute nécessité, 2009, Éditions Galaade, Institut du Tout-Monde, 16 p. [Ernest Breleur, Patrick Chamoiseau, Serge Domi, Gérard Delver, Edouard Glissant, Guillaume Pigearde de Gurbert, Olivier Portecop, Olivier Pulvar, Jean-Claude William]

MBEMBÉ Achille, 2010, *Sortir de la grande nuit, essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, Éditions La Découverte, 246 p.

1999, Du gouvernement privé indirect, *Politique africaine*, n° 73.

MBODJ-POUYE Aïssatou, 2007, *(Des cahiers au village, thèse université Lyon 2, 796 p.*

MEIZOZ Jérôme, 1985, *Le Droit de mal écrire. Quand les écrivains francophones déjouent le « français de Paris »*, Zoé, 101 p.

MESSENGER John C., 1969, *Inish Beag, isle of Ireland*, Austin, Holt, Rinehart and Winston (USA).

MÉNIGOZ Alain, 2001, *Apprentissage et enseignement de l'écrit dans les sociétés multilingues, l'exemple du plateau dogon au Mali*, éditions l'Harmattan.

MEUNIER Christophe, 2012, *Les territoires de l'album, espaces et spatialités dans les albums pour enfants*, blog de recherche - <http://lta.hypotheses.org/>

MICHEL Youenn, 2005, Les instituteurs et l'étude du milieu local. Variations sur la réponse à une injonction paradoxale, *Le Télémaque*, 2005/2 n° 28, p. 95-110.

MINARD Philippe, 2010, À bas les mécaniques ! : du luddisme et de ses interprétations, *Revue Internationale des Livres et des Idées*, n° 6.
www.revuedeslivres.net/articles.php?idArt=526

MOITY-MAÏZI Pascale, 2011, Interroger la localisation et la circulation des savoirs en Afrique, n° 3, *S.A.C. | Revue d'anthropologie des connaissances*, p. 473-491.

MOLES Abraham, 1995, *Les sciences de l'imprécis*, Le Seuil, 360 p.

MORANTE Daniele, 2009, *Le champ gravitationnel linguistique, avec un essai d'application étatique – Mali*, l'Harmattan, 538 p.

MORETTI Franco, 2005, *Graphes, cartes et arbres : modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Les Prairies ordinaires, 139 p.
2000, *Atlas du roman européen, 1800-1900*, Le Seuil, 240 p.

MORIN Edgar, 1994, Sur l'interdisciplinarité, *Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires* n° 2.
<http://basarab.nicolescu.perso.sfr.fr/ciret/bulletin/b2c2.htm>
1969 (1982), *Le Vif du sujet*, Le Seuil, 375 p.

MOROVICH Barbara, 2011, *Mobilités, les mouvements de la ville de demain*, éditions Association Horizome, 88 p.

MORVAN Françoise, 2002, *Le Monde comme si - Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne*, Actes Sud, 385 p.

MULLEN Pat, 1970 (1935), *Man of Aran*, Boston, E. P. Dutton and Company, 1935, Cambridge (USA), MIT Press.

NAUDÉ Gabriel, 1627, *Advis pour dresser une bibliothèque*, 1627 – édition en ligne
http://fr.wikisource.org/wiki/Advis_pour_dresser_une_bibliothèque

NDIAYE Pap, 2008, *La Condition noire, essai sur une minorité française*, Gallimard, 521 p.

O'FLAHERTY Liam, 1929, *A Tourist's Guide to Ireland*, The Mandrake Press.
<http://www.archive.org/stream/touristsguidetoi00oflaoft#page/2/mode/2up>

ORAIN Olivier, La géographie française face à la notion d'échelle. Une approche par les significations et les contenus épistémologiques, Manuscrit auteur, publié dans *Échelles et temporalités en géographie*, seconde partie, Robic Marie-Claire (dir) (2004)
<http://hal.inria.fr/docs/00/08/20/55/PDF/echelles.pdf>

OUELLETTE Fernand, 1964, La lutte des langues et la dualité du langage, *Liberté*, vol. 6, n° 2, 1964/31-32, pages 87 à 113.
<http://id.erudit.org/iderudit/59902ac>

OUOLOGUEM Yambo, 2003 (1968), *Le devoir de violence*, Le Serpent à plumes, 269 p.

O'SULLIVAN Maurice / Ó SÚILLEABHÁIN Muiris, 1997 (1934) *Vingt ans de jeunesse* (traduction Raymond Queneau), Terre de Brume.

PAPILLAUD Karine, 27 juillet 2008, Le grand cimetière des livres, *Le Point*.

PELLETIER Philippe, 1998, *La Japonésie : géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Paris, CNRS éditions.

PEREC Georges, 1974, *Espèces d'espaces*, Galilée, 124 p.

PIERRE Régine, 2003, Entre alphabétisation et littératie, les enjeux didactiques, *Revue Française de Linguistique Appliquée*, 2003/1, p. 121-137.

POULAILLE Henry, 1986 (1930), *Nouvel âge littéraire*, Bassac, Plein Chant.
2003 (publications 1924/1975), *La littérature et le peuple, nouvel âge littéraire* 2, Bassac, Plein Chant.

PUDAL Bernard, 1998, Quelques remarques sur l'histoire des offres d'écriture, *Actes de lecture* 1998/61, *revue de l'Association française pour la Lecture*, n° 61, mars 1998.
http://www.lecture.org/revues_livres/actes_lectures/AL/AL61/AL61P69.html

- RANCIÈRE Jacques**, 1987, *Le Maître ignorant : Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard, 233 p.
- RETAILLÉ Denis**, 2010, Terrain, *L'Information géographique*, 2010/1, Armand Colin.
2007, Quel est l'impact de la mondialisation sur le développement local ? Les échelles paradoxales du développement, *Cahiers d'outre-mer* 238, p. 167-183
- RIVIÈRE François**, 2010, *Frédéric Dard ou la vie privée de San-Antonio*. Éditions Pocket. Pocket, 375 p.
- REYNAUD Alain**, 1981, *Société, Espace et Justice*, PUF, 263.
- RIST Gilbert**, 1996, *Le développement, histoire d'une croyance occidentale*, Presses de Sciences Po, 426 p.
- ROBIC Marie-Claire** (dir), 2000, Le Tableau de la géographie de la France de Paul Vidal de la Blache. Dans le labyrinthe des formes, Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 304 p.
- ROBINSON Tim**, 2008, *Connemara: The Last Pool of Darkness*, Penguin Ireland.
Tim Robinson, introduction et traduction, **DUCLÓS Michèle**, 2007, *Temporel, revue littéraire & artistique*, numéro 3, 2007
<http://temporel.fr/IMG/pdf/tim.pdf>
- ROCKETT Kevin et al.**, 1987, *Cinema and Ireland*, London, éditions Glomm Helm.
- RONDEAU Daniel et FOGEL Jean-François**, Pourquoi écrivez-vous ? 400 écrivains répondent, des grandes signatures venues du monde entier, numéro hors-série de *Libération*, mars 1985, 114 pages.
- ROUVILLOIS Frédéric**, 2011, *Une histoire des best-sellers*, Flammarion, 349 p.
- SAMAKÉ Soungalo**, 2010, *Ma vie de soldat*, La Ruche à Livres.
- SAPIRO Gisèle**, 2009, *Les contradictions de la globalisation éditoriale*, Nouveau Monde Éditions, 412 p.
2008, *Translatio : le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, CNRS Éditions, 427 p.
- SAÏD Edward W.**, 2000, *Culture et impérialisme*, Fayard-Le Monde Diplomatique, 555 p.
- SAXENIAN Annalee**, 2006, *The New Argonauts, regional advantage in a global economy*, Harvard University Press, 424 p.
- SAYERS Peig**, 1999 (1936), *Peig, autobiographie d'une grande conteuse d'Irlande*, An Here.
- HONG-MERCIER Seok-Kyeong**, 2011, *Hallyu, La vague du soft power coréen*, INA.
www.ina-sup.com/ressources/hallyu-la-vague-du-soft-power-coreen
- SEPÚLVEDA Luis**, 1992, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, éditions Métailié, 140 p.
- SERRY Hervé**, 2001, La littérature pour faire et défaire les groupes, *Sociétés contemporaines*, 2001/44, *Sociétés contemporaines*, n° 44, pages 5 à 14.
- SIMARD Martin**, 2000, Communautés locales et espace-monde, les processus identitaires de la post-modernité, revue *Géographies et culture*, 2000/36.
- SINDJOUN Luc**, 2002, L'État ailleurs : entre noyau dur et case vide, *Economica*, 332 p.

SOARES Benjamin, 2009, L'islam au Mali à l'ère néo-libérale, *Islam, États et sociétés en Afrique*, Khartala.

SPAETH Valérie, 1999, Enseignement du français, linguistique et politique, revue *Mots*, décembre 1999, n° 61

STAGLES Joan et Ray, 1998, *The Blasket islands, next parish America*, The O'Brien press.

STASZAK Jean-François, 2003, *Les géographies de Gauguin*, Bréal, 255 p.
2000, Prophéties auto-réalisatrices et géographie, *L'espace géographique*, n° 2, p. 105-119.

STONE George C., 1978, Must a filmmaker always leave his mark ?, International conference of anthropologists and filmmakers meeting in Canberra, Australia, May of 1978.
www.der.org/resources/study-guides/must_a_filmaker.pdf

SYNGE John M., 2005, *Théâtre complet*, traduit de l'anglo-irlandais, présenté et annoté par Françoise Morvan, Les Solitaires Intempestifs.
2002 (1907), *Les îles Aran*, Petite Bibliothèque Payot.

SWYNGEDOUW Erik, 2003, Globalisation or « glocalisation » ? Networks, territories and re-scaling, 47^{ème} Congrès de l'International Federation for Housing and Planning, Vienne, 47 pages
<http://www.europaforum.or.at/site/Homepageifhp2003/e/frame.htm>

THOMAS William I. et ZNANIECKI Florian, 2005 (1918-1920) *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Colin, 446 p.

TISSIER Jean-Louis, 1992, Géographie et littérature, *Encyclopédie de Géographie*, Bailly Antoine et al., éditions Economica, p. 235 à 256.

TOURÉ Chab, 2007, L'argent de la culture au Mali, *Africultures*.
www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=5826

TRAORÉ Samba, 1990 (2001), *La pédagogie convergente: son expérimentation au Mali et son impact sur le système éducatif*, Unesco-Bureau international de l'éducation, puis Unesco-La Découverte.

TRAVELÉ Moussa, 1913, *Petit Dictionnaire Français-Bambara et Bambara-Français*, Paris, Éditions Paul Geuthner, 281 p.
<http://archive.org/stream/petitmanuelfran00noeluoft#page/n5/mode/2up>

UNESCO, 2012, *Atlas mondial de l'égalité des genres dans l'éducation*, Éditions Unesco, 118 p.

VAN CAMPENHOUDT Luc et QUIVY Raymond, 1988, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Dunod, 271 p.

WIEVIORKA Michel, 1992, *La France raciste*, Le Seuil, 389 p.

Table des documents

Les documents 74, 85 et 153 ont été réalisés par et avec Aziz Kali (DéTOURS des territoires) ; les documents 57, 59, 60, 61, 63, 65 et 120 ont été réalisés par et avec Andrée Dubois (Igarun).

- Document 1** : analyse de l'article « Littérature (Géographie et) » du Dictionnaire de la géographie | page 10
- Document 2** : matrice du projet scientifique d'ESO | page 13
- Document 3** : croisement des terrains de recherche et des perspectives scalaires | page 17
- Document 4** : graphe échelles /présences, spirale de la littérature et objets de recherche | page 20
- Document 5** : page déchirée d'un San-Antonio ramassée dans la rue | page 24
- Document 6** : cloisonnement des actes de recherche dans les manuels | page 26
- Document 7** : la relation à l'autre dans la recherche | page 28
- Document 8** : recherche et visualisation a priori pour une lecture a posteriori | page 29
- Document 9** : analyse du programme du dernier Congrès de l'Association des Bibliothécaires de France | page 33
- Document 10** : trois visions de la bibliothèque autour d'une crise multiforme | page 36
- Document 11** : biens communs contre nouvelles enclosures | page 38
- Document 12** : ordres de grandeurs et fragmentation de l'internet | page 39
- Document 13** : *La bibliothèque de Babel*, une dystopie bourgeoise | page 42
- Document 14** : pilon et édition, l'envers du décor | page 44
- Document 15** : la bibliothèque mondiale 2012 selon notre position de recherche | page 48
- Document 16** : définition « littéraire » selon le Grand dictionnaire terminologique de l'Office québécois de la langue française | page 50
- Document 17** : les « *literacy studies* » (« tout court » et « *new* »), une cartographie anglo-saxonne | page 52
- Document 18** : Google books, utopie versus dystopie | page 58
- Document 19** : la « constellation des moyens », une figuration de la bibliothèque numérique en ligne | page 59
- Document 20** : évaluation des besoins culturels dans la France gaulliste | page 62
- Document 21** : utilisation des néologismes construits sur la racine « biblio » en géographie | page 65
- Document 22** : exemple de rapport rang/diversité dans les bibliothèques | page 66
- Document 23** : *un shérif à New York*, une citation cinématographique peinte sur une caravane | page 67
- Document 24** : la littérature pour faire et défaire les groupes | page 69
- Document 25** : une hypothèse systémique pour explorer la littérature en géographie | page 73
- Document 26** : norme et langue | page 76
- Document 27** : Babelio, le choix de l'échelle par des non-géographes | page 78
- Document 28** : traduction et mondialisation du marché du livre, essai de synthèse | page 83
- Document 29** : le parcours de mobilité | page 86
- Document 30** : l'échelle locale frottée aux échelles nationale et mondiale | page 94
- Document 31** : la *bojagi* scalaire, le pliage, le nœud et la couture | page 95
- Document 32** : analyse des entretiens réalisés au Mali, en Corée du Sud et en France | page 103
- Document 33** : atelier collectif au Festival de la Rentrée Littéraire Maliennne | page 105
- Document 34** : la photo souvenir, l'Association nationale de professeurs de coréen | page 106
- Document 35** : chercheur avec iPad | page 108
- Document 36** : la spatialisation des sciences sociales | page 110
- Document 37** : savoir géographique universel et éthique de la recherche | page 111
- Document 38** : la bibliothèque mondiale, des ordres différents qui interfèrent à différentes échelles | page 114
- Document 39** : le monde dans une tête de fou | page 116
- Document 40** : une spatialisation triviale, le magazine | page 123
- Document 41** : choisir des principes de spatialisation | page 123
- Document 42** : des positions d'acteurs, entre diversité et spécialisation | page 126
- Document 43** : tableau de classement des spatialisations des étudiants | page 130
- Document 44** : interpréter les spatialisations des bibliothèques des étudiants | page 131
- Document 45** : spatialisation, exemple n° 1, « le gouffre de la mémoire littéraire » | page 133
- Document 46** : spatialisation, exemple n° 2, la « culture mascareigne » | page 133
- Document 47** : spatialisation, exemple n° 3, le stade de football | page 135
- Document 48** : spatialisation, exemple n° 4, la bibliothèque photographiée | page 135
- Document 49** : spatialisation, exemple n° 5, « la bibliothèque en fonction de l'isotherme de juillet » | page 136
- Document 50** : spatialisation, exemple n° 6, « la bibliothèque mobile » | page 137
- Document 51** : spatialisation, exemple n° 7, « carte par anamorphose » | page 138
- Document 52** : spatialisation, exemple n° 8, « spatialisation des sentiments » | page 139
- Document 53** : spatialisation, exemple n° 9, le drapeau breton | page 140
- Document 54** : spatialisation, exemple n° 10, la bibliothèque-corps | page 141

- Document 55** : la construction d'une carte cognitive | page 143
- Document 56** : les îles Aran et l'Ouest irlandais dans les années trente | page 146
- Document 57** : Aran, un espace d'intersection d'ensembles, surinsularité et centralité paradoxale | page 147
- Document 58** : une apologie des femmes indigènes | page 149
- Document 59** : Synge et Flaherty, deux itinéraires et deux usages du monde | page 150
- Document 60** : Synge et Flaherty, deux occupations de l'espace d'Aran | page 152
- Document 61** : la langue multiple chez Synge, paysage partagé et bien commun | page 154
- Document 62** : *Man of Aran*, un texte majeur non traduit en français | page 159
- Document 63** : la bibliographie systématique d'Aran ou l'entrée dans la bibliothèque mondiale | page 163
- Document 64** : Inish Beag (Inisheer) | page 164
- Document 65** : darwinisme littéraire à Aran ou l'usage différencié du territoire dans le processus d'écriture | page 165
- Document 66** : un haut-lieu, une mythologie mondialisée, le pays dogon | page 168
- Document 67** : l'œuvre annonciatrice de Traven, diffusion et rétroaction | page 172
- Document 68** : le placement du Salon du livre de Paris | page 177
- Document 69** : extrait de l'appel d'offres Maison Julien Gracq | page 179
- Document 70** : stratégies spatiales et spatialités dans la filière Livre dans les Pays de la Loire | page 187
- Document 71** : la Charte du don du livre | page 190
- Document 72** : la relation talents/échelles des prix littéraires | page 199
- Document 73** : La série statistique des lauréats du prix Nobel de littérature | page 206
- Document 74** : une géographie des nominés au Nobel, période 1901/1950 | page 208
- Document 75** : la réception de Mario Vargas Llosa au Nobel | page 209
- Document 76** : le discours de réception de Mario Vargas Llosa | page 210
- Document 77** : localisation des Nobel, 1901/1919 | page 214
- Document 78** : localisation des Nobel, 1920/1939 | page 214
- Document 79** : localisation des Nobel, 1940/1959 | page 215
- Document 80** : localisation des Nobel, 1960/79 | page 216
- Document 81** : localisation des Nobel, 1980/1999 | page 217
- Document 82** : localisation des Nobel, 2000/2011 | page 217
- Document 83** : le fonctionnement théorique de la machine administrative Nobel | page 218
- Document 84** : localisation des Nobel, 1901/2011, sans les mobilités | page 219
- Document 85** : une mappemonde de 400 écrivains, 1985 | page 221
- Document 86** : les trois sortes de Nobel | page 222
- Document 87** : une interprétation géographique du Nobel | page 224
- Document 88** : une couverture des EDIM | page 232
- Document 89** : le Mali coupé en deux, printemps 2012 | page 234
- Document 90** : la structure des entretiens au Mali | page 237
- Document 91** : la résistance à la colonisation | page 242
- Document 92** : la carte de presse du *Canard déchainé* | page 246
- Document 93** : un libraire par terre | page 252
- Document 94** : le téléphone portable au festival du Niger | page 261
- Document 95** : Histoire de la Librairie Populaire | page 263
- Document 96** : le français transcolonial contre le babélisme africain | page 269
- Document 97** : discussion électronique sur les langues (1) | page 271
- Document 98** : discussion électronique sur les langues (2) | page 275
- Document 99** : nombre de classes et de langues en pédagogie convergente, 1987-2001 | page 279
- Document 100** : compétence linguistique dans l'une des langues nationales déclarée par les maîtres des écoles à pédagogie convergente, année 2004 | page 280
- Document 101** : effectifs élèves en pédagogie convergente par langue nationale de scolarisation | page 281
- Document 102** : un panthéon littéraire de non-littéraires | page 286
- Document 103** : questionnaire sur le livre que l'on pourrait écrire | page 287
- Document 104** : l'oralité non-griotique, le politique de l'habitant | page 289
- Document 105** : *Un petit analphabète*, 1993, un ouvrage historique | page 304
- Document 106** : Quatre sons rap bamakoïses (en annexe électronique avec traduction) | page 306
- Document 107** : analyse de quatre catalogues d'éditeurs maliens | page 314
- Document 108** : une ambiance néocoloniale dans l'édition française | page 321
- Document 109** : la carte de visite d'un grossiste informel | page 323
- Document 110** : la Caravane du Livre 2011 au lycée de Kalaban-Coro | page 332
- Document 111** : la privatisation des EDIM en 1991 | page 337
- Document 112** : la diffusion du journal *Les Échos* en 2011 | page 338

- Document 113** : le gouvernement privé indirect en Afrique | page 346
- Document 114** : les types d'écoles dans l'enseignement fondamental malien | page 347
- Document 115** : les résultats du DEF 2010 et 2011 par académies | page 350
- Document 116** : les conditions de la politique au Mali | page 352
- Document 117** : les contradictions du double marché de la littérature | page 356
- Document 118** : les dynamiques de fragmentation de l'espace national | page 357
- Document 119** : la stagflation de la littérature malienne, une hypothèse systémique | page 358
- Document 120** : le monde de l'art de la littérature malienne | page 360
- Document 121** : multiplier et diversifier les acteurs | page 362
- Document 122** : la librairie par terre du ministère de l'Éducation | page 363
- Document 123** : la concurrence franco-malienne dans la filière du livre | page 366
- Document 124** : réguler la concurrence du livre français au Mali | page 367
- Document 125** : l'importation du branding | page 374
- Document 126** : la croissance de la téléphonie mobile en Corée du Sud | page 376
- Document 127** : tableau d'interprétation des entretiens coréens | page 378
- Document 128** : le devenir de la littérature sud-coréenne, hypothèses | page 380
- Document 129** : le paysage lettré de la ville commerciale | page 381
- Document 130** : un calicot associatif anti Home plus | page 382
- Document 131** : une affiche pour le complexe commercial *Mecenatpolis* | page 383
- Document 132** : le carton revendicatif | page 384
- Document 133** : couvre-chef et t-shirt littéraires | page 385
- Document 134** : les débuts de hangul comme langue d'émancipation | page 387
- Document 135** : comment apprendre le hangul en deux heures | page
- Document 136** : une série de manuels sur les îles Dokto | page 391
- Document 137** : le greenwashing à la coréenne, l'exemple du Cheonggyecheon | page 396
- Document 138** : la concentration spatiale de l'édition coréenne | page 400
- Document 139** : la salle de réunion de KPA | page 401
- Document 140** : les bâtiments de l'éditeur jeunesse Borim Press | page 403
- Document 141** : l'évolution de la librairie entre 2002 et 2010 | page 405
- Document 142** : copie d'écran d'un site d'achat de livres en ligne | page 406
- Document 143** : entre concentration et dispersion, une filière éclatée | page 409
- Document 144** : la structure du chaebol *Woongjin* en 2010 | page 410
- Document 145** : une synthèse graphique de l'édition sud-coréenne | page 411
- Document 146** : le book-café Comma à Hongdae | page 415
- Document 147** : le manhwbang Garden Flower, quartier Sicheon, Séoul | page 419
- Document 148** : les régions avec programmes « écoles innovatrices » en 2012 | page 423
- Document 149** : les pratiques de lecture selon les âges en 2010 | page 424
- Document 150** : la constellation des alternatives et des marges | page 430
- Document 151** : les trois vagues coréennes dans leur environnement | page 433
- Document 152** : l'itinéraire biographique de Younghill Kang | page 436
- Document 153** : répartition mondiale des traductions aidées par KLTU, par langue | page 439
- Document 154** : l'idéologie du soft power, « Korea as a cultural leader » | page 440
- Document 155** : les traductions entrantes par genre en 2010 | page 444
- Document 156** : la balance commerciale de l'édition par régions du monde en 2010 | page 444
- Document 157** : le livre entrant en Corée, répartition par régions du monde | page 445
- Document 158** : la transition littéraire en Corée, une hypothèse | page 446
- Document 159** : *Prends soin du chômeur* de Song Joon, synthèse du contenu | page 450
- Document 160** : *Prends soin du chômeur*, couverture et intérieur du e-book | page 451
- Document 161** : abonnements téléphonie mobile dans l'OCDE, décembre 2010 | page 454
- Document 162** : les locaux de KEPA à Paju, temple de l'objet numérique | page 456
- Document 163** : l'addiction au portable, une perspective scientifique | page 457
- Document 164** : le e-book, une prophétie retardée par les acteurs | page 463
- Document 165** : la requalification du livre papier | page 464
- Document 166** : paysage islandais vu du ciel | page 470
- Document 167** : égo-littérature | page 473
- Document 168** : la transition de la littérature dans la bibliothèque mondiale | page 475
- Document 169** : hypothèses de scalarité pour le double marché éditorial | page 478
- Document 170** : les contradictions scalaires de l'internet | page 482
- Document 171** : l'étoile de la politique culturelle | page 485
- Document 172** : le Mali, diversité et périphérie | page 486
- Document 173** : la Corée du Sud, homogénéité et centralité | page 487

Table de l'annexe électronique

Le DVD est en troisième de couverture

Annexe 1

Die Universalbibliothek, récit de Kurd Laßwitz (1848-1910), paru en revue en 1904 et en recueil en 1907. Traduction française par nos soins.

Annexe 2

Les spatialisations des bibliothèques des étudiant-e-s de géographie de L1 de l'université de Nantes, années 2010/2011 et 2011/2012. Merci aux étudiant-e-s.

Annexe 3

correspondant au [document 106](#) : trois sons rap bamakois

Lekece, extrait de l'album éponyme, groupe *Tata Pound*, avril 2011, durée 4'47

Mèlèkènin, extrait de l'album *Ne Ka Mali !!*, Amkoullel, 2010, durée 3'24

ITW d'Amkoullel pour Afribone, juin 2008, durée 4'41 (itw en français, flow en bambara)

traduction en français

Annexe 4

[Document 110](#) : la Caravane du Livre 2011 au lycée de Kalaban-Coro

vidéo, durée 1'33"26 - images Saloum Tabouré.

Lancer avec votre logiciel depuis le dossier « caravane-du-livre-2011 » ou, à l'intérieur du dossier, cliquer sur le fichier « VTS_01_0 »

Annexe 5

Les Fleurs du Mali de Charles Baudelaire (volume # 1 *Komaba Blues*, volume # 2 *Takamba Mali Tour*) – éditions à la criée, Nantes-Rezé-Bamako 2011. www.alacriee.org

Annexe 6

Pour une culture de la lecture en famille au Mali (plaidoyer), version de travail 2011 ;

co-édition Édis 99952-56-99-1 ; Le figuier 978-99952-51-00-0 ; Balani's 978-99952-833-9-1 ; Jamana 99952-1-028-2 ; Cauris Éditions 9995260-07-7.

Cinq dossiers sur la rentrée littéraire du Mali : présentation, programme et catalogue 2012, archive 2010 et conférence 2012 de Mohomodou Houssouba sur le projet de dictionnaire songhaï en ligne.

Fac-similé numérique de Aguessy H. et al., *Rapport établi en 1984 par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture pour donner son avis au Gouvernement du Mali sur le bien-fondé de la création d'une Université au Mali* (document tapé à la machine) : « document à diffusion restreinte. Rapport technique RP/1981-1983/1/5.7/03. Paris, 19 avril 1984 ».

Annexe 7

Dépôt légal malien et bibliographies complémentaires

Textes juridiques maliens de 1985.

Bibliographie de la littérature malienne francophone, Sébastien Le Potvin, 2005.

Bibliographie de la presse malienne, Mamadou Keita, 1995.

Inventaire de la presse malienne, Frédéric Barbe, 1991.

Annexe 8

Corée du Sud : pédagogie Freinet ; addiction au portable.

Fac-similé d'une brochure de 2010 sur l'enseignement Freinet en Corée.

Vidéo « Document 163 : l'addiction au portable, une perspective scientifique », 7'41

The Dangers of Smartphone Addiction [Korea Today], Korea's global TV Arirang, 24 mai 2012

Table des matières

Remerciements | page 3

Sommaire général | page 5

Introduction

De l'ordinaire à l'inédit, géographie-s de la lecture et de l'écriture par temps de mondialisation | page 7

Une géographie de l'école | page 7

La géographie et la littérature | page 8

Une géographie de la littérature ? | page 9

Le projet de recherche, un bousculement, un passage de frontières | page 11

Une évacuation nécessaire, la croyance littéraire | page 14

Deux problématiques de recherche, nouveaux objets et jeu scalaire | page 15

Mobilités des acteurs, mobilité des objets : l'archive du monde | page 18

Le plan de la recherche | page 19

Une égo-biblio-géographie | page 21

Le messianisme de la bibliothèque et de la littératie | page 22

1/ État de l'art et position de recherche | page 23

Sommaire de la première partie | page 24

Introduction | page 25

« Bricolages » et « arrangements », recherche et écriture, scientificité | page 25

11/ La bibliothèque mondiale :

objet ordinaire et remarquable de la mondialisation | page 31

La bibliothèque « tout court », un objet foisonnant | page 31

Une crise du sens, une crise de l'action publique, une crise technologique ? | page 32

La bibliothèque mondiale, une approche ordinaire par le numérique | page 36

La construction de la bibliothèque mondiale : cadastre, topographie et érosion | page 40

La bibliothèque mondiale comme lieu de la littératie | page 45

Une position de recherche sur l'objet « bibliothèque mondiale » | page 47

12/ La littéracie :

de la géographie vécue aux politiques publiques | page 49

Un projet de transférer/détourner la littératie vers la géographie | page 49

Difficultés anciennes du transfert de la littératie anglo-saxonne en France | page 51

Une production française diverse et foisonnante | page 53

Valider le concept de bibliothèque mondiale par la littératie | page 56

Comment les acteurs mènent aux politiques publiques | page 58

Comment le lexique mène aux politiques publiques et à la politique | page 63

La littératie de Frédéric Dard ou le double régime de la littérature | page 69

Une position de recherche pour l'objet « littératie » | page 73

13/ Épistémologie :

à propos de la dimension scalaire et des mobilités | page 75

Pistes | page 75

Babelio, un exemple de réflexion géographique par l'échelle | page 77

Nationalisme et mondialisme, le jeu scalaire en littérature | page 78
Mais de quoi parle-t-on quand on parle d'échelle mondiale ? | page 81
Des mobilités des textes | page 82
Des mobilités des acteurs | page 84
La lutte des langues | page 86
La fin des cultures nationales, la mort d'une échelle ou un simplisme ? | page 89
L'ubiquité virtuelle, une révolution dans la géographie ? | page 91
Une position de recherche sur « l'enjeu scalaire » | page 94

**14/ Méthodologies :
normes, bricolages et recherche-action | page 97**

Du choix par l'expérience | page 97
À l'expérience du choix, la recherche-action et la méthodologie | page 99
Les terrains | page 101
Le choix et la conduite des entretiens | page 102
L'éthique, le terrain et l'universel | page 107

Synthèse de la première partie « État de l'art et position de recherche » | page 112

Une position, un chemin, un espace de recherche | page 112

2/ Échelles et mobilités, le tissage de la littérature | page 115

Sommaire de la deuxième partie | page 116

Introduction | page 117

L'expérience des acteurs, une entrée dans la géographie | page 117

21/ Dedans/dehors : les bibliothèques personnelles d'étudiants | page 120

La spatialisation des bibliothèques d'étudiants de géographie | page 121
Un concept profondément géographique, la bibliothèque | page 124
Une bibliomorphologie aux nombreux processus morphogénétiques | page 125
Quelques spatialisations remarquables | page 132
Gérer l'incommensurable : les échelles de la bibliothèque individuelle | page 142
L'apport d'une géographie embarquée, l'acteur littéraire | page 143

22/ Hauts lieux : Aran, une résidence d'écriture transcalaire, une glocalisation | page 145

Inishmore, Aran islands, county Galway, Republic of Ireland | page 146
Synge, l'indigénisme universaliste vs Flaherty, l'industrie du spectacle | page 148
L'esquive de la dimension nationale irlandaise et l'invention d'un paysage | page 152
La touristification, devenir du haut-lieu ? | page 155
Pat Mullen, le « local hero » entre Synge et Flaherty - le « queer » à Aran | page 156
Un siècle de résidence d'écriture non formelle à Aran | page 160
D'autres entrées glocales dans la bibliothèque mondiale, pays dogon et forêt lacandone | page 166
Les hauts-lieux, des glocalisations littéraires ? | page 171

23/ Distance : petits éditeurs périphériques et don du livre, des provincialismes ? | page 175

La montée au Salon du Livre de Paris, dans les années 2000 | page 176
Pourquoi monter ? | page 179
La politique régionale du livre à la lumière du Salon de Paris | page 183
Concurrences stratégiques : représentation au centre ou diffusion par les réseaux ? | page 184
Que faire des livres dont on ne veut plus ? | page 188
Impérialisme ou provincialisme : la débâcle morale du don du livre | page 189

506 | Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littérature

Déprovincialiser le don du livre | page 191

Déprovincialiser « tout court » | page 195

24/ Échelle mondiale : l'utopie auto-réalisatrice du prix Nobel de littérature | page 197

Des prix et de la singularité du Nobel | page 197

De la singularité des Nobel | page 202

Le Nobel entre rituel et idéologie | page 206

Tentative d'épuisement du Nobel | page 212

Les échelles du Nobel | page 220

Synthèse de la deuxième partie

« Échelles et mobilités, le tissage de la littérature » | page 227

Le bouillonnement scalaire | page 227

3/ L'ajustement structurel de la littérature malienne | page 231

Sommaire | page 232

Introduction | page 233

À propos d'une enquête de terrain | page 233

Le déroulé matériel et intellectuel de l'enquête | page 235

Hypothèses et cheminements | page 238

31/ La construction d'une culture nationale malienne | page 241

L'aporie coloniale | page 241

Une géographie vécue qui fait « récit de mission » (récit de voyage) | page 243

311/ Parcours d'acteurs culturels maliens | page 244

Le journaliste précaire, musicien et humaniste | page 245

La librairie formelle, l'expérience ivoirienne et le passage à l'acte | page 247

Le responsable de fabrication, la coopérative et le bamanankan | page 249

Le jeune libraire par terre, la littérature populaire et le marché | page 251

312/ Les outils culturels de la modernité malienne | page 253

Fabrications transcoloniales, une richesse ré-inventée | page 254

Musées, Biennale, festivals et économie de la diversité | page 257

École, édition, presse, cinéma, radio et télévision, les « médias de masse » | page 260

313/ Langues et politiques linguistiques, une normalité malienne | page 266

Le français, une « langue étrangement nationale » | page 267

« Africaniser », « malianiser », relocaliser l'école malienne dans sa société | page 270

La langue^{Bamako}, le bamakokan, une nouvelle langue nationale | page 277

32/ Les normalités à l'épreuve du réel | page 283

La normalité (sans guillemets) et la « normalité » (avec guillemets) du Mali | page 283

321/ Un modèle classique d'émergence littéraire | page 284

Rencontre avec des étudiants « lettrés », mais non « littéraires » | page 285

Le multimédia malien ou la nécessaire reconnaissance de l'oralité | page 288

« A-littérature », « littérature limitée » et écritures maliennes | page 290

L'émergence ou la normalité « sous contraintes et à toute vitesse » | page 292

322/ Un secteur lecture-écriture sous fortes contraintes | page 299

Journalistes et autonomie du champ, l'équation de la presse malienne | page 300

De quoi la Bibliothèque Nationale du Mali est-elle le nom ? | page 302

L'effervescence des formes et leur difficile extension | page 303

Censure et passage à l'écriture, une figure enchevêtrée | page 307

323/ *Le mur de l'édition malienne* | page 311

Le poids du manuel scolaire, rescolariser l'école, déscolariser la littérature | page 311

Le catalogue des catalogues | page 314

La concurrence étrangère et notamment française | page 317

Les festivals, une condition nécessaire du milieu littéraire | page 323

324/ *La construction de l'espace national* | page 326

Grandeur et misère d'une bibliothèque publique dans une ville moyenne, Kita | page 326

Ouverture et pérennité d'une librairie de référence, Jamana à Ségou | page 329

La Caravane du Livre dans deux lycées du Grand Bamako | page 331

Des outils publics disparus, une organisation déficitaire des systèmes de diffusion | page 336

33/ 2012, Mali année zéro | page 341

331/ *Crise et souveraineté* | page 342

L'aide internationale et le contrôle local de l'extraversion | page 342

Des nouvelles formes de gouvernement | page 344

La fragmentation du système éducatif malien | page 346

DEF 2010 et 2011, un cas d'école du dérèglement scolaire généralisé | page 348

Retour sur l'ajustement structurel | page 351

332/ *Les acteurs sont le marché* | page 354

Un « sous-marché » ou les mécanismes de la sous-littérature malienne | page 355

Créer le marché | page 359

Paroles d'acteurs | page 362

333/ *Jeux d'échelles et politiques publiques* | page 365

Réguler le marché national | page 365

D'autres échelles | page 368

Synthèse de la troisième partie

« L'ajustement structurel de la littérature malienne » | page 371

Intégrités, échelles | page 372

4/ La normalisation de la littérature sud-coréenne | page 373

Sommaire | page 374

Introduction | page 375

Familiarités | page 376

Argumentations coréennes | page 377

41/ Paysages de la littérature | page 381

L'alphabet comme histoire sociale et identité nationale | page 386

La fin d'une étroitesse idéologique et esthétique | page 390

42/ Un ré-agencement capitaliste et numérique contre des pratiques civiles | page 393

508 | Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littérature

Stratégies et confrontations | page 393

Conformismes et au-delà | page 394

421/ *Des concentrations à différentes échelles* | page 397

Séoul | page 398

Paju Book City | page 402

Le mega-size bookstore, une expérience anthropologique | page 404

La mort du small business | page 407

La concentration dans l'édition | page 408

422/ *Alternatives et résistances, des pratiques civiles* | page 412

Critiques | page 412

Le capitalisme d'action directe, book-cafés et manhwbangs | page 413

Le contournement de la compétition scolaire, un enjeu pour la littérature | page 419

Le développement des bibliothèques publiques | page 424

Le prix unique du livre en Corée, une négociation continue | page 427

En guide de conclusion, une constellation des alternatives et des marges | page 429

43/ Littératie et soft power | page 431

Contextualisation | page 431

La littérature coréenne, un produit d'exportation ? | page 435

La traduction entrante | page 442

La bibliodiversité sud-coréenne, quelques études de cas | page 446

44/ Digitalisation de la littératie : une prophétie retardée par les acteurs | page 453

Changement de civilisation et fétichisme de l'objet | page 453

L'action de l'État et des grandes firmes | page 458

Des acteurs de contenus modérément enthousiastes | page 459

Négociation et régulation du passage par les acteurs des contenus | page 462

Synthèse de la quatrième partie

« La normalisation de la littératie sud-coréenne » | page 467

Changer le dedans par le dehors, échelles | page 467

Conclusion de la recherche | page 469

Kouma magni kouma baliya magni | 471

Égo-littératie | 473

Un système complexe spatialisé à forte richesse scalaire | 474

Marchés, politiques publiques et résistance des acteurs, le jeu d'échelles | 476

Le genre dans la bibliothèque ou la littératie comme élément de l'échelle féminine | 478

Internet ou l'échelle deux point zéro | 481

Grandeur et misère de l'échelle nationale ou le jeu multi-niveaux | 483

Darwinisme et justice spatiale | 488

Littératie-monde | 489

Annexes | 491

Change | page 491

Bibliographie | page 491

Table des documents | page 501

Table de l'annexe électronique | page 504

Table des matières | page 505

Annexe électronique | DVD troisième de couverture

Géographie de la bibliothèque mondiale, les échelles de la littératie

Résumé

La bibliothèque mondiale est le système spatialisé complexe de tous les textes disponibles dans le monde. Aujourd'hui saisie par la révolution numérique et le multimédia, elle est pourtant construite à partir d'une figure ordinaire : la bibliothèque de livres. Dans un usage redéfini pour la géographie, la littératie désigne les pratiques et les politiques publiques de lecture-écriture. La bibliothèque mondiale et la littératie sont deux objets ordinaires de la géographie et nous proposons de les prendre au sérieux en y travaillant la question des échelles et des mobilités : le niveau national est-il toujours le niveau d'organisation dominant des littératies dans le monde ? Quels y sont les devenirs voisins aux échelles infra et supra-nationales ?

Pour dépasser une approche trop abstraite, nous avons fortement sollicité la parole des acteurs à travers l'entretien, dans une démarche de recherche-action et de neutralisation de la croyance littéraire. À la manière des *New literacy studies*, nous avons multiplié les petits terrains dans un inventaire géographique des formes et des niveaux scalaires (bibliothèques embarquées, Aran, provincialismes, prix Nobel). Nous avons également enquêté dans deux États-nations, le Mali et la Corée du Sud, choisis pour leur écart au modèle français. Le jeu scalaire observé montre que la mondialisation de la littératie se développe de manière très différenciée selon les espaces, en fonction notamment du projet national. La torsion de ce niveau autrefois central libère/contraint les acteurs : les dynamiques multi-niveaux permettent alors d'interpréter les fonctionnements complexes. L'aménagement culturel est une question politique multiscale.

Mots-clés :

échelles – littératie – bibliothèque – Corée – Mali – livre – informel – *soft power* – francophonie – langues nationales – édition – éducation – Nobel – Aran – provincialisme – carte mentale – écriture – mondialisation

A geography of the world library : scales of literacy

Abstract

The world library is a complex, specialized system comprising all the texts available all over the world. Though ingrained in the digital revolution and multimedia tools, its construction is nonetheless based on a fairly ordinary pattern : the library with books. In a sense redefined for the sake of geography, literacy designates practices and public policies regarding reading and writing. World library and literacy are also two common preoccupations of geography, which we offer to take seriously by working into them the issues of scale and mobility. That is, is the national level always the level of organization dominating literacies in the world ? What are, within these, the likely future outcomes close to the infra and supranational scales ? To go beyond an overly abstract approach, we have strongly sought out the testimonies of agents of literacy through interviews, in a quest combining research and action, as well as by debunking the literary belief. Along the lines of the New Literacy Studies, we have multiplied the small fields in a geographical inventory of forms and levels (dumped libraries, Aran, provincialisms, Nobel Prize). We have also investigated the issue in two nation-states – Mali and South Korea – chosen each for its relative distance from the French model. The game of scales under observation reveals that the globalization of literacy grows in a highly differentiated manner depending on the environments, particularly with regard to the national project. The twisting of this once central level liberates/constrains the agents, so that multilevel dynamics allow us then to interpret such complex workings. Cultural planning is a multi-scale political issue.

Keywords :

scales – literacy – Korea – Mali – book – informal – soft power – *Francophonie* (French-speaking community) – national languages – edition – education – Nobel – Aran – provincialism – mental map – writing – globalization

Géographie et aménagement
ESO-Rennes
Université de Rennes 2
Square Henri Le Moal, 35043 Rennes Cedex
labo-reso@univ-rennes2.fr